BnF Gallica

Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans, par une société de savans, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers. T. 2.2 ASS-BAO. 1833-1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ENCYCLOPÉDIE

DES

GENS DU MONDE.

TOME SECOND,

Seconde Partie.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SIGNATURES

DES AUTEURS DU QUATRIÈME VOLUME.

MM.	
Allou.	C. N. A.
Anders.	G. E. A.
Aubergier.	H. A.
Berger de Xivrey. . . .	J. B. X.
Berr (Michel)	M. B.
Berville.	S. A. B.
Boileau (à Londres). . .	D. B.
Boissard	B-d.
Bradi (M^me^ la comtesse de)	L. C. B.
Cahen.	S. C.
Carette (le lieut.-colonel).	C-te.
Castéra.	C-a.
Chamrobert (de).	P. C.
Clapeyron (à St-Étienne).	C-on.
Corbière (Éd., au Havre).	E. C.
Cornudet..	C-t.
Cournot.	A.C.
Déaddé.	D. A. D.
Dellac	J. D-c.
Depping	D-g.
Drouineau (Gustave). . .	G. D.
Dubois.	N. A. D.
Dufau..	P. A. D.
Dumas (le comte Mathieu).	C^te^ M. D.
Dumersan	D. M.
Duvergier.	J. B. D.
Eckstein (le baron d'). . .	d'E.
Fallot.	G. F-t.
Famin.	C. F-n.
Fayot.	F. F.
Fétis (fils).	E. F-s.
Galibert	L. G.
Gence	G-ce.
Goepp	J. J. G.
Golbéry (de, à Colmar). .	P. G-y.
Guigniaut.	G-n-t.
Guillon (l'évêque).	M.N.S.G†.

MM.	
Hase.	H.
Haussard.	H-d.
Huot.	J. H-t.
Jal.	A. J.
Janin (Jules).	J. J.
Koch (le colonel).	C^el^ K.
Labouderie (l'abbé de). . .	J. L.
Lafaist (à Orléans). . . .	L-f-t.
Lagarde.	A. L.
La Nourais (de).	L. N.
La Preugne (Léonce de).	L. de L.
Laténa (de).	J. L. T. A.
Le Chevalier (Jules) . . .	J. L. C.
Leclerc-Thouin.	O. L. T.
Lefebvre-Cauchy.	L. C.
Legrand.	A. L-d.
Lepan	L-n.
Levasseur	J. C. V. L.
Lucas (Charles).	Ch. L-s.
Matter.	M-r.
Meldola.	M-a.
Michelet..	J. M.
Moléon (de)	V. de M-n.
Naudet.	N-t.
Négrier.	N-r.
Nunez de Taboada	N. d. T.
Ourry.	M. O.
Ozenne (Jules).	J. O.
Ozenne (M^lle^ Louise) . . .	L. L. O.
Paris (Paulin).	P. P.
Parisot (Valérien). . . .	Val. P.
Pernot.	P-t.
Pitkiewicz.	M. P-z.
Pillon.	A. P.
Rathery.	R-y.
Ratier (Félix)	F. R.
Ratier (Victor).	V. R.

LISTE DES COLLABORATEURS.

MM.		MM.	
Raymond	F. R-d.	Stoeber (à Strasbourg). .	E. St.
Reinaud.	R.	Tanski.	T-i.
Saint-Prosper.	St-Pr.	Thiébaut de Berneaud. .	A. T. d. B.
Savagner (Auguste). . . .	A. S-r.	Tissot (à Bourges). . . .	Jh. T.
Schnitzler (J.-H.)	S. et J. H. S.	Viel-Castel (Henri de) .	V.
Simon	S-n.	Viel-Castel (Oscar de) .	O. V.
Soyer.	L. C. S.	Villenave.	V-ve.
Spach	L. S.	Zay	Z.

Les lettres *C. L.* indiquent que l'article est traduit du *Conversations-Lexicon.*

C. L. m. signifie *Conversations-Lexicon* modifié.

ENCYCLOPÉDIE

DES

GENS DU MONDE.

A (*suite de la lettre*).

ASSALINI (Pierre), médecin du XIX^e^ siècle, né à Modène, étudia dans sa patrie l'art qu'il professa depuis. Forcé de quitter son pays à la suite d'une affaire malheureuse, il prit du service dans l'armée française comme officier de santé, et suivit Napoléon dans la campagne d'Égypte; mais il n'alla que jusqu'à Jaffa, lieu où l'armée fut attaquée d'une maladie épidémique qui frappa en quarante jours les trois quarts des hommes en état de porter les armes. Malgré les ravages de cette maladie que l'on avait considérée comme pestilentielle, M. Assalini, dans ses *Observations sur la peste*, publiées en 1803, soutient qu'elle n'avait pas de dangers, ni pour les médecins, ni pour ceux qui servent les malades, pour peu qu'on ait soin de ne pas rester trop long-temps auprès d'eux et de faire de l'exercice en plein air. Il disséqua, avec le chirurgien en chef Larrey, les corps de plusieurs personnes mortes de la peste à laquelle il échappa toujours, bien qu'il eût examiné avec soin les charbons. Il fit aussi des observations importantes sur la fièvre jaune qui régna à Cadix, sur la dyssenterie, qui fait si souvent des ravages dans les armées, enfin sur le *mirage* (*voy.* ce mot), qu'il avait fréquemment observé sur les côtes de la Sicile et de la Calabre. Napoléon le nomma premier chirurgien de la cour, chevalier de la Légion-d'Honneur et de la Couronne-de-Fer, et chirurgien ordinaire du vice-roi. Il fut, en outre, mis à la tête de l'Institut des sages-femmes et des orphelins à Milan, puis nommé chirurgien en chef de l'hôpital St-Ambroise, dans la même ville. En 1811, il ajouta à sa réputation par la publication d'un ouvrage important sur les maladies des yeux, dans lequel il examine le procédé ingénieux de Beer pour la pupille artificielle, et dans lequel aussi il propose diverses opérations. A la même époque, il s'occupa de l'art des accouchemens et perfectionna le forceps et l'opération césarienne. Ces divers travaux reçurent l'approbation des corps académiques et du public médical. Après l'expédition de Russie, dans laquelle M. Assalini eut les extrémités gelées, il revint se fixer dans sa patrie, où il partagea ses instans entre les fonctions de professeur de chirurgie clinique et une pratique aussi heureuse qu'étendue. F. R.

ASSAPH ou Asaph, poète, lévite et chantre inspiré, dont parle l'histoire biblique. Il vivait du temps du roi David, et un assez grand nombre des psaumes que l'Écriture-Sainte nous a transmis, comme étant du roi prophète, ont été composés et chantés par Assaph, et se trouvent sous son nom dans le recueil des chants sacrés. L'existence et l'époque historique d'Assaph sont constatées par plusieurs chapitres des Paralipomènes (lib. 1, ch. VI, 39, et ch. XXV, 2). Les psaumes qui nous ont été transmis comme appartenant à Assaph sont les chapitres 50, 73, et 75 à 83. La critique lui en a contesté plusieurs; quelques-uns se rapportent même à des événemens postérieurs à l'époque où vécut Assaph. Tous se distinguent par une sensibilité douce, noble et pénétrante. Assaph, en hébreu, signifie réu-

nir, assembler, ce qui a fait dire à quelques commentateurs que c'était lui qui avait réuni en un seul corps les chants sacrés de diverses époques et de divers auteurs. Les enfans d'Assaph chantaient dans le temple avec lui, et se succédèrent dans les mêmes fonctions après sa mort. M. B.

ASSAS (Nicolas). Le chevalier d'Assas, né au Vigan, capitaine dans le régiment français d'Auvergne, s'illustra par son courage et par le noble sacrifice qu'il fit de sa vie à son pays.

Dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, il commanda près de Klosterkamp, aux environs de Gueldre, une garde avancée, et il sortit à la pointe du jour pour inspecter les postes. Ayant rencontré une division des troupes ennemies prêtes à surprendre l'armée française, il fut pris et menacé d'être mis à mort si un seul cri, si un mot, sortait de sa bouche. Le sort de l'armée dépendait de sa résolution. Il n'hésite pas et il s'écrie : « A « moi, Auvergne, voilà les ennemis! » Et il tombe frappé; il meurt immortel, et son dévouement est une belle page de l'histoire.

D'Assas n'était point marié; on fit à sa famille une rente viagère de mille livres, qui fut supprimée pendant la révolution, mais rétablie quelque temps après. Y.

ASSASSIN, assassinat. Le code pénal français définit l'*assassinat* un meurtre commis avec préméditation, c'est-à-dire avec le dessein formé à l'avance d'attenter à la vie d'un individu, ou avec guet-à-pens, c'est-à-dire après avoir attendu plus ou moins de temps un individu avec le dessein de le tuer ou d'exercer sur lui des actes de violence.

Ce mot fut introduit dans la langue française à l'époque des Croisades. L'étymologie de ce mot a donné lieu à plusieurs versions. La plus accréditée est celle qui la rapporte au peuple musulman des Assassins, dont il sera question dans l'article suivant.

Dans les lois françaises et dans toutes les législations qui admettent la peine de mort, l'assassinat est en général puni de cette peine. En vertu de cette loi qu'on a appelée la loi du talion, et qui consiste à assimiler la punition au délit, on a dit : Celui qui a donné la mort mérite la mort. C'est encore par cette loi qui se présente naturellement à l'esprit de l'homme, que l'abolition de la peine de mort, dans certains cas, est repoussée même par de sages esprits (*voy.* Talion). Chez les Germains et en France, sous la 1re race, la peine de l'assassinat était rachetée par une amende (*voy.* Composition).

Celui qui a assassiné est déclaré, dans presque toutes les législations, indigne de succéder à celui qu'il a tué. Il en est de même de celui qui n'a pas révélé l'assassinat, sauf le cas où il serait parent de l'assassin dans un degré déterminé par la loi (*voy.* Homicide). C-T.

ASSASSINS. Les Assassins, ou Ismaïlites de l'est, étaient une branche des Ismaïlites proprement dits. Ils ne descendaient point, comme on l'a cru long-temps, d'Ismaïl, fils d'une femme nommée Hagar; mais ils étaient sortis de la secte des Imamié, une des 4 sectes chiites. Ces Imamié croyaient à l'existence d'un Imam autrefois disparu, et, suivant eux, la suite de ces Imams devait se perpétuer par une filiation successive, mais secrète, jusqu'à l'arrivée d'un dernier Imam qui viendrait les délier de l'observation de toutes les lois. De leur sein étaient encore sorties deux sectes secondaires : l'une d'elles, celle des Sebiin, dont les Ismaïlites professaient les doctrines, avait reçu ce nom parce qu'elle ne reconnaissait que sept Imams, savoir : Ali, Hassan, Hossein, Ali-Seinolabidin, Mohammed-Bakir, Djafer-Sadik, et son fils Ismaïl.

La branche des Ismaïlites de l'est avait pour fondateur Abdallah qui se donnait pour fils de Mohammed, fils d'Ismaïl. Celui-ci qui professait les doctrines de Karmath parvint à s'asseoir sur le trône, et commença (l'an de J.-C. 909, de l'hégire 297), sous le nom d'Obeidallah-Mehdi, la série des khâlifes égyptiens, qui font également remonter leur origine à Ismaïl, fils de Djafer-Sadik, et de ce dernier à Fatima, fille du prophète; ce qui leur avait aussi fait donner le nom de Fatimites. Leur doctrine se propageait par des missionnaires appelés *Daïs*, qui étaient en outre chargés de faire soutenir par leurs adeptes l'heureuse usurpation qui avait porté les Fatimites sur le trône d'Égypte.

Un de ces daïs, Hassan-Ben-Sabah-

Homaïri, fils d'Ali, chiite orthodoxe de Reï, devint le fondateur de l'ordre des Assassins *. Il était d'abord imamié, et avait, dans sa jeunesse, étudié à Nichabour sous le fameux Movafek Nichabouri; plus tard il avait fait la connaissance d'un Ismaïlite qui lui avait donné quelques notions de sa doctrine et ébranlé ses convictions premières. Une maladie dont il fut ensuite attaqué fut pour lui comme un avertissement du ciel; et, après avoir pris auprès d'un autre Ismaïlite qu'il avait rencontré une connaissance entière de la doctrine, il se fit conférer la dignité de Daï ismaïlite par un missionnaire nommé Moumin. Après la mort du sulthan seldjoucide Alp-Arslan, il alla au Caire où régnait alors Malek châh; mais ensuite, chassé de la cour, il parcourut diverses provinces, en propageant partout sa doctrine, et se fixa enfin pour trois ans à Damaghân. De là il envoya dans tous les environs, et surtout dans ceux de la forteresse d'Alamont, des Daïs habiles et éloquens. Cette forteresse où il établit le siége de sa puissance avait été fondée, l'an 246 de l'hégire, à 60 parasangues au nord de Kazwin, par Hassan-Ben-Seid-Bakeri. Ali-Mehdi qui y commandait au nom de Malek châh ayant refusé de la livrer, Hassan s'en empara par ruse, l'an 483 de l'hégire (apr. J.-C. 1090). Son premier soin fut non-seulement de l'approvisionner et de la fortifier, mais encore d'établir sur des bases solides son système politique et religieux, qui, du reste, pouvait se renfermer tout entier dans cette maxime fondamentale : *Rien n'est vrai ni défendu, tout est permis.* Mais pour réaliser la puissance qu'il rêvait, c'était peu que de discipliner d'aveugles intelligences, il fallait aussi armer des bras. C'est dans cette vue qu'il établit une hiérarchie et fractionna l'Ordre en différentes sections. Le classement matériel de ses membres, tel que Hassan l'avait conçu, offrait sept degrés : 1° le grand-maître qui s'appelait aussi Sidna, Sidney, *notre seigneur*, ou Cheikh-al-Djebal, *le vieux*, ou *le prince de la montagne.* Toutefois, il ne fut ni roi ni prince, dans la signification ordinaire du mot : le seul titre qu'il prit fut celui de chéikh. Aussi son gouvernement n'était ni ne devait être celui d'un royaume et d'une principauté; c'était absolument une confrérie, un ordre. C'est donc par erreur que quelques historiens ont regardé l'Ordre des Assassins comme gouverné dans le principe par une dynastie héréditaire. 2° Après lui venaient les Daïlkébirs ou *grands-prieurs*, ses lieutenans dans les trois provinces de l'Ordre, le Djebal, le Kouhistân et la Syrie. 3° Les Daïs ou *maîtres initiés.* 4° Les Réfiks ou *compagnons.* Ces derniers, non plus que les suivans, ne jouissaient point du privilége de l'initiation. 5° Les Fédavis ou *dévoués.* C'étaient les gardes de l'Ordre. 6° Les Lassik, *aspirans* ou *novices.* 7° Les profanes. A côté de cette hiérarchie s'élevait, pour ainsi dire parallèlement, une autre hiérarchie toute spirituelle. D'après elle, il y avait, dans toute génération, sept espèces de personnes toutes distinctes les unes des autres, et à la tête desquelles se plaçait l'Imam établi par Dieu. Dans cette doctrine, qui avait autant de degrés que celle d'Abdallah, fils de Kaddah, le nombre 7 se retrouvait fréquemment. Le catéchisme appelé *Askhinaï-Risk* (connaissance de sa vocation), que Hassan avait distribué à ses disciples, se divisait aussi en 7 parties. La première contenait des préceptes généraux sous la forme symbolique, et la 2e le *Teenis* ou *l'art de s'insinuer dans la confiance des personnes.* Dans la 3e on cherchait à étourdir l'esprit en le jetant dans le scepticisme. La 4e traitait des formalités du serment. La 5e apprenait à distinguer les différentes opinions des hommes célèbres (Teddlis); puis venait la 6e qui se nommait *Tessis* et avait pour but d'affermir dans la foi; et enfin la 7e, *Teevil,* qui traitait de l'interprétation allégorique.

Telle était la doctrine de Hassan-Sabah; il sut la propager et la défendre toujours

(*) Ce nom fut donné aux Ismaïlites à cause de l'usage qu'ils faisaient d'une préparation enivrante, connue encore dans l'Orient sous le nom de *haschisch.* Ce *haschisch,* dont le chanvre et la jusquiame formaient la base, se prenait, soit en pastilles, soit même en fumigation, et l'ivresse qu'il causait jetait habituellement dans l'extase ou dans le délire. On voit ainsi facilement pourquoi l'usage en était général chez les Assassins. Aussi avaient-ils reçu le nom de *Haschischin* (mangeurs de haschich). Dans la langue des Grecs et des Croisés, ce mot s'est transformé en celui d'Assassins (Haschischin).

avec succès, aussi bien par la force des armes que par de nombreux assassinats. Il mourut âgé de 70 ans, après un règne de 35 (de l'hég. 518, ap. J.-C. 1124), après avoir désigné pour lui succéder Kia-Buzurgomid un de ses grands-prieurs. Son règne de 14 ans et 3 jours fut, comme celui de Hassan, marqué par de longues guerres et par l'assassinat d'un grand nombre de princes et d'hommes célèbres. L'événement le plus remarquable de cette période est la prise de la forteresse d'Alamont (an de l'hég. 524) par le sulthan Mahmoud, qui la perdit peu de temps après. Mohammed, fils et successeur de Buzurgomid, ouvrit son règne par le massacre de deux khalifes. Sous lui la puissance de l'Ordre prit de grands accroissemens, bien que souvent menacée par les armes de deux des plus puissans princes de l'Orient, de Noureddin et de son neveu Ioussouf Salaheddin. Ce fut ce dernier (*voy.* SALADIN) qui détruisit la dynastie des Fatimites et la branche des Ismaïlites de l'ouest. Sous le règne du 4^e^ grand-maître, Hassan II, fils de Mohammed, s'opéra une révolution religieuse dont il fut lui-même l'instrument. Loin de cacher au peuple les mystères de la doctrine secrète, il les dévoila, et permit solennellement tout ce qui jusqu'à lui avait été défendu; aussi les Ismaïlites, heureux de pouvoir se livrer sans contrainte à toute espèce de débordemens, lui donnèrent-ils le surnom de *Ala-Sikrihi-es-Selam*, (salut à sa mémoire). Victime de ses imprudentes doctrines, il périt à Lemsir sous le poignard de son beau-frère, après 4 ans de règne. Mohammed II, son successeur dans la grande-maîtrise, vit naître et mourir une foule de poètes et de savans illustres. Cette époque est encore toute remplie des exploits de Salaheddin. C'est aussi à cette période qu'il faut rapporter l'assassinat de Conrad, marquis de Tyr et de Monferrat, et l'arrivée à Jérusalem de cette fameuse ambassade du grand-prieur de Syrie, que presque tous les historiens ont attribuée au *Vieux de la montagne* lui-même. Après un règne de 35 ans, Mohammed II fut empoisonné par son fils Djelaleddin qui lui succéda (an de J.-C. 1177). Ce grand-maître voulut rétablir, du moins en apparence, la véritable religion, et la conformer en tout aux lois rigides de l'Islamisme. Aussi lui donna-t-on le nom de *nouveau Musulman*. Après 12 années, il laissa la grande-maîtrise à son fils Alaeddin-Mohammed III, dont le règne efféminé prépara la chute de l'Ordre. L'an 651 de l'hégire il fut assassiné par les ordres de son fils Rokneddin-Khour châh qui fut le 7^e^ et dernier grand-maître des Assassins. Après une existence de 172 ans, cet ordre fut écrasé par la grande invasion mongole que dirigeait Houlakou, frère de Mangou-Khan. Rokneddin périt sur les bords de l'Oxus, sous les coups des soldats mongols. Avec lui finit l'Ordre des Assassins. Quelques-uns de leurs descendans existent encore sous les noms de Nosaïris, de Sonéidanis et de Khédrévis; mais les anciennes doctrines de l'Ordre se sont entièrement perdues. *Voy.* Hammer, *Histoire des Assassins*, traduction française, Paris, 1833, in-8°. L. N.

ASSAUT (art militaire), attaque de vive force dirigée par des troupes d'élite contre des pièces de fortification dont on veut se rendre maître, et particulièrement contre des ouvrages aux revêtemens desquels on a fait brèche (*voy.* ce mot) à coups de canon ou par le jeu des mines. Avant d'entreprendre cette opération, qui est toujours très meurtrière, il faut avoir soin de rendre la brèche praticable, en écartant les grosses masses de maçonnerie qui ont roulé dans le fossé, en adoucissant la montée, et ensuite en formant à travers le fossé des épaulemens pour couvrir les assaillans des feux de flanc que l'assiégé dirige vers la brèche. Si le fossé est plein d'eau, il faut établir des radeaux qui puissent servir de pont, pour conduire la troupe, et, au besoin, du canon au pied de la brèche. Pendant l'exécution de ces travaux, et quand la brèche est devenue accessible et praticable, l'assiégeant fait ses dispositions. Pour donner à la fois l'assaut aux bastions et aux ouvrages détachés qui ont été battus en même temps en brèche, il fait feu de toutes ses batteries et contre-batteries sur celles que l'assiégé a pu conserver ou rétablir et sur les points d'attaque, jusqu'au moment de l'assaut, afin de démonter ses pièces et de l'empêcher de rester sur la

brèche. S'il n'y a pas de retranchement au haut des brèches, l'assiégé ne se hasardera pas à soutenir l'assaut. Aussi a-t-on vu en 1832 le gouverneur d'Anvers, dès que la brèche fut ouverte au corps de place, sans attendre l'assaut, demander à capituler. Si les brèches sont défendues par de bons retranchemens il pourra courir la chance d'un assaut, pour obtenir une capitulation plus honorable. C'est ainsi que se termine le plus ordinairement la défense des places. Il y a néanmoins des exemples d'une opiniâtreté bien louable, qui ont eu lieu soit dans des places situées de manière à pouvoir se ravitailler sans opposition de la part de l'assiégeant, comme celle d'Ostende qui soutint un siége de trois ans (1601-1603); soit dans des places comme celle de Saragosse (1809), où l'assiégé, résolu à défendre le terrain pied à pied, se barricada dans les rues, et se retrancha dans chaque maison, à chaque étage, dans chaque chambre, et, multipliant ainsi ses moyens de défense, obligea l'assiégeant à faire, pour ainsi dire, autant de siéges et à livrer autant d'assauts qu'il y avait de maisons dans la place. Les Espagnols avaient crénelé et miné les murs de refend, comme les murs de face, et percé les planchers pour chasser, à coups de fusils tirés des étages supérieurs, les Français qui occupaient les étages inférieurs. Au moyen de ces dispositions, les Français, après avoir franchi l'enceinte de Saragosse et s'être crus maîtres de la ville, furent encore obligés de poursuivre leurs attaques au milieu des ruines pendant 24 jours.

On voit combien il est important pour les troupes qui, à la suite d'un assaut, ont *pénétré dans une enceinte* au-delà de laquelle les assiégés ont préparé des mesures défensives, de ne pas se porter en avant sans prendre toutes les précautions prescrites par les principes de l'attaque des places. C'est faute de s'être conformés à ce principe que les Français ont essuyé au siége de saint Jean-d'Acre un échec qui a eu de si graves conséquences. La colonne d'assaut qui entra dans la ville ne fut pas soutenue; les deux côtés de la brèche restèrent au pouvoir de l'ennemi : cette colonne, accablée par le feu des maisons, des barricades, et même des remparts, fut obligée de se retirer, surtout lorsque les Turcs, arrivant par le fossé, vinrent prendre la brèche à revers.

Les Anglais furent dans le même cas à Berg-op-Zoom, en 1814. Ils avaient pénétré audacieusement dans la place, sans avoir assuré leurs communications; ils furent coupés par les Français qui, d'abord surpris, se défendirent avec un acharnement tel que les Anglais furent tous tués, blessés, ou faits prisonniers. C-TE.

Les lois de la république et les décrets de Napoléon, de 1811 et 1812, obligent le commandant d'une place forte à soutenir au moins un assaut au corps de la place avant de se rendre. Lorsqu'à la suite d'un assaut la place est prise, on passe souvent la garnison au fil de l'épée et la ville est livrée au pillage, ce qu'autorise même le droit cruel de la guerre. On trouve parmi les Turcs des exemples d'une défense opiniâtre à laquelle le fanatisme fait concourir tous les habitans et jusqu'aux femmes. Un des assauts des plus étonnans et des plus meurtriers dont parle l'histoire fut livré par le prince Potemkin en 1790 à Ismaïl. Le prince n'avait que 28,000 hommes de troupes de terre et de mer, ces derniers commandés par Souvorof qui attaqua sur le Danube. *La moitié de cette petite* armée consistait en Cosaques qui combattaient *alors pour la plupart à pied.* Les Turcs avaient 43,000 hommes de garnison, dont dix mille janissaires. Après un assaut qui dura 10 heures sans interruption, et auquel montèrent, comme simples volontaires, le duc de Richelieu, alors comte de Chinon, le comte Roger de Damas et le comte de Langeron, le prince Potemkin (*voy.* l'art.) se rendit maître de la place : 33,000 Turcs furent massacrés et le reste fait prisonnier; la ville fut livrée au pillage pendant trois jours. Les Russes eurent de leur côté 2,000 morts et 2,500 blessés. En 1828, les Russes perdirent plus de 3,000 hommes à l'assaut de Braïlof, sans pouvoir même pénétrer dans la ville; le grand-duc Michel qui commandait, l'avait fait donner avant que la brèche fût reconnue praticable. J. T-I.

ASSAUT (escrime), combat figuré au fleuret entre deux personnes. Les assauts

d'armes sont souvent des espèces de luttes entre les plus habiles maîtres d'armes et amateurs d'escrime. On donne quelquefois à ces combats une sorte d'appareil, lorsque des artistes distingués doivent y figurer; on en fait alors un spectacle entremêlé de musique. *Voy.* Escrime.

ASSEMANI, nom d'une famille chrétienne de Syrie qui a fourni plusieurs écrivains célèbres dans la littérature orientale.

Le premier de tous et le plus savant, Joseph Simon, était né en 1687, et il mourut en 1768. Envoyé de bonne heure à Rome pour s'y former aux études européennes, il ne tarda pas à se faire remarquer par son zèle et son érudition. Il fut chargé par le souverain pontife d'aller visiter les bibliothèques qui existaient dans certains couvens de Syrie et d'Égypte, et il enrichit celle du Vatican d'un grand nombre d'ouvrages précieux. En récompense il fut nommé préfet de cette bibliothèque, et se mit en devoir de faire connaître par des extraits ce qu'elle possédait en manuscrits orientaux. L'ouvrage a pour titre: *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana recensens manuscriptos codices syriacos, arabicos, persicos, turcicos, hebraicos, samaritanos, armenicos, æthiopicos, græcos, ægyptios, ibericos et malabaricos*, Rome 1719-1728, in-fol. Malheureusement il n'a paru que les quatre premiers volumes, traitant des manuscrits syriaques : le reste des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican ne nous est connu que par quelques indications. Le même savant publia aussi les œuvres de saint Éphrem en grec, en syriaque et en latin, Rome, 1732-1734, 6 vol. in-fol. On s'accorde à reconnaître en lui le mérite d'avoir plus contribué que tout autre à faire connaître la littérature syriaque en Europe, littérature qui ne se borne pas, comme le vulgaire le croit, à quelques versions de nos livres saints, mais qui offre aussi des historiens et des poètes.

Joseph-Aloysius Assemani, frère du précédent, professa les langues orientales à Rome et mourut en 1782. Outre la part qu'il a prise à quelques-uns des ouvrages de son frère, il a publié le *Codex liturgicus ecclesiæ universalis*, 13 vol. in-4°, Rome, 1749-1766, et d'autres écrits relatifs aux doctrines des chrétiens d'Orient, chaldéens et nestoriens.

Étienne Évode Assemani était neveu des précédens, et succéda à Joseph-Simon dans la place de préfet de la bibliothèque du Vatican. On lui est redevable de plusieurs ouvrages utiles, entre autres : un catalogue des manuscrits orientaux recueillis par les Médicis de Florence, sous le titre de *Bibliothecæ Mediceo-Laurentianæ et palatinæ Codicum manuscriptorum orientalium catalogus*, Florence, 1742, 2 vol. in-fol., et des actes de certains martyrs jusque là peu connus, sous le titre de *Acta sanctorum martyrum orientalium et occidentalium*, Rome, 1748, 2 vol. in-fol.

Simon Assemani, professeur de langues orientales à l'université de Padoue, mort en 1821, était né à Tripoli de Syrie en 1749. Après avoir été élevé à Rome, il fut quelque temps bibliothécaire à Vienne. Il est auteur d'un mémoire sur un globe arabe du XIII^e^ siècle de notre ère, qui faisait partie du musée Borgia à Velletri, sous le titre de *Globus cœlestis cufico-arabicus*, Padoue, 1790, in-4°, ainsi que d'une description des manuscrits orientaux et des médailles du musée Nani à Padoue, 1787, in-4°. On dit qu'un des collègues de Simon Assemani à l'université de Padoue s'occupe en ce moment de publier sa correspondance avec divers savans. R.

ASSEMBLAGE. Comme terme de brochure, c'est le travail qui consiste à mettre en ordre les feuilles imprimées pour en former des volumes. Voici comment on y procède : sur une table longue sont plusieurs tas renfermant chacun un nombre déterminé d'une même feuille imprimée, au bas de laquelle est une lettre de l'alphabet ou un chiffre, appelés *signature*. Ces tas appelés *formes* sont rangés ordinairement au nombre de 8 ou 10, de gauche à droite suivant l'ordre des différentes lettres ou chiffres que les feuilles de chacun d'eux portent. On lève une feuille sur chacune de ces formes ainsi rangées, au moyen de quoi la feuille A ou 1 se trouve sur la feuille B ou 2, et ainsi de suite. Cet amas de feuilles assemblées

porte le nom de *pile*. Ici finit l'assemblage proprement dit; mais pour que le volume soit complet il reste encore à *collationner* les piles, à les mettre en *parties*, puis à *mettre les parties en corps*. Le plus souvent ce travail est fait par des femmes. R-Y.

ASSEMBLAGES (architecture). C'est la manière d'assembler ou de réunir les bois par des tenons ou mortaises, afin de donner toute la solidité possible aux ouvrages. Les assemblages carrés sont ceux dont les deux arasemens du tenon sont égaux; les assemblages en enfourchement ceux dont la mortaise et le tenon occupent toute la longueur de la pièce et qui *n'ont point d'épaulement*; les assemblages d'onglet se font lorsque la menuiserie est ornée de moulures; alors on prolonge l'arasement *du côté de la moulure*, de la largeur de cette même moulure, et la distance depuis l'arasement jusqu'à l'extrémité de la barbe se coupe d'onglet, c'est-à-dire suivant un angle de 45°.

L'assemblage *à bois de fil* se fait à mortaise ou en enfourchement, suivant qu'il est nécessaire; on coupe la moulure d'onglet ainsi que le champ, afin que le bois de bout ne paraisse pas. Les assemblages *à queue d'aronde* (*voy.* ARONDE) se font pour plus de propreté. On donne à ces sortes de queues les deux tiers ou les trois quarts du bois, et le restant est coupé d'onglet. Les assemblages *en sifflet* sont des pièces de bois dont les entailles ont la forme d'un sifflet, et qui vont en montant, de droite à gauche. On peut remplacer les assemblages en sifflet par des traits de Jupiter. P-T.

ASSEMBLÉE. On nomme assemblée (*ecclesia*, *concio*) la réunion de tous les citoyens ou d'un certain nombre de citoyens d'un état, convoqués à l'effet de délibérer sur les affaires publiques, d'élire les magistrats ou de juger et sanctionner leurs résolutions. L'usage de tenir des assemblées politiques remonte à la plus haute antiquité, et, en théorie, il semblerait que toujours et partout les affaires majeures d'un état dussent être débattues et arrêtées dans l'assemblée générale de tous les hommes capables d'y prendre part, c'est-à-dire arrivés à l'âge de raison et intéressés à la conservation de cet état. C'est effectivement ainsi que les choses se sont passées dans les petites républiques grecques, si jalouses de leur liberté; à Rome, dont les habitans s'étaient réservé le droit de gouverner le monde; chez les Germains, qui ne laissaient à leurs rois qu'un pouvoir extrêmement limité; et c'est ainsi qu'elles se passent encore dans plusieurs cantons de la Suisse, où toutes les affaires importantes sont portées devant l'assemblée populaire, composée presque exclusivement de simples paysans appelés à se gouverner eux-mêmes, ou au moins à élire ou à contrôler leurs magistrats. Chez tous ces peuples, ce n'est point dans l'intérieur de la cour, ce n'est point dans le secret du cabinet que les grandes résolutions ont été prises; c'est en plein air, *en présence de tous*, sur la place publique, *l'agora*, le *forum*; et rien n'égale la majesté de ces délibérations, quelquefois orageuses ou même tumultueuses, mais portant en général un caractère de simplicité et de franchise que nos modernes assemblées ne prennent point pour modèle. Dans un pays d'une vaste étendue, les assemblées du peuple, réunions générales de tous les membres actifs de l'état, deviennent impossibles, comme ils le sont même dans les petites républiques, alors que la simplicité des mœurs, l'intégrité du caractère et la puissance du patriotisme ont fait place au luxe, à la corruption et à cet égoïsme qui place l'individu au-dessus de la patrie, et qui préfère au bien commun l'intérêt personnel. Si l'on a vu dans quelques grands états, en France par exemple, sous les deux premières races, des *assemblées de la nation*, c'est que sous le mot de nation on ne comprenait alors que les oppresseurs de la masse du peuple, les guerriers francs dont les paisibles Gaulois étaient devenus la conquête. Les diètes polonaises, quelque nombreuses, quelque turbulentes qu'elles fussent, n'étaient pas non plus des assemblées nationales; toute la noblesse pouvait bien y prendre part, mais la grande masse du peuple en était constamment exclue. On ne connaît plus aujourd'hui d'assemblées populaires qu'en Suisse; les républiques de

Francfort, de Hambourg, de Lubeck, de Brême, dont le territoire ne déborde guère l'enceinte de la ville, n'en ont elles-mêmes point voulu, quoique là seulement elles fussent encore possibles. Depuis long-temps Novgorod a perdu le beffroi qui rassemblait les citoyens, et la liberté du moyen-âge, privilége d'un petit nombre de villes et d'une caste toute-puissante, a partout passé sous le niveau de l'absolutisme destiné à produire la liberté moderne, infiniment préférable à celle des anciens, comme étant basée sur l'égalité universelle. Avant que l'autorité royale prévalût sur les priviléges et les prétentions des seigneurs féodaux, il se tenait bien aussi dans nos pays d'Europe des assemblées politiques, comme les *Champs de Mars* et *de Mai*, les diètes allemandes, suisses, hongroises, les diètes polonaises, dont il a déjà été question, les parlemens d'Angleterre, les cortès de Castille, les états-généraux de France, etc., etc.; mais loin d'être populaires, ces assemblées étaient simplement féodales, ou au moins avaient pris le caractère nouveau que la vaste étendue des états modernes devait nécessairement leur imprimer. Les principaux membres de ces assemblées ne représentaient qu'eux-mêmes et ne défendaient que leurs propres intérêts; mais lorsque d'autres classes furent admises à siéger avec eux, on vit naître les *assemblées représentatives*, c'est-à-dire, des réunions politiques dans lesquelles les différentes classes, les divers intérêts de chaque province étaient représentés par un député, élu soit au sein même de sa classe, soit au moins par elle et pour elle, et dans la certitude qu'il en défendrait les intérêts. Dans les états modernes, les assemblées représentatives sont, à quelques exceptions près, les seules possibles; mais aussi un besoin généralement senti les réclame en tous lieux; et déjà elles forment, dans la plupart des états bien policés, une institution consacrée par les lois, les habitudes et par la religion du serment. Ces assemblées sont ou *électives*, ou *héréditaires*, ou formées de membres *à vie*, et, dans nos monarchies représentatives, les trois systèmes sont également adoptés. En Angleterre, dans le nord et dans différens états d'Allemagne, une chambre héréditaire concourt avec la chambre élue à l'exercice du pouvoir parlementaire; en France, les membres de cette seconde chambre, d'abord héréditaires, sont nommés à vie depuis 1831. De cette combinaison il résulte une pondération des pouvoirs avec lesquels les monarques partagent l'autorité législative. Les assemblées héréditaires, à la rigueur, ne sont point représentatives, car chacun des membres dont elles se composent tient son droit de la naissance plutôt que d'un mandat que lui auraient confié ses concitoyens; elles fondent près du trône un principe de stabilité qui en protége l'hérédité et les prérogatives contre les continuelles attaques du principe démocratique, mobile, remuant, pressé de sa nature, et qui, abandonné à lui-même, voudrait tout précipiter au lieu de tout mûrir. De même le corps héréditaire, sans le corps élu, son émule plus actif, deviendrait stationnaire, au lieu d'être ce qu'il doit être, conservateur et toujours prêt à interposer sa médiation.

Les chambres des représentans du peuple ou des communes, nommées secondes chambres dans quelques pays, mais placées dans d'autres sur la même ligne que les premières, sont aujourd'hui les véritables assemblées populaires, telles que l'état actuel des choses les comporte; elles sont généralement électives, mais en certains pays les fonctions de magistrat, de recteur d'université, d'évêque, etc., confèrent à ceux qui les remplissent le droit d'y siéger. Les élections se font, ou directement par les citoyens auxquels la loi en a confié la mission, ou au second degré, par des électeurs nommés par tous les citoyens actifs, c'est-à-dire, exerçant des droits politiques; ou au moins par un très grand nombre d'entre eux désignés par la loi. Les premières constitutions enfantées par la révolution française, celle de 1791, (tit. III, chap. 1, sect. 2^{e} art. 1 et suiv.), celle de l'an III, etc., autorisèrent en outre des *assemblées primaires*, pour les élections au premier degré et pour exprimer l'opinion publique au sujet d'un acte fondamental. Napoléon lui-même

soumit son consulat à vie et son élévation à l'empire, à l'acceptation des assemblées primaires; mais ce nom collectif embrassant tous les citoyens actifs, c'est-à-dire nés ou devenus français, âgés de 25 ans et payant une contribution directe au moins égale à la valeur de trois journées de travail, désignait bien plus alors un bureau ouvert à tous les votes et à toutes les signatures qu'une assemblée réelle, suivant la définition que nous avons donnée de ce mot. De nos jours, quand il fallut procéder à la révision de la Charte royale de 1814, on en appela encore une fois aux assemblées primaires; mais le député qui se rendit l'organe de ce vœu ne trouva point de retentissement dans la nation déjà habituée au système représentatif. D'autres orateurs de la chambre de 1830 ont plaidé la cause des assemblées primaires, comme colléges électoraux au premier degré, dans la discussion de la nouvelle loi d'élection; les légitimistes se sont empressés d'en appeler de tous leurs efforts la réunion, et il ne restait plus qu'à s'entendre sur la limite à assigner au droit de vote, qu'on voulait rendre universel, tout en excluant les femmes, les mineurs, et les citoyens qui ne payaient aucune contribution.

Les droits et prérogatives d'une assemblée quelconque doivent être clairement définis par la constitution, et peuvent varier d'un état à l'autre. Périodique par sa nature, elle se réunit suivant les convenances des citoyens : annuelle en France et en Angleterre, l'assemblée législative ne se réunit dans d'autres pays que tous les deux, trois ou cinq ans; mais aucun impôt ne saurait être prélevé sans qu'il ait été préalablement consenti par elle. En France, le roi convoque les assemblées législatives, il les proroge et en prononce la clôture comme il le juge utile aux intérêts de l'état; il peut même dissoudre la chambre des députés, sauf à en convoquer une nouvelle dans le délai de trois mois (*v.* CHAMBRES). Le droit de dissolution est une prérogative indispensable pour la couronne, car on a vu des assemblées factieuses, opposant aux intentions bienveillantes du gouvernement des entraves préjudiciables aux intérêts de la nation, soit par une opposition que des principes irrévocablement arrêtés avaient rendue systématique, soit par un esprit de corps voisin de l'oligarchie.

Pour obvier au désordre et à la confusion, toute assemblée a besoin d'un réglement qui détermine le mode à suivre pour les délibérations, pour ses communications avec les autres branches du pouvoir législatif, et pour la division du travail. Tant qu'une assemblée se respecte, elle restera fidèle à son réglement, dont le maintien est spécialement confié à la vigilance de son président, chargé aussi de la police de l'assemblée.

Les assemblées législatives se divisent ordinairement en deux ou plusieurs fractions auxquelles, à différentes époques, on a donné des noms différens : ce sont ou les *torys* et les *wigs*, ou la *plaine* et la *montagne* (*voy.* ces mots), ou le *centre* avec le *côté droit* et le *côté gauche*, et ainsi de suite. Les divisions qui représentent les diverses nuances de l'opinion publique et dont chacune a ses chefs et ses principaux orateurs, paraissent d'autant plus nécessaires que tous les membres d'une assemblée nombreuse ne sont pas toujours à même de juger par eux-mêmes la valeur et les conséquences d'une décision, ni capables d'arrêter leur opinion avec la promptitude nécessaire; dans ce cas, ils règlent leur vote sur l'exemple que leur donnent ceux dont ils partagent habituellement les vues, et qui se trouvent investis de leur confiance. Souvent le triomphe de telle ou telle autre opinion dépend moins de la force du parti qui la professe que de son habileté à diviser le parti contraire, ou à jeter l'hésitation dans l'esprit de quelques-uns de ses membres. Souvent aussi des concessions faites à une opinion différente rapprochent ce parti de son but : il vote contre un article pour obtenir une loi tout entière, ou bien il admet un amendement contraire à ses vues, mais propre à fausser ou à rendre impraticable le projet de loi qu'il veut faire rejeter; il embrouille la question pour porter l'incertitude dans l'esprit de ses adversaires; il obtient par une clause voilée ce qu'il n'a pu demander ouverte-

ment; il fait ajourner telle délibération ou accorder la priorité à telle autre, etc. Tous ces artifices qui constituent ce qu'on appelle la *tactique parlementaire*, et dont un parti se remet nécessairement à un petit nombre de ses membres, parce que le concert peut seul en assurer la réussite, ne sont pas tout d'abord compris et appréciés par toute l'assemblée ou par toute une fraction de l'assemblée : il devient donc nécessaire qu'elle s'en rapporte à des chefs expérimentés, dignes de sa confiance et incapables d'en abuser dans l'intérêt de leur propre ambition ou de leurs vues personnelles.

Réunies à huis-clos, les assemblées politiques, quelque utiles qu'elles se rendissent, ne seraient jamais entourées de la considération dont elles ont besoin pour faire le plus de bien possible : la publicité est une de leurs conditions. Certains débats seulement, ou d'administration intérieure ou d'affaires diplomatiques, peuvent, par des *comités privés* ou des *séances secrètes*, être soustraits à une publicité quelquefois inopportune ou dangereuse, alors qu'elle serait prématurée. Hors de là le secret est la mort, ou au moins une longue agonie pour les assemblées. La publicité encourage les membres et leur fait attacher plus d'importance à l'accomplissement de leurs devoirs; elle met une assemblée dans un contact immédiat avec l'opinion publique; elle peut la fortifier de l'appui des citoyens, et elle répand la vie dans tout un pays, que parfois, il est vrai, elle agite aussi outre mesure, en y entretenant, non plus l'activité et l'intérêt pour la chose publique, mais la fièvre politique et les passions.

Hors d'état, par leur nombre et par la solennité de leurs séances, d'élaborer elles-mêmes les projets de loi, les propositions de toute nature et les amendemens, les assemblées font préparer leurs discussions par des *commissions* ou *comités* nommés dans leur sein et chargés des préliminaires et de l'examen approfondi de toutes les questions. Aucune discussion majeure destinée à amener un résultat positif ne peut être ouverte si son objet n'a été d'abord renvoyé à une commission, s'il n'a été examiné par elle, et si un rapport, fruit de cet examen, n'a été présenté à l'assemblée.

Quant aux pouvoirs et aux prérogatives des assemblées politiques, ils sont plus ou moins étendus, plus ou moins limités. Simplement délibérantes et consultatives dans certains pays, les assemblées politiques sont souveraines dans d'autres; ici le *veto* du roi peut s'opposer à l'exécution de leurs décrets, là ce *veto* est lui-même limité. En France, sous la restauration, la proposition des lois n'appartenait qu'au roi; aujourd'hui les deux chambres partagent ce droit avec lui, et jouissent comme lui de *l'initiative*. Auparavant elles n'avaient que le droit de faire des amendemens; encore la charte avait-elle prescrit qu'aucun amendement ne fût adopté, que les ministres du roi ne l'eussent consenti. Le *parlement impérial* anglais exerce cette initiative dans toute son étendue et avec une maturité, fruit du temps et de l'expérience.

Enfin les assemblées politiques, étant naturellement chargées du contrôle à exercer sur les actes du gouvernement, ont aussi le droit, dans les pays libres, de demander compte aux ministres de leur gestion des affaires, et il est constitutionnellement établi en France et en Angleterre que la chambre des députés les accuse, et que la chambre des pairs les juge. Pour les détails, *voy.* les articles ÉTATS, ÉTATS-GÉNÉRAUX, CHAMBRES, PARLEMENT, CONGRÈS, DIÈTE, GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF, COMITÉ, COMMISSION, INITIATIVE, AMENDEMEMT, etc.

Outre les assemblées populaires dont nous avons parlé au commencement de cet article, on a appelé de ce nom des associations privées poursuivant aussi un but politique, mais qui, loin d'être reconnues par le gouvernement, tournent le plus souvent tous leurs efforts contre lui. Nous en traiterons sous les mots de CLUB et de SOCIÉTÉS POPULAIRES.

Les assemblées législatives françaises ont pris, à différentes époques, différens noms, sous lesquels il conviendra d'en retracer l'histoire; nous renvoyons donc pour l'assemblée des notables au mot NOTABLES; pour l'assemblée nationale et constituante au mot CONSTITUANTE, et

pour celles qui suivirent celles-ci aux articles LÉGISLATIVE, CONVENTION, etc.

Quant aux assemblées électives elles sont de diverses espèces, selon qu'elles ont pour objet de nommer des députés (*voy.* CHAMBRES), ou des membres des conseils départementaux, d'arrondissement ou municipaux (*voy.* DÉPARTEMENTAUX (*conseils*), MUNICIPAUX et CONSEILS), ou des officiers de la garde nationale (*voy.* ce mot et ÉLECTIONS). J. H. S.

ASSEMBLÉES PROVINCIALES. Ces assemblées, demandées aux ministres de Louis XVI, par les Notables convoqués à Versailles en 1787, furent créées en vertu d'un édit du roi du 22 juin 1787, sur le rapport de Necker, après avoir été établies déjà, par forme d'essai, dans le Berri et la Haute-Guyenne. Elles se composaient de députés des trois ordres, élus par les *assemblées de district*, formées dans le même sens, et avaient un président temporaire pris dans la noblesse ou dans le clergé. Les députés des deux premiers ordres réunis ne pouvaient surpasser en nombre ceux du tiers-état, et l'on votait par tête, en commençant tantôt par l'un, tantôt par l'autre des trois ordres. L'assemblée, renouvelée par quart tous les ans, avait pour délégués chargés de l'exécution de leurs arrêts, des syndics élus dans les paroisses: elle était chargée, sous l'autorité du roi et de son conseil, de la répartition des impôts, et pouvait faire au gouvernement toutes les représentations qu'elle jugeait utiles à la province ou au royaume en général. On trouve la même institution dans divers pays: les diètes de Courlande, de Livonie, d'Esthonie et d'autres provinces russes, ne sont pas autre chose, et on la reconnaîtra de même dans les *états provinciaux* créés par la Prusse depuis environ quinze ans, et dont il sera traité à l'article ÉTATS. J. H. S.

ASSER, *voy.* TRIBUS (*les douze*).

ASSER, auteur du Talmud de Babylone, naquit dans cette ville l'an 353 après J.-C. Ce docteur célèbre de la foi juive qui, à l'âge de 14 ans, fut fait président de l'académie de Sora sur l'Euphrate, rendit aux Juifs d'Orient le même service éminent qu'avait rendu quelque temps auparavant aux Juifs d'Occident et à Rome le célèbre Judas, surnommé *le saint*, favori d'Antonin-le-Pieux, en réunissant en un seul corps d'ouvrage les doctrines et les traditions juives introduites successivement, reconnues et adoptées dans le court intervalle entre la chute du premier temple et le moment où Cyrus fit construire le second.

Dans la nouvelle et cruelle époque d'injustes persécutions qui allaient commencer pour eux, les Juifs se seraient trouvés sans liens historiques et religieux avec leurs anciennes annales, si des hommes supérieurs par leurs lumières et leur pieux amour de l'humanité n'avaient rassemblé et coordonné les doctrines et les traditions nationales, et celles qui sont relatives aux cérémonies religieuses. Le recueil talmudique d'Asser, ou Talmud de Babylone, généralement préféré à celui de Jérusalem, a circulé de siècle en siècle dans les synagogues de toutes les parties du monde. Le nombre des élèves formés par Asser est extrêmement considérable; on le porte jusqu'à 2,400. Asser, dit la tradition juive, possédait la dévotion, l'humilité et l'éloquence à un degré qu'aucun docteur avant lui n'avait atteint dans la manière d'enseigner la loi, la morale et la tradition. Il excellait surtout par la méthode dont il se servait, méthode qui exerçait à la fois la mémoire et l'intelligence. C'est après l'avoir suivie pendant 60 ans qu'il était parvenu à achever presque entièrement son recueil, qu'il complétait à mesure qu'il l'enseignait à ses élèves; mais la mort le surprit en 427, à l'instant où il y mettait la dernière main, et ce furent ses élèves qui l'achevèrent et le firent adopter. C'est une vaste compilation qui renferme l'histoire, le droit canon des Juifs, et tout ce qui regarde leurs lois et leurs institutions religieuses. L'édition la plus recherchée de ce Talmud est celle d'Amsterdam, 1744, en 12 volumes. M. B.

ASSER, surnommé *d'Amsterdam*, naquit dans cette ville en 1780, de parens juifs, et fut lui-même élevé dans cette religion à laquelle il appartient. Un mouvement très prononcé vers la liberté et la considération sociale se faisait depuis quelque temps remarquer parmi les Juifs de la Hollande et fut vivement fa-

vorisé, dès son avénement au trône, par le roi Louis Bonaparte qui donna, sans restriction, le droit de citoyen aux Israélites. Le père d'Asser s'était fait connaître avantageusement, comme jurisconsulte, dans les affaires commerciales. Il destina son fils au barreau, état que celui-ci embrassa avec distinction. Une nouvelle communauté israélite s'étant formée à La Haye, où M. Asser fils s'était établi, sous le nom d'*Adat-Ichouroun*, en hébreu, assemblée israélite, Asser fils et le jurisconsulte Meyer, d'Amsterdam, furent parmi les fondateurs de cette communauté nouvelle. C'était le moment où l'empereur Napoléon, après avoir fait résoudre par une assemblée de députés israélites diverses questions sur leur croyance religieuse par rapport à la société, avait convoqué un sanhédrin pour convertir les réponses de cette assemblée en décisions doctrinales. Les communautés réformées de Hollande et de Francfort, les plus rapprochées du théâtre où était convoquée cette assemblée, nouvelle dans les temps modernes, y envoyèrent des députés pour y adhérer avec solennité. Le jeune Asser fut un de ceux de la communauté israélite réformée de Hollande. Il vint à Paris, prononça devant cette assemblée un discours remarquable et fut reçu avec une grande distinction par les principaux membres. Peu après son retour à La Haye, la communauté israélite, au nom de laquelle il venait de faire cette démarche intéressante, fut dissoute. M. Asser avait été attaché au ministère des cultes où il se rendit très utile à ses co-religionnaires et à l'administration publique. Lors de la fondation du royaume des Pays-Bas, le roi Guillaume résolut de suivre à l'égard des Juifs de Hollande, avec constance et sincérité, le système libéral et philanthropique dont l'impulsion avait été donnée par Louis Bonaparte. M. Asser fut attaché au ministère de la justice : par ses talens et par son zèle il s'y éleva jusqu'au grade de référendaire de première classe, attaché à ce ministère, et comme tel il fut décoré de l'ordre du Lion de Belgique. Dans ces derniers temps, vivement affecté des luttes déplorables qu'eut à soutenir un gouvernement qu'il croyait, avec conviction, ami des institutions libérales et auquel il était, sans s'aveugler sur ses fautes et ses erreurs, attaché par reconnaissance, M. Asser voulut quitter ses fonctions et se vouer entièrement à la vie privée. Les vives représentations de ses amis, de beaucoup de membres du gouvernement et du roi Guillaume lui-même, le détournèrent de ce dessein. M. B.

ASSERMENTÉ. Les personnes, interprètes, médecins, architectes, experts, etc., appelées devant les tribunaux ou devant toute autre autorité pour déclarer leur opinion sur l'éclaircissement d'un point de fait qui leur est demandé, et qui fait que les juges portent leur jugement de telle manière plutôt que de telle autre, doivent prêter serment avant que de rien faire relativement aux fonctions qui leur sont confiées. Les magistrats et autres fonctionnaires n'ayant pas toutes les connaissances nécessaires pour établir un fait et constater de quelle manière il est arrivé, quelles sont les circonstances qui l'ont précédé et suivi, nomment pour cela des hommes que leurs études et leur état ont rendus aptes à les éclairer et à les mettre à même de porter une décision équitable. *Voy.* SERMENT. J. D-C.

ASSERMENTÉ (CLERGÉ), ainsi appelé à cause du serment qu'il prêta de maintenir la *constitution civile*, serment exigé, sous peine d'être regardé comme démissionnaire, par les articles 21 et 38 du décret du 12 juillet 1790, par l'article 39 du décret du 24 juillet, même année, lesquelles dispositions furent insérées dans l'article 1^er^, tit. VII, 1^re^ partie, du *Code ecclésiastique français*. On y lit : « Les évêques et curés conservés en fonction jureront de veiller avec soin sur les fidèles du diocèse ou de la paroisse qui leur est confié ou confiée, d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout leur pouvoir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par le roi. »

Le clergé de France se partagea sur la légitimité de ce serment : une partie s'y soumit, l'autre s'y refusa. Les prêtres en fonctions qui refusèrent de le prêter furent remplacés par des ec-

clésiastiques soumis : ce remplacement, considéré comme une usurpation par les titulaires dépossédés, produisit le schisme le plus déplorable. Sous le règne de la terreur, *le clergé assermenté* ne jouit pas de plus de liberté dans l'exercice du culte que le clergé insermenté. Un grand nombre de ses membres périt sur l'échafaud, d'autres furent emprisonnés ou mis en surveillance, quelques-uns apostasièrent. En 1795, ceux qui voulurent reprendre leurs fonctions rentrèrent en possession des églises. Il s'établit parmi eux une organisation particulière : ils élurent des évêques et des curés; ils tinrent des synodes et publièrent des réglemens; ils se réunirent deux fois en concile national, en 1797 et en 1801. Pendant la session de ce second concile, Napoléon, alors premier consul, traita avec le Saint-Siége et signa le concordat du 15 juillet 1801. C'était le moyen d'éteindre le schisme et de réunir le clergé dans la même communion. On exigea la démission des évêques assermentés, des curés titulaires, et leur adhésion au concordat. Aucun ne s'y refusa. Dès ce moment le *clergé assermenté* cessa d'exister, et l'on put dire qu'il n'y avait plus en France qu'un seul troupeau et un seul pasteur. J. L.

ASSESSEURS. Chez les Romains les assesseurs étaient des jurisconsultes qui formaient le conseil des magistrats et les assistaient de leurs avis pour les décisions qu'ils avaient à rendre. Les assesseurs n'avaient par eux-mêmes aucune juridiction. *Voy.* le Digeste, lib. I, *tit. ultimo* et le Code, liv. I, tit. 51, enfin la Novelle 60^{e} de Justinien. En France, il y avait aussi des assesseurs ou gradués qui servaient de conseils à des juges, et principalement à des juges d'épée dans la maréchaussée, dans les bailliages et sénéchaussées; et dans les élections il y avait des *licutenans assesseurs*. Tous ces assesseurs jouissaient des mêmes privilèges que les autres juges de la juridiction. Ferrière dit : « Autrefois tous les conseillers étaient assesseurs; aujourd'hui ce titre n'est plus donné qu'au premier conseiller d'une juridiction, établi particulièrement pour y faire toutes les fonctions du premier juge, en son absence; il a séance immédiatement après lui et l'accompagne dans toutes les audiences et à la chambre de conseil. » La loi du 24 août 1790 en avait créé deux par chaque justice de paix, pour juger conjointement avec le juge du siége; mais ils ont été supprimés par la loi du 29 ventôse an IX, et depuis lors le juge de paix juge seul. Sous l'empire, on nommait aussi assesseurs les juges des cours et tribunaux de douanes, autres que les présidens; enfin, on donne abusivement le titre d'assesseurs aux conseillers ou juges délégués pour composer les cours d'assises. Le code ignore cette qualification; il n'y a plus aucune espèce d'assesseurs dans notre organisation actuelle. P. G-Y.

ASSIGNATION, acte par lequel une partie en appelle une autre devant les juges qui doivent connaître des contestations qui les divisent.

En matière personnelle, le défendeur doit être *assigné* pour comparaître devant le tribunal de son domicile ou de sa résidence; en matière réelle, devant celui de la situation de l'objet litigieux; en matière mixte, devant celui de l'objet litigieux ou du domicile; en matière de société, devant celui où elle est établie; en matière de succession, devant celui où la succession est ouverte; en matière de faillite, devant celui du domicile du failli; en matière de garantie, devant celui où la demande originaire sera pendante; et, en cas d'élection de domicile pour l'exécution d'un acte, devant le tribunal du domicile élu.

Chez les Romains les assignations se faisaient de vive voix; un édit du préteur ordonna qu'à l'avenir elles seraient faites par écrit et en régla les formes, qui étaient, à peu de chose près, ce qu'elles sont aujourd'hui.

Les assignations doivent être données par un huissier, lequel ne peut instrumenter (*voy.* ce mot) pour ses parens ou alliés, et pour ceux de sa femme en ligne directe, à quelque degré qu'ils soient; en ligne collatérale, jusqu'au cousin issu de germain. Elles doivent contenir l'exposé sommaire des moyens sur lesquels on fonde les prétentions qu'on se propose de faire juger, et les conclusions, la date des jour, mois et an, les noms, prénoms, profession et domicile du demandeur,

la constitution de l'avoué qui doit occuper, l'élection du domicile, les noms et demeures de l'huissier et du défendeur, l'indication du tribunal qui doit en connaître, le jour pour comparaître; elles doivent faire mention de la personne à laquelle la copie est laissée, tant dans l'original que dans la copie, afin que la personne assignée sache ce qu'on lui demande, connaisse les parties et puisse établir sa défense. En matière réelle ou mixte, les assignations énonceront la nature de l'héritage, la commune où il est situé, et deux au moins des aboutissans; si c'est un corps de ferme, elles en indiqueront le nom et la situation.

Toutes les assignations doivent être faites à personne ou à domicile. L'ordonnance de 1667 obligeait les huissiers de le faire attester par des recors pour empêcher les antidates et les autres fausse-tés; mais on s'aperçut bientôt que les huissiers se servaient de recors les uns aux autres, et dès lors cette formalité ne donnait aucune garantie et augmentait leurs émolumens. Celle de 1699 y substitua le contrôle, et la loi du 22 frimaire an VII l'enregistrement dans les trois jours. Lorsque l'huissier ne trouvait pas la personne assignée à son domicile, il attachait l'assignation à la porte de la maison et faisait signer l'original par le plus proche voisin; à son défaut, il le faisait parapher par le juge. Actuellement il remet la copie au voisin qui signe l'original, ou au maire qui le vise, et l'huissier en fait mention tant sur l'original que sur la copie.

Doivent être *assignés :* l'État, en la personne et au domicile du préfet du département où siége le tribunal qui doit en connaître; le trésor, au bureau de l'agent; les administrations, en leurs bureaux; le roi, en la personne du procureur du roi; les communes, en celle du maire; la ville de Paris, en la personne du préfet; les sociétés de commerce, en leur maison sociale; les unions de créanciers, en la personne et au domicile de l'un des syndics; ceux qui n'ont aucun domicile ni résidence connue, au parquet du procureur du roi, et l'assignation est affichée à la principale porte de l'auditoire du tribunal où la demande doit être portée; ceux qui habitent le territoire français hors du continent et ceux qui sont établis chez l'étranger, au parquet du procureur du roi, lequel envoie la copie au ministre de la marine ou à celui des relations extérieures.

Le délai ordinaire des assignations, pour ceux qui sont domiciliés en France, est de huitaine; néanmoins dans certains cas, le président du tribunal peut permettre d'assigner à un délai plus court; il est, pour ceux qui demeurent en Corse, en Angleterre et dans les autres états limitrophes de la France, de deux mois; pour ceux qui demeurent dans les autres états de l'Europe, de quatre mois; pour ceux qui demeurent hors d'Europe, en deçà du cap de Bonne-Espérance, de six mois, et au-delà, d'un an.

Les *assignations* doivent être données avant le coucher du soleil; elles ne peuvent pas l'être les jours de fête légale, si ce n'est en vertu d'une permission du juge, et lorsqu'il y a péril en la demeure, le tout à peine de nullité; et si c'est la faute de l'huissier, il est passible des frais de la procédure, sans préjudice des dommages et intérêts de la partie, suivant les circonstances. *Voy.* COMPÉTENCE, AJOURNEMENT, CITATION, EXPLOITS, HUISSIER. J. D-C.

ASSIENTE, *voy.* ASIENTO.

ASSIETTE, *voy.* IMPOT.

ASSIGNATS. C'est à l'infortuné Bailly que l'on doit l'idée première des assignats. Lorsqu'en 1790 l'assemblée Constituante s'occupait de la mise en vente des biens du domaine et du clergé, ce fut lui qui proposa, pour leur conserver toute leur valeur, de céder ces biens aux municipalités qui les auraient achetés en masse pour les revendre ensuite en petits lots. Les municipalités auraient donné au trésor des bons à longues échéances, et avec ces valeurs, dont les fonds auraient été faits au moyen des ventes successives des terres, on eût payé les créanciers de l'état. Cette sage proposition, par suite des discours de Mirabeau, de Péthion et de quelques autres orateurs, ne fut adoptée qu'avec de grandes modifications; enfin, le 19 avril 1790, malgré l'opinion de M. de Talleyrand et de l'abbé Maury, l'assemblée

décréta la première émission d'assignats forcés, s'élevant à 400,000,000 de fr. avec jouissance d'intérêts à 5 p. $\frac{0}{0}$, intérêts qui ne furent jamais payés. Le gage de cette nouvelle espèce de papier-monnaie reposait donc sur la valeur des *biens nationaux* (*voy.* ce mot); les détenteurs, d'après la loi, pouvaient immédiatement convertir leurs assignats en une valeur réelle, en terre; et à mesure que, par suite de la vente des terres, les assignats rentreraient au trésor, ils devaient être brûlés. Jusque là tout était bien; l'état satisfaisait ses créanciers, se créait des ressources considérables sans avoir recours à des contributions onéreuses, et sans déprécier les valeurs qu'il possédait.

Malheureusement la confiance n'existait pas; on doutait du succès de la révolution et du maintien des ventes. « Les assignats, dit M. Thiers, restaient dans la circulation comme une lettre de change non acceptée, et s'avilissaient par le doute et par la quantité; le numéraire seul restait toujours comme mesure réelle des valeurs. » Ce fut en vain que la Convention décréta que quiconque échangerait une certaine quantité de monnaie métallique contre une quantité nominale plus grande d'assignats serait puni de six ans de fers; ce fut en vain que, pour hâter la vente des biens nationaux et opérer la rentrée des assignats en circulation, elle préleva un emprunt forcé de un milliard échangeable en terres; qu'elle établit des loteries territoriales; qu'elle abolit toutes les compagnies qui avaient des actions au porteur : rien ne put triompher de la défiance générale; rien ne put faire remonter les assignats ni les porter au niveau des marchandises. Il fallut *forcément* rabaisser le prix de celles-ci; la Convention ne recula pas devant cette mesure inouïe, et, en 1793, le *maximum* (*voy.* ce mot) fut établi. Cependant à cette époque le montant des assignats émis était loin d'avoir dépassé la valeur des terres qui en étaient le gage. Bourdon, de l'Oise, et quelques autres membres de la Convention, qui s'étaient occupés de l'évaluation des biens nationaux, en portèrent la valeur à 10 milliards de francs; la somme totale des assignats en circulation ne s'élevait pas alors à 4 milliards, et déjà le rapport du numéraire aux assignats était comme 1 est à 6 !

Les dépenses énormes que nécessitait l'entretien de quatorze armées, les dilapidations de toute espèce qui appauvrissaient le trésor, ne permirent pas au gouvernement de s'arrêter sur les bords du précipice. Les impôts, difficilement perçus et payés en papier, fournissaient à peine le quart ou le cinquième de ce que la république dépensait chaque mois pour les frais extraordinaires de la guerre; on était forcé d'y suppléer par de nouvelles émissions d'assignats qui contribuaient à en avilir le prix. Il faut le dire aussi, le gouvernement ne se rendant pas bien compte de cette baisse, n'était pas fâché que le prix des domaines s'élevât nominalement; car il y voyait un moyen de retirer de la circulation une plus grande quantité d'assignats, et par conséquent d'en émettre d'autres sans en augmenter la somme. Cependant les émissions en devinrent si fréquentes que, malgré les brillantes victoires de nos armées, malgré les ventes des biens nationaux qui commençaient à devenir plus fréquentes, malgré l'abolition du maximum et l'établissement des cédules hypothécaires, les assignats perdaient chaque jour de leur valeur; et il n'était plus possible d'en relever le cours. En 1795, la somme des assignats en circulation était de 20 milliards; et leur gage avait considérablement diminué par les ventes de biens qui s'étaient effectuées; aussi les assignats étaient-ils tombés au 150^{e} de leur valeur. De toutes parts le besoin du numéraire se faisait sentir: le commerce ne pouvait pas réaliser ses ventes à l'extérieur, et les négocians étrangers refusaient les lettres de change sur la France; en outre les capitalistes, les propriétaires d'immeubles, et le gouvernement lui-même faisaient chaque jour des pertes plus considérables. Un tel état de choses était intolérable; l'administration du directoire vint y mettre le comble. Les émissions se firent alors sans la moindre retenue : durant les premiers mois de 1796, 20 milliards d'assignats furent émis, et que produisirent-ils? 100,000,000 de francs tout au plus!

L'impôt ne faisait rentrer que des assignats; décidément le public ne voulait plus d'une monnaie qui n'achetait rien : il n'était pas rare de payer une paire de bottes 400 fr. en assignats; les tailleurs vendaient leurs habits au prix de 7 à 8,000 fr. Cependant cette monnaie si discréditée avait encore ses partisans, que grossissait la bande des agioteurs; et des patriotes plus ardens qu'éclairés demandaient qu'on rétablit par les mesures les plus violentes le crédit des assignats. Enfin la raison prévalut, et le 30 pluviôse an IV (19 février 1796) la planche des assignats fut brisée. On trouve dans les *mémoires* de Ramel, ministre des finances, que la somme des assignats émis depuis leur création s'élevait à 45 milliards, 578 millions de France. A l'époque de leur démonétisation la quantité circulante avait été réduite, par suite des rentrées, à 36 milliards. En définitive, lorsque la liquidation des assignats fut opérée, on reconnut que la masse en circulation était encore de 24 milliards; et ces 24 milliards, liquidés au trentième furent échangés contre 800,000,000 fr. de *mandats* (*voy.* ce mot). Dans l'article PAPIER-MONNAIE, on trouvera le développement de la théorie de cet agent factice des échanges. L. G.

ASSIMILATION, opération qui succède à la digestion (*voy.* ce mot) et dans laquelle le chyle, produit de cette action préliminaire, est mêlé au sang, qu'il doit réparer et renouveler. On observe dans les végétaux un phénomène analogue et dans lequel les fluides circulans s'assimilent à la substance des *individus*. Dans les animaux des ordres inférieurs l'assimilation a lieu presque comme dans les végétaux; et la digestion préalable est si peu de chose que les fluides qui en résultent ont peu changé de nature lorsqu'ils s'incorporent aux tissus organiques. Au contraire dans les degrés supérieurs de l'échelle animale, et notamment chez l'homme qui forme comme le type universel, l'assimilation se présente avec des formes plus compliquées. Lorsque le chyle a passé dans les intestins grêles, les extrémités capillaires des vaisseaux lymphatiques s'emparent de la partie la plus ténue et la plus animalisée de ce liquide; ils la transportent dans le canal thoracique après qu'elle a traversé un grand nombre de ganglions; enfin le canal dont nous venons de parler la verse, par petites portions successives, dans la veine sous-clavière gauche, d'où elle arrive dans les cavités gauches du cœur; là elle se mêle avec le sang de telle façon qu'il n'est plus possible de l'en distinguer; et charriée par les organes circulatoires elle va porter à toutes les parties du corps les matériaux de leur nutrition et de leurs sécrétions. C'est là que s'opère l'assimilation en définitive, quand une molécule venue du dehors vient remplacer la molécule usée, pour ainsi dire, par le travail de la vie.

Toutes les substances alimentaires ne sont pas également assimilables; les matières animales le sont plus, au moins pour les animaux carnivores, que les substances végétales; ces dernières, au contraire, semblent plus promptes à s'assimiler chez les animaux auxquels elles sont destinées par la nature, qui les a pourvus d'un appareil digestif disposé de manière à animaliser. *Voy.* ANIMALISATION.

L'assimilation est le premier degré de la nutrition, et même il serait difficile de fixer précisément les limites de ces deux fonctions. Pour qu'elle s'opère d'une manière convenable, il faut que, d'une part les organes qui doivent y concourir soient en bon état, de l'autre que les matériaux qui lui sont offerts soient en rapport avec la nature de l'animal. Ainsi l'inflammation des intestins, qui fait passer rapidement le chyle au lieu de le laisser suffisamment en contact avec les extrémités absorbantes, l'engorgement des ganglions mésentériques, vulgairement appelé carreau, sont des causes qui, s'opposant à ce que l'assimilation ait lieu, entraînent le dépérissement. L'usage d'alimens indigestes, acides ou pâteux, ou qui, arrivant dans les premières voies, sans avoir été convenablement mâchés, y subissent des réactions chimiques, produit des phénomènes analogues et amène à sa suite des accidens plus ou moins graves. On a souvent occasion d'observer les suites d'une assimilation imparfaite chez les enfans qui, privés du sein maternel,

sont nourris de substances indigestes, telles que les bouillies mal faites, etc.

Si la nature des alimens influe sur l'assimilation d'une manière toute spéciale, d'autres causes peuvent également la favoriser ou l'entraver; telles sont les bonnes ou mauvaises qualités de l'air, l'excès ou le défaut d'exercice, les affections morales tristes, une longue contention d'esprit, etc. F. R.

ASSISE, *voy.* FRANÇOIS (*saint*).

ASSISES. On désignait autrefois par cette expression des assemblées qui se tenaient annuellement pour rendre publiquement et solennellement la justice. Saint Louis, en instituant les assises, avait déterminé leurs attributions. Elles étaient spécialement chargées d'entendre les plaintes des vassaux contre leurs seigneurs et contre leurs officiers, d'y faire droit, et de juger en appel les contestations qui avaient été portées devant les juges inférieurs.

D'autres assemblées destinées à rendre la justice avaient également reçu la dénomination de *grandes* et de *petites assises*; elles différaient des assises dont nous avons d'abord parlé, tant par la nature des affaires dont elles étaient saisies, que par la manière dont elles étaient tenues. On les confondait avec *les plaids* ou *jours ordinaires*, où se jugeaient toutes les constestations, et les *grands plaids* dans lesquels on ne discutait que des causes très importantes ou intéressant des personnes privilégiées. Les grands plaids ou *assises*, selon Du Cange, étaient des séances solennelles tenues par des cours souveraines hors du lieu de leur résidence ordinaire.

Le nom donné à l'institution s'étendit aux actes qui en étaient émanés, et l'on a appelé *assises* des ordonnances faites dans les assemblées qui portaient ce nom; ainsi le recueil des statuts et réglemens faits pour le royaume de Jérusalem porte le titre d'*Assises de Jérusalem* (*voy.* l'art. suivant), et dans plusieurs coutumes le mot *assises* est employé dans la même acception.

Les assises seigneuriales disparurent en 1789, au moment où toutes les justices seigneuriales furent abolies. Le code d'instruction criminelle a rétabli des assises, ou plutôt des *cours d'assises*, qui ont commencé à entrer en exercice dans le courant de l'année 1811.

Il y a une cour d'assises par département; elle siége au chef-lieu, sauf quelques exceptions. Chaque cour tient une session par trimestre; mais si le nombre des affaires l'exige, les sessions peuvent être plus fréquentes. La cour d'assises proprement dite ne se compose que de magistrats dont le nombre et le choix vont être indiqués; mais auprès d'elle se trouve placé, comme élément indispensable à l'exercice de ses fonctions, du moins dans presque tous les cas, une réunion de citoyens formant ce qu'on appelle le *jury* (*voy.* ce mot). Dans l'origine, la cour d'assises était formée de cinq membres; aujourd'hui trois magistrats seulement la composent. Dans les départemens où siégent les cours royales, les assises sont tenues par trois des membres de la cour, dont l'un est président. Dans les autres départemens, la cour d'assises est composée, d'abord d'un conseiller à la cour royale, qui préside; puis de deux autres conseillers ou de deux juges choisis parmi les présidens et juges du tribunal de première instance du lieu de la tenue des assises. C'est en 1831 seulement, après les plus vives et les plus intéressantes discussions, que les cours ont été ainsi réduites; quelques publicistes, adoptant les vues de Bentham à ce sujet, proposaient même de donner à un seul magistrat les attributions dont sont investies les cours. Le ministère public est confié au procureur général ou à l'un de ses substituts, connus sous le titre d'avocats généraux, substituts du procureur général, procureurs du roi ou substituts du procureur du roi. Un greffier complète la cour.

Ainsi formée, la cour d'assises a pour mission spéciale la répression des *crimes* proprement dits, c'est-à-dire des faits auxquels notre législation pénale applique les peines dites *afflictives ou infamantes* (*voy.* le mot PEINES); les délits correctionnels ordinaires ne peuvent qu'accidentellement tomber sous sa juridiction, et par exemple lorsque le fait qui lui avait été déféré comme ayant les caractères d'un *crime* ne présente plus,

après débats, que les élémens d'un simple *délit*. Mais la charte de 1830 a étendu la compétence des cours d'assises, en décidant que les délits de la presse et les délits politiques seraient désormais jugés par le jury.

Telles sont en substance les règles qui président à la formation des cours d'assises et qui règlent leurs attributions. C'est dans un cadre un peu plus étendu qu'il convient de montrer l'accusé défendant son honneur ou sa vie, le magistrat, vengeur de la société, réclamant l'application du juste châtiment, les témoins apportant les élémens de conviction, les jurés et les juges exerçant leurs saintes et redoutables fonctions.

Dès qu'un crime est commis, la police judiciaire saisit le coupable et recherche les preuves; la chambre du conseil du tribunal de première instance et la chambre d'accusation de la cour royale examinent si les indices recueillis sont assez graves pour motiver des poursuites. Dans ce cas, elles décident qu'il y a lieu à accusation, et elles renvoient à la cour d'assises, en désignant la nature du crime reproché; le procureur général dresse l'acte qu'on nomme *acte d'accusation*, et qui contient, avec l'exposé des faits, l'indication des preuves; il se termine par les questions qui doivent être soumises au jury.

Au jour et à l'heure fixés, la cour s'assemble, les jurés se réunissent; et avant l'audience (*voy.* ce mot), mais en présence de l'accusé, de son conseil et du procureur général, le sort désigne les douze citoyens qui doivent former le jury de jugement. Puis les portes sont ouvertes au public; car la publicité des débats en matière criminelle est une garantie que la charte elle-même accorde aux accusés. Peut-être aussi le législateur a-t-il pensé que le spectacle imposant que présente une cour de justice, le sentiment d'effroi que doit imprimer une condamnation solennellement prononcée, auraient de salutaires effets; malheureusement l'expérience apprend que, dans les grandes villes surtout, l'auditoire est en grande partie composé de gens qui viennent y étudier les dispositions des lois pénales, non pour obéir loyalement à leurs prohibitions, mais pour tâcher de les éluder et se ménager les chances favorables que peuvent offrir les imperfections ou les lacunes de la législation. Une curiosité peu honorable attire aussi à ces drames judiciaires des oisifs et des femmes. Presque toujours on remarque d'élégantes toilettes à quatre pas du banc où se débat un misérable qui doit monter à l'échafaud.

L'accusé comparaît libre, dit la loi, et seulement accompagné de gardes pour l'empêcher de s'évader. Un conseil de son choix, ou désigné d'office, est assis près de lui. Les instrumens qui ont servi au crime, les vêtemens et tous les objets sur lesquels il a laissé des traces, sont déposés sur le bureau; chaque débris a été ramassé, chaque empreinte est reproduite, les cadavres des victimes enfouis depuis plusieurs années sont reconstruits et présens aux débats : rien de ce qui peut rendre la vérité manifeste n'est négligé, et quelquefois, on doit le dire, ces élémens de conviction paraissent destinés autant à satisfaire la curiosité de l'auditoire qu'à éclairer la conscience du jury.

Le président demande à l'accusé ses noms et prénoms, âge, qualité, lieu de naissance et demeure. Il prononce ensuite la formule du serment que prête chaque juré; le greffier lit l'acte d'accusation, le procureur général expose les faits, et les témoins (*voy.* ce mot) sont introduits. C'est alors que commencent véritablement les débats; chaque témoin se lie par le serment, et il raconte ce qu'il a vu, su, entendu. Tantôt claires et précises, tantôt obscures et contradictoires, tantôt rendues en termes élégans et corrects, tantôt exprimées d'une façon burlesque et triviale, les dépositions se succèdent et se croisent, favorables à l'accusé ou accablantes pour lui; les unes empreintes d'un caractère certain de vérité, les autres suspectes ou même évidemment fausses. L'accusé, son défenseur et la partie civile, peuvent, par l'organe du président, adresser aux témoins les interpellations qu'ils jugent nécessaires; les juges, le ministère public et les jurés le peuvent aussi directement, en demandant au président la parole. Le président chargé de la police de l'audience et de la direction des débats, est investi par la loi

d'un pouvoir discrétionnaire (*voy.*), en vertu duquel il ordonne tout ce que la découverte de la vérité exige; et la loi charge son honneur et sa conscience d'employer tous ses efforts pour en favoriser la manifestation. Il peut appeler, même par mandat d'amener, toutes personnes, ou se faire apporter toutes nouvelles pièces qui lui paraîtraient pouvoir répandre un jour utile sur le fait contesté; mais les témoins ainsi appelés ne sont point assujétis à la prestation du serment. Le président peut faire retirer l'accusé, ou l'un d'eux, de l'audience; il peut prendre la même mesure à l'égard d'un ou de plusieurs témoins déjà entendus; mais la loi et l'équité exigent que chaque accusé reçoive du président la connaissance de ce qui s'est fait en son absence, et de ce qui en est résulté. Si l'accusé, les témoins ou l'un deux, ne parlent pas la même langue ou le même idiome; si l'accusé ou l'un des témoins est sourd-muet et ne sait pas écrire, le président doit, d'office, désigner un interprète; enfin c'est à lui à ne pas permettre que d'inutiles incidens ou des discussions indifférentes prolongent les débats. A la partie civile et au ministère public, les premiers, est donnée la parole, pour développer les moyens qui appuient l'accusation; l'accusé et son conseil leur répondent; la réplique est permise à la partie civile et au procureur général; mais l'accusé ou son conseil ont toujours la parole les derniers. Le président déclare enfin que les débats sont terminés, et il résume l'affaire; il fait remarquer aux jurés, dit la loi, les principales preuves pour ou contre l'accusé. Son devoir est clairement tracé par ces expressions. Il n'a point d'opinion à émettre; c'est l'exposé sommaire des faits, c'est l'analyse fidèle des discussions qu'il doit présenter aux jurés, avec une absolue impartialité. Il pose aux jurés les questions résultant de l'acte d'accusation, et les questions nouvelles qui ont pu surgir des débats. Il doit aussi, et c'est une innovation récente dont l'humanité s'applaudit; il doit, lorsque l'accusé aura proposé pour excuse un fait admis comme tel par la loi, poser la question de savoir si le fait est constant. Autrefois le président pouvait à son gré admettre ou repousser la question d'excuse; du moins la jurisprudence était incertaine à cet égard. Si l'accusé a moins de seize ans, la question de discernement doit être posée.

Le moment décisif approche, les jurés vont se retirer dans leur chambre; le président remet à leur chef les questions écrites, l'acte d'accusation, les procès-verbaux, les pièces du procès, autres que les dépositions écrites des témoins, car l'esprit de la loi est que la conviction des jurés se forme d'après les dépositions orales, et non d'après les pièces du dossier.

Avant les modifications qu'ont subis, en 1832, le Code pénal et le Code d'instruction criminelle, la déclaration du jury ne pouvait être qu'une affirmation ou une négation pure et simple; mais on a compris que, quelque étendue que soit la classification des crimes, le même fait peut se présenter avec différens degrés de criminalité, suivant les circonstances dont il est environné, et l'on a voulu que le jury pût, en déclarant l'existence de circonstances atténuantes, faire modérer le châtiment. Toutefois on ne lui pose pas de questions à ce sujet; le président l'avertit seulement que s'il pense qu'il existe des circonstances atténuantes, il doit en faire la déclaration. *Voy.* ATTÉNUANT.

Nous ne devons pas suivre les jurés dans la chambre de leurs délibérations, ni rappeler les règles qu'ils doivent y observer; elles seront exposées dans l'article JURY.

Le président a fait retirer l'accusé de l'auditoire, et lorsque les jurés viennent reprendre leur place, il est encore absent. Interrogé par le président, le chef du jury, la main placé sur son cœur, prononce ces paroles simples et graves: « Sur « mon honneur et ma conscience, devant « Dieu et devant les hommes, la déclara- « tion du jury est: OUI, *l'accusé est cou-* « *pable*, ou NON, *l'accusé n'est pas cou-* « *pable.* « Cette déclaration, signée par le chef du jury, est remise au président, qui la signe aussi et la fait signer par le greffier. Le point de fait est irrévocablement constaté. Il ne reste plus qu'à faire l'application de la loi; c'est la mission réservée à la cour: celle des jurés est accomplie.

L'accusé est rappelé, la déclaration du jury est lue par le greffier. Lorsque l'accusé a été déclaré non coupable, le président, le président seul, sans délibération de la cour, prononce qu'il *est acquitté* de l'accusation. Si au contraire il est déclaré coupable du fait à lui imputé, deux questions se présentent: Ce fait est-il défendu par une loi pénale? et, en cas d'affirmative, quelle est la peine qui doit être appliquée? Sur ces deux points la discussion peut s'engager entre l'accusé, son défenseur, le ministère public et la partie civile.

La cour, après avoir entendu les plaidoiries respectives, prononce *l'absolution*, si le fait ne constitue ni crime ni délit; dans le cas contraire elle condamne à la peine établie par la loi. Souvent, à ce moment terrible, l'auditoire entier frissonne et se trouble; souvent des gémissemens et des cris accueillent une sentence de mort. Toutefois, alors même que le jury a déclaré constant le fait, alors même que ce fait est qualifié *crime*, une voie de salut reste ouverte à l'accusé. Si les membres de la cour sont unanimement convaincus que les jurés, tout en observant les formes, se sont trompés au fond, la cour peut surseoir au jugement et renvoyer l'affaire à une session suivante, pour être soumise à un nouveau jury; mais il faut que cette détermination soit spontanée; nul ne peut la provoquer; d'ailleurs c'est en faveur de l'accusé seulement qu'elle peut être prise, jamais contre lui. Déclaré non coupable, il ne peut être soumis à de nouveaux débats. Il est mis en liberté *s'il n'est détenu pour autre cause.*

Si, dans le langage ordinaire, les mots *acquittement* et *absolution* sont employés comme synonymes, à la cour d'assises ils ont une acception bien différente, comme on vient de le voir : l'*acquittement* est prononcé par le président seul, lorsque le jury a dit : Non coupable ; l'*absolution* est l'arrêt rendu par la cour, lorsqu'au fait déclaré constant par le jury, la loi n'applique point de peine.

Dans tous les cas les demandes en dommages-intérêts et en restitution formées par ou contre l'accusé, sont jugées par la cour.

Avant de prononcer l'arrêt, le président doit lire le texte de la loi appliquée, afin de montrer à tous que c'est la loi seule qui inflige le châtiment, ou qu'elle ne permet point d'en appliquer.

Le président enfin, selon les circonstances, peut exhorter l'accusé à la fermeté, à la résignation, ou à réformer sa conduite; il l'avertit de la faculté qu'il a de se pourvoir en cassation dans le délai de trois jours, et l'audience est levée; les jurés quittent leur siége, la cour se retire, et la foule s'écoule avec mille impressions diverses. J. B. D.

Assises de Jérusalem. Après la conquête de Jérusalem en 1099, Godefroi de Bouillon, élu chef du nouvel état conquis par la valeur chrétienne, s'occupa du soin de le consolider, en le soumettant à des institutions régulières. A cet effet il réunit en *assises* extraordinaires les principaux seigneurs, ainsi que d'autres hommes, choisis à cause de leurs lumières et de leur piété. On appela *assises de Jérusalem* l'ensemble de la législation qui fut le résultat de ces assises mémorables. On en déposa le manuscrit, avec beaucoup de solennité, dans l'église du Saint-Sépulcre; aussi disait-on indifféremment *lettres du Saint-Sépulcre* ou Assises de Jérusalem. Ces assises ne firent naturellement que reproduire les formes du gouvernement féodal entrées dans les mœurs des conquérans. Cependant elles doivent nous paraître particulières et dignes d'attention en plusieurs points. Un de ceux-ci consiste dans la création de deux cours souveraines, composées, la première, de la noblesse sous la présidence du roi : elle avait pour mission de juger les différends survenus entre les grands vassaux et de maintenir ces derniers dans la subordination; la seconde, présidée par le vicomte de Jérusalem, était formée des députés des principales villes, et s'attachait à régler les intérêts et les devoirs des bourgeois ou des communes. (*V.* l'*Histoire des croisades* de M. Michaud, t. IV). Une troisième cour fut instituée en faveur des chrétiens originaires du pays et façonnés aux usages de l'Orient; elle statuait d'après ces usages et dans la langue du pays. Tous les membres du nouveau royaume de Jérusalem

se trouvèrent ainsi constitués selon leur qualité et jugés exclusivement par leurs pairs. Les vilains ou serfs ne virent point leur condition améliorée : ils continuèrent de compter seulement parmi les *choses*. Un serf était estimé la valeur d'un faucon. Les assises de Jérusalem passèrent dans le royaume de Chypre, lorsque Gui de Lusignan, en 1192, en obtint la souveraineté. Plus tard elles devinrent la loi de l'empire latin fondé à Constantinople, en 1204. Elles furent également introduites dans la Morée, sous Geoffroy de Ville-Hardoin II, héritier de cette province conquise par son père. Enfin les assises de Jérusalem ont été mises en vigueur, en 1453, dans l'île de Négrepont soumise à la domination de Venise.

M. Pardessus a inséré dans ses *Lois maritimes antérieures au* XVIII^e^ *siècle*, quelques extraits des assises de Jérusalem. Le ch. VII du tome I^er^ renferme des détails intéressans sur la conservation des manuscrits de ces assises mémorables. Les premiers ou les autographes, écrits en français et placés, ainsi que nous l'avons remarqué, dans la chapelle du Saint-Sépulcre, furent perdus, par suite de la reprise de Jérusalem, en 1187. Jean d'Hélin, comte de Jaffa et d'Ascalon, fit dresser, en 1260, un recueil des assises, mais ce recueil était incomplet, puisqu'il ne contenait pas les assises de la cour des bourgeois. Il a été commenté par Thomas de la Thomassière. Le gouvernement vénitien, en 1531 maître de l'île de Chypre, nomma des commissaires qui parvinrent à retrouver quatre exemplaires manuscrits, complets, et dont on fit imprimer une traduction italienne. Ces manuscrits originaux furent déposés dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. En 1789 il en fut pris copie par les soins de Louis XVI. Apportée en France au milieu des orages de notre première révolution, cette copie, en deux beaux volumes, n'a pu être retrouvée. Mais ayant appris que les manuscrits français de Venise avaient été en 1805 transportés à Vienne où ils sont encore, M. Pardessus a pu s'en procurer des extraits concernant le commerce maritime, et dont il a enrichi son recueil. V.

ASSISTANT, prêtre qui, dans les messes solennelles, se tient toujours à côté du célébrant, pour l'aider et l'assister dans les cérémonies. Le rit de Paris admet deux *assistans* lorsque l'archevêque célèbre pontificalement; il n'en admet qu'un, lorsque c'est un simple prêtre. Le nombre des *assistans* varie suivant les diocèses.

On appelle *assistans*, dans la consécration d'un évêque, les deux prélats qui sont à ses côtés et ne le quittent pas.

Assistant se dit encore de celui que la plupart des règles monastiques adjoignent au Général, au Provincial, au Supérieur, pour veiller aux intérêts de la communauté et pour le soulager dans ses fonctions. Le Général des jésuites avait autrefois cinq *assistans*, celui de l'Oratoire trois, etc. Les abbesses ont aussi des *assistantes*, en plus ou moins grand nombre. Le pape a des *assistans* au trône pontifical; ce sont les deux premiers cardinaux-diacres qui remplissent cette fonction les jours de solennité. A son couronnement ils l'aident à monter au trône. Le second lui ôte la mitre, et le premier lui met le *trirègne* sur la tête, en lui disant : *Recevez cette tiare qui est ornée de trois couronnes, et n'oubliez pas en la portant que vous êtes le père des princes et des rois, l'arbitre de l'univers, et surtout le vicaire de Jésus-Christ, notre Sauveur.* J. L.

ASSOCIATION *. Ordinairement on entend par *association* toute réunion d'individus liés accidentellement pour un but commun. Ce but est, tantôt un intérêt industriel et commercial, tantôt la recherche d'une idée, tantôt l'accomplissement d'un mouvement politique dans le sens de tel ou tel parti, de telle ou telle opinion. Ainsi nous avons des Sociétés commerciales en *commandite* ou en *participation*, des Sociétés *ano-*

(*) Cet article remarquable renferme sur un point important de l'économie politique des vues nouvelles et que l'opinion du grand nombre n'a point encore consacrées; mais il les expose avec tant de modération, de clarté et de science, que nous avons cru devoir faire, en sa faveur, une exception à la règle qui nous est prescrite de ne point vouloir innover. La question fondamentale que cet article agite et qui a vivement intéressé l'attention publique, nous avait paru devoir être examinée par un écrivain pénétré de l'importance de ces idées nouvelles. Du reste, nous n'adoptons ni ne reunions celles de l'auteur de l'article. J. H. S.

nymes; nous avons des Sociétés *savantes*, des Sociétés *politiques*, des Sociétés *religieuses*. Depuis ces derniers temps surtout, les tentatives d'association se sont multipliées, et l'idée elle-même en a été élaborée, à tel point qu'il existe aujourd'hui une science dont tous les efforts tendent à la recherche et à l'application des véritables lois de l'*association*.

Envisagée dans toute son étendue et dans toute sa profondeur, l'idée d'association exprime la coordination régulière de plusieurs forces différentes, inégales ou même divergentes, et leur direction vers un même but. A ce compte, la formule élémentaire de l'association est un théorème de statique; mais cependant il est d'usage de n'employer le mot association que lorsqu'il s'agit de forces humaines. Les forces humaines sont la *volonté* et le *travail*. Le caractère et l'aptitude de tous les individus, voilà les parties intégrantes de la société humaine. Emploi de tous les caractères différens et opposés pour le maintien de l'ordre et de l'harmonie; direction des efforts isolés de chaque individu vers un but utile à tous; direction des travaux de la masse vers le bien de l'individu: voilà, pour la société humaine, ses vraies conditions de stabilité et de perfectionnement.

On voit par-là que l'idée d'association se rapporte, avec une analogie parfaite, à tous les travaux, à tous les faits de la vie sociale. Les *sociétés spéciales* (scientifiques, industrielles, morales, politiques ou religieuses) sont donc des cas particuliers du travail de la grande société qui se compose de l'ensemble des efforts individuels et collectifs. Bien plus, la grande société elle-même, l'*État*, n'est qu'une forme spéciale; et cette forme spéciale est plus ou moins bonne, plus ou moins mauvaise, selon sa concordance ou sa discordance avec les principes de la science qui établit les lois de la division et de la combinaison des forces.

C'est particulièrement sous ce rapport que l'association est ici envisagée. Les travaux récens de l'esprit humain sur la science de l'association l'ont placée au rang des études les plus utiles; il n'est plus permis aux hommes éclairés de demeurer étrangers aux recherches de ce genre.

Faut-il identifier l'*association* avec l'*ordre social*? Faut-il confondre tous les progrès partiels du travail humain avec le progrès de l'association elle-même? Non. La distinction est ici fort importante, car il y a une différence complète entre le développement des forces productives et la combinaison entre elles de ces divers élémens du mouvement social. Cette différence est telle que le plus souvent les organes spéciaux de la vie sociale se développent isolément, sans qu'il soit possible d'établir entre eux l'ordre, l'harmonie et l'équilibre. Rapportons même à ce fait la raison profonde de toutes les grandes révolutions politiques ou religieuses que nous trouvons, soit dans l'histoire, soit dans l'époque qui nous est contemporaine.

A la vérité, le développement d'une force sociale ne pouvant avoir lieu que par la division d'un même travail entre plusieurs, et par le concours de ces efforts partiels à un même but, il est naturel que, de prime abord, on ne sépare pas ce développement de l'idée d'association; car diviser et combiner les forces, c'est *associer*. Aussi beaucoup d'économistes ont-ils considéré, comme le progrès de l'association, le progrès de la *division du travail* et *du commerce*. C'est, en effet, en vertu de la division du travail qu'il a été possible à l'homme et à la société humaine de produire beaucoup et bien, en grande quantité et en belle qualité, sans beaucoup d'efforts et avec dextérité. Par la division du travail, chaque individu concentre toute son attention et tout son talent sur l'une des branches spéciales d'une profession; chaque profession concentre son action et son intérêt sur une des sphères particulières du travail social, et la somme de toutes ces activités partielles constitue, dans un territoire donné, le système général de la production des richesses, du perfectionnement des lumières et du développement des jouissances. D'un autre côté, si, pour travailler et pour produire, l'homme peut s'abstraire tout entier sur un objet, même minime, et se borner à n'être, dans le tout social, qu'une molécule intégrante, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de consommer et de

jouir. Comme producteur, l'homme peut se restreindre à une seule fonction; comme consommateur, il a besoin de tous les produits, et, par conséquent, de toutes les professions. C'est pour cela encore que sans le *commerce*, agent de tous les échanges de valeurs, de travaux, de produits, qui s'opèrent d'individu à individu, de ville à ville, de nation à nation, le développement de la société humaine ne serait pas possible, même dans les limites les plus étroites. Division du travail, extension des communications et des échanges, telles sont donc les conditions essentielles de l'existence et du progrès de la *société*. Quant à l'*association*, elle se constitue à mesure que les travaux de production s'exécutent avec ordre, ensemble et précision; à mesure que les échanges s'opèrent régulièrement et sans grever ni le producteur, ni le consommateur; à mesure que le bas prix des objets les met à la portée du plus grand nombre.

En un mot, la division du travail et l'extension du commerce ne supposent pas la *solidarité* et la *participation*, tandis que l'association repose nécessairement sur ces deux conditions. Partout où il n'y a ni solidarité, ni participation, les efforts partiels ne concourent qu'indirectement au but général; l'intérêt individuel ne s'accorde qu'indirectement avec l'intérêt social. Partout où la solidarité pour les pertes et la participation aux profits sont établies dans une sphère quelconque, l'association existe, avec ses immenses avantages pour l'augmentation des produits et l'économie des dépenses; tous les efforts partiels concourent *directement* au but général, l'intérêt individuel est identifié aussi complètement que possible avec l'intérêt social.

Le plus grand progrès possible pour la *société* serait donc qu'elle s'organisât d'après les principes mathématiques de l'*association*.

L'*association* exige la combinaison régulière de toutes les forces; elle ne peut se réaliser qu'à condition d'embrasser tous les faits de la vie sociale, tous les intérêts de l'individu, tous les travaux nécessaires à la conservation et au développement de la société humaine: c'est ce qu'on appelle *association intégrale*.

De là il résulte que la plupart des réunions, formées au nom de l'association, ne sont tout au plus que des centres de travail. La société *commerciale* en participation est celle qui se rapproche le plus de la véritable association; mais on voit qu'elle n'a jamais lieu que dans l'intérêt de quelques individus.

Il est bien entendu aussi que la *communauté* est diamétralement opposée à l'idée de l'association telle que nous venons de l'analyser; car la communauté, c'est l'absorption des intérêts individuels dans un prétendu intérêt social, qui n'est au fond que l'intérêt des chefs de la communauté. L'association, au contraire, c'est la coopération et la participation de chaque individu, avec toutes les chances d'inégalités qui se rencontrent dans la nature différente des associés et dans leur position respective.

Nous savons maintenant ce qu'il faut entendre par association; avant d'examiner les faits qui se sont déjà produits dans le monde, au nom de cette idée, il faut encore essayer de nous rendre compte, et du cadre qu'elle embrasse, et des problèmes dont elle suppose la solution. Autrement, nous n'aurions aucun *criterium* rationnel pour juger et apprécier les procédés qui ont été proposés par diverses écoles.

Dans toute société humaine, le travail se rapporte à trois sphères générales: 1° tout ce qui tend à augmenter les lumières, le bien-être, les jouissances, ou *système productif*; 2° tout ce qui a rapport à la conservation des intérêts de la masse et de l'individu, ou *système préservatif*; 3° tout ce qui sert à défendre les droits et les intérêts, à les garantir de tout dommage, ou *système défensif*. Le système productif comprend tous les travaux de science, d'art et d'industrie; le système préservatif comprend la religion et la morale, la législation sous toutes les formes, l'éducation; le système défensif comprend la guerre et l'organisation de la force armée, l'administration judiciaire et de police; la médecine, en tant qu'elle s'occupe de guérir l'individu de toutes les atteintes

portées aux conditions physiques de son existence.

La vie sociale de l'individu placé dans un pareil milieu peut être considérée sous les aspects suivans : à la *vie professionnelle* se rapportent les grands intérêts de la *rétribution* et du *classement ;* la vie *domestique* comprend le ménage et la famille; la vie *affective* ou relation d'amitié, d'amour, de confraternité, de voisinage; la vie *civile*, le mariage, la propriété, l'héritage; la vie *politique* ou rapports avec l'autorité gouvernementale et intervention dans les affaires législatives et administratives; la vie *religieuse* ou rapports avec Dieu, la nature et l'humanité.

Toute théorie d'association doit donner la solution des problèmes qui se rattachent à ces divers objets.

Il est évident que l'association ainsi entendue n'a été réalisée dans aucune des sociétés qui jusqu'ici se sont établies sur le globe : ce n'est donc encore qu'une grande conception théorique dont l'exécution n'aura pas lieu sans difficulté. Néanmoins il ne faut pas penser, comme un grand nombre d'hommes prévenus et peu éclairés, que cette conception soit reléguée à toujours dans le domaine de l'utopie et qu'elle n'ait aucun lien avec les traditions historiques du genre humain. L'expérience nous montre, au contraire, que les hommes ont eu recours à l'association toutes les fois qu'ils ont été forcés d'organiser un système quelconque de travaux; et, qui mieux est, toutes les fois qu'ils se sont proposé de régler et d'ordonner la vie des individus par rapport à un but. Nous n'en voudrions pour exemple que l'organisation militaire et l'organisation des couvens. Les couvens et les casernes sont, en effet, les premiers germes d'association directe que nous trouvions dans l'histoire. Sans doute ces germes sont grossiers, mais ils suffisent pour constater deux grands effets d'association : 1° augmentation du produit et précision dans l'exécution; 2° économie de main-d'œuvre et de dépenses. Et cependant, comme il y a loin de la vie monastique ou militaire au régime de vraie association ! Le but de la guerre n'est pas de produire et de jouir, comme celui de l'industrie; la guerre est une affaire de violence et de force brutale; or, ce qui a pour but la violence, ne peut se maintenir que par le despotisme. L'organisation militaire ne donne à l'homme que la plus petite partie des jouissances sociales: famille, intérêts industriels et civils, il faut tout quitter pour le régiment. Là il n'y a lieu, que dans les cas exceptionnels, à la propriété individuelle et aux garanties d'indépendance qui en dérivent : la *répartition* est un salaire, un émolument, une paie; la *prévoyance* et l'*accumulation* aboutissent à une solde de retraite ou aux invalides. Dans l'organisation militaire, enfin, la liberté individuelle n'est pas garantie; le travail n'a point pour objet direct le bonheur et la satisfaction des besoins. Le ménage d'un régiment est une administration unitaire de la subsistance; ce n'est pas une association domestique. C'est donc chose toute naturelle que l'exemple du système militaire soit aussi souvent employé pour nier les bienfaits de l'association que pour les attester. Pourtant, il faut le dire encore, la vie militaire, avec tout ce qu'elle a d'incomplet et même de contraire à la destination naturelle de l'homme, est une condition bien supérieure à celle des salariés de l'industrie agricole et manufacturière.

Il en est de même de la vie monastique. Son but est presque aussi étranger au bonheur terrestre de l'homme que le but de la guerre; néanmoins, et abstraction faite du temps perdu dans une mystique contemplation, les travaux de science, d'art ou d'industrie exécutés dans les couvens leur donnent une grande supériorité sur le militarisme. Pour la subsistance, pour l'administration des intérêts domestiques, pour la rétribution et la propriété, tout ce que nous avons blâmé dans le système militaire se retrouve dans la vie monastique; la compression de la liberté individuelle y est poussée à l'extrême, et le fait générateur de la société humaine, le *mariage*, en est complètement exclu. On n'y retrouve que quelques avantages *collectifs :* ordre, prévoyance, emploi régulier du temps, garanties contre la maladie et la misère. Or, il ne faut pas oublier que tous ces avantages ne sont pas échus aux travailleurs dans nos sociétés morcelées et insolidaires.

Il a existé et il existe encore, en dehors de la nouvelle science d'association, plusieurs institutions plus rapprochées de l'association *directe* et *intégrale*. Nous voulons parler des sociétés dites des Frères Moraves (*Herrnhuter*) et des établissemens fondés par les jésuites au Paraguay. Le caractère distinctif de ces sociétés, c'est d'avoir pour but la production industrielle, et pour principe générateur le mariage. C'est par-là qu'elles se séparent du monastère et embrassent presque tous les faits de la vie sociale.

Plusieurs associations de Moraves existent et prospèrent en Hollande, dans la Haute-Lusace, en Amérique. Dans ces réunions pacifiques et laborieuses, l'homme ne connaît presque aucune des douleurs physiques et morales qui sont aujourd'hui le partage de tous ceux qui travaillent. Toutefois, ce n'est pas là encore ce que la science appelle l'*état sociétaire*. D'abord l'application unitaire du principe d'association n'a pas été faite entre les différens établissemens : les Moraves de Hollande sont étrangers aux Moraves de la Lusace, ceux de la Lusace à ceux d'Amérique. La société est fondée sur l'égalité de partage; les femmes y sont encore dans une position subalterne; les vraies joies sociales en sont bannies. Tristesse, monotonie et atonie morale forment le caractère général et les habitudes des sociétés de ce genre : l'individualité se trouve encore sacrifiée au principe collectif.

L'on a assez long-temps déclamé contre les jésuites pour que ce soit aujourd'hui un devoir rigoureux de rendre justice à leurs grandes institutions. Les colonies du Paraguay présentent, sans contredit, un des plus beaux faits sociaux qui aient été produits (*voy.* Robertson, *Histoire des Indes-Occidentales*). Jamais l'industrie civilisée n'a tiré autant de parti de populations sauvages et indisciplinées, sans employer les voies de contrainte et d'asservissement. Cependant les fondations du Paraguay sont bien plutôt des exemples d'*administration industrielle* que des exemples d'*association ;* rien n'est plus opposé à l'association que les relations qui existaient entre la compagnie de Jésus et les populations indigènes; car, en définitive, c'était *pour* les jésuites que tout le travail s'exécutait *par* les Américains. Seulement ces travailleurs étaient beaucoup mieux traités que les esclaves des colons, et même que les salariés ou les paysans d'Europe.

Du reste, le seul progrès social dont les Moraves et les habitans du Paraguay aient véritablement donné le premier indice, c'est la possibilité d'organiser, sur une grande échelle, le travail industriel. Comme transition aux diverses conceptions *sociétaires*, ce fait est d'une haute importance.

Quant aux *Quakers*, ils ne se rattachent que de bien loin à la série d'idées que nous suivons ; ils forment plutôt une *secte* et une *corporation* qu'une société, puisque, parmi eux, chaque famille travaille pour son compte, et que la base du ménage est le foyer domestique. La principale valeur de cette institution, c'est d'avoir montré les bons effets du principe religieux, lorsqu'il sort du mysticisme pour s'appliquer dans toute sa rigueur et dans toute sa charité au travail social et à l'industrie.

De ces efforts constans de l'humanité pour chercher les véritables lois de son travail, du développement immense de tous les élémens de la vie sociale (arts, sciences, industrie, grandes découvertes nautiques et mécaniques), de la complication introduite dans les sociétés modernes par l'accroissement de la population et l'anarchie industrielle, il devait résulter une nouvelle conception du génie humain sur les relations sociales, soit en ce qui concerne la combinaison des travaux, soit en ce qui concerne le réglement des intérêts d'individu à individu, de commune à commune. Et, vu l'état actuel des esprits et le nouveau sentiment social né des doctrines chrétiennes, cette conception ne pouvait être autre chose que l'*association*, car cette idée implique la paix et le progrès, l'ordre et la liberté. Or, évidemment, ce sont là les vœux les plus élevés que les individus et les sociétés puissent former pour leur bonheur.

Mais, pour passer de ces vœux à la réalité, il faut des moyens d'exécution, c'est-à-dire des solutions scientifiques et

des applications pratiques ; et c'est ici qu'a commencé, dans la science, un travail tout-à-fait nouveau.

Les premiers efforts qui soient arrivés à une grande publicité et à un commencement d'exécution sont ceux de Robert Owen (*voy.* ce nom) en Angleterre. Tandis que Malthus (*voy.*) effrayait l'Europe savante de ses théories sur la disproportion entre l'accroissement de la population et la production des subsistances, démontrant, tant bien que mal, que la population suivait dans son progrès la proportion géométrique et que la production, au contraire, arrivait à grand' peine à la proportion arithmétique, Robert Owen comprit que la plaie sociale était bien plutôt dans la concurrence hostile des producteurs, se faisant entre eux la guerre au profit des consommateurs, et dans les abus de la spéculation commerciale; il déclara que la seule solution possible et efficace serait celle qui procurerait un grand accroissement de produits en faisant cesser la lutte des travailleurs et qui, d'autre part, mettrait au plus bas prix les objets de consommation. Le mal, disait-il, vient de la *compétition*, de la concurrence anarchique des travailleurs; le remède sera la *coopération* ou l'organisation du travail de manière que tous les efforts soient coordonnés et régularisés. Il s'agit donc de fonder la société d'après les lois physiologiques de la nature humaine, et par conséquent de rechercher des lois. Jusque là c'était bien, et la question était posée; mais, au lieu de demander avec patience à la science la solution du problème le plus difficile qu'elle puisse résoudre, Robert Owen voulut trop tôt s'engager dans la pratique. Il provoqua la fondation d'établissemens fort bien nommés par lui *sociétés coopératives ;* plusieurs essais ont été faits à New-Lanarck en Écosse, à New-Harmony aux États-Unis. Ces essais ont faiblement réussi et n'ont pas résolu le problème de l'association. Pour le résoudre, d'ailleurs, il aurait fallu en poser tous les termes, et les vices de la méthode de Robert Owen sont tels qu'on peut dire qu'il a opéré en tâtonnant et au hasard, non en suivant les voies de la science.

En premier lieu, remarquons qu'Owen n'a pas tenu compte d'un élément essentiel de la vie sociale, la religion. La puissance morale du devoir est pourtant d'autant plus nécessaire que la société est plus neuve et constituée sur de plus larges bases; car, à moins de la découverte d'une solution destinée à satisfaire tous les intérêts individuels, comment maintenir l'ordre entre un grand nombre d'individus opposés de caractère, d'âge, d'aptitude, si l'on n'appelle pas à son secours la seule force compatible avec l'idée d'association, la puissance de la foi religieuse. Les *sociétés coopératives* manquaient encore à l'association en isolant les travaux agricoles des travaux manufacturiers, et en se bornant quelquefois à une seule branche de travail. L'établissement de New-Lanarck, par exemple, était une filature. La répartition et le classement avaient lieu d'après le principe de l'égalité. Les travailleurs, condamnés à un labeur peu attrayant, étaient encore privés des deux stimulans les plus énergiques de l'activité humaine, la gloire et l'intérêt. Quant au *mariage*, liberté sans règle et sans contre-poids, c'est-à-dire désordre, débauche, tendance à détruire l'une des bases essentielles de la société et de l'individualité, la *famille*.

Malgré le faible succès de ses premières tentatives, Robert Owen continue avec une constante énergie à poursuivre le noble but qu'il se propose. Depuis quelques années, il se montre plus préoccupé des grandes recherches théoriques nécessaires à la fondation du régime sociétaire. Il a publié à cet égard plusieurs essais remarquables, sous le titre de *A new view of Society*.

C'est cette préoccupation des questions scientifiques qui distingue les travaux de Henri Saint-Simon (*voy.* SAINT-SIMON) et de son école. En même temps qu'Owen, et avant lui, Saint-Simon avait pris pour point de départ de ses travaux ce grand principe que depuis le XVI^e^ siècle il s'agit d'une *rénovation sociale*, et que tous élémens de la société humaine doivent être constitués sur de meilleures bases. Art, science, industrie, religion, morale, gouvernement, tout fut par lui soumis à l'application du nouveau principe, et sa vie fut une longue expé-

rimentation qui avait toujours pour principe et pour fin la fondation d'une *ère sociale nouvelle*. Les travaux de Saint-Simon firent peu de bruit pendant sa vie; depuis sa mort, ses idées ont donné lieu à la fondation d'une école et même d'une religion; mais les hommes qui se sont présentés comme les disciples de St-Simon se sont tellement éloignés de lui par leurs prétentions et par les questions qu'ils ont posées et prétendu résoudre, qu'il y a justice à détruire la solidarité établie dans les idées vulgaires entre Saint-Simon et les *saint-simoniens*. Cette confusion, qui a été admise et propagée par les saint-simoniens eux-mêmes, ne doit pas leur être imputée à mal, car elle provenait d'une erreur scientifique. Les saint-simoniens, déduisant toutes leurs solutions organiques d'une analogie historique tirée du catholicisme, opéraient sur les ouvrages de Saint-Simon comme l'église avait fait sur l'évangile.

Les principales idées de Saint-Simon furent : 1° La réorganisation de la société européenne ; 2° l'organisation des travaux industriels et scientifiques ; 3° la superposition des forces productives et la destruction définitive du régime féodal ; 4° l'installation des banquiers comme directeurs du travail social. Son rôle semble avoir été de poser les questions plutôt que de les résoudre, de provoquer les recherches plutôt que de les accomplir. Sous ce rapport, son génie présente quelque analogie avec celui du chancelier Bacon.

Un point essentiel à constater c'est que Henri Saint-Simon n'a jamais mis ses idées en opposition avec les forces sociales constituées. S'agit-il de tentatives de réorganisation scientifique? il s'adresse au *bureau des Longitudes*. S'agit-il d'industrie? il s'adresse aux banquiers. Pour toutes les questions gouvernementales, c'est au *roi constitutionnel* lui-même qu'il envoie ses mémoires, lui présentant, et avec raison, la constitution d'une *aristocratie industrielle* comme le seul moyen de consolider son trône. Lorsqu'il parle de réforme religieuse, il écrit le *Nouveau Christianisme*, et il le présente au pape, comme au chef de la plus ancienne et de la plus nombreuse communion chrétienne.

L'école qui s'est fondée au nom de Saint-Simon a pris tout d'abord un autre caractère : en religion, en morale, en gouvernement, en art, en science, en industrie, elle s'est *posée* comme le germe d'un nouvel avenir social. Il ne s'agit pas ici de raconter l'histoire du saint-simonisme (*voy.* ce mot), mais bien de faire connaître ses idées sur l'association.

Cette grande pensée, qui n'était encore qu'obscure et confuse dans les écrits de Saint-Simon, a été le point de départ de ses disciples, l'axiome fondamental de leur doctrine scientifique et leur cri de ralliement au nom de Dieu et de l'humanité. *Association universelle* pour le progrès des arts, de la science et de l'industrie, et pour l'amélioration du sort de l'espèce humaine, voilà en un mot l'*intention* du saint-simonisme ; il a manqué le but qu'il se proposait d'atteindre. La grande valeur du saint-simonisme lui vient de ce qu'il a achevé de poser la question d'association dans toute son étendue et dans toute sa profondeur, et qu'après avoir mis le problème en équation, il a tenté de le résoudre. Son erreur, c'est d'avoir cru et fait croire à une solution définitive et complète, lorsqu'à peine les premiers jalons étaient plantés. Ordre religieux, ordre moral, ordre politique, ordre civil, ordre industriel, classement des travailleurs, répartition des richesses, tout a été mis en question, tout a été résolu au nom de l'association. Mais sous les apparences les plus brillantes, rien n'était plus faux, au fond, que les diverses solutions proposées par les saint-simoniens ; ils semaient l'association pour recueillir le despotisme, et le despotisme le plus complet qui ait jamais été conçu !

On a souvent répété que les saint-simoniens n'avaient rien trouvé de neuf. Pour les procédés de gouvernement et d'administration, en effet, ils ont tout emprunté au catholicisme et à la féodalité; mais l'application qu'ils ont faite de ces procédés était vraiment nouvelle, en ce sens qu'ils rapportaient au *système productif* ce qui, jusqu'à eux, n'avait

servi qu'à constituer le *système défensif*. Sous ce rapport, on peut dire que le saint-simonisme, bien loin de détruire la forme catholique et féodale, ne faisait que la restaurer et l'universaliser, en la dirigeant vers les travaux de science, d'industrie et de beaux-arts. A la vérité la prétention des saint-simoniens était de reproduire aussi les institutions modernes, conservatrices de la liberté et des droits de l'individu; ils voulaient concilier l'ordre et la liberté, le catholicisme et la philosophie, le pouvoir d'un seul avec les intérêts de tous, mais ce n'était là qu'une prétention illusoire. En fait et en réalité, le saint-simonisme a tenu du principe libéral et du principe catholique; mais il ne s'est jamais servi du principe libéral que pour détruire, et c'est toujours au principe catholique qu'il a rapporté ses moyens d'édification. Aussi la formule la plus élevée que nous pourrions donner pour faire comprendre et apprécier le saint-simonisme serait la suivante : En tant que doctrine *critique*, accomplissement de l'œuvre subversive et révolutionnaire; en tant que doctrine d'*édification*, restauration intégrale de la forme catholique, appliquée au *système productif*, aussi bien qu'au *système défensif* et au *système préservatif*.

Nous ne terminerons pas cette analyse de la doctrine saint-simonienne sans appeler l'attention sur un résultat bien singulier. Le saint-simonisme a été en quelque sorte constitué et détruit par les mêmes hommes; la société, en la personne de ses puissances morales ou matérielles, n'a fait que le regarder passer devant elle, en criant au scandale.

La dernière théorie d'association arrivée à la publicité est celle de Charles Fourier de Besançon (*voy.* FOURIER); cette théorie, la seule vraiment scientifique qui ait été produite, date pourtant de l'année 1808, et dès cette époque elle est consignée dans la *Théorie des quatre mouvemens*, ouvrage inoui, soit pour le fond, soit pour la forme. Il faut bien attribuer à la nature du génie de M. Fourier, à son peu d'entente des voies et moyens de propagation et de succès, surtout à la difficulté de son langage scientifique, le silence qui a été gardé pendant plus de vingt-quatre ans sur ses idées; toutefois, il y a là aussi de quoi mettre en doute la valeur de nos institutions scientifiques et littéraires, pour ce qui regarde l'examen et l'appréciation des doctrines. Car si les écrits de M. Fourier sur l'association eussent été connus en leur temps, il est certain qu'ils auraient évité à Owen ses malheureuses tentatives, à Saint-Simon et aux saint-simoniens leurs erreurs déplorables.

Bien différent en cela des saint-simoniens, M. Fourier présente sa théorie comme une *découverte*, comme une *invention* sans lien avec les travaux contemporains ou les efforts antérieurs de la science. Newton est le seul des savans auquel il ait essayé de se rattacher, et, à cet égard, la prétention de M. Fourier est d'avoir trouvé les lois naturelles de l'association humaine, tout comme Newton a découvert les lois naturelles de la gravitation. La théorie de M. Fourier repose sur une conception et une méthode dont l'application peut être étendue à toutes les branches de la science universelle : 1° science de Dieu, 2° science de la nature, 3° science de l'humanité. L'inventeur lui-même a fait de sa méthode plusieurs applications plus ou moins heureuses, soit au mouvement planétaire, soit aux divers règnes de la nature; mais l'objet principal de ses travaux a été *l'association*. Le premier, il en a publié un *Traité* étendu et fort complet, surtout si l'on songe à ce qui a pu être dit ou fait antérieurement. C'est uniquement sous le rapport de *l'association* que nous exposerons les idées de M. Fourier.

Selon lui, le procédé d'association doit bien régir et coordonner tous les élémens de la vie sociale, l'ordre moral et religieux aussi bien que l'ordre civil et politique; mais c'est par l'industrie que l'exécution doit commencer. Changer les conditions de travail, faire disparaître l'opposition d'intérêts, pourvoir à la subsistance matérielle et à l'éducation des individus, c'est avoir commencé par le commencement, surtout lorsqu'il s'agit de donner aux hommes le bonheur terrestre. Aussi M. Fourier borne-t-il son œuvre à établir l'association en travaux

de culture, fabrique, ménage, commerce, éducation. Sa découverte est un procédé de travail, et ce procédé s'applique également à la répartition et à la consommation des richesses, à la conciliation des intérêts, à l'harmonie des caractères. En un mot, M. Fourier se présente comme ayant résolu le vrai problème d'association : *Accord de l'intérêt individuel avec l'intérêt social, par la satisfaction de l'intérêt individuel.*

Toute forme sociale se résume dans un centre élémentaire qui en est, pour ainsi dire, le type et le modèle. Ainsi le *régiment* est le type de la société militaire, le couvent ou *monastère* est le type de la société chrétienne, la *commune* est le type de la société industrielle et civile. Le type de la société, dans l'ordre nouveau dont M. Fourier a trouvé les lois, c'est une *phalange industrielle* de 3 à 400 familles ; le lieu habité par cette phalange se nomme *phalanstère*, par opposition à *monastère*, habitation d'une communauté contemplative. Ce mot, qui peut paraître bizarre, est une création de l'inventeur ; on sent qu'il ne touche en rien au principe de l'association en lui-même ; beaucoup d'autres noms peuvent convenir aux établissemens sociétaires : *commune associée, colonie sociétaire, etc., etc.*

L'association ayant pour type, pour noyau élémentaire une phalange organisée et associée en travaux de culture, fabrique, ménage, commerce et éducation, il est facile de soumettre à l'expérience le procédé de M. Fourier, en établissant un canton d'essai. Si l'on réussit à associer une commune, l'association *intégrale* et *universelle* devra s'ensuivre ; car personne ne conteste les immenses avantages productifs et économiques de l'association. Suivant des calculs très positifs, l'organisation du travail doit, au moins, quadrupler le produit, en même temps que les bénéfices et les économies du ménage sociétaire abaisseront de $\frac{19}{20}$ le prix des objets de consommation.

Ainsi donc voilà trois caractères bien neufs et bien tranchés qui distinguent la théorie de M. Fourier de toutes les autres : 1° elle procède par une réforme qui ne s'applique d'abord qu'aux quatre industries principales (agriculture, manufacture, commerce, économie domestique) et qui se borne à établir sur les bases d'association, la production, la consommation et la répartition des richesses ; 2° elle se résume tout entière dans un établissement dont les conditions sont données et précisées d'avance ; 3° elle en appelle immédiatement à l'expérience pratique.

Il est impossible de rendre compte en peu de lignes d'une méthode aussi neuve et aussi compliquée que celle qui se trouve exposée dans le *Traité d'association* : qu'il nous suffise d'en donner l'idée en termes généraux.

La commune industrielle est assimilée à un régiment, à une phalange ; la phalange se subdivise en séries, en groupes, en sous-groupes ; les séries correspondent aux bataillons, les groupes aux compagnies, les sous-groupes aux escouades, suivant la terminologie militaire admise en France. Chaque *série* s'occupe d'un *ordre spécial* de travaux, chaque *groupe* affecte un *genre particulier*, chaque *sous-groupe* se charge d'une *espèce particulière*, et l'on descend ainsi à la division de travail la plus minutieuse. Chacun doit faire partie de plusieurs séries, de plusieurs groupes, ce qui concilie parfaitement le grand principe de la division du travail avec le développement intégral des aptitudes individuelles. Pour entretenir l'activité industrielle par la variété d'exercice, pour exciter l'émulation et l'enthousiasme, les groupes et les séries de travailleurs *s'engrènent* de manière à *rivaliser* entre eux et à *s'équilibrer* par le contraste.

La distribution des grades a lieu par le vote des co-intéressés. La répartition des produits se fait par lots de séries, lots de groupes, lots individuels, et porte sur les trois forces nécessaires à la production : *travail*, *capital* et *talent*. La répartition a lieu encore par le vote des co-intéressés.

La justice dans la distribution des grades et dans la répartition des produits se trouve garantie par l'intérêt individuel lui-même. Chacun étant intéressé à titre de *travail*, de *capital* ou de *talent* à presque toutes les séries et à presque tous les

groupes, on ne peut chercher à s'avantager d'un côté sans se nuire de l'autre. Ainsi c'est l'intérêt personnel lui-même qui fait contre-poids à l'intérêt personnel, pour le maintenir en équilibre avec l'intérêt social. Ce point est le nœud gordien de l'association, et la théorie de M. Fourier paraît l'avoir dénoué au profit de la liberté et de la justice.

La publicité est enfin arrivée aux travaux de M. Fourier, grace aux efforts de quelques hommes qui se sont occupés de sa théorie. Plusieurs établissemens s'organisent sous l'inspiration de la nouvelle théorie. Nous citerons spécialement la *Colonie Sociétaire*, établie à Condé-sur-Vesgre, département de Seine-et-Oise. Le fondateur de cette colonie est M. Baudet-Dulary, d'Étampes, ancien membre de la chambre des députés, et qui a donné sa démission pour s'occuper exclusivement de l'établissement de Condé-sur-Vesgre.

Toutes ces tentatives théoriques ou pratiques indiquent que la science sociale a fait de grands progrès et qu'elle tend à se substituer à la politique hostile des partis. C'est aux générations du XIX^e^ siècle d'accomplir cette grande transformation morale et intellectuelle qui sera la fin des guerres et des révolutions. J. L. C.

Il sera question du *droit* ou de la *liberté d'association* à l'article SOCIÉTÉS POLITIQUES, et des associations en matière commerciale sous les mots de SOCIÉTÉ, COMPAGNIE et COMMANDITE. Un ouvrage à consulter sur cette matière, en général, c'est le suivant : *De l'esprit d'association dans tous les intérêts de la communauté*, par M. le comte A. de Laborde, 2^e^ édition. Paris, 1821, 2 vol. in-8°. S.

ASSOCIATION DES IDÉES désigne, en psychologie, la faculté qu'a notre âme d'unir ensemble deux ou plusieurs idées, de manière que l'une se présentant à la conscience, l'autre ou les autres s'y présentent à sa suite presque infailliblement; ou l'action de cette faculté, ou le résultat de cette action, c'est-à-dire la *liaison* étroite, établie entre les idées capables de se susciter ainsi les unes les autres. Le fait par lequel nous est révélée l'existence en nous de cette faculté et des effets qu'elle y produit est un phénomène bien connu de tout le monde. La vue d'un objet réveille en notre ame les idées de plusieurs circonstances qui ont accompagné sa perception antérieure : on ne peut sentir une certaine odeur, entendre un certain air de musique, sans se rappeler une infinité d'idées précédemment acquises, ou de sentimens autrefois éprouvés. Deux personnes ont été vues ensemble : si l'une d'elles vient à reparaître, l'idée de l'autre se retrace aussitôt dans la mémoire, et réciproquement; sans aucune intention de notre part, les idées de l'objet, de l'odeur, de l'air de musique, de la personne, se sont unies aux idées qui leur servent, pour ainsi dire, de cortége et en sont désormais inséparables. Cette double propriété de nos idées, d'amener à leur suite d'autres idées dans la conscience et d'être à leur tour réveillées par celles-ci, n'est pas particulière à quelques-unes : aucune n'est isolée; elles se tiennent toutes les unes aux autres; telle idée nous en suggère une autre qui lui est associée, celle-ci une autre, et ainsi de suite, de façon qu'il faut considérer nos pensées comme formant des groupes ou des chaînes, dont chaque anneau, si l'esprit vient à s'y appliquer, le force en quelque sorte à parcourir tous les autres. De là vient que dans la méditation, pour peu que la réflexion perde de sa ténacité, l'idée qui nous occupe actuellement se trouvant associée avec d'autres plus ou moins étrangères à la question, nous entraîne vers celles-ci, celles-ci vers d'autres, en sorte que bientôt l'esprit vagabond est à cent lieues de son sujet. Le phénomène de la *distraction*, quand il n'est pas occasionné par une cause extérieure, n'en a pas d'autre que celle-là. De là vient aussi cette régularité, cet enchaînement réel que nous remarquons souvent entre les idées en apparence les plus désordonnées qui nous passent par la tête dans nos songes et nos rêveries. Ainsi, il arrive quelquefois à notre esprit, pendant le sommeil, de recommencer le travail de la journée; nous nous imaginons faire les mêmes actions, voir les mêmes personnes, parcourir les mêmes lieux; en un mot, nous nous donnons à

nous-mêmes la seconde représentation de la même pièce, et tous les actes, toutes les scènes se succèdent à peu près dans le même ordre, tant est forte l'association récemment établie entre les idées de la veille. Source de distractions pour le philosophe, l'association des idées met à la disposition du poète ou de l'artiste d'abondans matériaux; autour de l'idée qui le préoccupe viennent se grouper d'autres idées précédemment associées à la première : il reste seulement au poète à faire un choix, à lier avec habileté à l'idée principale les idées accessoires. Ce n'est pas à dire que toute idée de l'intelligence puisse exercer cette sorte d'attraction sur toutes les autres : notre puissance d'association, pour agir ordinairement sans la participation de la volonté, n'en est pas moins soumise à des règles ou à des lois; elle ne peut lier ensemble que des idées qui ont entre elles certains rapports, tels que ceux-ci : 1° le rapport de *simultanéité;* c'est en vertu de cette sorte d'association que, si de deux personnes ou de deux objets vus ensemble, dont les idées, par conséquent, se sont introduites simultanément dans l'intelligence, l'un ou l'idée de l'un reparaît, l'idée de l'autre revient d'ordinaire à sa suite; 2° le rapport de *succession;* quand nous nous rappelons ou que nous revoyons un événement, avant ou après lequel nous en avons vu un autre, l'idée du premier nous reporte souvent à l'idée du second; 3° le rapport de *ressemblance;* les idées de deux personnes, de deux événemens, de deux pays, de deux maisons, etc., semblables, se présentent rarement à l'esprit l'une sans l'autre; 4° le rapport d'*opposition;* il nous est difficile aujourd'hui de séparer dans notre pensée les idées de vertu et de vice, de plaisir et de douleur, de paix et de guerre, etc. Assurément nous ne prétendons pas donner ici une énumération complète: ce serait une entreprise probablement impossible à réaliser, car nos idées peuvent avoir entre elles des rapports très nombreux, et, par conséquent, s'associer de mille façons différentes. Il est bon néanmoins d'établir entre ces rapports une distinction fondamentale : les uns, ceux que nous venons de citer et autres semblables, sont d'ordinaire saisis par l'esprit instantanément, sans effort, sans travail préalable; ils dépendent de certaines circonstances extérieures, extrêmement variables, ce qui leur a fait donner, ainsi qu'aux associations qui résultent de leur aperception, le nom d'*accidentels;* les autres, au contraire, demandent, pour se montrer, une certaine application de l'esprit; leur existence, non plus que leur découverte, ne dépend pas des caprices du hasard; ce sont les rapports de cause à effet, de moyens à fin, de prémisses à conséquences, etc.; on les appelle rapports *constans*, et les associations qui en dérivent, associations *systématiques* ou *physiques*. Ceux qui, naturellement ou par habitude, ne font attention qu'aux rapports de la première espèce, et associent leurs idées en conséquence, composent dans le monde la classe des *gens d'esprit* et des *poètes :* à eux appartient le don des rapprochemens inattendus, des métaphores ingénieuses, des réparties vives et fines, des saillies qui font tout le charme de la conversation; mais les hommes accoutumés à ne chercher que des rapports constans, à ne former que des associations systématiques, gagnent en jugement ce qu'ils perdent en esprit : ce sont les *penseurs* ou les *philosophes*.

L-F-T.

ASSOCIATION HYPOTHÉCAIRE, réunion de plusieurs personnes qui se chargent de tout ce qui concerne les hypothèques. Dans les grandes villes où se font beaucoup d'affaires, des hommes industrieux se réunissent pour poursuivre et diriger certaines affaires. Les inscriptions hypothécaires étant très répandues exigent des soins et des connaissances pour pouvoir agir avec sûreté; c'est pour cela qu'il existe des associations qui se chargent de prendre des renseignemens avant que de placer les fonds sur hypothèques, et s'assurent si celui qui demande à emprunter a réellement des biens qui ne sont pas déjà grevés pour des sommes plus fortes que leur valeur réelle; qui se chargent également de prendre ou de faire prendre des inscriptions hypothécaires dans tous les pays, de les renouveler toutes les fois que cela

est nécessaire, d'en obtenir la radiation ou main-levée, et généralement de faire tout ce qui concerne cette partie. Ces *associations*, lorsqu'elles présentent sûreté, célérité et exactitude, sont commodes et épargnent beaucoup de soins à ceux qui ne peuvent les prendre par eux-mêmes. *V.* HYPOTHÈQUE. J. D-c.

ASSOCIATION RELIGIEUSE, union de plusieurs personnes formée dans le but de pratiquer ensemble plus facilement et avec plus de ferveur des exercices de piété, de posséder en commun le bien spirituel qu'elles font chacune en particulier, imitation en petit de la *Communion des Saints*. L'*association* n'est point une confrérie : elle n'a pas de signe extérieur comme elle, elle affecte moins de solennité, elle a moins de durée, mais elle procure presque autant de ces avantages spirituels après lesquels soupirent les ames dévotes dans toute congrégation qui a la religion pour objet.

Dans le XVII^e^ siècle, et peut-être plus anciennement, des personnes s'associaient pour participer aux prières les unes des autres. Le poète Santeul, chanoine de Saint-Victor, dans un billet autographe du 14 septembre 1691, recommande à une religieuse capucine *qu'elle se souvienne de leur sainte association dans ses prières*. Quelques papes ont accordé des indulgences à des *associés* qui récitaient à la même heure, dans quelque lieu qu'ils se trouvassent, une prière déterminée, comme le *Gloria Patri*, l'*Angelus*, etc.

L'*association* la plus connue dans les temps actuels est l'*Association de la Propagation de la foi*, en faveur des missions étrangères dans les deux mondes : elle était placée sous la protection de Charles X et sous la direction du grand aumônier de France; Pie VII, par un rescrit du 15 mars 1823, a accordé de nombreuses indulgences aux membres de l'*association*. Il suffit, pour y avoir part, que chaque associé *donne pour les missions une aumône de cinquante centimes par semaine, et récite chaque jour un* Pater *et un* Ave *pour appeler les bénédictions de Dieu sur l'association et sur les missions*. Les livrets sont entre les mains de tout le monde. J. L.

ASSOLEMENT, du mot latin *solum*, en français *sol*, d'où proviennent les mots *assoler*, *dessoler*, *assolement*.

Assoler, c'est diviser le terrain d'une exploitation rurale en diverses *soles* ou parties destinées chacune à recevoir, pendant un nombre déterminé d'années, des cultures de végétaux différens qui se succèdent périodiquement. *Dessoler*, c'est changer la succession ou la rotation des cultures établies sur ce terrain.

On avait pu dès long-temps remarquer que la nature se plaît à varier et à changer les productions du sol. La terre, fatiguée à la longue de porter des plantes de la même espèce, se couvre spontanément de plantes différentes et se repose ainsi sans cesser d'être productive. Cette loi générale, base de la théorie des assolemens, quoique souvent inaperçue dans ses effets séculaires, ne s'étend pas moins aux plus grands qu'aux plus petits végétaux. Les anciens, et particulièrement les Romains, l'avaient comprise mieux qu'on ne le croit généralement. Aussi retrouve-t-on avec surprise dans les écrits de Virgile, de Caton, de Columelle et de Pline, des préceptes qui sont arrivés jusques à nous à travers un long oubli, et qui se trouvent en harmonie parfaite avec les idées des agronomes les plus modernes. Mais, depuis lors jusque vers le milieu du siècle précédent, à peine avait-on ajouté quelques faits épars aux connaissances de ces temps reculés. Costa, qui créa le mot *assolement* en France, vers 1774, et James Dickson qui écrivait à Édimbourg en 1777, semblent avoir, les premiers, considéré cet important sujet sous son véritable point de vue.

André Thouin a défini les assolemens, l'*art de faire alterner les cultures sur le même sol, pour en tirer le plus de produit aux moindres frais possibles*.

Le moyen d'atteindre ce but est de faire en sorte : 1° que la terre soit maintenue constamment en état de culture; 2° que les plantes qui se succèdent sans interruption dans les diverses soles soient de nature à prospérer les unes après les autres et à entretenir le terrain, sans le secours de labours trop fréquens et d'en-

grais trop abondans, dans un état de propreté convenable et de fécondité croissante.

De l'application de ces principes on déduit naturellement les conséquences suivantes : les jachères doivent être généralement supprimées. Si dans les pays pauvres et peu peuplés elles sont un résultat inévitable du manque de capitaux et de bras, dans les localités plus favorisées elles ne peuvent être, à bien peu d'exceptions près, que le résultat de la routine ou de l'ignorance. *Voy.* JACHÈRES.

Après avoir choisi les productions qui conviennent le mieux à chaque espèce de terrains, on doit faire succéder les unes aux autres des plantes d'*espèces*, de *genres* et, autant que possible, de *familles* différentes ; aux plantes dont la culture est épuisante, comme les céréales et en général toutes celles dont on laisse mûrir les semences, d'autres plantes annuelles, telles que les vesces, les gesses, ou vivaces, comme les trèfles, le sainfoin, la luzerne, dont les tiges pâturées sur place ou fauchées une ou plusieurs fois, abandonnent cependant à la terre, lorsqu'on les enfouit, autant de parties nutritives, au moins, qu'elles lui en ont précédemment enlevé ; ou même, en de rares circonstances, des arbrisseaux tels que les genêts et les ajoncs, dont les dépouilles augmentent à la longue l'épaisseur et la fécondité de la couche labourable.

Enfin il faut encore que les végétaux qui font l'objet des cultures intercalaires puissent empêcher la reproduction des mauvaises herbes, soit par eux-mêmes, en les étouffant sous leur épaisse verdure, comme le trèfle, la luzerne, etc., soit par les *binages* ou les *buttages* qu'elles nécessitent, comme les fèves, les pommes de terre, les betteraves, etc.

Il est donc presque toujours aussi facile qu'avantageux d'alterner les cultures qui fournissent des alimens à l'homme, avec celles qui servent à la nourriture des animaux domestiques. Les *prairies artificielles* ont été partout la première base d'un bon système d'assolement. Avec des fourrages, en effet, on peut élever et engraisser de nombreux bestiaux ; et, sans considérer la valeur intrinsèque de ceux-ci, on obtient par leur moyen des engrais qui mettent à même, non-seulement de cultiver mieux, mais encore de cultiver une plus grande étendue de terrain et d'obtenir ainsi, sous tous les rapports, de meilleurs et de plus abondans produits. O. L. T.

ASSOMPTION (ville), *v.* PARAGUAY.

ASSOMPTION (ILE DE L'), *voy.* LARRONS (*îles des*). Une autre *île de l'Assomption*, mais inhabitée, se trouve à l'embouchure du Saint-Laurent, et appartient depuis 1757 aux Anglais. Une troisième est située sur la côte de la Californie. S.

ASSOMPTION, du latin *assumere*, enlever, est la fête la plus solennelle de la sainte Vierge dans l'église catholique. Elle fut connue chez la plupart des Grecs sous le nom de κοίμησις, *sommeil*, *repos* [en russe *ouspénié*], et chez un très petit nombre d'entre eux, dès le temps de l'empereur Justinien, et même sous le règne de Maurice, sous le nom de μετάστασις, *passage*, *émigration*. Il se peut que les Latins l'aient connue vers le même temps, sous les mêmes dénominations qu'elle porta d'abord. Placée au 18 janvier dans les VII^e^ et VIII^e^ siècles, sous le nom d'*Assomption*, qui était commun à quelques fêtes de saints, elle fut fixée au 15 août, sous l'empire de Charlemagne ou peu après. Cependant elle n'acquit de la solennité en Occident que dans le XII^e^ siècle, après qu'on lui eut donné une *octave* dans le X^e^ et une *vigile* dans le XI^e^.

Marie a-t-elle été glorifiée ou reçue dans le ciel en corps et en ame, comme l'opinion s'en est répandue en Orient vers le milieu du VII^e^ siècle, et plus tard en Occident? Telle est la question qui a été vivement agitée à diverses reprises et sans être jamais décidée.

La discussion sur ce point se réveilla au sujet d'une conclusion du chapitre de la métropole de Paris, du 1^er^ août 1668. Elle enfanta une multitude de dissertations. On distingua surtout celles de Jean de Launoy, de Jacques Boileau, de Claude Joly, du père Combefis et de Tillemont. Ces savans docteurs soutinrent que les expressions du Martyrologe

d'Usuard sont très mesurées et qu'il peut être dangereux d'offrir pour aliment à la piété des fidèles la croyance d'un fait incertain. P.-J. Maraut publia, en 1786, à Louvain, sous le titre de *Discussio historica an de fide sit Assumptio*, un écrit qui répandit des inquiétudes en Belgique et excita des réclamations.

Les adversaires de ces théologiens, parmi lesquels on compte Gaudin et Ladvocat-Billiad, forts de l'autorité du cardinal Baronius, ne craignirent pas d'affirmer qu'une tradition perpétuelle et constante dans l'église établit la croyance de la glorification de Marie en corps et en ame, et protestèrent contre la lecture du Martyrologe d'Usuard, parce qu'il n'était pas assez formel sur ce point.

Au reste beaucoup de docteurs, non moins éclairés que pieux, se sont accordés à dire qu'il faut se contenter d'honorer les grandeurs de Marie constatées dans l'Écriture, la pureté de ses mœurs, la sainteté de sa vie, l'excellence de ses vertus, sans se mettre en peine d'approfondir d'autres circonstances qui importent infiniment moins à sa gloire. Ils ont ajouté que, bien que l'assomption de la vierge en corps et en ame ne soit que vraisemblable, n'étant fondée ni sur la certitude de la foi, ni sur la clarté d'une démonstration, un catholique ne doit pas l'attaquer, de peur de scandale. J. L.

ASSONANCE. C'est une rime incomplète, qui consiste dans le retour de voyelles égales, non de consonnes, à la différence de l'allittération (*voy.*), où ces dernières seules se répètent. Les anciens en faisaient usage quelquefois; c'est le ὁμοιοτέλευτον des Grecs, le *similiter desinens* des Latins; mais le terrain classique de l'assonance, il faut le chercher en Espagne. Dans les œuvres dramatiques de Caldéron, de Lope de Vega, les vers trochaïques se terminent d'ordinaire par des assonances; par exemple leg*era*, cub*ierta*, m*eratierra*. La langue espagnole, déjà si sonore, peut se passer sans doute de la répétition des consonnes: l'oreille est suffisamment flattée de la coïncidence périodique des mêmes voyelles; il n'en serait pas ainsi dans les vers anglais ou français. En Allemagne, la question a été vivement débattue (*voir* Bærmann, *Des assonances de la langue allemande*): Gries et Malsburg, dans leur traduction de Calderon, ont imité avec une rare habileté et une patience infatigable l'assonance espagnole; Frédéric Schlegel l'a employée dans son *Alarcos* et ses *Romans de Roland*. Il faut, à notre gré, une oreille très exercée pour en sentir l'harmonie; ces essais resteront toujours isolés, et l'on ne donnera jamais à l'assonance droit de bourgeoisie dans nos langues du nord, à moins de violenter leur essence et leur génie. L. S.

ASSORTIMENT, assemblage d'objets qui se conviennent, qui se lient sous certains rapports d'utilité ou d'agrément, de forme ou de substance, d'analogie ou de destination. Un peintre dit qu'il a un très bel assortiment de couleurs, pour indiquer qu'il a un heureux choix de toutes celles qui sont nécessaires à l'exercice de son art. Un marchand n'est réputé parfaitement *assorti* qu'autant qu'il possède tous les articles de débit que fait supposer son enseigne, réunis dans les quantités et avec les variétés qu'exigent les besoins et les goûts du public. Il est beaucoup de choses qui, employées d'une manière collective, doivent être assorties pour qu'on en puisse user; et il en est également ainsi de plusieurs animaux domestiques, principalement de ceux qu'on réserve à la culture et aux transports. Qu'on perde un cheval de trait, il faut le remplacer par un autre ayant à peu près sa force et sa taille, et de plus son poil et son encolure, s'il doit figurer à une voiture de luxe: autrement il en résulterait une disparité désagréable à l'œil. On assortit pareillement des bœufs de labour; on n'en pourrait mettre un jeune avec un vieux, sans qu'il y eût inégalité de tirage et perte d'activité. Enfin il est beaucoup de matières et d'ouvrages qui ne peuvent éprouver de vides ou de dégradations sans qu'il faille remplir les uns ou réparer les autres avec des substances de même nature et employées de la même façon. C-A.

ASSOUPISSEMENNT, état où l'homme se trouve entre la veille et le sommeil, et dans lequel les sens perdent peu à peu de leur activité, avant de cesser complètement leurs fonctions. Dans les mala-

dies qui affectent le cerveau, l'assoupissement est un symptôme fréquent. On l'observe à des degrés variables, qu'on désigne par les noms de *somnolence* et de *coma;* il s'accompagne souvent de délire. L'assoupissement profond et durable prend le nom de *léthargie*. *Voy.* ces mots et SOMMEIL. F. R.

ASSUÉRUS, roi de Perse, dont le nom et l'histoire nous ont été transmis dans la Bible, par le Livre d'Esther. Ce que ce livre en raconte trouvera sa place à l'article ESTHER ; nous nous bornerons ici à une courte mention de l'examen qui a été fait par un grand nombre de commentateurs juifs et chrétiens, de la question tendant à déterminer lequel des rois de Perse nommés par l'histoire profane était cet Assuérus dont s'occupe l'histoire sacrée. L'opinion que ce pouvait bien être Darius Hysdaspe se fonde surtout sur ce que la Bible dit des bornes de la vaste domination d'Assuérus, qui régnait depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie (*M'haudou ad Kouch*) ; l'histoire nous apprend en effet que Darius Hysdaspe fit des conquêtes dans l'Inde, comme Cambyse, son prédécesseur, avait conquis l'Égypte jusqu'aux confins de l'Éthiopie. Un autre motif de cette opinion c'est que le règne de Darius Hysdaspe n'était séparé que par celui de Cambyse du règne de Cyrus, qui avait ordonné la réédification du temple de Jérusalem, et permis le retour des Juifs en Palestine. Sous Darius Hysdaspe, ils devaient être nécessairement plus nombreux encore en Perse que sous les règnes suivans, ce qui semble autoriser à rattacher à cette époque les événemens racontés dans le Livre d'Esther. *Voir* la préface hébraïque placée en tête d'une traduction allemande de ce livre, par Aaron Wolfsohn. M. B.

ASSUJÉTIR, terme de médecine vétérinaire, qu'on a substitué à celui d'*abattre,* autrefois usité, qui entraînait une équivoque, et qui, d'ailleurs, n'exprimait qu'incomplètement le fait. Lorsqu'il s'agit d'examiner chez un animal quelque partie malade, ou, à plus forte raison, lorsqu'il est nécessaire de pratiquer sur lui quelque opération, on a besoin de le maintenir dans un état d'immobilité le plus complet possible, pour que l'opérateur puisse exécuter avec facilité et certitude les manœuvres convenables, et aussi afin que lui et les personnes qui l'assistent soient garantis des coups de pieds ou de corne de l'animal. Pour atteindre ce but, il y a divers moyens mécaniques, que l'on doit employer avec adresse, évitant tout ce qui peut être douloureux; comme aussi les moyens violens et les mauvais traitemens qui, bien souvent, produisent des résultats tout opposés à ceux qu'on souhaite obtenir.

Des divers appareils qu'on a imaginés, les uns servent à soustraire à l'animal la vue des personnes qui l'entourent, des fers chauds qu'on lui applique, du sang qui peut s'écouler de ses plaies; les autres sont des liens de différentes formes qui maintiennent les diverses parties de son corps et l'empêchent de trouver un point d'appui dans les mouvemens auxquels il voudrait se livrer; enfin, il y a des machines qui l'enferment, le maintiennent, et même qui le soulèvent absolument de terre pendant un temps plus ou moins long; *voy.* TRAVAIL (A. vétérinaire). Il y a même quelques moyens qui, en provoquant une douleur locale, fixent l'attention de l'animal vers ce point et contribuent à le maintenir.

Outre cela on est encore souvent obligé d'abattre l'animal, c'est-à-dire de le coucher par terre, les extrémités liées; car les divers appareils qu'on a imaginés, quelque parfaits qu'ils puissent être, ont le grand inconvénient d'être hors de la portée du plus grand nombre. Pour abattre l'animal, on fixe à chacun de ses pieds une sorte de bracelet de cuir portant un anneau, puis on attache à l'un des quatre une corde qui passe dans les trois autres et qui tend à rassembler les quatre pieds vers un point commun. L'animal étant disposé ainsi, les yeux couverts, on tire sur la corde; des aides placés convenablement dirigent sa chute et l'étendent sur le côté. On a eu soin de préparer un lit de paille assez épais pour que le choc ne soit pas trop pénible. Lorsqu'on a fini l'opération, en relâchant la corde l'animal se trouve dégagé et se relève de lui-même.

Les moyens d'*assujétissement* doivent

être proportionnés à la force et à la stature des animaux, ainsi qu'à leurs dispositions naturelles. Les moutons, par exemple, sont faciles à maintenir, et l'on n'a même que rarement besoin de leur attacher les jambes. D'autres animaux domestiques, comme le chien, le chat, le porc, doivent être contenus avec plus de précautions, pour éviter les coups de griffe et de dents. Enfin, les chevaux et les bœufs sont ceux pour qui on est obligé d'avoir recours aux moyens coërcitifs plus puissans. F. R.

ASSUR, *voy.* ASSYRIE.

ASSURANCE (droit), contrat par lequel, dit M. Pardessus, une personne qu'on nomme *assureur* s'engage envers une autre qu'on nomme *assuré*, moyennant un certain prix appelé *prime d'assurance*, à réparer les accidens, détériorations ou pertes que des choses peuvent éprouver par cas fortuits. Cette convention s'établit par un écrit dit *police d'assurance.*

Il résulte de cette définition très exacte que le contrat dont nous allons exposer les règles se trouve dans son essence composé de plusieurs choses. Ce contrat étant *aléatoire* (*voy.* CONTRAT), il faut avant tout, pour qu'il puisse être autorisé par la loi et qu'il ne dégénère pas en jeu ou gageure, qu'une chose *certaine* et *appréciable* fasse la matière du contrat. Il faut que l'assuré à l'occasion de cette chose coure des risques, dont se charge l'assureur; il faut enfin qu'un prix ait été payé à ce dernier.

Le contrat d'assurance est fort en usage dans les transactions civiles. Il revêt même toutes sortes de formes ou plutôt de noms. Le cautionnement, l'aval, la garantie, etc., (*voy.* ces mots) ne sont pas autre chose que des contrats d'assurance, presque toujours gratuits à la vérité. Dans ces cas l'assurance prend des noms particuliers; on réserve la dénomination générale et proprement dite de *contrat d'assurance* pour le contrat dans lequel un prix a été payé à l'assureur. Ce prix devient ainsi l'essence même du contrat.

Anciennement l'ordonnance de la marine de 1681 composait toute notre législation sur la matière des assurances. Le code de commerce actuel n'a fait que reproduire cette ordonnance célèbre, sauf quelques modifications peu importantes. Voici en quels termes M. Corvetto, conseiller d'état, s'exprimait devant le corps législatif sur le sujet qui nous occupe: «En traçant les dispositions qui concernent le contrat d'assurance, avec combien de plaisir nous nous sommes renfermés dans le beau système de l'ordonnance. Elle forme presque sous ce rapport le droit commun des nations.»

Le contrat d'assurance peut s'appliquer à tous les risques que les choses peuvent courir; il s'applique donc à la grêle, à l'incendie, à la tempête sur mer, au naufrage, et le Code de commerce français ne s'occupe du contrat d'assurance que dans ce dernier cas; mais les règles tracées pour les risques maritimes se trouvent le plus souvent applicables aux risques de toute autre espèce, et peuvent être considérées comme des règles générales dont nous allons exposer en peu de mots toute l'économie.

Nous avons dit que les choses assurées doivent exister réellement à l'instant du contrat. Un produit futur, un *frêt à faire*, le résultat espéré d'une pêche, etc., ne sauraient devenir la matière d'une assurance, à cause des abus nombreux qui en naîtraient. On peut acheter la chance d'un coup de filet; on pourrait tout aussi bien la faire assurer, si dans la pratique on n'avait reconnu à cette faculté des inconvéniens. Il faut aussi que la chose assurée soit susceptible d'une appréciation quelconque. Anciennement les rédempteurs des captifs dans les pays barbaresques pouvaient faire assurer ces captifs rachetés et renvoyés dans leur patrie, pour le cas où ils auraient été repris. C'était assurer la liberté de l'homme, estimée naturellement au prix de son rachat. Il va sans dire qu'une telle assurance est permise encore de nos jours. Il est même permis, selon M. Pardessus, d'assurer la vie des hommes. Anciennement on ne le pouvait, sous le prétexte spécieux que la vie des hommes n'est pas appréciable; mais ce prétexte, bien qu'il ait paru une raison de poids aux yeux des rédacteurs eux-mêmes du Code, semble n'être plus écouté présentement. Il faut encore que la chose assurée se

trouve susceptible de perte ou de détérioration par suite d'un événement maritime; il faut, en d'autres termes, que des risques aient lieu contre l'assuré, et par suite contre l'assureur.

On ne peut faire assurer une chose qui l'est déjà : la raison en est que des marchandises assurées ne courent plus de risques; l'assureur ne prendrait donc rien sur lui. On ne peut faire assurer une chose qu'on est sans intérêt à conserver. Dans ce cas, le risque pris par l'assureur n'aurait point été couru par l'assuré; on ne devrait donc voir là qu'une simple *gageure* justement réprouvée par nos codes. C'est d'ailleurs un grand principe que le contrat d'assurance ne doit point devenir pour l'assuré une occasion de gain, mais une simple garantie pour éviter de perdre.

Il est facile d'entrevoir qu'on peut faire assurer la prime de son assurance. En effet, dans le cas de perte de la chose, l'équivalent de cette chose sera rendu à l'assuré, moins toutefois la prime par lui payée. L'assuré sera donc en perte de la valeur de cette prime. C'est pourquoi, moyennant une prime nouvelle, il peut faire assurer la première, et ainsi de suite pour *la prime de la prime*, le tout par le même assureur, si on le juge convenable.

La *prime d'assurance* est un prix qui doit être payé à l'assureur qui se charge des risques. La prime consiste le plus ordinairement en une somme d'argent; elle peut consister aussi en marchandises ou en toute autre chose appréciable. Elle est invariablement fixée, ou bien susceptible d'augmentation pour certains cas prévus, celui de guerre, par exemple; dans le cas où le chiffre de l'augmentation n'a pas été déterminé, c'est au tribunal qu'il appartient de statuer à cet égard. La prime n'est pas due du jour du contrat, mais du commencement des risques.

La *police d'assurance* doit être rédigée par écrit. L'habitude des commerçans ne consacre que la nécessité d'un seul original retenu par l'assuré. L'assureur se contente ordinairement, pour preuve, de l'extrait des livres des courtiers. Une police d'assurance, première en date, annule toutes les autres; il en résulte la nécessité de dater un tel acte pour qu'il puisse valoir à l'égard des tiers. Le Code exige même qu'il soit déclaré si c'est après ou avant midi que la police a été passée. En outre de ces conditions, le contrat d'assurance, qui peut être rédigé sous signature privée, ne doit contenir aucun blanc. Il exprime le nom et le domicile de celui qui fait assurer, sa qualité de propriétaire ou de commissionnaire; il doit également fixer le temps où les risques doivent commencer et finir. A défaut de mention à cet égard, la loi détermine une époque. La *police* mentionne encore la somme assurée, la prime ou le coût de l'assurance, la soumission des parties à des arbitres en cas de contestation, si elle a été convenue, et généralement toutes les autres conditions que peuvent faire les parties. Elle exprime aussi, à moins que l'assurance n'ait lieu à l'occasion d'un chargement fait en pays étranger hors d'Europe, la désignation du navire, le nom du capitaine, la nature et la valeur ou l'estimation des marchandises ou objets que l'on fait assurer. Si l'estimation n'a pas été faite, on y devra procéder. Le Code indique à cet égard des moyens, mais qui n'excluent pas l'usage de tous autres que les circonstances pourraient fournir (*voy.* Cod. de com., art. 339 et 340). La *police* exprime en outre le lieu où les marchandises ont été ou doivent être chargées, le port d'où ce navire a dû et doit partir, les ports et rades dans lesquels il doit entrer, soit pour faire simplement relâche, soit pour charger ou décharger. Ces indications sont importantes, car à leur défaut, à moins de convention expresse, l'assureur ne court les risques des effets assurés que lorsqu'ils sont à bord.

Le capitaine, tout passager ou homme de l'équipage, sont soumis à l'obligation spéciale de prouver aux assureurs l'achat qu'ils ont fait des marchandises. Ils doivent fournir en outre un connaissement desdites marchandises. *V.* CONNAISSEMENT.

L'obligation de l'assuré consiste à payer à l'assureur la prime voulue; l'obligation de l'assureur, à rembourser à

l'assuré le montant des pertes éprouvées par celui-ci. L'assureur n'est donc obligé qu'autant que les risques prévus se sont réalisés. Tant que ces risques courent encore, bien qu'échus en partie, il n'est rien dû à l'assuré. Cependant la loi veut que la faillite de l'assureur puisse autoriser l'assuré à demander caution, ou bien la résiliation du contrat. Les risques ou *fortunes de mer*, dont répondent les assureurs, sont principalement les suivans : tempête, naufrage, échouement, abordage fortuit, changemens forcés de route, de voyage ou de vaisseau, jet, feu, prise, pillage, arrêt par ordre d'un gouvernement, déclaration de guerre, représailles, etc.; tous ces cas entraînent ou le *sinistre majeur*, ou seulement des *avaries*. En cas de sinistre majeur, l'assuré peut exiger le prix entier de la chose, en abandonnant ce qu'il en reste. C'est là ce qu'on entend par *délaissement* (*voy.* ce mot). Au cas d'avaries, il n'y a jamais lieu à délaissement (*voy.* AVARIE). Il faut que les risques non-seulement ne dépendent pas de la volonté des parties, mais encore des gens dont l'assuré est responsable.

L'assureur est déchargé des risques, et la prime lui est acquise, si l'assuré envoie le vaisseau en un lieu plus éloigné que celui qui est désigné par le contrat, quoique sur la même route. L'assurance a son entier effet si le voyage est raccourci. Un autre cas qui décharge encore l'assureur de tous les risques, est celui où l'assurance a lieu divisément pour des marchandises qui doivent être chargées par portion sur plusieurs vaisseaux. Chaque portion de ces marchandises a été assurée pour cent mille francs, par exemple; il arrive que l'assuré, contrairement à la convention, place tous les objets dans un même navire; on doit conclure de ce fait que l'assureur n'est plus tenu que pour une somme de cent mille francs, portant sur la portion de marchandises chargée sur le vaisseau selon la convention. Quant aux autres portions, l'assurance est annulée; l'assureur, en ce cas, reçoit un demi pour cent des sommes dont les assurances se trouvent annulées, mais à titre d'indemnité seulement.

La loi ne prescrit point la nature des preuves constatant les avaries ou le sinistre majeur; c'est aux juges, dans leur sagesse, qu'il appartient de décider. Un contrat d'assurance est nul dans le cas où l'assuré, par dol ou fraude, aurait exagéré l'importance des choses mises en risques; mais le contrat n'est sans effet qu'à l'égard de l'assuré, il profite à l'assureur qui reçoit toujours la prime. Lorsqu'il est possible de prouver contre l'assuré qu'il a traité dans un moment où il connaissait la perte ou l'arrivée des objets assurés, celui-ci paye à l'assureur une double prime. En cas de preuve contre l'assureur, celui-ci paie à l'assuré une somme double de la prime convenue. Celui d'entre eux contre qui la preuve est faite est en outre poursuivi correctionnellement. V.

ASSURANCES. L'origine des assurances, dans les temps modernes, vient des Italiens, qui, depuis la chute de l'empire romain en Occident, furent les premiers à cultiver toutes les branches de commerce connues avant la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance. Les assurances furent ensuite adoptées par les Espagnols, les Français, les Hollandais, et généralement par tous les peuples commerçans de l'Europe. Si les Juifs ne furent pas les inventeurs des assurances, il est indubitable qu'ils s'en servirent avec avantage lorsqu'ils furent chassés de France l'an 1182, sous le règne de Philippe-Auguste; elles leur furent alors utiles pour faciliter le transport de leurs effets. Ils en renouvelèrent l'usage en 1321, sous Philippe-le-Long, qui les renvoya aussi du royaume. On ne connaissait anciennement que les assurances *maritimes;* mais aujourd'hui, outre les assurances contre les risques de la mer, on voit établies dans toute l'Europe des assurances contre l'incendie, la grêle et sur la vie. Le mode d'assurance est à peu près le même partout et pour ces divers cas, à quelques légères modifications près. Depuis quelques années on a adopté, en France d'abord, et ensuite dans d'autres pays, la mutualité pour les assurances contre l'incendie, contre la grêle et sur la vie. Dans les *assurances mutuelles* plusieurs personnes, dont le nom-

bre est illimité, s'engagent à répondre réciproquement, les unes aux autres, moyennant une très légère prime, qu'on paie chaque année, des risques d'incendie de leurs bâtimens, maisons, granges, magasins, etc., et des risques de grêle et de mort.

Il n'existe aucune trace d'un établissement quelconque d'assurance mutuelle dans les temps anciens jusqu'à l'époque de la révolution française de 89, si ce n'est celui de *Hermandad* (*voy.*), ou *santa Hermandad* (confraternité ou sainte confraternité), en Espagne. La santa Hermandad était une association formée entre les villes, les bourgs et les grandes populations, dans le but de réprimer les crimes énormes qu'on commettait alors dans les endroits dépeuplés, et surtout d'empêcher les vexations des seigneurs et des hommes puissans, et de réparer les pertes et les dommages occasionnés par les malveillans dans les personnes et les biens des associés, au moyen d'une cotisation réciproque, proportionnée à l'avoir de chacun. Cette association fut établie dans le temps de l'anarchie féodale. Son principal objet politique était de résister à l'oppression de la noblesse, de réprimer certains crimes que les justices seigneuriales se permettaient, et d'augmenter le pouvoir du trône, qui n'avait pas assez de force pour contenir les violences et les agitations intestines causées par les seigneurs. De là vint que les rois finirent par sanctionner cette association, qu'ils lui accordèrent des priviléges, et la prirent pour instrument de leur autorité. Dès lors elle dégénéra de son institution primitive, abusa de sa juridiction et des droits qui lui avaient été octroyés, commença à agir d'une manière mystérieuse, brusque et violente, et se convertit en instrument de rapacité et d'oppression. Cette association n'existe plus aujourd'hui.

L'introduction des assurances en général a évité la ruine de beaucoup de familles et donné une impulsion extraordinaire au commerce. Elles peuvent encore s'étendre à une infinité d'objets, et contribuer d'une manière puissante à l'affermissement et à la consolidation des fortunes et du bien-être des particuliers, et du bonheur social et général. N. D. T.

ASSYRIE, province d'Asie, limitée au nord par les monts Cardinchii et par la Gordyène; à l'est, par le mont Zagros; à l'ouest par le Tigre; au sud par la Babylonie. Elle se trouvait ainsi comprise entre cette dernière contrée, l'Arménie, la *Médie* et la *Mésopotamie*. On la divisait en plusieurs provinces, dont la nomenclature serait ici superflue: la plus grande et la plus ancienne de ses villes était Ninive. Le Tigre, l'Arbis, le Gorgus et les deux Zabatus étaient les principaux fleuves qui l'arrosent. Les anciens ont étendu le nom d'*Assyrie* à quelques contrées voisines, soit qu'elles aient été habitées par des peuples dont l'origine paraît avoir été la même, soit qu'elles aient fait partie du grand empire d'Assyrie. Les habitans de l'Assyrie proprement dite furent sans doute une des plus anciennes nations du monde; on les a souvent confondus avec les Syriens, parce que leur langue ressemblait beaucoup à celle de ce peuple. Selon les Hébreux, ils descendaient d'*Assur*, fils de Sem. Ils ne furent pas étrangers à la découverte de l'écriture, que les tribus errantes de la Haute-Asie se vantent de connaître depuis un temps immémorial.

D'après les traditions, l'année même où Nemrod jetait sur les bords de l'Euphrate les fondations de Babylone (2680 avant J.-C.), Assur, fils de Sem, aurait construit sur le Tigre la ville qui plus tard devait s'appeler Ninive. Il donnait ainsi naissance à l'empire d'Assyrie. Nous n'avons quelques renseignemens vagues sur cet état qu'à partir de l'an 1993 avant J.-C., où Bélus, après avoir chassé les Arabes des terres de Babylone, réunit celles-ci à l'empire de Ninive. C'est ici que les ouvrages des Grecs, et particulièrement de Ctésias et d'Hérodote, placent des traditions, auxquelles il est difficile d'assigner un ordre chronologique, sur d'anciens héros et héroïnes qui fondèrent jadis de grands empires entre le Tigre et l'Euphrate. Ils commencent par Ninus (1968-1916), qui, vainqueur de l'Arménie et de la Médie, soumit à son sceptre les nations de l'Asie supérieure jusqu'à la Bactriane et au pays des Saces (*voy.* BACTRIANE). Après Ninus,

qui donna son nom à Ninive agrandie par lui, vient Sémiramis (1916-1874). Babylone lui dut sa magnificence et sa grandeur. De longs voyages, des villes fondées, des marais desséchés, des aquéducs et des monumens de tout genre construits, la conquête de l'Inde tentée, mais en vain, voilà les grandes actions que l'on attribue à cette reine (*voy.* SÉMIRAMIS). Ninyas (1874), fils rebelle de Sémiramis, et peut-être son meurtrier, s'enferme dans son palais, et, le premier, établit le gouvernement du sérail. Ses successeurs passent inconnus dans l'ombre, jusqu'à l'époque où Balétorès fonde une nouvelle dynastie (1297). L'empire s'affaiblit et commence à se démembrer.

Balétorès eut quinze successeurs. Renfermés au fond du sérail, se livrant aux plus honteux excès, ils laissaient aux satrapes une autorité sans bornes. Il est probable pourtant que quelques-uns d'entre eux montrèrent parfois de l'énergie, car on ne saurait s'expliquer autrement la longue durée de la décadence de l'empire, qui s'écroula enfin sous Sardanapale, miné qu'il était par la mollesse et l'insouciance de ses chefs (888 avant J.-C.). Des débris de cette *première* monarchie assyrienne se formèrent les trois empires de Babylone, de Médie et de Ninive. Ce dernier est vulgairement désigné sous le nom de *second* empire d'Assyrie.

Phul, appelé aussi Sardanapale II, en fut le fondateur. Ce prince, et son fils Téglath-Phalasar, ainsi que Salmanasar (724), firent trembler les rois de Juda et d'Israël, et les soumirent au tribut. Sanachérib ravagea l'Égypte, assiégea Jérusalem, triompha des Babyloniens, et mourut assassiné. Son fils Asar-Haddon soumit les Babyloniens. Sous Saosducheus et Chinaladan ou Sarac, le second empire d'Assyrie s'affaiblit considérablement, et, par la trahison de Nabopolassar, fut réuni à l'empire de Babylone. *Voy.* BABYLONE.

Quant aux mœurs, religion, arts et sciences des Assyriens, ils paraissent avoir été les mêmes que ceux des Chaldéens et des Babyloniens (*voy.* ces mots). A. S-R.

AST (GEORGE-ANTOINE-FRÉDÉRIC), né en 1776 à Gotha, commença ses études au collége de cette ville, qui comptait alors parmi ses professeurs les Dœring, les Kaltwasser, les Jacobs, les Schlichtegroll. Arrivé dans les classes supérieures, il s'occupa de travaux philologiques dont il déposa les résultats dans son ouvrage sur Properce. En 1798 il se rendit à Iéna où Griesbach et Paulus l'initièrent aux études théologiques. Cependant il abandonna la théologie. La société latine de Iéna lui donna une impulsion spéciale : Eichstædt venait d'en être nommé directeur, et M. Ast prit la part la plus active à ses travaux; sous ses auspices, il publia le *Phèdre* de Platon. A la philosophie M. Ast unit dans ses études la philologie et l'esthétique. Revenu à Iéna, en 1802, comme professeur particulier, il s'occupa d'une traduction de Sophocle (Leipzig, 1804) et fit un *Manuel d'Esthétique* (Leipzig, 1805). Il entreprit aussi de donner des compositions originales, comme sa tragédie de Crésus. Il publia, en société avec son ami Grützmann, des *Lettres sur la religion*, et, avec Güldenapfel, la traduction du roman de *Leucippe*, par Achille Tatius. En 1805, il fut appelé en qualité de professeur ordinaire de philologie à l'université de Landshut; puis il fut transféré avec elle, en 1826, à Munich, où, en 1827, il devint membre ordinaire de l'académie des sciences, classe de philosophie et philologie. Parmi les travaux qui signalèrent l'activité littéraire de M. Ast, il est impossible de ne pas mentionner ses *Esquisses de philosophie* (Landshut, 1807 et 1809) et la *Base de l'histoire de la philosophie* (Landshut, 1807); dans ces deux ouvrages, comme dans son Esthétique, il incline vers les vues de Schelling. Dans l'histoire de la philosophie il suppose quatre périodes : 1° la période orientale dans laquelle la vie, à son aurore, est éminemment multiple et laisse apparaître les formes diverses de son essence; 2° la période gréco-romaine pendant laquelle l'unité se retrouve elle-même en tant qu'esprit, idée, mais pour se reproduire au dehors dans l'être, comme résultat de la contemplation qu'elle a exercée sur elle-même; 3° la période chrétienne, où la vie s'est retirée, du dehors, dans le monde

intérieur, dans le principe intelligent; 4° la période future, où les deux mondes, l'extérieur et l'intérieur, formeront par leur réunion une vie de spontanéité. L'arbitraire que de telles conceptions font supposer dans la reconstruction des systèmes se retrouve, sous plusieurs formes, dans l'*Histoire de la philosophie* d'Ast. Plus tard ce savant en revint aux ouvrages de Platon, dont il commença à Landshut, en 1819, une édition très remarquable. Son introduction à l'étude de la philosophie platonicienne sous le titre de *Vie et ouvrages de Platon* (Leipzig, 1816) est un des meilleurs ouvrages qui aient été publiés pour éclaircir ce sujet. *C. L.*

ASTARTÉ ou ASTAROTH (*Achtoret* dans la langue indigène), divinité phénicienne que les traditions orientales, arrangées à la manière des Grecs, font fille d'Ouranos, sœur et femme du premier Crône, mère du deuxième Crône, de Jupiter-Bélus, d'Apollon, de Typhon, de Nérée. Elle était sans doute la personnification de toute l'immense armée des étoiles, et par suite de la voûte étoilée; comme l'indiquent, et ce nom d'Achtoret qui veut dire astre, et la fable qui la montre consacrant dans Tyr une étoile tombée du ciel. Cette personnification passa pour une déesse; on lui donna pour époux le feu-lumière, Crône, nom grec qui doit être remplacé par un équivalent phénicien, Sidik ou Khouçor. Achtoret et Khouçor, par leur réunion, formaient le second couple d'une trinité dont Ouranos (le Ciel) était le premier membre, et Apollon le troisième. Achtoret passait, dans certaines localités, pour la déesse par excellence, pour l'unique déesse, et en conséquence s'émanait de sphère en sphère, de manière à être femme d'Ouranos et d'Apollon aussi bien que de Khouçor. De là des rôles divers. Achtoret fut adorée dans l'île de Cypre, à Carthage; on a même voulu qu'elle fût ce génie protecteur dont les Carthaginois cachaient si soigneusement le nom et le sexe. Comme Achtoret, en un sens, est le ciel, on comprend que les Grecs et les Romains aient vu en elle une *Vénus céleste* ou *Aphrodite-Uranie*; on présume aussi que la Vénus mêlée par les Grecs à la fable d'Adonis (*voy.*) est Achtoret. L'effigie primitive et sainte d'Achtoret fut une pierre conique; mais plus tard les artistes gréco-syriens donnèrent à cette déesse une forme animale, puis une forme humaine (figure et taille majestueuses, tunique longue, crochet augural, etc.). VAL. P.

ASTÉRIES (les), vulgairement appelées *étoiles de mer*, ont reçu ce nom parce que leur corps est divisé en rayons, le plus souvent au nombre de cinq. Au point central, où ils viennent aboutir, se trouve la bouche qui sert aussi d'anus. Leur corps est aplati et presque orbiculaire; la face inférieure, qui est toujours blanche, est garnie de trous qui livrent passage à des pieds tubuleux et rétractiles; la face supérieure, qui peut être diversement colorée, est hérissée de tubes contractiles beaucoup plus petits que les pieds et qui paraissent destinés à aspirer et rejeter alternativement l'eau au milieu de laquelle vivent ces animaux; c'est une sorte de respiration analogue à celle des poissons. La charpente osseuse des astéries est formée par des disques ou rouelles d'une matière analogue à la pierre et qui sont articulés ensemble; de ces disques partent les branches cartilagineuses qui soutiennent toute l'enveloppe extérieure. Ces animaux renferment un grand nombre de vaisseaux, et cependant on n'y saurait reconnaître une véritable circulation. Comme tous les zoophytes (*voy.*), les astéries réparent rapidement les pertes de substance qu'on leur fait subir : en trois ou quatre jours, elles reproduisent les rayons qu'on leur a enlevés isolément, et même les reproduisent tous si un seul est resté intact autour du centre. Quant à leurs moyens de reproduction, ils sont peu connus; quelques naturalistes prétendent cependant avoir reconnu leurs organes sexuels, et Spix leur a trouvé des ovaires situés dans chaque rayon et des œufs renfermés dans ces ovaires; il a décrit en outre comme appartenant au sexe mâle un organe qu'on trouve constamment dans les différentes formes d'astéries et dans les *oursins* (*voy.*). Le même naturaliste leur a reconnu, près des organes sexuels, un système nerveux assez développé, dont il était impossible de nier l'existence,

puisque ces animaux sont sensibles à la lumière, aux odeurs et au bruit, quoiqu'on ait en vain cherché les traces extérieures des sens de la vue, de l'ouïe et de l'odorat. Les astéries nagent et marchent péniblement : ce n'est qu'en grimpant lentement le long des rochers submergés qu'elles parviennent à monter à la surface de l'eau; quand elles veulent en regagner le fond, elles se détachent et tombent comme une pierre. Les astéries varient à l'infini par leur grandeur; il y en a de microscopiques, et de trois pieds de circonférence. Elles sont voraces, carnassières et se nourrissent de mollusques; elles ne mangent jamais aucune substance végétale. Elles n'ont d'autre usage que celui de fournir un engrais excellent dont on fait un grand cas en Normandie.

On trouve dans les terrains de dépôts aux environs de Paris, à Grignon, à Valognes, à Caen, dans le Jura, en Italie, dans la Thuringe, dans la Saxe, beaucoup de débris d'astéries fossiles; on voit deux autres astéries fossiles bien remarquables dans le cabinet des mines de la Monnaie. Lamarck a décrit plus de 40 espèces d'astéries, et probablement un bien plus grand nombre, qui habitent les mers des contrées méridionales non explorées, sont encore inconnues. *Voir* le *Dictionnaire des sciences naturelles*, et le *Règne animal de Cuvier*. A. L-D.

ASTÉRISQUE, petite étoile (*) dont on se sert pour marquer dans le texte les renvois à des notes au bas de la page. On en fait aussi usage pour indiquer des lacunes ou des noms qu'on omet. Les anciens critiques employaient un astérisque ou une croix (*obelus*) pour désigner des erreurs dans les manuscrits; d'autres au contraire s'en servaient comme signe de la justesse et de l'authenticité du texte. X.

ASTHÉNIE, mot grec dérivé de σθένος, force, avec l'α privatif, et qui a été employé par Brown pour exprimer la diminution de l'excitabilité. L'état de faiblesse désigné par le nom d'asthénie reconnaît diverses causes, et donne lieu à des indications curatives très différentes. *Voy.* Brownisme et Excitabilité. F. R.

ASTHME, *asthma*, maladie caractérisée par la gêne de la respiration, et qui est assez généralement considérée comme une affection nerveuse. Ses causes sont peu connues : on sait seulement qu'elle est souvent héréditaire, qu'elle attaque plus fréquemment les adultes que les jeunes gens et les enfans, les personnes nerveuses, délicates, susceptibles, que celles d'un tempérament opposé; enfin, que les variations atmosphériques, les impressions vives et les écarts de régime sont très propres à en favoriser le retour.

L'asthme vient par accès, dans l'intervalle desquels la respiration est souvent tout-à-fait libre, et qui se manifestent la nuit. Lorsqu'un malade en est atteint, il est pâle, il éprouve une grande oppression; sa respiration est bruyante et fait entendre une espèce de sifflement; il tousse et rend avec effort quelques mucosités filantes. D'ailleurs, les autres fonctions présentent peu de dérangement, eu égard à l'extrême anxiété dans laquelle se trouvent les sujets. On les voit forcés de quitter leur lit, de se mettre à la fenêtre, malgré le plus rigoureux froid; quelques-uns sont obligés de passer toutes les nuits dans un fauteuil, sans pouvoir jamais se coucher. Tous cependant ne sont pas affectés à un aussi haut degré; et d'ailleurs, quand l'accès est terminé, ceux chez lesquels l'asthme est exempt de toute complication jouissent d'une bonne santé et peuvent même pousser fort loin leur carrière; car c'est une maladie de longue durée et qui se montre souvent rebelle aux secours de la médecine.

Les accès, d'abord rares et courts, se rapprochent et se prolongent de plus en plus, et c'est alors que des complications diverses se joignent à la maladie principale et en accroissent les dangers. On voit rarement un accès d'asthme simple devenir mortel. Dans les cas de ce genre l'ouverture des corps n'a pas fait reconnaître de lésion constante, si ce n'est celle du cœur et des gros vaisseaux qui s'est présentée le plus communément. Cependant l'asthme est une maladie bien distincte de l'anévrisme du cœur, du catarrhe pulmonaire, de la phthisie, et d'autres affections avec lesquelles il offre des traits de ressemblance.

Le traitement présente peu de certitude, à raison du peu de connaissances positives qu'on possède sur la nature intime de l'affection. On se borne aux moyens généraux employés suivant la disposition des sujets; tels sont les saignées générales et locales, les bains, les révulsifs, les narcotiques, au moyen desquels on parvient quelquefois à éloigner le retour des accès; mais lorsqu'une fois ils sont commencés il est assez difficile d'en abréger la durée. Cependant on a observé que la saignée pratiquée malgré la pâleur des malades leur avait été salutaire; il en est de même des bains de pieds irritans. Aucun des nombreux remèdes qu'on a conseillés en outre contre l'asthme ne montre une efficacité assez constante pour mériter une confiance entière. Les asthmatiques doivent s'observer beaucoup, relativement au régime; cependant on ne saurait leur donner de règle invariable. Tel, en effet, a besoin d'une extrême réserve dans l'usage des excitans, tel autre se trouve bien de leur emploi. L'air pur, l'exercice, ainsi que les bains tièdes, leur sont généralement salutaires, de même que l'habitude de porter des vêtemens de laine sur la peau. F. R.

ASTORGA (FAMILLE D'). Les marquis d'Astorga prennent leur nom d'Astorga, ville épiscopale d'Espagne, nommée sous la domination romaine *Asturica Augusta*, parce que Auguste y avait envoyé une colonie, et située dans une plaine fertile du royaume de Léon, à 9 lieues ouest sud-ouest de la ville de ce nom et à peu de distance du Tuertô. Astorga, érigé en marquisat par Henri IV en 1465, avait un château et des fortifications aujourd'hui en ruines, qui ne purent l'empêcher de tomber au pouvoir de l'armée française en 1806. On y remarque quelques antiquités romaines intéressantes.

Les marquis d'Astorga étaient porte-étendard de Madrid au couronnement des rois d'Espagne. L'histoire en cite plusieurs : l'un fut, de 1672 à 1675, vice-roi de Naples; un autre, prince d'Ascoli, duc d'Atrisco et comte d'Altamira, joua un rôle dans la guerre contre Napoléon. On cite aussi une marquise d'Astorga qui, au XVII^e^ siècle, sous le règne de Charles II, renouvela l'histoire tragique de Gabrielle de Vergy; mais ce fut le rôle de Fayel qu'elle joua : car transportée d'une jalouse rage, elle tua de sa main la maîtresse de son mari, en servit à celui-ci le cœur qu'elle avait apprêté, puis, après lui avoir révélé le secret de cet affreux festin, en montrant à ses yeux la tête de sa rivale, elle alla se jeter dans un couvent où elle mourut folle peu de temps après.

P. A. D. et S.

ASTRAGALE, l'os du tarse par lequel le pied s'articule avec la jambe. En architecture on appelle ainsi une moulure couronnant le fût de la colonne et supportant le chapiteau. Dans l'ordre toscan, c'est le deuxième membre de moulure de la corniche de l'entablement; on l'appelle également *baguette*. — Les Grecs nommaient *astragale* un dé long à quatre faces plates et deux côtés arrondis; le jeu dans lequel on s'en servait était analogue au jeu des osselets ou à celui qu'en Espagne on appelle *juega de tabas*.

P–T et S.

ASTRAKHAN (ROYAUME ET VILLE D'). Astrakhan, dont le nom est dérivé de *Adchotarkhan* ou *Haidji Terkhan*, et que des voyageurs appellent, au moyen-âge, *Dchitarkhan* et *Ginterkhan*, était compris dans le royaume de Kiptchak qui, fondé par les successeurs de Djinghis-Khan, fut démembré en 1441. Astrakhan forma alors un khanat tatar ou plutôt turc, auquel on a donné une population de 3,355,000 ames sur 15,661 milles carrés géogr.; mais ces chiffres, malgré la minutie des détails, ne méritent pas beaucoup de confiance. Ce khanat ou cette tsarie, qui figure encore aujourd'hui dans le titre *in extenso* de l'empereur de Russie, comprenait les gouvernemens actuels d'Astrakhan, de Saratof, d'Orenbourg et la province de Caucasie, et sa capitale du même nom, quoiqu'elle eût été détruite en 1395 par Tamerlan, était vers la fin du XV^e^ siècle l'entrepôt d'un commerce assez actif. Il paraît cependant qu'alors elle n'occupait plus la même place qu'avant sa prise par Timour, et que les marchandises des Indes et de la Chine n'y affluaient plus autant. En 1554, le royaume d'Astrakhan, conquis par Ivân IV

Vassiliévitch, fut incorporé à l'empire moscovite.

Le chef-lieu actuel du gouvernement d'Astrakhan est situé sous 46° 20′ 53″de lat. et sous 65° 45′ de long., à 525 lieues de St-Pétersbourg et à 350 de Moscou. C'est une ville dont l'enceinte est très étendue et qui a près de 40,000 habitans. Rebâtie, après sa destruction par Timour, elle se releva lentement, et n'était encore qu'un bourg lorsque le voyageur Barbaro la visita dans le xv^e^ siècle. Elle est sur une île du Volga, à environ 10 lieues de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Caspienne, et passe pour un port de mer : aussi y a-t-il des chantiers de construction et une amirauté. Les maisons, de peu d'apparence, sont pour la plupart en bois; les rues sales et mal pavées. Outre les Russes on y trouve des Arméniens, des Tatars, des Perses, des Hindous, et en tout plus de 20,000 étrangers non domiciliés, dont la majeure partie y est attirée par l'importante pêche des esturgeons et sterlets du Volga: ces poissons, indépendamment de leur chair très recherchée, donnent le caviar, qui forme un grand objet de commerce. Ainsi qu'à Moscou, on trouve à Astrakhan un vieux fort ou *kreml* et un *béloï-gorod* (ville blanche), deux quartiers séparés entre eux par des murailles; ils occupent une colline, au pied de laquelle est la ville proprement dite, ou plutôt le grand faubourg. Le commerce amène à Astrakhan des hommes de toutes les contrées : aussi toutes les nations sont-elles mêlées dans cette ville; les Orientaux et les Russes y ont des bazars séparés, et un troisième est exclusivement consacré aux Hindous. De ses 57 églises, 23 sont gréco-russes, 27 tatares ou mahométanes, 4 arméniennes, 2 catholiques et une luthérienne; ajoutez-y une pagode pour les Hindous. Astrakhan forme une espèce d'entrepôt entre l'Europe et l'Asie, et son commerce, anciennement plus considérable, est surtout dans les mains des Arméniens. On exporte d'Astrakhan, soit par la Mer-Caspienne, soit par la route de Mozdok, du cuir, de la toile, des étoffes de laine et d'autres objets manufacturés, et l'on reçoit en échange, surtout de la Perse, des étoffes en soie brochées en or, des soieries et cotonnades, de la soie écrue, du riz, des drogues médicinales, etc. La ville est entourée de vignobles et de jardins : les *raisins d'Astrakhan*, remarquables par leur grosseur, se servent pendant tout l'hiver sur les tables de Saint-Pétersbourg et de Moscou. En été 2 à 300 navires couvrent ici le Volga, sans parler de plusieurs milliers de bateaux de pêcheurs. A cette époque, la ville est extrêmement animée et présente le coup d'œil le plus pittoresque. J. H. S.

ASTRAL, ce qui se rapporte aux astres. Dans la religion des Parses, dans le gnosticisme et dans la théosophie de divers peuples, on désignait par le nom d'*esprit astral* une classe de génies composés d'air et de feu et peuplant l'immensité de l'espace. Ces génies peuplaient surtout les astres; de là leur nom. Paracelse composait l'homme d'un corps, d'une ame et d'un esprit astral. Le *corps astral*, appelé aussi *sidérique*, constituait dans l'homme et dans tout être animal la nature relevée, le principe de vie et d'intelligence; on le considérait comme une émanation des astres auxquels on supposait une vertu toute particulière, une force rayonnante appelée *force astrale* et *feu astral*. S.

ASTRÉE ou *Dikè*, chez les Romains *Justitia*, fille de Jupiter et de Thémis, et déesse de la justice. Dans l'âge d'or elle habitait parmi les hommes pieux; dans l'âge d'argent, elle ne descendait que rarement des cieux; mais lorsque l'âge d'airain commença à forger des armes, elle quitta la terre et s'envola vers le ciel, où elle forme, dans le zodiaque, une constellation connue sous le nom de la Vierge. *C. L.*

ASTRÉE (ROMAN D'), *voy.* URFÉ.

ASTRES, *voy.* ASTRONOMIE et ÉTOILES.

ASTRINGENS, classe de médicamens dont la propriété est de produire sur les parties vivantes un resserrement et une contraction plus ou moins remarquables. Les astringens principaux sont le froid, les acides et surtout les substances végétales contenant du *tannin* (*voy.* ce mot). Les astringens sont utiles dans les hémorrhagies et dans certains écoulemens

muqueux, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'une vive inflammation; ils peuvent être également appliqués avec avantage au début des inflammations légères. F. R.

ASTROGNOSIE, *voy.* ASTRONOMIE.

ASTROLABE (de ἀστὴρ, étoile, et de λαμβάνω, je prends), *analemma*, ou planisphère, instrument au moyen duquel on mesurait la hauteur du soleil et des autres étoiles. Il consistait en une plaque de métal circulaire horizontale, divisée sur l'extrémité de sa circonférence. L'exactitude la plus rigoureuse peut être obtenue dans la mesure des angles, au moyen du *vernier*, arc de cercle sur lequel les plus petites divisions du cercle sont subdivisées aussi exactement que le demandent les observations, et que l'habileté de l'artiste peut le graduer. Cet arc est mobile, et convient à toutes les divisions du cercle de l'instrument. Deux alidades (*voy.*) pourvues de télescopes sont placées sur la circonférence. Une d'elles est fixe, l'autre tourne sur le centre de l'instrument. En dirigeant les alidades sur deux objets fixes, l'arc qui mesure l'angle est indiqué sur le limbe entre ses deux côtés. Dans l'astronomie moderne, cet instrument n'est plus en usage, excepté dans les applications pratiques de la géométrie. La première application de l'astrolabe à la navigation fut faite par les physiciens Roderic, Joseph et Martin Behaim de Nuremberg, lorsque Jean II de Portugal les invita à chercher une méthode pour diriger un long voyage maritime. Ils enseignèrent comment on pouvait découvrir la situation d'un vaisseau en mer, sans avoir recours à l'aiguille aimantée. *C. L.*

ASTROLOGIE, prétendue science au moyen de laquelle on se flattait de prédire l'avenir, et particulièrement la destinée des hommes, d'après la position des étoiles. Dans l'origine cependant on appelait *astrologie* la connaissance du ciel et des astres.

C'est une des plus anciennes superstitions du monde, et, comme Bailly le pense avec une grande apparence de probabilité, elle doit son origine à l'influence des corps célestes, principalement du soleil et de la lune, sur les saisons, la température et la fertilité de la terre. De là on est conduit à cette idée que ces luminaires n'avaient été formés que pour l'usage de la planète que nous habitons, et que, comme ils ont une influence sur la terre, ils ont probablement quelque rapport avec la destinée des individus et des nations. L'astrologie eut son origine chez les Égyptiens, parmi lesquels les habitans de Thèbes réclament particulièrement l'honneur de l'invention, ou dans la Chaldée ou à Babylone. Les plus anciens écrivains sont d'accord sur ce point, que l'astrologie fut communiquée par les Chaldéens aux autres nations. On conçoit alors la raison pour laquelle ces anciens écrivains appelaient les astrologues *Chaldéens*, et quelquefois *genethliaciens*. La grande antiquité de cet art peut être conclue de ce fait, que la plupart des observations astrologiques sont fondées sur la position des étoiles relativement à l'horizon, qui fut le premier cercle reconnu dans les cieux. La mention qui en est faite dans les livres de Moïse vient encore à l'appui de cette opinion. Comme l'astrologie, dans la suite des temps, tomba en discrédit par la cupidité et la fraude de ceux qui la pratiquaient, ceux-ci prirent le nom de *mathématiciens* sous lequel ils furent généralement connus du temps des empereurs romains. Ils causèrent tant de troubles que Tibère fut enfin obligé de les bannir de Rome. La loi relative à ce bannissement fait cependant une distinction entre les géomètres et les mathématiciens, c'est-à-dire les astrologues.

Quelle que soit l'absurdité de la science astrologique, il faut avouer qu'elle a été d'un grand secours à l'astronomie. Elle a excité l'intérêt qui s'attache à la connaissance des corps célestes, et a conduit à des observations plus suivies du mouvement des astres. Dans le moyen-âge, l'astrologie et l'astronomie furent cultivées conjointement par les Arabes, et leurs travaux sur ce sujet subsistent encore. Pic de la Mirandole, qui combattit hardiment les erreurs de l'astrologie, vers la fin du xv^{e} siècle, ne trouva pas la récompense de ses peines, car on fit peu d'attention à ses réfutations. Les rois et les princes avaient à leur cour des

astrologues en titre. Louis XI et une foule de souverains croyaient leur vie écrite dans les astres. On voit encore à la halle aux blés, bâtie sur l'emplacement de l'hôtel de Soissons, la tour qui servait d'observatoire à Catherine de Médicis. On montre dans le trésor impérial de Vienne le talisman du célèbre Wallenstein, duc de Friedland; il existe plus de 1000 traités d'astrologie écrits dans toutes les langues. Aucune maladie de l'esprit humain n'a été plus étendue en espace et en durée. Dans le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle même, l'astrologie comptait encore parmi ses adhérens des savans, tels que Cardan, Kepler, le célèbre Cassini même; mais ce dernier revint bientôt de ses erreurs et abandonna cette chimère pour devenir ensuite un des astronomes les plus distingués. Le système de Copernic, dont la vérité est confirmée de jour en jour, a sapé dans ses fondemens cette science antique; cependant il en reste des vestiges, et la racine n'est point encore totalement extirpée. *Voy.* HOROSCOPE et ASPECT DU CIEL. On peut consulter sur l'astrologie, Ptolémée, *Opus quadripartitum de astrorum judiciis;* Schoner, *De nativitatibus*, Nuremb. 1532; Kepler, *Sportula genethliacis missa*, Sagan 1629; et *Nova dissertatiuncula de fundamentis astrologiæ certioribus*, Prague 1602.

C. L. m.

Une science plus utile et positive, celle qui a pour objet de faire connaître avec certitude l'époque du retour des saisons, l'augmentation et la diminution des jours, et différens phénomènes naturels et périodiques, est appelée *Astrologie naturelle*.

S.

ASTRONOMIE. On peut diviser assez naturellement l'astronomie en trois branches : la description des lieux et des mouvemens des corps célestes, ou l'*astronomie géométrique;* la *mécanique céleste* qui remonte des mouvemens aux forces motrices, et qui ensuite, d'après la connaissance de ces forces, donne à la théorie des mouvemens une perfection à laquelle l'observation seule, aidée des secours de la géométrie, n'eût pu atteindre; enfin l'*astronomie physique*, qui traite spécialement de la constitution physique des astres, comparée à celle de notre planète. Cette dernière branche de l'astronomie, sur laquelle on ne pouvait, pour ainsi dire, pas avoir de notions avant la découverte des instrumens d'optique, est la moins avancée de toutes. Dans l'état d'enfance où elle se trouve encore, elle contraste avec les autres théories astronomiques qui sont, de toutes les sciences, celles que l'esprit humain a portées au plus haut degré de perfection.

Les *ástres* sont des corps distribués dans l'espace à des distances énormes, comparativement à leurs dimensions. Ce phénomène cosmologique, auquel la nature paraît avoir voulu subordonner tous les autres, détermine le caractère essentiel de l'astronomie. De là cette régularité des mouvemens célestes qui a frappé les premiers hommes, et qui a convié les premiers philosophes aux spéculations géométriques, en leur en offrant tout d'abord une intéressante application. De là ces relations simples qui ont permis au génie de Newton de découvrir la force de la gravitation universelle, presque aussitôt que les fondemens de la dynamique eurent été posés par Galilée. De là enfin, pour le poète comme pour le savant, le caractère de sublimité qui s'attache au spectacle des phénomènes astronomiques; car ce spectacle réunit éminemment les deux conditions du sublime, la grandeur et la simplicité.

L'astronomie est encore de toutes les sciences naturelles la plus profonde, parce qu'elle est la plus simple; et cette proposition ne semblera paradoxale qu'à ceux qui n'ont point réfléchi sur les procédés de l'esprit humain. Rien de plus simple que les idées de nombre et d'étendue; c'est à cause de leur simplicité qu'on a pu s'élever, de combinaisons en combinaisons, jusqu'à ces profonds théorèmes accessibles à un petit nombre d'intelligences. Au contraire, quand des idées ou des faits naturels ne se présentent pas avec ce caractère de simplicité, il faut renoncer à procéder par voie de combinaisons ou de théorie : l'expérience seule devient notre guide, guide non moins sûr, mais dont l'homme est avec raison moins fier que du travail de sa

pensée. Le problème du mouvement de l'eau dans un canal est d'un ordre incomparablement plus difficile que celui du mouvement de Saturne dans son orbite; mais c'est précisément parce que le premier problème surpasse les forces de notre analyse qu'il a bien fallu le traiter d'une autre manière, et que la science de l'ingénieur est devenue d'un abord plus facile que la mécanique céleste.

L'astronomie peut être divisée encore en astronomie *théorique* et en astronomie *observatrice*. La première est une science de cabinet, la seconde un art qui exige d'autant plus de patience et de dextérité que les élémens à déterminer sont devenus plus délicats, et les instrumens plus parfaits. L'astronomie observatrice exige surtout des habitudes laborieuses, et tous les grands observateurs se sont signalés par une constance au travail dont les autres professions savantes n'offrent guère d'exemple. Ces veilles, dit Fontenelle, dont les poètes et la plupart des auteurs parlent tant au sens figuré, sont une réalité pour l'astronome ; ajoutons qu'après ces veilles obligées, qui fournissent les observations proprement dites, les journées sont remplies par un travail bien plus long et plus fastidieux, par le calcul des observations, par cette compilation de logarithmes, dont l'amour seul de la science fait dévorer les dégoûts.

Indépendamment du rang qu'elle tient dans le système des sciences naturelles, l'astronomie doit être signalée, et pour son influence philosophique, et pour son utilité pratique. Quoiqu'il n'y ait pas de liaison nécessaire et métaphysique entre les phénomènes dont l'astronome s'occupe et les théories philosophiques ou les doctrines religieuses, on ne saurait nier que la connaissance des rapports de la planète que nous habitons avec les autres corps célestes n'influe sur l'idée ou plutôt sur le sentiment que nous nous formons des rapports de l'homme avec la nature, idée ou sentiment qui sert de base à toute philosophie, et qui entre, comme principal élément, dans toutes les formes religieuses.

L'astronomie est indispensable pour la mesure du temps et l'établissement des calendriers. Grace à l'état de notre civilisation, nous en sentons moins le besoin, et le peuple reçoit tous les ans son almanach sans s'enquérir de ceux qui l'ont fait, ni comment on a pu le faire. Aussi est-il vrai de dire que les notions élémentaires d'astronomie sont moins répandues de nos jours, même parmi la plupart des gens lettrés, qu'elles ne l'étaient chez les anciens, où il fallait sans cesse interroger le ciel pour les travaux de l'agriculture et les solennités religieuses. Mais c'est principalement à la géographie et à la navigation que l'astronomie sert de fondement : l'observation des astres peut seule fixer avec exactitude la position d'un point à la surface de la terre. Combien de fois n'a-t-on pas cité cette heureuse application des éclipses des satellites de Jupiter à la détermination des longitudes terrestres, comme un exemple frappant des rapports qui peuvent exister entre des découvertes, en apparence de pure curiosité, et des questions de l'utilité pratique la plus immédiate !

On trouvera les principales notions d'astronomie exposées dans des articles spéciaux, et en particulier aux mots Sphère, Année, Terre, Soleil, Lune, Planète, Satellite, Comète, Étoile, etc.

L'état de l'astronomie chez les peuples anciens, soumis à l'organisation théocratique, est encore un de ces problèmes obscurs et livrés à l'esprit de controverse et de système; quoique peu de personnes aujourd'hui semblent disposées à partager et les opinions de Bailly sur son astronomie prédiluvienne, et celles de Dupuis sur le zodiaque de 15,000 ans. Nul doute que les brahmes de l'Inde, les prêtres de Chaldée et d'Égypte, les lettrés chinois n'aient été très anciennement en possession de certaines périodes luni-solaires que leur avait fait connaître l'observation des éclipses. La semaine, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, suppose la connaissance des planètes, et un système sur leur arrangement. Le mouvement propre du soleil, l'obliquité de l'écliptique, sont des phénomènes qui ne pouvaient manquer de se manifester, même aux pâtres auxquels on a coutume de faire honneur de

la première astronomie; et il est assez étrange de faire intervenir le philosophe Thalès, pour en donner la première connaissance aux Grecs. Quoi qu'il en soit, si l'on excepte les observations de gnomon faites en Chine par Tcheou-Kong, environ 1100 ans avant notre ère, et sur lesquelles Laplace a appelé l'attention, ainsi que la fameuse observation de Pythéas à Marseille, qui ne nous est connue qu'imparfaitement par le témoignage de Strabon, on peut dire que de tous les travaux astronomiques des anciens, jusqu'à l'école d'Alexandrie, il ne reste qu'une tradition confuse, la fixation de l'année tropique à 365 jours un quart, et les périodes luni-solaires dont la connaissance peut s'expliquer aussi bien par la durée du temps pendant lequel des observations grossières se seraient accumulées, que par l'exactitude des observations elles-mêmes.

A l'époque mémorable de l'établissement de l'école d'Alexandrie commence l'ère historique de l'astronomie; les découvertes prennent des dates fixes, et s'attachent à des noms d'hommes : alors seulement apparaissent des observations dignes de ce nom, et que la géométrie, déjà parvenue à la virilité, peut utilement mettre en œuvre.

Entre tous les astronomes de la période gréco-alexandrine, il en est trois qui se recommandent spécialement à la postérité: Aristarque de Samos, Hipparque et Ptolémée. Aristarque (280 ans avant J.-C.) est le plus ancien astronome dont les écrits nous soient parvenus; son traité *de la grandeur du soleil et de la lune* offre une méthode ingénieuse pour déterminer les diamètres apparens de ces astres et le rapport de leurs distances. Il se déclara pour le système du mouvement de la terre, déjà embrassé par plusieurs adeptes de l'école pythagoricienne, mais qu'il fut sans doute un des premiers à étayer d'argumens scientifiques. Hipparque, le plus grand observateur de l'antiquité, celui que les modernes s'accordent à regarder comme le père de l'astronomie, et qui florissait 140 ans avant notre ère, découvrit la précession des équinoxes (*voy.* PRÉCESSION). Il fut l'auteur du premier catalogue d'étoiles et il fixa la durée de l'année tropique telle à peu près qu'elle résulte de l'intercalation grégorienne, tandis que jusqu'à lui on n'avait pas recherché une approximation plus grande que celle qui correspond à l'intercalation julienne. Hipparque, enfin, posa les bases de la théorie du soleil et de celle de la lune; il reconnut que le mouvement de ces deux astres autour de la terre n'est pas uniforme, et que si l'on voulait admettre, comme cela semblait naturel, que ces astres se meuvent dans des cercles, il ne fallait pas que la terre fût placée au centre de ces cercles. En un mot, il découvrit l'*excentricité* des orbes solaire et lunaire, première idée sur laquelle l'esprit humain a travaillé pendant 18 siècles, jusqu'à ce que Kepler eût celle de substituer l'ellipse au cercle excentrique. Hipparque fut aussi le fondateur de la science géographique, en imaginant les longitudes et les latitudes terrestres et les moyens de les déterminer par l'observation des éclipses.

Claude Ptolémée, qui florissait vers l'an 130 de notre ère, fut, à ce qu'il paraît, un moins grand observateur qu'Hipparque; mais doué d'un esprit vaste et systématique, il entreprit de coordonner toutes les parties de la science astronomique dans un ouvrage qu'il appela lui-même la *Grande composition*, et qui est plus connu sous le nom d'*Almageste* (*v.* ce mot). Comme tous les ouvrages du même genre, ce *Corpus* a servi la science et l'a retardée. Il l'a servie, en préservant peut-être d'un naufrage général tous les travaux de l'antiquité; il l'a retardée par le respect superstitieux qui devait s'attacher, dans les temps de décadence et de renaissance, à un aussi vaste monument.

Ptolémée expose d'abord la doctrine de la sphère céleste, qui repose sur ce principe que les dimensions de la terre sont absolument insensibles, relativement à la distance qui la sépare des étoiles fixes. Il discute l'opinion du mouvement de la terre, et ne la rejette que d'après des inductions auxquelles un esprit impartial doit trouver une juste probabilité, selon l'état des sciences à cette époque. Il établit la théorie du soleil d'après Hipparque, et, passant à celle de la lune, il découvre la principale inéga-

lité de cette planète, après celle de l'excentricité qu'Hipparque avait reconnue, ou, comme on dirait maintenant, la principale inégalité du mouvement elliptique. Cette inégalité à laquelle on donne le nom d'*érection* (*voy.*) exigeait que l'hypothèse géométrique d'Hipparque fût modifiée : Ptolémée imagina pour cela un *épicycle*, c'est-à-dire qu'il supposa que le centre de la lune se meut sur la circonférence d'un cercle secondaire, dont le centre se meut lui-même sur la circonférence du cercle d'Hipparque, excentrique par rapport à la terre. Comme on l'a très justement remarqué, cette hypothèse n'était au fond que la représentation géométrique de l'expression que les analystes modernes donnent encore à toute quantité qui reprend périodiquement les mêmes valeurs (*voy.* ARGUMENT); et la science jusque là se développait dans l'ordre le plus rationnel. Il fallait passer à la théorie des planètes, qu'Hipparque dans sa judicieuse réserve n'avait osé aborder; et c'est ici que Ptolémée s'égara, en n'apercevant pas combien l'hypothèse qui fait mouvoir les planètes autour du soleil, pendant que le soleil lui-même se meut autour de la terre, apportait de simplification dans ses combinaisons d'excentriques et d'épicycles. Cette hypothèse proposée par Tycho, lorsqu'il n'était plus temps, eût été parfaitement à sa place dans l'ouvrage de Ptolémée; elle satisfaisait pour lors à toutes les conditions de probabilité requises en philosophie naturelle.

L'astronomie, dans la période musulmane, fut essentiellement observatrice, et, à ce titre, les travaux des astronomes arabes, persans et tatars sont d'un grand intérêt pour la science moderne; mais aux yeux de qui ne recherche que les faits généraux et philosophiques, cette période, où l'on se contente de commenter les théories de Ptolémée, ne peut soutenir la comparaison avec celles qui l'ont précédée et suivie. Le fameux khâlife Almamoun (*voy.*), contemporain de Charlemagne, donna aux études astronomiques cette forte impulsion qui les rendit si florissantes parmi les Arabes. Il fit traduire l'Almageste et les autres livres alexandrins, mesurer le degré terrestre, et composer de nouvelles tables du soleil et de la lune. Albatenius, qui florissait vers l'an 880, et Ebn-Junis, qui observait au Caire vers l'an 1000, sont les plus célèbres des astronomes arabes; Omar-Chejan et Nassar-Eddin sont cités avec distinction parmi les astronomes persans; enfin bien des lecteurs seront étonnés d'apprendre qu'un prince de sang tatar, un petit-fils de Tamerlan, le fameux Ulugh-Begh dressa lui-même un catalogue d'étoiles, et les meilleures tables, au jugement de Laplace, qu'on ait eues avant Tycho-Brahé.

L'astronomie avait fleuri en Espagne sous la domination des Arabes; ce fut en Espagne que les Européens commencèrent à la cultiver. Alphonse X (*voy.*), dit le Sage ou l'Astrologue, est connu par les tables *Alphonsines*, exécutées d'après ses ordres, et par cette singulière exclamation qui lui est peut-être attribuée sans fondement, « que s'il avait été du conseil de Dieu, quand il créa les mondes, il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres. » Au XV^e^ siècle, l'Allemagne eut, en ce qui concerne l'astronomie, la part principale au travail de renaissance : Georges Purbach et Jean Müller, dit *Regiomontanus*, préparèrent les voies à Copernic, dont le livre *De revolutionibus cœlestibus*, publié en 1543, fixe l'origine d'une ère nouvelle. *Voy.* ces noms.

Un grand observateur, Tycho-Brahé, succède à Copernic et remplit de ses travaux les 30 dernières années du XVI^e^ siècle; mais le siècle suivant est celui dans lequel s'accomplit la transformation des sciences astronomiques. Au commencement de ce siècle, le télescope est inventé, et un instrument d'une autre nature non moins utile aux astronomes, les tables de logarithmes, sont imaginées par Neper. Soixante ans plus tard, Huyghens applique le pendule aux horloges, Newton et Leibnitz découvrent le calcul infinitésimal. Galilée, en dirigeant le télescope dans les espaces célestes, change en une vérité physique l'hypothèse philolaïque ou copernicienne, qui ne pouvait passer jusque là que pour une conception géométrique. Le même Galilée, en découvrant une science nouvelle,

la dynamique, et Kepler, en assignant les lois du mouvement elliptique des planètes, frayent la voie à Newton : de telle sorte que si ce puissant génie n'eût pas devancé son siècle, la découverte du principe de la gravitation devait un peu plus tard, et lorsque les géomètres se seraient familiarisés davantage avec la théorie mathématique du mouvement, résulter infailliblement de l'application de cette théorie aux lois de Kepler. Mais, avant tout, il fallait concevoir l'idée de force dans son abstraction mathématique; et le mérite d'avoir saisi cette abstraction fait la gloire de Newton comme philosophe.

A côté des grands noms que nous venons de citer brillent dans le XVII^e^ siècle ceux des Hévélius, des Picard, des Cassini, qui enrichissaient l'astronomie observatrice, pendant que l'astronomie théorique faisait de si rapides progrès.

La tâche du XVIII^e^ siècle, en astronomie, a été d'édifier la mécanique céleste dont Newton n'avait fait que poser les fondemens. Clairaut, Euler, d'Alembert, Lagrange, Laplace ont eu la plus grande part à ce glorieux travail, pour lequel l'analyse mathématique a dû déployer toutes ses forces. Les progrès ultérieurs de cette analyse auront-ils pour résultat de simplifier ces hautes théories, d'en rendre l'accès plus facile? On doit le désirer, et il semble que ce soit là le dernier service que l'astronomie attende maintenant des géomètres.

D'habiles observateurs, Bradley, Lacaille, Mayer s'occupaient, à la même époque, de perfectionner les tables; le premier découvrait les phénomènes de l'observation et de la nutation. La théorie newtonienne des comètes recevait une éclatante confirmation par le retour de celle de 1682, en 1759; on entreprenait de grands voyages pour mesurer les dimensions du globe terrestre et déduire ses distances au soleil de l'observation des passages de Vénus; mais, avec tout cela, les découvertes en astronomie physique ne pouvaient avoir, aux yeux du plus grand nombre, l'éclat qu'avaient jeté celles du siècle précédent, lorsque Herschel, aidé de ses puissans télescopes, est venu frapper de nouveau l'attention du public. La découverte de la planète Uranus, qui recula du double les limites du système solaire; celle des satellites qui l'accompagnent, de deux nouveaux satellites de Saturne, des quatre planètes télescopiques, dont l'une, Cérès, a été aperçue pour la première fois par Piazzi, le premier jour de ce siècle; toutes ces découvertes ont fait voir que l'astronomie offrait encore un champ fécond d'observations nouvelles. Les grandes vues d'Herschel sur la constitution du système des étoiles, vues que l'observation tend chaque jour à confirmer, ont donné naissance en quelque sorte à une autre astronomie, dont le module est comme infiniment grand près de celui de notre système solaire. L'innombrable multitude des étoiles, compensant leur énorme distance, est propre à nous révéler des phénomènes qui n'attendent, pour se manifester, qu'une accumulation suffisante d'observations. Tel est l'objet qui occupe maintenant les astronomes. Déjà MM. South, Herschel fils et Struve sont arrivés à des résultats très dignes d'intérêt sur les orbites des étoiles doubles. D'une autre part, deux ou même trois nouvelles comètes périodiques sont venues s'ajouter à celle de 1759. Tout indique que l'observation assidue des comètes et des étoiles mènera à la découverte de nouveaux faits cosmologiques, et agrandira les connaissances de l'homme dans ce qui touche aux lois les plus générales de la nature.

La bibliographie astronomique fait à elle seule l'objet d'ouvrages spéciaux, parmi lesquels on peut consulter celui de Lalande, imprimé sous ce même titre de *Bibliographie astronomique*, nouvelle édition, Paris, 1813, 1 vol. in-4°. L'histoire de l'astronomie, outre qu'elle occupe une grande partie de l'histoire générale des mathématiques de Montucla, est l'objet unique de deux grands corps d'ouvrages, l'un de l'éloquent Bailly, si célèbre par le rôle qu'il a joué dans nos annales révolutionnaires et par sa fin tragique, l'autre du docte et laborieux Delambre. L'*Histoire de l'astronomie*, par Bailly, Paris, 1775 et suiv., 5 vol. in-4°, écrite d'un style brillant, mais trop exclusivement consacré au développement du

système de l'auteur sur son *peuple primitif*, a reçu d'abord le plus vif accueil; aujourd'hui elle est bien déchue dans l'opinion des archéologues et des astronomes à qui l'éclat du coloris ne peut faire illusion sur le peu de solidité des hypothèses. Il est permis néanmoins de recommander à la lecture des gens du monde l'abrégé du même ouvrage, dont on a retranché les calculs et les digressions; Paris, 1806, 2 vol. in-8°. L'*Histoire de l'astronomie*, par Delambre, Paris, 1817 et suiv., 5 vol. in-4°, est un vaste répertoire, auquel malheureusement on peut reprocher le défaut d'ordre et la diffusion, et qui est exclusivement à l'usage des astronomes de profession.

Parmi les innombrables traités d'astronomie, il faut citer hors de ligne l'*Exposition du système du monde*, de Laplace, 5e édition, Paris, 1824, 1 vol. in-4°, ouvrage qui assure à l'auteur, comme écrivain, un rang digne de sa haute réputation comme géomètre. Le *Traité élémentaire d'astronomie physique* de M. Biot, Paris, 1811, 3 vol. in-8°, et l'*Uranographie* de M. Francœur, Paris, 1828, 1 vol. in-8°, sont les ouvrages didactiques les plus généralement employés en France dans l'enseignement; leur étude n'exige que la connaissance des mathématiques élémentaires, et le cadre en est spécialement approprié aux besoins des navigateurs. A l'étranger, les traités les plus complets et les plus récemment publiés que nous connaissions sont ceux de M. Santini, *Elementi d'astronomia*, Padoue, 1830, 2 vol. in-4°, et les *Leçons d'astronomie* (*Vorlesungen ueber Astronomie*) de M. Littrow, Vienne 1830, 2 vol. in-8°. L'astronomie, présentée sous une forme purement philosophique ou mondaine, a fait l'objet d'une foule d'ouvrages, depuis les fameux *Entretiens* de Fontenelle *sur la Pluralité des mondes*. L'Allemagne surtout et la Suisse allemande sont riches en ouvrages de ce genre, mais d'un ton beaucoup plus grave, tels que les *Lettres cosmologiques* de Lambert dont l'édition française la plus complète a paru à Amsterdam en 1801, 1 vol. in 8°; les *Considérations générales sur l'univers* (*Allgemeine Betrachtungen ueber das Weltgebæude*) de Bode, qui ont eu à Berlin un grand nombre d'éditions. Un astronome et physicien célèbre, M. Herschel fils, a publié tout récemment dans la collection anglaise *Cabinet cyclopædia* (Londres, 1833) un Traité d'astronomie, rationnel sans être technique, et dans lequel on peut signaler surtout, pour l'originalité de l'exposition ou la nouveauté des faits, les chapitres consacrés à la théorie des perturbations et à l'astronomie sidérale. Il doit en paraître incessamment une traduction française.

A. C.

ASTRUC (Jean), médecin distingué du XVIIIe siècle, naquit dans le Bas-Languedoc en 1684. Porté par un goût dominant vers l'étude de la médecine, il se livra avec un zèle infatigable à l'observation des faits et à la méditation des auteurs anciens. Chirac distingua le jeune docteur et le désigna pour le remplacer à la Faculté de Montpellier comme professeur, pendant une absence qu'il fut obligé de faire, pour suivre à l'armée le duc d'Orléans. Astruc, en 1710, concourut pour la chaire d'anatomie à la Faculté de Toulouse, l'obtint et la remplit jusqu'à l'époque où il fut installé à Montpellier en survivance de Chirac. L'amour du travail et le désir d'accroître le domaine de la science l'emportaient chez lui sur tout autre sentiment; il obtint, sans les rechercher, les honneurs et la fortune, et sacrifia, tout au besoin qui le dominait. Successivement il fut nommé médecin-inspecteur des eaux minérales du Languedoc, premier médecin du roi de Pologne, capitoul de Toulouse, et enfin professeur de la Faculté de Médecine de Paris. Ce dernier poste était le but de son ambition; il avait tout quitté pour venir s'établir dans la capitale qui offrait un champ plus vaste à ses recherches de tout genre; il y mourut en 1766, âgé de 82 ans, ayant conservé jusqu'à la fin de sa longue carrière une grande activité d'esprit. Les travaux d'Astruc sont très nombreux; mais pour la plupart ils sont oubliés. Un de ses ouvrages cependant lui assure une réputation solide; c'est son grand *Traité des maladies vénériennes*, qui est encore estimé des praticiens. F. R.

ASTURIES (les), principauté située au nord de l'Espagne et bornée au nord par l'Océan, à l'ouest par la Galice, à l'est par la Biscaye et la Vieille-Castille, et au sud par le royaume de Léon. Cette province était anciennement habitée par un peuple qui lui a laissé son nom. Les *Astures*, formés de la réunion de douze tribus et non moins aguerris que leurs voisins les Cantabres et les Callaïques, opposèrent une vive résistance aux armes romaines. Devenus enfin maîtres du pays, les Romains partagèrent la population en *Transmontani*, au nord, et *Augustani*, au midi. Ces derniers furent ainsi nommés d'Auguste qui les établit dans la plaine où ils bâtirent la ville d'*Asturica augusta* (*v.* Astorga) et de *Legio septima gemina* (Léon). On voit par-là que la province à laquelle on pouvait dès lors donner le nom d'Asturies dépassait de beaucoup les limites qu'on lui a assignées depuis.

Cette partie de l'Espagne tire son illustration, dans l'histoire moderne de la Péninsule, de ce que ses montagnes furent le refuge de ces vaillans guerriers, débris de la monarchie des Goths, qui, sous la conduite de Pélage, parvinrent à repousser le joug des Musulmans et jetèrent les fondemens du nouvel état dont les huit siècles suivans présentent le développement progressif. Le premier royaume chrétien d'Espagne porta aussi le titre de royaume des Asturies, jusqu'au moment où prévalurent celui de royaume d'Oviédo, puis celui de Léon; mais, dans la vue de consacrer ce souvenir mémorable, la province fut, au XIV^e^ siècle, érigée en une principauté, dont l'héritier présomptif de la couronne de Castille dut porter le titre; ce qui n'a pas cessé d'être accompli, même depuis la réunion de tous les royaumes qui constituent aujourd'hui la monarchie espagnole. La principauté des Asturies avait également reçu en souvenir de cet événement plusieurs priviléges importans qui lui ont été successivement enlevés par l'absolutisme des princes dans les derniers siècles, ainsi qu'aux autres parties du royaume. Elle forme aujourd'hui une des treize capitaineries générales de l'Espagne, quoiqu'elle ne comprenne qu'une seule intendance, celle d'Oviédo, l'une des 59 préfectures organisées à la fin 1833. La population qui est d'environ 365,000 individus se distingue par l'attachement au sol de la patrie, par la bravoure et la probité; elle se regarde comme issue directement et sans mélange de l'ancienne population gothique. La vie des Asturiens est en général simple et sobre: aussi parviennent-ils fréquemment à un âge avancé. Ils sont peu industrieux, quoique, en général, plus actifs que les autres habitans de l'Espagne. Le sol de cette province, montagneux et élevé, surtout dans la partie méridionale, ce qui en rend la température assez froide, est arrosé par plusieurs rivières qui toutes se jettent dans le Nalon, son principal fleuve. Elle offre d'excellens pâturages où l'on élève des chevaux renommés, au temps des Romains, comme les meilleurs de la péninsule. On y cultive toutes les espèces d'arbres fruitiers, entre autres le pommier dont le fruit produit une quantité de cidre surabondante, et qui devient un article d'exportation pour les provinces circonvoisines. Ses forêts fournissent de bon bois de construction. Ses produits minéralogiques sont également importans et variés; ses côtes, sur la baie de Biscaye, ont 45 lieues de développement et offrent plusieurs bons ports qui sont le centre d'un commerce de cabotage assez étendu. Gijon, où Pélage fit un assez long séjour, est le plus important, et compte parmi les places commerciales du royaume. Du reste, la province ne renferme que des villes de troisième et de quatrième ordre. Oviédo, berceau de la monarchie espagnole, est sa capitale.

Le nom des Asturies appartient aussi à la chaîne de montagnes qui traverse la principauté. Les anciens géographes la désignent aussi quelquefois sous la dénomination de *monts Cantabres*, en y comprenant alors le groupe tout entier des montagnes de la Péninsule qui s'étend des Pyrénées au cap Finistère. Des travaux orographiques plus récens subdivisent ce groupe septentrional et limitent la dénomination d'*Asturies* ou de *Pyrénées asturiques* à la portion qui se prolonge de l'est à l'ouest, entre la Biscaye et la Galice, et dont les ramifications s'avancent jusque dans le royaume de Léon.

Les sommets les plus élevés de cette partie de la chaine sont le Pena (*lisez* Pegna) et Penaranda dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 1720 toises, et la Sierra de Penamarella (*lisez* Pegnamarella) qui en a 1480. P. A. D.

ASTYAGE, *voy.* Médie et Cyrus.

ASTYANAX, *voy.* Andromaque.

ASYLE, *voy.* Asile.

ASYMPTOTE. Lorsque les géomètres grecs commencèrent à étudier les courbes produites par l'intersection d'un cône et d'un plan, ils ne tardèrent pas à reconnaître la propriété dont jouissent les deux branches de l'hyperbole, de s'approcher indéfiniment de deux droites également inclinées sur l'axe de la courbe, sans pourtant jamais les atteindre. D'après cette propriété, ils donnèrent aux droites dont il s'agit le nom d'*asymptotes*. Aux yeux des métaphysiciens qui ne connaissaient guère les théorèmes de géométrie que par leur énoncé, la relation entre l'hyperbole et ses asymptotes parut une chose merveilleuse, une de ces vérités devant lesquelles devait s'humilier la raison humaine, ou tout au moins un savant paradoxe propre à faire passer d'autres propositions en apparence contradictoires. Les livres de philosophie générale sont remplis d'allusions à la propriété des asymptotes. Cette propriété n'est pourtant que la conséquence d'un fait général, et si simple qu'il suffit de l'énoncer pour faire disparaître tout merveilleux. Supposons deux grandeurs, A et B, dont la différence soit égale à la fraction $\frac{1}{x}$, x étant une troisième grandeur : à mesure que x augmentera, la différence A —B diminuera; si l'on fait x égal à dix, cent, mille, un million, etc., la différence deviendra un dixième, un centième, un millième, un millionième, et ainsi de suite; de sorte qu'elle sera aussi petite qu'on voudra, sans jamais devenir absolument nulle. La propriété des asymptotes donne à ce fait abstrait une figure géométrique, et c'est pour cela sans doute qu'il a frappé davantage, sous cette forme, les imaginations.

L'asymptote peut être considérée comme une droite qui touche l'hyperbole *à l'infini*, c'est-à-dire qu'à mesure qu'on avance sur les branches de l'hyperbole, en s'éloignant du sommet, la tangente tend de plus en plus à se confondre avec l'asymptote.

L'aire comprise entre une branche d'hyperbole et ses asymptotes s'exprime au moyen de logarithmes, pris dans un système différent, selon l'angle que les asymptotes font avec l'axe de la courbe. Lorsque cet angle est de 45°, ou que l'hyperbole est équilatère, l'espace asymptotique correspond aux logarithmes appelés aujourd'hui *népériens*, du nom de l'inventeur, et auxquels jusqu'à ces derniers temps on donnait la dénomination impropre de logarithmes *hyperboliques* (*voy.* Logarithme).

Une infinité de courbes, autres que l'hyperbole ordinaire, jouissent de la propriété d'avoir des asymptotes, et, parmi elles, plusieurs ont fixé particulièrement l'attention des géomètres; telles sont la conchoïde, la logarithmique, etc. A. C.

ATABEK. La plus puissante des trois dynasties seldjoucides fut celle d'Iran, qui domina sur la plus grande partie de la haute Asie; elle déchut bientôt de sa grandeur, et ses états furent démembrés en une foule de petites souverainetés, les émirs ou gouverneurs des villes et des provinces en ayant usurpé le pouvoir suprême (aux XI^{e} et XII^{e} siècles de l'ère chrétienne). Les plus puissans de ces émirs, n'osant prendre le titre de sulthan, se contentèrent de celui d'*atabek*, qui signifie, dans la langue turque, *père du prince*.

Parmi ces *atabeks*, on remarque surtout Omad'oddin Zenghi, connu dans l'histoire des Croisades, et que, par une corruption ordinaire chez eux, les écrivains francs ont appelé Sanguin. Ce fut lui qui, en 1144, enleva aux Croisés la ville d'Édesse. Il fut père du fameux Noureddin (*voy.*). Celui-ci eut pour général Saladin (*voy.*), qui fit, en 1171, la conquête de l'Égypte.

Ce furent ces démembremens de la puissance des Seldjoucides qui facilitèrent aux Croisés leurs conquêtes dans la Syrie et dans la Palestine, et qui ménagèrent aussi aux khâlifes de Bagdad les moyens de secouer le joug de ces mêmes Seldjoucides, et de reprendre, en 1152, la

souveraineté de l'Irak-Arabi ou de la province de Bagdad. A. S-R.

ATAHUALPA, *voy.* INCAS.

ATALANTE. Deux femmes de ce nom ont été souvent confondues par les anciens mythologues. L'une était une arcadienne, fille de Jason et de Clymène, célèbre par son habileté à manier l'arc. Avec ses flèches elle tua les centaures Rhœcus et Hylæus qui voulaient insulter à sa pudeur; elle alla avec les Argonautes en Colchide et se trouva, quelque temps après à la chasse du sanglier calédonien, à qui elle porta le premier coup, exploit en l'honneur duquel Méléagre lui présenta le prix du combat. — L'autre, fille de Schœnée, roi de Scyros, était célèbre par sa beauté et par son agilité à la course. Fière de cette agilité et des autres qualités qui la distinguaient, elle imposait des conditions très dures à ceux qui aspiraient à sa main. Elle voulait que chacun d'eux soutînt avec elle une lutte à la course. Il s'élançait en avant dans la carrière; elle le suivait avec son javelot; si elle ne parvenait pas à l'atteindre, elle devait devenir le prix du vainqueur; dans le cas contraire, le prétendant était mis à mort et sa tête exposée au bout de la carrière. Plusieurs de ses adorateurs avaient déjà succombé, lorsque Hippomène, fils de Mégarée, aidé par Vénus, parvint à triompher, par la ruse, de la vitesse d'Atalante. La déesse lui avait donné quelques pommes d'or : pendant la course, il les jeta dans l'arène, les unes après les autres. En les ramassant, Atalante retarda ses pas, et c'est ainsi qu'Hippomène parvint à atteindre le but avant elle. Dès lors, la cruelle pruderie de la vierge se changea en une passion si vive qu'elle alla jusqu'à profaner le temple de Cybèle près duquel cette course venait d'avoir lieu. La déesse courroucée voulut châtier les deux époux, et les changea en lions, que les mythologues ont depuis attelés à son char. *C. L.*

ATAMAN, *voy.* HETMAN.

ATAULF ou ADAULF, prince visigoth, ne paraît sur la scène de l'histoire que dans l'année 409, lorsqu'Alaric I^er^ assiégeait Rome. On ne sait rien de sa vie avant cette époque, sinon qu'il avait donné sa sœur en mariage à ce roi, et qu'il avait tué un guerrier de sa nation, dont il devait un jour payer le sang de son propre sang. Il vint rejoindre, en Italie, Alaric avec une armée de Goths et de Huns, qu'il commandait en Pannonie. Il fut nommé comte des domestiques, c'est-à-dire, commandant de la garde impériale, par l'empereur Attale, créature d'Alaric, et lorsque son beau-frère, après le sac de Rome, alla mourir à Cosenza (410), il fut élu son successeur, et passa dans les Gaules pour s'enrichir de la dépouille des usurpateurs, dont il promettait à Honorius de le délivrer. Il défit Jovin et Sébastien, qui furent mis à mort; ensuite il échoua devant Marseille par le courage du comte Boniface. Pendant ce temps il traitait avec Honorius, qui redemandait sa sœur Placidie emmenée captive par les vainqueurs de Rome. Elle était promise au comte Constance. Au lieu de la rendre, Ataulf l'épousa (414), mais sans violence et de son plein consentement, qu'il obtint par des soins empressés et par l'intercession de Candidien, ami de la princesse. Il s'était fait un grand changement dans les idées du roi visigoth. Son vœu le plus cher était de jeter sur sa saye barbare la pourpre romaine. Il honorait Placidie, non pas comme on avait coutume d'honorer les femmes chez les Germains, mais avec ces respects qu'un soldat parvenu rendrait à une princesse qui voudrait bien se mésallier avec lui. Il célébra ses noces à Narbonne, vêtu en romain (414); Placidie avait un siége au-dessus de lui, un trône d'impératrice, et, plus tard, l'enfant né de cette union fut nommé Théodose. Ataulf abjurait les mœurs, les victoires de sa nation, et sacrifiait tout à son alliance avec la famille des Césars, prétendant faire triompher la civilisation de la barbarie. Il faut lire dans Orose (VII, 43) le récit des confidences d'Ataulf à un noble romain sur sa conversion politique. Depuis ce temps, il ne songea plus qu'à se faire reconnaître par Honorius; mais Constance empêcha toutes les négociations, et ne laissa pas long-temps les Goths jouir de leurs conquêtes dans la Gaule. La même année, ils étaient forcés de se retirer en Espagne, et brûlaient Bor-

deaux avant de l'abandonner, sans doute contre la volonté d'Ataulf. L'année suivante (415) il prenait le deuil de son nouveau-né Théodose, et lui faisait des funérailles avec une magnificence romaine; bientôt après, il périt à Barcelonne, assassiné par un de ses serviteurs, qui avait été son ami avant d'être son meurtrier. On dit que ses cruautés commençaient à le faire haïr; sans doute les Goths s'indignaient contre un roi, selon eux, transfuge et traître, et il tâchait d'étouffer les murmures par des violences. N-T.

ATÉ, chez les Grecs, la déesse de l'injustice et de l'offense, et dont Homère dit : « Cette déesse agit, influe en toutes choses; c'est la fille redoutable de Jupiter; le crime qui égare la raison et qui répand partout la terreur. Ses pieds agiles semblent avoir des ailes; quand elle approche quelque part, elle n'atteint jamais jusqu'au fond, elle se garde de le faire. Planant sur la tête des hommes, elle les excite tous au mal, à l'iniquité et ne les quitte qu'après les avoir fait tomber dans les piéges de sa perversité. » Lorsqu'à la naissance d'Hercule, elle eut excité Jupiter à se rendre coupable, en montrant une orgueilleuse vanité, qui le fit succomber lui-même sous les ruses d'une méchante et jalouse magicienne, le maître des dieux, transporté de colère, la saisit par sa brillante chevelure, et la précipita sur la terre, en jurant que jamais elle ne retournerait dans l'Olympe. Depuis ce temps, elle ne cesse de parcourir le monde avec une vitesse infinie, et, partout où elle s'arrête, ses pas sont marqués par la destruction et par le ravage. On la croyait une fille d'Eris ou de la Discorde; Hésiode la dit née de Dysnomia, c'est-à-dire de l'infraction aux lois. *C. L. m.*

ATELIER. Ce mot a deux acceptions. Il signifie proprement le lieu où travaillent ensemble plusieurs ouvriers, apprentis ou artistes, sous la direction d'un même maître, et il s'applique par extension à ces individus eux-mêmes pris collectivement. On l'emploie aussi pour désigner une salle, un cabinet consacré au travail pour une personne seule, quand elle s'occupe d'un métier ou d'un art manuel. Ainsi, un peintre a son atelier particulier, indépendamment de celui qu'il peut ouvrir à ses élèves. Plusieurs amateurs ont pour eux seuls des ateliers de tour, de mécanique, etc.

Un grand nombre de fabricans, bornés à l'emploi de procédés simples et peu nombreux, n'ont qu'un seul atelier; tels sont les cordonniers, les tapissiers, les tisserands. C'est à ce genre d'artisans qu'était réservé autrefois le mot *ouvroir;* mais dans les manufactures dont les produits sont le résultat d'opérations successives et compliquées, on comprend que les divers ateliers soient multipliés en proportion, comme dans les manufactures de porcelaine, de glaces, etc. Or, c'est du concours exact et raisonné de ces industries distinctes que dépend la bonne confection et la supériorité des objets fabriqués, leur homogénéité respective, et la faculté d'en faire la livraison dans les délais prescrits. De là l'obligation et la coutume d'établir dans chaque atelier un chef, pour distribuer à chacun sa tâche spéciale, surveiller, diriger le travail, l'exécution des réglemens convenus, relativement aux heures et aux fonctions, et qui soit enfin capable de prévenir ou de rectifier les erreurs des uns, de suppléer au manque d'usage ou d'intelligence des autres, et d'imprimer à l'ensemble une direction uniforme et précise.

Le chef d'atelier est d'ordinaire en rapport journalier avec le directeur principal de l'établissement, et transmet à ses subordonnés les ordres et les instructions qu'il reçoit.

Le devoir préalable du propriétaire de manufactures consiste à n'oublier, dans la création d'un atelier, aucune des conditions exigées pour la salubrité et la confection de chaque espèce de fabrication. Vitruve recommande pour les ateliers l'exposition au nord. On sent que cette règle ne peut être observée rigoureusement. Mais, en tout cas, on doit choisir un local dans une situation saine, à l'abri de l'humidité et d'une étendue proportionnée au nombre d'ouvriers qu'il doit contenir, en ayant égard à l'emplacement réservé aux machines et aux métiers. L'accès en sera libre, aéré, et l'on veillera à maintenir tout dans un état

constant de propreté. Sous ce rapport un excès de minutie est préférable à la moindre négligence. Il faudra, dans les salles occupées, rassembler le moins possible de matières premières, dont un grand nombre renferme de dangereux principes.

L'air, le feu, l'eau et la lumière sont des élémens indispensables que les ouvriers doivent trouver à leur portée et à leur disposition, sans épargne ni embarras. La ventilation combinée avec le chauffage fournit les moyens de maintenir une température égale en toute saison. L'eau, comme principe hygiénique, autant que comme agent nécessaire à presque toutes les manipulations, sera abondante et pure; des conduits partant d'un réservoir commun doivent la distribuer sur tous les points de l'atelier où s'en fait un fréquent usage. Quant à l'éclairage, nous conseillons l'emploi du gaz hydrogène, partout où l'application en sera facile et peu dispendieuse. A son défaut, les lampes fixes et portatives doivent être préférées aux chandelles qui offrent trop de chances d'incendie, outre qu'elles ne procurent qu'une lumière insuffisante et pénible à la vue.

Toutes ces précautions sont loin d'être futiles ou superflues. Il s'agit de l'existence ou au moins de la santé et de la longévité des hommes qui se vouent à la carrière d'ouvriers. L'état de nos manufactures est en général peu satisfaisant sous ce rapport, et amène chaque jour de funestes résultats. La législation présente sur cette matière de si graves lacunes qu'on ne saurait trop vivement insister sur ce sujet. Un autre abus inhérent aux ateliers de la classe ouvrière et dont ne sont pas exempts ceux que fréquentent les jeunes gens qui se destinent aux beaux-arts, c'est la licence de paroles ou d'actions qu'engendre une familiarité habituelle, et que sert à accroître souvent le mélange des deux sexes.

En compensation de ces torts et de ces inconvéniens, la vie d'atelier offre plus d'un avantage et d'un bénéfice. Cette communauté d'occupations et d'habitudes forme des liens de dévouement et de fraternité. L'atelier fut le berceau des anciennes corporations, et le compagnonage fait foi, aujourd'hui encore, de la solidarité généreuse qui unit les membres entre eux. Le novice est sûr de trouver, dès l'abord, dans un atelier, plus d'un bon camarade qui l'initie, d'égal à égal et avec désintéressement, à la pratique et aux secrets du métier.

Les artistes surtout apprécient et savent faire valoir leurs relations d'atelier, quand ils se retrouvent dans le cours de la vie, ou lorsqu'il s'agit de défendre et d'appuyer le système d'un maître commun. Quelquefois, par malheur, l'excès de ces préventions d'école et l'esprit de parti ont causé des empiétemens injustes, fondé des coalitions passagères, et créé des priviléges au détriment de l'art et des esprits indépendans; mais ces affligeans résultats sont plutôt le fait des passions d'hommes pervertis par le monde et dont on ne verrait pas d'exemple si chacun pouvait vieillir et s'élever en conservant, intacts et purs, ses instincts de jeunesse, ses sentimens et ses illusions d'atelier. V. DE M-N.

ATELLANES (FABLES), espèce de drame populaire qui fut, dans Rome, comme le second degré de l'art théâtral. Les atellanes avaient été précédées des pièces appelées *saturæ*, et ne furent introduites sur la scène que vers l'an 400 de Rome. Quelques années auparavant on avait inutilement célébré le lectisterne, et, pour apaiser les Dieux, on avait fait venir d'Étrurie des comédiens nommés histrions; ils exécutaient, au son de la flûte, une danse grave et décente. Les Romains y prirent plaisir, et bientôt on y mêla des plaisanteries en vers d'un rhythme peu marqué, du genre des vers Fescennins. Il ne nous reste rien de ces *saturæ*; mais comme elles étaient dialoguées, il nous sera permis de les considérer comme le premier degré de l'art chez les Romains.

Au lieu de se créer un théâtre national, les Romains adoptèrent des institutions étrangères, et plus de 100 ans avant que Livius Andronicus fît jouer une pièce imitée du grec, ils reçurent d'*Atella*, ville des Osques, une nouvelle espèce de drame qui fut accueillie avec transport et qui jouit toujours d'une grande faveur. On nous

dit qu'on les représentait dans la langue osque, et l'on donne peut-être trop d'extension à un passage de Strabon qui se sert de cette allégation pour prouver que le dialecte osque a survécu chez les Romains à cette nation elle-même. Peut-être convient-il de réduire, avec M. O. Müller, l'application de ce passage à quelques formules, ou à quelques expressions familières ou proverbiales. Peut-être aussi faudra-t-il admettre, avec Niebuhr, que l'Osque (*voy.*) renfermait ceux des élémens de la langue latine qui sont étrangers au grec, en sorte qu'il ne fut, à proprement parler, qu'un latin vieilli et différant du langage ordinaire par les flexions et les terminaisons. Quoi qu'il en soit, on n'aura conservé dans les atellanes que ce genre d'archaïsme; car le peu que l'on nous en cite du temps des empereurs appartient entièrement au latin. Les sujets des atellanes étaient beaucoup plus décens que ceux des pièces fescennines; on y pouvait jouer sans être déchu de sa tribu, ni du service militaire. Il est probable que, dans l'origine, les atellanes n'étaient que de simples improvisations, et qu'elles ne furent écrites que vers le temps de Novius et de Pomponius, c'est-à-dire vers le milieu du VII^e^ siècle de Rome. Le dernier de ces auteurs introduisit dans les atellanes l'imitation des pièces grecques. S'il est possible de juger des sujets par les titres et par quelques rares fragmens, nous en conclurons que les premières atellanes avaient un caractère champêtre, et qu'on y opposait la simplicité et la naïveté rustiques à la finesse et à la recherche de l'habitant des villes, ce qui pouvait donner lieu à beaucoup de plaisanteries grotesques, et à des gestes du bas comique. Les jeux de mots et les calembourgs y étaient très fréquens. Quintilien nous apprend qu'elles étaient pleines de termes captieux et obscurs. [C'est du mot *osci* que les Romains firent le mot *obscène*]. Peu à peu, elles perdirent leur caractère primitif et devinrent de véritables farces appropriées à des rôles déterminés, assez semblables aux Arlequins, aux Pantalons, aux Scapins de l'Italie moderne. Il ne faut pas confondre les *exodes* avec les atellanes; les exodes étaient des morceaux que l'on y ajoutait quelquefois, aussi bien qu'à d'autres genres de pièces. Les auteurs d'atellanes dont il nous est resté quelque souvenir sont principalement Fabius Dossennus, contemporain de Térence, Quintus Novius, et surtout L. Pomponius de Bologne, contemporain de Marius. Macrobe nous dit que plus tard Mummius réussit dans ce genre. Nous ignorons quel fut celui que Caligula fit brûler au milieu de l'amphithéâtre, à cause d'une plaisanterie à double sens. P. G-Y.

ATH faisait autrefois partie du Hainaut. Lorsque ce comté fut partagé en Hainaut français et Hainaut autrichien, Ath échut au dernier. Cette ville petite, mais assez bien bâtie, était la capitale de la châtellenie du même nom. Elle est située sur la Denre, qui la traverse, à 5 lieues nord-ouest de Mons; elle faisait un grand commerce de toiles, et possédait plusieurs établissemens ecclésiastiques remarquables. Ath fait aujourd'hui partie du royaume de Belgique.

Pendant les guerres du règne de Louis XIV, Ath fut pris une première fois en 1666. En 1699, l'armée française, suivant les ordres de ce prince, ouvrit la campagne par le siége d'Ath. Le capitaine Rose investit la ville; le maréchal Catinat en vint hâter la reddition, et Vauban dirigea les attaques. Le maréchal Villeroi fut chargé d'empêcher l'armée ennemie de secourir la place. Différens corps d'armée étaient disposés dans les directions les plus importantes. Le prince d'Orange et l'électeur de Bavière essayèrent en vain de faire lever le siége. En peu de jours la ville fut dans l'impossibilité de se défendre, et le gouverneur prévint, par une capitulation honorable, les conséquences d'un assaut général. Ath fut rendu après la paix de Ryswyck. En 1706, cette ville fut prise par les Hollandais sur les Impériaux. En 1745, les troupes de Louis XV s'en emparèrent. A. S-R.

ATHALIE. Après la mort de Salomon, le schisme des dix tribus avait élevé deux trônes et deux autels en Judée: l'unité du peuple hébreu était rompue, et Dieu s'était retiré de lui, selon les Écritures. Les prophètes annonçaient

ses vengeances et n'étaient point écoutés. L'idolâtrie et les crimes des deux maisons royales désolaient Juda et Israël. Vers ce temps parut Athalie. Fille d'Achab et de Jézabel, qui régnaient sur Israël, et épouse de Joram, roi de Juda, soit qu'elle voulût venger sur tout le sang de David le meurtre de sa famille, que Dieu, disait-on, avait exterminée dans Samarie, par la main de l'usurpateur Jéhu, soit plutôt qu'elle eût la pensée de fonder dans Jérusalem un pouvoir et un peuple nouveaux en y détruisant la légitimité théocratique, elle fit massacrer, après la mort de son fils Okhozias, quarante-deux princes du sang royal, et éleva partout des autels à Baal. Durant les sept années de son règne puissant, elle tâcha vainement d'effacer du cœur des Hébreux le souvenir de David et du vrai Dieu. Le grand-prêtre Joïada conspirait dans le temple : là était caché Joas, jeune prince du sang royal, échappé par miracle au massacre. Soudain, le jour même d'une grande solennité chère à tous les Hébreux, Joïada proclame roi Joas, l'héritier de David, en présence du peuple, des lévites et des grands-officiers. Jérusalem entière se soulève. Athalie accourt ; mais, trahie par tous les siens, elle est conduite hors du temple et mise à mort, l'an 877 avant l'ère chrétienne. Les autels de Baal furent détruits, et l'*alliance renouvelée avec le Seigneur*. (Voir le 2^e^ Livre des Rois, VIII, 18, 26 et suiv. et XI). Cet épisode de l'Ancien-Testament a été mis en scène par Racine, dans une de ses plus sublimes tragédies. H-D.

ATHAMAS, fils d'Éole et d'Énarète, régna sur une partie de la Béotie. Marié à Néphélé, il donna le jour à Hellé et à Phryxus, et, s'étant séparé de Néphélé, il eut de sa seconde femme Ino, Léarque, Mélicerte et Euryclée. Ino résolut de se débarrasser des enfans de Néphélé : ayant amené une disette, elle en profita pour les perdre. Les ambassadeurs qu'Athamas envoya vers l'oracle, pour connaître les causes de ce malheur, furent corrompus par elle, et ils apportèrent la réponse que les enfans de Néphélé devaient être offerts aux dieux, en sacrifice. Ce plan astucieux, qui avait été inspiré à Ino par Junon, devenue son ennemie depuis qu'elle avait été la nourrice de Bacchus, échoua entièrement : Néphélé sauva ses enfans par le moyen du bélier d'or, et les ambassadeurs révélèrent la trahison d'Ino qui n'aurait pas échappé à la vengeance d'Athamas si Bacchus reconnaissant n'eût soustrait son ancienne nourrice à la fureur du roi. Athamas, croyant s'être défait d'elle, se maria, pour la troisième fois, à Thémisto, fille d'Hypsée, roi des Lapithes, et en eut plusieurs fils. Mais Ino reparut, gagna encore une fois l'amour d'Athamas, et porta Thémisto à la résolution d'égorger les enfans de sa rivale. Dans ce dessein elle ordonna de placer des couvertures noires sur les couches de ses fils. Mais Ino changea les couvertures, et Thémisto, trompée, égorgea ses propres enfans ; dans son désespoir elle s'étrangla. D'après d'autres mythographes, la colère de Junon précipita Athamas dans une démence furieuse, dans laquelle, prenant Ino et ses enfans pour une lionne avec ses lionceaux, il saisit et écrasa Léarque sur une pierre ; il poursuivit Ino qui, tenant Mélicerte dans ses bras, se précipita dans la mer. Chargé de ce crime sanglant, Athamas quitta la Béotie, se réfugia dans la Phthiotide, où, de nouveau uni à Thémisto, il bâtit la ville d'Alos. Mais, d'après Pausanias, il se serait d'abord dirigé vers Andreus qui lui céda la contrée autour du mont de Laphystia, contrée qui, plus tard, échut en partage aux enfans de Phrixus. *C. L.*

ATHANAGILD ou ALLO, roi des Visigoths d'Espagne et père de Brunehaut (*voy.* ce nom).

ATHANASE (SAINT), l'un des premiers pères de l'Église grecque, patriarche d'Alexandrie en Égypte, où il était né vers l'an 296, fut élevé à ce siége sous Constantin, en 326, et mourut sous l'empereur Valens, en 373. Sa défense de la divinité du Verbe contre Arius, dans le concile de Nicée en 325, lui suscita des persécutions qui se renouvelèrent et s'accrurent à chaque règne sous l'influence des Ariens (*voy.* ARIANISME). Il rapporte lui-même qu'arraché de l'église, il resta sur son siége, entonnant le psaume *Confitemini Domino*, dont les fidèles répétaient le refrain connu. Il fut tour à tour

déposé, rétabli, exilé, rappelé; et, après quarante-six ans de traverses essuyées pour la foi, il mérita bien enfin le surnom de *Vertueux*, que lui donne son éloquent panégyriste Grégoire de Nazianze.

Les ouvrages qui caractérisent ce grand défenseur du dogme sont principalement ceux qu'il a écrits sur la *Trinité*, sur l'*Incarnation*, sur la *divinité de Jésus-Christ*. Une éloquence animée et grave, une raison pressante et solide, ont servi de modèle aux docteurs de la foi catholique qui l'ont suivi. Le *symbole* de Nicée, qui porte aussi son nom, lui a été attribué par saint Augustin. L'édition grecque et latine de ses œuvres, la plus estimée, est celle du P. Montfaucon. Paris, 1698, 3 vol. in-fol. *Voy.* SYMBOLE. G–CE.

ATHÉISME, opinion qui consiste à nier l'existence de Dieu. On peut considérer l'athéisme sous plus d'un aspect, car il est systématique ou pratique, absolu ou relatif. Il a revêtu une infinité de formes; ainsi il nous semble convenable de l'examiner rapidement, d'abord sous le rapport historique, afin de mieux préciser ensuite l'influence qu'il a eue et qu'il peut avoir sur la philosophie et sur les mœurs.

Que l'idée de Dieu soit innée en nous, qu'elle nous soit inspirée par la contemplation de la nature, qu'elle nous ait été révélée, ou qu'elle soit le résultat de ces trois influences combinées, toujours est-il qu'elle remonte à l'origine des choses; elle est de même âge que le monde; la reconnaissance de l'homme a dû suivre le don de la vie. L'athéisme ne semble pas appartenir aux premières époques de l'humanité; il faut redescendre vers des civilisations plus raffinées pour y trouver des traces de l'existence de cette opinion. Moïse parle dans la Genèse de la corruption des hommes, de leurs superstitions, de leur idolâtrie; mais il ne signale nulle part ni des populations athées, ni même l'athéisme. David, dans les psaumes, s'écrie: «L'insensé a dit en son cœur: « Il n'y a point de Dieu; » les prophètes tonnent contre les vices de leurs époques, contre l'ignorance et l'indifférence où l'on vit de Dieu; mais l'athéisme n'y apparaît pas systématisé. Sadoc*, chef des Sadducéens, semble avoir le premier enseigné ouvertement l'athéisme, sous Ptolémée Évergète, roi d'Égypte; on sait que les Sadducéens furent nombreux, et qu'ils existaient encore à la venue du Christ; mais les notions qu'on a d'eux ne sont ni bien certaines, ni bien décisives.

La philosophie grecque mérite plus d'attention, car elle a plus approfondi les questions, et l'intelligence y est plus satisfaite. Thalès, le fondateur de l'école ionienne, chercha à pénétrer dans les secrets des lois de la nature, pour y trouver un principe; mais il ne fut pas athée, pas plus que son disciple Anaxagore, qui fut accusé à tort de nier l'existence des dieux; il croyait à une cause surnaturelle qui imprime le mouvement à la matière, et il conçut l'idée de l'intelligence suprême dans sa pureté. Mais à cette époque on était athée aux yeux des pontifes du paganisme, par cela seul qu'on attaquait les dogmes reçus. Socrate lui-même n'a-t-il pas été accusé d'athéisme et condamné à boire de la ciguë, et n'en fit-il pas une libation aux dieux et à l'ame immortelle? Il expia le courage d'avoir voulu rétablir l'autorité de l'expérience et de la raison, qu'il regardait comme les sœurs inséparables de la méditation philosophique.

La doctrine du pythagoricien Héraclite paraît tendre à l'athéisme, au premier aperçu; il admet que le feu est le principe des révolutions de la nature qui lui semble dans une perpétuelle vicissitude; mais il ne le considère pas comme le principe des choses où il reconnaît une harmonie secrète et une raison divine qui lui semble la source de notre intelligence; le reproche qui lui a été adressé n'est donc pas fondé. Leucippe et Démocrite, tous les deux de l'école d'Élée, n'ont vu dans l'ame qu'un principe matériel, composé d'atomes de feu, qui par la respiration se met en communication avec la nature universelle; et, chose étrange, Démocrite unissait des croyances superstitieuses à cette opinion

(*) C'est en vertu d'une supposition qui n'est appuyée d'aucun témoignage positif et authentique que ce nom de Sadoc a été donné au fondateur inconnu de la secte des Sadducéens (*voy. ce mot*). S.

toute matérialiste ; mais Diagoras poussa cette doctrine plus loin et se fit gloire de son athéisme; aussi le surnom d'*athée* lui est-il resté. Des philosophes grecs s'efforcèrent de prouver, à l'exemple des Chaldéens, que le monde est éternel; toutes ces sectes admettaient divers agens matériels d'une nature supérieure au reste de la matière; chez les uns c'était le feu, chez les autres l'air ou l'eau. Le plus célèbre de tous ces systèmes physiques qui semblent conclure à l'athéisme est celui des atomes d'Épicure. Pythagore avait voulu expliquer le monde par la science des nombres dont il abusa, car il reconnut des nombres, types, et même intellectuels ; mais il vit dans l'univers une immense harmonie, un instrument, une lyre sublime, infinie, mise en jeu par une intelligence suprême. Le système d'Épicure fut exagéré par ses disciples qui en corrompirent surtout la morale, déjà assez molle et relâchée par elle-même. Diogène-Laërce prétend qu'Épicure faisait consister la félicité, but de notre existence, dans le repos, la santé et la tranquillité de l'ame; il faisait de la tempérance et de la modération dans les plaisirs les conditions d'un bonheur bien entendu; on voit que la doctrine de l'intérêt bien entendu n'est autre que celle d'Épicure, qui du moins n'était pas athée. Cicéron rapporte dans son traité *de la Nature des Dieux* quelques-unes de ses maximes en faveur de l'existence de la Divinité; Épicure en croyait les notions gravées en nous, notions générales, universelles, innées, qu'il nommait προλήψις ; mais il pensait aussi que les dieux n'avaient nul souci de nos actions, qu'ils vivaient dans un repos absolu, dans une béate insouciance; il subordonnait l'ame au corps; et l'on conçoit que de tels principes ont dû amener ce relâchement immoral qui a fait mépriser les Épicuriens par les autres écoles philosophiques. Les sceptiques, dont Pyrrhon est le chef, ont opposé les sens à la raison et les systèmes entre eux; ils n'affirmaient rien, ils ne niaient rien, et leur doctrine désespérante promenait l'esprit dans le vide d'un doute sans issue; Sextus-Empiricus, qui l'a spécialement exposée, les accuse d'athéisme; au reste ils ont laissé fort peu d'écrits. Les deux plus grands philosophes de la Grèce, Platon et Aristote, partent de l'idée synthétique de Dieu, ou y viennent aboutir par l'analyse. La Grèce ne fut jamais sans dieux; mais dans les époques de son histoire où les liens sociaux se détendaient, un athéisme pratique aidait à la corruption des mœurs, cause des commotions sociales et de l'anarchie.

Si de là on porte ses regards sur Rome, on y voit les traditions philosophiques et religieuses de la Grèce presque aveuglément adoptées. La science des philosophes de Grèce et d'Égypte fut l'Égérie qui inspira Numa, et, si l'on en croit les récits de Plutarque, les premiers Romains, jusqu'à ce roi législateur, et pendant une période de cent soixante années, n'avaient élevé aucun temple. Cicéron affirme que du temps d'Ennius des opinions athées se glissaient déjà dans Rome. Le philosophe de Tusculum n'inventa rien et se contenta de composer un éclectisme élégant, correct, mais verbeux, des différens systèmes grecs; il paraît incliner vers les idées de l'Académie. Lucrèce développa en beaux vers le système d'Épicure; il rejetait les croyances de son temps qui tournaient au symbolisme, comme cela arrive lorsque les religions s'usent. Les vices, les voluptés effrénées qui lassaient la verve de Juvénal, s'emparèrent de Rome; les impurs Césars furent mis aux rangs des dieux. Est-il un athéisme plus révoltant que cette profanation !* Jésus-Christ apparut, prêcha sa divine doctrine, et une immense révolution changea la face du monde. Les idées révélées suffisaient aux premiers chrétiens, et ils ne regardaient guère la méditation des écrits philosophiques que comme un exercice intellectuel. L'école d'Alexandrie embrassa bientôt le christianisme qui se fortifia par la persécution, et, quelques siècles après, l'athéisme systématique, banni du monde, fut presque oublié.

Le christianisme pénétra dans le nouveau monde à peine découvert. Partout les missionnaires rencontrèrent des cultes superstitieux et presque tous basés sur

(*) On sera sans doute un peu moins sévère pour les Romains, si l'on songe à tous les saints dont l'imagination et souvent l'obséquiosité des chrétiens ont peuplé le paradis. S.

un fétichisme plus ou moins élevé. Il fit beaucoup moins de progrès dans l'Inde orientale, qui est peut-être le berceau de toutes les opinions philosophiques et mystiques. Les sectes y sont divisées à l'infini, et la métempsycose y a revêtu les formes les plus étranges. On y découvre cependant des traces d'incrédulité, et Locke prétend, dans son *Essai sur l'entendement humain*, que l'athéisme a long-temps régné dans le royaume de Siam. La question est restée douteuse relativement à la religion des mandarins chinois, qui a sa loi intérieure et sa loi extérieure. Confutsée et Lao-tseu sont les chefs de cette religion qui paraît être un déisme pur et moral. Les superstitions des bonzes (*voy.* ce mot) règneront longtemps sans doute dans ce pays stationnaire, où le christianisme a vainement cherché à s'introduire.

La distinction qu'on a faite entre l'athéisme systématisé et l'athéisme pratique nous semble nécessaire pour apprécier la marche et les tendances de cette opinion. Ainsi, sans être ouvertement avouée, elle a pu régner en Italie à l'époque des Borgia, et quand l'Arétin publiait ses scandaleux écrits. On ne saurait mêler le catholicisme à de telles horreurs : il n'a jamais été complice de cette licence; mais n'est-on pas fondé à croire qu'Alexandre VI a fait asseoir l'athéisme sur le trône pontifical?

Les sciences philosophiques prenaient un immense développement qui datait des méthodes expérimentales indiquées par Bacon. De nouveaux systèmes parurent : Hobbes aima mieux placer une ame au centre du monde que de le reconnaître créé par une intelligence. Le système de Spinoza fit une sensation profonde. En France, sous Louis XIII; Lamotte Le Vayer, Saint-Pavin, Desbarreaux, connu par son sonnet, et tant d'autres esprits forts, affectaient une incrédulité railleuse et toute épicurienne; Bayle se réfugiait dans un scepticisme caustique, substantiel et plein d'érudition : il soutenait que l'athéisme produisait moins de maux que la superstition, question oiseuse aujourd'hui, car elle n'est que le choix entre deux fléaux. Il y eut souvent de l'athéisme au fond de la philosophie du XVIII^e^ siècle; J.-J. Rousseau combattit avec une éloquence passionnée cette funeste tendance; mais Helvétius, Fréret, le baron d'Holbach, et d'autres encyclopédistes niaient ouvertement Dieu. L'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert est un recueil souvent hétérogène des opinions les plus opposées; c'était alors un champ de bataille où elles se livraient des guerres clandestines, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais un théisme élevé inspira souvent Voltaire et Diderot, aveuglés par leur haine contre le catholicisme; leurs contradictions sont souvent manifestes. Le grammairien Beauzée rencontra un jour Diderot lisant à sa fille un chapitre du Nouveau-Testament; il s'en étonnait : « Où trouverais-je mieux? » s'écria le philosophe.

En arrivant à l'époque moderne, deux athées célèbres se présentent, Lalande et Weishaupt, fondateur de l'illuminisme d'Allemagne, doctrine dont le but secret semblait être de renverser les religions et les trônes; et si l'on ne craignait pas de clore ce rapide aperçu par un nom odieux, il faudrait y écrire celui de Chaumette qui représente l'athéisme révolutionnaire contre lequel Robespierre s'éleva. *Voy.* tous ces noms.

Il a été impossible d'indiquer ici toutes les nuances d'idées successivement adoptées, puis rejetées, dans la stérile défense d'un athéisme presque toujours déguisé. Toutes ces écoles se sont tour à tour appuyées sur l'éternité de la matière, sur l'agglomération fortuite des atomes (*voy.* ce mot), causée par l'action d'un feu épuré, électrique; sur la cohésion des molécules en vertu d'une force d'amour qui n'est autre que l'attraction démontrée par le grand Newton, chrétien sincère et profondément soumis à la révélation. Mais ces théories ont toujours été victorieusement réfutées; on a démontré que si les atomes ont été mis en mouvement, ce n'est que par une puissance qui est hors d'eux, que l'intelligence n'est pas dans les molécules, que l'harmonie générale révèle cette intelligence universelle, infinie. Des causes de même nature produisent des effets identiques; l'effet est donc de même nature que sa cause. Or le hasard n'a pu pro-

duire l'ordre admirable auquel nous assistons; et si vous ajoutez au mécanisme par lequel vous créez les mondes, la pensée, l'harmonie dans la diversité, dans l'infini animé ou inerte, la prévision toujours attentive, la bonté qui n'est jamais épuisée, vous entrevoyez l'existence de Dieu autant qu'il est accordé à nos efforts insuffisans et limités. L'impuissance où sont les athées de démontrer l'athéisme est elle-même une preuve de l'existence de l'Être des êtres, créateur et rémunérateur; et là où la preuve logique s'arrête, la preuve intérieure du sentiment commence.

Il ne faut pas faire à Spinoza l'injure de le mettre au nombre des athées; son système a eu une haute influence sur les études philosophiques; il est erronné, mais à coup sûr il annonce un esprit supérieur et vaste. Il a posé cette base : *Dieu est tout, tout est Dieu*, et il a placé l'essence de la substance dans l'existence elle-même; il a cherché la cause de la nature dans la nature même, et il a été inévitablement conduit à y voir une force motrice, active, intelligente qu'il nomme la *nature naturante*, et qui est supérieure à la *nature naturée*. Voilà donc une puissance qui possède l'action créatrice et la pensée infinie. N'est-ce pas là cette intelligence suprême qui préside aux destinées du tout? n'est-ce pas là *Dieu?* De nos jours, les saint-simoniens ont voulu ressusciter cette doctrine en l'unissant à un système d'économie politique exagéré et dangereux; mais ils ont été pour elle ce que les épicuriens ont été pour le système d'Épicure; ils en ont forcé toutes les conséquences et en ont ainsi montré le vague et les dangers; et c'est là ce qui a le plus contribué à saper le saint-simonisme.

La démonstration de la non existence de Dieu est une impossibilité en philosophie, comme la quadrature du cercle l'est en mathématiques, et c'est sans doute ce qui faisait penser au savant docteur Brown que l'athée systématique ne saurait être. Cette pensée est juste, mais trop vague; car l'orgueil d'avoir créé un système peut aveugler l'homme et le jeter dans un excès de déraison. L'homme systématique à vues courtes ne voit pas au-delà des limites qu'il s'est posées; un esprit élevé plane sur tous les systèmes et juge le sien avec une impartialité qui n'ôte rien à sa conviction. Mais l'athée pratique est aussi commun que l'athée systématique est rare. L'indifférence est la maladie des vieilles civilisations, et il peut arriver alors que le sentiment religieux soit corrompu, que les idées religieuses soient profanées par toutes les fantaisies qui viennent passer à travers des intelligences mal réglées. Autant les convictions sont respectables, autant les hypocrisies doivent être combattues; on ne saurait nier qu'un mouvement religieux ne s'opère. Cuvier, l'illustre Cuvier, disait, à propos de la Genèse, que, loin d'être incompatibles avec la religion, les sciences la soutiennent et la prouvent; et il donnait ainsi son adhésion à ce mot connu du grand Bacon : « Un demi-savoir produit l'incrédulité; un savoir approfondi inspire la foi. » G. D.

ATHÉNÉE, temple, école, lieu consacré à Athéné ou Minerve. Un édifice de ce nom servait, dans Athènes, aux poètes et aux orateurs de lieu de réunion. L'empereur Adrien donna le même nom à une école fondée par lui sur le Capitole pour l'enseignement des hautes sciences, vers l'an de J.-C. 140 (Dio. Cas. LXXIII, 17). Des savans, des orateurs et des poètes y étaient logés et nourris; on s'y réunissait pour des exercices oratoires (*declamationes*) : le public venait y entendre les lectures que des écrivains faisaient de leurs ouvrages. S.

Dans les temps modernes on a donné le nom d'*Athénée* à plusieurs établissemens publics, scientifiques et littéraires, dont le plus connu en France est l'*Athénée royal de Paris*. Le premier nom qu'il a porté est celui de *Musée;* il fut institué en 1785 par Pilâtre de Rosier et autorisé par le gouvernement sous la protection de Monsieur, frère de Louis XVI, depuis Louis XVIII, et du comte d'Artois, depuis Charles X. Le *Musée*, dit d'abord *de Monsieur*, offrit dès sa fondation, une vaste et riche salle de lecture pour les hommes et les dames qui y étaient admis, une réunion de savans, d'hommes de lettres et d'artistes, pour prendre connaissance de tout ce qui se publie jour-

nellement d'intéressant, et pour entendre les leçons et les lectures de professeurs distingués. Le mouvement social et philosophique qui commençait alors à se faire sentir vivement dans toutes les classes de la société, donna une grande importance au *Musée*, ainsi qu'à l'échange de relations et d'idées dont il offrit l'occasion. Son premier local fut une enceinte dans la cour du Palais-Royal. Dans les séances des 12, 22 et 26 thermidor de l'an II et le 2 fructidor suivant, le premier rapport et le premier programme furent lus par l'architecte Dufourny. Peu après, il prit le nom de *Lycée*, et fut installé rue de Valois, dans le local qu'il occupe encore actuellement. Parmi les professeurs on remarquait d'abord, pour la littérature, La Harpe; pour l'histoire, Marmontel et Garat; pour la chimie et l'histoire naturelle, Fourcroi; pour la physique, Monge. A ces noms célèbres vinrent se joindre successivement, dans la chaire du Lycée, puis dans celle de l'Athénée, d'autres noms qui ne l'étaient pas moins, dans les divers genres où se sont illustrés ceux qui les ont portés. Plusieurs des cours de l'Athénée sont devenus, par leur publication, des ouvrages qui ont conservé et conserveront toujours un rang éminemment distingué. Dans les sciences : les cours de Fourcroi et de Cuvier; dans les lettres, le Lycée de La Harpe; le Cours de littérature italienne de Ginguené; de littérature dramatique par M. Nép. Lemercier.

L'administration de l'Athénée est confiée à un conseil nommé, à la pluralité des suffrages secrets, par les fondateurs et actionnaires, et composée habituellement d'hommes tenant un rang honorable dans la société.

Parmi les sociétés littéraires proprement dites qui portent le nom d'*Athénée*, la plus remarquable est l'*Athénée des Arts de Paris*. Il fut fondé en 1792, sous la dénomination de *Lycée des Arts*, et il a continué jusqu'ici sans interruption sa modeste et utile existence. Les excès et les exagérations du mouvement révolutionnaire avaient fait supprimer les associations d'arts et métiers, détruit les académies et les sociétés savantes, et fait fermer dans toute la France les établissemens consacrés à l'éducation de la jeunesse. Les institutions qui devaient plus tard, lorsque l'ordre social se reformait, les remplacer et continuer leur marche et leurs progrès, l'Institut et les sociétés savantes et littéraires qui, après lui, tiennent le premier rang, n'existaient pas encore. C'est dans ce moment de désorganisation générale que des savans, des littérateurs et des artistes fondèrent une société qui fut comme la transition entre cette époque déplorable et celle, plus heureuse, qui la devait suivre, société qui dès son début manifesta le dessein de s'opposer à la ruine des arts, en réalisant un projet d'éducation publique par la fondation de cours gratuits dans lesquels les connaissances scientifiques tendissent au perfectionnement des arts utiles. Parmi les premiers fondateurs du Lycée des arts, on comptait Lavoisier, Vicq d'Azir, Lalande, Condorcet, Valmont de Bomare, Parmentier, Hallé, Berthollet, Darcet, Fourcroi, Bigot de Préameneu, Millin, Sue, Daubenton, Vauquelin, Thouin, Mollard, Sédaine, Lesueur, Sicard, Des Essart, Cuvier, Desforges, Chaussier, Daleyrac, Ansiau, Moreau jeune, Ponce, Moreau-de-Saint-Méry, etc.

L'ouverture du Lycée des arts eut une grande solennité, et fut une sorte de protestation courageuse du talent et de la vertu contre les théories absurdes de l'ignorance et du vice, et qui tint en respect ceux-là même dont il contrariait le plus les projets insensés ou criminels. Le règne de la terreur n'effraya pas les membres du Lycée des arts; et, trois jours avant sa mort, Lavoisier reçut dans son cachot la couronne que lui portait une députation de cette société. Après la Terreur, elle célébra une pompe funèbre en mémoire de l'illustre victime de l'anarchie, et proclama, immédiatement après le temps affreux dont on sortait, le respect dû aux morts et le culte dont ils doivent être l'objet.

Cette société prit alors le nom d'*Athénée des arts;* une nouvelle installation eut lieu. Parmi les principaux membres qui la composaient alors, on voyait les généraux Abboville, Alexandre Berthier, Millet-Mureau, Missiessy, Rosily; les hommes d'état Chaptal, Abrial, Boissy-

d'Anglas, François de Neufchâteau, Portalis père, Talleyrand de Périgord, et beaucoup de savans jurisconsultes, d'hommes de lettres et d'artistes non moins distingués. Les femmes n'en étaient pas exclues; l'Athénée avait reçu dans son sein, entre autres dames célèbres, M^mes^ Dubocage et Constance Pipelet, aujourd'hui princesse de Salm. L'Athénée des arts, siégeant aujourd'hui à l'Hôtel-de-Ville, et alors à l'Oratoire, rendit long-temps de nombreux, d'utiles et modestes services, qu'il serait impossible d'énumérer ici, par ses encouragemens, ses rapports, les médailles et les témoignages qu'il distribuait. Ses séances littéraires et musicales et le compte rendu de ses travaux qu'il publie à peu près tous les ans, continuent d'être appréciés.

Quelques autres sociétés littéraires françaises portent le nom d'Athénée. A Paris, l'*Athénée musical*, l'*Athénée des dames*; dans les départemens, nous citerons l'*Athénée de Niort*, qui, par ses concours de poésie, a donné lieu à des productions remarquables. M. B.

ATHÉNÉE, né à Naucratis en Égypte, vivait au commencement du III^e^ siècle; il a été appelé le *Varron des Grecs*, à cause de son érudition variée. Le seul ouvrage d'Athénée qui nous soit parvenu, est intitulé les *Dipnosophistes*, c'est-à-dire les sophistes (ou les savans) à table. Vingt et un artistes ou littérateurs, parmi lesquels on compte des musiciens, des poètes, des grammairiens, des philosophes, des médecins et des jurisconsultes, sont supposés réunis dans une fête donnée par un riche romain nommé Laurentius ou Laurensis; dans leur conversation et dans les digressions nombreuses auxquelles ils se livrent, il est question de tout ce qui, dans les usages des Grecs, pouvait embellir un banquet : alimens et leurs diverses qualités, vins, parfums, guirlandes et couronnes de fleurs, vases, jeux, rien n'y est oublié. Les interlocuteurs citent au-delà de 700 auteurs; ils nous font connaître les titres, et quelquefois des fragmens fort curieux, de 2,500 ouvrages presque tous perdus aujourd'hui. Le Banquet des sophistes est divisé en 15 livres dont les deux premiers et le commencement du troisième nous manquent. Il a été publié pour la première fois par Alde l'ancien et Marc Musurus, à Venise, en 1514, in-fol. Depuis, on a regardé comme la meilleure édition d'Athénée celle de Casaubon, 1597 in-fol., et surtout la réimpression de 1657-1664, 2 vol. in-fol.; jusqu'au moment où Jean Schweighæuser fit paraître une nouvelle et savante récension de cet auteur, Strasbourg, 1801-1807, en 14 vol. in-8°.* Le commentaire de Casaubon y est reproduit, avec de nouvelles notes explicatives nécessaires pour l'intelligence d'un ouvrage renfermant tant de traits curieux qui rappellent les mœurs de l'antiquité. Une édition manuelle est celle qu'a publiée M. Guillaume Dindorf à Leipzig, en 1827 et suiv., 3 vol. in-8°; elle se distingue par une grande correction du texte, et dans les fragmens poétiques beaucoup de passages ont été rétablis avec une rare sagacité. Athénée a été traduit en français par Lefebvre de Villebrune; 1789-1791, en 5 volumes in-4°. H.

ATHÈNES, Ἀθῆναι, ville célèbre de la Grèce, aujourd'hui presque dépeuplée, mais qui comptait, avant l'insurrection des Hellènes, 12 à 15,000 habitans, et faisait un commerce peu considérable d'huiles, de cire, de soie, etc. *Voy.* ATTIQUE.

Suivant les traditions qui, seules, composent l'histoire primitive d'Athènes, les successeurs de Deucalion, Xuthus, Ion, père des Ioniens, l'Égyptien Cécrops, venu, dit-on, de Saïs dans l'Attique (*voy.* CÉCROPS), l'an 1550 avant J.-C., furent les plus anciens colons de ce pays et le firent passer de l'état sauvage à un certain degré de culture. Ainsi que Rome, Athènes fut d'abord soumise à des rois. Thésée, sans être le premier d'entre eux, était considéré, dans l'antiquité, comme le fondateur de la ville, parce qu'il y établit le centre de son gouvernement et qu'il réunit les quatre *dèmes* ou districts de l'Attique, jusqu'alors à peu

(*) *Athenæi Naucratitæ Deipnosophistarum Libri XV, ex optimis codicibus nunc primum collatis emendavit ac supplevit, novâ latinâ versione et animadversionibus cum Casauboni aliorumque tum suis illustravit, commodisque indicibus instruxit* Joh. Schweighæuser. A Paris et Strasbourg, chez Treuttel et Würtz.

près indépendans les uns des autres. Cette forme monarchique dura depuis Thésée (1300 avant J.-C.), jusqu'à Codrus, le dernier roi (1068). De 1068 à 752 se succédèrent treize archontes à vie, pris dans la famille de Codrus, et dont l'autorité héréditaire ne différait de celle d'un roi que parce qu'ils devaient rendre compte de leur administration. De 752 à 682, il y eut sept archontes de la famille de Codrus, dont le pouvoir durait 10 années. En 682 ces derniers furent remplacés par neuf archontes annuels (*voy.* Archontes.). C'est ainsi que le gouvernement passa des formes de la monarchie à celles de la république, changement dont les causes et les auteurs nous sont également inconnus ; mais cette administration des archontes n'était favorable qu'à une aristocratie oppressive, et ne produisit d'autre essai de constitution que le code criminel de Dracon, fameux par son excessive et inutile dureté. Enfin, heureusement pour Athènes, en 594, Solon fut élu archonte. Sa législation conçue dans le but d'abaisser une injuste aristocratie, sans lui substituer une démocratie pure, prépara l'avenir de sa patrie, en devenant aussi l'élément des troubles dont elle fut agitée après lui. La lutte s'engagea entre l'aristocratie jalouse et le peuple affranchi qui finit par l'emporter. Athènes, après avoir subi, de 561 à 510 la domination du chef du parti populaire et de ses fils (*voy.* Pisistrate, Hippias et Hipparque), délivrée de cette oppression nouvelle, modifia la constitution de Solon. L'esprit de démocratie régnait à Athènes, le principe opposé dominait dans la plupart des autres états; Sparte, Thèbes, Chalcis, Égine, se liguèrent contre la république. Celle-ci sortit de ce premier combat victorieuse et fière de sa force, au point d'en prêter le secours aux Grecs d'Asie révoltés contre Darius (500). Cette audace généreuse, en provoquant la vengeance des Perses (*voy.* Médiques (*guerres*), alluma contre eux ces guerres nationales qui rallièrent les peuples turbulens de la Grèce, les sauvèrent de luttes intérieures, et furent pour tous, pour Athènes surtout, le principe d'une grandeur qui n'est plus et d'une gloire impérissable. Dans toute cette période de la guerre des Perses (493-479), Athènes, grace au génie de Thémistocle, fonda sa véritable puissance, celle de ses flottes. Les tributs auxquels la république soumit la plupart des îles, ses mines, le produit de ses douanes et les ressources de son commerce, préparèrent cette époque brillante (470-430) pendant laquelle Périclès (*voy.*) embellit sa patrie de tous les chefs-d'œuvre des arts, en même temps qu'il donna lieu, par son besoin de popularité, aux excès de la démocratie. Athènes la favorisait partout et l'établissait même, dans les îles, par la violence. Cette conduite amena la guerre funeste du Péloponèse (*voy.*), qui dura vingt-sept ans (431-404) et se termina par la prise d'Athènes, par la destruction de ses murs et de sa flotte réduite à douze vaisseaux, et par la substitution d'une oligarchie de *trente tyrans* (*voy.*) à son gouvernement démocratique. L'année suivante cette oligarchie fut détruite par Thrasybule, qui rétablit la constitution de Solon, désormais impuissante. Peu d'années après, Athènes engagée de nouveau dans une guerre contre Sparte, recouvra sa supériorité sur mer en 393. Mais cette supériorité passagère ne donna point à Athènes une suprématie que ne pouvaient avoir désormais ni cette république, ni Sparte, ni Thèbes pour laquelle Épaminondas avait trop peu vécu. Athènes vit sa puissance ébranlée par la révolte de plusieurs îles, et bientôt par un plus redoutable ennemi, Philippe de Macédoine. Malgré les longs efforts de Démosthènes et le courage des Athéniens, la bataille de Chéronée (*voy.*), en 338, mit Athènes et toutes les républiques grecques sous la dépendance du roi. Depuis cette époque le sort d'Athènes fut lié à celui de la monarchie macédonienne. En vain, à la nouvelle de la mort d'Alexandre, en 323, Athènes essaya de rétablir sa liberté : tour à tour prise, occupée, reprise par ces généraux « *soldats sous Alexandre, et rois après sa mort* », elle ne commença à échapper à leur oppression qu'au moment où l'alliance de Philippe II avec Annibal eut tourné contre ce prince les armes des Romains, en 214. La guerre entre Rome et Philippe,

terminée en 197 par la défaite et l'humiliation de celui-ci, contraint de reconnaître l'indépendance de tous les états grecs, amena, en 196, la proclamation solennelle de cette indépendance par le consul T. Q. Flaminius, au nom du peuple romain. Mais la Grèce n'avait fait que changer de maîtres; et deux ans après la destruction du royaume de Macédoine, réduit en province romaine en 148, la Grèce entière subit le même sort, et devint *province d'Achaïe.*

Sous cette domination nouvelle, Athènes ne conserva de ce qui l'avait illustrée que ses écoles et ses monumens. Prise par Archélaüs, l'un des généraux de Mithridate (*voy.*), et par lui soumise à la tyrannie du sophiste Aristion, assiégée et prise enfin par Sylla, en 87, elle ne fut pas brûlée, mais livrée à un affreux pillage et à toute la fureur du soldat. Plus tard elle osa résister à un lieutenant de César, et César lui fit grace. Elle devint un lieu d'étude pour l'élite de la jeunesse de Rome et du monde civilisé : après la perte de son indépendance ce fut là toute sa gloire; elle la conserva longtemps. Flavius Julianus (l'*Apostat*), au IV^e^ siècle, puisait dans ses écoles l'amour de la philosophie et des doctrines du paganisme. Un édit de Justinien, en abolissant ces écoles, l'an 529, enleva à Athènes le faible attrait qui lui restait encore. Cette ville avait déjà cruellement souffert de l'invasion des Goths sous Valérien et Gallien (253-258), de la dévastation complète de son territoire par Alaric, en 396, et successivement des ravages des autres barbares du Nord. Depuis, souvent inquiétée par les brigands nomades du moyen-âge, elle fut prise et saccagée par les Normands de Sicile, en 1145. Enfin, après la conquête de l'empire de Constantinople, en 1203, par les Croisés latins, elle échut en partage à Othon de La Roche, gentilhomme bourguignon, qui reçut le titre de *grand-duc d'Athènes et de Thèbes.* Sa famille conserva cette principauté jusqu'au commencement du XIV^e^ siècle, et en fut dépossédée par les aventuriers catalans qui avaient ravagé l'Orient, sous la conduite de Roger de Flor. Ceux-ci, maîtres de l'Attique et de la Béotie, s'y rendirent redoutables pendant quatorze années; ensuite ils reconnurent volontairement la souveraineté du chef de la maison d'Aragon, roi de Sicile, et jusqu'à la fin du XIV^e^ siècle, Athènes demeura sous cette dépendance. Aux Catalans succéda la famille des Acciajuoli (*voy.*), originaire de Florence. Sous le gouvernement de ces nouveaux princes, Athènes se releva de ses ruines et devint la capitale d'un état considérable. En 1458, elle tomba au pouvoir de Mahomet II, qui admirait et respecta ce qu'elle avait de monumens. Peu d'années après, en 1465, Athènes fut surprise et pillée par Victor Capello, amiral vénitien. Depuis, elle végéta avilie, mais enfin tranquille, sous la protection du kislar-aga (chef des eunuques noirs). En 1821, délivrée par un coup de main, presque aussitôt reprise par les Turcs, délivrée de nouveau par les Hellènes, le 20 juin 1824, reprise encore par les Turcs, après un siége mémorable, le 5 juin 1827, Athènes a été évacuée par ses derniers maîtres à la fin de 1831, et paraît destinée à devenir la capitale du nouvel état grec.

Malgré tant de vicissitudes cruelles, Athènes, de toutes les villes de la Grèce, est encore la plus riche en monumens.

Le plus ancien et le mieux conservé, à l'exception de ses bas-reliefs mutilés dès le règne de Théodose-le-Grand, est le temple élevé en l'honneur de Thésée par Cimon, fils de Miltiade. Sa forme est celle d'un parallélogramme. Il est d'ordre dorique; il a 6 colonnes de front et 13 de côté, en tout 34, isolées du corps du temple, de manière à l'entourer d'un portique. Une de ces colonnes, fendue, la seule qui ait souffert de l'injure des siècles, a été bardée d'un cercle de fer. Les bas-reliefs qui ornaient la frise, dans les métopes, représentaient les exploits de Thésée. Ce temple, vénérable par son antiquité (de près de 2300 ans) et par sa conservation presque miraculeuse, a été le modèle du Parthénon. L'édifice, comme la plupart des églises grecques modernes, ne recevait de jour que par la porte. Depuis, transformé en chapelle grecque, sous l'invocation de saint Georges, il servait, en dernier lieu,

d'écurie aux mulets des Turcs et des Albanais.Le temple de Thésée couronne un mouvement de terrain au revers duquel est jetée la ville moderne; à l'exception du Parthénon dont les colonnes blanches et les frontons rompus se distinguent même d'Égine et du Pirée, ce temple est le premier monument que l'on remarque, en entrant dans la ville par la porte du Pirée. Il en est éloigné de quelques pas sur la gauche.

De là, en descendant à l'est, on rencontre presque au centre de la ville quelques colonnes encore debout devant un grand mur tout noirci par l'action des flammes, qui tant de fois ont désolé la ville. Ces ruines, que ne signale aucun reste d'inscription, paraissent être celles du temple d'Auguste, qui n'avait de colonnes qu'à l'une des faces et n'offrait d'ailleurs rien de remarquable. A peu de distance, au sud, sont les débris du temple de Jupiter Olympien, bâti, suivant la tradition, par Deucalion, relevé de ses ruines par Pisistrate, dégradé par Sylla, puis restauré, dédié à Auguste, et, enfin, reconstruit par l'empereur Adrien qui le consacra de nouveau à Jupiter Olympien. Ces débris antiques, masqués par des débris récens, se composent de quelques colonnes surmontées de fragmens d'architrave à inscription et disposées encore de manière à indiquer la forme de l'édifice en parallélogramme. Au sud de cette enceinte se trouve un monument octogone, connu sous le nom de Tour des Vents. Il est orienté, et sur chacune des 8 faces, dans un bas-relief d'un dessin peu correct, présente, sous la figure d'un génie ailé, l'un des vents de la géographie homérique : Zephyros (ouest), Boreas (nord), Euros (est), Notos (sud), Notos-Argestes (sud-ouest), Boreas-Zephyros (nord-ouest), Boreas-Euros (nord-est), Notos-Apeliotes (sud-est). De plus, trois petites têtes sculptées sur la corniche même, à chacune des faces, forment une rose de 24 vents, telle qu'on la trouve dans Vitruve. Toutes ces faces, même celles du nord, sont sillonnées par les lignes horaires d'un gnomon ou cadran solaire; peut-être le toit de l'édifice qui dut être horizontal supportait-il un style. Ce monument, qui n'a de remarquable que sa conservation, est l'ouvrage d'Andronicus Cyrrhestes.

A peu près au sud-est de la Tour des Vents est un très petit monument que sa forme circulaire et une vaine tradition ont fait nommer *Lanterne de Démosthènes.* Il fut construit l'an 335 avant J.-C., à l'occasion d'un prix remporté par la tribu Acamantide, dans l'un des combats de musique et de danse que les tribus athéniennes se livraient. Ce monument choragique, tout en marbre, à l'exception d'une partie du piédestal, est recouvert d'un dôme surmonté lui-même d'un ornement en forme d'aigrette. Il a, comme par miracle, échappé à la ruine d'un couvent de capucins aux murs duquel il tenait. Ce couvent, célèbre par son hospitalité envers les Francs, fut détruit en 1821, ainsi qu'une grande partie de la ville, par Omer-Vrionis, pacha de Négrepont. Non loin de là sont debout quelques colonnes ioniques, isolées; et, par terre, un magnifique chapiteau corinthien, de marbre blanc, détaché de l'une des colonnes de l'arc d'Adrien. Cet arc, aujourd'hui fermé, est compris dans les murs d'enceinte modernes, et les domine de plus de la moitié de sa hauteur. Il est d'ordre corinthien. Sur la frise de la façade du côté de la citadelle, on lisait en grec : *C'est ici la ville de Thésée;* sur la face opposée qui regarde aujourd'hui la campagne : *C'est ici la ville d'Adrien.*

En dehors de cet arc, sur un grand plateau qui s'étend jusqu'au torrent de l'Ilissus, s'élèvent les plus imposans débris qui décorent Athènes, 16 colonnes de marbre blanc, d'ordre corinthien, dont la hauteur est d'environ 20 mètres, reste d'un gigantesque et magnifique édifice qui paraît avoir été le Panthéon, ou le temple de tous les dieux, construit par l'empereur Adrien. Il est difficile aujourd'hui, d'après ces colonnes éparses, de juger de la forme et des dimensions de ce temple; cependant, on peut estimer à 120 le nombre de colonnes qu'il dut avoir. Parmi les 16 qui restent, 10 supportent une architrave sans frise ni corniche.

En remontant la rive droite de l'Ilissus jusqu'à un pont ruiné, on se trouve

par le travers du stade qui n'a plus ni gradins de marbre ni ornemens d'aucune sorte, mais dont la forme s'est parfaitement conservée. De là, en revenant à Athènes par la porte de l'est, on laisse à droite l'emplacement du Lycée. A cette porte même où venait aboutir un aquéduc d'ordre ionique, ouvrage d'Adrien, on trouve, à peu près, tout ce qui reste de ce monument: la première partie d'une inscription latine qui appartenait à cet aquéduc et qui est aujourd'hui placée du haut en bas dans le mur moderne, au-dessus de la porte. Ce mur est, en grande partie, composé de débris antiques, et présente çà et là de nombreux fragmens d'inscriptions grecques et latines. En le longeant, au dehors, depuis la porte de l'est jusqu'à la porte du Pirée, on laisse successivement à droite le chemin du Pentélique, celui de Marathon, celui qui menait aux jardins de l'Académie, au Céramique, et enfin la *Voie sacrée*. Si l'on s'avance au sud entre l'enceinte de la ville et les roches voisines, isolées sur la droite, on y rencontre une sorte de chambre cubique, des marches taillées dans le roc, et une surface aplanie qui peut être le Pnyx où se réunissait quelquefois le peuple d'Athènes. Puis on arrive au mont Musée presque égal en hauteur à celui de la citadelle, circonstance qui a souvent été funeste à Athènes dans les siéges qu'elle a soutenus. Son sommet est couronné par les débris d'un monument circulaire, en marbre blanc, orné de bas-reliefs peu remarquables, élevé en l'honneur de Caïus Philopappus dont on y voyait la statue, avec une inscription en témoignage des titres qu'il avait reçus de l'empereur Trajan. Enfin, sur la pente du mont de la citadelle, du côté du sud-est, on voit l'emplacement d'un théâtre qui peut être celui de Bacchus, autrefois destiné à la représentation des comédies et des tragédies. Au-dessus on trouve les ruines d'un monument, d'une époque antérieure à l'an 320 avant J.-C., élevé par Thrasyllus en mémoire d'une victoire qu'il remporta dans des jeux athlétiques. Ce monument, appuyé contre la roche de l'Acropole, se composait naguère de 3 pilastres surmontés d'un entablement dorique; l'intérieur est une niche creusée dans la roche et qui est devenue plus tard une chapelle grecque; puis des colonnes ioniques; les restes d'un portique à arcades, jadis le rendez-vous ordinaire des disciples de Zénon; et enfin, au sud-ouest, les débris d'un théâtre bâti en briques et en marbre blanc et qui paraît être celui d'Hérode Atticus.

Le bombardement continuel de la citadelle (*voy.* Acropolis) pendant le dernier siége, en 1826 et 1827, a cruellement maltraité les restes d'antiquités qui la décoraient encore. Les Propylées, ouvrage de Périclès, se présentent d'abord, comme le vestibule de l'Acropolis. Six colonnes de marbre blanc à la façade antérieure formaient cinq entre-colonnemens auxquels répondaient cinq portes dans le mur opposé. La pierre du plafond au-dessus de la porte du milieu a plus de 7 mètres de longueur. Six autres colonnes ornaient la façade postérieure du côté de la citadelle. A l'intérieur de celle-ci étaient, encore à la fin de 1826, les restes du temple d'Érechthée, d'ordre ionique et remarquable par ses caryatides. Il était double, c'est-à-dire qu'il se composait de deux temples l'un au-dessus de l'autre. Mais l'une des colonnes placées à l'angle, brisée par un boulet pendant le siége, entraîna la chute du plafond tout entier, et, en achevant de ruiner l'édifice, écrasa la veuve du général Gouras avec dix autres personnes réunies en ce lieu. Enfin il reste encore les débris vénérables du temple de Minerve, construit par Périclès; sa forme est celle du temple de Thésée. Il est d'ordre dorique; il avait 8 colonnes de face, 17 de côté, en tout 46; ces colonnes supportaient un entablement dont la frise, dans les métopes, était ornée de bas-reliefs aujourd'hui effacés. Le fronton antérieur, lorsque, en 1674, le marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, eut soin d'en faire prendre un dessin exact, conservait encore presque intact un admirable bas-relief représentant Jupiter entouré des dieux de l'Olympe. Le fronton postérieur était déjà tout dégradé. Aujourd'hui le Parthénon mutilé n'a plus de toit; coupé en deux parties presque symétriques, il présente l'aspect de deux moitiés de temple

qui pour se réunir attendent la main réparatrice d'un artiste. Puisse, en effet, la Grèce retrouver la gloire des arts comme son indépendance! A. L.

ATHLÈTE, en grec ἀθλητὴς, mot qui vient d'ἀθλέω, je lutte. Le nom d'*athlète* était donné par les Grecs à tous ceux qui combattaient pour les prix dans les jeux publics, de quelque manière que ce pût être, en exceptant les poètes, les historiens et les musiciens. Ce nom ne désignait à Rome que les lutteurs et ceux qui combattaient au pugilat; tous les autres athlètes avaient des noms particuliers. Ce fut le dictateur Sylla qui transporta ces jeux à Rome, afin, dit Appien, de délasser le peuple des fatigues qu'il venait d'essuyer dans la guerre civile et dans celle de Mithridate. Ils se montrèrent d'abord dans le grand cirque; mais bientôt on bâtit des amphithéâtres particuliers et des gymnases uniquement destinés à leurs exercices. Il ne faut pas les confondre avec les gladiateurs dont nous parlerons dans un autre article.

Les athlètes étaient fort considérés chez les Grecs : on écrivait leurs noms dans les archives publiques; les olympiades étaient désignées par le nom de celui qui avait été vainqueur; les poètes faisaient des pièces de vers en leur honneur; on leur érigeait des statues, et des inscriptions étaient gravées pour éterniser leur mémoire; enfin, les honneurs divins leur étaient accordés, et le peuple, malgré le soin qu'apportaient les magistrats à modérer son enthousiasme, mettait les athlètes vainqueurs au rang des dieux. Du reste, il faut remarquer que les athlètes n'étaient point des hommes vulgaires; et, quoiqu'on n'exigeât pas que leur naissance fût illustre, il fallait qu'ils prouvassent qu'ils étaient nés de parens honnêtes et libres. Les *agonothètes*, magistrats chargés des jeux, s'assuraient de leur naissance et de leurs mœurs. Cette recherche se faisait en public, dans le stade; les athlètes prêtaient serment; ils juraient de se soumettre à tous les exercices de l'institution athlétique, d'observer religieusement toutes les lois prescrites dans chaque sorte de combat, dont la fraude, l'artifice et la violence outrée étaient bannis.

Les athlètes combattaient nus, après s'être frottés d'huile et de poussière; c'étaient surtout les *lutteurs* et les *pancratiastes*. Les différentes sortes d'exercices ou de combats étaient la lutte, le pancrace, le pugilat, le ceste, la palestre, les courses à pied et en char.

Ces jeux n'avaient point été, dans l'origine, l'objet d'une profession particulière : ils faisaient partie des exercices militaires; les guerriers et les héros s'y livraient comme à un noble délassement de travaux plus sérieux. Ils les célébraient aussi pour honorer les funérailles des grands hommes; mais lorsqu'on eut établi à des époques fixes le retour de ces cérémonies, des hommes firent leur métier de l'adresse et de la force, et disputèrent périodiquement par vanité les prix et les couronnes que le peuple accompagnait de son suffrage, tandis que les philosophes regardaient ces victoires avec dédain.

Nous lisons dans Homère et dans Virgile la description des jeux qui accompagnèrent les funérailles de Patrocle et d'Anchise. Il y avait des prix non-seulement pour les vainqueurs, mais pour tous les combattans, et on en offrait même aux vaincus pour les consoler. Ces prix étaient des esclaves, des chevaux, des bœufs, des vases d'argent, des vêtemens, des armes, et même de l'argent monnoyé. Lorsque des jeux périodiques furent institués dans différentes villes, des prix furent aussi proposés pour exciter l'émulation des athlètes. Selon Pindare et Cornélius-Népos, c'étaient des couronnes d'or; cependant les jeux les plus célèbres de la Grèce, et qui acquéraient aux athlètes le plus de renommée, étaient ceux où les prix n'étaient qu'honorifiques et où les couronnes étaient d'olivier, comme aux jeux olympiques; de pin ou de laurier, comme aux jeux isthmiques ou pythiens. Au surplus, quand l'athlète avait reçu la couronne et la palme, il venait, précédé d'un héraut, recevoir dans le stade les applaudissemens et les acclamations des spectateurs. Ceux-ci lui jetaient des fleurs et lui faisaient des présens de chapeaux, d'écharpes, quelquefois d'argent; mais jamais assez considérables pour l'enrichir. A ce

triomphe en succédait un plus glorieux pour l'athlète lorsqu'il retournait dans son pays : ses compatriotes venaient au-devant de lui ; on lui formait un cortége qui entourait le char sur lequel il était monté portant les insignes de sa victoire, et il entrait dans la ville par une brèche que l'on faisait exprès au rempart. Des festins suivaient le triomphe ; les uns se faisaient aux dépens du public, les autres étaient donnés aux spectateurs eux-mêmes par les athlètes de distinction. Ils remplissaient les temples de statues, de boucliers et d'autres offrandes, et acquittaient ainsi les vœux qu'ils avaient faits pour obtenir la victoire.

L'un des plus célèbres athlètes dont la mémoire nous soit parvenue est le fameux Milon de Crotone qui assommait un bœuf d'un coup de poing et qui le mangeait à son dîner. En admettant qu'il y ait un peu d'exagération dans la force et dans l'appétit qu'on lui prête, on peut croire à sa bravoure, puisque les historiens le représentent comme vainqueur des Sybarites dont il détruisit la ville l'an 512 avant notre ère. Ces hommes, que l'on pourrait supposer adonnés à beaucoup d'excès, étaient au contraire sobres et tempérans ; saint Paul lui-même fait à ce sujet leur éloge. Ils supportaient avec une patience stoïque les privations et les fatigues, et toutes les conséquences de combats souvent dangereux et meurtriers.

Les médailles nous représentent les tables sur lesquelles on voit des vases d'où sortent les palmes destinées aux vainqueurs, et sur lesquelles on lit les noms des différens jeux ; les athlètes eux-mêmes sont aussi représentés sur beaucoup de médailles : on les voit sur les *contorniates* (*voy.*) que l'on suppose avoir servi de tessères ou de marques pour les jeux ou les cérémonies publiques.

Plusieurs monumens nous sont restés qui représentent des athlètes. Il y a dans la villa Albani une belle statue de marbre noir représentant un athlète qui tient un flacon d'huile pour s'en frotter et se disposer au combat. Sur un camée du cabinet de la bibliothèque royale, publié par le comte de Caylus, on voit Néron dans un char à quatre chevaux, représenté comme un athlète triomphant. Dans le jardin des Tuileries est un joli groupe de deux lutteurs, copié par Magnier, d'après le groupe antique de la galerie de Florence. On regarde aujourd'hui ces lutteurs comme deux des fils de Niobé ; ils sont cités comme tels dans une estampe de 1557. En effet, ils ont été trouvés dans le même lieu que les autres figures qui appartiennent à ce célèbre groupe, et ils n'ont pas les oreilles brisées comme les ont ordinairement les statues des athlètes et des pancratiastes. Les poètes disent que les fils de Niobé se livraient à différens exercices gymnastiques lorsqu'ils furent percés par les flèches d'Apollon. D. M.

ATHOR, Athyri, déesse égyptienne de première classe ; elle passait pour femme, quelquefois pour sœur ou pour fille, de Phtha ou Fta (le feu-lumière personnifié). D'après le système d'émanation qui caractérisait les religions orientales, cette fille-épouse de Fta s'est parfois trouvée classée auprès d'Amoun ou Knef, auprès de Fré, comme femme de l'un et de l'autre ; on voit même Athor se confondre avec le principe passif suprême de toute la création, Bouto (*voy.*), la plus haute déité féminine du Panthéon égyptien ; mais cette confusion n'est que partielle. Bouto représente la vase primordiale, génératrice de tous les êtres ; Athor fait partie de la Trinité révélée (Neith-Athor-Pooh), et rappelle l'eau, l'humide, la mer, la nue aqueuse, par opposition au feu, au sec, au ciel, à la sérénité. Par suite, cette eau, que la mythologie unit toujours au feu, devint l'onde lumineuse, la mer dans laquelle se mirent les étoiles, le bleu liquide qui reflète le bleu du firmament. Cette union divine, c'est celle d'Athor et de Fta, et presque toujours Athor est intimement unie à Fta dans les légendes. — Dans la seconde dynastie des dieux égyptiens on retrouve le nom d'Athor. Cette Athor subalterne (Athor II de quelques mythologues) représente l'eau physique, par opposition à la terre et comme un des cinq élémens qu'admettait l'Égypte. Athor, dit-on, signifie domicile d'Or (Haroéri ou Horus). Cette étymologie douteuse se lie à l'idée qui faisait de la

planète Vénus (représentée par Athor) un des domiciles du soleil. On retrouve aussi Athor dans une foule de scènes sculptées ou peintes sur les murailles des temples égyptiens; les plus belles sont des allaitemens d'Haroéri. Le vautour, l'ourée, les cornes de vaches, le disque, sont ses attributs ordinaires; quelquefois le vautour et l'ourée se combinent pour lui former une coiffure symbolique. Mais ce qui la distingue surtout, c'est la régularité de sa figure ornée d'oreilles de vache, vrai type de la beauté memphitique, et presque toujours peinte de face, chose rare en Égypte. VAL. P.

ATHOS (MONTE-SANTO), montagne et presqu'île de la Grèce, entre les golfes de Contesse et de Monte-Santo. On aperçoit de très loin dans la mer cette péninsule élevée qui a 26 lieues de tour. Anciennement elle renfermait cinq villes; actuellement on y trouve un grand nombre de couvens grecs, dont plusieurs sont bien bâtis et entourés de jolis jardins. Les moines de ces couvens mènent une vie austère; ils ne tolèrent dans la presqu'île aucune femme, ni même un quadrupède femelle. Quelques-uns s'occupent à peindre des images saintes. Leurs bibliothèques ne contiennent que des manuscrits ascétiques. Ces cénobites reçoivent beaucoup d'aumônes; ils ont des fermes auprès de Salonique, et paient au sulthan une somme de quelques mille francs par an. Les jardins, cultivés avec soin par les moines, produisent d'excellens fruits.

Xerxès avait fait percer l'isthme qui unit la presqu'île d'Athos au continent, pour passer avec sa flotte par ce canal, au lieu de doubler la péninsule dont les parages offraient beaucoup de danger aux vaisseaux. Ce canal est depuis longtemps comblé. D-G.

ATKINS (sir ROBERT), d'une famille noble du comté de Glocester, naquit en 1621, et fut, de 1661 à 1679, l'un des grands juges d'Angleterre. Son plaidoyer en faveur de lord Russel lui fit beaucoup d'honneur, mais il ne sauva pas son client, et l'année suivante (1684) il mit ce même zèle à défendre sir Williams, orateur de la chambre des communes. Après la révolution de 1688 à laquelle Atkins prit une part importante, il devint président du collége de finance, et, en 1690, orateur de la seconde chambre du parlement. Il mourut en 1709, et laissa divers ouvrages sur la législation et le droit public des Anglais.

Son fils ROBERT, né en 1644, mort en 1711, embrassa et défendit dans ses écrits des opinions contraires à celles de son père. S.

ATLANTES, statues d'homme servant à supporter un entablement. Ce mot vient sans doute d'Atlas (*voy.*). Les atlantes, comme les caryatides, sont généralement terminés en gaînes. Les caryatides placées sur la tour de l'horloge dans la cour du Louvre et sculptées par Jean Goujon sont des modèles en ce genre; l'Hôtel-de-Ville de Toulon présente également deux atlantes sculptés par Le Puget et qui sont d'une admirable facture. Les restes des monumens anciens de l'Italie laissent peu de traces de ce genre de décoration; les seules que l'on rencontre se trouvent au temple d'Agrigente, en Sicile, et quelques traces sur l'arc de triomphe de Constantin, à Rome, font présumer qu'il s'y en trouvait aussi; mais c'est en Grèce que l'on rencontre ce genre de décoration.

Les atlantes du temple d'Érechthée sont les mieux conservés que l'on connaisse. Depuis, les architectes de la renaissance employèrent avec succès, sur leurs monumens, des atlantes ou des caryatides. P-T.

ATLANTIDE, île qui donna son nom à la mer Atlantique (*voyez*). Suivant une tradition très répandue dans l'antiquité, elle fut engloutie par les eaux, il y a environ douze mille ans. Platon, dans le *Timée*, nous en a laissé la description suivante, qu'il tenait, dit-il, d'un prêtre égyptien : « L'île Atlantique était plus grande que l'Asie et l'Afrique ensemble. Elle était située dans la mer Atlantique, en face les colonnes d'Hercule. Il y avait des rois puissans qui non-seulement régnaient sur cette magnifique contrée, mais encore sur toutes les îles adjacentes, sur une grande partie de l'Afrique jusqu'en Égypte, et sur toute l'Europe occidentale jusqu'à la Tyrrhénie. Ils cherchaient à asservir le reste de notre hémisphère, lorsqu'il survint d'affreux

tremblemens de terre suivis d'un déluge. Ces peuples divers furent tous engloutis dans les abîmes, et dans l'espace d'un jour l'Atlantide disparut. »

Plusieurs savans modernes affirment que cette Atlantide ne pouvait être que l'Amérique*. M. Fabre d'Olivet, qui a essayé d'approfondir la question, croit qu'elle était différemment figurée, et qu'elle s'étendait beaucoup plus vers le pôle austral auquel elle tenait peut-être, et beaucoup moins vers le pôle boréal. « A cette époque, dit-il, c'est-à-dire il y a près de douze mille ans, le globe terrestre n'était pas dans la situation où nous le voyons. Le pôle boréal, au lieu d'être élevé, était abaissé au contraire dans la même proportion, à peu près de vingt-trois degrés, et laissait dominer le pôle austral; de manière que la masse des eaux qui pèse aujourd'hui sur ce pôle, pesait sur le pôle opposé et couvrait principalement la partie nord de l'Amérique, peut-être jusqu'au 5^{e} degré. Il est également présumable que sur notre hémisphère, les mers s'étendaient jusqu'au 60^{e} degré et couvraient toute la partie nord de l'ancien continent, depuis la Norwège jusqu'au Kamtchatka. Au moment le plus florissant de l'empire Atlantique, et lorsque cet empire allait achever la conquête du monde, une horrible catastrophe eut lieu. La profondeur des temps a pu nous en dérober les causes, mais elle n'a pas empêché le bruit d'en retentir jusqu'à nous. » L. D. R.

Le savant Bailly publia en 1779 des *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, in-8°; mais son système fut trouvé plus ingénieux que solide. On peut consulter aussi l'*Essai historique et critique sur les Atlantiques*, par Fréd. de Bær. Paris, 1762, in-8°. L'auteur cherche à établir les rapports et la conformité qu'il y a entre l'histoire de ce peuple et celle des Hébreux. Mais connaît-on l'histoire des habitans de l'Atlantide? V-VE.

ATLANTIQUE (MER). Elle baigne les côtes occidentales de l'Europe, sert, à l'ouest, de limites à cette partie du monde, la sépare de l'Amérique dont cet océan baigne les côtes orientales, et s'étend d'un pôle à l'autre. Dans l'antiquité cette mer n'avait point été explorée : ce n'est que depuis 5 siècles qu'on la traverse; actuellement c'est la mer la plus fréquentée par les navires des puissances maritimes de l'Europe et de l'Amérique. La largeur de cette mer, entre les deux parties du monde, varie, suivant les saillies des terres et les golfes, de 800 à 1600 lieues; en quelques endroits elle est même de 18 à 1,900 lieues. La longueur de cette mer équivaut à la moitié de la circonférence du globe; au sud de l'Amérique et de l'Afrique elle communique avec la Mer-Pacifique. Quelques mers intérieures, telles que la mer Baltique et la Méditerranée, ne sont que d'immenses golfes de l'Océan-Atlantique. Il reçoit les eaux de quelques-uns des plus grands fleuves de la terre, tels que l'Elbe, le Rhin, la Loire, la Garonne, le Tage, en Europe; le Saint-Laurent, l'Orénoque, le fleuve des Amazones, le fleuve de la Plata, en Amérique. Ses eaux entourent quelques archipels, tels que les îles Britanniques, les Açores, les Canaries, les Antilles, et des îles isolées, comme l'Islande, Terre-Neuve, Madère; mais en général l'Océan-Atlantique renferme moins d'îles et d'archipels dans son sein que la grande mer du Sud. Tous les ans de grandes masses flottantes de glaces, dont quelques-unes ont une épaisseur et une longueur effrayante, sont portées dans cette mer par les courans, du pôle du nord à l'équateur, et se fondent peu à peu, avant d'atteindre le midi de la zone tempérée. D'énormes troupes de poissons se portent également, chaque année, du nord vers l'équateur, en fréquentant surtout les parages voisins des continens; cependant il paraît que toutes ces troupes ne viennent pas du nord et qu'il y en a qui naissent dans les parages même où on les rencontre. Plusieurs expéditions ont été entreprises par l'Angleterre pour découvrir la communication de l'Océan-Atlantique avec la grande mer du Sud, par le nord de l'Amérique; mais l'expérience a prouvé aux navigateurs que ce passage ne peut être que de peu d'utilité aux marins, à cause des glaces qui encombrent une grande partie de l'année la mer polaire. Diverses parties de la mer Atlantique ont des noms spéciaux; il sera fait

(*) Nous avons réfuté cette opinion dans l'article AMÉRIQUE, t. I, p. 577 et 578. S.

mention des principaux dans des articles à part. Les Carthaginois étant les premiers qui se soient hasardés dans cet océan lui ont donné, à ce qu'il paraît, ce nom d'Atlantique, à cause du voisinage de l'Atlas des rives de Carthage d'où ils entraient dans cette mer. Quoique ce nom soit tout-à-fait impropre, il a pourtant été consacré par l'usage, et on chercherait en vain maintenant à le rectifier. D-G.

ATLAS (mythologie), Titan, fils de Japet et de Clymène, frère de Prométhée, d'Hespéros ou d'Hyas, fut métamorphosé en montagne, soit par Jupiter, contre lequel il s'était déclaré pendant la lutte des Titans contre ce dieu, soit par Persée, auquel il avait refusé l'hospitalité lors de son expédition contre les Gorgones. La tête de Méduse suffit pour opérer la transformation. A partir de ce jour, Atlas supporta sur ses épaules le poids du ciel. Plus tard, on retrouve Hercule prenant un instant la place d'Atlas, tandis que ce dernier va lui chercher les trois pommes d'or des Hespérides, et obligé de recourir à la ruse pour que le gigantesque Titan reprenne son fardeau. On donne pour femme au vieil Atlas tantôt une Océanide anonyme, tantôt sa nièce Hespéris; il en eut sept filles dites *Atlantides* et quelquefois Hespérides. Des sept Atlantides, six eurent des dieux pour amans : une seule, Mérope, fut la femme d'un mortel. Quelques mythographes nous montrent Atlas emporté par les vents et prenant enfin une étoile pour domicile. VAL. P.

ATLAS (librairie), collection de cartes géographiques. Gérard Mercator paraît avoir été le premier qui ait employé ce terme de l'ancienne mythologie pour désigner une collection semblable. Faute d'un autre terme aussi court, les géographes ont adopté l'innovation de Mercator, et actuellement le mot *atlas* sert à désigner, non-seulement une collection de cartes géographiques, mais aussi des vues, des plans, etc. Toutes les planches réunies d'un ouvrage prennent le titre d'atlas qu'on donne même à des collections de tableaux historiques, généalogiques, etc. Le grand format employé pour les atlas a reçu le nom d'*atlantique*, et ce terme sert dans la librairie et les arts. La plupart des grands voyages paraissent aujourd'hui avec accompagnement d'un atlas. C'est un luxe qui ajoute beaucoup à l'agrément du lecteur et qui abrége les descriptions; mais il renchérit aussi les livres, et quelquefois c'est un accessoire aussi dispendieux qu'inutile. Les anciens n'ont pas connu cette invention commode. D-G.

ATLAS (géographie). Depuis la plus haute antiquité on désigna sous ce nom les montagnes de l'Afrique, situées entre le grand désert de Sahara, la Méditerranée et l'Océan. Les anciens regardaient le principal sommet de l'Atlas comme la plus haute montagne du monde, puisqu'ils le représentaient sous la figure d'un homme portant le ciel sur ses épaules; et cependant le point culminant de l'Atlas n'a que 12,000 pieds métriques ou 4,000 mètres *.

On doit comprendre en un seul système que l'on peut appeler *atlantique* toutes les montagnes de l'Afrique qui bordent l'Océan-Atlantique et la Méditerranée, depuis celles qui portent le nom de *Montagnes-Noires*, près du cap Bojador, au sud des îles Canaries, sous le 26^{e} degré 12 min. 3 second. de latitude septentrionale, jusqu'à l'extrémité orientale du désert de Barcah. Ce que l'on nomme proprement Atlas est un groupe

(*) Les sommités des différentes chaînes de l'Atlas, au-dessus du niveau de l'Océan, ne sont connues que d'une manière approximative; cependant on peut en prendre une idée par les points ci-après :

	mètres.
Points culminans du Grand-Atlas, dans l'empire de Maroc..	4000
Le *Ouannasseris* ou *Ouannacherich*, sur le territoire d'Alger.	3000
Points culminans de la chaîne du *Jurjura* ou *Guraïgura*. *Id.*	2000?
Col de *Tenia*, dans le Petit-Atlas..... *Id.*	1000
Points culminans du Petit-Atlas..	1650
Sommet occupé par la ville de Médeya.....	1000
Le *Zaouan*, point culminant dans le royaume de Tunis.....	1400
Point culminant de la chaîne de *Tarhona*, dans le royaume de Tripoli.....	900?
Hauteur moyenne de la chaîne du Gharian..... *Id.*	500
Point culminant de la chaîne du Gharian..... *Id.*	1,000?
Point culminant du *Mont-Akhdar*..... *Id.*	600?

de plusieurs chaînes parallèles ou ramifiées, qui reçoivent différens noms des géographes. Le *Grand-Atlas* est la chaîne qui traverse l'empire de Maroc : c'est entre la capitale de cet empire et la ville de Fez qu'elle atteint sa plus grande hauteur; ses principaux sommets sont couronnés de neiges perpétuelles. Le *Petit-Atlas* est la chaîne qui commence à Tanger, près du détroit de Gibraltar, et se prolonge jusqu'au golfe de Sidre ou Sidra : on y remarque les monts *Gharian;* plusieurs rameaux s'en détachent sous les noms de monts *Haroudjé,* que les Arabes distinguent en *Haroudjé-el-Açouad* ou Haroudjé-Noir, et en *Haroudjé-el-Abiad* ou Haroudjé-Blanc, qui vont se terminer dans le désert de Libye. La troisième chaîne de l'Atlas est celle des monts *Ammer*, qui sépare le pays des Berbers du territoire algérien de Titéri, et qui joint le Grand et le Petit-Atlas aux monts Haroudjé.

Le Grand et le Petit-Atlas présentent des cols appelés *portes* ou *passages* et fréquentés par les voyageurs qui se rendent dans les vallées, ou par les caravanes qui se dirigent vers le désert. Le plus connu de ces passages est le *Babaouan* dans le Grand-Atlas, aux environs de Maroc; il est bordé par des montagnes fort élevées que la neige couvre une partie de l'année, et par des rochers perpendiculaires dont la base est garnie de forêts peuplées de bêtes féroces. Pour aller d'Alger à Constantine, on traverse la chaîne du *Jurjura* par un défilé ou passage nommé *Biben* ou la *Porte de fer*. Il a 400 pieds de longueur; dans quelques endroits il est tellement resserré qu'il n'a que 6 pieds. Les écueils qui le bordent s'élèvent perpendiculairement à 5 ou 600 pieds de hauteur.

La nature des roches qui composent le Grand-Atlas est peu connue : cependant, à en juger par quelques points qui ont été observés, on peut dire qu'il est formé de gneiss, sur lequel repose un calcaire de sédiment inférieur, qui a subi un tel soulèvement que ses couches, d'horizontales qu'elles étaient primitivement, sont devenues presque perpendiculaires.

Le Petit-Atlas est mieux connu, du moins dans les environs d'Alger et dans la partie des états barbaresques soumis aujourd'hui aux Français. La roche la plus inférieure de cette chaîne est le schiste talqueux et le gneiss, qui appartiennent au terrain de sédiment le plus ancien, ou à l'époque appelée intermédiaire. Le schiste supporte le gneiss; il renferme des masses considérables de calcaire saccaroïde ou de marbre blanc. Le gneiss ne contient aucune autre roche; mais M. Rozet, officier au corps des ingénieurs-géographes, a observé que les montagnes de gneiss sont moins élevées que celles de schiste et que leurs profils sont plus arrondis. Dans la partie qui dépend du territoire d'Alger, la masse des montagnes est composée de marnes schisteuses alternant avec des calcaires marneux.

Les côtes à l'est et à l'ouest d'Alger, les côtes aux environs d'Oran, et les contreforts au sud du Petit-Atlas, sont formés de calcaires, de grès, de gypses, et d'autres roches de sédiment supérieur, analogues, non pas à ceux des environs de Paris, mais à ceux de la Provence et des dernières pentes, aux pieds des Apennins. On y trouve des coquilles fossiles de différentes espèces, appartenant aux genres *peigne*, *bucarde* et *huître*. La grande huître surtout, appelée *ostrea elongata* (Lam.), s'y trouve en quantité immense. Ces calcaires et ces grès, qui forment des collines, paraissent s'étendre jusqu'au désert de Sahara. Les sables de ce désert, selon M. Rozet, ne doivent être autre chose que ceux qui se montrent sur plusieurs points, à la partie supérieure du terrain *tertiaire* ou de sédiment supérieur, qui ont pris là un développement extrêmement considérable, et au-dessous duquel les grès et les calcaires existent en couches horizontales, recouvrant la marne bleue.

M. Rozet n'a vu aucune roche volcanique dans la portion du Petit-Atlas qu'il a visitée; mais dans la bande de collines qui borde au nord la plaine de Métidja on trouve, entre les ruines de l'antique *Rustonium* et le cap Matifou, des porphyres trachitiques, roches d'origine ignée qui se sont fait jour à travers les grès et les calcaires, et, en les soulevant, ont donné aux couches de ceux-ci, qui sont sur tous les autres points par-

faitement horizontaux, une inclinaison de 15 à 20 degrés vers le nord-est. Ces porphyres se présentent en masses irrégulières et forment des écueils le long de la côte. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les schistes talqueux sur lesquels s'appuient les grès et les calcaires ont été soulevés avant ceux-ci, puisque les uns et les autres sont en stratification transgressive, c'est-à-dire inclinés en sens inverse.

Tout le sol de la plaine de Métidja est formé de dépôts de transport anciens, présentant des couches horizontales de marne argileuse et de cailloux roulés, parmi lesquels se trouvent de gros blocs de pierre.

Les monts Ammer paraissent être formés des mêmes roches que le Petit-Atlas.

La chaîne du mont Gharian, qui s'étend parallèlement à la côte, depuis la hauteur du golfe de *Cabès* ou *Kabbs*, appelée jadis la *Petite-Syrte*, jusqu'aux environs de Tripoli, est en général formée de calcaires recouverts de dépôts de basalte, roche volcanique qui y présente plusieurs sommets de forme conique.

L'Haroudjé - Blanc (*Haroudjé-el-Abiad*) est une suite, un ensemble de monticules isolés par bandes, s'élevant au milieu d'une vaste plaine. Ces montagnes, formées de calcaire, sont riches en coquilles marines fossiles et en dépouilles de grands animaux marins qui indiquent une formation ancienne dépendante peut-être du terrain de sédiment inférieur. L'Haroudjé-Noir (*Haroudjé-el-Açouad*), le mont Ater des anciens, qui s'étend sur une longueur d'environ 80 lieues, est séparé du précédent par une plaine de 20 à 25 lieues de largeur; il est peu élevé, mais ses sommets inégaux alternent avec des ravins étroits et profonds, obstrués par des roches qui s'en détachent fréquemment. Il doit son aspect noir à la quantité de basaltes qui couvrent ses cimes.

Tout annonce que l'Atlas est riche en métaux utiles ou précieux. Le *Djebal-Hiddir*, dans le Grand-Atlas, abonde en mines de fer; toutes les chaînes qui s'étendent dans l'empire de Maroc paraissent receler, non-seulement ce métal ainsi que l'antimoine, mais le plomb, le cuivre et l'argent; on trouve du mercure, aux environs de Tunis. Il est probable que si la civilisation était répandue sur les diverses parties que l'Atlas couvre de ses ramifications, ces richesses minérales seraient exploitées avec avantage.

Les chaînes et les rameaux de l'Atlas forment un grand nombre de bassins dont les cours d'eau, parmi lesquels on n'en trouve aucun de navigable, se perdent soit dans l'Océan, soit dans la Méditerranée, quelquefois même dans des lacs; ceux qui descendent de la chaîne qui borde le désert vont se perdre dans les sables. En commençant par la partie occidentale de l'Atlas nous trouvons le *Tensif*, de 80 lieues de cours; la profonde et rapide *Morbéa* ou *Morbéja* qui en a 60; le *Sebou* ou *Mahmore*, de la même longueur et encaissé entre des bords escarpés; le *Moulouïa* qui, malgré ses 100 lieues de cours dans la saison des pluies, a mérité dans l'été le nom de *Fleuve-sans-Eau* (*Bahr-Belama*); le *Chellif* qui a plus de 100 lieues de longueur, et le *Medjerda* qui, après un cours de 80 lieues, va porter dans le golfe de Tunis la vase qui obstrue son embouchure. Les trois premières de ces rivières se jettent dans l'Océan et les autres dans la Méditerranée, tandis que dans un vaste bassin fermé de tous côtés par les monts Ammer, Andammer et Mégala, le *Djédyd* ou *Djiddi*, va se jeter, après un cours de 70 lieues, dans le *Melgig*, lac marécageux de 10 lieues de long sur 8 de large, qui ne paraît pas avoir d'écoulement.

La végétation est très variée dans toutes les chaînes qui composent le groupe de l'Atlas; nous y jeterons un coup d'œil rapide. Les rameaux du Grand-Atlas sont séparés par des plaines que l'on regarde comme les plus riches du monde en céréales. Les vallées y sont garnies d'orangers, de pêchers, d'abricotiers, d'amandiers et de grenadiers. Au-dessus de ces vallées commence la région des forêts, à laquelle succèdent celle des graminées et celle des neiges. Les forêts se composent principalement de sept espèces d'arbres et d'arbustes : l'olivier sauvage, le genevrier de Phénicie et le té-

rébinthe occupent la région inférieure; le chêne-liége, le chêne à glands doux, le peuplier blanc et le pin de Jérusalem se trouvent au-dessus. Les flancs du Petit-Atlas sont presque partout garnis de forêts, tandis que les cimes se couvrent de plantes herbacées. Les bords des rivières sont ombragés de lauriers, d'oliviers, de cyprès et de lentisques. Cette dernière plante se rencontre çà et là dans la plaine inculte qui sépare le Grand du Petit-Atlas. Les monts Ammer sont couverts de forêts presque jusqu'à leur cime; les vallées des monts Gharians sont les seules qui produisent le safran qui se répand de là dans tout l'Orient.

Nous ne parlerons pas de tous les animaux qui habitent les différentes régions de l'Atlas, ce serait répéter ce qui a été dit à l'article AFRIQUE; il nous suffira de rappeler qu'on y rencontre des lions, des léopards, l'élégante gazelle et le singe difforme. Au mont *Selelgo*, dans le Grand-Atlas, les singes sont tellement nombreux qu'ils se rassemblent en troupes redoutables. D'énormes serpens surtout y sont l'effroi du voyageur.

Les Arabes qui habitent aux environs du passage appelé la Porte-de-Fer se nomment *Oran-Oura*, *Beni-Ebben* et *Beni-Ortou*; le reste de la chaîne du Jurjura est occupé par les *Kabaïls*. Les *Beni-Ammer* doivent leur nom aux monts Ammer; le Djebel-Auras, sur le territoire de Tunis, renferme une race d'hommes blanche aux cheveux blonds, que l'on regarde comme issue des anciens Vandales. Le Petit-Atlas est habité par les *Berbers*; les *Coucos* se tiennent aux environs de Bougie; les *Chillouhs* sont disséminés dans le Grand-Atlas; enfin les *Bédouins* se répandent sur les limites du désert, et de là dans les différentes parties de l'Atlas. *Voy.* BARBARESQUES. J. H-T.

ATMÉIDAN, *voy.* CONSTANTINOPLE.

ATMOMÈTRE (de ἀτμὸς, vapeur), instrument de physique pour mesurer l'évaporation de l'eau. La partie principale de l'appareil est une chaudière de métal dans laquelle l'eau est chauffée jusqu'à un certain degré. Il est difficile d'obtenir des résultats exacts avec des instrumens de cette espèce. D'après les expériences de Halley, 233 grains d'eau qui, selon ses calculs, tiennent un espace d'un 35^{me} de pouce cube anglais, s'évaporent dans deux heures de temps dans une journée d'été. M. de Saussure se servait pour ses observations d'un autre instrument qui consistait dans une toile tendue sur un cadre, et ses observations ont donné ce résultat qu'à égales hauteurs du thermomètre et de l'hygromètre, et à une densité de l'air trois fois moindre, l'évaporation sur les montagnes est le double de celle qui a lieu dans les vallées. Voir l'*Essai sur l'hygrométrie*, par de Saussure (*voy.* HYGROMÈTRE). *C. L.*

ATMOSPHÈRE, de deux mots grecs, ἀτμὸς, vapeur, et σφαῖρα, sphère. L'atmosphère est cette couche immense d'un fluide élastique, d'un gaz connu sous le nom d'*air atmosphérique*, qui entoure notre globe de toutes parts, qui est emporté avec lui dans l'espace, le suit dans toutes ses révolutions, et, se modelant sur toutes ses sinuosités, se retrouve dans ses plus grandes profondeurs, sur les plus hautes montagnes, toujours semblable, à la densité près. Il faut admettre que, pour constituer le gaz atmosphérique, l'oxigène, l'azote, l'acide carbonique, la vapeur d'eau (*voy.* ces mots), sont simplement à l'état de mélange, malgré la différence des poids spécifiques; cette différence n'est point en effet assez considérable pour opérer la séparation de leurs molécules. Les gaz oxigène et azote paraissent exister dans des rapports constans : on n'a pas de données bien exactes sur les proportions du gaz acide carbonique; le plus généralement elles varient de deux à trois millièmes. Quant à la vapeur d'eau, ses proportions varient à l'infini; dans la zone torride, selon John Dalton, la vapeur d'eau fait équilibre à une colonne de mercure qui varie de $0^m,016$ à $0^m,027$; dans nos climats, en hiver, elle n'existe guère que dans une proportion telle qu'elle fait équilibre à $0^m,002$ de mercure (*voy.* BAROMÈTRE); en été ces proportions augmentent au point qu'elle fait équilibre à plus de $0^m,014$ de mercure. Cette différence entre les proportions de vapeurs aqueuses sous l'équateur et dans nos latitudes fait que celles-ci affluent sans cesse de la zone torride

vers les zones tempérées et froides, et fournissent abondamment la matière des pluies continuelles de ces latitudes. S'ajoute-t-il d'autres gaz à ceux que nous venons d'énumérer? Jamais on n'a trouvé mêlé à l'air atmosphérique des quantités notables d'hydrogène. MM. Gay-Lussac et de Humboldt affirment que, s'il en existe une petite quantité, elle ne dépasse pas deux millièmes; aussi n'est-ce point par l'hydrogène contenu dans l'atmosphère qu'on peut expliquer la formation des pluies d'orages ou d'autres phénomènes. John Dalton admet de plus parmi les principes constituans de l'atmosphère des *fluides métalliques* d'une nature ferrugineuse et doués de propriétés magnétiques; ces gaz échappent, par la hauteur où ils se tiennent, aux recherches des physiciens; M. Biot a donné quelque poids à cette opinion en établissant, sur l'existence de ces fluides, une nouvelle théorie des aurores boréales. Sans partager cette opinion, nous devons dire que, d'après la difficulté qu'on éprouve pour expliquer certains météores qui prennent naissance et se développent dans le sein de l'atmosphère, il est permis de présumer que la constitution de cette dernière n'est point parfaitement connue. Elle peut, en effet, être considérée comme un vaste laboratoire où la nature exécute continuellement des combinaisons. En effet, ne reçoit-elle pas tous les produits atténués et volatilisés des corps terrestres qui y sont mêlés, agités, séparés de mille manières différentes? Sous ce point de vue l'air atmosphérique paraît un chaos, un mélange confus de vapeurs minérales, de molécules végétales et animales.

L'atmosphère, résultant du mélange de gaz pesans, est nécessairement pesante; on évalue son poids sur un point à l'aide du baromètre. Avec cet instrument on démontre qu'une colonne d'air fait équilibre à une colonne de mercure de même base, qui est haute de $0^{m},765$ (28 pouces), ou à une colonne d'eau de $10^{m},40$ (32 pieds). Puisque l'atmosphère est pesante, elle presse tous les corps qui sont à la surface de la terre; elle nous presse donc, et cette pression a été évaluée, d'après la superficie de notre corps, à un poids de 16,447 kilogr. (33,552 liv.). Nous ne sommes point incommodés d'une pression aussi considérable parce qu'elle s'exerce en tous sens; c'est en effet une propriété des gaz et des liquides, et on le démontre par l'expérience, de presser également dans tous les sens, aussi bien de bas en haut, que latéralement et que de haut en bas. Si notre corps, qui n'offre qu'une superficie de $5^{m},60$ (15 pieds), supporte un poids si considérable, combien doit être immense celui qui est supporté par la terre, dont on évalue la superficie à 509,072,546 millions, 965 mille mètres carrés; on suppose ce poids d'environ 5,287,120,040 millions de kil. Il est inutile de faire observer que ces évaluations ne sont et ne peuvent être qu'approximatives; mais elles sont loin d'être sans intérêt, puisque la connaissance de ce poids immense de l'atmosphère et de sa pression dans tous les sens, pression qui est nécessairement en raison de son poids, fait facilement comprendre les terribles effets des ouragans. La pression exercée par l'atmosphère varie presque à tous momens pour divers points du globe, et cette inégalité explique les différens courans qui s'établissent dans l'atmosphère et que nous exposerons au mot Vents. Cette inégalité de pression pour notre corps peut être de 1,684 kilogr. (3,436 liv.); on conçoit de suite combien cette différence doit devenir considérable quand on l'évalue pour le point de la terre où elle a lieu. Si nous lui supposons une superficie de trois millions de mètres carrés, la différence du poids de la portion d'atmosphère qui presse cet espace avec celui de l'atmosphère environnante, sera de 3,559,000 kilogr. Qu'on s'imagine maintenant toute la masse atmosphérique se précipitant dans cet espace avec une pression que nous avons évaluée à cinq quintillions de kilogr., et l'on comprendra comment le choc de l'air dans les trombes et les ouragans (*voy.* ces mots) peut renverser une ville de fond en comble. Il est bien digne de remarque que nous puissions supporter sans accidens graves des différences de pression si considérables, surtout quand elles sont subites; car l'homme peut vivre et vit sous des pressions beaucoup moin-

dres. Ainsi à Quito la pression atmosphérique n'est exprimée que par une colonne de mercure de 0^m,543 (20 pouces 1 lig.), et pour les habitans de la métairie d'Antisana par une colonne de mercure de 0^m,569 (17 po. 4 lig.). Quand, en 1804, M. Gay-Lussac s'éleva dans un ballon à une hauteur de 7,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, le baromètre descendit dans sa nacelle à 0^m,33 (12 po., 1.7 lig.). Les phénomènes de la vie sous une pression aussi peu considérable sont notablement troublés : la respiration est courte et haletante,à cause de la rareté de l'air; on s'évanouit avec la plus grande facilité au moindre effort que l'on fait; on a des envies de vomir; le sang, qui n'est plus maintenu dans les vaisseaux par la pression habituelle, se porte vers la peau dont les veines se gonflent : de là des hémorrhagies nasales et même éruption du sang par la peau. Au fur et à mesure qu'on s'élève, le poids de l'atmosphère va donc en décroissant, et l'atmosphère a sans doute des limites, du reste assez difficiles à déterminer (*voy.* Air). A une hauteur de 70,000 mètres (16 lieues), il y a certainement encore de l'air, et assez dense pour réfléchir la lumière solaire et produire le crépuscule. Si la vie s'entretient à des hauteurs aussi considérables que celles que nous venons d'indiquer, à plus forte raison la combustion peut y avoir lieu, et sir Humphrey Davy a reconnu par l'expérience que le soufre peut encore brûler à une hauteur de près de 26,000 mètres. Les corps solides peuvent à une hauteur bien plus considérable acquérir une température assez intense pour devenir rouges et lumineux, et même pour entrer en fusion. Ces dernières considérations sont essentielles pour donner l'explication de certains météores qui apparaissent dans l'atmosphère.

On l'a dit à l'article Air, deux corps ou agens, le calorique et l'électricité, par leur présence au milieu de l'atmosphère, la modifient sans cesse. Le premier, selon la manière dont il est réparti à la surface du globe, produit la différence des saisons et des climats, et fait varier les principes constituans de l'atmosphère, en faisant varier sans cesse les proportions de vapeur d'eau qu'elle contient. C'est à Franklin et à Saussure qu'on doit la remarque importante que l'atmosphère est toujours chargée d'électricité. Lorsque l'air est calme et pur, il donne toujours des signes d'électricité vitrée; mais s'il est chargé de nuages ou agité, il manifeste l'électricité vitrée et la résineuse (*voy.* Électricité). Au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère on voit baisser la température; ainsi le thermomètre de M. Gay-Lussac, dans sa nacelle, marquait 9°—0 centigrades, tandis que sur les bords de la Seine il indiquait la température élevée de 27°,75. En même temps que la température baisse, les proportions de vapeur d'eau diminuent de plus en plus; la tension électrique augmente au contraire graduellement. A cette grande hauteur où était parvenu M. Gay-Lussac ou au sommet des Cordillères, le ciel paraît absolument noir; les étoiles fixes y brillent d'une lumière tranquille et tout-à-fait semblable à celle des planètes. Rien de beau, rien de majestueux comme le ciel vu de cette manière.

Il résulte de la densité des couches inférieures de l'air atmosphérique que si les astres exercent quelque action sur l'atmosphère, ils doivent agir plus fortement et presque uniquement sur cette couche inférieure. Aussi l'observation atteste que c'est presque elle seule qui supporte les influences de ces astres, et c'est uniquement au milieu de cette couche atmosphérique que se montrent la plupart des phénomènes qui sont du domaine de la météorologie; aussi M. Delamark a-t-il nommé cette partie inférieure de l'atmosphère *région des météores*. L'atmosphère, pesant comme nous l'avons dit et s'appuyant partout sur la surface du globe, doit affecter la même forme que lui (*voy.* Centripète et Centrifuge); elle doit peser plus sur les pôles qu'à l'équateur, quoiqu'elle y ait moins d'épaisseur, mais à cause de l'immense différence de température; elle y est beaucoup plus dense, de sorte que, de l'équateur où l'action continuelle du soleil raréfie sans cesse l'air, aux pôles, l'atmosphère va graduellement en augmentant de poids. Il existe aussi proba-

blement une différence entre la pesanteur de la *calotte atmosphérique australe* et celle de la *boréale*, au moins dans la région des météores. En effet, la première, en contact avec une plus grande masse d'eau, y est moins raréfiée par l'action du soleil, et doit par conséquent être un peu plus pesante que la seconde. C'est à l'aide de ces considérations que nous pourrons expliquer les vents réguliers. A. L-D.

ATMOSPHÉROLOGIE, science qui traite de l'atmosphère, de ses qualités, de ses phénomènes, et des changemens auxquels elle est soumise. Cette expression qu'on a substituée à celle de *météorologie*, autrefois usitée, est beaucoup plus convenable. *Voy.* OBSERVATOIRE.

ATOMES*. La doctrine des *atomes* remonte à une très haute antiquité. Cette doctrine a dû se présenter à l'esprit humain dès qu'il voulut fixer son attention sur les deux grands phénomènes d'une *matière animée* et d'une *matière inanimée*. Dans les animaux et dans les végétaux, tout naît d'un *germe;* ce germe renferme en lui la plante ou l'animal; il croît et s'étend; il atteint ensuite sa maturité; puis, étant dans sa force accomplie, il s'y maintient durant un temps jusqu'à ce que la force qui l'avait produit, cette force inconnue qui était dans le germe, l'être indivisible, le germe du germe, venant à décliner, la plante commence à se faner, et l'animal à dépérir.

Une fois rentré dans la poussière, ce germe, ayant perdu sa force motrice, l'être de son être, qui l'obligeait de paraître sous telle forme et avec tel caractère, plutôt que sous toute autre forme et avec tout autre caractère, cesse aussitôt d'avoir un nom, d'être une existence séparée; et il se découvre alors un grand mystère. Dans le germe tout est unité : la plante est une, l'animal est un, les parties forment un tout indivisible de la plante ou de l'animal : telle partie peut périr avant la plante ou avant l'animal; la plante ou l'animal peuvent naître imparfaitement sans telle ou telle partie; cependant il n'y a pas de plante ou d'animal sans correspondance de la partie au tout, sans unité fondamentale. Le germe renfermait les membres qu'il a développés en les mettant au dehors : ce ne sont pas des emprunts faits à la nature extérieure; c'est une nature intime qui se produit en dehors; c'est une puissance organique, c'est-à-dire une puissance qui ne s'adjoint pas ses membres par juxtaposition, *mais qui les tire de son* propre fonds et qui existe dans l'unité des membres. Cependant, dès que l'animal ou la plante périt, aussitôt cette merveille a une fin; la force s'est retirée avec la puissance qui produisit cette admirable structure, où rien n'était dû au hasard, où tout existait dans l'unité. Les membres se disjoignent, l'être a cessé d'exister : ce n'est plus une plante, ce n'est plus un animal; il n'y a là nulle unité; tout est désorganisé; la nature extérieure s'empare du cadavre et l'adjoint à son pouvoir de décomposition; de nouvelles adjonctions se font, mais sur un autre plan; au lieu du germe vivant, un et indivisible, c'est la divisibilité à l'infini.

Ces atomes n'ont de réalité que dans l'infinie divisibilité, que dans la décomposition infinie; ils entrent dans des compositions déterminées; ce sont autant de petits mondes, des molécules de mondes. Ce qui fait un monde, un système matériel, c'est le centre vers lequel ce monde gravite, roulant sur son orbite; un atome n'est pas un *être*, comme le germe, mais il est un *système;* il est en petit ce que les corps dont se compose le système du monde sont en grand; il a en lui quelque chose des lois qui meuvent ces corps; il *possède une force poussant au centre* par la gravitation, et une force qui fuit le centre et pousse vers la circonférence.

Les atomes ont des rapports avec eux-mêmes; mais, de plus, ils sont en rapport avec d'autres atomes, comme les corps sont en rapport avec d'autres corps, ce

(*) Cet article, encore plus dogmatique qu'historique, établit et développe un système auquel *nous croyons devoir rester entièrement* étrangers; mais il renferme de profondes études, des idées qui sont le fruit d'une force d'abstraction peu commune et des rapprochemens curieux entre les philosophies indienne, grecque et moderne dont nous n'avons pas voulu priver nos lecteurs exercés à l'intelligence de ces matières, pour lesquels le nom de l'auteur est déjà une recommandation. J. H. S.

qui constitue leur équilibre; car la même force qui régit les atomes au dedans les régit aussi au dehors; une loi de gravitation les attire, une loi d'équilibre les fixe en présence par une force de répulsion non moins puissante que celle de l'attraction. Ensuite les atomes sont inégaux, d'après leurs combinaisons secondaires; ils sont différemment attirés et sous diverses formes, d'après des influences lumineuses et ténébreuses; ils sont soumis à la puissance du mouvement et de la pénétration universelles, puissance qui régit la matière, et qui, de l'état de non-condensation absolue, la fait arriver à l'état de condensation plus ou moins grande. Par suite de cette inégalité et de ces combinaisons, les atomes sont plus ou moins absorbés par d'autres atomes dans des combinaisons prépondérantes et plus hardies. Ainsi naît un système en grand; les grandes masses de la nature se forment et se composent, et ces masses elles-mêmes, entrant en rapport entre elles, sont fixées dans un équilibre mutuel, par cette force qui se mêle à toute chose, force qui fait tout exister, tout subsister, et que, faute d'une autre dénomination, nous désignons par les deux actions contraires, par l'attraction et par la répulsion; mais force bien réellement unique, centrale et inconnue. Elle semble contraster, dans cette double manifestation, avec l'autre puissance, également inconnue, qui réside dans le germe unique, le germe vivant de la plante ou de l'animal. L'une est appelée *mécanique*, parce qu'elle est surtout dans la dimension de l'espace; l'autre est appelée *organique*, parce qu'elle est surtout dans le développement du temps; l'une opère par adjonctions, l'autre en se développant de son intérieur même; mais quoique ces forces soient très distinctes, l'une composant les choses inanimées, l'autre produisant les êtres doués de vie, le principe *inconnu* dans ces deux forces doit être *unique*.

Entre les germes qui composent l'unité de l'être vivant et les atomes qui forment la molécule du système de l'univers, il y a une notable différence. Les uns se développent d'une manière organique par suite de leur vie interne; les autres se combinent d'une manière mécanique par suite de leurs forces constitutives. Les germes vivans se séparent d'eux-mêmes aussitôt que le roi du corps se retire du monde et congédie ses membres; alors ces membres ne lui appartiennent plus, et toutes les molécules de cette organisation se débandent, comme des troupes qui, licenciées, rompent les liens de la discipline. Il n'en est pas ainsi des atomes, de ces masses petites ou grandes qui entrent dans la composition du système de l'univers. Ceux-là ne se séparent que par suite d'une extrême violence; ils ne sont pas issus d'un centre commun, mais ils ont gravité vers un point central, et ils lui restent fidèles. Ce n'est jamais par une révolution interne que périt un monde, en s'usant comme le corps organisé : c'est toujours par le choc que lui fait subir une masse hostile, par quelque dérangement dans une partie quelconque du système de l'univers. Et encore en se disjoignant ces masses, séparées par la violence, ne rentrent pas dans leur état primitif; elles deviennent les sujettes de quelque autre système matériel auquel elles se subordonnent; n'ayant jamais vécu, une destruction totale ne saurait jamais non plus les atteindre. Il n'y a que ce qui a vécu qui puisse mourir.

Le double phénomène de la matière organisée et de la matière inorganique, de la vitalité et du mécanisme dans le corps et dans l'univers, ce phénomène a été scindé en deux. Ici une secte de *vitalistes* a nié les principes du mécanisme et a attribué des organes aux choses mêmes, considérant la nature entière comme un grand animal, qui aurait vécu de toute éternité, se dévorant et se reproduisant lui-même à l'infini. Là une secte d'*atomistes* a nié le principe vivifiant et n'a vu dans les phénomènes de l'organisme qu'une combinaison de la matière; réduisant le tout à des proportions mathématiques, elle n'a aperçu que des figures, des formes, et non pas des êtres et des existences idéales qui prenaient la forme des existences réelles. Ainsi les uns ont voulu expliquer le monde comme ils avaient expliqué l'animal; les autres ont voulu expliquer l'animal comme

ils avaient expliqué le monde, en n'y voyant qu'une agrégation d'atomes. La recherche de l'unité qui est dans l'esprit humain s'est ici fourvoyée, car les vitalistes ne comprenaient pas le monde, et ceux qui avaient quelque idée du système du monde n'entendaient rien à l'animation; ils ne pouvaient s'élever à la conception de l'esprit pur, de cet esprit qui féconda l'abîme et dans la pensée duquel résidaient les lois de l'univers, de cet esprit dont vient le souffle de vie et dont vient la force; c'est lui qui crée toutes les choses en réagissant contre sa force productive, c'est-à-dire en maintenant le monde et les êtres vivans dans les bornes de l'espace et du temps.

Si, maintenant, nous consultons l'histoire pour lui demander dans quel pays s'est développé, de préférence, un système quelconque des atomes, dès les jours de la haute antiquité, deux contrées de l'Orient fixent, avant tout, notre attention, l'Inde et la Phénicie; mais comme la Phénicie dérivait sa science de la Chaldée, il est très probable que le système des atomes ne fut aussi, chez les Phéniciens, qu'une importation de la Chaldée. Malheureusement les monumens littéraires chaldéens ont péri aussi bien que les monumens phéniciens. Les trésors de la littérature indienne seuls se déroulent à nos regards dans toute leur richesse. Un océan de science nous apparaît dans la philosophie des Brahmanes.

Dans la langue sanscrite, le *germe vivant* s'appelle le *Vîdjam*, et le *petit monde de la molécule inanimée* porte le nom de *mâtra*, c'est-à-dire ce qui est *mesurable*, du mot *mâ*, mesurer; et tel est aussi le sens primitif du mot latin *materia*. L'esprit créateur, selon le système des Indiens, n'est pas matériel, il n'a pas forme et figure; mais il a en lui la capacité de revêtir un nom, de s'engendrer lui-même en lui-même. Ceci a lieu par la semence fécondante, par les formes de l'espace et du temps, qui n'ont pas encore réalité externe, qui n'ont pas encore apparu comme la semence des êtres organiques dans le développement du temps, et comme le mouvement des atomes dans l'espace; mais qui existent déjà dans l'esprit suprême, puisqu'il se féconde lui-même, pour naître de lui-même. Ainsi la matière existe dans un Dieu immatériel, mais non matériellement; elle y existe seulement en capacité et en substance.

Le système des *mâtras*, se trouve développé dans les *Upanichads*, ou dans les mystères de la théologie, qui font partie des Védas. D'après ces Upanichads, l'esprit suprême pénétrant dans les profondeurs de son être, s'y montre sous un point de vue double; il est le grand *lui* et la grande *elle*, l'être et la substance de l'être, l'esprit divin et la nature divine; ainsi il se féconde lui-même en lui-même; ainsi il naît lui-même de lui-même. Il est le *premier-né*, c'est-à-dire le fils de Dieu, né de Dieu, la personne brillante qui dissipe les ténèbres. Il se développe par la pensée, jusqu'à ce que, grandi et mûri dans sa propre pensée, cet être divin sort de lui-même, *pense* et *parle*, produit les choses par la pensée et par la parole, puis *entre* en esprit dans les choses pour les soutenir. Dans tout ce qu'il soutient il a pénétré par la semence: il a tout fécondé; il est partout dans les germes, et il croît ainsi dans les germes. Ce monde a été semé par *lui*; avec son esprit il a fécondé les mondes, et ensemencé, pour ainsi dire, le vaste champ de toutes les existences.

Tandis que les spiritualistes de l'Inde ne reconnaissent que des germes et des atomes nés et produits dans l'esprit incorporel, les matérialistes de cette contrée ont grossièrement transformé la conception spirituelle en une conception matérielle. Une secte même, celle des adorateurs du *mrityu*, de la mort, dont il est parlé dans l'Upanichad qui porte le nom du *vrihad aranyaka*, établit la mort ou le vide, le néant, pour premier principe; affamé et ne trouvant pas d'aliment, le néant se reproduit lui-même sous la forme d'êtres vivans qui servent à le nourrir. Ainsi la mort engendre la vie, et ces atomes, qui sont le produit de la mort, n'ont qu'une apparence de vie; la mort est l'esprit réel qui réside en eux.

Les contemplations de ce genre qui se rencontrent dans les Upanichads, durent, dans la suite, céder la place aux raisonnemens des philosophes, dont le

point de départ se trouve établi dans les mêmes Upanichads. Ces doctrines nous sont devenues accessibles par les importans travaux du savant Colebrooke, auxquels il faut joindre deux excellens petits ouvrages, le *Gymnosophiste* de M. Lassen, et le *Sancara* de M. Windischmann fils.

Tous les systèmes de la philosophie indienne parlent de cinq *tan-mâtras*, ou de cinq molécules infiniment subtiles. Ces molécules échappent à la perception des sens; elles ont un corps éthéré; elles sortent de l'être incompréhensible que les sens ne peuvent pas apercevoir et que la pensée elle-même ne peut saisir. Quand la divinité s'est fécondée en s'abîmant, par la pensée, dans la profondeur de son esprit, elle engendre, en elle-même, son propre fils, le premier-né. Celui-ci, dès qu'il est sorti du sein de la divinité pour expulser les ténèbres et remplir le lieu qu'elles occupaient, vainqueur des ténèbres, se renferme dans la matière première, qui a perdu la qualité ténébreuse et qui est devenue transparente. Il brise cette enveloppe par la force de la pensée; puis, ayant apparu de nouveau, il devient le créateur du système des mondes. Alors cette vaste intelligence (ce *bouddhi* puissant) s'étant posé comme le *moi* universel, disant : « Je suis » et « Je suis tout », se développe successivement sous trois formes de l'existence, dans les trois temps, dans les trois mondes, dans les trois qualités. Il tire de la profondeur de son Moi les *cinq tan-mâtras*, ou molécules infiniment subtiles; en causant une transmutation dans leurs formes incorporelles, il opère la production des cinq grands élémens. L'être qui s'est posé lui-même comme la figure des mondes, qui va produire les mondes sur le type de sa personnalité divine, cet être universel profère la parole de l'existence. Le son devient le principe de l'élément éthéré, qui a la qualité d'être *audible*, de pouvoir être entendu. Puis cet être incompréhensible, voulant entrer en communication avec le monde extérieur par la qualité du tact, produit en lui cette qualité; aussitôt l'air est répandu par son souffle divin et cet air a la tangibilité pour attribut. Voulant voir, il entre dans la vue, et dissipant l'obscurité, il distingue la figure; dans l'air encore clair-obscur est ainsi produit, par la métamorphose de l'air, l'élément lumineux, le feu, qui a pour qualité de rendre apparentes toutes les choses. Voulant goûter les alimens et se reproduire sous forme du corps, dans la semence animée, il produit l'élément de l'eau par une transformation du principe lumineux : dans cette eau il place le germe de la fécondation et de l'alimentation universelle; la qualité principale de l'eau est la saveur. Enfin voulant recevoir le parfum exhalé des êtres et des choses, voulant humer la flamme du sacrifice, la fumée de l'être immolé, le corps de l'aliment issu de l'eau, il respire pour ainsi dire cette odeur universelle; l'élément de l'eau, qui a été fécondé par sa semence vivifiante, subit une métamorphose; la terre naît, ayant la qualité de l'odeur. Tels sont les cinq *tan-mâtras* ou molécules : le son, le tact, la forme, la saveur et l'odeur; l'esprit apparaissant sous figure de l'homme universel, du créateur sous figure humaine, se met en contact avec les élémens constitutifs de l'univers : il parle, et l'éther est là; entré dans l'éther qu'il a fécondé par la parole, il en sort pour pénétrer dans l'air au moyen de l'attouchement; sortant de l'air il entre dans l'élément igné, pour faire paraître les figures. Les êtres jusque là n'avaient été accessibles qu'au son et au toucher; puis sortant de l'élément du feu il entre dans celui de l'eau, il veut goûter un autre être et se perpétuer dans un autre être; ayant fécondé les eaux il s'incorpore, il s'emprisonne définitivement dans un corps terrestre ou grossier; il y reçoit, par le sens de l'odorat, l'holocauste des êtres créés et sert lui-même d'aliment, étant celui qui mange et qui est mangé, le prêtre et la victime.

Tels sont les cinq tan-mâtras, les cinq molécules de toutes les existences élémentaires, subtilement ou grossièrement matérielles; tous sont des sensations, à l'exception du son, qui ouvre la série des existences par la parole articulée; tous ils composent une matière subtile, délicate, impalpable, invisible, incompréhensible; par eux le créateur se met en rapport avec la création, qui est le pro-

duit de la métamorphose de ses sensations; car elles sortent de leur subtilité native pour entrer dans une matérialité correspondante à leurs qualités.

Sur la théorie des tan-mâtras, les atomistes et les sensualistes de l'Inde ont fondé toute leur théorie de la production du système de l'univers, en retranchant l'esprit suprême, le Créateur. Le Tanmâtra-Sarga, la production moléculaire, a été, pour eux, le type sur lequel ils ont formulé le développement entier de l'existence.

La philosophie rationnelle de l'Inde discute la nature de ces molécules primitives, tantôt pour n'y voir que de simples attributions de la créature animale, les qualités de l'être matériel; tantôt pour les considérer dans l'unité primitive des atomes élémentaires. Comme Gautama, à l'exemple des Upanichads et des cosmogonies, elle distingue deux choses : un germe vivant, existant immédiatement dans la semence et médiatement dans l'œuf, et une réunion de molécules, dans lesquelles il y a un moteur caché, le moteur des mondes, la cause inconnue, que les athéistes présentent comme donnée dans la matière ou dans l'atome même, que les théistes représentent comme indépendant de la matière ou de l'atome. Ainsi les philosophes ont été conduits, quand ils ont voulu admettre une suprême intelligence, motrice de l'univers, à nier la doctrine de l'unité, qui existe dans les Upanichads et dans les cosmogonies spiritualistes, pour admettre deux principes contraires, Dieu et la matière, existant de toute éternité, et dont l'un est le moteur de l'autre.

Canada, qui a dégagé le système des atomes renfermé dans la philosophie de Gautama, et qui l'a placé à la tête des productions, a comme lui doué les atomes élémentaires de la faculté des sensations; mais il n'admettait pas le dualisme de Gautama, une intelligence suprême, cause inconnue de la production de l'univers, qu'elle a tiré d'une matière qui était en contraste avec la souveraine intelligence. Ainsi il reconnaît l'éternité des atomes, mais il rejette l'éternité de l'esprit. S'il avait osé être complètement conséquent avec lui-même, l'esprit n'eût été, à ses yeux, qu'une modification de l'existence des atomes composés sous forme de l'homme et de l'univers; alors il aurait considéré l'esprit comme la sommité de la puissance totale de la sensation, qui est la qualité de la matière. Dans son système, ce qui est organique ou le *corps*, ce qui est inorganique ou la *masse*, et ce qui est sensitif et compréhensif, formant l'être incorporé qui se pose en face des masses ou en face de lui-même, pour se concevoir lui-même, tout cela, dans son système, est le produit de l'*agrégation;* en cela il n'y a nul moteur vivant indépendant du corps, nulle force cachée, indépendante de la masse. L'existence, en général, a deux formes : elle est éternelle, dans les atomes; elle est temporelle, dans les agrégats. C'est un complet matérialisme, seulement on y nie l'entière divisibilité de la matière.

Cette doctrine a été évidemment empruntée par les Bauddhas et les Jaïnas, à la philosophie de Gautama et de Canada, au rationalisme et au matérialisme indien. La religion des Jaïnas et des Bauddhas est la seule qui soit fondée sur l'athéisme systématique, et sur une véritable apothéose de la nature humaine; elle a emprunté, aux sectes religieuses de l'Inde, une foule de divinités subalternes, dont le Bouddhisme a fait des hommes déifiés.

Les Bauddhas sont des réalistes déterminés : ils nient les abstractions rationnelles et les idées spirituelles, ils ne connaissent que des individualités; cependant ils admettent le raisonnement logique et tirent des conséquences par déduction. Leur premier principe est le *vide :* le tout est vide (*sarva sunya*); dans ce vide sont les *atomes*, auxquels ils donnent le nom d'existences élémentaires (les grands élémens, *Mahabhutas*); de ces atomes ils rejettent le tanmâtra éthéré ou la molécule du son, parce qu'ils ne croient pas que la parole, comme figure de l'idée, ait influé sur la formation des choses. Ces atomes, ils les combinent tout autrement que les matérialistes de l'école de Canada : ceux-ci admettent diverses agrégations et figures d'atomes; les Bauddhas ne voient partout qu'une seule et même formation atomistique des cho-

ses. Cependant ils croient à un *dedans* des choses, à une pensée intelligente, à un *chitas;* mais ce *dedans,* c'est une abstraction absolue, une raison purement négative; ils traitent cette pensée comme un objet réel, mais cet objet n'a aucun rapport avec le monde extérieur, et n'existe que pour lui seul, dans une spéculation infructueuse. Dégager cet esprit subjectif pour en faire un être objectif étranger au corps, pour le faire remonter dans le vide, sans le faire communiquer avec les atomes qui peuplent le vide, tel est le but constant des méditations de leurs saints. Pour cela ils admettent un espace suprême, un vide absolu; là se sont élevés, par la force de leur contemplation, les pensées intelligentes de ces saints hommes, de ces *Bouddhas*, dénommés d'après le principe de l'intelligence, *bouddhi*, qui est renfermé dans leur pensée (le *chitas*). Mais cette pensée n'a pas le moindre rapport avec le monde; les Bouddhas entrent dans un vide suprême et absolu, que l'on peut considérer comme un *Adi-Bouddha,* un *Bouddha suprême.*

Il est vrai que les Bauddhas ont souvent cherché à se défendre du reproche d'athéisme, en adoptant quelques idées spéculatives des Brahmanes. Ainsi ils ont fait de leur Adi-Bouddha une sorte de Logos; ils l'ont marié avec la nature, qui renfermait le principe des atomes; et ils leur ont donné un fils, le créateur. Mais quand on examine de près tout cet échafaudage, on voit que leur Bouddha primitif est un être abstrait, sans puissance, et qui réside dans une pensée improductive; que le vide est bien réellement leur premier principe, et qu'ils admettent, dans ce vide, l'éternité des atomes.

L'ensemble des doctrines bouddhistes est certainement très curieux, et chacune de leurs sectes mériterait un examen détaillé (*voy.* Bouddhisme). Les personnes qui voudraient avoir une notion plus détaillée de leur doctrine sur les atomes pourront consulter les savans mémoires de M. Hodgson, insérés dans les *Recherches asiatiques* de Calcutta et les *Transactions* de la société asiatique de Londres.

Les Jaïnas offrent des rapports frappans avec les Bauddhas : il est probable que c'est une de leurs sectes. Suivant les Jaïnas, l'esprit vital est un pouvoir incorporé dans un double corps, dans celui de la pensée pure, et dans un corps des affections de l'ame; puis il a pénetré dans le corps élémentaire : doctrine évidemment empruntée à l'ancien brahmanisme, quoique avec des modifications. L'univers est sans commencement et sans fin, éternel, provenu de lui-même, toujours renaissant de lui-même. L'esprit est quelque chose d'abstrait et de général, qui s'est individualisé dans tous les corps, mais qui est sans puissance quelconque sur leur formation. Au fond, ils admettent le dualisme. C'est l'être animé, qui n'anime rien, c'est le *Jîva,* l'esprit vital, partout *un* dans tous les êtres vivans, et l'*Ajîva,* l'être inanimé, qui existe pour lui-même, aussi bien que l'esprit vital. Ils considèrent l'esprit comme l'antithèse absolue de la matière; l'un est indépendant de l'autre ; mais l'esprit est engagé dans la matière, dont il ne se dégage que par la contemplation ascétique, pour devenir *Jina,* esprit libre, esprit absolu. Arrivé au point suprême du Jina, ce Jina vit dans le même espace suprême, dans la même sommité du vide que le Bouddha, et, comme le Bouddha, le Jina n'a aucune influence sur la matière. Le Adi-Jina ou le Jina originel est, comme l'Adi-Bouddha, un être sans personnalité aucune, une réalité purement imaginaire, et qui, au fond, se résout dans une figure du vide. La seule réalité, ce sont les atomes, qui sont infinis, individuels, *un,* absolus. Tout corps est produit par l'agrégation d'atomes d'une seule et même espèce. Comme les Bauddhas, ils rejettent les combinaisons atomistiques de l'école de Canada. La création, c'est la réunion ; la dissolution, c'est la disjonction des atomes. Dans les atomes ils admettent cependant une capacité active, qui produit, et une capacité passive, qui se laisse influence, et se disjoint quand l'action a cessé. Il y a donc, au fond, deux espèce d'atomes : ceux dans lesquels réside une *force inconnue,* et les atomes sans force et sans puissance, mais qui reçoivent l'empreinte des autres.

Beaucoup plus inconséquente que la doctrine des Bauddhas, celle des Jaïnas

offre cependant des particularités qui lui appartiennent en propre. L'empirisme vulgaire, fondé sur le sensualisme, qui ne croit qu'en ce qu'il voit, est déjà chez eux assez développé. Il est vrai qu'ils n'ont pas encore fondé là-dessus un système d'immoralité : au contraire, leur morale, comme celle des Bauddhas, est pure et austère; ils n'ont qu'un seul but, celui de devenir *Jina*, de délivrer l'esprit de vie, le *Jiva* qui réside en eux, et de se débarrasser du poids de l'univers.

« Il ne faut pas croire à ce que l'on entend, il faut croire à ce que l'on voit »; telle est une de leurs maximes fondamentales. Au fond, elle serait destructive de toute tradition sacrée et profane, s'ils n'étaient pas inconséquens avec eux-mêmes, en ajoutant une foi absolue à l'histoire de leurs anciens saints.

Cet empirisme grossier n'est devenu complètement systématique que chez les *charvacas*, qui sont les principaux *nasticas* ou athées, niant tout être, sans cependant admettre le scepticisme, car ils croient à ce qu'ils voient; mais ils croient que tout ce qu'ils voient est une modification de la matière. Ces sectaires, dont on connaît un grand nombre de subdivisions, disent qu'il n'y a de réel que les atomes élémentaires : ils excluent l'éther, ainsi que les Bauddhas et les Jaïnas, parce que l'éther n'est ni visible, ni tangible, et qu'il est étranger à toute affection des sens. Invisible et non existant dans les élémens, l'esprit existe dans les corps organiques, non pas distinct, mais *identique* avec ces corps mêmes. Ils croient à un corps qui est esprit, à un corps qui pense et qui parle, à un esprit qui est corps. La pensée n'est qu'une modification des atomes élémentaires réunis sous la forme de corps; or, cette pensée n'est au fond que la sensation; et, avant M. de Tracy, ils ont soutenu que nos idées n'étaient autre chose que des modifications de nos impressions. Les corps se divisent en corps organiques et inorganiques. Ceux-ci sont des masses brutes, dans lesquelles la sensation et la pensée, qui est la sensation modifiée, n'apparaissent pas encore, ne sont pas encore développées; les corps organiques, au contraire, éprouvent des sensations : les molécules dont ils se composent sont irritables et impressionnables, par suite de certaines modifications de la matière première. Entre les corps inanimés et les corps animés, il n'y a donc d'autre différence que le développement; la différence n'est pas dans les atomes dont ils sont composés : tout est dans la sensation. Des atomes s'accrochent à d'autres atomes et éprouvent la peine et le plaisir; la peine et le plaisir, ce sont les deux réalités de l'existence matérielle, modifiée au point de devenir subtile, d'être la vie et la réflexion. Nous vivons par le plaisir que nous éprouvons, et nous pensons par suite des impressions agréables ou désagréables dont nous sommes affectés. Au bout de cela est la théorie de l'égoïsme et l'immoralité pure.

Si, de l'Asie orientale, nous passons à l'Asie occidentale, nous apprenons qu'un certain *Moschos*, natif de Sidon, a fondé la philosophie des atomes, dès avant la guerre troyenne. Cette époque, s'il est vrai que ce Moschos a existé, a été prise au hasard par les Grecs. C'est le stoïcien Posidonius qui en avait le premier parlé.

Chez les Grecs comme chez les Indiens, nous retrouvons une école de philosophes, qui s'occupe spécialement de la production des choses. Les uns ont une manière de voir *dynamique* ou *vitale :* ils reconnaissent partout des forces; les autres conçoivent la matière sous un point de vue *mécanique* ou *mathématique :* ils nient les forces. Ces derniers se subdivisent en *atomistes purs* et en *dualistes ;* les dualistes posent, en face d'une nature éternelle, un être intelligent quelconque, soit comme créateur, soit d'une manière plus ou moins abstractive. C'est la plus ancienne philosophie des Grecs, celle qui naquit et se développa surtout dans l'Asie-Mineure.

Il n'est pas nécessaire d'admettre que les Grecs aient fait des emprunts à l'esprit oriental. Fils eux-mêmes de l'antique Asie, la philosophie reposait déjà au fond de leurs anciennes croyances religieuses. Elle existait en germe dans le culte des Pélasges, qui, lorsqu'il fut remplacé par la religion héroïque des Hellènes, se réfugia dans les mystères, où il subit de

grandes modifications, dont quelques-unes paraissent dues à l'influence des doctrines phrygiennes. Quand la réflexion naquit chez les Grecs et chercha à se rendre indépendante des croyances populaires, elle porta son attention sur les dogmes physiques de la haute antiquité, et elle les fit entrer dans ses systèmes.

Les rapports de doctrine qui existent entre la philosophie de Thalès et les cosmogonies primitives de l'Inde, telles qu'on les trouve commentées dans les Upanichads, sont extrêmement frappans. C'est le même système sur l'Océan, père de toutes choses, sur la fécondation de l'eau au moyen d'une semence humide (le *Vîdja* des Indiens), qui renfermait le germe organique de toutes les existences. Thalès appartenait à une famille phénicienne; il serait donc possible qu'il eût connu la cosmogonie qu'on avait adoptée à Tyr ou à Sidon, et qui très probablement avait des rapports avec la cosmogonie chaldéenne et mosaïque. Il pouvait ainsi connaître l'esprit de Dieu qui flotte sur les eaux et les féconde. Dans son opinion, la terre était sortie des eaux; c'est la doctrine indienne, suivant laquelle la grande mer éthérée (*Mâha-Samudra*, *Mâha-Akâcha*), enveloppait les mondes : idée qui revient à celle des Grecs sur l'Océan.

Thalès n'a pas été le seul des anciens sages qui admit la doctrine d'une semence humide comme origine de toutes choses. Un certain Hippon doit avoir exposé la même doctrine. Ceux qui partageaïent cette opinion croyaient à la fécondation de l'eau par un principe divin; mais ils ne paraissent pas avoir fait une distinction positive entre ce principe et la nature primitive qu'ils appelaient *les eaux*. Selon eux, l'esprit divin paraît avoir été dans les eaux, et incorporé aux eaux. Il était donc dans la semence, comme une sorte de principe *aérien* contenu dans les ondes; c'est le *souffle de vie* qui, animant la semence, sort de la semence, et devient ainsi le principe vivifiant de toutes les existences. C'est la même idée que les Indiens expriment par leur *Prânâtma*, esprit du souffle qui est entré dans toutes les choses, animant toutes les choses.

Héraclite, obscur par la profondeur de ses vues et clair par ses puissantes images, admettait un premier principe qui n'était pas précisément le feu, mais un esprit igné; sa doctrine se retrouve dans plusieurs croyances indiennes. Le feu produit l'eau, suivant plusieurs théories physiques exposées dans les Upanichads : on explique ceci par une comparaison tirée du corps humain. Quand l'homme est échauffé, une sueur abondante découle de son corps, et l'eau le couvre. Les cosmogonies indiennes font sortir l'eau, élément, d'une métamorphose que subit le feu. Suivant Héraclite, la vaste mer naquit d'une transmutation dans la forme du feu universel, issu de l'esprit igné. Les eaux, selon le même penseur, étaient la semence (peut-être admettait-il que le principe igné avait fécondé les eaux et y avait déposé la semence); cette semence renfermait tous les principes de l'organisation des mondes. Sous ce point de vue, la théorie d'Héraclite rentrait dans celle de Thalès, bien que ses autres conceptions lui appartinssent en propre.

Diogène d'Apollonie semble reproduire une autre doctrine indienne, fréquemment exposée, commentée ou réfutée dans les Upanichads, celle qui admet, comme premier principe, le *Prânâtma* ou le souffle vital. L'air, suivant ce philosophe, a deux principes : celui du savoir et celui du mouvement; mais il ne parle pas de l'air élément : c'est d'un air éthéré, d'un air igné qu'il s'agit, d'un air fécondé par l'intelligence divine, et qui n'en est pas séparé; c'est le *Chitâkâcha*, des systèmes de l'Inde, l'éther pensant, l'air lumineux dans lequel a pénétré la pensée. La vie est dans la semence, et dans cette semence il y a le souffle de vie, la respiration. Ainsi, selon certains passages des Upanichads, l'univers a été *exhalé* par ce grand esprit, dans la sagesse duquel était renfermé l'univers.

Selon les doctrines que nous venons d'analyser, les choses naissent d'un germe vivant, de nature aqueuse, ignée ou aérienne, et qui est saturé d'un principe divin; une autre doctrine établit que les choses se sont développées du sein d'un chaos infini et qui renferme, dans une

masse non indivise, le germe de toutes les existences. Cette doctrine pourrait se concilier avec l'autre manière de voir ; mais, suivant les partisans de ce système, les êtres et les choses seraient sortis du sein du chaos par suite d'une combinaison purement mécanique. La force n'était plus interne ni organique, mais externe ; les uns la plaçaient, avec Anaximandre, dans une nature aveugle qui, par un mouvement infini au sein du chaos même, tendait à la séparation de tous les élémens dont il se composait ; les autres la plaçaient, avec Anaxagore, dans une cause intelligente, en dehors de la nature. Anaximandre est sur la route d'un athéisme systématique, Anaxagore est engagé dans celle du dualisme ; l'un sauve l'unité aux dépens d'un principe divin, l'autre est obligé d'admettre une matière inerte, éternelle, en face d'une intelligence abstraite qui façonna la matière. On peut trouver de l'analogie entre la doctrine d'Anaxagore et celle de Gautama, dont nous avons parlé plus haut : cependant les différences sont grandes. Ici, évidemment, la spéculation a commencé à se rendre indépendante de l'ancienne physique sacrée, dont Anaximandre respectait du moins le souvenir.

Anaxagore professe sur les atomes une doctrine intermédiaire entre le système de la semence vivante, qui conduit à la théorie d'un organisme universel, et le système des molécules inanimées, qui aboutit à la doctrine d'un mécanisme général. Sous le nom de *Homœoméries* il comprend des molécules infiniment subtiles, qu'il appelait la *semence* des choses ; mais cette semence n'était pas une semence unique, aucun principe divin la portait à son développement par suite d'une puissance interne : c'était un mélange infini de toutes les choses, un chaos en petit, renfermant en petit le principe de tous les mondes, dans un état de confusion matérielle, sans unité intime. Les êtres sortaient de ces homœoméries, non par suite d'un développement organique, mais par suite d'une séparation infinie, par une force et un mouvement qui ne leur appartenaient pas en propre. Ce qui séparait Anaxagore des atomistes rigides, c'est qu'il rejetait l'idée d'un vide et qu'il admettait que le chaos était l'unité de toutes les existences. L'idée de l'espace disparaissait dans celle du chaos. Le chaos, c'était l'espace ; le moteur du chaos, celui qui se révèle dans le temps, c'était l'esprit ordonnateur des mondes. Cette conception coïncide assez avec une ancienne théorie indienne qui, rejetant le vide, considérait la grande mer éthérée comme l'espace, et identifiait le temps avec la personne du Créateur ; elle repoussait ainsi les notions de l'espace et du temps, pour ne voir dans l'un que la plénitude de l'existence naturelle, et dans l'autre que le développement systématique de l'existence divine au sein de la nature première, métamorphosée par l'intelligence créatrice des mondes.

L'esprit, selon Anaxagore, est l'ordonnateur de l'univers, le moteur des mondes ; il divise les homœoméries par le mouvement qu'il leur imprime et les force à se réunir suivant leurs affinités réciproques. La molécule de l'or se sépare ainsi de la molécule de la chair, etc., l'une pour aller rechercher une molécule métallique, l'autre pour s'adjoindre à une molécule charnelle, et ainsi de suite. De là vient l'ordre, et par l'ordre le principe de l'harmonie et de la beauté dans l'univers ; idée essentiellement grecque, et qui ne paraît pas se rencontrer dans la philosophie orientale. Du reste, l'idée qu'Anaxagore nous donne du mouvement est une idée bien plutôt mécanique qu'intellectuelle. Le premier mouvement vient de l'esprit ; les mouvemens secondaires sont la suite du premier mouvement imprimé à la matière : l'esprit n'y a donc plus aucune part, du moins sa part n'est pas une part de sagesse, c'est le résultat très indirect de la commotion première.

Quelle que soit la division infinie des molécules, elle n'est jamais épuisée ni épuisable ; car, en toutes choses, suivant Anaxagore, il y a toujours une image de toute chose, et l'esprit ordonnateur ne se retire pas dans le repos absolu après avoir donné la première impulsion ; au contraire, il meut tous les êtres et les force à se mouvoir, par suite du premier mouvement, jusqu'à la fin de leur carrière. On voit qu'Anaxagore, malgré

son explication mécanique du système de l'univers, a admis des opinions contraires, et qu'il n'a pas bien su combiner sa théorie d'une cause intelligente avec celle de la nature inanimée. Il admet aussi une réaction du corps sur la cause intelligente et un sommeil de la cause intelligente; ce sommeil, on peut le comparer à celui du Créateur, dans la cosmogonie indienne, quand il retire à lui son énergie créatrice; alors ce monde a une fin. Ainsi disparaissent, suivant Anaxagore, le corps et l'ame dans le sommeil; s'il ne le dit pas expressément, cela résulte des prémisses mêmes de sa doctrine. Comme les brahmanes, il admettait un esprit entré d'une manière infinie dans la matière infinie, prenant racine comme plante dans la terre, captif, borné et circonscrit au sein de la nature entière. Tel nous le voyons constamment dans un secret désaccord avec lui-même, mécanicien dans son explication physique de la division des atomes; dynamique dans sa manière de concevoir l'entrée de l'esprit comme ame dans les corps.

Archélaüs, un disciple d'Anaxagore, paraît avoir doué les homœoméries d'une puissance morale, ou du moins y avoir reconnu une cause du bien et du mal dans l'ordre physique. Ainsi le bien et le mal sont donnés comme préexistans dans la semence même des choses. Il y a là quelque chose qui ressemble à la prédestination. Nous ignorons comment Archélaüs a pu concilier ce principe avec celui de la liberté humaine. Les Indiens, tout en empreignant leurs atomes d'un principe de bien et de mal ou de qualités mélangées de l'un et de l'autre principe, rendent cependant un grand hommage au principe de la liberté qu'ils dérivent de la science.

Nous arrivons à l'école des *atomistes*, parmi lesquels on distingue Leucippe et Démocrite. Ici règne une identité presque parfaite avec la doctrine des atomes telle que nous l'avons rencontrée chez Gautama, chez Canada, parmi les Jaïnas et les bouddhistes.

Le chaos où Anaxagore plaçait ses homœoméries n'était pas un vide; il reconnaissait à ce chaos une puissance infinie, quelque chose qui, par l'idée première, tenait encore de la Divinité, quelque chose qui était la plénitude. La doctrine de Démocrite et de Leucippe, au contraire, était fondée sur la théorie de l'espace comme d'un vide. L'espace n'était plus dans ce système que quelque chose d'extérieur, de limité, un cadre. Cet espace était existant dans l'étendue et non existant dans les intervalles; dans l'étendue se trouvaient les corps et dans les intervalles le *non-être*. Les intervalles étaient placés entre tous les corps, partout; ainsi le non-être, comme vide, limitait partout les corps. Ces corps, dans leur état primitif, étaient des atomes. Les nombres étaient toujours des unités, et ces unités étaient ces mêmes atomes. Ce qui distinguait l'être du non-être, c'était la figure. Derrière ces principes il y a toujours l'idée d'un premier principe, de l'espace, qui est le vide, mais le vide rempli par les unités ou les atomes. Le principe secondaire était celui du temps; il coïncidait avec l'idée de l'augmentation des corps par suite de l'agrégation des atomes.

Entre les atomes l'équilibre se maintenait par la pesanteur : chaque atome, en vertu de sa pesanteur, occupant toute une place dans l'espace, était empêché de descendre par le contrepoids d'un autre atome. C'est par le déplacement des atomes, par le changement de leurs rapports mutuels, que les choses se font; elles se font par le mouvement des atomes qui se combinent ou qui se séparent. Les atomes ne sont ni actifs ni passifs, et leurs rapports ne sont qu'extérieurs; les êtres composés seuls ont des rapports intimes, agissant ou subissant une action quelconque. Le hasard fut le père du monde, et ce hasard provenait du mouvement que les atomistes de cette école paraissent avoir considéré comme quelque chose d'éternel. Il n'y a pas de vie interne; tout vit par suite d'une commotion externe, par répercussion du premier choc; mais ce choc, on ne dit pas quelle main en a donné l'impulsion : c'était, dans leur opinion, une main aveugle et nullement intelligente.

Le *hasard* de Démocrite n'était autre chose que la *nécessité* de Leucippe; cette fatalité était la seule chose qu'ils admissent comme inexplicable. Le hasard ou

la nécessité poussaient donc les atomes en avant; ceux-ci n'auraient jamais pu s'agréger, si à leur poids il n'y avait pas eu un contrepoids. De là la limitation, le *mouvement réagissant sur lui-même, rentrant en lui-même*; de là la forme sphérique du mouvement et l'agrégation des atomes. Ainsi naissent les corps sujets à une dissolution et à une recomposition infinies. Tous les corps sont des mondes; ce sont ou des mondes en petit ou des mondes en grand, suivant la somme de leurs existences. *Les mondes sont in*finis comme les atomes; il n'y a pas un système unique de l'univers : chaque monde forme un système à part qui est maintenu dans une espèce d'unité par une enveloppe délicate, comparable à la coque de l'œuf ou à toute autre enveloppe.

Tout atome est un monde, du moins il y a en lui le germe d'un monde; cependant les atomes sont inégaux de figure, car il y a des existences inégales. De là les atomes crochus, pointus, ronds, qui s'unissent à d'autres atomes, crochus, pointus ou ronds comme eux; de là la diversité des existences. Nos sens aperçoivent ces figures annexées les unes aux autres, et se font une fausse image de ces figures; la réalité est dans les atomes qui les composent; elle n'est pas à la surface des corps.

L'ame, on ne voulait pas la nier absolument, mais on la considérait comme un corps subtil, semblable au *linga sarira* de la philosophie indienne. Toutefois, ce *linga sarira*, que les atomistes, comme Canada, rejetaient, était emprunté à la *théologie ancienne*; c'était le corps de la sensation dans lequel l'esprit suprême, l'esprit pur se trouvait enchaîné; c'était donc un intermédiaire entre l'esprit et le corps. Mais ni Leucippe ni Démocrite n'admettaient un être immatériel; ils niaient l'esprit; l'*ame*, suivant eux, est ce qui donne le mouvement matériel au corps, ce qui pense par la réaction des impressions du dehors. Les atomistes de la Grèce admettaient une ame sphérique, ignée, comparable aux molécules d'un rayon de lumière. Rien de central dans leur ame, nulle force innée; mais une puissance purement élémentaire. Ce corpuscule de l'ame vit par la respiration qui n'est pas interne dans l'ame même; dès que le souffle n'entre plus dans l'ame pour la faire vivre, elle s'échappe, parce que des corps ennemis l'ont fait sortir de son corps extérieur. Le corpuscule de l'ame quittant le corps grossier, celui-ci tombe en dissolution et rentre dans une nouvelle combinaison des atomes. Les minéraux ont leur ame comme les végétaux, les animaux etl es hommes; l'ame existe dans la chaleur plus ou moins intense de tous ces corps.

Démocrite comme les *charvakas* de l'Inde, professe une sagesse toute épicurienne. La vie frugale, l'absence des passions sont recommandées, ainsi que le célibat et la méditation sur la nature de l'ame; le tout pour écarter la mort, pour éloigner tous les troubles de l'existence, par des raisons purement négatives. Le *plaisir*, tel est le but de la morale de Démocrite et des charvakas. La science, à leurs yeux, c'est le souverain plaisir, c'est la plus paisible des jouissances, c'est la plus haute absence des peines; elle couronne pour ainsi dire une vie qui s'écoule dans l'absence des passions; ils recommandent la modération et la tolérance. Démocrite condamne le patriotisme comme une trop vive affection de l'ame; *aussi le fond de la morale chez* tous ces penseurs, c'est l'égoïsme.

La philosophie de Socrate interrompit le développement des doctrines physiques qui, dans leur application à la nature morale, avaient fini par prendre une direction sophistique extrêmement fâcheuse. Suivant Platon les corpuscules concourent à la formation du grand corps de l'univers; mais ils ne jouent pas un rôle assez prépondérant pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter : sa théorie pourrait cependant donner lieu à des rapprochemens intéressans. Il est dit de Pyrrhon-le-Sceptique qu'il fut soldat dans les armées d'Alexandre et qu'il l'accompagna aux Indes. Frappé de l'attitude des gymnosophistes, il revint dans sa patrie pour se livrer à l'étude des écrits de Démocrite; mais il avait trop d'énergie pour se maintenir dans les étroites lisières où Démocrite tenait enchaînée la raison de l'homme. Les atomes des an-

ciens atomistes ne reparaissent d'une manière positive que dans la physique d'Épicure.

Dans la doctrine d'Épicure la physique atomistique est inséparable de sa manière de voir en religion; il était ennemi des dieux et regardait toute croyance comme une superstition. Selon lui, la terreur d'un monde inconnu avait enfanté les récits sur les dieux. Pour dissiper ces terreurs il n'y avait qu'à faire connaître les causes premières. Ces causes étaient des atomes, corpuscules invisibles, mais dont la théorie avait des attraits pour un philosophe sensualiste. L'esprit charnel aime à toucher des corps, car on ne peut palper les idées; il lui faut quelque chose à toucher, ne fût-ce qu'en imagination, pour qu'il en jouisse. Entre les mains d'Épicure la nature était comme friable, et il la répandait autour de lui en poussière. Ce qui se laissait ainsi dissoudre ne pouvait être un objet de terreur.

Les atomes, suivant Épicure, sont infinis et occupent un vide également infini; la pesanteur des atomes les fait tomber dans ce vide qui ne leur offre aucune résistance. Une telle formation des corps eût été impossible s'il n'eût attribué à ses atomes une faible force interne; déviant de la route perpendiculaire, ils convergèrent dans leur chute les uns vers les autres, de manière à opérer la formation des corps. Épicure voulait éviter le fatalisme de Démocrite, conséquence du système que ce philosophe avait adopté sur le mouvement, comme d'un choc entraînant les autres chocs. Mais Épicure redoutait autant le système de la fatalité physique qu'il avait peur de la libre activité des dieux; l'une ne lui paraissait pas moins terrible que l'autre, et c'est le joug de la terreur qu'il voulait secouer par sa théorie du plaisir. En donnant aux atomes une sorte de force interne, Épicure paraît leur accorder quelque liberté; mais chez lui la liberté de l'atome, comme celle de l'être pensant, n'est que le pur caprice; rien dans son système qui trahisse le besoin d'une intelligence. Il remplace la fatalité par l'arbitraire qui seul, selon lui, manifeste une nature supérieure à la masse inerte. Le siége de l'arbitraire est dans l'homme et dans les atomes. Nous modifions la nature en recevant ses impressions et en les altérant à notre gré. Ainsi il fait disparaître du sein de l'univers, comme du sein de l'homme, tout principe de raison et toute loi interne; rien n'est nécessaire, car on pourrait imaginer mille manières différentes dont les corps auraient pu se former et les choses se passer. Il a voulu mettre la nature au niveau de sa philosophie, la rendre bien vulgaire, pour ne pas avoir à la redouter dans ses grandes scènes et dans sa colossale puissance. Cette tendance de son esprit va si loin qu'il rejette toute science astronomique, toute étude sérieuse des causes dans la nature, et qu'il se borne constamment à ce que les sens lui apprennent.

L'ame se compose, d'après Épicure, d'une foule d'atomes ronds et parfaitement polis. C'est un souffle accompagné de chaleur vitale, qui se répand par tout le corps et qui l'anime. Par l'ame nous marchons, nous nous reposons, nous avons chaud, nous éprouvons des sensations. L'ame se meut par les atomes du souffle; l'ame se repose par les atomes d'un air pur que rien n'agite; l'ame chauffe le corps par la partie ignée de ses atomes; enfin l'ame est sensitive par les atomes de la sensation, les plus délicats de tous les atomes, et qui sont infiniment subtils. Le corps est mû par l'ame; quand l'ame quitte le corps celui-ci perd la vie avec le mouvement; l'ame à son tour se dissout dans les élémens de ses atomes; elle perd son unité, elle redevient divisible à l'infini : c'est comme la poussière qui s'envole du calice d'une fleur, c'est comme le parfum dont les atomes vont se perdre dans l'air. Le corps protégeait l'ame contre la violence des assauts du dehors; l'ame au fond périt avec le corps, elle se dissout en ses propres atomes.

Comme Démocrite, Épicure dit que nos sensations dérivent des objets extérieurs par des émanations qui s'impriment aux fibres du corps humain et agissent sur l'ame, qui en reçoit l'empreinte. Démocrite appelle ces émanations des figures. Suivant Épicure, l'imagination des hommes s'imbibe, en quelque sorte,

de la partie la plus délicate de ces figures, tandis que la sensation est subjuguée par une émanation plus grossièrement corporelle.

Les dieux d'Épicure rappellent de loin les dieux des Bauddhas et des Jaïnas. Comme les hommes déifiés, comme les saints du Panthéon de ces sectaires, ces dieux occupent les intervalles entre les corps et surtout la région d'un vide suprême. Ils existent, dans ce vide, sous forme humaine, mais sans être doués d'un corps grossier; ce sont de véritables fantômes, qui jouissent d'un repos absolu. Cette idée de la suprême félicité épicurienne, rappelle encore, d'une manière frappante, les conceptions du bouddhisme. Il y a cette différence que le bouddhisme a retenu plus de vigueur, plus de puissance dans les conceptions premières, quelque faibles qu'elles soient: chez les épicuriens tout est terne : chez les bouddhistes l'absurde domine; mais il y a souvent comme un reflet de la grandeur et de la sublimité de l'ancien brahmanisme. C'est toutefois un fait assez remarquable, qu'à l'exemple des sectateurs de Démocrite, les premiers épicuriens aient eu une espèce d'*ascèse*. Les dieux d'Épicure étant des hommes et des sages, vivant dans le repos absolu, ils sont, comme les saints des bouddhistes, sans connexion aucune avec le monde.

Lucrèce a mis en vers énergiques, mais souvent âpres et rudes, les élucubrations de la pensée épicurienne. Comment un aussi vigoureux génie a-t-il pu adopter une doctrine aussi abstruse? Cela s'explique par les croyances romaines de son époque. L'imposante sévérité de l'ancien culte domestique des Romains avait disparu; il n'existait plus que des jongleries et des superstitions grossières, au service des hommes d'état, pour faire marcher les soldats et pour balancer la masse du peuple dans les alternatives de l'espérance et de la crainte. Les Romains, peuple pratique, peuple antiphilosophe, antipoète, s'étaient familiarisés avec les plus tristes produits de la science et de la littérature des Grecs : ils admettaient le système d'Evhémère, qui transformait les dieux en hommes et faisait de l'histoire apocryphe avec la frivole mythologie des poètes; la doctrine d'Épicure paraissait de la sagesse aux grands de la terre. Lucrèce adopta ces idées; seulement il embrasa du feu de son génie une doctrine sans portée.

La conception d'une nature organisée, produite au moyen d'une puissance chimique et par des forces mécaniques ne reparaît développée en système que dans les temps modernes, où Gassendi l'a reprise au point où Épicure l'avait laissée. Gassendi, penseur très spirituel, ne développa la doctrine épicurienne que par antipathie contre les péripatéticiens des écoles. Chez ces péripatéticiens les formules avaient pris la place des pensées. Gassendi, secouant le joug de ces formules, voulut que la philosophie s'adressât immédiatement au sens commun; il crut l'avoir rencontré dans la philosophie épicurienne. Cependant il est juste de dire que, tout en adoptant la morale d'Épicure, il l'épura par des idées plus relevées sur la nature de l'ame; il était aussi trop grand mathématicien pour admettre les notions grossières qu'Épicure avait recueillies sur les sciences exactes. Du reste Locke paraît avoir puisé chez Gassendi cette théorie du sensualisme d'après laquelle les idées nous viennent par les impressions et ne sont d'abord que des notions purement individuelles; la raison ensuite s'en empare et en tire des conclusions générales.

Gassendi introduisit, dans la notion des atomes, la science chimique et mathématique nouvellement acquise; il chercha, en outre, à la mettre d'accord avec la théologie, qu'il conçut sous forme rationnelle, tout en évitant de heurter contre l'orthodoxie chrétienne. Dieu, selon lui, est le créateur des mondes, la cause première d'une sorte d'ame universelle, qui est la chaleur vitale; cette chaleur est l'ame de toutes choses, et elle ne manque absolument en aucune chose. C'est elle qui meut les êtres et qui en est inséparable. Elle est, pour ainsi dire, l'organe de la divinité, dans l'ordre de la création. Elle est ce qui communique la vie aux atomes et ce qui fait partie essentielle de ces atomes, comme étant en quelque sorte leur ame matérielle. Il y a, dans cette conception, quelque chose

d'analogue à la théorie du souffle igné de la philosophie ancienne.

Dans l'école de Locke la philosophie de Gassendi prit une nouvelle forme, et le germe de sensualisme qui y était contenu fut complètement développé. En vain le grand Leibnitz voulut-il s'opposer au torrent d'immoralité qui, comme dernière conséquence de cette doctrine, menaçait de déborder sur l'Europe. Newton lui-même doit être compté au nombre des atomistes. Il considère l'espace comme un vide, et les objets de la nature comme des unités infiniment petites, qui se mêlent et se coordonnent en remplissant les intervalles : tel est le mystère de la composition des corps. Mais il admet des forces actives qui mettent ces atomes en mouvement. Le créateur est le souverain ordonnateur des choses; de lui vient la régularité dans les mouvemens du monde. Ici il y a quelque analogie entre le système de Newton et celui d'Anaxagore, et le dualisme ne paraît pas évité. Seulement, comme Newton était chrétien sincère, il avait, sur le créateur, des idées plus positives que celles du philosophe grec; il ne s'apercevait pas qu'il y avait une contradiction secrète entre sa foi et son système. Nulle part il ne nous explique comment il conçoit l'origine de l'espace et des atomes. En général c'est là la partie faible de la théorie de ce grand homme.

On connaît les *monades* de Leibnitz, ses unités indivisibles, ses atomes. Il voit, dans ces monades, quelque chose de puissant, assez analogue aux *mâtras* de la philosophie indienne. Ces atomes ne naissent ni ne meurent; ils sont créés et ils peuvent être anéantis, mais seulement par leur producteur. Les monades existent, chacune dans une unité intrinsèque, mais toutes elles diffèrent les unes des autres; dans la nature entière il n'y a pas deux existences parfaitement identiques. Les monades sont, pour ainsi dire, les ames des corps; mais les ames matérielles, qu'il ne faut pas confondre avec l'esprit humain ou avec l'ame divine. Cependant Leibnitz admettait une agrégation de monades; les unités qu'il reconnaissait ne se développaient pas tout-à-fait de leur propre sein, en se posant d'elles-mêmes dans la multiplicité des existences. Sa théorie tient le milieu entre la conception dynamique et mathématique des anciens philosophes de la nature.

Condillac importa en France la philosophie de Locke, en lui ôtant ce qu'elle pouvait encore avoir conservé de spéculation cartésienne. Mais Condillac fut dépassé par les encyclopédistes, qui embrassèrent un complet athéisme. Au nombre des écrivains de cette école se distingua l'auteur du *Système de la nature*. Il ne voyait dans ce qui existe que la matière et le mouvement. La matière est infiniment diverse et infiniment composée, ce qui revient à la notion des atomes et de leurs agrégats. Toutes ces matières, dont l'ensemble compose le système de l'univers, étaient douées de qualités. Le mouvement est la cause des effets, et les effets sont des mouvemens subordonnés à un mouvement-cause. Le mouvement interne est la cause du mouvement externe; il y a donc une cause interne, mais qui n'est pas distincte de l'organisme matériel. Au fond, tous les mouvemens sont déterminés par leur réciprocité; il n'y a donc pas, à vrai dire, de cause première, un premier mouvement. Ainsi ce système ne repousse pas une force cachée qui existe dans l'impulsion et dans la résistance, qui est tour à tour force d'action et force d'inertie. Il serait donc assez favorable à l'idée d'une nature animée, s'il ne plaçait pas l'animation tout au bas de l'échelle, et n'y voyait que le mouvement matériel : car le mouvement de la pensée elle-même n'est que le résultat raffiné d'un mouvement de la matière qui communique aux sens cette impression, laquelle est la vraie *matière de la pensée*.

Il est curieux d'observer avec quelle conséquence vraiment effrayante le monde moral, dans ce système, est identifié au monde physique. Au fond, ce qui dans la nature physique est la force d'inertie, par suite de laquelle la nature, dans sa loi de gravitation universelle, repose sur elle-même, est dans la nature morale l'aplomb de l'amour-propre, la conservation du *moi*; le phénomène physique est absolument de même nature que le phénomène moral. Il y a de la hardiesse dans cette impudeur, et c'est là la partie

la plus originale de cette doctrine de l'athéisme.

En considérant de près les systèmes de l'idéologie moderne, on y voit de grands rapports avec la doctrine du baron d'Holbach. M. Destutt de Tracy a pris peu de peine pour déguiser cet athéisme, fondement de sa doctrine. Une école de naturalistes a voulu y rattacher la théorie des atomes. Il y a quelques années qu'un savant médecin, M. Broussais, exposa cette théorie sans réserve aucune. Du reste ces spéculations ont déjà bien vieilli en France; elles sont complètement abandonnées dans le reste de l'Europe. Se fondant, *en apparence*, sur un base expérimentale, elles sont en réalité les plus hypothétiques de toutes les hypothèses. D'E.

ATOMIQUE (SYSTÈME), en chimie. Les savans s'accordent assez généralement pour supposer que tous les corps de la nature résultent de l'agrégation de corpuscules infiniment petits, qui échappent à l'investigation de nos sens, même aidés des meilleurs instrumens, et qu'ils nomment *monades, molécules, atomes* (*voy.* ces mots). Newton, qui partageait cette opinion sur la constitution intime de la matière, supposait ces atomes solides, *durs, invariables surtout, de dimensions*, de figures, de qualités différentes, et propres à constituer par leur réunion toute espèce de corps. Les chimistes modernes paraissent avoir adopté le sentiment de Newton, et ils ont prétendu que les molécules matérielles diffèrent pour chaque espèce de corps *par la grosseur* et *par le poids*. C'est sur cette dernière hypothèse qu'est basé le système chimique, connu sous le nom d'*atomistique* ou *atomique*, et généralement attribué au physicien anglais Dalton, quoique la première idée paraisse devoir en être reportée à Higgins et à Richter, et que ce soit aux travaux de Humphrey Davy et de MM. Berzélius et Gay-Lussac qu'il doit la perfection où il est arrivé aujourd'hui.

La théorie atomique repose tout entière sur ce fait important et qu'on peut considérer comme bien constaté, que la molécule d'un corps composé, nommée par les chimistes *molécule constituante*, est complexe; elle résulte, non pas de la pénétration mutuelle.mais de la juxta-position parfaite des molécules fournies par les corps simples composans; ces molécules *simples* ont reçu le nom d'*intégrantes*. C'est donc entre les atomes eux-mêmes que la combinaison a lieu; et comme tous les faits démontrent que les composés chimiques renferment constamment les mêmes proportions de leurs constituans, il est facile d'en conclure qu'il y a eu combinaison d'un nombre déterminé d'atomes d'un des corps constituans avec un certain nombre d'atomes de l'autre élément. Ces molécules constituantes échappent tout aussi bien à l'analyse mécanique que les molécules intégrantes, et sont aussi considérées, dans la théorie chimique que nous exposons, comme des atomes ayant des caractères distinctifs et *un poids qui leur est propre*, et qui peuvent se combiner avec d'autres atomes simples ou composés, d'où résultent des atomes plus complexes. Enfin ceux-ci peuvent encore s'unir avec d'autres et produire des atomes d'une composition encore plus compliquée. Ce n'est guère que dans la nature organique que l'on trouve de ces atomes à élémens si nombreux; les combinaisons y sont en effet si multipliées qu'il devient très difficile de leur donner des proportions déterminées. Ces derniers atomes reçoivent le nom d'*atomes organiques*, par opposition à ceux dont nous nous occupons plus spécialement, et qu'on nomme *atomes inorganiques*. Les molécules intégrantes sont donc des *atomes simples*, et les constituantes sont des atomes *binaires, ternaires, quaternaires*, etc., selon qu'elles résultent de l'union de deux, trois ou quatre atomes fournis par des corps jusqu'alors non décomposés. Le plus généralement la combinaison a lieu d'un atome d'un élément avec un, deux, trois, etc. atomes d'un autre élément. On ignore encore quel est le plus grand nombre d'atomes qui peut se rencontrer dans une combinaison de ce genre. On serait assez disposé à croire que le nombre des atomes fourni par un des élémens ne peut pas dépasser douze, puisqu'une sphère, qui est la figure solide qui offre le plus grand nombre de points de contact, ne peut être touchée que par douze sphères de la même dimension.

Quoiqu'il y ait bien peu de combinaisons inorganiques qui résultent de l'agrégation d'un si grand nombre d'atomes, il faut cependant reconnaître que quelques composés paraissent en offrir encore plus. Quoi qu'il en soit, il est aussi certain que la combinaison des atomes ne se fait que dans des proportions déterminées, qu'il est bien démontré que la nature lui a assigné des limites dont nous ignorons les causes et sur lesquelles même nous ne pouvons former aucune conjecture.

C'est donc de cette idée, que les combinaisons s'opèrent entre les atomes, qu'est parti Dalton ; mais comment est-il arrivé à leur attribuer des poids différens? et que faut-il entendre par les poids de corpuscules absolument impondérables? Nous allons voir bientôt que ces poids sont fictifs et qu'ils ne font qu'exprimer des rapports existant constamment entre les diverses proportions dans lesquelles s'opèrent les combinaisons chimiques. Il est cependant incontestable que si l'on connaissait le nombre d'atomes qui entrent dans un volume donné d'un corps composé, il serait facile de déterminer le poids relatif de l'atome de chaque composant. Ainsi on démontre par l'expérience que, pour faire de l'eau, il faut combiner 100 parties d'oxigène avec 12.5 parties d'hydrogène. Il est évident que dans l'hypothèse que la combinaison s'est opérée atome à atome, les poids de l'atome d'oxigène et de l'atome d'hydrogène seront dans le rapport de 100 à 12.5. Dans une seconde hypothèse, qu'un atome d'eau résulte de la combinaison d'un atome d'oxigène avec deux atomes d'hydrogène, le poids de l'atome de l'oxigène, sera au poids de l'atome de l'hydrogène comme 100 est à $\frac{12.5}{2}$ ou 6.25. On peut encore, en suivant une autre voie, arriver à déterminer le rapport existant entre les poids supposés des atomes de deux élémens. Les *gaz* sont doués de propriétés telles que, sous une même pression et par une même température, ils remplissent tous les mêmes conditions physiques; ainsi, pour tous les gaz, par une même température et sous une même pression, on peut supposer que toutes les molécules dans chaque gaz sont également espacées, ce qui revient bien à dire que dans un même volume de chaque gaz on trouvera un nombre égal d'atomes. De là il découle naturellement que les poids des atomes de deux gaz sont proportionnels à leurs densités ou à leurs poids spécifiques. En supposant donc que 100 représente le poids de l'atome de l'oxigène on aura la proportion suivante :

1.1026, poids spécifique de l'oxigène, *est à*
0.0687, poids spécifique de l'hydrogène, *comme :*
100, poids supposé de l'atome d'oxigène, *est à*
x, poids cherché de l'atome d'hydrogène.

La valeur de x, cherchée par les procédés ordinaires pour résoudre une règle de trois, *égale* 6.23, nombre presque identique à celui trouvé par la première hypothèse. Ce dernier procédé n'est applicable qu'aux gaz, et dans certaines circonstances il donnerait des résultats fautifs; c'est ce qui aurait lieu lorsque deux gaz en se combinant éprouvent une pénétration apparente, et que le composé offre un volume moindre que la somme des deux volumes des gaz composans et une densité plus considérable.

La seule méthode rationnelle pour arriver à connaître les poids spécifiques des atomes, c'est de bien déterminer par l'expérience dans quelles proportions ils se combinent. Ces proportions, contrairement à l'opinion de Berthollet, qui prétendait que les diverses combinaisons des corps s'opéraient par des degrés insensibles et paraissaient n'avoir jamais de limites, sont au contraire bien déterminées et toujours multiples les unes des autres. Ainsi les gaz oxigène et hydrogène, dont nous venons de parler, ne paraissent susceptibles dans les circonstances les plus ordinaires, que de produire une seule combinaison, que nous savons être l'eau; cette combinaison paraît s'opérer dans les proportions d'un volume du premier gaz avec deux volumes du second, ou, comme nous avons vu dans les rapports en poids, de 100 parties d'oxigène et de 12.5 d'hydrogène. En effet, dans

quelque proportion qu'on mèle ces deux gaz, de quelque manière qu'on cherche à les combiner, le résultat est invariablement le même. Il se forme toujours de l'eau par les combinaisons des deux gaz dans les proportions dites, et le surplus de l'un ou de l'autre, ou de chacun, reste sans avoir éprouvé aucune altération. D'autres corps simples, comme nous l'avons annoncé, se combinent dans des proportions plus nombreuses; nous citerons l'oxigène et l'azote qui donnent lieu à cinq composés. Nous ne parlerons cependant que des trois suivans, dont les rapports de composition seront plus facilement compris : 1° L'*oxide d'azote*, formé d'une portion d'oxigène et d'une portion d'azote; 2° l'*acide nitreux*, formé de deux portions d'oxigène et d'une portion d'azote; 3° l'*acide nitrique*, de cinq portions d'oxigène et de deux portions d'azote. Eh bien! si l'expérience a appris dans quelles *proportions en poids* se combinent l'oxigène et l'hydrogène pour former de l'eau, l'oxigène et l'azote pour donner les trois composés que nous venons d'énumérer, ne pourra-t-on pas attribuer ce chiffre, exprimant le rapport du poids de chaque portion d'élémens, à l'atome de chaque composant; et à l'atome du composé la somme des poids des composans? Cette ingénieuse fiction aura l'immense avantage de nous représenter à l'instant les proportions en poids dans lesquelles il faut mêler deux composans pour avoir un composé cherché, et de nous faire connaître aussi rapidement les proportions des composans, quand nous connaîtrons le poids de l'atome du composé. Ainsi dès que nous savons que le poids de l'atome de l'oxigène est 100, celui de l'hydrogène 6.25, et celui de l'eau 12.48, nous savons de suite que pour faire de l'eau il faudra que nous fassions combiner 100 parties en poids d'oxigène, et 12.48 parties d'hydrogène. En voyant le poids de l'atome de l'acide nitrique marqué 677.04 et sachant que celui de l'oxigène est 100, et que l'acide nitrique est formé par la combinaison de 5 atomes d'oxigène et de 2 atomes d'azote, la plus petite opération de notre esprit nous apprend de suite que pour faire de l'acide nitrique on a combiné 500 parties d'oxigène, et 177.04 parties d'azote, et que le poids de l'atome de l'azote est de 88.52. L'avantage ne se borne pas là : une fois qu'on a bien déterminé le poids de l'atome d'une substance quelconque, de l'azote par exemple, on détermine avec la plus grande promptitude dans quelle proportion il entre en poids dans les divers composés où il figure, pourvu qu'on sache de combien d'atomes élémentaires est formé l'atome du composé. Ainsi on sait que l'ammoniaque est formé de trois atomes d'hydrogène et d'un atome d'azote ou en poids de 18.73 d'hydrogène, puisque le poids de son atome est 6.25; et de 88.52 d'azote, puisque ce chiffre indique le poids de son atome. Enfin à l'aide de la connaissance des *poids atomiques* on peut faire rapidement une analyse ou même deviner la composition d'un corps non encore analysé; mais c'est un point curieux que nous développerons au mot ÉQUIVALENS CHIMIQUES; de même qu'au mot ISOMORPHIE nous parlerons d'une nouvelle donnée fort curieuse pour connaître non-seulement le poids des atomes des corps, mais même leur volume.

Pour la détermination du poids des atomes des corps, il a fallu nécessairement faire choix d'une unité, d'un point de comparaison. Il est fâcheux que les physiciens ne se soient point accordés sur celle qu'ils ont adoptée. Dalton a choisi l'hydrogène, parce qu'il est le plus léger des corps connus et qu'il s'unit avec d'autres dans la plus petite proportion. Humphrey Davy a adopté la même unité; mais il a modifié la théorie en supposant que l'eau est un composé d'une proportion ou d'un atome d'oxigène et de deux proportions ou de deux atomes d'hydrogène; attendu que pour faire de l'eau il faut deux mesures du dernier et une mesure du premier, et que des mesures égales de différens gaz renferment, selon lui, des nombres égaux d'atomes : théorie que nous avons développée plus haut en montrant combien, dans certaines circonstances, elle gênait pour la généralisation du système atomistique. Dalton pense que deux volumes d'hydrogène ne renferment pas plus d'atomes qu'un seul

volume d'oxigène. Wollaston, Thompson, Berzélius, ont fait choix de l'oxigène pour unité à cause de ses rapports presque universels avec la matière chimique. Thompson représente cette unité par 1, Wollaston par 10, et Berzélius par 100; les chimistes et les physiciens français ont adopté l'unité de M. Berzélius, et c'est celle dont nous avons fait usage dans le courant de cet article. Quoiqu'il soit souvent facile de traduire les unes dans les autres ces diverses unités, nous n'aurons pas besoin d'insister pour faire comprendre qu'elles causent de la confusion dans les comparaisons qu'on a souvent besoin de faire des analyses données par les savans des divers pays. A. L-D.

ATONIE. On appelle atonie un état de mollesse, de relâchement et d'inactivité des tissus vivans, qui succède à l'action de causes assez diverses et qui ne sont pas toujours appréciables. L'atonie peut être plus ou moins considérable et étendue. Elle réclame l'usage des excitans et des toniques (*voy.*); mais il faut se garder de confondre avec la véritable atonie, les dérangemens de fonctions qui sont liés à des inflammations peu évidentes et qui demandent un traitement tout opposé. F. R.

ATRABILE, *atra bilis*, bile noire, humeur supposée par les anciens physiologistes, mais qui n'existe pas effectivement, telle au moins qu'ils la concevaient. Ils la croyaient sécrétée par les capsules surrénales, et lui attribuaient sur l'économie une influence remarquable et fâcheuse qui produirait les affections tristes et mélancoliques (mélancolie signifie également bile noire). Ils avaient admis un tempérament *atrabilaire;* et cette dénomination sert encore à désigner les personnes d'une humeur sombre et malveillante. De nos jours on sait positivement que la bile noire qu'on trouve quelquefois dans les intestins n'est pas une humeur à part, mais une altération du liquide sécrété par le foie. Quant à l'action que cette bile peut exercer sur la santé, et surtout sur l'état moral de l'individu, *voy.* Bile, Humeurs, Folie, Mélancolie, Hypochondrie, Tempérament. F. R.

ATRÉE, fils de Pélops et d'Hippodamie. Jaloux de Chrysippe que Pélops avait eu d'une concubine et auquel il témoignait plus d'affection, Atrée assassina le jeune homme, de concert avec son frère Thyeste, et tous les deux se sauvèrent ensuite chez Eurysthée, roi d'Argos et de Mycène, dont Atrée épousa la fille et devint l'héritier. Thyeste, épris d'Ærope, sa belle-sœur, la séduisit, vécut avec elle dans l'inceste et en eut deux fils. Atrée chassa ignominieusement Thyeste avec ses enfans; mais, non content de son premier crime, ce frère dénaturé enleva un fils d'Atrée et le décida à devenir l'assassin de son père. Cependant le complot fut découvert et le jeune homme arrêté. Atrée, qui le croyait fils de Thyeste, ordonna sa mort. Lorsqu'il comprit son erreur, il n'était plus temps de la réparer. Alors sa vengeance ne connut plus de bornes; il chercha des consolations à sa douleur dans les mesures les plus violentes. Feignant d'être réconcilié, il invita à un festin Thyeste et les deux enfans naturels; on se saisit de ces derniers, on les tua, et leurs membres apprêtés avec art furent servis au père qui se nourrit de sa chair. Atrée en témoigna une horrible joie, et après avoir fait apporter les têtes et les mains, il les montra à son frère en riant. Le soleil, dit la fable, recula pour ne pas éclairer cet horrible festin. Malgré l'horreur qui s'attache à cette scène effroyable, elle a été présentée par les tragiques grecs dans leurs pièces, ainsi qu'on le voit par les fragmens de Sophocle. Crébillon a fait une tragédie d'Atrée et Thyeste : elle commença sa réputation et fut jouée avec succès. C. L.

ATRIDES, c'est le nom qu'on donne ordinairement à Agamemnon et à Ménélas, comme s'ils étaient fils d'Atrée, opinion qui s'appuie sur le texte d'Homère; mais beaucoup d'auteurs ont soutenu qu'ils n'en étaient que les neveux ou les petits-fils. Euripide dans sa tragédie des Crétois, citée par le scoliaste de Sophocle (*Ajax*, v. 1293) disait qu'Ærope ayant été corrompue par un valet, Atrée s'en aperçut et la livra, pour la noyer, à Nauplius qui, en ayant pitié, la maria à Plisthènes. Apollodore a suivi la même opinion en donnant ce Plisthènes pour père

à Agamemnon et à Ménélas. Denys de Crète nous apprend qu'ils regardaient comme une offense qu'on les appelât du nom de leur père. Alors les chefs se mirent à dire des injures à Agamemnon et à son frère, et à leur rappeler qu'ils n'étaient pas Atrides, mais Plisthénides et nés d'un père sans mérite. Hésiode, suivant le scoliaste d'Homère, avait adopté cette tradition, et dans des vers conservés par Plutarque, Stésichore appelle formellement Agamemnon *Plisthénide*. De la sorte, les Atrides eussent été les petits-fils d'Atrée. Mais le plus grand nombre d'auteurs font de Plisthènes le frère d'Atrée. (*Voy.* Denys de Crète, liv. V, chap. XVI; Plutarque *De serâ Numinis vindictâ*; Maziriac sur Ovide, t. II, p. 250, et Clavier, dans son édition d'Apollodore, tom. II, p. 355.) P. G-Y.

ATRIUM. C'était la première et principale pièce d'une maison romaine. Il ne faut pas la confondre avec le vestibule qui la précédait, ni avec le portique qui venait après. C'est là que les Romains recevaient les visites de cérémonie, que la famille s'assemblait dans les circonstances importantes, telles que les mariages, funérailles, etc. L'atrium avait ordinairement la forme d'un carré long : la partie du fond se nommait le *tablinum;* les deux côtés étaient appelés les *ailes*. Dans les premiers temps de Rome, ce n'était qu'un vaste appartement consacré à tous les usages domestiques : on y voyait les ustensiles de ménage rangés avec soin dans de vastes armoires; la maîtresse de la maison y filait de la laine au milieu de ses femmes, et l'œil du survenant en embrassait toute l'étendue. Là se faisaient ces repas modestes dont parle Caton : *In atrio et duobus ferculis epulabantur.* Plus tard on y rassembla tout ce qui annonçait l'importance du maître : les images en cire de ses ancêtres, les dépouilles des ennemis vaincus, etc. L'atrium fut même quelquefois divisé par des rideaux de pourpre en plusieurs parties. Les simples citoyens ne passaient pas la première; ceux d'un ordre plus relevé étaient admis dans la seconde; les amis ou les personnes à qui l'on voulait montrer de la considération étaient les seuls qui pénétraient dans le lieu le plus reculé. La garde de l'*atrium* était confiée à un esclave nommé pour cette raison *atriensis*. R-Y.

ATROPATÈNE, ancien nom de la Médie septentrionale, dont le chef-lieu était Gaza. L'Atropatène s'appelle aujourd'hui *Aderbaïdjan* (*voy.* ce nom), ce qui parait signifier terre de feu. Son ancien nom était peut-être dérivé de celui d'Atropatos, gouverneur persan, qui défendit l'indépendance de cette province contre Alexandre-le-Grand, et qui, en étant devenu roi, en transmit l'héritage à ses enfans. S.

ATROPHIE. Ce mot, dérivé du grec τροφὴ, nourriture, et qui signifie littéralement défaut de nourriture, exprime un état dans lequel une partie du corps ou le corps tout entier diminue de volume, et perd ses forces, comme si la nutrition ne s'y opérait plus. Cet état, qui s'observe assez fréquemment, se lie à la suspension plus ou moins complète de la circulation ou de l'influence nerveuse. C'est ainsi que les parties paralysées s'*atrophient* assez promptement (*voy.* PARALYSIE); de même que celles dans lesquelles une tumeur anévrismale ou autre empêche le libre abord du sang, ou qui sont, par une plaie grave ou une fracture, condamnées à une longue immobilité.

L'atrophie générale, c'est-à-dire l'amaigrissement accompagné de la perte des forces, n'est pas une maladie, mais un symptôme qui dépend de causes diverses, ayant toutes cela de commun qu'elles s'opposent à la nutrition. Ainsi une nourriture insuffisante, la privation d'air, de lumière, d'exercice, des inflammations chroniques occupant les organes qui servent à la digestion et à l'assimilation amènent plus ou moins rapidement l'affaiblissement et la maigreur, et peuvent, en se prolongeant, amener la mort.

C'est de cette manière que meurent les enfans attaqués de la maladie appelée improprement *atrophie mésentérique* ou *carreau*, et qui consiste dans l'inflammation chronique des ganglions mésentériques. *Voy.* CARREAU, MÉSENTÈRE.

L'atrophie est curable quand elle n'est pas très ancienne et qu'elle depend de causes susceptibles d'être combattues. Par

exemple, quand une tumeur qui peut être enlevée vient à l'être, on voit le membre atrophié recouvrer son volume et sa force primitives. Dans le cas contraire, il est difficile d'en triompher. Les règles générales du traitement sont de favoriser la nutrition et d'exercer la partie atrophiée. F. R.

ATROPOS, *voy.* PARQUES.

ATTACCA, de *attaccare*, en italien, attaquer. Dans la musique on emploie ce mot pour indiquer qu'il faut attaquer la note, la phrase ou le motif, avec plus d'énergie, plus de rapidité ou avec un mouvement plus décidé que dans le trait qui a précédé. C'est surtout après un point d'orgue, durant lequel l'artiste a pu ralentir ou presser la mesure pour intercaler quelques passages et se livrer à l'entraînement d'une improvisation chalcureuse, que le mot *attacca* lui rappelle qu'il faut graduer les effets à produire pour préparer la reprise du thème. Ce mot est souvent accompagné de quelque adverbe italien, qui détermine plus précisément le mouvement dans lequel on doit exécuter. L. D.

ATTALE, ce nom a été porté par un général d'Alexandre-le-Grand qui, sous ses successeurs, tomba au pouvoir d'Antigone. Il appartient aussi à trois rois de Pergame, par lesquels il devint très connu et proverbial. On disait dans l'antiquité des *conditions attaliques*, c'est-à-dire une position des plus brillantes (Hor., *Od.*, I, 1, 12), une *libéralité attalique*; etc. S.

ATTALE I^er^ fut le troisième prince régnant de Pergame; c'était le siècle des rois de fortune en Asie. Cette dynastie eut pour chef un eunuque, fils d'un esclave et d'une danseuse qui faisait le métier de courtisane. Les neveux de cet eunuque lui succédèrent; Attale vint le second (241 ans avant J.-C.). Son oncle et son cousin Eumène I^er^ n'avaient point osé prendre le titre de rois, malgré leurs succès. Attale le prit après avoir battu les Gaulois, la terreur de l'Asie, et donné aux rois et aux cités l'exemple de cesser d'être leurs tributaires. Toute sa vie ne fut qu'une longue suite de combats, de voyages, de négociations; il eut surtout le talent de bien choisir ses amis et ses ennemis, et de faire à propos la guerre et la paix. Il profita des embarras du roi de Syrie pour conquérir beaucoup de villes sur les côtes de la mer Égée, et se joignit ensuite à son successeur pour exterminer un rebelle, Achéus, qui le mettait lui-même en danger. Il fit alliance avec les Byzantins contre Prusias I^er^, voisin inquiétant. Les incursions de Philippe dans la Thrace l'alarmèrent; il s'unit aux Étoliens ligués avec Rome contre la Macédoine, et se sépara d'eux quand ils se séparèrent des Romains. Lorsque Philippe eut irrité les Rhodiens, rois de la mer, par sa cruauté envers les habitans de Cius, il s'empressa de faire cause commune avec eux. A Sicyone, on lui érigea une statue en reconnaissance de ses bienfaits; chez les Athéniens, on gardait dans le Pœcile un tableau de sa victoire sur les Gaulois, et l'on décréta qu'une tribu s'appellerait *Attalide*. Ses armes, ses flottes, ses trésors, avaient été employés à protéger les cités de la Grèce contre le Macédonien. De tous ses alliés, les Romains furent ceux pour lesquels il montra le plus de dévouement, jusque là que, son royaume étant menacé par Antiochus, il s'en remit aux Romains du soin de le garantir de l'invasion, et demeura auprès de L. Quintius avec sa flotte. Il avait engagé les Athéniens dans leur confédération; les cités achéennes acceptèrent les offres d'amitié faites par ses ambassadeurs, conjointement avec ceux de Rome; enfin, il se rendit à Thèbes pour gagner l'affection des Béotiens à la cause romaine, et il parla dans l'assemblée avec tant de véhémence qu'il tomba frappé d'apoplexie et mourut peu de temps après à Pergame (197), dans la 72^e^ année de son âge et la 42^e^ de son règne. Parmi les soins d'une politique si active, il trouva le temps d'encourager les sciences et de les cultiver lui-même. Il avait composé des livres cités par Strabon et par Pline. On le regarde comme le fondateur de la fameuse bibliothèque de Pergame, et l'on date aussi de son règne l'invention des tapis tissus d'or, *attalicæ vestes*. L'amour de la renommée entrait pour beaucoup dans sa bienveillance à l'égard des écrivains; il pensionnait des historiographes, vaine garantie pour la gloire : deux

siècles plus tard, il n'y avait plus de trace de leurs livres.

Attale II, fils du précédent, monta sur le trône (157 ans avant J.-C.) après Eumène II, son aîné, qui régna 39 ans. Plutarque dit que les quatre fils d'Attale Ier méritèrent d'être cités comme modèles de concorde fraternelle; de là le surnom de *Philadelphe*, par lequel est distingué Attale II. Il servit Eumène avec autant de zèle que de courage comme ambassadeur, comme ministre, comme général, dans ses négociations avec les Romains et avec les villes grecques, et dans les guerres contre Antiochus et contre Persée. Ce dévouement parut faiblir un instant. Eumène devint suspect aux Romains qui l'avaient agrandi. Suivant leur politique ordinaire, ils voulurent lui susciter un ennemi dans sa propre famille; leurs offres tentèrent un moment l'ambition d'Attale, alors en ambassade auprès d'eux; mais les conseils du médecin Strattius le ramenèrent à son devoir (168). Il demeura, depuis, fidèle à son frère, comme s'il ne l'avait point offensé, et Eumène, en mourant, le désigna pour son successeur, et lui commit la tutelle de son fils, trop jeune encore pour régner. Attale avait alors 62 ans. D'abord, son activité répondit à la grandeur de l'empire. Il rétablit Ariarathe, roi de Cappadoce, ennemi des Syriens, et soutint l'entreprise d'Alexandre Balas contre Démétrius Ier. Il fit la guerre à Prusias II, qui vint l'assiéger jusque dans Pergame, mais dont il causa enfin la ruine en favorisant la révolte de Nicomède. Enfin, à l'âge de 73 ans, il combattait sous les ordres de Mummius dans la conquête de l'Achaïe (146); mais les neuf dernières années de sa vie ne furent qu'un sommeil voluptueux. Philopœmen, son favori, régnait sous son nom, et, à Rome, on demandait en plaisantant si Attale était encore en crédit auprès de Philopœmen. Il mourut empoisonné par son neveu, qui s'ennuyait d'attendre l'héritage. Ce prince avait été, comme ses prédécesseurs, ami des lettres et des arts; il avait bâti des villes (Attalie, Eumenée, Philadelphie); il avait employé ses immenses richesses devenues proverbe (*Attalicis conditionibus*) à embellir Pergame et d'autres cités. Il vécut trop de neuf années,

Attale III (*Philométor*), fils d'Eumène II et dernier roi de Pergame, marqua son avénement (137 avant J.-C.) pa l'assassinat de son oncle; son règne ne démentit pas ce commencement. Sous prétexte que sa mère avait péri par des maléfices, il fit mourir les amis des rois précédens et les hommes les plus considérables. Il ne respectait qu'une seule puissance au monde, celle des Romains, et il leur obéissait en esclave. Poursuivi par les remords ou par la terreur de ses crimes, il s'enferma dans l'enceinte de son palais, prit des habits de deuil, et se livra tour à tour à l'horticulture, à la botanique, à la médecine, à l'art de modeler en cire et en cuivre. On dit qu'il mêlait des herbes vénéneuses parmi d'autres productions de son jardin, et qu'il envoyait ce mélange en présent à ses amis. Ce fou sanguinaire, avec ses manies de science, avait aussi quelque génie; il fit des livres et inventa des remèdes cités par Celse et Galien. Enfin il lui prit fantaisie d'ériger au milieu de ses jardins un tombeau à sa mère Stratonice, et dans l'ardeur du travail il fut frappé d'un coup de soleil dont il mourut au bout de sept jours (132); il avait régné six ans. Après sa mort les Romains trouvèrent un testament de ce prince dont Florus donne ainsi la traduction : *Populus Rom. bonorum meorum hæres esto;* mais dont l'authenticité ne parut pas incontestable. *Simulation impie de testament!* disait 40 ans après Mithridate. Il fallut verser du sang pour le mettre à exécution. L'empire de Pergame devint une province romaine. N-T.

ATTALE (Flavius-Priscus-Attalus), natif d'Ionie, d'abord païen, puis converti au christianisme et baptisé par un prêtre arien, était membre du sénat en l'an 408, dans le temps qu'Alaric, roi des Visigoths, ravageait l'Italie et tenait Rome assiégée pour la première fois. Ayant fait partie alors d'une députation du sénat à Honorius, il fut nommé comte des largesses sacrées, c'est-à-dire ministre du trésor impérial, puis préfet de la ville. Pendant le second siége, l'an 409, il plut au conquérant d'élever un fantôme d'empereur contre Honorius, et il ordonna aux Romains

de faire Attale empereur. Son choix tomba sur lui probablement parce qu'il était Arien. Mais Attale se méconnut au point de vouloir porter la guerre en Afrique sans l'intervention des Goths. Alaric brisa sa créature indocile, et la refit de nouveau pour la briser encore; on dit même qu'il voulut un jour montrer Attale d'abord avec les insignes de la souveraineté, puis en habit d'esclave, dégradant ainsi l'empire romain en effigie. Après la mort d'Alaric (410), Ataulf l'emmena dans les Gaules, et le laissa reprendre le titre d'empereur et nommer un comte des domaines, lui qui n'était pas même assuré de posséder le manteau de pourpre qu'il portait. Cet empereur parasite et histrion chanta l'épithalame aux noces d'Ataulf et de Placidie (414). L'année suivante son protecteur ayant été assassiné, il s'enfuit d'Espagne, fut pris en mer et livré à Honorius qui lui fit couper les doigts de la main droite et l'envoya finir ses jours à Lipari. Cinq ans auparavant il avait sommé Honorius d'abdiquer, en lui offrant la vie avec une pension. N-T.

ATTAQUE. Chez les anciens elle ne consistait qu'à se mettre aux prises avec l'ennemi. L'introduction des armes de jet et l'invention de la poudre firent distinguer deux genres d'attaque, celle avec les projectiles qui atteignent de loin, et celle à l'arme blanche. On dit l'attaque d'une position, d'un camp retranché, d'une ville, d'une place forte.

Attaque, dans un sens général, est un engagement entre des troupes opposées. On dit une attaque *générale*, lorsqu'on fait agir la totalité ou la plus grande partie des troupes présentes sur le champ de bataille. Il y a attaque *partielle*, si une faible portion de troupes est engagée sans résultat décisif. Le terme d'attaque *principale* s'emploie pour désigner l'action sur les points les plus décisifs. La *fausse* attaque est un simulacre d'attaque pour induire en erreur son adversaire.

On dit aussi attaque *de front*, attaque *de flanc*, attaque *à revers*, attaque *d'aile*, attaque *centrale*. Ces termes ont leur signification en eux-mêmes.

Pour indiquer la manière d'exécuter une attaque on dit attaque *en lignes*, c'est-à-dire lorsque les troupes sont en ordre de bataille; attaque *en colonnes*, lorsque les troupes s'avancent en ordre profond. Les troupes, pour attaquer, se portent simultanément sur le point d'attaque, ou successivement, ou en s'échelonnant. Dans ces cas elles prennent différentes formations, serrées en masse, disposées en colonnes à distance, ou par échelons.

Les colonnes d'attaque peuvent être plus ou moins fortes et composées de toutes les armes. Une colonne simple d'attaque formée d'un bataillon d'infanterie est une colonne ayant le front d'une division formée sur le centre du bataillon. Cette colonne vient, en France, de changer sa dénomination pour celle de colonne double.

L'attaque d'une place forte comprend des tranchées et d'autres travaux dirigés contre une partie des fortifications d'une place assiégée. On forme souvent une ou plusieurs attaques, suivant le développement de la place. L'attaque d'une place forte était souvent avant Vauban une opération décisive pour toute une campagne. Il arrivait plus d'une fois qu'un siége durait plusieurs années, sans autre résultat que d'épuiser les assaillans en efforts infructueux. Dans les temps modernes cette opération a été soumise à des calculs mathématiques. Cormontaigne pose en principe que le maximum de la durée de la défense d'une place doit être de 40 jours; Carnot dit : « Par le relevé des journaux de tous les siéges modernes nous voyons que, sauf quelques exceptions rares dues à des circonstances particulières, nos places médiocres ne peuvent tenir plus de 20 jours, et les meilleures plus de 40 jours. » L'attaque d'une place se fait de quatre sortes : par surprise, par blocus, par bombardement, et dans toutes les règles. L'attaque dans les règles est divisée par les auteurs modernes en trois périodes. La première période s'étend depuis l'investissement jusqu'à l'ouverture de la tranchée; la deuxième depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la troisième parallèle, et la dernière depuis la troisième parallèle jusqu'à la reddition de la place. A l'article Siége on traitera cette opération plus spécialement. *Voy.*

aussi l'article Assaut. C^el K. et J. T-r.

ATTELAGE, assemblage d'animaux attachés pour traîner une machine de transport ou de labourage. Les attelages sont composés de chevaux la plupart du temps, de mules en Espagne, de bœufs dans diverses contrées et dans une partie de l'Orient, et de rennes dans le Nord. Il y en a aussi d'ânes et de chiens. Quelquefois on attelle des ânes devant des chevaux ou des chevaux devant des bœufs. Il faut toujours avoir soin, quand on attelle deux animaux de front, qu'ils soient à peu près égaux en force et en taille, sans quoi le plus fort portera toute la fatigue et périra en peu de temps. Les anciens, qui attribuaient à Érechthée, roi d'Athènes, l'invention de l'attelage, préféraient à son exemple celui qui consiste à mettre les animaux de front, et qui est encore en usage dans l'empire russe. Aussi le timon de leurs chars était fort court, et l'on dirigeait aisément plusieurs chevaux attachés de cette manière, à la différence de nos attelages, où quatre et six chevaux rangés sur deux lignes se gênent souvent et s'embarrassent. Ils appelaient *bigæ* l'attelage de deux chevaux; celui de trois n'était guère usité que dans les pompes funèbres. Le *quadrige*, ou attelage de quatre chevaux, était le plus noble de tous; c'était aussi le plus anciennement usité dans les jeux. Les deux chevaux du milieu, *jugales*, étaient les moins vifs; les deux autres, *lorarii*, les plus vigoureux et les mieux dressés. On voit sur l'arc de Septime-Sévère un attelage de six chevaux; Néron en attela, dit-on, jusqu'à dix à un même char.

Pour les soins à prendre quand on veut habituer les jeunes bœufs et les jeunes chevaux à l'attelage, *voy.* Boeuf et Cheval; pour le mode d'attelage, *voy.* Harnais et Joug.

Dans nos attelages modernes on appelle *limonier* le premier cheval qu'on place et qui est seul entre les limons d'une voiture; c'est toujours le plus fort. Celui qui vient immédiatement après se nomme le *chevillier*, parce que le trait de corde du cheval qui est devant lui et le sien se joignent l'un à l'autre au moyen d'une cheville de bois; les autres se désignent simplement par le rang dans lequel ils sont mis. Dans les chaises de poste un des chevaux est placé entre les brancards et s'appelle *mallier;* celui qui est placé à sa gauche se nomme *porteur*, parce qu'il porte le postillon. Les diligences sont attelées de cinq chevaux, un de chaque côté du timon, les trois autres de front, attachés à un palonnier qui part de l'extrémité du timon. Ces trois chevaux sont, comme on dit, les chevaux *de volée*, parce qu'ils ne sont pas maintenus. Quelquefois on ne met en *volée* que deux chevaux ou qu'un seul cheval; dans ce cas on dit de lui qu'il est *en arbalète*. Ainsi attelés, les chevaux sont conduits soit par un postillon monté sur le cheval qui est à gauche du timon, soit par un cocher assis sur un siége qui dépend de la voiture; c'est ce qu'on nomme *mener à grandes guides*. Quelquefois on attelle trois chevaux de front; alors il faut que la voiture ait une *limonière*. Cet attelage est employé pour les berlines de poste; on le voit depuis quelques années à Paris aux voitures appelées *omnibus*. Les charrettes de transport ont les chevaux mis à la file les uns des autres; au contraire, les chariots les ont disposés par paires.

La manière dont les chevaux sont attelés aux voitures n'est pas sans importance, d'abord sous le rapport de la dépense des forces, et ensuite relativement aux dommages que certains attelages occasionnent aux routes. Ainsi, par exemple, les attelages dans lesquels les chevaux sont placés sur deux lignes, l'un devant l'autre, sont beaucoup plus avantageux que ceux dans lesquels ils sont sur une seule ligne, parce que d'une part ils agissent sur un point plus étendu de la masse à déplacer, et de l'autre, parce qu'ils ne creusent pas au milieu de la route un sillon qui la dégrade; au contraire, les roues, surtout lorsqu'elles sont larges, effacent le sillon et contribuent à maintenir le chemin en bon état. R-y.

ATTENTION, du latin *attendere*, s'appliquer, est l'application de l'esprit à un objet. Ce mot se dit des égards que l'on a pour les autres et du soin que l'on prend de leur plaire; il se dit aussi de la vigilance que l'on exerce sur soi-même par la circonspection et la mesure que l'on met

dans ses actions et dans ses discours. Mais, prise dans le sens rigoureux de la langue philosophique, l'attention est l'opération de l'entendement lorsqu'il considère un objet pour le connaître. Les philosophes éclectistes de nos jours en font une faculté de l'ame qu'ils distinguent de la faculté de comparer et de raisonner; tandis que l'attention n'est que l'acte de l'intelligence lorsqu'elle a pour but, soit la connaissance pure et simple de l'être, soit la connaissance du rapport des êtres, soit la connaissance de la liaison qui existe entre leurs différens rapports. La première espèce d'attention, qui n'a qu'un seul objet, produit l'idée; la seconde, qui a pour objet le rapport de deux termes de comparaison, produit le jugement; et la troisième, par laquelle on cherche à connaître la liaison qui existe entre différens rapports, s'appelle raisonnement. Il suit de là que l'attention est le mot propre pour exprimer génériquement toutes les opérations par lesquelles l'intelligence s'exerce, et que, dans ce cas, il devient synonyme d'étude. Car il est évident que l'attention qui a pour objet la connaissance pure et simple de l'être n'est pas une faculté distincte de l'attention qui a pour objet la connaissance du rapport, par exemple, de la substance au mode, puisque c'est toujours en vertu de la même puissance ou faculté d'être attentif que l'esprit examine l'être pur et simple, ou les rapports de ses attributs constitutifs. L'attention ou la faculté d'être attentif ne change pas parce que l'esprit se porte d'un objet à un autre; il n'y a que l'objet de l'attention qui change dans les différentes opérations de l'esprit; mais la nature de l'attention reste la même. N-R.

ATTÉNUANT, ATTÉNUATION. En termes de pratique ces mots signifiaient une diminution de charges contre un accusé. On disait *donner des défenses par atténuation,* pour indiquer les moyens que faisait valoir l'accusé contre les preuves mises à sa charge. Il en est tout autrement aujourd'hui: l'atténuation est la diminution, non des charges qui s'élèvent contre l'accusé, mais du degré de culpabilité qui lui est imputable. L'appréciation des *circonstances atténuantes* appartient au for intérieur du jury, ou, en matière correctionnelle, au for du juge: ni l'un, ni l'autre ne sont tenus d'en faire le détail, ni de motiver leur décision à cet égard. Cette bienfaisante innovation est due à la loi du 28 avril 1832; depuis long-temps elle était réclamée par les philosophes et les criminalistes. L'inflexible code pénal fatiguait les consciences, et trop souvent l'acquittement le plus scandaleux était le seul remède à l'excessive barbarie des peines; aussi les plus grands crimes restaient-ils presque toujours impunis. La peine de mort n'était plus qu'une menace, trop prodiguée et rarement réalisée; confiée aujourd'hui à la conscience du jury, cette peine, sans être abolie, peut être évitée toutes les fois qu'elle répugne à l'humanité, et l'on peut affirmer que désormais elle n'atteindra plus que les faits atroces, que les crimes mathématiquement prouvés. L'établissement de circonstances atténuantes est une suppression de cette peine, opérée sans secousse pour la société; et de la sorte disparaît le seul inconvénient véritable que l'on puisse signaler dans un trop prompt changement de législation. C'est un immense progrès social. Faut-il conserver force à l'ancienne rigueur des lois? le jury déclare la culpabilité de l'accusé et se taît sur les circonstances atténuantes. En général celles-ci sont d'exception, et doivent être déclarées, en quelque sorte, par inspiration. Quand le jury les a établies, la peine de mort est remplacée par celle des travaux forcés à perpétuité; et la cour peut même se borner à appliquer celle des travaux forcés à temps: Si la peine est celle des travaux forcés à perpétuité, elle est nécessairement réduite à celle des travaux forcés à temps, et peut même l'être à celle de la réclusion; si la peine est celle de la déportation, la cour prononce la détention ou le bannissement; si la peine est celle des travaux forcés à temps, la cour applique la réclusion ou même l'emprisonnement simple, qui dans ce cas ne peut être réduit au-dessous de 2 ans; enfin si la peine est la réclusion, l'emprisonnement correctionnel sera seul infligé au coupable, et il ne pourra durer moins d'un an. Dans les cas où le code prononce le

maximum de la peine, la cour applique le *minimum* ou même la peine inférieure. Quant aux tribunaux correctionnels, ils jouissaient, même sous l'empire du code pénal de 1810, du droit de réduire les peines et de séparer l'amende de l'emprisonnement; mais il fallait, chose absurde, que le préjudice causé n'excédât pas 25 fr., ce qui donnait lieu aux décisions les plus singulières. Aujourd'hui les tribunaux correctionnels peuvent même substituer l'amende à l'emprisonnement; ils peuvent réduire l'amende indépendamment de toute évaluation de dommage; enfin ils le peuvent même en cas de récidive. P. G-Y.

ATTÉRAGE. C'est l'endroit où un bâtiment peut prendre terre; c'est aussi l'arrivée à vue de terre et la connaissance que l'on prend du rivage pour y aborder en sûreté. Y.

ATTERBOM (Daniel-Amédée), poète suédois, professeur de philosophie à Upsal, naquit en 1790, dans un village de l'Ostrogothie, où son père était pasteur. Doué des plus heureuses dispositions pour les lettres, il commença, déjà dans sa 4^e^ année, à chercher de l'instruction dans la petite bibliothèque du presbytère; et, à l'âge de 9 ans, il fut envoyé au gymnase de Linkœping. Là il consacra ses loisirs à la lecture des classiques allemands qui lui inspirèrent une telle admiration qu'il finit par trouver insupportables la plupart des écrivains modernes de sa patrie. En 1805, Atterbom se rendit à l'université d'Upsal, et vers 1807, il y forma, avec plusieurs jeunes étudians qui partageaient son goût exclusif pour la littérature allemande, une société critico-littéraire sous le nom d'*Union de l'Aurore*. Le but de cette association était d'affranchir la littérature nationale du pédantisme académique et de la servile imitation des formes françaises, qui, depuis Gustave III, avaient décoloré ou amorti les inspirations les plus heureuses. L'*Union* fonda, en 1810, à Upsal, un journal ayant pour titre *le Phosphore*, qui a été continué jusqu'en 1813, et qui adoptait les principes littéraires et philosophiques de MM. A.-G. Schlégel et Schelling. Les organes du parti académique, parmi lesquels se distingua par son ton arrogant et moqueur le *Journal de tout le monde*, attaquèrent vivement les rédacteurs du *Phosphore;* mais ceux-ci trouvèrent bientôt un puissant auxiliaire dans le *Polyphème*, autre recueil périodique; et cette polémique, conduite de part et d'autre avec beaucoup de talent, amena peu à peu le triomphe complet de l'école moderne. Pendant les années 1817 et 1818, M. Atterbom visita l'Allemagne et l'Italie, et, à son retour en Suède, en 1819, il fut nommé professeur d'allemand du prince royal qui, à cette époque, faisait ses études à l'université d'Upsal. Peu de temps après, il obtint, dans cet établissement, une chaire d'histoire, et, en 1828, il fut appelé à celle de philosophie qu'il occupe encore actuellement (1833).

Dans ses écrits philosophiques et esthétiques, M. Atterbom se montre constamment profond penseur; mais il faut dire que ses efforts pour tout approfondir l'engagent assez souvent dans un dédale de subtilités où il n'est pas toujours aisé de le suivre. Ses poésies sont pleines de grace et de sentiment, et passent pour les plus harmonieuses qui existent en suédois; aussi la critique la moins bienveillante n'y trouve-t-elle rien à reprendre, si ce n'est quelques inversions trop hardies. M. Atterbom a, au reste, le mérite d'avoir introduit dans la poésie suédoise plusieurs nouveaux genres, tels que les sonnets et les octaves. Voici les titres de ceux de ses ouvrages qui ont obtenu le succès le plus général : 1° en prose, *la Ligue des rimeurs*, *drame tungouse; Opinion de la nouvelle école sur l'académie suédoise et sur le bon goût.* 2° En vers, *Xénies*, recueil de pièces fugitives; l'*Ile Fortunée*, idylle-féerie; l'*Oiseau bleu* fragment d'un grand drame romantique. Beaucoup de morceaux de poésie de M. Atterbom se trouvent dispersés dans les différens volumes de l'*Almanach poétique de Suède*, recueil annuel que M. Atterbom créa en 1812 et dont il est encore (1833) un des plus zélés rédacteurs. M-A.

ATTERRISSEMENT. On donne ce nom aux dépôts de sable, de limon et de cailloux roulés formés par les fleu-

ves vers leur embouchure, ou par la mer sur certaines plages; d'où il suit que l'on doit distinguer les atterrissemens *fluviatiles* des atterrissemens *marins*. *Voy.* TERRAINS.

Le sol de la basse Égypte, celui de la Hollande, et d'autres lieux encore situés près de l'embouchure des grands fleuves, offrent des exemples d'atterrissemens fluviatiles. Les côtes de l'Océan, surtout aux pieds des falaises de la Normandie, présentent sur un grand nombre de points des exemples d'atterrissemens marins.

Tous ces atterrissemens appartiennent au *terrain moderne* ou qui se forme encore sous nos yeux; mais l'époque géologique immédiatement plus ancienne en offre des exemples très remarquables et fort intéressans par les causes insuffisamment expliquées auxquelles ils doivent être attribués. Tel est le dépôt d'atterrissement qui forme dans Paris le sol des boulevards neufs, et celui de la plaine qui s'étend depuis le pont de Sèvres jusqu'à Saint-Ouen et qui comprend le bois de Boulogne, Sablonville, et tout ce qu'on appelait autrefois la plaine des Sablons. Dans ce dépôt, qui a 8 à 9 mètres d'épaisseur, on trouve des ossemens d'éléphans, des coquilles marines qui ont évidemment été roulées par le transport, des cailloux de granit et de gneiss qui viennent probablement des montagnes granitiques du Morvan, où l'Yonne prend sa source; et, ce qu'il y a peut-être de plus étonnant encore, des masses de grès ou de meulières qui appartiennent au terrain de sédiment supérieur du bassin de la Seine et qui ont jusqu'à 2, 3, et 4 mètres cubes. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il est prouvé par l'expérience que la Seine, quelle que soit la rapidité de son cours, ne peut entraîner que des cailloux et des pierres d'une médiocre grosseur. Ce n'est donc point le courant du fleuve qui les a transportés; mais il faut supposer qu'à la suite de quelque grande commotion qui aura brisé ou plutôt fendillé les plateaux au milieu desquels se sont creusées nos vallées, les eaux des lacs qui occupaient ces plateaux trouvant tout à coup une ou plusieurs issues, se précipitèrent au fond de ces fentes, les élargirent en entraînant les masses de grès ou de meulières qui couronnent encore aujourd'hui nos plateaux morcelés. *Voy.* VALLÉE.

On a beaucoup exagéré les données, souvent fautives, d'après lesquelles on a voulu calculer la marche des atterrissemens et des alluvions (*voy.*) des fleuves à leur embouchure. Ainsi, d'après la position de l'ancienne ville d'Adria, on a reconnu que l'accroissement moyen des dépôts formés par le Pô est d'environ 70 mètres par an, depuis deux siècles; que les atterrissemens du Rhône ont reculé, en 600 ou 800 ans, d'une demi-lieue certains points reconnaissables. On a vu de grandes îles se former à l'embouchure du Mississipi, et, depuis plus de 100 ans, les terres qui sont devant cette embouchure se sont avancées de 15 lieues; le docteur Barrow a calculé que le limon charrié par le fleuve Jaune (Hoang-Ho) dans la mer Jaune ou la mer de Péking pourrait combler celle-ci en 240 siècles : elle a 20,000 lieues carrées et 27 mètres de profondeur moyenne. D'autres observations ont fait dire que les alluvions formées à l'embouchure de l'Hérault présentent un accroissement annuel de 1 à 2 mètres; enfin on a voulu calculer aussi, d'après des données historiques, que l'accroissement des alluvions du Nil était d'une demi-lieue en 26 ans, en avant de Rosette, et de deux lieues en moins de 1,000 ans, en avant de Damiette. Ces calculs mêmes ont servi au savant Cuvier à appuyer son opinion relativement au peu d'ancienneté des continens.

Cependant, il faut l'avouer, ces calculs sont, pour la plupart, basés sur des faits mal constatés; ainsi, et nous l'avons dit ailleurs, si le port d'Alexandrie s'encombre depuis long-temps, c'est que depuis long-temps cette ville a perdu son importance commerciale, c'est que l'Égypte a été long-temps soumise à l'influence d'un gouvernement dont, sous certains rapports, l'imprévoyance est bien connue, et qu'aujourd'hui, malgré les vues d'améliorations introduites dans ce pays à la faveur du crédit dont y jouissent les Européens, le mal y est devenu, pour ainsi dire, sans remède. D'un autre côté, si Damiette n'est plus située au bord de la mer, ce n'est point aux atterrissemens

du Nil qu'il faut l'attribuer, mais à un fait historique resté inconnu jusqu'au moment où M. Reinaud a prouvé, par l'autorité des historiens arabes, que l'ancienne ville de Damiette, ayant été trop long-temps, pour le repos des Musulmans, le rendez-vous des armées des croisés, fut détruite vers l'an 1250, et reportée à deux lieues plus loin, dans l'intérieur des terres.

Quant à la ville d'Aigues-Mortes (*voy.*), on a répété de même que du temps de Saint-Louis elle était sur le bord de la mer, et qu'aujourd'ui elle en est à deux lieues. Eh bien! cette ville n'a point changé de place; son sol est à 50 ou 70 centimètres au-dessus du niveau de la Méditerranée; si cette mer était plus haute, elle couvrirait la ville. D'ailleurs il existe entre celle-ci et le rivage des ruines anciennes qui attestent que le rivage n'a point reculé; on voit même sur la plage des tombes qui indiquent les restes de l'hôpital des pélerins, bâti par Saint-Louis. Mais, dira-t-on, qu'est devenu le port où s'embarqua le pieux monarque? Le port n'était que l'étang actuel dit *de la ville;* les vaisseaux arrivaient par des canaux qui pourraient servir encore au même usage si on enlevait les sables et la vase qui les encombrent depuis 600 ans; les navires pourraient encore s'amarrer aux anneaux de fer que l'on voit à la base des remparts que mouillent les eaux de l'étang qui est encore au niveau de la Méditerranée. J.H-T.

ATTICISME. L'atticisme est un composé de grace, de finesse, de vivacité, de politesse et de goût; c'est le plus heureux mélange d'expressions et de pensées; enfin c'est un cachet particulier emprunté à la nation la plus ingénieuse de l'univers. A part leur puissance, les habitans de l'Attique tenaient, parmi les Grecs, un rang si distingué par le caractère de leur esprit, qu'on l'appela *atticisme* pour bien exprimer que c'était comme un produit du sol.

L'atticisme, qui dans les rapports ordinaires de la société présentait la réunion des qualités les plus aimables, ne doit cependant pas être confondu avec ce que l'on regarde comme le ton le plus parfait. Ce dernier participe beaucoup de la tenue, des manières, de la tournure; mais n'exige pas les dons de l'esprit. Le bon ton s'apprend, on le saisit quelquefois au passage. Quant à l'atticisme, on le possède sans même toujours pouvoir s'en rendre compte; il n'est pas seulement dans tous les mouvemens, il est encore dans toutes les paroles, et se mêle à toutes les idées. *Voy.* ATTIQUE (*sel*). S^t. P-R.

On a appelé ATTICISTES une classe de sophistes et de rhéteurs grecs, qui, comme Dion Chrysostôme, Aristide, Alciphron, Libanius, (*voy.* ces noms), affectaient de ramener dans la littérature grecque la pureté du style attique altérée par l'alliage étranger que les écrivains d'Alexandrie avaient mêlé à ce style. Mais ce purisme, qui appartient surtout à l'époque d'Adrien et des Antonins, nuisit à la simplicité du langage; la plupart des écrivains du second siècle de J.-C. et ceux qui les suivirent immédiatement, à l'exception toutefois de Thémistius et de Lucien, chargèrent leur style de vains ornemens et tombèrent dans la recherche et la boursouflure. J. H. S.

ATTICUS (TITUS POMPONIUS), chevalier romain issu d'une famille illustre et l'ami de Cicéron. Cornelius Népos a écrit sa vie. *Voy.* CICÉRON.

ATTIGNY (CONCILES D'). Attigny est une petite ville de Champagne, située sur la rive gauche de l'Aisne, autrefois lieu principal d'une contrée appelée la *Vallée du Bourg*, et comprise entre l'Aisne et la Meuse; aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vouziers (Ardennes).

La première mention qui soit faite de ce bourg date du règne de Clovis II, qui l'acquit par échange et y fit bâtir, en 647, un palais souvent habité depuis par ses successeurs. Ce fut là, suivant quelques écrivains, que le célèbre saxon Wittekind renouvela l'acte de soumission qu'il devait à son vainqueur Charlemagne, et l'on ajoute même qu'il y reçut le baptême ainsi que ses principaux chefs. Charles-le-Simple fit de cette maison royale sa demeure ordinaire, comme le prouvent le grand nombre de pièces de ce règne qui portent ces mots: *Attiniaca villa, in palatio nostro.* Toutefois, le souvenir le plus important qui

se rattache à ce lieu, c'est celui des trois conciles qui s'y sont tenus : le premier est celui de 765, auquel assistèrent vingt-sept évêques et dix-sept abbés, et qui fut présidé par Saint-Chrodegrand, évêque de Metz; le second fut tenu en 822 et c'est celui qui condamna l'empereur Louis-le-Débonnaire à cette pénitence publique, déshonneur de son règne, par laquelle il dut expier les traitemens cruels infligés à Bernard, roi d'Italie, son neveu, révolté contre lui. Le troisième concile d'Attigny est de 870 : 30 évêques s'y trouvaient; le roi Charles y assista et y fit condamner à la réclusion son fils Carloman, qui avait pillé plusieurs églises et commis plusieurs autres excès. Vers ce temps, Attigny ayant été plusieurs fois dévasté par les Normands, le palais perdit de son éclat et cessa peu à peu d'être habité par les rois. Philippe I^er^ le donna en dot à sa fille Constance, devenue l'épouse d'un comte de Champagne, des mains duquel il passa à l'église de Reims. Attigny ne conserve plus aujourd'hui aucune trace de son ancienne illustration; on y compte environ 1,500 habitans. P. A. D.

ATTILA (autrement *Ètzel**), qui mérita entre tous les conquérans barbares de marquer de son nom l'époque la plus désastreuse de la décadence de l'empire romain en Occident, et qui reçut de la postérité, mais ne prit pas lui-même, comme le disent quelques traditions modernes, le surnom de Fléau de Dieu, commença de régner, l'an 434, avec son frère Bléda. Ils succédaient à leur oncle Roas, et étaient fils de Mundiuque ou Munzuque. Attila souffrit le partage pendant dix ans; puis un fratricide le rendit seul dominateur de toutes les hordes qui erraient dans les vastes contrées au nord du Pont-Euxin et du Danube (*voy.* Huns). Les deux frères avaient signalé les premiers mois de leur commandement par le traité de Margus en Mœsie, qui doublait le tribut de 350 livres d'or que l'empereur d'Orient payait au roi des Huns, à titre de solde. Les négociations se firent à cheval, parce que les Huns, comme tous les Tatars, ne connaissaient presque point d'autre siége ni d'autre lit que le dos de leurs chevaux. La paix ne durait avec eux qu'autant qu'ils n'étaient pas fatigués du repos ou pressés de la soif du butin. En 441 et en 447, ils désolèrent plusieurs provinces des deux côtés du Danube, les Dacies, les deux Mœsies, la Macédoine, la Thrace, la Scythie; ils ruinèrent 70 villes et s'avancèrent jusqu'à Anthyre, presque aux portes de Constantinople. Ces expéditions se terminaient, quand les hordes s'étaient rassasiées de pillage, par des traités où les Romains livraient leurs biens comme des vaincus, et s'humiliaient comme des esclaves. On ne vivait plus à la cour impériale que sous la menace d'Attila; on n'épargnait pas plus les présens que les bassesses pour gagner ses ambassadeurs, et lorsqu'il lui plaisait d'enrichir un favori il l'envoyait à Constantinople. Quiconque, en regardant ses traits hideux de kalmuk et son air farouche, l'eût pris seulement pour un sauvage sanguinaire, se serait étrangement trompé. Il affectait dans toutes ses habitudes la simplicité grossière de ses Huns. Le fer brillait seul dans son armure et sur le harnais de son cheval. Sa demeure était une maison de bois, au milieu d'un camp, dans des régions incultes. Pendant qu'on étalait de la vaisselle d'or devant ses convives, les ambassadeurs étrangers ou les rois à sa suite, il ne se servait que de vases de bois et ne se nourrissait que de viande, laissant le pain aux agriculteurs comme il leur laissait leurs villes pour prisons, quand il ne lui prenait pas fantaisie de les saccager. Par cette conformité de vivre il se conservait l'amour de ses soldats nationaux, et par cet amour la domination absolue sur eux et sur les peuples assujétis. Pas un ne pouvait dire de lui, comme les Visigoths le disaient d'Ataulf, comme les Vandales le dirent de Gelimer, qu'il dégénérait aux mœurs romaines. Pas un non plus ne se plaignait qu'un puissant l'eût opprimé; car il voulait que dans tous les pays de sa dépendance à lui seul appartint le droit d'être injuste et violent, quand il importait à ses desseins. Il ne s'agissait point avec lui d'une invasion de

(*) C'est le nom qu'il porte dans les *Nibelunge* et en général dans les traditions héroïques allemandes; il faut dire cependant que le caractère que lui prêtent ces traditions ne répond pas à celui que l'histoire lui attribue. S.

barbares dans quelques provinces, c'était une guerre de races ; il fallait que du Tanaïs aux dernières limites du couchant, tant qu'il se trouverait des terres habitées, l'Europe, romaine ou barbare, n'importe, fût soumise à l'émigration d'Asie. L'épée de Mars découverte dans la Thrace exaltait son orgueil, et ses devins lui promettaient que le vol de l'astur serait toujours victorieux*. Les deux grands empires romains étaient à détruire. Il connaissait le secret de leur faiblesse, qui ne se soutenait plus qu'avec des armes étrangères. Il conçut le projet de leur enlever tous leurs appuis, de les mettre seuls avec leurs richesses et leur lâcheté en présence de toute la barbarie réunie de gré ou de force sous Attila, pour que les Césars n'eussent plus qu'à joindre les mains et à se livrer à sa merci. Dans les traités qu'il dictait à Théodose, la première condition était toujours de livrer les transfuges, de ne jamais faire alliance avec les barbares contre les Huns. Une petite peuplade au bord de l'Euxin, les Acatzires, ayant osé traiter séparément avec les Romains, il l'écrasa. Déjà toutes les nations guerrières de l'Europe septentrionale, depuis la Sarmatie jusqu'à la Germanie, suivaient ses étendards; il lui restait à ranger sous son obéissance les forces au-delà du Rhin. Cependant Théodose, par un misérable artifice de la vanité, qualifiait Attila général de ses armées; mais Attila disait avec plus de raison que l'empereur avait des esclaves pour généraux, et que ses généraux, à lui, valaient mieux que des empereurs. Plus tard, lorsqu'il entra dans Milan, il vit des tableaux qui représentaient des Scythes à genoux devant les Césars; il déchira ces images et se fit peindre sur un trône, recevant l'or que les Césars versaient à ses pieds. Des rois qui formaient son cortége on ne cite que deux qui fussent admis dans sa confidence intime; les autres attendaient ses ordres à distance; il y en avait peu qui soutinssent ses regards. L'an 451, chacun des deux empereurs reçut un ambassadeur qui parla ainsi : « Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de lui préparer un palais. » Cette insolence barbare cachait une politique astucieuse et de vastes pensées. Nul ne sut mieux qu'Attila lui préparer le succès de la force par la ruse; à l'impétuosité du Tatar il joignait la dissimulation qui tient en réserve la colère, et la patience qui attend l'occasion. Tandis qu'il négociait avec l'empereur de la Chine pour susciter un ennemi aux nomades Geougen qui l'inquiétaient du côté de la Haute-Asie, il prêtait l'oreille aux offres de Genseric, qui, de l'Espagne, ne cessait de l'appeler. Il écrivit à Valentinien (car il avait à son service des secrétaires italiens et gaulois) une lettre pleine de protestations honorables et affectueuses, pour l'assurer qu'il n'en voulait qu'aux Visigoths; et par une autre lettre au roi des Visigoths, il exhortait celui-ci à rompre avec les Romains pour se venger de la guerre qu'ils lui avaient faite autrefois. Enfin il s'ébranle à la tête de 500,000 hommes, abat des forêts entières pour construire les radeaux sur lesquels il traverse le Rhin, et proclame en entrant dans la Gaule que son intention est de passer en ami dans les provinces pour aller chercher les Visigoths de l'autre côté de la Loire. Bientôt la feinte cesse, tout est en proie à la férocité des Huns. Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Trèves, Metz, sont dévastés. C'en était fait de l'occident si Aëtius (*voy.*) n'eût ramassé une armée de barbares auxiliaires. Attila tenait déjà Orléans : il est forcé de lâcher prise et revient en frémissant vers le Rhin. Suivi par Aëtius, il choisit pour champ de bataille l'immense plaine de Châlons, favorable à sa cavalerie. On peut voir dans Jornandès et dans Idace les exagérations des bruits populaires sur le carnage de cette journée; mais s'il n'est pas vrai que 300,000 hommes soient restés sur la place, on doit penser que l'innombrable armée des Huns ne se laissa pas tailler en pièces sans avoir exterminé bien des bataillons ennemis. Pendant la nuit Attila se tint enfermé avec les restes de ses troupes derrière un rempart de chariots liés ensemble, d'où partaient des hurlemens de guerre, et il fit dresser avec des selles de chevaux un bûcher où il était prêt à mettre fin à sa vie si le vainqueur le forçait dans son dernier retranchement.

(*) L'*astur* était un oiseau peint sur les drapeaux des Huns ; le schongar des nations tatares.

Mais les Visigoths seraient devenus trop redoutables : Aëtius lui facilita le retour en Germanie. Le barbare n'y demeura pas long-temps. Plutôt irrité que vaincu, il ramène un torrent de Huns, à travers la Pannonie et la Norique, en Italie. Aquilée est prise d'assaut et anéantie ; les populations épouvantées s'enfuient dans les lagunes de l'Adriatique, d'où sortira Venise. Milan, Pavie, les campagnes d'alentour se couvrent de débris et de sang. Rome sans défense attendait son dernier jour; elle fut sauvée comme par un prodige. On raconta que l'air vénérable du pape Saint-Léon avait imposé au roi des Huns, qui avait même cru voir planer sur la tête du vieillard les apôtres saint Pierre et saint Paul, armés d'épées flamboyantes. Mais Marcien attaquait les Huns en Orient; il envoyait un secours à Valentinien ; les maladies et la famine, dans le désert qu'ils avaient fait eux-mêmes, affaiblissaient les barbares; ils se souvenaient aussi qu'Alaric était mort quelques jours après la prise de Rome, une crainte superstitieuse les émut pour Attila. Ainsi s'explique le miracle qui arrêta sa rage. Il partit, content pour cette fois de l'or qu'on lui prodigua, de l'or qu'on lui promit; et cependant il menaçait de revenir bientôt si on ne lui donnait la main d'Honoria avec la moitié de l'empire pour dot. Il y avait dix-sept ans que cette sœur de Valentinien, furieuse de la gêne où sa mère la retenait, avait envoyé secrètement demander mariage au roi des Huns, qu'elle ne connaissait pas, et qui l'aurait épouvantée si elle avait pu le voir. Attila n'en avait tenu compte jusqu'alors; mais il montrait l'anneau d'Honoria depuis qu'était arrivée l'heure d'envahir l'Occident. L'Occident venait de lui échapper pour toujours. De la Dacie, où il était rentré, il tenta de s'élancer encore une fois sur la Gaule; les Visigoths le repoussèrent. Quelque temps après, il voulut ajouter à la multitude de ses femmes une jeune Pannonienne; il se gorgea de vin et de viande dans le festin de ses noces. Le lendemain les rois et les chefs qui venaient le féliciter attendirent vainement à la porte de sa tente. Ils appelèrent, aucune voix ne répondit; enfin ils entrèrent et ils virent la jeune épouse sanglotant, la tête voilée, auprès d'un cadavre baigné dans le sang qui s'était épanché par toutes les issues; la terreur du monde n'était plus (453). La mort du conquérant entraîna bientôt la dissolution de l'un des plus vastes empires. N-T.

ATTIQUE, Ἀττική. Cette partie de la Grèce continentale, qui se lie à la presqu'île du Péloponèse par l'ancienne Mégaride et l'isthme de Corinthe, était le principal territoire de la république d'Athènes. L'Attique présente la forme d'un triangle qui a pour sommets : à l'ouest, le cap de Livadostro (cap de Créusis); à l'est, le cap de Marathon; au sud, le cap Colonne (cap Sunium); et, pour base, de l'ouest à l'est, au nord d'Athènes, le mont Cithéron et le mont Parnès qui séparaient l'Attique de la Béotie. Les deux autres côtés du triangle sont baignés par la mer, à l'exception d'une petite portion (au nord-ouest d'Athènes) que le mont Karidi, embranchement au sud-ouest du mont Cithéron, rattache à la Mégaride, et de là à l'isthme de Corinthe par le mont Géramen. L'Attique a environ 25 lieues dans sa plus grande longueur, du cap Sunium au cap de Livadostro, et 8 à 9 lieues dans sa largeur moyenne, ou à peu près 225 lieues carrées, surface qui égale à peine celle d'un des moindres départemens de la France. Cette surface, dont la plus grande partie est montagneuse et stérile, se divisait en trois régions : la Diacrie ou la montagne; le Pédion ou la plaine; la Paralie ou le littoral. Les montagnes propres à l'Attique sont : au nord-est d'Athènes, le mont Pentélique (Pentéli) dont les marbres ont servi aux monumens de l'architecture et de la sculpture antiques; à l'est, le mont Hymette (Trelo-Vouni), fameux longtemps par son miel *; au sud, le mont Laurium, autrefois riche en mines d'argent. L'Attique n'était donc remarquable ni par l'étendue ni par la fertilité de son territoire. Les olives, l'huile, le miel en étaient presque les seuls produits. Aussi, malgré les soins donnés à l'agriculture dans la magnifique plaine d'Athè-

(*) A la fin du IVe siècle, sous le règne de Théodose-le-Grand, Athènes, dit un écrivain byzantin, était plus fameuse par son commerce de miel que par ses écoles de philosophie.

nes, qui possède encore une partie de son bois d'oliviers, et dans celle d'Éleusis et de Marathon, le commerce maritime devint la principale occupation des Athéniens et la source de leurs richesses. Le littoral de l'Attique avait, à l'est, le port de Prasies (aujourd'hui port Raphti); au sud-ouest, le port d'Anagyronte (Vari), et enfin les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée, dans le voisinage d'Athènes. Ce dernier, arsenal de la marine et centre du commerce de la république, construit par Thémistocle l'an 477 av. J.-C., et ruiné par Sylla l'an 87, tenait à la ville par deux longs murs dont on voit encore des débris de distance en distance. Le Pirée, dans son contour, présente trois ports: le premier, seul aujourd'hui, serait accessible à de grands bâtimens; une frégate peut mouiller à l'entrée. L'Attique n'a point de rivières: le Céphise à l'ouest, l'Ilissus à l'est d'Athènes, ne sont que des torrens qui se perdent dans les marais voisins du Pirée et de la baie de Phalère. Le premier coupe plusieurs fois la direction des grands murs et traverse le bois d'oliviers. Athènes a été, de tout temps, la seule ville de l'Attique; il ne s'y trouve que des *dèmes* ou bourgs. Les principaux, dont les ruines existent encore, ou dont l'emplacement est connu, étaient: *Éleusis* (Levsina) fameux par la célébration de ses mystères; *Décélie,* forteresse à l'entrée d'un défilé qui conduisait de l'Attique aux bords de l'Asopus dans la Béotie, à travers le mont Parnès; *Phyle* et *OEné,* qui commandaient également d'autres défilés, du côté de la Mégaride et de la Béotie; *Marathon,* qui n'a pas changé de nom; et, sur la côte orientale, *Brauron*, *Prasies*, *Thoricos,* près du port appelé aujourd'hui Mandri; *Anaphlystos*, forteresse (Anaphiso), *Besa* (Anebasi), *Anagyronte* (Vari).

La population d'Athènes qui, vers l'an 319 avant J.-C., sous le gouvernement de Démétrius de Phalère, fut trouvée de 21,000 citoyens, 10,000 étrangers et 4,000 domestiques (οἰκεται), en tout 71,000, n'a jamais été beaucoup plus considérable aux beaux jours de la république (*voy.* Athènes). La population entière de l'Attique, aux mêmes époques, ne paraît pas avoir été au-delà de 200,000 habitans. De nos jours, 7 années de guerre avaient fait de ce territoire presque une solitude; mais déjà, depuis deux ans, la sécurité renaissante et tous les élémens de prospérité que présentent le climat et le sol, amènent des habitans et de nombreux spéculateurs. L'Attique, à peu près dans ses anciennes limites, sous la domination turque, était comprise dans le pachalik de Négrepont et gouvernée par un simple vaïvode ou Bey. Elle forme aujourd'hui une province dont la capitale (Athènes) deviendra sans doute celle de la Grèce affranchie. A. L.

ATTIQUE (archit.), exhaussement d'un petit étage, orné de pilastres et même sans pilastres, qu'on élève au-dessus de pavillons angulaires, et sur le milieu d'un bâtiment, et dont la décoration extérieure s'ajuste avec celle de la façade. L'attique *continu* est celui qui environne le pourtour d'un bâtiment sans interruption et qui suit les corps et retours des pavillons. L'attique *interposé* est celui qui est situé entre deux grands étages, quelquefois décorés de colonnes ou de pilastres. L'attique *circulaire* est un exhaussement en forme de grand piédestal rond, souvent percé de petites croisées. Attique *de comble* se dit de tout petit étage ou piédestal de maçonnerie ou de bois, revêtu de plomb, qui sert de garde-fort à une terrasse ou plate-forme ou belvédère. On appelle aussi *attique* le revêtement en menuiserie de dessus des portes d'appartemens.

Pour l'Ordre attique *voy.* Ordres d'architecture. P-T.

ATTIQUE (sel). Il serait assez difficile de préciser ce que les anciens entendaient par ces mots: *sal atticum*, *sales attici.* C'était, à ce qu'il paraît, une certaine manière de s'exprimer, piquante, facile et gracieuse, propre aux auteurs d'Athènes, la ville civilisée par excellence. Du moins est-ce ce qui résulte du témoignage de Cicéron et notamment de celui de Quintilien, qui a parlé fort au long des styles attique et asiatique dont la querelle occupait alors les esprits, comme les occupait naguère la guerre du classique et du romantique. Aujourd'hui cette expression s'entend d'un ton de raillerie fin, poli et de bon goût. *Voy.* Atticisme. V. R.

ATTITUDE, situation ou position que prend volontairement l'homme ou bien qu'on lui fait prendre, et dans laquelle le corps est tantôt vertical, tantôt parallèle à l'horizon. Il y a d'autres attitudes partielles dans lesquelles les différentes parties du corps forment entre elles des angles divers et des courbes diverses, à raison de la contraction ou du relâchement des muscles qui le meuvent. Les attitudes variées et très nombreuses qui se succèdent à chaque instant de la vie peuvent être des causes de maladie, servir à les faire reconnaître, et même quelquefois contribuer à les guérir. C'est au médecin à savoir apprécier le parti qu'il en peut tirer sous ces deux derniers rapports. Suivant qu'elles sont plus ou moins fatigantes et prolongées, qu'elles amènent la compression d'organes importans, les attitudes sont susceptibles d'occasionner des engorgemens, des inflammations, des déplacemens. Ainsi la station continuée entraine le gonflement des jambes; la situation assise, gardée trop long-temps, amène le gonflement variqueux des veines de l'anus, et l'on observait souvent des hernies chez les religieux qui passaient chaque jour plusieurs heures à genoux.

Les malades prennent des positions qui les mettent dans un état plus supportable, et c'est une des premières indications que fournissent les attitudes. Un homme dont la respiration est gênée se tient d'ordinaire la tête élevée; celui qui a une douleur vive dans la poitrine se couche de préférence sur le côté affecté. On peut juger de la gravité d'une maladie par la manière dont le malade se tient couché; et l'on considère avec raison comme très fâcheuse celles dans lesquelles on le voit étendu sans force, glissant vers le pied du lit, et dans l'impossibilité de s'aider lui-même pour se soulever, boire, et changer de position. L'agitation extrême dans laquelle on change à chaque instant d'attitude est un signe d'affection délirante ou d'aliénation mentale, tandis qu'une immobilité complète signale la paralysie, et que la catalepsie s'annonce par une faculté singulière de conserver long-temps les poses les plus difficiles et les plus fatigantes. Il est certains moyens de traitement qu'on ne saurait employer utilement sans avoir placé le malade dans une situation convenable. Par exemple, pour réduire une fracture, une hernie, une luxation, il est indispensable de faire prendre une situation qui mette les parties dans un état de relâchement complet. La plupart des opérations chirurgicales sont dans le même cas. Enfin, il est des maladies dans lesquelles la situation peut constituer à elle seule tout le traitement, comme dans certaines difformités de la colonne vertébrale. *Voy.* Gibbosité, Orthopédie.

La connaissance des diverses attitudes et des muscles qui les produisent n'est pas moins nécessaire au peintre et au sculpteur qui veulent arriver à l'imitation parfaite de la nature qu'au critique et même à l'homme de goût appelés à juger les productions des beaux-arts. *Voy.* Pose. F. R.

ATTORNEY, Attorney general. Les avocats anglais sont ou *barristers* ou *attorneys*, le *sollicitor* n'est qu'un attorney attaché à la chancellerie. Pour acquérir le titre d'*attorney* ou *sollicitor*, il faut, pendant cinq ans, se faire l'apprenti ou le clerc d'un de ces avocats, après quoi on est inscrit sur les listes d'attorneys, moyennant un droit de 40 livres sterling. L'exercice de la profession est aussi soumis à une sorte de patente qui est de 12 livres, à Londres, et de 8 dans tout le reste de l'Angleterre. Autrefois il y avait un examen préalable à l'admission, mais cet usage est tombé en désuétude: on se borne à afficher pendant plusieurs mois le nom de l'aspirant, et pendant ce temps chacun peut y former opposition.

Pour atteindre au titre de *barrister* il faut avoir été cinq ans membre d'une des corporations appelées *inns of court;* c'est assez de trois, si le candidat a été gradué dans une université d'Angleterre ou d'Irlande. Les corporations n'étaient dans l'origine que des associations libres; mais aujourd'hui elles ont le droit exclusif de faire des barristers (*of calling to the bar*). Ordinairement on exige du candidat qu'il dîne 4 fois par terme (le terme étant de 3 semaines environ) dans la salle de l'association; et comme il faut 12 termes

au moins, il s'ensuit que ce n'est qu'après 48 repas de corps que ce candidat peut faire afficher son nom pour l'exposer à la critique. On n'arrive point sans de grandes dépenses à la dignité de barrister, et l'on est, de plus, obligé à prendre un logement dans les bâtimens de la corporation. Les barristers sont tenus à une certaine représentation. Deux fois l'an ils font des tournées en Angleterre à la suite des juges d'assises. Ils peuvent indifféremment exercer leur profession devant les tribunaux; mais ils s'attachent plus spécialement aux *courts of common law*, ou aux *courts of equity*, ou aux tribunaux criminels, ou enfin à la consultation, chacun selon sa vocation particulière. *Voy.* BARREAU ANGLAIS.

L'*attorney general* ou fiscal général est choisi, parmi les barristers, ainsi que le procureur général (*sollicitor general*); il en est de même des avocats de la couronne qui prennent rang immédiatement après eux et dont le nombre est de 20 à 30. Un attorney est de droit *gentleman*, le barrister a qualité d'*esquire*. Pour s'adresser à un jury ou à une cour, il faut que l'attorney ait recours à l'intermédiaire du barrister : celui-ci n'a de relations avec le client que par l'attorney, et ne se dirige que par ses instructions écrites sous peine de perdre toute sa considération. P. G-Y.

ATTRACTION. C'est le mot par lequel on désigne la loi découverte par le célèbre Newton et qui paraît régir l'univers entier; aussi la nomme-t-on habituellement *attraction universelle*. Tous les corps de la nature obéissent à l'attraction, toutes les molécules matérielles paraissent être également soumises à son influence. La loi d'attraction se formule dans les termes suivans : *elle agit du centre à la circonférence, en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances*. Selon les circonstances dans lesquelles on étudie son action, l'attraction se manifeste par des effets qui nous paraissent différens, mais qui ne sont sans doute que des modifications de la même loi; selon ces différens effets, elle a reçu différens noms auxquels nous renvoyons le lecteur. Nommée *gravitation*, elle préside aux mouvemens célestes; c'est à ce mot que nous développons la formule que nous venons d'énoncer. On nomme l'attraction *force centripète* quand on considère son action du centre à la circonférence; *pesanteur* quand elle sollicite les corps sublunaires; *cohésion* quand elle retient unies les molécules matérielles, dans ce cas on lui donne encore le nom d'*attraction moléculaire*. Enfin on la désigne par le mot *adhésion*, si elle maintient en contact les corps d'un petit volume, et *affinité* si elle préside aux combinaisons chimiques. *Voyez* ces mots et ATOMIQUE. A. L-D.

ATTRAYANT, ce qui attire spontanément. On a l'air, l'esprit, la tournure et les manières attrayantes. L'impression que dans le premier instant fait naître cette qualité, ne laisse guère de place à la raison; on cède, on se laisse entraîner, sauf ensuite à juger avec calme. Un livre est attrayant, c'est-à-dire que dès les premières pages le lecteur est captivé, soit par le choix des idées, soit par les agrémens du style. Il entre, en général, du naturel dans tout ce qui est attrayant : c'est ce qui explique parmi nous tant d'effets instantanés. Cependant si on a beaucoup vécu dans la société, on perd toujours un peu de ce qu'on avait d'attrayant; on le remplace par l'art. Il arrive à une jeune fille d'attirer davantage les cœurs, à une femme de 30 ans de les retenir plus long-temps : l'une est attrayante, l'autre est habile; la première a su émouvoir plus vite, la seconde a su prévoir plus souvent. On doit chercher à rendre les sciences, les religions, les devoirs attrayans; c'est la seule manière de les populariser. ST. P-R.

ATTRIBUTS. Ce mot générique désigne en mythologie deux choses différentes, savoir : 1° la qualité qu'on regarde comme caractéristique d'un dieu ou d'une déesse; 2° les accessoires que la symbolique place près de l'un ou de l'autre, dans les représentations figurées. Dans le premier sens on dira : « La sagesse est l'attribut de Minerve »; dans le second : « La foudre est l'attribut de Jupiter, le stylet celui de Thoth, le *vina* celui de l'indienne Saraçouati. » Les attributs dans le second sens doivent seuls ici nous arrêter.

Ces attributs sont tous des symboles, et beaucoup d'entre eux pourraient par eux-mêmes avoir un sens, non-seulement indépendant de la figure qu'ils accompagnent, mais identique à celui de cette figure. Ainsi, pour reprendre un exemple déjà cité, la foudre à elle seule signifie le dieu de la foudre ou Jupiter. De même la clef indique Janus, la lyre Apollon, la massue Hercule, sans qu'il soit besoin de voir le dieu à formes humaines en même temps que les attributs. Qu'on ne s'en étonne pas. Primitivement les dieux ne furent pas représentés sous formes humaines : l'humanité, tantôt ignorante de l'art, tantôt dominée par des instincts de fétichisme, divinisait ou des créatures moins nobles que l'homme ou l'œuvre grossière de ses mains : de là ces serpens, ces poissons, ces oiseaux, ces guis, ces lierres, ces vieux chênes, ces météorites classés parmi les dieux; de là ces meules, ces cônes, ces troncs écarris, ces lames fichées en terre, ces nuraghs, ces statues emmaillotées, effigies premières et saintes de déités senties plutôt que connues. Quand l'art, quand la poésie et la sculpture vinrent faire les dieux à l'image de l'homme, l'élégance des formes nouvelles ne put éclipser la sainteté de la langue primordiale; et il y eut fusion des traits anciens avec les traits modernes. Ainsi Esculape eut le serpent, Vénus la colombe, Minerve l'oiseau de nuit, la lance, le palladium. Du reste cette fusion était dans l'esprit des artistes. Poètes, sculpteurs, ils suivaient lé mythe, mais sans exclure le symbole, et même souvent pour eux le symbole n'était qu'un élément du mythe.

Mais ce qu'il est important de distinguer, c'est que dans les idées antérieures le symbole était tout, et que postérieurement converti en attribut, non-seulement il cessa d'être tout mais ne fut pas même la partie essentielle. Que d'adorations prodiguées pendant des siècles au palladium! Et pourtant un jour vient où le palladium n'est qu'un accessoire de Minerve. La Perse, la Troade, le collége des vestales rendent hommage au feu : statuaires et versificateurs se réunissent pour le transformer en une vierge, sœur de Jupiter, conservatrice et reine, le sceptre à la main et la sphendoné sur la tête. C'est qu'ici le mythe, en prétendant développer le symbole, l'enveloppe, l'éclipse, l'écrase, ou du moins le relègue sur le second plan. Le principal est donc devenu l'accessoire, et l'accessoire le principal. Les légendes du caducée de Mercure, du pin d'Atys, du tapir de Ganeça, de l'aigle d'Odin en sont autant d'exemples.

Les attributs, pour le mythologue vulgaire, ont deux avantages : ils rendent en quelque sorte les ensembles plus riches; ils aident à reconnaître les figures sur lesquelles, sans leur présence, pourrait planer quelque incertitude. Apollon, Bacchus, Mercure même, si on les représente jeunes, imberbes, se ressemblent à tel point qu'on peut s'y méprendre : un arc au premier, la nébride ou une grappe de raisin au second, au troisième le pétase ailé préviennent tous les doutes. Cet auxiliaire devient surtout indispensable lorsque l'art veut rendre des abstractions. La vertu, la force, la crainte, la pudeur, l'amitié, mille autres, ne sont que bien imparfaitement rendues par des femmes au front auguste, à l'air calme, au visage tremblant, à l'œil chaste, etc., etc. D'ailleurs l'affection que l'artiste a en vue fût-elle bien exprimée, qui peut dire s'il a représenté la vertu ou une femme vertueuse, la force ou une femme forte, etc.? Évidemment, il faut que l'artiste joigne à la figure quelque attribut pour faire comprendre au spectateur que son chef-d'œuvre n'est qu'une allégorie.

En général pourtant, avouons que des chefs-d'œuvre de ce genre pèchent toujours par la froideur. L'attribut ne semble là qu'une clef hiéroglyphique, plus ou moins commode; il ne semble pas faire partie intégrante de la figure, adhérer à elle, la résumer, être son adéquate et sa plus simple expression. Jamais statue de la force en repos ne produira l'effet de l'Hercule Farnèse; jamais bronze représentant l'amour paternel et les douleurs ne saisira comme le Laocoon. Le mythe seul, et un mythe puissamment populaire, fait vivre d'une vie commune la figure et son attribut symbolique. On comprend ainsi pourquoi si peu de figures chrétiennes s'ac-

commodent du symbole. La légende biographique des saints personnages, quoiqu'elle ait ses beautés, est peu variée, peu vive, peu gaie; puis, par cela même qu'ils ont cessé de souffrir et d'agir, l'on ne se figure pas les héros de ces pieuses compositions armés toujours des instrumens de leur supplice ou de leur triomphe. Peu d'imaginations peuvent se représenter, dans l'instant actuel, les martyrs avec des palmes, saint Laurent avec le gril; tandis qu'au contraire on se figure à merveille Jupiter avec la foudre, Ixion sur la roue, Hébé versant le nectar.

On a demandé si une même figure pouvait avoir plusieurs attributs. En fait, beaucoup de figures cumulent autour d'elles plusieurs attributs; d'ailleurs, les attributs sont des accessoires : or, des accessoires peuvent être nombreux; les attributs sont des symboles, effigies primitives des dieux : or, ces effigies primitives peuvent avoir été au nombre de plus d'une pour un même Dieu; Apollon est poète, archer, pasteur, etc. : la lyre, l'arc, la houlette, etc., n'ont-ils pas droit d'être entre ses mains?

Quant à la distinction des attributs en *nécessaires* et *contingens*, en *caractéristiques* ou *spéciaux* (n'appartenant qu'à une figure) et en *vagues* ou *généraux* (l'urne pour les fleuves, les étoiles pour la nuit, pour Castor et Pollux, etc.), elle est simple et d'une application si facile qu'il nous suffit de la mentionner. Toutefois nous remarquerons que presque tous les attributs mythologiques sont contingens, mais semblent de plus en plus nécessaires à mesure que l'on se pénètre de l'esprit des mythes; et qu'admettre qu'il est des attributs vagues, c'est faire un grand pas vers la solution affirmative donnée au problème de la pluralité des attributs : car si un attribut est vague et peut s'appliquer à plusieurs objets, comment sortir de cet embarras? Par l'adjonction d'un ou de plusieurs autres attributs. VAL. P.

ATTRIBUTS DIVINS, *voy.* DIEU.

ATTRITION, d'*atterere*, froisser, terme de théologie.

L'attrition est le regret d'avoir offensé Dieu, regret conçu par la laideur du péché, ou par la crainte des peines de l'enfer.

Quelques théologiens ont prétendu qu'elle suffisait seule, et sans aucun amour de Dieu, pour justifier le pécheur dans le sacrement de pénitence. Bossuet, l'assemblée du clergé de France de 1700, et un grand nombre de docteurs, ont enseigné que celui qui se contente de la crainte, sans s'exciter à l'amour de Dieu, n'a pas assez soin de son salut, parce qu'il se repose trop sur une opinion douteuse.

Cette doctrine a fait naître une autre difficulté : on s'est demandé s'il fallait aimer d'un amour de *charité*, ou d'un amour d'*espérance*. On s'est divisé sur cela, et chacune des deux opinions a trouvé ses défenseurs et produit de nombreux volumes que l'on peut consulter.

Le père Morin, de l'Oratoire, remarque dans son savant traité de la *Pénitence*, livre VIII, chapitre 2, que le mot d'*attrition* ne se trouve ni dans l'Écriture, ni dans les pères, qu'il a été inventé par les scolastiques vers 1220, et qu'avant ce temps-là on n'avait point imaginé de faire l'anatomie des sentimens du pécheur au tribunal de la pénitence, et de déterminer au juste quelle est la mesure et la nature de l'amour qu'il doit à Dieu. J. L.

ATTROUPEMENT, assemblée tumultueuse de gens sans autorité; et, dans le sens légal, assemblée de gens agissant contre l'autorité et contre les lois. Le législateur a dû prendre des mesures pour prévenir les maux qui peuvent en résulter pour l'ordre social. La loi française du 10 août 1831 détermine quels sont les fonctionnaires qui ont droit de dissiper les attroupemens; et quand, après trois sommations, précédées chacune d'un roulement de tambour ou d'un son de trompe, ils ne se dispersent pas, il doit être fait emploi de la force. Toutefois les personnes qui n'ont pas obéi à la première sommation sont, par cela seul, passibles de peines de simple police; ces peines deviennent correctionnelles pour les individus qui n'ont point obéi à la seconde, et deviennent plus graves à mesure que la résistance s'est prolongée. Quand l'attroupement a un caractère politique, ceux qui y ont pris part peuvent être interdits pendant trois ans des droits de vote, d'éligibilité, des fonctions publi-

ques, du port d'armes, et de certains droits civils énumérés dans l'article 42 du code pénal. Les attroupemens politiques sont dans tous les cas justiciables des cours d'assises. P. G-Y.

ATYS ou ATTYS, fils de Calaus, roi de Phrygie, et favori de Cybèle. Ayant rompu un jour le vœu de chasteté qu'il avait fait à cette déesse, il se mutila lui-même pour se punir de cette faute, et mourut peu après; mais Cybèle l'ayant ressuscité, il resta désormais son fidèle compagnon.

Un autre Attys est ce fils de Crésus, roi de Lydie, qui offrit un touchant exemple de l'amour filial. Il était muet. Un jour dans une bataille, voyant un guerrier qui tirait le glaive contre son père, il fit un effort si violent qu'à l'instant même le lien qui retenait sa langue se détacha et qu'il put s'écrier en prononçant ces mots: « Soldats, ne tuez pas Crésus. » *C. L.*

AUBADE, concert qui se donne à l'*aube* du jour sous les fenêtres de quelqu'un. Ce mot a vieilli, et il ne s'emploie guère maintenant que pour désigner un charivari ou les roulemens par lesquels les tambours complimentent les officiers à l'occasion de la nouvelle année ou d'un avancement qu'ils ont obtenu. L. D.

AUBAGNE (VIN D'). Aubagne est une petite ville du département des Bouches-du-Rhône, située à quelques lieues de Marseille, et qui jouit, avec quelques autres vignobles de l'ancienne Provence, d'une réputation méritée. Les vins d'Aubagne sont très colorés, spiritueux et solides; les voyages, loin de les altérer, augmentent encore leur qualité. Il s'en fait de grandes expéditions pour les colonies et même pour l'intérieur de la France. Mais c'est surtout pour les vins cuits qu'Aubagne partage, avec Cassis et Roquevaire, une célébrité appréciée principalement par les habitans des campagnes. Ces vins, dans leur nouveauté, sont pâteux et prennent à la gorge; mais en vieillissant ils deviennent fins et agréables, et les gourmands en font grand cas. Toutefois, ce n'est pas en France, mais en Hollande, que s'en fait la plus forte consommation. D. A. D.

AUBAINE (DROIT D'). Anciennement *aubanus*, AUBAIN dans le langage des jurisconsultes, était synonyme de *peregrinus* ou *d'étranger*. Parmi les nombreuses étymologies données de ce mot, *alibi natus, né ailleurs*, nous paraît la plus naturelle. Aubaine signifiait donc *peregrinitas* ou la qualité d'étranger (voir le *Glossaire du droit français*). Toutefois, par *droit d'aubaine*, on n'entendait pas l'ensemble de la législation concernant les étrangers, mais seulement, et d'une manière plus particulière, le droit en vertu duquel le souverain recueillait la succession de l'étranger qui, sans avoir été naturalisé, venait à mourir dans les états de ce souverain.

L'origine du droit d'aubaine est entourée d'obscurité. Nous ne trouvons aucune trace certaine d'un pareil droit chez les Grecs et chez les Romains. Montesquieu affirme que le droit d'aubaine a pris naissance au milieu de l'invasion des barbares dans l'empire d'Occident. « Dans ce temps-là, dit-il, s'établirent les droits insensés d'*aubaine* et de naufrage. Ces hommes (les barbares) pensèrent que les étrangers ne leur étant unis par aucune communication du droit civil, ils ne leur devaient d'un côté aucune sorte de justice, et de l'autre aucune sorte de pitié. » (*Esprit des Lois*, l. XX, chap. 13). Une charte de Charlemagne nous apprend que le droit d'aubaine existait de son temps, au profit du roi, dans toute l'étendue du royaume. Mais la féodalité, en s'établissant peu à peu, fit que les seigneurs devenus plus puissans usurpèrent à leur profit le droit d'aubaine. L'avidité de ces maîtres impérieux n'allait point seulement jusqu'à s'emparer de la succession laissée par un étranger, mais encore à dépouiller, cet étranger de son vivant. On le réduisait même quelquefois à la triste condition de serf. Cependant peu à peu les anciens principes furent restaurés, et il fut établi que l'étranger, en France, n'aurait d'autre seigneur que le roi. En conséquence, depuis Charles VII le droit d'aubaine fut considéré comme faisant partie du domaine de la couronne.

Il est bon d'observer que pendant quelque temps on regarda comme *aubain* l'individu qui abandonnait seulement son

diocèse pour venir en habiter un autre. Toutefois ce dernier aubain était traité avec moins de rigueur. Voici quelles étaient à son égard les dispositions de la loi ou de la coutume. S'il ne reconnaissait pas un seigneur dans l'an et jour, il payait une amende au baron dans la chatellenie duquel il avait fixé son domicile. S'il décédait sans laisser au baron quatre deniers, tous ses meubles étaient acquis au baron (*voy.* les *Établissemens* de Saint-Louis, ch. LXXXVII). Le droit d'aubaine n'ayant point lieu à l'égard des étrangers *naturalisés*, il en résultait que le roi seul accordait des lettres de naturalisation, parce que seul, en effet, il pouvait renoncer à son droit d'aubaine. A part l'intérêt matériel du roi, le véritable motif du droit d'aubaine consistait dans cette considération qu'un étranger, en succédant à un autre étranger mort dans le royaume, n'aurait fait qu'appauvrir ce dernier au profit d'un pays voisin. Aussi voyons-nous les enfans *régnicoles* de l'étranger lui succéder à l'exclusion du roi; il suffisait même que les enfans fussent nés dans le royaume et déclarassent leur intention d'y résider perpétuellement. Mais un père étranger ne pouvait succéder à ses enfans *régnicoles :* on en sent le motif. Ce motif, qu'il ne faut pas oublier, est la clef d'un grand nombre de difficultés. Le droit d'aubaine, comme le déclare ouvertement Loyscau, avait donc lieu pour des motifs tout politiques. Il existait non-seulement au mépris des héritiers naturels, mais même des héritiers testamentaires. L'étranger ne pouvait donc tester; car tester, disait-on, était de droit civil. Toutefois Bacquet, qui écrivait dans le XVI^e^ siècle, cite une pièce dont il résulte que l'étranger pouvait tester jusqu'à la valeur de *cinq sols parisis*.

Cependant le roi abandonnait quelquefois son droit d'aubaine en faveur de certains individus, de certaines classes, et même de certaines villes et nations. C'est ainsi que les ambassadeurs et les étudians n'étaient point sujets au droit d'aubaine. Charles VII, Louis XI, Charles IX, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, par différentes ordonnances, avaient déclaré aussi que les marchands étrangers fréquentant les foires de Lyon, de même que les ouvriers de certaines manufactures, seraient exempts du droit d'aubaine; ces derniers, après un nombre fixé d'années de travail en France. François I^er^ voulut un instant que les militaires étrangers au service de France fussent, dans leurs biens, assimilés aux régnicoles; mais cette disposition ne fut point observée. Louis XV la rappela expressément et la mit en vigueur avec la condition : 1° de 10 années de service; 2° de catholicité; 3° de déclaration au greffe de son présidial qu'on entendait vivre et mourir dans le royaume. Les villes de Marseille, de Dunkerque, avaient le privilége que les étrangers qui venaient y résider étaient exempts du droit d'aubaine. Enfin ce droit, en vertu de traités diplomatiques, avait été abandonné, par les rois de France, à l'égard d'un grand nombre de pays étrangers, mais toujours à charge de réciprocité. Nous renvoyons pour ces traités au code diplomatique des aubains, publié il y a peu de temps par M. Gaschon. L'Assemblée constituante supprima entièrement le droit d'aubaine et admit, dans tous les cas, les étrangers à succéder en France, même à des Français (*voy.* les lois des 6 août 1790, 13 avril 1791, et l'acte constitutionnel du 3 septembre 1791, tit. III, art. 6). Le Code civil, art. 1^er^ (726 et 912), vint modifier ces dispositions en n'affranchissant du droit d'aubaine que l'étranger dans le pays duquel le Français, par réciprocité, ne serait point assujéti à pareil droit. Mais la loi du 14 juillet 1819 est venue restaurer les dispositions si généreuses de l'Assemblée constituante. Voici cette loi qui compose aujourd'hui le dernier état de la législation sur la matière. « Les étrangers auront le droit de succéder, de disposer et de recevoir de la même manière que les Français, dans toute l'étendue du royaume. — *Art.* 2. « Dans le cas de partage d'une même succession entre cohéritiers étrangers et français, ceux-ci prélèveront sur les biens situés en France une portion égale à la valeur des biens situés en pays étrangers dont ils seraient exclus à quelque titre que ce soit, en vertu des lois et coutumes locales. » Ce dernier article, quelque peu restrictif du principe émis dans le premier, prête à

un assez grand nombre de difficultés. *Voy.* ÉTRANGERS. V.

AUBE, *alba*, vêtement de toile blanche dont se servent les évêques, les prêtres, les diacres, les sous-diacres et autres ministres employés à l'autel. Il descend jusqu'aux pieds. Il est arrêté au-dessus des reins par une ceinture ou un cordon, pour que son ampleur n'embarrasse pas dans l'exercice du ministère. L'aube ne peut être faite que de chanvre ou de lin. Il n'est pas rare de voir ce vêtement orné de belles dentelles ou de magnifiques broderies. Anciennement l'*aube* était décolletée, comme celle des enfans de chœur de la métropole de Paris; et on couvrait d'un *amict* le col du ministre qui s'en revêtait. Actuellement le collet va jusqu'au menton, et il est ordinairement attaché avec des liens.

Dans les premiers siècles de l'église, les néophytes qui avaient reçu le baptême la veille de Pâques conservaient pendant huit jours l'*aube* ou tunique blanche dont ils avaient été revêtus; de là vient qu'on appelait la semaine de Pâques *alba*, et le dimanche qui la termine, *Dominica in albis*.

L'*aube* n'est pas seulement le vêtement sacré du célébrant dans les églises occidentales, il l'est aussi dans les églises orientales, quoique la forme présente quelques différences. J. L.

AUBE (géographie), département de France, formé de la partie méridionale de la Champagne et de quelques fractions de territoire appartenant à l'ancienne Bourgogne, et compris entre les départemens de la Marne au nord, de la Haute-Marne à l'est, de la Côte-d'Or et de l'Yonne au sud, et de Seine-et-Marne à l'ouest. Sa plus grande longueur est de 24 lieues de l'est à l'ouest, et sa largeur de 19. On peut évaluer sa superficie à 610,600 hect. ou à environ 300 lieues carrées. Il est divisé en 5 arrondissemens, Arcis et Bar-sur-Aube, Bar et Nogent-sur-Seine, et Troyes, chef-lieu, qui renferment 26 cantons, 451 communes, et une population de 246,361 habitans. Le territoire compris dans ce département était au temps des Gaulois habité par les *Tricassi*, et l'on y voit encore quelques vestiges de ces énormes pierres brutes qui constituaient les monumens religieux de ces peuples, ainsi que des restes curieux des temps de la domination romaine.

Ce département tire son nom de la rivière d'Aube qui le traverse et se jette dans la Seine, sur la rive droite, après un cours d'environ 41 lieues, pendant lequel il y en a 28 de flottage, depuis Rouvres jusqu'à Arcis, et 8 de navigation d'Arcis à la Seine. Ce fleuve coupe aussi le département et y reçoit, ainsi que l'Aube, plusieurs rivières assez importantes. Toutefois, malgré ces canaux naturels d'irrigation, le sol d'une grande partie du département, formant le nord et le nord-ouest, est condamné à une complète stérilité. Là paraît presqu'à nu ou mêlé à un peu de terre végétale ce fond de craie qui forme le bassin géologique de Paris. Aussi la végétation y est presque nulle et ne consiste en grande partie qu'en de maigres pâturages où vivent épars et sans abri quelques troupeaux; les espaces cultivés produisent du seigle, de l'avoine et du sarrasin; cette partie du département, dont l'aspect est en général triste et désolé, appartient à ce qu'on appelle la Champagne *pouilleuse;* la fécondité de l'autre portion compense heureusement la stérilité de celle-ci. Le sol y est en général riche et productif et d'une nature si forte, sur certains points, qu'il nécessite jusqu'à 12 chevaux pour tirer la charrue; on y récolte du blé, du chanvre, des vins estimés, dont la récolte annuelle se monte à 422,000 hectolitres; on y élève du gros bétail et des chevaux; les forêts y sont nombreuses; on en évalue la superficie à 84,500 hectares, tandis que celle des vignobles n'est que de 21,000 hectares, et celle des prairies de 20,250. Le produit moyen de la terre labourable est de 20 fr. 05 c. par hectare. On compte dans le département 46,000 bêtes à cornes et 180,000 bêtes à laine entre lesquelles se trouvent de fort beaux troupeaux de mérinos. L'industrie est variée: les fabriques de draps, de bonneterie, de toiles peintes, rubans, etc. en forment les principaux articles; on y remarque aussi quelques forges, quelques papeteries et tanneries. Le commerce, dont plusieurs grandes routes qui traversent le département favorisent le développement, est considé-

rable et consiste principalement en grains, vins, bois de chauffage expédié par flottage à Paris, charbon de bois, blanc de Troyes ou d'Espagne fabriqué avec la craie du sol, pierre lithographique, charcuterie qui est renommée, et articles de manufactures. On évalue la somme totale des revenus du département à 12,570,000 fr.; la somme de l'impôt est de 1,863,980 fr. Le département de l'Aube est du ressort de la Cour royale et de l'Académie universitaire de Paris; il est compris dans la 18^{e} division militaire et forme le diocèse de l'évêché de Troyes. Le nombre des électeurs est de 1192 qui envoient 4 députés à la chambre élective; le rapport de la population au nombre d'individus condamnés est de 1 à 5,299; il y a 1 écolier sur 10 enfans, et 1 enfant illégitime sur 18. P. A. D.

AUBE (hydraulique). On appelle ainsi les planches fixées à la circonférence d'une roue et sur lesquelles s'exerce immédiatement l'impulsion du fluide qui les chasse les unes après les autres. Une des conditions que doit avoir une roue chargée d'aubes, c'est de tourner uniformément, et pour cela il faut qu'elle soit telle que, dans quelque situation qu'elle se présente, l'effort du liquide contre les aubes enfoncées agisse de manière que la somme des efforts positifs pour accélérer le mouvement de la roue soit égale à la somme des efforts négatifs pour la retarder. P-T.

AUBE, *voy.* Crépuscule.

AUBENTON, *voy.* Daubenton.

AUBÉPINE, *voy.* Épine.

AUBER (Daniel-François-Esprit) naquit à Caen en 1782, dans un voyage de ses parens. Il ne fut pas destiné d'abord à suivre la carrière qu'il a parcourue avec tant de succès. Son père lui fit prendre quelques leçons de musique, plutôt pour lui donner un talent d'agrément que pour faire de lui un musicien. Après avoir étudié avec succès le piano sous la direction de M. Ladurner, M. Auber fut envoyé à Londres par ses parens, pour se livrer au commerce. Porté vers la culture d'un art qui lui donnait déjà de grandes jouissances, il fut bientôt dégoûté de son nouvel état; aussi revint-il à Paris où il commença à se faire connaître par des romances et d'autres productions légères dont quelques-unes eurent une vogue de salon. Un trio de piano, violon et violoncelle, gravé à Paris vers le même temps, fit voir qu'il pouvait traiter avec talent la musique instrumentale. Encouragé par cet essai, il composa, à la prière du célèbre violoncelliste Lamare avec lequel il était lié d'amitié, tous les *concertos* de basse qui ont paru sous le nom de ce virtuose, et d'autres morceaux qui sont restés manuscrits. Il écrivit aussi un *concerto* de violon qui produisit quelque effet au Conservatoire de musique, où il fut joué par M. Mazas. Cependant les succès qu'obtint M. Auber dans la composition de ce genre de musique ne le détournèrent pas du but vers lequel l'appelaient ses penchans; et déjà le désir de travailler pour le théâtre lui avait fait remettre en musique l'ancien opéra de *Julie*. Cette pièce, écrite avec accompagnement de deux violons, deux altos, violoncelle et contre-basse, fut représentée sur un théâtre particulier de Paris. L'auteur fit alors la connaissance de M. Cherubini, et se livra, sous la direction de cet habile maître, à des études sérieuses.

En 1813, M. Auber fit représenter au théâtre Feydeau un petit opéra intitulé : *le Séjour militaire*. Cet ouvrage fut suivi d'un repos de plusieurs années, après quoi il fit jouer au même théâtre : *le Testament et les Billets doux* (1819), opéra moins heureux encore que le premier essai. Mais quelques mois après, M. Auber se plaça au rang des bons compositeurs français par la représentation de la *Bergère Châtelaine*, opéra en trois actes dans lequel on trouve une manière originale, des mélodies heureuses, et des intentions dramatiques. La *Bergère Châtelaine* fut le premier fondement de la réputation de son auteur. En 1821, *Emma*, opéra important, fit briller les mêmes qualités qu'on avait applaudies dans le précédent. Il paraît que depuis cette époque M. Auber, frappé des succès européens du style de Rossini, résolut de l'imiter en adaptant la manière du grand maître aux convenances de la scène française. Cette nouvelle direction du talent de M. Auber se manifesta dans les opéras suivans : *Leicester*, en trois actes (1822); *la Neige*,

en 4 actes (1823); *le Concert à la cour*, en 1 acte (1824); *Léocadie*, en trois actes (1824); *le Maçon*, en trois actes (1825), et *Fiorella*, en trois actes (1826).

Cependant M. Auber sentit la nécessité de fonder sa réputation par une partition d'un ordre élevé, et il composa *la Muette de Portici*. Abandonnant franchement les traces et la manière *Rossiniennes* et rentrant dans le style qui lui est propre, M. Auber s'est placé par la composition de cet opéra sur la ligne des plus habiles musiciens de l'école française. On retrouve dans *la Muette* la manière élégante et pure de l'auteur d'*Emma*, avec cette différence, toute à son avantage, que la musique est plus énergique, sans avoir perdu de sa grace et de sa fraîcheur. Son instrumentation y est brillante sans tapage, et toujours franchement dessinée. Malheureusement M. Auber crut avoir fait assez pour le soin de sa renommée par la composition de la *Muette de Portici*, car il reprit dans les ouvrages qu'il fit rèprésenter depuis toutes les allures rossiniennes. *La Fiancée* et *Fra Diavolo* furent les derniers opéras qu'il donna au théâtre de l'Opéra-Comique. *Vendôme en Espagne*, opéra qu'il composa en 1823 en société avec Hérold à l'occasion du retour du duc d'Angoulême, *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtre*, *le Serment* et *Gustave III* ou *le Bal masqué* forment, avec la *Muette de Portici*, le répertoire de M. Auber à l'Académie royale de musique. On retrouve dans ces opéras les qualités et les défauts qui ont été signalés plus haut : une grande facilité, un style élégant et correct, une entente parfaite de la scène; mais l'abus de moyens uniformes, et l'imitation quelquefois trop sensible de la manière de Rossini. M. Auber est un artiste de mérite; ses ouvrages sont représentés avec succès, non-seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre. Il a été décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur en 1825, et nommé membre de la classe des beaux-arts de l'Institut en 1829. E. F-s.

AUBERGE (de *albergare*, loger), maison où les voyageurs sont nourris et logés moyennant une rétribution. Ce mot présente une idée un peu moins relevée que celui d'*hôtellerie* ou d'*hôtel*. Les auberges, connues des anciens sous le nom de *diversorium*, se multiplièrent dans les temps modernes quand l'extinction de l'hospitalité les rendit nécessaires. Les lois les favorisèrent dans l'intérêt public, et les aubergistes eurent action sur les effets déposés chez eux, pour le paiement des dépenses qui pouvaient s'y faire. Mais ces maisons servirent long-temps de texte aux plaintes légitimes et aux imprécations des voyageurs. Il fallut que les rapports entre les différens peuples et les provinces d'un même pays devinssent aussi multipliés qu'ils le sont aujourd'hui, pour que ces établissemens songeassent à sortir de cet état qu'un Anglais désignerait parfaitement par le mot d'*inconfortabilité*. Maintenant l'on tâche d'y réunir la commodité à la propreté. Sous le premier rapport on pourrait citer plusieurs auberges de France où l'on a établi des bains; sous le second on rappellera cette hôtesse anglaise dont parle M. Custine (*Voyage en Angleterre*), qui le menaça de le poursuivre en calomnie s'il était hors d'état de prouver un fait articulé par lui et propre à déconsidérer sa maison, la découverte d'une punaise dans ses draps. Les voyageurs n'auront plus rien à désirer quand, à ces deux conditions, les aubergistes en joindront une troisième encore plus rare, la modération dans les prix. R-y.

AUBERGINE, *voy.* Melongène.

AUBERT (l'abbé Jean-Louis), au jugement de Voltaire, le premier des fabulistes après La Fontaine. Il naquit à Paris en 1731 et y mourut en 1814. Il a rédigé différens journaux, en dernier lieu la *Gazette de France*, et fut aussi bon critique qu'ingénieux poète. On a de lui, outre les fables, des *Contes moraux* en vers, et la *Mort d'Abel*, drame faible d'intérêt et d'invention. Y.

AUBERT DU BAYET (Jean-Baptiste-Annibal), né à la Louisiane en 1759, embrassa très jeune la carrière militaire, et, après avoir fait ses premières armes en Amérique sous Rochambeau et Lafayette, il se trouvait en 1788 en garnison à Metz en qualité de capitaine de cavalerie; il s'y fit connaître par un écrit relatif aux Juifs, très nombreux,

comme on le sait, dans cette ville. La question de leur régénération sociale occupait beaucoup les philanthropes de toutes les classes, et c'est à Metz, où l'aspect de leur dégradation devait le plus affliger les amis de l'humanité, que fut d'abord donnée en leur faveur une impulsion véritablement libérale, philosophique et religieuse. L'académie de cette ville en fit le sujet d'un concours qui devint célèbre par lui-même et par les ouvrages auxquels il donna lieu. Quelques écrits pour ou contre les Juifs précédèrent ce concours. Dans ces derniers on leur reprochait avec amertume des torts qui étaient l'ouvrage de la société, et on répétait, en variant leurs formes, les accusations et les plaisanteries dont Voltaire les avait accablés. L'écrit d'Aubert du Bayet fut du nombre de ces derniers; il était fait avec esprit et talent, et produisit quelque sensation; mais il ne resta pas sans réponse. Pendant la durée de l'Assemblée constituante, Aubert se fit remarquer parmi les amis les plus dévoués et les plus éclairés de la cause nationale, et fut porté à l'Assemblée législative par le département de l'Isère. Il siégea avec ceux qui, tout en restant fidèles au serment qu'ils avaient prêté à la constitution de 1791, se méfiaient des intrigues de la cour, de l'aristocratie et de l'étranger. Comme ceux qui plus tard combattirent l'anarchie et la terreur sous le nom de Girondins et qui siégeaient à gauche dans l'Assemblée, il s'éleva contre les intrigues coupables de l'émigration, et appuya avec force la déclaration de guerre à l'Autriche; mais, comme Vaublanc et d'autres députés de la droite, il défendit le général Lafayette, contre lequel Brissot avait demandé un décret d'accusation peu de jours avant le 10 août. Entre cette journée et la séparation de l'assemblée, il fut appelé à la présidence. Il ne fut pas réélu à la Convention nationale, où reparut seulement avec de nouveaux renforts le parti républicain de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative; mais si Aubert du Bayet ne fut point parmi les fondateurs de la république, comme militaire il se voua à sa défense. Après avoir, sous Kellermann, combattu à Valmy, il se rendit à l'armée du Rhin; il y montra un courage et un talent qui le firent rapidement monter de grade en grade jusqu'à celui de général de division; et lorsqu'après avoir conquis Mayence et Francfort, Custine fut obligé d'évacuer la première de ces villes et bientôt après d'abandonner l'autre, c'est à Aubert du Bayet qu'il en confia le commandement. Deux membres de la Convention nationale secondèrent le courage et le talent d'Aubert du Bayet, l'un dans la défense militaire, Merlin de Thionville, l'autre dans l'administration, Rewbell. Après un siége devenu célèbre, Mayence capitula, et la garnison s'engagea par serment à ne pas porter les armes pendant la durée de la guerre contre les armées coalisées. Le Comité de salut public lui fit aussitôt traverser la France en poste, et la porta vers la Vendée dont elle pouvait combattre les révoltés sans transgresser son serment. Malgré l'opiniâtre défense de Mayence, sa reddition était sur le point de faire arrêter et condamner Aubert du Bayet; mais la journée du 9 thermidor et les témoignages de ses collègues Rewbell et Merlin de Thionville le sauvèrent. Bientôt après il fut nommé général en chef de l'armée de la Vendée et des côtes de l'Océan. Par son activité, son courage, son intelligence, sa modération conciliatrice, il commença et prépara la pacification de ce pays, qu'acheva ensuite le général Hoche, sous lequel Aubert du Bayet servit dans l'armée qu'il avait commandée. A la promulgation de la constitution de l'an III son nom se trouvait parmi ceux des citoyens distingués que l'opinion publique portait au Directoire exécutif. Dès l'installation de ce nouveau gouvernement, Aubert du Bayet fut nommé au ministère de la guerre, porté surtout à cette place par Rewbell, un des premiers directeurs. Ce fut pendant son court ministère qu'eurent lieu les premiers triomphes de Bonaparte en Italie. Le Directoire le lui fit bientôt quitter, et le nomma à l'ambassade de Constantinople. Après quelques difficultés il fut accueilli avec distinction par la sublime Porte; mais le climat ne tarda pas à lui devenir funeste, et il succomba, à peine âgé de 36 ans.

M. B.

AUBESPINE (FAMILLE DE L'). Cette famille, originaire de Bourgogne, a donné quelques hommes distingués à la France. Parmi eux, nous citerons : CLAUDE de l'Aubespine, baron de Châteauneuf-sur-Cher, qui fut un des plus habiles négociateurs de son temps et sut se rendre utile à quatre monarques, François I^er^, Henri II, François II et Charles IX. En 1545, il fut employé aux négociations d'Hardelot, près de Boulogne, avec les Anglais; en 1555, il prit part aux conférences de La Marck; il se trouva à l'assemblée des états tenue sous Henri II, à Paris, en 1559, fut député pour la paix de Catteau-Cambresis, et attacha son nom à l'assemblée de Fontainebleau, en 1560, à la reddition de Bourges, en 1562, à la conférence du faubourg Saint-Marcel et à celle de la Chapelle, en 1567. L'accueil qu'il reçut du prince de Condé et des autres chefs calvinistes, à cette dernière entrevue, fut cause de sa mort; il était à l'extrémité lorsque Catherine de Médicis, qui faisait grand cas de ses avis, vint le consulter au chevet de son lit, la veille de la bataille de Saint-Denis. Il mourut le lendemain, 11 novembre 1567. Ce fut lui qui reçut le premier le titre de secrétaire-d'état, au lieu de celui de secrétaire des finances qui jusqu'alors avait été affecté à la charge qu'il remplissait. — CHARLES de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf-sur-Cher, commandeur et chancelier de l'ordre du Saint-Esprit, conseiller-d'état, abbé de Maçai, de Préaux et de Noirlac, gouverneur de Touraine et garde-des-sceaux de France. Ce fut aussi un habile diplomate, qui figura dans les négociations les plus difficiles du temps, et fut envoyé tour à tour en Hollande, en Allemagne, à Venise, et enfin en Angleterre. Nommé garde-des-sceaux en 1630, il prit aux procès de Marillac et de Montmorency une part d'autant plus honteuse qu'en sa qualité d'ecclésiastique il aurait dû se récuser. Du reste, sa faveur ne dura pas long-temps : Richelieu lui ôta les sceaux en 1633 et le fit enfermer au château d'Angoulême, d'où il ne sortit qu'après la mort de Louis XIII. A cette époque, Anne d'Autriche le rappela aux affaires, pour l'exiler encore au bout de deux ans, comme un des chefs du parti des *importans*. L'Aubespine se jeta alors dans la Fronde, prit et reprit les sceaux plusieurs fois, et mourut, en 1653, *chargé d'années et d'intrigues*, selon l'expression de M^me^ de Motteville. — GABRIEL de l'Aubespine, frère du précédent, fut évêque d'Orléans, à l'âge de 20 ans. Il avait hérité des talens de sa famille pour les négociations; il s'acquitta avec le plus grand succès de toutes celles qui lui furent confiées, et mourut, en 1630, au milieu des efforts qu'il faisait pour la prospérité de son diocèse. On a de lui quelques ouvrages, fruits de ses études ecclésiastiques. D. A. D.

AUBIER, couche extérieure de l'arbre située immédiatement sous l'écorce, et n'ayant pas encore acquis la densité, la dureté et la pesanteur que présente le cœur du bois. C'est dans l'aubier que la circulation est plus active et le système vasculaire plus développé, et que les sucs sont plus abondans. Par cette raison il est moins propre aux divers usages auxquels on emploie le bois. En effet, il présente moins de résistance aux efforts, il est plus susceptible de se pourrir et d'être attaqué par les insectes. On remédie à ces inconvéniens en écorçant le bois et en le laissant sécher sur pied. Alors l'aubier exposé au contact de l'air passe rapidement à l'état ligneux; on n'est point obligé de l'enlever pour arriver au cœur de l'arbre, et il fournit des pièces de bois à la fois plus volumineuses et plus résistantes. Des expériences tentées par Buffon, et répétées depuis, ont mis hors de doute ce fait important. *Voy.* ARBRE et BOIS. F. R.

AUBIGNAC (FRANÇOIS HÉDELIN, *l'abbé* D'), né à Paris en 1604, petit-fils, par sa mère, du célèbre chirurgien Ambroise Paré. Il commença par végéter au barreau de Nemours, puis il se jeta dans l'état ecclésiastique qui fit sa fortune. Nommé précepteur du jeune duc de Fronsac, neveu du cardinal de Richelieu, il fut bientôt pourvu de l'abbaye d'Aubignac que suivit de près celle de Mainac: il se vit poussé vivement dans le monde sous la protection du cardinal-ministre, et fut en outre gratifié d'une pension de 4,000 livres par son élève reconnaissant.

Dans cette position, et d'ailleurs latiniste, helléniste, écrivain infatigable, grand faiseur de poétiques, de dissertations, de pamphlets, de romans profanes, *se jetant à tous, se tirant de tout*, comme disait Chapelain, l'abbé d'Aubignac fit du bruit dans son temps et s'érigea en régent de la littérature, bien que *Macarise ou la reine des îles fortunées*, et sa *Relation du royaume de Coquetterie* l'aient compromis un peu avec La Calprenède. Lié avec la plupart des beaux esprits de l'époque, il engagea contre plusieurs d'entre eux un combat acharné d'épigrammes et de brochures, et notamment il lança contre Ménage son *Térence justifié*. Champion d'Aristote et des trois unités, auteur d'une *Zénobie*, composé suivant ces règles, auxquelles le grand Condé ne pardonnait pas d'avoir fait faire *à ce pauvre d'Aubignac* une si méchante tragédie, ce ne serait rien encore s'il n'avait osé s'attaquer ignoblement à Corneille et lui déclarer une guerre de critique inepte et pédante, après l'avoir prôné dans sa *Pratique du théâtre*. Et d'où lui venait tant de courroux contre le génie de Corneille? Le poète n'avait point fait mention de lui dans ses *examens*, espèces de préfaces qu'il mettait en tête de ses tragédies imprimées. Richelieu, l'Académie et l'abbé d'Aubignac sifflèrent donc à l'unisson les premiers chefs-d'œuvre de la scène française; et l'abbé trouvait apparemment que l'Académie n'avait point encore le goût assez pur, puisqu'avec l'approbation du Dauphin il sollicitait dans son *Discours au roi* l'établissement d'une seconde académie dans la ville de Paris, académie toute prête, composée de lui et de ses amis, et devant tenir séance en sa propre maison. Cependant un procès qu'il perdit contre la famille du duc de Fronsac lui enleva tout à coup sa pension de 4,000 livres, et ce désastre l'affecta si péniblement qu'il rompit brusquement avec la société et alla s'enterrer dans une retraite profonde, à Nemours, où il mourut en 1676. H-D.

AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa d'), seigneur des Landes et de Chaillou, naquit à Saint-Maury, en Saintonge, l'an 1550. Il annonça, dès sa plus tendre enfance, tout ce qu'il fut depuis. A l'âge de six ans, il savait le latin, le grec et l'hébreu; à dix ans, il traduisait le *Criton* de Platon sur la promesse que son père lui avait faite d'imprimer son œuvre avec portrait en regard; un an plus tard, passant auprès de l'échafaud d'Amboise, encore fumant des dernières exécutions, son père, protestant zélé, lui fit jurer haine aux catholiques : « Mon enfant, disait-il, il ne faut point épargner ta tête, après la mienne, pour venger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » Agé de treize ans à peine, il était au siége d'Orléans, et quelque temps après il s'échappait de Genève, où il étudiait sous le célèbre Bèze, pour aller combattre sous le prince de Condé et le roi de Navarre. Toujours au premier rang des Calvinistes, il ne quitta l'épée qu'après l'entière dissolution de la Ligue et l'avénement au trône de son maître, Henri IV, qu'il avait puissamment servi de son bras et de ses conseils. Cependant, dans les intervalles de paix et en toute rencontre, il mettait à profit son éducation littéraire; il composait, pour la Cour, une tragédie de *Circé*, qui fut jouée à l'occasion des noces de Joyeuse, et sa verve huguenote, et son cynisme de franchise et d'indépendance débordaient en sarcasmes et en épigrammes, sans épargner personne, ni la reine-mère, ni Henri IV lui-même. Les admonestations de d'Aubigné et sa rude parole avaient déplu au prince; Henri en usa envers lui comme envers ceux de ses vieux amis qui abusaient du compagnonage des camps et de leurs services pour le tyranniser : d'Aubigné le bouda, refusa net argent et faveurs, mais il l'estima d'ailleurs et le défendit contre ses ennemis.

D'Aubigné, disgracié deux fois et retiré dans son gouvernement, déchargea un peu sa bile dans les *Aventures du baron de Fœneste* et dans la *Confession catholique du sieur de Sancy*. Après la mort de Henri IV, il publia les deux premiers volumes de l'*Histoire universelle* de son temps, de 1550 à 1601, (St-Jean-d'Angely, 1616-26, 3 volumes in-fol.); mais le troisième était si plein de vérités et de hardiesses qu'il le fit paraître sans privilége. Le livre fut saisi et condamné au feu par le parlement, et

l'auteur se réfugia à Genève. Ses ennemis le firent condamner à mort sous prétexte qu'il avait employé à réparer quelques bastions de Genève les matériaux d'une église ruinée. C'était le quatrième arrêt de mort qu'il encourait pour *son plus grand honneur et plaisir*, comme il le disait lui-même. Pendant qu'il était sous le coup de cette condamnation, on lui proposa de choisir une épouse dans la famille de Burlamaqui : il ne voulut parler de mariage qu'après avoir exposé sa situation ; mais la femme à laquelle il s'adressait avait une ame ferme et courageuse : elle consentit, et il l'épousa. Il avait eu d'un premier mariage un fils, nommé CONSTANT, qui fut le père de madame de Maintenon. D'Aubigné mourut à Genève en 1630. H-D.

AUBRAC (ORDRE D') OU D'ALBRAC. Au milieu d'une montagne sauvage et escarpée de l'ancienne province du Rouergue, aujourd'hui département de l'Aveyron, il existait un célèbre établissement du genre de ceux que l'on appelait *Domeries*, dont le chef jouissait de 40,000 liv. de rentes, et chacun des religieux, qui étaient de l'ordre de Saint-Augustin, d'une somme de 15,000 livres. A cette maison était attaché un hôpital où 6,000 livres étaient employées pour l'entretien des malades. La tradition rapporte qu'Allard ou Adalard, vicomte de Flandre, revenant, vers l'an 1120, d'un pélerinage, et passant par ces affreuses contrées, y fit un songe dans lequel Dieu lui apparut et lui commanda d'élever dans ces déserts, où il se commettait beaucoup de meurtres et de vols, une église et un hôpital, que ce seigneur fit bâtir sur-le-champ. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ordre d'Aubrac avait été institué dans un but remarquable d'utilité et que les pauvres y trouvèrent long-temps des consolations, et les voyageurs un asile. Les chevaliers portaient sur leurs vêtemens une croix bleue à pointes. L'ordre fut supprimé par Louis XIV. D. A. D.

AUBRIOT (HUGUES), naquit à Dijon, en Bourgogne, de parens obscurs. Son mérite lui valut la protection du duc Othon IV, son suzerain, qui lui fit obtenir de l'avancement à la cour de France. Le roi Charles V nomma Aubriot d'abord surintendant des finances, puis prévôt de Paris. L'an 1369, afin d'élever à la France un boulevard contre les Anglais, Aubriot fit bâtir la Bastille par ordre du roi. Son zèle pour le bien public ne se borna pas à ces travaux ; on lui en doit de plus utiles à une ville telle que Paris ; par exemple, les égoûts et les canaux qu'il imagina pour l'écoulement des immondices. Il fit bâtir en pierre le pont Saint-Michel qui, à cette époque, était encore en bois ; le pont près de l'Hôtel-Dieu, dit *Petit-Pont ;* le Petit-Châtelet, pour contenir les écoliers de l'Université, et les murs de la porte Saint-Antoine, le long de la Seine. L'Université, avec l'appui du duc de Berry, lui intenta un procès, parce qu'il avait fait arrêter quelques écoliers turbulens : il fut accusé d'impiété, d'hérésie et de haine contre l'Université. Condamné à une prison perpétuelle, il fut enfermé dans cette même Bastille qui avait été construite par ses ordres. Quelques biographes prétendent qu'il en fut tiré pour être transféré dans les prisons de l'Évêché, dites les *Oubliettes*. Il gémissait dans les fers, lorsque, au commencement du règne de Charles VI, l'an 1381, il fut mis en liberté et choisi pour chef par les séditieux, nommés *Maillotins*, qui s'élevèrent alors contre les impôts. Mais Aubriot, de mœurs douces et paisibles, ne pouvait rester chef de révoltés ; il les quitta le soir même et se retira en Bourgogne, où il mourut l'année suivante, 1382. N. A. D.

AUBRY (JEAN-BAPTISTE), né en 1736 près d'Épinal, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, se montra digne de concourir aux travaux d'érudition de cette société religieuse, et, après la mort de Remy Cellier, fut chargé de continuer, avec un de ses confrères, l'*Histoire des auteurs sacrés et prôfanes*. Malheureusement le volume qu'ils rédigèrent est resté inédit par suite d'embarras pécuniaires. La suppression des ordres monastiques réduisit Aubry à chercher des moyens d'existence dans ses talens littéraires : plusieurs ouvrages estimables sortirent de sa plume ; mais quoique écrits avec clarté, pureté et précision, ils ne purent le faire

sortir d'une position voisine de la misère. Il est mort à Commercy en 1809.—Les principaux ouvrages d'Aubry sont : l'*Ami philosophe et politique*, traité sur l'essence, les avantages et les devoirs de l'amitié; Paris, 1776, in-8°. *Théories de l'ame des bêtes*, 1780 et 1790. *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, dans lesquelles on résout, avec les seules lumières de la raison, les objections des athées, des matérialistes, des pyrrhoniens et des déistes, 1782, in-12. L'auteur avoue qu'il doit beaucoup à Feller, Para et Bergier, et qu'il a quelquefois pris des réponses chez les incrédules eux-mêmes : « Ce qui prouve, ajoute-t-il, que l'incrédulité n'a pas même le mérite d'un système. » *L'anti-Condillac*, ou *Harangue aux idéologues modernes*, 1801. *Nouvelle Théorie des êtres*, 1804. *Aubade ou Lettres à MM. Geoffroy et Mongin* (qui avaient critiqué l'ouvrage précédent dans le *Journal des Débats*). L. C.

AUBRY (François), naquit à Paris vers 1765 et mourut en Angleterre au commencement du XIX^e^ siècle. Constituant et conventionnel, il succéda, le 15 germinal an III, à Carnot comme membre du Comité de salut public, et s'occupa presque exclusivement de la partie militaire. Dans la suite, il entra au conseil des Cinq-Cents, et au 18 fructidor il fut déporté à Cayenne avec le parti des *Clichiens*. S.

AUBRY DE MONTDIDIER, chevalier français du temps de Charles V, et célèbre par le crime qui lui fit perdre la vie, et par la manière singulière dont ce crime fut vengé. Il fut assassiné l'an 1371, par un de ses compagnons d'armes, Richard de Macaire. Le meurtrier aurait échappé aux châtimens de la loi si un dogue fidèle, attaché et dévoué à Aubry, n'eût, depuis le moment du crime, continuellement poursuivi son auteur, et par-là n'eût fait venir au roi l'idée bizarre, mais fondée dans les idées du temps, de faire lutter Macaire contre le chien accusateur. Le combat eut lieu : Macaire était armé d'une massue; il succomba. Cette tradition est devenue le sujet de plusieurs ballades, et a donné lieu, en France et en Allemagne, à des compositions dramatiques, qui, sous le titre du *Chien de Montargis* et du *Chien d'Aubry* ou la *Forêt de Bondy*, ont attiré la foule aux boulevards parisiens, au théâtre de Vienne, et à plusieurs autres théâtres de l'Allemagne. *C. L.*

AUBUSSON (tapis d'). Aubusson est une petite ville et sous-préfecture du département de la Creuse; elle est située dans une vallée assez profonde, sur les bords de la Creuse. Sa manufacture de tapis est célèbre et occupe près de 700 ouvriers. Ces tapis sont ou *veloutés*, ou *ras*, ou *jaspés*, et servent à différens usages. *Voy.* Tapis. Y.

AUBUSSON, famille française, dont on fait remonter l'origine au IX^e^ siècle, et dont seraient issues celles des sires de Banson, Boux, Bosne, des ducs de la Feuillade, etc. Au XIII^e^ siècle Jean d'Aubusson fut un troubadour renommé; mais ce nom a reçu surtout un grand éclat du grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui l'a porté. Y.

Pierre d'Aubusson, né en 1423, était allié par sa mère aux rois d'Angleterre. Émule et contemporain des Jean Hunyade et des Scanderbeg, sa vie ne fut guère qu'un grand combat contre les Turcs qui, depuis les croisades, avaient pris l'offensive et menaçaient l'Europe à leur tour.

Il fit glorieusement ses premières armes en Hongrie, et se concilia l'estime et l'amitié de l'empereur Sigismond. Présenté à la cour de France, où l'avait précédé sa bonne renommée de chevalier chrétien, il fut accueilli par Charles VII, qui disait n'avoir jamais rencontré dans un même homme *tant de feu et tant de sagesse*. Le Dauphin, depuis Louis XI, fit tous ses efforts pour l'attacher à sa personne; d'Aubusson fut entraîné malgré lui dans la révolte de ce prince contre son père, mais non sans employer les plus sévères avertissemens pour ramener dans le devoir le fils rebelle. Plus tard il le suivit en Suisse et assista à l'attaque de Bâle et au combat de Saint-Jacques. Mais regardant comme perdues les années qu'il avait passées en France, et l'œil fixé vers l'Orient, où triomphaient les ennemis de la foi, il résolut d'employer le reste de sa vie à les combattre. C'est à Rhodes que

le conduisit son enthousiasme religieux et guerrier. Reçu dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, il passa rapidement par toutes les charges intermédiaires, de surintendant, de prieur, de commandeur; et à la mort de Des Ursins il fut d'une commune voix proclamé grand-maître. Alors Mahomet II, maître de Constantinople, voulut soumettre Rhodes, qui lui barrait la mer; il envoya contre cette île 160 voiles et 100,000 Turcs. Avant qu'ils parussent, de nouveaux forts armaient la ville et une immense chaîne de fer fermait le port. D'Aubusson ne quitta point les remparts au milieu des terribles assauts qui se succédaient sans relâche. Au bout de deux mois, la flotte othomane leva honteusement le siége. Mahomet II mourut trop tôt pour venger l'affront de ses armes. Bajazet II, son fils, lui succéda à l'exclusion de son frère Zizime. Celui-ci vint demander asile et protection au grand-maître, comme au plus implacable ennemi de Bajazet II. D'Aubusson comprit tout ce que la circonstance présente avait de favorable pour la cause sainte qu'il défendait. Il accueillit Zizime et l'envoya dans un prieuré de France pour mieux le soustraire au fer et au poison des émissaires turcs. Bientôt le pape Alexandre VI réclama cet hôte si précieux pour la chrétienté. Cependant, Charles VIII, roi de France, annonçait le projet de conquérir l'Orient; d'Aubusson prêchait une grande croisade, et, pour finir dignement sa vie, sollicitait, quoique octogénaire, l'honneur de la commander. La mort soudaine de Zizime, attribuée à la politique secrète d'Alexandre VI, et les ambitions rivales des alliés firent échouer l'entreprise. D'Aubusson en mourut de chagrin en 1503. Il a laissé en latin une relation du siége de Rhodes, qu'on trouve dans les *Scriptores rerum germanicarum*, édit. de Struve, t. II, p. 305-309, Francfort, 1602, in-fol. H-D.

AUCKLAND (WILLIAM EDEN, baron), homme d'état qui, sous le ministère de Pitt, a pris une part active aux affaires, et auquel des ambassades du premier ordre ont été confiées sur le continent.

Il commença sa carrière en 1778, comme médiateur entre son pays et les colonies américaines insurgées. Quoique dans cette importante mission il fût accompagné de lord Howe, de sir Clinton, de G. Johnston et de lord Carlisle, le succès ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues des talens de ces hommes distingués, et l'Angleterre fut obligée de reconnaître l'indépendance des Américains. Plus tard, lord Auckland prit, comme membre du parlement, une grande part à la réforme des lois pénales, et, conjointement avec Howard et Blackstone, à l'organisation d'une nouvelle administration de la police et à l'amélioration des prisons. Il obtint ensuite la place importante de secrétaire d'état pour l'Irlande, et en 1785 l'ambassade à la cour de France, avec mission de négocier en même-temps un traité de commerce qui fut conclu en 1786. Pendant les premières années de la révolution française, il occupa la place d'envoyé extraordinaire auprès des États-Généraux des Pays-Bas, et, en cette qualité, il exerçait une grande influence sur les mesures prises par les puissances étrangères au milieu d'événemens qui de jour en jour se compliquaient davantage.

Après son retour, sa conduite fut soumise à l'examen du parlement et reconnu sans reproche. Il mourut en 1814. *C. L.*

AUCTION, *voy.* ENCHÈRE.

AUDE, département de France, borné au N. par ceux du Tarn et de l'Hérault; à l'E. par la Méditerranée; au S. par les Pyrénées-Orientales; et à l'O. par les départemens de l'Ariège et de la Haute-Garonne. Formé d'une partie de la province du Bas-Languedoc, ce département tire son nom de la rivière d'Aude (anciennement *Atax*), qui le divise en deux parties presque égales, et, après un cours de 55 lieues, se jette dans la mer à l'est de Narbonne. Dans ce trajet elle est flottable de Quillan jusqu'à la mer, c'est-à-dire pendant un espace de 36 lieues. Sa partie navigable, qui est d'environ 580 mètres, est comprise dans le canal du Midi.

Le territoire du département de l'Aude appartenait, au temps des Gaulois, aux Volces-Tectosages; les Romains le comprirent dans la première Narbonnaise. Lors de la dissolution de leur empire, il se trouva dépendant de la vaste pro-

vince appelée Septimanie, et, plus tard, placé dans la puissante vassalité des comtes de Toulouse.

La plus grande longueur de ce département est de 27 lieues 2/3 de l'E. à l'O, et sa plus grande largeur de 20 lieues du N. au S. Sa superficie est de 631,667 hectares, ou d'environ 320 lieues carrées. Les cours d'eau qui arrosent cette étendue de terrain sont nombreux, mais peu considérables, et ils ont presque tous leur affluent dans l'Aude. Le département est en outre traversé, dans sa plus grande largeur, par le canal du Midi, qui passe par les principales villes et par plus de cinquante communes. La côte de la Méditerranée est en général basse et bordée de lagunes appelées étangs dans le pays; la plus considérable forme le port de la *Nouvelle*, le seul du département. Des montagnes peu élevées occupent à peu près les deux tiers de sa surface; dans la partie septentrionale, les chaines des Cévennes, connues sous le nom de *Montagnes-Noires*, séparent le département de l'Aude de celui du Tarn; d'autres chaines, à l'ouest et au midi, sont des ramifications des Pyrénées. La température est très variable : deux vents principaux la modifient d'une manière remarquable; celui qu'on appelle le *Cers* commence à souffler en janvier de l'O. à l'E., et devient, en tempérant la chaleur des plaines, non moins salutaire aux cultures qu'à la santé de l'homme, quand il n'est pas excessif; il s'affaiblit au printemps et revient périodiquement en juillet et en août. L'*Autan* souffle de la mer et prend quelquefois tous les caractères de l'ouragan; aussi produit-il souvent tous les tristes effets du sirocco (*voy.* ce mot). Le sol de l'Aude est en général fertile; dans les plaines on cultive toutes les céréales, et dans les parties montagneuses le mil et le sarrasin, dont le peuple se nourrit. Il y a de nombreux et riches pâturages, où paissent des moutons qui sont depuis longtemps la principale richesse de ces contrées. Les prairies artificielles sont communes. Les habitans élèvent peu de gros bétail; mais de nombreuses ruches leur fournissent un miel recherché. Les vins sont aussi d'un produit important pour ce département, notamment les vins blancs connus sous le nom de *blanquette de Limoux*. Les vignes occupent 35,000 hectares, et l'on évalue à 23 fr. 07 cent. le produit moyen de l'hectare de terre arable. La culture de l'olivier, quoique jusqu'ici peu importante, est en progrès. Les montagnes sont en partie couvertes de vastes forêts qui renferment, vers les Pyrénées, des ours et des sangliers, et partout ailleurs des renards, des loups et des blaireaux. Ces forêts, qui occupent 56,292 hectares, produisent d'excellent bois de charpente et de construction, dont environ 15,000 mètres cubes sont transportés annuellement par trains sur l'Aude. Le sein des montagnes est riche en produits minéralogiques; on y trouve le cuivre, le plomb, l'antimoine, le manganèse; le fer y est très abondant. Il y a quelques marais salans et plusieurs sources d'eaux minérales. Les principaux articles d'industrie sont de très beaux draps, des ouvrages de jayet et des peignes de bois, dont on exporte à l'étranger pour une somme assez forte; des fabriques de poterie, papeterie, tannerie; il y a quelques forges et fonderies. Les grains et farines, l'huile d'olive, le miel, les vins, les laines fines alimentent aussi un commerce étendu que favorisent, avec le canal méridional, les grandes routes de Perpignan, de Toulouse et de Montpellier, qui traversent le département. Son chef-lieu est Carcassonne. Il se divise en 4 arrondissemens : Carcassonne, Castelnaudary, Limoux et Narbonne, qui renferment 31 cantons et 436 communes. Sa population est de 270,125 habitans. On compte dans ce nombre 2,034 électeurs qui envoient 5 membres à la Chambre des députés. Le département est compris dans la 10^{e} division militaire et forme le diocèse épiscopal de Carcassonne. Il est du ressort de la Cour royale et de l'Académie universitaire de Montpellier. Le revenu total est évalué à 17,387,000 francs, et l'impôt territorial à 3,257,471 fr. Le rapport de la population totale aux condamnés est de 1 à 12,565; il y a un écolier sur 53, et 1 enfant illégitime sur 22. P. A. D.

AUDEBERT (Jean-Baptiste) réunissait de grands talens pour la peinture à des connaissances distinguées comme

naturaliste. Né à Rochefort en 1759, il vint très jeune à Paris pour apprendre le dessin et la peinture, et fut bientôt un peintre en miniature fort distingué. En 1789 il fit la connaissance de Gigot-d'Orcy, riche amateur d'histoire naturelle et propriétaire de collections superbes dont il fit peindre les morceaux les plus rares par Audebert; il l'envoya après cela en Angleterre et en Hollande. Les nombreux dessins qu'il rapporta de ce voyage servirent à l'*Histoire des insectes*, par Olivier. Ces occupations réveillèrent dans Audebert le goût pour l'histoire naturelle, goût qui bientôt devint une passion dominante. Il entreprit pour son propre compte des ouvrages qui établirent sa réputation. Le premier fut son *Histoire naturelle des singes, des makis, et des galéopithèques;* Paris, 1800, in-fol. Il s'y montra également habile comme dessinateur, graveur et auteur. Il porta les couleurs, cette partie si importante pour des objets d'histoire naturelle, à un dégré de perfection qui n'avait jamais été atteint avant lui. Non content de les mettre sur une seule plaque de manière à former une espèce de tableau, il alla plus loin, et fit usage des couleurs à l'huile au lieu de l'aquarelle. Il parvint aussi à faire des impressions en or, et en changea la couleur de différentes manières, afin d'imiter les brillans effets produits par la nature. Ses ouvrages, qui étonnent par leur magnificence, ont été d'une grande utilité pour la science. Son *Histoire des colibris, des oiseaux-mouches, des jacamars et des promerops*, Paris, 1802, in-fol., est considérée comme l'ouvrage le plus parfait qui ait paru dans ce genre; quinze exemplaires ont été imprimés en lettres d'or. A peine avait-il commencé cet ouvrage qu'il fit des plans pour d'autres d'une si grande étendue que la vie la plus longue n'aurait pas suffi à les exécuter. Il mourut en 1800, au moment où il avait commencé l'*Histoire des gimpereaux* et celle *des oiseaux de paradis*. Ces deux ouvrages ont été finis d'une manière très satisfaisante par Desray qui se trouvait en possession des matériaux et des procédés. Audebert a eu une part considérable dans la publication des *Oiseaux d'Afrique*, par Levaillant. Il dirigea l'impression des planches jusqu'à la 13^{e} livraison. *C. L.*

AUDIENCE. Le Dictionnaire de l'Académie dit: AUDIENCE *signifie la séance dans laquelle les juges écoutent les causes qui se plaident par avoué.* On doit préférer la vieille doctrine de Ferrière qui définit l'audience: l'assemblée des juges pour écouter les parties ou les avocats qui plaident devant eux, et pour juger ou appointer l'affaire. Le lieu de l'audience doit être public et ouvert à tout venant, la publicité des audiences étant en France l'une des bases du droit public. Cette publicité néanmoins souffre des exceptions dans l'intérêt des mœurs, et la charte même permet aux juges de siéger à huis-clos dans les causes dont les détails peuvent offrir des dangers pour les mœurs. On n'use de cette faculté qu'avec une grande réserve et dans des cas fort rares; encore les portes s'ouvrent-elles au public pour entendre le jugement, et en matière criminelle dès que le président des assises commence son résumé. Les juges de paix, selon la loi du 24 août 1790, peuvent *tenir audience* chez eux en ouvrant leurs portes. La police de l'audience appartient au président du siége: lorsque les assistans se permettent des signes d'approbation ou d'improbation ou qu'ils excitent du tumulte, de quelque manière que ce soit, il les fait expulser; s'ils résistent ou s'ils rentrent, le président ordonne de les arrêter, et les fait conduire à la maison d'arrêt où les perturbateurs restent détenus 24 heures. Lorsque le tumulte est accompagné d'injures ou de voies de fait donnant lieu à l'application de peines de police ou correctionnelles, elles peuvent être prononcées séance tenante et immédiatement après que les faits ont été constatés. Dans ce cas les peines de police sont infligées sans appel; mais les décisions correctionnelles sont sujettes à appel si elles émanent d'un tribunal inférieur ou d'un juge seul. Si le fait commis à l'audience est un crime, le juge ou le tribunal, après avoir fait arrêter le délinquant et dressé procès-verbal, renvoie le tout devant les juges compétens. Néanmoins, si les crimes sont commis à

l'audience de la Cour de cassation, d'une Cour royale ou d'une Cour d'assises, il est procédé au jugement sans désemparer. On entend les témoins, le prévenu et le défenseur qu'il choisit ou qu'on lui donne, et l'on applique la peine par un arrêt motivé. Si les juges sont au nombre de cinq ou six, il faut quatre voix pour opérer la condamnation; s'ils sont au nombre de sept, il en faut cinq; au nombre de huit et au-delà il faut les trois quarts des voix. Le nombre des audiences est fixé par les réglemens des cours et tribunaux; elles doivent durer au moins trois heures. P. G-Y.

AUDIENCIA. En Espagne on appelle ainsi une cour supérieure de justice; on peut appeler des jugemens des corrégidors et alcades (*voy.* ces mots) à l'*audiencia.* L'Amérique-Méridionale avait été divisée par les Espagnols en *audiencias* ou provinces, c'est-à-dire en ressorts de Cours d'appel. S.

AUDIENCIER, huissier présent à l'audience des tribunaux pour y recevoir les ordres du président, ouvrir ou fermer les portes, appeler les causes, etc. Autrefois on appelait *grands audienciers* quatre officiers de la grande chancellerie qui rapportaient au chancelier du royaume les lettres qu'il devait sceller du grand sceau. *Voy.* Huissier. S.

AUDITEUR. Autrefois les juges des cours d'appel en pairie étaient appelés *auditeurs.* Ces juges tenaient leurs audiences trois fois l'an, par forme de *grands jours,* et les appellations interjetées de leurs sentences ressortissaient au parlement. Il y avait aussi des auditeurs au Châtelet de Paris : ceux-ci connaissaient des affaires purement personnelles, jusqu'à 50 livres de valeur. Depuis quelque temps, dans la législation française il n'y a plus d'auditeurs, ni dans les cours ni dans les tribunaux; il ne peut y en avoir qu'au conseil d'état. Le régime impérial en avait créé un grand nombre, en exigeant des aspirans des conditions d'études et de fortune qui n'étaient pas toujours observées rigoureusement. Les juges-auditeurs n'avaient pas d'appointemens; les conseillers-auditeurs jouissaient du quart du traitement des conseillers; les uns et les autres avaient voix délibérative quand ils atteignaient l'âge auquel on peut être juge ou celui où l'on peut être nommé conseiller. Les cours présentaient elles-mêmes les candidats aux places de conseillers auditeurs. Cette institution était essentiellement vicieuse, en ce qu'elle mettait l'administration de la justice au pouvoir d'hommes sans expérience et dépendans du gouvernement dont ils attendaient leur avancement. Elle décourageait les avocats et les anciens juges, en faisant prévaloir le *favoritisme* sur les services. La révolution de juillet a réformé cet abus. *Voy.* Conseil d'état. P. G-Y.

AUDITION, action d'entendre. *Voy.* Ouïe.

AUDOIN, *voy.* Lombards.

AUDRAN, famille de graveurs. Le premier fut Charles Audran, né à Paris en 1594, et mort en 1674. Après lui se distinguèrent son frère Claude (1597-1677), et Germain, fils de Claude (né à Lyon 1631, mort en 1700). Mais le plus célèbre fut Gérard Audran, né à Lyon en 1640 et mort à Paris en 1703. On le regarde comme un des meilleurs graveurs d'histoire et comme l'un des artistes qui ont le plus contribué à illustrer le siècle de Louis XIV. Ses principaux ouvrages sont la suite des *Batailles d'Alexandre,* de Lebrun, son *Martyre de saint Laurent,* d'après Lesueur, et l'*Enlèvement de la Vérité,* d'après le Poussin. Y.

AUE (Hartmann von der), poète allemand, né en Souabe vers 1170. L'année de sa mort n'est pas connue; cependant sa renommée était grande parmi ses contemporains; dans le fameux *Titurel* de Wolfram d'Eschenbach (*voy.*) il est nommé avec les épithètes les plus honorables. Hartmann von der Aue appartient à cette nombreuse famille des *Minnesinger* (chantres de l'amour) ou troubadours de la Germanie qui, sous les Hohenstauffen (*voy.* ce mot), imprimèrent à la poésie allemande, alors dans l'enfance, un essor si brillant. Hartmann vécut, selon les uns, dans une position modeste et roturière à Aue en Souabe; d'après une autre version, il était noble et chevalier. Quoiqu'il en soit, la croisade de 1189, pendant laquelle Frédé-

ric Barberousse périt si misérablement, trouva notre poète au milieu de ses champions. Il est impossible que la vue de ce mouvement européen et de ces grands désastres n'ait pas exercé une influence marquante sur le talent épique du jeune guerrier. Son principal ouvrage, *Ivain ou le Chevalier du Lion*, sujet emprunté au cycle d'Arthur et de la Table-Ronde, se range parmi les plus belles créations du moyen-âge. On prétend, mais à tort, que c'est d'un voyage en Angleterre qu'il rapporta son poème épique. On en possède une bonne édition donnée par Michaëlen; Vienne, 1786-1787, 2 vol. Un autre poème épique de Hartmann, appartenant au même cycle de la Table-Ronde, et intitulé *Erek et Enite*, n'existe qu'en manuscrit. Il en est de même de sa légende de *saint Grégoire sur la pierre*. *Le pauvre Henri*, sujet éminemment allemand, traité par Hartmann avec ce talent gracieux et pathétique qui le caractérise, restait depuis long-temps enseveli dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de Strasbourg, lorsqu'en 1815 les frères Grimm le mirent au jour. Ses poésies lyriques, contenues, au nombre de 60 strophes, dans la collection de Manesse (édition de Bodmer, p. 171, etc.), n'échappent point à la monotonie commune à tous les vers fugitifs des *Minnesinger* lorsqu'ils chantent le printemps et l'amour; cependant on y trouve parfois la profonde sensibilité de Hartmann. L. S.

AUENBRUGGER D'AUENBRUG (Léopold), médecin allemand, né à Grætz en Stirie, en 1722, et médecin de l'hôpital de Vienne dit espagnol, fut long-temps peu connu, bien qu'il ait rendu un grand service à la science. Il imagina de comparer le son que rend la poitrine frappée avec le bout des doigts chez l'homme en santé et dans les diverses maladies des organes contenus dans cette cavité. Corvisart traduisit en 1808 l'ouvrage d'Auenbrugger et y ajouta des notes. En fixant l'attention des médecins sur les maladies de la poitrine, Auenbrugger a donné l'impulsion aux importans travaux qui ont paru depuis vingt ans sur ce sujet, et qui y ont répandu tant de lumières (*voy.* Percussion). Il mourut en 1798. F. R.

AUERSPERG (princes et comtes d'), ancienne famille de la Carniole autrichienne, famille autrefois immédiate et qui tira son nom d'un château que ses ancêtres possédaient dans le bourg illyrien d'Auersperg, et dont la seigneurie leur appartenait en majorat depuis l'année 1067. La généalogie de cette famille remonte jusqu'au x^e^ siècle. Les comtes d'Auersperg se divisèrent en plusieurs branches, dont l'une, élevée en 1653 au rang de princes d'Empire, obtint le droit de vote et de séance à la diète de Souabe, par l'acquisition du comté de Thengen situé dans ce cercle, et qui plus tard fut érigé aussi en principauté. En 1791 les Auersperg cédèrent leurs duchés de Münsterberg et de Frankenstein, en Silésie, au roi de Prusse, et le titre de duché fut alors transféré au comté de Gottschée, dans la Carniole, appartenant à la même famille. Ce comté contient 14 milles carrés de superficie.

Les princes d'Auersperg sont à la fois maréchaux héréditaires de la province et chambellans héréditaires au nom de la Marche des Windes et de la Carniole. Conformément à l'acte de la Confédération du Rhin, Thengen passa en 1812 sous la domination badoise, et son prince fit immédiatement partie des grands dignitaires du grand-duché.

Les Auersperg sont catholiques et ont leur résidence ordinaire à Vienne. La branche aînée, de Pancrace, fleurit dans une branche princière et dans cinq branches latérales au titre de comte. Le prince régnant actuel se nomme Charles (Guillaume-Philippe); il est né en 1814, et succéda à son père, sous la tutelle de sa mère, en 1827.

Le comte Antoine-Alexandre d'Auersperg, né en 1806, possède le comté de Thurn-am-Hart, en Autriche. Il s'adonne avec beaucoup de succès à la poésie, et, sous le nom d'*Anastase Grün*, par son poème du Dernier Chevalier (*der letzte Ritter*, Munich, 1831), autant que par ses satiriques et spirituelles Promenades d'un poète viennois (*Spatziergænge eines wiener poeten*, 2^e^ édit., Hambourg, 1832), il a prouvé un talent remarquable. *Voy.* Schœnle-

ben, *Geneal. illustriss. familiæ principum, comitum et baronum ab Auersperg;* Laibach, 1681, in-fol. *C. L.*

AUERSTÆDT, *v.* IÉNA et DAVOUST.

AUFSESS (BARONS D'), famille allemande très ancienne, ainsi nommée du château d'*Aufseesz*, situé aux environs de Bamberg, où cette famille possède encore de vastes domaines. Le titre de vice-grand-échanson héréditaire d'Empire y était inféodé. On trouve dès 1165 un chevalier d'Aufsesz. Cette famille se divisa en plusieurs branches dont quelques-unes sont éteintes. S.

AUGE, pierre creusée et taillée suivant les dimensions données et qui sert dans les basses-cours à abreuver le bétail. C'est aussi un vaisseau en bois dans lequel les maçons gâchent le plâtre ainsi que les couvreurs et les plombiers. On donne encore ce nom à un vase de poterie placé au haut du moule où l'on coule les tables de plomb avant de les laminer; il reçoit d'un canal de tôle portatif le plomb qui est dans la chaudière, et le verse sur le moule par le moyen de deux bascules que deux ouvriers abaissent lorsqu'il est temps de couler le plomb qu'elle contient. L'*auge* est également un vaisseau en bois dont se servent les vitriers pour préparer le plâtre ou le mortier propre à sceller les panneaux des vitres d'église. P-T.

AUGER (le père EDMOND), célèbre missionnaire jésuite, ardent zélateur contre la réforme en France, et confesseur de Henri III, naquit près de Troyes en 1515, d'un père laboureur, et mourut en 1591 à Côme, épuisé de fatigue et de chagrin. Saint Ignace lui-même l'admit au noviciat dans sa maison de Rome; sa vie fut orageuse; elle aurait été tranchée avant le terme sans l'intercession d'un ministre réformé qui demanda sa grace lorsqu'il était déjà sur l'échelle de la potence. Mais il ne ralentit pas pour cela ses persécutions contre les protestans. Le père Auger laissa plusieurs écrits. S.

AUGER (ATHANASE), né à Paris, en 1734, embrassa l'état ecclésiastique auquel semblaient l'appeler des mœurs pures, un cœur charitable, et l'amour de la retraite et de l'étude. Il professa pendant quelque temps la rhétorique à Rouen; passionné pour l'art oratoire, il s'essaya, mais avec peu de succès, dans l'éloquence de la chaire.

Son goût pour la littérature ancienne l'engagea à en faire une étude approfondie; il y fut aidé par une connaissance parfaite des langues grecque et latine. Démosthène était surtout l'objet de son admiration. Une cure avantageuse lui était offerte, il la refusa : « *qui est-ce qui traduirait Démosthène?* » s'écria-t-il dans son naïf enthousiasme pour l'orateur athénien. C'est à cette passion pour les Grecs que l'évêque de Lescar, M. de Noë, faisait allusion, quand il le nommait en souriant son grand-vicaire *in partibus Atheniensium.*

Malheureusement, et s'il faut en croire un critique souvent bien sévère, cet amour pour la littérature ancienne et surtout pour l'art oratoire ne fut pas toujours un amour heureux : « Cet homme, dit La Harpe dans son *Cours de littérature*, qui toute sa vie s'occupa de l'éloquence et n'écrivit que pour en donner des leçons, n'en avait pas en lui le moindre germe. Ses longs efforts n'ont abouti qu'à faire de lui un rhéteur très médiocre et un mauvais traducteur. »

L'auteur du *Lycée* ne borne pas sa critique à un jugement si rigoureux, il s'attache à le justifier, en mettant en regard la traduction par l'abbé Auger de l'exorde de la harangue de Démosthène *pour la Couronne*, avec la version du même morceau faite par lui-même, et il prouve très disertement que la sienne est préférable.

Au reste, si, comme traducteur, l'abbé Auger n'est point irréprochable, comme homme et comme citoyen, il avait les plus justes droits à la considération publique. « Ses traits, a dit l'auteur d'une biographie estimée, retraçaient ceux de Socrate, comme sa conduite offrait les vertus du sage de la Grèce. Content d'un revenu plus que modeste, qu'il partageait avec une famille peu aisée, jamais on ne le vit grossir la foule des solliciteurs et demander les graces qui vont si rarement chercher ceux qui se contentent de les mériter. »

Les principaux ouvrages de l'abbé Auger sont : *OEuvres complètes de Dé-*

mosthène et d'Eschine, celles *d'Isocrate, de Lysias*, des *homélies et lettres choisies de saint Jean Chrysostôme*, des *discours choisis de Cicéron*, des *homélies et lettres choisies de saint Basile-le-Grand*, des *harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et des œuvres de Xénophon*; un *projet d'éducation publique*, un *catéchisme du citoyen français*, un *traité des gouvernemens en général, de la constitution des Romains sous les rois et au temps de la république*. Son dernier ouvrage, qui ne parut que quelques jours après sa mort, a pour titre : *De la tragédie grecque*.

Il mourut en 1792; son éloge fut composé par Hérault de Séchelles. A. M.

AUGER (Louis-Simon) naquit à Paris en 1772. Son goût pour les lettres ne l'empêcha pas d'entrer dans l'administration des vivres et ensuite au ministère de l'intérieur. Dans le même temps il faisait jouer quelques vaudevilles qui eurent peu de succès. M. Auger, dont l'esprit avait plutôt pour qualité distinctive la persévérance et la clarté que la force, la grace et la vivacité, s'était mépris sur le genre qui lui convenait; il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur et à se livrer aux travaux d'un critique laborieux et d'un annotateur exact, pour lesquels la nature l'avait formé. La *Décade philosophique* s'enrichit de plusieurs de ses articles; il la quitta pour travailler au *Journal de l'empire* dans lequel il se montra constamment l'un des admirateurs les plus exclusifs de la littérature du XVII^e^ siècle. On le compta aussi parmi les rédacteurs du *Journal général* et du *Spectateur*. Comme éditeur, il a attaché son nom aux ouvrages suivans : *Souvenirs de M^me^ de Caylus, OEuvres complètes de Malfilâtre, Direction pour la conscience d'un roi par Fénélon, Oraisons funèbres par l'abbé de Boismont, OEuvres complètes de M^me^ de Lafayette, de M^me^ de Tençin et de M^lle^ Aïssé, OEuvres complètes de Duclos, OEuvres choisies de Campistron, OEuvres de La Fontaine, Lycée de La Harpe, Lettres de M^me^ de Maintenon*, et surtout *OEuvres complètes de Molière*, avec un commentaire fort estimé. Après la restauration, M. Auger consacra surtout sa plume aux débats de la politique, sorte de polémique qui lui convenait bien moins que celle des discussions littéraires, et qui lui valut la triste distinction d'être nommé membre de la commission de censure établie en 1820. Son entrée à l'Académie française au moment où une ordonnance royale en bannissait plusieurs membres distingués accrut l'irritation des écrivains libéraux contre lui, et long-temps il fut en butte à leurs attaques. Le cours des événemens, la disposition de plus en plus rationnelle des esprits avaient bien attiédi ces sentimens haineux, lorsqu'un événement aussi funeste qu'inattendu vint enlever M. Auger, alors secrétaire perpétuel de l'Académie, à une famille dont il faisait le bonheur. Atteint depuis quelque temps d'une maladie de nerfs qui lui causait une invincible mélancolie, il en était venu enfin à ne pouvoir plus supporter l'existence. Il disparut de son domicile le 5 janvier 1829, et le 17 février suivant les eaux de la Seine rejetèrent son corps sur la grève près de Meulan.

M. Auger avait toutes les vertus de la vie privée; il fut vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Occupé de la littérature jusqu'au dernier moment, il venait de publier des *Mélanges philosophiques et littéraires* qui sont, avec un éloge de Boileau couronné par l'Académie en 1805, et un éloge de Corneille honoré d'un accessit au concours de l'année suivante, le seul ouvrage original qu'il ait laissé. L. L. O.

AUGEREAU (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione et maréchal de France, naquit à Paris en 1757. Son père vendait des fruits dans le faubourg Saint-Marceau; ses commencemens de fortune furent longs et pénibles. Il fut soldat, prit un jour de l'ennui à Paris et le quitta pour aller donner des leçons d'escrime à Naples, où il resta 7 ans, dans un état voisin de l'indigence. Lorsque la révolution arriva, il quitta ce pays et vint reprendre du service en France. Augereau partit avec les premiers volontaires, bien décidé à conquérir une réputation. Dès ce moment il se fit remarquer aux armées par la décision de son esprit et une rare valeur. Il réussit rapi-

dement, réunissant l'indifférence la plus complète dans les opinions politiques à son audacieuse valeur et à son activité sans égale dans les batailles. La fortune seule put affaiblir cette activité. C'est par cette soif des richesses et des honneurs qu'il faut expliquer le zèle qu'on le vit déployer pour le directoire, pour le premier consul, pour l'empereur, et un moment pour Louis XVIII.

Parti en 1792 pour l'armée du Midi, Augereau y gagna ses premiers grades d'une affaire à l'autre. Les premières batailles le firent nommer colonel. En 1794, il devint général de brigade à l'armée des Pyrénées et justifia cet avancement en décidant le gain du combat de Figuières; en 1795, il défit les Espagnols sur les bords de la Fluvia; en 1796, il fut envoyé à l'armée d'Italie comme général de division. Bonaparte y arriva peu de temps après. Augereau devint le lieutenant du nouveau généralissime et l'un de ses plus actifs et intrépides compagnons. Dès cette époque, ses succès le classèrent parmi les premiers généraux de la révolution, « à cause de sa constante résolution, de sa rapidité dans les marches, de son tact guerrier, et d'une vigueur d'exécution qui n'était non-seulement jamais lasse, mais que les obstacles excitaient. » Il semblait en quelque sorte les appeler. Le 10 avril 1796, à Millesimo, il s'empara, après deux jours de courses et de combats, des gorges de ce nom, et y rejoignit les généraux Mesnard et Joubert, chassa l'ennemi de toutes les positions voisines, et acheva une des plus audacieuses manœuvres que l'on pût concevoir par l'investissement de toute la division du général Provera qui mit bas les armes. Il battit les Autrichiens à Dego, et s'empara des redoutes de Montellesimo; là, il ouvrit une communication entre l'armée d'Italie et la vallée du Tanaro. Cette communication lia ses forces à celles du général Serrurier. Augereau resta constamment exposé au feu pendant ces brillantes opérations. Il enleva ensuite les camps de la Ceva, d'Alba et de Casale; à Lodi, rencontrant les Autrichiens qui gardaient la tête du pont, ceux-ci firent jouer sur lui une pluie de mitraille; mais son courage ne comptant pas le nombre de ses ennemis le précipita sur le pont, où, suivi de ses héroïques soldats, il éteignit leur feu; le pont fut franchi, les pièces enlevées, et l'ennemi chassé. Il passa le Pô; à Bologne, il prit l'état-major du pape, 400 soldats et le légat; il retourna occuper la position qui lui était assignée au milieu de l'armée, dégagea, par des dispositions promptes et héroïques, Masséna assailli par des forces considérables et laissé en grand péril un jour entier; il repoussa des attaques furieuses, enleva Castiglione, défit les Autrichiens qui s'appuyaient sur la tour de Scaguello, et, passant l'Adige, les poussa devant lui jusque sur Roveredo. Il soumit Primolan, Cavelo, tint en échec un corps placé à Bassano, et se dirigea sur Porto Legnano, tandis que Masséna s'avançait du côté de Villa-Nova. Par cette habile opération il fut au moment de cerner 20,000 soldats commandés par Wurmser; mais celui-ci, prévenu à temps, se retira dans les murs de Mantoue. Peu de jours après, Porto Legnano investi ouvrit ses portes à Augereau. Ensuite s'élançant de nouveau sur l'ennemi qui avait passé la Brenta et menaçait d'une nouvelle attaque, il l'atteignit, le culbuta et le poursuivit sur un espace de 4 lieues; il rejeta sur Bassano ses régimens en grand désordre. Les armées françaises d'alors ont salué d'un long applaudissement le mouvement de courage qui lui fit suivre, un drapeau dans les mains, son généralissime sous la grêle de la mitraille du pont d'Arcole (*voy.* ce mot). Ses colonnes y enlevèrent les canons de l'ennemi qui furent pourtant défendus avec une grande intrépidité. Des cruautés affaiblirent quelques jours après l'éclat de cette victoire d'Augereau : nous citerons entre autres le sac de la ville de Lugo qui s'était insurgée, mais qui était soumise au moment de l'arrivée du général. On lui a aussi reproché des concussions; on a dit que l'émotion des batailles et de la gloire ne l'enlevait pas à d'avides calculs.

Néanmoins, l'influence de ce général se maintint; sa gloire les couvrait. Le directoire lui donna des éloges publics, et Bonaparte continua d'inscrire ses beaux services dans ses *bulletins*. Il le chargea ensuite de porter au gouvernement les

drapeaux pris par l'armée avant la reddition de Mantoue. Augereau reçut en don du gouvernement le même drapeau qu'il avait planté sur le pont de Lodi.

Il exécuta à Paris, comme on sait, le coup d'état du 18 fructidor (1797). Dans cette journée, il montra un dévouement aveugle au directoire et de l'adresse dans des conférences secrètes avec ses membres. En entrant dans la salle du corps législatif, à la tête de quelques soldats, il alla droit au colonel Ramel, lui arracha ses épaulettes, et ordonna son arrestation; il désigna ensuite les suspects, les envoya au Temple et expulsa ainsi de l'assemblée les membres dont le gouvernement voulait le bannissement. Son parti l'appela le *sauveur de la patrie!* le *héros de fructidor!* Dans les conférences, on lui avait promis une part aux affaires; mais la promesse ne fut pas remplie après la victoire, puisque sur la liste des candidats, Merlin de Douai et François de Neufchâteau furent portés avant lui. Il vit qu'il avait été joué et se plaignit avec colère. Il alla jusqu'à menacer le gouvernement; mais ayant compris qu'isolé il était sans force, il se résigna en se promettant vengeance.

Le nouveau directoire n'eut rien de plus pressé que de l'envoyer commander l'armée de Rhin-et-Moselle où le général Hoche venait de mourir. On ne se battait pas dans ce moment. Augereau affecta dans ce poste un républicanisme violent : il fit trembler le directoire qui le trouvait trop peu éloigné; mais les projets qu'on lui attribuait et qui le faisaient dénoncer à voix basse, étaient sans probabilité.

Le directoire l'envoya commander la deuxième division militaire à Perpignan. On avait feint d'y réunir une armée destinée à agir contre le Portugal; mais il n'en était rien, et Augereau le reconnut aussitôt après son arrivée. Ce n'était qu'un déplacement. Dans ce moment (1799) le département de la Haute-Garonne le nomma député au conseil des Cinq-Cents. Il résigna son commandement pour venir remplir à Paris ses nouvelles fonctions; mais il lui fut impossible d'acquérir aucune influence sur les discussions.

Bonaparte débarquait à Fréjus; il vc- nait sauver la république en faisant disparaître ces ambitions violentes et stériles en conceptions. Mais avant que la fortune eût couronné la conjuration du 18 brumaire, Jourdan, Augereau, Bernadotte la menacèrent. Augereau s'écriait avec sa bouffissure habituelle : « *Que la tête du général de fructidor serait jetée à bas avant que l'on osât rien entreprendre contre le gouvernement établi.* » Puis il refusa de paraître au dîner qui fut donné à Bonaparte dans l'église Saint-Sulpice.

Cependant sans délai, sans transition, il offrit ensuite ses services au jeune consul couvert des palmes récentes du Thabor et d'Aboukir; il alla le voir à Saint-Cloud et lui dit en lui donnant l'accolade : « *Quoi, vous avez voulu faire quelque chose pour la patrie et vous n'avez pas appelé Augereau!* » Bonaparte sourit; mais en se rappelant son lieutenant de 1796, il parut avoir tout oublié. Peu de temps après, le commandement de l'armée de Hollande fut confié par lui à Augereau.

Il fut parfaitement reçu en Hollande. Les autorités le nommèrent chef de l'armée *Gallo-Batave*. Il fut adjoint quelque temps après aux opérations de Moreau, et se battit contre Kalkreuth avec des succès balancés; il prit part aux opérations fameuses qui finirent la guerre à la journée de Hohenlinden, la gloire de Decaen, de Richepanse, autant que celle de Moreau.

Augereau fut remplacé en Hollande par le général Victor : c'était en 1801. Il se retira dans des propriétés qu'il avait achetées. En 1804, le premier consul l'appela au commandement d'une armée d'expédition en Portugal. Mais cette expédition n'eut pas lieu. Augereau vint à Paris pour les fêtes du sacre.

Durant ces éclatantes cérémonies il fut présenté au pape Pie VII à Fontainebleau et lui fit obséquieusement sa cour, bien qu'il eût parlé très haut contre la réouverture des églises. Adhérant soudain, et en apparence avec exaltation, aux changemens monarchiques qui se consommaient, il fut élevé aux plus hautes dignités du nouvel ordre de choses, nommé maréchal, grand aigle de la Légion-

d'Honneur, président de l'assemblée électorale du Loiret, et, par l'influence du cabinet impérial, chevalier de l'ordre espagnol de Charles III.

Napoléon combla Augereau d'éclatantes faveurs. Le maréchal avait alors toute sa belle réputation guerrière : elle était étincelante, malgré les taches qui semblaient l'obscurcir. L'empereur voyait très bien les parties malheureuses du caractère d'Augereau, mais il trouvait que son courage presque fabuleux les lavait un jour de bataille.

Augereau fut appelé en 1805 en Allemagne, au commandement d'un corps d'armée. Il défit les Autrichiens sur la rive orientale du lac de Constance, enleva Bregentz et Lindau. Les affaires qu'il dirigea furent partout décisives et très utiles aux opérations de la grande armée; aussi l'empereur a dit qu'elles contribuèrent au dénouement de la campagne. L'année suivante, dans la guerre de Prusse, il fit voir encore le même homme de guerre rempli d'une énergie héroïque, et il déploya des talens qu'on ne lui avait pas connus. Il montra toute l'heureuse décision qui l'avait signalé dans les belles journées d'Italie, et il fit reconnaître en lui, à Iéna, le talent des grandes opérations. Il poursuivit quelques-uns des résultats offerts par cette dernière victoire; son audace, son activité, sa prudence, furent présentes à tout et épuisèrent les faveurs de la fortune. Le 26 octobre, il parut aux portes de Berlin et occupa cette capitale. A la bataille d'Eylau, sa conduite fut admirée par les plus braves. Quoique malade depuis plusieurs jours, affaibli par une forte fièvre, ne pouvant porter le poids de son corps, il se fit monter sur son cheval au premier coup de canon : on l'y attacha et il commanda, dans cet état, avec une fermeté inébranlable, au milieu des flots de neige et du feu le plus épouvantable. Une balle lui perça un bras : il ne la sentit pas et ne souffrit que lorsque ses divisions tinrent fermement une partie du terrain d'Eylau; alors il redevint un homme.

Cependant la santé d'Augereau fut altérée gravement par suite d'efforts de ce genre et par ses souffrances. Il essaya bien de la rétablir par quelque repos, et même, après un court séjour à la campagne, la nature parut lui promettre ce miracle; à peine rétabli en apparence, il partit pour l'Espagne : ses premières batailles furent des victoires, mais ensuite il fut battu et repoussé. Ce n'était plus le même homme : affaibli de corps et privé de connaissances savantes, il répondit peu à l'attente qu'on avait de lui; l'empereur affligé le rappela d'Espagne et l'envoya dans ses terres, où il demeura plusieurs années dans une complète inactivité. Lors de la campagne de Russie, en 1812, un commandement inférieur lui fut confié, et il y fit de grands efforts pour se relever; mais sans réussir tout-à-fait comme général. Cependant il se montra actif et brave. En arrivant à Berlin, à la fin de la fatale retraite de Russie, en 1813, il vit, le premier, les Prussiens rompre la neutralité, et fut assailli par des troupes ivres et furieuses dans une maison de cette capitale, où il était descendu. Il s'y barricada et s'y défendit, à l'aide de quelques compagnies françaises, avec un bonheur inouï et comme il s'était battu à Eylau; il repoussa les assaillans et sortit de Berlin sans avoir vu entamer sa troupe.

Il se retira à Francfort-sur-l'Oder dont il fut nommé gouverneur-général. L'empereur lui conféra aussi le gouvernement du grand duché de Wurtzbourg. A la bataille de Leipzig, Augereau garda un poste difficile avec une poignée de soldats durant toute une journée; il y reçut sans broncher l'attaque de troupes nombreuses. Cette conduite ramena sur lui la bienveillance de Napoléon. A la rentrée de l'armée en France, il lui donna le commandement du corps d'armée réuni à Lyon, avec des instructions importantes : c'était un poste de confiance.

Vers la fin de cette campagne, Napoléon plaça en partie ses espérances dans le concours de l'armée de Lyon. La levée en masse du Dauphiné se réalise, ses bataillons volent au secours de la Savoie; mais le vice-roi, quelques semaines après, par suite de la défection de Murat, est dans l'impossibilité de quitter l'Italie. Alors l'empereur songe à rapprocher de lui le maréchal : il a compté qu'un capitaine comme lui va retrouver à sa voix, à celle de l'impératrice, le feu de ses belles an-

nées; et pour bien exécuter ce qu'il demande, il ne faut que la vieille décision d'Augereau. Berthier lui transmet en conséquence des ordres, et les accompagne d'explications dictées par l'empereur et qui précisent tout. Il devait remonter la Saône, culbuter les corps qu'il rencontrerait, enlever les convois, les bagages des ennemis, les détachemens isolés, généraliser l'insurrection commencée des campagnes, et menacer à la fois la ligne d'opération et de retraite des alliés. De tels ordres, donnés autrefois à l'armée d'Italie, eussent été exécutés par Augereau avec une décision et une rapidité admirables : c'était là son talent spécial.

Sur l'invitation de Napoléon, Marie-Louise va voir la duchesse de Castiglione, jeune femme adorée de son époux. Cette visite et ces marques d'une nouvelle faveur ont touché son cœur; elle est attendrie comme l'a pensé l'empereur; mais les lettres animées qu'elle écrit, dit-on, au maréchal ne le retrempent pas. Augereau n'est plus que l'ombre de l'homme de guerre de 1796 et de 1806. Dans le mois de février, il a reçu des confidences de Bubna au sujet de l'avenir de la France : préférant sans hésiter un changement à une lutte vive et longue, Augereau s'y prépare, et accepte les premières propositions. Sa défection suit celle du duc de Raguse et du sénat. Il prête serment à la restauration et aide à son installation.

L'empereur allant à l'île d'Elbe rencontra le maréchal aux portes de Lyon, près des lieux mêmes où sa conduite venait de répondre si mal à sa confiance. Comme tout était fini, il ne voulait pas paraître inutilement sévère; il fit arrêter sa voiture pour voir le maréchal et lui dire adieu. La figure d'Augereau exprimait tout à la fois la compassion et l'amertume : Napoléon glacé aussitôt, porta sur lui son vif regard, sourit et dit quelques mots, mais ne marqua aucune irritation de ce que le maréchal venait de faire à Lyon; aucune de ses paroles ne toucha ce sujet. Augereau voulant parler, l'empereur brisa avec brièveté, et marchant sur la route à côté de lui, il lui dit avec émotion : « N'as-tu rien de mieux à dire à ton ancien camarade? »

Le 4 juin 1814, le duc de Castiglione fut nommé pair et il reçut le commandement de la 14^{e} division militaire, en Normandie. Il y était lorsque Napoléon débarqua au golfe de Juan. Celui-ci le signala dans sa première proclamation « comme traître à la France » pour sa conduite à Lyon. Le maréchal répondit par une proclamation très royaliste. Quand il vit Napoléon s'avancer sans obstacles sur Paris, il se déclara pour lui sans préparation, et renia ses maîtres qui fuyaient, dans une proclamation ampoulée où il reparla aux soldats des *vieux drapeaux*, *des aigles victorieuses et immortelles*, qui les avaient tant de fois conduits à la victoire. Le maréchal courut à Paris offrir ses services à l'empereur, qui n'en voulut pas et lui ordonna d'aller vivre chez lui. Les Cent-Jours terminés, Augereau offrit de nouveau ses services à Louis XVIII; celui-ci les refusa aussi. Force fut au vieux général de se retirer de la scène des affaires. Il alla vivre dans sa terre de Lahoussaye, où il mourut, le 12 juin 1816, d'une hydropisie de poitrine. F. F-T.

AUGIAS, *voy.* HERCULE.

AUGITE. C'est le nom qu'on donne à une pierre précieuse qui est tantôt verte, brune ou noire, et qu'on trouve le plus souvent cristallisée. Translucide, fort dure et rayant le verre, elle se brise facilement; sa cassure est éclatante, elle se fond en un émail noir. Les anciens paraissent avoir peu connu cette pierre et l'avoir confondue avec la turquoise, l'émeraude et l'émeraude aigue-marine. Haüy lui a donné le nom de *pyroxène*. On trouve l'augite parmi les roches volcaniques; mais on suppose qu'il y existait avant l'éjection de la lave qui l'aurait couvert. Le basalte en renferme aussi, bien cristallisé et d'un plus beau vert et plus brillant que celui trouvé dans les laves. Il se rencontre encore avec l'*olivine* dans le basalte de Teesdale, et seul dans les roches de Trapp aux environs d'Édimbourg et dans quelques-unes des Hébrides. La *sahlite* et la *coccolite* sont des variétés de l'augite. A. L-D.

AUGMENT, modification initiale que quelques langues ajoutent au radical du verbe. Le grec, le sanscrit, en of-

frent les exemples les plus connus. Ainsi en grec lorsqu'on dit *temnô*, je coupe, *étemé*, il coupait, *étamé*, il coupa, *ététameï*, il avait coupé, *étméthé*, il fut coupé, indépendamment des variations du radical *temn*, *tam*, *tom*, *tm*, et des modifications médianes ou finales, on distingue une addition initiale qui est la lettre *e*. Dans le sanscrit c'est l'*a*: *bhavati* (présent), *abhavat* (imparf.) *abhaoût* (aor.), *abhavithiat* (condit.). Le grec distingue deux augmens, l'un *syllabique* (c'est l'*e*) qui augmente le nombre des syllabes; l'autre temporel, c'est-à-dire relatif à la mesure, qui consiste à rendre longue la brève initiale. Ex. : *agapao*, j'aime, imp., *ègapaon*. Il ne faut pas confondre l'augment avec le redoublement qui répète la 1re consonne de certains radicaux, plus un *e* en grec, ou un *a* en sanskrit : exemple, *tetome* de *temnô*; *babhaouva* de *bhavati*. Mais certains temps admettent à la fois redoublement et augment, *ététomeï*. Les Latins ont quelquefois des redoublemens, *tetigi*, *pupugi*, *spopondi*, etc. Val. P.

AUGSBOURG, chef-lieu du cercle bavarois du Haut-Danube, fut au nombre des villes libres impériales depuis l'année 1276 jusqu'en 1806. Située entre la Wertach et le Lech, elle est très irrégulièrement bâtie, et a des rues fort étroites; mais elle possède aussi des édifices remarquables et de belles places publiques ornées de fontaines. On y compte 35,000 habitans, dont 13,000 protestans. Elle est le siége d'un commissariat général du tribunal d'appel de commerce et d'un évêque. La fondation de l'évêché date, à ce qu'on assure, du VIIe siècle; il était autrefois souverain et comprenait 39 milles carrés; il fut sécularisé en 1801.

Les curiosités d'Augsbourg les plus remarquables sont : l'hôtel épiscopal (*Bischofshof*); l'ancien palais impérial (*Pfalz*), où, l'an 1530, les princes protestans remirent à Charles-Quint leur profession de foi (*voy.* l'article suivant) : mais déjà depuis long-temps la grande salle a été réduite en plusieurs chambres; la maison commune avec le salon d'or qui passe pour le plus beau de l'Allemagne; l'établissement dit *Fuggerei* et composé de 106 petites maisons que les frères Fugger ont fait bâtir en 1519 pour y loger de pauvres habitans de la ville, beau monument de la bienfaisance de ces riches bourgeois d'Augsbourg; la cathédrale, dont l'architecture annonce une haute antiquité; le bâtiment des halles; l'école polytechnique; le séminaire catholique que le roi a fait construire en 1828; l'école des arts et la galerie de peinture qui est précieuse pour l'école allemande; l'arsenal; beaucoup de manufactures et de fabriques de calicot, soie, bijouterie et orfèvrerie, de montres et d'instrumens, de fonderies de caractères et autres, etc.

Augsbourg fait un commerce considérable de banque et de commission, par ses relations importantes avec Vienne et l'Italie, et sert en même temps d'entrepôt aux marchandises du sud de l'Allemagne et de l'Italie. On estime beaucoup à l'étranger son orfèvrerie. Sa gravure en taille-douce, pratiquée seulement comme objet de commerce, est aussi d'un grand rapport pour la ville. On y trouve plusieurs bibliothèques, beaucoup d'établissemens pour l'éducation de la jeunesse, de cabinets curieux, et de fort habiles artistes en tout genre. Augsbourg peut toujours être considéré comme le siége principal du goût des arts et de leur application, en Allemagne. En 1818 il s'y forma une société générale polytechnique, etc. Une exposition annuelle des produits de l'art et de l'industrie prouve les progrès des différentes écoles d'arts et métiers qui en dépendent.

On croit qu'avant l'arrivée des Romains Augsbourg portait le nom de *Damasia*; ce qui est plus certain, c'est que l'empereur Auguste, après la défaite des Vindéliciens, environ 12 ans avant J.-C., y fonda la colonie d'*Augusta Vindelicorum*, qu'on peut regarder comme l'origine d'Augsbourg. Dans le Ve siècle après J.-C., cette ville fut ravagée par les Huns; elle tomba peu de temps après sous la domination des Francs, et fut une seconde fois presque entièrement détruite dans la guerre que soutenait Thassilo de Bavière contre Charlemagne. Après le partage de l'empire des Francs, Augsbourg passa sous la domination des ducs de Souabe, mais le commerce et l'industrie ayant remis la ville dans un état de prospérité, elle racheta peu à peu sa liberté, qui lui

fut plus tard confirmée par les empereurs. C'est alors qu'elle atteignit son plus haut degré de splendeur, et devint, avec Nuremberg, l'entrepôt général du commerce du nord de l'Europe avec le midi, jusqu'à ce que vers la fin du xv^e^ siècle les découvertes des Espagnols et des Portugais vinrent donner une autre direction au commerce du monde. Les principales maisons de cet emps-là étaient celles des Fugger et des Welser.

A la suite d'une insurrection des basses classes de la bourgeoisie, le gouvernement, qui avait été aristocratique jusque là, prit en 1368 une forme démocratique qu'il conserva pendant 160 ans. Les familles patriciennes, soutenues par l'empereur Charles-Quint, reprirent alors leur ancienne suprématie. En 1806 Augsbourg fut réuni à la Bavière.

Augsbourg est célèbre par un grand nombre de diètes et de tournois fameux. La paix de religion y fut conclue en 1555. C'est aussi la patrie de Holbein, Probst, Rugendas et de beaucoup d'autres hommes célèbres. (*Voy.* Braun, *Description historique et topographique du diocèse d'Augsbourg*, Augsb. 1813-23.). *C. L.*

AUGSBOURG (CONFESSION D'). La confession d'Augsbourg est la profession de foi présentée, à la diète d'Augsbourg en 1530, à l'empereur Charles-Quint, par les princes et états qui, l'année précédente, avaient protesté contre le récès de la diète de Spire, récès par lequel on avait voulu les contraindre non-seulement à suspendre toute nouvelle réforme dans les matières de doctrine et de culte, mais encore à supprimer celles qu'ils venaient d'autoriser dans leurs églises, et à tout remettre sur l'ancien pied. Les princes repoussèrent cette contrainte comme attentatoire à leur conscience, à leur honneur, à leurs droits de souverains; et cette opposition leur fit donner le nom politique de protestans. Pour adoucir ce récès et pour ne pas trop heurter les princes *protestans*, du concours desquels il avait besoin contre les Turcs, l'empereur se hâta d'indiquer la nouvelle diète *pour laquelle*, disaient les lettres de convocation, *chacun devait préparer l'exposé de sa doctrine en langue allemande et latine, et où l'on discuterait à l'amiable, avec douceur et charité, les diverses opinions.* Luther ayant reçu l'ordre de son souverain l'électeur de Saxe, de s'occuper de cet objet, fit un premier travail en dix-sept articles; mais on comprit que ce travail ne pouvait pas suffire, et Mélanchthon, homme non moins savant que prudent et doux, fut unanimement chargé de faire une rédaction nouvelle. Cette rédaction, pour laquelle Mélanchthon prit pour base le travail de Luther, réunit tous les suffrages; Luther lui-même l'approuva pleinement. La Confession dans sa nouvelle forme, était un vrai chef-d'œuvre de clarté, de concision et de mesure. Elle avait surtout le mérite d'être en grande partie composée d'expressions tirées de l'Écriture-Sainte. Après avoir été lue à haute voix par un chancelier de l'électeur de Saxe en pleine assemblée de la diète et devant un nombreux auditoire, deux exemplaires, l'un en latin, l'autre en allemand, furent présentés à l'empereur qui, les ayant reçus de sa propre main, emporta l'exemplaire latin et fit déposer l'allemand dans les archives de l'Empire. Les signataires de la Confession furent l'électeur de Saxe, le margrave de Brandebourg, le duc Ernest de Lunebourg, le landgrave de Hesse, le duc de Saxe, le duc François de Lunebourg, le prince d'Anhalt, la république de Nuremberg et la république de Reutlingen. Peu à peu le nombre des signatures s'accrut, et au congrès de Naumbourg, qui eut lieu à la fin de 1561, tous les princes et les états protestans la signèrent en commun. Cette confession, d'après l'intention de ceux qui la revêtirent de leurs signatures, ne devait pas être un nouveau symbole destiné à apporter quelque changement à l'ancienne foi chrétienne telle qu'elle se trouve dans le symbole dit des apôtres ou dans la doctrine du Christ; mais une pièce apologétique et de profession provoquée par les circonstances, un exposé de la croyance des princes et de la manière dont l'Évangile était enseigné dans les églises de leurs états. Admise dans la suite, à cause de la conformité qu'on a cru lui reconnaître avec l'Écriture, au nombre des livres symboliques des chrétiens aux-

quels elle donna son nom, elle ne devait être néanmoins et n'est obligatoire pour eux qu'autant qu'elle s'accorde avec l'Écriture : le principe fondamental du protestantisme étant que la parole de Dieu, interprétée d'après les règles que prescrivent l'usage de la langue, l'histoire et la saine raison, doit être la seule autorité que les chrétiens aient à reconnaître, et qu'ils ne peuvent, en matière de foi, être liés par aucune autorité humaine.

Autant Luther, comme il a été dit plus haut, faisant abnégation de tout amour-propre, avait approuvé le travail de son ami Mélanchthon, autant il désapprouva les changemens que ce dernier y fit bientôt après, non quant au fond des idées, mais dans certaines formes et expressions qui lui paraissaient moins bien choisies ou de nature à heurter des opinionsdifférentes.Luther pensa avec raison que pour quelques légères imperfections qui s'y trouvaient, il ne pouvait être permis de toucher à un document signé par les princes protestans, présenté solennellement au chef de l'empire, déposé dans les archives et devenu la propriété de toute la communion qui avait adopté les principes de la réforme. Tel fut aussi l'avis de ces princes qui, pour prévenir tout reproche à ce sujet, firent insérer dans le Livre de concorde de 1580, une édition de la Confession d'Augsbourg, collationnée fidèlement sur l'exemplaire déposé aux archives de l'Empire. Cette édition est celle que les chrétiens de la Confession d'Augsbourg reconnaissentcomme la plusauthentique.L'ouvrage qui contient les variantes de Mélanchthon et qui fut publié pour la première fois, in-8°, à Wittenberg, en 1531, mais que Mélanchthon lui-même rétracta plus tard, sans pouvoir le faire disparaître, ne subsiste plus que comme un monument du goût épuré et de l'esprit de conciliation de ce savant réformateur.

Il a paru, en 1817, une nouvelle édition française de la Confession d'Augsbourg, accompagnée de notes et précédée d'un précis historique sur la présentation de cette Confession à l'empereur Charles-Quint; ouvrage posthume de M. Charles de Villers. Paris, in-12, chez Treuttel et Würtz. J. J. G.

AUGSBOURG (GAZETTE D') ou GAZETTE UNIVERSELLE (*Allgemeine Zeitung*), l'un des journaux politiques les mieux rédigés et les plus complets qui existent. Le libraire Cotta (*voy.*), au début de sa brillante carrière, en conçut la première idée en 1793, et Schiller, qui résidait alors dans sa patrie, devait prendre la direction du nouveau journal. Mais ce premier plan ne reçut pas son exécution ; le même libraire ayant fondé à la même époque le recueil littéraire intitulé les *Heures*, Schiller aima mieux se charger de celui-ci, et ce ne fut qu'un peu plus tard que la *Gazette universelle* parut à Tubingue sous la direction du publiciste Posselt (*voy.*), et puis sous celle de Huber. Dans un temps de crise, comme la fin du dernier siècle, et sous un gouvernement peu favorable à la publicité, il fallait infiniment de prudence et de courage pour triompher des obstacles contre lesquels cette entreprise avait à lutter; M. de Cotta y réussit. En 1798 les bureaux de la *Gazette universelle* furent transférés de Tubingue à Stuttgard, et en 1803 de Stuttgard à Augsbourg, où commença l'état prospère de ce journal qui ne tarda pas à devenir le magasin le plus riche et le plus complet des nouvelles politiques de tout genre et des notions les plus curieuses sur les hommes et sur les pays. On a supposé à ce journal une tendance absolutiste parce qu'il reçoit les communications des cabinets du Nord; le fait est qu'il accueille toutes les correspondances qui lui paraissent mériter du crédit, n'importe de quelle source elles lui viennent, et que, ne pouvant établir lui-même des relations dans les pays placés sous un régime de monarchie absolue, il est trop heureux d'accepter pour tels les gouvernemens mêmes. Ce qui n'est pas moins positif, c'est que la *Gazette d'Augsbourg*, rédigée depuis près de 30 ans par M. Stegmann, homme savant et éclairé, n'affiche aucune opinion et ne se range sous aucune bannière. Elle ne donne jamais d'articles raisonnés sortis de ses propres bureaux; mais elle extrait des autres journaux ce qu'ils renferment de plus important, et à ces extraits elle ajoute les lettres de ses correspondans dans tous les pays et ap-

partenant à tous les partis. A Paris elle en a plus de quatre, dont l'un se fait remarquer par les opinions les plus exagérées dans le sens du libéralisme; mais la correspondance d'un carliste bien informé et homme de talent ne serait pas moins bien accueillie. Ce journal n'est prohibé nulle part : le nombre de ses abonnés est très considérable dans tous les pays, nommément en Autriche, où il contribue puissamment à répandre les lumières. Cependant les exemplaires destinés à la monarchie autrichienne ne sont pas en toutes choses semblables aux autres, et la rédaction aime à reléguer dans un *supplément extraordinaire* publié *chaque jour* avec le journal, qui se divise habituellement en corps de journal, supplément, et supplément extraordinaire, les articles que la censure du cabinet de Vienne pourrait ne pas admettre. Le prix d'abonnement est, à Augsbourg même, de 14 florins 15 kr. ou de 31 fr. environ. J. H. S.

AUGURES et **AUSPICES.** Chez les Romains, les augures étaient des prêtres chargés de prédire l'heureuse ou malheureuse issue d'événemens ou d'entreprises futures. Comme ils observaient principalement les oiseaux (*aves*), on les appelait de noms dont la composition même explique le sens. Augures et auspices répondent aux mots grecs οἰωνοπόλοι et οἰωνοσκόποι. L'Asie-Mineure, en effet, et la Grèce, pratiquaient ce genre de superstition depuis la plus haute antiquité. Il y a beaucoup de rapports entre la *discipline* étrusque et celle de Rome; mais il y a aussi des différences tranchées que l'on suppose provenir du pays des Sabins ou de celui des Marses. Quelques auteurs pensent que la doctrine augurale vint à Rome par l'intermédiaire de la ville de Gabies, où fut, dit-on, élevé Romulus. Quoi qu'il en soit, cette science reposait sur une cosmographie évidemment étrangère aux Romains; on en trouve l'origine en Étrurie. L'enseignement ne se conservait d'abord que par la tradition; puis, dès le temps où vécut le père des Gracques, il y eut des livres de science augurale qui contenaient apparemment des règles et des formules. Enfin Appius Pulcher dédia à Cicéron un traité des Augures, et Messala en composa un autre. Le *Collége des augures* s'assemblait le jour des nones de chaque mois.

Cependant la jeunesse patricienne se faisait à l'envi instruire de cette science; car les magistrats eux-mêmes observaient le ciel (*de cœlo servabant*), du moins en ce qui concernait les affaires de leur charge. L'augure alors les assistait, les dirigeait dans leur *contemplation*, leur indiquait les signes décisifs. Mais le magistrat conservait sa prépondérance, surtout dans les comices, où l'augure ne jouait qu'un rôle secondaire; à moins, toutefois, qu'il n'arrivât des présages spontanés et non demandés (*oblata, non impetrata*), auquel cas il pouvait faire remettre l'assemblée à un autre jour. Le collége des augures avait une plus grande puissance : il lui suffisait, pour faire annuler ou recommencer une délibération, de proclamer que les auspices avaient été mal pris. On consultait ce collége sur toute espèce d'affaires publiques, tandis que les magistrats ne pouvaient observer les signes que dans celles dont l'administration leur était confiée. Les augures, en particulier, répondaient aussi sur des consultations de familles ou d'individus; et plus anciennement, ils intervenaient dans presque toutes les entreprises.

L'action d'observer s'appelait *spectio*, celle d'annoncer les présages *obnuntiatio*. L'*obnuntiatio divorum* ou de mauvais signes arrêtait l'exécution de toute espèce de projet. On observait les éclairs, les oiseaux, les poulets sacrés; enfin on recevait des avertissemens soit par la rencontre de certains quadrupèdes, soit par l'inspiration ou les pressentimens. L'augure se rendait ordinairement dans un lieu élevé; l'horizon devenait pour lors un temple (*templum*), et, de sa baguette augurale (*lituus*), l'augure le divisait en quatre parties (chez les Étrusques en seize). A cet effet, il tournait le dos au nord, siége des dieux, selon l'idée étrusque. Il avait donc l'orient à gauche, le couchant à droite; et comme les signes de l'orient sont toujours réputés favorables par tous les peuples, il en résultait une apparente contradiction avec ce qui se pratiquait chez les Grecs, en ce que ceux-ci regar-

daient comme heureux les signes obtenus à droite, tandis que les Romains plaçaient ces mêmes signes à gauche, ce qui ne tient qu'à la différence de position dans laquelle opérait l'augure. Heureux ou malheureux, plus les signes étaient rapprochés du nord, c'est-à-dire des dieux, plus ils avaient d'importance. S'agissait-il de construire un temple (un *locus septus*), on le faisait carré; et, selon cette même division du ciel, l'augure se mettait sous le méridien qu'il s'était tracé et décrivait des limites que l'on ne pouvait franchir qu'au point réservé pour l'entrée. Ces pratiques s'appliquaient à la fondation des villes, à la construction des camps, à la mesure des champs; et les découvertes faites récemment dans les nécropoles de Corneto prouvent que le même système présidait à la disposition des tombeaux. Ceux qui se vouaient plus particulièrement à l'observation des éclairs étaient appelés *fulguratores*. Neuf divinités avaient chacune son éclair particulier; Jupiter en avait trois. Quant aux oiseaux, les Romains les divisaient en *oscines*, dont le chant était significatif, en *alites*, dont on observait le vol, en *præpetes* et en *inferæ*. Les augures interprétaient aussi les prodiges (*prodigia, portenta, monstra*). L'usage de faire manger les poulets sacrés et de juger du succès de la bataille par leur plus ou moins d'appétit, est assez connu pour que nous n'entrions pas ici dans de plus grands développemens. *Voy.* Ottfried Muller, *die Etrusker*, 1828. Hüllmann, *Rœmische Grundverfassung* (Constitution de l'état romain), Bonn, 1833; enfin le *Bulletino di correspondenza archeologica de Roma*, 1829-1833. P. G-y.

AUGUSTE, empereur romain, *voy.* Octave.

AUGUSTE (titre). Le titre d'*auguste* fut donné à Caïus Julius Cæsar Octavianus, lorsqu'il succéda à son père adoptif, Jules César (l'an 28 avant J.-C.), et il devint son nom. Les Romains le donnèrent ensuite à tous ses successeurs, et les titres *empereur* et *auguste* devinrent synonymes. Les successeurs des empereurs, désignés ou associés à l'empire, étaient d'abord créés *Césars*, ensuite nommés *Augustes*. Les Grecs traduisirent ce mot par celui de *sébàste*, σεβαστός. Les femmes et les filles des empereurs portent sur les médailles le titre d'*Augusta*. L'épithète d'*Augusta* est donnée sur les médailles à toutes les villes coloniales. Il n'est pas une divinité allégorique à laquelle on ne la donne aussi : *Pietas augusta, Virtus augusta, Fœcunditas augusta*, etc. Lorsque plusieurs empereurs régnaient ensemble, leurs médailles désignaient leur nombre par la multiplication de la lettre G; c'est ainsi qu'on voit AVGG et AVGGG, pour désigner deux ou trois empereurs. Les peuples qui succédèrent aux Romains, donnèrent par imitation à leurs souverains le nom d'Auguste, comme on le voit par d'anciennes monnaies de Childebert, de Clotaire et de Clovis. *Voy.* l'article suivant.

Les médailles d'Auguste sont assez *nombreuses* dans les cabinets, *en or* et en argent; elles sont en général d'un travail assez élégant. Les arts florissaient à cette époque dans Rome; cependant, les têtes d'Auguste sur la monnaie romaine sont loin d'être aussi belles que sur les pierres gravées. Le cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque royale possède entre autres portraits d'Auguste, deux magnifiques camées, provenant tous deux du trésor de Saint-Denis et aussi précieux par l'exécution que par la matière. Deux morceaux encore, extrêmement remarquables se trouvent, l'un en France et l'autre à Vienne : ce sont les camées connus sous le nom d'*Apothéose d'Auguste* *. Les musées d'Italie possèdent des statues en pied de cet empereur.

Les Augustales, *Augustalia*, étaient des fêtes établies en l'honneur d'Auguste. Il eut des prêtres nommés *Augustaux*, du nombre desquels fut Tibère lui-même, qui les avait institués. On comptait parmi eux Drusus, Claude et Germanicus. Auguste eut des autels de son vivant dans les Gaules et dans plusieurs villes soumises à son empire. On se rappelle que des ambassadeurs étant venus lui annoncer comme un prodige qu'une tige de lau-

(*) *Voyez* l'article Apothéose. On y a dit par erreur qu'Auguste était placé sur un char : c'est sur le cheval Pégase que ce prince monte au ciel. J. H. S.

rier avait poussé entre les pierres de son autel, Auguste leur répondit : « Cela ne serait pas arrivé si vous y sacrifiiez un peu plus souvent. » D. M.

AUGUSTE (TOUJOURS), *semper* ou *perpetuus* et *perennis Augustus*, *semper Augusta ;* dans l'ancien français, *toudis accroissans ;* en allemand, *allezeit* ou *bestændiger* MEHRER *des Reichs*, traduction inexacte et servile (*mehrer*, de *augere*, augmenter). Le simple titre d'*Augustus* ne suffisant plus à la bouffissure orientale des empereurs de Byzance, on y ajouta l'adjectif *perpetuus*, qui fut mis en usage peu après Constantin-le-Grand. Les empereurs d'Occident adoptèrent l'un et l'autre : le *perpetuus Augustus* date du règne d'Othon II; dans le contrat de mariage de ce prince, qui épousa Théophanie, princesse de Byzance, lui et son père reçoivent le titre de *perennes imperatores ;* et Mathilde, grand'-mère d'Othon, est appelée *semper semperque Augusta*. Cependant ce titre ne devint officiel et inséparable du titre impérial que depuis le règne de Henri VI. Quelques rois y ont également prétendu, et on le trouve traduit en russe sur les médailles du règne de Pierre-le-Grand. J. H. S.

AUGUSTE (HISTOIRE). On donne le nom d'*Histoire auguste* au recueil des vies des empereurs romains attribuées aux six auteurs suivans, savoir : *Ælianus Spartianus*, *Julius Capitolinus*, *Vulcatius Gallicanus*, *Ælius Lampridius*, *Trebellius Pollio*, et *Flavius Vopiscus*. Ces écrivains, parmi lesquels Spartien et Vopisque méritent d'être distingués, florissaient tous sous le règne de Dioclétien. On leur doit les vies détachées ou biographies des Césars, depuis le commencement du règne d'Adrien jusqu'à Dioclétien, ce qui forme une période d'environ cent soixante ans. L'Histoire auguste, compilation écrite sans goût et sans critique, en latin incorrect et souvent barbare, n'en est pas moins un monument précieux pour l'étude de l'histoire et des mœurs de l'époque. Les meilleures éditions de ce recueil sont celles de Saumaise, avec les notes de Casaubon, Paris, 1620, in-fol. et *variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. Il en existe une traduction par Moulines, Berlin, 1783, et Paris, 1806, 3 vol. in-12. A. P.

AUGUSTE. Plusieurs souverains ont porté ce nom, surtout en Saxe et en Pologne ; il appartient aussi à plusieurs ducs de Brunswick, depuis Auguste I^er^, mort en 1636. Enfin nous citerons deux princes de ce nom, l'un duc de Saxe-Gotha-Altenbourg (*voy.* plus bas), l'autre membre de la maison royale de Prusse. Ce dernier, chef et inspecteur général de l'artillerie prussienne, est le fils d'un frère de Frédéric II et naquit en 1779.

Le premier électeur de Saxe du nom d'AUGUSTE, frère de Maurice, régna de 1539 à 1586. Ce fut un prince estimable, économe et toujours préoccupé du bien de son peuple; sous son règne la *formule de concorde* fut imposée aux luthériens comme règle de leur foi, et une législation locale fut substituée aux anciens droits et usages communs à tout l'Empire. Auguste I^er^ donna beaucoup de soins aux écoles et favorisa le commerce et l'industrie. Son goût pour l'alchimie le rendit souvent dupe des imposteurs auxquels il se confiait.

AUGUSTE II (*voy.* l'art. suivant) réunit la couronne de Pologne à son chapeau électoral. Comme électeur de Saxe il fut le deuxième du nom, et on le considéra encore ainsi comme roi de Pologne, en regardant comme le premier Auguste de ce pays Sigismond-Auguste (1548-1572), dernier roi Jagellon, et que plusieurs historiens désignent par le nom de Sigismond II. J. H. S.

AUGUSTE II, roi de Pologne, né à Dresde en 1670. Ce prince, électeur de Saxe depuis 1694, fut, par la diète d'élection, élu après la mort de Jean III Sobieski, et proclamé à Varsovie le 27 juin 1697. Il avait eu beaucoup de compétiteurs, parmi lesquels le prince de Conti était le plus dangereux pour lui. Auguste II, voulant reconquérir la forteresse de Kaminietz tombée au pouvoir des Turcs, eut une entrevue à Rava avec Pierre I^er^, et les deux souverains se liguèrent entre eux contre la Porte et la Suède. C'est de cette époque que date à la fois l'amitié intime qui lia le roi avec le tsar, et l'origine de l'influence de la Russie en Pologne qui n'a pas cessé de-

puis d'être funeste à la république. Auguste II commença par la guerre contre Charles XII sur lequel il espérait reconquérir la Livonie : l'armée suédoise, sous les ordres du général Willing, fut battue deux fois par Flemming, général saxon; mais plus tard, lorsque Charles XII eut défait les Russes à la bataille de Narva, les troupes polonaises furent écrasées par toutes les forces réunies du roi de Suède. Dans cette longue *guerre du Nord,* l'électorat de Saxe paya cher l'honneur d'avoir donné un roi à la Pologne; 20,000 Saxons formèrent en quelque sorte l'avant-garde de l'armée d'Auguste II. Après la défaite essuyée à Klissof, il perdit ses états de Pologne; et malgré un succès qui lui rouvrit les portes de Varsovie, le traité d'Altranstadt (*voy.*) lui imposa l'obligation de reconnaître formellement Stanislas I^er^ pour son successeur. Cependant Pierre-le-Grand ayant vaincu Charles XII à Poltava, Auguste II remonta sur le trône de Pologne. En 1715, il se forma contre les troupes saxonnes une confédération; ces troupes furent obligées de se rendre et ensuite de quitter le royaume. Pierre-le-Grand se rendit médiateur entre le roi et la république; la diète ne dura que sept heures; elle fut appelée la *Diète muette,* car, excepté le secrétaire qui fit lecture des objets soumis à l'assemblée, personne n'y ouvrit la bouche. C'est sous Auguste II, et à l'instigation de Pierre-le-Grand, que l'armée polonaise fut réduite de 80,000 à 18,000 hommes, et divisée en deux parties, l'une de troupes nationales, l'autre de troupes étrangères. Les premières consistaient en cavalerie pesante et légère; les troupes étrangères étaient habillées à la saxonne et on les commandait en langue allemande. Un trait de ce prince montre bien l'élévation de son caractère. Charles XII en revenant en Suède, après la paix d'Altranstadt, alla seul à Dresde faire à Auguste cette visite extraordinaire, dont la hardiesse étonne non moins que la magnanimité du prince saxon qui, ayant dans ses mains son ennemi le plus cruel, ne voulut pas profiter de l'occasion qui se présentait pour se venger de lui. Auguste II mourut le 1^er^ février 1733. Il avait eu l'intention de rendre le trône de Pologne héréditaire, ce qui aurait peut-être épargné au pays la plupart des désastres qu'il éprouva depuis. Au reste, l'époque de son règne est celle de la décadence de la prospérité de la Pologne et de l'esprit belliqueux de ses habitans. Depuis cette époque la Pologne marcha à grands pas vers sa ruine. Auguste avait de grandes connaissances dans l'art militaire : dans sa jeunesse, en 1696, il commandait les troupes autrichiennes, et il gagna la bataille de Temeswar contre les Turcs. Ce prince, doué d'une force de corps extraordinaire, aimait, encourageait le faste, et vivait entouré de favoris, de maîtresses et d'alchimistes. J. T-r.

AUGUSTE III, né en 1696 et fils du précédent, fut élevé dans la religion protestante que son père, élu roi de Pologne, avait dû abjurer. Mais en 1712 le jeune prince électoral embrassa de lui-même, à Bologne, la foi catholique, et rendit, en 1717, cette conversion publique. En 1733 il succéda à son père comme électeur de Saxe, et la même année il dut à la protection de l'empereur Charles VI et de l'impératrice Anne de Russie d'être nommé roi de Pologne, préférablement à Stanislas I^er^; il fut couronné le 17 janvier 1734. Sous son règne la Russie parvint à augmenter considérablement son influence en Pologne. Sous différens prétextes cette puissance y introduisit ses troupes, tandis que les dissensions politiques dont le pays était affligé s'aigrissaient de plus en plus. Auguste II, fastueux et indolent, s'était déjà peu soucié des affaires; Auguste III les négligea complètement et abandonna tout le pouvoir au comte de Bruhl (*voy.*) qui flattait à la fois son penchant pour le plaisir et son amour-propre de souverain. Auguste, qui affectionnait la résidence de Dresde, y passa la plus grande partie de son temps. La Pologne, livrée à elle-même, se consuma dans l'intervalle en disputes et en troubles. Autour d'elle toutes les puissances étaient en guerre; Auguste, d'abord neutre, entra en alliance avec Marie-Thérèse lorsque Frédéric II se fut emparé de la Silésie. Alors le grand roi se rendit maître deux fois de la Saxe, et les Polonais accueillirent mal leur

prince fugitif. Il se forma contre lui un parti; les Czartoryski appelaient à leur secours la Russie où régnait alors Catherine II, peu favorable aux princes saxons. Au moment où la guerre civile allait s'allumer Auguste III mourut, le 4 octobre 1763. Son fils, Frédéric-Chrétien, lui succéda dans l'électorat, et l'influence de la Russie fit adjuger le trône de Pologne à Stanislas Poniatowski. J. H. S.

AUGUSTE (Émile-Léopold), duc de Saxe-Gotha et d'Altenbourg, cinquième successeur d'Ernest-le-Pieux, souche de toute la maison de Saxe-Gotha. Ce prince, fils d'Ernest II et de Charlotte-Amélie, princesse de Saxe-Meiningen, né en 1772, fit ses études à Genève, ainsi que son frère Frédéric. En 1797, il épousa Louise-Charlotte, princesse de Mecklenbourg-Schwerin; cette première épouse mourut en couches, après lui avoir donné une fille qui devint duchesse régnante de Saxe-Cobourg, et mourut en 1832. En 1802, il se remaria avec Caroline-Amélie, princesse de Hesse Cassel, de laquelle il n'eut point d'enfans. En 1804, après la mort de son père, il prit les rênes du gouvernement, et suivit pendant dix-huit ans, dans des temps difficiles, le même système d'une administration juste et libérale qui, depuis Ernest-le-Pieux, avait constamment régi le pays; et, sans rien changer aux dispositions essentielles, il y ajouta tout ce qui pouvait contribuer aux progrès de l'industrie, à la prospérité du commerce et au bonheur de ses sujets. Dévoué à Napoléon, il reçut de lui pendant la guerre d'Allemagne de nombreux témoignages d'affection, et lors de la retraite de l'armée française, après la bataille de Leipzig, le pays fut préservé des ravages de la guerre; le duc ne quitta point sa résidence qui servait d'asile à un grand nombre de familles. Il mourut en 1822, à la fleur de son âge, à la suite d'une maladie de poitrine. Ce prince, grand et bien fait, possédait de grandes connaissances et une mémoire prodigieuse. Aimable et généreux, il eut beaucoup d'amis avec lesquels il entretenait une correspondance régulière. Depuis l'âge de trente ans il s'occupait de travaux littéraires, et il publia plusieurs ouvrages estimés, des contes, des romans, des idylles, des portraits de personnages connus, etc. Il s'occupait de la publication des *Lettres émiliennes* auxquelles il avait travaillé dix ans, lorsque la mort le surprit. Après celle de Frédéric IV, son frère et son successeur, s'éteignit, le 11 février 1825, la branche spéciale de la maison de Saxe-Gotha. *C. L. m.*

AUGUSTIN (saint). Aurélius Augustinus naquit, le 13 novembre 354, à Tagaste, petite ville de Numidie, située à peu de distance de Madaure et d'Hippone. Son père, nommé Patrice, avait assez de naissance pour aspirer à des charges de magistrature, mais pas assez de fortune pour les remplir avec l'éclat convenable. Il était païen et ne se convertit que dans un âge avancé; il ne reçut même le baptême que peu avant sa mort. Monique, sa mère, ajoutait une piété tendre au bonheur d'avoir toujours professé la vraie foi. Elle s'efforça de l'inspirer à son fils dès ses premières années, ne se croyant mère qu'à demi, comme elle s'en exprimait, « tant qu'elle n'aurait pas communiqué la vie de la grace à celui qui lui devait la vie naturelle. »

L'activité et la pénétration du jeune Augustin ayant fait concevoir à ses parens les plus flatteuses espérances, on l'envoya à Madaure, puis à Carthage pour y faire ses premières études; mais la dissipation du jeu et des études mêmes, les compagnies, les occasions qui naissent sous les pas des talens et des ames liantes, le jetèrent dans les plus grands désordres. Il représente, dans le livre de ses *Confessions*, l'abime affreux de misères dans lequel il s'était plongé; il s'y accuse d'avoir commencé à offenser Dieu dans un âge qu'on appelle, par abus de mots, l'âge de l'innocence; il y déplore le temps perdu à des études profanes, où l'on ne se proposait autre chose que de le mettre en état de satisfaire un jour la passion insatiable des biens et des honneurs terrestres qui ne sont au fond, dit-il, qu'indigence et opprobre. Le saint docteur n'en reconnaît pas moins que la lecture des poètes lui fut d'une grande utilité, que non-seulement elle avait perfectionné son langage, mais qu'elle avait développé les facultés de son esprit,

surtout celle de l'invention qui fait les génies créateurs. Elle lui communiqua également cette richesse et cette sublimité de pensées et d'expressions qui élève la nature au-dessus d'elle-même; la facilité à s'exprimer avec élégance et à rendre les choses de la manière qui convient; le talent d'employer dans l'occasion les traits forts et hardis et les images pittoresques.

Mais il y rencontra aussi un funeste écueil, celui de l'impureté. Augustin y fut entraîné tant par la fréquentation des spectacles que par l'inévitable influence des dangereuses impressions et des sociétés corrompues qui, en flattant une vanité secrète, nourrissaient en lui le germe de toutes les passions et surmontaient les remords de sa conscience. Avec une ame naturellement droite et pourvu à un point unique de ce goût de raison qui ne saurait se défendre d'un certain amour du vrai bien, il demandait à Dieu la chasteté, mais par des vœux inefficaces qu'il craignait même de voir exaucés. Pour comble de maux, la curiosité et l'activité inquiète de son esprit l'engagèrent de bonne heure dans la secte des Manichéens. Leurs discours pompeux le dégoûtèrent d'abord de la simplicité des saintes Écritures, et, peu après, le précipitèrent dans cette monstrueuse hérésie. Ainsi le naufrage des mœurs avait amené celui de la foi. Sa vertueuse mère, sainte Monique, ne tarda pas à l'apprendre, et les vives alarmes que lui causaient les premiers écarts de son fils redoublèrent avec les nouveaux dangers où il courait. Elle alla déposer ses chagrins dans le sein d'un pieux évêque, qu'elle conjura d'entreprendre la conversion d'Augustin. « Il n'est pas temps encore, lui répondit celui-ci; contentons-nous de prier pour lui, et rassurez-vous; car il n'est pas possible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse. » Cette réponse fut regardée comme un oracle du ciel. Entraîné plutôt que convaincu, le jeune prosélyte était loin de rencontrer dans la doctrine du manichéisme le repos après lequel son esprit et son cœur soupiraient si ardemment. Toutefois il ne laissa pas d'y persévérer durant neuf années, et n'échappa enfin aux rêveries de cette secte que pour se jeter dans les erreurs des Académiciens qui bientôt l'amenèrent à douter de tout.

La ville de Milan ayant envoyé demander au préfet de Rome, Symmaque, un maître d'éloquence, Augustin, qui avait déjà rempli la même fonction à Carthage où il avait laissé les plus honorables souvenirs, fut agréé, et se rendit à Milan. Cet événement, fortuit en apparence, n'était rien moins qu'indifférent aux desseins de la Providence. L'évêque de cette ville était saint Ambroise. Il accueillit le nouveau professeur avec une bonté qui commença à lever bien des préventions. Augustin se rendait fréquemment aux sermons d'Ambroise; mais plus il était forcé de rendre hommage à son éloquence, plus il se tenait en garde contre la persuasion. Il est bon de l'entendre lui-même. Opiniâtre à chercher la vérité hors de l'unique sanctuaire où elle réside, agité par les remords de sa conscience, lié par l'habitude, entraîné par la crainte, subjugué par la passion, touché de la beauté de la vertu, séduit par les charmes du vice, victime de tous les deux, jamais satisfait dans ses fausses délices, sans cesse luttant contre les erreurs de sa secte et les mystères de la religion, malheureux qui pour échapper au naufrage court d'écueil en écueil, il fuit la lumière qui le poursuit; il voudrait s'arracher à la grace qui s'attache à ses pas; il gémit sous le poids de ses liens et s'indigne contre les mains qui voudraient les briser; contraire à lui-même, il veut et ne veut pas : telle est l'image qu'il nous a laissée des combats intérieurs dont il était la victime. Un jour enfin, déchiré par les plus violentes agitations, le visage baigné de larmes qui coulaient involontairement de ses yeux, il avait fui la compagnie de quelques amis fidèles pour aller chercher sous un bosquet de son jardin la solitude et le calme qui manquaient à son cœur : là, se roulant à terre, il invoquait, bien que confusément, le secours du ciel; tout à coup il croit entendre sortir comme d'une maison voisine une voix qui lui disait: TOLLE, LEGE, *prends et lis*. Jamais émotion semblable n'avait encore saisi son ame. Surpris, hors de lui-même, s'inter-

rogeant sans pouvoir se répondre sur l'endroit d'où est partie cette voix où il n'y avait rien d'effrayant, et moins encore sur l'objet de la lecture qui lui était indiquée, il se relève, soutenu par une force qu'il ne connaissait pas, et court retrouver Alype son ami, au lieu même où il l'avait quitté. Un livre était placé sous ses yeux : c'étaient les épitres de saint Paul; Augustin l'ouvre au hasard et tombe sur ce passage de l'apôtre : *Ne passez pas votre vie dans les festins et les plaisirs de la table... Mais revétez-vous de Notre Seigneur Jésus - Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair.* Augustin n'eut pas besoin d'en lire davantage. A peine il eut achevé la lecture de ce passage, qu'un rayon de lumière vint éclairer son entendement, dissiper toutes ses ténèbres, et embraser son cœur d'une flamme toute céleste. La conversion d'Augustin ne fut ni moins éclatante ni moins prompte et efficace que l'avait été celle de saint Paul. Tout l'esprit de l'apôtre avait passé en un instant dans celui du nouveau prosélyte. Il était alors dans sa 32^{e} année. De retour près de sa mère, la vertueuse Monique, à qui les égaremens de son fils avaient coûté tant de larmes, il lui raconte tout ce qui venait de se passer et lui communique ses résolutions nouvelles, avec cette paisible fermeté qui a pris son parti sans retour. Monique ne put entendre sans la plus vive joie un récit aussi consolant. C'est de lui-même que nous tenons ces particularités. Il les raconte, dans ses *Confessions,* avec un charme de naïveté qui n'avait pas eu jusque là de modèle, et qui n'a rencontré depuis que de faibles imitations.

Les préparatifs de son baptême, qu'il ne jugea pas à propos de différer, étant faits, il le reçut la veille de Pâques de la propre main de saint Ambroise, et ne tarda pas à reprendre la route d'Afrique. Monique l'y accompagna. Son fils eut bientôt après la douleur de la perdre; elle mourut à peine âgée de 56 ans. En rendant compte à son ami Alype de cette affligeante séparation, il s'exprimait en ces termes : *J'ai senti déchirer cette double vie, composée de la sienne et de la mienne.*

Un jour qu'il sétait rendu à Hippone, Valère qui en était évêque fit à son peuple un discours sur la nécessité où il se trouvait d'ordonner un prêtre pour son église. Augustin était présent; sa vertu et ses talens l'avaient déjà fait connaître. Tous les yeux se fixèrent sur lui; on se saisit de sa personne, malgré tous ses efforts pour se soustraire à un choix que le Ciel semblait avoir seul indiqué. Ni le peuple, ni son évêque ne se laissèrent toucher par ses refus; non-seulement il se trouva chargé du sacerdoce, mais Valère lui donna aussitôt la plus grande part au gouvernement de son église, et lui confia spécialement le ministère de la prédication, ce qui était contraire aux usages de l'église d'Afrique, où les évêques seuls exerçaient cette fonction.

Une fois engagé dans ce laborieux ministère, Augustin ne cessa pas un moment d'en remplir le devoir. Il prêchait en latin, langue qui était entendue à Hippone, et en langue punique pour ceux à qui la première n'était pas familière. On l'écoutait avec transports; on battait souvent des mains, selon la coutume de ce siècle. De semblables succès n'étaient pas ceux qui flattaient le mieux son cœur : *Ce ne sont pas*, s'écriait-il, *des applaudissemens, mais des larmes que je demande.* Des peuplades entières de malheureux, opprimés soit par les exactions, soit par les malheurs du temps, allaient souvent l'attendre sur la voie publique et le contraignaient de prêcher en leur faveur, pour triompher, par l'onction de ses discours, de l'impitoyable dureté des riches.

Un usage déplorable régnait à Césarée de Mauritanie. Les habitans de cette ville se partageaient chaque année en deux troupes homicides, qui présentaient au sein de la paix l'image d'une guerre civile. Frères contre frères, pères contre enfans, se battaient ensemble à coups de pierre pour s'exercer aux combats. Augustin paraît sur le champ de bataille : il ouvre la bouche, il est accueilli par des cris tumultueux, excités par la seule admiration décernée à l'éloquence de l'orateur. Ce n'était pas assez pour l'apôtre : il revient à la charge, employant les

expressions les plus pathétiques. On l'entoure; on est ému; les larmes coulent; l'humanité et la religion parlaient avec lui; les armes tombent des mains de la rage en délire. Tous ces barbares courent l'embrasser et se prosternent à ses pieds. L'usage fut aboli.

Cependant Valère se sentait accablé sous le poids des ans et des infirmités. Il craignait qu'Augustin ne fût enlevé à son église, et que quelque autre ville ne le demandât pour évêque. Il résolut donc de le faire son coadjuteur dans l'épiscopat. Augustin s'opposait fortement à l'exécution de ce projet, soutenant qu'il était contre la coutume de l'église de mettre un évêque là où il y en avait un encore vivant : ce qui en effet était expressément défendu par le huitième canon de Nicée. Il se vit encore obligé de se rendre à la voix du ciel, et fut sacré évêque d'Hippone en 395. Sa nouvelle dignité ne diminua rien à l'ardeur de son zèle. Compositions savantes sur toutes les matières de religion, de philosophie et de critique, interprétation des livres saints, prédications habituelles, correspondances suivies avec les empereurs et tous les grands de l'empire, avec les souverains pontifes et la plupart des évêques du monde catholique : à Nole avec Paulin, en Palestine avec saint Jérôme, à Milan avec saint Ambroise et Simplicien, en Espagne avec Orose, dans les Gaules avec saint Prosper, Lazare d'Arles, Hilaire de Narbonne; à Constantinople avec Maxime, Longinien, Dioscore, et tous les gens de lettres du Bas-Empire qui, en lui adressant leurs écrits, l'appellent de concert leur maître et le *représentant de la postérité;* réfutation des hérésies, monumens immortels élevés à la gloire de la religion, surtout dans le grand ouvrage de *la Cité de Dieu*, chef-d'œuvre d'érudition et de génie, tels étaient les délassemens de son épiscopat, aussi admirable par la simplicité et l'héroïsme de ses vertus, qu'il est étonnant par le nombre et l'excellence de ses écrits. En même temps il s'occupait d'élever de jeunes enfans; il faisait bâtir à Hippone un hospice pour les étrangers, adoucissait le sort des esclaves, habillait les pauvres, aliénait en leur faveur ses propres revenus; les visitait en personne, et on le vit, comme saint Ambroise, vendre les ornemens de son église et jusqu'aux vases sacrés des autels, tant pour subvenir à leurs besoins que pour racheter les captifs.

Une bienheureuse mort vint terminer cette vie si pleine de bonnes œuvres, dans la 77^{e} année de son âge, l'an de J.-C. 430.

Les *OEuvres de S. Augustin* parurent à Paris (1679-1700), et à Anvers (1700-1703), en 11 vol. in-fol. Une 3^{e} éd. est celle de Venise (1729-1735). M. Neander a publié *S. Augustini confessionum Lib. XIII*, Berlin, 1823. M. N. S. G. †.

AUGUSTIN, moine bénédictin que le pape Grégoire I^{er} envoya en 596 avec 40 autres moines dans la Bretagne, pour y opérer la conversion des Anglo-Saxons. Soutenu par Berthe, épouse de Claribert, il se fit écouter par ce roi qui se laissa baptiser; une grande partie du peuple suivit l'exemple de son chef. Augustin, qu'on appelle l'*Apôtre des Anglais* et qui porta dans leur île les germes de la civilisation, devint, en 598, le premier archevêque de Cantorbéry, et mourut en 610. *C. L. m.*

AUGUSTINES. Les religieuses qui portent ce nom ne peuvent pas plus se glorifier d'avoir été fondées directement par saint Augustin que les religieux qui portent son nom (*voy.* AUGUSTINS), quoiqu'il ait institué des monastères de l'un et de l'autre sexe, et qu'il ait confié à sa propre sœur la direction des filles de la maison d'Hippone. Le laps de temps et les révolutions qui ont agité l'Afrique ne permettent pas d'en suivre la filiation, ou plutôt de la constater. La règle que saint Augustin rédigea pour les filles est celle qui fait suite à la lettre 211^{e}; il est à croire que les religieuses Augustines, dans les temps modernes, sont de beaucoup postérieures aux hommes. C'est la marche ordinaire dans les institutions monastiques que les hommes précèdent les femmes; l'histoire est formelle sur ce point.

Les religieuses ermites de saint Augustin sont vêtues de noir; leur robe est serrée d'une ceinture de cuir; elles ne sont pas toutes soumises à la juridiction des religieuses de leur ordre; elles dé-

pendent souvent de l'Ordinaire. Plusieurs hôpitaux, comme celui de l'Hôtel-Dieu à Paris, sont desservis par les filles de Saint-Augustin.

Il y a un grand nombre de filles qui se disent *Augustines* et qui ont cependant un costume particulier, des statuts différens. Telles sont les *Augustines* du monastère des Vierges à Venise; les *Augustines* de Dordrecht en Hollande; celles de Champeau à Tournai; de Sainte-Marthe à Rome, etc. Il y a ensuite les *Augustines* déchaussées d'Espagne, de Portugal; les *Augustines* de la Récollection; les sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, lesquelles présentent aussi des différences et dans l'habit et dans la règle. J. L.

AUGUSTINIENS. On appelle ainsi, dans l'école, les théologiens qui font profession de suivre la doctrine de saint Augustin sur les matières de la grace et du libre arbitre, de la prédestination et de la persévérance.

Cette doctrine a été formulée un grand nombre de fois dans les conciles et par les docteurs qui l'enseignent; elle le fut en 418 dans le concile plénier de Carthage qui la proclama en IX canons, par les dix capitules du pape saint Célestin I^er^, par les 25 canons du concile d'Orange en 528, par le concile de Valence en 855, par les conciles de Langres et de la Savonnerie en 859, par l'écrit du pape Clément VIII adressé à la congrégation *de Auxiliis*, par le cardinal de Noailles dans son instruction pastorale de 1696, par Bossuet dans sa *Défense de la tradition et des saints Pères*, par les 47 articles proposés à la Sorbonne en 1718, par Pierre de la Broue, évêque de Mirepoix, dans sa *Défense de la grace efficace par elle-même*, et par les douze articles présentés au saint-siége à diverses époques du XVII^e^ siècle. J. L.

AUGUSTINS, religieux qui reconnaissent saint Augustin pour fondateur, et qui font profession de suivre la règle qu'il a donnée à des religieuses d'Hippone dans sa lettre 211^e^, édition des Bénédictins, en lui faisant toutefois subir les augmentations et les changemens convenables.

Il est constant que saint Augustin, après son baptême, a pratiqué avec plusieurs de ses amis, d'abord à Tagaste et ensuite à Hippone, non-seulement les conseils évangéliques, mais encore quelques-unes des observances des moines de l'Orient; qu'il a vendu ses biens, mené la vie commune, reconnu un supérieur, etc.; c'est lui-même qui nous l'apprend dans un de ses sermons aux habitans d'Hippone dont il était alors évêque : « Je suis venu jeune en cette ville, comme plusieurs d'entre vous le savent; je cherchais où je pourrais établir un monastère afin de vivre avec mes frères, et le vieillard Valère d'heureuse mémoire, me voyant dans cette pensée, nous donna le jardin dans lequel est maintenant le monastère. » Mais il ne paraît pas moins constant qu'il ne donna aucune règle à ses frères, et que ses établissemens ne se sont pas propagés dans les temps qui l'ont immédiatement suivi.

Dans le XII^e^ siècle des communautés d'ermites, sans règle ou avec une règle quelconque qu'ils attribuaient à saint Augustin, commencèrent à se multiplier de tous côtés. Le pape Innocent IV, supportant avec peine cette anarchie religieuse et *ne voulant pas les laisser errer au gré de leurs désirs, comme des brebis sans pasteur*, leur ordonna en 1244 de se réunir en un seul corps et d'adopter la règle et l'ordre de saint Augustin. Il renouvela cette injonction en 1252. Cette union ne devint complète qu'en 1256, par les soins du cardinal Richard qui leur fit élire un général dans le chapitre tenu à Sainte-Marie-du-Peuple, et qui divisa l'ordre en quatre provinces, la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Alexandre IV confirma ces opérations par sa bulle du 13 avril, même année. Les Guillelmites de Bourges refusèrent d'être incorporés aux Augustins, quoiqu'ils eussent assisté par députation au chapitre général. Ils conservèrent leurs constitutions, et furent néanmoins réputés Augustins, puisqu'ils formaient une de leurs provinces. A dater de cette époque l'ordre prospéra et s'accrut de plus en plus.

En 1287 les Augustins rédigèrent des constitutions, dans leur chapitre général

de Florence; ils les soumirent à l'examen de celui de Ratisbonne en 1290, et les confirmèrent. Ils y firent des changemens dans celui de Rome, en 1575; on leur en donna de nouvelles en 1580, sous le pontificat de Grégoire XIII. Le pape Pie V les avait placés, en 1556, au nombre des quatre ordres mendians, et leur avait assigné le quatrième rang; ce qui prouve, dit un religieux, Picpus, qu'ils étaient moins anciens que les Franciscains et les Dominicains qui conservaient leur préséance, quoique établis au commencement du XIII^e^ siècle.

La nécessité avait contraint tous ces ermites à se réunir; mais la réunion de tant de parties hétérogènes ne pouvait être de longue durée : ils se divisèrent bientôt en congrégations régies par des vicaires généraux, sous l'autorité du général, pressés, disaient-ils, par le désir d'observer plus exactement les anciens usages et de parvenir à une plus grande perfection. On vit celle d'*Illiceto* en 1385, celle de Carbonnières, celle de Péronne en 1419, celle de Crémone en 1438, celle de Gênes en 1473, celle de la Pouille en 1492, celle de Saxe, qui a compté parmi ses membres Martin Luther, en 1503, celle de *Colorito* en 1530, celle de Bourges en 1593. Après avoir refusé d'entrer dans l'union en 1256, celle-ci s'est appelée des *Petits-Augustins*.

On ne se borna point à former simplement des congrégations: une réforme plus considérable prit naissance en 1588 à Tolède, sous le pontificat de Sixte V. Ceux qui l'embrassèrent furent appelés *Augustins déchaussés*. Leurs constitutions furent approuvées en 1589. En France, où ils passèrent sous Henri IV, en 1596, Louis XIII les favorisa, et bâtit pour eux le couvent de Notre-Dame-des-Victoires à Paris; Louis XIV leur accorda des graces. Le pape Urbain VIII donna en 1624 une bulle en leur faveur pour l'Italie spécialement. Ils pénétrèrent en Allemagne vers 1626, et s'établirent dans tous les états catholiques.

Le vêtement des Augustins a éprouvé des variations : ils affectèrent dans l'origine de s'habiller de gris, comme les Franciscains dont l'instituteur avait, suivant eux, fait son noviciat dans une de leurs maisons. Cette espèce de supercherie fut condamnée par le pape Grégoire IX, qui leur prescrivit en 1241 de porter à l'avenir un habit noir ou blanc, avec des manches larges et longues en forme de coules, ceint d'une ceinture de cuir par-dessus, assez longue pour être vue; d'avoir toujours à la main un bâton haut de cinq palmes, fait en forme de béquille; *de dire de quel ordre ils étaient en recevant les aumônes des fidèles*, et enfin que leur robe serait de telle longueur qu'on pût voir leurs souliers et les distinguer ainsi des frères Mineurs qui étaient déchaussés. Alexandre IV, par sa bulle du 9 avril 1256, dispensa les ermites de porter le bâton. Le costume a dû nécessairement marquer des différences entre les *Grands-Augustins*, les *Petits-Augustins* et les *Augustins-déchaussés*. Ceux-ci portaient la barbe comme les capucins, dans quelques pays, et se rasaient dans d'autres.

J. L.

AULIDE. Cette petite province de la Béotie, en Grèce, recevait son nom du port d'*Aulis*, sur l'Euripe, canal qui sépare l'Eubée de la Grèce. Ce port fut fameux dans l'antiquité, parce que, suivant la tradition, c'est là que s'étaient rassemblés les vaisseaux des Grecs pour se rendre au siége de Troie, et qu'ils avaient été si long-temps retenus par les vents de sud-est. La tradition ajoutait que l'oracle avait déclaré que la flotte ne pourrait sortir que lorsque Agamemnon aurait apaisé les Dieux irrités en sacrifiant sa propre fille Iphigénie, et que le roi des rois consentit à ce sacrifice horrible. Eschyle, Sophocle et Racine ont construit sur cette donnée leurs tragédies. Mais Homère ne parle point de ce sacrifice, et suppose Iphigénie encore vivante à la fin du siége de Troie. Les Grecs élevèrent dans la suite un monument vers le lieu où l'on disait qu'Agamemnon avait eu sa tente. Ce monument existait encore du temps de Pausanias. Aulis avait été orné aussi d'un temple de Diane où la déesse était représentée en marbre, tenant un flambeau à la main. Il reste quelques ruines sur l'emplacement de l'ancien Aulis, aujourd'hui abandonné. Les habitans de

l'Aulide étaient pour la plupart des potiers; aussi faisaient-ils cultiver leurs terres par des laboureurs des contrées d'alentour. D-G.

AULIQUE, titre donné autrefois à certains officiers de l'empereur qui composaient une cour supérieure, etc. On dit *conseil aulique, cour aulique, conseiller aulique*, etc. Ce mot vient du latin *aula*, qui signifie la cour d'un souverain.

L'établissement du CONSEIL AULIQUE remonte aux premières années du XVI^e^ siècle, au règne de Maximilien I^er^. Ce prince avait d'abord commis ce conseil à l'exercice de ses réservats impériaux (*voy.* RÉSERVATS); mais presque aussitôt après son institution il lui permit d'attirer à lui toutes sortes de procès qui devaient être du ressort de la chambre impériale (*voy.*). Il s'appuya, pour cette innovation, sur ce prétexte, qu'en donnant son consentement à l'institution de ce tribunal il avait fait réserve expresse de son droit de juridiction suprême. Malgré l'opposition des États, les successeurs de Maximilien ne négligèrent rien pour étendre et justifier les empiétemens de leur conseil aulique. Celui-ci n'arriva à son plein et entier développement qu'à la paix de Westphalie (*voy.*). Le conseil aulique de l'empereur et de l'empire dépendait entièrement et exclusivement des empereurs qui en nommaient librement tous les membres. Il se composait d'un président, d'un vice-président et d'un nombre illimité de conseillers distribués sur deux bancs, dont l'un était occupé par des assesseurs comtes ou barons, et l'autre rempli par des assesseurs jurisconsultes. Il devait se trouver toujours, parmi les conseillers de l'un et de l'autre banc, au moins six assesseurs protestans; et il avait été stipulé, par le traité de Westphalie, qu'en cas de partage d'opinions les voix réunies des conseillers protestans devraient contrebalancer les voix des conseillers catholiques, en tel nombre que ces derniers pourraient être. Le conseil aulique jugeait seul et à l'exclusion de la chambre impériale, 1° toutes les causes féodales lorsqu'elles avaient pour objet des fiefs entiers; 2° toutes les causes relatives aux réservats des empereurs; 3° toutes celles qui concernaient les vassaux et les affaires d'Italie. De plus, il représentait la cour féodale d'Allemagne; il donnait l'investiture aux comtes et aux barons du Saint-Empire, soit qu'ils en relevassent pour le royaume de Germanie, soit qu'ils dépendissent du royaume d'Italie. Comme le conseil aulique jugeait en dernier ressort, il n'y avait point de voie d'appel ouverte contre ses arrêts; mais les lois accordaient aux parties qui s'en croyaient lésées le remède de la *supplication*, analogue à la requête civile; cette requête s'adressait à l'Empereur. Les États prenaient leur recours à la diète lorsque l'arrêt dont ils se plaignaient pouvait produire un *grief commun* à tous les états d'Empire. En vertu du traité de Westphalie, le droit de surveillance sur ce tribunal appartenait à l'électeur de Mayence.

La commission des présidens et officiers du conseil aulique expirait à la mort de l'Empereur qui l'avait accordée, et ce tribunal était entièrement fermé pendant les interrègnes; mais dans ce dernier cas les deux vicaires établissaient des tribunaux de vicariat pour les provinces comprises dans leur ressort respectif, et ces tribunaux remplissaient alors toutes les fonctions du conseil aulique.

En théologie on appelait AULIQUE (du latin *aula*, salle de l'archevêché) l'acte ou la thèse qu'un jeune théologien soutenait dans quelques universités, et particulièrement dans celle de Paris, le jour qu'un licencié en théologie recevait le bonnet de docteur, thèse à laquelle présidait ce même licencié aussitôt après qu'il eut obtenu le bonnet. A. S-R.

AULNE, *voy.* AUNE.

AULNOY, famille française très ancienne qui a tiré son origine d'Eudes d'Aulnoy, lequel vécut en 1132. PHILIPPE d'Aulnoy, dit *le Gaulois*, se distingua à la bataille de Poitiers en 1356, et JEAN, son fils, défendit avec éclat, en 1421, la ville de Meaux contre les Anglais. S.

AULNOY ou AUNOY (MARIE-CATHERINE-JUMELLE DE BERNEVILLE, comtesse D'), composa des romans et des histoires qui, trop souvent, ne sont elles-mêmes que des romans. On a d'elle des

Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis 1672 *jusqu'en* 1679, des *Mémoires de la cour d'Espagne* et une *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency:* ce sont ses ouvrages sérieux. Ceux de pure imagination consistent en 4 vol. de contes de fées et en un roman sous le titre d'*Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*, peu lus depuis que des compositions d'un autre genre et d'un mérite supérieur ont changé le caractère de cette espèce d'ouvrages.

Quant à ses contes, on les lit encore avec plaisir : ils offrent un mélange de naïveté et de finesse qui en rend la lecture agréable, même à une autre classe de lecteurs que celle à laquelle ils semblent particulièrement destinés. Un critique célèbre n'a pas dédaigné de s'en occuper. « On peut, dit La Harpe en « parlant des contes de fées, mettre de « l'art et du goût jusque dans les frivo- « lités. M^me^ d'Aulnoy est celle qui paraît « y avoir le mieux réussi : elle y a mis « l'espèce d'intérêt dont ce genre est sus- « ceptible, et qui dépend, comme dans « toute fiction, d'un degré de vraisem- « blance conservé dans le merveilleux et « d'une simplicité de style convenable à « la petitesse du sujet. »

Ceux qui recherchent toutes les particularités relatives aux personnages entourés de quelque célébrité n'apprendront sans doute pas sans intérêt que M^me^ d'Aulnoy était nièce de cette M^me^ Desloges qui se rendit célèbre elle-même par son esprit et ses rapports avec les hommes les plus distingués sous le règne de Louis XIII, et que le seigneur qu'elle avait épousé, accusé par trois Normands du crime de lèse-majesté, faillit périr victime de la calomnie. L'un d'eux fut heureusement touché de remords, et l'innocence du comte fut reconnue.

M^me^ d'Aulnoy mourut en 1705. A. M.

AULU-GELLE (AULUS-GELLIUS ou AGELLIUS), né à Rome. Grammairien habile et critique érudit, il florissait au second siècle de l'ère chrétienne, sous les empereurs Adrien et Antonin, et mourut sous Marc-Aurèle. Alors le peuple romain devenait lettré; on n'était plus forcé de remettre la jeunesse aux mains d'étrangers mercenaires ou d'esclaves savans, ni de l'exiler pour l'instruire. Rome avait ses grammairiens et ses rhéteurs célèbres : Aulu-Gelle reçut d'eux les premières leçons. Mais pour compléter son éducation, il entreprit un voyage dans le pays classique de Grèce et séjourna long-temps à Athènes, s'occupant de recherches profondes, de lectures comparées de toute la littérature grecque et latine, jetant pêle-mêle et sans choix ses notes, ses réflexions, ses découvertes, durant les longues veillées d'hiver : de là ce titre de *Nuits attiques*, donné à l'ouvrage qu'il nous a laissé. De retour à Rome, il se livra avec ardeur à l'étude des lois et obtint une place importante dans la magistrature. Au milieu des graves travaux de sa nouvelle carrière, pour cultiver l'esprit de ses enfans et les amuser en se délassant lui-même, il augmenta incessamment, plutôt qu'il ne corrigea, ses *Nuits* commencées à Athènes et pour ainsi dire datées de cette ville. C'était l'album scientifique de son voyage dont il remplissait tous les feuillets blancs. Il continuait à y entasser, sans ordre et négligemment, de la critique, de l'histoire, de la biographie, de la grammaire, de l'archéologie, de la morale, de la philosophie et de la physique. Ces particularités expliquent pourquoi le style en est souvent obscur et pourquoi l'on y trouve tant de choses futiles et sans intérêt.

Les *Nuits attiques* n'en sont pas moins un monument très curieux de l'antiquité; mais ce qui les rend surtout précieuses, c'est qu'elles renferment un grand nombre de fragmens d'anciens auteurs dont les ouvrages ne nous sont point parvenus.

La première édition est celle de Venise, 1509; on estime particulièrement celle *cum notis variorum*, de Leyde, 1666; celle de Gronovius, Leyde, 1706, in-4°, et celle de Conradi, Leipzig, 1762, 2 vol. in-8°. Les *Nuits attiques* ont paru dans une traduction française, par M. V. Verger, Paris, 1820, 3 vol. in-8°. H-D.

AUMALE, *Alba mala*, nommée ALBEMARLE par les historiens anglais; petite et très ancienne ville de Normandie (Seine-Inférieure), située à 6 lieues à l'est de Neufchâtel. C'était, à une époque

assez reculée, une seigneurie déjà importante qui possédait un château et une abbaye, fondés vers l'an 1000, et se trouvait sous la dépendance de l'église capitulaire de Rouen.

Après la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Bâtard, en 1066, Jean de Bayeux, archevêque de Rouen, et son chapitre, concédèrent à Eudes, fils du comte de Champagne, l'un des seigneurs qui avaient le mieux secondé le conquérant, la terre d'Aumale, à la charge de porter la bannière de l'église et de mettre toujours 10 chevaliers à sa disposition. Peu de temps après, Guillaume érigea la seigneurie en comté. Le nouveau comte figura dans les guerres qui éclatèrent entre les successeurs de Guillaume-le-Bâtard et devint même un personnage assez considérable pour oser concevoir la pensée de placer son propre fils, Étienne, sur le trône d'Angleterre. Mais le complot ayant été découvert, Eudes fut fait prisonnier en 1096 et confiné dans une dure prison pour le reste de ses jours; Étienne, son successeur, se mêla également aux guerres féodales de cette époque, et son château d'Aumale fut, en 1127, pris et livré aux flammes par le roi d'Angleterre Henri 1er. Le fils d'Étienne, Guillaume II, entra au contraire au service de ce prince, qui lui donna, en 1138, le commandement d'une armée contre les Écossais : il remporta sur eux la victoire de l'*Étendard,* ainsi nommée de l'enseigne sous laquelle marchaient les troupes anglaises; c'était une haute croix fixée dans un chariot et à l'extrémité supérieure de laquelle était le Saint-Sacrement renfermé dans une boîte d'argent et entouré des bannières de plusieurs saints. Le comte d'Aumale ou d'Albemarle, comme le désigne l'histoire d'Angleterre, étant mort en 1180 sans héritier mâle, sa fille Havoise transmit successivement la seigneurie à ses quatre époux; mais Philippe-Auguste s'en étant emparé, après avoir long-temps assiégé le château et livré bataille aux Anglais sous ses murs, institua comte Simon de Dammartin, l'un de ses chevaliers. Dès lors le titre de comte ou duc d'Aumale, ou d'Albemarle ne fut plus que nominal en Angleterre, où nous voyons quelques personnages en être à diverses fois décorés par les monarques de ce pays (*voy.* Monck). A Simon de Dammartin succéda Jeanne, sa fille, qui, par son mariage avec Ferdinand III, roi de Castille, ajouta un nouveau lustre à cette maison; ces nouveaux comtes d'Aumale possédèrent la seigneurie jusqu'en 1340, où un mariage de l'héritière du comté la fit passer à la maison d'Harcourt (*voy.* ce mot). En 1417, une nouvelle extinction des mâles la transféra à la maison de Lorraine dans la personne de René II, petit-fils de l'héritière des comtes d'Harcourt. Ce prince laissa, en 1508, le comté d'Aumale à Claude, son cinquième fils, qui, ayant passé en France et s'y étant fait naturaliser, fut pourvu de la charge de grand-veneur et se distingua dans les guerres de ce règne et du suivant. En récompense de ses services, le roi Henri II érigea, en 1547, le comté d'Aumale en duché-pairie. Le nouveau duc mourut 3 ans après, laissant plusieurs enfans que le haut degré de considération qu'il avait acquis à sa maison non moins que leurs qualités brillantes et funestes, aidèrent à en fonder la grandeur. Ce furent entre autres le célèbre François de Guise, le cardinal de Lorraine, René, tige des ducs d'Elbœuf, et Claude II qui lui succéda au duché d'Aumale, et qu'on voit, après avoir figuré dans les troubles religieux et pris une part active au massacre de la Saint-Barthélemi, mourir au siége de la Rochelle, en 1573, emporté par un boulet; son fils Charles lui succèda dans le duché et dans la charge de grand-veneur. Ce fut un des plus ardens et des plus opiniâtres défenseurs de cette *sainte ligue* fondée par des princes de sa maison et qui semble avoir eu pour but de la porter sur le trône de France. Son zèle lui valut en 1589, lors de la révolte qui suivit le meurtre des Guises à Blois, le gouvernement général de Paris que lui déférèrent les Seize. On le vit alors s'associer à toutes les fureurs de ce peuple déchaîné. Il se mit peu de temps après à la tête d'un corps de troupes destiné à reprendre Senlis sur les troupes royales; mais il fut battu par le brave La Noue et reçut une blessure dans le combat. Toujours malheureux à la guerre, il

prit part aux batailles d'Arques et d'Ivri où Henri IV décida la fortune en sa faveur. A l'époque où le royaume tout entier n'aspirait plus qu'à se placer sous le sceptre tutélaire du prince qui devait le gouverner en père, le duc d'Aumale, alors gouverneur d'Amiens, voulut conserver jusqu'au dernier moment cette ville à la Ligue expirante. Son opiniâtreté excita un soulèvement qui le contraignit à sortir de la ville. Alors il préféra l'alliance de l'étranger à la clémence royale, et livra aux Espagnols quelques places qu'il possédait, trahison qui le fit condamner par le parlement de Paris comme criminel de lèse-majesté : il fut en conséquence tiré à quatre chevaux en effigie et tous ses biens furent confisqués. Le duc Charles avait pour frère le chevalier d'Aumale, ligueur non moins furieux que lui, et à qui Voltaire a attribué, dans sa Henriade, des exploits supposés. Le duc d'Aumale étant mort à Bruxelles, en 1631, sans postérité mâle, sa fille, Anne de Lorraine, par son mariage avec Henri de Savoie, duc de Nemours, transmit le duché à cette branche de la maison de Savoie, qui le posséda jusqu'en 1675. A cette époque, il fut acheté par la couronne pour Louis-Auguste de Bourbon, prince légitimé, plus connu sous le titre de duc du Maine. Par la petite-fille de ce prince, Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, devenue, en 1769, l'épouse de Louis-Philippe-Joseph duc d'Orléans, père du roi actuel, le duché passa à cette branche du sang royal dont un membre en porte aujourd'hui le titre.

La seigneurie d'Aumale a, comme on voit, été successivement possédée par les maisons des comtes de Champagne, de Dammartin et d'Harcourt ; des princes de Lorraine, de Savoie et de Bourbon. P. A. D.

AUMONE, du grec ἐλεημοσύνη, miséricorde ; ce qu'on donne aux pauvres par charité, ou par *justice*, comme traduisent quelques auteurs ecclésiastiques.

On trouve le précepte de l'*aumône* formellement exprimé et réduit en pratique dans l'Ancien et dans le Nouveau-Testament. Les juifs nourrissaient leurs pauvres, les chrétiens nourrissaient les leurs et souvent les étrangers, selon ce témoignage de l'empereur Julien : « Il est honteux que les Galiléens nourrissent leurs pauvres et les nôtres. » L'histoire ecclésiastique est remplie de preuves incontestables de l'accomplissement de ce précepte dans tous les temps. Les moyens que l'on a inventés dans ces derniers temps pour soulager la misère des pauvres honorent l'humanité. Cependant il s'est rencontré des hommes, des théologiens, qui ont prétendu que l'aumône n'était point de précepte et qu'on pouvait s'en dispenser sous de légers prétextes, qu'ils ont pris soin de multiplier au gré de la dureté et des passions. C'est contre ces prétextes que Bossuet s'était proposé de soumettre à l'assemblée du clergé de France de 1700 les observations qu'on peut lire dans ses *OEuvres*, édition de Versailles, tome VII, pag. 294.

En 1718, la Sorbonne publia deux articles contre les mêmes erreurs. « 1° Ce n'est pas seulement un conseil, c'est véritablement un précepte de faire l'aumône de son superflu dans les nécessités ordinaires des pauvres ; dans les extrêmes et même dans d'autres grandes nécessités, c'est un précepte de la faire de son nécessaire. 2° C'est renverser le précepte évangélique de l'aumône que d'assurer que les riches et même les princes n'ont presque point de superflu, et qu'ainsi ils ne sont presque jamais obligés de faire l'aumône. » Ces articles portaient directement sur la 113ᵉ des propositions censurées par l'assemblée de 1700.

On appelle *aumône* la rétribution que les prêtres reçoivent pour la célébration de la messe et l'administration des sacremens. *Voy.* CASUEL, HONORAIRE. J. L.

AUMONIERS, ecclésiastiques attachés à la chapelle des princes ou à la personne des évêques et des grands. Il y a aussi des aumôniers dans les hôpitaux, les prisons, les régimens, etc. Le *grand-aumônier* de France était un officier ecclésiastique de la cour des rois, un prélat ordinairement de haute naissance, chargé de la distribution des fonds destinés pour les aumônes du roi. S.

Les AUMONIERS DE CAMP, de troupes ou de régiment, étaient nommés par le grand-aumônier qui prenait, dans ces derniers temps, le titre d'*évêque des*

armées. Ils sont approuvés par l'évêque diocésain, qui peut révoquer à volonté les pouvoirs spirituels qu'il leur donne. Leurs fonctions sont à peu près les mêmes que celles d'un curé dans sa paroisse, surtout quand les régimens auxquels ils sont attachés ne sont pas sédentaires dans une ville. Ils doivent veiller à ce que l'office divin se fasse régulièrement, et que les officiers et les soldats reçoivent à temps les secours des sacremens.

Les *aumôniers* de camp sont placés par les derniers réglemens, sous le rapport du traitement, sur la même ligne que les capitaines. J. L.

AUMONT. L'ancienne famille d'Aumont a produit plusieurs personnages distingués. JEAN III, sire d'Aumont, se trouva, en 1328, à la bataille de Cassel, et servit, sous Philippe de Valois, dans toutes les occasions importantes. PHILIPPE II, dit *Hutin,* sire d'Aumont, son petit-fils, qui avait porté les armes pendant plus de quarante ans, fut porte-oriflamme de France. JACQUES d'Aumont, chambellan du roi, fut tué, en 1396, à la bataille de Nicopolis, contre les Turcs. JEAN IV, son frère, dit *Hutin,* fut tué, en 1415, à la bataille d'Azincourt.

Nous arrivons à un membre plus célèbre de cette famille, JEAN d'Aumont qui naquit en 1522, et servit jeune encore en Italie, sous les ordres du maréchal de Brissac. A la bataille de Saint-Quentin, en 1557, il fut blessé et fait prisonnier. En 1562, il combattit les Huguenots et assista aux journées de Dreux, de Saint-Denis, de Montcontour, et, en 1573, au siége de La Rochelle. En 1579, Henri III le nomma chevalier de ses ordres, puis maréchal de France. On ne doit jamais oublier les vertueux efforts qu'il fit pour sauver à ce prince la honte de l'assassinat des Guises, et le généreux conseil qu'il osa donner d'arrêter le duc de Guise et de lui faire son procès. Sa rudesse l'avait fait surnommer à la cour le *Franc-Gaulois.* En 1589, après la mort de Henri III, le maréchal d'Aumont fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, qui lui donna le gouvernement de la Champagne. Il se trouva à la bataille d'Arques et à celle d'Ivri ; c'est à lui que Henri IV dit, le soir de cette journée, en l'invitant à souper : « Il est juste que vous soyez du festin après m'avoir si bien servi à mes noces. » D'Aumont fut ensuite nommé gouverneur de la Bretagne, où il eut à lutter contre le duc de Mercœur, chef des Ligueurs dans cette province. Il mourut d'un coup de mousquet au siége de Camper, à quatre lieues de Tours, en 1593. Il avait vu six rois : François I^er^, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

ANTOINE, son petit-fils, né en 1601, servit avec distinction sous Louis XIV. Il eut part à la victoire remportée, en 1650, à Rhétel, sur Turenne lui-même, par le maréchal du Plessis-Praslin ; il commandait l'aile droite à cette affaire, et fut nommé maréchal de France l'année suivante. En 1662 il fut fait gouverneur de Paris, et mourut en 1669.

LOUIS-MARIE-VICTOR D'AUMONT ET DE ROCHEBARON, duc d'Aumont, né en 1632, mort en 1704, avait été nommé colonel de cavalerie à dix ans, et, à seize, capitaine des gardes en survivance ; il servit avec honneur Louis XIV dans ses guerres de Flandre, fut gentilhomme de la chambre, gouverneur de Boulogne et du Boulonnais, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. A. S-R.

JACQUES, duc d'Aumont, né en 1732, fut nommé, dès 1789, chef de division de la garde nationale parisienne. Il en commandait l'avant-garde, le 5 octobre, lorsqu'on alla enlever le roi à Versailles. Il quitta le service en 1793, et mourut en 1799 dans sa terre de Guiscard.

Son fils, DE PIENNE duc d'Aumont, pair de France de 1815, lieutenant général, et l'un des premiers gentilshommes de la chambre sous Louis XVIII et sous Charles X, est connu surtout par la descente qu'il fit, en 1815, sur les côtes de Normandie, et qui le rendit maître de Bayeux et de Caen, peu avant la rentrée des troupes alliées dans Paris. S.

AUMUSSE et AUMUSSETTE, *almucia,* d'où est dérivé sans doute le mot allemand *mütze,* bonnet, casquette. L'aumusse ou aumuce était un vêtement de tête dont on se servait anciennement en France et sur lequel, chez les rois, se mettait

la couronne. Les chanoines ont conservé l'usage de l'aumuce, bonnet fourré qu'ils portent sur le bras. Y.

AUNE, du latin *ulna*, mesure de longueur pour les étoffes. L'ancienne aune de Paris avait 3 pieds 7 pouces 10 lignes 5/6; elle était égale à 1 mètre 188446, un peu moins de 1 mètre 19 cent. Le mètre répond, à très peu près, à 5/6 de l'aune; on peut donc considérer 6 mètres comme 5 aunes. Le rapport exact est: 82 mètres égalent 69 aunes. Le mètre n'ayant pas une longueur suffisante pour satisfaire aux habitudes du commerce, on a pris une longueur de 1 mètre 20 cent., ou 120 cent., pour former ce qu'on appelle l'aune nouvelle, mesure légale, à laquelle seule doivent être faits les aunages. L'aune nouvelle a donc 5 pouces de plus que l'aune ancienne. La mesure des étoffes doit avoir la longueur exacte exprimée par le nombre d'aunes mesurées; et les anciens usages qui, dans quelques provinces, voulaient que le mesurage excédât d'une certaine quantité la mesure dont on se sert, ne sont point reconnus devant la loi. L'aune des différens états de l'Europe varie entre 0 mètre 51 cent., longueur de l'aune de Dalmatie, et 0 mètre 85 cent., longueur du *vara* d'Espagne. Le *vara* de Portugal 1 mètre 0929, et l'aune du canton de Neufchâtel, 1 mètre 1111, sont les aunes qui approchent le plus de la nôtre. Le *canna* de Malte et le *canna* de Toscane excèdent 2 mètres. La plus grande mesure pour les toiles est celle qui est employée en Guinée, sur la côte d'Afrique, le sacktan, qui est de 3 mètres 659. J. C. V. L.

AUNE ou AULNE (*alnus*), végétal de la famille des amentacées (*v.* ce mot). Les naturalistes en comptent plusieurs espèces. La seule qui soit importante à connaître est *l'aune commun.* C'est un arbre d'une grosseur et d'une grandeur assez considérables, dont l'écorce est brune et raboteuse, le bois léger, tendre et rougeâtre. Ses feuilles sont alternes, assez semblables à celles du coudrier, mais un peu plus arrondies, vertes, luisantes et gluantes au toucher. Les fleurs, à plusieurs étamines, s'élèvent d'un chaton composé de quatre pièces. Ces fleurs sont stériles; les fruits poussent à côté, mais en même temps. Coniques, cailleux à leur naissance, ils grossissent peu à peu, s'enflent, deviennent noirs et gros comme une olive, et s'ouvrent de la même manière que les pommes de pin. Entre chaque écaille on trouve une semence aplatie, rougeâtre et presque insipide. L'aune croît dans les lieux humides et même dans l'eau: il retient les terres sur le bord des rivières et ne nuit point à la végétation. Il se multiplie par boutures, par souches, par tiges coupées et couchées en terre. Le bois, qui se corrompt aisément à l'air, résiste très bien à l'humidité. Aussi sert-il à faire des tuyaux, des piliers dans des lieux souterrains. Les tourneurs l'emploient parce qu'il est léger; les ébénistes parce qu'il prend bien le noir. On en fait encore des pelles, des échelles, des perches, des sabots, etc. Les Lapons tirent de l'écorce une teinture rouge. On prétend que si l'on arrose des giroflées blanches avec l'infusion du fruit, elles deviennent brunes et même noires. On attribue aux feuilles, qui sont astringentes, la propriété de délasser lorsqu'elles sont appliquées sur les membres ou simplement portées dans les souliers. On se sert du tan d'aune pour préparer les cuirs. R-Y.

AUNIS, *Alnisium*, *tractus Alnetensis*. Le pays d'Aunis, autrefois petite province de la France méridionale, est borné au nord par le Poitou, à l'ouest par l'Océan-Atlantique, à l'est et au sud par la Saintonge. Ce pays, très fertile en vin et en blé, a aussi des prairies propres à nourrir beaucoup de bétail et renferme un grand nombre de marais salans qui produisent le meilleur sel de l'Europe. Sous les Romains l'Aunis faisait partie de la seconde Aquitaine; depuis conquis par les Visigoths, il tomba, après la bataille de Vouglé, au pouvoir des Francs. Son ancienne capitale, actuellement chef-lieu du département de la Charente-Inférieure, dont ce pays forme une partie, est *La Rochelle* (*voy.* l'article). Z.

AUNOY (comtesse D'), *voy.* AULNOY.

AURÉLIEN (*Lucius Valerius Domitius*) était fils d'un paysan de la Dacie ou de la Valachie; il s'enrôla comme simple soldat dans les troupes impériales, et se fit bientôt remarquer par sa

valeur et sa force prodigieuse. Plus de 900 ennemis tués, dit-on, de sa propre main, lui firent donner le surnom de *Aurelius manus ad ferrum*. Il passa successivement par tous les grades, jusqu'à celui de tribun; il battit les Sarmates sur le Danube et les Francs près de Mayence. L'empereur Valérien, appréc ant ses services, le nomma général inspecteur des camps romains, et après lui avoir ouvert le trésor public pour soutenir la dignité de consul à laquelle il l'appelait l'an 257, il lui fit épouser la riche héritière d'un descendant de Trajan. Pendant le règne de Galien, Aurélien se tint à l'écart; il ne reparut que sous celui de Claude, qu'il seconda avec ardeur et succès contre les Goths, et qui lui confia le commandement général de l'Illyrie et de la Thrace. Sur la demande unanime de l'armée réunie contre les Goths, Claude le désigna en mourant comme le plus digne du trône.

Proclamé empereur en 270 par les légions, et délivré de son compétiteur Quintillius, frère de Claude, Aurélien fut encore reconnu par le sénat de Rome. Il ne fit qu'une courte apparition dans la capitale, et se hâta d'aller combattre les Goths qui menaçaient d'une nouvelle irruption. La rapidité avec laquelle il détruisit leurs armées, ses succès contre les Vandales, les Sarmates et les Marcomans, ses victoires sur le gouverneur de la Gaule, Tétricus, sur Zénobie, reine de Palmyre, sur Firmius, en Égypte, lui méritèrent le nom de restaurateur de l'empire.

De retour en Italie, Aurélien, qui avait soumis tous ses ennemis et mis fin au démembrement de l'empire, fit son entrée triomphale à Rome. Des rois et des ambassadeurs venus de tous les pays, les riches dépouilles de ses ennemis portées par des captifs, et des animaux encore inconnus, formaient le cortége, à la suite duquel marchaient des rois vaincus et déposés, auprès de la fière et belle Zénobie, chargée de chaînes d'or, et Tetricus avec son fils, sous le costume des rois gaulois. Mais après avoir été humiliés ainsi, ses ennemis éprouvèrent toute sa clémence : Zénobie vécut depuis en paix dans une superbe *villa*, et Tetricus eut un commandement en Italie, après avoir recouvré son rang de sénateur.

Sévère envers lui-même, Aurélien l'était aussi envers les autres, et son amour du bien public ne lui permit jamais de fermer les yeux sur les vexations dont quelques citoyens étaient l'objet. Il fit des réglemens contre les abus, et se montra prodigue envers les classes pauvres. *Rien n'est plus gai*, disait-il, *que le peuple quand il a bien mangé*. Sa rigueur se manifesta surtout dans une sédition qui éclata dans Rome. Les ouvriers de la monnaie, craignant d'être punis pour quelques déprédations, se retranchèrent sur le mont Cælius : l'empereur les fit attaquer par ses soldats dont il périt plusieurs milliers avant qu'on pût réduire les rebelles; et les punitions terribles atteignirent des sénateurs, des patriciens, même le neveu de l'empereur, qui étaient tous enveloppés dans la révolte.

Aurélien agrandit et fortifia Rome, et y rétablit l'ordre, comme il avait ramené la discipline dans l'armée. Son excessive sévérité devint la cause de la conspiration qui termina violemment une vie si glorieuse. Après un second voyage dans la Gaule, où il fonda Dijon et rebâtit l'ancienne ville de Genabum, qu'il appela de son nom, *Aurelianum* (Orléans), il marcha contre les barbares, qui faisaient une irruption en Vindélicie, et les vainquit. Cette victoire lui suggéra l'idée de faire la conquête de la Perse; mais Mnesthée, son secrétaire, déjoua ce projet. Soupçonné de concussion et menacé par son maître d'avoir à lui rendre compte, il contrefit l'écriture de l'empereur et montra aux principaux chefs une liste de proscrits où se trouvaient leurs noms et le sien. Ceux-ci, désespérant d'échapper à la sévérité d'Aurélien, résolurent sa mort : Aurélien tomba, en 275, sous les coups du chef des conspirateurs, sans laisser aucun héritier mâle; mais sa mort fut vengée par l'armée qu'irrita la perte de son chef; Mnesthée fut jeté aux bêtes féroces, et les autres assassins furent massacrés par ordre de Probus, général et deuxième successeur d'Aurélien. Z.

AURELIUS, nom qui appartenait en propre à une famille romaine célèbre

(*gens Aurelia*), et qui a donné à Rome des consuls, des empereurs, des savans et des poètes. Les *Cotta* et les *Scaurus* en étaient des branches. Elle descendait, suivant Festus, des Sabins. Antonin le Pieux (*voy.*) appartenait à cette même famille, et plusieurs autres empereurs y étaient entrés par adoption. S.

AURELIUS VICTOR, historien romain, florissait dans le IV^e^ siècle. Né en Afrique de parens obscurs, il s'éleva par son seul mérite, et partagea le consulat avec Valentinien, l'an 369 de J.-C., après avoir été préfet de Pannonie en 361 et ensuite préfet de Rome. On a sous son nom les ouvrages suivans : 1° *Origo gentis Romanæ, a Jano ad Constantium.* Le fragment qui en reste s'arrête à la première année de la fondation de Rome; 2° *De viris illustribus urbis Romæ Liber,* attribué par les uns à Corn. Nepos, par d'autres à Pline le jeune et à Suétone; 3° *De Cæsaribus, ab Augusto-Octaviano ad consulatum decimum Constantii et Juliani tertium*, celui de tous ses ouvrages qu'on croit lui appartenir avec plus de certitude; 4° *De vita et moribus imperatorum romanorum, a Cæsare-Augusto ad Theodosium*, ouvrage qui, selon Vossius, est d'un Aurelius Victor, qui aurait été préfet de Rome sous Honorius et Arcadius. La meilleure édition de ces notices réunies est celle d'Amsterdam *cum notis variorum, curante Joh. Arntzenio*, 1733, in-4°. On trouve aussi quelques-uns de ces écrits à la suite des Vies de Suétone et de l'Abrégé d'Eutrope. A. P.

AURENGABAD, ancienne résidence du grand-mogol de l'Inde et chef-lieu d'une province de la présidence anglaise de Bombay. A peu de distance de la ville est le magnifique monument d'Aureng-Zeyb. *C. L.*

AURENG-ZEYB, l'un des descendans d'Akbar (*voy.*), grand-mogol célèbre, et après lui le plus illustre souverain mogol de l'Inde, naquit en 1619 (1028 de l'hég.).

Son premier nom fut *Mohi Eddin;* mais son grand père, Djihan-Ghir, qui régnait dans l'Hindostan au moment de sa naissance, lui donna celui de Avreng-Sib, *ornement du trône*, dont on a fait Aureng-Zeyb; lui-même prit encore dans la suite le surnom d'*Alem-Ghir* ou de vainqueur des mondes.

Il n'avait que neuf ans lorsque la rébellion contre Djihan-Ghir plaça sur le trône Chah-Djihan, fils de Djihan-Ghir et père d'Aureng-Zeyb. Sous ce prince faible, Aureng-Zeyb nourrit dès l'âge le plus tendre des projets ambitieux d'une vaste portée; mais il les cacha soigneusement sous un air de réserve et d'austérité auquel se joignirent d'éternelles prières et la lecture assidue du Koran qu'il portait constamment sous le bras. Il se fit même recevoir parmi les fakirs et revêtit leur habit; la guerre le décida bien un instant à s'en dépouiller pour faire briller son jeune courage et ses talens, mais il le reprit et feignit de vouloir se retirer à Médine auprès du tombeau du prophète. Cependant depuis sa 20^e^ année il se voua tout entier à l'état militaire : Chah-Djihan, qui le craignait, n'osa pas lui refuser un commandement, et ce fut malgré lui qu'il l'envoya dans le Dekhan dont la conquête était déjà très avancée. Aureng-Zeyb fonda dans cette province la ville d'*Aureng-Abad* qui porte son nom et qui devint la résidence des grands-mogols de l'Inde; mais il ne réussit pas à la subjuguer entièrement. L'existence de plusieurs frères plus âgés, plus beaux, plus aimés que lui, contrariaient ses projets : avec une astuce qui ne le cédait qu'à sa cruauté, il les excitait les uns contre les autres, et il arma surtout Soudjah et Mourad, contre Dara, celui des frères auquel la succession du trône devait revenir. Des guerres civiles sanglantes furent le résultat de ses horribles menées; successivement tous ses frères tombèrent en son pouvoir, et lorsqu'il se fut assuré aussi du faible Djihan, leur père, qu'il renferma au fond du harem, il fit périr l'un après l'autre ses frères, ainsi que deux de ses propres fils qui lui inspiraient des soupçons.

Il avait 40 ans lorsqu'il se vit arrivé à son but : du vivant de son père il prit le titre d'empereur et se fit couronner à Delhy, en 1659. Les premières années de son règne furent encore marquées par des crimes épouvantables; mais ensuite il régna avec sagesse et déploya autant de talens pour l'administration de

son vaste empire, qu'il avait montré de finesse pour les intrigues, de capacités dans le commandement et d'audace dans les combats. Golconde et Visapour devinrent successivement sa proie; il battit les Rajepoutes, et lutta avec succès, pendant 30 ans, contre le puissant peuple des Mahrates dont les possessions agrandirent les siennes. Il veillait à ce que la justice fût rendue à tous ses sujets avec une scrupuleuse fidélité; il honorait la religion, objet constant de son culte; il proscrivit la dissolution de mœurs introduite sous ses deux prédécesseurs, et, quoique ami du luxe et des choses extraordinaires, il recherchait dans ses vêtemens, dans sa nourriture, dans ses mœurs, la plus grande simplicité. Il ne dormait que deux heures et passait une partie de la nuit en prières ou à lire le Koran. Son médecin Bernier eut à se louer de sa libéralité autant que de sa tempérance. Tous les Européens étaient bien accueillis par lui lorsqu'ils savaient se rendre utiles ou qu'ils avaient de l'instruction; mais, persécuteur fanatique des Hindous idolâtres, il détruisit un grand nombre de leurs pagodes. Après la prise de Bidjapour, il fit fondre un canon long de 14 pieds anglais et d'un immense calibre; pour flatter son goût pour les choses extraordinaires les habitans de la ville de Delhi lui offrirent au jour de l'an de 1673 une médaille ayant 5 pouces de diamètre, un pouce d'épaisseur et pesant 5 livres. Cette médaille, sur laquelle on lit tout au long les titres du grand-mogol, est conservée au cabinet de Gotha.

Aureng-Zeyb mourut en 1707, à l'âge de 88 ans, à Ahmed-Nagor, ville du Dekhan. Il fut le dernier souverain remarquable de l'empire mogol qui ne tarda pas à déchoir.

Voir Alex. Dow, *Histoire de l'Indostan*, trad. allem. Leipz. 1774; Scott, *Histoire du Dekhan*, Londres 1794, 2 v. in-4°; *Voyages* de François Bernier, Amsterd. 1699, 2 vol. in-8°, et le *Portrait de l'empereur Aureng-Zeyb* par le baron de Wakkerbart, Leipz. 1793, in-8°. On a, nous assure-t-on, en langue persane, une histoire des 20 premières années d'Aureng-Zeyb, écrite par Melik-Saleh, son précepteur, et dont la bibliothèque royale de Paris possède un exemplaire manuscrit. J. H. S.

AURÉOLE, du latin *aureola*, couronne ou cercle de lumière que l'on met autour de la tête des saints dans leurs images, comme une marque de la victoire qu'ils ont remportée. Sirmond, jésuite, dit que cette coutume est empruntée des païens, qui environnaient de rayons la tête de leurs dieux. Quelques savans ont partagé cette opinion, qui paraît assez fondée.

Par son décret du 13 mars 1625, le pape Urbain VIII défend de peindre les personnes mortes en odeur de sainteté la tête couronnée du cercle de lumière qu'on appelle *auréole*, d'exposer leur tableau dans les lieux saints, sur les autels, dans les églises et chapelles. Ce décret est si rigoureusement observé que la *Congrégation des Rites* refuserait de procéder à la béatification d'un personnage au sujet duquel il aurait été enfreint. Aussi le sixième article concernant les honneurs que l'église rend aux saints canonisés porte qu'*on expose leurs images dans les temples, et qu'ils y sont représentés la tête environnée de l'auréole.*

Ce mot exprime aussi, dans le langage théologique, le degré de gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel, à cause de leurs œuvres de *surérogation;* c'est ce que saint Augustin appelle *prérogative de gloire* dans son livre de la *Sainte Virginité.* Le père Seguenot, de l'Oratoire, qui a traduit l'ouvrage de saint Augustin, fait à la page 74 une *remarque* sur ces expressions, remarque que la Sorbonne jugea digne de censure le 3 mai 1638 : « Il ne faut pas penser, dit-il, que ce soit cette sorte de récompense ou de couronne que les derniers scolastiques ont inventée, et qu'ils appellent *auréole;* car de cela, les pères n'en ont jamais parlé, ni même les premiers docteurs de l'école, et il n'y en a nul fondement en l'Écriture. » *Collect. judiciorum de novis erroribus.* Tom. III, p. 26. J. L.

AURICULE et **AURICULAIRE**, *voy.* Oreille.

AURICULAIRE, *voy.* Confession.

AURISPA (Jean), l'un des savans les plus illustres de ce XV^e^ siècle qui fut pour l'Italie aussi fertile en érudits que le XVI^e^

le fut en poètes. Né à Noto, en Sicile, vers 1369, il se rendit à Constantinople en 1418, dans un but tout scientifique; après des recherches de plusieurs années il débarqua à Venise, chargé d'une glorieuse moisson; 238 manuscrits grecs, entre lesquels on compte les œuvres de Pindare, de Platon, de Xénophon, de Lucien, furent par lui apportés en Italie. Bologne, où il professa la littérature grecque, Florence, Ferrare et Rome, le possédèrent tour à tour. C'est à Ferrare qu'il mourut en 1460, âgé de 90 ans. Il a laissé de nombreuses traductions du grec en latin. Les seules qui aient été imprimées sont : 1° *Hieroclis liber in Pythagoræ aurea carmina*, Padoue, 1474, in-4°; 2° *Philisci consolatoria ad Ciceronem dum in Macedoniâ exularet, e græco Dionis Cassii*, Paris, 1510, in-8°. L. L. O.

AUROCHS, *urus*, *voy.* Boeuf.

AURORE (physique). C'est par ce mot, qui rappelle les idées les plus gracieuses de la mythologie, qu'on désigne cette clarté douce et toujours croissante qui précède le lever du soleil. On nomme aussi *crépuscule* cette lumière du matin, et c'est par ce même mot qu'on désigne celle qui continue de se montrer quelque temps après le coucher de cet astre. Dans cette dernière acception il est plus usité parmi les gens du monde : nous renvoyons nos lecteurs à ce mot pour l'explication de ce phénomène, qui résulte de la réfraction des rayons solaires par l'air atmosphérique. A. L-D.

AURORE (mythologie), en grec *Eos*, l'aurore naturelle personnifiée. Hésiode lui donne pour père le titan Hypérion, époux de Thia; pour mari Astrée, pour fils Hesper, les Astres, les Vents. Ailleurs son époux est Persès. Dans Homère, l'Aurore a pris des traits humains. Un voile jaune, des doigts de rose, un char que traînent deux blancs coursiers (Lampos et Phaéton), voilà ses attributs. Trois mortels furent tour à tour aimés de l'Aurore : Tithon, le premier, eut seul le titre de son époux et la rendit mère d'Émathion et de Memnon que d'autres font fils de Teutame l'Assyrien; Céphale, mari de Procris, lui inspira ensuite un vif amour; elle l'enleva, le porta en Syrie, et en eut un fils nommé Tithon; enfin Orion captiva ses regards et, grace à elle, alla former au ciel la plus brillante des constellations. Depuis la mort de Memnon l'Aurore n'a cessé de répandre des pleurs : ces larmes qui étincellent sur l'herbe et sur les fleurs forment la rosée. — On représente l'Aurore telle que nous l'avons dépeinte. Les Aurores de Lebrun et du Guide sont surtout vantées. Val. P.

AURORE AUSTRALE, AURORE BORÉALE. On désigne ainsi par le nom d'*aurore* un des plus brillans phénomènes dont l'atmosphère soit le théâtre; et, comme au lieu de se montrer au levant, c'est aux deux pôles de la terre qu'on l'a toujours observé, on lui a donné les épithètes d'*australe* et de *boréale*, selon qu'il se manifeste à l'un ou l'autre pôle. Quant à nous, habitant l'hémisphère boréal de la terre, c'est nécessairement vers ce pôle que nous voyons ce phénomène, rarement aperçu dans nos latitudes; mais il n'est pas douteux qu'il ne se montre aussi fréquemment au pôle austral où il a été observé plusieurs fois dans les voyages entrepris vers cette extrémité, encore peu explorée, de notre globe.

L'aurore boréale apparaît, trois à quatre heures après le coucher du soleil, au pôle, comme nous avons dit, mais en inclinant un peu vers l'ouest. D'abord ce n'est qu'un brouillard lumineux, blanchâtre, qui présente à peu près la forme d'un segment de cercle dont la partie convexe est le point le plus élevé. Ce segment paraît bientôt formé d'arcs concentriques séparés par des bandes obscures; l'éclat des arcs lumineux va en augmentant vers le centre et en décroissant vers le sommet; de sorte que dans le haut du segment on voit les étoiles au travers des arcs lumineux et des arcs obscurs. De ces derniers partent à chaque instant des jets d'une lumière vive, d'un rouge plus ou moins intense, qui sillonnent en tous sens les arcs lumineux et qui affectent toutes les formes que l'imagination veut bien leur prêter. Ces jets de lumière se succèdent quelquefois avec tant de rapidité que les arcs lumineux paraissent être dans une agitation violente. Enfin le segment a pris sa plus grande extension,

et le phénomène a acquis toute sa magnificence; c'est alors qu'il se manifeste au zénith une couronne enflammée vers laquelle tous les jets de lumière paraissent se diriger. Vers minuit, quoiqu'il arrive souvent qu'elle se prolonge beaucoup plus avant dans la nuit, l'aurore boréale commence à pâlir et diminue graduellement; les jets deviennent de plus en plus rares, toute la lumière se concentre vers le pôle, et enfin tout s'éteint. Nous réussirons encore mieux à donner à nos lecteurs une idée de ce beau phénomène en ajoutant à la description qui précède celle qu'a donnée M. Dupin dans une lettre écrite par lui à M. Arago, de Glasgow où il avait pu l'observer. « Le ciel offrait dans les premiers momens vers le nord quelques lueurs blanchâtres qui devinrent de moins en moins incertaines. Bientôt la lumière de l'aurore boréale s'étendit dans un espace terminé par un cercle vertical dont *le plan était à très peu près perpendiculaire à la direction de l'aiguille aimantée vers le nord.* Le zénith était la partie la moins lumineuse et semblait un centre d'où les faisceaux se développaient en venant de plus en plus brillans à mesure qu'ils s'approchaient de l'horizon. Cependant ils ne descendaient jamais jusqu'à cette limite et se terminaient irrégulièrement à 15 ou 20° au-dessus en présentant un contour anguleux. Rien de plus remarquable que le feu des rayons et leurs ondulations lumineuses. Ces rayons étaient formés en larges groupes qui tantôt s'approchaient et tantôt s'éloignaient l'un de l'autre; quelquefois ils semblaient s'élever en masse, et d'autres fois descendre comme une pluie de lumière. Indépendamment de ces mouvemens généraux, il y avait dans chaque faisceau de rayon un mouvement latéral qu'on distinguait par l'intensité plus ou moins grande des rayons parallèles. On voyait donc les parties plus ou moins lumineuses avancer parallèlement à elles-mêmes, comme des ondes régulières; et, ce qui n'était pas moins remarquable, c'est qu'on voyait souvent dans le même faisceau deux mouvemens ondulatoires dirigés en sens opposé, de manière que les nuances d'ombre et de lumière avançaient régulièrement en sens contraire et se superposaient sans se confondre, comme deux mouvemens ondulatoires sur la surface d'un fluide peuvent le faire au moment où les contours des ondes opposées commencent à se rencontrer. La lumière était généralement blanche-argentine ou bien un peu orangée; l'extrémité inférieure des faisceaux laissait pourtant apparaître quelques couleurs du prisme, le rouge, le jaune et le bleu; dans un seul instant une teinte légèrement verdâtre s'est répandue sur le faisceau. Pendant les vingt premières minutes les apparences de l'aurore ont été faibles; pendant les vingt-cinq minutes suivantes elles ont été brillantes et continuellement variées; ensuite la lumière s'est évanouie par une dégradation insensible. D'abord la projection des faisceaux et leur mouvement latéral ont cessé, puis la figure rectiligne des rayons s'est effacée; il n'est plus resté dans le ciel qu'une pâle lueur semblable à celle de la voie lactée et terminée, dans le bas, par un grand arc de cercle concave vers la terre; cette lumière a cessé d'être visible une heure après sa plus brillante apparence. Le ciel ne paraissait point assez transparent pour qu'on pût supposer qu'il n'était chargé d'aucune vapeur; mais on ne voyait pas de nuages. Un seul, assez petit et placé dans l'hémisphère occupé par l'aurore, semblait une espèce d'écueil où venaient s'arrêter ces faisceaux lumineux qui seulement envahissaient un peu ses bords. On apercevait distinctement les étoiles dans les intervalles des faisceaux au moment même de leur plus grand éclat; mais au-dessous des faisceaux jusqu'à l'horizon le ciel était noirâtre et ne laissait voir les astres qu'avec difficulté. »

Maintenant qu'à l'aide d'une double description nous pensons avoir donné à nos lecteurs une idée suffisante de l'aurore boréale, il nous faut dire un mot des hypothèses auxquelles on a eu recours pour l'expliquer. Mairan a prétendu qu'elle était produite par la chute d'une portion de l'atmosphère solaire dans notre atmosphère. Quoique cette théorie ne soit point admise, il faut convenir qu'elle explique très ingénieusement plusieurs des circonstances du

phénomène, mieux que celle de l'abbé Hell, qui n'y voyait qu'un effet de la lumière solaire ou lunaire réfléchie par les vapeurs congelées si abondantes dans les régions polaires. Francklin s'est sans doute plus rapproché de la vérité en pensant qu'il fallait considérer l'aurore boréale comme un phénomène électrique résultant des grandes accumulations d'électricité vers l'un et l'autre pôle où ce fluide serait porté par les courans atmosphériques et s'y accumulerait, parce que la croûte glacée qui les entoure l'empêcherait de regagner le réservoir commun, et c'est au moment qu'il s'y trouverait ainsi accumulé en trop grande quantité qu'il s'élancerait dans les régions vides de l'atmosphère. Quoiqu'on objecte à cette théorie que rien ne prouve que les cercles polaires soient des gâteaux de glace et que cette substance n'est pas à ce point mauvaise conductrice de l'électricité, toujours est-il qu'elle reçoit une espèce de confirmation des observations des physiciens modernes qui ont reconnu la connexion intime qu'on remarque entre ce phénomène et le magnétisme terrestre; or nous aurons occasion de démontrer l'identité presque parfaite qui existe entre l'électricité et le magnétisme (*voy.* ÉLECTRO-MAGNÉTISME). Rapportons rapidement les faits qui prouvent cette connexion. Plusieurs heures avant l'apparition d'une aurore boréale et pendant toute sa durée, l'aiguille aimantée éprouve des agitations subites et irrégulières auxquelles on a donné le nom d'*affolemens;* et ces mouvemens sont si caractéristiques qu'à leur vue on peut prédire quelques heures à l'avance une aurore boréale et deviner son existence d'un lieu où elle n'est cependant pas visible; c'est ce qui est arrivé un grand nombre de fois à M. Arago. Enfin M. Robison a fait le premier cette remarque importante, confirmée depuis par les observations de MM. Dalton et Arago, que le sommet de l'arc vu de chaque lieu où l'aurore boréale est visible semble dirigé dans le méridien magnétique de ce même lieu; d'anciennes observations de Maraldi démontrent qu'il en était de même à Paris de son temps, quoique la direction du méridien magnétique ait considérablement changé depuis cette époque. Enfin, suivant Robison et M. Dalton, la position du point de concours des faisceaux aurait aussi un rapport constant avec la direction des forces magnétiques, car ce point répondrait dans chaque lieu à la direction de la résultante (*voy.*) de ces forces déterminées par l'aiguille d'inclinaison (*voy.*).

Quoique les idées théoriques que nous venons d'exposer soient les plus généralement adoptées, nous devons dire qu'elles n'ont point encore l'assentiment de tous les physiciens. Il existe aussi des dissidences sur la hauteur à laquelle l'aurore boréale s'élève dans l'atmosphère. Euler l'a portée à deux ou trois mille lieues. Ce calcul est évidemment erroné; car s'il en était ainsi, une aurore qui apparaîtrait à notre pôle serait visible dans tout notre hémisphère jusqu'à l'équateur et même au-delà, tandis que l'observation prouve que les aurores boréales n'ont jamais été aperçues que dans une étendue de 60 degrés, à Alep, par exemple, ou à Cadix, en même temps qu'à Pétersbourg, à Upsal et à Copenhague. On est maintenant assez d'accord pour donner aux aurores boréales une hauteur de 150 à 300 lieues. On avait cru pendant longtemps qu'elles n'apparaissaient que la nuit; mais une observation de M. Usher ne permet pas de douter qu'elles ne puissent se montrer le soir. L'aurore boréale s'accompagne-t-elle de bruit? On le nie assez généralement; mais M. Biot l'affirme, quoiqu'il ne l'ait point entendu; Musschenbroek en a parlé, et Gmelin, dans son *Voyage en Sibérie*, s'exprime à ce sujet de la manière la plus précise : « Quelque beau, dit-il, que soit ce spectacle (l'aurore boréale), je crois qu'il serait difficile de le contempler au moins pour la première fois sans frayeur, tant il est, à ce que beaucoup de personnes instruites assurent, accompagné de bruits, de sifflemens et de pétillemens pareils à ceux que produirait le plus grand feu d'artifice. Les chasseurs qui vont chasser les renards bleus sur les confins de la Mer-glaciale sont fréquemment surpris par le météore; leurs chiens en sont tellement effrayés qu'ils s'arrêtent obstinément et se cou-

chent à terre jusqu'à ce que le bruit soit passé. » Du reste, l'existence de ce bruit, s'il était bien constaté, ne prouverait pas que l'aurore boréale fût le résultat de la combustion de grandes masses de gaz hydrogène, et rien n'est moins probable, ou bien de l'ignition de molécules métalliques qui, en vertu des forces magnétiques, prendraient la disposition que nous avons décrite. Cela prouverait seulement qu'à la hauteur où se passe ce phénomène il existe encore assez d'air pour opposer quelque résistance au passage de l'électricité, ce qui occasionnerait le bruit signalé par Gmelin. A. L.

AUSCULTATION. On se sert de ce mot, qui dérive du latin *auscultare*, écouter, pour désigner un mode particulier d'exploration que les médecins emploient pour arriver à la détermination de l'état sain ou morbide d'une partie, d'après les bruits normaux au anormaux que l'on y entend. L'auscultation se pratique avec l'oreille nue ou armée d'un instrument, d'un cylindre de bois, appelé *stéthoscope*. On trouve ce procédé indiqué pour la première fois par Hippocrate, qui paraît cependant n'en avoir fait qu'une application très restreinte; ses successeurs y eurent aussi recours plus ou moins souvent; mais il faut arriver jusqu'à nos jours, jusqu'à Laënnec, pour en voir la valeur justement appréciée. Cet illustre médecin est en effet celui qui a montré l'immense parti qu'on en pouvait tirer dans le diagnostic des maladies; d'autres qui sont venus après lui en ont encore étendu les applications, de sorte qu'aujourd'hui l'auscultation est un des modes d'exploration qui sont le plus souvent mis en usage; les données qu'elle fournit sont tellement certaines que, dans plusieurs maladies où elle se pratique, le médecin instruit peut déterminer avec une rigueur presque mathématique les lésions, les altérations d'organes qui les constituent. Les affections dans lesquelles on a recours à l'auscultation sont nombreuses; mais les principales sont celles qui ont leur siége dans les appareils de la circulation et de la respiration, c'est-à-dire dans le cœur, les poumons et les annexes de ces organes.

Voici les renseignemens que l'auscultation fournit au médecin. Si l'on applique l'oreille sur la poitrine d'un individu sain, on entend à chaque mouvement d'inspiration un bruit particulier, une sorte de murmure, appelé *bruit* ou *murmure respiratoire;* or, quand ces organes viennent à être altérés dans leur texture, ou bien ce bruit disparaît, ou bien il diminue d'intensité dans un point pour augmenter proportionnellement dans un autre; ou bien la résonnance de la voix devient plus forte, ou bien enfin à sa place on perçoit différens bruits que l'on comprend sous la dénomination commune de *râles*, qui deviennent ainsi des signes propres à caractériser les maladies. Ces râles sont nombreux et variables comme les modifications organiques dont ils sont l'expression.

Les maladies du cœur appellent aussi l'emploi de l'auscultation. Mais ici les données que ce moyen fournit au médecin sont moins nombreuses et moins certaines. Les seuls signes bien déterminés, en effet, que l'oreille perçoit dans les diverses maladies dont le cœur est susceptible sont une plus ou moins grande force d'impulsion dans les battemens de cet organe, l'étendue plus ou moins grande de ces battemens, enfin les divers bruits anormaux, dont ceux-ci s'accompagnent et dont les seuls bien constatés sont une sorte de bruit de soufflet, de râpe ou de lime.

Dans ces derniers temps on a voulu étendre encore l'usage de l'auscultation; on a cherché à reconnaître par son moyen certaines maladies de l'oreille, la présence de calculs dans la vessie, la grossesse. Il ne paraît pas qu'on en ait tiré de grands avantages dans le premier cas; elle a fourni des résultats plus certains dans les deux autres. On y a eu également recours pour reconnaître les fractures des membres, dans le cas où ceux-ci sont fortement tuméfiés au niveau du point fracturé, en constatant le bruit particulier que l'on appelle *crépitation*, et qui résulte du frottement qu'exercent l'un sur l'autre les fragmens d'un os brisé.

Il ne faut point croire que la découverte de l'auscultation soit un progrès de cabinet, et non de pratique. Il n'est point rare de rencontrer tels cas où le

médecin, privé de ce moyen de diagnostic, serait condamné à l'ignorance de la nature de la maladie et à toutes les conséquences de cette incertitude; la découverte de Laënnec doit donc être comptée au nombre des découvertes modernes les plus utiles; il a comme enrichi la médecine d'un sens nouveau. M. S-N.

AUSONE (DECIUS MAGNUS), célèbre poète latin du IV^e^ siècle. On éprouve quelque surprise lorsque l'on rencontre encore un nom de poète latin plus de 300 ans après Virgile, après la disparition de l'ancienne Rome, au milieu du christianisme, et à l'époque où les barbares séjournaient déjà dans l'empire et mêlaient leurs idiomes grossiers à la langue latine dégénérée. L'existence d'Ausone, comme celle de Claudien, ressemble à un anachronisme. Né à Bordeaux l'an 309, Ausone fit des poèmes, des idylles, des épigrammes et des épîtres pour Valentinien et Gratien, comme avaient fait Virgile et Horace pour Auguste; il vécut en grande faveur à la cour impériale, et ses contemporains l'admirèrent. Il avait quitté le barreau qu'il suivait d'abord avec distinction, pour professer avec éclat la grammaire et l'éloquence. Sur le bruit de sa renommée, l'empereur Valentinien lui confia l'éducation de son fils Gratien, et, depuis, il fut comblé de bienfaits par ces deux princes. Nommé successivement comte de l'empire, questeur, préfet du prétoire, consul (379), les plus hautes dignités ajoutèrent à sa gloire de poète. La postérité néanmoins peut lui contester ce dernier titre. Sa poésie est sans ame ni sentiment de l'art; son style est sec et dur. Ausone n'a que de l'esprit et de l'érudition. Son *cento nuptialis* est un tour de force, passablement licencieux, qui lui fut commandé par Valentinien : c'est un composé de centons ou vers de Virgile détournés de leur véritable sens. Son poème *Mosella* renferme des études anatomiques de poissons qui surprennent, par leur exactitude, les naturalistes de nos jours. Mais son génie propre est dans ses épigrammes souvent pleines de sens et de mordant. Les ouvrages d'Ausone sont tachés de gravelures et d'obscénités; toutefois il est juste de dire que ses mœurs furent plus honnêtes et sa vie plus chaste que ses vers. Il ne s'était point corrompu à la cour, et quand la mort de Gratien arriva, il se retira près de sa ville natale, et vécut avec calme et simplicité jusqu'à la plus extrême vieillesse.

Les principales éditions d'Ausone sont celles de J. Scaliger (Leyde, 1575), de Tollius (Arnst., 1669 et 1671), de Souchay (Paris, 1730). L'abbé Jaubert a publié une traduction française de ses poésies (Paris, 1769). H-D.

AUSONES et **AUSONIE**, *voy.* ITALIE.

AUSPICES, *voy.* AUGURES.

AUSTERLITZ (BATAILLE D'). Austerlitz est une petite ville de la Moravie, éloignée d'environ trois lieues de Brunn, chef-lieu du cercle, et située sur la chaussée qui mène de la Hongrie à Gœding. On y voit un beau château des princes de Kaunitz auxquels appartiennent les terres d'alentour.

Si, comme l'entendait Napoléon, une bataille est avant tout une affaire d'état, on ne saurait considérer celle d'Austerlitz uniquement comme un fait stratégique immense; c'est toute une révolution. En effet, elle changea l'aspect politique de l'Europe par son résultat, la paix de Presbourg; et le vainqueur qui dicta les conditions de cette paix, en châtiant l'Autriche du rôle qu'elle avait assumé dans la troisième coalition, détacha de sa domination un territoire de plus de 1,140 milles car. avec environ 2,800,000 habitans; il avança aussi le terme du renversement total du vieil édifice de la constitution germanique. *Voy.* AUTRICHE.

La journée d'Austerlitz est le complément de cette étonnante campagne de quinze jours (vendémiaire an XIV) qui avait eu pour dénouement la capitulation d'Ulm (*voy.*), et pour résultat l'occupation de Vienne par les Français.

La bataille eut lieu le 11 frimaire suivant (2 décembre 1805), jour anniversaire du couronnement; circonstance qui explique en partie les prodiges de valeur qu'enfanta l'enthousiasme de l'armée; il faut avouer aussi que rien n'avait été négligé pour le porter au comble. On pensa même à perpétuer cet enivrement; car du camp d'Austerlitz furent rendus plu-

sieurs décrets que l'on pourrait citer comme des types de la magnificence de Napoléon, notamment l'institution qu'il prescrivit d'une solennité religieuse en commémoration de sa victoire, dont il envoyait les trophées à l'archevêque de Paris pour être déposés à l'église métropolitaine*.

Outre le nom que lui donna Napoléon, et qu'elle a conservé, la bataille d'Austerlitz reçut aussi des soldats celui de *Journée de l'anniversaire du couronnement*, et de *Journée des trois empereurs.*

Le plan de cette bataille, tel qu'il pouvait saisir l'intelligence du soldat, se trouve tout entier dans la proclamation qui fut lue au bivouac la veille de l'action : « Soldats, leur disait Napoléon, l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont les mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici. Les positions que nous occupons sont formidables; et *pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.* Soldats! je dirigerai moi-même tous vos bataillons..... et si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups..... Cette victoire finira notre campage; et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Tandis que Napoléon établissait son quartier-général à Brunn, les empereurs François et Alexandre, réunis à Olmutz, concertaient un mouvement offensif, par suite duquel ils espéraient surprendre Napoléon. S'appliquant de son côté à masquer ses forces et à encourager cette imprudente attaque, celui-ci, en paraissant lâcher pied devant l'ennemi qu'il attirait, fit étudier pour ainsi dire, comme à la manœuvre, le terrain et les positions où chacun de ses corps devait combattre et triompher.

Forte d'au moins 92,000 hommes, l'armée combinée s'avança dans la direction de Brunn, sur cinq colonnes. Elle avait attaqué, le 28 novembre, Wischau, dont l'occupation lui avait été cédée comme au vainqueur. Les environs d'Austerlitz devaient être le théâtre où la bataille serait sérieusement acceptée; enfin on s'y trouvait en présence. A la tête de l'aile gauche Buxhœwden s'élançait vers le sud pour tourner la droite de l'armée française, déployée devant son front; le prince Koutousof, qui commandait le centre, devait lui couper toute retraite sur Vienne, en se jetant sur son flanc droit; postée comme réserve, la droite avait à sa tête le grand-duc Constantin et le prince Dolgorouki.

Quant à l'armée française, tout ce que l'ennemi put comprendre dans son attitude et dans ses mouvemens devait l'enhardir de plus en plus. Rangés sur une chaîne de collines à deux lieues en avant de Brunn, c'est-à-dire de Bosenitz à Telnitz, nos bataillons, forts d'environ 65,000 combattans, virent défiler obliquement et à une très faible distance, l'armée ennemie, pour se déployer sur une chaîne parallèle. Dans la soirée du 1^er^ décembre, voyant l'ennemi assez engagé dans ce mouvement demi-circulaire, Napoléon, pour arrêter et couper sa gauche, lança le maréchal Davoust avec deux divisions, l'une d'infanterie et l'autre de dragons. A la tête de la gauche était le maréchal Lannes; la droite était commandée par le maréchal Soult, le centre par le maréchal Bernadotte, et toute la cavalerie, dispersée en arrière de la ligne de bataille, obéissait au prince Murat. Les divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et d'Haupoult étaient en réserve avec 24 pièces d'artillerie légère; une autre réserve non moins imposante était les dix bataillons de grenadiers du général Oudinot et les dix bataillons de la garde que Napoléon, pour effectuer au besoin sa résolution annoncée, tenait en quelque sorte sous sa main, avec tout l'état-major, le maréchal Berthier et Junot.

(*) On conçoit l'importance que Napoléon attachait à sa victoire, lorsqu'on se rappelle la situation périlleuse où se trouvait l'armée française, l'imminence de la jonction des forces de la Prusse à celles de la coalition des deux armées impériales. Cette situation extrême, où la victoire était le seul moyen de salut, donne à la magnanime résolution de Napoléon, à sa ferme confiance dans son génie, tout son prix et l'éclat ineffaçable qui durera autant que la mémoire des hommes.

C^te^ M. D.

A une heure du matin l'empereur monta à cheval pour parcourir ses postes, reconnaître les feux du bivouac de l'ennemi et recevoir les rapports des grandes gardes. Il attendait impatiemment l'aube du jour. Le soleil se leva radieux : cette circonstance est devenue historique. « Soldats! dit-il en passant devant le front de bandière de quelques régimens, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis. » Un instant après, ajoute le bulletin d'Austerlitz, la canonnade se fit entendre à l'extrémité de notre droite. L'avant-garde ennemie l'avait déjà débordée; mais Davoust était là pour l'arrêter. Tout aussitôt s'ébranlent à la fois Murat, avec sa cavalerie, et Soult, avec les divisions Vandamme et Saint-Hilaire. La droite de l'ennemi, surprise dans sa marche de flanc sur les hauteurs de Pratzen, est entièrement coupée par le maréchal Soult, dont les savantes manœuvres paralysent tous les efforts tentés par Koutousof pour rétablir la bataille.

Une heure après, la gauche de l'ennemi était pareillement coupée; et, par suite du renversement de toutes ses combinaisons, sa réserve, engagée pour son propre compte, se trouvait dans l'impossibilité d'agir sur d'autres points. Attaquées à la fois par la gauche de Bernadotte et par la droite de Lannes, les hauteurs de Blasowitz furent emportées; l'aile droite était maintenant refoulée sous les hauteurs d'Austerlitz, quartier-général des deux empereurs.

« Dans un moment, dit encore le bulletin, la garde russe fut en déroute : colonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé; le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé. »

Si l'on pense que ce colonel prisonnier était le prince Repnin, et que ce régiment écrasé était un corps de gentilshommes russes, on concevra toute la portée du mot de Napoléon : « Cette perte coûtera des larmes de sang à Saint-Pétersbourg. » Mais il faut dire que cette garde russe, en combattant pour ainsi dire sous les yeux des deux empereurs qui furent spectateurs de l'inutilité de ses charges, toutes belles qu'elles furent, soutint noblement sa réputation d'intrépidité; il fallut, pour arrêter son choc, une barrière telle que les rangs serrés des bataillons français.

A une heure après midi la victoire était complètement décidée, et l'armée combinée effectuait sur tous les points ou tentait d'effectuer sa retraite. C'est en cherchant un passage sur la digue et sur les glaces qui couvraient le lac Ménitz que des corps entiers de l'aile gauche ennemie s'y engloutirent avec leur artillerie et leurs caissons. On porte la perte des coalisés à 30,000 hommes, dont 10,000 tués ou noyés et 20,000 prisonniers; en outre ils n'eurent pas moins de 10,000 blessés; 86 pièces de canon et 400 caissons d'artillerie durent aussi être abandonnés sur le champ de bataille, ainsi que tous les gros bagages. Du côté des Français la perte (élevée à 18,000 hommes par le rapport officiel du général Koutousof qui ne portait la sienne qu'à 12,000) ne put dépasser 7,000 hommes, tués ou blessés, si l'on songe à la terreur que causait encore le vainqueur quand peu de jours après il dicta les conditions de la paix de Presbourg à l'Autriche.

Un fait qu'on ne peut s'empêcher de signaler encore, c'est que la bataille avait été livrée par l'armée combinée qui, avec moins d'impatience et de témérité de la part de ses chefs, eût pu être renforcée en peu de temps par celles que dirigeaient sur Vienne les archiducs Charles et Jean. P. C.

AUSTRAL, ce qui appartient aux pays méridionaux, au midi, ou ce qui en vient, du mot latin *auster*, en grec νότος, vent du sud; spécialement, tout ce qui concerne l'hémisphère méridional ou la partie du ciel qui le couvre. On dit *Océan austral*, *Terre australe*, *aurore australe*, *climat austral*, etc. S.

AUSTRALIE, *voy.* Océanie.

AUSTRASIE (royaume d'), *OEsterrych* en langue vulgaire. Ce nom, qu'il ne faut pas dériver du latin *auster*, désignait d'abord la France orientale; mais outre les pays situés entre le Rhin, la Meuse et l'Escaut, il embrassait encore une partie de l'Aquitaine, comme le Béarn, le Bordelais, le Limousin, etc.,

conquis sur les Visigoths. Le royaume d'Austrasie fut crée en 521 par Thierri, l'un des quatre fils de Clovis, qui se partagèrent sa vaste succession. Metz en fut la capitale et devint la résidence de huit rois, ses successeurs, nommés : Théodebert, Théodebalde, Sigebert, Childebert II, Théodebert II, Dagobert, Sigebert II et Childéric. L'Austrasie qui fut deux fois réunie à la couronne, sous Clotaire I^er^ en 538, et sous Clotaire II en 613, le fut encore sous Thierri III, en 673, après la mort de Childéric; mais enfin elle secoua le joug qu'avait fait peser sur elle Ébroin, maire du palais; elle se donna des gouverneurs indépendans et mit à sa tête Pépin d'Héristal qui devint plus tard maître de la France. Se voyant sur le point d'être subjuguée, après la mort de Pépin, en 714, par Rainfroi, maire du palais sous le roi Dagobert, elle résista, encouragée par la présence de Charles-Martel, réfugié chez ses compatriotes, et qui, comme Pépin son père, devint dans la suite maître de l'état sous Thierri IV, vers l'an 721. Après la mort du roi et de Charles-Martel, en 741, lorsque Pépin et Carloman, deux fils de Charles, régnaient conjointement en France, l'Austrasie devint le partage du second. Mais les enfans de Carloman ne lui succédèrent point; ce prince s'étant fait moine, il céda son royaume à son frère Pépin, devenu roi des Français en 751. Toutes ces provinces austrasiennes, moins celles de l'Aquitaine, entrèrent plus tard dans la composition du royaume de Lorraine, sous Lothaire, petit-fils de Louis-le-Débonnaire (847).

A l'imitation des Francs, les Lombards qui s'étaient rendus maîtres de l'Italie donnèrent aussi le nom d'Austrasie à la partie orientale de leur nouvelle conquête. Z.

AUSTRÈGUES (JURIDICTION DES). A défaut d'un système judiciaire solide et énergique, défaut qui en Allemagne avait sa source dans la faiblesse du pouvoir de l'Empire, surtout après la chute des Hohenstaufen, les princes, les prélats, les villes et les chevaliers, se virent forcés, pour leur sûreté commune, de former une infinité de liaisons les uns avec les autres. Ces associations s'établirent surtout dans le sud de l'Allemagne; et quand il s'agissait d'un arrangement ou d'une question de droit quelconque, un comité nommait aussitôt des arbitres qui prononçaient alors sur le différend. Ces arbitres s'appelaient *austrègues*.

Lorsqu'en 1495 le rétablissement de la paix intérieure eut enfin mis un terme à toutes ces querelles, à l'empire presque exclusif de la force brutale, on réunit avec l'institution des austrègues une cour de justice supérieure, pour les contestations qui pouvaient s'élever entre les sujets immédiats de l'Empire; et on établit en même temps la chambre impériale. Les états conservèrent les austrègues avec le droit d'en élire à l'avenir. Aussi y en eut-il de légalement reconnus (pour les princes et seigneurs immédiats de l'Empire); les uns existant de droit, les autres privilégiés ou que l'empereur accordait aux villes impériales et autres.

Dans la Confédération rhénane, on conféra la décision des cas litigieux à une commission fédérale qui toutefois ne parvint jamais à s'organiser. Dans la Confédération germanique l'autorité judiciaire a été également conférée à la diète pour les contestations entre les membres de cette confédération : elle doit chercher à concilier ses parties au moyen de commissaires pris dans son sein; mais toutes les fois que la décision d'un droit l'exige, elle doit soumettre la question à une juridiction d'austrègues. Déjà au congrès de Vienne, la Prusse et l'Autriche usèrent de toute leur influence pour obtenir l'établissement d'une cour de justice permanente pour ces cas importans; mais les autres états se prononcèrent contre la permanence. L'organisation de ce tribunal arbitral consiste en ce que le demandeur propose au défendeur trois membres de la confédération tout-à-fait désintéressés dans l'affaire, parmi lesquels il doit choisir; sur son refus la diète elle-même se charge de faire le choix. Le choix fait, la plus haute cour de l'état auquel le membre choisi appartient examine le procès, au nom de la diète, suivant les principes de droit et la procédure en vigueur dans cet état, et sa décision est rendue exécutoire

par la diète, en vertu du réglement du 3 août 1820. L'acte final de Vienne du 15 mai 1820 (art. 80) étend cette juridiction aux particuliers, lorsque leurs prétentions s'adressent à différens membres de la confédération qui les renvoient les uns aux autres. Différentes affaires ont déjà été terminées suivant cette procédure. *C. L.*

AUTEL (du latin *altare*, *alta ara*, aire, plate-forme élevée), sorte de table destinée aux sacrifices. Toutes les nations qui offrirent des sacrifices eurent des autels; mais ces autels se ressentaient de l'état de civilisation des peuples qui les possédaient. Les autels des barbares n'avaient ni l'élégance ni la richesse des autels des Grecs et des Romains (*voy.* plus bas), et ceux des campagnes n'approchaient pas de la magnificence et de l'élévation de ceux des villes. Ils étaient appelés chez les Grecs θυσιαστήριον, du verbe θυειν, tuer, immoler.

Les patriarches élevaient dans les champs des autels de pierres et de terre, ou choisissaient des tertres pour offrir leurs sacrifices. Moïse donna aux Israélites l'autel *des parfums* et l'autel *des holocaustes*. Salomon se conforma aux prescriptions de Moïse, dans le temple qu'il bâtit à Jérusalem. Voir l'*Histoire des autels* consacrés au vrai Dieu, depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ, dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, tom. III et IV.

Le christianisme, dès son origine, eut ses autels dressés à la hâte, ou transportés d'une maison à l'autre, à l'instant de l'immolation de la victime; les persécutions ne permettaient guère d'en user autrement. Il en eut de plus stables quand le danger diminua. Ses autels se consolidaient à mesure qu'il s'affermissait lui-même; ils participaient à ses destinées. La conversion de Constantin fut le signal de la construction de ces superbes basiliques, et de l'érection de ces autels si beaux dans leur simplicité, dont Ciampini nous a donné la description dans son Histoire *de sacris Ædificiis a Constantino-Magno constructis*, Rome, 1693, in-fol. Le concile de Paris en 509, et celui d'Épaone en 517, défendirent les autels de bois, et ordonnèrent qu'à l'avenir on ne se servirait que d'autels de pierre. La consécration des autels est à peu près de cette époque. Il n'y eut d'abord qu'un autel dans chaque église; mais du temps de saint Grégoire Ier on commença à les multiplier; et l'on voit dans les *Actes des saints* de l'ordre de saint Benoît que l'usage de la pluralité des autels avait prévalu avant le xe siècle. Les autels étaient sans ornement; mais peu à peu la piété des fidèles les a ornés jusqu'à l'excès. Depuis le second concile de Nicée on ne consacra pas d'autel sans relique, pour rappeler qu'on a long-temps célébré le service divin dans les catacombes et sur les tombeaux des martyrs, et parce qu'on a lu dans le chapitre VI de l'Apocalypse ce verset : « Je vis sous l'*autel* les ames de ceux qui ont été mis à mort pour la parole de Dieu, et pour le témoignage qu'ils lui ont rendu. »

Il y a plusieurs sortes d'autels. L'abbé Thiers ne fait remonter l'usage des autels *privilégiés* qu'au pontificat de Grégoire XIII; il ne trouve pas de concession plus ancienne. On écrivit d'abord en caractère d'or : *autel privilégié*, et bientôt après dans quelques églises : *ici se délivre une ame du purgatoire à chaque messe*. On alla plus loin encore : tandis qu'on disait des messes aux autels privilégiés, principalement depuis la consécration jusqu'à la fin de la communion, des religieux faisaient jouer, derrière, de petits feux d'artifice, pour marquer que dans ce moment une ame sortait du purgatoire. C'est ce que ce savant critique dit avoir vu pratiquer dans une célèbre église de Paris. Il y a des autels privilégiés à perpétuité et des autels privilégiés pour 7 ans. On délivre une ame du purgatoire toutes les fois qu'on dit la messe des morts aux premiers; on ne peut la délivrer aux derniers qu'en y disant la messe les jours fixés par le bref. Ces autels ont engendré de graves abus que Le Tellier, archevêque de Reims, a censurés dans son mandement du 31 octobre 1694, et que l'abbé Thiers a foudroyés dans son *Traité des superstitions* (liv. VII, chap. XVIII), qui mérite d'être lu par ceux qui aiment la vérité et la simplicité dans la religion.

L'*autel portatif* est une pierre consacrée qu'on peut transporter où l'on veut et selon le besoin. *Altare mobile*, en

latin barbare *portatile; altare itinerarium*, autel itinéraire. Il en est fait mention avant le x^e^ siècle. Cette pierre, à proprement parler, constitue seule l'autel, même dans les églises : le marbre, le bois et les autres matériaux dont on compose la table ne sont que des accessoires. Elle est consacrée par l'évêque et enrichie de reliques. C'est sur elle que l'on pose l'hostie et le calice. C'est elle que le prêtre baise avant l'*introït* et quand il veut saluer les assistans.

Le *maître-autel* est érigé dans le chœur et sert aux messes paroissiales et solennelles. Stepelin, écrivain du xi^e^ siècle, l'appelle *altare capitaneum.*

L'*autel isolé* ou *à la romaine*, *ara insularia*, est celui qui n'est adossé à aucun mur, ni à aucun pilier, et qui a un contre-retable; tel est le maître-autel dans la plupart des cathédrales, des collégiales et des églises de Paris. On appelle aussi *autel isolé* celui qui est placé sous un dais ou baldaquin.

La construction des autels a varié selon le goût des temps. On peut en dire autant des ornemens qui les décorent. Dans l'église latine, ils sont ordinairement tournés de manière que le prêtre, en célébrant les saints mystères, regarde l'Orient. *Voy.* ICONOSTASE. J. L.

Les autels, chez les anciens, avaient des formes très variées qui dépendaient de leur destination, soit pour faire les libations, soit pour les sacrifices d'animaux vivans, soit pour disposer les vases et les offrandes.

Les *autels égyptiens* sont des monolithes d'une forme conique tronquée, de quatre pieds de hauteur. Ils sont fort évasés à leur partie supérieure; celle-ci est ordinairement creusée en forme d'un entonnoir terminé par une ouverture qui traverse la pierre dans toute sa longueur; la partie supérieure du contour pose sur une pointe de quelques pouces. On connait des autels égyptiens en basalte vert et en granit. Presque toujours ils portent des inscriptions hiéroglyphiques.

Les *autels grecs* étaient de diverses grandeurs, et proportionnés à l'importance du dieu qu'on y servait. Les dieux célestes, par exemple, avaient droit à des autels d'une hauteur prodigieuse; celui de Jupiter Olympien avait près de trente-deux pieds. Les dieux terrestres avaient de plus modestes prétentions. Quant aux héros, on leur sacrifiait sur des autels plus voisins de la terre et dont l'élévation n'excédait pas un pied. Les dieux infernaux, dont l'empire était souterrain, se contentaient de petites fosses creusées au moment du sacrifice. Des grottes étaient consacrées aux nymphes. Les autels étaient toujours moins élevés que les statues des dieux. Ils étaient pour la plupart fabriqués, d'abord de bois, bientôt après de pierre, quelquefois de métal, ou formés d'un amas de cendres ou de quelque matière durable. Celui de Jupiter Olympien était formé des cendres des sacrifices offerts en l'honneur du dieu; Apollon jouissait d'une semblable faveur à Thèbes. Les autels étaient quelquefois formés de cornes, comme le célèbre autel de Télos. Avant l'usage des temples, les autels n'étaient que des tertres de gazon placés souvent sur les routes pour la commodité des voyageurs. Les dieux terrestres avaient leurs autels dans des lieux inférieurs; les dieux célestes n'étaient honorés que sur les lieux élevés. Les sacrifices se faisaient même quelquefois sur la terre nue, et s'appelaient alors *sacrifices offerts sans autels.*

La forme des autels grecs n'était pas constamment la même. L'autel dédié aux Parques était oblong; l'autel placé sur le mont Cythéron présentait un carré parfait. Les anciennes médailles nous offrent des exemples d'autels de forme circulaire. Les plus anciens étaient ornés de cornes qui servaient à attacher les victimes ou à différens autres usages, et présentaient un point d'appui aux supplians qui venaient les embrasser. D'ailleurs, dans les premiers âges, la corne était le signe du pouvoir et même de la divinité. Chaque autel portait le nom ou le signe distinctif du dieu auquel il était consacré, comme aussi l'événement qui avait donné lieu à son érection, ou quelque autre circonstance mémorable. Les autels destinés aux libations étaient creux, les autres massifs; on les ornait de fleurs et de feuilles d'olivier pour Minerve, de myrte pour Vénus, de pin

pour Pan, etc.; les sculpteurs imitèrent ensuite ces ornemens, et la différence des feuilles, des fleurs ou des fruits qui les composaient indiquait exactement le dieu auquel ils avaient été consacrés. On y voit aussi figurer des têtes de victimes, des patères, des vases et autres ornemens religieux; et sur les plus élégans, des bas-reliefs dont le sujet est relatif aux sacrifices.

Quelques autels étaient réservés aux sacrifices qui s'accomplissaient par le feu; d'autres étaient exclus de l'usage du feu et non propres à l'effusion du sang. Ils ne devaient recevoir que des corbeilles, des fruits ou d'autres objets n'ayant point eu vie. A Délos était un autel de corne consacré à Apollon, où Pythagore, dont les préceptes défendaient de donner la mort à tout animal, quel qu'il fût, venait accomplir ses sacrifices.

On choisissait pour élever des autels soit l'intérieur d'un temple, soit des bois ou des lieux ombragés, soit quelque bosquet verdoyant. — Les autels, comme les temples et les statues, offraient un asile inviolable aux malfaiteurs et aux criminels de toute espèce.

Ce que nous venons de dire des autels grecs s'applique en général aux *autels romains*. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que les Romains n'employèrent que des artistes grecs, et le goût de ceux-ci préside à tous leurs ouvrages.

On a voulu considérer comme des *autels* les monumens gaulois connus sous le nom de *dolmen* ou de *pierres levées;* mais il est probable que ce n'étaient que des tombeaux. A. S-R.

AUTENRIETH (Jean-Henri-Ferdinand d'), chancelier de l'université de Tubingue et professeur de médecine, naquit dans cette ville en 1772. Dès sa première jeunesse il montra des talens distingués pour les sciences naturelles. Une imagination vive et une mémoire extraordinaire étaient favorables à ses études. Après avoir obtenu le doctorat il fit un voyage aux États-Unis. Attaqué par la fièvre jaune, seul, sans secours, il se sauva de la mort par une saignée. A son retour il fut nommé professeur d'anatomie et de clinique à Tubingue, et se distingua autant par ses cours que par le zèle avec lequel il s'occupa comme médecin praticien. Il n'est pas moins actif comme auteur, et il a rédigé, soit seul, soit avec M. Reil, plusieurs ouvrages périodiques. Sa publication la plus importante est le *Manuel de la physiologie empirique de l'homme* (Tub. 1801 et suiv., 3 vol. in-8°). Le roi de Wurtemberg l'a nommé chancelier de l'université de Tubingue et l'a décoré de l'ordre du Mérite civil. M. d'Autenrieth a employé le premier l'émétique en frictions dans le traitement de la coqueluche; la pommade émétisée est assez généralement connue sous le nom de *pommade d'Autenrieth.* C. L.

AUTEROCHE, *voy.* Chappe d'Auteroche.

AUTEUR, substantif applicable aux deux sexes et qui désigne les personnes auxquelles on doit quelque ouvrage digne d'être cité. Un auteur est *original* s'il puise dans son propre fonds; *compilateur*, s'il compose son ouvrage d'extraits de différens autres ouvrages, extraits réunis avec ou sans jugement et dont il fait une espèce de mosaïque arrangée suivant ses vues, avec plus ou moins de méthode et de goût; *plagiaire*, s'il copie effrontément tout ou partie d'autres livres. On est en droit d'attendre d'un littérateur qu'il soit original, car le génie ne vit pas d'emprunts; l'historien devient original par une exposition et par une appréciation qui lui sont propres, quoiqu'il travaille nécessairement sur des faits qu'il ne peut inventer et dont les sources où il puise renferment le récit; il ne devient compilateur que lorsqu'il entasse les faits sans critique et sans tendance bien arrêtée.

On distingue encore les auteurs en *sacrés* et *profanes*, *anciens* et *modernes*, *connus* et *anonymes*, *nationaux* et *étrangers*. Le mot auteur *classique* sera expliqué à l'article Classiques. S.

AUTEUR (droit). Les jurisconsultes entendent par cette expression l'individu de qui on tient le droit qu'on exerce. Cet individu est votre *auteur* parce qu'il vous a fait propriétaire de tel objet. C'est ainsi que l'article 2,235 du Cod. civ. s'exprime en disant que, pour compléter la prescription, on peut joindre à sa pos-

session celle de son *auteur*, c'est-à-dire de l'individu dont on est légataire ou donataire et à titre particulier ou universel.

Les *auteurs* (ce mot pris comme synonyme d'écrivains) peuvent, en droit, se diviser en commentateurs, en annotateurs, arrêtistes, légistes. Un commentateur est celui qui, *ex professo*, explique et développe le texte des lois. Cujas, Pothier, Toullier, Locré, etc., sont des commentateurs. L'annotateur est celui qui, ordinairement éditeur des œuvres d'un commentateur, les enrichit ou les défigure par ses observations. Un arrêtiste est l'auteur d'un recueil d'arrêts ou jugemens. Comme il faut que l'exposé précis et néanmoins complet du fait et des moyens de droit précède ordinairement chaque arrêt, le talent de l'arrêtiste peut encore s'exercer en de certaines limites; mais ce talent n'est plutôt qu'une habitude routinière. Pour le posséder dans toute sa perfection, il faut y asservir son esprit ou son génie; le mieux et le plus ordinaire en même temps est de ne se trouver heureusement embarrassé ni par l'un ni par l'autre. Aussi MM. Sirey et Dalloz, nos premiers arrêtistes modernes, sont-ils utilement aidés dans la confection de leurs recueils, qu'ils se contentent de diriger et auxquels ils impriment cependant le cachet de leur habile conception. De même que les compilateurs d'arrêts portent le nom d'arrêtistes et diffèrent essentiellement des magistrats qui ont rendu les arrêts, de même les compilateurs de lois peuvent porter le nom de *légistes*, ce dernier terme mis en opposition avec celui de législateurs. V.

AUTHENTIQUE, mot dérivé du grec et composé de αὐτὸς, lui, et ἔντεα, armes, ustensiles; qui porte ses armes, qui est son maître, en latin *auctor*.

On appelle *authentique* un objet dont on connaît l'auteur, un fait garanti par des témoignages respectables, un acte en original et portant en lui des preuves irrécusables de son origine. Une charte, un document authentique, peuvent être reconnus à toutes sortes de caractères: ils doivent être signés, pourvus d'un sceau et rendus suivant certaines formes, particulières aux différentes chancelleries. On dit *authentiquer un acte* pour exprimer qu'on veut le revêtir de toutes les formalités consacrées par l'usage. Il n'y a que l'autorité publique qui puisse imprimer à un acte le caractère de l'*authenticité*; elle délègue cette faculté à ses principaux officiers, au garde-des-sceaux, aux tribunaux, aux notaires, etc. Dans le vieux français, *authentique*, comme adjectif joint à un nom propre, signifie le talent de bien connaître les lois et les usages. C'est ainsi qu'on lit dans Froissard, t. II, chap. 130: « Maître Jehan des Marest, qui avait toujours esté l'un des greigneurs *auctentiques* en parlement sur tous autres. »

Dans l'histoire du droit on appelle *Authentiques* les extraits des ordonnances impériales intercalées dans plusieurs parties du code de Justinien. *Voy.* NOVELLES. J. H. S.

AUTICHAMP (CHARLES BEAUMONT, comte D'), né en Anjou, en 1770, et militaire dès l'âge de 12 ans, était capitaine dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, lors du 10 août. Longtemps avant cette époque, il avait été intimement lié avec le comte de La Rochejaquelein, et, comme lui, il déploya pendant la guerre civile de la Vendée son courage à toute épreuve en même temps qu'une modération malheureusement trop rare. Envoyé en 1795 à l'Ile-Dieu, il reçut du comte d'Artois la croix de Saint-Louis, mais il ne la porta qu'après le retour des Bourbons. Présenté au premier consul, lors de la pacification, il se soumit à ce qu'il regardait comme le gouvernement *de fait* jusqu'en 1813, époque à laquelle il alla servir la cause royale dans l'Ouest. A la première restauration il fut nommé lieutenant général, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et commandant de la 14^{e} division militaire. Il eut part, pendant les Cent-Jours, à la levée de boucliers des départemens de l'Ouest, et Louis XVIII, réintégré dans sa capitale, le promut successivement à la pairie (1815), au commandement des 22^{e}, 4^{e} et 11^{e} divisions militaires, et à celui d'un corps d'armée dans la guerre d'Espagne (1823). Depuis la révolution de Juillet le comte d'Auti-

champ vit dans une profonde retraite.

Plusieurs autres membres de la même famille, marquis, comtes et vicomtes, se sont distingués dans les fastes militaires de la France. VAL. P.

AUTOBIOGRAPHIE. C'est le récit qu'un personnage, historique ou non, fait de ses pensées, de ses sensations et des événemens qui ont agité son existence. Il faut se garder de confondre les autobiographies avec les *mémoires*, quoique dans ces derniers le narrateur se trouve aussi plus ou moins en scène. L'autobiographie est une confession, un développement psychologique, un drame intérieur mis à nu. L'auteur des mémoires n'est pas tenu de rendre compte de ce qui se passe au fond de l'ame : il n'a promis au lecteur que des notes, des explications; il écrit le commentaire de l'histoire; l'autobiographie fait le roman du cœur. Il se peut que des mémoires deviennent partiellement des autobiographies. Madame Roland se raconte elle-même; elle est autobiographe en retraçant avec de suaves couleurs les années de son enfance, les belles soirées de l'île Saint-Louis, lorsque le reflet du soleil couchant dore l'horizon de la grande cité, ses promenades dans les bois frais de Meudon, ses naïves impressions de vierge et de jeune mariée. Dans la seconde partie de son livre elle est l'historien des Girondins.

L'autobiographie, pour mériter son titre, doit être sincère et complète avant tout. Les réticences, permises à l'homme d'état qui se laisse deviner plutôt qu'il ne se révèle en faisant ses mémoires, ne le sont plus à qui s'est agenouillé dans un confessionnal où le psychologue-prêtre l'attend pour recueillir ses aveux. Mais un autre inconvénient ne manque pas de se présenter alors : le public, devenu le confident, ne profitera que trop bien de ces révélations indiscrètes; dans la faiblesse d'autrui on croit trouver l'excuse de la sienne propre, et l'on se passe ses travers en voyant les bizarreries d'un homme distingué. Pour être réellement utile, l'autobiographie ne devrait porter que sur des carrières sans tache majeure, sur des existences que le vice grossier n'aurait jamais souillées. Il n'en est pas toujours ainsi. Vous retrouverez dans ces écrits, comme dans le monde, le sens moral à tous ses degrés de développement ou de sommeil; des hommes-anges, des hommes-démons, et, flottant entre deux, ces esprits tantôt sublimes, tantôt perdus dans les passions mauvaises. Les autobiographes malgré leurs innombrables nuances pourraient se ranger sous trois rubriques, qui représenteraient les principales tendances du cœur humain : *les mystiques*, *les sceptiques*, *les sensualistes*. Ces groupes sans doute n'ont rien d'absolu : les variétés sont infinies, et leurs couleurs chatoyantes mettraient souvent en défaut l'œil le plus exercé. Les sciences morales ne peuvent échapper à l'inconvénient qui pèse sur les sciences naturelles.

A la tête des autobiographes se trouve Saint-Augustin (*voy.*). Ses confessions présentent le tableau le plus vivant de ces ames qui, long-temps ballottées entre le ciel et l'enfer, finissent par échapper au monde et à ses joies trompeuses, en se plongeant dans le sein de la divinité. Si Fénélon avait écrit sa vie intime, sans nul doute son ouvrage appartiendrait à cette catégorie. L'Allemagne est riche en peintures de ce genre; dans la secte des frères Moraves, il s'est présenté plusieurs convertis qui, pour l'édification de leurs co-religionnaires ou le salut des non-croyans, ont tracé la marche épineuse qu'eux-mêmes ont dû suivre et dépeint avec délices le bonheur, le calme de la victoire. C'est chose merveilleuse dans leurs écrits que la subtile analyse de leurs penchans les plus secrets, de ces pensées à peine écloses qui échappent à tous ceux qui n'ont point, comme ces pieux philosophes, porté des regards infatigables sur l'abîme sans fond qu'on nomme le cœur humain. Gœthe a inséré dans son roman de Wilhelm Meister, sous le titre de *Confessions d'une belle ame*, quelques passages pleins d'une haute philosophie et du sentiment chrétien le plus pur; c'est l'autobiographie de mademoiselle de Klettenberg. Les événemens y occupent une petite place; l'intérêt se porte sur l'anatomie de l'ame. La biographie du théologien Semler appartient à ce genre d'écrits. Silvio Pellico pourrait y réclamer

une place pour le livre qu'il a intitulé: *Ma captivité* (*Le mie prigioni*). On y respire à chaque page une pieuse résignation; et les paroles de douceur, d'humilité, de pardon qui sortent des lèvres du prisonnier tourmenté, font la satire la plus sanglante d'une police persécutrice, plus que ne pourraient la faire les récriminations et les attaques d'un homme mis en émoi par des passions haineuses.

A l'autre extrémité de l'échelle, loin de ces esprits chrétiens qui semblent, sur la terre déjà, se détacher de leur enveloppe matérielle, se complaisent dans le récit des aventures galantes, du scandale, du vice et du crime, ces êtres qui n'ont jamais connu de partage, qui, dès leur enfance, ont été tout entiers à leurs plaisirs, à leurs intérêts, à leurs passions. Cette famille est plus nombreuse peut-être que celle des mystiques; quelques types suffiront pour la caractériser. Cellini, encore plus fanfaron qu'il n'est irascible et méchant, manie la dague avec autant d'adresse que le ciseau du sculpteur; il aime les orgies d'artistes, les querelles, la magie, et se délecte à narrer en style simple, sans circonlocution aucune, toutes ses prouesses. Le Vénitien Casanova, le coureur d'aventures par excellence, l'amant frivole et léger de mille beautés qui le valent, ne se dément pas dans sa vieillesse. A cet âge où le repentir vient se loger dans le cœur des mortels plus faibles ou moins dénués que lui du sentiment de la dignité d'homme, il se met à rajeunir ses vieilles amours avec le laisser-aller de Boccace; ses mille et une ressources pour se tirer d'affaire, il les développe sans rougeur sur le front. C'est une nature à part que la sienne; c'est le vice moins la méchanceté, le malfaire sans le tourment de la conscience, qui est autrement façonnée chez lui: car il croit mourir assez bon chrétien au bout de sa vie orageuse. Voulez-vous connaître un criminel plus franc, plus complet? Voyez Trelawney (*Mémoires d'un cadet de famille*), le pirate, le capitaine-despote, le massacreur, l'incendiaire; Trelawney, le gentilhomme aux bonnes façons, l'ami de Byron, qui prend quelques parcelles de cet étrange individu pour en faire son Conrad, son Lara. Sa qualité de marin ne porte point, ce nous semble, une excuse toute faite avec elle, et ne légitime point toutes les horreurs dont Trelawney se fait gloire. Rien de pareil dans l'autobiographie de *Nettelbeck*, qui a conservé, en courant les mers des Deux-Mondes, la naïveté d'un enfant, tout en se battant comme un héros. Ce fut lui qui s'illustra en 1807 par la brillante défense de Colberg, sa ville natale, contre les Français, vainqueurs à Iéna; lui qui sauva la forteresse par le sacrifice de sa fortune qui servit à nourrir les assiégés, et, en faisant entrer à travers les vaisseaux ennemis, avec l'habileté consommée d'un vieux pilote, les bâtimens qui portaient des munitions. De semblables contrastes reposent après la lecture des *Mémoires d'un cadet de famille;* nul doute qu'ils ne renferment une bonne portion de fables : toujours reste-t-il assez de faits réels dans cette vie volcanisée pour montrer à quelle dépravation peuvent aboutir les plus belles qualités quand un principe d'en-haut ne vient pas en prendre les rênes. L'homme livré à lui-même n'a plus de point d'arrêt; voilà ce qui ressort à chaque page et des autobiographies mystiques, et des scandaleux récits qui portent à leur tête les noms de Cellini, de Casanova, de Trelawney.

Ce serait un crime que de jeter en pareille compagnie celui de Jean-Jacques, quoiqu'il y ait dans ses Confessions quelques vilains traits; mais l'auteur en gémit; ils ont fait le tourment de ses vieux jours. Seulement le souvenir de sa jeunesse, il ne peut le chasser d'un regard sévère : quand il nous raconte et les Charmettes, et Venise, et la promenade à Valence, il est un peu Casanova. Dans la première partie, ses Confessions demeurent cependant le modèle des autobiographies; vers la fin elles dégénèrent en pamphlet dicté par un hypocondriaque. Rousseau appartient à ces caractères indécis, fragmentaires, tantôt hauts, tantôt bas, dont nous avons fait une classe à part. Tel est aussi Alfieri : il y a dans sa vie moins de parties honteuses que dans celle de Jean-Jacques; mais de bizarreries pour le moins autant; mais d'humeur orgueilleuse et fa-

rouche plus encore. Alfieri, par avarice sordide, courant à pied à côté d'un mauvais voiturier, puis se ruinant en chevaux anglais, est aussi étrange que Rousseau dans ses caprices les plus fantasques. Alfieri, faisant de l'opposition aristocratique contre la tyrannie des roitelets, est dédaigneux à moins bon droit que Rousseau, qui ferme sa porte à la société moqueuse et froide des encyclopédistes. Ce qu'il y a d'instructif dans l'ouvrage italien, c'est de voir le poète futur condamner son indomptable caractère à un travail quotidien, ennuyeux; lutter avec sa langue comme Hercule avec le géant, et en sortir Alfieri. Les Mémoires de Goldoni, comparés à ce beau monument de psychologie et de prose italienne, sont bien bavards et froids; ceux de Coley-Cibber ne montrent qu'un comédien ridiculement et méchamment vaniteux. L'autobiographie de Gœthe donne la clef de son génie, de son pays, de son siècle; mais le poète n'a pas entendu donner la clef de son caractère tout entier : il s'est drapé en artiste, et il a écrit sur le piédestal de sa statue, comme sur la première page de ses Mémoires : *Fiction et Vérité* (*Wahrheit und Dichtung*). Rien de plus simple, de plus gracieux que l'histoire de ses premières amours; mais on sent que le voile a été jeté sur plus d'une scène passionnée; Gœthe n'a pas voulu se faire Rousseau. Plus tard, lorsque ses relations intimes avec des souverains en font un personnage officiel, il abandonne tout court son public, ne se montre plus que par fragmens pendant ses voyages en Italie et l'expédition de 1792 en Champagne. La vie de Gœthe, comme ses ouvrages, échappe à une analyse complète.

Les autobiographes, si nombreux chez les modernes, n'ont point de représentans dans la littérature grecque et latine. Rien de plus étranger à ces mœurs républicaines que l'égotisme; et il en faut pour se replier sur soi-même et se faire le centre d'une espèce de roman ou de poème épique. Chez les anciens, les hommes disparaissent devant les choses. L'Orient, au contraire, offre dans la personne de plusieurs de ses souverains d'illustres autobiographes. Dans les Mémoires de Timour l'homme se montre à côté du conquérant, les faits psychologiques à côté de ces événemens gigantesques qui ont remué le monde. On est étonné de trouver quelquefois dans l'ame de ces despotes des traits d'une touchante sensibilité. Ainsi Babour, l'un des successeurs de Tamerlan, lorsqu'on lui envoie d'au-delà des monts jusque dans l'Inde des pastèques, fruits de sa patrie, se sent ému au souvenir du sol natal, et se prend à verser des larmes.

La *Revue britannique* a donné un extrait des mémoires autobiographiques d'une famille *malaye*, composés par un membre de cette famille, et traduits sur l'original par Marsden (Londres, 1831). C'est un tableau domestique, écrit simplement, dans un dialecte presque ignoré, et plein de curieux détails sur les relations des indigènes avec les Hollandais. Les lettres que Nakhova-Muda, fils d'un armateur malai établi à Sumangka, dans l'île de Sumatra, adresse au gouverneur hollandais, sont dignes des héros de Plutarque.

Les autobiographies, de quelque pays qu'elles viennent, forment le commentaire le plus amusant et le plus instructif du γνώθι σεαυτὸν (connais-toi toi-même) inscrit sur le temple de Delphes. L. S.

AUTOCHTHONES, *voy.* ABORIGÈNES.

AUTOCLAVE, mot formé du grec αὐτὸς et κλείδω, je ferme, ou de *clavis*, clef. Un autoclave est une espèce de marmite imitée de celle de Papin, et dont le couvercle est disposé de telle sorte que la vapeur tend à le fermer très exactement. Au moyen de cette clôture parfaite, on a pu y porter les liquides à une température très élevée, et dissoudre des substances que l'eau bouillante ne peut attaquer, les os par exemple, qui se trouvaient en quelques minutes ramollis et dissous; outre qu'il ne se perd aucun principe par l'évaporation. Il y a quelques années qu'à Paris on voulut se servir de cet appareil pour l'économie domestique, mais les accidens qui arrivèrent le firent bientôt abandonner. On pourrait néanmoins en tirer un grand parti en le dirigeant avec intelligence et

en le construisant d'après les principes propres à prévenir l'explosion. Ainsi une soupape de sûreté destinée à laisser échapper le trop plein de la vapeur, et deux rondelles faites avec le métal fusible, suffiraient pour rendre cette marmite tout-à-fait usuelle, et permettrait de jouir des avantages qu'elle présente sous le rapport de l'économie du combustible et de la bonté du produit. L'autoclave peut être appliquée non-seulement à la préparation du bouillon, mais encore à la cuisson des viandes et à la fabrication des sirops, etc. F. R.

AUTOCRATE, du grec αὐτοκράτωρ, celui qui règne (κρατέω) en vertu de son propre droit, αὐτὸς (*sui juris*). Ce mot est parfaitement rendu en allemand par celui de *Selbstherrscher*, et en russe par celui de *samoderjetz*. *Self-government*, qui est le même mot en anglais et que l'on emploie pour exprimer la souveraineté du peuple aux États-Unis, présente, comme l'on voit, un tout autre sens.

Chez les Athéniens on nommait *autocrator* un général qui, comme Aristide dans la bataille de Platée, et Nicias, Alcibiade et Lamaque dans la campagne de Sicile, était dispensé de rendre compte de sa conduite et de ses opérations, à la fin de la campagne. Dans la suite ce mot devint une espèce de titre pour les empereurs romains de Byzance, et c'est d'eux que les tsars de Russie, qui s'en servent encore aujourd'hui, l'ont emprunté.

L'*autocratie* est la forme de gouvernement où le chef de l'état est censé tenir son droit de lui-même, après Dieu, et où la volonté de ce chef fait loi dans toute circonstance. Un autocrate ne se croit responsable qu'envers Dieu seul de l'usage qu'il fait de sa puissance et ne reconnaît de limite à son droit que sa force et sa volonté. A ce titre s'attache parmi nous un sens fâcheux, mais il effraie plus qu'il ne donne réellement le pouvoir de mal faire : entre les mains d'un bon prince l'autocratie peut, aussi bien que l'absolutisme (*voy.* ce mot), dont il n'est qu'une nuance, produire les plus heureux résultats ; et quiconque connaît bien la valeur des mots ne confondra pas un autocrate avec un despote. *Voy.* DESPOTISME. J. H. S.

AUTO-DA-FÉ, mot espagnol qui signifie *acte de foi*. *L'auto-da-fé*, ou plutôt l'*auto-de-fé*, est, en Espagne et dans le Portugal avec leurs dépendances, le mode suivant lequel se faisait autrefois l'exécution de la sentence que l'inquisition prononçait contre les personnes qui lui étaient déférées. Depuis la seconde moitié du dernier siècle ces exécutions se faisaient en secret. Le cérémonial de l'*auto-da-fé* a varié suivant les temps et suivant les lieux. On en trouve des descriptions partout, et quoiqu'elles soient remplies d'erreurs, au dire d'Antonio Llorente, ce prêtre éclairé n'a pas voulu lui-même en donner une exacte dans son *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*, sans doute parce que les codes, les procédures et les condamnations variaient dans les divers royaumes de l'Espagne, et aussi à différentes époques. Nous sommes obligés d'avoir recours aux *Mémoires historiques concernant l'inquisition*. Dans le liv. III, ch. 5, l'auteur rapporte ce qui suit :

« Au milieu de la messe que l'on célébra sur la place de l'*auto-da-fé*, un secrétaire de l'inquisition monta dans une chaire préparée et lut le serment que le grand-inquisiteur venait de faire prêter au roi, et le fit prêter à l'assemblée; ensuite un dominicain monta dans la même chaire et prêcha un sermon rempli des louanges de l'inquisition et de déclamations contre l'hérésie. On lut après les sentences de ceux qui avaient été condamnés, en commençant par celle des coupables qui étaient morts dans la prison ou qui avaient été jugés par contumace ; et leurs effigies furent portées sur un petit théâtre et mises dans des cages. On continua la lecture des sentences à chaque criminel qu'on fit entrer l'un après l'autre dans les mêmes cages, afin qu'ils fussent reconnus de tout le monde. Il y en avait vingt condamnés au feu. Enfin on lut les sentences rendues contre ceux qui étaient convaincus de bigamie, de sortilége, de profanation des choses saintes, et de plusieurs autres crimes, aussi bien que contre des juifs repentans. On acheva la messe, et le grand-inquisiteur, revêtu de ses habits pontificaux, donna l'absolution solennelle à ceux qui se repentirent. Le roi

s'étant retiré, les criminels condamnés au feu furent livrés au bras séculier, et conduits sur des ânes à trois cents pas hors de la porte de Foncaral. Ils furent exécutés après minuit; les obstinés furent brûlés vifs, et les repentans furent étranglés avant d'être jetés au feu. Ceux qui étaient condamnés au fouet furent le lendemain promenés sur des ânes et fouettés dans les rues et dans les places publiques. »

Les condamnés étaient vêtus du *sanbenito*, espèce de tunique de laine, teinte en jaune, parsemée de croix rousses et d'autres emblèmes du sort qui les attendait. Leur tête était couverte d'un bonnet rond pyramidal, de la même étoffe, et avec presque les mêmes emblèmes. Ils portaient à la main une torche allumée pour faire amende honorable; souvent ils étaient bâillonnés. J. L.

AUTODIDACTE (du grec αὐτὸς, soi-même, et διδάσκω, enseigner), celui qui apprend sans maître, soit une langue, soit une science, soit les procédés d'un art. L'action, le talent d'apprendre ainsi sans maître s'appelle *autodidaxie*. On peut dire de même l'instruction autodidagmatique, des procédés autodidagmatiques. En général ces procédés sont peu faciles, ou au moins ils exigent le concours d'une volonté forte, d'une intelligence heureuse et d'une excellente méthode. Le choix des livres ou des exercices par lesquels on supplée au professeur nécessite aussi un soin particulier. Val. P.

AUTOGRAPHE, mot qui signifie écrit de la main de l'auteur, de αὐτὸς, soi-même, et γράφω, écrire. Ce mot est employé adjectivement quand il s'applique à une lettre, à une pièce de vers ou de prose, et à tout autre manuscrit; il devient substantif quand on le donne à une collection d'autographes, ou qu'on dit : « J'ai vu, j'ai lu l'autographe. » Ainsi un écrit peut être *original* ou *authentique*, sans être *autographe*. S'il est signé par l'auteur, cela suffit pour qu'il soit original; s'il porte la signature d'un homme public, il est authentique; mais il n'est autographe que lorsqu'il a été écrit, *manu propriâ*, par la personne même qui l'a rédigé.

Lorsqu'un souverain veut donner à un autre souverain un témoignage d'affection, ou qu'il traite avec lui quelque point de politique secrète dont il ne juge pas à propos d'informer son conseil, il n'a recours ni au ministre qui contresigne, ni à un secrétaire qui pourrait être indiscret : il écrit lui-même; et de temps en temps les journaux annoncent qu'un monarque vient d'adresser à un autre monarque une lettre *autographe*. Louis XV avait une correspondance particulière à l'étranger. Ses ministres en connaissaient l'existence et en ignoraient le secret. Si cette politique défiante pouvait avoir quelque avantage, elle avait aussi ses dangers; et l'on ne voit pas qu'une grande considération à l'extérieur ait été, pour le règne de Louis XV, le résultat de sa correspondance secrète, sans conseil et aussi sans orthographe.

De la part d'un haut personnage, une lettre autographe est souvent une preuve de déférence et de considération. Un petit prince écrit ordinairement de sa main à un prince plus grand que lui; un ministre se contente presque toujours de signer sa correspondance avec ses collègues ou avec ses subordonnés. Ce n'est pas le temps seul qui l'empêche d'écrire *manu propriâ*, c'est l'étiquette; car il n'est pas rare de trouver, dans les collections d'autographes, des lettres adressées aux ministres, portant en tête, de la main de ces derniers, la minute entière des réponses qui doivent être faites, et qui n'ont été que copiées dans les bureaux.

Les lettres autographes sont dues quelquefois à des motifs singuliers. Louis XIV, dans le temps de ses amours, de ses campagnes et de ses conquêtes en Flandre, bien avant de tomber sous la direction d'un confesseur jésuite et de M^me^ de Maintenon, était dévot déjà jusqu'à la superstition, quoiqu'il dansât dans les ballets de son théâtre, à Versailles, avec les nymphes de l'Opéra et les courtisans qui sont aussi des comédiens; et quoique, époux infidèle, il se fît une assez nombreuse postérité d'enfans illégitimes. Il écrivait, de sa main, à une demoiselle de Lamoignon, alors fort âgée, qui avait été la coopératrice de saint Vincent de Paul : il lui demandait des prières *pour*

le succès, disait-il, *de mes justes armes*, et il attribuait à l'efficacité des prières de M^lle^ de Lamoignon, la prise d'Ypres et celle d'autres villes : *J'en ai senti*, lui écrivait-il, *les effets devant Gand.* Mais Louis, craignant le ridicule de cette correspondance avec une vieille dévote, la tenait secrète; il écrivait, de sa main, toutes les lettres, et n'employait aucun de ses familiers pour l'adresse et pour le cachet.

Les correspondances de famille et d'amour sont en général autographes. Les épanchemens du cœur ne cherchent point d'intermédiaires. Les lettres de M^me^ de Sévigné sont écrites de sa main*. Le marquis de Chalabre avait dans sa collection une centaine de lettres et de billets de la marquise du Châtelet, écrits, avec tout l'emportement d'une vive passion, au marquis de Saint-Lambert, qui eut le singulier avantage d'être le rival heureux de Voltaire à Cirey, et celui de Jean-Jacques à Sanois **.

Le goût des collections d'autographes ne remonte guère qu'aux premières années du XIX^e^ siècle, et il ne s'est étendu en France, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre que dans ces derniers temps. Auparavant, on conservait dans les manoirs seigneuriaux, avec des chartes et des titres, des lettres de souverains, de ministres ou de personnages célèbres; mais ce n'étaient que des archives féodales et des monumens d'orgueil dans les familles. On ne songeait point encore à recueillir, comme objets curieux ou intéressans, les autographes des noms célèbres. Aussi chercherait-on en vain les manuscrits de Marot, de Rabelais, de Montaigne, les autographes du *Cid*, du *Tartuffe*, d'*Athalie*. On ne connaît même qu'une ou deux signatures de Molière. On n'attachait plus aucune valeur au manuscrit d'un ouvrage dès qu'il était imprimé. On ne songeait point à faire des collections de manuscrits autographes comme on faisait des collections de dessins et de tableaux, comme l'abbé de Marolles rassemblait, dans son cabinet, des milliers de gravures.

Sans doute, celui qui ne rechercherait les écritures des hommes qui se sont fait un nom dans l'histoire et dans la littérature que pour avoir sous ses yeux des papiers ou des parchemins sur lesquels ces personnages auraient apposé leur signature ou tracé quelques lignes de leur main, pourrait être regardé comme ayant un goût innocent, mais qui ne serait pas plus singulier que celui de l'antiquaire qui recherche les figurines de Canope et d'Anubis, des fragmens de mosaïque, quelques grains de froment trouvés dans les fouilles de Pompéï, et des serrures et des couteaux du moyen-âge. Nous avons vu autrefois dans le riche cabinet de l'abbé de Tersan des souliers de Louis XIV, en satin blanc; mais notre regard s'est attaché avec plus d'intérêt sur un manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*, tout entier écrit de la main de J.-J. Rousseau, en six volumes in-8°, sans une seule rature, sans qu'une ligne, toujours droite, en dépassât une autre de l'épaisseur d'un fétu : c'était une œuvre de l'amour, une copie faite pour la comtesse d'Houdetot; et il nous sembla voir, dans ce travail patient et mécanique d'un de nos plus grands écrivains, un trait remarquable de son caractère et autre chose qu'un simple manuscrit. On peut en effet saisir quelques traits du caractère d'un homme dans la configuration de son écriture. On trouve déjà, en 1791, dans les lettres de Bonaparte, alors sous-lieutenant d'artillerie et sortant de l'école de La Fère, ces mêmes abréviations hachées et cursives qu'on a remarquées depuis dans ce qu'écrivait l'empereur-roi, vainqueur de l'Europe et arbitre de ses destinées. Il signait : sous-lieutenant, *Buonaparte ;* général de l'armée et premier consul, *Bonaparte;* empereur, *Napoléon*, puis *Nap.*, puis *N.;* en sorte que, par une singularité remarquable, plus il étendait son empire, plus il rétrécissait son nom.

Mais les lettres autographes ne sont

(*) On remarque dans l'expression de son *amour maternel une espèce* d'affectation *soignée:* c'est qu'alors, si les lettres n'étaient pas destinées à l'impression, il en courait du moins des copies manuscrites dans les salons et dans les châteaux. Le style des lettres de Voiture et de Balzac n'est pas moins prétentieusement *soigné* que celui de leurs ouvrages.

(**) L'auteur de cet article possède la correspondance amoureuse et autographe de St-Lambert.

pas seulement un objet de curiosité, il est un grand nombre de manuscrits originaux dont les auteurs sont inconnus. Les lettres servent à la comparaison des écritures; et c'est ainsi que l'auteur de cet article, dans son cabinet, a reconnu d'une manière certaine, des manuscrits de Sully, de Bossuet, de Bussy-Rabutin, de Daguesseau, d'Antoine Arnauld et de plusieurs autres écrivains. Sous ce rapport, la publication de l'*Isographie* * est souvent consultée et fournit des indications utiles.

Une simple quittance peut servir à rectifier l'orthographe des noms célèbres; c'est ainsi que sur celles de six ou sept Daguesseau, antérieurs au chancelier et qui avaient des places dans la magistrature, dans l'administration et au conseil d'état, on ne trouve aucune signature ayant l'apostrophe après le D, et que le chancelier lui-même ne l'y a jamais mise. C'est donc par erreur que dans tous les dictionnaires historiques les Daguesseau sont placés à la lettre A, tandis qu'ils ne devraient se trouver qu'à la lettre D.

Ce n'est donc pas un goût stérile que celui des autographes. Une lettre peint souvent celui qui l'a écrite; elle peut contenir un renseignement curieux pour l'histoire politique et littéraire; elle peut faire connaître les mœurs et l'esprit d'une époque. Bien loin donc de juger sans utilité les collections d'autographes, les gouvernemens devraient les encourager; car depuis trois siècles bien des documens, bien des richesses historiques et littéraires ont péri chez les épiciers. Lorsque la préfecture de la Seine fit vendre tous les papiers de la maison de Bouillon, l'auteur de cet article passa quinze jours entiers à trier des pièces, et en forma des liasses qui, mises séparément en vente, lui furent adjugées à l'enchère. Il n'avait que des épiciers pour lui disputer les écrits du maréchal et du cardinal de Bouillon, de Turenne, de Baluze, etc., etc. Lorsque le ministère des finances a été transféré à la rue de Rivoli, plus de soixante milliers pesant des papiers du Trésor ont été vendus à la livre, et les amateurs d'autographes ont fait alors d'abondantes moissons. V–VE.

(*) Trente-une livraisons in-4°. Paris, chez Treuttel et Würtz.

AUTOGRAPHIE. Ce mot a les mêmes racines que le précédent, mais une signification différente. Il désigne un procédé particulier de la lithographie consistant à reporter sur la pierre, pour en tirer ensuite des exemplaires, l'écriture d'une personne sans aucune altération. Cet ingénieux moyen, qui a encore d'autres applications et qui abrége singulièrement le travail, est extrêmement simple. Le papier sur lequel on écrit est enduit d'une couche légère d'une espèce d'empois préparé avec l'amidon, la gomme et l'alun; l'encre dont on se sert est composée de graisse et de savon, et se délaie dans l'eau chaude. Le noir qu'on y ajoute est inutile au résultat final de l'opération, et n'a d'autre objet que de guider l'écrivain dans son travail. Lorsqu'on veut transporter sur la pierre un écrit ou un dessin exécuté sur papier *autographique*, il suffit de le mouiller par derrière avec une éponge fine imbibée d'eau tiède, ce qui fait gonfler la couche d'empois interposée entre le papier et les traits dont il est couvert. Alors on applique la face écrite sur une pierre de Munich bien passée à la pierre ponce et légèrement échauffée, surtout en hiver; on la recouvre de plusieurs feuilles de papier mou, et l'on fait passer le tout à plusieurs reprises sous le rateau de la presse lithographique. En soulevant doucement le papier après l'avoir humecté de nouveau, on trouve que les caractères l'ont totalement abandonné, et se sont empreints sur la pierre. Il ne reste plus qu'à la laver à grande eau pour ôter l'empois, puis *réparer* avec une eau légèrement acide et à opérer le tirage à l'ordinaire.

L'autographie, outre qu'elle est d'une immense application pour les copies de pièces, expéditions de jugemens, etc., sert encore à multiplier les épreuves des cartes de géographie, figures de géométrie et autres dessins au trait, dont elle diminue énormément le prix de revient. On peut encore transporter sur la pierre des gravures, en ayant soin de faire tirer une épreuve sur papier autographique et avec de l'encre autographique, ce qui permet d'obtenir des tirages extrêmement con-

sidérables; il paraît même qu'on est parvenu à transporter d'anciennes gravures, et à en obtenir des épreuves. *Voy.* LITHOGRAPHIE. F. R.

AUTOMATE, mot grec composé de αὐτὸς, lui ou soi-même, et du mot tombé en désuétude μάω, désirer, tendre, s'efforcer; mot à mot, qui a des velléités par lui-même. Les automates sont des machines qui imitent les mouvemens et les fonctions des êtres vivans. On appelle *androïdes* (*voy.*) celles dans lesquelles on s'est proposé l'imitation de l'homme. C'est par des assemblages de cordes et de poulies, par des roues dentées, par des ressorts, des leviers, des plans inclinés, en un mot par les ressources combinées de la mécanique et de la physique que l'on parvient à ces résultats. On en voit des exemples grossiers dans ces petites poupées qui se meuvent circulairement sur une table ronde et qui sont offertes sur nos places publiques à la curiosité des passans; dans ces oiseaux qui surmontent quelques antiques horloges, etc.; dans les coqs des cathédrales de Lyon et de Strasbourg, etc. Mais l'histoire de l'art a conservé le souvenir de plusieurs automates plus parfaits dont l'énumération ne sera pas sans intérêt.

Voici ce que dit Aulu-Gelle au livre X de ses *Nuits attiques;* « Plusieurs écrivains grecs, et entre autres le savant Favorinus, assurent qu'Archytas avait fait un pigeon de bois qui pouvait voler par le moyen d'une puissance mécanique. Ainsi il se soutenait en contre-balançant la force qui tendait à le faire tomber, et il était mû par un pouvoir occulte. S'il venait à tomber, il ne pouvait se relever de lui-même. » On cite dans le moyen-âge un androïde construit par Albert-le-Grand, qui ouvrait la porte de sa cellule et saluait de quelques sons la personne qui entrait. Plusieurs auteurs, dont Kircher et Gassendi, assurent que Jean Muller, dit *Regiomontanus,* avait fait une mouche en fer qui volait dans la chambre et revenait dans sa main. Le père Schott parle d'un automate articulant des sons, que l'on voyait dans le Muséum du père Kircher. Rivarol rapporte que l'abbé Mical avait fabriqué deux têtes colossales en airain proférant des *phrases entières,* et que le gouvernement n'ayant pas voulu les acheter, le malheureux artiste périt dans la misère après avoir brisé son ouvrage. Mais Vaucanson passe pour avoir surpassé tous ses rivaux en ce genre. Il fit d'abord un flûteur imitant tous les mouvemens de l'instrumentiste et toutes les modulations de l'instrument, non moins curieux sous le rapport musical que sous celui de la mécanique; puis un autre automate exécutant sur le galoubet, en s'accompagnant du tambourin, une vingtaine de menuets et contredanses : roulemens sur le tambourin, coups de langue sur le galoubet tout était rendu avec une précision presque impossible à l'homme; enfin un canard artificiel, barbotant, mangeant avec la gloutonnerie naturelle à son espèce, secouant le cou avec précipitation et faisant claquer son bec; les ailes copiées exactement d'après nature présentaient les apophyses, les cavités, la représentation et le jeu naturel des trois os qui les forment. Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire c'est que les alimens avalés éprouvaient, non pas une digestion naturelle produisant du chyle et du sang, mais une transformation analogue en apparence, et étaient rejetés dans cet état par l'anus. Vaucanson avait encore fait pour la *Cléopâtre* de Marmontel un aspic qui s'élançait en sifflant sur le sein de l'actrice, ce qui fit dire à un plaisant interrogé sur ce qu'il pensait de la pièce : « Moi, je suis de l'avis de l'aspic. » On dit que dans un voyage à Lyon, s'étant vu poursuivi par les ouvriers, instruits qu'il cherchait à simplifier les métiers, il construisit pour se venger une mécanique avec laquelle un âne exécutait une étoffe à fleurs. Peu de personnes savent le sort des chefs-d'œuvre de Vaucanson : à sa mort il avait donné son cabinet de mécanique à la reine qui, appréciant peu ce présent, l'abandonna à l'Académie des sciences; mais les intendans du commerce ayant réclamé les machines relatives aux manufactures, il en résulta des discussions par suite desquelles cette précieuse collection fut dissipée et perdue pour la France. Le flûteur, le joueur de tambourin, etc., ont passé en Allemagne.

De nos jours, un M. Kaufmann, inventeur de divers instrumens, a construit aussi un automate trompette. M. Joseph Droz, mécanicien de la monnaie de Paris, a offert au public trois automates remarquables dont l'un écrit, l'autre dessine et le troisième touche du piano. Jacques Droz et l'abbé Mical ont aussi excellé dans ces constructions; mais M. de Kempelen a surtout excité l'admiration par son automate joueur d'échecs, qui pose ses pièces, les fait mouvoir selon les règles si compliquées de ce jeu, s'arrête quand l'adversaire place une pièce dans une case qu'elle ne doit pas occuper, enfin s'écrie *échec et mat* lorsque la partie est gagnée. Enfin on a pu voir et entendre à l'exposition du Louvre de 1823 des poupées parlantes, de la composition de M. Mælzel de Vienne. R-y.

AUTOMÉDON, l'habile conducteur du char d'Achille et après sa mort écuyer de Pyrrhus, fils de ce héros. Pour désigner un homme habile à conduire un char ou un coursier, on lui donne souvent le nom du fils de Diorès.

Automédon est aussi le nom d'un poète grec du 1^er^ siècle de J.-C., auteur de douze épigrammes conservées dans l'*Anthologie*. S.

AUTOMNE, *voy.* Saisons.

AUTONOMIE, liberté dont jouissaient sous les Romains les villes qui avaient conservé le droit de se gouverner par leurs propres lois; et en général c'est le droit d'avoir une législation et une administration indépendantes. Les villes *autonomes* choisissaient leurs magistrats; elles ne dépendaient du gouverneur que pour les affaires majeures qui intéressaient l'état : *ea quæ imperii sunt*, comme : la sûreté et la tranquillité publiques, les dépenses extraordinaires pour l'ornement et l'embellissement de la cité, la construction des édifices publics, des temples, des aquéducs, des théâtres. Le sénat de la ville réglait les affaires de police et de justice, et administrait les deniers publics et les affaires ordinaires. L'autonomie que Rome, en devenant maîtresse d'un pays accordait à certaines villes, était pour elles un événement de la plus haute importance : l'année où elles l'obtenaient était considérée comme l'année de leur renaissance; elles en faisaient ordinairement l'ère d'où elles comptaient les années suivantes. Pour les *monnaies autonomes*, voy. Monnaies.

En philosophie morale, *autonomie* est l'indépendance d'une volonté qui ne reçoit de lois que d'elle-même, qui se gouverne et se détermine sans aucune impulsion d'agens extérieurs. En ce sens, elle est l'opposé de l'*hétéronomie*, qui est l'état d'une volonté conditionnée par des causes en dehors de la raison. Bien que l'homme soit soumis aux lois de la nature, il en est indépendant comme intelligence, et sous ce rapport il ne reconnaît que les lois de la raison et de la morale. P. G-y.

AUTOPSIE (de deux mots grecs ἀυτὸς, soi-même, et ὄψις, vision), expression vicieuse, mais généralement employée pour indiquer l'opération d'ouvrir un individu, afin de rechercher les causes soit morbides soit violentes de sa mort, le siége de la maladie qui l'a fait succomber, et les ravages qu'elle a causés. Cette définition a dû faire comprendre toute l'importance de cette opération qui intéresse en même temps et l'art de guérir et la médecine légale; aussi n'y peut-on procéder qu'autant qu'on a des connaissances suffisantes en anatomie et en prenant une foule de précautions. On avait voulu remplacer ce mot par celui de *nécroscopie*, expression plus juste, mais l'usage de celle d'*autopsie* a prévalu, surtout en la faisant suivre de l'adjectif *cadavérique*. A. L-d.

AUTORISATION. C'est l'acte par lequel certaines personnes ou certaines corporations sont rendues habiles à contracter ou à plaider. Les personnes qui ont besoin d'autorisation sont les femmes mariées, les mineurs, les tuteurs, les syndics; l'autorisation est nécessaire aussi aux communes et aux hospices. Les femmes sont tenues de rapporter celle de leur mari toutes les fois qu'elles veulent ester en justice, vendre, donner, hypothéquer, acquérir à titre gratuit ou onéreux; mais si le mari refuse d'autoriser sa femme, elle peut recourir au tribunal, qui donne ou refuse l'autorisation, après avoir entendu le mari. Il est peu de ma-

tières dans notre droit qui fassent naître des questions aussi graves et aussi diversement décidées par les jurisconsultes. Nous renvoyons pour ce sujet aux ouvrages spéciaux sur la matière, et notamment au bel article du *Répertoire* de Merlin. Les mineurs émancipés ont besoin de l'autorisation des conseils de famille pour emprunter, vendre, aliéner; les tuteurs en ont besoin pour une multitude de cas déterminés par la loi. Quant aux syndics, il faut qu'ils recourent à leurs compagnies ou à leurs communautés toutes les fois qu'il s'agit d'un acte excédant les bornes de la simple administration. Les communes et les hospices sont considérés comme étant en état de perpétuelle minorité et spécialement placés sous la surveillance de l'administration, notamment des conseils de préfecture et des préfets. Il est une autre espèce d'autorisation; c'est celle qui est requise en vertu de la constitution de l'an VIII pour intenter des poursuites contre les agens du gouvernement qui, dans l'exercice de leurs fonctions, se rendent coupables de crimes ou de délit. On pourrait soutenir, à juste titre, que cette entrave au pouvoir judiciaire a disparu par le seul fait des révolutions qui se sont succédées depuis l'an VIII; mais tous les gouvernemens ont profité de ce moyen d'action, et jusqu'ici l'on n'est parvenu à aucune modification à cet égard. Enfin, il faut l'*autorisation* de la Chambre des députés pour qu'un de ses membres puisse être jugé pendant le cours d'une session, sauf le cas de flagrant délit. P. G-Y.

AUTORITÉ. C'est, dans l'acception générale du mot, l'ascendant qu'un individu ou une réunion d'individus exerce sur d'autres individus; le pouvoir reconnu à cet individu, à cette réunion d'individus, par les autres, et l'exercice de ce pouvoir, soit pour exiger certaines actions, soit pour imposer telle opinion, telle croyance, plutôt que telle autre.

Les pères exercent sur leurs enfans une autorité *naturelle* (*voy.* FAMILLE); les magistrats sont revêtus par la loi d'une autorité qu'on nomme pour cette raison *légale*. A l'autorité naturelle attribuée à Dieu et aux chefs de famille, on oppose encore l'autorité *conventionnelle* (*voy.* SOUVERAINS) qui concerne les pouvoirs politiques. Dans une ville, ou dans un endroit moins considérable, on nomme *les autorités* les premiers magistrats et les principaux fonctionnaires.

Au moral, on dit que la raison, la vertu exercent *une grande autorité* sur les hommes; on dit d'un précepte, d'un exemple, d'un écrivain qu'il *fait autorité*. *Voy.* l'art. suivant. J. H. S.

AUTORITÉ (*philosophie et religion*). L'autorité, pour les philosophes, est l'accord unanime des hommes ou des savans dans la croyance ou dans l'enseignement de quelque vérité. On l'appelle aussi consentement universel, sens commun, raison générale. Elle exerce et doit exercer un puissant empire sur la raison de l'homme individuel, d'où lui vient le nom d'autorité, terme générique propre à exprimer toute sorte d'influence et de pouvoir que les hommes exercent les uns sur les autres (*voy.* l'article précédent). On n'a jamais contesté sérieusement que l'accord unanime de tous les hommes ou de tous les savans sur un point de doctrine n'exerçât une espèce de pouvoir sur l'individu, qui ne doit pas présumer en savoir plus que tous les autres ensemble, et qui, au contraire, se trouve nécessairement inférieur en se comparant à eux; ce qui le force à les regarder, sous ce rapport, comme un pouvoir dont il ne peut méconnaître l'influence ni l'étendue. Car si l'homme n'est pas fait pour l'erreur, il est bien difficile de croire que tous les hommes se trompent à la fois sur un même point, quoique chacun puisse se tromper en quelque chose; aussi Cicéron regardait-il le consentement de tous les peuples comme la voix de la nature qui devait nous servir de règle et de loi; et Sénèque ne pouvait fournir une meilleure preuve de l'existence de Dieu qu'en la puisant dans l'accord unanime de tous les hommes à la reconnaître. Les scolastiques ont aussi donné souvent, comme une démonstration de ce qu'ils enseignaient, l'accord unanime des hommes sur la même vérité; et la jurisprudence, dont les décisions tiennent lieu de loi, n'est pas fondée sur un autre principe que

l'accord unanime des magistrats dans l'application et l'interprétation des lois. Le père Buffier, jésuite, avait fait un traité du *Sens commun* pour démontrer la puissance de l'autorité et prouver que l'homme devait en faire la règle de ses jugemens individuels. Dans son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, M. de Lamennais a reproduit ce système et l'a exagéré, en soutenant que l'autorité, qu'il appelle la raison générale, est le seul *criterium* de vérité, le seul principe de certitude que l'homme possède, et que l'individu ne peut être certain de rien sans elle et autrement que par elle. Ce système, que la philosophie n'a pas jugé encore définitivement, perd tous les jours du crédit qu'il avait reçu du talent de l'auteur; et ses partisans, qui ont voulu en épuiser toutes les conséquences, ont contribué à le décrier encore davantage.

Les théologiens catholiques appellent *autorité* l'accord unanime des évêques, des saints pères et des docteurs dans l'enseignement d'une vérité qui concerne le dogme ou la morale du christianisme. Ils distinguent donc trois sortes d'autorités, dont ils font autant de *lieux théologiques* ou de principes de certitude et de vérité, sur lesquels ils appuient leur enseignement et leur foi. La première est l'autorité de l'église enseignante, c'est-à-dire des évêques réunis en concile ou dispersés; la seconde est celle des saints pères. Ils appellent ainsi les théologiens ou les écrivains qui ont traité de l'enseignement de la religion chrétienne jusqu'à saint Bernard, le dernier de tous; et enfin la troisième est l'autorité des docteurs, classe dans laquelle ils mettent les théologiens qui ont écrit depuis les saints pères sur les matières de religion, et les écoles de théologie qui l'enseignent. Ils reconnaissent l'autorité de l'église comme infaillible, en vertu des promesses divines et de l'assistance du Saint-Esprit, et reçoivent ses décisions avec le même respect que les vérités révélées dans l'Évangile. L'autorité des saints pères, qu'ils appellent aussi *tradition* (*voy.*), est pour eux une règle sûre de croyance en matière de foi et de mœurs, parce qu'ils regardent les écrits des saints pères comme renfermant la doctrine orale de Jésus-Christ et des apôtres, et comme l'explication de leur doctrine écrite dans les livres du Nouveau-Testament. L'autorité des théologiens ou des docteurs est pour eux ce qu'est l'autorité des savans, dans toute autre science, pour l'individu qui la cultive et l'étudie; elle est pour eux un principe de certitude purement philosophique et rationnel. Les protestans rejettent l'autorité de l'Église à laquelle ils contestent l'infaillibilité. A la place de cette autorité qui sert de règle aux catholiques pour l'explication de la foi et des livres qui la renferment, les protestans prennent pour règle de leurs croyances, indépendamment de l'Évangile et pour son interprétation, l'esprit privé et leurs inspirations particulières. Cette différence qui existe entre les catholiques, qui admettent l'autorité en matière de religion, et les protestans, qui la rejettent, donne la véritable raison de l'unité de la foi catholique et de la diversité des confessions protestantes. N-R.

AUTOUR (*astur*), oiseau de proie ressemblant à la buse, mais plus gros. Il a aussi de grands rapports avec l'épervier: comme lui, il a les ailes courtes, de sorte que quand elles sont pliées elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue. Sa tête, son cou et son dos sont bruns, sa poitrine et son ventre blancs et semés de petites lignes noires et ondoyantes. Par une singularité remarquable, ces lignes, perpendiculaires avant la première mue, deviennent ensuite horizontales. Ses pattes sont jaunes et ses ongles noirs. Son bec est recouvert, à sa base, d'une membrane de couleur jaune et verdâtre. Sa queue brune est traversée par trois ou quatre bandes noirâtres. L'autour a les jambes plus longues que la plupart des oiseaux avec lesquels on pourrait le confondre, le gerfaut entre autres. Cet oiseau, d'un naturel sanguinaire et carnassier, était employé autrefois dans la fauconnerie : il prend les souris, les petits oiseaux, et même les faisans et les perdrix. Il se trouve dans les montagnes de la Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey; il se rencontre même dans les forêts de la Bourgogne et aux environs de Paris; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France.

Ceux de Grèce étaient réputés les meilleurs de tous pour la fauconnerie.

On appelle aussi *autour* une espèce d'écorce que les épiciers tirent du Levant par Marseille, et qui est assez semblable à la cannelle, mais inodore; elle entre dans la composition du carmin. R-Y.

AUTRICHE. Il importe de bien distinguer l'*Autriche* proprement dite de la *Monarchie autrichienne:* la première est le berceau de l'empire, son centre, son noyau; la seconde embrasse, en outre, un grand nombre de provinces et d'états grands et petits, successivement acquis surtout par des mariages; états parmi lesquels on compte plusieurs royaumes auxquels nous aurons à donner des articles particuliers, même étendus. Ici nous nous occuperons d'abord de l'Autriche primitive, à laquelle nous rattacherons l'histoire de la maison dont elle forme le principal domaine; et ensuite de l'empire d'Autriche dans son ensemble, en renvoyant le lecteur, pour les détails, aux articles Bohême, Moravie, Tyrol, Illyrie, Dalmatie, Lombard-Vénitien (*royaume*), Hongrie, Transylvanie, Croatie, etc.

Autriche (*archiduché d'*). 1° *Géographie et statistique.* Le nom d'Autriche, en allemand *OEsterreich*, fut d'abord écrit *Ostarrichi*, et se trouve sous cette forme en tête de la *Paraphrasis Evangeliorum* d'Ottfried et dans un document de l'empereur Othon III, en date du 1er novembre 996. Il s'appliquait alors au pays *sous Ens* où est Vienne, et signifiait *orientale regnum*, parce qu'il était à l'est de la monarchie des Francs; depuis, on l'a traduit en latin par *Austria*, sans doute à cause de la ressemblance des deux noms dans la prononciation.

Aujourd'hui même le *pays sous Ens* forme la partie la plus importante de l'archiduché, qui à cette époque reculée n'était encore qu'un margraviat, qui devint ensuite un duché, et qui maintenant est désigné par le nom de *Basse-Autriche* (*Nieder-OEsterreich*). Le *pays au-dessus de l'Ens*, qui est à l'ouest de l'autre et qu'on appelle quelquefois, mais à tort, *Haute-Autriche*, nom qu'on réservait au Tyrol et au Salzbourg, y fut réuni plus tard. Les deux pays ont ensemble une étendue de 708 mille, carrés géographiques. Du temps de l'empire d'Allemagne ils appartenaient au *cercle d'Autriche* dans lequel étaient compris en outre la Stirie, la Carinthie, la Carniole, le Frioul, le Tyrol, Trente, Brixen, et quelquefois Salzbourg.

L'Autriche proprement dite ou la Basse-Autriche est bornée au nord par la Bohême et la Moravie, à l'est par la Hongrie, au sud par la Stirie et le Salzbourg, à l'ouest par la Bavière. C'est un pays montagneux: les Alpes-Noriques qui le traversent ont leurs principales cimes dans le pays *au-dessus de l'Ens*, et quelques-unes de celles-ci sont couvertes d'une neige éternelle. Ce sont le Grand-Glockner (11,982 pieds de haut), le Viehbachhorn (11,058 pieds), le Hochhorn (10,854 pieds); et dans le pays *sous Ens* l'OEtscher (6,060 pieds) et le Schneeberg (6,521 pieds). La forêt de Bohême est une autre chaîne qui se ramifie dans l'Autriche; et le Kahlenberg, ainsi que d'autres éminences voisines de Vienne, appartiennent aux monts Cétiques (*mons Cetius*). Le Danube, l'Ens, le Traun, le March ou la Morava, arrosent cette contrée; on peut ajouter à ces rivières divers lacs dont les plus considérables sont dans le pays *sous Ens*. Le climat est moins rude que le voisinage de montagnes si élevées ne le ferait supposer, et les produits du sol sont variés. L'agriculture, quoique très soignée, est d'un rapport médiocre, ainsi que l'éducation des bestiaux qui a lieu, surtout dans le pays au-dessus de l'Ens, à la manière suisse; mais le pays produit beaucoup de légumes et de fruits, du vin, du bois, des métaux précieux et autres, du sel, etc.; cependant il tire sa principale richesse du commerce, favorisé par plusieurs fleuves navigables, et de l'industrie dont les objets les plus essentiels sont le fer, le coton, la laine et la terre cuite. La population de l'archiduché s'élève à plus de 2,000,000 d'ames, dont 1,900,000 sont de la religion catholique et les autres réformés, luthériens ou grecs. Ils sont presque tous allemands, sauf quelques Slaves en petit nombre, et environ 1,600 Juifs. On y compte plus de 2,800 individus par mille carré; ce qui toute-

fois place ce pays au-dessous de la Bohême, de la Moravie, et surtout du royaume Lombard-Vénitien, pour la population relative.

Les deux principales divisions de l'archiduché en *pays sous Ens* et *au-dessus de l'Ens* nous sont déjà connues; on subdivise la première en 4, et la seconde en 5 *quartiers* (*viertel*); cependant Vienne n'appartient à aucune de ces subdivisions. Cette ville importante réclame de nous un article à part (*voy.* VIENNE); la seconde ville, qui est en même temps le chef-lieu du pays *au-dessus de l'Ens*, Linz, sur la rive droite du Danube, est d'une importance bien secondaire et ne compte que 18,000 habitans. C'est d'ailleurs une ville belle et agréablement située; les femmes de Linz sont renommées pour leur belle stature. Les châteaux impériaux de Schœnbrunn et de Laxenbourg, et Baden avec ses eaux minérales et sa situation pittoresque, seront décrits dans des articles particuliers. Il ne nous reste à nommer que la ville de Kloster-Neubourg, fameuse par sa riche abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin et par le château aujourd'hui détruit où la famille de Babenberg a eu son berceau; et Wienerisch-Neustadt, siége d'un évêché. Ens, au confluent de la rivière du même nom et du Danube, est une ville d'aucune importance.

L'Autriche est un pays d'états. Ses assemblées, formées de prélats, de seigneurs, de chevaliers et de députés des villes et bourgs, n'ont point d'attributions politiques, mais leur influence sur l'administration a été souvent décisive.

2° *Histoire de l'archiduché et de la maison d'Autriche.* Les Romains avaient subjugué les Noriques, peuple auquel le *Noricum* a dû son nom, et s'étaient avancés jusque sur le Danube, l'an 33 de notre ère. Au nord de ce fleuve, vers la Moravie et la Bohême, habitaient alors les Marcomans et les Quades; une partie de la Basse-Autriche et de la Stirie avec Vienne (*Vindobona*), municipe romain, appartenait à la Pannonie supérieure. Ces provinces, sillonnées dans tous les sens par les barbares, à l'époque de la migration des peuples, firent ensuite partie de l'empire des Huns; et pendant le v^e^ et le vi^e^ siècle, des Boïens, des Vandales, des Hérules, des Rugiens, des Goths, des Longobards et des Avares, s'en emparèrent successivement. Mais après le départ des Longobards pour le nord de l'Italie, l'Ens devint la limite entre la tribu allemande des Baïuvariens, qui possédait le pays au-dessus de l'Ens, et les Avares, qui, venus de l'Orient, s'étaient emparés du pays au-delà de cette rivière. En même temps (611) parurent sur la Mur, la Save et la Drave, les peuples vénèdes ou slavons. Lorsque Charlemagne eut mis fin au duché de Bavière, les Avares, jusques-là les alliés des Bavarois, passèrent l'Ens (788) et envahirent les comtés que les Francs venaient de créer dans ce pays; mais Charlemagne fit contre les Avares une guerre qui dura de 791 à 799 et qui se termina par l'anéantissement de ce peuple. Ses succès amenèrent la création d'un margraviat allemand ou franc, d'abord appelé *Avarie* et *Marche orientale*, mais qui ne tarda pas à recevoir ce nom d'*Ostarrichi* qui lui est resté.

Charlemagne envoya dans sa conquête des colons, pour la plupart Bavarois, et la fit gouverner, quant au temporel, par un margrave, et quant au spirituel, par l'archevêque de Salzbourg. Cependant Arnulphe, roi d'Allemagne, avait appelé au secours de l'Empire contre le puissant Zventebold, duc de Moravie, les Madjars connus alors sous le nom de Hongrois, peuple nomade que repoussaient, à la même époque, des bords de la mer Noire les Petchénègues, venus d'Orient à leur suite. Bientôt l'Autriche devint la proie des Hongrois, et elle ne fut réintégrée à l'Empire qu'après la bataille du Lech (955) gagnée par l'empereur Othon I^er^ aux environs d'Augsbourg.

Othon conféra d'abord le margraviat d'Autriche au comte Burkard qui l'avait secondé dans la lutte, et, après sa mort, en 982, à Léopold, comte de Babenberg. C'est dans la famille de ce dernier que le margraviat resta héréditaire, non toutefois suivant le droit de primogéniture, mais par les choix successifs que l'empereur fit des margraves dans cette maison. Léopold I^er^ établit sa résidence à Melk, et bientôt les guerres civiles en Hongrie et la part que l'empereur y prit

permirent au margrave Albert de porter la frontière de son état sur la Leitha, en 1045. Ernest I^er^, successeur d'Albert, se montra fidèle au jeune empereur Henri IV et le suivit dans son expédition contre les Saxons, dans laquelle il perdit la vie, en 1075. Léopold II, dit *le Beau*, prit, au contraire, parti contre l'empereur avec les mécontens, et quoique Henri lui laissât le margraviat qu'il était venu réduire à l'obéissance, Ernest se déclara pourtant contre lui, en faveur de l'anti-roi Hermann de Luxembourg. Léopold III, dit *le Saint*, porta aussi les armes contre l'empereur, en faveur de Henri V, son fils; mais ensuite il se réconcilia avec lui et épousa, par son entremise, la veuve de Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe. Ce mariage forma un lien étroit entre la maison d'Autriche et celle de Hohenstaufen. Léopold attacha un grand prix à cette alliance, au point qu'il refusa même la couronne impériale qui lui fut offerte par quelques états et sur laquelle son parent Frédéric de Hohenstaufen formait des prétentions.

Dès l'année 1096, il est question, dans des diplômes, d'assemblées d'états de l'Autriche. Après la mise au ban de Henri-le-Fier, duc de Bavière et de Saxe, le margrave Léopold V obtint, en 1138, de l'empereur Conrad, le duché de Bavière; mais son fils, le margrave Henri II, surnommé *Ia-so-mir-gott*, le rétrocéda, en 1156, dans Ratisbonne, à Henri-le-Lion, et reçut en compensation la Marche d'Autriche au-dessous de l'Ens, qui fut réunie à celle qui est au-dessus de cette rivière. Frédéric I^er^ convertit en même temps ce pays en un duché auquel il accorda d'importans priviléges. Alors le duc Henri transféra à Vienne la résidence qui jusque là avait été au château de Kahlenberg. Son fils, le duc Léopold VI, fut investi (1192) par l'empereur Henri VI du duché de Stirie que l'empereur Othon I^er^ avait pris aux Hongrois en 955. Ce fut ce Léopold qui, outragé par Richard-Cœur-de-Lion au siége de Ptolémaïs, le fit saisir à son retour et le retint prisonnier jusqu'à ce que Henri VI eût payé pour lui une forte rançon. Léopold VII, dit *le Glorieux*, agrandit Vienne de la Neustadt, et fit construire le palais connu sous le nom du Vieux-Château (*alte Burg*), et dans lequel réside encore aujourd'hui la famille régnante. Léopold VII fonda aussi l'hôpital de la Sainte-Croix, à Vienne, et accorda à cette ville, qui avait reçu en 1198 une organisation municipale, le droit d'étape et un prêt de 30,000 marcs d'argent pour encourager son commerce. Il acheta, en 1229, de l'évêché de Freisingen une partie de la Carniole, pour la somme de 1650 marcs, et laissa son pays dans un état florissant au plus jeune de ses trois fils, Frédéric II, dit *le Vaillant*. Ce prince fut élu duc de Carniole par les états de cette contrée, et il accepta aussi le titre de roi de Hongrie qui lui fut déféré par quelques magnats mécontens. Mais pour soutenir toutes ces prétentions et ses hostilités contre l'empereur Frédéric II, il opprima ses sujets d'Autriche dont le mécontentement ne tarda pas à éclater. Le duc fut mis au ban de l'empire en 1236, Othon, duc de Bavière s'empara du pays au-dessus de l'Ens jusqu'à Linz; le reste du territoire fut donné à un margrave, et Vienne devint une ville libre impériale. Mais à force de négociations et d'habileté, Frédéric recouvra pourtant la plus grande partie de ses états : l'empereur, qui, à cette époque, faisait la guerre en Italie et se trouvait dans une position fâcheuse, lui rendit à Vérone ses anciens droits (1245). Les priviléges accordés à Vienne furent annulés. Le duc Frédéric, illustré par une victoire remportée sur les Tatars contre lesquels il avait marché au secours des Hongrois, était même sur le point d'obtenir le titre de roi d'Autriche et de Stirie, lorsqu'il fut tué à la bataille de la Leitha, le 15 juillet 1246, en combattant contre le roi de Hongrie, Bela IV. Avec ce prince s'éteignit la ligne masculine de la maison de Babenberg. Le temps qui s'est écoulé de 1246 à 1282 s'appelle l'*interrègne autrichien*. Comme Frédéric n'avait désigné personne pour lui succéder, des prétendans se présentèrent de toutes parts, et l'*interrègne* fut plus malheureux encore pour l'Autriche que ne l'avait été le règne agité de ce prince passionné pour la guerre. L'empereur Frédéric II déclara vacans les fiefs d'Au-

triche et de Stirie, quoiqu'ils fussent héréditaires dans la ligne féminine comme dans les mâles; il envoya à Vienne un commissaire impérial, et cette ville obtint de nouveau les priviléges d'une ville impériale. Mais Marguerite, sœur du dernier duc, et sa nièce Gertrude, excitées par le pape Innocent IV, firent valoir leurs prétentions sur cet héritage. Le mari de Gertrude, le margrave Hermann de Bade, commissaire impérial, soutenu par le pape et par un parti puissant, s'empara de Vienne et de plusieurs autres villes de l'Autriche; mais sans pouvoir se rendre maître aussi de la Stirie.

Hermann mourut en 1250, lorsque son fils Frédéric, décapité depuis (1268) à Naples avec Conradin de Souabe, n'avait encore qu'un an. Le pays était déchiré par des factions, et l'empereur Conrad IV occupé ailleurs. Après de longues hésitations les états du duché élurent Ottokar, prince royal de Bohême, qui, pour mieux s'assurer cette nouvelle possession, épousa la sœur du dernier duc, Marguerite, veuve de l'empereur Henri VI. Ottokar perdit bientôt une partie de la Stirie qui pourtant lui fut restituée ensuite; il s'aliéna par sa hauteur les états d'Autriche, et refusa de reconnaître Rodolphe de Habsbourg comme roi d'Allemagne : il fut mis au ban de l'empire et se vit forcé, après une guerre malheureuse, de céder à ce prince, en 1276, toutes ses possessions autrichiennes; puis ayant voulu les reconquérir, il fut tué dans la bataille du Marchfeld, à quelques lieues de Vienne, le 26 août 1278, et, pour conserver ses pays héréditaires, Venceslas, son fils, fut obligé de renoncer à toute prétention sur l'Autriche. L'empereur Rodolphe, après être resté trois années à Vienne, nomma, en 1282, ses fils Albert et Rodolphe ses lieutenans, et dès qu'il eut obtenu le consentement des électeurs de Saxe et de Brandebourg, celui des trois électeurs ecclésiastiques et des comtes palatins du Rhin, il conféra à ses deux fils l'investiture (27 déc. 1282) des duchés d'Autriche, de Stirie et de Carinthie. Un partage semblait inévitable, car l'humeur altière d'Albert n'aurait pas souffert de contrôle; heureusement son frère Rodolphe renonça à l'exercice de ses droits, et, restant seul maître du duché, Albert (*voy.* son art.) devint la tige de la maison d'Habsbourg (*voy.*) qui règne encore, par les femmes, en Autriche.

La Carinthie fut cédée au comte Meinhard de Tyrol, beau-père d'Albert; mais Vienne renonça à ses droits de ville impériale et redevint la résidence du souverain. Le règne d'Albert fut agité : son avidité l'engagea dans des guerres avec la Bavière, le Salzbourg et la Hongrie, et il eut à réprimer le soulèvement de ses états dont il méconnaissait les droits. Sa victoire sur Adolphe de Nassau, en 1298, lui valut la couronne d'Allemagne; mais cet avantage ne suffit pas à son orgueil. Toujours occupé de l'agrandissement de sa maison et prompt à se saisir avec énergie et avec une grande habileté de toutes les occasions qui le favorisaient, il fit peser sur l'Autriche des charges considérables par les nouvelles campagnes qu'il fit en Bohême, en Hongrie, et contre différens princes d'Allemagne. Lorsque plus tard il voulut soumettre les Suisses révoltés contre ses avoyers, il fut assassiné à Rheinfelden (1er mai 1308) par son neveu Jean de Souabe, dont il avait détenu l'héritage. Les biens de ce dernier échurent aux cinq fils d'Albert, Frédéric dit *le Beau*, Léopold, Henri, Albert et Othon. Mais pour recouvrer les fiefs paternels qui, en 1308, avaient déjà une étendue de 1254 milles carrés, ces princes se virent obligés d'en acheter l'investiture à l'empereur Henri VII, moyennant 20,000 marcs d'argent. Les efforts que fit alors l'Autriche pour reconquérir les villes forestières de l'Helvétie échouèrent contre la valeur des Suisses, dans la bataille de Morgarten en 1315; et Frédéric I^{er}, élu en 1314 roi d'Allemagne, par quelques-uns des électeurs, fut vaincu, en 1322, à Muhldorf, par l'empereur Louis de Bavière, et détenu pendant 30 mois au château de Trausnitz. L'empereur ne lui rendit la liberté qu'à de dures conditions; aussi le duc Léopold continua-t-il la guerre au nom de sa maison, et Frédéric se reconstitua prisonnier à Munich. Touché d'une telle fidélité à la foi jurée, Louis conclut avec lui un accommodement, en vertu duquel ils devaient en

commun gouverner l'empire; mais cette stipulation, faite sans l'assentiment des électeurs, n'eut pas de suite. Après la mort de Léopold et de Frédéric, Albert et Othon, leurs frères, se réconcilièrent avec l'empereur Louis. Celui-ci les investit, en 1335, après la mort de leur cousin Henri, margrave du Tyrol et duc de Carinthie, de ces deux fiefs (mai 1335); mais plus tard ils cédèrent le Tyrol au roi Jean de Bohême pour son fils qui épousait la fille du dernier margrave. Albert II, surnommé *le Sage*, resté seul héritier des possessions de sa famille augmentées, en 1324, par de nouvelles acquisitions en Suisse et en Alsace, réunit tous les pays autrichiens. Parmi les quatre fils d'Albert II, Rodolphe, dit *le Spirituel*, se distingua par l'achèvement de l'église de Saint-Étienne de Vienne, par la fondation d'un collége et de l'université de la même ville, en 1365. Ce prince étant mort sans enfans, et Frédéric, son frère cadet, l'ayant bientôt suivi, en 1379, les deux autres frères partagèrent leurs états, de manière que l'Autriche échut à Albert III, et la Stirie, la Carinthie, les possessions en Souabe et en Suisse, à Léopold III, dit *le Pieux*, qui fit en outre l'acquisition du Tyrol, en 1366.

A la mort d'Albert III, son fils unique se trouvait en Palestine; à son retour en Europe, Albert IV voulut se venger de Procope, margrave de la Moravie, qui avait exercé des hostilités contre lui; mais il mourut empoisonné dans les environs de Znaym, en 1404. Albert V, son fils, lui succéda en bas âge, et sa minorité donna lieu à des querelles dont les États profitèrent pour s'assurer de nouveaux droits. Déclaré majeur par eux à l'âge de 15 ans, Albert choisit d'excellens conseillers pour guider son inexpérience, et régna avec sagesse. Le bien-être dont l'Autriche jouit sous lui porta sur Albert l'attention de ses voisins, et l'empereur Sigismond rechercha son amitié. Albert entra en alliance avec lui en épousant, en 1422, sa fille Élisabeth, qui lui apporta en dot la Moravie et la perspective de posséder un jour les trônes de Hongrie et de Bohême. A la mort de son beau-père il fut, en effet, élu roi de Hongrie, et en 1438 empereur d'Allemagne. Cet excellent prince (*voy.* Albert II) mourut en 1439, et son fils posthume Vladislas (1457) ne lui ayant pas survécu long-temps, la branche d'Autriche-Autriche s'éteignit, et ses possessions échurent à celle d'Autriche-Stirie. Depuis cette époque la dignité d'empereur d'Allemagne est restée sans interruption dans la maison d'Autriche; mais cette maison reperdit momentanément la Hongrie et la Bohême; et les domaines de la maison de Habsbourg, en Suisse, lui échappèrent aussi par suite des sanglans démêlés de Frédéric avec les Suisses. Ce prince, devenu l'empereur Frédéric III, suivit une politique tout-à-fait assortie à l'intérêt particulier de sa maison, et profita, pour agrandir celle-ci, de la puissance qu'il tenait du sceptre impérial. En 1453 il conféra à perpétuité le titre *archiducal* qu'avaient déjà pris quelques ducs, à tous les princes de la maison (*voy.* Archiduc). Ce fut un souverain savant, mais irrésolu et incapable; sous lui les Turcs envahirent ses états, et Matthias Corvinus, roi de Hongrie, en fit un instant la conquête. Cependant ce fut Frédéric III qui prépara la grandeur future de la maison d'Autriche, en faisant épouser à son fils Maximilien Marie, fille et héritière de Charles-le-Téméraire, mort en 1476. Ce fils était aussi actif et entreprenant que son père l'était peu. Devenu empereur d'Allemagne après la mort de Frédéric III, en 1493, il céda à son fils Philippe le gouvernement des Pays-Bas; mais il étendit les limites de ses états héréditaires en y réunissant tout le Tyrol, les comtés de Gœrz et de Gradisca, et plusieurs parties du territoire bavarois; il acquit aussi de nouveaux droits sur la Hongrie et la Bohême. Sous l'empereur Maximilien (*voy.* ce nom et Allemagne) la cour de Vienne devint le siége des arts et des sciences en Allemagne. Le mariage de son fils Philippe avec Jeanne, héritière de Castille et d'Aragon, fit monter la maison d'Habsbourg au trône d'Espagne et des Indes. Quoique Maximilien eût beaucoup de guerres à soutenir contre les Turcs et les Suisses, en Hongrie et en Allemagne, il ne négligea pas cependant les affaires de son archiduché; il en

améliora l'administration et y fit rendre la justice suivant des formes plus convenables. A sa mort, en 1519, le sceptre d'Allemagne manqua d'échapper à sa famille; cependant, en 1521, Charles-Quint fut élu empereur. Ce petit-fils de Maximilien, fils aîné de Philippe, céda, par les traités de Worms et de Gand (28 avril 1521 et 7 mai 1540), tous ses états héréditaires d'Allemagne à son frère Ferdinand; et dès ce moment l'histoire d'Autriche n'a plus à s'occuper de lui (*voy.* ALLEMAGNE et CHARLES-QUINT); mais il conserva les provinces des Pays-Bas dont il porta le nombre à 17, et confirma leur incorporation à l'empire d'Allemagne sous le nom de cercle de Bourgogne, déjà résolue par son grand-père. A partir de 1526 l'Autriche prit rang parmi les grandes monarchies européennes.

Ferdinand I^er^, petit-fils de Maximilien, régna de 1521 à 1564. Sous lui, et malgré sa résistance, les doctrines nouvelles prêchées par Luther et ses adhérens se répandirent en Autriche. Les archiducs prirent parti contre la réforme et finirent par l'extirper de leurs états; mais par-là aussi ils donnèrent naissance à une opposition qui ne tarda pas à s'organiser contre eux en Allemagne.

En 1526 Louis, roi de Hongrie et de Bohême, et qui possédait en outre la Moravie, la Silésie et la Lusace, périt à la bataille de Mohacz, sans laisser d'enfans de son mariage avec Marie, sœur de Ferdinand. Ce mariage n'avait pas suffi à Maximilien pour assurer dans l'avenir l'union entre l'archiduché et les royaumes voisins : il avait encore fait épouser à Ferdinand Anne, fille de Vladislas et sœur de Louis, et il fut stipulé qu'au cas où ce dernier mourrait sans enfans la succession devait échoir à Ferdinand. Ainsi à la mort du roi de Hongrie et de Bohême, ce dernier pays reconnut sur-le-champ Ferdinand pour son roi. En Hongrie, il eut d'abord à lutter contre l'opposition des magnats et contre le voïvode de Transylvanie, Jean de Zapolya (*voy.* HONGRIE), avant de pouvoir se faire couronner (1527). Zapolya eut recours au sulthan Soliman II : celui-ci reprit aussitôt les armes, rentra en Hongrie, et arriva, en 1529, jusque sous les murs de Vienne. Les sages mesures du comte de Salm sauvèrent cette ville, et l'armée impériale força Soliman à la retraite. Par une convention faite en 1535, il fut stipulé que Jean de Zapolya conserverait la moitié de la Hongrie et le titre de roi, mais que ses héritiers n'auraient que la Transylvanie. Néanmoins de nouveaux troubles éclatèrent à la mort du prince transylvain, et Soliman intervint de nouveau. Pour se maintenir dans la possession de la Hongrie inférieure, Ferdinand consentit à payer au sulthan un tribut annuel de 30,000 ducats (1562). Le landgrave, Philippe de Hesse, profita des embarras de cette guerre pour rétablir, avec l'aide de la France, dans la possession du Wurtemberg, le duc Ulric que les états de Souabe en avaient dépouillé en faveur de Charles-Quint. Ferdinand fut obligé de céder le duché, avec cette réserve seulement qu'il formerait un arrière-fief de l'Autriche et lui reviendrait après l'extinction de la ligne masculine de Wurtemberg. Malgré ces pertes, les possessions de la branche allemande de la maison d'Autriche s'élevaient déjà à 5,402 milles carrés. Ferdinand obtint, en 1556, la couronne impériale, lorsque son frère Charles quitta le sceptre pour le froc. Quoiqu'il fût un antagoniste vigoureux de la réforme, ce prince ne manquait pas de lumières; il fit rédiger un catéchisme catholique, accorda aux Autrichiens l'usage du calice dans la Sainte-Cène, chercha à faire abolir par le concile de Trente le célibat des prêtres et à faire adopter la communion sous les deux espèces. Il mourut le 25 juillet 1564, laissant trois fils et dix filles. Conformément aux dispositions qu'il avait faites, ses états furent partagés entre ses fils, de manière que l'aîné, Maximilien II, depuis empereur, obtint l'Autriche, la Hongrie et la Bohême; le puîné, Ferdinand, le Tyrol et les provinces souabes qu'on appelait alors la *Haute-Autriche;* et le cadet, Charles, la Stirie et ses dépendances. Cependant les suites de ce partage ne subsistèrent pas longtemps. L'empereur Maximilien II, prince aimable, bon et tolérant, fut plus heureux en Hongrie que son père. La mort

de Soliman, en 1566, le délivra d'un formidable ennemi. En 1572 il fit couronner son fils aîné, Rodolphe, roi de Hongrie ; bientôt après il fut aussi proclamé roi de Bohême et élu roi de Rome. En revanche Maximilien échoua dans ses tentatives pour réunir la Pologne à l'Autriche, et celles de son fils Maximilien, après la mort d'Étienne Bathori (1587), ne furent pas plus heureuses. Maximilien II mourut en 1576, laissant cinq fils dont l'aîné devint empereur sous le nom de Rodolphe II. Ce prince, opiniâtrément attaché à la foi antique et aux usages féodaux, fut faible comme souverain, abandonna le gouvernement à ses ministres, et se laissa gouverner par les jésuites. Leur intolérance le porta à des persécutions acharnées contre les protestans, et par-là il s'aliéna le cœur de ses sujets et donna lieu à d'énergiques protestations en Autriche et en Hongrie. La guerre qu'il fit à la Porte et à la Transylvanie fut peu glorieuse pour lui ; les protestans le forcèrent à rendre la célèbre Lettre de Majesté. Enfin il se vit obligé de céder à son frère Matthias, qu'il n'aimait pas, la Hongrie en 1608, la Bohême en 1614, et même les pays héréditaires d'Autriche. Les intérêts de la maison étant lésés par la conduite de Rodolphe, Matthias en avait été déclaré chef par les princes qui appartenaient à cette maison ; mais pour se soutenir contre son frère, Matthias dut accorder aux états de Bohême et de Hongrie de grandes prérogatives. Rodolphe II l'avait déshérité ; cependant cet empereur étant mort sans enfans, en 1611, Matthias n'en devint pas moins son successeur, non-seulement dans les états héréditaires de la maison d'Autriche, mais encore au trône impérial. Il ne répondit pas à l'attente qu'on avait eue de lui, et son règne ne fut pas moins agité que celui de Rodolphe ; cependant il conclut une paix de 20 ans avec les Turcs. La Bohême avait pris les armes pour la cause de la liberté religieuse, lorsque Matthias mourut, en 1619. Les Bohêmes refusèrent de reconnaître son successeur, Ferdinand, de la branche d'Autriche-Stirie et digne élève des jésuites. Les protestans étaient alors en majorité parmi les états de l'archiduché ; ils furent forcés à la soumission, et le fougueux Ferdinand interdit à tous ses sujets l'exercice du nouveau culte. Mais il paya cher son intolérance et ses persécutions : son armée fut battue même en Autriche ; la Hongrie se souleva et donna sa couronne à Bethlen Gabor (*voy.*), prince de Transylvanie ; les pays de la Haute-Autriche se révoltèrent ; le comte Thurn arriva avec les Bohêmes exaspérés jusque sous les murs de Vienne, et l'électeur palatin Frédéric V, chef de la ligue de Smalkalden, fut élu roi. Cependant Ferdinand qui venait (1619) d'obtenir la couronne impériale fit face à tous ces dangers, ses ennemis furent vaincus à l'aide de la ligue catholique et des troupes espagnoles. Frédéric V fut battu à Prague en 1620 et la Bohême soumise ; Bethlen Gabor renonça à la couronne de Hongrie moyennant cession de quelques districts. Alors le zèle de l'empereur en faveur de la foi catholique ne connut plus de bornes : non content de déraciner le protestantisme en Bohême et en Autriche, il établit un *tribunal de réforme*, c'est-à-dire d'inquisition, et annula la *lettre de majesté*. Des milliers de ses sujets émigrèrent ; les provinces se dépeuplèrent. Ferdinand III, fils aîné de Ferdinand II (1637-1657), fut plus tolérant que son père et plus paisible, quoiqu'il se montrât habile dans le commandement des armées. C'est sous lui que fut conclu le traité de Westphalie qui mit fin aux longues guerres de religion : l'Autriche y perdit l'Alsace qu'elle céda à la France. Élevé par les jésuites, son fils Léopold I^er^ (1657-1705) ne fut pas moins intolérant que son grand-père ; il irrita les Hongrois par sa sévérité et son fanatisme. Le comte Tœkely implora le secours des Turcs, et Kara-Mustapha assiégea, en 1683, Vienne qui, sur le point de se rendre, fut délivrée par Jean Sobieski, roi de Pologne, et par les troupes allemandes. Plus tard, les victoires des impériaux firent rentrer toute la Hongrie dans l'obéissance. Léopold érigea ce pays en royaume héréditaire (1687) et y réunit la Transylvanie, qui néanmoins resta sous la domination d'un prince souverain. La Porte, vaincue par le prince Eugène, rendit à la Hongrie, lors de la paix de Carlowitz (1699), le pays situé entre

le Danube et la Theiss. C'est sous Léopold I^er^ qu'éclata la guerre de la succession d'Espagne : la dynastie autrichienne qui régnait à Madrid venait de s'éteindre par la mort de Charles II. Le dessein qu'eut Léopold d'assurer à son deuxième fils cette succession, à laquelle il avait des droits, échoua contre la politique adroite de la France qui, après avoir réussi à faire instituer par Charles II le petit-fils de Louis XIV, héritier de son trône, prit fait et cause pour lui afin de l'y maintenir. Pendant la durée de cette guerre, souvent heureuse pour l'Autriche sur laquelle rejaillit une partie de la gloire du prince Eugène, mais qui lui imposa aussi de cruels sacrifices, Léopold mourut le 5 mai 1705. Son fils aîné qui lui succéda, l'empereur Joseph I^er^, prince très éclairé, continua cette guerre avec succès. Sous son règne paternel et sage l'Autriche aurait rétabli ses forces et guéri ses blessures; mais il mourut en 1711, sans laisser d'enfans. Aussitôt son frère Charles, destiné au trône de l'Espagne, revint de Barcelonne pour prendre le gouvernement de ses états héréditaires. A toutes les couronnes qu'il portait alors il aurait été dangereux pour la paix de l'Europe de le laisser réunir encore celle d'Espagne, que les alliés avaient voulu lui conquérir: aussi l'Angleterre et la Hollande ralentirent leurs efforts, et Charles fut obligé d'accéder, par les traités de Rastadt et de Bade (1714), à la paix conclue à Utrecht. Cependant ces mêmes traités agrandirent encore l'Autriche en détachant, en sa faveur, de l'héritage de Charles II, les Pays-Bas, le Milanez, Mantoue, Naples et la Sardaigne.

Ainsi, par une adroite politique et surtout par des mariages habilement ménagés, l'Autriche, d'ailleurs en possession du titre impérial, était devenue le plus puissant état de l'Europe : cet état comprenait l'archiduché, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, Gœrtz, Gradiska, le Tyrol, le Brisgau, le royaume de Bohême avec la Moravie et la Silésie, celui de Hongrie avec la Transylvanie, l'Esclavonie et la Sirmie, les Pays-Bas ci-devant espagnols, le royaume de Naples (sans la Sicile contre laquelle fut échangée en 1720 la Sardaigne), et le Milanez. Elle avait dès lors une étendue d'environ 10,000 milles carrés géographiques et 29 millions d'habitans; ses revenus s'élevaient de 13 à 14 millions de florins, et son armée comptait 130,000 hommes. Mais cette excessive puissance fut bientôt affaiblie par de nouvelles guerres avec l'Espagne et la France, et en Allemagne.

Charles VI n'avait que des filles : son plus ardent désir fut de leur assurer la succession de préférence aux filles de Joseph I^er^ ; pour cela un changement dans les lois fondamentales devint nécessaire, et il avait besoin d'obtenir l'assentiment des grandes puissances. L'Espagne accorda son suffrage à la *pragmatique-sanction* moyennant la cession à l'infant don Carlos de Naples et de la Sicile; le roi de Sardaigne moyennant une partie du Milanez. En attendant, Charles toujours en guerre, ne fut pas heureux dans celle qu'il soutint contre les Turcs : la paix de Belgrade enleva à l'Autriche une partie des fruits des victoires du prince Eugène; elle céda à la Porte Belgrade, la Servie, la partie autrichienne de la Valachie, Orsova et la Bosnie. Mais il importait à Charles VI de mettre ses frontières à couvert du côté de l'orient; à la veille d'une guerre que devait faire éclater, sur les frontières de l'ouest, cette pragmatique-sanction établie de 1713 à 1719, et que successivement toutes les puissances européennes avaient reconnue.

Lorsque la ligne masculine de la maison de Habsbourg-Autriche fut éteinte par la mort de Charles VI (20 octobre 1740), Marie-Thérèse, qui avait épousé le duc François-Étienne de Lorraine, recueillit la succession. Les faits de ce règne mémorable seront exposés avec détail aux articles MARIE-THÉRÈSE et SUCCESSION D'AUTRICHE, et en d'autres endroits de cet ouvrage; il suffira ici d'en donner un aperçu sommaire. De tous côtés on se déclara contre la fille de Charles VI; l'Angleterre seule prit son parti dans la guerre qui ne tarda pas à éclater. Le roi de Prusse, Frédéric II, envahit la Silésie; l'électeur de Bavière fut couronné à Linz et à Prague, et élu empereur sous le nom de Charles VII. Les Hongrois seuls n'abandonnèrent pas leur belle et héroï-

que reine, dont les efforts pour défendre ses droits furent couronnés d'un plein succès. Cependant, à la paix de Breslau, elle fut obligée de céder à la Prusse la Silésie et le comté de Glatz, à l'exception seulement de Teschen, Jægerndorf et Troppau. Frédéric II recommença la guerre en portant secours à Charles VII; mais celui-ci mourut en 1745, et l'époux de Marie-Thérèse fut élu à sa place sous le nom de François I^er^; il avait aussi été proclamé co-régent de Marie-Thérèse dans les états héréditaires. La paix de 1745 leur enleva définitivement la Silésie, et ils furent obligés encore de céder, à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, à l'infant Philippe d'Espagne, et de nouvelles parties du Milanez à la Sardaigne. Dans les années de paix qui suivirent ces traités, Marie-Thérèse s'appliqua, avec sagesse et constance, à remettre l'ordre dans ses finances, à améliorer l'administration, et à créer une armée formidable; alors, sentant sa force, elle voulut recouvrer la Silésie, et s'allia avec la France, la Russie, la Saxe et la Suède. Mais sept nouvelles années de guerre n'aboutirent qu'à consacrer les changemens opérés en vertu des traités précédens, et l'Autriche se trouva avoir fait inutilement d'énormes sacrifices en hommes et en argent. C'est à cette époque qu'elle eut, pour la première fois, recours à un papier-monnaie appelé *obligations d'état*, pour l'émission duquel l'empereur François créa une banque. Après la mort de ce prince, en 1765, son fils aîné, Joseph II, devint empereur d'Allemagne et co-régent de sa mère dans les états héréditaires; mais sans autre influence que celle que lui donnait le commandement de l'armée. Dans la crainte que la ligne masculine de sa maison ne s'éteignît de nouveau, Marie-Thérèse forma des établissemens à deux lignes collatérales : c'est là l'origine de la maison de Toscane, dont son deuxième fils, Pierre Léopold, devint le chef, et de la nouvelle maison d'Este, fondée par l'archiduc Ferdinand.

L'acquisition de la Galicie et de la Lodomérie, lors du premier partage de la Pologne (1772), et celle de la Bukovine, que lui céda la Porte, en 1777, dédommagèrent amplement la maison d'Autriche des sacrifices qu'elle venait de faire en faveur de ses cadets. Le partage de la Pologne sera apprécié ailleurs; mais il ne fut point un titre de gloire pour Marie-Thérèse : la politique autrichienne l'avait préparé de loin par ses continuelles interventions dans les élections et dans les autres affaires d'état de la république. L'Autriche obtint encore différens districts, de manière qu'à la mort de l'impératrice (28 nov. 1780), l'Autriche comprenait 10,070 milles carrés; elle avait perdu 772 milles carrés et en avait gagné 1,618. Sa population était de 24 millions d'habitans; mais la dette publique s'était accrue jusqu'à 160 millions de florins. L'Autriche était ainsi un état du premier ordre, colossal, formidable, arrondi; aussi, malgré les ravages de guerres longues et sanglantes, le peuple fut-il attaché d'enthousiasme à sa souveraine. Cette grande princesse signala d'ailleurs son règne par d'excellentes institutions et surtout par les soins éclairés qu'elle donna à l'agriculture, au commerce, à l'éducation populaire, au haut enseignement, à la religion, aux sciences et aux arts. La prudence et l'énergie avec lesquelles le prince de Kaunitz (*voy.*) dirigeait les affaires étrangères ne se démentaient pas même dans les relations avec la cour pontificale; aussi beaucoup d'abus introduits par le clergé furent-ils abolis. Le successeur de Marie-Thérèse, Joseph II, était encore plus exempt de préjugés : il déploya une activité infatigable à opérer les réformes réclamées par les progrès des peuples dans la civilisation; mais il agit souvent avec trop de promptitude ou de violence. Le règne de ce souverain philosophe est un des plus mémorables des temps modernes et mérite d'être examiné en particulier avec le plus grand soin. (*Voy.* Joseph II.) Déjà comme co-régent, il avait introduit de grandes économies dans l'administration de la cour, ainsi que dans les pensions et les salaires; mais ce ne fut qu'après la mort de sa mère (1780) que se déroulèrent tous ses vastes projets. La censure fut réformée, les protestans obtinrent des priviléges et les droits de ci-

toyens, les Juifs furent traités avec beaucoup de tolérance, 900 couvens et autres établissemens ecclésiastiques furent supprimés, l'instruction publique reçut d'importantes améliorations, les droits féodaux furent réduits, le servage, la peine de mort et les justices seigneuriales abolis; la justice fut organisée sur un nouveau pied, un code de lois préparé, une procédure nouvelle introduite. L'ordonnance sur les douanes, de 1788, complète le système que Marie-Thérèse avait adopté pour protéger les productions du sol et l'industrie contre la concurrence étrangère; et dès ce moment les manufactures indigènes commencèrent à prospérer. Cependant l'ardeur réformatrice de Joseph lui attira la haine de tous les ennemis des lumières. Ce bon prince fut contrarié dans tous ses plans, sans doute prématurés et mis en œuvre avec trop de précipitation. Les Hongrois, attachés à leurs priviléges féodaux, témoignèrent du mécontentement; une rébellion éclata dans la Transylvanie; les Hollandais s'indignèrent de devoir ouvrir l'Escaut aux bâtimens autrichiens, et les Pays-Bas se révoltèrent. Ce fut sans doute ce dernier événement qui suggéra à Joseph le projet de les échanger, sous le titre de royaume d'Austrasie, contre l'électorat de Bavière, projet dont l'exécution échoua contre la fermeté du duc de Deux-Ponts et contre la fédération des princes allemands (*Fürstenbund*) organisée à l'instigation de Frédéric II. Joseph ne fut pas plus heureux dans la guerre de 1788 contre la Porte. Les fatigues des campagnes, le chagrin de voir ses projets avorter, et la douleur que lui causèrent les troubles qui éclatèrent dans ses pays héréditaires, hâtèrent sa mort, qui arriva le 20 février 1790.

Le frère de Joseph II, Léopold II, depuis 1765 duc de Toscane, lui succéda dans les circonstances les plus difficiles. Ce prince pacifique, qui sut céder et résister à propos, parvint à apaiser les Hongrois et à se concilier leur attachement. Une convention conclue avec la Prusse à Reichenbach et le traité de Szistowa lui procurèrent la paix avec la Porte, et la révolte des Pays-Bas fut peu à peu réprimée, bien que plus difficilement. Tout en favorisant les réformes, Léopold retira quelques-unes des ordonnances inopportunes de son frère, et chercha à calmer les esprits encore exaspérés. Le sort qu'avaient éprouvé, en France, sa sœur Marie-Antoinette et son époux Louis XVI, le détermina à contracter une alliance avec la Prusse (*voy.* PILLNITZ); mais il mourut (1er mars 1792) avant que la guerre éclatât, et il eut pour successeur son fils François II. Ayant même que celui-ci fût élu empereur d'Allemagne (14 juillet 1792), la France lui déclara la guerre en sa qualité de roi de Hongrie et de Bohême (*voy. Guerres de la* RÉVOLUTION), et tout ce règne fut jusqu'en 1815 une suite presque non interrompue de guerres souvent heureuses, plus souvent malheureuses, et d'autant plus pénibles pour l'Autriche que le fardeau d'une dette de 1220 millions de florins écrasait le pays épuisé. La première coalition fut bientôt dissoute, et l'Angleterre, la Russie et l'Autriche restèrent seules alliées contre la France jusqu'à la paix de Campo-Formio (7 octobre 1797). Si alors l'Autriche perdit la Lombardie et les Pays-Bas, elle en fut dédommagée par l'acquisition de la plus grande partie du territoire vénitien. Deux ans auparavant (1795), lors du troisième partage de la Pologne, elle s'était agrandie de la Galicie occidentale. François II s'allia avec la Russie, et recommença, dès 1799, la guerre contre la France qui essuya long-temps de cruels revers; mais enfin Bonaparte força l'Autriche à conclure la paix de Lunéville (9 févr. 1801). Par ce traité, que François signa sans la participation de l'Angleterre, au nom de l'Autriche et de l'Empire, le grand duc Ferdinand céda la Toscane, et l'Autriche obtint le Tyrol et les deux archevêchés de Trente et de Brixen. L'Autriche, malgré les cessions faites à la France, se trouva donc avoir gagné en étendue 452 milles carrés (y compris ses dernières acquisitions en Pologne), et elle en embrassait alors plus de 12,000. François, animé des sentimens les plus paternels pour ses sujets, s'appliqua à fermer les plaies dont de si longues guerres avaient frappé ses états, à y faire fleurir l'agriculture et l'industrie,

à opérer la fusion des nouvelles provinces avec les anciennes, et à mettre l'armée sur un pied respectable. Lorsque le premier consul se fut fait proclamer empereur des Français, François, guidé par un pressentiment qui ne l'a point trompé, réunit tous ses états sous le nom d'empire d'Autriche, et prit, de sa propre autorité, le titre d'empereur d'Autriche héréditaire (11 août 1804), sans cesser encore d'être empereur électif de l'Allemagne. S'alliant avec la Russie et la Grande-Bretagne, il prit de nouveau les armes pour combattre les prétentions toujours croissantes du chef du nouvel empire français. Mais cette guerre fut malheureuse; la capitulation d'Ulm, la paix de Vienne et la bataille d'Austerlitz y mirent fin, et dans la paix de Presbourg (26 décembre 1805) François se vit obligé de céder à la France toutes les provinces italiennes qui lui restaient; au roi de Bavière, Burgau, Eichstædt, la portion autrichienne de Passau, tout le Tyrol, le Vorarlberg, Hohenembs, Rothenfels, Tettnang, Argen et Lindau; au roi de Wurtemberg, les cinq villes du Danube, le comté de Hohenberg, le landgraviat de Nellembourg, le grand bailliage d'Altdorf et une partie du Brisgau; enfin, au grand-duc de Bade, le reste du Brisgau, l'Ortenau, Constance et Meinau. Pour faible dédommagement, l'Autriche obtint Berchtesgaden et l'électorat de Salzbourg, dont le souverain, l'ancien grand-duc de Toscane, fut dédommagé par le Wurzbourg. Mais cette guerre coûta à l'Autriche, outre les pays cédés, une somme de 800 millions, dont toutefois l'empereur fournit une grande partie sur son trésor particulier. Un des plus importans résultats de cette guerre fut l'établissement de la Confédération du Rhin (12 juillet 1806), par suite duquel François II renonça à la dignité d'empereur d'Allemagne (6 août 1806), dont sa famille était investie depuis plus de cinq siècles, et prit le nom de François I^er^, comme empereur d'Autriche. Il n'osa prendre part à la guerre que la Prusse soutint la même année contre Napoléon; mais il entreprit celle de 1809, sans autre allié que la Grande-Bretagne, dont la coopération se borna à des subsides et à une descente tardive dans l'île de Walcheren. L'Autriche lutta avec courage et persévérance; mais elle succomba encore cette fois: car, indépendamment de l'armée française, elle avait à combattre celle des Russes, et la Prusse, abandonnée par elle en 1806, resta à son tour simple spectatrice des événemens. Par la paix de Vienne, du 14 octobre 1809, la monarchie autrichienne perdit 2,000 milles carrés, avec 3,500,000 habitans et plus de 11 millions de florins de revenu.

Après lui avoir enlevé ses plus belles provinces, le Salzbourg avec Berchtesgaden, l'Innviertel, le Hausruckviertel occidental, la Carniole avec Gœrz, Trieste, le district de Villach, la plus grande partie de la Croatie, l'Istrie, Rœzuns, dans le pays des Grisons, les enclaves bohêmes de la Saxe, toute la Galicie occidentale, le district de Zamosc dans la Galicie orientale, Cracovie et la moitié des mines de sel de Wieliczka, ainsi que le cercle de Tarnopol, qui fut donné à la Russie, Napoléon voulut s'allier avec l'antique race de Habsbourg en épousant une fille de l'empereur François, et il conclut (le 14 mars 1812) avec lui une alliance offensive et défensive contre la Russie. Mais après les désastres de Moscou et de la Bérésina, après la défection de la Prusse, le congrès de Prague n'ayant produit aucun résultat, François tourna aussi ses armes contre la France, par sa déclaration du 10 août 1813, et contracta à Tœplitz (9 septembre) une alliance avec l'Angleterre, la Russie, la Prusse et la Suède. L'armée autrichienne prit une part glorieuse à la bataille de Leipzig, et l'empereur François I^er^ la suivit à Paris. Dans cette capitale la paix fut conclue en 1814: l'Autriche y obtint la partie de l'Italie qui compose actuellement le royaume Lombard-Vénitien, et recouvra la Dalmatie avec ceux de ses pays héréditaires qu'elle avait cédés antérieurement. On restitua la Toscane au grand-duc de Wurzbourg, qui céda son pays à la Bavière. C'est à Vienne qu'eurent lieu les négociations pour arrêter la forme nouvelle que l'Europe devait recevoir après la chute de son dominateur. Au congrès de Vienne et par le traité con-

clu entre l'Autriche et la Bavière, le 14 avril 1815, l'Autriche a gagné, comparativement à ce qu'elle était après le dernier partage de la Pologne, 150 milles carrés et a obtenu de grands avantages sous le rapport de sa position, de son arrondissement et de son commerce. La haute influence que la monarchie autrichienne a exercée depuis ce congrès sur les états européens, comme premier membre de la quadruple alliance, qui fut changée, au congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), en une quintuple alliance, et comme investie de la présidence de la diète germanique, n'a pu échapper à aucun observateur attentif des événemens de notre époque. En même temps, le rapide développement des forces intérieures de ce grand empire a réparé successivement les maux de 23 années de guerre, augmenté le bien-être de la nation, et rétabli le crédit de l'état.

La politique de l'Autriche, dirigée par le prince de Metternich (*voy.*), qui depuis 1821 est revêtu de la dignité de chancelier de la maison impériale, de cour et d'état, est une politique de paix et de légitimité; tout ce qui menace le *statu quo* l'alarme et l'agite. Une censure sévère empêche la circulation des idées que l'on qualifie *révolutionnaires*, et la défense du système monarchique est constamment un de ses plus grands intérêts. Cet intérêt, elle l'a soutenu à Aix-la-Chapelle en 1818, à Troppau en 1820, à Laibach en 1821, à Vérone en 1822; c'est lui qui a poussé ses armées contre Naples et le Piémont, qui a guidé ses négociations au sujet de l'Espagne révolutionnée par les cortès, qui l'a empêchée de prendre part à la création d'une Grèce moderne, et qui l'a fait intervenir à main armée, en 1831 et en 1832, dans les affaires intérieures des légations de l'état de l'Église. Le cabinet de Vienne a dirigé les délibérations de la diète de Francfort dont son ambassadeur est président, avec un ascendant si incontesté et malheureusement avec un tel succès que toutes les résolutions du congrès de Karlsbad (août 1819) relativement à la création d'une police générale qui serait exercée sur la littérature, et surtout l'enseignement des universités, à la répression de toute manifestation publique d'opposition aux gouvernemens, aux poursuites dirigées contre les associations et contre les écrits anti-monarchiques ou révolutionnaires, furent adoptées unanimement, publiées le 20 septembre 1819, et renouvelées en 1824 et 1832. Un congrès, composé des ministres de tous les membres de la Confédération germanique, ouvert à Vienne le 25 novembre 1819, élabora les 65 articles de l'*acte final* de cette confédération, lesquels furent signés à Vienne le 15 mai 1820, et promulgués à Francfort le 8 juin suivant, comme loi générale pour tous les états de l'Allemagne. A cette époque, les opinions du cabinet d'Autriche sur l'état politique de l'Allemagne se révélèrent par la fameuse *lettre confidentielle de S. A. le prince de Metternich à M. le baron de Berstett*, premier ministre du grand-duché de Bade (juin 1820), lettre qui depuis a été insérée dans l'Annuaire de M. Lesur, année 1820, page 600.

Lorsque la diète adopta les bases de la constitution militaire de l'Allemagne, les avis conformes de l'Autriche et de la Prusse prévalurent pour tout ce qui concernait la force numérique et la répartition de l'armée fédérale, ainsi que l'occupation et le commandement des forteresses de la Confédération. C'est aussi à l'accord de ces deux puissances qu'on doit attribuer les résolutions de la diète allemande, du 28 juin 1831, résolutions qui, formulées en 6 articles, ont eu, surtout en France et dans les assemblées législatives d'Allemagne, un douloureux retentissement, mais dont nous aurons l'occasion de parler en retraçant l'histoire de la Confédération germanique (*voy.* GERMANIQUE). Enfin c'est à Vienne que se préparent dans ce moment (février 1834) de nouvelles mesures pour contenir les exigences des peuples allemands, et aussi, sans doute, pour essayer d'introduire un peu plus d'unité dans le corps germanique si divisé d'opinions et d'intérêts.

Pour la *chronologie* des princes de la maison de Habsbourg-Autriche, voyez celle que nous avons donnée à la suite de l'article ALLEMAGNE.

MONARCHIE AUTRICHIENNE (géographie et statistique). L'empire d'Autriche,

dont la superficie totale est de plus de 12,000 milles carrés géographiques, et dont la circonférence est évaluée à environ 1000 milles, est situé entre 42° 7′ et 51° 4′ de lat. N., et entre 25° 56′ et 44° 10′ de long. orient. (de l'île de Fer). A l'exception de quelques districts enclavés dans l'empire othoman, il forme une masse bien arrondie et compacte, sous le rapport physique; quoique, quant au moral, le chef commun de l'empire soit le seul lien qui unisse entre eux cette multitude d'états où règnent des langues, des mœurs, des religions et des traditions différentes; états dont l'archiduché, décrit plus haut, forme le noyau et tend à devenir de plus en plus le point central vers lequel l'activité politique et commerciale des autres doit converger, comme les rayons d'un même foyer.

Voici quelles sont les bornes de cette vaste agrégation de pays formée, dans le cours des siècles, par d'heureux mariages et par une politique prévoyante, toujours attachée à suivre une même direction. La mer Adriatique baigne au sud les côtes de l'empire, depuis Cattaro à l'est jusqu'à l'embouchure du Pô à l'ouest: ce fleuve sépare la monarchie autrichienne de l'état de l'Église et forme ensuite sa frontière entre Modène et Parme; puis son affluent, le Tésin, la limite du côté du Piémont. Du lac Majeur, cette frontière s'étend à l'ouest le long des cantons de Tésin et des Grisons jusqu'au lac de Constance, d'où elle se détourne à l'est et au nord, pour former la démarcation méridionale de la Bavière. Alors elle est formée par l'Inn et un moment par le Danube, à Passau où l'Inn se jette dans ce fleuve; plus loin, au nord-ouest, par la forêt de Bohême et par l'Erzgebirg. Depuis la Saxe, les montagnes des Géans la prolongent du côté de la Silésie, au sud-ouest; puis, du côté de la république de Cracovie et du royaume de Pologne, la Vistule jusqu'au Sàn, son affluent, forme la limite. De là, l'Autriche est bornée par l'empire de Russie, au nord; à l'est, par la Moldavie. A Orsova, la frontière se détourne de nouveau vers l'ouest, formée du côté de la Servie et de la Bosnie, au sud, par le Danube et la Save; puis, laissant entre elle et la mer Adriatique une étroite lisière, elle se dirige vers le sud et rejoint cette mer près de Cattaro où nous l'avons déjà reconnue, après avoir formé la démarcation entre d'autres provinces de l'empire othoman.

Quelques parties de cette étendue, comme le royaume Lombard-Vénitien, offrent de vastes plaines; les autres sont montagneuses et sillonnées dans tous les sens par les ramifications de trois systèmes principaux, les Alpes, les Karpaths et les montagnes des Géans. Ces ramifications prennent différens noms, et quelques-unes de leurs cîmes, comme l'Ortelès, dans le Tyrol (14,466 pieds), s'élèvent à une hauteur très considérable; elles feront l'objet d'articles spéciaux, et nous aurons à en parler aussi dans ceux que nous consacrerons au Tyrol, à la Carinthie, à la Stirie, au Salzbourg, à la Silésie, etc. Les principaux fleuves, qui, en partie, en descendent, sont le Danube (*voy.*) qui dans son long cours traverse une grande partie de la monarchie, l'Inn, l'Ens, la Morava ou le March, la Leitha, l'Elbe, l'Oder, la Moldau, en Allemagne; la Vistule et le Dniester dans la Galicie; le Raab, la Drave, la Theiss, en Hongrie; la Save en Croatie; le Pô et l'Adige en Italie. Outre ces cours d'eau, la monarchie autrichienne renferme un grand nombre de lacs dont les principaux sont ceux de Platten, de Neusiedel, de Palitch, de Cirknitz, et le lac Majeur.

Le climat est en général doux, mais très varié d'un pays à l'autre et dans le même pays, par l'inégalité du sol. Aussi l'Autriche offre-t-elle les productions les plus diverses. Dans le règne animal: des chevaux, des bêtes à corne, des buffles, beaucoup de bétail de toute espèce, des chamois, des bouquetins, des urus, des élans, des ours, des loups, beaucoup de volaille et de poisson, des animaux marins, des abeilles, des vers à soie, etc. Dans le règne végétal: du blé en abondance, du vin, du houblon, du safran, du tabac, du chanvre et du lin, du pastel, du riz, des fruits du sud, des légumes de toutes espèces, des plantes médicinales. Les forêts occupent une étendue de plus de 3000 milles carrés, et renferment des chênes, des érables, etc. L'olivier, le myrte, le laurier croissent aussi sur le sol de

cette monarchie. Le règne minéral produit de l'or (environ 3,900 marcs par an), de l'argent (108,000 marcs), du cuivre, de l'étain, du fer, du mercure, du cinabre, du kobalt, du zinc, de l'aimant, des pierres précieuses, de la houille, des terres à porcelaine, et du sel dont les mines de Salzbourg, du Tyrol et de la Galicie fournissent d'immenses provisions.

La population totale était en 1826 de 31,625,054 ames, et en 1832 d'environ 32,500,000. On peut la diviser en quatre races principales : les Allemands au nombre de 6,200,000; les Slaves, de 15,650,000; les Madjars, de 4,500,000; les Italiens, de 4,600,000. Chacune de ces races, mais surtout la slavonne, a un grand nombre de subdivisions. A l'égard de la religion, les habitans sont catholiques pour la grande majorité (25,500,000); on compte ensuite 1,600,000 réformés, 1,150,000 luthériens, environ 3,000,000 de Grecs; des Arméniens, des unitaires, et près de 500,000 Juifs. La population relative la plus forte se rencontre en Italie (5,000 par mille carré), en Moravie et en Silésie (plus de 4,000) et dans la Bohême (3,900); la plus faible se trouve dans le Tyrol (1,500) et surtout dans la Dalmatie (1,200).

Voici de quelle manière cette population est répartie dans les différens états qui composent la monarchie, suivant le recensement de 1826 pris pour base par M. Schnabel ;

	m. c. g.	habitans.
Hongrie.....	4,181	9,444,093
Galicie.....	1,548	4,293,488
Transylvanie.....	1,109	2,000,015
Bohême.....	952	3,698,596
Lombard-Vénitien...	851	4,237,301
Archiduché.....	708	2,008,940
Frontière militaire.	609	934,619
Illyrie.....	519	1,124,193
Tyrol.....	516	762,053
Moravie et Silésie...	481	1,968,713
Stirie.....	399	829,731
Dalmatie.....	275	323,312
	12,148	31,625,054

On compte dans la monarchie autrichienne 783 villes, 635 faubourgs, 2,120 bourgs, et environ 75,000 villages. Vienne, Milan, Prague, Venise, Pesth, Lemberg, Vérone et Debreczyn sont les villes les plus peuplées; cette dernière compte encore plus de 40,000 habitans. Partout la population est en progrès.

Le culte catholique est la religion de l'état : il possède, en Allemagne, de riches dotations. Parmi les archevêchés, au nombre de 13, se distinguent par leurs richesses ceux de Strigonie (Gran), de Kolotcha, d'Olmutz, d'Erlau, etc.; on compte 58 évêchés, et le clergé, dans son ensemble, se compose, suivant Liechtenstern, de 56,000 individus, et suivant Blumenbach de 38,000. Dans ces chiffres sont compris environ 10,000 moines et religieuses appartenant à 520 monastères. Les Grecs non unis, ainsi que tous les autres dissidens, jouissent d'une entière liberté du culte; à la tête de leur église est placé l'archevêque de Carlowitz avec 7 évêques suffragans; 3 autres évêques ne relèvent pas de lui.

L'agriculture et l'éducation des bestiaux, quoique florissantes, n'ont pas atteint encore au degré où de nouveaux efforts peuvent les faire arriver; cependant on exporte du blé et du riz de la Lombardie. La culture des vignes offre un riche produit surtout en Hongrie, dans l'archiduché et dans la Lombardie; cette dernière fournit aussi de l'huile en abondance et en fait un article d'exportation. Les abeilles donnent annuellement 20,000 quintaux de cire et 350,000 quintaux de miel; on obtient des vers à soie 2,570,000 liv. de ce produit. Les mines sont très considérables et d'un riche rapport; une grande quantité d'eaux thermales et minérales, dont les plus connues sont à Karlsbad, à Tœplitz, à Franzensbad, à Marienbad, à Seidschütz, à Baden, à Ischl, etc., attirent chaque année une multitude d'étrangers et de nationaux. L'industrie, protégée par un système prohibitif rigoureux et portée à un haut degré de perfection et de prospérité en Bohême, est partout dans un état florissant : on en évalue le rapport annuel à 1,425 millions de florins, et ses principaux objets sont l'horlogerie, la bijouterie, la porcelaine, les glaces, la verrerie, les marchandises en laiton, acier, fer et fonte de fer; la toile, le coton, le papier, le

tabac, le sucre, la laine, la soie, le cuir; les blanchisseries de cire, les instrumens de musique, divers ouvrages en bois, etc. Le commerce, agrandi depuis que l'Autriche a recouvré ses possessions italiennes, fait de grands progrès : ses principales places sont Vienne, Prague, Pesth, Lemberg, Brody, Grætz; et les ports de mer de Venise, Trieste et Fiume. Le commerce de terre est très considérable à l'intérieur et avec la Turquie; le commerce maritime, de bien moindre importance, occupe actuellement près de 1,000 bâtimens, sans compter ceux, en plus grand nombre, qu'on emploie au cabotage. La côte de la Dalmatie pourvoit cette marine de bons matelots. Le pavillon est rouge et blanc. L'importation totale est évaluée à environ 60 millions de florins et l'exportation à la même somme: depuis 1826 la balance s'est sensiblement améliorée. La vigilance et les soins paternels de l'administration, de bonnes voies de terre et d'eau, avant tout le Danube dont l'embouchure malheureusement a échappé à l'Autriche malgré son habile politique, des canaux, plusieurs chemins de fer en construction ou déjà terminés, et les ports de Trieste et de Venise favorisent ce commerce. Le port de Venise a été déclaré port franc, le 1er février 1830. La banque de la ville de Vienne offre au commerce un puissant appui; il est encore secondé par la compagnie nationale de commerce établie depuis quelques années.

Quoique le mouvement intellectuel soit en Autriche plus lent et moins prononcé qu'en Allemagne et dans d'autres pays, quoique la presse y soit renfermée dans des limites quelquefois embarrassantes, et qu'une censure sévère surveille son activité, la civilisation a fait cependant de grands progrès dans cet empire, et les écoles y ont reçu une organisation parfaite. Outre les 9 universités dont les principales sont établies à Vienne, à Prague, à Pavie et à Padoue, on compte un assez grand nombre d'établissemens pour les hautes sciences : lycées, colléges et académies, parmi lesquels on cite l'académie noble de Marie-Thérèse, l'institut polytechnique, l'académie Joséphine médico-chirurgicale, et l'académie orientale à Vienne, l'académie des mineurs à Schemnitz, l'institut technique à Prague, le Johanæum à Grætz; des facultés séparées, 23 lycées catholiques, etc. Les gymnases sont au nombre de 230; les écoles populaires se divisent en *triviales, principales* et *réales;* dans les dernières, composées de trois classes, on enseigne les sciences pratiques à ceux qui se destinent au commerce ou aux arts; on entretient en outre beaucoup d'écoles d'adultes et d'écoles du dimanche. Dans le seul gouvernement de Milan on comptait en 1830 155,592 enfans dans les écoles élémentaires, et 70,827 dans celui de Venise. Les sociétés littéraires et savantes sont au nombre de 10; les bibliothèques sont encore bien plus nombreuses, et celle de Vienne est l'une des plus distinguées que l'on connaisse. On vante les jardins botaniques de Vienne, de Padoue et de Pavie, et les observatoires de Vienne, Bude, Prague, Milan, Padoue, Erlau, Karlsbourg, Grætz et Kremsmünster.

Nous citerons ici des observations importantes sur les progrès des lumières en Autriche, observations que nous avons trouvées consignées dans l'excellent recueil français intitulé *Revue britannique*, 3e série, n° 10, page 314. « Depuis un demi-siècle la situation des peuples qui se trouvent placés sous la domination de la maison d'Autriche a entièrement changé de face, et c'est avec la plus grande injustice que quelques voyageurs prétendent que ce vaste empire est resté stationnaire. Pour bien se convaincre de l'heureuse révolution qui s'est opérée dans cet état, il n'y a qu'à jeter les yeux sur la situation actuelle de l'industrie dans la haute et basse Autriche, dans la Bohême, dans la Moravie, et dans divers cantons du Tyrol et de la Stirie. Là où vous ne voyiez, il y a 50 ans, que des chaumières, que quelques rares troupeaux ou des braconniers, aujourd'hui de nombreuses manufactures s'élèvent, des usines métallurgiques sont en pleine exploitation, et les produits les plus merveilleux de toutes les industries s'y élaborent. Si, des pays méditerranés, vous passez sur le littoral, les phares semés avec profusion sur les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique, le mouvement des ports de

Trieste, de Venise et de Fiume, celui de Raguse, de Spalatro et de Cattaro en Dalmatie, l'activité qui règne dans le port de Rovigno en Istrie, attestent encore cet immense développement. On le conçoit sans peine : le commerce et les manufactures ne peuvent pas prospérer dans un état sans que l'agriculture ne se ressente de leurs progrès. C'est ce qui est aussi arrivé pour cette branche importante de l'industrie en Autriche; mais il faut le dire, rien de la part du gouvernement n'a été négligé durant ces dernières années pour hâter le développement. Harrach a vu s'élever un magnifique établissement pomologique; des écoles de perfectionnement pour l'agriculture et l'art vétérinaire, sous le titre de *georgicon*, se sont formées à Altenbourg, à Kersthely, à Etska, pour favoriser l'étude des plantes exotiques et leur acclimatement; l'archiduc Rainier a créé et enrichi de ses dons le jardin botanique de Monza, tandis que, grace à la munificence de l'empereur et de ses augustes frères, des fermes-modèles et des jardins botaniques se sont élevés, en peu d'années, dans les environs de Vienne et dans plusieurs parties de l'empire. Mais dès qu'un gouvernement s'est avancé dans la voie du progrès, il ne peut plus résister à cette force puissante qui l'entraine toujours en avant : aussi les sciences et les beaux-arts n'ont pas tardé à recevoir leur part d'impulsion.

« Des observatoires et des écoles astronomiques ont été créés dans les lieux les plus convenables à l'étude des cieux; Inspruck et Grætz ont vu s'ouvrir deux musées scientifiques très remarquables; les académies des beaux-arts de Vienne, de Milan, de Venise, ont été instituées ou réorganisées pour propager la peinture, la sculpture et les arts du dessin; tandis que dans les écoles de la marine de Trieste et de Venise, et dans les colléges militaires de Neustadt, de Vienne, et d'Olmutz, tous nouvellement fondés, s'élève à dés leçons sévères une jeunesse d'élite destinée à porter l'instruction dans les rangs de l'armée. Des vues d'utilité immédiates, d'avenir et de prospérité, ont en outre porté le gouvernement autrichien à créer deux écoles polytechniques à Vienne et à Prague, et une école de mineurs à Schemnitz, qui lui ont fourni ces excellens ingénieurs qui, en quelques années, ont exécuté le cadastre et la triangulation de tout l'empire; opérations immenses, si l'on considère; que l'Autriche a un périmètre de 4,000 milles (?) géographiques. Mais comment énumérer les nombreux travaux d'utilité publique qui ont été entrepris de toutes parts, comment indiquer cette multitude de ponts jetés sur des fleuves impétueux, comment esquisser et les nombreux rameaux de cette navigation intérieure qui se compose de plus de 300 canaux, et cet immense réseau de routes macadamisées jetées sur toute la surface de l'empire, et dont quelques-unes rivalisent avec celles que Napoléon fit tracer sur le Mont-Cenis et le Simplon? Voici le desséchement des vastes maremmes de Laibach, les magnifiques travaux hydrauliques de Wienerisch-Neustadt, du Banat et de Pavie; voici les routes en fer de la Haute-Autriche et de la Bohême; voici des voitures et des bateaux à vapeur, des ponts suspendus en fer ou en acier jetés sur le Danube et le Dniester, qui vous disent assez que le gouvernement autrichien n'est en arrière d'aucune découverte, d'aucun perfectionnement. »

L'empire d'Autriche est une monarchie, absolue dans quelques-uns de ses élémens, et tempérée dans d'autres par des institutions féodales. Ce n'est que depuis 1804 que toutes ses parties sont réunies et comprises sous un même nom et que le titre d'*empereur d'Autriche* est devenu héréditaire dans la maison de Habsbourg-Lorraine. L'empereur ne se sert que dans les grandes occasions de son titre *in extenso*, ainsi qu'il suit : N., par la grace de Dieu, empereur d'Autriche, roi de Jérusalem, de Hongrie, de Bohême, en Lombardie, Dalmatie, Croatie, Esclavonie, Galicie et Lodomérie; archiduc d'Autriche; grand-duc de Toscane; duc de Lorraine, Salzbourg, Modène et Parme, de Stirie, Carinthie et Carniole; grand-prince de Transylvanie; margrave en Moravie; duc de Venise, de Sandomir, Masovie, Lublin, de la haute et de la basse Silésie, d'Auschwitz et Zator, de Teschen et Frioul; prince de Berch-

tesgaden et Mergentheim; comte princier de Habsbourg, Tyrol, Kybourg, Gœrtz et Gradisca; margrave de la haute et de la basse Lusace et de l'Istrie, seigneur des terres de Volynie, Podlachie et Brzesz, de Trieste, Freudenthal, Eilenberg, et de la marche des Vindes.

La succession est réglée suivant le droit de primogéniture, et tous les princes de la famille portent le titre d'archiduc.

Les armes de l'empire consistent principalement dans l'aigle noire à deux têtes, l'une et l'autre couronnées, ayant les ailes et la queue déployées. La couronne impériale surmonte les deux têtes, et dans sa serre droite l'aigle tient le sceptre et une épée nue; dans la gauche, le globe en or. Elle porte sur sa poitrine la croix de la maîtrise de l'ordre teutonique, et, pardessus, l'écusson de la maison archiducale garni des insignes des ordres impériaux. Dix autres écussons s'étalent tout autour, sur les ailes et la queue.

Indépendamment des trois ordres ecclésiastiques, teutonique, de Saint-Jean, et de la Croix étoilée, on compte neuf ordres de chevalerie, dont deux de cour et six du mérite. La Toison-d'or, l'ordre de Marie-Thérèse et celui de St-Étienne de Hongrie, ont le plus d'importance historique.

Les lois reconnaissent quatre *états* : le clergé, la noblesse, les bourgeois et les paysans. L'administration de la justice est digne d'éloges; le code de droit privé, du 1er juillet 1811, est en harmonie avec les lumières du siècle. Les finances sont en fort mauvais état, et le crédit autrichien est ébranlé par les nombreux emprunts qu'il a fallu faire à chaque nouvelle guerre. Cependant on ne sait rien de certain sur la situation financière de l'empire, et l'on évalue diversement le montant de ses revenus et de ses dépenses. Les uns portent les premiers à 220 millions de florins, d'autres les réduisent à 130 millions; l'armée en absorbe au moins le tiers, et les intérêts de la dette publique évaluée à 680 millions de florins, s'élèvent à 22 millions. Dans ces chiffres ne sont pas compris les bons du trésor, dont, en 1829, il y avait pour 55,411,538 florins en circulation. Le papier-monnaie, introduit en 1762, a une valeur nominale bien au-dessous de sa valeur primitive; cependant la masse de ce papier, immense avant 1811, a été considérablement réduite depuis.

L'armée, sur le pied de paix, est formée d'environ 270,000 hommes; le pied de guerre est de 750,000 hommes. Le contingent de l'Autriche, comme membre de la Confédération germanique, est de 94,822 hommes. On compte dans l'armée 58 régimens d'infanterie avec 17 régimens des frontières, 20 bataillons de grenadiers, le régiment de chasseurs tyroliens, 12 bataillons de chasseurs et 4 de garnisons; la cavalerie se forme de 8 régimens de cuirassiers, 6 de dragons, 7 de chevau-légers, 12 de hussards et 4 d'oulans; l'artillerie, forte de 5 régimens avec 6 compagnies de bombardiers, possède environ 1500 pièces. Les forteresses sont au nombre de 26. Tout le pays est divisé, par rapport à l'armée, en 13 commandemens généraux ayant à leur tête des officiers généraux d'un haut rang; en 1827 on comptait 10 feld-maréchaux et 28 *feldzeugmeisters* ou grands-maîtres de l'artillerie, et généraux de la cavalerie. Le conseil aulique de la guerre a la direction suprême des affaires militaires.

La marine se compose de 31 voiles, dont 3 vaisseaux de lignes, 8 frégates, 1 corvette, 8 bricks et 4 schooners.

L'Autriche n'a point de colonies, et le seul essai qu'elle ait fait pour en établir n'a pas réussi. Elle est une puissance de terre, exclusivement : comme telle, elle occupe un rang distingué, et son influence parmi les cinq grandes puissances de l'Europe n'a jamais reçu d'atteinte. Sa politique, dont la tendance a été caractérisée plus haut, regarde tout particulièrement l'Allemagne, l'Italie et l'empire othoman; son rôle, entre les grandes puissances, est celui de médiatrice : la Belgique, après sa révolution, et Constantinople, depuis la conclusion d'une alliance offensive et défensive entre la Porte et la Russie, en ont fourni une preuve nouvelle.

Pour bien connaître l'empire d'Autriche, il faut étudier séparément les élémens dont il se compose; nous aurons soin d'en offrir les moyens à nos lecteurs.

Outre les deux excellens articles de MM. F. Lorentz et de Stramberg, dans l'Encyclopédie allemande d'Ersch et Gruber, on peut consulter sur l'empire d'Autriche et sur son histoire les ouvrages suivans : *General-Statistik der europæischen Staaten*, par M. Schnabel, Prague, 1829, 2 vol. in-8°; les savans travaux de MM. François Kurz et Joseph Chmel; Jos. Rohrer, *Versuch über die deutschen Bewohner der æsterreichischen Monarchie*, ou Essai sur les habitans *allemands* de la monarchie autrichienne, Vienne 1804, 2 vol. in-8°; essai qui fut suivi immédiatement de deux autres sur les habitans *slavons*, 2 vol. in-8°, et sur les habitans *juifs*, 1 vol. in-8°, de la même monarchie. Enfin *Historisch-ethnographische Uebersicht der wissenschaftlichen Cultur und Literatur des œstreichischen Kaiserthums*, par M. Sartori; Vienne 1830, 2 vol. in-8°. J. H. S.

AUTRICHE (CAMPAGNES D'), *voy.* FRANCE, NAPOLÉON, MOREAU, CHARLES (*archiduc*), etc.

AUTRICHE (GUERRE DE LA SUCCESSION D'), *voy.* SUCCESSION.

AUTRUCHE, mot qu'on a voulu dériver de l'éthiopien *avstros*, en latin *struthiocamelus*. « L'autruche, dit Buffon, est un être de nature équivoque et faisant la nuance entre le quadrupède et l'oiseau. » En effet, son squelette présente de grands rapports avec les mammifères. L'autruche a surtout avec le chameau des points de ressemblance si frappans que les Grecs modernes, les Turcs, les Persans, d'accord en cela avec l'antiquité, l'ont nommée, chacun dans leur langue, l'*oiseau chameau*. Comme lui, elle a le pied composé de deux doigts, et sur la plus grande partie du corps elle a du poil plutôt que des plumes. Son corps, haut de 7 ou 8 pieds et pesant communément 60 livres, quoique surmonté d'une tête assez petite, aurait besoin pour s'élever dans les airs d'un appareil beaucoup plus puissant que les autres oiseaux; mais précisément l'animal est dépourvu de ces moyens. Cet oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui remplacent les organes du vol sont sans corps et sans consistance. Sauvage et inoffensive, l'autruche s'enfonce dans les vastes solitudes de l'Afrique où elle trouve la liberté et l'amour, biens dont elle est jalouse; mais l'Arabe va souvent la poursuivre sur son coursier rapide qu'elle parvient à devancer si elle n'est contrariée par les vents. C'est, comme on l'a dit, le bipède du désert. Les accouplemens entre les deux sexes sont fréquens et beaucoup plus complets que chez les autres oiseaux. La femelle pond une quinzaine d'œufs qu'elle dépose dans le sable où la chaleur du soleil suffit presque pour les faire éclore, indépendamment de l'incubation. On prétend qu'elle en dépose quinze autres qui ne sont point couvés, mais destinés à nourrir ses petits. Ce fait, avancé par Élien, répété par M. Bory de Saint-Vincent (*voy.* l'*Histoire des voyages de* M. Walckenaër, t. XVIII et XIX), mais dont Buffon ne parle pas, nous semble avoir besoin de confirmation. Quoi qu'il en soit, ces œufs, dont on fait des coupes, ont en général 5 pouces de large sur 6 de long. Les petits naissent au bout de six semaines et s'essaient tout de suite à marcher. Il n'est pas impossible de les apprivoiser, et, par suite, de les habituer à se laisser monter comme un cheval. On a réussi à en élever des troupeaux sur les côtes d'Afrique, et tout récemment encore on a parlé d'un troupeau qui devait être envoyé d'Alger en France. L'autruche avale les substances les plus dures, telles que les pierres et le fer. Celle qui est morte il y a quelques années à la ménagerie du Jardin des Plantes avait avalé des fragmens de vitre qui avaient déchiré ses intestins. On fit de sa chair un pâté dont tous les employés du jardin eurent leur part. Cette chair, dont se nourrissaient plusieurs peuples appelés pour cette raison *struthiophages*, est dure et sèche lorsque l'animal a vieilli. Mais ce que l'on recherche surtout dans l'autruche, ce sont les longues plumes blanches de la queue et des ailes qui servent pour chapeaux, ornemens de théâtre, ameublemens, dais, etc. Celles des mâles sont plus estimées; on préfère celles qui ont été arrachées à l'animal vivant. Comme ces plumes repoussent, on conçoit l'avantage que l'on trouve à élever des trou-

peaux d'autruches. L'espèce de fourrure appelée *petit gris* n'est autre chose que le duvet du ventre de cet oiseau. Le duvet qui est sous la poitrine s'emploie pour les chapeaux dits *caudebecs*. R-Y.

AUTUN (ANTIQUITÉS D'). Nous n'hésitons point à déclarer que c'est l'ancienne *Bibracte* qui fut ensuite appelée *Augustodunum*. Cette identité a été contestée par de faibles motifs : le principal argument de ceux qui suivent l'opinion contraire reposait sur un contre-sens. En traduisant un passage d'un panégyrique d'Eumène à Constantin, on a supposé que ce rhéteur faisait une distinction entre Bibracte qui se serait autrefois appelée Julia, et la ville qui, sous le nom de Flavia, qu'elle adoptait par reconnaissance, serait désormais le chef-lieu des Éduens. D'Anville a fait bonne justice de cette méprise. D'autres se sont fondés sur la vaine et trompeuse étymologie du nom de la montagne de Beuvrai qui n'a jamais pu servir d'assiette à une grande ville. Enfin, pour faire connaître toutes les erreurs dans lesquelles a fait tomber cette question controversée, nous dirons que Longuerue relègue Bibracte à Pibrac, entre l'Auvergne et le Gévaudan. César appelle Bibracte *la plus grande et la plus peuplée des villes éduennes*, et, dans un autre passage, il déclare que c'est la première ville du pays. Strabon, qui sans doute a préféré le nom ancien au nom officiel et récent d'Augustodunum, a parlé de Bibracte comme d'une place forte. On a découvert à Autun deux inscriptions en l'honneur de la déesse Bibracte, car les Éduens avaient mis leur capitale au nombre de leurs divinités (on trouve l'une d'elles dans Montfaucon). Enfin il y a peu de temps que M. de Martigny fit opérer des fouilles dans l'ancienne abbaye de Saint-Jean; on sait que cette abbaye fut fondée par Brunehaut, et que l'on fit entrer dans la construction de l'édifice beaucoup de fragmens de monumens et d'inscriptions; or, l'Athénien Eumène avait placé dans son école un marbre portant les distances et les itinéraires. Ce marbre était perdu : les fouilles de M. de Martigny en ont fait ressaisir un fragment qui était dans les fondations de l'abbaye; on a découvert un chapiteau et d'autres objets de beaucoup d'intérêt. Voyez le *Kunstblatt* de Stuttgard, 1831, n° 72, et le *Bulletino de correspondenza archeologica di Roma*, décembre 1831. Tacite dit que la noblesse de la Gaule s'instruisait des sciences dans Augustodunum. P.G-Y.

AUVERGNE, ancienne province de France formant actuellement les départemens du Cantal et du Puy-de-Dôme, et l'arrondissement de Brioude dans celui de la Haute-Loire (*voy.* ces mots). Les *Arverni* (*voy.*) qui occupaient son territoire avant la conquête de la Gaule par les Romains, et qui ont laissé leur nom à la province, formaient une des plus puissantes nations de cette contrée. L'an 123 avant J.-C. une de leurs armées, dont Strabon porte, sans doute avec exagération, le nombre à 200,000 hommes, fut détruite par le consul Fabius Maximus, et leur roi captif figura au triomphe du vainqueur. Toutefois, traités dans la suite avec bienveillance, ces peuples devinrent les alliés des Romains avec lesquels ils prétendaient avoir un rapport d'origine, une tradition les faisant également descendre d'une colonie troyenne. Lors de l'expédition de César, ils étaient à la tête d'une de ces grandes ligues gauloises dont la rivalité ne fut pas d'un faible secours pour l'ambition du conquérant. Ils élisaient leurs rois, et les pays soumis à leur puissance s'étendaient jusqu'aux limites de la république de Marseille d'une part et aux Pyrénées de l'autre; au nord, ils s'étendaient bien au-delà de la Loire. Les Éduens pouvaient seuls leur disputer la domination de la Gaule. Ils ne paraissent pas s'être d'abord opposés aux progrès de César; mais ils entrèrent dans le soulèvement général des peuples gaulois qui eut lieu l'an 52 avant J.-C. contre les armes romaines, et ce fut un jeune Arvernien appelé Vercingetorix qui, choisi comme chef des confédérés, devint le plus redoutable des adversaires de César dans cette guerre célèbre, et par sa soumission entraîna celle de la Gaule entière. L'ancienne *Arvernie* fut pendant plusieurs siècles très florissante. Les Romains lui avaient accordé plusieurs priviléges importans et y avaient institué un sénat à l'instar de

Rome. Les lettres y étaient cultivées avec succès. Lors de la dissolution de l'empire, l'Arvernie passa d'abord, vers l'an 475, sous la domination des Visigoths, et Clovis la conquit en 507. A la fin de la première race elle se trouvait comprise, avec le titre de comté, parmi les vastes territoires soumis aux rois ou ducs d'Aquitaine. Vers le milieu du VIII^e^ siècle, l'histoire méridionale du royaume donne le titre de comte d'Auvergne à un certain Blandin qui servit avec un zèle constant le duc Waifre dans la lutte qu'il eut à soutenir contre le fondateur de la dynastie carlovingienne, Pépin-le-Bref. Après lui, plusieurs seigneurs appartenant à diverses maisons furent tour à tour investis du comté, par les ducs d'Aquitaine ou par les rois; quelques-unes jouèrent un rôle important dans les affaires du pays, entre autres Bernard II à qui Louis-le-Bègue laissa par testament, en 879, la tutelle de son fils aîné et qui dirigea quelque temps le royaume avec force et habileté. A cette même époque s'établit le régime féodal; le comté d'Auvergne devint, comme toutes les autres grandes seigneuries, héréditaire. Mais la maison de ce Bernard s'étant éteinte, en 928, la seigneurie redevint quelque temps viagère et fut concédée successivement à des comtes de Poitiers et de Toulouse. En 979, elle fut de nouveau héréditaire dans la famille des vicomtes d'Auvergne qui se constituèrent vassaux des ducs d'Aquitaine ou de Guyenne, et passèrent avec eux sous la domination de l'Angleterre. Le huitième de ces seigneurs, Guillaume VIII, fut, vers 1155, dépouillé par son oncle, aussi nommé Guillaume, de la plus grande partie du comté: de longues hostilités suivirent cette usurpation; elles furent terminées par un traité qui partagea la seigneurie entre l'oncle et le neveu. Le premier conserva le comté et prit le nom de Guillaume IX; le second eut une partie de la Limagne *avec une moitié de la ville de Clermont*, circonstance qui permit à des seigneurs issus de l'une et de l'autre branche de porter quelquefois, même simultanément, le titre de comte de Clermont. Les descendans de Guillaume VIII sont connus dans l'histoire sous le titre de dauphins d'Auvergne, et plusieurs figurent avec distinction dans nos annales, jusqu'à l'année 1428 où cette seigneurie passa, par le mariage de Jeanne, fille unique du dernier comte, avec Louis comte de Montpensier, à cette branche de la maison de Bourbon (*voy.* MONTPENSIER). Quant au comté d'Auvergne il fut confisqué à la suite d'une guerre soutenue par le comte Gui II contre Philippe-Auguste, puis rendu plus tard à son successeur Guillaume XI, sauf certaines parties qui devinrent un nouveau comté d'Auvergne, que le roi Jean érigea en duché en faveur du duc de Berri son fils et qui fit plus tard retour à la couronne. Robert V, fils de Guillaume, hérita par sa mère, en 1260, du comté de Boulogne et le transmit à ses successeurs. Vers la fin du XIV^e^ siècle, les deux comtés passèrent par mariage à l'ancienne maison de La Tour, dite depuis de La Tour d'Auvergne. En 1524 la comtesse Anne n'ayant pas d'héritiers directs légua le comté d'Auvergne à la reine Catherine de Médicis, sa nièce. Cette princesse transporta en 1589 le comté en pur don à Charles de Valois, fils naturel de Charles IX et plus connu sous le nom de duc d'Angoulême; mais en 1606 Marguerite de Valois, fille de Catherine, se pourvut en parlement contre cette donation et se fit adjuger le comté qu'elle céda dans la suite au dauphin, depuis Louis XIII, qui le réunit à la couronne. L'Auvergne devint, depuis cette époque, un des trente-deux gouvernemens de la France. Sous le rapport des finances elle était comprise dans la généralité de Riom, et sous celui de la justice dans le ressort du parlement de Paris; elle formait les trois bailliages de Clermont, Riom et Saint-Flour; c'est le second qui envoya en 1789, Lafayette, aux États-Généraux. On distinguait, et on distingue encore, la province en haute et basse, avec Clermont et Saint-Flour pour capitales; une troisième partie moins considérable était désignée sous le nom de pays de Combrailles, et avait Évaux pour capitale. Dans la Haute-Auvergne on suivait le droit romain, et dans la Basse une coutume rédigée en 1510. Avec cette extension, l'Auvergne avait environ 45 lieues

de long sur 35 de large. L'Auvergne a donné naissance à un grand nombre d'hommes célèbres dans les sciences et les lettres. Le patois qu'y parle le peuple paraît être, comme tous ceux du midi et notamment comme le limousin avec lequel il a le plus de rapports, un composé de l'ancien celtique et de la langue latine. Des chansons naïves et des imitations de nos poètes ont été composées dans cet idiome. P. A. D.

AUVERGNE, *voy.* LATOUR D'AUVERGNE.

AUXERRE est une vieille ville, ni bien bâtie, ni bien percée, mais agréablement située sur la pente douce d'un coteau de vignes et sur la rive gauche de l'Yonne. On y distingue les trois églises gothiques de Saint-Pierre, de l'abbaye de Saint-Germain et de la cathédrale, remarquables, la première par une belle tour et un mélange singulier d'architecture gothique et moderne; la seconde, par un gothique très ancien qui touche au Bas-Empire; la troisième par la grandeur et l'élévation de sa nef, par les peintures extrêmement chargées de ses vitraux, et par le tombeau d'Amyot. Le palais épiscopal, qui n'offre rien de saillant, est actuellement occupé par la préfecture du département de l'Yonne: l'évêché est supprimé. Auxerre compte environ treize mille habitans. On n'y fait d'autre commerce que celui des vins de cette contrée, connus et estimés à Paris sous le nom de *vins d'Auxerre* ou *de Basse-Bourgogne:* la navigation de l'Yonne en facilite le transport.

La fondation d'Auxerre remonte à des temps bien antérieurs à l'arrivée des Romains dans les Gaules. Son nom ancien est *Autissiodurum;* il paraîtrait, si l'on admet le résultat des dissertations du savant abbé Lebeuf, que cette ville n'a pas toujours occupé le même emplacement. Elle se convertit au christianisme vers le commencement du III^e^ siècle, et eut saint Pélerin pour premier évêque, en 259; pourtant au VI^e^ siècle on y trouvait encore des restes de paganisme. Il paraît qu'avant l'invasion d'Attila Auxerre n'eut pas beaucoup à souffrir des courses des barbares; mais ce roi des Huns ne l'épargna pas plus que les autres villes des Gaules. On peut croire aussi qu'après ces ravages Auxerre fut assez tranquille. Vers la fin du V^e^ siècle elle tomba au pouvoir de Clovis: les rois francs, auxquels elle appartint ensuite, la firent gouverner par des comtes d'abord temporaires et viagers, et dont la liste se suit d'une manière assez régulière depuis le règne de Pépin-le-Bref ou de Charlemagne. Après la mort de Raoul, roi de France et comte d'Auvergne, arrivée en 935 ou 936, cette ville fut sous l'autorité de Hugues-le-Blanc et de Hugues-le-Noir, ducs de Bourgogne. Pendant quelque temps, l'histoire d'Auxerre n'offre rien de particulier.

Du temps de Rainaud, comte de Nevers et d'Auxerre (1036), il se tint à Auxerre une grande assemblée au sujet de la paix et de la réformation des mœurs. On sortait d'une famine horrible, causée par des pluies continuelles. Durant plus de deux ans, les campagnes n'avaient produit que des mauvaises herbes et de l'ivraie au lieu de blé. La disette fut si grande que, dans plusieurs endroits, on mangea de la chair humaine. La mortalité fut effrayante. Lorsque le mal fut passé, les prélats et le peuple s'assemblèrent en différentes villes, entre autres à Auxerre. On fit dans plusieurs conciles des décrets contre les vols et les rapines, et sur la sainteté des églises; et, ce qui peint mieux l'esprit du temps, on y ordonna qu'*à perpétuité, tous les vendredis de l'année, on s'abstiendrait du vin, et que les samedis on ferait maigre, à moins qu'il n'arrivât une grande fête.*

Après la mort de Rainaud en 1040, le duc de Bourgogne Robert s'empara d'Auxerre et voulut en être regardé comme comte, sans autre formalité, s'appuyant sur la puissance du roi Henri, son frère aîné. Les gens d'église ne voulurent pas le reconnaître. Lorsque Guillaume, fils du comte Rainaud, fut assez âgé, il entreprit de venger son père, et il transmit à ses descendans les comtés réunis de Nevers et d'Auxerre.

Il y avait environ cent vingt ans que le gouvernement d'Auxerre était, de père en fils, dans la maison des comtes de Nevers, lorsqu'il passa de la ligne directe dans une ligne collatérale. Le nouveau

comte, Gui, frère du comte Guillaume IV, se montra très dévoué au roi Louis-le-Jeune, qu'il servit utilement dans des circonstances difficiles. Il protégea singulièrement les églises d'Auxerre; mais il voulut enfreindre les vieux priviléges des habitans de cette ville et établir des exactions jusqu'alors inouïes; heureusement le peuple fut énergiquement soutenu par l'évêque, et Gui fut obligé de céder. Mais, fatigué de ses altercations avec le pouvoir épiscopal, ce comte obtint du roi Louis-le-Jeune la permission d'établir une commune à Auxerre. Ainsi la bourgeoisie d'Auxerre eût commencé à faire un corps qui aurait eu ses assujétissemens comme ses priviléges; elle aurait été tenue d'aller au service du roi indépendamment de celui de l'évêque, ou de lui payer une certaine somme; mais aussi les bourgeois se seraient gouvernés entre eux par les lois de cette commune, qui leur accordait le droit d'avoir un sceau particulier et une espèce de juridiction. L'évêque s'opposa à cette tentative; il donna au roi une forte somme d'argent, et parvint ainsi à empêcher l'établissement de la commune. Le comte Gui appuya encore la commune de Vézelay; mais bientôt il se réconcilia avec l'abbé de Vézelay et l'évêque d'Auxerre. Il fut fait prisonnier en 1174, dans une guerre qu'il eut avec Hugues, duc de Bourgogne, et fut obligé de payer une rançon pour obtenir sa liberté. Gui mourut en 1176, maître et seigneur des trois comtés d'Auxerre, de Nevers et de Tonnerre.

Son jeune fils Guillaume mourut en 1181, et en lui finit la ligne masculine des comtes héréditaires d'Auxerre, qui avait subsisté deux siècles depuis Landry. Philippe-Auguste, étant venu à Auxerre, se mit en possession de tout le comté et de celui de Nevers. Il ne laissa à Mathilde, veuve de Gui, que le comté de Tonnerre et la seigneurie du Mailly. Elle mourut vers 1220 à Fontevrault, où elle avait pris le voile. Philippe-Auguste, qui était tuteur d'Agnès, fille de Mathilde, ne la laissa point demeurer avec sa mère: il la fit venir à la cour, la retint près de lui, et, au bout de quelques années, il la maria à Pierre de Courtenai son cousin germain, et leur remit les comtés d'Auxerre et de Nevers, qu'il avait tenus l'espace de trois ans. Ce mariage fut célébré en 1184.

Ce mariage contribua à faire revivre l'ancien éclat du comté d'Auxerre. Le premier soin de Pierre de Courtenai fut d'accorder de nouveaux bienfaits aux églises et aux monastères; il partit avec le roi pour la Palestine. Sa femme Agnès mourut en 1192. A son retour de la Terre-Sainte, le comte songea à l'embellissement et à la sûreté de la ville d'Auxerre; il l'entoura de nouvelles murailles. En 1194, Pierre fit avec les habitans d'Auxerre des conventions qui furent très utiles à la ville. Hervé, baron de Donzy et seigneur de Gien, ayant épousé Mathilde, fille unique de Pierre et d'Agnès, obtint ainsi le comté de Nevers et céda la seigneurie de Gien au roi, qui avait été le médiateur de ce mariage. Dès lors le comte d'Auxerre cessa d'être sous le même maître que celui de Nevers.

Pierre de Courtenai fut l'un des seigneurs qui se croisèrent contre les Albigeois à la fin de 1210. En 1212, il devint marquis de Namur, par la mort de Philippe, son beau-frère. Peu après, il accorda de nouveaux droits et priviléges aux bourgeois d'Auxerre, et perfectionna leur organisation. En 1217, il alla prendre possession du trône impérial de Constantinople, auquel il était appelé après la mort de Henri de Hainaut, son beau-frère (*voy.* COURTENAI). Il mourut en 1219, retenu en prison par Théodore Comnène, ou, selon d'autres, décapité par les ordres de ce rival. Au moment de son départ il avait chargé Guillaume de Seignelay, évêque d'Auxerre, d'avoir soin de ses intérêts et des affaires du comté. Il lui adjoignit Robert de Courtenai, seigneur de Champignelles, qu'on croit avoir été son frère.

Mathilde de Bourbon, arrière-petite-fille de celle dont nous venons de parler, par Agnès, fille d'Hervé de Donzy, porta, par son mariage avec Eudes de Bourgogne, le comté d'Auxerre dans cette maison.

En 1370 le roi Charles V acheta ce comté à Jean IV de Challon, et en prit aussitôt possession.

Devenu comte d'Auxerre, le roi Char-

les V y établit un siége royal de justice et des officiers; il confirma en grande partie les chartes accordées aux bourgeois, mais leur imposa des tailles et des contributions que jusqu'alors ils n'avaient point payées. La maison de Challon essaya vainement de rentrer dans la possession d'Auxerre. En 1400 cette ville fut ravagée par une grande mortalité. Au milieu des querelles entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, le commerce d'Auxerre se soutint, et cette ville prit des mesures efficaces pour se mettre à l'abri des bandes qui ravageaient le pays. Les habitans prirent parti contre les Armagnacs, et assiégèrent Saint-Fargeau que ceux-ci occupaient. C'est à Auxerre qu'en 1412 Charles VI tint une assemblée générale pour la paix, assemblée dont le résultat fut à peu près nul. Aux maux de la guerre se joignirent les ravages de la contagion : Auxerre vit un grand nombre de ses habitans mourir de maladies pestilentielles, en 1411, 1412 et 1413. Il paraît qu'au milieu des discordes civiles qui, durant tout le XV^e^ siècle, désolèrent la France, Auxerre, qui avait embrassé le parti de Bourgogne, eut peu à souffrir. En 1432, il s'y tint une nouvelle assemblée pour la paix, mais sans plus de résultat que la première. Le traité d'Arras, en 1435, qui réconcilia le roi de France avec le duc de Bourgogne, assura à ce dernier la possession du comté d'Auxerre. Sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, le comté d'Auxerre resta toujours au pouvoir du duc de Bourgogne. Après la mort de Charles-le-Téméraire, en 1477, Auxerre se soumit à Louis XI. Cette ville et le comté qui en dépendait furent encore l'objet de diverses transactions, mais restèrent, pour ne plus en sortir, au pouvoir des rois de France. Dans les XV^e^ et XVI^e^ siècles, Auxerre fut souvent ravagé par la peste. Comme dans presque toutes les autres villes, il n'y resta plus que l'ombre de la commune et du véritable droit de bourgeoisie; dès lors, Auxerre n'offre plus rien de bien particulier à l'histoire ; ses annales se confondent avec celles de la France entière. *Voyez* les *Mémoires concernant l'Histoire d'Auxerre,* par Lebeuf. Paris, 1743, 2 volumes in-4°. A. S-R.

AUXILIAIRE, de *auxilium*, secours, qui vient au secours. On dit surtout *troupes auxiliaires*. En grammaire, le mot auxiliaire a une signification à part qui sera expliquée à l'article VERBE.

AVA, royaume ou province de l'empire Birman, dans la presqu'île orientale de l'Inde. Cette province est située sur la mer des Indes, et traversée par l'Iraouady. La plupart des productions de l'Inde se retrouvent dans ce pays. Sur les côtes récemment explorées par les Anglais sont diverses îles, telles que Lychune ou l'île Sud, Oongchune ou l'île aux Cocos, May-Gaumgoun ou l'île aux Tortues, Coringé ou île Quoin, l'île Ronde, Ringie-Chune ou île Negris. Les principaux caps sont les points de Pagode et le cap Negrais. Quant aux particularités du pays, on les trouvera indiquées à l'article BIRMANS. La capitale de la province porte également le nom d'Ava; on l'appelait anciennement *Ratnapoura*. Cette ville située sur l'Iraouady, a une vaste enceinte, quoique la population ne soit que de 35 à 40,000 ames. On y remarque le palais du roi, et plusieurs pagodes, surmontées de dômes et de flèches brillantes. Dans la plus grande de ces pagodes le dieu Gautama est représenté par une statue colossale. Les autres grandes villes d'Ava sont Amarapoura et Saïgaïng, situées toutes deux sur le même fleuve que la capitale.

AVA est aussi le nom que porte une principauté japonaise dans l'île de Niphon, et d'une autre principauté dans l'île de Sikoko, appartenant également à l'empire du Japon. La capitale de chacune de ces principautés s'appelle également Ava; celle de l'île de Sikoko a un beau port. D-G.

AVAL, garantie du paiement d'une lettre de change fournie par un tiers, qui s'oblige à la payer dans le cas où elle ne serait pas acquittée par la personne sur qui elle est tirée. *Aval* dérive des mots *à valoir*, parce que le porteur peut faire *valoir* ses droits contre le souscripteur de l'aval. Ce souscripteur doit être un tiers, c'est-à-dire un individu qui ne soit ni tireur, ni endosseur, ni accepteur; attendu que, ceux-ci

étant principaux obligés, ils ne peuvent pas être garans. L'aval doit être donné par écrit sur la lettre de change même, ou par acte séparé. S'il est donné sur la lettre de change, on met ordinairement la signature : *pour aval.* Au reste, la signature seule suffit. L'aval peut être donné pour un cas, une personne, une somme et un temps déterminés; il peut aussi être conçu dans des termes généraux et sans restriction. Le donneur d'aval est tenu solidairement et par les mêmes voies que les tireurs et endosseurs, sauf les conditions différentes des parties. N. D. T.

AVAL, opposé à *amont*, signifie *en descendant.* L'aval de la rivière suit la pente de ses eaux. Y.

AVALANCHES, de *aval*, en bas, en descendant. On dit *lavanges* dans le Dauphiné et dans plusieurs cantons des Alpes. Ce sont des masses de neige qui roulent du sommet des montagnes et se précipitent dans les fonds. En hiver deux causes peuvent déterminer cette chute : la force des vents et le grand froid qui semblerait devoir produire un effet tout contraire. Il saisit les molécules de la neige, la réduit en poussière et la prive de l'adhérence qu'ont ses parties entre elles et avec les corps qu'elle couvre. Dans ce cas, comme la neige est très légère, il n'est pas sans exemple qu'on échappe aux ravages des avalanches en se jetant à terre et en les laissant passer. Mais les plus terribles de toutes sont celles que produit au printemps la fonte des neiges amoncelées sur le plateau incliné des montagnes. Il est à remarquer que cette fonte a toujours lieu par-dessous. Alors la vitesse s'accélère par la pente, la masse grossit de ce qu'elle rencontre : arbres, maisons, rochers, rien ne résiste; des terrains entiers se trouvent déplacés, et la pression de l'air seconde les ravages de l'avalanche. Aussi, avant de passer ces endroits dangereux, on tamponne les clochettes des mulets, et le voyageur reçoit l'avis de marcher d'un pas léger et dans le plus profond silence. Les avalanches sont une des causes de l'abaissement successif des montagnes qu'elles dégradent périodiquement. R-Y.

AVALLON (VIN D'). Avallon, ville de France, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Yonne, située sur la rive droite du Voisin à 9 lieues $\frac{1}{3}$ S.S.E. d'Auxerre, est fort ancienne et était désignée du temps des Romains sous la dénomination d'*Aballo.* Les capitulaires des rois carlovingiens en font mention comme d'une des forteresses les plus considérables de Bourgogne; aussi subit-elle, sous le règne du roi Robert de France, un long siége à l'issue duquel elle fut démantelée. Les environs d'Avallon sont agréables et fertiles; ses rues bien bâties et assez larges. Un commerce important qui consiste en bois de chauffage, grains, vins, etc., contribue à la prospérité de 5,500 habitans environ qu'on lui attribue. Le *vin d'Avallon* compte parmi les bons vins de Bourgogne; il y en a de trois sortes, et le meilleur est souvent vendu pour du vin de Beaune. P. A. D.

AVALOS, famille castillane célèbre, qui, transplantée ensuite en Italie, ajouta encore à son antique illustration, en échangeant toutefois son nom contre celui de marquis de Pescaire (*Pescara*).

Les premiers membres de la famille d'Avalos signalèrent leur valeur dans la guerre contre les Maures, au commencement du XIV^e^ siècle. A la fin de ce siècle RODERIC LOPEZ d'Avalos était regardé comme le phénix de la chevalerie castillane. INIGO, l'un de ses fils, épousa, vers 1450, Antonie d'Aquin, héritière des marquis de Pescara. La famille se divisa dès lors en branche espagnole et en branche napolitaine. A cette dernière appartenait FERDINAND-FRANÇOIS d'Avalos, marquis de Pescara, l'un des meilleurs généraux de Charles-Quint, et en outre poète, ainsi que sa femme Vittoria Colonna. Nous renvoyons le lecteur, à son sujet, à l'article PESCARA. S.

AVANCEMENT. C'est un pas fait, un rang acquis dans une hiérarchie religieuse, une carrière scientifique, une administration publique, un établissement particulier, ou comme récompense d'une bonne conduite et d'un talent distingué, ou comme prix d'un certain intervalle de temps de service, ou enfin comme simple faveur soit du pouvoir,

soit de l'opinion. Ces idées d'avancement graduel auxquelles se mêlent souvent des gages de considération spéciale et un accroissement de fortune, tenant à un esprit d'ordre, à un sentiment de justice, naissent naturellement à mesure que les sociétés s'organisent, et servent à marquer dans les corps privilégiés et les professions permanentes la classification des hommes et des travaux. On ne tarde pas à remarquer que c'est dans l'exercice d'une place moins élevée, qu'un individu se rend propre à exercer une place supérieure, et que c'est en exécutant les opérations les plus aisées d'un art ou d'un métier, qu'il se rend capable d'en entreprendre les opérations les plus difficiles; que dès lors il importe de lui en confier la série entière, et d'entretenir ainsi une sage émulation; car il y a commun avantage, et pour la société qui s'assure gratuitement les faits de l'expérience du candidat, et pour le candidat qui reçoit d'avance la promesse du dédommagement d'un surcroît de travail et de bonne volonté. Ce mode d'avancement indiqué par les convenances et confirmé par l'utilité, devient bientôt une règle pour le gouvernement et les particuliers. En France, il ne s'est pas encore passé trois générations depuis que l'avancement était assez religieusement observé, même dans tous les états; et qu'un négociant, un notaire qui, après des années de zèle et d'assiduité de son second commis, de son second clerc, ne l'aurait pas appelé, le cas échéant, à remplir la place du premier, pour peu qu'il en eût eu les qualités et l'intelligence, aurait été censé commettre une grande injustice. Le public l'en aurait blâmé. Aujourd'hui il en est tout autrement.

C'est surtout dans les administrations du gouvernement et dans les différentes branches de services publics que la violation de ce principe d'avancement peut devenir funeste. Au lieu d'arriver lentement à la suite les uns des autres, par leur rang d'âge ou leur degré de mérite, les employés entrent par saccades et sortent de même, abordent indistinctement une première ou une dernière place, suivant le plus ou moins de prépondérance de leurs protecteurs. Dans un tel état de choses chacun se trouve presque toujours nouveau dans la carrière et y demeure le plus souvent étranger. Il sait qu'admis sans titre il peut être renvoyé sans motif; que le talent et l'activité n'ayant pu maintenir son prédécesseur, ils ne le maintiendraient pas davantage; et il en conclut qu'au lieu de perdre son temps à contenter les administrés, il doit le passer prudemment à se créer des patrons et laisser le bureau pour les antichambres.

Au surplus, il existe encore, en France, des administrations publiques où l'avancement s'accorde par rang d'ancienneté et de services, et quelques administrations particulières dont les chefs s'en sont fait une loi envers leurs employés. Mais c'est particulièrement à l'état que sa stricte observation serait profitable. Nos mœurs l'exigent: moins on peut compter sur la probité, plus on doit craindre l'arbitraire. Sous le spécieux prétexte de ne donner la préférence qu'au mérite, on ne ferait que mettre l'intrigue en activité. Un gouvernement qui voudrait détruire un principe d'immoralité dont la société souffre, d'iniquités dont il a le blâme, de sollicitations dont il subit l'influence, s'arrangerait de manière à n'avoir, dans la plupart de ses nominations, que le brevet à signer, quand des données établies d'une manière générale et invariable d'après des présomptions de capacité et des conditions de service auraient été remplies. C-A.

AVANCEMENT MILITAIRE, *v.* GRADES.

AVANIE se prend ordinairement dans le sens d'insulte et d'affront; il y a même quelque chose de plus offensant, car l'avanie est ordinairement marquée au coin du mépris. Elle est faite sans nécessité et de gaîté de cœur, différente en cela de l'outrage qui le plus souvent est dicté par la colère, et de l'affront qui implique l'idée de brusquerie et d'attaque plus ouverte : on peut faire un affront à l'ennemi qu'on estime on ne lui fera point d'avanie. L'insulte est ordinairement dans le discours, l'avanie dans les actions.

Mais le mot *avanie* a un autre sens, plus connu des voyageurs du Levant : on l'emploie pour désigner les extorsions

pécuniaires que se permettent les Turcs contre les chrétiens, et dont les consuls ne peuvent jamais entièrement délivrer le commerce. Pour les rendre tolérables, ces agens sont obligés d'intervenir, soit pour le soulagement des individus trop fortement rançonnés par les douaniers turcs, soit pour régler l'exercice de ce droit envers tous les citoyens de la nation qu'ils représentent. Il n'est sorte de vexations que les Turcs n'imaginent sous ce prétexte, et très souvent ils supposent des contraventions pour avoir occasion d'exiger une plus forte rétribution par forme d'amende. P. G-y.

AVANT-GARDE, la partie d'une troupe en marche qui est détachée en avant. Un faible détachement est précédé d'une avant-garde comme une armée, tant pour maintenir l'ordre nécessaire dans les marches ordinaires, que pour éviter toute surprise. La force d'une avant-garde et la proportion des armes qui doivent la composer dépendent de la composition même de la troupe dont elle émane, et de la nature du terrain. L'avant-garde d'une armée ou d'un corps d'armée se compose ordinairement des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie. Pendant les dernières guerres presque toutes les armées avaient des pièces, dites *de l'avant-garde*, d'un moindre calibre que les autres; la France se servait de pièces de quatre; aujourd'hui on emploie généralement pour l'avant-garde des pièces ordinaires de bataille. Le commandement d'une avant-garde est toujours confié à des officiers braves, intelligens, et c'est généralement pour eux l'occasion la plus brillante de se distinguer. En marche au-devant de l'ennemi, l'avant-garde doit se faire une loi de la plus grande circonspection; souvent en arrivant en face de l'ennemi elle doit imposer par l'audace et l'art, en donnant le change sur sa force, ses moyens et ses intentions. La reconnaissance prompte et juste du terrain, le choix d'une position, permettent souvent au commandant de l'avant-garde de couvrir le déploiement des colonnes de l'armée, et de tenir l'ennemi assez longtemps en échec pour que les troupes principales puissent faire toutes leurs dispositions. L'avant-garde cherche toujours, autant que possible, à couvrir ou à occuper les points les plus importans de la position. Lorsque toute l'armée est formée en ordre de bataille, elle est ou laissée dans le poste qu'elle occupe, ou placée en réserve, ou bien destinée à renforcer une partie quelconque de l'armée. Dans le cas où les différentes colonnes d'une armée ont leurs avant-gardes particulières, celles-ci reprennent leur place aussitôt que leurs colonnes respectives se mettent en bataille.

Si une armée est à la poursuite d'un ennemi qui bat en rétraite, l'avant-garde ne doit pas se laisser emporter par une ardeur irréfléchie; elle se tiendra toujours à portée d'être soutenue par le gros des troupes; car, en pareille circonstance, elle peut tomber facilement dans les embûches que l'ennemi cherche toujours à lui tendre, et essuyer des échecs d'autant plus sensibles à l'armée qu'ils lui coûteraient des hommes, la plupart d'élite. J. T-i.

AVANT LA LETTRE, *voy.* Lettre et Gravure.

AVANT-POSTES. Les avant-postes ne sont que des gardes établies pour garantir un corps de troupes ou une armée de toute surprise. Le nombre, la force, la composition et l'emplacement des avant-postes, dépendent des circonstances et des localités. Sous cette dénomination on comprend les postes de soutien, les grand' gardes, les petits postes, les sentinelles et les vedettes.

Le *poste de soutien* ou le poste d'appui est, à proprement dire, la réserve générale des avant-postes. Il est destiné à les soutenir, à les recueillir au besoin, et même à arrêter l'ennemi assez de temps pour que le corps principal puisse se mettre en bataille et se préparer à recevoir le choc. Ordinairement la plus grande partie des troupes destinées aux avant-postes forme le poste de soutien. Dans les pays de montagnes, il est composé exclusivement d'infanterie, n'ayant que quelques cavaliers pour transmettre plus promptement les rapports. Dans les pays plats et découverts, au contraire, il est composé de cavalerie. Mais le plus souvent on donne aux postes

de soutien de l'infanterie et de la cavalerie, en les renforçant même parfois de quelques pièces d'artillerie.

Les postes de soutien doivent être établis dans les villages, dans les défilés susceptibles de défense, dans les endroits par lesquels on suppose que l'ennemi tenterait de déboucher, au point d'intersection de plusieurs routes et chemins. Les postes de *soutien sont presque toujours* commandés par des officiers supérieurs.

Les *grand' gardes* ou les postes considérables sont formées ordinairement d'une petite moitié des troupes formant des avant-postes ; leur nombre varie d'après la nature du terrain et la position de l'ennemi ; leur force et leur composition dépendent du nombre des petits postes qu'elles doivent fournir. Toutefois il est de règle qu'une grand' garde ne doit pas surpasser 150 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. L'emplacement des grand' gardes est aux endroits couverts et susceptibles de quelque défense. L'infanterie s'établit à la lisière d'un bois, à l'entrée d'un village, au débouché d'un pont ou d'une digue; la cavalerie derrière des bouquets de bois, des mamelons, des plis de terrain, des haies, des maisons isolées, d'où elle peut observer l'ennemi sans être aperçue. Les grand' gardes d'infanterie changent rarement de *position* ; *mais* celles de cavalerie s'approchent la nuit des postes de soutien.

Les *petits postes* sont des postes avancés; leur nombre dépend de l'espace dans lequel les grand' gardes doivent exercer leur surveillance, du nombre d'hommes dont elles peuvent disposer, et des localités. La force générale des petits postes ne doit varier que du tiers à la moitié de celle de la grand' garde; plus faible que le tiers, elle ne permettrait pas aux petits postes d'exercer suffisamment leur surveillance; plus considérable que la moitié, elle priverait la grand'garde de la force nécessaire qu'elle doit avoir pour les soutenir. La force des postes est généralement déterminée par l'importance des points qu'ils doivent occuper, et par le nombre de sentinelles et de vedettes qu'ils ont à fournir. L'emplacement des petits postes doit être tel que leur communication avec la grand' garde soit facile, et que chaque arme occupe un terrain dont la nature lui convienne. Chaque petit poste est sous les ordres d'un officier, sous-officier ou caporal. Les postes commandés par des officiers doivent être au moins de 20 hommes; ceux qui le sont par des sous-officiers, de 12 à 8 hommes; et ceux qui le sont par des caporaux, de 4 hommes au moins, car ce nombre est nécessaire pour fournir une sentinelle ou vedette. La *sentinelle* est un soldat à pied qui guette et surveille tous les mouvemens de l'ennemi et en informe aussitôt le poste dont il fait partie. Lorsque ce soldat est à cheval on le nomme *vedette*. On cherche autant que possible, pour les vedettes et les sentinelles, des lieux couverts, afin qu'elles puissent découvrir le terrain environnant sans être exposées à la vue de l'ennemi, et sans pouvoir être surprises. Les sentinelles sont placées dans les fossés creux, autour des maisons, des chapelles, et quelquefois même sur les clochers et sur de gros arbres. Les vedettes sont presque toujours placées plus près de l'ennemi que les sentinelles. Elles sont posées aux intersections de routes, près des ponts, quelquefois sur les points culminans; mais pendant la nuit on les retire pour les rapprocher des postes.

Lorsque pour établir plus avantageusement les sentinelles on les pousse très en avant, on établit des intermédiaires pour les lier avec leurs postes. Quelquefois, lorsque l'on a besoin d'occuper un point important pour observer l'ennemi, mais à une distance très grande des postes, on fait occuper ce point *à la cosaque*, c'est-à-dire avec trois cavaliers que l'on relève de 4 en 4 heures, et qui, pendant la nuit, sont entièrement retirés.

La distance des vedettes ou sentinelles aux petits postes, celles des petits postes aux grand' gardes, des grand' gardes aux postes de soutien, et enfin de ceux-ci au corps principal, dépendent des circonstances et de la nature du terrain : il n'y a point à cet égard de règle absolue. Toutefois, on pense que les différences ne doivent point dépasser certaines limites. Le maximum est de 10 kilomètres, le minimum de 3. Les postes de soutien s'éta-

blissent à peu près à égale distance de la ligne des sentinelles et du corps principal. Les grand' gardes sont placées vers le milieu de l'intervalle qui sépare les sentinelles ou vedettes des postes de soutien. Enfin, on pose les petits postes à portée de canon des grand' gardes, et les sentinelles et vedettes à portée de fusil des postes dont elles dépendent; les vedettes qui peuvent être plus avancées ne doivent jamais être plus loin que 1200 mètres, car, au-delà de cette distance, surtout dans les mauvais temps, un coup de pistolet pourrait ne pas se faire entendre.

En Allemagne, pour couvrir le front d'une armée on forme une triple ligne d'avant-postes; en France, seulement une double ligne. Mais un corps de troupes ne se garde nulle part avec une simple ligne.

La chaîne d'avant-postes se forme d'après la nature du terrain, la position de l'ennemi et le but qu'on se propose. Tantôt elle est disposée parallèlement au front du corps de troupes qu'elle protége; tantôt elle s'étend en avant d'un des flancs; souvent elle occupe une ligne circulaire qui déborde ses deux ailes et embrasse toutes les routes par lesquelles l'ennemi pourrait déboucher. J. T-I.

AVANT-SCÈNE. On appelle ainsi, dans les théâtres modernes, l'espace compris entre la toile et l'orchestre : c'est contre le mur de séparation de l'orchestre et de l'avant-scène que sont placés le trou du souffleur et l'appareil d'éclairage nommé *rampe*.

Chez les anciens il n'y avait point d'avant-scène comme on l'entend de nos jours. Le προσκήνιον des Grecs et le *proscenium* des Romains, contenaient tout ce que nous appelons aujourd'hui la scène; car chez eux, la scène était le mur ou la toile de fond, presque toujours décorée avec magnificence, qui représentait d'ordinaire un portique de temple ou de palais.

Notre avant-scène n'est donc qu'une minime partie de leur *proscenium*, commençant à la chute du rideau et venant mourir en pente douce contre les quinquets de la rampe. Lorsque le rideau est levé, cette partie se confond avec la scène proprement dite, de laquelle il est cependant toujours facile de la distinguer par la position longitudinale des pièces de bois qui en composent le plancher: les acteurs s'avancent souvent sur l'avant-scène pour remplir certaines parties des rôles dont ils sont chargés, notamment dans les *a parte;* et lorsqu'ils chantent ce qu'on appelle le *couplet au public*.

Dans le siècle dernier l'avant-scène était occupée par des siéges destinés à des spectateurs privilégiés de la ville et de la cour, qui venaient ainsi étaler sur le théâtre les modes les plus exagérées et l'assurance la plus ridicule; les acteurs étaient gênés dans leurs mouvemens par cette cohue de bon ton qui envahissait leur domaine. L'illusion si nécessaire au théâtre était affaiblie ou détruite. Le duc de Lauraguais donna, vers le milieu du XVIII^e^ siècle, une somme très considérable pour obtenir la suppression des banquettes de l'avant-scène qui procuraient aux acteurs sociétaires du théâtre Français des recettes dont ils voulurent être indemnisés; mais à la place de ces banquettes s'élevèrent de chaque côté de cette partie du théâtre des loges plus vastes et mieux décorées que les autres, et qui sont aujourd'hui le rendez-vous de la société la plus élégante, ou la propriété des principaux actionnaires. Les loges des princes étaient, il n'y a pas longtemps encore, situées à l'avant-scène; mais on reconnut enfin combien cette place est peu favorable à l'illusion; et lorsque la famille royale se rend au spectacle, elle occupe ordinairement une loge de face. V. R.

AVARAY (CLAUDE-ANTOINE BEZIADE, marquis et premier duc D') issu d'une ancienne famille de Béarn, connue dès le XII^e^ siècle, et qui prouvait sa filiation d'Amanien, *noble homme,* lequel reçut pour ses services 30 livres tournois de Louis X, sous le bon plaisir du roi Philippe-le-Bel son père.

En 1538, un Beziade offrait en redevance au roi de Navarre *un fer de lance*, et cinq sols *morlas*, comme châtelain de Muning et percevant le péage du pont de Sauveterre qui portait ses armes d'azur, à une fasce d'or, chargées de deux étoiles de gueules, accompagnées en pointe d'une

coquille d'or. Un Beziade, marquis d'Avaray, fut nommé grand bailly d'épée d'Orléans, en 1667. Ce fut en partie à CLAUDE-THÉOPHILE Beziade d'Avaray, chevalier de l'ordre, que l'on dut le gain de la bataille d'Almanza.

Claude-Antoine dont nous parlons ici fut élu par la noblesse d'Orléans pour la représenter en 1789, et ne se fit remarquer que par sa persévérance dans les principes qui jusqu'alors avaient maintenu la monarchie en France, et les priviléges de l'ordre qui le chargeait de parler en son nom. Il fit à l'Assemblée constituante la judicieuse proposition d'inscrire en regard la déclaration des *devoirs du citoyen* et celle des *droits de l'homme.* Créé duc pendant l'émigration, il remplaça, comme *maître de la garde-robe*, son fils auprès de Louis XVIII, qui le créa depuis pair de France, le fit chevalier de ses ordres, et l'appela au conseil d'administration des Invalides. Il résidait fréquemment dans la belle terre dont ses ancêtres ont pris le nom, située près de Beaugency sur les bords de la Loire; elle est remarquable, outre son étendue, par le *clos* qui produit l'excellent vin de *Guignes* et renferme le *Dolmen de Ver.* C'est là que le premier duc d'Avaray est mort en 1829, âgé de 89 ans. On voit dans le château d'Avaray un fort beau portrait de Louis XVIII donné par ce prince.

ANTOINE-LOUIS-FRANÇOIS, comte d'Avaray, fils du précédent et de Sophie de Mailly, était colonel du régiment de Boulonnais, et *maître de la garde-robe* de Monsieur, comte de Provence, lorsque ce dernier le choisit pour l'accompagner hors de France, en 1791. Homme aimable, courtisan plein de graces, le comte d'Avaray se montra également serviteur fidèle et ami dévoué; et ces qualités, un roi lui-même se chargea de les célébrer. *Louis-Stanislas-Xavier de France* adressa au comte d'Avaray, *son libérateur*, la relation de leur *Voyage à Bruxelles et à Coblentz*, dans laquelle il se plaît à décrire les preuves d'affection et de zèle qu'il en reçut. C'est en vain que l'esprit de parti a voulu faire trouver ridicules les détails qui constatent qu'atteint d'une maladie de poitrine très grave, le comte d'Avaray exposait sous plus d'un rapport sa vie en fuyant avec le frère de Louis XVI; c'est en vain que l'on a voulu se railler des inquiétudes du prince et des soins qu'il prenait pour le rassurer. Louis s'emparant à chaque instant du mouchoir de son ami, et y cherchant avec anxiété les traces de sang qui lui révélaient l'augmentation de son danger, intéressera toujours ceux qui comprennent l'amitié; *et je n'écris point*, a dit le royal auteur, *pour les cœurs froids et insensibles.* Arrivé hors de France, Monsieur, ayant reçu du duc de Lévis la démission de capitaine de ses gardes, nomma à cette place le comte d'Avaray, qui fut confirmé dans cette charge lorsqu'à la mort de Louis XVII, le comte de Provence prit le titre de roi de France, et le nom de Louis XVIII. Ce souverain combla de ses graces la famille d'Avaray, et l'autorisa à placer l'écu de France dans ses armes, avec cette devise, tirée de Virgile: *Durum facit pietas iter.* Mais il eut la douleur de voir s'altérer chaque jour davantage la santé de celui qu'il récompensait ainsi dans les siens; le comte d'Avaray ne laissait plus d'espérance, quand ses médecins l'envoyèrent à Madère, où il mourut en 1810, recommandant vivement à Louis XVIII le comte de Blacas. Louis XVIII qui avait écrit: *La Providence ne pourra jamais m'ôter autant qu'elle m'a donné, en m'accordant un ami comme mon cher d'Avaray*, conserva toujours la mémoire de ce dernier, ainsi que le prouve le billet adressé au duc et à la duchesse d'Avaray en 1813, et qui se trouve imprimé à la suite du *Voyage à Coblentz.*

Le duc d'Avaray actuel est le frère puîné du favori de Louis XVIII. L. C. B.

AVARES. Ces barbares, appelés Ἄβαρεις par les Grecs et *Obres* par les Russes, parurent vers l'an 560 de J.-C. sur le Danube, après avoir habité d'abord dans les steppes au nord du Caucase, puis sur le Volga et sur le Don. Quelques auteurs regardent les Avares comme identiques aux Aorses, peuple ancien et commerçant dont parlent Strabon (lib. XI), Pline (*H. N.* IV, 11, 25, VI, 12, 6) et Ptolémée; on a même dit que *Avar* et *Aor* étaient la même racine

scythique signifiant *homme*. Le mot Huns (*Chunni*) a, dit-on, le même sens; et, en effet, le savant G. F. Müller et d'autres après lui ont regardé les Avares comme étant les mêmes que les Huns. Cette opinion est confirmée par les historiens byzantins et hongrois, par le témoignage de Paul Warnefried et de Théophile Simocatta. Quoi qu'il en soit, les Avares étaient un peuple ouralique, nomade et guerrier, distingué par une haute stature et par leur armure redoutable, mais décrié chez les anciens comme perfide et cruel. Simocatta dit qu'ils étaient de tous les peuples scythes celui qui avait le plus d'esprit. Après avoir servi comme troupes auxiliaires dans l'armée de Justinien, les Avares menacèrent l'empire d'Orient, aidèrent les Lombards à mettre fin au royaume des Gépides, et firent à la fin du VI^e^ siècle, sous le khan Baïan, la conquête de la Pannonie. Bientôt leur empire s'étendit du Volga à l'Ens, en Autriche, et comprit, plus au sud, toute la Dalmatie. Leurs progrès toujours croissans en Italie et en Allemagne, où ils pénétrèrent jusque dans la Thuringe, les mirent aux prises avec les Francs dont ils ne tardèrent pas à exciter encore la convoitise par leurs trésors et par le luxe qui régnait à la cour des khakhans. Une tentative qu'ils firent en 626 contre Constantinople échoua; et, une fois battus, ils virent les Slaves, les Boulgars et d'autres nations vaincues secouer successivement leur joug. Ils avaient soutenu le duc de Bavière Thassilo contre Charlemagne, et ils continuaient leurs incursions après la défaite de leur allié. Charlemagne n'eut pas plus tôt pacifié le nord de l'Allemagne qu'il marcha contre ces étrangers pour les anéantir. Il enleva leurs *anneaux* ou fortifications circulaires en terre, et les extermina eux-mêmes en grande partie. Leurs débris, concentrés dans la Dacie, périrent sous le fer des Petchénègues et des Moraves.

Aujourd'hui même une petite ville du Caucase, située sur le Koïsou, et le district dont *Avar* est le chef-lieu, perpétuent le nom de ce peuple peut-être originaire de ces contrées. Un khan gouverne le district, et peut à lui seul, dit-on, mettre sur pied une armée de 2,000 hommes, que le concours des grands du pays porterait à 10,000. L'*Avar-Khan*, très fier de sa puissance, a reçu de la Russie, en 1807, le grade de lieutenant général. J. H. S.

AVARICE. C'est un des phénomènes les plus étranges et cependant les plus ordinaires du monde moral; c'est une des plus dangereuses aberrations de l'instinct de la conservation de soi-même. Cet instinct pousse naturellement à la satisfaction des besoins, et exige à cet effet certains moyens; mais l'avarice confond le moyen avec la fin : l'avare semble ne tendre qu'à la possession du moyen et s'en contenter, refusant la jouissance non-seulement aux autres, mais encore à lui-même. Toutefois il faut se garder de croire qu'au fond l'avare ne veuille l'or que pour l'or même : s'il amasse sans mesure et sans rien consommer, c'est d'une part qu'il se défie trop de l'avenir, et d'autre part qu'il y compte trop. Il s'en défie trop en ce sens qu'il appréhende toujours de manquer par la suite de moyens d'existence; il y compte trop, en ce qu'il semble oublier qu'il doit mourir un jour et sous peu; car il est remarquable que l'avarice croît en raison inverse du nombre de jours que l'on peut encore raisonnablement espérer. C'est que le vieillard, en se sentant affaiblir, se sent de plus en plus incapable de pourvoir désormais à son existence à venir, et que l'homme, comme l'a fort bien dit Pascal, ne vit jamais, mais espère toujours vivre. Telles sont les deux raisons qui expliquent l'intensité croissante de l'avarice avec l'âge. Il est rare qu'un jeune homme soit avare, parce qu'il est confiant en ses moyens jusqu'à la présomption; parce qu'il ne sait pas encore combien il est difficile d'acquérir et facile de perdre; parce que le présent l'occupe beaucoup plus que l'avenir; parce que ses parens ont toujours fourni à ses besoins, et que son inquiétude, sous ce rapport, n'a jamais été que de leur arracher plus qu'ils ne voulaient lui donner. Mais aussi plus sa prodigalité était irrégulière, plus la leçon de l'expérience a été dure, plus quelquefois son amendement est extrême; en sorte qu'il n'est

pas pire avare dans la vieillesse que celui qui fut prodigue dans sa jeunesse. L'avarice est d'autant plus à craindre qu'elle endurcit plus le cœur, qu'elle dénature plus l'homme en l'avilissant, en le rendant esclave de la matière, esclavage de tous le plus honteux, à cause du défaut absolu de dignité du maître. Parvenu à ce degré d'avilissement, l'homme n'est souvent plus accessible aux douces affections du cœur; trop souvent même il devient sourd à la justice. Sous ce rapport l'avare mérite bien le mépris, mais l'avarice, envisagée par rapport à son caractère de mesquinerie et de ladrerie, n'est plus qu'un objet de ridicule. Si l'avarice n'est qu'une économie excessive, elle prend plus particulièrement le nom de *lésinerie*. Si elle a recours à des moyens ignobles et dégoûtans pour se satisfaire, c'est alors une *avarice crasse*.—Du reste, il ne faut pas confondre l'avarice avec la cupidité ou l'ambition. L'avare et le prodigue peuvent être également cupides, l'un pour conserver, l'autre pour dépenser : le prodigue même sera plutôt cupide que l'avare, parce que le prodigue sent plus l'insuffisance de ce qu'il possède, et qu'il doit ambitionner davantage d'acquérir, pour pouvoir dépenser toujours. L'avare, au contraire, se concentre plus ordinairement sur ce qu'il tient sous sa main. Pour lui, conserver est la principale chose, acquérir la seconde, et dépenser la dernière. Pour le prodigue, au contraire, dépenser est la première chose, acquérir la seconde, et conserver la dernière. Ces deux vices, comme on le voit, ont des points de départ, des mobiles, des principes tout différens, et dès qu'ils sont en mouvement ils se tournent le dos. La sphère d'action de l'avare est plus restreinte que celle du prodigue : il tend à l'immobilité; il voudrait immobiliser sa vie et ses besoins comme ses trésors. Le prodigue, au contraire, veut essentiellement vivre, et vivre avec fracas; ce n'est que le bruit, l'étourdissement et l'enivrement de tous les sens qui lui donnent une suffisante conscience de lui-même. JH. T.

AVARIE (marine), *havarie*, de *havre*, port. C'est le dégât arrivé à un navire ou à sa cargaison, et la dépense qu'il est obligé de faire jusqu'à ce qu'il parvienne à sa destination, dommages que doivent supporter proportionnellement (moins cependant l'assurance du chargement), le propriétaire du bâtiment, appelé fréteur, et le propriétaire de la cargaison ou l'affréteur, engagés l'un envers l'autre par acte (*voy.* AFFRÉTEMENT).

La *petite avarie* ou avarie ordinaire comprend les frais que le navire a dû payer dans son trajet, comme les droits d'ancrage, de conduite par les pilotes lamaneurs, lorsque le bâtiment se trouve dans des parages dangereux, tels qu'à l'embouchure de la Seine; les droits pour l'entretien des bouées (signaux flottans au-dessus des écueils ou des bancs de sable); les frais de halage; l'éclairage des phares; les secours d'incendie, enfin toute espèce de droit que paie pour l'entretien d'un port chaque bâtiment qui y mouille.

La *grande avarie* ou avarie extraordinaire comprend tous les sacrifices qu'il faut faire pour détourner le danger dont un vaisseau ou sa cargaison sont menacés, tels que de jeter une partie des marchandises à la mer pour alléger le navire; de couper les mâts, les voiles et les cordages; d'échouer à dessein à la côte pour sauver le chargement; de chercher un port pour réparer les dégâts; d'attendre un convoi; de payer la rançon du vaisseau pris par les corsaires, etc. Tous ces dommages doivent être supportés par les parties auxquelles appartiennent le bâtiment et la cargaison, proportionnellement à la valeur des pertes et à leurs intérêts réciproques. *C. L. m.*

AVARIES (droit). Le code de commerce définit de la manière suivante ce qu'on entend par avaries : « Toutes dépenses extraordinaires faites pour le navire et les marchandises, conjointement et séparément; tout dommage qui arrive au navire et aux marchandises depuis leur chargement et départ jusqu'à leur retour et déchargement, sont réputés avaries. »

Les parties conviennent entre elles du *réglement d'avaries;* à défaut de conventions particulières, le code trace les dispositions. Les avaries sont *grosses* ou

bien elles sont *simples*. Les premières sont en outre *communes*, c'est-à-dire supportées par l'universalité du navire et du chargement. Les secondes ne tombent à la charge que des parties qu'elles regardent particulièrement. Le principe *res perit domino* reprend en ce dernier cas tout son empire. Le code définit avec beaucoup de détail et de soin les accidens principaux qui entraînent des avaries, soit grosses, soit simples (*voy.* Cod. de com., art. 400 et 403). Il distingue encore les avaries des frais à la charge du navire (*voy.* l'art. précédent). Il faut remarquer que, dans tous les cas où le dommage arrivé provient de la faute du capitaine ou de l'équipage, l'avarie est réputée simple et particulière, de telle sorte que le propriétaire des marchandises avariées en supporte seul la perte, sauf son recours contre le capitaine, l'équipage, le navire et le fret. Le cas d'abordage de navires est réglé par des dispositions toutes particulières. Le dommage en provenant est supporté, sans répétition, par chacun des navires. Si l'abordage n'a pas été purement fortuit, s'il peut être imputé à la faute de l'un des capitaines, celui-ci en devient seul responsable; dans le doute, le dommage est supporté à frais communs. Il est bien entendu que le navire et l'armateur sont solidaires avec le capitaine à l'égard des propriétaires des marchandises.

Une demande pour avaries n'est point recevable si l'avarie *commune* n'excède pas 1 p. $^{0}/_{0}$ de la valeur cumulée du navire et des marchandises, et si l'avarie *particulière* n'excède pas aussi 1 p. $^{0}/_{0}$ de la valeur de la chose endommagée. L'action d'avarie n'est recevable qu'à la condition d'une formalité par cela même très importante et qui consiste dans la protestation que le propriétaire des marchandises avariées doit signifier en recevant ces dernières. L'action d'avarie est prescrite par cinq ans.

La clause *franc d'avaries* affranchit les assureurs de toutes avaries, soit communes, soit particulières, excepté dans les cas qui donnent ouverture au délaissement; et dans ces cas les assurés ont l'option entre le délaissement et l'exercice d'action d'avarie. O. V.

AVATAR, *voy.* VISCHNOU.

AVAUX (CLAUDE DE MESMES, comte D'), conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, conseiller d'état, et appartenant à une des familles les plus illustres dans la magistrature, acquit une grande réputation dans différentes ambassades où il représenta la France, à Venise en 1627, puis en Danemark, en Suède et en Pologne. En 1643, il revint en France; on le renvoya presque aussitôt à La Haye et à Munster, en qualité de plénipotentiaire pour la paix générale qui devait mettre fin à la guerre de trente ans. Durant les longues négociations qui amenèrent le traité de Westphalie, d'Avaux eut à éprouver plus d'un désagrément de la part de Servien, son collègue. Les intrigues de celui-ci le firent révoquer tout à coup, après 20 ans de services, et au moment où la paix allait être signée. Mazarin l'exila quelque temps dans ses terres, puis le rappela et lui rendit les fonctions de surintendant des finances. D'Avaux mourut en 1650, âgé de 55 ans. Il avait de la pénétration, de l'éloquence, de l'activité, une grande politesse, de la facilité à écrire en plusieurs langues; mais on lui reproche la faiblesse avec laquelle il supporta sa disgrace et une dévotion qui tenait du fanatisme. Il a laissé des lettres et des *Mémoires*. A. S-R.

AVELINE, fruit d'une des variétés du coudrier commun ou noisetier. De toutes les amandes, celle de l'*avelinier* est la plus estimée, à cause de son goût et de sa grosseur; elle est rougeâtre, d'une douce saveur, et contient une certaine quantité d'huile que l'on peut extraire par le moyen de la pression.

L'avelinier est cultivé avec succès dans nos jardins, et croît ainsi que les autres espèces de noisetiers dans nos bois et sans culture. D. A. D.

AVELLANE, *voy.* CROIX (blason).

AVELLINO (SAINT ANDRÉ). C'est un des saints sous le patronage desquels se sont placées la Sicile et la ville de Naples. Avellino naquit dans la ville du même nom en 1521. En 1556 il entra dans l'ordre des théatins et se rendit célèbre par sa piété et plus encore par ses talens et son érudition. Le cardinal Paul

d'Arezzo, archevêque de Naples, et saint Charles Borromée l'honorèrent de leur amitié et le consultèrent souvent dans les affaires les plus importantes. Il n'avait rien plus à cœur que la réformation du clergé, et voulait rétablir au sein des corporations religieuses l'esprit dont les apôtres avaient été animés; sa réputation était telle à cet égard qu'on l'appela en divers endroits de l'Italie pour y fonder des maisons de son ordre. Épuisé de fatigue et cassé de vieillesse, André Avellino expira en 1608, dans sa 88^{e} année; son corps fut enterré dans l'église des théatins de saint Paul à Naples. Ce ne fut que 16 ans après sa mort qu'il fut béatifié; le pape Clément XI le canonisa en 1711. Ce saint a laissé plusieurs ouvrages de piété imprimés en 5 vol in-8° à Naples, en 1733-34, 5 vol. in-4°. On a aussi de lui 2 vol. de lettres fort intéressantes; Naples, 1732. D. A. D.

AVE MARIA ou salutation angélique, prière à la sainte Vierge en usage dans l'église catholique, et composée : 1° des paroles de l'ange Gabriel à Marie, lorsqu'il fut envoyé vers elle à Nazareth, *Je vous salue pleine de grace, le Seigneur est avec vous*; 2° des paroles qu'Élisabeth adressa à sa cousine, quand elle en fut visitée dans les montagnes de la Judée: *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni;* 3° d'une courte prière composée par quelque personnage pieux, et qui a été généralement adoptée, après quelques modifications : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Amen.

L'usage de la *salutation angélique*, en la partie même qui est composée des paroles de l'Évangile, n'a pas été commun avant le XII^{e} siècle. Il est vrai que saint Grégoire-le-Grand a formé de ces paroles l'offertoire de la messe du quatrième dimanche de l'avent et que les Pères en ont plusieurs fois fait mention dans leurs écrits, comme de toutes les paroles évangéliques; mais il n'en est pas moins vrai que la salutation angélique n'a pas été généralement employée comme prière pendant les dix premiers siècles de l'église. Elle ne se trouve point dans les *Heures* de la reine Hemme, femme du roi Lothaire, qui étaient avant la révolution dans la bibliothèque de Saint-Remi de Reims, ni dans celles de Notker Balbulus, en allemand, ni dans celles du vénérable Bède, en anglais. Ce dernier dit formellement, dans une lettre à Egbert, qu'il a traduit en anglais, pour l'usage des prêtres qui ne savaient pas le latin, le symbole et l'oraison dominicale; mais il ne parle pas de la salutation angélique.

Les Pères et les conciles, si exacts à faire apprendre aux fidèles ce qu'ils doivent savoir, ne recommandent jamais que l'oraison dominicale et le symbole. Saint Éloi dit dans une de ses homélies au peuple, rapportées par saint Ouën : *Récitez avec foi et dévotion le symbole et l'oraison dominicale.* Dans l'ordre de saint Dominique, si constant dans ses anciennes observances, on ne récite point encore la *salutation angélique*, avant l'office canonial. On ne la récite ni avant, ni après les offices ecclésiastiques, dans l'église de Lyon. On ne la récite pas non plus dans les églises orientales, excepté chez les Maronites.

On n'en trouve de traces bien certaines que dans les *Institutions* de Clairvaux, recueillies au XIII^{e} siècle dans les *Constitutions* d'Eudes de Sully, évêque de Paris, et dans celles de Rouen en 1246, où il est dit: *Les prêtres exhorteront les fidèles à réciter l'Oraison dominicale, le Credo, et la Salutation de la bienheureuse Vierge.*

Quant à la partie de la *salutation angélique* qui forme la prière véritable, elle ne date que du XVI^{e} siècle. On ne la trouve dans aucun livre manuscrit ou imprimé au XV^{e} siècle; et quoique, depuis 1500, elle ait été imprimée, néanmoins elle n'a pas été reçue partout en même temps et dans la même forme.

Urbain VI ajouta aux paroles évangéliques *et benedictus fructus ventris tui,* ces trois mots *Jesus Christus. Amen.* Jean XXII accorda des indulgences à ceux qui réciteraient trois fois la *salutation angélique* à l'heure du couvre-feu, *horâ ignitegii.* Le concile provincial de Sens, tenu en 1346, renouvela les prescriptions de Jean XXII et ordonna

qu'elles fussent inviolablement observées. C'est là vraisemblablement l'origine de l'*Angelus* et des indulgences accordées à la récitation du *chapelet* et du *rosaire* (*voy.* ces mots).

C'est dans le XVI^e^ siècle que s'établit la coutume de réciter la *salutation angélique* après l'exorde de chaque sermon. Le docte Erasme, dans son *Ecclésiaste*, imprimé pour la première fois en 1635, se plaint de cette innovation avec autant de force que de bon sens, *lib. II.* J. L.

AVENT, du latin *advenire*, arriver, venir. C'est le temps qui précède la solennité de l'avénement du Christ sur la terre. Il commence au dimanche le plus proche de la fête de l'apôtre saint André, 30 novembre, c'est-à-dire du 27 novembre au 3 décembre, et finit le jour de Noël, ou plutôt le 6 janvier, jour de l'Épiphanie. Il est destiné à préparer les fidèles par des prières et des pratiques spéciales, à la célébration de la Nativité.

Dans le rit ambrosien, l'*avent* commençait le dimanche qui suivait immédiatement la fête de saint Martin, 11 novembre, et finissait le 25 décembre, ce qui complétait les six semaines dont parle Raoul de Tongres. Le Sacramentaire de saint Grégoire ne marque pas cinq dimanches, comme l'ont dit Amalaire et Raoul de Tongres, qui fixe le commencement de l'avent au dimanche après la fête de sainte Catherine; mais il compte les quatre dimanches à l'inverse de ce que nous faisons maintenant, de sorte que le quatrième dimanche commence l'avent, le troisième vient après, et ainsi de suite.

Les Grecs ont beaucoup varié sur la durée de l'*avent*. Les uns le commençaient le 15 novembre, d'autres le 6 décembre, d'autres enfin le 20 du même mois.

Le jeûne de l'*avent* comprend tous les jours de la quarantaine dans le 187^e^ *Capitulaire* du VI^e^ livre, dans le livre II^e^ de l'*Institution des clercs*, par Raban Maur, et dans le *Sacramentaire* de Ratold. Cependant ces observances n'étaient que locales. Dans les Gaules, les moines observaient le jeûne pendant le mois de décembre, conformément au concile de Tours, tenu en 567. Depuis, la plupart des communautés religieuses ont joint le jeûne à des offices plus longs que dans les temps ordinaires.

Les Orientaux observent le jeûne de l'*avent* avec autant d'exactitude que celui du carême, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans le concile *in Trullo*, ni dans Balsamon qui florissait en 1191.

En Angleterre, les tribunaux étaient fermés. Une déclaration du roi Jean défendait expressément toute *assise*. En France, c'était le contraire : les tribunaux sortaient de vacance à la Saint-Martin et reprenaient alors leurs fonctions judiciaires. C'est encore à peu près ce qui se pratique aujourd'hui dans les cours et tribunaux du royaume.

Les noces sont interdites par l'église pendant l'*avent*, comme dans le carême. J. L.

AVENTIN (MONT), une des 7 collines principales de Rome. Là, dit-on, Hercule vainquit Cacus : là aussi Évandre, du temps d'Énée, avait établi sa royale chaumière. Ancus Martius en céda l'emplacement au peuple en l'invitant à y bâtir des maisons. Hercule, Diane, la Liberté, la Bonne Déesse et d'autres divinités avaient des temples sur le mont Aventin qui par la suite des temps forma la 13^e^ région de Rome. L'Aventin était près du Tibre, au lieu où se voient aujourd'hui les églises de Sainte-Sabine et de Sainte-Prisca. On dérive le nom de cette montagne tantôt des bandes d'oiseaux (*aves*) qui l'habitaient, tantôt d'un Aventin, roi d'Albe ou fils d'Hercule. Val. P.

AVENTURIER, chercheur ou coureur d'aventures, poursuivant romanesque de chances extraordinaires. L'attrait de la nouveauté, l'amour du changement, la soif de l'inconnu, l'impatience du cours ordinaire et régulier des choses tourmentent, agitent l'aventurier : il lui faut à tout prix et par tous moyens de l'étrange, de l'inusité; il ne supporte pas une situation douce et heureuse, mais calme et monotone, et c'est avant tout de lui qu'on peut dire :

Il lui faut du nouveau, n'eu fût-il plus au monde.

Doué d'une imagination très vive et d'une audace au service de tous ses ca-

prices, l'aventurier, pour atteindre ce qu'il poursuit dans toutes les directions, se jette au-devant de tous les périls, et ambitionne même les difficultés. Ce n'est ni un homme de courage ni un grand homme, parce qu'il n'a jamais directement en vue de faire une chose bonne en soi ou simplement utile à ses semblables; mais aussi il n'a point une ame aride, froide et personnelle comme l'intrigant, l'ambitieux, le chevalier d'industrie. Le *moi* ne domine pas en lui; son guide est le désir passionné d'une vie, pour ainsi dire, dramatisée. L'aventurier tient du poète; parfois il lui arrive d'usurper pour quelque temps la gloire du grand homme.

C'est principalement dans les époques neuves, barbares et poétiques que se montrent et apparaissent au-dessus de leur siècle les grands aventuriers, comme au moyen-âge les chevaliers et les troubadours errans, les boucaniers ou flibustiers, les découvreurs de terres inconnues, les *bandits*, les condottieri, les Iermak et les Barberousse. *Voy.* ces mots.

En Italie des mercenaires qui rappellent les Mamertins de l'ancienne Syracuse portaient, aux x^e^ et xi^e^ siècles, le nom d'*aventuriers*. A. F. G.

AVENTURINE. Un ouvrier ayant laissé tomber, par aventure, un peu de limaille de laiton dans un creuset contenant du verre fondu, fut séduit par l'éclat de ce mélange et lui donna le nom d'*aventurine*. On appliqua depuis ce nom à plusieurs pierres naturelles qui offraient une multitude de points brillans sur un fond coloré, comme certaines pierres chatoyantes et notamment quelques variétés de quartz et de feld-spath où l'on distingue des points de couleur jaune ou argentée, qui sont dus à des paillettes du mica ou d'une autre substance lamelleuse.

L'aventurine artificielle se compose ordinairement d'une masse vitreuse rouge ou roussâtre dans laquelle on mêle, lorsqu'elle est en fusion, des parcelles laminées de tombac jaune ou blanc : on fait avec cette composition une foule d'ornemens, en l'incrustant dans les vernis, ou en la mettant dans les laques, les cires à cacheter, etc.

On distingue donc deux sortes d'aventurine; mais ni l'une ni l'autre n'a de prix et n'est estimée en bijouterie. *Voy.* Quartz et Feld-Spath. D. A. D.

AVENZOHAR, dont le véritable nom est *Abou-Mervan-Ben-Abdel-Malek-Ben-Zohar*, médecin célèbre du xii^e^ siècle, et l'un des membres les plus distingués de l'école arabe, naquit à Penaflor près de Seville d'une famille juive qui, depuis plusieurs générations, pratiquait la médecine. Il acquit bientôt dans cet art un haut degré d'habileté et de réputation qui lui attira tout à la fois les faveurs de la fortune et les tourmens de l'envie. Chassé de son pays, il trouva une honorable retraite auprès d'un prince de Maroc dont il fut le médecin et l'ami. Avenzohar fut un homme supérieur à son siècle, et ses écrits portent l'empreinte d'un esprit observateur et philosophique bien rare à l'époque où il écrivait; aussi sont-ils honorablement mentionnés par ceux qui se sont occupés de l'histoire de la médecine. Beaucoup d'observations laissées par lui sont encore lues avec intérêt, et des idées théoriques consignées dans ses ouvrages ont, à divers intervalles, été produites comme nouvelles. Il fut le maître du célèbre Averrhoës (*voy.*), et mourut à l'age de 92 ans. F. R.

AVERNE, entre Cumes et Pouzolles, est une langue de terre que termine le cap Misène. C'est là qu'est situé le lac Averne, célèbre par les fables qu'en débitait l'antiquité, et surtout par les poèmes d'Homère et de Virgile qui, l'un et l'autre, en font l'entrée des enfers. Ses eaux stagnantes communiquaient, au moyen d'un fossé (*emissarium*), avec le lac Lucrin; elles étaient mortelles aux oiseaux que leurs exhalaisons tuaient infailliblement au vol quand ils passaient dans ces régions. De là le nom grec de ce lac, Ἄορνος. Ses bords étaient escarpés et couverts de forêts impénétrables. Ces bois où il y avait beaucoup de cyprès étaient consacrés à Hécate que, pour les attributions infernales, on confond avec Proserpine, Diane, la Lune, etc. Paoli pense que les ruines d'un temple voisin rappellent le culte d'Hécate. Il y avait autrefois beaucoup de grottes autour de l'A-

verne; on croit qu'elles étaient habitées et que l'obscurité de ces retraites y a fait placer les Cimmériens plongés dans une éternelle nuit. On y établit un oracle et des prêtres qui instruisaient les étrangers à apaiser les Mânes. Ces prêtres ne sortaient de leurs antres que la nuit, et s'interdisaient la vue du soleil. Les nombreuses eaux minérales qui bouillonnaient dans les environs semblaient attester la présence du Phlégeton, et l'on se refusait à boire l'eau d'une source pure et limpide, parce qu'on la croyait échappée du Styx. Il y avait encore un autre lac qui portait le nom d'Achéron et que quelques-uns croient être le *lago di Fusaro*. La grotte de la Sibylle de Cumes est décrite dans une dissertation de Heyne sur le second livre de Virgile; mais ces lieux ont entièrement changé de face: Agrippa, pour creuser le port Jules, fit couper la forêt pour joindre l'Averne et le lac Lucrin; en 1538 un tremblement de terre éleva des montagnes de cendre; beaucoup de grottes ont été comblées, d'autres percées et conduites plus loin. On lit dans les Mémoires du comte Orlof (tom. V. p. 329): «Le lac d'Averne n'a plus cet aspect sombre et lugubre sous lequel nous le peignent les historiens et les poètes de l'antiquité: ses eaux ne sont plus malfaisantes; les oiseaux peuvent sans danger jouer à la surface. Ces vieilles forêts que fit couper Agrippa, sont remplacées par des taillis et des buissons. Au milieu des arbustes qui conservent leur verdure presque toute l'année, s'élèvent de divers côtés des ruines d'édifices bâtis en briques. Rien de plus romantique, rien de plus pittoresque.» (*Voy.* les *Antiquités de Pouzolles* t. I^er^, et le *Bulletino de correspondenza archeologica di Roma.*) P. G-Y.

AVERRHOES (son véritable nom est Ebn-Rojd), le plus célèbre des philosophes arabes et précepteur de Moïse-Maimonide, naquit à Cordoue, en Espagne, l'an 1149. Son père qui y remplissait les fonctions de grand-juge et de mufti, l'instruisit lui-même dans les lois mahométanes, et le confia au savant Tophaïl pour l'étude de la théologie et de la philosophie. Son talent et ses connaissances le firent succéder à son père, et bientôt le roi de Maroc l'envoya comme kadi dans la Mauritanie. Mais des envieux l'ayant accusé de s'écarter de la vraie doctrine, il fut destitué et exilé en Espagne. Il retourna alors à Cordoue, où il trouva des secours et des consolations auprès de son élève Maimonide; mais les persécutions le poursuivant jusque là, il se sauva à Fez, où un tribunal de la foi le condamna à la rétractation et à une pénitence publique. De là il revint dans sa patrie, et y vécut dans une grande pauvreté, jusqu'à ce que le khâlife Almansor l'eut rétabli dans ses anciennes dignités. Bientôt après il revint une seconde fois à Maroc, et y mourut l'an 1217.

Averrhoës regardait Aristote comme le plus grand des philosophes, et commentait ses ouvrages avec beaucoup de profondeur, mais cependant, comme la plupart des philosophes arabes de l'époque, toujours sous l'influence des doctrines de l'école alexandrine. Ce fut surtout contre les orthodoxes arabes, et notamment contre Algazel, qu'il s'éleva comme défenseur de la philosophie, en se basant sur le rationalisme. On le nomma de préférence parmi les philosophes arabes, *le Commentateur* (d'Aristote); et sa traduction d'Aristote en langue syriaque était autrefois très estimée. Il a aussi composé une espèce de système médicinal, connu sous le titre de *Colligat*. Ses œuvres ne nous sont connues que par des traductions latines (11 vol. in-fol., Venise 1560). Déjà dans le XIII^e^ siècle on faisait grand cas de lui dans l'Église et parmi les philosophes orthodoxes; quoique cependant beaucoup de ses doctrines, et surtout sa doctrine toute panthéistique de l'unité du principe actif de l'univers, fussent généralement rejetées comme des erreurs. L'astrologie a souvent été appelée, de son nom, *Averrhoïsme*.

Les sectateurs d'Averrhoës, surtout dans le XV^e^ et le XVI^e^ siècle, à la tête desquels se trouvait le fameux Alessandro Achillini, s'appelaient les *Aver. C. L.*

AVEU. En matière civile l'aveu est la déclaration que fait la partie ou son fondé de pouvoir spécial, déclaration reçue en justice et contenant la reconnaissance, la confession de certains faits.

L'aveu peut être aussi extra-judiciaire et purement verbal; mais on n'est pas recevable à s'en prévaloir dans les causes qui ne comporteraient pas la preuve testimoniale. L'aveu fait pleine foi contre son auteur; il ne peut être accepté pour une partie et répudié pour une autre; il faut accepter la déclaration dans son entier. D'un autre côté l'aveu est irrévocable, à moins qu'on ne prouve qu'il reposait sur une erreur de fait.

En matière criminelle, l'aveu n'est qu'un moyen d'instruction : c'est la confession que fait un accusé ou un prévenu des faits ou de partie des faits qui lui sont imputés. Ces sortes d'aveux ne font point preuve contre leurs auteurs : ils sont, comme les autres élémens de conviction, abandonnés à la sagacité et à la conscience du jury ou des juges. Les uns et les autres sont dispensés aujourd'hui de toute règle quant à la preuve. Autrefois il n'en était pas ainsi : on attachait une grande importance à obtenir l'aveu de l'accusé, et c'est principalement à cette préoccupation qu'était due la barbare institution de la torture, employée déjà par les Romains contre les esclaves. Il est des législations où certaines peines, celle de mort par exemple, ne peuvent être prononcées que contre l'accusé qui *avoue;* s'il s'obstine à nier les faits les plus évidens, il demeure sous le poids d'une *pœna extraordinaria* qui le séquestre de la société.

L'aveu en dénombrement de la jurisprudence féodale est un acte que le nouveau vassal était obligé de donner à son seigneur dans les quarante jours, à dater de celui où il avait prêté foi et hommage. Dans cet acte il reconnaissait tenir de lui les terres qui y étaient énumérées et déduites. On l'appelle *aveu* parce qu'il porte reconaissance que son fief relève du seigneur. P. G-y.

AVEUGLES. On désigne sous cette dénomination toutes les personnes que des causes diverses (*voy.* Cécité) ont privées de la vue; mais il importe de les répartir en deux classes distinctes : 1° Les individus devenus aveugles à l'âge adulte; 2° les aveugles-nés, c'est-à-dire ceux qui n'ont jamais perçu la lumière ou qui n'en ont conservé aucune idée. Cette seconde classe mérite surtout d'appeler notre attention comme offrant à la fois un objet de bienfaisance sociale et d'intérêt scientifique. Les autres sont des infirmes que rien ne distingue des portions diverses de l'humanité souffrante, si ce n'est qu'ils réclament plus particulièrement les secours de la charité, parce qu'ils sont placés dans un état d'incapacité à peu près complet pour subvenir à leur existence.

Ce qui frappe d'abord chez l'aveuglé-né, c'est un état de calme et d'inaction en général, tout-à-fait antipathique à l'enfance. Il ne se meut qu'avec crainte et hésitation; ses mouvemens sont lents et ses jeux sans vivacité; dans les heures de travail, on le verra souvent conserver pendant une demi-heure la plus parfaite immobilité. On peut dire que c'est là le caractère dominant de ses habitudes extérieures; et il est d'autant plus important de le constater qu'il exerce une influence très funeste sur la constitution physique et sur la santé des aveugles. En effet, cette inaptitude aux fonctions locomotrices rend chez eux la sanguification et la circulation plus lentes et plus pénibles. De là le développement du principe scrofuleux qui a très souvent été l'origine de l'infirmité. Aussi voit-on beaucoup d'aveugles atteints de cette maladie à l'époque de la puberté; presque tous ont le teint blême et plombé des lymphatiques. On n'a pas assez songé jusqu'ici, dans l'éducation de cette classe d'êtres, à combattre l'état normal d'inactivité qui leur est particulier. Certaines règles hygiéniques bien connues, surtout l'introduction d'une gymnastique spéciale, auraient sous ce rapport les plus heureux effets. Les forces de ces enfans, qui sont, relativement, moindres que celles des clairvoyans, en seraient augmentées; leurs membres, qui se courbent et se déjettent si souvent, prendraient de meilleures directions; ils paraîtraient moins gauches, moins embarrassés dans tous ces simples actes de la vie qui exigent un mouvement quelconque. Enfin, un tel système d'éducation physique contrarierait dans une foule de cas le développement des affections pulmonaires et nerveuses qui ne sont que trop fréquentes et trop graves parmi les aveugles.

Comme le sens dont les aveugles sont privés est celui qui nous met le plus vite et le plus facilement en rapport avec les hommes et les choses qui nous entourent, il en résulte qu'ils restent, par le fait, isolés dans la nature et sans contact avec le monde extérieur; les autres sens rétablissent bien sans doute les communications, mais ce n'est que d'une façon très imparfaite. De là cet état de concentration habituelle qui est non moins fondamental et non moins important chez l'aveugle-né, sous le rapport du caractère moral, que l'état d'inactivité sous celui de la constitution physique. En effet, vivant ainsi constamment en lui-même, sa pensée et ses sentimens doivent le plus souvent rester cachés pour nous, et il faut l'observation la plus attentive pour pénétrer le mystère de la vie intime de son ame. C'est pour n'avoir pas compris ceci que divers écrivains, Diderot en tête, dans sa *Lettre sur les aveugles*, ont émis à ce sujet une foule d'assertions fausses et absurdes. Ainsi, de ce que les aveugles sont en général graves et peu expansifs, on a conclu qu'ils doivent être dépourvus de sensibilité; c'est une erreur : de longues années d'observation ont fait reconnaître à l'auteur de cet article que les mêmes émotions que nous ressentons sont ressenties par eux et avec une égale puissance. Seulement, comme rien ne les excite à se manifester au dehors, elles restent en eux, n'influent que rarement sur leur froide et impassible contenance, et ne vont presque jamais se réfléchir dans un miroir où *leurs semblables* ne pourront pas les lire. On a voulu pareillement qu'un être qui ne voit point fût, par nature, sans religion et sans pudeur. L'expérience prouve au contraire que les aveugles peuvent être amenés à comprendre et à aimer une croyance, et cela d'autant plus aisément qu'il leur est plus facile qu'à nous de spiritualiser le dogme et d'avoir une foi plus épurée. Quant au sentiment de pudeur, il se manifeste chez les enfans aveugles d'une façon bien digne de remarque : cette réserve extrême, qui rend parmi nous quelques personnes si délicates sur les objets offerts à leurs regards et fait si facilement affluer le sang au visage, passe ici de la vue à l'ouïe et exclut en général du langage de ces jeunes gens les paroles légères et les équivoques sans décence. Il en résulte que des traits dans nos bons écrivains, qui ne sont que gais pour nous, deviennent inconvenans pour eux; ils ne les font pas rire et les déconcertent quelquefois. De nouveaux témoignages viendront sans doute confirmer une observation qui n'est pas sans importance en philosophie morale.

De l'habitude de concentration naît cette ténacité qu'on remarque en général dans le jugement et la volonté des aveugles. Ils ne connaissent point ce que nous appelons caprice, et, comme leurs déterminations ont toujours été précédées de mûres réflexions, ils y tiennent fortement. De là aussi une sorte de confiance dans leur intelligence et leur raison qui dégénère souvent en un amour-propre facilement irritable, et forme, avec la défiance aisément explicable qu'ils portent assez ordinairement dans leurs relations avec nous, les deux traits fâcheux de leur caractère moral, ceux d'où résultent souvent pour eux des soucis qui troublent une condition d'existence du reste habituellement calme, moins dépourvue de bonheur qu'on ne le croit en général, et très probablement plus heureuse que celle des sourds-muets à laquelle on la compare sans cesse. Ce qui est sûr au moins, c'est qu'aucun des individus que la nature y a condamnés n'essaie d'en sortir; il n'y a point d'exemple de suicide parmi les aveugles.

Quant aux facultés intellectuelles, qui ne sont pas moins dignes d'attention, elles sont, en général, ou très hautes ou nulles. Tout dépend de l'état de l'appareil encéphalique, qui se lie lui-même à l'état auquel la cause de la cécité a amené l'appareil visuel. Quand l'organe cérébral est parfaitement sain, le développement intellectuel est non moins rapide que prodigieux. L'abstraction, l'analyse, la mémoire se prêtent un appui mutuel pour conduire cet être imparfait à l'acquisition d'une foule de connaissances que la nature semblait avoir refusées à son entendement. Les sens qui lui restent acquièrent, par l'exercice, la plus exquise délicatesse; le toucher et surtout l'ouïe, dont

on n'a pas jusqu'ici assez bien apprécié l'importance dans l'organisation des aveugles, leur donnent sur les objets extérieurs, sur les rapports qui les lient et les nuances qui les séparent, des notions très justes et très étendues qui deviennent un heureux équivalent à l'ordre entier de sensations qui leur manque. C'est ainsi qu'on verra tel enfant aveugle reconnaître avec l'extrémité de sa langue la forme d'une lettre saillante, et tel autre, en élevant la voix dans un appartement, apprécier, par les différentes vibrations de l'air, le dérangement apporté parmi les meubles qui le garnissent. On s'explique de la sorte comment il est à peine un art et une science où quelque aveugle ne soit parvenu à se distinguer. Aussi est-ce bien plutôt par un préjugé relatif à l'état d'incapacité absolue où l'on suppose en général l'être privé de la vue que par une impossibilité matérielle, qu'une foule de conditions sociales lui sont ordinairement interdites. Un très grand nombre, à commencer par Saunderson (*voy.* ce mot), ont été des professeurs renommés; dans l'autre siècle, en Belgique, un Nicolas Bacon, issu du célèbre chancelier, devint docteur en droit et plaida avec succès devant le conseil de Brabant. En 1788, un aveugle-né faisait aux environs de Manchester les fonctions d'ingénieur des routes; Lesueur fut quelque temps économe à l'institution de Paris où il avait été élevé, et Pfeffel de Colmar, directeur d'une école militaire qu'il avait fondée. Aujourd'hui encore M. A. Rodenbach compte parmi les principaux orateurs de la chambre des représentans belges. Dans les professions industrielles, je rappellerai simplement l'aveugle de Puiseaux, celui de Diderot, qui fut un distillateur fort habile, et cet ingénieur Kennedy, du comté d'Armagh, en Irlande, qui, sans avoir jamais aperçu la moindre lueur, parvint successivement à fabriquer des meubles, des instrumens de musique et des métiers pour diverses manufactures. Nombre d'aveugles-nés se sont aussi distingués dans les lettres; toutefois, il est manifeste qu'ils ne peuvent jamais en écrivant que reproduire des images qu'ils n'auraient pas créées; dans le fait, ils se servent même en parlant d'un instrument qui n'a pas été fait pour eux. Il suffit en effet d'un léger coup d'œil sur la nomenclature d'un idiome quelconque pour reconnaître l'immense influence des impressions de l'œil dans la formation des langues. Celle des aveugles n'existe pas; leur pensée se traduit en quelque sorte dans la nôtre, et c'est ce qui explique pourquoi leur élocution est si fréquemment embarrassée, sèche et privée de mouvement et de vie.

Telles sont les observations principales auxquelles donne lieu l'état physique, moral et intellectuel des aveugles. Ceux qui recouvrent la vue par une heureuse opération chirurgicale en offrent également de fort intéressantes, quoique d'un ordre différent. On a cité souvent le jeune aveugle opéré par l'anglais Cheselden : au moment où il commença de voir, il crut que les objets qu'il apercevait touchaient à ses yeux mêmes, par un moyen qu'il ne pouvait comprendre; il ne les distinguait pas entre eux, quelque différentes que fussent leurs formes; il examinait avec attention ceux qu'il connaissait déjà par le tact; mais il oubliait très vite ces caractères visibles et si multipliés des choses, de manière à ne pouvoir plus les reconnaître à la vue quoiqu'il les reconnût fort bien au toucher. Ces observations ont été souvent renouvelées depuis; elles ont montré que les aveugles ne se font en réalité aucune idée de la lumière et des phénomènes qui en dépendent.

Considéré comme un infirme, la plupart du temps condamné à la misère et exposé sans défense aux torts et aux injures des hommes, l'aveugle a dès long-temps excité la commisération publique, et ce sentiment a donné naissance à divers établissemens, notamment à l'hospice des Quinze-Vingts de Paris (*voy.* ce mot), où ils trouvent asile et protection; mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a songé à créer des établissemens plus précieux encore, s'il se peut, pour cette classe d'infortunés; nous voulons dire ceux où ils reçoivent le bienfait de l'instruction. Le premier de ce genre qui honore le nom de son fondateur, Valentin Haüy (*voy.* ce mot), remonte à l'an-

née 1783; il fut pendant quelques années sans importance, car tout était à créer dans cette instruction spéciale, et les moyens manquaient au fondateur; enfin, avec l'appui des gouvernemens qui se sont succédés, il a pu prendre définitivement place parmi nos plus intéressantes institutions de bien public. 90 élèves des deux sexes y sont admis, nombre encore peu élevé si l'on considère que celui des aveugles dans tout le royaume doit s'élever à 36 ou 40,000 individus. Sur le modèle de l'institution de Paris, des établissemens analogues ont été successivement créés dans les principales villes d'Europe. Les plus importans sont : en Prusse, ceux de Berlin et de Breslau; le premier fondé en 1806 par le docteur Zeune à qui l'on doit un écrit intéressant sur la matière, dans lequel il a cru pouvoir émettre l'opinion que le nombre des aveugles s'accroît progressivement suivant les latitudes, en partant des pôles à l'équateur, de telle sorte que si, par exemple, il y a 1 aveugle sur 100 individus en Égypte, il n'y en a que 1 sur 1,000 en Norvège; le second fondé en 1815 par M. Knic, aveugle-né lui-même. Ces deux établissemens reçoivent environ 50 élèves sur 16,000 aveugles de tout âge que renferment les états prussiens, dont 8,000 susceptibles de recevoir l'éducation, suivant les calculs d'un philanthrope éclairé, M. Julius; il y a par conséquent en Prusse 1 aveugle instruit sur 160.

En Autriche est l'institution de Vienne, fondée, en 1804, par M. Klein, l'un des plus habiles maîtres qu'aient eu jusqu'ici les enfans atteints de cécité. Cette maison reçoit de 40 à 50 élèves; l'instruction y est scientifique, technologique et musicale; déjà un grand nombre de jeunes gens en sont sortis capables de subvenir à leur existence. D'autres établissemens de moindre importance existent à Linz, Prague et Brunn pour les états autrichiens, de même qu'à Dresde en Saxe, à Ratisbonne en Bavière, à Gmund en Wurtemberg, à Bruchsal dans le grand-duché de Bade.

En Suisse l'établissement le plus important est celui de Zurich dont une section séparée renferme des sourds-muets, réunion qui est également opérée dans plusieurs autres institutions analogues de l'Europe; en Hollande il existe à Amsterdam, depuis 1808, une institution fondée par une société maçonique pour 40 élèves; en Danemark, où l'on compte, d'après un recensement qui paraît exact, 2,441 aveugles, une excellente institution a été formée, en 1811, à Copenhague. Il en existe une semblable près de Stockholm; celle de Saint-Pétersbourg, créée par Haüy lui-même, en 1809, a peu prospéré. On n'y comptait il y a quelques années que 7 élèves.

Les établissemens d'Angleterre en faveur des aveugles sont en général de simples maisons de travail où souvent même ils ne résident pas. On ne leur enseigne guère que la musique et un métier qui les met à même de pouvoir gagner leur vie. De telles maisons existent à Londres pour environ 100 travailleurs, à Liverpool, Bristol et Norwich pour à peu près 200; l'institution d'Édimbourg réunit le double avantage d'être à la fois maison de travail, comme les établissemens d'Angleterre, et maison d'éducation, comme ceux de Paris, de Vienne et de Berlin. C'est sans contredit la meilleure de toutes les institutions jusqu'ici créées pour le soulagement de ce genre d'infortune. Un certain nombre de sujets aveugles y sont logés; l'instruction y est florissante; environ 100 individus y sont admis.

Quelques établissemens qui existent dans les contrées méridionales de l'Europe sont sans importance. Aux États-Unis enfin les aveugles, qu'on fait monter à environ 6,000, viennent tout récemment de fixer l'attention des amis de l'humanité. Une institution a été fondée à Boston, en 1832, et ses progrès paraissent avoir été rapides. Elle est dirigée par M. Howe avec le secours de deux jeunes instituteurs aveugles, l'un de Paris, l'autre d'Édimbourg.

On voit par cet aperçu combien d'asiles ont été ouverts en moins d'un demi-siècle, aux aveugles-nés, pour développer leurs facultés, les former à la vie commune, les rendre utiles à eux et à la société, et combien leur condition a dû en être améliorée; elle l'eût été davantage

encore si l'on avait bien compris que c'est peu, la plupart du temps, de donner aux aveugles de l'instruction et un métier, si on ne leur fournit ensuite les moyens d'en tirer parti. En effet, abandonnés tout-à-fait à eux-mêmes, après le cours d'éducation, il n'est pas rare de les voir obligés pour vivre de recourir, comme auparavant, à la charité publique. Ce sont alors des mendians instruits, c'est-à-dire qui ont bien plus le sentiment de leur misère que dans leur état antérieur d'ignorance et d'abrutissement. C'est pour remédier à un tel inconvénient qu'on a établi à Vienne et à Copenhague des annexes où les élèves de l'institution sont admis à entrer comme ouvriers à leur sortie de l'école. Cet exemple devrait être imité partout.

L'instruction donnée aux aveugles comprend en général trois objets principaux, 1° les lettres et les sciences; 2° la musique; 3° les arts et métiers. Un procédé ingénieux, qui consiste à rendre sensible aux doigts une foule de signes ordinairement tracés pour les yeux, est la base de l'enseignement; ainsi l'on compose des livres, des cartes, des plans, etc., dont les caractères ou les lignes sont en relief et au moyen desquels les élèves sont promptement initiés aux notions élémentaires des divers objets de l'instruction. Des leçons orales, presque toujours accueillies avec un empressement et un intérêt qui distinguent cette classe d'enfans des écoliers ordinaires, complètent cet enseignement qui peut embrasser les langues anciennes et vivantes, la littérature, l'histoire, la géographie, surtout la philosophie et les mathématiques, auxquelles l'état moral et intellectuel des aveugles les prédispose naturellement. Le procédé fondamental du relief a, depuis sa première application par Haüy à l'impression des livres, été modifié de diverses façons et a donné naissance à une foule de procédés particuliers et de moyens mécaniques d'instruction. L'enseignement de l'écriture a seul fait créer huit ou dix méthodes tour à tour appliquées et abandonnées; dans l'état actuel, sur ce point qui offre peut-être le plus de difficultés, de même que sur beaucoup d'autres, chaque établissement a son procédé qu'il suit de préférence, sans s'inquiéter de ce qui se pratique ailleurs. Il serait à désirer qu'ils fussent tous attentivement étudiés; les progrès de cette instruction spéciale seraient singulièrement secondés par un tel examen comparatif des diverses méthodes en usage.

La musique, vers laquelle les aveugles sont naturellement portés par cette excessive sensibilité de l'ouïe qui est un caractère particulier de leur organisation, forme un objet essentiel de leur éducation. Presque tous y réussissent; quelques-uns deviennent des concertans fort habiles, et plusieurs arrivent à composer des morceaux étendus et remarquables.

Enfin les arts et métiers, troisième objet auquel on les applique, conviennent surtout à ceux qui ne sont pas organisés de manière à parvenir jusqu'à un certain degré dans les deux premiers, et qui n'y trouveraient pas de moyens d'existence. Il est très facile de faire faire aux aveugles en ce genre de véritables tours de force: ils peuvent devenir capables d'exécuter jusqu'aux procédés les plus compliqués de l'industrie humaine; mais on concevra facilement qu'il est beaucoup de métiers qui doivent leur être interdits, soit parce qu'ils offrent des dangers dans l'opération, soit parce que la confection des produits exigerait, pour des ouvriers aveugles, un temps dont ils ne seraient pas dédommagés par leur valeur. En général, les travaux de tissage et de vannerie sont ceux qui leur offrent le plus de ressources et qui sont le mieux adaptés à leur infirmité. — A ces considérations diverses que fait naître l'étrange et intéressante condition de cette classe d'êtres, nous ajouterons l'indication des ouvrages spéciaux suivans auxquels nous renvoyons pour plus de développemens : *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, par Diderot; *Essai sur l'éducation des aveugles*, par Haüy, Paris 1786; *Essai sur l'instruction des aveugles*, par le docteur Guillié, 1817; *Nouvelle lettre sur les aveugles*, par A. Rodenbach, Bruxelles; *Belisar, über den Unterricht der Blinden*, par A. Zeune, Berlin 1808 et 1821; *Lehrbuch zum Unterrichte der Blinden*, par J. W. Klein. Vienne, 1819.

P. A. D.

AVEYRON, département de France formé de l'ancien Rouergue, et borné par les départemens du Cantal au N., de la Lozère et du Gard à l'E., de l'Hérault et du Tarn au S., de Tarn-et-Garonne et du Lot à l'O. Sa longueur du nord au sud est de 32 lieues, sa largeur de l'est à l'ouest de 22 lieues, et sa surface entière de 464 lieues carrées, ou environ 900,000 hectares, dont près de 50,000 en forêts et 13,714 en vignes. Il tire son nom de la rivière d'Aveyron qui le traverse et se jette dans le Tarn, entre Montauban et Moissac, après un cours de 55 lieues, pendant lequel elle reçoit plusieurs affluens qui la rendent très rapide et sujette à des débordemens. Elle n'est, du reste, navigable que lorsqu'elle arrive à sept lieues environ de son embouchure. Le Tarn et le Lot arrosent aussi ce département et y sont navigables ou flottables. Entouré presque de tous côtés par les Cévennes et les montagnes d'Auvergne, et entrecoupé par des ramifications multipliées qui, à l'exception de quelques plateaux volcanisés du nord, appartiennent tous à la première de ces chaînes, l'Aveyron peut être regardé comme un de nos départemens les plus montueux. Ces plateaux élevés, qui sont parfois séparés par d'affreux précipices, offrent un aspect sauvage et triste. Quelques parties sont semées de rochers à figures cubiques et pyramidales qui présentent de loin à l'œil du voyageur l'apparence de tombes ou de châteaux en ruines. On y rencontre aussi des grottes profondes qui servent quelquefois de caves aux habitans; les plus remarquables sont celles de Roquefort où l'on dépose, pour les faire fermenter, ces fromages renommés, l'un des produits les plus importans du département. Parmi ces sommets on doit citer les montagnes brûlantes de Fontagnes, sorte de petits volcans toujours en activité, la houille qu'ils renferment s'étant accidentellement enflammée. Les riches mines de cette substance que possède le département de l'Aveyron y ont facilité l'établissement, dans ces derniers temps, d'usines importantes et notamment de forges considérables auxquelles sont intéressés plusieurs hommes d'état, tels que MM. le duc Decazes, d'Argout, Hunnann, etc. On évalue à 350,000 quintaux par an la quantité de houille que peuvent fournir les minés de l'Aveyron. On trouve aussi dans le sein de ses montagnes la plupart des autres métaux, ainsi que des marbres et pierres, de diverses natures, dont s'empare l'industrie. Le sol est en général peu fertile et un tiers ne produit presque rien. Ce n'est que dans les parties méridionales qu'on commence à cultiver la vigne et le froment. Le produit moyen de la terre labourable est de 14 fr. 57 c. Des landes et des bruyères d'une immense étendue nourrissent des troupeaux de bêtes à laine dont on a fait monter le nombre à 500,000, et dont la laine est fine et la chair délicate. On élève aussi une grande quantité de bêtes à cornes, de mulets, de porcs, qui sont avec les fromages de Roquefort, quelques tissus grossiers et les produits des mines et des forges, les principaux objets d'exportation. Le climat est généralement froid, mais très salubre. Ce département, dont Rhodez est le chef-lieu, est divisé en cinq arrondissemens, Rhodez, Espalion, Milhau, Sainte-Affrique et Villefranche, comprenant 42 cantons et 215 communes; il appartient à la 9^{e} division militaire et dépend de la cour royale et de l'académie universitaire de Montpellier; il forme le diocèse de Rhodez et l'église consistoriale de Sainte-Affrique; sa population est de 359,056 habitans sur lesquels 1,520 électeurs envoient 5 membres à la chambre des députés. Le revenu total du département est évalué à 12,943,000 fr. et l'impôt à 2,602,951 fr.; on compte 1 écolier sur 77 enfans; 1 enfant illégitime sur 22, et 1 condamné sur 7,000 individus. P. A. D.

AVICENNE, ou plutôt *Ebn-Sina*, fut un Arabe célèbre comme philosophe et médecin. Il naquit à Bokhara, l'an 978, et étudia la philosophie et la médecine à Bagdad. Il s'acquit un très grand nom comme médecin, et devint plus tard visir de Hamadan et Ispahan. Avicenne a composé sous le nom de *Kanon* un ouvrage qui embrassait toutes les connaissances médicinales de son époque; et pendant assez long-temps, dans le moyen-âge, ce livre a été regardé comme

le code de la science médicinale. L'original fut imprimé à Rome dans l'année 1593, in-fol., et fut traduit dans presque toutes les langues. Il ne reste qu'un petit nombre des œuvres philosophiques d'Avicenne, traduites en latin, et imprimées à Venise en 1523 et aussi en 1564; elles forment ensemble 2 vol. in-fol. Le traité de métaphysique a partout excité l'attention des scolastiques. Avicenne mourut à Hamadan dans l'année 1036, et selon d'autres en 1053. *C. L.*

AVICEPTOLOGIE, mot irrégulièrement composé du grec et du latin, qui désigne l'art de prendre les oiseaux, au moyen d'une foule de piéges plus ou moins ingénieusement imaginés. Tantôt le chasseur caché dans une cabane de feuillage, qui joue un grand rôle dans cette espèce de chasse, appelle les oiseaux en contrefaisant leur cri, ou bien les attire avec un miroir à facettes dont l'éclat excite leur curiosité, ou bien encore en plaçant près du piége un oiseau de l'espèce de ceux qu'il veut prendre et auquel un lien assez long laisse une apparence de liberté; quelquefois aussi, c'est un sujet d'une espèce ennemie qu'on attache près du piége; alors on voit fondre une nuée d'oiséaux qu'anime le désir de la vengeance. (Il est à remarquer qu'on n'emploie guère, comme pour les quadrupèdes ou les poissons, des appâts formés de substances alimentaires.) Séduits par ces divers artifices, les oiseaux s'approchent imprudemment, et tantôt le plomb meurtrier les atteint, tantôt un filet les enveloppe, tantôt c'est la main même du chasseur qui les saisit et les emprisonne. Ici des bâtons enduits de glu embarrassent leurs pieds et leurs ailes; là des lacets de crin tendus le long d'un ruisseau se serrent sur leur col ou sur leurs pattes; plus loin une bascule les écrase, ou les enferme dans une cage d'où ils ne peuvent plus sortir.

Cette chasse, à laquelle quelques personnes trouvent un grand plaisir, exige une grande connaissance des mœurs et des habitudes des oiseaux, de la saison de leurs amours ou de leurs migrations. Il faut aussi une certaine invention pour fabriquer les appareils nécessaires. On tire peu, en général, les petits oiseaux dont la valeur ne couvrirait pas les frais de la poudre. C'est pour eux qu'on emploie le miroir, avec lequel on prend un grand nombre d'alouettes. Deux grands filets carrés sont posés à terre et munis d'une corde que tient l'oiseleur pour les fermer à volonté. Près de là se place le miroir auquel un mouvement d'horlogerie imprime une rotation rapide. Quand les oiseaux sont rassemblés dans l'espace enfermé par les filets, il suffit d'un rapide instant pour les faire retomber sur eux. Les gluaux placés sur les arbres ou sur les lieux où viennent se désaltérer les oiseaux permettent d'en prendre un grand nombre à la fois. On se sert aussi avec succès des trébuchets et des bascules.

Chaque espèce d'ailleurs a besoin d'un mode particulier; car l'instinct des oiseaux les éloigne du danger, et il faut savoir les tromper pour les attirer à leur perte.

La cabane de feuillage destinée à dérober le chasseur à la vue du gibier se construit de branches coupées et rassemblées : mais cela demande beaucoup de temps, et les amateurs se servent d'une petite charpente en fil de fer, qui se ploie comme un parapluie; on la recouvre d'une toile verte sur laquelle on attache, au moyen de cordons, de petites branches garnies de leurs feuilles. Le tout se transporte avec la plus grande facilité.

La chasse aux oiseaux a pour objet soit de détruire ceux qui sont nuisibles, soit de s'emparer de ceux qui présentent quelque attrait à notre sensualité. Quelquefois aussi elle semble n'avoir pour but que d'exercer l'adresse aux dépens d'animaux innocens et paisibles. F. R.

AVICULAIRE, *voy.* ARAIGNÉE.

AVICULE, genre de testacés à coquille bivalve qui faisait partie de celui des *moules* de Linné. Ce genre a beaucoup d'espèces dont les plus importantes sont l'avicule *hironde* et l'avicule *perlière*. *Voy.* PERLES.

AVIGNON (*Avenio* ou *Avenio Cavarum*), ville ancienne de la Provence, autrefois capitale du *comtat* de ce nom et du comtat Venaissin, petit pays entre la Provence, le Dauphiné, la Durance et le Rhône, qui, après avoir été cédé en

1273, par Philippe-le-Hardi, comme apanage temporel à Grégoire Ier et à ses successeurs, fut réuni à la France en 1791.

Avignon, fondé, à ce qu'il paraît, par les Phocéens de Marseille au VIe siècle avant J.-C., devint ensuite la capitale des Gaulois appelés *Cavares*, et plus tard une colonie romaine qui fit partie d'abord de la Gaule narbonnaise, et puis de la seconde Viennoise jusqu'à la chute de l'empire romain en Occident. Ce fut dans cette ville que Gondebaud, roi des Bourguignons, après s'en être emparé, se retira, et qu'il se défendit vaillamment contre Clovis.

Cédé aux Ostrogoths, puis rendu en 517 à Sigismond, roi des Bourguignons, et encore une fois livré au jeune Altharic, roi des Ostrogoths, Avignon fut bientôt après incorporé à la monarchie des Francs. Cependant après avoir passé sous la domination des comtes de Toulouse et de Provence qui la possédaient en commun, cette ville se constitua en république, lorsque le dernier comte de Forcalquier eut abandonné sa part à la communauté; et elle demeura dans cet état jusqu'à la mort (1249) du dernier comte de Toulouse, dont la maison avait 400 ans d'existence. En 1251, Avignon fut forcé de se soumettre aux deux frères de saint Louis, Alphonse, comte de Poitou, époux de Jeanne, fille du comte de Toulouse, et Charles d'Anjou, époux de l'héritière de Provence, avec lequel il s'était ligué pour recueillir la succession de son beau-père. La moitié d'Avignon devint, après la mort d'Alphonse, la part de son neveu, Philippe-le-Hardi, qui le laissa à son fils Philippe-le-Bel.

La possession de la ville ainsi divisée continua de l'être jusqu'en 1290, époque où le roi de France céda sa part à Charles, roi de Sicile et comte de Provence, qui en demeura unique propriétaire.

Avignon, où le saint-siége avait été établi en 1329, du vivant de Philippe-le-Bel par Clément V qui avait promis à ce monarque de résider toujours en France, fut après la mort de Jean XXIII et de Benoît XII, soumis à l'autorité temporelle de Clément VI qui, au moyen de 80,000 fl. d'or, l'avait acheté en 1348 de la reine Jeanne de Sicile, comtesse de Provence.

Pendant plus de quatre siècles cette ville resta sous la dépendance temporelle des papes; cependant Grégoire XI transporta de nouveau le siége pontifical à Rome, l'an 1377. Avignon ne fut plus alors qu'une délégation du saint-siége administrée par un légat, jusqu'à l'an 1791 où elle fut réunie à la France.

Avignon, situé sur la rive gauche du Rhône, à 175 lieues sud-est de Paris et à 16 lieues d'Aix, est aujourd'hui le chef-lieu du département de Vaucluse (*voy.*). Sa population est de 24,000 habitans. Il s'y fait un grand commerce en soieries, vins, huiles, etc. Cette ville a aussi un Athénée et renferme le tombeau de Laure de Noves, amante de Pétrarque. Avignon, déjà remarquable par son antiquité, par les diverses dominations qu'il a subies, et par la résidence qu'y firent les papes pendant 68 ans, est principalement connu de nos jours pour avoir été, avant et depuis sa réunion à la France, un théâtre d'horreurs et de crimes commis pendant la révolution par des bandes qui se qualifiaient elles-mêmes de *braves brigands de Vaucluse*, et par celles de 1815 dont le maréchal Brune devint la victime. Cette ville a donné naissance à Crillon et au chevalier Folard (*voy.* leurs art.); un grand nombre de conciles y ont été tenus. L'université fondée en 1303 fut supprimée lors de la révolution. Avignon est le siége d'un archevêché; la cathédrale et l'église des franciscains sont remarquables, et l'on cite encore l'ancien palais pontifical. Z.

AVILA (Jean d'), vénérable et docte Espagnol, né au diocèse de Tolède vers l'an 1502, mort en 1569, a été surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie* où il prêcha la doctrine évangélique pendant 40 années. Par l'onction de son zèle, il fut le digne maître spirituel de saint Jean-de-Dieu, de sainte Thérèse, dont il a fixé le caractère, et de Louis de Grenade, son biographe. Il a écrit en espagnol un grand nombre de lettres aussi instructives qu'édifiantes, et plusieurs traités de piété, entre autres celui qu'il composa pour la vertueuse fille de don Louis Fernandez de Cordoue, sur ces paroles du

psaume XLIV, *Audi filia*, que l'abbé de Choisy paraît avoir appliquées à M^me^ de Maintenon, directrice de Saint-Cyr, dans l'estampe du deuxième livre de sa traduction de l'Imitation de J.-C., en 1692. Les œuvres de Jean d'Avila traduites en plusieurs langues, l'ont été en français par Arnault d'Andilly, Paris, 1673, d'après l'édition espagnole donnée à Madrid en 1618 par Martin Ruez. G-ce.

AVILA Y ZUNIGA (don Louis d'), Ce seigneur espagnol, né à Placentia, dans l'Estramadure, vers le commencement du XVI^e^ siècle, est célèbre comme historien, homme de guerre et homme d'état. Ambassadeur de Charles-Quint auprès des papes Paul IV et Pie IV, il prit part, peu après, à la guerre que faisait ce monarque aux protestans d'Allemagne. C'est sur cette guerre qu'il a laissé un ouvrage intitulé: *Commentaires de la guerre d'Allemagne faite par Charles V pendant les années* 1546 *et* 1547; Madrid, 1549, in-8°. Il existe six traductions de ces Commentaires: une italienne faite par l'auteur lui-même, une latine de Guillaume Matinæus, une allemande, par Philippe Magnus, duc de Brunswick, enfin trois françaises, dont la dernière, beaucoup plus récente que les autres et intitulée: *Histoire de la guerre civile d'Allemagne sous l'empereur Charles-Quint*, est de 1672; Paris, in-12. La seule énumération de ces traductions montre quel succès eurent les commentaires de d'Avila; nous n'y ajouterons qu'un mot: Charles-Quint s'estimait plus heureux qu'Alexandre d'avoir un tel historien, et encore aujourd'hui il est placé au premier rang des écrivains espagnols.

Trois autres d'Avila, tous hommes d'église et tous du XVI^e^ siècle, ont laissé des ouvrages de piété dignes de quelque attention. L. L. O.

AVILA (Gil-Gonzalez d') naquit à Avila, dont il portait le nom, en 1559, et étudia à l'université de cette ville où, fort jeune encore, il occupa différentes chaires. Après y avoir fait de grands progrès dans la vertu et dans les sciences, il embrassa l'état ecclésiastique. Sa renommée arriva jusqu'au cardinal Deza, archevêque de Séville, qui le fit venir auprès de lui et le mena à Rome en 1580, lorsqu'il n'avait encore que 21 ans. Sa vaste érudition et des talens aussi précoces que remarquables l'y firent regarder comme un prodige. La haute réputation qu'il s'était acquise dans la capitale du monde chrétien effaça en quelque sorte celle qui avait précédé le cardinal Deza, qu'on désignait déjà d'avance comme le successeur qu'on se proposait de donner à Grégoire XIII, dont la santé chancelante faisait craindre pour sa vie. Le cardinal s'en aperçut un peu tard: il le renvoya en Espagne avec de bonnes recommandations. A son arrivée le roi le pourvut d'un bénéfice considérable dans la cathédrale de Salamanque. Loin de se relâcher dans le travail, ce bienfait n'a servi qu'à stimuler son zèle de plus en plus. Il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de l'histoire sacrée et profane, et il y fit tant de progrès, qu'il a été jugé le seul digne à cette époque, en Espagne, d'occuper la place importante d'historiographe. En effet, il fut appelé à Madrid en 1612 et nommé historiographe du roi pour la Castille. Il a écrit, en espagnol, un très grand nombre d'ouvrages. Voici la liste de ceux qui jouissent encore aujourd'hui d'une réputation méritée: *Teatro de las grandezas de Madrid*, Théâtre des choses grandes de Madrid; *Historia de las antigüedades de Salamanca*, Histoire des antiquités de Salamanque; *Teatro eclesiastico de las iglesias de Espagna*, Théâtre ecclésiastique des églises d'Espagne; *Teatro eclesiastico de las iglesias de las Indias*, Théâtre ecclésiastique des églises des Indes; *Vida de Alonso Tostado*, Vie d'Alphonse Tostas; *Vida de Enrique III, rey de Castilla*; Vie de Henri III, roi de Castille.

D'Avila mourut en 1758, âgé de 99 ans. On le cite comme un exemple rare à la fois de précocité d'esprit et de longévité.

Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait maladroitement plusieurs auteurs, ce Gil-Gonzalez d'Avila, historien distingué, avec Gil-Gonzalez d'Avila, jésuite de Tolède, auteur de quelques ouvrages obscurs, et qui mourut en 1596, âgé de 65 ans. N. d. T.

AVIRON. On appelle ainsi ce que, dans le langage ordinaire, nous appelons une *rame;* c'est une longue pièce de bois, ronde par le manche, et plate par l'autre extrémité qui est dans l'eau. On y distingue donc trois parties principales : la *poignée*, le *manche* et la *pelle* ou *pale.* L'aviron sert à faire marcher les canots, chaloupes, et autres embarcations; on en fait même usage sur les petits bâtimens surpris par le calme; il a ordinairement depuis 9 jusqu'à 20 pieds de longueur.

On emploie aussi à bord des vaisseaux ou frégates de grands avirons nommés *avirons de galère* qui ont jusqu'à 40 ou 45 pieds de longueur : si le vaisseau est désemparé, ils servent à le faire tourner d'un côté ou de l'autre. Un aviron peut aussi quelquefois tenir lieu de gouvernail. *Voy.* RAME. D. A. D.

AVIS (ORDRE D'). Cet ordre religieux et militaire, fondé en Portugal vers le milieu du XI^e^ siècle, ne fut d'abord, au rapport de plusieurs historiens, qu'une association militaire libre, reconnue par Alphonse I^er^ sous le nom de la *nouvelle milice*, et qu'il établit dans la ville de Mafra, récemment conquise, par les membres de cette association, sur les infidèles. En 1162 cette milice prit la forme régulière qu'elle a maintenue pendant plusieurs siècles. Un certain Pierre qui, d'après l'acte d'institution conservé dans les annales de l'ordre de Citeaux, était *parent du roi* et *pair du royaume des Francs*, fut le premier grand-maître du nouvel ordre. La règle que lui donna la cour de Rome, par un de ses légats, le voua à la défense et au triomphe de l'église catholique. Les chevaliers devaient en outre pratiquer la charité, recevoir les pélerins, manger en commun, observer un silence habituel, vivre toujours chastes, porter des armes sans or ni ornement, et ne jamais se dépouiller, même en dormant, d'un petit capuce et d'un scapulaire noirs, signes distinctifs de l'ordre. D'autres prescriptions attestent l'esprit de domination et la politique de l'église à cette époque. Chaque chevalier prêtait serment, entre les mains d'un abbé de l'ordre de Citeaux, sorte de commissaire de la cour de Rome auprès de l'ordre, d'être fidèle au pape, au roi et à l'abbé général de Citeaux. Si l'on avait à se plaindre du grand-maître, c'était à cet abbé qu'il fallait s'adresser; quand un chevalier faisait rencontre d'un religieux de Citeaux, il devait mettre pied à terre et l'accompagner respectueusement; enfin, tout chevalier gouverneur d'une forteresse au nom de l'ordre était tenu, quand un de ces religieux s'y présentait, de lui en remettre les clefs; et, tant que le moine y séjournait, c'était lui qui en avait le commandement. Il est inutile d'ajouter qu'avec le temps cette partie des statuts tomba presque entièrement en désuétude. De Mafra l'ordre passa, peu d'années après sa fondation, à Évora qu'il avait également enlevée aux Maures. Enfin, en 1181, les chevaliers reçurent dans l'Alentejo, sur la frontière, des terres assez étendues où ils fondèrent un château auquel, d'après une tradition rapportée par plusieurs historiens, ils donnèrent le nom d'*Avis* (oiseau) à cause de deux aigles qu'ils virent planer au-dessus de leurs têtes au moment où ils en tracèrent le plan. Dans la suite des temps l'ordre prospéra et rendit d'importans services aux souverains du Portugal, qui l'en récompensèrent en multipliant ses commanderies. Il reçut également des possessions étendues de l'ordre espagnol d'Alcantara (*voy.*), à la condition de se soumettre à l'inspection du grand-maître de cet ordre. D'abord acceptée, cette condition donna lieu plus tard à des débats qui se prolongèrent pendant plusieurs siècles, et à l'issue desquels les deux ordres restèrent définitivement séparés. En 1550 Jean III réunit la grande-maîtrise d'Avis à la couronne, et elle n'en a plus été séparée depuis. Le manteau de cérémonie est blanc, et sur le côté gauche est une croix verte fleurdelisée, au pied de laquelle sont deux oiseaux; les deux oiseaux figurent également dans les armes de cet ordre. Autour du château, résidence des chevaliers, s'est formée avec le temps une petite cité qui porte, ainsi que la rivière sur laquelle elle est située, le nom de l'ordre dont elle est encore le chef-lieu; on y compte environ 1,500 habitans. P. A. D.

AVISO, petit bâtiment de guerre,

brick, goëlette ou autre, d'une marche supérieure, qu'on emploie à porter des avis, des ordres ou des dépêches qu'il importe de faire parvenir avec célérité.— Un journal maritime français s'intitule : l'*Aviso de la Méditerranée.* — Parmi les négocians provençaux on se sert encore du terme italien d'*aviso* pour dire un avis de commerce. R-Y.

AVITUS, empereur romain, et ensuite (l'an 456) évêque de Plaisance.

AVOCAT (de *advocatus*, appelé), défenseur ou conseil des citoyens, dans les débats qui s'élèvent ou peuvent s'élever devant les tribunaux.

La connaissance des lois, la facilité de l'expression n'étant données qu'à peu de personnes, celles dont les intérêts sont en litige sont ordinairement dans la nécessité de recourir, pour leur défense, à des hommes à qui ces choses soient plus familières. De là, l'origine de la profession d'avocat, qui, sous des noms et des formes diverses, se retrouve chez presque tous les peuples, et dont la fonction, dans ce qu'elle a d'essentiel, paraît aussi ancienne que la société civile. Nous la voyons pratiquée chez les Grecs, où des orateurs composaient, pour la défense des parties, des harangues qu'ils leur donnaient à prononcer ou qu'ils prononçaient eux-mêmes; à Rome, où les avocats adonnés à la discussion des causes publiques s'appelaient *orateurs* ou *patrons,* et ceux qui se vouaient à la discussion des causes privées, *causidici,* diseurs de causes. En France, le ministère de l'avocat n'a pas dû être d'un grand usage au temps où les différends se vidaient par les épreuves et par le combat judiciaire. Il n'y avait point d'avocats proprement dits avant les *Établissemens* de St-Louis. Mais lorsque, peu à peu, les *clercs* se furent immiscés dans l'administration de la justice, lorsque le droit coutumier et plus tard le droit romain devinrent la règle des tribunaux, lorsque les cours de parlemens et les juridictions émanées de la même source eurent remplacé la justice du glaive, la profession d'avocat devint un des élémens les plus essentiels de l'organisation judiciaire, et bientôt elle atteignit un haut degré d'estime et de considération.

Il serait difficile d'assigner l'époque précise où le barreau français commença de prendre une forme régulière et d'être réellement une institution. Ses traditions, ses usages remontent à des temps déjà bien éloignés de nous. C'est en rapportant ce que ces usages offrent de plus remarquable que nous pourrons donner une idée de ce qu'a long-temps été, et de ce qu'est encore en France l'existence de l'avocat.

Les avocats ne composent point une *corporation,* mais un *ordre,* une association libre, qui, en même temps qu'elle protége au besoin ses membres, a sur eux un droit de surveillance et de discipline intérieures. Au temps des corps de métiers, leur profession était classée parmi les professions *libérales,* c'est-à-dire que l'on pouvait exercer sans maîtrise, et dont l'exercice n'était point soumis à des réglemens. Les avocats ne sont point rangés non plus parmi les officiers ministériels, à qui l'autorité publique confère, sous des conditions et sous une responsabilité, le droit exclusif de faire certains actes et de remplir certaines fonctions légales, comme les avoués, les huissiers, les notaires. L'avocat est simplement un homme libre, gradué en droit, et admis à porter la parole devant les tribunaux. Dans chaque siége de juridiction, les avocats forment un collége composé des membres inscrits sur le *tableau* de l'ordre, où ils ne peuvent être contraints d'admettre malgré eux un candidat. L'inscription au tableau ne confère point le titre d'avocat : ce titre appartient à tout licencié admis au serment par un tribunal; mais elle donne le droit de *communiquer* avec les membres de l'ordre, communication sans laquelle l'exercice de la profession serait impossible. Aussi la radiation du tableau ou l'interdiction de communiquer équivaut-elle, en fait, à une prohibition perpétuelle des fonctions d'avocat.

Ces fonctions sont de deux sortes, le conseil et la défense, qui consiste ou dans la plaidoirie ou dans la rédaction des mémoires judiciaires. L'avocat n'est responsable ni des conseils qu'il donne ni des faits qu'il articule d'après les instructions de son client, auquel incombe alors

toute la responsabilité; en l'absence même d'instructions, si le client, présent à l'audience, n'a pas immédiatement désavoué l'avocat, celui-ci ne peut plus être désavoué. Si toutefois l'avocat avait sensiblement manqué à la délicatesse en plaidant ou en consultant, il pourrait être, de la part de son ordre, l'objet de mesures disciplinaires.

Les avocats sont en possession de parler *couverts* devant les tribunaux, en signe de liberté. Leurs honoraires ne sont point soumis à la taxe, parce qu'ils ne sont point considérés comme un salaire, mais comme une reconnaissance volontaire du client. Aussi s'interdisent-ils rigoureusement toute demande en justice pour cet objet. Par la même raison, ils ne donnent point quittance des honoraires qu'ils reçoivent, à moins qu'ils ne leur soient délivrés par un mandataire qui doive justifier de l'acquit de son mandat. Plusieurs fois l'autorité a voulu les contraindre à donner quittance de leurs honoraires : toujours cette prétention a échoué.

Par la même raison, les avocats se communiquent mutuellement sans *récépissé* les pièces des procès qu'ils sont chargés de plaider l'un contre l'autre. Depuis des siècles que cette coutume existe entre eux, on ne cite pas un seul exemple d'abus de confiance commis dans ces communications journalières.

Jaloux de leur considération, les avocats ne pourraient, sans s'exposer aux censures de leur ordre, se rien permettre qui pût y porter atteinte. Il leur est sévèrement interdit de se charger d'aucunes procurations, ni de se placer, à un titre quelconque, dans une position qui pût donner lieu contre eux à l'exercice de la contrainte par corps.

Tels sont les principaux usages qui régissent l'exercice de la profession d'avocat. Jusqu'en 1791, ces usages seuls lui servirent de lois. A cette époque, l'*ordre* fut supprimé par les décrets qui proclamèrent le libre exercice de toutes les professions. Plus tard on reconnut des inconvéniens dans cette liberté sans limites : la justice se vit desservie par des mains moins pures, par des intelligences moins éclairées; en l'an XII, une loi reconstitua en termes généraux l'*ordre* des avocats, laissant à l'autorité exécutive le soin des dispositions réglementaires. Celles-ci furent l'objet d'un décret de 1810, qui, dicté par l'esprit de défiance et d'arbitraire dont le pouvoir était alors animé, porta de graves atteintes à la dignité comme à l'indépendance de la profession. La Restauration ajouta encore à l'illibéralité du décret de 1810, par l'ordonnance de 1821, rendue à la suite d'une élection dans laquelle les candidats du pouvoir avaient succombé. Plus juste envers le barreau, la révolution de juillet a commencé de lui rendre ses anciennes franchises. Une ordonnance de 1830 a effacé ce que les précédentes renfermaient de plus vexatoire; et une loi a été promise, qui doit fonder sur de plus solides bases l'indépendance de son ministère.

On donne le nom d'avocats généraux à ceux des membres du parquet qui, dans les cours supérieures, remplissent aux audiences civiles et criminelles les fonctions du ministère public; à la différence des *substituts*, qui sont attachés au service intérieur du parquet. Dans les tribunaux de premier ressort, les substituts chargés de porter la parole à l'audience se nomment *avocats du Roi*, bien que cette désignation ne leur soit attribuée par aucun texte légal et qu'elle résulte seulement de l'usage. Autrefois l'*avocat du roi* était simplement l'avocat chargé de plaider les causes du prince; il ne cessait pas d'appartenir au barreau; seulement, il avait le pas sur ses confrères. *Voy.* BARREAU, JURISCONSULTE, DÉFENSE et MINISTÈRE PUBLIC. S. A. B.

En France, une classe particulière d'avocats est celle des *avocats aux conseils du roi et à la Cour de cassation.* Ceux-ci, à la fois avocats et avoués (*voy.*), signent les procédures, prennent des conclusions, et les développent aussi dans leurs *plaidoiries;* leur titre est, en quelque sorte, un office pour lequel ils sont admis à présenter un successeur moyennant finance; et on peut ainsi les considérer comme des officiers ministériels. Ils ne plaident qu'à la cour désignée par leur titre et devant le conseil d'état.

En France et en Angleterre deux per-

sonnes différentes préparent les écritures et portent la parole devant les tribunaux (*voy.* ATTORNEY, BARRISTERS, AVOUÉ); en Allemagne ces deux attributions sont le plus souvent réunies dans la même personne qu'on appelle *Anwalt*, *Sachwalter*, *Rechtsconsulent;* et en Prusse *Justizcommissarius*. Cependant dans quelques pays allemands on distingue aussi le *procureur*, celui qui prépare le procès en dehors du tribunal, de l'avocat (en anglais *counsel* ou *counsellor*), qui le plaide. Certains avocats donnent simplement des conseils sans plaider en personne : ce sont ceux auxquels le nom de *Rechtsconsulent* appartient plus spécialement, et qu'en France on appelle *Avocats consultans*. Il sera question des *Advocati ecclesiarum* à l'article AVOUÉ.

Le nom d'AVOCAT DU DIABLE est donné à Rome, par la congrégation des rites, à un individu chargé, au moment où l'on procède à la canonisation d'un saint personnage, après avoir récapitulé sa vie, ses actions, et les miracles qu'il doit avoir faits pendant sa vie ou après sa mort, de faire sur cette vie et ces miracles toutes sortes d'objections, et de rappeler tout ce qui pourrait infirmer les témoignages reçus. Mais le futur saint est pourvu d'un défenseur qu'on appelle *Advocatus Dei*. *V.* BÉATIFICATION et CANONISATION. S.

AVOGADOR, titre d'une des magistratures les plus remarquables instituées par la constitution de la république de Venise. Quelques historiens en font remonter l'établissement à l'an 864; mais on n'est bien sûr de son existence que vers le milieu du XII^e^ siècle. Elle consistait en une sorte de tribunal composé de trois membres, à la nomination du grand conseil, sur la présentation du sénat, et destiné en général à maintenir et à surveiller l'exacte observation des lois. L'action des avogadors s'étendait sur tous les corps de l'état, et ils assistaient à leurs séances; il fallait même, de rigueur, la présence de l'un d'entre eux au moins pour valider les délibérations du sénat et du grand conseil. Quand les résolutions de l'une ou de l'autre de ces assemblées leur paraissaient contraires aux lois, ils pouvaient opposer leur *veto* suspensif pendant un mois et un jour; à l'expiration de ce délai, ils appelaient des décisions du grand conseil au grand conseil lui-même, et de celles du sénat à un autre corps qu'ils avaient le droit de choisir. Ces fonctionnaires intervenaient également dans l'administration de la justice, réglaient la compétence, et poursuivaient l'accusation dans l'intérêt public. En certains cas graves et déterminés, ils pouvaient suspendre les magistrats eux-mêmes de leurs fonctions. Enfin ils étaient investis d'une haute surveillance relative au maintien de la tranquillité publique, et conservaient le dépôt des lois et les registres des mariages et naissances des familles nobles. Cette magistrature se perpétua jusqu'aux derniers temps de l'existence de la république, souvent en opposition avec le conseil des Dix et l'inquisition d'état (*voy.* ces mots). Le nombre de ses membres avait été doublé; mais il n'y en avait jamais que trois en exercice, et chaque série restait en fonctions pendant seize mois. P. A. D.

AVOINE, *avena sativa*. S'il fallait s'en rapporter aveuglément aux divers agronomes et botanistes qui ont écrit sur ce genre de la grande famille des graminées, l'avoine serait originaire de la Perse, ou bien elle ne nous serait connue que depuis la découverte de l'île Juan Fernandez, où elle aurait été trouvée à l'état sauvage. Appuyés sur l'autorité des écrivains de l'antiquité, nous affirmons que l'avoine est indigène à l'Europe septentrionale. Elle était la base alimentaire des vieux Celtes, des Germains et des Scandinaves. Les Romains ont reçu l'avoine des mains de nos aïeux, mais ils ne la mangèrent point, comme eux, réduite en gruau, préparée en bouillie, convertie en pain ou en gâteaux; ils ne l'employèrent qu'à la composition de leur fourrage artificiel, appelé *farrago*. Nous ne connaissons guère que le Norwégien des hautes montagnes et l'Islandais qui se nourrissent des grains de l'avoine. En Allemagne, en Hollande, en Angleterre, ils servent à faire une bière très fine, très délicate; partout ailleurs, on les destine à la nourriture des chevaux, des grosses bêtes à cornes et des oiseaux de basse cour; encore faut-il attendre qu'ils aient perdu leur eau de végétation. L'avoine trop nou-

velle est nuisible aux animaux chez qui elle détermine des maladies graves.

On cultive beaucoup trop d'avoine; et comme on lui préfère l'orge sous les zones les plus chaudes de l'Europe, son prix vénal n'est jamais en proportion avec celui du froment et des autres céréales. Cette plante rapporte depuis vingt jusqu'à quarante-quatre pour un, quand l'espèce est bien choisie, le sol profond, légèrement humide, souvent labouré, fortement amendé, et que la température de l'année est favorable à sa végétation. Elle craint les terres arides et les temps secs. Ses racines tallent beaucoup et effritent singulièrement le terrain. Le grain destiné aux semailles doit être soumis au chaulage, semé dru en automne, plus clair au printemps; il germe vite, monte rapide, et mûrit en août. Le chaume passe du vert le plus gai au jaune coloré; les grains sont ellipsoïdes, d'un beau noir. On coupe l'avoine à la faux et à la faucille : le premier de ces instrumens est plus économique que le second; il convient de faucher de grand matin, pour perdre le moins de grains possible. Lorsqu'on est forcé de donner aux animaux l'avoine nouvellement récoltée, il faut le faire avec la fane. Ce mélange est très appétissant, additionné avec un peu de sel de cuisine; le grain non ressué n'est plus dangereux, la mastication a lieu régulièrement et la météorisation n'est plus à craindre. La paille d'avoine que l'on veut convertir en fourrage sec se coupe à l'époque où le grain est en lait; les bestiaux l'appétent avec une sorte de sensualité, et la préfèrent au foin ordinaire qui se récolte quand le grain a atteint sa maturité complète et lorsque la tige a perdu tout principe sucré.

Ne rentrez jamais vos avoines trop humides, redoutez surtout de les amonceler en meules ou dans la grange; il s'y établit en peu de jours une fermentation spontanée, qui détermine le plus souvent un incendie. C'est à la suite de divers accidens de cette nature, beaucoup trop fréquens, que l'on a reconnu dans les scories boursoufflées et semblables à celles des volcans, découvertes parmi les cendres, que l'avoine contient une grande quantité de silice.

La culture a multiplié le nombre des variétés de notre avoine commune. Leurs différences sont moins dans les qualités que dans la grandeur du chaume, la disposition de la panicule, la présence ou l'absence des barbes, le volume, la couleur et le produit du grain.

Des espèces intéressantes et bien distinctes sont: l'avoine nue, qui produit peu, il est vrai, mais dont les qualités compensent la quantité : son grain est naturellement dépouillé de sa balle, ses barbes sont tortillées; sa culture mériterait d'être très répandue; l'avoine de Hongrie : quoique introduite en France en 1759, sa culture n'est devenue un peu générale que depuis 1813; l'avoine pomme de terre au grain rond, blanc, court et plein, avec lequel on fait en Angleterre le *poredge* que l'on mange avec du vin cuit ou du lait avec du sucre; l'avoine d'Orient et celle de Lœfling, qui viennent très bien dans les terres légères et sablonneuses, où leurs congénères périssent d'ordinaire : leurs grains sont petits, de bonne qualité et nombreux; ils augmentent considérablement le lait des vaches et des brebis, ils le rendent plus gras, et, administrés aux pourceaux, ils rendent leur lard d'un goût excellent, mais presque sans consistance; pour lui donner de la fermeté, il faut ajouter des pois à la nourriture de l'animal, quand l'engraissement touche à sa fin. T. D. B.

AVORTEMENT (*abortus*), expulsion prématurée du produit de la conception, à une époque plus ou moins rapprochée du terme naturel de la grossesse. L'avortement peut être provoqué par des maladies diverses de la mère ou du fœtus; il est, dans quelques circonstances, le résultat de manœuvres criminelles que la loi punit de peines sévères chez tous ceux qui y ont pris part, et qu'elle assimile à l'homicide quand les coupables appartiennent, à quelque titre que ce soit, à l'art de guérir. Considéré comme fait médical, l'avortement est généralement grave; il entraîne quelquefois la perte de la mère par les accidens qui lui succèdent souvent. Ses causes les plus ordinaires sont les chûtes sur les pieds, les reins ou le ventre; les coups sur cette partie, ou les pressions habituelles, les

efforts violens, une vive frayeur, des évacuations considérables. Mais souvent on voit ces causes n'être pas suivies de l'avortement, et cet accident se manifester sans que rien ait pu le faire prévoir. Les symptômes qui l'annoncent sont les douleurs plus ou moins vives dans les reins et dans le ventre, l'apparition d'une hémorrhagie utérine, la cessation des mouvemens de l'enfant. Peu à peu le travail s'établit comme dans l'accouchement à terme, mais plus péniblement, parce que l'opération naturelle se trouve intervertie, et l'expulsion de l'œuf a lieu au bout d'un temps quelquefois assez long. Quand cette expulsion est terminée, le reste se passe comme après l'accouchement, et les parties reviennent par degrés à leur état naturel; mais elles conservent long-temps une grande susceptibilité, tellement que, dans une grossesse ultérieure, une nouvelle fausse couche peut avoir lieu à la même époque que la première. Des accidens fâcheux, des infirmités incurables et la mort même peuvent succéder à l'avortement; aussi doit-on apporter tous ses soins à l'éviter, et les femmes pendant la grossesse (*voy.* ce mot) doivent-elles être l'objet de la plus grande attention. Quand quelques symptômes de nature à faire craindre l'avortement se manifestent surtout à la suite de chutes, de frayeurs, etc., il faut que la femme se tienne en repos d'abord, et réclame de suite les conseils du médecin. En pareil cas, une saignée pratiquée à propos, quelques bains, ont suffi pour rétablir les choses dans l'état naturel et conduire la grossesse à une heureuse terminaison. Lorsque le travail d'expulsion est assez avancé pour ne pouvoir pas rétrograder, on doit se conduire comme dans l'accouchement naturel. On doit être plus sévère et plus soigneux après l'avortement que quand la grossesse a pu atteindre son terme, et le rétablissement de la santé est généralement plus difficile à obtenir. Le traitement se compose principalement des soins hygiéniques; il devient plus actif lorsqu'il se manifeste des hémorrhagies, des convulsions, des inflammations consécutives.

En médecine légale et en justice criminelle, l'avortement est souvent l'objet de recherches importantes et d'où peuvent dépendre la vie et l'honneur des accusés. Une grande prudence et une égale sagacité doivent y présider, car les causes d'erreur sont nombreuses. Cependant l'examen scrupuleux de la mère et du fœtus, joint à celui des circonstances accessoires, peut fournir à la justice les lumières nécessaires pour distinguer l'avortement accidentel et involontaire, de celui qui a été provoqué par des manœuvres préméditées qui constituent la criminalité du fait.

L'avortement n'a pas été, en tout temps et chez tous les peuples, envisagé de la même manière. Chez les anciens, le fœtus n'était considéré que comme une partie accessoire de la mère, au moins jusqu'à ce qu'il fût arrivé au degré de développement qui le rendait viable; aussi l'avortement n'était-il pas regardé comme un fait qui méritât l'attention et surtout la rigueur des lois. A quelques époques il était, en quelque sorte, admis comme moyen de restreindre la population. Il était réservé au christianisme d'amener des idées plus justes sur ce sujet et de placer l'avortement provoqué au nombre des fautes les plus graves. Mais par suite de cette opinion, la pénalité étant devenue plus sévère, sans qu'on eût pris les précautions convenables pour prévenir le crime, la digue fut inutile. Une législation plus judicieuse, qui distingue le crime prémédité du délire de la honte ou de la douleur, des institutions plus humaines, et des mœurs plus douces offrant aux filles qu'un moment d'erreur a perdues des asiles et des secours, font que le crime en question devient de plus en plus rare, et laissent espérer une amélioration plus grande encore, lorsque l'instruction plus répandue aura amené le goût de la vie de famille et la pureté de mœurs qui en est le fruit.

On peut consulter, sur la législation relative à l'avortement chez les différens peuples, une brochure intéressante publiée par M. De Gouroff, *Essai sur l'histoire des enfans trouvés depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. Paris, 1829, in-8°. F. R.

AVORTON. C'est le nom qu'on donne au produit de l'avortement. L'avorton est

un fœtus plus ou moins développé suivant l'époque à laquelle il a été expulsé. L'inspection des diverses parties de son corps peut faire reconnaître son âge, et faire découvrir les manœuvres au moyen desquelles il a été expulsé. F. R.

AVOUÉ, mot dérivé du latin *advocatus* (appelé au secours), et écrit de différentes manières par nos vieux auteurs (*advoé, avoé, advoué, avoïé*).

Au moyen-âge, malgré le caractère belliqueux de certains ecclésiastiques, la plupart étaient incapables de défendre les possessions des églises contre la rapacité de voisins puissans. De là naquit une nouvelle espèce de relation et de tenure féodale. Les églises et les riches abbayes choisissaient un défenseur ou *avoué*, qu'elles chargeaient de soutenir leurs intérêts dans les cours séculières, et, s'il en était besoin, sur le champ de bataille. Charlemagne et Pépin portèrent le titre d'*avoués de l'église de Rome*. C'est, il est vrai, un exemple en grand; mais, dans les cas ordinaires, l'avoué d'un monastère était quelque seigneur voisin, qui, en retour de sa protection, jouissait de plusieurs priviléges lucratifs et le plus souvent de terres considérables qu'il tenait en fief de ses cliens ecclésiastiques. Ils étaient les dépositaires de la bannière ou *gonfalon* de l'église, et commandaient les hommes qu'elle était tenue d'envoyer à l'armée. Souvent les avoués violèrent leurs devoirs en spoliant ceux qui les payaient pour les défendre.

Il est difficile de fixer l'époque où les églises commencèrent à se donner des avoués, et l'on ne sait trop sur quelles autorités s'appuient ceux qui les font remonter à l'an 420 ou 423.

En Allemagne, la fausse politique d'Othon I^er^, et plus encore la piété aveugle et imprudente de Henri II, accumulèrent sur le clergé les plus beaux droits et les plus vastes possessions. Othon I^er^ crut parer aux inconvéniens inséparables d'une telle libéralité, et retenir dans sa dépendance l'essaim de nouveaux seigneurs qu'il faisait éclore, en leur adjoignant des *avoués* et des *vidames* (*voy.*) dont il se réserva la nomination, et sur lesquels le gouvernement des principautés ecclésiastiques devait essentiellement rouler. Mais ses successeurs perdirent bientôt tout le fruit de cette sage précaution, en réunissant l'office des avoués aux églises mêmes dont ils devaient surveiller les titulaires, et ils y joignirent la préfecture et l'avouerie impériale des villes où les évêques et les archevêques résidaient. On aurait tort, du reste, d'attribuer au seul esprit d'indépendance les efforts multipliés que fit le clergé pour secouer le joug des avoués. Il n'est sorte d'excès que ces officiers et leurs lieutenans, les sous-avoués et les *kasten-vogt*, ne se soient permis contre les églises, ni de rapines qu'ils n'aient exercées aux dépens de leur temporel; et ce n'est qu'au moyen des lois les plus sévères que les empereurs de la maison de Souabe sont parvenus à réprimer ces abus, en abolissant entièrement les sous-avoueries. S-R.

Aujourd'hui et en France les avoués sont des officiers ministériels dont les fonctions consistent à représenter les parties devant les tribunaux, *à postuler et à conclure* pour elles, c'est-à-dire à faire tout ce qui est nécessaire à l'instruction du procès, à rédiger les actes, à remplir les formalités prescrites par la loi, à présenter enfin aux tribunaux les diverses questions sur lesquelles ils doivent prononcer. Quand l'instruction est ainsi faite, il ne reste plus qu'à développer les moyens des parties : c'est la mission des avocats (*voy.*); dans quelques cas cependant les avoués peuvent plaider aussi. Ils ont remplacé les *procureurs* de l'ancien régime; mais entre les uns et les autres existent de notables différences.

La révolution de 1789 en renversant les anciennes institutions judiciaires avait laissé subsister auprès des tribunaux de nouvelle création les officiers ministériels chargés d'y représenter les parties. Le nom seul avait été changé; ce sont les lois du 29 janvier — 20 mars 1791; 29 janvier — 11 février 1791, qui substituèrent le titre d'*avoué* à celui de procureur. Cette dénomination n'était pas entièrement nouvelle, ainsi qu'on vient de le voir par ce qui précède.

En l'an II, c'était le temps où l'on

tranchait dans le vif, on supprima la procédure et les avoués. L'intention pouvait être bonne, mais la mesure ne produisit que du mal; il fallut toujours aux citoyens des intermédiaires et des organes devant les tribunaux : on s'adressa au premier venu, à des gens n'offrant aucune garantie d'instruction et de probité, qui n'étaient soumis à aucune règle, à aucun tarif, à aucune surveillance; les désordres furent graves, les plaintes unanimes. La loi du 27 ventôse an VIII rétablit les avoués; plusieurs lois, décrets et ordonnances ont successivement réglé leur organisation; il faut parcourir la législation entière et étudier le code de procédure pour connaître tous les actes dans lesquels leur ministère est nécessaire. Nous avons essayé de donner une idée générale et exacte de leurs attributions, en disant qu'ils sont chargés de représenter les parties devant la justice. En effet, quiconque veut appeler devant un tribunal celui contre lequel il a un droit à exercer, doit commencer à faire choix d'un avoué et le désigner dans l'acte même d'assignation, à peine de nullité; cette désignation s'appelle *constitution d'avoué.* La partie qui est assignée doit aussi, de son côté et pour répondre à la demande, constituer un autre avoué. Alors les adversaires sont en présence, chacun avec son défenseur légal.

Il y a des avoués près les tribunaux de première instance, près les cours royales, et même près la cour de cassation; mais ceux-ci prennent à juste titre et à raison de leurs fonctions spéciales, le titre d'*avocats;* la loi n'admet point d'avoués près les juges de paix et près les tribunaux de commerce; même en certaines matières civiles, par exemple en matière de droits d'enregistrement, les avoués ne peuvent exercer leurs fonctions. Tous les actes de leur ministère sont rétribués d'après un tarif contenu dans le décret du 16 février 1807, et dans quelques autres actes qui forment le complément de celui-ci.

Pour être appelé aux fonctions d'avoué, il faut avoir vingt-cinq ans accomplis et avoir obtenu un certificat de capacité dans une faculté de droit; on exige en outre cinq ans de clericature, si les fonctions doivent être exercées près d'une cour royale.

Les avoués sont nommés par le roi sur la présentation du tribunal ou de la cour; ils prêtent serment avant d'entrer en fonctions. Une chambre élue exerce sur les avoués le pouvoir disciplinaire et peut infliger certaines peines; aux tribunaux est réservé le droit de prononcer la suspension. En principe, la destitution ne peut être prononcée par le roi que sur la provocation des tribunaux; mais une jurisprudence qui nous paraît contraire à la loi, donne au gouvernement le droit de destituer de son propre mouvement tous les officiers ministériels, et par conséquent les avoués.

Les avoués sont assujétis à fournir un cautionnement en argent; ils ont le droit de présenter leur successeur à l'agrément de sa majesté, dit la loi du 28 avril 1816 article 91. Ainsi est rétablie la vénalité des offices abolie en 1789. J. B. D.

AVOYER. Lorsque la maison des comtes de Zæhringue se fut éteinte, la Suisse devint province immédiate de l'Empire. Au commencement du XIV^e^ siècle, elle était partagée en une foule d'états tant ecclésiastiques que séculiers; quelques cantons, ceux d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, sujets immédiats de l'Empire, étaient gouvernés par leurs propres magistrats, et recevaient de l'empereur des *avoyers* qui exerçaient, en son nom et en celui de l'Empire, le droit de glaive. Les vexations de ces officiers et les prétentions d'Albert I^er^ d'Autriche causèrent le soulèvement de trois cantons, et donnèrent naissance à la fédération helvétique. Les avoyers impériaux furent chassés. Mais ce nom d'*avoyer* est resté, en Suisse, au premier magistrat de quelques cantons ou de quelques villes. Il paraît avoir la même origine que le mot *avoué* (*advocatus*). *Voy.* ce mot. A.S-R.

AVRIGNY, *voy.* D'AVRIGNY.

AVRIL, du latin *aprilis, aperire,* ouvrir, qui ouvre le sein de la terre, quatrième mois de notre année. *Voy.* MOIS.

AVRIL (*poisson d'*). Induire une personne en erreur, l'engager dans une démarche inutile ou ridicule, afin d'apprêter à rire à ses dépens, c'est lui *donner un poisson d'avril.* Ce plat ne se sert

habituellement que le premier jour du mois dont il porte le nom; le lendemain il n'a plus de sel. Quelle est l'origine de cette innocente méchanceté? On en pourrait citer beaucoup, toutes plus bizarres les unes que les autres. Mais qu'un prince lorrain se soit échappé à la nage des prisons de Louis XIII le 1^er^ avril et qu'on en ait fait un *poisson* mystificateur; ou bien que, par allusion à la passion de Jésus-Christ qui arriva vers le mois d'avril, et à la manière insultante dont il fut renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Hérode, on ait dit *passion*, puis, par une corruption un peu violente, *poisson d'avril*, cela n'est pas d'un grand intérêt maintenant que cette mauvaise plaisanterie est presque tombée en désuétude.

Au reste, le véritable poisson d'avril est le *maquereau*. V. R.

AXE (math.). Ce mot, en géométrie et en mécanique, a des acceptions très variées; mais il se dit toujours d'une ligne droite ayant avec une figure ou un système de points des relations particulières. Ainsi l'axe d'une pyramide régulière est la perpendiculaire abaissée du sommet sur le centre de la base; l'axe d'une surface de révolution est la droite autour de laquelle on peut concevoir qu'une ligne tourne, de manière à engendrer la surface. L'axe d'une ellipse, ou d'une autre section conique, est une ligne droite qui passe par le milieu de la figure, en coupant à angles droits et en deux parties égales toutes les ordonnées. L'axe d'une machine est la ligne droite qui reste immobile pendant que la machine exécute un mouvement rotatoire complet, ou simplement un mouvement d'oscillation. On appelle, depuis Descartes, *axes des coordonnées*, des lignes droites, ordinairement rectangulaires, et auxquelles on rapporte tous les points d'un plan ou de l'espace, en assignant les longueurs des perpendiculaires abaissées de chaque point sur ces axes (*voy.* COORDONNÉES). Il existe dans tous les corps, quelle que soit leur forme, et pour chaque point de ces corps, trois axes, perpendiculaires entre eux, que l'on nomme *axes principaux*, dont la découverte, due à Segner, est un des plus importans résultats de la mécanique rationnelle. La propriété caractéristique de ces axes est que si l'on imprime au corps un mouvement de rotation autour de l'un d'eux, les forces centrifuges se feront équilibre, et le mouvement pourra continuer indéfiniment sans faire éprouver aucune pression à l'axe, ou sans que l'axe soit assujéti; ce qui cesserait d'avoir lieu si l'on imprimait au corps un mouvement rotatoire autour d'une droite autrement dirigée. A. C.

AXE (optique). Dans les cristaux doués de la double réfraction, le rayon de lumière cesse d'éprouver cette réfraction double lorsqu'il se meut dans une certaine direction, qui a une relation déterminée avec la forme cristalline. Toute droite menée dans le cristal suivant cette direction, est ce qu'on nomme un axe optique du cristal. Dans le spath d'Islande, ou la chaux carbonatée rhomboïdale, qui est le plus remarquable et le plus anciennement connu des cristaux bi-réfringens, l'axe optique est parallèle à la diagonale qui joint les deux angles solides obtus, et fait avec les faces du cristal un angle de 45° 23′. Cette parallèle, en un point quelconque du cristal, peut elle-même être considérée comme la diagonale d'un des petits rhomboïdes élémentaires qui, par leur juxta-position, forment le grand cristal et peuvent en être séparés au moyen du clivage. On peut tailler ensuite d'une manière quelconque la surface extérieure du cristal, la direction de l'axe optique n'en restera pas moins telle qu'elle était auparavant. « Qu'on se figure, dit très bien M. Herschel fils, dans son *Traité sur la lumière* récemment traduit, un bloc de maçonnerie aussi grand que l'on voudra, bâti en briques disposées par assises parallèles, et d'une forme quelconque, cubique, pyramidale, etc. Ce bloc en séchant devient une masse compacte qu'on peut tailler à volonté en sphère, en cône, en cylindre, etc.; mais les arêtes des briques n'en restent pas moins parallèles entre elles, et leurs directions, aussi bien que celles des diagonales, peuvent être regardées comme autant d'axes, c'est-à-dire de lignes ayant une position déterminée dans l'espace, aussi long-temps que celle du cristal reste la même. Ces

axes sont donc tout-à-fait indépendans de la surface extérieure ou des lignes qui limitent le bloc, que l'on peut couper par un plan incliné d'une manière quelconque par rapport aux arêtes des briques. » Pendant long-temps on croyait que les cristaux bi-réfringens n'avaient tous qu'un seul axe optique. On sait aujourd'hui qu'un grand nombre d'entre eux ont deux axes semblables, diversement inclinés : tels sont les micas, l'arragonite, et, parmi les sels artificiels, l'acétate de plomb et le tartrate de potasse, si usités dans les arts. Le docteur Brewster a reconnu qu'en général tous les cristaux qui n'offrent qu'un axe, ont des formes *primitives* (*voy.*) telles que les faces qui entourent l'axe sont semblablement disposées autour de lui. Ces formes sont le rhomboïde, le prisme hexaèdre régulier, l'octaèdre isocèle à base carrée, et le prisme droit à base carrée. Toutes les autres formes ont deux axes, ou bien n'exercent pas la double réfraction.

Pendant long-temps aussi on croyait que, dans les cristaux bi-réfringens, le rayon extraordinaire déviait toujours de l'axe optique plus que le rayon ordinaire; comme si (dans le système de l'émission) les corpuscules du rayon extraordinaire subissaient l'influence d'une force répulsive émanée de l'axe optique. Mais M. Biot a fait voir que dans beaucoup de cristaux, le rayon extraordinaire s'infléchissait vers l'axe, comme sous l'influence d'une force attractive. Deux cristaux des plus remarquables, la glace et le quartz ou cristal de roche, sont dans ce cas. En conséquence, on distingue maintenant deux classes de cristaux bi-réfringens, les cristaux à axe répulsif et à axe attractif. D'autres physiciens préfèrent des dénominations indépendantes de tout système sur la nature de la lumière, et distinguent ces deux classes sous le nom de cristaux négatifs et cristaux positifs. La classe négative est jusqu'à présent beaucoup plus nombreuse en espèces que la classe positive. *Voy.* les articles POLARISATION et RÉFRACTION.

Nous devons prévenir que dans les ouvrages un peu anciens les mots *axe optique* ont souvent un sens différent. Ainsi, en perspective, on appelle de ce nom la ligne vers laquelle des parallèles semblent converger. Lorsque l'œil reçoit un faisceau de rayons lumineux, celui des rayons qui tombe perpendiculairement sur le cristallin et passe ainsi par le centre de l'œil, se nomme encore *axe optique*, ou *axe visuel* A. C.

AXE TERRESTRE. On appelle ainsi une ligne droite qui passe par le centre de la terre, et autour de laquelle cette planète décrit son mouvement de rotation diurne. Les points où l'axe rencontre la surface terrestre se nomment *pôles* (*voy.*).

La figure de la terre, quand on fait abstraction des rides et des fendillemens de sa surface, étant un ellipsoïde de révolution aplati, l'axe terrestre est le petit axe de l'ellipse qu'on obtient en coupant la terre par un plan méridien. La moitié de ce petit axe s'appelle aussi le rayon des pôles : il diffère d'environ $\frac{1}{300}$ du rayon de l'équateur, ou du demi grand axe de l'ellipse méridienne (*voy.* APLATISSEMENT). Cette fraction correspond à une grandeur d'à peu près 5 lieues et demie, de 25 au degré. Elle surpasse de beaucoup la hauteur des montagnes les plus élevées.

L'axe terrestre est un des trois *axes principaux* que l'on peut mener par le centre de la terre, comme par tout autre point d'un corps solide quelconque (*voy.* plus haut l'article AXE [math.]); c'est-à-dire qu'il est une des trois droites autour desquelles le mouvement de rotation, une fois imprimé, peut persévérer uniformément lorsque le corps est abandonné à lui-même. Si l'impulsion primitive n'avait pas eu lieu précisément autour de l'axe actuel de rotation, l'axe de rotation diurne changerait sans cesse de position dans l'intérieur de la planète, les pôles ne seraient plus des points fixes à sa surface, les latitudes et longitudes géographiques éprouveraient de continuelles variations. Or l'observation fait voir, au contraire, que les longitudes et les latitudes sont absolument invariables, de sorte que l'axe de rotation ne se déplace aucunement dans l'intérieur de la planète.

Quoique nous ignorions absolument les circonstances initiales du mouvement

de la terre, il doit paraître très peu vraisemblable que son mouvement de rotation ait commencé à s'opérer précisément autour d'un axe principal. Mais l'invraisemblance disparaît lorsqu'on réfléchit que la terre a dû être primitivement fluide, comme l'indique son aplatissement en rapport avec la force centrifuge; que son noyau est très probablement fluide encore; et qu'enfin une grande partie de sa surface est recouverte par les eaux de la mer. On conçoit que des fluides, obéissant aux lois de l'hydrostatique, ont dû se disposer de manière à amener un état final stable, et que leurs frottemens ont peu à peu anéanti les écarts irréguliers ou périodiques qui précédaient cet état final, celui que nous observons aujourd'hui.

Si la terre venait à être choquée par un corps étranger, tel qu'une comète, ou (ce qui est beaucoup moins invraisemblable) si elle éprouvait un grand bouleversement, produit par une cassure de sa croûte solidifiée, ou par une éruption de fluides élastiques, le mouvement de rotation serait troublé; l'axe en se déplaçant forcerait les eaux de l'Océan à se déplacer aussi pour chercher un autre niveau. De là des variations dans le lieu des pôles terrestres, jusqu'à ce qu'un nouvel équilibre eût pu s'établir. De semblables bouleversemens ont eu lieu sans aucun doute dans les temps passés; mais ils ne sauraient avoir déplacé beaucoup les pôles de la terre, puisque la forme générale des continens actuels s'accorde avec les lois de la force centrifuge, dans l'hypothèse où la masse terrestre eût eu, avant la solidification des couches superficielles, les pôles placés comme ils le sont aujourd'hui.

Si la terre était parfaitement sphérique et homogène, l'axe terrestre se transporterait dans l'espace avec elle, en restant constamment parallèle à lui-même. En raison de l'ellipticité de cette planète, l'attraction du soleil et de la lune font décrire à l'axe terrestre deux mouvemens angulaires connus sous les noms de *précession* et de *nutation* (*voy.*). Il en résulte que l'axe terrestre ne correspond pas toujours aux mêmes régions du ciel, quoiqu'il ne cesse pas de correspondre aux mêmes régions de la terre. A. C.

AXEL, *voy.* ABSALON.

AXILLAIRE, ce qui est relatif, ce qui appartient à l'aisselle. On dit glandes, artères, veines, nerfs axillaires. *Voy.* AISSELLE et chacun de ces derniers substantifs.

AXINITE, substance vitreuse, violette ou verte, qui raye le verre et est rayée par la topase. Sa cristallisation, qui dérive d'un prisme droit irrégulier dont les bases sont des parallélogrammes obliquangles, présente des cristaux qui ont ordinairement deux ou quatre de leurs angles remplacés par des facettes en biseau, ce qui leur donne quelque ressemblance avec le tranchant d'une hache: de là son nom dérivé du grec ἀξίνη (*hache*).

Elle constitue une espèce minérale, et prend son rang parmi les silicates (*voy.*) d'alumine: en effet elle se compose d'environ 45 parties de silice, 18 à 20 d'alumine, 12 à 18 de chaux, 12 à 14 de fer, et de quelques parties de manganèse, de magnésie et quelquefois même d'acide borique. *Voy.* ces *mots*.

L'axinite violette paraît devoir cette couleur au manganèse, et la verte à la présence du fer. Elle est ou transparente ou translucide ou opaque. Celle qui est transparente fournit au lapidaire des pierres assez éclatantes pour prendre l'apparence du grenat nommé hyacinthe et de certaines spinelles; mais elle est d'une trop faible valeur pour être souvent employée.

Elle se trouve dans un grand nombre de lieux, est très commune dans le département de l'Isère, et est plus répandue dans les terrains granitiques que dans les autres terrains de cristallisation. J.H-T.

AXIOME (philosophie), du verbe grec ἀξιοῦν, *estimer, juger, tenir pour constant*. C'est un mot qui, suivant l'étymologie, devrait s'appliquer à tout jugement regardé comme vrai; mais on le prend habituellement dans un sens plus restreint, dans le sens du jugement immédiatement certain, qui par conséquent n'a pas besoin et n'est pas susceptible d'être démontré. Ces sortes de jugemens, ces vérités premières, implicitement ou explicitement reconnues,

servent de point de départ et de base à toutes les sciences humaines. Supprimez les axiomes, le raisonnement est impossible : il manque d'appui, puisqu'il lui faut toujours donner la preuve de la preuve, sans fin et sans repos, sans pouvoir jamais achever la démonstration. Et cette impuissance de tout prouver n'est pas une marque d'imperfection : l'imperfection, au contraire, consiste précisément dans cette nécessité où nous sommes de recourir au raisonnement. Pour Dieu toutes les vérités sont des vérités premières, des axiomes; en tout et toujours il aperçoit le vrai d'une vue intuitive ou immédiate, sans avoir jamais besoin d'employer ce moyen artificiel, laborieux et détourné, misérable ressource des intelligences bornées. L-F-T.

AXIOME (mathém.). On a vu par l'article précédent que toutes les sciences ont leurs axiomes, c'est-à-dire des vérités évidentes par elles-mêmes. Bacon donne le nom d'*axiome* à un principe général obtenu par l'expérience et l'observation, et au moyen duquel on peut, avec certitude, tirer une conséquence semblable dans des circonstances analogues. Newton appelle axiomes les lois du mouvement. Il regarde aussi comme des axiomes les vérités expérimentales et générales, les faits qui forment le fond de la science de l'optique. Il n'y a vraiment que les axiomes mathématiques sur lesquels il est impossible de n'être point d'accord. Ils rentrent tout-à-fait dans la définition du mot, et il suffit de les énoncer pour les comprendre de suite; aussi sont-ils en petit nombre : deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles; le tout est plus grand que sa partie; le tout est égal à la somme des parties dans lesquelles il a été divisé; deux grandeurs, ligne ou surface, qui, placées l'une sur l'autre, coïncident dans toute leur étendue, sont égales. J. C. V. L.

AXIOMÈTRE, *voy.* Gouvernail.

AXIS, *voy.* Vertèbres.

AXONGE, de *axis*, axe ou essieu, et de *ungere*, oindre; graisse de porc extraite et préparée pour les besoins de la médecine et des arts dont le nom vulgaire est *sain-doux*. On le tire de la *panne*, tissu cellulaire qui revêt les organes abdominaux; et on la fait fondre soigneusement au bain-marie pour en isoler toutes les matières étrangères. Elle est alors blanche, douce et sans odeur, et présente 62 d'élaïne et 38 de stéarine. Les pharmaciens l'emploient à faire des pommades et des onguens; les parfumeurs s'en servent pour les pommades odoriférantes. Dans la fabrication des savons et dans la préparation des cuirs on fait une grande consommation de cette graisse, que dans certains pays on utilise aussi pour l'éclairage. D'ailleurs cette substance est un comestible, et les pauvres gens s'en servent beaucoup pour assaisonner leurs alimens, heureux encore quand on la leur vend sans être falsifiée. *Voy.* Graisse. F. R.

AXUM, Ἀξώμη, ville de l'Abyssinie et ancienne capitale de l'Éthiopie, était située sur la route de Méroé au golfe Arabique. L'auteur du Périple de la mer Rouge est le premier auteur ancien qui en fasse mention; Ptolémée en parle ensuite. Cosmas, Procope et d'autres écrivains de notre ère donnent beaucoup de détails sur cette ville qui, sous le règne de Justinien, fut célèbre. Quoique les auteurs de l'antiquité ne citent jamais Axum, les ruines de ses monumens, décrits par Alvarez, Tellez, Bruce et Salt, prouvent néanmoins la haute antiquité de cette ville. Ces ruines consistent en deux groupes d'obélisques, dont il n'y en a plus que deux qui soient debout; l'un, haut de 50 pieds, est d'un seul morceau de granit. Plusieurs de ces obélisques presque tous renversés sont couverts de sculptures représentant des ornemens, mais sans hiéroglyphes. Des piédestaux qui autrefois ont dû porter des statues, et deux escaliers superbes, indiquent l'emplacement d'un ancien temple très vaste. Les monumens d'Axum ont été détruits, à ce qu'il paraît, par les chrétiens abyssins; le géographe Mannert présume que la ville d'Axum avait été fondée par la caste guerrière de l'Égypte qui s'était étendue, du côté de l'est, jusqu'au golfe Arabique; il en résulterait que sa fondation remonte à la fin du règne des Pharaons. Dans la suite elle fut, selon Arrien, un des entrepôts du commerce éthiopien. Le *marbre axumitique* trouvé par Salt, porte des

inscriptions grecques curieuses, dans le genre de celles d'Adule (*voy.*). On peut consulter les *Voyages de lord Valentia*, vol. III; l'ouvrage de Heeren : *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Vœlker der alten Welt*, vol. II, part. 2^e^, et *Museum der Alterthumswissenschaften* de Wolf et Buttmann. T. II. D–G.

AYACUCHO (La Paz d') est à la fois le nom d'un des six départemens de la république de Bolivia et celui du chef-lieu de ce département; il rappelle aussi un des événemens les plus célèbres de l'Amérique du Sud, l'acte d'affranchissement du Haut et du Bas-Pérou.

La ville de La Paz (la Paix) d'Ayacucho, siége d'un évêché, avec une population de 40,000 ames, est située dans une vallée profonde, creusée par le torrent de Choqueapo; et pourtant le sol sur lequel elle est bâtie, s'élevant à 3,717 mètres au-dessus du niveau de la mer, dépasse les plus hautes cimes des Pyrénées. Elle possède le collége le plus florissant de la république Bolivienne.

La topographie du département de la Paz d'Ayacucho mérite de fixer notre attention. C'est là que s'élèvent les deux plus hauts pics mesurés du Nouveau Monde, l'un, le *Nevado* d'*Illimani*, domine l'horizon dans la direction est-sud-est de la ville; l'autre, le *Nevado de Zarata*, ou *Sorata*, n'a pas moins de 3,948 toises d'élévation; il l'emporte sur le premier. Le village de *Tiaguanaco* offre les ruines qu'a décrites l'Incas Garcilaso, et dont tout récemment le voyageur Pentland a reconnu les restes. Dans l'îlot de *Titicaca*, qui donne son nom à un lac, s'élevait le fameux *Temple du Soleil*, bâti par les Incas sur le lieu même où ils croyaient que Manco-Capac, le législateur du Pérou, avait reçu du ciel sa divine mission.

Si la *paix* d'Ayacucho a mérité de laisser son nom à cette importante division du territoire de la Colombie, ainsi qu'au chef-lieu du département, c'est qu'en effet la plaine qui l'avoisine fut le théâtre d'une bataille mémorable dont l'issue fut l'anéantissement de la domination espagnole en cette contrée.

Le vice-roi La Serna, qui, à la tête de forces supérieures, cherchait vainement depuis plusieurs mois à surprendre et à couper la petite armée colombienne aux ordres du général Sucre, se décida, le 9 décembre 1824, à en finir avec les patriotes par un engagement général. Ses forces s'élevaient à 9,310 combattans; l'armée de Sucre n'en comptait que 5,780; l'avantage de la position était encore pour les Espagnols, dont toutes les manœuvres avaient tendu à amener l'ennemi sur le terrain où il se trouvait maintenant découvert de toutes parts : c'était la plaine d'Ayacucho. Forcés de suppléer par la bravoure et l'audace à ce qui leur manquait de forces, Sucre et les siens acceptèrent la bataille. Par une manœuvre aussi rapide que hardie, le général colombien déjoua le plan d'attaque du vice-roi, et, grace à l'ardeur enthousiaste de sa troupe, bien secondé par la fermeté et la présence d'esprit de ses lieutenans Lamar, Cordova et Miller, il mit en pleine déroute l'armée royaliste, qui perdit dans l'action 1,800 hommes tant tués que blessés, et dont le chef tomba au pouvoir du vainqueur. Par suite de cette défaite, Canterac, lieutenant du vice-roi, fut contraint à capituler. Les Colombiens n'avaient perdu en tout que 370 hommes tués.

Les résultats de cette brillante action furent définitifs : elle porta le dernier coup au parti royaliste. Quelques mois après (25 août 1825), le congrès réuni à Chuquisaca proclamait l'indépendance de la république de Bolivia (*voy.* ce mot); et par cet acte même l'existence fut également assurée à la république du Bas-Pérou, qui depuis s'est consolidée de jour en jour. P. C.

AYA-PANA, *eupatorium aya-pana*, plante de la famille des synanthérées, originaire du Brésil et transplantée avec beaucoup trop de succès à l'île de France, où elle est aussi vulgaire que le chiendent, et où l'on s'en sert en guise de foin pour les emballages. C'est un arbuste dont les feuilles étroites et lancéolées ont une odeur aromatique assez agréable, une saveur faiblement amère, et ne renferment d'ailleurs aucun principe qui ne se retrouve dans une foule de végétaux indigènes, et qui puisse expliquer l'immense réputation dont elle a joui dans son pays natal,

d'où Augustin Baudin le transporta à l'île de France en 1797. Outre la faculté de guérir la morsure des serpens, on attribuait à l'aya-pana une efficacité particulière contre la plupart des maladies, et notamment contre la rage, la pierre, le scorbut, la goutte, etc. Malheureusement l'observation et l'expérience ont tout-à-fait anéanti les brillantes espérances qu'on avait conçues, et la panacée qu'on payait au poids de l'or n'est plus qu'un médicament aromatique, assez faible même, qu'on peut employer en infusion dans quelques maladies légères, mais qui certainement ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. F. R.

AYALA (Pierre Lopez de) naquit dans le royaume de Murcie d'une famille noble, en 1332. Dans ses ouvrages ou poétiques ou historiques, dans sa vie qui elle-même appartient à l'histoire, on retrouve la vive empreinte du primitif et vrai caractère espagnol. Il se distingua dans deux des plus célèbres batailles qu'aient livrées ses compatriotes, Navarette et Aljubarrota; et dans toutes les deux il fut fait prisonnier. Henri de Transtamare sous les drapeaux duquel il s'était rangé, le nomma son ambassadeur près du roi de France Charles V; Jean I^er^, fils et successeur de Henri, le revêtit des charges de grand-chambellan et de grand-chancelier. Il vit encore s'écouler le règne de Henri III, et ne mourut que sous Jean II, en 1407. L'amour d'Ayala pour les lettres est d'autant plus remarquable que, de son temps, elles étaient fort négligées en Espagne. L'impulsion que leur avait donnée Alphonse X s'était tout-à-fait ralentie et ne recommença guère que sous Léon II. Trois ouvrages ont rendu Ayala célèbre comme écrivain : 1° *El Rimado de Polacio*, monument curieux de la poésie de l'époque et qu'il composa lorsqu'il était prisonnier des Anglais, après la bataille de Navarette. 2° *Cronicas de los reyes de Castilla*, *Don Pedro*, *Don Henrique* II, *Don Juan* I^er^ *y Don Henrique* III, imprimées complètes seulement en 1682, Saragosse. 3° La première traduction qui fut faite de Tite-Live, en langue espagnole, Salamanque, 1497, in-fol. L'historien latin était, avec saint Grégoire, l'auteur favori de ce grand homme. L. L. O.

AYMON, *voy.* Aimon. Nous ajouterons à ce qui a été dit, tom. I^er^, p. 306, de l'ancien poème français attribué à Huon de Villeneuve, qu'il en a paru en 1826 une nouvelle édition donnée par M. Brès, sous le titre *Histoire des quatre fils Aimon*, précédée d'un tableau généalogique de la famille des fils Aimon. Paris, in-8°, avec gravures. S.

AYOUBITES ou Eïoubites, dynastie turque fondée par Saladin ou Salaheddin, fils de Nodgemeddin Ayoub, qui substitua, en Égypte, son pouvoir à celui des khalifes Fatimites (vers 1171). Il régna avec gloire; mais à sa mort son empire fut partagé entre ses fils. Plusieurs princes de sa descendance, connus sous le nom d'*Ayoubites*, régnèrent depuis en Égypte, en Syrie, en Arménie et dans l'Yémen ou Arabie-Heureuse. Ces princes, se faisant mutuellement la guerre, ne cherchaient qu'à se détruire les uns les autres. Leurs états tombèrent, dans le XIII^e^ siècle, sous la domination des Mameluks. A. S-r.

AYRER (Jacques), poète dramatique allemand, contemporain de Hans Sachs. Tout ce qu'on sait de certain sur sa vie, c'est qu'il exerça, vers la fin du XVI^e^ siècle et dans le commencement du XVII^e^, les professions de notaire et de procureur à Nuremberg. Ses œuvres ont été publiées dans cette ville, en 1618, en 1 vol. in-fol., portant le titre de *Opus theatricum*, et contenant, comme l'annonce le titre allemand, 30 *bellissimes* comédies et tragédies, suivies de 36 *belles* et facétieuses pièces de carnaval. L'histoire ancienne, les chroniques, les traditions populaires, les ouvrages de Plaute, de Boccace, de Frischlin, etc., etc., étaient les sources d'où Ayrer tirait ses sujets; et ces sources, il a presque toujours soin de les énumérer, avec une scrupuleuse exactitude, dans le prologue ou l'épilogue qu'il fait réciter par le *héraut d'honneur*, personnage obligé dans toutes ses pièces. Ayrer ne s'est jamais assujéti à la règle des trois unités, et a introduit indistinctement dans ses comédies et tragédies une espèce de bouffon qui, par des jeux de mots et des plaisanteries souvent libres et de mauvais goût,

tempère les émotions que pourraient causer les scènes sérieuses ou tragiques. A ces circonstances, qu'on remarque aussi dans les productions dramatiques de plusieurs autres poètes allemands contemporains, on ne saurait méconnaître l'influence des anciennes pièces anglaises qui, à cette époque-là, furent représentées dans leur pays par des acteurs anglais ambulans. Les tragédies d'Ayrer sont au fond des histoires dialoguées; ainsi, par exemple, celle qui est intitulée *De la construction de la ville de Rome* commence bien avant la naissance de Romulus, et finit à la mort de ce héros. Quoi qu'il en soit, Ayrer eut un talent dramatique incontestable, et beaucoup de ses pièces, surtout de ses comédies, méritent des éloges quant au plan. Son style est en général vigoureux, serré, et plus pur que celui de la plupart de ses prédécesseurs. La collection de ses œuvres renferme aussi quelques *pièces chantantes* qui peuvent être regardées comme les premiers essais d'opéra en Allemagne; ce sont des poèmes composés de strophes d'égale longueur, mais coupées suivant les besoins du dialogue. *C. L. m.*

AZAIS (Pierre-Hyacinthe), né à Sorrèze (Tarn) en 1766, auteur d'une Théorie sur l'explication de l'univers. Ce philosophe se recommande à l'attention des penseurs par son dévouement à une grande idée et par des travaux qui seront peut-être un jour mieux appréciés qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Comme tous les hommes préoccupés d'une vue nouvelle, M. Azaïs n'a eu qu'un seul but dans sa vie; ce but a été de rattacher à une même loi et à une même cause tous les faits de la nature et de l'humanité. Bien que l'application de la théorie *des compensations* aux destinées de l'homme et aux chances de la vie sociale ait jeté avec raison quelque défaveur sur l'ensemble du système, il faut reconnaître qu'il vaut mieux que sa réputation.

M. Azaïs a présenté ses idées sous toutes les formes, et a publié un grand nombre d'écrits. Son ouvrage fondamental a pour titre : *Explication universelle;* il se compose de six volumes où l'application de la théorie est suivie dans toutes les branches de la science. C'est un grand malheur pour le philosophe que de n'avoir pas donné d'abord à ses idées le caractère de science abstraite, et d'avoir débuté par les appliquer aux faits de la vie morale. Telle était la pensée principale d'un livre devenu célèbre sous le titre de *Système des compensations.* C'est sur ce point que M. Azaïs s'est le plus trompé, et c'est là aussi qu'il devait rencontrer pour juges plutôt des gens du monde que des savans capables d'absoudre l'erreur, lorsqu'elle est rachetée par des résultats importans. M. Azaïs n'a pas été découragé par un premier mécompte : il a continué ses travaux, perfectionné sa théorie, étendu ses applications, appelé le public à en écouter les développemens. De nombreux auditeurs se sont réunis autour de lui, pour l'entendre, lorsqu'à la manière des anciens philosophes il exposait sa théorie, durant les belles soirées d'été, dans un jardin qu'il occupait près le palais du Luxembourg.

Pendant l'hiver de 1832 à 1833, M. Azaïs a fait un nouvel exposé de ses idées dans des conférences orales qui ensuite ont été publiées. C'est d'après ce dernier travail, présenté par l'auteur lui-même comme l'expression la plus achevée de son système, que nous allons essayer de faire connaître comment M. Azaïs a justifié cette épigraphe placée en tête de ses ouvrages : *Tout expliquer, c'est tout unir.*

L'univers est l'ensemble des êtres et de leurs rapports. Ces êtres, ainsi que leurs rapports, se succèdent et se renouvellent sans cesse. Leur existence est donc le fruit d'une *action* qui est présente à tous les temps et à tous les points de l'espace. Dieu est la *cause première* de l'action universelle. Le *mouvement* en est la *cause seconde;* la *matière* en est le *sujet.* Tout être, de nature et de dimensions quelconques, est une masse de matière en mouvement. Ce mouvement ne peut avoir que l'une des deux directions suivantes : ou bien chaque être matériel tend sans cesse à se presser sur lui-même, à se concentrer, à se condenser; ou bien, au contraire, il tend à répandre toute sa substance sur un plus grand espace, à

s'étendre, à se diviser. Dans la première hypothèse, chaque être aurait pour tendance essentielle de se réduire lui-même à un état de *concrétion absolue;* dans l'hypothèse contraire, le mouvement dont tous les êtres sont pénétrés aurait pour objet de procurer sans cesse à chaque élément la faculté de se mouvoir, par conséquent d'amener tous les renouvellemens dont la vie de l'univers se compose. Dans un cas, immobilité et stérilité; dans l'autre cas, développement et fécondation éternelle du mouvement par lui-même.

Le principe de l'activité universelle, c'est donc l'*expansion*. L'expansion rayonnante est le fait primordial.

Considéré abstractivement, chaque être est un foyer d'expansion continue et indéfinie. Mais comme, en réalité, chaque être se trouve environné d'êtres semblables ou différens, mais tous pénétrés de la même force expansive, l'expansion indéfinie de chacun de ces corps est elle-même réprimée, retardée, modérée par l'*expansion concurrente* de tous les corps dont il est environné. L'*équilibre* de l'univers n'existe qu'à condition que la somme générale des actes secondaires de répression conservatrice soit toujours égale à la somme générale de l'expansion directe. C'est l'univers qui réagit sans cesse contre l'expansion de chacune de ses parties; mais l'expansion de chaque être est plus spécialement soumise à la réaction répressive des êtres d'une nature *semblable* à la sienne. L'existence *végétale*, l'existence *animale*, l'existence *humaine* et l'existence *sociale* relèvent de la même loi : *Action expansive.*

Ainsi, tout être, quelles que soient sa nature, ses dimensions, sa position dans l'espace, est au centre de deux actions, l'une effectuée par lui-même, c'est son expansion *divergente*, l'autre effectuée par les êtres qui l'environnent, c'est, à son égard, l'impulsion *convergente*, produite par l'expansion coalisée de ces êtres environnans. L'impulsion convergente exerce spécialement sa puissance sur les parties *extérieures* du corps; par compensation, c'est spécialement à l'*intérieur* que s'effectue l'expansion divergente.

De plus, chaque corps, en vertu de son organisation propre, *transpire* sans cesse du centre à la surface. L'état de *transpiration rayonnante* appartient nécessairement à tout corps en état de vigueur native, et cet état doit cesser pour être remplacé par l'expansion *égale*, au centre comme à la surface, aussitôt que la dissolution absolue s'apprête à s'effectuer.

Comme les deux puissances qui agissent, l'une intérieurement, l'autre extérieurement sur le corps, sont, l'une et l'autre, uniformes dans leur exercice, elles s'unissent pour imprimer à ces corps la *forme sphérique.*

L'état de *vibration* est encore, dans la nature, un état essentiel et universel. Tout corps composé et isolé, tributaire constant de son expansion propre, qui travaille à l'étendre, et de l'expansion environnante, qui travaille à le condenser, obéit à ces deux impulsions par une alternative continue de dilatation et de contraction qui se font équilibre.

Expansion convergente et divergente, dilatation centrale, forme sphérique, transpiration continue, vibration : telles sont donc les conditions générales de l'existence universelle.

Les êtres les plus *apparens* dans l'univers sont ceux que nous désignons, les uns sous le nom d'*étoiles* ou de *soleils*, les autres sous le nom de *planètes*. Chacun de ces globes est un foyer d'expansion continue, chacun tend sans cesse à se dissoudre; mais chacun est conservé par l'expansion de tous les globes qui l'environnent. Il est donc nécessaire que chaque globe soit placé au milieu d'autres globes, et que, par conséquent, il n'y ait point de globes *extrêmes*. Si l'univers avait des limites, il ne serait, quelle que fût son étendue, qu'un point matériel environné d'un espace vide et infini; un moment suffirait pour qu'il entrât en dissolution éternelle. Généralement, dans le sein de chaque globe ou à sa surface, tous les effets de rapprochement sont produits par *l'action compressive;* ainsi tous les phénomènes d'*agrégation*, de *condensation*, de *combinaison*, de *cohérence*, émanent directement de cette action; tandis que, de son côté,

l'expansion propre et essentielle à chaque globe produira dans son sein, ou à sa surface, tous les phénomènes de *dilatation*, de *ressort*, de *séparation*, de *température*. Ces deux ordres de phénomènes, qui comprennent tous les actes *physiques* et *physiologiques*, sont constamment en échange et en balance mutuelle dans l'ensemble de chaque globe. Ils se font toujours *compensation*.

Il est nécessaire que chacun des êtres matériels qui entre dans la composition d'un globe quelconque passe *alternativement* par la succession de deux périodes: l'une de *formation*, pendant laquelle l'action compressive règne sur les parties extérieures et concentre l'expansion dans les parties intérieures; l'autre de *destruction*, pendant laquelle l'expansion s'étend graduellement du centre vers la circonférence, et, repoussant progressivement la compression, travaille à devenir *uniforme* dans toute la substance du corps. Ces deux périodes sont rarement égales, pour le temps, surtout dans les êtres d'une organisation très composée; mais les deux sommes des effets opposés qui les distinguent sont nécessairement égales entre elles.

Ainsi, l'*équilibre par compensations* est la loi unique et universelle.

L'expansion, force unique et parfaitement simple, parfaitement égale à elle-même dans tout l'emploi de son action, ne peut agir sur son sujet universel, sur la matière, que de manière à lui imprimer, au dernier terme, son propre caractère : l'*unité*, la *simplicité*, l'*identité*. Toute la matière considérée en elle-même est donc homogène; chaque élément réduit à l'isolement absolu est égal de forme et de grosseur à chacun des autres; en un mot, il n'y a dans l'univers qu'un seul *élément*, comme il n'y a qu'une *loi*, et un seul *principe*.

S'il est vrai, comme l'a dit Descartes, « qu'il ne s'effectue jamais dans l'univers que la même somme de mouvement », comment l'expansion, qui est par elle-même une puissance indéfinie, se trouve-t-elle fixée dans sa mesure générale de manière à ne pouvoir jamais ni augmenter ni diminuer ? — *Réponse*. La mesure générale de l'expansion est fixée par le rapport de la matière à l'espace. Il est évident que la matière n'occupe qu'une portion de l'espace; si elle l'occupait entièrement, le *plein* serait absolu, le mouvement serait impossible. C'est ce rapport de la matière à l'espace qui détermine les degrés de *ténuité* ou de *vitesse* que les corps peuvent atteindre. L'infini de l'espace est occupé par des masses matérielles, de forme globuleuse, de dimensions inégales, que des distances plus ou moins grandes séparent les unes des autres, et qui, chacune, sont placées au centre de l'univers, car l'infini les environne.

Ces mouvemens généraux sont constamment et universellement variés; l'univers, pour ainsi dire, s'entrelace lui-même par des ramifications indéfinies; chaque sphère d'expansion diffère, par sa masse, des sphères qui l'environnent : son action serpente à travers toutes les autres; chacune a devant elle l'immensité du temps et de l'espace; ce qui, sans jamais troubler l'équilibre, établit à jamais l'indéfinie variété des positions et des combinaisons.

De l'entrelacement continu des deux forces universelles dans tous les points de l'espace, mais selon un mode indéfiniment varié, résultent tous les genres d'êtres dont l'univers se compose.

On peut considérer l'édifice universel comme formé de trois étages qui se surmontent successivement, mais qui reposent sur une même base et sont liés entre eux par l'unité la plus soutenue, la plus indissoluble : 1° étage inférieur : *êtres et phénomènes de l'ordre physique;* 2° étage intermédiaire : *êtres et phénomènes de l'ordre organique ou physiologique;* 3° étage supérieur : *êtres et phénomènes de l'ordre intellectuel, moral et politique.*

Comme on voit, la théorie de M. Azaïs n'est autre chose que le principe de Newton généralisé et appliqué à tous les phénomènes de la nature et de l'humanité. On pourrait même voir un progrès fort remarquable sur les vues de Newton, dans la substitution de l'idée de l'*expansion* à celle de l'*attraction;* car l'expansion suppose dans chaque corps une force vitale qui lui est propre, tandis que l'at-

traction présente au contraire le corps *attiré* comme passif et obéissant à une force abstraite. Mais l'expansion elle-même n'est qu'un attribut secondaire de la réalité, et l'univers, pour être expliqué complètement, doit être considéré sous bien d'autres rapports. J. L. C.

AZARA (don Joseph-Nicolas d'), ambassadeur d'Espagne à Paris, ville où il mourut en 1804, fut un de ces hommes toujours trop rares qui, au sein d'une haute position sociale, conservent l'amour des recherches scientifiques et le goût des occupations littéraires.

Né en 1731 à Barbunales, près Balbastro, en Aragon, il termina brillamment ses études à l'université de Salamanque, et fit connaître dès cette époque son penchant pour les beaux-arts, tant par les travaux auxquels il s'adonna, que par les liaisons qu'il contracta avec des hommes dont l'entretien habituel fût capable d'éclairer son jugement et d'exercer son goût. Ce même penchant le décida aussi dans le choix de sa carrière: il est à croire, en effet, qu'il eut surtout en vue les avantages du séjour de Rome sous ce rapport, en acceptant, en 1765, l'emploi d'agent du gouvernement espagnol près la Daterie (*voy.*) pontificale.

Ce poste acquit bientôt, il est vrai, entre ses mains un plus haut degré d'importance, tant à cause de la gravité des affaires auxquelles il fut appelé à prendre part, qu'en raison de la manière dont il sut les traiter. Il obtint d'honorables suffrages de la part des hommes les plus éminens; et l'empereur Joseph II, lui-même, au second voyage qu'il fit à Rome en 1783, ne dédaigna pas de s'ouvrir à lui sur plusieurs de ses plans de réforme. Le jeune diplomate saisit cette occasion de défendre contre l'empereur les immunités du saint-siége.

La part qu'il avait eue aux mesures qui décidèrent l'abolition de l'ordre des jésuites ne fut pas sans influence sur les disgraces qui l'atteignirent dans la suite, tant auprès de Pie VI, à la nomination duquel il avait cependant contribué de tout son crédit, qu'auprès du cabinet de Madrid, dirigé alors par le fameux cardinal Zélada.

Dès ce temps le chevalier d'Azara avait succédé au comte Grimaldi dans le poste d'ambassadeur d'Espagne près la cour de Rome; il l'avait réellement occupé jusque là, mais sous un titre plus modeste. Son influence parmi les savans et son patronage sur les artistes s'accrurent alors en raison de sa nouvelle dignité. Elle profita surtout au peintre Mengs (*voy.*) l'ami de sa jeunesse, ainsi qu'au savant compatriote d'Azara, à Arteaga, qui devint son bibliothécaire. A cette époque se rapportent aussi son essai de perfectionnement du vernis de la porcelaine, tenté avec le graveur Volpati, les fouilles qu'il fit faire, de concert avec le prince de Santa-Croce, sur le territoire de la *campagne des anciens Pisons*, à Tivoli, ainsi que l'érection du cénotaphe de Charles III dans l'église Saint-Jacques de la nation espagnole.

La marche des événemens politiques allait amener sur une autre scène le chevalier d'Azara. L'occupation de l'Italie par les Français et les liaisons qu'il avait déjà formées avec Jérôme Bonaparte le rendirent alors un précieux médiateur de la cour de Rome auprès du premier consul. Azara lui offrit la tête d'Alexandre, qu'on voit encore au Musée du Louvre, et qui passait pour le seul portrait authentique du héros de l'antiquité. La ligne de politique qu'il suivit durant sa mission à Paris eut pour base cette croyance du diplomate espagnol, que les intérêts de son pays étaient liés à ceux de la France. Mais le cabinet de Madrid n'eut pas toujours une égale confiance dans les intentions du chef de la république française, et chacune de ses fluctuations décidèrent la disgrace ou le retour du chevalier d'Azara dans la faveur de sa cour.

Une *Notice historique* sur le chevalier d'Azara qui fut attribuée dans le temps de sa publication (an XII, 26 pag. in-8°) à M. de Talleyrand-Périgord, mais que M. Beuchot pense être due à Bourgoing, contient d'intéressans détails sur les travaux et sur la vie et les relations privées de ce diplomate, notamment sur ses liaisons avec Raphaël Mengs à l'amitié duquel il a payé un digne tribut en rassemblant ses *œuvres;* elles parurent par ses soins, accompagnées de commen-

taires et d'une notice sur la vie de l'auteur, Parme, 1780, 2 vol. in-4°. Pour ce travail le chevalier d'Azara s'était associé Francesco Milizia, également son ami, auteur lui-même des *Memorie degli Architetti antichi e moderni*, Bassano, 1785, 2 vol. in-8°.

Outre la publication des *OEuvres de Raph. Mengs*, et du poème posthume du cardinal de Bernis, *la Religion vengée*, qu'il fit imprimer en quatre formats différens, on doit citer du chevalier d'Azara son élégante traduction espagnole de la *Vie de Cicéron* par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4°. Il avait aussi laissé plusieurs manuscrits, notamment des *Mémoires* composés pendant les loisirs de son exil à Barcelonne, et dont la publication n'aurait pas manqué d'intérêt.

C'est à un des frères du chevalier d'Azara, don Félix, qui habita plus de vingt ans le Paraguay et qui vint passer quelques mois à Paris près du ministre d'Espagne, que sont dus les *Voyages dans l'Amérique méridionale* publiés par C. A. Walckenaër, avec des notes de G. Cuvier. Paris, 1809, 4 vol. in-8°, et un atlas. P. C.

AZARIA, *voy.* Asaria.

AZIMUT, mot arabe introduit dans le langage astronomique, au moyen-âge. L'azimut d'une étoile est l'arc de l'horizon compris entre le méridien de l'observateur et le cercle vertical passant par l'étoile. L'azimut est *oriental*, si l'observation est faite avant le passage au méridien; il est *occidental*, si elle est faite après. Quand l'étoile est à son point culminant, c'est-à-dire qu'elle se trouve dans le méridien de l'observateur, l'azimut est zéro. On emploie pour trouver l'azimut un quart de cercle placé sur un cercle horizontal gradué, que l'on appelle *cercle azimutal*. Le zéro des divisions est amené dans le plan du méridien, et l'on obtient immédiatement l'azimut de l'astre, dont la hauteur au-dessus de l'horizon est également déterminée par le télescope du quart de cercle. *C. L.*

AZINCOURT (bataille d'). Lorsque Henri V monta sur le trône d'Angleterre, la France était épuisée, désarmée; les Armagnacs et les Bourguignons avaient ruiné le nord, les Anglais le midi; le roi (Charles VI) était fou, le dauphin incapable. Le nouveau roi d'Angleterre n'avait que vingt-cinq ans; sa violence s'était annoncée déjà dans les emportemens de sa jeunesse; puis la rage du plaisir s'était tournée en rage d'ambition et de guerre. Son père vivait encore, qu'il enleva la couronne de son chevet; le mourant lui arrêta la main. Dès qu'il eut cette couronne sur la tête, il voulut encore y mettre celle de France. Il se fit donner d'énormes subsides par son parlement et son clergé, il engagea ses joyaux, il emprunta, il fit exécuter en toute hâte son cousin qui conspirait et dont le procès l'eût retardé, et vint débarquer à l'embouchure de la Seine avec 26 mille hommes (1415). Arrêtée cinq semaines au siége d'Harfleur, cette armée diminuait rapidement : la gloutonnerie, l'abus des fruits surtout, y avait mis la dyssenterie; on sait que cinq ans après, Henri V en arrivant en Champagne, était obligé d'interdire le vin pur à ses soldats. Son armée se trouvant réduite à moitié, il résolut de passer l'hiver à Calais. Il devait périr s'il se fût trouvé une seule tête d'homme dans tous les conseils de la France. La noblesse française accourait de tous côtés, surtout les Armagnacs; le duc de Bourgogne ne laissa pas aller les chevaliers de Bourgogne, de Savoie et de Lorraine. Toutefois, cette armée se trouva si brillante et si nombreuse, qu'elle refusa le renfort que lui offraient les bourgeois de Paris. Les Français résolurent de couper la retraite à Henri V entre Azincourt et Framecourt, à trois ou quatre lieues au nord de Saint-Pol et de Hesdin : c'était une plaine étroite et récemment labourée qu'on choisissait pour développer une armée de 50 mille hommes, dont la cavalerie faisait toute la force; le connétable ne songea pas même à garder le passage de La Blangy; les Anglais passèrent donc et allèrent se loger à Maisoncelles. On resta ainsi jusqu'au lendemain. Les Français campaient dans la plaine; la nuit était froide, la pluie tombait sans relâche, les chevaux allaient et venaient, piétinant dans la fange; ce n'était que rumeur et désordre. Cependant les Anglais s'apprêtaient en silence, se confessant, et

préparant leurs arcs. Lorsque le jour parut, ils se formèrent en un seul corps, au centre et sur les ailes les gens de pied et les archers, retranchés, selon leur usage, derrière un rempart de pieux plantés en terre, comme autrefois les Saxons à Hastings. L'armée française s'était partagée en trois corps. Mais les chefs laissèrent l'infanterie derrière, et vinrent tous se poster à l'avant-garde; leurs chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux dans l'argile. Henri V était descendu de cheval et menait lui-même ses archers en avant; ils criblèrent de leurs longues flèches la gendarmerie française; puis, tandis qu'elle s'ébranlait, déjà troublée et rompue, ils tombèrent sur ces lourdes masses, l'épée et la hache à la main. Ils avaient atteint le corps de bataille, ce n'était plus qu'une affreuse tuerie; les chevaliers français appelaient eux-mêmes l'ennemi pour se rendre, et passaient derrière ses rangs la tête nue, lorsque le bruit se répandit que les Anglais venaient d'être chargés sur les derrières. Aussitôt Henri donna l'ordre d'égorger tous les prisonniers, *fort à propos*, dit Shakespeare (most worthily... O, 'tis a *gallant* king !) Ce n'était toutefois qu'une fausse alarme causée par quelques centaines de paysans picards qui ne voulaient peut-être que piller; et le duc de Bourgogne, leur seigneur, les fit plus tard punir sévèrement. L'armée française était dissipée; les Anglais firent grace au reste de leurs prisonniers. Ils avaient tué aux Français plus de dix mille hommes, dont près de huit mille étaient gentilshommes, sept princes du sang, cent vingt seigneurs portant bannière. Henri V emmenait prisonniers Boucicault, les comtes d'Eu et de Vendôme, le duc de Bourbon, le duc d'Orléans. Lorsqu'il arriva en Angleterre, ce furent des transports d'enthousiasme : la foule se précipitait au-devant de lui dans la mer. C'est que tout le peuple anglais avait combattu avec lui : sa victoire était celle des archers gallois et saxons qui, demi-nus, avec leurs cuirasses d'osier et de cuir bouilli, venaient d'abattre pour la troisième fois l'orgueilleuse gendarmerie française. Celle-ci venait de recevoir encore une éclatante leçon. Les nobles avaient dédaigné l'infanterie, le peuple : Azincourt prouva que c'était bien eux, et non pas la France, qui avaient été vaincus à Crécy, à Poitiers; et lorsque le pays fut descendu encore plus bas par leur faute, lorsque Henri V fut mort roi de France à Paris, la délivrance vint d'une femme, d'une paysanne, de la Pucelle. — Sources principales : *Le Fèvre Saint-Remi*, témoin oculaire dans l'armée anglaise, éd. Buchon, tom. VIII; *Monstrelet*, tom. III; le *Religieux de Saint-Denis*, liv. XXXV; *Titus-Livius*, *Elmham*, *Walsingham*, etc., et Lingard, tom. V; Sismondi, tom. XII, et De Barante, tom. IV. J. M.

AZOF (VILLE ET MER D'). Azof est le nom d'une ville très ancienne des Grecs Bosporitains, appelée alors et jusqu'au temps de Procope *Tanaïs*, ainsi que le fleuve Don sur lequel elle a été bâtie. Au XI^e^ et au XII^e^ siècle Tanaïs faisait partie du vaste territoire des Poloftses, voisins des Russes du côté du sud; un historien polonais a cru pouvoir dériver son nom moderne de celui d'*Asoup* qu'un prince des Poloftses aurait porté; mais il faut dire que l'annaliste Nestor donne au même prince un tout autre nom. M. Graberg de Hemso (*La Scandinavie vengée*, p. 192) explique le nom d'Azof par *Asen-hof*, cour des Ases, et les Ases, selon lui, étaient le même peuple que les Alains (*voy.*). Quoi qu'il en soit de ces étymologies, les Génois désignaient Azof par le nom de *Tana* qui n'est autre que celui de Tanaïs. Ils s'en emparèrent vers le commencement du XIII^e^ siècle; mais bientôt Toktamyche, khan tatar, leur enleva cette ville, et en 1392 elle tomba au pouvoir de Tamerlan. Après la mort de Tamerlan, l'empire des Mongols fut démembré et le khanat de Crimée en devint indépendant : Azof qui, sous le nom d'*Adzak* faisait partie de celui-ci, mais en dépendant toujours des Génois, passa en 1471 sous la domination des Turcs. En 1637 les Cosaks du Don leur enlevèrent cette ville, mais les Turcs la reprirent en 1642. Après un siége meurtrier ils avaient été forcés de se retirer; mais revenant à la charge ils montrèrent par de formidables apprêts combien ils tenaient à la possession de ce port. Alors

la ville fut évacuée par les Cosaks qui y mirent le feu après l'avoir pillée. Les Turcs la rebâtirent en 1672 et la fortifièrent aussitôt pour la mettre à l'abri d'un coup de main de la part des Russes, héritiers des prétentions des Cosaks. Néanmoins Azof tomba en 1696 au pouvoir de ces voisins; Pierre-le-Grand crut, par cette conquête, posséder la clef de la mer d'Azof et de la Mer-Noire, et il chercha à se l'assurer par de nouvelles fortifications. La malheureuse paix du Prouth la lui enleva; et quoique reprise en 1736 et en 1769, elle ne fut définitivement cédée à la Russie qu'en 1774 par le traité de Koutchouk-Kaïnardji (art. 30). (*Voir* Müller, *Sammlung Russischer Geschichte*, tom. II, p. 1-270.)

En 1775, Azof devint le chef-lieu d'un gouvernement russe du même nom, bien moins étendu que celui qui avait déjà porté ce nom sous Pierre-le-Grand; en 1783 ce second gouvernement d'Azof et la Nouvelle-Russie furent réunis pour former le nouveau gouvernement d'Iékatérinoslaf, dont Azof est aujourd'hui une ville de district, avec environ 2,500 habitans.

Elle est située sous 46° 53′ de lat. N. et sous 56° 44′ de longitude, sur le principal bras du Don, à sept lieues et demie de son embouchure. Le commerce d'Azof, anciennement considérable, mais que contrarie la profondeur insuffisante des eaux du port, a passé en grande partie à Taganrog, ville du même gouvernement, et qui, après Odessa, est le principal port de la Russie dans les eaux du midi.

La mer d'Azof, vaste golfe de la mer Noire, a reçu ce nom de la ville d'Azof située au fond de la baie de Taganrog, dans la partie nord-est. Chez les anciens elle était connue sous le nom de *Palus-Mæotis*; les Tatars l'appelaient *Balik-Denghis* ou la mer poissonneuse, et les Turcs *Bahr al asrak* ou le lac bleu. A l'exception de son canal d'entrée, du *Bosphore Cimmérien* des anciens et qu'on nomme aujourd'hui *Détroit de Iénikalé* ou *de Kertch*, la mer d'Azof est entourée de toutes parts par les possessions russes. Elle est peu profonde et elle est marécageuse en plusieurs endroits, comme sur la côte orientale de la Crimée où elle forme ce qu'on appelle le *Sivache* ou la *mer Putride*. Sa plus grande longueur est du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire depuis le Sivache jusqu'au fond de la baie de Taganrog, longueur qu'on évalue à environ 80 lieues; la plus grande largeur est d'environ 30 lieues. Le Don, le Kouban et la Berda sont les principaux fleuves qui débouchent dans cette mer, dont la surface, en hiver, se couvre souvent de glaces.

On appelle *steppes d'Azof* la vaste plaine entre le Don, le Manitch et la mer du même nom. J. H. S.

AZOTE (de ζάω, vivre, avec l'α privatif), gaz qui entre pour 79 parties dans la composition de l'air atmosphérique, où il ne joue d'autre rôle que de tempérer l'action de l'*oxigène*, qui s'y trouve pour ainsi dire délayé. L'azote, malgré toutes les tentatives faites jusqu'à cette époque, est resté un corps indécomposé; il est incolore, sans saveur ni odeur, et possède toutes les propriétés physiques des gaz; il est un peu plus léger que l'air atmosphérique et impropre à entretenir la vie et la combustion, quoiqu'il n'ait aucune propriété nuisible : les animaux qu'on y plonge y périssent comme ils périraient dans le vide. Le gaz azote joue un très grand rôle dans la nature, puisque par sa présence il établit la différence qui existe entre les substances animales et végétales qui pour la plupart n'en renferment pas; et l'on dit d'un individu qui mange beaucoup de viandes qu'il a un *régime azoté*. Le gaz azote se combine avec un grand nombre de corps; mais ses composés sont peu stables; l'ammoniaque (*voy.*) en est un des principaux. A. L-D.

AZUR, matière colorante bleue employée dans la fabrication des émaux, et qui sert aussi à donner une couleur *azurée* à l'empois usité pour l'apprêt de divers tissus. Ce n'est qu'un verre coloré par l'oxide de cobalt, et qu'on réduit en une poudre extrêmement fine. On obtient le verre d'azur en faisant dans de grands creusets un mélange d'oxide de cobalt, de silex pulvérisé, de potasse calcinée et de deutoxide d'arsenic. La matière liquéfiée est projetée par petites portions dans l'eau froide où elle se di-

vise d'abord, puis elle est soumise à l'action successive du pilon, de la meule et du tamis, et enfin à des lavages réitérés, qui achèvent de la réduire en une poussière impalpable. Il y a des azurs de différentes qualités suivant qu'ils sont plus ou moins finement pulvérisés. Les plus fins servent dans la peinture à fresque et à la détrempe, de même qu'à donner aux papiers et aux étoffes de fil et de coton blanc la teinte azurée qu'on y recherche quelquefois.

On connaît sous le nom de *boules d'azur* des boules d'une pâte formée de savon, d'alun, de potasse et d'indigo dissous dans l'acide sulfurique, avec lesquelles les blanchisseuses *mettent au bleu* le linge avant de le repasser. F. R.

AZYMES (du grec ζύμη, *levain*, avec l'*a* privatif, *sans levain*). Les *pains azymes* étaient ceux que les Juifs mangeaient pendant les fêtes de Pâques, et dont les catholiques occidentaux se servent dans la célébration des mystères eucharistiques.

Jésus-Christ s'est-il servi de pain sans levain, pour l'eucharistie, dans la dernière *Cène?* Cette question de fait est encore en litige : les plus hardis vont jusqu'à dire qu'il est *à peu près* certain que Jésus-Christ s'est servi du pain azyme; ce sont les expressions de Bergier.

Les Latins ont-ils employé de tout temps les azymes dans le saint sacrifice? J. Ciampini est pour l'affirmative, dans son ouvrage intitulé : *Conjecturæ de perpetuo azymorum in ecclesiâ latinâ, vel saltem Romanâ, usu,* Rome, 1688, in-4°. Le père Sirmond a soutenu que les Latins n'ont pas connu l'usage des azymes avant le x^e^ siècle; le cardinal Bona a partagé son opinion. Dom Luc d'Achéry, dans les *Acta SS. B.*, et dom Mabillon, dans une dissertation *De Pane eucharistico azymo ac fermentato*, ont combattu le sentiment de Sirmond, et se sont efforcés de prouver que les Latins employèrent les azymes avant le schisme de Photius. Ils allèguent pour la défense de leur opinion l'autorité d'Alcuin, qui écrivait en 790, et celle de Raban Maur, qui florissait en 819. Ainsi les savans conviennent que les azymes n'ont pas toujours été en usage dans l'église latine; mais ils ignorent l'époque où cet usage s'est introduit.

Les Orientaux ont-ils constamment employé le pain levé? Il paraît que cet usage s'est établi chez eux dès les premiers temps du christianisme. Et maintenant il est en vigueur dans l'église grecque, dont la croyance est, selon le rapport de Brerewood, *que le sacrement de l'eucharistie ne se peut consacrer efficacement avec du pain sans levain;* il est en vigueur dans l'église russe, chez les Nestoriens, les Kophtes, les Maronites et les Abyssins.

Dans le fort de la dispute, qui s'éleva sur ce point entre le patriarche Michel Cérulaire et l'église latine, on mit de part et d'autre beaucoup d'animosité et d'aigreur. Les Grecs appelèrent les Latins *azymites*, et en reçurent la dénomination de *fermentaires;* depuis, l'effervescence des Latins s'est calmée, et le concile de Florence a décidé que l'on peut validement consacrer le corps de Jésus-Christ avec du pain levé, ou avec du pain sans levain, et que les prêtres grecs, aussi bien que les prêtres latins, peuvent agir selon la coutume de leur église. J. L.

B.

B, consonne, seconde lettre de l'alphabet, dans les langues orientales comme dans celles de l'occident; mais la treizième dans l'écriture runique et la première dans l'alphabet de l'ancienne langue irc. Elle manque chez les peuples qui, en parlant, ne ferment jamais la bouche, comme chez les Américains indigènes du nord. C'est un son doux produit par une légère pression des lèvres, suivie de l'ouverture de la bouche; ce son est facile à rendre, et il est un de ceux que l'enfant fait entendre d'abord. Dans plusieurs langues on confond le B avec le P, son produit par une pression moins molle, et par conséquent plus dur à la prononciation; dans d'autres, comme dans la grecque, c'est avec le V qu'il se confond fréquemment, quelquefois aussi avec l'F. Son nom ancien chez les Orientaux était *bet* et chez les Grecs *beta*, ou, d'après une autre prononciation, *vita;* il s'appelle *bærk* en langage runique, et *bouki* chez les Russes. Comme signe numérique il signifiait chez les Grecs 2, lorsque le 6 était surmonté d'un accent (6′), et 2,000 si l'accent était en bas (,6); chez les Romains, 300 sans trait horizontal pardessus, et 3,000 avec trait ($\bar{B}$).

Comme abréviation le B. romain peut signifier *Badio*, *Balbus*, etc., et dans les inscriptions chrétiennes *Bætus*, — *a*. En tête d'une préface B. L. signifie *benevole lector*. Sur les monnaies françaises B désigne Rouen, et le double BB signifie qu'elles ont été frappées à la monnaie de Strasbourg. J. H. S.

Cette lettre est souvent remplacée dans les inscriptions par le V. On y voit *Bixit* pour *Vixit*. Ce changement de lettres a fait faire à Aurélien ce jeu de mots au sujet de l'empereur Bonose qui passait sa vie à boire : *natus est non ut vivat, sed ut bibat*. Au surplus, les substitutions de lettres sont si fréquentes et si variées dans les manuscrits et dans les inscriptions, tant par des usages particuliers à diverses époques, que par des fautes de copistes, qu'il faut nous borner à dire qu'à la place du B on trouve quelquefois le C, le K, le D, l'F, l'M et le P; et le Φ et le Γ des Grecs. Mais le changement du B en V est le plus fréquent dans toutes les langues.

Sur les médailles antiques, le B est souvent placé comme lettre initiale du nom d'une ville ou d'un nom propre. Il signifie aussi Βουλὴ, conseil, sénat; Βασιλέως, du roi. Sur les médailles d'Alexandrie en Égypte, B précédé de la lettre L, λυχάβας, signifie la deuxième année d'un règne. Sur diverses médailles grecques, on lit ET ou ETOYΣ B, année deuxième.

Les magistratures, les néocorats, suivis d'un B, sont ainsi indiqués pour la seconde fois.

Chez les Romains les deux lettres B. F. placées à la fin d'une ordonnance désignaient ces deux mots de bonne augure *Bonum Factum*.

Sur les anciens monumens et dans les chartes, on partage les B en deux grandes séries, et en beaucoup de sous-séries. D. M.

En musique, le B placé en tête d'une partie indique, par abréviation, la partie de basse. Dans la musique allemande cette lettre représente la septième note de l'échelle diatonique naturelle de C. De Nevers, musicien français, passe pour être le premier qui, dans le commencement du siècle dernier, remplaça le B par la syllabe *si*. Les anciens indiquaient par *b* le second intervalle dans leur échelle musicale commençant par *a*, le seul intervalle qui, chez eux, eût deux cordes différentes d'une demi-note. La plus basse était indiquée par un petit ʙ, et la plus grande par un grand B. *C. L.*

BAADER (François-Xavier de), né en 1765, conseiller supérieur des mines et professeur à l'université de Munich, est connu pour sa philosophie, qui consiste en un mysticisme religieux. M. Baader se voua d'abord à la médecine et aux sciences naturelles, et composa une foule d'écrits sur le magnétisme, la physiologie, etc. Il se voua ensuite exclusi-

vement à la philosophie : son but est d'opérer une alliance entre elle et la religion positive, par le moyen du mysticisme. Sans avoir une forme scientifique, ses écrits sont pleins de vues profondes et critiques. Il a réuni ses premières publications philosophiques en 2 volumes (Munst. 1831). Ses ouvrages mystiques ont un plan plus suivi; à ce genre appartient l'*École préparatoire de la théologie spéculative du christianisme*, Vienne, 1828 et suiv. *C. L.*

BAAL (בעל), nom d'une divinité nationale des Phéniciens ou Kananéens à l'adoration de laquelle les Israélites se livrèrent souvent. Les Babyloniens le nommèrent Bel (בל); il désigne souvent la planète Jupiter, et ce dieu lui-même auquel on associa Vénus. Sous le nom de Baal on le trouve dans les inscriptions phéniciennes et dans les noms propres puniques (*Hannibal*, חני בעל, *grace de Baal*). On lit sur une de ces inscriptions *Melkareth* (מלקרת בעל עור, *roi de la ville, maître de Tyr*). On joint quelquefois Baal avec Astaroth (*voy.* Astarté) que quelques-uns ont pris pour la lune. Baal serait ainsi le soleil; la Bible a un terme particulier pour désigner les temples consacrés au soleil (*Hamanim*). Baal signifie non-seulement *maître, seigneur*, mais aussi *mari*. On offrait à cette divinité des victimes humaines. Le mot Baal se joint à *Péor*, à *Zeboub*, comme *Baal-Péor, Baal-Zeboub*, etc. Quelque mythographes ont dit que Baal n'est autre que Saturne; d'autres ont pensé que c'était l'Hercule phénicien, et dans la version des Septante Baal s'appelle *Heraclès* (Ἡρακλῆς). Parmi tant d'opinions diverses il n'y a de constaté que l'ancienneté de cette divinité. *Voy.* Bélus. S. C.

BAALBEK, ville située dans la vallée de Bek, sur le penchant oriental du mont Liban, dans cette partie de la Syrie qui forme aujourd'hui le pachalik d'Acre. C'est l'une des cités les plus célèbres de l'Orient et une de celles qui, dans le cours des siècles, ont le plus souvent changé de nom. On croit qu'au temps du roi Salomon elle se nommait *Bal-Hamon* (*voy.* Baal). *Cant. Canticor.*, chap. viii, v. 11. Les Grecs l'appelèrent probablement *Héliopolis* (Strabon xv, 518. Pline v, 22). Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *Medinah Semsa*. C'est toujours, quelle que soit la diversité des dénominations, la même idée qu'elles rappellent, celle de Baal, *seigneur* ou *dieu du soleil*. Baalbek, jadis considérable, aujourd'hui réduite à un état de décadence qu'indique une population de 5,000 ames, était particulièrement célèbre par son temple consacré à Baal, divinité phénicienne. Des ruines imposantes, décrites par plusieurs voyageurs, attestent encore l'ancienne splendeur de ses édifices; mais les fouilles que les Arabes, poussés par une insatiable cupidité, ne cessent d'entreprendre dans ces magnifiques débris, achèvent de les dégrader. M-r.

BABA-KHAN, *voy.* Feth-Ali-Chah.

BABEL (בבל). Ce mot hébreu signifie *confusion*. C'est à Babylone que, selon la Genèse (11, 7-9), Dieu confondit le langage des hommes occupés à élever une tour appelé *Tour de Babel*. Hérodote (I, 181) parle de la tour de Bélus que l'on voyait encore de son temps à Babylone, et plusieurs ont cru que c'était la tour de Babel. Mais Bélus, roi de Babylone, a vécu long-temps après Moïse, soit qu'on entende, sous ce nom, Bélus père de Ninus, ou Bélus fils de Sémiramis. *Voy.* Bélus. S. C.

Le récit de l'auteur sacré, en ce qui concerne la fameuse Tour de Babel, est fort simple, et ce n'est qu'en portant dans la Bible ce qui n'y est pas, comme l'ont fait si souvent les commentateurs et les théologiens, qu'on a pu voir là un crime contre Dieu et un miracle par lequel Dieu réprima la téméraire entreprise des hommes, en confondant subitement leur langage. Le vrai commentaire de ce passage se trouve au xxii^e^ chapitre de Josué, où l'on voit les tribus du peuple d'Israël qui s'étaient établies à l'est du Jourdain, élever un monument pour rappeler à la postérité qu'elles sont de la même famille que les tribus établies à l'ouest du Jourdain. L'idée qu'eurent les descendans de Noé de s'agglomérer tous dans une même contrée, de s'y créer une métropole, pouvait n'être

d'accord ni avec les vues de la Providence, ni avec la nature des choses, et n'avoir cependant rien d'immoral ni de criminel. Il suffisait, pour en empêcher l'exécution, que la discorde survînt; c'en était assez pour qu'ils cessassent de s'entendre, qu'ils se dispersassent dans les contrées d'alentour, et que, par le seul fait de cette dispersion, la variété la plus prononcée s'introduisît dans leurs langues. C'est ainsi que l'entend Jean Leclerc dans son commentaire sur la Genèse; et il n'est sans doute nul besoin d'imaginer avec lui que Dieu ait chargé les anges de jeter la discorde parmi les hommes. L'erreur qui suppose ici un crime de la part des hommes et un miracle de la part du ciel pour les punir, n'en est pas moins fort ancienne. On la trouve dans les écrits d'Abidène et d'Eupolème, cités par Eusèbe, dans Josèphe, dans les ouvrages de saint Augustin, de saint Jean Chrysostôme, de Tertullien, etc. Mais cette erreur même, consignée dans les écrits d'historiens très anciens, constate le fait de l'existence d'un monument colossal élevé dès les premiers âges dans les plaines de la Babylonie. Peut-être cet édifice même fut-il la base de la fameuse tour du temple de Bélus qu'Hérodote représente comme composée de huit tours construites les unes sur les autres et dont la première avait un stade en carré. *Voy.* Babylone. B-D.

BABEL-MANDEB, détroit à l'entrée du golfe Arabique, entre l'extrémité de l'Arabie et la côte d'Afrique. Son nom arabe signifie *la porte mortelle;* il lui a été donné probablement à cause du danger que les îles et îlots dans ce détroit ont pour les navigateurs. La plus grande des îles, appelée *Perim,* divise le canal en deux passes, dont la plus étroite est du côté de l'Afrique; le courant y est très rapide. D-G.

BABENBERG (comtes de), famille allemande très ancienne et qui, dès la seconde moitié du IX^e^ siècle, est devenue historique. On fait descendre les Babenberg d'anciens rois francs. Le comte Henri (866-886) avait le titre de duc des Francs orientaux et défendit vaillamment les marches ou frontières de l'Empire contre les Bohêmes et les Serbes. Léopold, comte de Babenberg, devint en 982 margrave d'Autriche : sa maison resta en possession de cette souveraineté jusqu'en 1236 où elle s'éteignit. *Voy.* Autriche. J. H. S.

BABEUF (François-Noel), fameux démagogue, qui a pris comme titre, et qui conservera dans l'histoire comme sobriquet, le nom de *Caius Gracchus, tribun du peuple*, naquit à Saint-Quentin en 1764. Resté orphelin à l'âge de 16 ans, il fut placé chez un architecte-arpenteur de la petite ville de Roye (Somme), pour s'y former à l'exercice de cette profession; mais ce ne fut qu'au bout de plusieurs années d'une vie vagabonde qu'il obtint, dans sa province, la modique place de commissaire à terrier, c'est-à-dire près le dépôt des titres (*voy.* Terrier). Il l'exerçait encore, lorsqu'en 1789 les premières secousses de la révolution française vinrent ouvrir devant ses pas une carrière nouvelle, dans laquelle il se précipita avec ardeur. Chaud partisan des théories démocratiques, Babeuf en développait les principes et en réclamait les conséquences, dans le *Correspondant picard*, journal d'Amiens, avec une virulence qui fixa sur lui les regards de l'autorité et le fit arrêter. Il fut conduit à Paris, mis en jugement et acquitté, le 14 juillet 1790. Cette *persécution*, comme on disait alors, ne fit qu'accroître l'exaspération de son esprit; aussi, ses concitoyens l'ayant nommé administrateur du département de la Somme, il fut destitué peu de temps après, à cause de la violence désordonnée de sa conduite. Il obtint néanmoins encore le titre d'administrateur du district de Montdidier; mais un faux qu'il commit dans cet emploi le força d'y renoncer encore et de venir chercher à Paris un refuge contre la peine infamante à laquelle il fut condamné par contumace. Dans la capitale, ayant attaqué, dans un placard affiché avec profusion, Manuel, le procureur de la commune, il fut arrêté, traduit comme contumace devant le tribunal de l'Aisne, et cette fois acquitté. Revenu à Paris, au mois de thermidor an II (juillet 1794), il applaudit à la chute de Robespierre, s'éleva contre les *terroristes* avec sa vigueur ordinaire et établit

un journal intitulé : *le Tribun du peuple ou le défenseur de la liberté de la presse.* Il y poussait jusqu'à leurs plus absurdes conséquences les doctrines de l'ochlocratie pure, demandant un nouveau partage du sol de la France, s'efforçant d'ameuter les pauvres contre les riches et d'envenimer les sentimens de haine et d'envie que l'inégalité des fortunes peut faire naître dans le cœur des premiers, et déclamant contre la Convention thermidorienne et réactionnaire avec autant de fureur qu'il avait fait, peu de temps auparavant, contre la Convention terroriste. Il fut de nouveau poursuivi et emprisonné; mais sa détention fut de peu de durée, et sa persévérance à défendre des utopies, insensées autant que dangereuses, rallia autour de lui une foule nombreuse d'anciens jacobins. Ils tramèrent de concert, contre le Directoire exécutif, une conspiration formidable par le nombre et l'audace des conjurés et qui avait pour but de renverser la constitution alors en vigueur, et de la remplacer par celle de 1793 qui n'avait jamais été mise en pratique et qui établissait la démagogie la plus complète. Ce complot ne pouvait échapper à la vigilance du gouvernement; les furieux qui le tramaient annonçaient hautement leurs desseins et leurs espérances, et provoquaient sans cesse à la rébellion le peuple et l'armée. Le Directoire avait pénétré, par ses agens, dans leurs conseils les plus intimes, et ce ne fut qu'après avoir long-temps méprisé ces menées qu'il jugea nécessaire d'en prévenir l'exécution devenue imminente. Babeuf fut saisi, au mois de mai 1796, avec ses complices les plus déterminés, enfermé dans la tour du Temple, accusé d'avoir cherché à détruire la Constitution de l'an III et le gouvernement qui en émanait, et traduit, avec un assez grand nombre d'autres prévenus devant une *haute-cour* spéciale de justice rassemblée à Vendôme. Il se conduisit, pendant le cours des débats, avec l'intrépidité d'un fanatique et la violence d'un énergumène, ne nia point les crimes dont on l'accusait, accabla de menaces et d'injures ses juges et ses accusateurs, écrivit aux membres du Directoire exécutif des lettres pleines de folles bravades, et tenta, par ses déclamations, d'émouvoir en sa faveur les classes les plus infimes de la population, en même temps que ses amis essayaient, sur les troupes de la garnison, des moyens analogues. Tous ces efforts furent inutiles : Babeuf, condamné à mort, le 5 prairial an V, avec Darthé, son partisan intime, se frappa d'un poignard dans la salle même des séances, pendant la lecture de son arrêt, et fut porté, vivant encore, sur l'échafaud, le lendemain 6 prairial (24 mai 1797). Son compagnon, plus heureux, s'était donné la mort. La plupart de ses co-accusés furent condamnés à la déportation et quelques-uns acquittés. Babeuf, que son caractère inconsidéré et hasardeux mit à la tête de cette conspiration importante, n'était qu'un fanatique à tête faible, exaltée, aussi dénué de talens comme écrivain que de vues et de bon sens comme publiciste. Son instruction paraît avoir été fort médiocre, et son style fourmille d'incorrections grossières, qui altèrent quelquefois jusqu'au sens de ses discours; mais Babeuf était de bonne foi, et il est probable que, s'il eût réussi, les hommes plus habiles qui l'avaient mis en avant se seraient trouvés prêts à recueillir les fruits de son audacieuse tentative. M. Mignet, dans son *Histoire de la révolution française*, présente la conspiration de Babeuf comme la dernière tentative de la multitude pour ressaisir les rênes de l'état qu'elle avait tenues un moment en 1793 et 1794.

F.-N. Babeuf a publié : *Cadastre perpétuel ou démonstration des procédés convenables à la formation de cet important ouvrage*, etc. Paris, 1789, in-8°; *Du système de dépopulation, ou la vie et les crimes de Carrier.* Paris, 1794, in-8°. On peut consulter, sur la fameuse affaire à laquelle il a dû presque toute sa célébrité et la catastrophe qui a terminé sa vie, *Conspiration pour l'égalité, dite* de Babeuf, *suivie du procès auquel elle donna lieu et des pièces justificatives*, par Ph. Buonarotti, Bruxelles, 1828, 2 vol. in-8°. C'est un livre apologétique dont l'auteur, impliqué dans cette affaire, avait été condamné à la déportation.

G. F-T.

BABIN (RÉPUBLIQUE DE). Ainsi s'appelait une société satirique et littéraire fondée, au milieu du XVI^e^ siècle, en Pologne, par Stanislas Pszonka, seigneur de Babin, et dont le but principal était la censure de toutes les actions blâmables de grands personnages. Organisée à l'instar du gouvernement polonais, elle avait des dignitaires et des magistrats semblables; seulement on y conférait les dignités en raison inverse des capacités qu'elles exigeaient. Elle savait si bien se tenir au courant de tout ce qui se passait dans le pays, qu'aucun personnage d'un rang un peu élevé n'échappait à sa censure, à laquelle les membres de la société donnaient la plus grande publicité possible. Dans un siècle où la presse n'était pas puissante comme de nos jours, et où la lecture occupait peu de gens, cette manière de faire la guerre aux vices ne pouvait que tourner au profit du pays. Des jeunes gens faisant leur premier pas dans la carrière publique tremblaient d'encourir la censure de ce tribunal; ceux qui possédaient quelque emploi faisaient tous leurs efforts pour y échapper. La république de Babin, au premier coup d'œil si futile, exerça donc une grande influence sur les mœurs des Polonais. Elle se maintint d'autant plus sûrement qu'elle était très scrupuleuse dans le choix de ses membres, qu'elle châtiait le coupable sans égard pour sa dignité et son influence, et que la calomnie était repoussée par elle. Sigismond-Auguste, roi de Pologne, ayant une fois demandé à Pszonka s'il y avait un roi dans leur république : « Vous régnez à Babin comme en Pologne, lui répondit le caustique fondateur de la société, et de votre vivant nous ne songerons pas à choisir un autre roi. »

Pszonka mourut en 1570. Ses successeurs soutinrent long-temps encore la république de Babin; mais bientôt on aperçut dans ses actes la même stagnation que présentait alors l'histoire politique et littéraire de la Pologne. Elle disparut enfin dans les troubles qui déchirèrent ce royaume, et ses archives furent enlevées par les Suédois sous le règne de Jean-Casimir. Le prince Adam Czartoryski, étant ministre des affaires étrangères de la Russie, demanda, en 1802, au gouvernement suédois la restitution des actes polonais qui avaient été enlevés pendant leurs invasions; il en obtint une petite partie, et entre autres les protocoles de la république de Babin : les derniers portent la date de 1677. M. P-z.

BABINGTON (CONJURATION DE), *voy.* MARIE STUART.

BABO (FRANÇOIS-MARIE), poète dramatique allemand, né en 1756 à Ehrenbreitstein, fut professeur d'esthétique à Munich, et mourut en 1822. Sans être au premier rang, Babo a fait preuve d'un talent peu commun dans ses productions dramatiques. Il débuta par quelques drames à scènes incohérentes, mais riches de couleur et de sentimens énergiques. La tragédie d'*Othon de Wittelsbach*, représentée en 1782, lui valut un succès éclatant et mérité. Gœthe, par son *Gœtz de Berlichingen*, avait mis en vogue les pièces chevaleresques : la tourbe des imitateurs se jeta dans cette ornière; mais l'ouvrage de Babo, par l'heureux choix du sujet et l'entente de la scène, se maintint toujours au-dessus d'eux. Plus tard Babo descendit au drame bourgeois, et obtint un grand succès pour son *Bürgerglück* (le bonheur du citoyen). C'est une composition simple et vraie sans trivialité, populaire sans blesser le bon goût, donnant corps à une idée morale sans appeler l'ennui. Les œuvres complètes de Babo ont paru à Berlin, 1793, 1 vol. contenant : *Othon de Wittelsbach; les Peintres; les Strélitz; le Bonheur du citoyen;* et un 2^e^ vol., en 1804, contenant : *le Pouls*, et *Gênes et la vengeance*. *C. L. m.*

BABORD ou BAS BORD. On appelle babord, dans un vaisseau, toute la partie qui se trouve à la gauche d'un spectateur dont la vue est dirigée de l'arrière à l'avant. Ce n'est que par le *tribord*, c'est-à-dire le côté opposé, que l'on entre dans un bâtiment; le babord, réservé pour la manœuvre, n'est abordable que par le moyen de cordages qui en rendent l'accès assez difficile.

On appelle encore quelquefois un bâtiment de guerre qui n'a qu'une batterie comme la frégate, la corvette, le brick, ainsi que la plupart des navires du com-

merce dont les batteries ne s'élèvent pas au-dessus de l'eau de plus de 4 à 6 pieds et demi, *bâtimens de babord* ou *bas bord,* par opposition à bâtiment *de haut bord* qui se dit d'un vaisseau à deux et trois batteries. D. A. D.

BABOUCHES, sorte de chaussure usitée dans l'Orient et qui ne se porte que dans l'intérieur des habitations. Ce sont des souliers sans quartier, pointus et légèrement recourbés au-dessus, faits tantôt en maroquin, tantôt en étoffe de soie, et plus ou moins chargés de broderies d'or et d'argent. A l'entrée des grandes maisons il y a un certain nombre de paires de babouches qu'on offre à chaque visiteur, précaution utile pour garantir de toute souillure les tapis dont les appartemens sont garnis. F. R.

BABOUIN, espèce de singe du genre des cynocéphales. On le reconnaît surtout à sa face couleur de chair. Le dessus de son corps est jaune-verdâtre, et le dessous d'un jaune plus pâle; de larges favoris blanchâtres se réunissent sous son cou, sa queue descend jusqu'au jarret; il est grand de deux pieds trois pouces.

Plusieurs naturalistes, et Buffon tout le premier, ont confondu le *papion* ou sphinx des anciens avec le babouin dont l'espèce a été figurée pour la première fois par M. F. Cuvier et déterminée par M. Geoffroy.

Le babouin habite l'Afrique au dedans du tropique; les Égyptiens qui le connaissaient lui avaient élevé des temples : il avait un culte fameux, et son image, qui figure encore sur plusieurs monumens de l'Égypte et de la Nubie, est une preuve de la vénération que lui avaient vouée ces grands fabricans de divinités; à Thèbes on voit sur les bas-reliefs des tombeaux des rois plusieurs babouins qui tirent des cochons par la queue; piquant emblème sans doute, mais dont la tradition ne nous a pas conservé l'explication.

Un babouin, réduit encore jeune en servitude, est susceptible de docilité et d'affection pour ceux qui l'approchent; mais l'instant où il touche à l'âge de puberté est le signal du retour de son naturel à la fois lascif et cruel : il paraît dès lors ne plus vivre que pour exercer sa méchanceté ou sa lubricité.

Abandonné à lui-même, le babouin vit en société, adopte un territoire et le dispute même aux hommes, dont les armes à feu ne l'épouvantent pas, à moins que ses forces ne soient trop disproportionnées. Sans autre but que celui de la destruction, il ravage les cultures et détruit les plantations. Rien de plus curieux que la manière dont une troupe de ces animaux dévaste et pille un jardin; échelonnés de distance en distance, ils se jettent de main en main les fruits du pillage qu'ils portent au fond de leur retraite avec une adresse surprenante; des sentinelles placées par eux pendant leur expédition veillent à la sûreté générale; mais faut-il croire qu'ils paient de leur vie un moment de négligence et d'oubli, comme le disent quelques voyageurs?

Semblable à l'homme, le babouin n'a pas de saison pour se livrer à l'amour; ce besoin de la reproduction dégénère même chez lui en libertinage, et l'on a vu des singes de cette espèce porter envie à leurs maîtres et leur disputer la possession de leurs compagnes. *Voy.* CYNOCÉPHALES, PAPION. D. A. D.

BABOUR, fondateur de l'empire indien qui, sous le nom d'Empire mogol, a pendant plusieurs siècles jeté un si grand éclat, était arrière-petit-fils de Tamerlan, et naquit en 1483. Son père, appelé Omar-Cheikh, possédait, pour sa part des immenses conquêtes de Tamerlan, la ville de Ferghana et une portion des contrées situées au nord de l'Oxus, entre Samarkande et l'Indus. Babour, ayant eu le malheur de perdre son père à l'âge de 12 ans, eut à défendre ses états contre les princes voisins, la plupart ses parens, qui voulaient s'en emparer. Après un grand nombre de vicissitudes, il ne vit pas de meilleur parti à prendre que celui d'abandonner les états de ses ancêtres, pour aller faire la conquête des provinces de Kaboul et de Candahar; mais là encore il eut à craindre d'être dépouillé par les hordes tatares et turques qui à cette époque étendaient partout leurs ravages. Ce fut alors qu'il se décida à passer l'Indus, attiré par les

immenses richesses de l'Indostan et encouragé par la faiblesse des princes qui s'en étaient partagé les provinces. Cet événement mémorable eut lieu en 1525. Babour n'emmena avec lui que 10,000 cavaliers d'élite; mais le petit nombre de ses soldats ne l'empêcha pas de renverser tous les obstacles qu'on lui opposa; et dès l'année 1530, c'est-à-dire, au bout de 5 ans, son autorité était reconnue depuis l'Indus jusqu'à l'embouchure du Gange, lorsqu'il mourut. Les conquêtes de Babour avaient été si rapides et sa mort si prompte qu'il n'eut pas le temps de cimenter l'union de tant de vastes contrées; aussi son fils Homayoun eut beaucoup de peine à s'y maintenir. Mais sous son petit-fils Akbar (*voy.*), un ordre parfait fut établi partout, et l'empire fondé par Babour jeta un éclat qui a survécu à sa propre chute.

Babour était naturellement généreux; il cultivait les lettres avec beaucoup de succès, et il nous reste un monument précieux de ses talens en ce genre, dans les mémoires sur sa vie qu'il écrivit lui-même dans le dialecte turc du Djagataï, sa langue maternelle, et qui ont été publiés en anglais avec des éclaircissemens par MM Leyden et Erskine, Londres, 1826, in-4°. Ces mémoires, qui malheureusement sont interrompus par des lacunes, présentent en partie une rédaction régulière, et en partie consistent dans de simples notes que le prince mettait chaque jour par écrit. A cet inconvénient près, il n'existe peut-être pas d'ouvrage qui fasse mieux connaître non-seulement la vie, la politique et les habitudes de l'auteur, mais la physionomie et les usages de l'époque où il se trouva placé sur la scène. R.

BABYLONE (EMPIRE DE). Nous n'avons sur les premiers temps de l'empire de Babylone que peu de notions. Déjà dans l'antiquité la plus reculée, non-seulement on connaissait le nom de Babylone, mais encore, dans les traditions hébraïques, ce pays est représenté comme le premier théâtre des alliances politiques, et comme le plus ancien lieu de réunion des peuples dans l'Asie. Babylone, dit-on, avait été fondée par Nemrod, 2680 ans avant J.-C., ainsi que trois autres villes. On prétend que, dès les premiers règnes qui suivirent celui de Nemrod, les prêtres babyloniens commencèrent à classer dans un ordre convenable leurs observations astronomiques. Il paraît que, dès l'an 2218, des hordes arabes conquirent l'empire de Babylone, et le divisèrent en une foule de petits états dont chacun eut ses maîtres particuliers, pendant plus de deux siècles. Vers 1993, Bélus après avoir chassé les Arabes des terres de Babylone, réunit celles-ci à l'empire de Ninive (*voy.* ASSYRIE). Babylone dut à Sémiramis surtout sa grandeur et sa magnificence.

Après la défaite et le suicide de Sardanapale (en 888 selon les uns, et selon les autres en 759), Bélésis, *astrologue et devin habile*, disent les auteurs, se fit reconnaître pour chef d'une espèce de république en laquelle il transforma le pays de Babylone. Mais, vers 747, il fut remplacé par son fils Nabonassar (*voy.* ce nom). Celui-ci rendit héréditaire dans sa famille le titre de roi qu'il s'arrogea. On ne sait rien sur les quatre princes qui lui succédèrent immédiatement. Le cinquième (721), Mardo-Kempad ou Merodac-Baladan n'est connu que par ses relations amicales avec le roi de Juda, Ézéchias, que menaçait l'ennemi commun, Sennachérib, roi de Ninive (709). Après Mardo-Kempad, Babylone fut livrée à l'anarchie. En 680, Asar-Haddon, roi de Ninive, la soumit à son pouvoir. Trente-six ans après (644) Nobopolassar souleva les Babyloniens contre les rois de Ninive (Hérod. I, 106).

De 625 à 538, les Babyloniens dominèrent dans l'Asie occidentale. Les Chaldéens, sous Nabopolassar, s'emparèrent de Babylone et s'y établirent; sous Nabuchodonosor, ils étendirent leur domination et leurs conquêtes depuis cette ville jusqu'à la mer Méditerranée. Vaincu par le Pharaon d'Égypte Néchao, Nabopolassar vit se révolter contre lui (607) la Syrie et la Palestine, et laissa le gouvernement à son fils Nabopolassar II ou Nabuchodonosor II (*Nebukadnetzar*). Il ne survécut que deux ans à sa retraite.

Le règne de Nabuchodonosor (605-562), est la période brillante de l'empire Chaldéen (*voy.*) de Babylone. Après l'avoir affermi par la victoire remportée près de Circésium sur Néchao, il l'étendit du mont

Caucase, où il défit les Ibères, jusque dans les sables de la Libye. Il livra Jérusalem aux flammes, soumit les Sidoniens, les Ammonites, les Moabites, les Iduméens, s'empara de Tyr après un siége de onze ans (572), ravagea l'Égypte dont la peste le força de sortir, et donna un nouvel aspect aux frontières de ses états, soit en les dévastant, soit en les peuplant d'étrangers. Il embellit sa résidence des chefs-d'œuvre d'une architecture hardie, dont à peine il existe aujourd'hui quelques vestiges. Pendant les sept dernières années de sa vie, où une sorte de démence le rendit inhabile à tenir le sceptre, la reine Nitocris gouverna l'empire (*voy.* Nabuchodonosor et Nitocris). Après sa mort, cet empire fut soumis à une décadence rapide sous ses indignes successeurs. Son fils Évilmérodac (562-560), que ses débauches rendaient odieux, ne régna pas long-temps, et fut tué par Nériglissor, son beau-frère, qui usurpa le royaume. Le nouveau roi déclara la guerre aux Mèdes, et périt dans un combat contre Cyrus. Laborosoarchod (555) fut assassiné après un règne de quelques mois. Balthazar (*voy.* ce nom) fut placé sur le trône. Sous lui l'empire de Babylone fut détruit par Cyrus, en 538.

A Babylone, le pouvoir royal n'avait point de bornes; le gouvernement y était despotique, comme il l'est encore aujourd'hui dans l'Orient. Les biens et les personnes des sujets étaient entièrement à la discrétion du monarque; aucune institution ne garantissait les droits civils ou politiques des Babyloniens, et l'influence sacerdotale qui, dans les anciens états asiatiques, était souvent un frein pour les plus cruels tyrans, fut presque toujours sans pouvoir à Babylone. La polygamie était permise, et les femmes jouissaient d'une entière liberté; les mœurs, par cette raison même, et plus encore par le culte scandaleux de Vénus-Milytta (*voy.*), étaient tombées au dernier degré de corruption. Pour ce qui concerne le culte des Babyloniens et leurs sciences, nous renvoyons aux mots Baal, Bélus et Chaldéens.

Voluptueux, amis du luxe et des richesses, les Babyloniens étaient pacifiques et paraissent avoir été souvent envahis. Établis sur le Bas-Euphrate et sur le Tigre, ils avaient fait de ces contrées le jardin de l'Asie. Les monumens dont la splendeur frappait Hérodote attestent leurs progrès dans l'architecture. Ils surent, dès la plus haute antiquité, tisser les laines et les rehausser par des filets d'or; battre l'or, fondre les métaux et s'en servir pour imiter la nature; sculpter le marbre, la pierre, le bois, etc. La cour établie à Babylone dut introduire le luxe de bonne heure; le commerce était étendu, l'agriculture florissante. A. S-r.

BABYLONE (ville de). Cette capitale de la Babylonie et de la Chaldée, dans la Mésopotamie sur l'Euphrate, était, dans l'antiquité, une des plus grandes villes du monde, ayant 350, ou selon d'autres auteurs, 480 stades de tour, et une population immense. On mettait au nombre des merveilles du monde ses jardins suspendus; les auteurs anciens vantent aussi ses murs, assez larges pour que deux chars pussent y passer l'un à côté de l'autre; ses palais, la levée le long de l'Euphrate, la tour de Bélus, etc. *Voir* Hérod. I, 178, 183. Diod. de Sic. I, 8, Strabon XVI, 1, et Rennel *Geography of Herodotus*. Babylone (*voy.* Babel) était riche par son commerce et par son industrie, Ses fabriques fournissaient des étoffes précieuses et tous les objets du luxe oriental. C'est à Babylone que Nabuchodonosor avait son palais; c'est dans cette ville que Sémiramis éleva un mausolée à Ninus son époux qu'elle avait fait périr en secret. C'est à Babylone qu'Alexandre fut arrêté par la mort au milieu de ses conquêtes, et à l'époque où il voulait faire de cette ville la capitale de son vaste empire. Après Alexandre, Babylone perdit son antique splendeur. Lorsque Séleucus construisit la ville de Séleucie sur le Tigre et en fit sa résidence, la capitale de l'ancienne Chaldée ne fut plus qu'une ville du second ordre. Elle perdit encore davantage quand la Chaldée fut soumise par les Perses. Elle tomba dans une telle décadence que son emplacement finit par être abandonné et par devenir un désert. Ces murs, ces canaux, ces palais, ces jardins suspendus, tout a disparu, il ne reste pas une trace des habitations; mais on voit quelques masses

informes de ruines, de monumens sur les deux rives de l'Euphrate, particulièrement sur la rive orientale, auprès de la ville moderne et insignifiante de Hilleh. Ces monumens étaient construits en partie de briques séchées au soleil, et en partie de briques cuites au four. Elles sont unies soit par du bitume, soit par de la chaux mêlée à des roseaux. Sur la surface extérieure de ces briques on a accolé des ornemens et des inscriptions en caractères cunéiformes, à peu près comme ceux qu'on trouve dans les ruines de Persépolis. On a trouvé aussi dans ces ruines des débris d'urnes en poterie. Dans les temps modernes, on a creusé les principales masses de ruines, surtout à l'est du fleuve où elles sont le plus considérables, pour en tirer des briques. Auprès de la masse de ruines appelée par les Arabes Mudjélibé, on voit un vieil arbre dégradé de l'espèce du *lignum vitæ*, et qui existe là, selon la tradition, depuis les temps de la vieille Babylone, ce qui a fait penser témérairement à quelques voyageurs que le Mudjélibé est un reste des fameux jardins suspendus. D'autres, avec le même amour pour le merveilleux, regardent le Mudjélibé comme un reste du temple de Bélus. Enfin le long du fleuve on remarque des éminences qui sont probablement les fondemens de l'ancienne levée ou du quai sur cette rive. Sur la rive occidentale de l'Euphrate les débris antiques sont plus rares : on y distingue une masse de briques bouleversée et en partie vitrifiée, ce qui ne peut être que l'effet d'un grand incendie. Cette masse est désignée par les Arabes sous le nom de Birs-Nemrod, parce qu'ils prétendent que c'était la demeure du fameux chasseur Nemrod à qui les Asiatiques attribuent la fondation de Babylone; les Juifs croient que c'était la prison de Nabuchodonosor. Tout à l'entour, le sol est jonché de fragmens d'édifices. On trouve encore quelques vestiges d'autres édifices disséminés dans la contrée; mais il est extrêmement douteux qu'ils aient été situés dans l'enceinte de Babylone. Le pays est infesté maintenant par des chakals, et quelquefois par des hordes arabes; des croyances superstitieuses s'attachent aux vieux débris de la contrée. Elle a été visitée et examinée par plusieurs voyageurs modernes. *Voy.* surtout J.C.Rich, *Voyage aux ruines de Babylone, trad. et enrichi d'observations avec des notes, etc.*, par J. Raymond, ancien consul à Bassora, Paris, 1818, in-8°, avec planches. D-G.

BABYLONE (CAPTIVITÉ DE). L'histoire juive garde un profond silence sur les gloires antiques de Babylone; à peine fait-elle mention, après Nemrod, d'un Amraphel, roi de Sennaar, qui fut l'un des douze princes coalisés contre Sodome, et d'un Mérodac-Baladan roi de Babylone qui, vers l'an 700 avant J.-C., envoya une députation au roi Ézéchias. Il n'est question de la puissance de Babylone qu'à l'époque des rois Nabopolassar et Nebucadnetzar. Déjà sous Nabonassar, leur prédécesseur, Babylone avait cessé d'être asservie à l'empire d'Assyrie; de là l'ère historique dite de Nabonassar qui part de l'an 747 avant J.-C. Cependant le royaume naissant avait fléchi sous la puissance d'Asarhaddon, roi d'Assyrie; mais il fut relevé par le belliqueux Nabopolassar et par son fils Nébucadnetzar ou Nabuchodonosor. Ces princes s'assujétirent successivement la Syrie, la Phénicie, la Judée, l'Égypte et Tyr (*voy.* le premier article BABYLONE).

Le savant Buddée donne les éclaircissemens nécessaires sur ce que l'histoire sainte désigne sous le nom de *captivité de Babylone*. Il la divise en trois époques; la première, sous Jojakim, roi de Juda, 602 ans avant J.-C.; la seconde sous Jéchonias, et la troisième, où la captivité fut complète, sous Zédécias, l'an 534. Il en place la fin en 532 avant J.-C., après les triomphes remportés par Cyrus, roi de Perse, sur Nabonnède ou Darius le Mède, dernier roi de Babylone. Dès lors les destins de Babylone se confondent avec ceux des provinces de Perse. L'immense cité, déjà en partie démantelée par Alexandre, puis par Démétrius Poliorcète, vit ses habitans l'abandonner pour Séleucie où les rois de Syrie avaient fixé leur résidence et qui était située à peu de distance. Hymère, général Parthe, tuteur du jeune roi Phraate II, lui fit éprouver de nouveaux désastres l'an 127 avant J.-C. Les ruines n'en étaient plus habitées sous Caligula que par une misérable colonie de Juifs que la peste vint

encore ravager, et c'est ainsi que le grand nom de Babylone s'efface de l'histoire. Voir la *Bible de Vence*, tome XIV, Dissertation sur la ruine de Babylone. B-D.

BAC. Les plus simples batelets dont on se sert pour traverser les rivières deviennent insuffisans lorsque le nombre des passagers est considérable et que des voitures ou des bestiaux se présentent pour passer d'une rive à l'autre. On se sert alors d'une espèce de bateau de dimension plus forte et de forme massive auquel on donne le nom de *bac*. Ses extrémités sont rectangulaires; on y adapte des espèces de tabliers qui tournent à charnière sur l'arête rectiligne qui termine la proue et la poupe; au moment ou l'on aborde, on abaisse le tablier qui correspond à l'extrémité en contact avec le rivage, et l'on établit ainsi une espèce de pont qui facilite l'accès du bac aux voitures et aux bestiaux. La manœuvre des tabliers se fait à l'aide de leviers qui font corps avec eux et que l'on attache à des points fixes pris sur le fond du bac au moment de la traversée. Le corps du bateau est formé de membrures fortes et rapprochées, garnies extérieurement d'un bordage composé de forts madriers ajustés et calfatés avec soin, et intérieurement d'un plancher ordinaire. Pour que les chevaux puissent marcher sans danger sur les tabliers et sur les parties inclinées du bac qui leur sont contiguës, on y place des tringles transversales contre lesquelles leurs pieds trouvent un point d'appui.

Ces sortes de bateaux, destinés à se mouvoir sur une eau tranquille et devant aborder facilement, sont construits à fond plat; les formes sveltes et appropriées à une marche rapide sont sacrifiées à la solidité.

Les bacs se manœuvrent quelquefois à la rame et à la voile, mais le plus souvent on emprunte à la force même du courant une partie au moins de la puissance nécessaire pour les faire mouvoir. Pour cela, sur les rivières qui ont 150 mètres au plus de largeur, on fixe sur les deux rives opposées, à des pieux enfoncés en terre, les deux extrémités d'une forte corde qu'on nomme aussi *traille* ou *grelin*, et que l'on tend à l'aide de cabestans. Pendant le mouvement du bac, elle passe tangentiellement à un rouleau vertical placé au milieu de l'un des bordages et par une encoche pratiquée à l'extrémité du bordage opposé; au-delà de ces deux points, la corde plonge dans l'eau et atteint le fond de la rivière où la retient sa pesanteur; elle ne porte ainsi aucun obstacle à la navigation.

Quelquefois la traille, au lieu d'être immergée, est tendue d'une rive à l'autre à une hauteur suffisante pour ne pas gêner la navigation; ses deux extrémités sont fixées à des mâts solides, élevés sur les deux bords du fleuve et que l'on a soin d'arcbouter convenablement. La traille s'engage dans la gorge d'une poulie mobile qu'elle supporte; à sa chappe est attachée une autre corde beaucoup plus faible qui se dirige vers le bac; à une certaine distance de celui-ci, elle se bifurque et les extrémités des deux nouvelles cordes se fixent à des anneaux de fer aux deux extrémités du bordage opposé au courant. Si ces deux cordes sont égales, le bordage se trouve perpendiculaire au courant, mais si l'on raccourcit l'une et qu'on allonge l'autre, le bac prend une position oblique au courant qui le pousse du côté de la corde la plus courte. Si l'on fait correspondre celle-ci à l'extrémité opposée, le mouvement s'établit en sens contraire. La poulie mobile, entraînée par le bac, le suit dans ses mouvemens en roulant sur la traille; celle-ci, ainsi suspendue hors du contact de l'eau, dure au moins 15 mois. Cette disposition a un autre avantage; comme les frottemens se réduisent alors à ceux de la poulie mobile sur son axe, le courant du fleuve suffit à lui seul pour vaincre toutes les résistances et imprimer au bac la vitesse nécessaire.

On conçoit que le même effet se produirait si la corde à laquelle le bac est attaché était fixée par son autre extrémité à un point éloigné, solidement établi au milieu de la rivière. Ce moyen est employé sur l'Escaut; la corde est supportée par une suite de batelets qui la tiennent élevée au-dessus du niveau de l'eau; elle se termine à une forte ancre jetée au milieu de la rivière, ou à un bouquet de pieux enfoncés profondé-

ment dans le sol. Son autre extrémité est attachée à la proue du bac; un fort gouvernail placé à l'arrière, donnant prise au courant successivement dans un sens ou dans l'autre, le mouvement s'opère dans la direction qu'on désire, en suivant le contour d'un arc de cercle décrit du point fixe comme centre. C-on.

BACCALAURÉAT, grade qui précède tous les autres dans les facultés des lettres, des sciences et de théologie, où l'on compte trois ordres de gradués (bacheliers, licenciés, docteurs). Seules, les facultés de droit et de médecine n'ont point de bacheliers; la licence et le doctorat dans la première, le doctorat dans la seconde sont les seuls grades reconnus. En revanche tout élève en droit ou en médecine (à moins qu'il n'ait pour but que d'obtenir un certificat de capacité ou le titre d'officier de santé) doit, en France, pour être admis, non-seulement aux examens, mais encore aux études, avoir été reçu bachelier ès-lettres. Le baccalauréat ès-sciences est maintenant nécessaire à quiconque veut être professeur de philosophie ou chef d'*institution*. Le grade de bachelier ès-lettres peut être conféré dans toute académie universitaire. Les examens sont de deux sortes, ordinaires ou extraordinaires. Les uns et les autres sont parfaitement semblables; mais pour être admis à un examen extraordinaire, c'est-à-dire qui n'a pas lieu à l'époque usitée, il faut une autorisation spéciale du ministre de l'instruction publique. Les juges ou examinateurs des *candidats*, au nombre de trois, sont pris à tour de rôle parmi les professeurs. Les épreuves, sans être très sévères, ont cessé de présenter cette insuffisance, cette légèreté qui étaient devenues, il y a 15 ans, tristement proverbiales. Toute fraude, toute substitution d'individu à individu est passible de peines que prononce l'université; mais ces cas sont infiniment rares. Les objets de l'examen sont tirés au sort : on a rédigé à cet effet un tableau divisé en trois séries de questions principales. Les conditions pour être admis à l'examen sont : 1° être âgé de 16 ans au moins; 2° en cas de minorité, avoir le consentement légal de son père ou de son tuteur; 3° constater par un certificat qu'on a suivi, au moins un an, un cours de philosophie dans une faculté, dans un collége ou dans une institution, ou dans un établissement où cet enseignement a été autorisé. L'importance du baccalauréat ès-lettres en France a donné lieu à l'établissement de plusieurs maisons où des professeurs spéciaux se chargent de l'enseignement des matières exigées, et à divers ouvrages qui peuvent épargner un temps et des frais considérables à l'élève. Le plus connu parmi ces derniers est le *Manuel complet des aspirans au baccalauréat ès-lettres*, par Edme Ponelle, Paris, 1826, 2e édit.

Autrefois, dans l'université de Paris, on distinguait les bacheliers ou *baccalaurei* de théologie en *simplex*, *currens formatus* (simples, faisant leurs cours, formés) : cette organisation subsiste en partie dans la Grande-Bretagne où se voient des *formed bachelor* et *current bachelor;* mais en France cette organisation fut détruite lors de l'institution des chaires de théologie, et l'on ne distingua plus que des bacheliers du premier ordre (ou aspirant à la licence) et des bacheliers simples ou de second ordre. Contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, il fallait des études très longues pour arriver à ces grades. *Voy.* Bachelier. Val. P.

BACCHANALES. Nous renvoyons à l'article *Dionysiaques* pour l'explication de ces fêtes de Bacchus, qui réveillent des idées de désordre et de débauche.

BACCHANS, hommes qui prenaient part aux orgies des fêtes de Bacchus, déguisés en Pans, en Silènes, en Satyres, etc. On ne les rencontre pas dès l'origine de ces fêtes, mais seulement au moment où elles avaient atteint, surtout à Rome, le plus haut degré de licence. *Voy.* l'art. suivant. C. F-n.

BACCHANTES (*Bacchæ*, *Bacchantes*, *Thyades*, *Lenæ*), prêtresses de Bacchus. Quelques mythographes assurent que d'abord ce nom fut donné à des femmes guerrières qui suivirent, dans son expédition, le conquérant des Indes (*voy.* Bacchus); ce fut à cette circonstance, disent-ils, que les femmes furent redevables de l'honneur d'être appelées aux fonctions sacerdotales, à l'époque

où les peuples reconnaissans décernèrent les honneurs divins à celui qui leur avait enseigné la culture de la vigne. Dans l'origine, ces prêtresses de Dionysos, le Bacchus des Romains, étaient parfaitement dignes de leur haute mission. Choisies parmi les femmes les plus vénérées, elles enseignaient aux personnes de leur sexe la religion, la morale et les travaux domestiques. A Athènes, elles obéissaient à une reine, et celle-ci était choisie parmi les matrones les plus recommandables et devait être femme d'un citoyen de cette ville. Mais lorsque le culte de Dionysos se fut répandu dans les autres cités de la Grèce, la sévérité publique commença à se relâcher peu à peu sur le choix des Bacchantes; les rites bizarres qui leur étaient imposés favorisaient singulièrement les mauvais penchans; aussi donnèrent-ils bientôt naissance à de honteux abus; et quand il arriva que ces pratiques dégénérées furent transmises à un peuple déjà corrompu, on en vit jaillir les monstruosités qui étonnèrent l'impudique ville du Tibre elle-même. Dès lors, le nom de Bacchante devint une injure applicable à toute femme *folle de son corps.*

Les Bacchantes, aussi appelées *Ménades*, de *μαίνομαι* (être en fureur), se divisaient en trois classes : les Géraires ou matrones, au nombre de quatorze; les Thyades ou prêtresses, et les chœurs ou simples Bacchantes. Celles-ci portaient, les unes des flambeaux, les autres des bâtons entortillés de pampres, de raisins ou de lierre, appelés *thyrses.* Elles allaient, les cheveux épars, vêtues de peaux de tigre ou de panthère, bondissant et courant çà et là, en criant : *evohe, Bacche!* (courage, Bacchus!) Animées par les vapeurs du vin, elles faisaient retentir l'air du son éclatant des trompettes guerrières, des cymbales sonores, ou des cornets déchirans. Subjuguées enfin par la puissance du dieu dont elles célébraient les conquêtes, on les voyait tomber dans un délire effrayant et se livrer, à l'envi, à tous les excès de l'intempérance. *Voy.* Dionysiaques et Bacchus. C. F-n.

BACCHINI (Benoit). Ce savant bénédictin naquit à Borgo-San-Domino, dans le Parmesan, en 1651; son principal titre de gloire est d'avoir commencé le journal connu sous le titre de *Giornale de' litterati d'Italia;* mais il a encore laissé bien d'autres ouvrages qui étonnent par la prodigieuse érudition qu'il y a déployée. La dissertation *De ecclesiasticæ hierarchiæ originibus*, Modène, 1703, in-4°, est peut-être, de tous les ouvrages de Bacchini, le plus curieux et le plus intéressant. L. L. O.

BACCHUS, en grec *Dionysos*, le dieu de l'ivresse, l'auteur de cet état de l'ame où la sensualité déchaînée rend l'homme à sa liberté sauvage et primitive (*Liber*). Cette ivresse étant produite surtout par l'usage du vin, symbole de la force enivrante de la nature, Bacchus est aussi le dieu du vin. C'est chez les Romains qu'il a reçu les noms de *Liber* et de *Bacchus;* et néanmoins le dernier n'est pas d'origine romaine, mais il est sans doute dérivé du grec *Ἴακχος*, nom qui a pour racine *ἰάχω*, crier, hurler, faire retentir.

On connaît différens Bacchus : Diodore de Sicile en compte trois et Cicéron en trouve jusqu'à cinq. Le fils du dieu égyptien Amoun portait aussi ce nom. Son mythe est un des plus compliqués et des plus difficiles. Voici comment les Grecs le racontent. Sémélé (*voy.*), fille de Cadmus, ayant répondu à la tendresse de Jupiter, excita la jalousie de Junon; celle-ci lui fit donner le perfide conseil de demander à voir son amant dans l'éclat et la gloire qui lui étaient propres, et Sémélé périt foudroyée. Cependant Jupiter sauva l'enfant qu'elle portait dans son sein, et le renferma, dit-on, dans sa cuisse, jusqu'au terme des neuf mois révolus. Bacchus fut élevé d'abord chez Ino et le roi Athamas, son époux; mais Junon, toujours jalouse, les ayant privés de leur raison, Jupiter confia son fils à Mercure pour le porter chez les nymphes de Nysa, en Thrace. De là son nom de Nysæus. Au reste, il y avait beaucoup de villes du nom de Nysa, et l'on désignait ainsi toutes celles où régna d'abord le culte de Bacchus. C'est à Nysa que Bacchus inventa le breuvage enivrant qui, source de la joie, produit la force et la liberté. Silène était son maître, et ce fut lui surtout qui l'accompagna dans

l'expédition entreprise pour acquérir une gloire immortelle. Bacchus voulut conquérir l'Inde, contrée inconnue et fabuleuse dont les prestiges ébranlaient l'imagination des Grecs; son char attelé de lions, ou, suivant d'autres, de panthères, de tigres et de lynx, était entouré d'hommes et de femmes portant le thyrse, ceints de la nébride, ornés de guirlandes de lierre et de pampres, et faisant retentir les airs de leurs acclamations. « Evoe! Eleleu! » tel était le cri de triomphe dont on le saluait. L'étymologie de ces mots est peu connue; cependant on fait dériver le premier de *Euan Euie, à merveille, mon fils!* parole que Jupiter avait adressées à Bacchus pendant le combat des dieux contre les Titans. Ivre de sa victoire, Bacchus revint en Grèce et s'y fit reconnaître pour dieu: quelques hommes opposés à ces extravagances arrêtèrent son char de triomphe et s'opposèrent au culte que les populations lui rendaient (*voy.* Lycurgue et Penthée). Ils payèrent cher leur audace, et périrent misérablement. Bacchus enseigna aux peuples la culture de la vigne et l'art de faire le vin avec les pressoirs; l'Athénien Icarius fut surtout initié par lui à son art. Érigone, Althée, Aphrodite, Chthonopyle, Phiscoa, Nicée, Aura et beaucoup d'autres furent ses amantes; mais il n'honora que la seule Ariane (*voy.*) du titre de son épouse. Il la trouva abandonnée à Naxos, fut épris de ses charmes, s'unit avec elle, et lui donna l'immortalité.

On représente Bacchus jeune, beau, efféminé, presque nu ou couvert seulement d'une peau de bête fauve, et tenant le thyrse à la main. Les statues plus anciennes le montrent couvert d'une toge à longs plis et portant sur la tête, au lieu de bandelettes, des cornes de bélier d'or, symbole de la force.

Des mythes de différente nature, égyptiens, orientaux et grecs, sont confondus dans celui que nous devons aux anciens poètes: Bacchus paraît avoir personnifié le soleil et son cours apparent à travers les signes du zodiaque; souvent il est le symbole du principe générateur de la terre, et quelquefois on reconnaît dans le cycle mythologique qui lui appartient l'agriculture et ses principales opérations. Il serait trop long de faire connaître toutes les interprétations auxquelles il a donné lieu. Nous renvoyons nos lecteurs à la *Symbolique* de M. Creuzer, à l'ouvrage particulier (*Dionysius*, Heidelb. 1819, in-4°) que ce savant a voué au culte de Dionysus, et aux savantes *Recherches sur le culte de Bacchus, symbole de la force reproductive de la nature*, par M. P. N. Rolle, couronnées en 1819 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris 1824, 3 vol. in-8°.

Voy. Dionysiaques. J. H. S.

BACCHYLIDE, d'Ioulis dans l'île de Céos, le dernier des grands poètes lyriques de la Grèce, était neveu, par sa mère, du célèbre Simonide, son compatriote et son modèle. Il fleurit avec son oncle, avec Eschyle, avec Pindare, tous plus âgés que lui, à la cour d'Hiéron, tyran de Syracuse, vers la 77e olympiade, 472 ans avant Jésus-Christ. Il fut même, assure-t-on, le poète favori de ce prince, qui le préférait à Pindare. Quelques vers de celui-ci, pleins d'un dédain superbe pour des rivaux peu dignes de son génie, et quelques fragmens semi-apologétiques de Bacchylide, semblent autant d'allusions à ce fait. Mais la postérité, plus juste que les rois, a mis Bacchylide bien au-dessous de Pindare, tout en reconnaissant au premier le mérite d'une douceur et d'une élégance soutenues. Ce sont, en effet, les caractères qu'un examen attentif peut encore retrouver dans les débris si mutilés et si peu nombreux qui nous restent de ses poèmes, surtout dans le beau Pæan adressé à la Paix, que Stobée nous a conservé en partie, et dans le fragment d'un scolie en l'honneur du vin, que nous devons à l'abréviateur d'Athénée. Bacchylide avait cultivé toutes les formes et tous les rhythmes de la poésie lyrique, que les créations successives de deux siècles avaient portée à son plus haut point de développement. On cite de lui des hymnes de différentes espèces, des dithyrambes, des chants de victoire comme ceux de Pindare, des chants pour les danses et pour les chœurs des vierges, des poésies érotiques, etc. Ces ouvrages étaient écrits dans le dialecte dorien, dès lors exclusivement consa-

cré à la muse lyrique, et le langage de tous, comme le ton de plusieurs, se rapprochait singulièrement des chœurs des tragiques. Nous avons encore, sous le nom de Bacchylide, deux épigrammes, l'une en dorien, l'autre en ionien, qui font partie de l'Anthologie, et que rien n'autorise à contester au chantre de Céos. Les fragmens de ses autres poésies, épars dans les auteurs de l'antiquité, ont été recueillis, d'une manière plus ou moins incomplète, par Néander, H. Estienne, Fulvio Orsini, Brunck et Jacobs (dans les Analectes et la première Anthologie). Christian-Frédéric Neue en a donné une collection nouvelle, qui en contient 61, y compris les mots isolés et les citations indirectes, le tout accompagné d'une interprétation latine et d'un savant commentaire, dans la monographie intitulée : *Bacchylidis Cei fragmenta*, Berlin, 1822, 76 p. in-8°. G-N-T.

BACCIO DELLA PORTA, *voy.* FRA BARTOLOMEO.

BACCIOCHI (FÉLIX-PASCAL), qui serait peut-être inconnu aujourd'hui sans son alliance avec la famille Bonaparte, naquit en Corse, d'une famille noble, mais pauvre, en 1762. Entré de bonne heure au service, il n'était que capitaine d'infanterie lorsqu'il épousa (1797) Marie-Élisa, sœur de Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, dictant, à Léoben, les préliminaires d'un traité qui courbait l'Autriche sous son épée victorieuse.

Bonaparte fut mécontent de ce mariage; mais il admit néanmoins Bacciochi, comme membre de sa famille, à prendre part à sa fortune. Successivement colonel d'infanterie légère, président du conseil électoral du département des Ardennes, sénateur (1804), général, officier et puis grand-cordon de la Légion-d'Honneur, il arriva enfin avec sa femme à la principauté de Piombino et de Lucques, et fut couronné, avec elle, le 10 juillet 1805.

A partir de ce moment, les deux époux vécurent séparément : Bacciochi en simple général, Élisa en princesse toute-puissante, sœur de l'empereur Napoléon.

Quand la fortune renversa les trônes fondés par le génie de son beau-frère, le prince Félix, qui n'avait guère été que le premier des sujets de sa femme, dut sentir moins vivement qu'elle le passage de la puissance à la condition privée; il alla en Allemagne, à Trieste, avec Élisa, toujours à sa suite, et se trouva en 1831 à Bologne. J. L. T. A.

BACCIOCHI (MARIE-ANNE-ÉLISA BONAPARTE, M^me^) épouse du précédent et sœur de l'empereur Napoléon, née à Ajaccio, en Corse, le 8 janvier 1777, fut élevée à Saint-Cyr. De retour dans sa famille, elle repassa en France quand la Corse tomba au pouvoir des Anglais, et fut appelée à Paris, par son frère Lucien, en 1799. Elle prit auprès de lui, pour la littérature et les beaux-arts, le goût exalté qu'elle conserva toujours, et sa société habituelle fut composée des hommes les plus distingués de l'époque, parmi lesquels brillaient La Harpe, Chénier, Châteaubriand, Boufflers, Fontanes, David, Arnault, etc.

Servir ses amis était une passion chez elle : pour la satisfaire, elle employait le crédit et le pouvoir toujours croissant de son frère; elle allait même jusqu'à l'importunité pour obtenir, quand il refusait, ce qu'elle ne pouvait obtenir par une simple prière.

Lorsqu'elle fut appelée à la principauté de Piombino et de Lucques, elle voulut que son mari partageât son éclatante fortune; mais, se conformant trop au désir de son frère, elle tint loin d'elle le prince Bacciochi, et, dans toutes les cérémonies, cet époux facile n'apparaissait guère que comme l'aide-de-camp et le chambellan de sa femme.

Élisa, grande-duchesse de Toscane et environnée sur son trône de Florence de toutes sortes d'hommages, affectait, dans ses idées de grandeur et de puissance, de paraître ressembler par quelque côté à son frère dont la gloire l'enivrait; elle voulut régner par elle-même. Elle cherchait aussi à imiter les reines et les princesses célèbres, jusque dans les travers que l'histoire leur a reprochés : sans doute elle dut être flattée du nom de *Sémiramis de Lucques* qu'un poète courtisan osa lui donner dans ses vers.

Quoi qu'il en soit, Élisa se montra toujours bonne, généreuse; et, quand s'écroula le trône qu'elle n'avait pas occupé sans éclat, elle supporta sa chute avec courage, et avec résignation l'abandon de quelques-uns de ses nombreux obligés.

Après les grands événemens de 1814, elle resta quelque temps à Bologne. En 1815 elle passa en Allemagne : Trieste fut son dernier séjour; elle y termina ses jours en 1820.

De son mariage avec Félix Bacciochi était née, en 1816, une fille, NAPOLÉONE ÉLISA, mariée au riche comte Camerata. J. L. T. A.

BACH, nom d'une célèbre famille de musiciens qui remonte au XVI^e^ siècle et qui, dans le cours de 200 ans, a donné à l'Allemagne plus de cinquante artistes.

Le chef de la famille fut VEIT Bach, boulanger à Presbourg, qui, forcé de quitter sa ville natale à cause de la religion protestante qu'il avait embrassée, vint s'établir meunier à Wechmar, village de Saxe-Gotha. Passionné pour la musique qui charmait ses loisirs, il communiqua ce goût à ses deux fils. L'aîné devint père de trois enfans mâles qui, à leur tour, eurent chacun trois fils; et depuis lors la famille Bach devint très nombreuse. Ses membres, dispersés plus tard dans différentes contrées de l'Allemagne, étaient convenus de se réunir une fois chaque année, à jour fixe, pour célébrer une fête musicale. Ces réunions eurent lieu jusqu'au milieu du siècle dernier; et, ce qui est un fait unique dans les annales de l'art, on vit quelquefois plus de cent musiciens du nom de Bach, hommes, femmes et enfans, jouant ou chantant ensemble des morceaux de leur composition. Un autre usage non moins remarquable s'était établi dans cette famille : elle rassemblait toutes les compositions de ses différens membres dans un recueil qu'ils appelaient *les Archives des Bach*. CHARLES-PHILIPPE-EMMANUEL les possédait en dernier lieu. Après sa mort elles ont été vendues, et une grande partie en a été acquise par M. Polchau, à Berlin, amateur distingué qui possède une collection d'ouvrages de musique des plus rares et des plus précieux.

L'espace nous manque pour parler de tous les Bach en particulier. Nous nous bornerons à citer les plus célèbres, qui sont les quatre suivans :

JEAN-SÉBASTIEN Bach, le coryphée de tous les organistes et contrapuntistes, naquit, le 21 mars 1685, à Eisenach, où son père, Jean-Ambroise, était musicien de cour et de ville. A peine âgé de dix ans, il devint orphelin et fut obligé de chercher un asile auprès de son frère aîné, Jean-Christophe, organiste à Ordruff, qui lui donna les premières leçons de clavecin. Sébastien fit des progrès rapides; mais la mort de son frère survint peu de temps après, et, abandonné à lui-même, il se rendit à Lunebourg. Là, il trouva moyen d'entrer au gymnase et d'y suivre le cours d'études classiques. Mais il ne renonça pas à l'art pour lequel il était né, et recherchant les occasions de se fortifier sur le clavecin et sur l'orgue, il fit plusieurs excursions à Hambourg pour y entendre le célèbre organiste Reinke; il visita aussi la chapelle de Celle, composée en grande partie d'artistes français, dont la musique était une nouveauté pour lui. En 1703, il vint à Weimar, où il fut nommé musicien de la cour; mais il quitta cette place, l'année suivante, pour celle d'organiste de la nouvelle église à Arnstadt. Comme Buxtehude passait pour l'un des plus grands organistes de l'époque, Bach fit le voyage de Lubeck pour l'entendre : il y resta trois mois pour étudier, en secret, sa manière et revint ensuite à Arnstadt. En 1707 il se rendit à Mulhausen, où il accepta la place d'organiste; mais, dès l'année suivante, il quitta cette ville pour Weimar, où il fut nommé organiste de la cour, et plus tard, en 1714, maître de concert. C'est là qu'il écrivit ses plus beaux morceaux de musique sacrée, et qu'il atteignit, sur l'orgue, un degré de perfection qui jamais n'a été égalé. Sa supériorité était tellement reconnue que personne n'osait se mesurer avec lui, et l'on raconte à ce sujet une anecdote assez plaisante. Marchand, célèbre organiste français, était venu à Dresde et avait obtenu beaucoup de succès par son jeu brillant. Volumier, maître de concert de la cour de Dresde,

invita Bach à venir en cette ville pour soutenir une lutte musicale avec l'artiste français. Bach s'y étant rendu, proposa le cartel à Marchand, qu'on lui avait fait entendre en secret. Bach fut exact à l'heure du rendez-vous; mais Marchand, qui avait accepté, se fit attendre. On envoya enfin le chercher, et grande fut la surprise lorsqu'on apprit que dans la nuit il avait pris la fuite. Bach, alors, se fit entendre seul à la société nombreuse que la curiosité avait rassemblée et qu'il étonna par les prodiges de ses savantes improvisations.

De retour à Weimar, il fut appelé à la cour du prince d'Anhalt-Kœthen, devint maître de chapelle, et conserva cet emploi près de six ans. Dans la suite, la place de directeur de musique à l'école de Saint-Thomas de Leipzig étant devenue vacante, en 1733, Bach l'accepta, et l'occupa jusqu'à sa mort. Il reçut plusieurs autres marques de distinction. Le duc de Weissenfels le nomma maître honoraire de sa chapelle, et en 1736 il reçut le titre de compositeur du roi de Pologne, électeur de Saxe.

Toute l'Allemagne retentissait de la gloire de Bach. Frédéric-le-Grand ne pouvait résister au désir de l'entendre : sur son invitation pressante Bach se décida à faire le voyage de Berlin. Il joua devant le roi à Potsdam, et son succès fut complet. Après avoir improvisé une fugue sur un thème donné par le roi lui-même, il en exécuta une autre à six voix, d'après un thème de sa propre invention. A Leipzig, il écrivit une fugue à trois parties sur le thème du roi, un *ricercare* à six, et quelques canons avec la suscription : *Thematis regii elaborationes canonicæ*. Il les fit graver avec quelques autres compositions, et dédia le tout au roi sous le titre d'*Offrande musicale* (*Musikalisches Opfer*).

L'excès du travail avait affaibli sa vue. Une maladie d'yeux le décida à l'opération de la cataracte qui, deux fois manquée, finit par le rendre complètement aveugle. Sa santé s'altéra par l'usage des médicamens, et il succomba à une apoplexie, le 28 juillet 1750, à l'âge de 65 ans. Il s'était marié deux fois, et avait eu, de sa première femme, sept enfans, et de la seconde treize, en tout onze fils et neuf filles. Tous ses fils, élèves de leur père, furent musiciens de profession, mais quelques-uns seulement se sont distingués.

Quant aux compositions de Bach, il en a laissé une prodigieuse quantité, chefs-d'œuvre dans tous les genres, et qui seront l'objet de l'admiration de tous les siècles. Quelques-uns de ses ouvrages ont été publiés durant sa vie; mais la plus grande partie se trouvait manuscrite dans les *Archives des Bach*, et entre les mains de ses élèves. De nos jours on en a gravé plusieurs, mais il en reste encore bon nombre d'inédits. En France on connaît plus particulièrement son recueil de 48 préludes et fugues pour le clavecin. Cet ouvrage, admirable sous tous les rapports, suffirait sans doute à lui seul pour donner l'immortalité à son auteur, mais Bach a eu encore des titres plus importans à la gloire. Pour apprécier toute la portée du génie de cet homme, il faut connaître ses grandes conceptions de musique sacrée, telles que ses messes, l'oratorio de *la nativité de Jésus-Christ*, et surtout la *Passion d'après Saint-Mathieu*. Cette dernière a été, en 1829, exécutée à Berlin, devant une foule immense, et a excité l'enthousiasme des connaisseurs. Elle a été publiée la même année. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans plus de détails, et nous renvoyons nos lecteurs à un article de M. Fétis (*Revue musicale*, n^os 23 et 24 de 1833) où ils trouveront, outre une biographie étendue de Bach, la liste de ses ouvrages, qui à elle seule ne tient pas moins de sept colonnes.

Charles-Philippe-Emmanuel Bach, deuxième fils de Jean-Sébastien, naquit à Weimar en 1714. Destiné à la carrière civile, il fit ses premières études à l'école de Saint-Thomas à Leipzig, fréquenta ensuite les cours de jurisprudence à l'université de la même ville, et passa, pour terminer ses études en droit, à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Toutefois il ne négligeait pas la musique, dont son père lui avait enseigné les principes. Ayant organisé un concert d'amateurs à Francfort, il en dirigea les exécutions et finit par renoncer à la jurisprudence pour se

vouer entièrement à un art qu'il devait un jour enrichir de ses belles conceptions.

En 1738 il se rendit à Berlin, où sa réputation musicale l'avait déjà précédé, et le grand Frédéric, alors prince royal, le reçut avec des marques de bienveillance. Devenu roi deux ans plus tard, ce prince le nomma musicien de sa chapelle et accompagnateur, emploi dont Bach s'acquittait avec beaucoup de talent en accompagnant les morceaux de flûte que le roi jouait en amateur distingué.

Après un séjour de 29 ans, Bach quitta Berlin pour se rendre à Hambourg, où on l'avait appelé pour être le successeur de Telemann, en qualité de directeur de musique. Avant son départ, la princesse Amélie de Prusse, voulant récompenser ses services, lui donna le titre de maître de .sa chapelle. Arrivé à Hambourg en 1767, il y passa le reste de sa vie, refusant toutes les offres avantageuses que lui adressaient d'autres villes d'Allemagne; il mourut en 1788, d'une maladie de poitrine.

Quoique moins grand que son père, Emmanuel Bach tient cependant un rang très élevé dans les annales de l'art. Ses compositions portent l'empreinte de l'originalité : s'étant aperçu de bonne heure que jamais il n'égalerait son père, il se fraya une route nouvelle, et se fit un style où la mélodie s'unit à une science profonde. *La musique*, disait-il, *doit toucher le cœur.* Toutes ses compositions sont le commentaire de ces paroles, et il suivit le même principe dans son exécution. Son jeu était plein de grace; faire chanter l'instrument était son principal soin. En 1753 il publia son *Essai sur l'art de toucher du clavecin*, ouvrage classique qui eut un succès immense et servit de base à une foule de méthodes qu'on a écrites pour cet instrument. Mozart se plaisait à reconnaître qu'il devait tout son talent d'exécution à la méthode d'Emmanuel et à l'étude assidue qu'il avait faite de ses œuvres.

Le nombre de ses compositions est considérable. Elles consistent en 210 solos pour le clavecin, dont 70 sont restés inédits, 52 concertos de clavecin avec orchestre, dont 9 seulement sont publiés; 47 trios pour clavecin, violon et basse, ou pour 2 flûtes ou 2 violons et basses; 18 symphonies d'orchestre; 12 sonatines pour le clavecin, avec accompagnement de divers instrumens; 19 solos pour instrumens à vent, la viole *da gamba*, le violoncelle et la harpe; 3 quatuors pour clavecin, flûte, alto et basse. Parmi ses compositions pour le chant, on remarque 22 *Passions*, 2 *Oratorio*, des cantates, des motets, et une foule d'autres morceaux, dont il serait trop long de donner ici l'énumération.

Guillaume-Friedemann Bach, fils aîné de Jean-Sébastien, et surnommé le *Bach de Halle* (à cause d'un séjour de vingt ans qu'il a fait dans cette ville), naquit à Weimar, en 1710. Son père lui enseigna le clavecin, l'orgue et les principes de la composition. Il l'envoya ensuite à Leipzig pour y faire ses humanités à l'école de Saint-Thomas. Les ayant terminées, Friedemann voulut se vouer à la jurisprudence, dont il suivit des cours à l'université de la même ville. Mais il revint bientôt à la musique et s'établit, en 1733, à Dresde où il fut nommé organiste de l'église de Sainte-Sophie. Appelé, en 1747, à Halle, pour remplir la place de directeur de musique et d'organiste à l'église de Notre-Dame, il y resta jusqu'à 1767. On ignore les motifs qui lui firent quitter cette place; mais il vécut depuis, en particulier, dans différentes villes de l'Allemagne, et mourut à Berlin, dans la misère, le 1er juillet 1784.

Friedemann a peu écrit, et presque toutes ses compositions sont restées manuscrites, à l'exception de deux sonates de clavecin, imprimées, l'une en 1739, à Halle, et l'autre, en 1744, à Dresde. Cette dernière devait, selon le titre, être suivie de cinq autres, mais elles n'ont pas paru. Douze polonaises ont été publiées en 1829 à Leipzig. Tous ceux qui l'ont entendu improviser sur l'orgue s'accordent à dire qu'il était un des plus savans harmonistes, et que, pour la fugue, il ne le cédait qu'à son père. Ce qui l'empêcha d'obtenir dans le monde le succès qu'il méritait ce fut son caractère sombre et misanthrope qui, refusant de se plier aux lois de la politesse, le priva d'amis, et finit par éloigner de lui toutes les personnes dont

les services ou la protection auraient pu lui être utiles.

Jean-Chrétien Bach, fils cadet du second lit de Jean-Sébastien, et surnommé le *Milanais* ou l'*Anglais*, à cause de son séjour en Italie et en Angleterre, naquit à Leipzig, en 1735. Il fut l'élève de son frère Emmanuel qui, après la mort de leur père, lui donna des leçons de clavecin et de composition. En 1754, il partit pour l'Italie et se fixa à Milan, où on lui confia l'emploi d'organiste de la cathédrale. Il y resta 5 ans, et ce séjour dans le pays de la mélodie forma son goût pour la musique vocale, qui lui valut de nombreux succès. En 1759, il se rendit à Londres, où il passa le reste de sa vie en qualité de maître de chapelle de la reine d'Angleterre; il y mourut en janvier 1782. Peu de temps avant sa mort, il avait fait le voyage de Paris, où il fit graver la partition de son opéra d'*Amadis de Gaule*.

Outre une foule de compositions pour le clavecin et autres instrumens, on a de lui 14 opéras, gravés et publiés la plupart à Londres; un oratorio, un *Salve Regina*, et quelques autres morceaux de musique sacrée.

Dans ses compositions pour les instrumens, il s'éloigna de l'école sévère de sa famille et visa à la popularité. Aussi eurent-elles, à l'époque de leur publication, un succès de vogue. Dans ses opéras il préféra la grace à la force, et beaucoup de ses airs d'une mélodie flatteuse firent long-temps les délices des amateurs de Londres. Ses accompagnemens, riches pour l'époque où il écrivit, se distinguaient par l'heureux emploi des instrumens à vent. G. E. A.

BACHA, altération du mot turc *pacha*, qui signifie un gouverneur de province. Cette mauvaise prononciation est en usage chez les peuples de race arabe, qui n'ont pas dans leur alphabet de son répondant au *p*. *Voy*. Pacha. R.

BACHAUMONT (François le Coigneux de), naquit à Paris en 1624. Son père était président à mortier au parlement de Paris; lui-même y siégeait comme conseiller-clerc, à l'époque de la Fronde; il prit une part assez active aux troubles. C'est à une saillie de Bachaumont qu'ils durent ce nom bizarre que l'histoire leur a conservé : il s'avisa un jour de comparer l'attitude du parlement vis-à-vis de la cour à celle des écoliers qui allaient fronder dans les fossés de Paris et qui, se dispersant à l'approche du lieutenant-civil, se réunissaient de nouveau dès qu'il avait disparu. L'idée parut plaisante, et, de ce moment, une fronde fut le signe de ralliement des mécontens. Il fallait une guerre telle que celle-là, une guerre où l'épigramme n'était pas moins mise en jeu que la politique, pour que Bachaumont y prît part : son esprit vif et léger, son caractère doucement voluptueux l'éloignaient naturellement de tout ce qui cause des soucis et des fatigues; aussi, la Fronde une fois terminée, il se hâta de résigner sa charge. Désormais sa vie s'écoula dans un repos élégant, assaisonné de plaisirs délicats et du culte des Muses. Ses poésies sont éparses, sans nom d'auteur, dans les recueils du temps, où il est assez difficile de les distinguer. La conformité de goûts l'avait lié avec Chapelle avec lequel il composa ce joli voyage qui porte leur nom à tous deux; on croit que sa part dans cet ouvrage fut moindre que celle de son ami; mais le beau passage qui commence ainsi :

> Sous un berceau qu'amour exprès
> Fit pour charmer quelque inhumaine,

lui est unanimement attribué. Bachaumont, après avoir vécu un peu en sectateur d'Épicure, mourut en chrétien, à l'âge de 78 ans; il disait à ses amis : *Un honnête homme doit vivre à la porte de l'église et mourir dans la sacristie*.

Bachaumont (*Louis Petit de*) n'est guère connu que pour avoir commencé l'ouvrage intitulé : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*. C'est lui qui en a rédigé les quatre premiers volumes; l'ouvrage complet, continué par Mairobert et autres, en a trente-six. L. L. O.

BACHE, *voy*. Chassis.

BACHELIER (*baccalaureus*, *bacularius*, *bacillarius*). Le titre de *bachelier* se donna très anciennement : 1° à des chanoines d'un rang inférieur, 2° à des chevaliers qui n'avaient pas assez de vassaux pour faire porter leur ban-

nière devant eux à une bataille, ou à un aspirant chevalier, et par suite à quiconque avait rang soit entre le chevalier et l'écuyer, soit entre le simple gentilhomme et le baron. On a donné diverses étymologies du mot bachelier. Nous n'en rapporterons que deux. Suivant les uns bachelier vient de *bas chevalier,* selon les autres il faut en demander l'origine au latin *bacca laurea*, parce que les bacheliers étaient couronnés de laurier. Sur le grade de *bachelier*, en France, *voy.* Baccalauréat. Val. P.

BACHELIER (Nicolas). Ce nom, célèbre dans les fastes de la sculpture et de l'architecture, appartenait à un artiste français, né à Toulouse, vers le XVI^e^ siècle. Il alla à Rome et eut le bonheur d'étudier à l'école de Michel-Ange, où il puisa ce juste éloignement qu'il manifesta toujours pour la manière mesquine et gothique d'alors. On ne sait pas au juste la date de sa mort; mais il est certain qu'il vivait encore en 1553 dans le Languedoc, où son talent, d'abord peu apprécié, obtint après sa mort les suffrages de tous les connaisseurs, hommage tardif qu'il a du reste partagé avec tant d'hommes de génie. D. A. D.

BACHELIER (Jean-Jacques), peintre français, né en 1724, est moins connu par son talent que par l'établissement d'une école gratuite de dessin pour les artisans, à laquelle il consacra une fortune d'environ 60,000 fr. Il en fut plus tard dédommagé par la direction de la manufacture de porcelaines de Sèvres. Ce fut encore lui qui inventa ou plutôt qui retrouva une espèce d'encaustique pour préserver les statues de marbre de l'impression de l'air, procédé connu des anciens, puisque Pline en fait mention dans son *Histoire naturelle*. Il aida le comte de Caylus dans ses recherches pour découvrir la peinture à l'encaustique ou à la cire, que les anciens employaient aussi, à défaut des procédés dont nous faisons usage aujourd'hui. Il mourut en 1805, à l'âge de 81 ans. On a de lui *le Conseil de famille*, proverbe en un acte (1774) et un mémoire sur l'éducation des filles, présenté à l'Assemblée nationale (1789). L'école fondée par Bachelier subsiste encore aujourd'hui sous la protection du gouvernement; de nombreux élèves y apprennent gratuitement les élémens du dessin en tout genre. Elle est située à Paris, rue de l'École de Médecine. D. A. D.

BACHI, mot turc dérivé de *bach*, tête, et qui marque la supériorité. L'un et l'autre entrent dans un grand nombre de noms composés. On dit en conséquence *bach vizir*, le premier vizir, et *bostandji bachi*, le chef des bostandjis (*voy.* ce mot). R.

BACHKIRS, *voy.* Baschkirs.

BACHOT, *bache*, *flette* ou *batelet*, se disent, suivant les diverses contrées où l'on s'en sert, de petits bateaux plats ou à quille, mais sans liures, et dont les bords à recouvrement sont cloués les uns sur les autres. On les emploie pour la navigation intérieure des rivières, au passage des personnes, à la pêche, et au service des grands bateaux. Les bateliers qui les manœuvrent, et que l'on appelle pour cela *bachoteurs,* les conduisent avec le croc ou l'aviron. On peut voir sur les bords de la Seine, à Paris et aux environs, un grand nombre de bachots quelquefois fort élégans, destinés à de joyeuses parties de plaisirs. V. R.

BACINET, *voy.* Casque.

BACKHUYSEN (Ludolf), un des peintres les plus célèbres de l'école flamande, particulièrement comme peintre de marines, naquit à Embden, en 1631. Il fut, dans sa jeunesse, employé en qualité de commis chez son père, secrétaire des états-généraux; ensuite il entra dans une maison de commerce à Amsterdam, et, sans aucune connaissance du dessin, il commença à dessiner les vaisseaux qui arrivaient dans le port. Ces essais furent encouragés; et il résolut de se livrer entièrement à la peinture. Il reçut des leçons d'Everdingen, et acquit bientôt par son assiduité et ses fréquentes visites dans les ateliers des meilleurs artistes un degré extraordinaire de facilité et d'adresse; mais ce qui contribua le plus à rendre ses progrès rapides, ce fut le zèle avec lequel il étudia la nature. Il avait coutume, à l'approche d'une tempête, de s'embarquer dans un léger bateau où il observait avec calme le mouvement des vagues, le choc effroyable des brisans

et les secousses des vaisseaux agités. Les marins épouvantés l'obligeaient souvent à regagner la terre, malgré ses plus ardentes supplications. L'esprit plein de ce qu'il avait vu, il se hâtait de retourner chez lui, sans dire un mot ou sans se laisser distraire par aucun objet : là il complétait, avec une admirable exactitude et jusque dans les plus petits détails, les esquisses qu'il avait déjà préparées. Ce zèle courageux donna à ses tableaux une si grande vérité qu'ils se placèrent au premier rang dans ce genre de peinture. Plusieurs princes visitèrent ses ateliers, et Pierre-le-Grand lui-même désira prendre des leçons d'un si habile artiste. Les bourguemestres d'Amsterdam lui commandèrent une marine, pour laquelle ils donnèrent 1,300 florins. Ils la présentèrent à Louis XIV en 1665. Ce magnifique tableau est encore à Paris. Le plus grand mérite de ses ouvrages est une parfaite vérité. Son coloris et sa touche sont remarquables pour représenter les eaux et leurs mouvemens : ses ciels sont légers et d'une grande variété. Backhuysen s'occupa aussi de poésie et donna des leçons de calligraphie. Sa gaîté et sa force d'esprit ne l'abandonnèrent même pas durant les longues souffrances qui mirent fin à sa vie, en 1709, à l'âge de 78 ans. A la vente de la galerie de tableaux de P. de Smeth, d'Amsterdam, en 1810, quatre tableaux de Backhuysen furent vendus 550, 805, 980 et 1,400 florins.

Un autre Ludolf Backhuysen, petit-fils du précédent, né en 1717 et mort à Rotterdam en 1782, fut aussi un bon peintre, après avoir été d'abord négociant et ensuite soldat. Ses tableaux représentent des scènes guerrières. *C. L.*

BACLER D'ALBE (le baron Louis-Albert-Ghislain), peintre et ingénieur-géographe, naquit, en 1762, à Saint-Pol, département du Pas-de-Calais. Son père, directeur de la poste aux lettres à Amiens, fit donner à son fils une éducation savante; mais le goût de l'art s'empara du jeune Bacler. Il partit à l'âge de 20 ans pour l'Italie, et s'arrêta dans les Alpes; il choisit Sallenches, au pied du Mont-Blanc, pour son séjour habituel, et y demeura sept ans. Il devint tout à la fois peintre et naturaliste, et bientôt ses tableaux, répandus en Suisse et en Allemagne, lui valurent une grande réputation. Il fit de grandes explorations dans les montagnes; là il étudiait, il saisissait les rapports de liaisons de ces monts agglomérés, et jetait dans sa mémoire les fondemens de cette topographie pittoresque qu'il devait bientôt mettre en usage. Le cours des événemens amena la guerre dans la vallée de Chamouni, en Savoie. Bacler quitte ses pinceaux, se fait militaire, et vient joindre volontairement un bataillon de chasseurs de l'Ariège. Cerné en une occasion par des paysans insurgés, il tire son sabre, place sa femme et ses enfans sur l'avant-train d'une pièce de canon, et traverse le rassemblement qu'il intimida par ce trait d'audace. Lorsque Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, des reconnaissances militaires confiées à Bacler et exécutées avec bravoure et succès, des dessins exacts de machines de guerre, le firent remarquer par le général en chef, qui l'attacha à son état-major avec le titre de directeur du bureau topographique. Bacler prit part à toutes les actions de la mémorable campagne de 1796, et se distingua particulièment à la bataille d'Arcole, dont il a fait, en 1804, le sujet d'un grand tableau, remarquable par une belle exécution. Il a fait également la belle carte du théâtre de la guerre en Italie (Paris, 1802, en 54 feuilles), et différens dessins de nos fastes militaires. Les chances de la guerre, en arrachant l'Italie aux Français en 1799, dépouillèrent Bacler du fruit de ses longs travaux. Ce revers ne le découragea pas : il lui suffisait d'avoir pu sauver ses dessins topographiques; et, retiré une seconde fois à Sallenches, puis de retour à Paris, il avait presque refait ses vingt cuivres, lorsque le gouvernement autrichien lui rendit ceux qui avaient été transportés à Vienne. Bonaparte, à son retour d'Égypte, donna à Bacler le titre de directeur de son cabinet topographique, et l'emmena avec lui dans toutes ses campagnes. Devenu successivement adjudant-commandant en 1807, général de brigade en 1813, Bacler parcourut toute l'Europe. Admis

dans la confiance la plus intime de l'empereur, chaque jour il dressait l'esquisse des mouvemens des troupes projetés pour le lendemain. Épuisé enfin de travail, il ne put résister aux fatigues toujours croissantes de la campagne de 1814. Il revint à Paris, où il se rendit encore utile dans la direction du dépôt de la guerre. Mais, en 1815, il perdit son emploi; retiré à Sèvres, il reprit alors le crayon et le pinceau, et toujours avec succès. Il y mourut en 1824, à peine âgé de 62 ans. Il était décoré de plusieurs ordres. Le général Bacler d'Albe est auteur de plusieurs ouvrages topographiques. Les salons du Louvre ont fréquemment vu briller ses tableaux; il a pris rang, surtout par ses gouaches, parmi nos plus célèbres paysagistes. F. R-D.

BACON (Roger), moine anglais, qui s'éleva par la puissance de son génie au-dessus de son siècle, fit des découvertes étonnantes dans les sciences, contribua beaucoup à l'avancement des connaissances positives, et signala avec énergie les abus introduits dans l'église.

Né en 1214 près d'Ilchester, comté de Somerset, d'une famille ancienne et respectable, il suivit l'impulsion de son esprit avide de savoir, et surmonta tous les obstacles que l'ignorance et la superstition opposaient à ses progrès. Entré d'abord à l'université d'Oxford, il vint ensuite à celle de Paris, où il se distingua et reçut le grade de docteur en théologie. En 1240 il retourna en Angleterre pour entrer dans l'ordre des franciscains, et fixa sa demeure à Oxford. En cherchant les secrets de la nature, il fit des découvertes et obtint des résultats qui lui attirèrent l'admiration des gens éclairés, mais qui parurent si extraordinaires aux ignorans qu'ils furent regardés comme l'œuvre du démon. Dénoncé au saint-siége par les moines de son ordre, le pape lui défendit d'enseigner dans l'université et le fit jeter en prison quelque temps après. L'évêque de Sabine, légat du pape en Angleterre, admirateur de son génie, lui rendit la liberté et le prit sous sa protection, lorsqu'il monta sur le trône pontifical, sous le nom de Clément IV. Bacon, sur sa demande, lui envoya en 1267 son *Opus majus*, par Jean de Paris son disciple favori *. Il fut de nouveau emprisonné sous Nicolas III, sur la demande du général des franciscains. Ce nouvel emprisonnement dura jusqu'à la mort de ce dernier devenu pape sous le nom de Nicolas IV, c'est-à-dire plus de 13 ans. En vain il essaya de le convaincre de l'innocence et de l'utilité de ses travaux, en lui envoyant un traité *Sur les moyens d'éviter les infirmités de la vieillesse*, le pontife fut inexorable. Après sa mort, Bacon fut rendu à la liberté et retourna à Oxford, où il écrivit un *Compendium* de théologie, et mourut quelque temps après, selon les uns en 1292, selon d'autres en 1294. Bacon, malgré son grand génie, ne put s'affranchir entièrement des préjugés de son temps. Il croyait à la pierre philosophale et à l'astrologie.

On trouve dans ses écrits des vues nouvelles et ingénieuses sur l'optique, la réfraction de la lumière, la grandeur apparente des objets, et sur celle de la lune et du soleil à l'horizon, etc. Il décrit très exactement la nature et les effets des verres convexes et concaves, et parle de leur application aux besoins de la lecture et à l'observation des objets éloignés, tant sur terre que dans le ciel. Il est aisé de prouver par ses écrits qu'il inventa ou perfectionna le télescope. De plus, il donna une description de la chambre noire et du verre ardent. Il fit aussi plusieurs découvertes chimiques. Dans un endroit il parle du feu inextinguible, qui était probablement une espèce de phosphore; dans un autre il dit que le tonnerre et les éclairs peuvent être imités au moyen d'un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon. D'après cela on peut admettre qu'il connaissait la poudre à canon et ses effets; car il dit qu'une portion de ce mélange de la grandeur d'un pouce, convenablement préparé,

(*) Cet *Opus majus*, ouvrage remarquable dirigé contre l'influence de l'antechrist et contre les abus introduits dans l'église, est proprement la collection des divers écrits de Bacon, collection faite par lui-même, et sur la demande de Clément IV à qui il l'envoya. Il renferme les dissertations suivantes : *De impedimentis sapientiæ, de causis ignorantiæ humanæ, de utilitate scientiarum, de utilitate linguarum, de centris graviumi de ponderibus, de valore musices*, etc., etc., édition de Londres, 1733, in-fol. J. H. S.

détruirait une armée entière et même une ville, avec une explosion épouvantable accompagnée d'une brillante lumière. Bacon était très versé dans le grec et l'hébreu; il écrivait le latin avec beaucoup d'élégance et de clarté. Il connaissait parfaitement la géographie et l'astronomie, comme on le voit par sa découverte des erreurs du calendrier. Il en fit connaître la cause et donna les moyens de les corriger. Il fit lui-même un calendrier corrigé dont il y a une copie dans la bibliothèque Bodléienne. Bacon a aussi laissé des préceptes excellens pour la conduite de la vie. Dans quelques-uns de ses écrits il a prouvé avec force la nécessité des réformes. Roger Bacon qui fut surnommé *doctor mirabilis*, fut un homme à idées lucides, élevées, généreuses, digne sous tous les rapports de souvenir, comme un savant, grand philosophe et homme extraordinaire. *C. L.*

BACON (François, baron de Verulam), garde-des-sceaux, grand-chancelier d'Angleterre sous Jacques I^er^, l'un des plus illustres philosophes qui ont donné une impulsion à l'intelligence humaine.

Par malheur il faut distinguer ici l'homme de l'écrivain; on voudrait pouvoir trouver l'un et l'autre irréprochables.

Né à Londres, le 22 janvier 1560, fils de sir Nicholas Bacon, jurisconsulte d'un grand mérite, il développa dès l'enfance une rare précocité d'intelligence; il étudia au collége de la Trinité, à Cambridge, où il étonna les professeurs par ses rapides progrès dans les sciences et dans les lettres. Élisabeth se plaisait à converser avec lui; tout enfant qu'il était encore, elle l'appelait en plaisantant son petit garde-des-sceaux. Son père avait exercé cette charge pendant vingt ans avec distinction. Élisabeth demandait un jour au jeune Bacon quel âge il avait; il répondit sans hésiter : « Madame, j'ai deux ans de moins que le bienheureux règne de Votre Majesté. » Au collége, à l'âge de 16 ans, il fut frappé du vice de la méthode syllogistique d'Aristote, qu'il regardait comme un instrument de discussions stériles, plutôt que de vérité; il conçut dès lors la grande pensée qui a dominé toute sa vie et au développement de laquelle il a travaillé au milieu des honneurs et des soucis de la cour. Il fut envoyé par son père en France, à la suite de l'ambassade de sir Amias Paulet qui conçut une grande opinion de sa capacité et lui confia une mission délicate auprès de la reine Élisabeth; il s'en acquitta de façon à s'attirer les complimens de la reine, retourna à Paris, et entreprit plusieurs voyages afin de s'instruire des mœurs et des lois. A son retour il trouva son père mort. Il fut assez mal partagé dans son testament, et se vit obligé de songer à tirer parti de ses talens pour assurer son existence. Il avait déjà composé un écrit remarquable intitulé *De l'état de l'Europe*. Élisabeth lui donna une charge d'avocat dans son conseil extraordinaire; mais cette place était plus honorable que lucrative. Le comte d'Essex employa son puissant crédit à lui faire obtenir une place de procureur général; mais sir Robert Cecil, l'ennemi personnel du comte, représentait sans cesse Bacon comme un esprit tout spéculatif et incapable de gérer les affaires contentieuses de la couronne. Essex, pour le dédommager, lui offrit une terre qui fut acceptée avec reconnaissance. Par une inconcevable faiblesse, Bacon plaida contre son bienfaiteur dans le procès où il fut accusé de haute trahison, procès qui le conduisit à l'échafaud; et lorsque la tête d'Essex fut tombée, il publia un écrit dans lequel il s'efforça de justifier le gouvernement de la reine. Mais il le fit avec de grands ménagemens et un intérêt marqué; Élisabeth s'écria en lisant cet exposé : « Il est aisé de voir que vous n'avez pas oublié votre ancienne affection pour le comte. » Mais comment l'excuser de ne s'être pas démis de sa charge plutôt que de porter la parole contre l'homme à qui il devait tant? Que font ces vains ménagemens, ces réticences de style, ces délicatesses honteuses, après que le sang a coulé? Un cri d'indignation s'éleva contre lui : il chercha à se justifier et prétendit, dans une apologie de sa conduite qu'il adressa au comte de Devonshire, avoir défendu Essex avec zèle, sans pouvoir désarmer la colère de sa majesté. Élisabeth ne fit plus rien

pour lui, et il fut, à la cour, exposé à la haine et au dédain des courtisans. En 1593, il représenta à la chambre des communes le comté de Midlesex et y attaqua le ministère; l'on peut alléguer en faveur de Bacon la pauvreté où il vécut : elle fut telle qu'on l'arrêta deux fois pour dettes.

Élisabeth mourut, et Jacques I^er^, protecteur des lettres, fit, en montant sur le trône, un accueil flatteur à Bacon à qui il conféra un ordre de chevalerie. Sa conduite au parlement fut active, probe et pleine de dignité; il porta, au nom de l'assemblée, des plaintes contre les vexations que les officiers de la couronne exerçaient, et il se tira de cette mission délicate avec adresse et habileté. Son élévation fut rapide. Il obtint, par la protection du duc de Buckingham, qui admirait ses talens, mais non son caractère, le titre de procureur général, et bientôt après une pension de 60,000 livres st. Sa fortune prit de l'accroissement par sa nombreuse clientelle au barreau et par son mariage avec Alix de Barnham, fille d'un riche alderman de la cité; en 1617, il fut successivement promu à plusieurs places, et s'attacha à combattre la fréquence épidémique des duels; ses efforts ne furent pas sans quelques résultats. En 1619, il fut nommé grand-chancelier : la place de garde-des-sceaux semblait n'avoir été pour lui qu'un échelon sur lequel il appuya le pied pour monter vite plus haut; il obtint le titre de baron de Verulam, et l'année suivante celui de comte de Saint-Alban. Tout lui réussissait alors, sa fortune était considérable, il pouvait se livrer à son goût pour le luxe; mais sa faiblesse pour ses domestiques, sa négligence des soins intérieurs, sa préoccupation, ont attiré sur sa mémoire de graves inculpations contre lesquelles il a protesté, mais plus tard, après que l'orage l'eut renversé de sa haute position. Il fut accusé par le parlement de concussion : il avait, dit-on, vendu des places, des brevets, des priviléges scellés du grand sceau. L'accusation fut solennellement portée à la chambre des pairs, et il sembla perdre toute force d'esprit. Au lieu de se défendre, il s'humilia et confessa ses erreurs dont il témoigna un profond repentir : l'intérêt que le roi lui portait, ses hauts talens, les services qu'il avait rendus, la lettre qu'il adressa à la chambre des pairs, prêts à prononcer sa sentence, et qu'il suppliait *d'avoir pitié du roseau cassé,* ne purent le sauver; il fut condamné à une amende de 40,000 liv. st., à être renfermé à la Tour pendant tout le temps qu'il plairait à sa majesté, et déclaré inhabile à remplir aucune charge dans le royaume. Il y a plus, ses prodigalités, l'extrême licence qui régnait dans sa maison, sa familiarité avec ses domestiques, ont fait peser sur lui des reproches d'une odieuse immoralité dont son historien, M. Stephens, a cherché à le justifier par la piété qu'il professait, par ses habitudes laborieuses, et par la multiplicité de ses travaux. L'irritabilité nerveuse, souvent mise en jeu par la méditation, jette l'intelligence et l'imagination dans une sorte de dégoût pour tout ce qui n'est pas cette sublime contemplation à laquelle elles ne trouvent rien de comparable; de là ces négligences des soins que les hommes médiocres ne pardonnent pas. Il paraît que les dilapidations dont il fut déclaré coupable étaient l'œuvre de ses domestiques qui vendaient clandestinement la protection de leur maître; on dit que, rentrant un jour dans sa maison, il traversa l'appartement où ils se tenaient; ils se levèrent en sa présence : « Restez assis, mes maîtres, leur dit-il, c'est votre élévation qui a fait ma chute. » Le jugement de la chambre des pairs était juste, parce que les juges n'entrent pas dans les considérations que le penseur moraliste peut entrevoir; le génie porte sa peine avec lui-même : il échange souvent les jouissances qu'il donne par de cruels chagrins. Il serait difficile néanmoins d'effacer les taches qui resteront à jamais sur la mémoire de Bacon. Il fut mis à la Tour, après qu'on lui eut enlevé les sceaux; mais il y resta peu, et vécut dans la retraite livré à l'étude des sciences. Il y fit preuve d'une grande humilité. Le roi lui remit son amende. Bacon eut plus d'une fois recours à la compassion de Jacques : il lui représentait dans une touchante requête « qu'après avoir porté les sceaux il lui était pénible, sur ses vieux

jours, d'être réduit à porter la besace et à étudier pour vivre, lui qui ne souhaitait de vivre que pour étudier. » Du reste il faut reconnaître que, comme juge suprême, ses décisions étaient empreintes d'une équité toujours consciencieuse et lucide; plusieurs de ses actes attestent une courageuse fermeté.

Après cet aperçu des événemens de sa vie, il est à propos d'examiner ses travaux scientifiques et l'influence qu'ils ont exercée. Il avait déjà publié les deux premières parties de son *Instauratio magna*, dont la première contient le traité *De dignitate et augmentis scientiarum* et la seconde le *Novum organum*. Il avait jugé depuis long-temps que le syllogisme était un instrument trop artificiel, trop tourmenté, trop dégénéré par les abus qu'on en avait faits, pour conduire à des notions certaines; et, tout en rendant justice à la logique d'Aristote, il conseilla une autre méthode plus sûre et puisée dans les faits eux-mêmes. Il ne s'étudia pas à chercher l'argumentation, mais bien l'objet de l'argumentation; non pas ce qui est d'accord avec les prémisses d'un raisonnement, prémisses souvent sujettes à discussion, mais bien les principes eux-mêmes et leurs causes. L'expérience fut la base de son système; il conseilla l'étude de la nature et la voie des inductions qui vont du simple au composé, du concret à l'abstrait, du connu à l'inconnu, du fini à l'infini. Il croyait qu'une doctrine philosophique, après avoir parcouru un cercle d'action et d'influence, s'arrêtait pour faire place à une autre; il disait dans son traité *De augmentis scientiarum:* « De même que l'eau ne peut s'élever plus haut que le couronnement de sa source naturelle, de même la doctrine d'Aristote ne s'élèvera jamais plus haut que la doctrine d'Aristote. » Mot d'une simplicité profonde et que les écrivains qui recommencent sans cesse le passé devraient se rappeler souvent. Il avait entrepris une classification nouvelle et un remaniement des connaissances humaines: Bacon divisa la science en histoire, poésie et philosophie, division qu'il faisait naître de la mémoire, de l'imagination et du raisonnement. Il prit donc le fait pour le point de départ, et l'induction pour méthode; dans les subdivisions qu'il créa il fut toujours conséquent avec elle: ainsi il commença par l'histoire *naturelle* avant d'arriver à l'histoire *civile;* elle fut *narrative*, avant d'être *inductive.* On sent tous les résultats qui devaient en dériver; cette vaste classification était comme le plan d'un système qu'il n'a pu développer qu'en partie, plan qu'il appelait la *grande instauration des sciences*. Il les avait presque toutes étudiées, et les embrassait avec une incroyable supériorité. En métaphysique, il posa ce principe que rien n'est dans l'intelligence qui n'y soit arrivé par les sens, principe que Locke a si bien développé, et Condillac après lui. Ses découvertes en physique ont eu de l'importance, quoiqu'elles n'aient pas été complètes: il avait entrevu l'élasticité et la pesanteur de l'air, démontrées ensuite par Galilée et Toricelli; il indiqua l'attraction des corps qui fut l'idée-mère du système de Newton; mais cette indication, quelque précise qu'elle soit, n'enlève rien à la gloire de Newton qui la prouva et fit du mouvement universel une immense démonstration de sa pensée. Bacon ignorait d'ailleurs les mathématiques; c'est la seule partie des sciences où il soit resté au-dessous de ses contemporains qu'il a tellement surpassés dans toutes les autres qu'il ne trouvait pas de juges. Il ne pouvait lui être accordé de parcourir toutes les conséquences de sa méthode; mais les systèmes s'absorbent les uns dans les autres, les idées entrevues par un homme se complètent, ou plutôt tendent toujours à se compléter; une doctrine qui finit lègue ses lumières à la doctrine qui commence. Le syllogisme d'Aristote avait été trouvé insuffisant comme moyen de démonstration, mais il était resté dans la logique et dans l'usage que nous en faisons, il était entré dans la méthode par inductions expérimentales; le syllogisme, au lieu d'être seulement dans les mots, a été dans les faits et dans les mots. Maintenant la méthode expérimentale s'absorbera peut-être dans une autre plus complète. En effet l'expérience procède toujours par l'analogie, et l'analyse scinde, divise, subdivise toutes les idées, les pulvérise presque, s'il est permis de parler

ainsi; de sorte que, s'il est des sciences positives où elle fonctionne admirablement, il en est d'autres où elle ne donne que des résultats faux, désolans, destructeurs. Bacon avait eu soin, dans sa classification des sciences, de mettre la théologie avant la philosophie; la plupart de nos philosophes ont interverti cet ordre, qui n'avait pas été établi sans dessein par cet admirable penseur. La foi ne lui semblait pas incompatible avec la science, et tous ses travaux attestent cette direction. On la trouve encore dans ces *aphorismes*, dans ces *antithèses*, écrits avec une profonde et brillante concision: citons-en quelques-uns en essayant d'en reproduire la nerveuse précision:

Raro ex virtute nobilitas, rarius ex nobilitate virtus. Rarement la noblesse naît de la vertu, et plus rarement de la noblesse la vertu.

Divitiæ bona ancilla, pessima domina. La fortune peut être une bonne servante: elle serait une très mauvaise maîtresse.

Mortem homines timent, quia nesciunt, ut pueri tenebras. Dans leur ignorance les hommes craignent la mort, comme les enfans les ténèbres.

Il oppose les pensées les unes aux autres comme l'indique le mot d'*antithèses*. Ces courtes citations donnent une idée de la prose latine de Bacon, qui est surtout remarquable par la concision et l'énergie. Il avait traité de la médecine dans son écrit *Sur la vie et la mort;* on y trouve des aperçus curieux sur la physiologie, peu avancée encore. Ses principaux ouvrages sur l'histoire naturelle sont: l'*Abecedarium naturæ, Silva Silvarum; Questions sur les minéraux, Recherches sur l'aimant, Sur les qualités des corps, Sur la lumière.* Sans doute ces livres contiennent des erreurs; mais il faut pour les apprécier se reporter au temps où ils ont été écrits, et alors on est étonné de l'étendue, de la variété des connaissances de Bacon. L'ingénieux *Traité de la sagesse des anciens*, son *Éloge d'Élisabeth*, les fragmens, du reste médiocres, de l'*Histoire de Henri VII et de Henri VIII* qu'il n'eut pas le temps d'achever, le commencement de l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, et divers ouvrages de politique et de législation, prouvent la prodigieuse souplesse de son intelligence. Il était donc à la fois créateur d'une méthode générale, inventeur de plusieurs découvertes, antiquaire habile, moraliste profond, écrivain brillant et surtout énergique. Mais il est des convictions qu'on ne parvient à faire partager qu'après de longs efforts: aussi le *Novum organum* laissa-t-il, lors de sa publication, un long étonnement dans les esprits. Jacques I^er^ s'écria, après l'avoir lu: « Ce livre est comme les voies de Dieu, au-dessus de l'entendement humain ». Gassendi est le premier en France qui ait rendu une éclatante justice aux écrits de Bacon et à l'influence que sa philosophie devait exercer. Bacon a publié en outre *Impetus philosophici;* et surtout ces *Essais de morale* intitulés encore *Sermones fideles, sive interiora rerum*, où il fait preuve de tant de finesse et d'un esprit d'observation si exercé. Il composa aussi une utopie philosophique sous le titre de la *Nova Atlantis*, ouvrage resté imparfait et dont il méditait la réalisation, ainsi que son testament en fait foi; il y proposait le plan d'un collége où des hommes spéciaux composeraient des ouvrages conçus en des buts d'utilité générale; rien ne lui semblait étranger, et peut-être, dans ce remaniement presque universel de la science, a-t-il touché à trop de points à la fois. Mais Newton arrivait et devait rectifier ses erreurs, développer ses plans, prouver ce qu'il avait vaguement entrevu.

Bacon était grave, posé, et possédait une élocution facile, noble, imposante. Il exerçait un grand ascendant; en parlant il semblait dicter des lois; jamais rien de frivole, de bouffon, ne troublait le cours de ses idées toujours fécondes, liées, et découlant avec une gravité solennelle, ou animées par une douce plaisanterie. Il faisait aussi valoir les pensées des autres, y trouvait de nouveaux jours, des aperçus qu'ils ne soupçonnaient pas; il captivait l'attention au plus haut degré. Il y a dans cette magistrature du savoir dont il semblait revêtu, ainsi que l'ont attesté des auteurs contemporains, une puissance qu'on voudrait voir soutenue par des mœurs plus irréprochables;

mais il ne faut pas oublier que Bacon a expié ses erreurs et son enivrement, au sein de la splendeur de sa haute fortune, par son repentir et par la force d'ame avec laquelle il a supporté ses ennuis et sa solitude pauvre, laborieuse. On rapporte qu'il attendait une réponse à une de ses requêtes à Jacques, en dictant des pages d'un traité scientifique à son secrétaire; il ne manifestait aucune impatience, quoique la demande fût d'une haute importance pour lui. On lui annonça que sa pétition était rejetée; il se retourna vers le docteur Rawley, à qui il dictait, en lui disant : « Si cette affaire n'a pas réussi, continuons l'autre qui dépend de nous ». On croit aussi que la jalousie secrète que le duc de Buckingham avait conçue contre Bacon ne fut pas étrangère à sa chute. Ce grand homme mourut le 9 avril 1626, le jour de Pâques, d'une fluxion de poitrine; il était âgé de 66 ans. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Michel près de Saint-Alban. — Il était religieux et assistait fréquemment aux saints offices; on a trouvé dans ses papiers une prière touchante composée par lui. Bolingbroke disait : « C'est un si grand homme que j'ai oublié ses vices ». Sans tomber dans cette mollesse d'appréciation, mais en dégageant ses faiblesses réelles des assertions exagérées de l'envie, la postérité a su acquitter le legs qu'il lui a fait; il avait légué par son testament « Son nom et sa mémoire aux charitables discours des hommes, aux nations étrangères et aux siècles à venir. » G. D.

La meilleure édition des œuvres de Bacon, tant en anglais qu'en latin, est celle de Mallet, publiée avec une vie du chancelier, en 5 vol. in-4° (Londres, 1765); elle a été réimprimée depuis, et les éditions plus anciennes sont très nombreuses, mais moins complètes que celles de 1765 et 1778. Antoine Lasalle à donné une traduction française complète de ces œuvres, avec des notes critiques et littéraires, mais aussi avec quelques retranchemens (Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8°). La philosophie de Bacon a été exposée d'une manière détaillée et complète par Deleyre, *Analyse de la philosophie de Bacon*, Paris 1755, 3 vol. in-12. William Rawley, secrétaire du chancelier, Robert Stephan, éditeur de ses *Lettres* et de ses œuvres posthumes, et Mallet ont écrit la vie de Bacon : cette dernière a été traduite en français (*Histoire de la vie et des ouvrages de Fr. Baeon*), par Bertin, Paris, 1788, in-8°, et par Pouillot, à la suite de l'*Analyse* de Deleyre, dont elle forme le 3e volume. La vie de Bacon se trouve aussi avec beaucoup de détails dans la *Biographia britannica*. J. H. S.

BACTRIANE (*Bactria, Bactriana*). La Bactriane est une contrée d'Asie, sur le bord méridional de l'Oxus, riche par ses propres produits; elle était l'un des plus anciens pays commerçans de cette partie du monde, et, pour les Grecs, l'une de contrées les plus lointaines. Elle dépendait de la Perse orientale. Placée sur les frontières de l'Inde, du Tubet, de la petite Boukharie (l'Inde septentrionale, selon Hérodote et Ctésias), et le désert de Cobi (le désert de Sable d'Or d'Hérodote), par où l'on passe pour aller à la Chine, elle semble destinée, par la nature même de sa situation géographique, à être l'un des premiers entrepôts des marchandises de l'Asie méridionale; et plus on approfondit l'histoire ancienne de cette contrée, plus on reconnaît qu'elle doit avoir été, avec Babylone, l'un des principaux centres du commerce des nations.

Les limites de la Bactriane n'ont pas été fixées d'une manière précise par les anciens : toutefois, le pays auquel ce nom était particulièrement affecté paraît avoir été borné, au nord par la Sogdiane, à l'est par la Scythie, au sud par l'Inde et les monts Paropamisus. Les fleuves principaux étaient le Margus au milieu, l'Arius au sud, et l'Oxus au nord *. La ville la plus importante était Bactres, designée aussi sous le nom de Balkh, que porte aujourd'hui une partie de l'ancienne Bactriane; elle s'appelait aussi Zariaspe. Sa puissance était grande dès le temps de Ninus, qui l'assiégea et s'en rendit maître par l'habileté de Sémiramis. Les Bactriens étaient des peuples sauvages et

(*) La plupart des auteurs nomment les principaux fleuves de la Bactriane, Oxus, Ochus, Zariaspes ou Bactra, Artamis et Durgidus. J. H. S.

ignorans, très belliqueux (*voy.* Balkh). Pourtant ils furent successivement vaincus par les Assyriens, les Mèdes, les Perses et par Alexandre. Sous le règne du Séleucide Antiochus II, roi de Syrie, la Bactriane devint de nouveau un état indépendant. Le fondateur de ce nouveau royaume fut le grec Diodat ou Théodat I^er^, qui se révolta contre les rois de Syrie l'an 254 avant l'ère chrétienne. Outre la Bactriane, il paraît avoir possédé la Sogdiane; et il menaça même le royaume des Parthes; mais après sa mort (243), Théodat II, son fils et son successeur, conclut un traité de paix et d'alliance avec Arsace II. Euthydème de Magnésie lui enleva le trône vers 221. C'est contre celui-ci que fut dirigée l'expédition d'Antiochus-le-Grand, lorsqu'il eut terminé la guerre des Parthes (209-206). Cependant Euthydème, quoiqu'il ait été forcé à livrer ses éléphans, finit par conclure une paix en vertu de laquelle il conserva la couronne, et obtint une des filles d'Antiochus pour Démétrius, son fils. Ce Démétrius, quoiqu'il fût un grand conquérant, ne paraît pas avoir été roi de la Bactriane, mais de l'Inde septentrionale. Sous Eucratidas, la Bactriane acquit sa plus grande étendue (148), parce qu'une partie de l'Inde lui fut soumise avec l'aide des Parthes. Il fut assassiné par son fils, vraisemblablement celui dont il est fait mention sous le nom d'Eucratidas II. Il fut l'allié de Démétrius II et le principal moteur de l'expédition que ce prince fit contre les Parthes (142). Par suite de la victoire remportée par Arsace VI, il fut dépouillé d'une partie de ses états, et bientôt il lui fut impossible de résister aux peuples nomades du milieu de l'Asie. Ainsi le royaume de Bactriane fut entièrement anéanti, et la Bactriane elle-même, avec les autres contrées de ce côté de l'Oxus, devint la proie des Parthes. Plus tard, la Bactriane fit partie de la Perse nouvelle et devint une province du khalifat des Arabes; après la dissolution de ce khalifat, elle devint la proie des Turcs et des Mongols, dont les successeurs sont encore aujourd'hui maîtres dans ce pays. A. S-r.

BACULOMÉTRIE. Ce mot barbare, formé du latin *baculum*, bâton, et du grec *métron*, mesure, désigne l'art à présent abandonné de mesurer, à l'aide de verges ou de bâtons, les distances, soit accessibles, soit inaccessibles. L'arpentage aujourd'hui n'emploie, lorsqu'il veut mesurer ces distances, que la *chaîne* et l'*hodomètre* ou *compte-pas*. *Voy.* ces mots. Val. P.

BADAJOZ, ville d'Espagne, chef-lieu de la province d'Estremadure, et autrefois la capitale du royaume de ce nom, doit à sa situation sur l'extrême frontière du Portugal toute son importance comme place de guerre; c'est également aux événemens militaires dont elle fut le théâtre qu'elle emprunte l'intérêt historique qui s'attache à son nom.

Elle est assise sur le point proéminent d'une plaine, au bord méridional de la Guadiana. On y traverse cette rivière sur un pont en grosses pierres de taille, qui est de construction romaine, et qui n'a pas moins de 700 pas de longueur. Entre les ouvrages qui défendent cette place, la main des modernes a laissé subsister plusieurs tours antiques, de même qu'un vieux château qui domine sa partie haute. Distante seulement d'une lieue et demie du territoire portugais, elle est couverte de ce côté par le fort Saint-Michel, qui est bâti un peu en avant de la place.

La fondation de Badajoz remonte à une haute antiquité. Pline la désigne sous le nom de *Colonia Placentis*, et Strabon la connaît sous celui de *Pax Augusta*. Il est évident que c'est de ce dernier nom, dont l'équivalent en langue espagnole est *Paz de Agosto*, qu'est dérivée, par corruption, l'appellation qu'elle a conservée: rien de plus simple, en effet, qu'une pareille transformation, surtout si l'on tient compte de la prononciation du mot *Badajoz*. Bruzen de la Martinière et d'autres ont donc eu tort d'en chercher l'étymologie dans le prétendu nom de *Baxogus* que les conquérans maures auraient donné à cette ville.

Badajoz est le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de Santiago. Sa population est d'environ 14,500 ames. Des manufactures de porcelaine et de chapellerie fournissent l'objet principal de son commerce, qui embrasse aussi les articles de teinturerie et de tannerie.

On ne peut guère citer parmi ses monumens publics que sa belle cathédrale.

Comme place de guerre, Badajoz a de glorieuses annales. Devant ses remparts, quoique assez faibles, puisque la nature du terrain s'oppose à ce qu'ils soient couverts, échoua, en 1658, l'effort des Portugais qui en avaient entrepris le siége. Une pareille issue termina également la tentative faite en 1705 par l'armée combinée des Anglais et des Hollandais, qu'appuyait un corps considérable de troupes portugaises. Le marquis de Bray, général de l'armée espagnole, battit, le 7 mai 1709, devant Badajoz, le général Galloway, qui ne put empêcher le vainqueur de frapper des contributions jusque dans l'intérieur du Portugal.

Le *Traité de Badajoz*, qui fut signé le 6 juin 1801 entre le roi d'Espagne et le régent de Portugal, fut comme le préliminaire de la paix de Madrid, conclue trois mois plus tard. Il mettait hors de cause un allié de l'Angleterre, dans sa lutte contre la France. En paraissant se résigner à ce coup aussi inattendu que vigoureusement porté, le cabinet de Saint-James ne fit que se mettre en mesure d'en détourner les résultats désastreux. Il continua, sur d'autres points, sa lutte contre la république, jusqu'au moment où, par ses menées incessantes, il réussit à soulever le pays où les troupes françaises avaient dû rester en observation.

Badajoz allait être, dans la suite, le résultat d'événemens plus dramatiques. Quand, en 1810, le Portugal se trouva complètement livré à la discrétion de l'Angleterre, par la fuite du régent au Brésil, le chef du gouvernement français ne put voir sans alarmes le commandement des forces portugaises aux mains du général Wellington. A peine débarrassé de sa lutte avec l'Autriche, il apprit que, par le traité conclu à Rio de Janeiro le 19 février 1810, le Brésil lui-même venait d'être mis à la disposition du cabinet anglais. C'est alors que Napoléon réunit toutes ses forces pour s'assurer, de son côté, la domination de l'Espagne.

L'entrée de Joseph Bonaparte dans la capitale de l'Andalousie, le siége de Cadix par le maréchal Soult, et l'expédition de Masséna en Portugal, avaient rempli la campagne de 1810 avec plus d'éclat que d'avantage positif. Au moment où s'ouvrait celle de 1811, le manque absolu de vivres allait forcer Masséna à évacuer le Portugal; Wellington se fortifiait dans la ligne de Torres-Vedras, et celle dite de Berwick était défendue par La Carrera et Mendizabal. C'est dans ces circonstances que le maréchal Soult entama son plan d'opérations dans le midi de l'Espagne, pour attaquer les flancs du généralissime anglais. Après s'être emparé d'Olivenza (23 janvier), il vint mettre le siége devant Badajoz.

La tranchée fut ouverte le 5 février : 12 mille hommes défendaient la place, garnie d'ailleurs d'un redoutable matériel ; les forces françaises s'élevaient à 15,000 combattans. Cependant ces troupes ayant franchi la rive droite de la Guadiana, le 19 février, le corps espagnol, tourné dans sa ligne de Berwick, fut défait à la journée de Guebora. La place de Badajoz fut alors serrée plus étroitement. Une brèche venait d'y être pratiquée par les assiégeans, quand, le 8 mars, le commandant espagnol, général Menacho, fut emporté par un boulet de canon. Le surlendemain son successeur rendit la place par capitulation.

Mais à peine le maréchal Soult avait-il eu le temps de pourvoir à la sûreté de la place conquise, devenue pour lui un rempart contre les forces anglo-portugaises, qu'une diversion de l'ennemi sur Cadix le rappela vers l'Andalousie. Alors Beresford et Castaños, repassant la Guadiana, investirent Badajoz et poussèrent leur marche vers Séville.

Douze jours avaient suffi au maréchal Soult, depuis celui de la reddition de Badajoz, pour venir au secours du maréchal Victor devant Cadix; et revenant faire tête à Beresford, il lui livrait bataille, le 16 mai, devant Albuhera (*voy.*).

Quand Wellington vint pousser lui-même le siége de Badajoz, Soult, alors dans la Sierra-Morena, accourut encore à la défense de cette place, et le généralissime anglais fut refoulé dans l'Alentejo.

Ainsi ce ne fut qu'après avoir soutenu trois siéges successifs, dans l'espace de 13 mois, que Badajoz fut enfin enlevé aux Français le 6 avril 1812; le brave général Philippon, avec une garnison de 3,000 hommes, avait opposé une résistance vigoureuse à un ennemi fort de 50,000. P. C.

BADAMIER (*Terminalia*), nom générique de quelques grands arbres qui appartiennent à la famille des myrobolanées, et qui croissent dans les deux Indes.

Le badamier de Malabar et le badamier des Moluques embellissent les jardins et les places publiques, par la beauté de leur port et l'élégance de leur feuillage. Les amandes de leurs fruits ont un goût de noisette fort agréable, et servent à préparer des émulsions; par expression elles fournissent une huile qui ne le cède en rien à celle que nous retirons des olives, et qui a en outre l'avantage de se rancir beaucoup plus difficilement. Les coliques et les maux de tête, suites de digestions laborieuses, sont, dit-on, guéris par une boisson composée avec le suc de leurs feuilles et de l'eau de riz.

Le badamier *benjoin* a pendant longtemps été considéré comme la source du *benjoin* (*voy.*) que l'on trouve dans le commerce de la droguerie; mais c'était une erreur. La résine qui en découle est désignée sous le nom de *faux benjoin* et employée quelquefois dans les églises pour remplacer l'encens. Cet arbre surpasse tous ceux qui l'environnent en hauteur et en grosseur; le feuillage, au lieu d'être d'un vert foncé comme celui des végétaux qui vivent sous le même ciel, se distingue par une teinte jaunâtre. Son bois, dans le pays, est le plus estimé pour faire des pirogues.

Enfin sur les montagnes méridionales de la Chine s'élève l'*arbre au vernis*. Cette autre espèce de badamier est gorgée d'un suc laiteux qui exsude quelquefois sur le tronc par des fentes naturelles, et dont les émanations sont dangereuses; car il contient un principe âcre, caustique et volatil, dont la présence rendrait les graines elles-mêmes vénéneuses, si l'on n'avait soin de les torréfier avant de les manger. Les Chinois recueillent ce suc pendant qu'il est encore liquide, et le font entrer dans la composition de différens vernis dont ils enduisent jusqu'aux murailles des habitations; les meubles qui en sont recouverts et qui viennent en Europe y sont connus sous le nom de *meubles de laque*. H. A.

BADE (GRAND-DUCHÉ DE). 1° *Géographie et statistique*. Le grand-duché de Bade, dont la superficie est de 279 $\frac{1}{2}$ milles carrés géogr.*, dont 66 $\frac{3}{4}$ sont entre les mains d'anciens seigneurs féodaux, est un des pays les plus beaux, les plus riches et les plus pittoresques de l'Allemagne méridionale. Ses limites au nord sont le grand-duché de Hesse; au nord-est la Bavière, et à l'est le Wurtemberg; au sud il s'étend le long du Rhin, depuis la sortie de ce fleuve du lac de Constance. Il en suit le cours, qui marque toute sa longueur, jusqu'à sa jonction avec le Necker; sa largeur est peu considérable et se rétrécit au nord et surtout au centre; elle varie de 5 lieues à 33. Le pays de Bade forme presque généralement une plaine fertile, couverte de riches campagnes et de vignobles, baignée par le Rhin, qui d'abord le sépare de la Suisse au sud, puis, à l'ouest, de la France et de la Bavière rhénane. A l'est deux chaines de montagnes, l'Odenwald et la Forêt-Noire, bordent le grand-duché et lui appartiennent pour une portion considérable. C'est à elles qu'il doit ces contrées pittoresques qui, comme les vallées de la Murg et de la Kintzig et celles qui bordent la route appelée *Bergstrasse*, méritent de fixer l'attention du voyageur. Le *Renchthal* (vallée de la Rench), si renommé par ses cinq sources minérales, s'étend jusqu'à l'entrée de la vallée du Rhin. Les principales rivières sont le Rhin, le Necker, le Mein et le Danube; les principaux lacs celui de Constance et le *Mummelsee*.

Ce pays produit du blé en abondance, particulièrement de l'épeautre; il a une grande richesse de fruits, et l'on trouve dans les districts chauds de la Bergstrasse, même des amandiers, des châtai-

(*) La *Petite Géographie et Statistique du grand-duché de Bade*, de M. Hennisch (Carlsruhe, 1821), dont nous trouvons un extrait dans la *Nouvelle Revue germanique*, 1833, tom. XIV, p. 143-156, lui donne 272 milles carrés géographiques. S.

gniers et des noyers, en assez grande quantité pour qu'on en exporte les fruits. Le grand-duché produit en outre du tabac, de la garance et du chanvre excellent. Les vins, parmi lesquels il faut citer ceux d'*Affenthal*, de *Wertheim*, de la *Bergstrasse* et le *Seewein* (vin du lac) qui vient dans les environs du lac de Constance, mais que l'on compte parmi les qualités médiocres du pays, sont un article d'exportation. L'entretien des forêts est exemplaire, grace aux soins du grand-duc Charles-Frédéric qui les ménageait, tandis que les autres princes de l'Allemagne en usaient avec prodigalité. Ces forêts renferment des sapins, des hêtres, des chênes, des tilleuls en grand nombre. La Forêt-Noire produit du lichen; les truffes et les morilles n'y sont pas rares. Différentes sociétés privées, favorisées par la Murg, la Kintzig et le Rhin, font un grand commerce de bois avec la France et la Hollande. L'éducation des bestiaux est importante dans les contrées de la Forêt-Noire, et la bergerie grand-ducale de Gottsau, près de Carlsruhe, contribue à l'amélioration de la race des bêtes à laine, par les mérinos d'Espagne qui s'y trouvent. En 1813 on comptait dans le grand-duché 401,700 têtes de bêtes à corne, 62,700 chevaux, 179,800 moutons, 194,410 porcs et 22,047 chèvres. Ses montagnes renferment des richesses minérales; le sel cependant ne se trouve pas en quantité suffisante; le sable d'or du Rhin est lavé : il donne un produit qu'autrefois le gouvernement employait à faire frapper des ducats avec la légende: *Sic fulgent littorà Rheni.* On trouve de l'argent, du cuivre et du plomb à Saint-Trutpert, à Badenweiler et à Sexau; du kobalt auprès de Wiltichen; du fer à Kandern, Hertingen, Holzen et en beaucoup d'autres endroits. Le pays fournit du flintglass, des agates, des carnioles, des calcédoines, du jaspe, des améthystes, du marbre, de l'albâtre, de la houille, et beaucoup d'eaux minérales comme celles de Bade, Badenweiler, Petersthal, Griesbach, Antégast, etc.

Les fabriques ne sont pas nombreuses et n'occupent guère que 10,000 personnes. Elles sont à Manheim, Pforzheim et Carlsruhe. Les fabriques en bijouterie de Pforzheim fournissent annuellement des marchandises pour au-delà de 600,000 fl. Le commerce d'horlogerie en bois est une branche d'industrie propre aux habitans de la Forêt-Noire; il active près de 700 ateliers qui fournissent par an au-delà de 100,000 horloges ou pendules. Généralement le commerce du pays consiste plutôt en exportation de denrées indigènes qu'en articles d'industrie. Il est favorisé par d'excellentes chaussées et par trois fleuves navigables, le Rhin, le Necker et le Mein. La position topographique de Bade entre la France, la Suisse et l'Allemagne, lui donne beaucoup d'avantage pour le transit et la commission. Ce pays a déjà fait les premiers pas pour entrer dans le système commercial de la Prusse, qui tend à supprimer, sur les limites entre les parties contractantes, les barrières de douanes, et à lever les obstacles que rencontrait partout le commerce intérieur.

La population est de 1,188,000 ames, dont la majorité professe la religion catholique *. La fusion des églises réformée et luthérienne en une église évangélique, préparée insensiblement, s'effectua le 28 octobre 1821. La maison régnante appartient à cette nouvelle confession. De nombreuses écoles protestantes répandues dans les campagnes du grand-duché reçoivent leurs instituteurs du séminaire de Carlsruhe. L'enseignement des lettres et des hautes sciences est favorisé par des écoles latines, des écoles normales, des gymnases, et par les universités de Heidelberg et de Fribourg.

D'après une division établie le 3 mars 1819, le grand-duché était divisé en 6 cercles, savoir: cercle de la Murg et de la Pfinz, cercle de la Kintzig, cercle de Treisam et de la Wiesen, cercle du Lac et du Danube, cercle du Necker, cercle du Mein et de la Tauber; Carlsruhe restait en dehors de ces divisions et relevait immédiatement du ministère de l'intérieur. Mais en 1832 cette organisation fut abolie et le pays divisé en quatre

(*) Suivant M. Heunisch, il y a 668,830 catholiques, 250,812 luthér., 83,604 réformés, 16,000 juifs, 1,300 mennonites et 150 hernhuter. M. Heunisch compte 110 villes, 34 bourgs, 1682 villages, 558 hameaux, et en tout 150,000 maisons habitées. J. H. S.

cercles plus grands, savoir : ceux du Lac, du Haut-Rhin, du Moyen-Rhin, et du Bas-Rhin.

Bade est un état monarchique héréditaire et transmissible de père en fils, sans exclusion des femmes. Des formes représentatives tempèrent le pouvoir souverain. Le budget de 1832 établit pour les revenus un total de 10,393,606 florins; l'année auparavant la dette s'élevait à 13,263,390 fl. L'administration se compose de quatre ministères : des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances et de la guerre; des directeurs de cercle, de 80 chefs d'arrondissemens ou *amtleute*, des maires de villes (*bürgermeister* et *oberbürgermeister*) et des maires de village (*vœgte*). Il y a des conseils municipaux dans les villes sous le nom de *ortsvorstand*, et dans les villages sous celui de *gericht*. Les tribunaux d'arrondissement s'appellent tribunaux de première instance, et quatre *hofgerichte*, ou tribunaux de cour, servent de cours d'appel; une cour suprême (*oberhofgericht*) siége à Manheim. On compte 28 décanats protestans et 68 catholiques; 84 bureaux de poste, etc. Les trois ordres du grand-duché sont : celui de la Fidélité, fondé en 1715 et restauré le 8 mai 1803 : c'est celui de la famille grand-ducale; celui du Mérite militaire, fondé en avril 1807 par le grand-duc Charles-Frédéric; et celui du Lion de Zæhringue, fondé le 26 décembre 1812 par le grand-duc Charles-Louis-Frédéric. *Voir* Dittenberger, *Géogr. statist. topogr. Darstellung des Grossherzogthums Baden.*

Le grand-duché de Bade fait partie de la Confédération germanique, et a dans la diète la septième voix; elle en a une dans le comité ordinaire, et trois dans l'assemblée plénière. Son contingent fédéral, formant la deuxième division du huitième corps d'armée, s'élève à 10,000 hommes. On peut dire que les lumières de ce pays, sa législation et l'opinion publique sont peu en rapport avec l'esprit qui domine la diète, et très en avant de la marche lente et cauteleuse de cette autorité fédérale.

Dans des temps même reculés on trouve déjà dans le margraviat de Bade des états composés de députés des villes, des bailliages et des abbayes. La noblesse n'y prenait aucune part, ayant su se maintenir indépendante de la souveraineté; de manière qu'il n'y avait que très peu de fiefs nobles. Depuis le milieu du XVII^e^ siècle, la constitution des états était tombée en désuétude. Le palatinat du Rhin, l'évêché de Constance, les commanderies de l'ordre de Saint-Jean, toutes nouvelles acquisitions, n'avaient point d'états, à l'exception du Brisgau où ils se composaient de trois bancs: celui des prélats, celui de la noblesse, et celui des villes et bailliages. Parmi les prélats, on distinguait le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, prince de l'Empire, le prince abbé de Saint-Blaise, et autres. Lors du congrès de Vienne en 1814 et 1815, le grand-duché de Bade s'était joint aux gouvernemens qui se prononcèrent contre l'obligation générale des états de la Confédération germanique d'organiser une constitution représentative. Dans la suite cependant les sujets de Bade la réclamèrent avec instance; et il a bien fallu l'octroyer dans un moment critique où l'existence politique et l'intégrité du grand-duché paraissaient vivement menacées. La charte du 22 août 1818 est du genre de celles qui sont émanées directement de l'autorité suprême.

On a adopté le système de deux chambres : dans la première siégent les princes de la famille grand-ducale, les grands de l'état (sept princes et trois comtes), les chefs de la noblesse auxquels le grand-duc confère la dignité de haute noblesse, dès qu'ils sont possesseurs d'une terre patrimoniale ou d'un fief d'un rapport de 300,000 florins au moins; l'évêque catholique, un prélat protestant, huit députés de la noblesse seigneuriale, deux députés de chacune des universités, et enfin les personnes que le grand-duc peut nommer membres, sans égard à leur rang et à leur qualité; leur nombre néanmoins est limité à huit. En conséquence la première chambre se compose de 22 membres, non compris les princes et les sénateurs nommés par le grand-duc. La 2^e^ chambre est composée de 63 députés des villes et bailliages; ce qui donne à peu près un député sur 16,000 ames. La loi électorale du 23 décembre 1818 établissait un double mode pour l'élection

des députés. Tout citoyen ayant son domicile et toutes les autorités constituées peuvent participer à la nomination des électeurs et devenir électeurs. Il n'y a que les députés qui soient tenus de justifier d'un capital contribuable de 10,000 florins, ou d'une charge ecclésiastique ou séculière d'un revenu de 1,500 florins au moins. Les chambres ainsi composées se réunirent pour la première fois en 1819; mais elles furent dissoutes le 28 juillet, après une session de trois mois, parce que ni le ministère et les états, ni la 1re et la 2e chambre ne purent être amenés à un accord d'opinions. Les droits de la haute noblesse et des seigneurs fonciers, corps encore aujourd'hui privilégié, et l'édit publié sur ces droits, devinrent, à ce qu'il paraît, les principaux obstacles à la bonne intelligence. Les chambres furent convoquées pour la deuxième fois en juillet 1820, et quoiqu'à leur ouverture les dispositions réciproques ne parussent pas plus favorables, le temps amena un accommodement. Les chambres s'étaient rapprochées dans les débats sur différentes motions importantes (abolissement d'un reste de servitude, loi sur la responsabilité des ministres, représentations contre la rigueur de l'édit de censure, réglement municipal), et le gouvernement même avait fait des avances réconciliatrices. A l'ouverture de la 4e session, en 1825, l'un des premiers débats des chambres concerna les modifications qu'on demanda à apporter à la constitution. Au lieu du renouvellement jusqu'alors partiel de la deuxième chambre, la chambre voulait un renouvellement intégral tous les six ans, et la période des sessions fut prolongée de deux ans à trois. Cette loi est du 4 avril 1825. Le grand-duc Louis mourut le 30 mars 1830; bien différentes de celles de 1824, les élections pour la nouvelle session se firent sans que le gouvernement en contrariât le moins du monde les opérations : aussi l'ouverture de cette sixième session excita au plus haut degré l'attention publique. Elle eut lieu le 17 mars 1831. Le gouvernement avait préparé différentes améliorations, et la seconde chambre de son côté insista avec succès sur la liberté de la presse, sur la révocation de la loi du 14 avril 1825, sur la révision des lois sur la responsabilité des ministres, sur l'allégement du rachat des corvées d'après la loi de 1820, sur la suppression des dîmes. Le rachat des corvées éprouva dans le principe une opposition assez prononcée dans la première chambre; mais une adresse du prince Lœwenstein contre le pouvoir législatif de l'état fut combattue avec énergie par le ministère. La loi qui assura la liberté entière de la presse fut achevée le 24 décembre; elle avait été précédée par l'adoption d'une suite d'ordonnances importantes sur la répression des injures, sur le service militaire, sur la caisse d'amortissement; de la fixation des apanages, et enfin du réglement municipal, qui ne passa qu'après une longue dissension avec la première chambre. La session de 1831 restera mémorable à jamais. Les débats des deux chambres furent publiés officiellement.

2° *Histoire de la dynastie et du grand-duché.* La maison de Bade fait remonter son origine à Godefroi, duc des Alemanni, qui défendit jusqu'à sa mort, en 709, sa patrie contre les agressions des maires du palais de France. Les documens de la fin du VIIIe siècle font mention de Gerold, un des descendans de Godefroi, et de son fils Berthold, comme de landgraves *in der Baar;* ce landgraviat est le même que celui que possèdent aujourd'hui les princes de Furstenberg, sous la souveraineté de Bade. Plus tard on retrouve un Berthold, comte du Brisgau, qui doit être un descendant de Berthold *in der Baar.* Il fut le père de ce duc Berthold qui bâtit le château de Zæhringue, dans le Brisgau, et qui commença la série, depuis non interrompue, des princes de la maison du même nom. Ce fut Berthold qui, ayant obtenu de l'empereur Henri III la survivance du duché de Souabe, en cas de décès du duc Othon de Schweinfurt, déjà avancé en âge, prit encore de son vivant le titre de duc. L'empereur étant mort avant Othon, l'impératrice Agnès, tutrice de son fils Henri IV, donna la Souabe à son gendre Rodolphe, comte de Rheinfelden, et Berthold reçut en indemnité, l'an 1060, le duché de Carinthie et le margraviat de Vérone; il

conserva en outre le landgraviat du Brisgau. Mais la Carinthie et Vérone furent reprises par Henri IV en 1073; ce prince feignit à la vérité une réconciliation avec Berthold, lorsque les Saxons l'eurent cerné dans la Harzburg, et ce fut à lui qu'il dut son salut; mais ayant plus tard obtenu des succès sur les Saxons, il chercha à se défaire de Berthold. Alors ce prince se déclara hautement contre Henri, et lorsqu'à Forchheim on fit l'élection d'un anti-roi, il n'hésita pas à donner sa voix à Rodolphe de Souabe. Henri toutefois l'emporta sur ses ennemis et fit faire le procès à Berthold et aux autres comtes et seigneurs de la Souabe, suivant les anciennes lois alémanniques, d'après lesquelles ils furent déclarés déchus de leurs dignités. Pour se venger, Berthold dévasta la Franconie; mais il mourut en 1078, avant que cette guerre ne fût terminée, transmettant le titre de duc avec ses possessions du Brisgau, de l'Ortenau, de la Forêt-Noire et des districts du Necker, à son fils aîné, Berthold II, dont les descendans obtinrent le duché de Bourgogne, mais sans pouvoir se maintenir entièrement. Leur race s'éteignit, en 1218, avec Berthold V, qui ne laissa d'autres héritiers que deux filles. L'une, Agnès, épouse du comte d'Urach, obtint la plus grande partie des possessions de la maison de Zæhringue, en Souabe, ainsi que Fribourg, dans le Brisgau; et l'autre, Anne, épouse du comte de Kybourg, eut en partage les terres allodiales de la Suisse et de la Bourgogne. Le reste des états fit retour à l'Empire.

Herman I^{er}, second fils de Berthold I^{er}, avait, déjà du vivant de son père, possédé Hochberg, dans le Brisgau, dont Bade faisait partie, et avait pris le titre de margrave. Quelque temps après, il se retira dans le couvent de Clugny et y mourut avant son père, en 1074. Son fils et son héritier, Herman II, fut le premier qui prit le titre de margrave de Bade, c'est lui qui devint le fondateur de la maison régnante. Il mourut en 1130, après avoir rendu d'éclatans services aux empereurs Conrad et Frédéric I^{er} de Hohenstaufen, qui, en récompense, lui avaient conféré le duché de Vérone. Son fils, Herman III, héritier des mêmes titres, était un favori de l'empereur Frédéric I^{er}, et mourut en 1199, à la croisade d'Antioche. Ses fils, Herman IV et Henri, firent le partage de ses états et devinrent les fondateurs de deux branches distinctes, celle de Bade et celle de Hochberg. Herman IV obtint de l'empereur Frédéric II, en échange d'une moitié de la ville de Brunswick, héritage que sa femme venait de faire, la ville de Durlach, ancienne possession des ducs de Zæhringue, comme terre allodiale, et Ettlingen en fief. Il eut deux fils : Rodolphe continua la ligne de Bade; mais son frère aîné, Herman V, qui, par son mariage avec Gertrude d'Autriche, avait acquis des droits sur ce duché, en prit possession, et mourut empoisonné deux années après; son fils Frédéric eut la tête tranchée à Naples avec Conradin, en 1268. Le riche héritage de la maison de Babenberg (*voy.*) échappa donc aux margraves de Bade (*voy.* AUTRICHE). Cependant Élisabeth, fille de la sœur de Herman V, épousa le duc Albert, frère de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, qui n'obtint qu'alors, d'après l'opinion de ces temps, des droits valides sur l'Autriche. Rodolphe, margrave de Bade, frère de Herman V, reunit la seigneurie d'Eberstein à ses possessions, et chercha, pendant le grand interrègne, à s'emparer de différentes propriétés de la maison de Hohenstaufen. L'empereur Rodolphe I^{er} les lui reprit. Herman VI lui succéda; ses fils, Frédéric et Rodolphe IV, fondèrent deux nouvelles branches. La branche de Frédéric s'éteignit bientôt; mais Rodolphe eut des héritiers. On ne trouve dans l'histoire de Bade que des partages continuels, naturellement très préjudiciables au pays.

C'est de Christophe I^{er}, mort en 1527, que les branches de *Bade-Bade* et de *Bade-Durlach* tirent leur origine. Bernard, mort en 1537, fondateur de la maison de Bade-Bade, introduisit la réforme dans ses états. Son petit-fils Philippe eut pour tuteur le duc de Bavière qui, de son côté, chercha à rétablir l'ancien culte. Édouard, successeur de Philippe, embrassa la religion catholique; mais comme il vécut à l'étranger, qu'il fit des dettes énormes, et qu'il négligea

tous les soins du gouvernement, l'empereur Rodolphe II déféra l'administration de ses états au duc de Bavière et de Lorraine; le margrave Ernest-Frédéric de Durlach forma opposition à cette mesure et s'empara du pays en 1595. Ce ne fut qu'en 1629 que le margrave Guillaume, fils d'Édouard, rentra en possession des états de son père.—Ernest, second fils de Christophe I^er^, fonda la branche de Bade-Durlach. Il embrassa la religion protestante qui, sous Charles II, son fils, devint celle de l'état. Ernest-Frédéric, fils de ce dernier, gouverna tout le margraviat avec beaucoup de gloire. Il mourut en 1604 sans postérité, et eut pour successeur Georges-Frédéric, Frédéric V, Frédéric VI et Frédéric-Magnus. Ce dernier se réfugia à Bâle, en 1697, lors de l'invasion des Français. Après la paix de Ryswick, il s'efforça de rétablir le bien-être dans ses états, et mourut en 1709. Son fils, Charles III, qui lui succéda, jeta, en 1715, les fondemens de Carlsruhe, sa nouvelle résidence, et fonda l'ordre *de la Fidélité*, pour en perpétuer la mémoire. Charles-Frédéric, né en 1728, prit les rênes du gouvernement en 1746, à la mort de son grand-père. Secondé par deux bons ministres, de Hahn et d'Edelsheim, il régna avec sagesse, et son pays prit un accroissement considérable. Ce règne heureux pour le margraviat dura jusqu'en 1811, et dans l'intervalle tout prit une face nouvelle, à l'intérieur comme au dehors. L'extinction de la ligne de Bade-Bade, en 1771, lui permit de réunir aussi et définitivement sous son sceptre tout le margraviat, qui avait alors 194,000 habitans, sur 64 milles carrés; avant la paix de Lunéville, en 1801, ce margraviat ne comprenait encore que 77 milles carrés avec 210,000 habitans. Il est vrai que par cette paix Charles-Frédéric céda 8 milles carrés avec 25,000 habitans; mais ce prince acquit par compensation 60 milles carrés avec 245,000 habitans. Ce fut alors que le margrave prit, en 1803, le titre d'électeur. La paix de Presbourg, en 1805, lui valut le Brisgau, ancienne possession patrimoniale des ducs de Zæhringue. Son adhésion à la Confédération du Rhin fut payée du titre grand-ducal, de la souveraineté sur les états de Furstenberg, sur le landgraviat de Klettgau, sur la principauté de Leiningen, etc. Un échange territorial fait avec le Wurtemberg lui procura un accroissement de population de 30,000 ames. *V.* De Drais, *Tableau du règne de Charles-Frédéric* (2 vol. Carlsr., 1816). Cet excellent prince mourut le 10 juin 1811, et sa succession passa à son petit-fils, Charles-Louis-Frédéric, né en 1786, et qui avait épousé en 1806 Stéphanie-Louise-Adrienne-Beauharnais, dite Napoléonine et fille adoptive de Napoléon. Charles-Louis se retira de la Confédération du Rhin après la bataille de Leipzig; il se joignit à la Confédération germanique. Peu de temps avant sa mort, il donna au grand-duché, par la charte du 22 août 1818, une constitution représentative avec deux chambres. Il mourut sans descendant mâle, le 8 décembre 1816, et eut pour successeur son oncle, le margrave Louis-Guillaume-Auguste. C'est sous ce règne que, par *récès* de la commission de Francfort, le comté de Hohengeroldseck, dans la Forêt-Noire, possession seigneuriale des princes Von der Leyen et que l'Autriche avait séquestrée, fut réuni au grand-duché qui dédommagea l'empereur François en lui cédant une partie proportionnelle du bailliage de Wertheim. L'intégrité de Bade ayant été posée en principe par ce récès, la Bavière réclama aussi un dédommagement pour la partie du comté de Sponheim cédée à la France; et cette question litigieuse n'est pas encore résolue définitivement. Le grand-duc Louis mourut le 30 mars 1830, sans enfans. Les lettres-patentes du 4 octobre 1817 qui avaient déclaré margraves et princes du sang, avec faculté de succéder au trône, les comtes de Hochberg, issus du mariage de Charles-Frédéric avec Louise-Caroline, comtesse de Hochberg, née Geyer de Geyersberg (ancienne famille de la noblesse immédiate de l'Empire), eurent leur plein effet, et l'aîné des margraves, Léopold, monta au trône. On lui consacrera, ainsi qu'à Charles-Frédéric, un article particulier. C'est à ce moment que commence le régime vraiment constitutionnel dans le grand-duché : sous le règne de Louis, son prédécesseur, tout avait été abandonné à l'arbitraire minis-

tériel et à l'influence des favoris. On avait cependant, en 1829, introduit un nouveau système de poids et de mesures, déduit du système métrique de la France; et, par un traité avec cette puissance, du mois de novembre 1828, il avait été stipulé que, pour éviter le passage de Bâle, on établirait une nouvelle route, passant par la ville badoise de Lœrrach et conduisant au pont nouvellement construit, près de Grand-Huningue, sur le Rhin. Sans rien brusquer et sans compromettre sa position vis-à-vis de la Confédération germanique et des grandes puissances qui la dominent, le grand-duc de Bade a adopté un système franchement libéral, et n'a pas hésité, en 1831, lors du voyage à Strasbourg du roi Louis-Philippe, d'aller le complimenter en personne. Sous son règne un grand nombre de charges et de redevances féodales ont été ou allégées ou abolies; le droit de barrière a été supprimé, et des négociations ont été entamées pour donner aux produits badois plus de moyens d'écoulement. Mais ce prince perdit un peu dans l'opinion des novateurs impatiens par le retrait de la loi sur la liberté de la presse, du 28 déc. 1831, et qu'il fut obligé de retirer en 1832, « à cause de son incompatibilité avec la législation fédérale sur la même matière. » *Hist. de la maison de Bade,* 1807, 2 vol. in-8°. *C. L. m.*

BADE (*Baden*). Ce nom allemand, dérivé de *Bad*, *bain*, en anglais *Bath*, est commun à un assez grand nombre de villes renommées pour leurs eaux. Nous ferons connaître les principales.

BADE, ville du grand-duché de ce nom, avec 3,200 habitans, dans une vallée charmante de la Forêt-Noire, à 2 lieues du Rhin et à 12 de Strasbourg, était déjà connue, par ses eaux thermales, des Romains, qui, en l'honneur de l'empereur Aurélius-Alexandre-Sévère, lui donnèrent le nom d'*Aurelia aquensis*, et y établirent des bains. Plus tard, ces bains donnèrent leur nom à la ville et au pays. A une époque plus reculée, Bade fut pendant 600 ans la résidence des margraves de Bade-Bade. Les bains s'accréditèrent surtout depuis le XIV^e^ siècle, où ils furent fréquentés par une grande quantité d'étrangers. En 1804, ils furent l'objet d'embellissemens très variés; et il est difficile aujourd'hui de trouver une contrée plus favorisée par la nature et plus attrayante par les agrémens de toute espèce qu'on a su réunir à ses beautés imposantes et pittoresques. Dans cette vallée agreste, au milieu d'une population rustique, on trouve toutes les aisances et tout le luxe de la civilisation : des salles de danses, des spectacles, des cabinets de lecture, des maisons de jeu et de conversation, etc.

Le château de Bade, situé sur la pente d'une montagne, offre de tous côtés des vues délicieuses d'une extrême variété. Il contient des caveaux souterrains qui, s'il faut en croire la tradition, ont servi autrefois au tribunal criminel secret, appelé Sainte-Vehme (*voy.*), mais qui vraisemblablement sont l'ouvrage des Romains. Le portique d'antiquités (*Museum palæotechnicum*) renferme des monumens romains, retrouvés dans les environs de Bade. La *maison de conversation*, autrefois couvent de jésuites et maintenant lieu d'amusement, est un bâtiment vaste et majestueux, situé au pied d'une montagne, et d'où on voit la ville s'élever en amphithéâtre, s'appuyant contre d'autres montagnes plus élevées; celles-ci sont couronnées à l'ouest par les imposantes ruines de l'*ancien château*, que l'on peut compter parmi les plus curieuses et les plus pittoresques. Un chemin bien battu et rendu facile par des points de repos ménagés dans des lieux bien choisis mène à ces ruines, et de cette hauteur assez considérable on découvre Strasbourg et plusieurs villes sur le Rhin. L'église paroissiale se distingue par les tombeaux des margraves morts depuis 1431; 6 tableaux de retable qui s'y trouvent sont peints par Lill, d'après le Guide.

Bade possède 26 sources thermales. La source principale, qui a 45° Réaumur de chaleur, fournit par heure 7,345,440 pouces cubes d'eau. Le roc dont elle jaillit est encore en partie recouvert de marbre de Carrare; il fut selon toute vraisemblance un bain romain. On rencontre de même des restes de bains romains à l'emplacement de l'ancien bain des pauvres. On trouve dans le premier volume des *Schriften der Freib. Gesellschaft für Geschichtskunde* (Frib. 1828)

des recherches intéressantes sur la part qu'a eue Trajan à la fondation de Bade et sur les *agri decumani* situés entre le Rhin et le Danube. Les habitans échaudent des animaux dans la source dite de l'enfer (*Hœllenquelle*) qui a 50° de chaleur. L'établissement du bain des pauvres, au dehors de la porte de Gernsbach, est organisé d'une manière convenable à son but. *Voy.* Kœlreuter, *Die Mineralquellen im Grossherzogthum Baden* (Carls. 1820).

Rien de plus ravissant que les alentours de Bade, que la belle vallée de Lichtenthal avec l'allée d'ormeaux et de chênes qui conduit à un monastère de femmes; que la cascade, le château de chasse, la promenade qui mène à l'ancien couvent des Franciscains et vers le château d'Ibourg; que la vallée de Gernsbach avec ses usines et sa verrerie, ses scieries, etc., avec le château des anciens comtes d'Eberstein; qu'Ebersteinburg, la Favorite, Rastadt, etc., etc. J. H. S.

BADE, dans la Basse-Autriche, pays sous Ens, est une ville de 2,400 habitans. Sa situation au milieu de rochers calcaires est belle. Village d'abord, bourg ensuite, elle s'éleva au rang des villes, et devint même temporairement la résidence de plusieurs archiducs d'Autriche. Les édifices les plus marquans sont : les églises, la salle des redoutes, avec de riches salles à manger, des cafés et un théâtre, les résidences des archiducs, et le casino. Le rocher calcaire d'où sort la source bienfaisante se trouve à côté du parc, près du *bain Thérèse*, qui est entouré de superbes allées. La chaleur continuelle des bains, qui sont au nombre de douze, est de 27 à 29° Réaumur. On prend les bains en commun : chaque bain peut contenir de 40 à 150 personnes; cependant à certaines heures on a la faculté de se baigner seul. Le *bain des Dames* est le plus recherché; c'est aussi celui dont l'empereur fait usage. On a établi des bains à vapeur au mont Calvaire; la grotte à sa naissance est remarquable : il se forme sur son sol un dépôt d'une masse saline qui se débite sous le nom de *sel de Bade*. Le but ordinaire des promenades est le *Helenenthal* (vallée d'Hélène). Plus on pénètre dans cette vallée, plus ses forêts et ses rochers lui donnent un air romantique et sauvage. Bade est annuellement visité par 7 à 8,000 étrangers. Dans ses environs on trouve le château de Weilburg, propriété de l'archiduc Charles. Le *Helenenthal* est embelli par plusieurs anciens châteaux, tels que le Rauhenstein, le Rauhenegg et le Felsenegg. *V.* Schenk, *Die Schwefelquellen zu Baden in Nieder Oestreich* (2e édit., Vienne, 1825).

BADE, en Suisse, canton d'Argovie, sur la Limmat, ville de 1,700 habitans, dans une contrée très riante. Attirés par ses eaux thermales, les Romains y avaient déjà établi une ville et construit un fort (*Castellum thermarum*) à l'emplacement actuel de la ville. Encore aujourd'hui on trouve sur ces lieux des inscriptions, des statues, des médailles, des ustensiles et autres antiquités; plus tard la diète fédérale qui y siégea jusqu'en 1712 donnait quelque aisance à la ville. Les édifices publics qui méritent l'attention sont : l'église catholique et l'hôtel-de-ville où Eugène de Savoie signa, le 7 septembre 1714, le *traité* de paix *de Bade*, comme plénipotentiaire de l'empereur et de l'Empire. La ville de Bade a la juridiction des bains qui sont situés dans un bas-fond, sur les rives de la Limmat. Une large route bordée d'églises, de chapelles et de maisons y conduit. Les grands bains situés sur la rive gauche de la Limmat se composent de 2 bains publics et de 142 bains établis dans des maisons particulières. Le bain le plus chaud, appelé *bain de Vérone*, de 37° Réaumur, est public; il peut contenir 80 à 100 personnes. La statue qui orne une colonne du *bain de Vérone* est regardée comme celle d'Isis qui, à ce que l'on présume, doit avoir eu un temple à Bade. *V.* Hesz, *Badenfahrt*, Zurich, 1818, et Schmid et Widerbehr, *Anleitung zum Gebrauche der Heilquellen zu Baden*, Bad. 1830. *C. L.*

BADE-BADE (LOUIS-GUILLAUME Ier, margrave de), petit-fils du margrave Guillaume Ier, naquit à Paris en 1655, et eut Louis XIV pour parrain. Sa mère, la princesse de Carignan, eût voulu qu'il fût élevé à Paris; mais, à l'âge de trois ans, il fut enlevé par les ordres de son père et de son aïeul. Les voyages achevèrent de l'instruire; il débuta dans l'art de la

guerre, sous Montécuculi et contre Turenne, et dans cette campagne d'Alsace qui enleva celui-ci à la France. Le prince Louis continua de servir avec distinction, après que Montécuculi eut donné sa démission, sous les ordres du duc de Lorraine. En 1678, après la paix de Nimègue, il revint dans ses états, mais pour y rester peu de temps. Lorsque Vienne fut assiégée par les Turcs, il se jeta dans cette place : par une vigoureuse sortie, il opéra sa jonction avec le roi de Pologne Sobieski, et contribua puissamment à la défaite des Othomans. Dans les campagnes suivantes, il acquit une gloire méritée à Barckan, à Wicegrade et à Bude. Quand l'Autriche et la France se firent de nouveau la guerre, le prince Louis resta seul chargé de la défense du Danube; il battit les Turcs à Nissa, en 1689, et à Salenkemen, en 1691. Deux ans après il fut opposé, en Souabe, aux armées de Louis XIV (1693), reprit Heidelberg, puis alla en Angleterre pour concerter avec le roi Guillaume les opérations de la guerre contre la France. En 1694, il fit une irruption en Alsace, et déploya une activité remarquable. En 1697, il se mit sur les rangs pour succéder à Sobieski sur le trône de Pologne; mais il échoua. La paix de Ryswick lui donna quelque repos. Mais, lors de la guerre de la succession d'Espagne, il reprit les armes, et s'empara de Landau; toutefois il fut battu à Friedlingen par Villars et Catinat. En 1703, il fit construire les lignes de Stollhofen, qui s'étendaient depuis la Forêt-Noire, par Bühl, jusqu'à Stollhofen et au Rhin. Villars pourtant remporta une nouvelle victoire à Hochstædt, où les Français furent battus à leur tour, l'année suivante. Les dernières années du prince Louis furent moins éclatantes que les premières. Il mourut à Rastadt en 1707; il avait fait 26 campagnes, commandé à 25 siéges, et livré 13 batailles. On montre encore au château de Rastadt (*voy.*) les trophées que le margrave rapporta de la guerre contre les Turcs. *C. L.*

BADIA (Dominique), *voy.* Ali-Bey.

BADIANE de la Chine ou Anis étoilé, *illicium anisatum*, arbrisseau de la Chine et des Moluques dont les capsules et le bois même contiennent une huile volatile abondante et analogue pour l'odeur à celle de l'anis. Dans les pays où il croît, on lui attribue des propriétés merveilleuses que l'expérience est loin de confirmer; on en avait fait une panacée. Dans l'Inde et à la Chine on l'emploie comme parfum pour brûler, et en infusion comme stomachique et carminatif; on en mêle au thé, au café, aux sorbets; on en prépare des liqueurs de table. Son fruit est formé de six à huit graines oblongues et ovales, soudées par leur base, ce qui explique sa forme étoilée. Il y a plusieurs autres espèces de badiane qui présentent plus ou moins les mêmes élémens : celle de la Floride et celle qui est appelée *illicium parviflorum* et qui appartient à l'Amérique septentrionale; l'une et l'autre seraient de nature à être cultivées dans nos climats. Ce serait une utile acquisition; car outre que la badiane est un article de droguerie assez important, son bois, qui est dur et susceptible de recevoir un beau poli, est propre aux ouvrages de marqueterie et de tour. F. R.

BADIN, BADINAGE. On dit d'un homme plus qu'enjoué qu'il est *badin;* l'épithète est peu désirable et peu honorable. Le verbe badiner est pris en meilleure part; il est très poétique. Le bon La Fontaine, qui n'écrivait pas en *badin*, mais qui est bien le plus grand badineur du monde, a dit quelque part :

Avec ses compagnons tout le jour *badiner.*

Les plus grands hommes et les moins badins ont badiné quelquefois. Dans un de ses plus beaux ouvrages, *Les quatre Stuart*, M. de Châteaubriand s'étonne de l'atroce badinage de Cromwell : « Crom-« well, en signant l'ordre de l'exécution de « Charles I^er^, barbouilla d'encre le vi-« sage d'Henri Martyn qui signait après « lui; le régicide Martyn rendit jeu pour « jeu à son camarade de forfait : cette « encre était du sang; elle leur laissa la « marque qu'on voit au front de Caïn. » Un autre jour des *laïques* le surprirent comme il était à boire : « Ils croient, dit-« il, ces joyeux amis, que nous cherchons « le Seigneur, et nous cherchons un *tire-« bouchon;* le tire-bouchon était tombé. »

Un homme contemporain de Cromwell, qui était un badin à la façon du

Protecteur, le cardinal de Richelieu, se livrait quelquefois à un innocent *badinage*. Un jeune écuyer le surprit un jour comme il sautait contre le mur de sa chambre. Le cardinal fut d'abord déconcerté, mais l'habile courtisan mettant habit bas : *Je parie, dit-il, que je saute plus haut que votre Éminence, d'une semelle.* Un charmant passe-temps de Henri IV, c'était de porter ses enfans à quatre pattes sur son dos.

Voilà pour l'adjectif *badin* et pour le mot *badiner;* quant au mot *badinage*, il a des acceptions bien diverses. On le trouve plusieurs fois dans Boileau et dans des acceptions différentes :

Ces frivoles discours ne sont qu'un *badinage*.

c'est-à-dire une plaisanterie sans conséquence. Et autre part :

Imitons de Marot l'élégant *badinage*.

Badinage est ici pour synonyme de grace et d'esprit, et c'est ainsi qu'on doit l'entendre en général. Badinage pris ainsi, est un des plus jolis mots de la langue; *genre badin* est un contre-sens. Cicéron appelait des *vers badins, parum severi versus*, pendant qu'il appelait badinage, *jocandi genus elegans*, à peu près comme Boileau. Mais déjà de son temps Cicéron, comme Despréaux, se plaignait de la perte de l'ancien *badinage: Exaruit jam vetus urbanitas.* Que diraient donc Cicéron et Boileau s'ils vivaient de nos jours? J. J.

BÆNKELSÆNGER. On appelle ainsi en Allemagne les chantres ambulans, qui visitent les foires et les marchés; qui du haut d'un *banc* ou d'une estrade racontent, en style de complainte, quelque histoire tragique ou larmoyante, des scènes de meurtre, de tribunaux, des événemens historiques ou contemporains, grotesquement représentés sur les compartimens d'une toile qui décore l'un des côtés de leur théâtre mobile. Sans remonter, pour l'explication de cette coutume, jusqu'aux rhapsodes grecs, qui allaient de bourgade en bourgade, chantant les ballades homériques, ou jusqu'aux vieux bardes allemands, il est permis peut-être de faire descendre les *Bænkelsænger* de ces jongleurs, qu'on voyait colporter dans les châteaux, en les défigurant sans doute, les vers des troubadours. Ces nobles poètes eux-mêmes ne récitaient-ils pas en personne leurs œuvres devant les princes et les dames? La littérature italienne offre une date plus précise et le nom authentique de *Bænkelsænger*. Dans les premières années du XV^e^ siècle, les Florentins, jeunes et vieux, ignares et savans, se pressaient autour d'un poète, qui, du haut d'une *banquette*, chantait des contes mondains ou sacrés de sa composition. On l'appelait Nicola *Cieco* (l'aveugle) soit que tel fût son nom, soit qu'il fût privé de la vue. Jovianus Pontanus, qui raconte le fait (*de fortitudine*, lib. II, cap. *de cœcitate*), se complaît à décrire l'enthousiasme des auditeurs de Cieco; circonstance qui ne prouve rien en faveur du bon goût d'un public qui se pressait d'ailleurs à la même époque dans la boutique du barbier *Burchiello*, pour lui entendre improviser des sonnets burlesques et satiriques. L. S.

BAFFIN (BAIE OU MER DE). C'est une grande baie de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, entre 65° et 78° de latit. nord. Elle a reçu le nom du pilote Guillaume Baffin qui y pénétra le premier, en 1616, par le détroit de Davis. Cette baie, qui se prolonge jusqu'auprès du cercle polaire arctique, sépare le Grœnland en grande partie du continent américain; ses côtes sont partout hérissées de montagnes. Baffin découvrit dans ce grand golfe plusieurs baies, ou ce qu'il regardait comme telles; les glaces l'empêchèrent d'y pénétrer. L'exploration du golfe de Baffin fut continuée au XVII^e^ siècle par Jones, Middelton, et d'autres navigateurs anglais. Cependant on ignorait encore l'étendue de la prétendue baie de Lancaster, par laquelle on espérait découvrir une communication avec les mers polaires. L'exploration de cette baie n'eut lieu qu'au XIX^e^ siècle. Ce fut en 1818 que le capitaine Ross fut chargé par le gouvernement anglais du commandement d'une expédition qui devait explorer surtout la côte occidentale de la baie de Baffin. Empêché par les glaces, ce navigateur ne put explorer que la côte occidentale du Grœnland, et il signala dans le nord-est de la baie une terre haute qu'il ap-

pela *Arctic Highlands*. On avait douté de l'exactitude des découvertes de Baffin dans cette mer : Ross les vérifia pour la plupart; mais il trouva qu'on avait étendu cette mer de 10° trop à l'est. Ayant pénétré jusqu'à 77° 40′, il ne put, à cause de la saison avancée, continuer ses recherches, et fut obligé de revenir. Ses découvertes et ses observations sont consignées dans sa relation : *Voyage of discovery for the purpose of exploring Baffins-bay*, Londres 1819. Cette année même le capitaine Parry fut envoyé pour continuer les recherches de Ross. Ce nouveau navigateur pénétra dans la prétendue baie de Lancaster et se convainquit que c'était un *sund* ou détroit, communiquant, par le bras de mer qu'il nomma Barrow, avec la mer polaire; en sorte que la baie de Baffin n'est elle-même qu'une communication entre la mer polaire et l'océan Atlantique. Une nouvelle expédition de Parry, en 1824, servit à porter plus loin ces découvertes intéressantes. En 1833, le capitaine Ross pénétra, de la baie de Baffin, dans le détroit du Prince-Régent, où il reconnut une baie intérieure séparée par un isthme de la mer qui doit baigner les côtes septentrionales de l'Amérique. Cet isthme est un prolongement du continent américain au moyen d'une presqu'île que le capitaine Ross a appelée Bouthia.

La baie ou mer de Baffin est depuis long-temps fréquentée par les baleiniers qui s'y livrent à des pèches importantes. Le nord de cette mer, surtout vers les côtes, est une grande partie de l'année couvert de glaces. D-G.

BAFFO (George), poète vénitien du XVIII^e^ siècle, d'une maison patricienne. Doué par la nature d'un génie gracieux et facile, il n'a su obtenir que la déplorable gloire d'avoir été l'auteur le plus licencieux de son temps. Ses poésies, écrites en langage vénitien, ont été publiées à Venise sous le titre de *Cosmopoli*, 4 vol. in-8°, 1787. On ne les lit guère que dans cette ville, où la grande liberté des mœurs permet de citer un poète dont ailleurs on n'ose parler que par ouï-dire. Ses compatriotes vantent l'originalité de ses pensées relevées par un style élégant et naïf; la naïveté, du reste, est à peine un mérite chez un poète qui écrivait dans le dialecte de Venise, si caressant, si doux, si enfantin. Une singularité bien digne de remarque, c'est que Baffo était aussi réservé dans la conversation que libre dans ses vers, et que jamais un mot inconvenant ne trahissait, dans ses discours, le poète dissolu qu'on ne peut citer sans rougir.

Une femme de la même famille, née plus d'un siècle auparavant, eut une destinée fort singulière. Enlevée par des pirates comme elle allait rejoindre son père, gouverneur à Corfou, elle fut vendue au sulthan Achmet III; sa rare beauté lui donna sur ce monarque un empire absolu, et elle gouverna despotiquement le sérail sous le nom de sulthane Baffo, non-seulement pendant toute la vie d'Achmet, mais encore pendant le règne de Mahomet III, auquel elle avait donné le jour. L. L. O.

BAGACE, nom qu'on donne aux tiges des cannes à sucre lorsqu'elles ont été privées de leur jus par l'action de la presse, et qu'on les a fait sécher au soleil. On en forme des bottes qui servent à chauffer les divers appareils employés dans les sucreries. Ce combustible est presque insuffisant dans un grand nombre d'usines de ce genre, à raison de la mauvaise construction des fourneaux; aussi le nègre est continuellement employé à enfourner des bottes de bagace, et a beaucoup à souffrir de la chaleur. On a cherché le moyen de parer à ces divers inconvéniens, et l'on est parvenu à des résultats plus satisfaisans. F. R.

BAGAGES. Les bagages, que les Romains appelaient avec justesse *impedimenta*, c'est-à-dire embarras, sont un mal indispensable; sans eux les armées seraient exposées à de grandes privations. Il faut donc s'attacher à *réduire les bagages d'une armée au strict nécessaire* et retrancher impitoyablement tout ce que le luxe, la mollesse et le faste tenteraient d'y ajouter; sans cette précaution ils auraient bientôt épuisé un pays et paralysé les opérations des troupes.

Les Romains, ceux de la république, étaient très difficiles sur le choix et le transport des bagages; les hommes d'un

rang distingué y avaient seuls droit; on leur allouait des bêtes de somme à cet usage. Les Grecs en avaient fort peu.

Le matériel des bagages consiste ordinairement en un certain nombre de voitures attachées aux différens corps ou appartenant aux chefs; c'est ce qu'on appelle les *grands bagages;* les *petits* sont les chevaux de main et les mulets de bât dont on se sert surtout dans les montagnes.

Savoir observer le plus grand ordre dans la marche des bagages, les réunir ou les diviser selon l'ordre de la marche ou les événemens, ne jamais en embarrasser le derrière des colonnes, telles sont à la guerre les recommandations de la dernière urgence. Aux premières campagnes de la révolution, nos armées n'avaient pas même de tentes; aussi étonnèrent-elles l'univers par la rapidité de leurs mouvemens et la vigueur de leurs opérations.

Dans les guerres antérieures à la révolution, les généraux ou chefs avaient autant de chevaux et de gros équipages qu'ils voulaient; les lieutenans-généraux, les maréchaux-de-camp, les brigadiers, colonels et mestres de camp, en avaient en proportion de leurs grades; au-dessous, on ne pouvait avoir de chaises roulantes que pour cause d'infirmités.

Dans les armées modernes, les bagages ont presque toujours dépassé les besoins, ce qui a été la cause de grands désastres et de bien des désordres; car les gens attachés aux bagages, étant la lie de l'armée, échappent à toute discipline et font en outre un énorme gaspillage de vivres et de fourrages. Ce n'est qu'en 1810 qu'on eut l'heureuse idée de les incorporer en bataillons dits *du train,* ce qui établit un peu plus d'ordre dans ce service si difficile; depuis ils ont été principalement affectés au service de l'artillerie et du génie (*Voy.* ÉQUIPAGES et TRAIN).

C'est une question importante de savoir s'il est avantageux de pourvoir l'homme de guerre de toutes les ressources dont il peut avoir besoin, ou bien au contraire de l'accoutumer aux privations, et de le forcer à ne compter que sur son courage. A l'époque où nous vivons, on semble avoir incliné vers le premier avis, et nos armées ne se mettent en campagne qu'avec une somme d'aisance, si l'on peut ainsi dire, dont on avait à peine l'idée, il y a trente ans, au sein des villes et en pleine paix. *Voy.* ARMÉE, APPROVISIONNEMENS MILITAIRES. D. A. D.

BAGARRIS (PIERRE-ANTOINE RASCAS, sieur DE), gentilhomme provençal, amateur d'antiquités, et possesseur de médailles et de pierres gravées, fut choisi par Henri IV pour exécuter le projet d'établir le cabinet de médailles que ses prédécesseurs avaient eu l'intention de former. Il vint à la cour en 1608 et eut un long entretien avec le roi. Il raconte lui-même, dans ses Mémoires, qu'il fut introduit dans la chambre du monarque et qu'après lui avoir montré des médailles romaines et des pierres gravées dont il décrit les plus intéressantes, Henri retint le tout pour en former un cabinet.

Le roi fit ensuite à Bagarris plusieurs questions sur les médailles, sur leur antiquité, sur leur différence d'avec les monnaies, et sur leur utilité. Bagarris discourut assez longuement sur ce sujet; il a fait imprimer l'espèce de discours qu'il fit au roi, et qui contient un petit traité de numismatique assez curieux pour le temps. Cet ouvrage est intitulé : *La nécessité de l'usage des médailles dans les monnaies,* Paris, 1611, in-4°. Il est rare et incomplet. Tous les exemplaires de ce livre ne vont pas au-delà de la 26e page qui a pour réclame le mot DISCOVRS. T. de Murr, dans sa *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*, dit que le manuscrit original se trouvait entier dans la bibliothèque du collége de Louis-le-Grand, à Paris.

Le roi ordonna à Bagarris de trouver des dessins de médailles pour en composer l'histoire de sa vie, et l'autorisa à faire la recherche des monumens et des trésors de l'antiquité, qui avaient été dissipés pendant les troubles des guerres civiles, pour en enrichir les cabinets de ses maisons royales. Il lui en donna l'intendance sous le titre de maître des cabinets, médailles et antiquités de S. M.; Bagarris prit celui de *cimélïarche* qui avait une forme scientifique et plus convenable à un antiquaire.

La mort de Henri IV, arrivée deux ans

après, suspendit toute cette affaire. Au commencement du règne de Louis XIII, Bagarris fit tout ce qu'il put pour faire réussir ce que Henri IV avait projeté; mais la grande jeunesse du roi, son peu de goût pour l'étude des médailles, et les guerres de religion qui survinrent, ne lui permirent pas de s'en occuper. Bagarris repartit pour la Provence, en 1611, avec les pierres qu'il avait apportées.

Les pierres gravées de Bagarris furent acquises de sa veuve par Lauthier, d'Aix en Provence, et, après sa mort, son fils les céda au roi. Elles sont maintenant au cabinet de médailles de la Bibliothèque royale. On remarque parmi ces pierres : le célèbre cachet de Michel-Ange, le Mécène de Dioscoride, quelques autres pierres très intéressantes, et un sacrifice sur jaspe sanguin, qui est gravé à la tête de l'ouvrage de Bagarris. D. M.

BAGATTINO, mot italien, synonyme de *danajuolo, danaruzzo,* denier. *Voy.* Denier.

BAGAUDES. Au III^e^ siècle de l'ère chrétienne, pendant que des guerres civiles effroyables désolaient l'empire romain et principalement la Gaule (vers l'an 280), les paysans se révoltèrent dans cette dernière contrée et furent désignés sous le nom de *Bagaudes.* « Le poids de leur esclavage, dit M. de Sismondi, dans son *Histoire des Français*, était devenu chaque jour plus accablant; les guerres civiles, les invasions des barbares et la tyrannie domestique avaient aggravé leur situation bien plus encore qu'elles n'avaient ruiné leurs maîtres. On avait diminué leur part aux produits de la terre et augmenté le travail qu'on exigeait d'eux; on les avait traités, non plus en vassaux ou en serfs de la glèbe, mais en esclaves domestiques. Le désespoir leur rendit le sentiment de leurs forces : ils s'armèrent des instrumens de leur labourage, ils assaillirent partout leurs maîtres à l'improviste, ils en massacrèrent un grand nombre, ils mirent le feu à beaucoup de châteaux, de villages et de petites villes; ils glacèrent d'effroi la noblesse des Gaules, qui se réfugia dans les plus grandes cités; mais ils furent aisément défaits dès qu'on envoya contre eux des troupes de ligne, et leur châtiment, en aggravant la condition des esclaves, hâta encore la dépopulation des Gaules. » Selon quelques auteurs, on entendit pour la première fois parler des Bagaudes sous le règne de Dioclétien et de Maximien. Salvien, qui vivait sous Honorius et Théodose, fait mention, dans plusieurs passages de ses écrits, de ces paysans révoltés; mais c'est pour flétrir la tyrannie des grands qui était la cause première des excès qu'ils commettaient. « Je parle maintenant, dit-il, des Bagaudes qui, dépouillés, torturés, égorgés par des juges méchans et sanguinaires, après avoir perdu le droit de la liberté romaine, ont perdu aussi l'honneur du nom romain. Et on leur impute leur propre infortune; nous leur imputons le nom de leur malheur, un nom (celui de *Bagaudes*) que nous-mêmes avons fait. Par quelles causes, en effet, sont-ils devenus Bagaudes, si ce n'est par nos iniquités, si ce n'est par les prévarications des juges, si ce n'est par les proscriptions et les rapines de ceux qui, sous prétexte de lever les deniers publics, les avaient convertis en profits pour leur gain particulier, et ont fait des indictions de tributs une proie pour eux-mêmes. » Ces paroles du saint prêtre de Marseille prouvent évidemment que l'avarice et les rapines des juges et des préfets donnèrent naissance à la rébellion des Bagaudes, et que celle-ci dura dans les Gaules long-temps après Dioclétien. Il paraît même qu'elle se répandit dans les contrées voisines. On appela cette levée de paysans *Bagauda*, en mauvais langage du temps, comme plus tard, au moyen-âge, on appela *Jacquerie* un soulèvement analogue dans ses causes et dans ses effets. On a donné à ce nom de *Bagaudes* diverses étymologies qui sont indiquées dans le Glossaire de Ducange, mais dont aucune n'est assez certaine pour être reproduite ici. A. S-r.

BAGDAD (khalifat de). Al-Mansour, khalife abbasside (*voy.* ce mot), résidait à Hachemiah, ville de la Chaldée; mais indigné de l'impiété des Ravendhi et de l'audace de ces sectaires, qui avaient fait une sédition devant les portes de son palais, il résolut de changer de demeure et

d'élever une ville nouvelle : ce fut Bagdad. Située au 62° 4′ 30″ de long. et au 33° 20′ 4″ de lat., cette ville fut, d'après quelques auteurs, construite sur l'emplacement de Séleucie. Elle était la capitale de l'Irak (l'ancienne Assyrie). C'est par erreur que l'on a dit qu'elle avait été bâtie sur les ruines de Babylone. Les historiens persans en attribuent la fondation à Zohak, et ajoutent qu'elle fut agrandie par Efrasiab, 9e roi de Perse de la première dynastie, qui l'appela Bag Dad, *jardin de Dad*, du nom de l'idole qu'il adorait. Quoi qu'il en soit de ces traditions et de quelques autres encore, il est certain qu'elle fut fondée par Abou-Djafer-Al-Mansour, l'an 148 de l'hégire. Elle était entourée d'un épais mur de briques de 11,200 aunes, et flanquée de 163 tours. Au milieu s'élevait un château qui la dominait tout entière. Elle est appelée par les auteurs orientaux *Dar-Al-Khalifet, maison du Khalifat, Dar-Al-Selam, maison du salut*, et *Sevra oblique*, de l'obliquité de ses portes. Après avoir pacifié son empire et conquis l'Arménie, la Cilicie et la Cappadoce, le khalife lui donna le nom de *Dar-al-Sani*, ou *maison de la paix*. On la nommait aussi *Bourdcholvelia*, *boulevard des saints*, à cause du grand nombre de saints musulmans qui y sont enterrés; parmi eux on citait Abou-Hanifa, Hanbali et Ebi-Ioussouf, trois des plus illustres docteurs de l'islamisme; ainsi que les quatre chefs des mystiques, Abdolkhadir-Ghilani, Dchoneïd, Choubla et Chehabeddin-Schrvehrdi.

Al-Mansour ne mourut point dans la ville qu'il avait fondée, mais à Birmaïmoun, *puits de Maimoun*, près de la Mecque, l'an 158 de l'hég. Il eut pour successeur son fils Mohdi. Sous son règne, les Grecs furent plusieurs fois vaincus, et leur impératrice Irène ne put obtenir la paix qu'en payant un tribut annuel de 70,000 écus d'or. Ce prince fit ensuite la guerre à Hakem-Ben-Hachem, imposteur qui avait fait révolter le Khoraçân, le défit et le mit en fuite. Il mourut à la chasse, l'an 169 de l'hég. Avant sa mort, il avait désigné pour son successeur son fils aîné Hadi, mais sous la condition qu'après lui le khalifat passerait à Haroun, son fils puîné. En effet, après un règne d'un an, Hadi laissa le trône à son frère qui fut surnommé *Al-Rachid ou le Juste*. Ce prince (*voy.* HAROUN), un des plus illustres de la famille des Abbassides, fut le dernier qui fit le pélerinage de la Mecque. Contemporain de Charlemagne, il lui envoya une ambassade célèbre dans l'histoire. L'empereur grec Nicéphore s'étant refusé à payer le tribut qu'avait promis Irène, Haroun s'empara d'Héraclée et vint camper aux portes de Constantinople. Il mourut en 193, laissant le khalifat à son fils Mohammed Amin, c'est-à-dire *le Fidèle*. Mohammed fut déposé, puis replacé sur le trône, et enfin tué, l'an 198, par les soldats de Thaher, général d'une des armées d'Al-Mamoun. Ce prince faillit bientôt après être dépouillé à son tour du khalifat, par sa faute. Il avait désigné pour son successeur l'imam Ali-Riza, fils de Moussa-Kassim, un des douze imams admis par les Alides. Il avait déjà même répudié le noir pour adopter le vert, couleur des partisans d'Ali. Alors les membres de la famille d'Abbas qui, nous disent les historiens, montaient à cette époque à 33,000, se révoltèrent, et reconnurent pour khalife son oncle Ibrahim, fils de Mohdi. Mamoun ne put apaiser cette révolte qu'en révoquant sa déclaration. Ce prince avait commencé une guerre contre les Grecs lorsqu'il mourut, en 218, près de Tarse, où il fut enterré. Il protégea les lettres et les savans, et ce fut, dit-on, sous son règne que les Arabes commencèrent à cultiver, du moins avec plus de succès, l'astronomie. *Voy.* ALMAMOUN.

Ce fut sous Mohammed, plus connu sous le nom de Mothadhad-Billah, que les Africains du Zanguebar, que l'on appelait Zindji, firent une irruption dans l'Arabie et dans l'Irak, pénétrèrent jusqu'à Koufah et Basra, et surent se maintenir quatorze ans dans le pays qu'ils avaient envahi. Ce prince avait conçu quelques projets de réforme, mais il n'eut pas le temps de les exécuter. Onze mois après son avénement, les Turcs, dont il avait voulu réprimer l'insolence, l'assiégèrent dans son palais et le firent mourir.

Ce fut vers 630 que les Mongols pénétrèrent dans les provinces musulma-

nes. Sous le khalife Mostaszem finit le khalifat. Au mois de safar l'an 656, Bagdad fut prise par les Mongols, sous les ordres de Houlakou, frère de Mangou-Khan, et livrée au pillage. Le khalife, enfermé dans un sac, périt sous le bâton. Bagdad resta au pouvoir des Mongols jusqu'en 795 (après J.-C. 1392), où elle fut prise par Timour-Lenk; elle fut reprise, en 803, par ce conquérant qui la rendit au sulthan Ahmed. Ce prince en fut bientôt chassé par Miranchâh, fils de Timour. Conquise par les Turcomans en 815, puis perdue, elle fut reconquise par ces peuples sur Abou-Bekr, fils de Miranchâh. Ceux-ci la gardèrent jusqu'en 875 (ap. J.-C. 1470) où elle tomba au pouvoir d'Ouzoun-Kassân. En 914 (ap. J.-C. 1508), Châh-Ismaël-Sofi s'en rendit maître; elle fut encore prise et reprise plusieurs fois par les Turcs et les Persans; enfin Mourâd IV la conquit sur Châh-Sofi, roi de Perse, en 1044 (ap. J.-C. 1638). Depuis ce temps, elle est restée au pouvoir des Turcs.

La population de Bagdad devait être autrefois considérable, si l'on en juge par les historiens arabes qui nous assurent que 800,000 hommes et 60,000 femmes suivirent le convoi d'Haubali. Aujourd'hui elle n'a, d'après Éton, que 20,000 hab. parmi lesquels on compte 1,500 chrétiens pour la plupart Nestoriens ou Jacobites, et 2,500 juifs qui y occupent un quartier séparé. Mais M. Sylvestre de Sacy lui donne 95 à 100,000 habitans, et le général Gardane y en compte 90,000. Le climat y est sain. On y voit quelques manufactures de soie, de coton et de laine. Les principaux objets de commerce sont la soie, le coton, le maroquin, les marchandises persanes et les étoffes indiennes. Les productions du terroir sont, le riz, l'orge, le tabac, le coton, les dattes, et l'huile de sésame. La mesure de pesanteur usitée dans le commerce est l'okka qui vaut 400 drachmes et pèse 3 livres 2 onces; 6 okkas font un batman, 4 batmans un vazneh, 20 vaznehs 1 tagar. La mesure de longueur est le pik qui vaut un pik et demi d'Alep et 2 aunes de France.

Bagdad est entourée d'un mur de pierre au pied duquel est un fossé large et profond qui peut, au besoin, recevoir les eaux du Tigre. Il y a peu de monumens publics; les rues y sont étroites, malpropres et irrégulières. Bagdad est le siége d'un des plus grands pachaliks othomans, surtout depuis que celui de Basra s'y trouve réuni. Ce pachalik, qui se divise en 18 sandjaks, comprend la partie méridionale de la Mésopotamie, le Kourdistân, le littoral de l'Euphrate et du Tigre jusqu'à Basra. Il est borné au N. par le Diarbekr et les montagnes de Sindchar, au S. par le golfe Persique, à l'E. par la Perse, à l'O. par l'Euphrate. Il a 280 lieues de longueur, 212 de largeur, et 1 million d'habitans. Le kiaïa ou *remplaçant du pacha*, le defterdar, *grand-chancelier*, le divan-effendissi, *secrétaire*, composent l'administration et forment la cour du pacha. Après eux, les principaux fonctionnaires sont: le kapigiler-kiagasi, *maître des cérémonies;* le khazinadar, *trésorier;* le kaïm-makane, *vice-gouverneur;* le mohordar, *garde-des-sceaux;* le masref-effendi, *inspecteur des finances;* le silahdar ou *porte-épée*. Le kadhi, le muphti et le nakib sont les autorités judiciaires. Avec une armée de 30,000 hommes, ce pachalik n'a que 7 millions de piastres de revenu, parce que les Kurdes y sont exempts de tous impôts. Si nous en croyons Macd. Konneir, la puissance du pacha ne s'étend guère au-delà des murs de Bagdad. Le Kourdistân inférieur obéit à un gouverneur particulier, et tout le pays jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate est occupé par un chef d'Arabes qui réside à Khoogoos-Hùg, près de Korna. Le prince persan qui commande à Kermanchâh lève des impôts dans plusieurs districts et menace souvent la ville. Konneir écrivait en 1814; cet état de choses ne peut point avoir changé depuis, car le vieil empire othoman est passé de la faiblesse à l'agonie. L. N.

BAGGESEN (Jens, c'est-à-dire, Emmanuel), poète appartenant à la fois à la littérature danoise et allemande, naquit en 1764, à Korsoër, dans l'île de Zeelande. Ses premiers essais poétiques sont écrits en danois; mais l'influence de Klopstock et de Wieland s'y fait déjà sentir. Protégé par le prince de Holstein-Augustenbourg, il fit en 1787 un voyage en Allemagne, qui le mit en rapport

avec les poètes les plus distingués de ce pays, alors si riche en beaux talens. Dès ce moment la langue allemande devint pour Baggesen un instrument poétique dont il se servit, de préférence à son idiome national. A Paris, il assista en spectateur enthousiaste aux premières scènes de notre révolution. A partir de ce premier voyage toute sa vie se passa en courses : son caractère inquiet le ramena à diverses reprises de Copenhague en France, en Italie ou en Suisse. En 1793 il avait épousé à Berne une petite-fille du célèbre Haller; en 1797, après la mort de sa première femme, il se maria avec une Genevoise, à Paris, où il demeura plusieurs années, pensionné par le roi de Danemark. De 1814 à 1820 on le retrouve à Copenhague, perdu dans des querelles littéraires avec le poète Oehlenschlæger; vers 1820 il quitte de nouveau sa patrie avec toute sa famille, sans espoir de retour. Cependant, peu de mois avant sa mort, poussé par le mal du pays, il s'achemine de nouveau vers Copenhague, et meurt en route à Hambourg, en 1826.

Baggesen offrait un singulier mélange d'élémens contraires : c'était, chez lui, une lutte continue entre l'athéisme et la foi, la haine et l'amour, l'orgueil et l'humilité, la réflexion et le sentiment. Ses œuvres reflètent ces contrastes : jamais d'ensemble, rien d'achevé; mais une imagination souvent gigantesque et une sensibilité profonde. Il imita avec bonheur le grandiose de Klopstock, la délicate gaîté de Wieland, l'habile versification de Voss. Ses poésies lyriques allemandes ont paru pour la première fois en 2 vol., à Hambourg en 1803; une autre collection du même genre, intitulée *Haidenblumen* (fleurs de bruyère) fut publiée à Amsterdam, 1808, 2 vol. Vers le même temps parut son principal ouvrage *Parthénaïs, ou le voyage dans les Alpes.* Cette épopée idylle, de la famille de la *Louise* de Voss et dont M. Fauriel a donné une traduction française (*la Parthénéide*), précédée d'une introduction de lui (Paris, 1810, in-12, chez Treuttel et Würtz), renferme beaucoup de beautés de détail, par exemple, la personnification du vertige, que le poète place sur la cime du Schreckhorn. A partir de 1810, le talent de Baggesen prit une direction satirique et polémique; il se plaisait à flageller Fichte, Schelling, et les coryphées de l'école mystique qui se répandait alors en Allemagne. Son *Faust complet* (*Vollendeter Faust*) qui devait, au gré de l'auteur, abattre la susdite école, est resté manuscrit. Son dernier ouvrage allemand, *Adam et Ève*, ou *Histoire de la chute* (Leipzig, 1826), est indéfinissable, quoique Baggesen l'eût intitulé *Épopée humoristique.* C'est une fusion de satire triviale, de passion entraînante, de frivolité maniérée.

Les ouvrages de Baggesen, imprimés en danois, consistent en drames lyriques assez insignifians, en épîtres, en vers fugitifs, en épopées comiques, qui le placent au premier rang des littérateurs de sa patrie. Le plus remarquable de ses ouvrages en prose danoise est sans contredit : *le Labyrinthe, ou courses poétiques en Europe à la fin du* XVIII^e^ *siècle et au commencement du* XIX^e^. Il a paru jusqu'ici 11 vol. de ses œuvres complètes, en langue danoise (de 1827 à 1831). Les fils de Baggesen ont publié la correspondance de leur père avec Jacobi et Reinhold (Leipzig, 1831, 2 vol.). Dans ces lettres, écrites de 1790 à 1801, il parle avec esprit de la révolution française et des chefs des écoles philosophiques en Allemagne. *C. L.*

BAGNÈRES. Deux villes de France portent ce nom, et toutes deux possèdent des eaux minérales célèbres. L'une, *Bagnères-de-Bigorre,* appartient au département des Basses-Pyrénées; l'autre *Bagnères-de-Luchon*, fait partie de la Haute-Garonne. La première est sur l'Adour, à l'entrée de la vallée de Campan; la seconde occupe le Val-de-Luchon. Celle-là est à 152 lieues de Paris et à 4 de Tarbes; celle-ci, à 158 lieues de Paris, n'est qu'à 1 lieue $\frac{1}{2}$ de l'Espagne et au pied même des Pyrénées. Bagnères-de-Bigorre est chef-lieu d'arrondissement, Bagnères-de-Luchon n'est que chef-lieu de canton. La population diffère aussi : elle passe 6,500 ames dans la première ville et ne va guère qu'à 1,600 dans la seconde. Les sources thermales de Bagnères-de-Bigorre, déjà connues

des Romains, comme le prouvent les diverses inscriptions que l'on y conserve et le nom de *Vicus aquensis* qui avait été donné à la ville, sont au nombre de 30, les bains au nombre de 20. Leur température varie de 18° à 41°. On les regarde comme apéritives, diurétiques et légèrement purgatives. Les beautés des alentours, l'établissement Frascati, la belle promenade du Coustouz, la propreté des rues, lavées par les eaux courantes dérivées de l'Adour, font de Bagnères-de Bigorre un séjour très agréables aux étrangers. Bagnères-de-Luchon, fréquenté aussi du temps des Romains, est surtout renommé contre les rhumatismes et la goutte sciatique. Il y a 7 sources dont 6 thermales. L'établissement des bains est un des plus beaux en ce genre. De plus, Bagnères-de-Luchon fabrique d'excellent chocolat, et dans ses environs existe un filon de plomb très riche et non encore exploité. VAL. P.

BAGNES, GALÈRES et **CHIOURMES.** Nous réunissons ces mots, parce que, dans l'ordre historique et logique de la pénalité, ils ne sauraient être traités séparément. L'histoire de la peine des galères est en effet l'introduction nécessaire de l'histoire des bagnes.

La peine des galères consistait, ainsi que l'indique le mot, à ramer sur les bâtimens de ce nom. Rien n'indique qu'elle ait été usitée chez les Romains; aucun texte dans le droit romain n'en fait mention. On a cru à l'usage de cette peine en Grèce, d'après un passage de Plutarque dans la vie de Lysandre où il rapporte que Philocle avait conseillé aux Athéniens de couper le pouce droit à tous les prisonniers de guerre, afin que, ne pouvant plus tenir une pique, ils pussent néanmoins faire mouvoir une rame. Mais ce passage même ne prouve pas l'emploi *pénal* des galères à l'égard des condamnés.

On ne saurait préciser la date de l'introduction pénale des galères en France. La plus ancienne ordonnance qui en fasse mention est de 1564, sous Charles IX; mais elle présuppose l'existence antérieure de cette peine qui toutefois n'a pu précéder le règne de Charles IV, premier roi de France qui ait eu des galères sur mer.

La peine des galères était temporaire ou perpétuelle. Perpétuelle, elle entraînait la mort civile et confiscation de biens dans les provinces où elle avait lieu : temporaire, elle emportait infamie, sans confiscation de corps ni de biens. Tout condamné aux galères devait être préalablement fustigé et flétri d'un fer chaud contenant les trois lettres GAL. Le minimum de la durée de la condamnation devait être de 10 ans d'après l'ordonnance de 1564; mais cette disposition tomba promptement en désuétude, et le minimum de la durée s'abaissa jusqu'à 3 ans. Cette peine des galères fut dans son temps un premier progrès dans l'ordre de la pénalité; car employer des hommes à ramer, c'était déjà poser et admettre dans la théorie de l'emprisonnement le principe de l'*occupation* ou du travail des condamnés.

Tant que la marine militaire se composa de ces bâtimens appelés galères, les condamnés employés à la manœuvre des avirons furent la principale force de ces bâtimens. Cependant, outre les condamnés, on y employait encore, sous le titre d'esclaves, les hommes pris en guerre sur les infidèles et réduits à l'esclavage par droit de représailles. Il y avait même, à Venise et à Gênes, avant l'arrivée des armées françaises, des enrôlés volontaires, appelés *bonavoi*, qui, moyennant 4 sous par jour, s'engageaient pendant 4 ans à être assujétis au service et à la discipline des forçats sur les galères, c'est-à-dire à être enchaînés au banc, punis de la bastonnade, etc.; ils n'étaient distingués des forçats que par l'habillement.

Mais les progrès des sciences amenèrent des perfectionnemens dans l'art de la navigation et des constructions maritimes. La suppression des galères pour le service de mer, prononcée par l'ordonnance de 1748, produisit dans la marine une révolution qui en appelait une autre dans l'ordre de la pénalité.

C'est alors que, sous le nom de *bagnes*, des établissemens permanens, créés soit à terre, soit à bord des bâtimens flottans et hors de service, furent destinés à recevoir les forçats.

Telle est l'origine historique des bagnes : quant à l'étymologie du nom, c'est

celui, dit M. Delaborde, que les Italiens donnèrent à l'édifice de Constantinople destiné à cet usage, à cause des bains qui y étaient attachés. De là le mot est devenu commun à tous les établissemens de détention du même genre. Les premiers bagnes en France s'élevèrent à Brest et à Marseille; au mois d'avril et de mai de chaque année, on conduisait par chaînes (*voy.* ce mot) aux bagnes de Brest et de Marseille les condamnés des diverses provinces de France.

Les changemens nécessités par l'ordonnance de 1748 s'opérèrent lentement; la plupart des condamnés autrefois occupés à ramer sur les galères restèrent dans les bagnes enchaînés sur leurs bancs. On n'admettait qu'un très petit nombre aux travaux de grande fatigue des arsenaux, tels que l'arrangement des bois, le curage du port, etc. Aussi ces malheureux détenus sur leurs bancs y contractaient des maladies chroniques; leurs forces dépérissaient, et leur vie s'éteignait dans le marasme et l'inaction.

Ce fut 70 ans après l'ordonnance de 1748 que, sous l'administration éclairée de M. Delareinty, intendant de la marine à Toulon, le principe de l'admission générale, et à tour de rôle, des forçats aux travaux extérieurs fut admis et pratiqué. Il en résulta une immense amélioration dans le régime sanitaire des bagnes, qui en provoqua une autre dans leur régime disciplinaire. En reprenant leurs forces, les forçats révélèrent leur aptitude à différens services des ports autres que les travaux de fatigue. On en répartit progressivement plusieurs dans les différentes directions et manufactures des ports; on en accorda même aux artisans et fabricans pour travailler chez eux, aux conditions et soumissions usitées pour la sûreté. Dans l'intérieur des bagnes on permettait aux forçats de s'occuper, hors du temps de service, à divers ouvrages pour leur profit personnel et de les vendre. L'ouvrier habile pouvait même s'exempter de la fatigue de l'arsenal en payant un autre forçat pour le remplacer, au prix de 5 sols.

Les bagnes prirent ainsi au dedans et au dehors une physionomie spéciale, qu'il est utile de bien constater et caractériser ici, avant de passer à une troisième époque ou révolution qui en a effacé les traits. Au dehors, le bagne présentait ce singulier contraste d'une société qui, pendant la durée de la condamnation, admettait le forçat dans les ateliers de l'industrie et jusque dans les services intérieurs de la domesticité, tandis qu'à l'époque de la libération, à quelques lieues de Brest, de Toulon, de Rochefort, elle le poursuivait d'une invincible répugnance, en lui fermant partout les voies du travail et par conséquent les conditions de la probité. Au dedans, sous l'empire de cette faculté pour le détenu, de travailler à son profit après le temps de service du port, et de s'affranchir même de ce service à prix d'argent, les bagnes présentaient de véritable bazars, où les forçats cultivaient une grande variété d'industries dont ils étalaient les produits, le long des salles, aux regards des visiteurs et des acheteurs. A Brest on allait aussi naturellement au bagne que dans le premier magasin se faire prendre mesure d'une paire de bottes ou d'un habit; les choses en étaient à ce point que j'ai rencontré une dame, bonne musicienne, qui m'a assuré avoir appris dans la jeunesse la harpe au bagne, où, accompagnée de sa mère, elle se rendait chaque jour avec quelques-unes de ses jeunes amies, pour profiter des leçons du forçat professeur.

Mais le code de 1810 et la législation pénale même qui l'avait précédé, en attachant aux travaux forcés le but pénal d'une occupation pénible, dépouillée de tout attrait dans sa nature, de toute rétribution dans son exercice, opéra une nouvelle révolution dans le régime des bagnes où les détenus devaient être généralement et forcément occupés. Ces vastes salles, autrefois animées par la population criminelle et industrielle à la fois qui les remplissait, devinrent vides et désertes. Vous n'y apercevez plus de loin en loin que quelques forçats condamnés à la double chaîne * qui vous offrent leurs

(*) Tout forçat coupable de tentative d'évasion est condamné à la double chaîne, c'est-à-dire que, pendant trois ans, il reste attaché à son

produits; d'autres, attachés au service de la maison, sont occupés à balayer, nettoyer, etc. Qu'est donc devenue cette terrible population? Où chercher les forçats? Dans le port, aux travaux de la fatigue? Nullement... On n'emploie à la fatigue que les individus incapables. Mais au lieu des travaux pénibles prescrits par le code pénal, on donne aux forçats des travaux utiles. On cherche à procurer, autant que possible, l'exercice de leur profession à ceux qui en ont, et l'enseignement d'une industrie à ceux qui n'en ont pas. Cette ligne de démarcation, que le code pénal avait établie entre le travail et le régime des maisons de réclusion et des bagnes, s'efface et disparaît chaque jour. On découple les forçats, on remplace le boulet par la manille *; et, pour nouvelle violation du code pénal, au profit de la raison et de l'humanité, on ajoute à l'exercice et à l'enseignement des professions utiles le principe des salaires et des masses de réserve **, dont l'introduction, commencée à Toulon en 1822, a été généralisée en 1829 à tous les bagnes. Ainsi tombe le système des bagnes, tel que l'avait conçu le code pénal, comme organisation des travaux forcés; pour peu que le législateur tarde à délivrer notre code de cette peine dégradante qui traite le condamné comme un esclave enchaîné qui ne doit sentir que le poids de ses fers, cette peine sera effacée par les philanthropiques et utiles illégalités de l'administration, et par l'influence de la civilisation sur les mœurs et des mœurs sur les lois.

Bientôt, en effet, les bagnes appartiendront entièrement au système des maisons centrales, par leur régime intérieur; et on peut presque se demander déjà quelle différence sépare une maison centrale du bagne de Toulon destiné exclusivement aux condamnés à 10 ans et au-dessous: durée des condamnations, enseignement industriel, principe des salaires, organisation des masses de réserve, tout y reflèchit, y reproduit le régime intérieur des maisons centrales.

Cependant il est une différence notable: c'est qu'au lieu des rigueurs de cette vie cloîtrée que subit le détenu dans les maisons centrales, le forçat, à Toulon et dans les autres bagnes, travaille au dehors. Toute cette population de forçats vit au grand air, à l'air libre de la mer, répandue dans le port et employée, pour le compte du gouvernement, aux constructions navales, aux bâtimens civils, au magasin général, aux chantiers, à la manufacture, etc. On fournit à chaque direction tant d'hommes, suivant ses besoins; dès 5 heures du matin tout le bagne s'avance ainsi par escouades qui partent pour leurs destinations respectives.

Vous frémissez à l'aspect de ce vide du bagne, à l'idée de cette population coupable qui est toute au dehors; et comment y est-elle? Allons à Brest! Voyez par cette fenêtre ces tailleurs de pierre près desquels s'arrêtent les passans surpris de leur habileté... Quoi, ils ont les mains libres et armées même de ces marteaux! Je ne leur vois qu'un anneau au pied et je n'aperçois qu'au loin des gardiens; et ce sont là des forçats? Oui, et remarquez, je vous prie, que plusieurs ont des bonnets *rouges* et *verts*, ce qui indique les condamnés à perpétuité.

Mais vous pensez qu'au moins parmi ces forçats à perpétuité, on a eu le soin de ne pas placer ces armes dans les mains de ceux condamnés pour meurtre? Pas du tout; on n'a aucun égard au motif de la condamnation, et ces deux hommes que vous apercevez dans cet angle n'ont même échappé à l'échafaud que parce que le jury, dans sa répugnance pour la peine de mort, a écarté la circonstance de préméditation. Et on ose ainsi les approcher? Oui sans doute, et il n'est pas d'exemple que ces gens aient fait le moindre mal à un visiteur ou passant; au contraire, ils vous saluent très poliment; vous n'avez qu'une précaution à prendre, celle de veiller à votre montre et à votre bourse, car il pourrait bien vous arriver dans les atèliers du bagne ce qui arrive sur les boulevards de Paris.

En quelques minutes on arrive à la manufacture. Là, quel spectacle s'offre

banc par une chaîne: là, il se livre à sa petite industrie.

(*) Petit anneau en fer.

(**) Partie du salaire réservée pour le moment de la libération.

à vous? Une cour très longue et un peu large, garnie des deux côtés d'ateliers de tisserands, de fileurs, de teinturiers, de fouleurs, de forgerons, etc., aux extrémités de laquelle vous apercevez, pour toute garde, deux hommes le sabre au côté, chargés de contenir plusieurs centaines de forçats, les mains libres, armés de tous les instrumens de ces ateliers. Cependant l'ordre se maintient, l'activité règne dans cette population qui représente tous les crimes prévus par le code pénal. Et tout cet ordre, à quoi le doit-on, en l'absence des deux pièces d'artillerie braquées sur les salles vides du bagne, en l'absence des fers qu'on ne reprendra que pendant la nuit? C'est uniquement à l'empire du travail. Nous sommes arrivés à une époque où ce n'est plus la force physique, mais la force morale qui, dans les bagnes comme au sein de la société, donne à l'ordre ses plus sûres garanties.

Après l'épreuve de la bastonnade, des fers, du canon, de la guillotine, des peines perpétuelles, les hommes habiles, qui dans la direction des bagnes en ont fait la longue et cruelle expérience, s'accordent à dire : le moyen d'ordre, c'est le travail, c'est l'espoir de l'expiration ou de la commutation de la peine, c'est la crainte de la prolonger. Tandis que le philosophe, étudiant la nature de l'homme, démontre que c'est un être moral qui n'a point été fait pour être mis sur l'enclume et redressé avec du fer et du bâton; tandis qu'il proclame qu'on doit l'amener au repentir et non au désespoir, au bagne le praticien s'écrie qu'on ne peut autrement le discipliner!

Outre cette grande réforme introduite dans le régime des bagnes par l'organisation du travail, d'autres mesures ont été inspirées par le désir de leur amélioration morale. Une ordonnance royale, du 20 août 1828, rendue sur le rapport de M. Hyde de Neuville, a établi un classement des bagnes, d'après lequel le bagne de Toulon est affecté exclusivement aux condamnés de 10 ans et au-dessous, et les bagnes de Brest et Rochefort aux condamnés à plus de 10 ans, *et répartis*, dit l'ordonnance, *de telle manière que les condamnés à vie ou à plus de* 20 *ans seront entièrement séparés de ceux dont la peine ne devra pas durer au-delà de* 20 *années.*

Cette classification interne, prescrite par l'ordonnance, ne s'est pas exécutée dans les bagnes de Brest et de Rochefort, mais on a introduit dans le bagne de Toulon un excellent principe de classification, principe tout moral et essentiellement pénitentiaire, en divisant les détenus en trois classes : classe des *inconnus ;* classe des *indociles ;* classe des *éprouvés.* L'insuffisance et les vices des locaux, la confusion des travaux, ne permettent pas un emploi rigoureux, je dirai même sérieux, de ce classement; mais tel quel, il a déjà opéré de si bons résultats dans l'action de la discipline intérieure, qu'il n'est guère d'homme en France plus convaincu de la possibilité et de l'utilité d'introduire dans les bagnes le système pénitentaire, que M. Reynaud qui, depuis 14 ans, dirige avec tant d'habileté et de zèle le bagne de Toulon. Il ne demanderait que la construction d'un local convenable et l'autorisation de disposer des bras des forçats pour le construire. Tous ceux qui ont vu, qui ont admiré, à Brest et à Toulon, ces vastes et magnifiques hospices de Clermont-Tonnerre et de Saint-Maudrier, élevés avec tant d'art par les forçats, ne s'étonneront pas qu'on pût utiliser leurs bras à la construction de modestes *pénitenciers.*

Tel est l'avenir que nous souhaitons aux bagnes; mais on ne peut disconvenir que, quelque défectueux que soit leur état présent, il est au-dessus de l'idée qu'on s'en forme généralement en France et qui, d'un bout à l'autre du royaume, soulève la réprobation publique contre les libérés des bagnes, au point de leur rendre le travail, et par conséquent la probité, impossibles. Ce qui prouve combien il y a d'exagération dans l'opinion publique à cet égard, c'est que ces répugnances sociales, au lieu de diminuer, se sont accrues et s'accroissent en raison des améliorations successives introduites dans le régime des bagnes. L'explication est facile. A l'époque de la Restauration, les esprits en France reçurent une impulsion nouvelle : l'exaltation des idées guerrières

fit place dans la société à une grande et noble préoccupation de bien public et de réformes intérieures. On appela sur le régime intérieur de tous les établissemens d'utilité générale l'attention publique, qui jusque là en avait étébi en distraite par les bulletins de la grande armée ; on se mit à visiter les prisons et les bagnes, à les décrire; et dans ces descriptions c'était à qui surchargerait le tableau des plus noires couleurs, pour pousser l'opinion publique à réclamer plus promptement et plus énergiquement la réforme; mais on ne songea pas que ces êtres qu'on faisait si hideux étaient pour la plupart destinés à rentrer au sein de cette société qu'on disposait inévitablement, par ces épouvantables récits, à ne pas les accueillir. Nous subissons aujourd'hui ces tristes résultats d'une philanthropie mal entendue, qui a desservi la cause qu'elle voulait protéger et soutenir. C'est ainsi que M. Barbé de Marbois, dans son relevé des votes des conseils généraux en 1826 et 1827, concernant la demande de colonisation des forçats libérés, signalait parmi les réclamans les plus énergiques contre le danger des forçats libérés, plusieurs conseils généraux de départemens, où, d'après les comptes rendus de la justice criminelle, *aucun forçat libéré* n'avait été repris de justice ni traduit aux assises. Le gouvernement a beaucoup à faire pour améliorer le régime des bagnes par l'introduction du système pénitentiaire; mais il y a aussi une grande et urgente réforme à opérer dans la société : c'est d'y combattre l'exagération des répugnances sociales pour les libérés. Puissions-nous y avoir coopéré par cet article! *Voy.* les mots Chaîne, Travaux forcés et Prisons. Ch. L-s.

BAGNOLES, *hameau de la Basse-Normandie*, département de l'Orne, à 3 lieues $\frac{3}{4}$ de Domfront, réunit des bains d'eaux minérales sulfureuses, dont la température a 21 et 22°, à des sites romantiques, parmi lesquels se dessine un joli lac, et à une fonderie avec des hauts-fourneaux. Val. P.

BAGNOLS-LES-BAINS, village de l'arrondissement de Mende (Lozère), au pied d'une montagne, sur le Lot, est connu par un établissement d'eaux thermales très fréquenté. *Voy.* Eaux thermales.

Bagnols, ville de l'arrondissement d'Uzès (Gard), à 9 lieues $\frac{1}{3}$ de Nîmes, près de la Cèze, a une belle place carrée, une jolie fontaine, un collége, quelques teintureries, trois foires par an, et 4,994 habitans. C'est la patrie de Rivarol. Cette ville a donné son nom, dans le VIII^e^ siècle, aux *Bagnolois*, sectaires appartenant à la communion des Cathares. Val. P.

BAGOAS, *voy.* Darius.

BAGRATHION (prince). S'il est vrai, comme le disent des biographes allemands, que le général en chef prince Bagrathion, mort en 1812, à la suite de ses glorieuses blessures, a été le même que le prince de ce nom qui a signé en 1783 avec Héraclius l'abdication de ce tsar de Karthli et de Kakhéti (Géorgie), il avait pour prénom *Ivân Constantinovitch*. Mais le prince Ivân Constantinovitch Bagrathion est qualifié dans l'acte que nous avons sous les yeux de *général de l'aile gauche*, et celui qui doit nous occuper ici était né, dit-on, vers 1762. Il aurait donc été général à 21 ans.

Quoi qu'il en soit, c'est après l'abdication du tsar de Géorgie que le prince Bagrathion, né d'une des plus illustres familles du pays, accepta du service en Russie et acheva de se former pour la guerre à l'école du généralSouvorof, qui put bientôt le nommer *son bras droit*. Il suivit son maître d'abord en Pologne, en 1792 et en 1794; puis en Italie en 1799, et il signala sa valeur, le 26 avril de cette année, à la prise du poste de Lecco sur l'Adda, prise dont l'honneur lui appartient, et à la bataille de la Trébia. En 1805, il était sous les ordres de Koutousof qui s'avançait pour faire sa jonction avec l'armée autrichienne, lorsqu'il apprit qu'elle avait été anéantie à Ulm. Les Français étant entrés à Vienne, le 13 novembre, Koutousof, pour hâter sa retraite, sacrifia son arrière-garde, composée de 6,000 hommes commandés par le prince Bagrathion. Enfermée entre Hollabrunn et Gundersdorf par 30,000 Français ayant Murat à leur tête, celle-ci paraissait perdue; mais le brave Géorgien repoussa l'attaque en désespéré, mit le feu au village de Hol-

labrunn et s'étant frayé à la baïonnette un passage à travers les corps français, il rejoignit son chef le 19 du mois. Cet acte de bravoure fut récompensé par Alexandre qui conféra au prince le grade de lieutenant général et la croix de Saint-Georges. Bagrathion commanda l'avant-garde russe à la bataille d'Austerlitz et à celles d'Eylau, de Heilsberg et de Friedland, en 1807. Ce fut sous sa conduite qu'au commencement de l'année 1809, un détachement de l'armée russe s'aventura sur la glace du golfe de Bothnie, pour surprendre dans les îles d'Aland le corps suédois du général Dœbeln. Vers la fin de cette année Bagrathion fut envoyé en Moldavie pour prendre le commandement que la mort venait d'enlever au général Prosorofski; s'il ne le conserva pas long-temps, il le signala par la bravoure avec laquelle il se battit à Tataritza. En 1812, il fut placé à la tête de la seconde armée de l'ouest, formée de 50,000 hommes et qui avait son quartier-général à Slonim. On dira à l'article Russie (*campagne de*) par quels honorables efforts il sut échapper aux poursuites du roi Jérôme, de Davoust et de Latour-Maubourg, franchir la Bérésina et le Dniéper pour atteindre Barclay-de-Tolly (*voy.*) qui battait en retraite sur Moscou, et faire sa jonction avec lui, le 8 août, après avoir perdu 15,000 hommes dans des combats toujours renouvelés. Il fut blessé à la bataille de Smolensk; mais il n'en commanda pas moins l'arrière-garde de Barclay, et passa avec lui sous les ordres de Koutousof, son ancien général, dont les sentimens étaient plus sympathiques avec les siens que ceux de Barclay. A la valeur froide, au génie savant, méthodique et tenace de ce feld-maréchal, M. de Ségur (dans son *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, tom. I, p. 263) oppose « l'instinct guerrier, audacieux et violent de Bagrathion, vieux Russe de l'école de Souvorof, mécontent d'obéir à un général moins ancien que lui; terrible au combat, mais ne connaissant d'autre livre que la nature, d'autre instruction que ses souvenirs, d'autres conseils que ses inspirations. » A la bataille de la Moskwa, où il commandait l'aile gauche, trois fois sa ligne fut rompue par les braves de Murat, et trois fois il la reforma; enfin la nouvelle blessure qu'il reçut devint le signal d'une horrible déroute pour l'armée russe. Le prince mourut de cette blessure le 7 octobre 1812. J. H. S.

BAGUE, *voy.* Anneau.

BAGUE (jeux de). On connaît plusieurs manières de courre la bague: à cheval, sur des chars, ou sur des chevaux ou des siéges de bois. La première, qui est la plus ancienne, se faisait dans les camps des Grecs et des Romains, les jours de fêtes ou de quelques réjouissances militaires : elle était à peu près la même que celle que l'on exécute aujourd'hui dans nos académies ou manéges, avec, peut-être, cette légère différence que dans les camps les courses étaient beaucoup plus longues, et que le nombre des concurrens était plus considérable. C'est un anneau de cuivre ou d'autre métal, qui, pendant au bout d'une espèce de potence placée à l'extrémité d'une carrière où se font des courses, s'en détache facilement, et que ceux qui courent au galop tâchent d'emporter en l'enfilant avec la lance. Les vainqueurs sortaient, en triomphant, de ces sortes de jeux, et recevaient des récompenses au milieu des fanfares et de l'allégresse générale. Les fabliaux nous ont conservé le souvenir de joutes semblables dans les anciennes chevaleries et dans les fêtes du moyen-âge.

La seconde manière était plus compliquée, et s'exécutait sur des chars, dans les brillans carrousels qui eurent lieu sous Louis XIV, où des chevaliers superbement vêtus et divisés en plusieurs quadrilles, couraient la bague de cette manière, et souvent même à cheval : ces courses, dans ces riches cavalcades, se faisaient avec dextérité et avec une splendeur extraordinaire, et il y avait aussi, comme chez les Grecs et les Romains, des prix décernés aux vainqueurs. *Voy.* Carrousel.

Il est une troisième manière de courre la bague, mais qui est plus commune et se trouve au moins à la portée de tout le monde. Dans presque tous les endroits consacrés aux promenades publiques, principalement autour des grandes villes

de même que dans les foires, c'est une machine de bois, construite et disposée de manière à ce que, tournant comme sur un pivot, à force de bras, dans une enceinte ronde, monté sur des chevaux ou des siéges de bois qui y sont attachés et mus circulairement et avec une certaine vitesse, on tâche d'emporter avec un stylet une bague ou un anneau suspendu à la portée des joueurs, près de la circonférence du mouvement. F. R-D.

BAGUENAUDIER (*colutea*). Parmi les plantes qui composent ce genre de la famille des légumineuses, une seule croît naturellement dans nos climats; c'est le baguenaudier *arborescent*. Il se fait remarquer dans tous les jardins par ses gousses remplies d'air qui se déchirent avec bruit lorsqu'on les presse entre les doigts. De là vient, dit-on, le mot de *baguenauder* que l'on a appliqué d'abord à ceux qui s'amusaient à faire claquer ces fruits vésiculeux, et par suite à tous les gens inoccupés.

Le baguenaudier se naturalise avec la plus grande facilité; on peut aussi le multiplier à volonté.

Les fleurs jaunes, papilionacées, disposées en épis qui partent de l'aisselle des feuilles ou qui terminent les rameaux, commencent à paraître dans les premiers jours de mai, et on en voit encore à la fin de l'automne; on a proposé d'employer les feuilles pour remplacer celles du séné, et on leur a même donné le nom de *séné d'Europe*. Cependant leurs vertus purgatives, sans être tout-à-fait nulles, méritent moins de confiance. On peut en dire autant des gousses, qu'on aurait tort d'administrer comme succédanées des follicules que fournit également la plante à laquelle nous devons les feuilles de séné.

On cultive quelques autres espèces de baguenaudier qui font l'ornement des jardins. Tel est le baguenaudier d'orient, remarquable par les fleurs rouges marquées de deux taches jaunes. Le baguenaudier d'Éthiopie aux fleurs écarlates, et le baguenaudier à feuilles de Galega dont les fleurs disposées en grappes d'un rouge orangé exhalent un parfum de vanille. H. A.

BAGUETTE, *bacillus*, *virga* (*voy.* Fusil, Tambour, Fusée). En architecture, une *baguette* est une petite moulure ronde qui, suivant la nature de ses ornemens, s'appelle baguette *à rose*, baguette *à rubans*, baguette *à cordon*. Y.

BAGUETTE DIVINATOIRE. On donne ce nom à un rameau fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier, auquel on attribue des propriétés surprenantes, comme celle, par exemple, de découvrir une source d'eau en s'inclinant vers la terre. Quelques auteurs ont écrit sérieusement des traités et des volumes sur cette matière, et ont tenté de l'expliquer par les lois de la physique; mais il faut reléguer cette croyance populaire avec les fictions de la mythologie.

Ce n'est pas tout encore : cette baguette merveilleuse sert aussi à suivre la piste des mines, des trésors cachés, et, qui plus est, des meurtriers et des voleurs. Tout le monde sait l'histoire de ce Jacques Aymar, paysan du Lyonnais, qui, en 1692, guidé par la baguette divinatoire, poursuivit, pendant plus de quarante-cinq lieues sur terre et plus de trente lieues sur mer, un meurtrier. Ce fait trouva pourtant des apologistes et même des détracteurs qui le combattirent de bonne foi. *V.* Divination. D. A. D.

BAGUETTES, punition autrefois usitée dans les armées françaises, et qui consistait à courir, nu jusqu'à la ceinture, entre deux rangs de soldats, qui tenaient des baguettes de saule ou d'osier, et frappaient le patient lorsqu'il passait devant eux. On appelait cela *passer par les baguettes*, et c'était souvent la punition des fautes les plus légères. Aujourd'hui cet usage, tombé en France en désuétude, s'est réfugié dans quelques autres parties du monde civilisé, notamment en Allemagne, où le patient succombe trop souvent à ce genre de supplice. D. A. D.

BAHAMA (îles), *voy.* Lucayes.

BAHAMAN, Bahman ou Bamen, venait, dans la liste des divinités des anciens Perses, immédiatement après Ormuzd. Selon les traditions antiques, ce dieu inspire la bonté, apaise la colère, répand la lumière et l'abondance parmi les mortels dont l'ame est pure et la vie conforme aux principes de la vertu. Il a sous sa protection les bœufs, les moutons, et

tous les animaux susceptibles d'être apprivoisés ou formés à la domesticité. Il veille principalement sur l'ame du taureau *Aboudad*, en qui sont déposés les germes de la vie universelle. C'est encore Bahaman qui, assis sur un trône d'or, reçoit dans le séjour de l'éternelle félicité les ames des justes, que lui amènent les célestes *jzeds*, après qu'elles ont franchi le pont Tchinevad. A. S-R.

BAHAR, *voy.* INDE.

BAHIA, *voy.* BRÉSIL.

BAI (*bajo*), *voy.* PELAGE.

BAIADÈRES. C'est le nom qu'on donne dans les Indes-Orientales aux danseuses et chanteuses publiques. Elles se divisent en plusieurs classes : les *dérédachis*, qui forment la première, habitent les temples, où elles sont instruites par les prêtres, et embellissent les cérémonies religieuses par leurs chants et leurs danses ; la seconde classe ne se distingue de la première que parce que les *natchés* qui la composent ne sont point attachées à un seul et même temple; les 3^e^ et 4^e^ classes, composées des *vestiatris* et des *cancenis* se trouvent sous la surveillance de matrones qui les instruisent surtout dans l'art de plaire. Les baïadères sont devenues peu à peu un tel objet de luxe qu'il n'est point de fête où elles ne viennent produire leurs talens séducteurs. Les plus jolies filles en font partie, et c'est ordinairement dès l'âge de 7 ans qu'on les destine à cette condition. Sous un costume de bon goût, aussi riche que voluptueux, les baïadères sont partout fort dangereuses pour les Européens. Leur danse est souple, gracieuse et décente. Leur état est d'ailleurs regardé aux Indes comme n'ayant rien de déshonorant.

On dérive leur nom tantôt du mot portugais *balladeiras ;* tantôt, et avec plus de vraisemblance, de l'épithète de *bhayatri*, craintive ou timide, qu'on donne ordinairement aux femmes en leur adressant la parole. *C. L.*

BAIAN, *voy.* AVARES.

BAIAS (rel.), *voy.* BRAHMA.

BAIAS, auteur du *Mahabharata*, *voy.* VYASA.

BAIE (géographie), nom de toute coupure de la côte envahie par la mer, lorsque cet enfoncement des eaux dans les terres n'est pas assez considérable pour mériter le nom de *golfe*. Cependant on a donné le nom de *baie* à de véritables golfes, tels que la *baie d'Hudson ;* cela vient des Anglais qui appliquent ce terme également aux golfes. On a encore improprement appliqué le nom de baie à des portions de mer qui communiquent avec d'autres mers, parce qu'on n'avait pas d'abord une idée exacte de la configuration des contours de ces parties de la mer. De ce nombre est, entre autres, la *baie de Baffin* qui communique, comme on sait maintenant, avec la mer polaire, et qui par conséquent n'est pas une baie. D-G.

BAIE. En botanique ce nom sert à désigner tous les fruits charnus qui ne présentent pas d'organisation bien tranchée. Les loges peuvent être plus ou moins nombreuses ; mais elles sont toujours peu distinctes, et les semences nagent sans ordre au milieu de la pulpe. Tels sont les fruits de la vigne, du groseiller, de la belladone, de la morelle, etc. *Voyez* FRUITS. H. A.

BAIE (archit.), ouverture d'une porte ou d'une croisée dans un mur, une cloison ou un pan de bois, et dont la hauteur est déterminée par des traverses en bois ou en fer appelées *linteaux*. Ces baies de portes ou de croisées ont probablement été prises dans la nature; ainsi les arcades des portes ont dû avoir pour origine l'entrée des cavernes creusées dans les montagnes, les unes en ligne droite, les autres en arcade, quelquefois avec des manières de bossages rustiques. Ces ouvertures peuvent avoir aussi été prises sur le modèle de celles qui furent faites aux premières cabanes des pasteurs d'Arcadie, pour faciliter l'entrée aux hommes, aux animaux et aux choses nécessaires. Quant aux baies de croisées, elles peuvent avoir pris leur origine des ouvertures qui donnent de l'air et du jour aux grottes et aux cavernes des montagnes, lesquelles ont été ensuite grossièrement imitées dans les premières constructions des hommes, puis après régularisées et perfectionnées. P-T.

BAIES, ville de la Campanie-Heureuse, entre Misène et Puteoli, non loin de Naples, et jadis le séjour des plus

riches et des plus voluptueux Romains, était renommée par la beauté de ses maisons de campagne et ses sites. Ce lieu était situé auprès de la mer. On avait dans les environs le lac Averne, la grotte de la sibylle de Cumes, les eaux thermales, le lac Achéron et les champs élyséens. Selon Horace, Baïes brillait plus que tout autre lieu de la terre :

Nullus in orbe sinus Bajis prælucet amœnis.
Épist. I, Ode 83.

et Martial croit ne pouvoir assez louer un séjour aussi délicieux :

Ut mille laudem, Flacce, versibus Bajas,
Laudabo digne : non satis tamen Bajas.

Que reste-t-il de cette magnificence romaine? rien que des débris rares et insignifians. A la place des palais des maîtres du monde se trouvent maintenant les cabanes de pauvres pêcheurs. Le village fait partie de la province de Naples. D-G.

BAIF (JEAN-ANTOINE DE) était fils de Lazare de Baïf, abbé de Charroux et Grenetière, conseiller au parlement de Paris et maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi. Ce seigneur, étant en ambassade à Venise en 1532, y eut, d'un commerce avec une fille noble, Jean de Baïf, qu'il fit élever avec le plus grand soin, par le célèbre Dorat. La réputation de ce savant professeur attira à ses leçons le jeune Ronsard, qui devint ainsi le condisciple et l'ami du jeune Baïf. Louis le Roy, dans sa *Vie de Ronsard*, nous a conservé des détails intéressans sur leur intimité studieuse. Ils furent tous deux de la pléiade poétique que leurs contemporains se plurent à former des sept poètes les plus estimés de ce temps (*voy.* DORAT, JODELLE, *Joachim* DU BELLAY, BELLEAU, PONTUS DU THIARD et RONSARD). Ce dernier ne se distingua réellement que dans les vers grecs et latins; ses efforts dans la poésie française furent toujours malheureux, ce qui faisait dire au malin cardinal du Perron : « Le « Baïf est un fort bon homme, mais un « très mauvais poète. » A ce peu de dispositions il joignit l'idée impraticable d'appliquer aux vers français, outre la rime, une mesure basée sur la quantité des syllabes, comme en grec et en latin. Il y avait alors, en tout, dans les esprits distingués une ardeur d'innovation très remarquable, et même leurs tentatives malheureuses, comme celle de Baïf, eurent un côté utile, en apprenant à leurs successeurs à éviter les écueils contre lesquels ils s'étaient brisés. Baïf, malgré son manque de fortune, fut comme le centre des hommes les plus distingués de son temps. Le roi Henri III lui-même l'honorait souvent de sa présence : c'est là un des bons côtés des mœurs de ce temps. Jean de Baïf avait obtenu en 1570, au sujet de ces réunions qui avaient lieu chez lui, des lettres-patentes de Charles IX pour l'établissement d'une académie de poésie et de musique. Il peut ainsi être considéré comme le fondateur de la plus ancienne société littéraire en France. Il mourut à Paris en 1589. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, à peine connus aujourd'hui. J. B. X.

BAIKAL (LAC). Les Russes et les Chinois appellent avec plus de raison cette immense nappe d'eau de la Sibérie méridionale une *mer*, et les peuples qui l'avoisinent regardent comme une profanation de donner le nom de *lac* à ce qu'ils appellent, eux, la *Mer Sacrée*. En effet, ce prétendu lac couvre une étendue non moins grande que celle de la Suisse entière, environ 700 milles carrés géographiques; sa longueur est de plus de 80 milles (environ 140 lieues de France) et sa largeur moyenne de 8 à 9 milles; en quelques endroits cette largeur arrive même jusqu'à 12 milles; on lui donne une circonférence de plus de 260 milles. Suivant la direction diagonale entre les méridiens et les parallèles, le lac Baïkal est situé entre 51° et 56° de latit. N., et entre 121° et 128° de longitude (de l'île de Fer).

C'est en 1643 que les Européens naviguèrent pour la première fois sur cette mer méditerranée nouvellement découverte. Suivant M. Klaproth (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. I^er^, p. 1), le nom qu'ils lui donnèrent aurait été celui par lequel la désignaient les Iakoutes qui anciennement avaient leurs demeures sur ses bords. *Baïahkhal* signifie dans leur langue *eau abondante ;* les langues des autres peuples asiatiques le traitent,

ainsi que nous l'avons dit, avec plus de respect.

Le lac Baïkal est entouré de hautes montagnes que le voyageur parti d'Irkoutsk vers sa rive voit s'élever de plus en plus; sur la rive opposée elles sont moins considérables. C'est du côté d'Irkoutsk que l'Angara, écoulement du lac, s'ouvre une voie à travers ces rochers pour couler vers le nord et joindre l'Iénicei, après avoir changé de nom. En revanche le lac reçoit, au midi et à l'est, les eaux de la Selenga et du Bargousine. Il est extrêmement poissonneux.

Le Baïkal est généralement profond; cependant il est couvert d'écueils et d'îlots et quelques bas-fonds y gênent la navigation. On le regarde comme devant son origine à un tremblement de terre qui aurait fendu les rochers qui l'environnent et qui en font un des sites les plus pittoresques que la nature sauvage puisse présenter. Voy. *Description du lac de Baïkal, trad. du russe* par M. Klaproth, *Nouv. Ann. des Voyages*, t. XVII, p. 289 et suiv., et la *Géographie de l'Asie* de M. Charles Ritter, tom. II (1833), p. 5-114. J. H. S.

BAIL, de *bailler*, donner, livrer. Le bail est compris dans le louage des *choses* et se trouve de trois sortes : 1° bail à loyer, louage des maisons et des meubles; 2° bail à terme, louage des héritages ruraux; 3° bail à *cheptel*, louage des animaux dont le profit se partage avec le propriétaire et l'individu à qui il les confie. Nous renvoyons au mot CHEPTEL nos explications sur ce dernier point. Le code trace premièrement les règles *communes* aux baux des maisons et à ceux des biens ruraux. Ces règles sont très nombreuses; nous ne ferons qu'en indiquer les objets divers qui consistent : 1° dans les formalités exigées pour constater l'existence même du bail; 2° dans l'obligation pour le *bailleur* d'assurer la jouissance. Les objets que le propriétaire d'un fonds y a placés pour le service et l'exploitation de ce fonds sont immeubles par destination. Ainsi sont immeubles, à ce titre, les animaux attachés à la culture, les ustensiles aratoires, les semences données au fermier ou colon partiaire, les pigeons de colombiers, les lapins de garenne, etc.

Sont aussi immeubles par destination tous effets mobiliers que le propriétaire a attachés au fonds, *à perpétuelle demeure*, de manière qu'on ne pourrait les enlever sans qu'ils fussent fracturés ou détériorés, ou sans briser et détériorer la partie du fonds à laquelle ils sont attachés.

Sont immeubles, *par l'objet auquel ils s'appliquent*, l'usufruit des choses immobilières, les servitudes ou services fonciers, les actions qui tendent à revendiquer un immeuble. *Voy.* LOUAGE; et pour les bails, en ce qui concerne la culture, l'art. FERME. V.

BAILLEMENT, phénomène que présentent l'homme et la plupart des animaux, et qui consiste dans une inspiration large, profonde, quelquefois un peu saccadée, avec écartement considérable des mâchoires, et suivie d'une expiration plus prolongée que dans l'état ordinaire, et plus ou moins bruyante. Les circonstances dans lesquelles le bâillement se produit sont : le sentiment de la faim ou le travail pénible de la digestion, le besoin de sommeil, le moment du réveil, l'ennui, et aussi le séjour dans un air trop rare ou contenant des gaz impropres à la respiration. Au premier coup d'œil l'esprit ne saisit pas très bien le lien qui existe entre des causes si diverses entre elles; mais si l'on réfléchit que, dans toutes ces circonstances, les poumons reçoivent, dans un temps donné, moins d'air que de coutume, soit que cet air contienne moins de molécules vivifiantes (oxigène), comme dans l'asphyxie commençant par la combustion du charbon, soit que, comme dans la fatigue générale qui provoque le besoin du sommeil, le mouvement mécanique de la respiration se ralentisse; si l'on réfléchit, dis-je, que dans toutes ces circonstances il y a disharmonie entre la quantité de sang qui traverse les poumons et la quantité d'oxigène qui y pénètre, on concevra que toutes ces causes agissant de la même manière produisent un résultat identique, le bâillement. En définissant donc ce phénomène comme expression physiologique d'un trouble fonctionnel, on pourrait le dire un besoin d'air perçu par le cerveau dans les poumons, comme on définit la faim un besoin d'alimens,

de réparation perçu par le même organe dans l'estomac. Comme tous les actes qui dépendent du système nerveux, le bâillement est susceptible de se produire en vertu du seul instinct d'imitation qui existe plus ou moins développé dans tous les animaux. Le bâillement se rencontre assez souvent comme symptôme dans quelques maladies, telles que l'épilepsie, l'hystérie, etc. On l'a vu quelquefois se prolonger avec une opiniâtreté extrêmement incommode. Enfin on compte plusieurs cas où l'écartement des mâchoires a été porté à un tel degré que la luxation de celles-ci en a été le résultat. M. S-N.

BAILLET (ADRIEN), l'un de nos plus laborieux érudits, naquit en 1649 dans le village de La Neuville, près Beauvais. D'abord régent au collége de cette ville où il avait fait ses études, il entra ensuite dans les ordres sacrés et fut nommé à un humble vicariat de campagne, où il n'avait qu'un traitement annuel de 300 francs. Sa vertueuse économie avait pourtant trouvé dans ce modique revenu le moyen de faire vivre avec lui un de ses jeunes frères, et de nourrir encore, disent les mémoires du temps, un *petit valet*. Aussi ce ne fut point l'ambition, mais l'amour de l'étude qui lui fit quitter ses fonctions et sa province pour venir s'y livrer entièrement à Paris. Il eut le bonheur d'y rencontrer un homme qui sut apprécier ses qualités et son savoir précoce. M. de Lamoignon choisit Baillet pour son bibliothécaire : c'était combler tous ses vœux. Occupé dès lors exclusivement des devoirs de son emploi et de ses travaux scientifiques et littéraires, on peut dire qu'il concentra son existence dans ses livres et dans ses manuscrits, ne faisant qu'un seul repas, dormant à peine quelques heures, et souvent tout habillé; il devait produire beaucoup, et sa fécondité fut d'autant plus grande que, méditant toujours de nouveaux ouvrages, il donnait trop peu de soins à son style. C'est ce que l'on remarque surtout dans ses *Jugemens des savans* (7 vol. in-4°), qui néanmoins obtinrent alors beaucoup de succès.

Dans un autre de ses principaux ouvrages, *les Vies des saints* (4 vol. in-fol.), la piété éclairée de Baillet lui fit écarter nombre de légendes fabuleuses ou ridicules. Les bigots ne le lui pardonnèrent pas, encore moins les jésuites, irrités des éloges qu'il avait accordés aux écrivains de Port-Royal. Sa *Dévotion à la Sainte-Vierge*, traité conçu dans le même système, fut dénoncée à l'archevêque de Paris et à la Sorbonne; mais la Sorbonne et l'archevêque donnèrent gain de cause à l'auteur. Baillet avait aussi fait paraître le premier volume d'une grande composition bibliographique intitulée : *Auteurs déguisés sous des noms étrangers, empruntés, supposés*, etc.; mais on lui fit craindre le mécontentement des gens de lettres qu'il dépouillait ainsi de leur *incognito*, et il abandonna ce travail, que Barbier (*voy.*) a exécuté de nos jours. Enfin il avait encore trouvé le temps de rédiger le catalogue, en 32 volumes *in-folio*, qui n'a point été imprimé, de la superbe bibliothèque confiée à ses soins. L'excès du travail abrégea une carrière si utilement remplie. Baillet mourut chez son bienfaiteur, en 1706, âgé de 57 ans. Outre les ouvrages cités, il avait publié quelques productions biographiques, entre autres la *Vie de Descartes*, trop pleine de petits faits et de détails minutieux, et une *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, curieuse en effet à cette époque où la Russie était si peu connue encore de l'Europe que c'était un acte d'érudition que d'en parler avec quelque étendue. M. O.

BAILLEUL ou **BALIOL** est un nom qui appartient à l'histoire de l'Écosse. La mort du roi Alexandre III, en 1286, et celle de sa petite-fille Marguerite, la *Vierge de Norvège*, en 1291, offrirent à l'Anglais Édouard I^er^ une occasion favorable de s'ingérer dans les affaires d'Écosse. La couronne y était briguée par douze prétendans, entre autres par JEAN Baliol et Robert Bruce, qui descendaient du roi David I^er^ par les femmes. Le roi d'Angleterre, pris pour arbitre, se fit d'abord reconnaître au parlement de Norham pour seigneur suzerain de l'Écosse, et prononça ensuite en faveur de Baliol, qui lui rendit hommage de sa couronne (1292). Mais l'ambitieux Édouard ayant voulu soumettre son vassal à une obéissance servile, Ba-

liol en appela au courage de la nation, et une guerre sanglante éclata entre les deux royaumes. En 1295, le roi de France, Philippe-le-Bel, fit alliance avec Baliol. En 1297, celui-ci fut fait prisonnier par les Anglais à la bataille de Dunbar, et eut la faiblesse de signer l'abdication de sa couronne. D'abord détenu à la tour de Londres, il put ensuite aller à Oxford, où il fonda le collége de son nom qui existe encore. Bientôt après il reconnut Édouard pour souverain de l'Écosse, obtint à ce prix sa liberté, et vint finir ses jours en Normandie, dans sa seigneurie de Château-Gallard, près d'Andely, ancien berceau de sa famille.

Son fils, Édouard de Bailleul, fut fait roi d'Écosse 32 ans après l'abdication dont nous venons de parler (1331), et fut reconnu par le roi d'Angleterre, Édouard III. Celui-ci, pour l'appuyer, fit la guerre à David Bruce (*voy.*). La victoire de Hallidon-hill livra un moment l'Écosse à Édouard Bailleul, qui se fit couronner à Scone. Cependant la guerre continua entre les régens d'Écosse et le nouveau roi, que trois expéditions de son protecteur ne purent maintenir sur le trône. En 1356, cet homme, qui s'élait souillé par plus d'une bassesse, résigna sa royauté entre les mains d'Édouard III. A. S-r.

BAILLEUL (Jacques-Charles), fils d'un cultivateur, naquit, en 1762, à Bretteville, près du Havre. Il reçut une éducation soignée et fut destiné par ses parens à la carrière du barreau. Il venait déjà d'y avoir quelques succès lorsque la révolution éclata; il en embrassa la cause avec chaleur et conviction. Trop jeune pour être élu aux premières assemblées, il reçut d'honorables témoignages de confiance, et fut enfin envoyé à la Convention nationale. Comme une grande partie de ceux avec lesquels il siégeait, M. Bailleul vota contre la mise en jugement de Louis XVI, pour sa détention jusqu'à la paix et son exil après; il ne prit que fort rarement la parole avant le 31 mai 1793, il exprima seulement quelquefois l'horreur que lui inspiraient les crimes de septembre et les écrits sanguinaires de Marat. Cette position, jointe à sa jeunesse, le préserva d'être compris dans les proscriptions du 31 mai qui frappèrent les plus illustres des chefs du parti modéré; mais il prit part à la protestation en faveur de ses collègues proscrits. M. Bailleul fut compris ainsi parmi les 73 membres de la Convention nationale qui furent jetés dans les cachots et qui y restèrent pendant tout le régime de la *terreur*. Mais la chute de Robespierre fit enfin reparaître sur la scène ceux qui l'avaient toujours combattu; avant les proscrits du 31 mai, les 73 furent rappelés dans le sein de la Convention; Bailleul fut du nombre : il se distingua alors par son patriotisme, son talent et son courage. Dans plusieurs discours il flétrit les crimes qui avaient été commis, honora la mémoire de leurs victimes, et demanda le rappel de ses collègues que l'échafaud avait épargnés. Dans les journées du 12 germinal et du 1^er^ prairial, qui furent les derniers efforts du parti jacobin pour ressaisir le pouvoir, il marcha, à la tête de la jeunesse dévouée au système contraire, au secours de la Convention. L'élégance de ses manières et l'ascendant qu'il exerçait firent inventer par le parti jacobin le nom de *jeunesse dorée de Bailleul* et de Breton, et ce parti l'accusait d'être favorable à la cause royaliste et contre-révolutionnaire. Mais l'approche du 13 vendémiaire montra bientôt que la République pouvait toujours compter sur son dévouement, et cette journée sanglante vit M. Bailleul marcher à la tête des jeunes gens qui s'étaient réunis aux troupes de la Convention, avec le même courage qu'il avait montré contre les partisans de l'anarchie et de la terreur. La Convention ayant triomphé, la constitution de l'an III fut promulguée et le Directoire installé. Le Conseil des Cinq-Cents et celui des Anciens se divisèrent aussitôt en deux partis, l'un pour, l'autre contre le nouveau gouvernement; dans l'un et dans l'autre se trouvèrent des amis et des ennemis de la république. Bailleul se prononça pour le Directoire exécutif, fut pendant les deux premières sessions l'un de ses défenseurs les plus constans, et soutint dans le Conseil des Cinq-Cents, par ses discours et ses propositions, ses vues en législation, en politique et en finances. Les graves

dangers qui menaçaient le Directoire exécutif, et, par-là aussi, l'existence de la république, l'ayant décidé aux proscriptions de la journée de fructidor an V, Bailleul en devint l'un des acteurs et des approbateurs, et c'est sur son rapport que furent rendus définitifs divers actes de rigueur et de réclusion, contre des hommes dont les uns avaient en réalité conspiré contre le gouvernement alors existant, tandis que d'autres s'étaient seulement attiré le ressentiment d'un pouvoir dont ils avaient blâmé et attaqué les passions et les erreurs; mais obligé de se défendre contre ses ennemis, ce pouvoir résolut de se défaire de tous à la fois. Bailleul continua à servir par ses talens, dans le Conseil des Cinq-Cents, le gouvernement dont il avait embrassé la cause. Lorsque le 30 prairial eut éloigné du pouvoir les directeurs que le 18 fructidor y avait raffermis, Bailleul s'éloigna volontairement des bancs législatifs, et n'y reparut qu'après le 18 brumaire. Il fut alors appelé à faire partie du Tribunat, et prit place dans l'opposition républicaine ou libérale qui combattit, dès sa naissance, le pouvoir absolu qu'ils reconnurent être dans le système du premier consul. Bailleul se prononça contre la plupart des projets du gouvernement sur les finances, la législation et la sûreté générale, et fut éliminé avec Daunou, Ginguené et d'autres. Néanmoins, bientôt après (1804), il obtint une direction des droits réunis, et, dans cette position, il resta éloigné du théâtre politique pendant le reste du consulat et les temps de l'empire. Il resta oublié sous la première restauration; mais à l'époque des Cent-Jours il publia plusieurs écrits remarquables sur des matières politiques, philosophiques et religieuses, et dans lesquels il cherchait à montrer au gouvernement qui venait de reparaître les moyens par lesquels il pouvait réparer ses anciennes erreurs et fonder sa puissance sur la puissance et la prospérité nationales. A la seconde restauration il fut un des fondateurs du *Constitutionnel*, et, depuis le commencement de la longue existence de ce journal, il n'a cessé de l'enrichir d'articles remarquables sur des sujets variés. M^me^ de Staël ayant publié son célèbre ouvrage *Considérations sur la révolution française*, M. Bailleul en fit la réfutation sous ce titre : *Examen critique des considérations*, etc. Paris, 1818, 2 vol. in-8°; et sans égaler les *Considérations* en talent et en profondeur, l'*Examen* renferme cependant, d'après l'opinion générale, une foule d'observations justes, vraies et heureusement exprimées. La vogue de ces deux ouvrages fut très grande. Le 18 fructidor devait être et a été en effet l'époque de la révolution sur laquelle les deux écrivains devaient être le plus en désaccord quoique l'un et l'autre en reconnaissent en partie la necessité. Pendant le cours de la Restauration les concitoyens de M. Bailleul essayèrent plusieurs fois, par de nombreux suffrages, de le porter à la Chambre des députés, mais ils ne purent y réussir. La révolution de juillet accomplit les vœux de M. Bailleul, comme ceux de tous les amis de la France. Fidèle à ses anciens principes, il se rallia complètement au gouvernement né de cette révolution, et même dans un écrit qu'il publia lors de la discussion sur l'hérédité de la Chambre des pairs, il en fit sentir les avantages, en indiquant les moyens qu'il jugeait les plus convenables pour en parer les inconvéniens.

On a de ce publiciste un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de M. Quérard, t. I, p. 154. M. B.

BAILLI, anciennement *baillif*, en latin *Balivirus* ou *Ballirius*, titre assigné sous l'ancienne monarchie à des fonctions de divers ordres. Ce mot vient de *bail* qui signifiait primitivement *garde* ou *tutelle*; et a lui-même pour origine, suivant Ducange, le mot *bajulus*, tuteur, appartenant à la basse latinité. Des commissaires envoyés par les rois de France pour faire droit, au nom de la couronne, aux plaintes élevées par les peuples contre les abus du pouvoir et les exactions des grands portèrent les premiers, si l'on en croit Pasquier, ce titre de baillis, qui les instituait à la fois *gardiens* de la prérogative royale et *tuteurs* des communes. Ce fut au commencement de la troisième race que cet établissement prit une sorte de régularité. La juridiction des baillis avait d'abord été très étendue et appliquée

à toutes sortes d'objets. Ces attributions, quoiqu'elles ne fussent déléguées que pour un temps fixe et assez court, donnèrent une grande importance à ces magistrats; ils abusèrent de leur puissance et les rois se virent successivement obligés de la réduire : c'est ce que prouvent plusieurs ordonnances de Saint-Louis et de Philippe-le-Bel. On commença par leur ôter la surveillance de la perception des impôts, qui leur avait donné lieu de commettre eux-mêmes des malversations que leurs fonctions étaient de réprimer chez les autres; mais le système des baux s'étant introduit, ils en devinrent ostensiblement ou en secret adjudicataires; dès lors leurs charges tombèrent en discrédit. L'inspection des commandemens militaires leur fut également ôtée, et ils restèrent simples officiers de justice. Charles VI les autorisa, en 1413, à se choisir des *lieutenans;* Charles VIII en fixa le nombre à deux, l'un général et l'autre particulier; Louis XII voulut que les lieutenans fussent gradués et qu'ils ne pussent être changés à volonté par les baillis; enfin Charles IX décida, en 1560, que les baillis et les sénéchaux, qui en divers lieux remplissaient les mêmes fonctions que les baillis, seraient dorénavant officiers de robe courte. Les véritables officiers de justice furent par conséquent les *lieutenans* des baillis; toutefois les jugemens continuèrent à se rendre au nom de ces derniers qui purent toujours assister aux procédures et conservèrent en outre certaines prérogatives politiques.

De bailli l'on a fait *bailliage*, qui est la juridiction ou le siége du bailli, puis, par extension, l'étendue même de pays qui comprenait la juridiction de ce magistrat. Ainsi c'est par bailliages que se trouvaient divisées les anciennes provinces qui ne l'étaient pas par sénéchaussées (*voy.*), relativement à l'élection des députés aux états-généraux. Le bailliage formait ce que nous appelons aujourd'hui un arrondissement électoral. Cette base fut adoptée pour les deux dernières convocations d'états-généraux, 1614 et 1789.

Il ne faut pas au reste confondre les baillis dont nous venons de parler et dont les offices étaient nobles et d'épée, avec les autres *baillis*, simples officiers de justice seigneuriale que nous voyons si fréquemment figurer dans notre ancien théâtre : ceux-ci étaient dits de *robe longue* et appelés *petits baillis* pour les distinguer des premiers. On a quelquefois aussi donné le titre de *bailli* au gardien d'un château servant de prison; mais c'était en général parce qu'une juridiction y était attachée.

Enfin l'on appelait *bailli* dans l'ordre de Malte les principaux chefs, conseillers et commandeurs, et c'est sous ce titre que s'est illustré l'un de nos plus célèbres marins, le *bailli* de Suffren. Ainsi M. de Tatichtchef, ambassadeur de Russie à Vienne, est encore *bailli*. *Voy.* les articles VICOMTE, SÉNÉCHAL et PRÉVÔT. P. A. D.

BAILLIE (MATHIEU), médecin et anatomiste distingué, né en 1761 dans un petit village du comté de Lanark en Écosse, était neveu des célèbres anatomistes Jean et Guillaume Hunter. Après des études faites sous la direction de son père d'abord, puis à l'université de Glasgow, il prit ses grades à Oxford, et vint à Londres où il fut employé, en qualité de préparateur, par Jean Hunter auquel il succéda dans la chaire d'anatomie. Plus tard il devint médecin de l'hôpital Saint-Georges et membre du collége des médecins de Londres. Ce fut en 1798 seulement que le docteur Baillie se livra à la pratique de la médecine avec un succès extraordinaire. Il devint médecin du roi et de tout ce qu'il y avait de notable en Angleterre. Ses qualités personnelles n'étaient pas inférieures à son talent comme médecin et comme professeur. Il mourut en 1823 dans le comté de Glocester, laissant au collége des médecins de Londres toute sa bibliothèque, ses préparations anatomiques, et une somme de 300 liv. st., plus une pareille somme à la société pour le soulagement des veuves et des enfans de médecins. Il laissa d'ailleurs à sa famille une fortune de 80,000 liv. st. Ses principaux ouvrages sont l'*Anatomie pathologique de quelques-unes des parties les plus importantes du corps humain*, 1793, enrichie de magnifiques gravures coloriées. Il publia aussi, de 1799 à 1812, une *série de gravures pour éclairer l'anatomie pathologique*. Ses autres ouvra-

ges sont une *Description de l'utérus pendant la grossesse*, et divers Mémoires insérés dans les Transactions médicales et autres recueils. F. R.

BAILLON. C'est un morceau de bois qu'on met au travers de la bouche d'un homme pour l'empêcher de parler ou de crier. Plus d'une fois la justice a employé le *bâillon* à l'égard des condamnés qu'elle faisait traîner au supplice; elle craignait peut-être que leurs discours ou leurs cris n'excitassent quelque rumeur parmi le peuple. C'est avec un bâillon que le comte de Lally (*voy.*) monta sur l'échafaud en 1766. Mais ce spectacle hideux ne pouvait qu'inspirer la pitié. A. S-R.

Avant les excès révolutionnaires l'Encyclopédie de Diderot écrivait, en improuvant cet usage: « Si l'on craint que les propos ou les clameurs des malheureux condamnés ne causent quelque fermentation dans les esprits, il vaudrait peut-être mieux les faire accompagner par des tambours, dont le bruit empêcherait que leurs cris ne fussent entendus. » Ne dirait-on pas que Santerre avait puisé son inspiration dans ces paroles, lorsqu'il étouffa la voix de Louis XVI sur l'échafaud? De nos jours, il n'y a pas d'exemple du bâillon en matière de jurisprudence criminelle; cette coutume a disparu avec tous les abus et les priviléges de l'ancien régime, et s'est décidément réfugiée au fond des bois et dans les cavernes de bandits.

Lorsqu'on pratique quelque opération au fond de la bouche, on place préalablement entre les grosses dents un bouchon pour tenir les mâchoires écartées; c'est encore un bâillon. D. A. D.

BAILLOT (Pierre), un des premiers maîtres de violon de l'école française moderne, naquit, en 1771, à Passy. Il étudia sous Viotti, et fut attaché par lui, en 1791, au théâtre de *Monsieur*. Il fut nommé, en 1803, professeur au Conservatoire. De 1805 à 1808, il voyagea dans le nord de l'Europe, et acquit une grande réputation musicale; il devint rival de Kreutzer et de Rode. Son style est hardi et original. Baillot est un des principaux auteurs d'un ouvrage imprimé pour l'usage des élèves du Conservatoire de Paris, sous le titre d'*École de Violon* par Rode, Kreutzer et Baillot. Ses *Exercices pour le violon* sont une suite de cet ouvrage. Il publia aussi, avec Levasseur, Catel et Baudiot, une autre École de violon pour l'usage du Conservatoire, et l'accompagna d'exercices. C. L.

BAILLOU (Guillaume de), dont le nom latinisé suivant l'usage de son temps est *Ballonius*, naquit à Paris en 1538 et y mourut en 1616. Baillou fut un de ces hommes dont l'esprit actif, judicieux et clairvoyant devance leur siècle et prépare les réformes. Ayant montré dès sa jeunesse d'heureuses dispositions, et fils d'un architecte livré à l'étude des sciences mathématiques, il dut son éducation aux bienfaits d'André Guilar, président au parlement. Après avoir fait d'une manière brillante ses études classiques, il voulut être médecin; il prit ses degrés avec éclat, et bientôt se livra aux travaux de l'enseignement qu'il continua pendant 46 ans de la manière la plus consciencieuse et la plus distinguée. Plus tard il se consacra à la médecine pratique, et c'est alors qu'il composa ces écrits qui sont encore en honneur parmi les médecins, et dont le mérite paraît plus grand encore quand on se reporte à l'époque où ils furent publiés. Ils ne parurent d'ailleurs qu'après la mort de Baillou et par les soins de ses neveux. C'était une entreprise hardie, lorsque les anciens étaient l'objet d'un culte idolâtre, de rappeler les médecins à l'observation des faits, et Baillou est assurément un des premiers qui aient ouvert cette voie laborieuse, mais qui conduit sûrement au but. Aux talens Baillou joignait les vertus qui font l'homme de bien. Recherché comme praticien, il eût pu facilement arriver aux charges et aux honneurs; il les refusa constamment et préféra l'indépendance et l'étude. C'était un de ces protestans primitifs, grave et austère dans ses mœurs, en même temps que plein de douceur et de charité. Baillou fut appelé le *Sydenham français*, comme Sydenham fut surnommé l'Hippocrate anglais. Un autre surnom avait été donné à Baillou, celui de *fléau des Bacheliers:* c'était un hommage rendu à son éloquence et à la force de sa dialectique. Ses ouvrages tous pratiques, ont été imprimés plusieurs fois.

Le célèbre Tronchin donna l'édition de Genève, 4 vol. in-4°, 1762; c'est la plus estimée. On remarque surtout le recueil de Consultations, *Consiliorum medicinalium*, lib. III, 1635-49. . F. R.

BAILLY (JEAN-SYLVAIN), savant illustre, écrivain distingué, premier président de l'Assemblée constituante, premier maire de Paris, naquit en 1736, au Louvre, où son père avait l'emploi de garde des tableaux. Bailly, que ses parens destinaient à la peinture, n'apprit guère dans son enfance que le dessin où même ses progrès furent médiocres. Heureusement son père fut appelé à donner des leçons au fils d'un mathématicien, nommé Moncarville, et celui-ci, pour s'acquitter, voulut devenir le maître de mathématiques du jeune Sylvain; ce favorable hasard décida sa vocation. Il avança rapidement dans l'étude des sciences exactes, et reçut tour à tour les leçons de Clairaut et de Lacaille. Néanmoins, dans cette vocation nouvelle, il fut près de s'égarer. Quelques succès littéraires obtenus par un ami, exaltèrent l'imagination de Bailly, qui, n'ayant que 16 ans encore, composa deux tragédies, *Clotaire* et *Iphigénie en Tauride*. On a remarqué que, par une prédestination singulière, la première de ces pièces offrait le tableau d'un maire de Paris massacré par le peuple. Bailly consulta sur ses essais le comédien Lanoue, auteur lui-même de quelques ouvrages dramatiques; et Lanoue, dont la sagacité démêla, dans ces ébauches, plus de sagesse et d'exactitude que d'imagination, lui conseilla fort sagement de quitter le théâtre pour les sciences. Le jeune homme suivit ce conseil, et, dès 1763, il fit hommage à l'Académie des sciences d'un recueil d'*observations lunaires*. L'année suivante, il publia un travail plus étendu sur les *étoiles zodiacales*; en 1766, il fit paraître son *Essai sur les satellites de Jupiter*, avec des tables de leurs mouvemens; en 1771, il y joignit un mémoire sur la lumière de ces satellites. Ses premiers travaux avaient attiré sur lui l'attention de l'Académie des sciences, et, dès l'âge de 27 ans, Bailly s'était vu appelé à remplacer dans ce corps illustre l'abbé de Lacaille, son maître. Cependant, ses succès dans la carrière des sciences n'avaient point étouffé en lui l'amour des lettres; seulement, il avait fait choix d'un genre plus conforme à ses moyens que celui dans lequel il s'était d'abord essayé; aussi les concours académiques ne furent-ils pas pour lui sans quelque gloire: il obtint à l'académie de Rouen l'*accessit* pour l'éloge de Corneille; il l'obtint à l'Académie française pour l'éloge de Charles V, et, plus tard, pour celui de Molière. En 1769, l'Académie de Berlin couronna son éloge de Leibnitz; il composa encore celui du célèbre voyageur Cook, celui de Gresset, dans lequel il eut pour concurrent le trop fameux Maximilien Robespierre, et celui de l'abbé de Lacaille, où la reconnaissance de l'élève parut avoir ajouté au talent de l'écrivain.

Encouragé par l'accueil qu'obtenaient ses travaux dans les sciences et dans la littérature, Bailly entreprit d'écrire l'*Histoire de l'astronomie*. Ce vaste monument, qui lui coûta de longues années à élever, est devenu, dans la postérité, son principal titre de gloire. En 1775 parut le premier volume de l'*Histoire de l'astronomie ancienne et moderne;* et ce fut seulement en 1787 que l'auteur acheva et livra au public l'*Histoire de l'astronomie indienne et orientale*. D'autres travaux, il est vrai, l'occupèrent dans cet intervalle. Dans l'histoire de l'astronomie ancienne, Bailly avait attribué l'invention des arts et des sciences à un peuple du nord qui avait disparu de la terre. Il fit hommage de son livre à Voltaire, et l'auteur de la *Philosophie de l'histoire*, qui, comme on le sait, a placé dans l'Inde le berceau des connaissances humaines, exprima, en lui répondant, des doutes sur son système. Pour le justifier, Bailly écrivit, en 1777, ses *Lettres sur l'origine des sciences*, et, en 1779, d'autres lettres (qui ne parurent qu'après la mort de Voltaire), sur l'*Atlantide de Platon*. Si ses preuves ne furent pas jugées convaincantes, du moins l'urbanité de la polémique de Bailly, l'étendue de son érudition, l'élégance de son style, lui méritèrent de nombreux suffrages. Aussi, l'auteur, déjà membre de l'Académie des sciences, fut-il bientôt appelé à l'Acadé-

mie des inscriptions, et plus tard, en 1784, à l'Académie française. Le seul Fontenelle avait eu l'honneur, avant lui, d'être membre à la fois des trois académies. A la même époque, il fut choisi, *ainsi que Francklin, pour faire partie* de la commission chargée de vérifier les découvertes de Mesmer, les phénomènes du magnétisme animal; son rapport est encore cité comme un modèle de sagesse et d'impartialité. Deux ans après, un autre rapport, fait à l'Académie des sciences, sur le projet de construction d'un nouvel Hôtel-Dieu, ne lui fit pas moins d'honneur dans l'opinion publique.

Cependant, la révolution s'avançait; les états-généraux allaient s'ouvrir. Nommé électeur de son district, puis secrétaire de l'assemblée électorale, puis député aux états, Bailly se rendit à Versailles, où déjà l'Assemblée nationale se trouvait divisée sur la question fondamentale du vote par tête ou par ordre. Dès son arrivée, il fut élu doyen du Tiers-État, dont il se trouva dès lors appelé à soutenir les justes prétentions. La résistance des ordres privilégiés ayant enfin obligé les communes à se constituer en *Assemblée nationale*, Bailly, de simple doyen du Tiers, se trouva président de l'Assemblée constituante; ce fut lui qui eut l'honneur de présider l'immortelle séance du Jeu de paume.

On sait comment, après un vain essai de coup d'état, la cour se vit forcée de souscrire à la réunion des ordres, sans avoir rien gagné à son imprudente tentative, sinon de constater à la fois son mauvais vouloir et son impuissance. On sait aussi qu'après avoir appelé des troupes sous Paris pour dissoudre la représentation nationale, le ministère fut vaincu de nouveau dans la grande journée du 14 juillet, qui vit tomber à la fois la Bastille et le pouvoir absolu; le lendemain de cette journée, une députation de l'Assemblée nationale, dont faisaient partie Bailly et M. de Lafayette, s'étant rendue à l'Hôtel-de-Ville, une acclamation universelle décerna au premier le titre de *maire de Paris*, au second celui de *commandant général de la milice parisienne*, qui venait de s'organiser spontanément.

Dans ses fonctions nouvelles, Bailly trouva de grands et difficiles devoirs à remplir. Il arrivait au milieu d'une famine, au milieu d'une insurrection, à la tête d'une administration toute neuve, dont rien encore, ni la marche, ni les attributions, ni les prérogatives, n'était déterminé. Il fallait maintenir l'ordre au sein de l'effervescence, suppléer par la persuasion à l'autorité qui n'existait plus nulle part, assurer chaque jour la subsistance d'une population de 800,000 ames, et chaque jour répondre du succès sur sa tête. Il y réussit par un travail de tous les instans et par un dévouement sans bornes. Il courut de grands dangers et se fit de nombreux ennemis; mais il mérita l'estime publique, et sut même conserver sa popularité, qui ne reçut point d'atteinte sensible jusqu'au jour où Louis XVI, entraîné par d'aveugles conseils, s'enfuit vers la frontière, laissant derrière lui un manifeste contre la révolution qu'il avait d'abord adoptée, et, découvert dans sa fuite, fut ramené captif dans la capitale irritée.

L'Assemblée, si grande jusqu'alors, fit ici la faute immense de rappeler au pouvoir, de remettre en face de la révolution effarouchée le prince qui, hostile à cette révolution, ne pouvait plus lui inspirer de confiance; qui, vaincu et fait prisonnier par elle, ne pouvait plus lui inspirer de respect. Pour réaliser cette combinaison malheureuse, il lui fallut s'engager dans une voie de réactions. Des divisions commencèrent d'éclater entre les partisans de l'ordre nouveau; des résistances se manifestèrent: un mouvement populaire eut lieu au Champ de Mars; des mesures répressives devinrent nécessaires; il fallut proclamer la loi martiale.

Dans cette pénible occurrence, Lafayette et Bailly firent leur devoir, quelque douloureux qu'il pût être. Conduite par eux, la garde nationale s'avança vers le théâtre de l'insurrection, précédée du drapeau rouge. Cette démonstration n'ayant pu calmer le désordre, il fallut employer la force. Le sang coula; et, de ce jour, Lafayette et Bailly devinrent odieux au parti populaire. On leur imputa ce qu'on se plut à nommer *les massacres du Champ de Mars*; on leur fit un crime

d'avoir prêté main-forte à la représentation nationale, menacée par des résistances hostiles : comme si le pouvoir, alors même qu'il a pu se tromper, n'avait pas droit d'être protégé contre la violence et la révolte. Abreuvé de dégoûts, Bailly aurait voulu dès lors renoncer aux fonctions publiques. Élu pourtant une seconde fois, il pensa que la gravité des circonstances lui défendait de refuser ; mais la constitution terminée, il donna sa démission. Les instances de la commune le décidèrent néanmoins à rester en place jusqu'à l'époque des élections, et le 18 novembre 1791, il remit ses pouvoirs entre les mains de Péthion, nommé son successeur.

Rendu à la vie privée, Bailly aurait pu trouver en Angleterre un asile contre les ressentimens qui le poursuivaient. On le lui proposait; il refusa. *L'homme*, dit-il, *qui s'est vu chargé d'une grande administration doit, quelque danger qui le menace, rester pour rendre compte de sa conduite.* Il se retira à Nantes où il passa la dernière année de sa vie dans la maison de M. Villenave; ce fut là qu'il apprit les événemens du 10 août et du 21 janvier. Il espéra trouver une retraite plus sûre à Melun, près de son ami, le savant Laplace; il y fut devancé par un détachement de l'armée révolutionnaire formée après le 31 mai. A son arrivée une émeute éclata, il fut arrêté, et, peu de jours après, transféré à Paris, sur l'ordre du comité de salut public. Une première fois il fut tiré de sa prison pour déposer comme témoin dans le procès de Marie-Antoinette. Bientôt ce fut son tour de comparaître en accusé devant le tribunal révolutionnaire; il s'y défendit sans faiblesse et reçut sans pâlir son arrêt de mort.

Dans ses derniers momens, Bailly montra la dignité d'un sage et la constance d'un martyr. Traîné lentement au supplice à travers les imprécations d'une multitude furieuse, glacé par la pluie qui tombait à torrens, sa bouche ne fit pas entendre une plainte. Arrivé au lieu de l'exécution, on brûla devant lui le drapeau rouge; on démolit l'échafaud préparé, pour ne pas souiller de son sang le champ de la fédération; on le releva sous ses yeux dans un fossé voisin. Pendant cette longue agonie, un instant on le vit frissonner. *Tu trembles, Bailly*, lui dit un des satellites : *mon ami, c'est de froid,* répondit-il avec douceur.

Bailly avait vécu 57 ans. Sa taille était haute, ses traits allongés, sa figure noble, mais froide, son caractère sérieux, son ame douce et sensible. Outre les écrits que nous avons mentionnés, il a laissé des *Mémoires* qu'il commença à Nantes, mais qui ont été achevés par une autre main, et où l'on trouve des détails intéressans sur les premiers événemens de la révolution, et un *Essai sur les fables*, qui parut imprimé en l'an VII (2 v. in-8°). Un exemplaire en fut présenté en hommage au Corps-Législatif, et deux députés, Baudin et Rewbell, saisirent cette occasion de payer, du haut de la tribune, un tribut d'hommages et de regrets à la mémoire d'un savant illustre, d'un écrivain estimable et d'un grand citoyen. S. A B.

BAIN (*balneum*). On désigne le plus généralement par ce mot l'immersion du corps dans l'eau; mais on a tant varié, surtout en médecine, la forme des bains, que son acception est devenue extrêmement étendue. On peut distinguer le bain en *général* ou *local*, selon qu'il comprend tout le corps, à l'exception de la tête, ou seulement une de ses parties, comme le *demi-bain*, le bain *de pieds*, *de mains*. On le différenciera aussi par sa température, et un bain peut être *très chaud*, *chaud*, *très froid*, ou *frais*; ces divers degrés de chaleur rendent très variables les effets du bain sur notre économie. Enfin il faut faire pour les bains une dernière distinction, c'est celle de bains *simples* et de bains *médicamenteux*. Ces derniers comprendront non-seulement l'immersion du corps dans des *eaux minérales* naturelles ou artificielles, chaudes ou froides, mais aussi son séjour plus ou moins prolongé, en totalité ou en partie, dans des milieux de différentes natures; tels sont les bains d'*étuves sèches* où l'on est placé dans un air très raréfié par suite de sa haute température; les bains *de vapeurs*, simples ou chargés de divers

principes fournis par des substances habituellement employées dans l'art de guérir; les bains *de lait*, *de vin*; les bains *de marc de raisins*, de *boues minérales*; les bains *de sable*, etc. Ces bains médicamenteux produisent, sur l'homme malade, des effets qui doivent nécessairement dépendre de la nature de la maladie que le médecin veut combattre, de la forme physique du milieu dans lequel le corps est plongé, et surtout de l'action des médicamens solides, liquides ou gazeux mis ainsi en contact avec toute la surface de la peau, quand le bain est entier. Pour l'étude des effets de cette classe de bains nous sommes obligés de renvoyer aux ouvrages de médecine qui en traitent plus spécialement, et, dans cet article, nous parlerons des bains considérés surtout sous le point de vue hygiénique.

Il n'est personne qui ne se soit aperçu de la gêne qu'on éprouve à opérer l'acte de la respiration quand on est plongé dans l'eau, et du sentiment d'oppression qu'on ressent au *creux de l'estomac*. Cette gêne est telle pour certaines personnes qu'elles ne peuvent jamais prendre de bains prolongés; il en est même quelques-unes qui ne peuvent jamais faire usage que de demi-bains. C'est un effet absolument mécanique et qui résulte de ce que, la poitrine étant chargée d'un poids plus considérable que dans les conditions ordinaires, un plus grand effort musculaire devient nécessaire pour opérer sa dilatation afin que l'air atmosphérique s'y introduise. Un effet analogue a lieu, mais par des causes différentes, dans les bains d'étuves sèches. Dans cette condition l'air qu'on respire étant très dilaté ne représente plus sous un même volume les quantités d'air habituellement respirées, et ce n'est alors qu'en répétant plus souvent cet acte qu'on peut fournir suffisamment au sang l'élément de sa régénération. Dans ce cas, c'est l'acte respiratoire qui produit le sentiment que nous avons signalé.

Les effets les plus généraux du bain ordinaire, du bain entier chaud, sont de nettoyer, d'assouplir la peau, de la rendre plus apte à remplir ses importantes fonctions. Cette espèce de bain convient à tout le monde. Les peuples civilisés de l'antiquité l'avaient parfaitement compris, et leurs écrits, leurs monumens, attestent l'immense usage qu'ils faisaient du bain tempéré. Quoique l'usage du linge rende pour nous ces bains moins nécessaires que pour les anciens peuples et que pour les Orientaux, félicitons-nous de voir les établissemens de bains se multiplier, se mettre à peu près à la portée de toutes les classes de la société. La santé publique y gagne nécessairement, puisqu'un grand nombre de maladies sont entretenues par le mauvais état des fonctions de la peau, et que plusieurs même ne reconnaissent pas d'autres causes.

Il est difficile de bien déterminer à quelle température doivent être pris les bains chauds : elle doit varier, suivant la saison et la susceptibilité des individus, de 28 à 35 degrés du thermomètre centigrade ou de 22 à 28 degrés de Réaumur. Un bain est d'une chaleur convenable pour la personne qui le prend si, au moment où elle se plonge dans l'eau, elle éprouve la sensation agréable d'une chaleur douce qui se répand sur toute la peau et un calme général qui la porte doucement au sommeil. Une impression pénible, de quelque nature qu'elle fût, serait un indice que le bain ne convient pas à la personne, et qu'elle doit s'en abstenir si on ne peut point le modifier favorablement. Le bien-être ressenti persiste après la sortie du bain, s'il n'a pas été plus prolongé qu'il ne convient à l'individu; on se sent, sinon plus fort, du moins plus à son aise; on est reposé si on était entré dans le bain fatigué, car le bain tiède est celui qui délasse le mieux en relâchant les tissus, en leur rendant leur souplesse. Puisque tels sont les effets du bain *tempéré*, outre qu'il convient presque à tout le monde, il convient encore plus aux personnes irritables, nerveuses, aux vieillards, aux enfans surtout, si jeunes qu'ils soient, aux femmes, qu'elles soient dans l'état de grossesse ou qu'elles nourrissent.

Voici en quels termes un de nos collaborateurs, M. Ratier, a combattu ailleurs les préjugés encore trop répandus contre l'usage des bains : « Comme toutes les pratiques salutaires, les bains ont leurs

détracteurs; on leur suppose des inconvéniens imaginaires, on nie leurs avantages constatés. Les préjugés relatifs aux bains sont si nombreux que nous ne pouvons ici qu'indiquer les plus saillans, et, sans entrer dans la discussion, énoncer les propositions contraires. Loin d'être nuisibles aux enfans dès les premiers jours de leur naissance, les bains sont le moyen le plus sûr d'entretenir chez eux la propreté si nécessaire à cet âge, et de les préserver des maladies qui les menacent alors et notamment des convulsions. Un enfant devrait être baigné tous les jours à l'eau tiède; ce bain ne serait qu'une immersion de peu d'instans qu'on prolongerait par degrés. C'est à tort qu'on proscrit le bain dans les rhumes et qu'on l'accuse de produire la pulmonie. Un rhume est une inflammation, le bain lui convient; seulement on doit être plus soigneux que jamais d'éviter l'action du froid. Il est encore une foule de maladies, et notamment les affections éruptives, dans lesquelles le bain tant redouté par les gens du monde et par quelques médecins est d'une utilité démontrée; mais, encore une fois, les accidens observés dépendent non pas du moyen, mais du mauvais emploi qu'on en a fait. Quelle bonne femme ne reculerait d'horreur en entendant recommander le bain pendant la grossesse et l'allaitement! Dans cette dernière condition surtout, la phthisie pulmonaire doit être le prix de l'infraction à ses ordonnances. Que les femmes sensées ne craignent pas ces funestes prédictions; qu'elles prennent hardiment des bains, et elles verront que loin de rien perdre de leur santé, elles la maintiendront au contraire et la rétabliront si elle est altérée.» Mais avec non moins de raison, l'auteur de ces lignes recommande de se bien garder du froid à la suite du bain; en effet, dans la plupart des cas, c'est là le seul et véritable danger, et l'on devra sur ce point s'entourer de précautions d'autant plus minutieuses que le bain aura été pris dans des circonstances plus défavorables. Il faut surtout se bien essuyer, se vêtir d'autant mieux que la température de l'air ambiant est plus froide. Sous ce rapport les accessoires du bain chez les anciens et chez les Orientaux, les frictions sèches, simples ou aromatiques, le massage, la flagellation douce, tous moyens qui n'ont pas d'autre but que d'exciter la peau, nous paraissent offrir quelques avantages.

Ce que nous venons de dire des avantages du bain tempéré ne s'applique point au bain *très chaud*, qu'un médecin peut bien conseiller dans de certains cas, mais qu'on ne peut jamais considérer comme un agent hygiénique. Le bain très chaud, c'est-à-dire de 35 à 48° centigrades (28 à 38° R.) est un stimulant violent qui peut déterminer dans le moment où il est pris, et même après, les accidens les plus graves; qui peut réveiller des inflammations anciennes, et en occasionner de nouvelles. Par la manière violente dont il excite la circulation, le bain trop chaud a souvent donné lieu à l'apoplexie. L'effet qui le suit n'est pas plus favorable: à l'irritation violente que nous venons de signaler succède un abattement général, un sentiment de fatigue souvent telle que les facultés intellectuelles même en sont momentanément affaiblies. Certains peuples sont dans l'usage, après les bains d'une température si élevée, surtout après ceux d'*étuves sèches* ou *humides*, de se plonger dans l'eau froide ou de se rouler dans la neige. Nous ne pouvons voir dans cette bizarre coutume qu'un effet de l'habitude; mais nous y cherchons en vain quel bien l'homme en peut retirer.

Les *bains frais*, c'est-à-dire ceux qu'on prend généralement en rivière dans le moment des chaleurs, offrent aussi de grands avantages, et leurs effets ne sont pas moins intéressans à étudier que ceux du bain chaud. Ces bains de rivière, pendant que l'air est à une température de 25 à 35° centigr. (20 à 28° R.) accusent au même thermomètre 19 à 23° (15 à 18° R.). La première impression qu'on en éprouve est toujours légèrement pénible: la soustraction de calorique que nous éprouvons en nous plongeant dans un milieu plus froid resserre tous les pores de la peau, qui se décolore et prend cet aspect qu'on peint si bien par le mot *chair de poule*. Si le bain est pris à une température trop froide, il y a souffrance réelle, horripilation, tremblement convulsif, qui agite

surtoutles mâchoires; autrement, surtout si l'on peut se livrer à l'exercice de la natation, on s'habitue assez promptement à la nouvelle condition dans laquelle on s'est placé et on y éprouve un bien-être presque aussi grand que dans le bain tempéré. Si cette espèce de bain n'est pas trop prolongée, auquel cas il aurait les inconvéniens du bain *très froid* dont nous allons dire un mot, il produit les meilleurs résultats, et c'est, sans nul doute, le moyen le plus propre à combattre les effets souvent nuisibles d'une température élevée. En rafraichissant la peau, il s'oppose à ces sueurs trop abondantes qui affaiblissent tant; il fournit au sang des proportions assez considérables d'eau qui, par sa basse température, va porter le calme aux organes intérieurs évidemment sur-excités. On ne saurait donc trop recommander l'usage des bains frais, surtout pris en rivière et en nageant; ils sont beaucoup moins favorables pris dans une baignoire ou bien en restant dans un état complet d'immobilité. On doit avoir la précaution, quand on use du bain frais, d'en sortir avant qu'un second frisson ne vienne vous prévenir que vous y avez déjà demeuré trop long-temps; et on doit avoir soin, comme après le bain chaud, de se bien essuyer; on doit aussi se garder, si on veut que l'effet avantageux soit durable, de se livrer ensuite à un exercice trop violent. Ce n'est pas sans quelques précautions non plus qu'on doit se jeter dans la rivière; ainsi il peut être fâcheux de s'y plonger le corps couvert de sueur; il ne faudrait pas non plus choisir l'instant où l'on éprouverait du froid pour le faire. Nous ajouterons qu'il n'est jamais prudent de se mettre à l'eau, quelle que soit sa température, dans le moment du travail de la digestion. Les personnes délicates feraient bien, avant de se mettre à l'eau, de s'oindre le creux de l'estomac d'un peu d'huile. D'ailleurs il vaut mieux se jeter dans l'eau tout d'un coup et la tête la première que d'y entrer peu à peu comme le font les gens timides.

Le bain *très froid* n'est pas plus un agent hygiénique que le bain très chaud; c'est, comme ce dernier, un moyen thérapeutique fort énergique que le médecin praticien tient à sa disposition. Le refoulement violent de la chaleur vers les organes intérieurs par l'immersion dans l'eau très froide est suivi, *si l'action réfrigérante n'est pas trop prolongée*, d'une rubéfaction active de la peau avec un grand développement de chaleur, d'une accélération du pouls, enfin d'une excitation générale qu'on nomme *réaction*, parce qu'elle est bien l'indice de l'effort puissant fait par la nature pour combattre l'action d'un agent délétère, *du froid*.

C'est ici le lieu de s'expliquer sur les effets toniques ou affaiblissans des bains pris à diverses températures. Les bains froids donnent du ton, disent les gens du monde : les bains frais, oui; en agissant comme nous avons dit plus haut, en calmant la sur-excitation causée par la chaleur, sur-excitation qui ne permettait point aux organes de fonctionner convenablement, ils donnent du ton, comme la saignée pratiquée à un homme tourmenté par une pléthore sanguine; tandis que les bains très froids sont véritablement toniques, mais par la réaction qui suit leur administration; car autrement ils sont, comme le froid, calmans. Ils peuvent, comme le froid, amener le calme absolu, c'est-à-dire la mort; surtout s'ils sont appliqués sur un sujet encore faible, comme un enfant, pratique meurtrière que jamais Rousseau n'a conseillée, quoi qu'on en ait dit, et qu'on assure cependant être en usage chez certains peuples du nord. Les bains très chauds au contraire sont toniques, nous l'avons assez démontré; nous avons aussi dit comment ils deviennent affaiblissans. Les bains tempérés, pris toujours à une température plus basse que celle de notre corps, agissent, comme nous l'avons exposé, d'une manière analogue aux bains frais. Pris avec excès ils peuvent devenir très débilitans, en diminuant la tonicité de la peau, sur laquelle ils produisent, comme tout le monde sait, une véritable macération, et en introduisant sans cesse dans notre économie un agent (l'eau) qui n'est nullement réparateur.

Quoique les bains *de mer* rentrent absolument dans la classe des bains médicamenteux, nous en dirons cependant

un mot. Nous ne doutons point, malgré leur température toujours, du reste, plus élevée que celle des bains de rivière, qu'ils ne soient toniques, excitans même: cela tient aux sels que l'eau de mer tient en dissolution dans des proportions considérables. Ajoutez à cela l'exercice toujours si salutaire de la natation, et cette véritable douche produite par la lame qui vient frapper le baigneur. Il faut encore faire entrer en ligne de compte l'air vif qu'on respire sur les côtes, air toujours chargé de particules salines, et l'on comprendra l'action favorable des bains de mer pour les tempéramens lymphatiques, mais aussi leur action fâcheuse chez les individus dont le système nerveux est sur-excité.

Nous terminerons par un mot sur les *bains d'étuves sèches ou humides*. Ces bains, fort en usage chez les Romains, le sont encore chez les Turcs, les Russes, et différens peuples de leur domination. Les étuves sèches sont des appartemens chauffés, où l'on se place, en plus ou moins grand nombre, pour se faire suer; les étuves humides outre qu'elles sont aussi très chauffées, sont remplies de vapeur d'eau : la température peut s'élever dans ces étuves de 50 à 56° centigrades (40 à 45° R.). Les bains de vapeur administrés ainsi dans des étuves communes offrent l'immense inconvénient que les individus qui s'y trouvent respirent un air imprégné de leurs émanations réciproques, des principes animaux exhalés par les poumons et de ceux fournis par la perspiration cutanée, d'une proportion trop considérable de gaz acide carbonique, et enfin de tout ce qui peut rendre l'atmosphère insalubre. Aussi commence-t-on à prendre des bains d'étuve, soit sèche soit humide, dans des appareils appropriés où un individu seul peut se placer; malheureusement de cette façon les poumons ne reçoivent pas l'action immédiate de la chaleur sèche ou humide. Ces sortes de bains agissent d'une manière fort analogue à celle des bains très chauds; mais ils n'offrent pas les mêmes inconvéniens, surtout si le corps entier est placé dans l'atmosphère échauffée. Ces bains ne sont considérés chez nous que comme un moyen thérapeutique; on les conseille assez généralement dans toutes les affections que l'on peut espérer guérir en excitant des sueurs abondantes. En Turquie, en Finlande et en Russie, ils remplacent presque nos bains ordinaires, qui y sont bien moins en usage. A. L-D.

BAIN (antiquités), *voy.* THERMES.

BAIN (L'ORDRE DU) fut institué en 1399, par Henri IV, roi d'Angleterre, lors de son sacre. Ce prince le conféra à 36 écuyers qui s'étaient baignés de compagnie, après avoir veillé toute la nuit; c'est de cette circonstance que dérive son nom. Georges I^er^ renouvela cet ordre de chevalerie en 1725. Le nombre des chevaliers resta pendant 90 ans limité à 36 ou 38; mais en 1815, sous la régence du prince de Galles qui parvint au trône à la mort de son père Georges III, en 1820, l'ordre du Bain fut converti en une espèce d'ordre pour le mérite militaire et civil. Il fut divisé en trois classes : celle des grand'croix au nombre de 72, celle des commandeurs au nombre de 130, et celle des simples chevaliers dont le nombre n'est point limité. Il paraît même que les limites de la première classe ne sont pas strictement observées. En 1833 l'ordre du Bain comptait 66 grand'croix militaires, 16 grand'croix civils, et 10 honoraires étrangers. Le cordon de la première classe est un ruban rouge au bout duquel est une médaille en or émaillée, où l'on voit un sceptre entre une rose et un chardon, au milieu de trois couronnes impériales, avec la devise: *Tria juncta in uno*. D. B.

BAIN-MARIE (*balneum maris*). Comme beaucoup de substances ne peuvent supporter l'action immédiate et inégale du feu sans subir des altérations plus ou moins fâcheuses, on a imaginé de les y soumettre au moyen d'un intermédiaire qui modère cette action et la rend plus uniforme. Ainsi, par exemple, si l'on plonge dans l'eau bouillante un vase renfermant un liquide, celui-ci s'échauffera d'une manière plus douce et plus convenable. L'expérience a également appris que les divers liquides ayant une densité différente avaient plus ou moins de capacité pour le calorique, et que, par exemple, si l'eau pure ne peut acquérir une tem-

pérature supérieure à 100° centigr, l'huile ne bout qu'à 320°, le mercure qu'à 349°, etc. Les solutions salines et acides ont aussi une grande capacité pour le calorique, et de même qu'on les emploie pour produire un refroidissement considérable, de même on s'en sert pour transmettre un haut degré de chaleur aux substances qu'on y plonge.

Le bain-marie est usité dans une foule d'opérations chimiques, pharmaceutiques ou industrielles. On distille *au bain-marie* les substances volatiles et aromatiques; c'est par le même moyen qu'on évapore les extraits. Dans la fabrique de bouillon de la compagnie hollandaise, M. Darcet a fait établir un bain-marie avec une dissolution saline qui a contribué beaucoup à la perfection des produits, en entretenant une ébullition douce et régulière. C'est aussi un bain-marie que le *bain de sable* dont se servent les chimistes, dans une foule d'opérations qu'il serait imprudent de faire à feu nu. F. R.

BAIOCQUE, de l'Italien *bajocco*, petite monnaie de Rome. Cent baïocques font un *scudo*, et 20 une *lire* ou un *papeto*. C'est le sou (*soldo*) italien. Y.

BAIONNETTE, *voy.* Bayonnette.

BAIRAM, *voy.* Beiram.

BAIREUTH, ancienne principauté allemande contiguë à la Bavière et à la Bohême, et formant actuellement une portion du premier de ces royaumes, sous le nom de cercle du Haut-Mein. C'est un pays montagneux et riche en mines de métaux, tels qu'argent, cuivre, fer, étain, ainsi qu'en alun et en vitriol. On y trouve aussi des carrières de marbres de toutes espèces. Le *Fichtelgebirg* ou mont pinifère tire son nom des pins qui le couvrent. Dans le haut pays naissent plusieurs rivières, entre autres le Mein formé de deux petites rivières que l'on distingue sous les noms de Mein-Blanc et Mein-Rouge. Dans le pays bas on cultive beaucoup de tabac et de lin. Baireuth possède des usines, des verreries et des poteries assez importantes. Parmi les 218,000 habitans de la principauté, pour la plupart luthériens, on remarquait les descendans des anciens réfugiés français. La ville de Baireuth, située sur le Mein-Rouge, est maintenant le chef-lieu du cercle bavarois du Haut-Mein, et le siége des autorités de ce district. Elle renferme une population de 14,000 ames, et elle a quelques beaux édifices, tels que le château, l'opéra et l'hôtel-de-ville. On y trouve aussi un ancien hôtel des monnaies, un gymnase, une caserne et une maison d'orphelins : la ville a des fabriques de tabac, de poterie, de parchemins et de cuirs.

Autrefois les margraves de Baireuth avaient les châteaux de plaisance de *Fantaisie*, *Ermitage* et *Sanspareil*. Ils conservaient leurs archives dans le château fort de Plassenbourg, sur un rocher auprès de Culmbach. Deux autres villes manufacturières, Hof, riche par ses manufactures de tissus de coton, et Erlangen qui a des fabriques de bonneterie, de chapellerie et de tannerie, appartenaient à la principauté. La lignée des margraves de Baireuth s'étant éteinte en 1709, le pays fut réuni à celui de leurs voisins et parens, les margraves d'Anspach (*voy.*). Le dernier prince de cette branche, Charles-Alexandre, plus occupé de ses plaisirs que du soin de gouverner, céda les deux provinces, en 1791, au roi de Prusse, son suzerain. Par le traité de Tilsitt, en 1807, la Prusse fut obligée de laisser Baireuth au pouvoir de Napoléon, qui le céda deux ans après à la Bavière. D-G.

BAISE-MAIN. L'acte de baiser la main a toujours été une marque de respect, de soumission et d'attachement. Par le *baise-main*, le vassal rendait hommage au seigneur de fief. En Espagne, les grands le pratiquent à l'égard du roi, surtout aux installations et aux grandes réceptions. Il en est de même en Russie où il y a baise-main, par exemple, le jour du nouvel-an, mais près de l'impératrice seulement. On sait qu'en Portugal, lorsque don Pèdre, amant d'Inès de Castro, fut devenu roi, il fit exhumer le cadavre de sa maîtresse, le fit placer sur le trône, la couronne en tête, et força les grands à lui rendre tous les honneurs dus à une reine, et entre autres à remplir la cérémonie du baise-main.

On appelle encore *baise-main*, à Constantinople, l'audience que le sulthan donne aux ambassadeurs, parce que ceux-

ci lui baisaient jadis la main; ensuite on ne lui baisa plus qu'une longue manche de sa veste, faite exprès; plus tard on ne lui fit plus la révérence que de loin.

On appelle encore *baise-main* l'offrande qu'on fait à un curé en allant baiser la paix. Les curés de Paris n'avaient autrefois que le *baise-main*, qui valait mieux que la dime des curés de campagne. Cette expression vient de ce qu'autrefois, en venant à l'offrande, on baisait la main du célébrant

Dans la société, l'usage de baiser la main a toujours été regardé comme un témoignage de vénération, de respect pour ses supérieurs. Les Espagnols ont introduit parmi eux le baisement des pieds dans les lettres qu'ils écrivent aux gens d'une grande qualité, au lieu du *baise-main*. On dit proverbialement au féminin qu'un homme est venu *à belles baise-mains* faire ou demander quelque chose, pour dire qu'il a été contraint par la nécessité de faire des soumissions pour l'obtenir. A. S-R.

BAISSE, *voy.* Cours et Bourse.

BAJAZETH ou Bajazid. Deux princes de ce nom ont occupé le trône des Othomans : le premier est celui dont on va parler avec détail; le second, fils du sulthan Mahomet ou Mohammed II, régna 30 ans, de 1481 à 1512, et mourut de poison après avoir été détrôné. Le prince Bajazeth, qui fait le sujet de la tragédie de Racine, était fils d'Ahmed I^er^ et devint victime, en 1635, d'une intrigue tramée par les femmes du sérail en l'absence du sulthan. S.

Bajazet I^er^, fils de Mourad I^er^, né l'an de l'hég. 748 (de J.-C. 1347), monta sur le trône en 792 (de J.-C. 1389), après la mort de son père, tué à Kossova dans une affaire contre les Serviens. Son premier acte fut de faire étrangler son frère puîné qui voulait lui disputer le pouvoir; ensuite il commença ces étonnantes conquêtes qui le firent surnommer Ildirim ou *la foudre*.

A cette époque où l'empire des Seldjoukides n'existait plus, il s'était élevé sur ses débris de petites principautés indépendantes que Bajazet voulut réunir à ses états; elles formaient une espèce d'heptarchie qui consistait alors dans les états des princes de Sourakhân, d'Aïdin et de Mentechâ qui possédaient toutes les côtes de l'Anatolie, et dans ceux des princes de Germian et de Caramanie dans l'intérieur de l'Asie-Mineure. Un autre Bajazid, surnommé Kœuturum, c'est-à-dire *le Boiteux* ou *le Perclus*, régnait sur les bords de la mer Noire, et la famille d'Osman occupait les sandjaks actuels de Khodja, Ili, Khodavendiar et Sulthan-Oeghi. La deuxième année de son règne, Ildirim en soumit une partie, et, bien qu'il eût épousé la fille du prince de Germian (l'an de l'hégire 783, de J.-C. 1381), il n'en fit pas moins son beau-père prisonnier, et le dépouilla de ses états. La conquête de la Caramanie fut plus difficile : Timourtasch, général de Bajazet, fut pris après quelques succès, pendant que le sulthan était allé châtier Étienne, prince de Moldavie, qui, cédant aux instigations de Kœuturum, s'était emparé de la Valachie et de la Bessarabie. A la nouvelle de la captivité de Timourtasch, Bajazet revint rapidement en Caramanie, la soumit tout entière, s'avança même encore à l'est vers Sivas, Tokak et Kaissariyé, marcha ensuite vers la mer Noire contre Kœuturum, s'empara de Salonique et de Ienichehr (de l'hégire 796, après J.-C. 1393), assiégea Constantinople, et força l'empereur Manuel à accorder aux Turcs un faubourg, une mosquée et un juge de leur nation. Avant de s'éloigner, il fit construire sur le canal, au lieu où il est le plus étroit, le château de Guieldche ou Anatoli-Vissar; puis il alla gagner en Hongrie la célèbre bataille de Nicopolis (de l'hégire 799, l'an de J.-C. 1396, le 28 septembre), et revint aussitôt après en Orient pour ajouter à ses vastes états la Grèce et la Morée.

On a cru (voir t. I, p. 696) que l'empereur de Constantinople, effrayé de la rapidité des conquêtes de Bajazet, avait appelé contre lui Timour et ses armées. La prise de Sivas, qui appartenait au sulthan Bourhanedin, avait déjà éveillé les craintes du Tatar; mais ce n'est point encore la véritable cause de cette guerre qui ne se termina que par la captivité de Bajazet. Le prince Ahmed Dchelaïr, fils du sulthan Obéïs, et Kara-Ioussouf, fils de

Kara-Mohammed-Beg, prince de la dynastie Kara Koyounli, c'est-à-dire de la *Tête-Noire*, dépouillés de leurs états, s'étaient retirés auprès de Barkok, sulthan d'Égypte; mais comme ils craignaient que celui-ci, qui avait fait périr les ambassadeurs de Timour, ne les livrât entre ses mains pour obtenir son pardon, ils se sauvèrent auprès de Bajazet qui les accueillit avec bonté, et même donna la sœur de Dchelaïr en mariage à son fils Mustapha Thelebi (de l'hégire 802, l'an de J.-C. 1499). Sur ces entrefaites Bajazet s'empara de la ville d'Erfendskhân; le prince qui y gouvernait s'enfuit chez Timour qui avait alors aussi dans son camp les princes dépouillés de Saroukhân, d'Aïdin, de Mentechâ et de Caramanie. Timour demanda à Bajazet de lui livrer Dchelaïr et Kara Ioussouf; celui-ci ayant refusé, et plusieurs ambassades ayant été sans succès, les deux conquérans en vinrent aux mains dans une plaine près d'Angora, capitale de l'ancienne Galatie (de l'hégire 804 après J.-C., 16 juin 1401), dans les lieux même où Pompée défit autrefois Mithridate. Mohammed et Moussa, fils de Bajazet, s'enfuirent les premiers et entraînèrent par leur exemple la désertion des Tatars auxiliaires. Le sulthan fut fait prisonnier. Il mourut 2 ans après (1403), dans le camp du vainqueur, à Aschkehr, d'une maladie inflammatoire. Il est inexact de dire que Bajazet se soit fait mourir lui-même. Pendant sa captivité, Timour le traita toujours avec bonté, et l'histoire de la cage de fer est une pure invention des écrivains modernes*. Le témoignage de Seadeddin et de ses prédécesseurs Mola Edris et Nechri, ainsi que le silence de l'historien persan Chereffedin de Jezd, panégyriste de Timour, ne laissent aucun doute à cet égard. Hatesi, Mirkhond, Khondémir, sont également muets sur ce point.

(*) M. de Salvandy s'efforce de la remettre en crédit, malgré le silence absolu de Chéréfeddin cité par lui-même et qui n'aurait pas oublié de triompher de ce surcroît d'humiliation, si l'ennemi de Timour l'avait essuyé; mais l'autorité de M. de Hammer qui la contredit, les preuves à la main, est plus imposante.—Cet article dont l'*Histoire des Othomans* a fourni les matériaux, rectifie quelques données inexactes de l'article ANCYRE. J. H. S.

Bajazet fit de louables efforts pour réformer la justice et rendre les juges un peu moins corruptibles. Ce fut aussi lui qui introduisit dans le cérémonial de la cour othomane les habits de gala (*khalaat*) dont se revêtent les émirs, et qui sont plus connus sous le nom de *kaftans*. Ce prince portait toujours son turban à l'ancienne mode, était de taille petite et ronde, avait le teint coloré, les yeux bleus, la barbe brune et un grand nez. Les auteurs orientaux le comparaient à un lion. Il avait bâti, pendant ses 14 ans de règne, un grand nombre de mosquées, entre autres une à Andrinople et une autre à Broussa. Ces deux villes, situées l'une en Europe, l'autre en Asie, étaient les résidences ordinaires des princes othomans. L. N.

BAKOU (VILLE ET PROVINCE DE), appelées par les géographes arabes Bakonia (*Not. et extr. d. manuscr.*, t. II, p. 509).

Bakou, ville forte et le meilleur port de la Russie sur la mer Caspienne, est située sous 40° 21′ 26″ de lat. N. et sous 67° 27′ 33″ de long. or. Elle est située au fond d'une baie, sur la côte méridionale de la presqu'île d'Apchéron, et se montre en forme d'amphithéâtre à ceux qui y arrivent par mer. On y compte 500 maisons, avec environ 3,000 habitans. Les murs qui entourent la ville sont en pierres de grès et en partie en pierres calcaires. Le commerce du port avec la Perse et la Boukharie est assez considérable. Les importations excèdent de beaucoup les valeurs des exportations. En 1829 les premières étaient de 2,187,764 roubles et les secondes de 1,234,560. Il est entré à Bakou, en 1828, 226 bâtimens; il en est sorti 243. *Voy.* CASPIENNE (*mer*).

La ville de Bakou, située à environ 750 lieues de Saint-Pétersbourg et à près de 600 de Moscou, est le chef-lieu d'un ancien khanat du même nom, et fut réunie à la Russie avec le Chirvan (*voy.*) dont ce khanat dépendait, d'abord en 1805 et définitivement en 1813. Le khanat de Bakou embrassait encore, plus au sud, la ville de Saliane, sur l'île du même nom, située près de l'embouchure du Kour, dans la mer Caspienne, et qui offre un abri sûr à la flotte russe qui stationne

aux bords de cette mer. Entre ces deux villes s'étendent de vastes plaines, presque stériles, mais fameuses par les sources de naphte qu'on y rencontre à chaque pas et d'où se dégagent fréquemment des vapeurs qui, en s'embrasant, forment des colonnes de feu d'un aspect extrêmement remarquable; aussi les Persans nomment cette contrée *Atcschga*, c'est-à-dire temple du feu. On y trouve un petit carré ceint de murailles surmonté d'un toit, avec un autel au centre; c'est un lieu sacré depuis les anciens temps, et les Ghèbres, dispersés dans la Perse et dans l'Inde, font ici, vers le *feu éternel*, des pélerinages. *Voir* J. Eichfeld, *Du feu éternel sur les bords de la mer Caspienne*, dans Oldekop, *Sanct-Petersburgische Zeitschrift*, t. VI, p. 26-31. J. H. S.

BAKTCHISARAI, *voy.* TAURIDE.

BAL. Dans les grandes réunions appelées de ce nom, c'est la danse qui forme le but avoué : elle en est censée partie intégrante, nécessaire; mais ici, comme en bien des choses, l'accessoire circonvient, enveloppe, détruit ou met en relief le fond. La danse à elle seule ne constitue point un bal; que serait-elle sans l'éclat des bougies, le bruit enivrant de l'orchestre, le luxe des décors, la profusion des mets les plus délicats, et les tables de jeu? C'est, à tout prendre, la minorité qui se rend à pareille fête exclusivement pour danser. Ces figures riantes, enivrées de plaisir, ne sont que l'enveloppe officielle des pensées les plus diverses, des desseins les plus contrastans. L'un court au bal perdre son or, l'autre sa santé, un troisième son cœur; les habiles intriguent, les ames naïves se passionnent, les oisifs circulent et font nombre. Un bal est une foire, où les mères étalent leurs filles, les coquettes leurs charmes et leurs diamans, les heureux leur suffisance, les notabilités du jour leurs croix et leurs rubans, les nullités leurs habits à la mode; c'est un champ clos, où les champions font assaut d'esprit ou de fadeurs pour attirer sur eux le sourire bienveillant des femmes; une lice, où les femmes descendent aussi pour enlever des hommages réels ou affichés; c'est une cohue brillante qui se parle, se coudoie, s'étouffe; une élégante foule, dont il se détache par intermittences des fractions qui se meuvent aux sons de la musique et rentrent bientôt absorbées par la masse, cette unité compacte. On danse au bal; on ne va point au bal pour danser.

En dehors de ces bals du grand monde, où les assistans ne portent d'autre masque que leur figure, vous trouverez d'infinies variétés du même genre de plaisir; depuis les *bals champêtres* sur une pelouse jaunie jusqu'à ces traditions vivantes des antiques saturnales, appelées bals masqués. Encore au dernier siècle l'Italie était réputée le terrain classique des mascarades : Venise et Rome se disputaient le sceptre du royaume de la folie; mais depuis que la fiancée des mers n'est plus qu'une servante des césars de Vienne, et qu'au pied des sept collines le levain de la liberté commence à fermenter, adieu l'ivresse du carnaval (*voy.* ce mot); de pâles contrefaçons en transmettent encore le souvenir affaibli; quelques figures grotesques essaient encore de grimacer la joie; Pantalon et Arlequin ont traversé en sautillant la neige des Alpes, et se guérissent de leurs rhumes dans la chaude atmosphère de l'Opéra de Paris, qui se constitue à juste titre légataire universel de Momus et de Terpsichore.

Quelquefois on danse *par charité;* d'autres fois la jeunesse et l'âge mûr abdiquent leur rôle et font danser les petites filles et les petits garçons, paûvres marionnettes dressées d'avance au rôle qu'elles joueront elles-mêmes plus tard; parfois encore on reproduit l'aspect extérieur des temps chevaleresques et des nations étrangères : François I^er^ serre la main au sulthan; une paysanne napolitaine marche sur le talon de Marie Stuart : *bals costumés*, *bals d'enfans*, *bals des pauvres*, branches diverses d'une même souche, expressions variées d'un seul et même besoin vaniteux, celui de se mettre en scène soi-même et de faire parader les autres. La révolution, époque à part, devait donner naissance à des fêtes bizarres : *le bal des victimes* fut la protestation la plus sanglante contre la Terreur, la parodie la plus amère d'une époque sans égale, et la preuve la plus palpable de ce besoin d'enivrement qui dévore certaines organisations, puisqu'il les pousse

au bal, à quelques pas de l'échafaud.

La poésie volontiers s'inspire aux bals; elle y trouve une source toujours neuve d'études dans les sensations multiples qui animent là les spectateurs et les acteurs; elle se laisse aussi monter la tête par les fanfares, le murmure des lèvres de femmes, les parfums, les fleurs, les lustres rayonnans; elle lit sur tel front voilé l'empreinte de la jalousie; dans ces yeux humides, le regret ou le désir; elle déchiffre les hiéroglyphes du cœur sur ces physionomies mobiles; l'ambition lui révèle ses projets, l'amour ses espérances, la faute ses terreurs; elle surprend les regards timides, les mains mystérieusement serrées, les paroles de l'adultère lancées sous le voile de l'indifférence dans des oreilles coupables. La poésie devine, et si le terne aspect d'une fête monotone se refuse à toute interprétation, elle construit ses fictions magiques sur le terrain plat et uniforme de la réalité. Elle cherche surtout à créer des contrastes : ainsi Byron vous conduit, la veille de Waterloo, à un *bal de Bruxelles;* il vous montre la couleur rose sur les joues des jeunes filles, le bonheur dans l'ame des guerriers; et dans un angle de la salle, le duc de Brunswick pensif, mélancolique, rêvant à la mort de son père. Écoutez! écoutez! un bruit sinistre, un bruit lointain, suspend les quadrilles déjà formés, arrête la valse tournoyante. Est-ce un char qui retentit sur le pavé? est-ce le bruit du tonnerre? Non, c'est le canon qui gronde; il appelle au combat. Et ces joues brûlantes pâlissent, et les cœurs palpitent plus vite, mais ce n'est plus d'allégresse; et ces bras entrelacés se séparent; et ces regards, un moment encore les interprètes de la passion, se disent des adieux éternels. Gœthe promène son Faust au milieu des danses villageoises: l'archet crie sous l'antique tilleul; les couples des joyeux paysans frappent la terre; des chansons grivoises retentissent; le vin et la bière circulent; mais à travers toutes ces faces épanouies par un bonheur bruyant, les réflexions amères du poète, personnifié dans Faust, projettent une ombre sinistre. C'est pis encore *au bal des sorcières*, sur la cime du Blocksberg, bacchanale dévergondée, où la pâle figure de Marguerite, avec son collier rouge autour d'un cou de neige, tranche d'une manière effrayante sur un fonds bigarré, sur ces mille groupes monstrueux, qui se dessinent indistinctement dans les vapeurs de la nuit. Schiller, dans son *Fiesque*, vous jette au milieu du désordre et de la confusion d'un bal masqué: on y fait l'amour; on y conspire; ces dominos cachent des ames romaines, des hypocrites, des fripons et des libertins; au milieu du choc des verres et des soupirs amoureux on entend parler de la délivrance de Gênes; ce sont les oppositions heurtées qui font le mérite de ces scènes. Dans Wallenstein, c'est au bruit d'une fête que Thécla présage la chute de sa famille, et qu'elle s'écrie : « Oui, lorsqu'une maison « doit périr par le feu, le ciel amasse ses « nuages; l'éclair sillonne l'horizon ; les « flammes s'élancent des gouffres souter- « rains: ivre et aveugle de rage, *le dieu de* « *la joie* lui-même lancé des brandons « sur l'édifice incendié. »

Si la poésie se jette avec ardeur sur les bals, si elle a abusé de cette source d'émotions sans arriver à la tarir, la morale rigoriste s'en éloigne et ferme les yeux; ou si elle s'égare parmi les bandes joyeuses, c'est pour leur montrer son front sévère, pour faire entendre sa parole de réprobation. La morale a tort. Au point où en est venue notre civilisation raffinée, difficilement nous nous passerions de fêtes officielles; elles deviennent une soupape de sûreté: des plaisirs dangereux, parce qu'ils seraient cachés, usurperaient la place des plaisirs de convention, qui se montrent la tête haute dans les salons, fréquentés par des personnes *honorables* et *distinguées*. D'ailleurs que deviendrait cette masse d'industriels, qui, ramassés dans les capitales et les grandes villes, ne vivent que des caprices de la mode, et de la vanité du grand monde? La corporation de ces métiers lucratifs étoufferait de ses cris la voix fâcheuse de la morale, si cette dernière s'avisait de convaincre; les consciences, ébranlées un moment par des motifs élevés, se calmeraient bien vite; on reprendrait la danse pour ne point laisser mourir de faim des malheureux. L. S.

BALAAM ou BILÉAM, de Péthor sur

l'Euphrate en Mésopotamie, faux prophète dont il est fait mention au livre des *Nombres* (XXII-XXIV), et que la Vulgate désigne sous la qualification de *Ariolus*. Balak, roi de Moab, chargea ce devin de prononcer contre les Israélites les imprécations solennelles avant de marcher pour les combattre. Balaam hésita d'abord. Doué peut-être d'assez de finesse pour prévoir les infaillibles succès du peuple conquérant, il voulait se garder de toute démarche qui l'indisposerait contre lui; d'un autre côté, il avait quelques précautions à prendre pour se mettre à l'abri de la colère de Balak. Il s'enveloppa donc de son caractère sacré et déclara qu'il ne prononcerait d'imprécations que dans le cas où Dieu le lui permettrait. A trois reprises, au lieu d'imprécations, il ne prononça que des bénédictions, et s'en excusa en alléguant des ordres célestes qui lui avaient été donnés et des menaces miraculeuses qui lui avaient été faites. L'ânesse, dit-il, dont il s'était servi pour son voyage, effarouchée par une vision qu'il n'apercevait pas lui-même, l'avait emporté à travers champs; puis se jetant à terre, excédée des coups dont il l'accablait, elle avait pris une voix humaine pour se plaindre: alors seulement il avait remarqué l'ange du Seigneur qui, l'épée à la main, lui barrait le chemin, et qui ne lui avait permis de continuer sa route qu'en lui enjoignant expressément d'obéir aux inspirations qu'il recevrait du ciel. Il est bon de remarquer que Balaam était seul au moment où l'ânesse parla, et que le fait n'a d'autre garant que la relation du jongleur. C'est bien plus d'après les traditions suivies que d'après le récit de Moïse que saint Pierre, saint Jude et l'auteur de l'Apocalypse font mention de Balaam, de ses artificieux conseils et de son ânesse. Quant aux savans juifs ils paraissent ne voir là qu'une légende; Philon ne dit rien de l'éloquence de l'ânesse, et Maimonide regarde le tout comme une vision. B-D.

BALADIN, du mot *Bal*. On appelle ainsi un bouffon qui, en parlant, en dansant ou en agissant, fait des postures de bas-comique; autrefois ils étaient très répandus en France, grace à l'Opéra-Comique qui les avait mis à la mode aux fêtes de la foire; maintenant ils se sont réfugiés sur les boulevards, sur les places publiques et sur les théâtres en plein vent. *Voy.* SALTIMBANQUE. D. A. D.

BALAI, instrument destiné à nettoyer le sol des appartemens ou des rues des matières étrangères qui s'y amassent. C'est d'ordinaire un faisceau de baguettes flexibles ou de plumes, auquel s'adapte un manche de trois ou quatre pieds de long. Les jeunes branches du bouleau, la racine de la paille, les roseaux, les genêts, les ajoncs servent, suivant les localités, à la fabrication des balais; fabrication qui n'est pas sans quelque difficulté, si l'on considère le bas prix de ces objets et en même temps la parfaite régularité avec laquelle ils sont confectionnés. Ces balais ne servent plus guère que pour les rues ou les cours, car dans les appartemens on emploie presque partout les balais de crin, espèces de grandes brosses emmanchées, qui, touchant le sol par un plus grand nombre de points, produit un nettoiement plus parfait.

On a imaginé, dans ces derniers temps, en Angleterre un balai mécanique destiné au balayage expéditif des rues et des places publiques. C'est une grande boîte montée sur des roues, et garnie d'un large balai cylindrique. A mesure qu'on pousse en avant le balai tourne, enlève la poussière et la dépose dans un coffre destiné à la recevoir. Cet appareil est applicable seulement dans les temps secs; car la boue l'aurait bientôt rendu immobile et mis hors de service. F. R.

BALANCE (mécanique). Les quantités d'une même substance sont proportionnelles à leur poids ou au nombre de fois que ce poids comprend un poids donné et connu, pris pour unité; de là le besoin que l'on éprouve à chaque instant, dans les relations commerciales ou dans les recherches scientifiques, de peser les corps. L'instrument qui sert à remplir ce but se nomme *balance*.

Il se compose ordinairement d'une verge d'acier trempé, nommé *fléau*, aux deux extrémités de laquelle sont suspendus des *plateaux*, et qui repose, par son milieu, sur un point fixe autour duquel il peut prendre un mouvement d'oscillation d'une faible amplitude. Lorsque la

balance est vide et en repos, le centre de gravité de tout le système, ainsi que le milieu de la droite horizontale qui joint les deux points de suspension des plateaux, doivent se trouver sur une même verticale passant par le point fixe, et à une faible distance au-dessous. Alors on conçoit què deux poids égaux placés dans les plateaux ne pourront altérer l'équilibre, et que la position de la balance ne sera pas changée, mais qu'un léger poids en excès, ajouté d'un côté ou de l'autre, la fera *trébucher;* il suffira pour cela qu'il puisse vaincre le frottement auquel ce mouvement donnera lieu sur le point fixe par lequel le fléau est supporté, et sur les points de suspension des plateaux. Pour atténuer ce frottement le plus possible, et ajouter par suite à la perfection de l'instrument, le contact du fléau et du support a lieu sur le tranchant d'un couteau fixé au premier, et portant sur un plan d'acier parfaitement dressé, appartenant au support. La suspension des plateaux aux extrémités du fléau s'établit de la même manière. On réussit ainsi à construire des balances qui, chargées dans chaque bassin d'un kilogramme, trébuchent par l'addition d'un milligramme.

Lorsque la balance n'est pas en action, pour ménager les couteaux, on fait mouvoir, à l'aide d'un mécanisme très simple, des espèces de fourches qui viennent prendre, de bas en haut, le fléau des deux côtés du point de suspension, et supportent son poids. Quand on veut se servir de la balance, on met dans l'un des plateaux le corps que l'on veut peser, et dans l'autre le poids que l'on présume lui faire équilibre; cela fait on abaisse les deux fourches qui supportent le fléau, jusqu'à ce que celui-ci porte sur le support par le couteau fixé en son milieu; alors on ajoute ou l'on retranche des poids jusqu'à ce que la ligne qui passe par les points de suspension des plateaux soit parfaitement horizontale, ce dont on s'aperçoit par la position que l'extrémité d'une longue aiguille fixée au fléau prend sur un arc de cercle gradué, tracé sur le pied du support.

Nous avons remarqué que le centre de gravité de la balance doit être au-dessous du tranchant du couteau par lequel elle touche le support; de cette manière, le centre de gravité s'élevant chaque fois qu'un léger mouvement imprimé à la balance l'écarte de sa position d'équilibre, la pesanteur tend à l'y ramener, et le fléau fait au-dessus et au-dessous de légères oscillations dont l'amplitude diminue sans cesse. Si le centre de gravité était au-dessus du tranchant, l'équilibre serait instable, c'est-à-dire physiquement impossible; car alors le centre de gravité baissant par suite du plus léger écart de sa position d'équilibre, la pesanteur aurait pour effet de l'en éloigner de plus en plus, et la balance ne pourrait être d'aucun usage; on dit alors qu'elle est *folle.*

Dans les expériences de physique qui exigent une extrême précision, on évite les erreurs qui pourraient résulter de l'inégalité des deux bras de la balance par la méthode des doubles pesées. Pour cela on fait équilibre au poids placé dans l'un des plateaux de la balance, à l'aide d'une quantité suffisante de sable ou de tout autre corps pesant; c'est ce qu'on appelle *tarer.* On enlève ensuite le corps que l'on veut peser et on le remplace par des poids que l'on fait varier jusqu'à ce que la balance s'arrête dans la position qu'elle avait dans la première pesée. Il est évident que le poids ainsi obtenu est égal à celui du corps qu'il remplace, et qu'il n'est pas affecté de l'erreur qui, dans la méthode ordinaire, résulterait de l'inégalité des deux bras du fléau; or, on conçoit que l'égalité absolue de ces deux longueurs ne peut être obtenue rigoureusement dans la pratique, et que ce procédé, dû à Borda, détruit ainsi une cause d'erreur inévitable dans la méthode ordinaire.

On emploie encore, pour peser les corps, d'autres instrumens que nous décrirons à l'article ROMAINE, et à l'article DENSITÉ. C-ON.

BALANCE DE COMPTE, *v.* COMPTABILITÉ et LIVRES (*tenue des*).

BALANCE DU COMMERCE. La balance du commerce est le résultat d'un de ces préjugés que l'étude de l'économie sociale a fait disparaître de la théorie, mais que les gouvernemens main-

tiennent encore dans la pratique. Des guerres interminables, des industries paralysées, la voie du commerce détournée, et mille autres fléaux causés par cette chimérique balance, sont là pour attester combien il est difficile à la vérité de se faire jour, même pour ce que l'on appelle les intérêts matériels qui devraient apparaître à l'homme tels qu'ils sont dans la réalité.

Jusqu'à l'italien Botero qui naquit en 1540, les gouvernemens avaient attaché peu de prix à la connaissance des denrées qui entraient ou qui sortaient de leurs territoires. Cet écrivain est le premier qui a développé dans son ouvrage de la *Ragione di stato* le principe qu'on est riche parce qu'on a beaucoup d'argent, principe que son apparente vérité a fait adopter trop généralement et qui fut cause des tarifs établis pour recevoir de l'étranger le plus de métaux précieux et le moins de denrées possible. Ce système, successivement perfectionné, prit faveur auprès des gouvernemens qui s'empressèrent de parquer les nations dans une triple ligne de douanes. Les publicistes et les hommes d'état ont long-temps cru, dit J.-B. Say, qu'on est riche parce qu'on a beaucoup d'argent, au lieu de comprendre qu'on a beaucoup d'argent parce que l'on est riche. Ce principe faux, attaqué par l'école des économistes du XVIII^e^ siècle, fut renversé par Adam Smith qui prouva qu'une nation n'est pas intéressée à recevoir en paiement un objet préférablement à un autre, ou plutôt que lorsqu'on la laisse libre de choisir, elle reçoit toujours l'objet qui lui procure le plus de profits; qu'il n'est pas possible qu'un pays étranger qui n'a point de mines la paie en métaux précieux, et que les efforts que l'on fait dans ce but n'aboutissent à rien, si ce n'est à détruire quelquefois des relations de commerce dont tout le monde aurait profité, et à renchérir les objets de consommation au détriment des consommateurs. Malgré l'évidence d'un tel raisonnement, quelques écrivains persistent à « croire qu'un pays s'enrichit quand il attire chez lui l'or étranger, et qu'il s'appauvrit lorsque son or passe à l'étranger. Prendre en conséquence tous les moyens de constater lequel des deux pays commerçans donne le plus de marchandises à l'autre et en reçoit le plus d'argent; faire tous ses efforts, soit pour la prohibition des marchandises étrangères, soit pour la défense d'exporter l'or et l'argent, pour que son pays vende plus de marchandises qu'il n'en achète, et par conséquent reçoive une solde en argent, ce qui s'appelle avoir la balance du commerce pour soi, éviter de l'avoir contre soi, voilà le système qui régit depuis long-temps les gouvernemens de l'Europe. » (M. de Saint-Chamans.)

Pour établir cette balance on s'appuie sur les registres des douanes qui sont loin d'offrir une certitude suffisante. Comment, en effet, estimer la valeur des produits? Est-ce sur ce qu'ils valent à l'intérieur ou à l'extérieur? Est-ce d'après les mercuriales du pays producteur ou du pays consommateur, ou même du pays entremetteur? Les droits exorbitans imposés sur la plupart des denrées n'obligent-ils pas les populations des frontières à faire la contrebande en grand? N'existe-t-il pas des compagnies d'assurance pour ce genre de sinistres? Si les marchandises étrangères sont soumises à des droits d'entrée considérables, les négocians, dans leurs *déclarations*, diminuent la valeur des denrées afin de payer moins de droits; c'est le contraire s'il s'agit de primes d'exportation. D'ailleurs, le désir si naturel de montrer la nécessité de leur administration n'exerce-t-il pas quelque influence sur les agens chargés de tenir les registres des douanes, en leur faisant exagérer l'importance de la balance du commerce? Le comte de Ségur, ambassadeur de France auprès de l'impératrice Catherine, raconte dans ses *Mémoires* que les Anglais, afin de conserver les priviléges que leur commerce obtenait du gouvernement russe et de lui persuader que ce commerce était très favorable à la Russie, prodiguaient les présens dans les bureaux et faisaient à volonté grossir les tableaux d'exportation ou diminuer ceux d'importation.

Pour chaque nation, les produits qu'elle importe valent plus, chez elle, que n'y valaient ceux qu'elle a exportés en re-

tour, autrement le commerce ne serait d'aucune utilité et ne rapporterait rien. Si l'Angleterre consent à nous envoyer pour 1 million de fer, c'est qu'elle prendra chez nous des vins qui, sur son territoire, vaudront plus que le fer. Elle évalue les marchandises qui sortent de chez elle pour venir en France sur le pied de la valeur qu'elles ont avant leur départ, et nous, nous les évaluons sur le pied de la valeur qu'elles ont chez nous après leur arrivée, et réciproquement pour les denrées que nous portons en Angleterre. Selon J.-B. Say, si l'on ajoutait foi aux tableaux des exportations et des importations de l'Angleterre pendant le XVIII^e^ siècle, et si l'on croyait à sa *balance*, il en résulterait qu'à la fin de ce siècle elle aurait eu pour plus de 12 milliards de francs en or et en argent au-delà de ce qu'elle possédait au commencement du même siècle. C'est probablement plus de métaux précieux qu'il n'y en a dans toute l'Europe. Or il est de fait que jamais cette nation n'en avait possédé moins qu'à cette époque.

De 1742 à 1797 les ministres de Russie prouvaient, d'après la balance de leur commerce, dressée sur les états des douanes de cet empire, des ventes à l'étranger qui excédaient les achats à l'étranger de plus de 253 millions de roubles en argent. Ils y ajoutaient 88 millions de métaux précieux tirés des mines de la Sibérie; d'où il résultait que le numéraire métallique devait s'être accru de 341 millions de roubles. Et cependant il est certain, dit M. Storch, que le numéraire avait diminué.

On peut conclure de ce que nous venons de dire que ceux qui ont cherché à établir une balance du commerce pour chaque nation ont tenté un résultat impossible, en tant qu'il devait faire affluer les métaux précieux dans un pays, et fautif en ce qu'il était basé sur des données que nous avons vu être elles-mêmes fort douteuses. Les transactions commerciales ont cela d'avantageux qu'elles sont réciproquement utiles aux deux nations qui les entretiennent, et qu'il n'est pas nécessaire que l'une perde pour que l'autre gagne. La civilisation tend à faire sortir les peuples de cet état de guerre pendant lequel, en effet, tout ce que gagnait l'un était pris sur l'autre; son rôle est d'amener l'humanité entière à faciliter les échanges que la balance du commerce a pour but de restreindre, et à respecter d'autant plus le travail qu'il n'y aura que ce seul moyen d'acquérir et de conserver. L. DE L.

BALANCIER (mécanique), pièce importante qui entre dans la composition d'un grand nombre de machines, qui sert à la transmission de la force motrice et qui concourt quelquefois à en régulariser l'action. Dans la machine à vapeur ordinaire, construite dans le système de Watt, le balancier est la pièce la plus apparente; fixée par son milieu, à l'aide de deux tourillons, sur des appuis fixes, elle prend un mouvement alternatif qui lui est communiqué par la tige du piston fixée à l'une de ses extrémités au moyen d'un assemblage de tiges qui porte le nom de *parallélogramme;* son autre extrémité est unie par une articulation avec une tige appelée *bielle* et qui sert à imprimer un mouvement de rotation continu à la manivelle du volant par un mécanisme analogue à celui à l'aide duquel le mouvement alternatif du pied du gagne-petit se transforme dans le mouvement circulaire continu de sa meule à aiguiser.

Le balancier, formé dans les anciennes machines d'une forte pièce de bois, est maintenant coulé en fonte de fer; son épaisseur, prise dans un sens parallèle à l'axe des tourillons, est peu considérable; sa largeur, qui atteint son maximum au milieu de la pièce, s'amincit vers les extrémités en suivant le contour d'une parabole; cette disposition a pour but d'obtenir une solidité suffisante avec le moins de matière possible.

BALANCIER D'HORLOGERIE, *voy.* CHRONOMÈTRE et HORLOGE.

BALANCIER (monnayage), instrument à l'aide duquel on exerce la pression qui doit forcer la matière ductile, dont se compose le disque, à se mouler sur les deux surfaces d'acier entre lesquelles il est compris. Il se compose d'une forte vis d'un décimètre environ de diamètre; elle porte trois filets carrés d'un relief assez considérable, sur une longueur

équivalente à six fois son diamètre. Elle est en fer et tourne dans un écrou fixe en cuivre; sa tête, qui dépasse l'écrou, est taillée en prisme à 6 pans et s'engage dans un œil de même forme pratiqué au milieu d'une barre horizontale en fer, à l'aide de laquelle on communique à la vis un mouvement de rotation. On adapte aux extrémités de cette barre deux disques creux en cuivre que l'on remplit de plomb et qui ont pour but d'augmenter la masse de la partie mobile de l'appareil. Des manœuvres agissant à l'aide de cordes sur les extrémités de la barre, lui communiquent un mouvement rapide, et la vis descend jusqu'à ce que son extrémité inférieure rencontre un obstacle fixe qui, arrêtant presque subitement la masse entière en mouvement, éprouve une énorme pression. Celle-ci aurait pour objet de soulever l'écrou de bas en haut, s'il n'était fixé d'une manière invariable, aux fondations même sur lesquelles repose l'appareil.

La partie inférieure de la vis est assemblée avec le plus grand soin avec une pièce en acier trempé qui transmet le choc; pour rendre l'union plus parfaite, la tête d'acier est garnie d'un fort tenon qui entre dans une mortaise pratiquée dans la vis; les dimensions du tenon sont telles qu'il ne puisse pénétrer dans la mortaise que lorsque les parois de celle-ci sont dilatées par la chaleur; alors, par l'effet du refroidissement qui suit l'introduction du tenon, elles éprouvent une contraction qui établit un contact intime entre le corps de la vis et la tête d'acier.

Le coin supérieur est adapté à un tampon également en acier qui lui transmet le choc qu'il reçoit de la tête de la vis; le tampon lui-même qui porte le coin supérieur est supporté par des ressorts *à boudins*, à une certaine hauteur au-dessus du coin inférieur; on facilite par-là l'introduction du *flan* entre les deux coins. Enfin le coin inférieur est porté par un second tampon en acier nommé *rotule;* sa partie inférieure a la forme d'un segment sphérique dont le centre correspond au milieu de la surface du coin, et se trouve exactement sur le prolongement de l'axe de la vis. La rotule repose sur le tas, creusé lui-même en portion de sphère décrite du même rayon et fixé d'une manière invariable aux fondations de l'appareil. Cette forme sphérique donnée à la rotule et au tas qui la supporte remédie au défaut de parallélisme qui pourrait résulter de quelque inexactitude dans la pose des deux coins; on voit en effet que, dans ce cas, le coin inférieur, pressé au moment du choc par sa partie la plus élevée, prendra de lui-même, par rapport au coin supérieur, la position qu'il doit avoir pour le succès de l'opération.

Lorsque la vis est dans sa position la plus élevée, le flan est placé entre les deux coins dans une position où il est maintenu par une virole qui l'embrasse par sa partie cylindrique; à ce moment les ouvriers qui manœuvrent le balancier tirent à eux, avec force, les cordes adaptées à l'extrémité de la barre assemblée à la partie supérieure de la vis, et lui impriment un mouvement rapide de rotation. Bientôt la tête en acier de la vis rencontre le tampon d'acier auquel est fixé le coin supérieur, les ressorts à boudin qui le supportent se compriment, et le coin glissant entre deux coulisses est entraîné, de haut en bas, contre le flan que le coin inférieur empêche de descendre plus bas. A ce moment la masse entière mise en mouvement se trouve arrêtée presque subitement par les deux coins et le flan compris entre eux; la pression supportée par eux est énorme, et, par suite, les figures sculptées en creux sur les deux coins se reproduisent en bosse sur le flan qui reçoit ainsi l'empreinte légale. Par un jeu d'élasticité dont on se rend compte aisément, la vis et la barre qui lui a communiqué le mouvement, après être arrivées à l'état de repos, se meuvent en sens contraire, et reprennent leur position primitive; on profite de ce mouvement ascensionel de la vis pour soulever le coin inférieur, qui détache la pièce de monnaie de la virole fixe à laquelle elle est devenue adhérente par suite de la forte pression à laquelle elle a été soumise. Elle est ensuite enlevée et remplacée par une autre, qui pénètre dans la virole fixe aussitôt que le coin inférieur qui en a dégagé la première est revenu à sa place. Ces mouvemens s'opèrent à

l'aide d'un mécanisme auquel la vis sert de moteur pendant son mouvement ascensionel. Le travail du monnayeur se borne à présenter, après chaque coup de balancier, le flan auquel le choc suivant doit donner l'empreinte.

La barre décrit à chaque pulsation un angle de 70 à 80°; elle est manœuvrée par 12 à 14 hommes, qui frappent ainsi aisément 2,000 pièces de 5 francs par heure.

C'est le même mécanisme qui, dans de moindres proportions, est employé pour le timbre sec du papier. *V.* TIMBRE.

BALANCIER HYDRAULIQUE. On nomme ainsi des machines mues par la pesanteur de l'eau et qui sont formées en général de deux capacités suspendues aux extrémités d'un balancier. L'une d'elles remplie d'eau descend, tandis que l'autre qui est vide remonte; lorsqu'elles ont atteint l'extrémité de leur course, un mécanisme très simple ouvre une soupape par laquelle la capacité pleine d'eau se vide, et une seconde par laquelle la capacite vide se remplit d'eau; alors le mouvement recommence en sens opposé et se répète ainsi indéfiniment; ce mouvement alternatif peut ensuite se modifier de mille manières, et mettre en mouvement une meule de moulin ou vaincre toute autre résistance. Cette sorte de machine ne présente d'ailleurs aucun avantage sur les roues hydrauliques ordinaires, et n'a été jusqu'ici qu'un simple objet de curiosité. C-ON.

BALANCIERS (hist. nat.). On désigne par ce nom deux organes très mobiles, remplaçant, dans certains insectes de la famille des *Diptères* (*voy.*), la seconde paire d'ailes, qui manque constamment, quand l'insecte est muni de ces petits appendices, qu'on a ainsi nommés parce que Fabricius a pensé qu'ils lui servaient à se maintenir en équilibre dans l'action du vol, comme le *balancier* aux danseurs de corde. D'autres naturalistes ont considéré les balanciers comme le moyen employé par l'insecte pour produire ce bourdonnement qui accompagne son vol; ce son serait alors le résultat du battement rapide des balanciers contre les ailerons des ailes antérieures. Sans nous prononcer absolument pour cette dernière opinion, bien plus probable que la première, nous dirons que nos observations personnelles ne nous laissent aucun doute que c'est par un mécanisme analogue que la sauterelle produit cette espèce de *murmure* que l'on entend parfaitement, quand on se trouve dans un bois où règne le plus grand calme. Les balanciers sont un des caractères de l'ordre des Diptères, puisqu'on ne les rencontre dans aucun autre; ils varient surtout par leur longùeur et sont toujours d'autant moins développés que les ailerons des ailes antérieures le sont plus; ils s'insèrent à la partie postérieure du thorax ou du corcelet. Les naturalistes sont encore peu d'accord sur l'usage et sur le mode de développement de ces petits organes. Latreille prétend que ce sont des appendices vésiculeux de l'appareil respiratoire; M. Audouin, au contraire, sans partager entièrement l'opinion de Fabricius, les considère comme des ailes rudimentaires qui paraîtraient devoir servir à régulariser le vol; il prétend avoir retrouvé, à la base des balanciers, des parties articulaires et musculaires semblables à celles des ailes. Si cette observation sur le mode d'articulation des balanciers est exacte, il ne peut plus exister de doute que ce ne soient de véritables ailes, mais imparfaites, aidant seulement dans l'acte du vol et produisant le bourdonnement dont nous avons parlé. A. L-D.

BALANÇOIRE. Ce divertissement, connu aussi sous le nom d'*Escarpolette* (*scarpoletta*), est un des plus goûtés de la jeunesse. Il consiste à se *balancer* sur une corde attachée par chacun de ses bouts à deux arbres ou à deux poteaux voisins. Le joueur se place au milieu du câble, garni d'une planchette ou d'un coussinet, et là, soit assis, soit debout, il se lance dans l'air. Souvent deux personnes se balancent ensemble, en se mettant debout sur la planchette, pieds dans pieds, visage contre visage, mains contre mains; alors leurs efforts combinés avec adresse les élèvent de telle sorte que l'on dirait qu'elles vont retomber perpendiculairement sur la tête. Un pareil exercice peut être salutaire en ce qu'il développe les forces, mais il n'est pas sans dangers;

plus d'une fois un joueur téméraire, perdant la tête au plus haut de sa volée, nouvel Icare, a payé par une lourde chute sa périlleuse fanfaronnade.

L'autorité a dû prescrire pour les balançoires qui se trouvent dans les jardins publics, dans les fêtes de campagne et jusque sur les boulevards, des précautions rigoureuses. La sellette est remplacée par une vaste nacelle súspendue entre quatre solides charpentes par six grosses barres de fer. Le tout, environné d'un large filet destiné à recevoir les joueurs que le mouvement ou une imprudence jeterait par hasard en dehors, est visité de temps en temps par des inspecteurs. Dix ou douze personnes peuvent se balancer à la fois dans cette embarcation aérienne.

On appelle *balançoire russe*, et plus vulgairement *brandilloire*, un jeu basé sur la théorie du levier inter-résistant. Aux deux extrémités d'une pièce de bois appuyée à son centre sur une élévation se placent les deux joueurs qui par des efforts combinés se lèvent et s'abaissent tour à tour. Ordinairement deux poutres placées en croix, mais ayant chacune leur axe particulier forment cet appareil sur lequel quatre personnes se placent à la fois. Image de la vie, ce jeu a des dangers, et plus d'un amateur s'y est cassé les jambes. V. R.

BALARUC, bourg de France dans le département de l'Hérault, à peu de distance de Frontignan, connu par ses eaux minérales qui étaient déjà en réputation du temps des Romains. Ces eaux ont une température très élevée (38° Réaumur); elles renferment du gaz acide carbonique et une grande proportion (2 gros par pinte) de sels divers de chaux et de magnésie; ce sont des sulfates, des carbonates, des hydrochlorates. Leurs vertus, qu'on a beaucoup exagérées, sont cependant réelles; elles sont excitantes et deviennent purgatives lorsqu'on en prend en certaine quantité. La saison des eaux est en septembre, et c'est alors qu'on y voit arriver paralytiques, rhumatismes, goutteux, scrofuleux, gens affectés de vieilles blessures et de maladies de la peau. Les eaux de Balaruc sont également recommandées contre les maladies chroniques, diverses par leur nature et l'organe qu'elles affectent et qu'on désigne vulgairement par le nom d'obstruction. *Voy.* EAUX MINÉRALES. F. R.

BALAYAGE DES RUES. Le balayage des rues dans les villes, et surtout dans les grandes villes, est d'une nécessité indispensable pour la propreté et la salubrité, à raison de l'immense quantité d'immondices qui s'y répandent chaque jour. A Paris, cette opération est dans les attributions de la police municipale; elle est exécutée par les propriétaires dans les rues, et par des balayeurs payés par la ville sur les places publiques, les quais, etc. Les propriétaires sont obligés de faire balayer jusqu'au milieu de la rue, devant leurs maisons, les murs de leurs jardins, etc. avant sept heures dans l'été et huit dans l'hiver. Des hommes portant une sonnette parcourent les quartiers chaque matin pour rappeler aux habitans cette obligation. Les contrevenans sont cités devant le tribunal de police municipale qui les condamne à une amende de cinq francs, et qui peut aller jusqu'à quinze, sans compter les frais souvent plus considérables que l'amende.

Tous les matins aussi on voit se diriger, sous la conduite d'inspecteurs, des troupes d'hommes et de femmes armés de balais et de pelles; ils vont nettoyer les quais, les ponts, les places publiques, et reçoivent pour ce service un salaire de 50 à 75 centimes par jour. Ce sont ordinairement des gens âgés et incapables d'autre travail.

Le balayage doit être fait de telle sorte que les immondices soient relevées en tas près des maisons dans les rues à ruisseau, ou sur les deux côtés des chaussées, pour être ensuite emportées par les tombereaux destinés à ce service. On doit favoriser l'écoulement des eaux dans les ruisseaux, et laver même les portions du pavé qui en ont besoin.

On faciliterait singulièrement l'assainissement et le nettoyage de la ville si l'on voulait exécuter l'ordonnance de police de 1832, qui défend de déposer aucune immondice sur la voie publique, et qui prescrit de les verser directement dans les tombereaux. *Voy.* VOIERIE et SALUBRITÉ. F. R.

BALBES ou BALBI (FAMILLE DES). Elle se prétend issue du romain Balbus qui aurait fondé la république de Quiers vers la fin du VI^e^ siècle. L'histoire se borne à nous apprendre que cette république florissait dans les XI^e^ et XII^e^ siècles, époque de la grandeur de tant d'autres villes d'Italie, et que les Balbes en étaient la première famille ou tribu: ils la dirigèrent dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre le marquis de Monferrat; au moment de l'invasion de l'empereur Frédéric Barberousse, ils lui firent embrasser le parti guelfe; une chaîne de forteresses, dont ils avaient ceint son territoire, est encore connue sous le nom de *Tours des Balbes*. Plus tard, cette famille donna plusieurs podestats à la république de Testone, voisine et alliée de celle de Quiers; les six maisons d'*Albergue* (*Alberga*), qui venaient immédiatement après celle des Balbes, ayant voulu lui enlever le pouvoir, une lutte s'éleva et dura cinquante années : les Balbes en sortirent vainqueurs. Moins d'un siècle après, les dissensions intestines devenues plus violentes que jamais les décidèrent à faire passer leur patrie sous les lois d'un souverain assez puissant pour la contenir et la contraindre au repos; ils choisirent Amédée de Savoie, dit *le comte vert*. Le traité conclu avec ce prince, du consentement des nobles et du peuple de Quiers, conservait à la république la plupart de ses droits et assurait aux Balbes de nombreux priviléges; pourtant, à dater de ce moment (1347), leur grandeur ne tarda pas à décroître. En 1455, Louis II, duc de Savoie, ordonna qu'ils seraient assimilés aux nobles des maisons d'Albergue, et ils se débattirent en vain contre un arrêt qui leur paraissait le comble de l'injustice. L'un deux, Gilles de Berton, quittant cette patrie où l'on avait détruit jusqu'aux traces de leurs anciens honneurs, vint s'établir à Avignon; il y devint la tige de la maison de Crillon (*voy.*), aujourd'hui le seul reste, avec les maisons de Quiers et de Turin, de cette tribu des Balbes qui comptait 38 branches, au XIII^e^ siècle. Les Balbi de Gênes, d'ailleurs très ancienne famille, ne sortent pas des Balbes ou Balbi de Piémont; on croit que ceux de Venise peuvent y rattacher leur origine. L. L. O.

BALBI, nom de plusieurs écrivains dont l'histoire littéraire d'Italie fait mention.

Balbi ou *de Balbis* (JEAN), dominicain génois, ce qui l'a fait appeler par ses contemporains *Janua* ou *Januensis*, vivait au XIII^e^ siècle; il est auteur de plusieurs écrits dont l'un, intitulé *Catholicon*, c'est-à-dire universel, *seu summa grammaticalis*, se trouve rattaché à l'histoire de l'imprimerie, parce qu'il fut un des premiers sur lesquels on fit l'essai de cette grande découverte.

Balbi ou Balbo (JÉROME) vivait à Venise vers la fin du XV^e^ siècle. Après avoir suivi à Rome les leçons du célèbre Pomponio Leto, il passa en France et obtint une chaire dans l'université de Paris. Obligé de quitter cette ville à la suite d'une vive polémique qu'il eut à soutenir contre deux de ses confrères, il se retira en Angleterre, puis de là se rendit à Vienne où lui fut conférée, par l'empereur Maximilien I^er^, une chaire de droit de l'empire germanique. Cédant encore à son humeur errante, Balbi quitta de nouveau cette résidence pour se rendre en Hongrie où il parvint à gagner la confiance du roi Ladislas à tel point que ce prince lui confia l'éducation de ses enfans et le chargea ensuite de diverses missions importantes. A cette époque, le professeur vénitien, dont les mœurs avaient été jusque là peu graves, changea tout à coup de conduite et entra dans la carrière ecclésiastique où son chemin fut si rapide qu'en 1522 on le voit évêque de Gurek ou Goritz, en Carinthie. Il assista à ce titre au couronnement de Charles V, et écrivit alors un livre assez curieux intitulé: *De coronatione principum*, imprimé à Bologne en 1530 et réimprimé à Lyon la même année. Balbi mourut fort âgé en 1535. Entre autres ouvrages, on lui doit des poésies latines parmi lesquelles il est plusieurs pièces fort licencieuses.

Balbi (GASPARD) était un joaillier vénitien qui, s'étant rendu aux Indes-Orientales, y resta neuf ans, de 1579 à 1588, et, de retour dans sa patrie, donna une relation exacte des pays qu'il avait parcourus, sous

ce titre : *Viaggio delle Indie Orientali* Venise, 1590; cette relation a été aussi insérée dans *le Recueil de Voyages aux Indes-Orientales,* imprimé à Francfort, 1606. P. A. D.

BALBI (la comtesse DE), fille de madame la marquise de Caumont de la Force, est née en 1753, et s'est mariée, vers l'année 1770, au comte de Balbi, noble Génois. Devenue par ce mariage maîtresse d'une fortune considérable, et dame d'atours de Marie-Josephine de Savoie, qui fut l'épouse de Monsieur, depuis Louis XVIII, la comtesse de Balbi ne s'appliqua qu'à faire briller les avantages qu'elle tenait de la nature et de l'éducation. Une physionomie douce, pleine d'expression, une belle taille et des yeux admirables lui attiraient une foule d'adorateurs. Mais les ravages de la petite-vérole lui ayant enlevé une partie de ses charmes, elle trouva dans son esprit des ressources telles qu'elle ne dut pas s'apercevoir des pertes qu'elle avait faites. Elle composa sa société des personnes les plus aimables et les plus spirituelles de la cour, et Monsieur lui-même voulut y être admis. Ce prince, sur qui les charmes de l'esprit exercèrent toujours un grand empire, s'attacha de tout cœur à madame de Balbi, qui, dès ce moment, augmenta sa dépense à un point qu'en peu de temps elle fut réduite à employer des moyens extrêmes pour y subvenir. Elle fit interdire son mari comme aliéné, et en eut bientôt dissipé, avec ses perfides conseillers, le riche patrimoine. Après des pertes considérables, elle fut réduite à lever, sur la caisse de Monsieur, des contributions tellement fortes et multipliées que ce prince se trouva dans l'embarras. M^me^ de Balbi avait encore toute son influence sur lui lorsque la révolution éclata. Dans la confidence du départ de Monsieur, elle accompagna Madame jusqu'à Mons, où ils arrivèrent tous en même temps, quoique ayant suivi des routes différentes. M^me^ de Balbi se rendit ensuite à Coblentz avec Monsieur; mais l'empire qu'elle exerçait sur lui fut remplacé par la faveur de M. d'Avaray dans l'esprit du prince. Trop pénétrante pour ne pas prévoir une disgrace, elle quitta Coblentz, se rendit en Hollande, où l'éclat de ses amours avec un comte émigré lui ferma pour jamais le chemin de la cour. Elle passa en Angleterre, et y resta jusqu'au moment du gouvernement de Bonaparte, nommé premier consul. Elle profita de l'arrêté qui fut fait en faveur des émigrés, et alla se fixer dans son château de Brie-Comte-Robert. Quelques soupçons d'intrigues déterminèrent le gouvernement à l'exiler à Montauban, où elle établit une banque de jeu. Elle se trouvait encore à Montauban, lorsqu'on y apprit la nouvelle de l'abdication de Napoléon. Après s'être portée au-devant de l'armée anglaise en 1814, elle se rendit à Paris, et employa inutilement tous les moyens pour être présentée au roi. Plus heureuse en 1815, elle en obtint une audience particulière. Depuis ce moment, M^me^ la comtesse de Balbi a vécu à Paris dans une profonde retraite. F. R-D.

BALBI (ADRIEN), né à Venise en 1784, dans la famille historique de ce nom, était d'abord professeur de physique et de géographie dans sa ville natale. Ayant épousé une actrice, il se rendit avec elle, en 1820, au Portugal. Dans ce pays, M. Balbi fit la connaissance des principaux hommes d'état et des savans les plus distingués, et puisa surtout dans les archives du gouvernement les matériaux pour son *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, comparé aux autres états de l'Europe,* qu'il publia à Paris, en 2 vol. (1822, in-8°). Cet ouvrage contient, entre autres, un chapitre remarquable sur le Portugal sous les Romains et plusieurs documens curieux sur la littérature et les arts dans ce pays. La partie politique de l'ouvrage est faible; M. Balbi le reconnaît lui-même, en faisant valoir des considérations particulières par lesquelles il s'est dû laisser guider. Après avoir recueilli à Paris, pendant plusieurs années, des matériaux riches et variés, M. Balbi y publia, en 1826, le premier volume de son *Atlas ethnographique du globe,* ou *Classification des peuples anciens et modernes, d'après leurs langues,* 1 vol. in-fol., avec 1 vol. in-8° d'éclaircissemens. Cet ouvrage fit connaître aux Français les recherches d'Adelung, de Vater, et d'autres philologues de l'Allemagne;

mais l'ordonnance de ce travail est supérieure à celle des écrivains allemands, et à ce qui était connu l'auteur a ajouté beaucoup de renseignemens nouveaux qu'il a puisés dans les travaux des voyageurs, tels que MM. de Humboldt, Blosseville, Freycinet, Gaimard, Lesson, Pacho, etc., et dans ses entretiens avec les linguistes Rémusat, G. de Humboldt, Champollion, Hase, Jomard, Jaubert, Klaproth, dans ses rapports avec Malte-Brun, et dans les ouvrages de M. Charles Ritter. Ce qui, dans son Atlas et dans son volume d'Éclaircissemens, a rapport à l'ethnographie est bien mieux traité que ce qui a rapport aux langues. Le chapitre où l'on traite de l'écriture chez tous les peuples de la terre est surtout d'un haut intérêt. Malgré la réserve habituelle de M. Balbi sur toutes les questions politiques, son Atlas fit ombrage à la censure de Vienne, qui éleva des difficultés, en exigeant la représentation préalable du manuscrit; mais M. A. de Humboldt parvint à procurer à l'auteur l'entrée de son ouvrage dans les états autrichiens et à lui éviter les lenteurs que lui opposait la censure de Vienne. M. Balbi publia ensuite, avec le concours d'un grand nombre de savans, toujours scrupuleusement nommés par lui, des tableaux statistiques de la Russie, de la France, des Pays-Bas, etc. Sous le ministère Martignac, le gouvernement français accorda au célèbre auteur de tant d'estimables travaux un secours qui lui facilita son séjour à Paris. Il quitta cette ville en 1832, après avoir terminé son excellent *Abrégé de Géographie rédigé sur un plan nouveau*, qui résume en un seul gros volume in-8° (de CXI et 1392 pages), toute la science géographique. Actuellement M. Balbi vit retiré à Padoue, et s'occupe à perfectionner cet ouvrage, fruit de ses veilles et de ses pénibles travaux. Il est un des collaborateurs de l'*Encyclopédie des Gens du monde* qui lui doit déjà le savant article AMÉRIQUE, et ses consciencieuses études l'ont placé au premier rang des statisticiens. *C. L. m.*

BALBOA (VASCO NUGNÈS DE), l'un des premiers aventuriers espagnols qui se rendirent en Amérique, naquit vers 1475, et se fit remarquer par sa valeur et par sa prudence. Après avoir dissipé sa fortune, il partit pour l'Amérique, où le suffrage unanime de ses compagnons le fit gouverneur de la petite colonie de Santa-Maria, dans le Darien. Il soumit plusieurs caciques voisins et recueillit beaucoup d'or, ce métal étant moins rare dans cette partie du continent que dans les îles. Un sauvage, étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne comprenait pas l'utilité, dit aux Espagnols qu'il les conduirait dans un pays où l'or était si commun qu'on en faisait les plus vils ustensiles. Balboa réunit 190 hommes et 1,000 Indiens qui portaient les vivres. Le 1^er^ septembre 1513 on se mit en marche, et après vingt-cinq jours de grandes fatigues, ils découvrirent la partie de la mer du Sud, située à l'est de Panama; là ils apprirent qu'il y avait à une assez grande distance, vers l'est, un riche et puissant royaume (*le Pérou*). Balboa, qui avait trop peu d'hommes pour tenter cette conquête, revint à Santa-Maria. Il était prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec un corps de troupes plus considérable, lorsque Pédrarias, que Ferdinand-le-Catholique avait nommé gouverneur du Darien, le rappela. Jaloux de Balboa, qui pourtant était son gendre, Pédrarias l'accusa de trahison, et quoique les juges eux-mêmes et toute la colonie invoquassent sa justice, il prononça (1517) et fit exécuter l'arrêt de mort d'un homme entreprenant, capable de rendre d'éclatans services. A. S-R.

BALBUTIEMENT, *voy.* PAROLE et BÉGAIEMENT.

BALCON. Ce mot, qui signifie une saillie pratiquée sur la façade extérieure d'un bâtiment, portée par des colonnes et entourée d'un appui de fer ou de pierre, vient de l'italien *balcone*, formé du latin *balcus* ou de l'allemand *balken*. On le fait aussi dériver du grec βάλλω, lancer, parce qu'au moyen-âge les balcons étaient de petites tourelles élevées sur les portes des forteresses, de dessus lesquelles on lançait aux ennemis divers projectiles.

Il y a des balcons de toutes grandeurs; l'appui qui les entoure s'appelle *balustrade*. Ce mot joue un grand rôle dans

les fastes de la chevalerie : c'est sous le balcon de leurs nobles dames que les chevaliers venaient recevoir une écharpe, soupirer une romance plaintive, et murmurer un dernier adieu.

Le balcon se trouve prodigué dans les monumens d'architecture gothique; en Espagne et en Italie surtout, on peut compter les maisons qui n'ont pas de balcon. Cette construction s'explique bien par le besoin de venir respirer le frais du soir dans ces climats brûlans. L'architecture du nord en est bien plus économe, par la raison inverse.

Au théâtre, *balcon* se dit de quelques places réservées à chaque extrémité des galeries, et qui sont le rendez-vous des gens riches et des élégans qui seuls peuvent en approcher, à raison du prix élevé de ces places. C'est aussi la place des personnes qui jouissent de leurs entrées.

On appelle *balcon*, en terme de marine, une galerie couverte ou découverte qu'on fait sur les grands vaisseaux pour l'agrément et la commodité. D. A. D.

BALDAQUIN, de l'italien *baldachino*. Il y a différentes espèces de baldaquins.

Le baldaquin à demeure fixe est un ouvrage d'architecture en bois, en marbre, en bronze, en tout autre métal, élevé en forme de couronne sur deux ou plusieurs colonnes pour servir de couverture à un autel; il s'appelait en latin *tegmen*, *suggestus*, etc. La description que donne Ciampini du baldaquin du grand-autel de l'ancienne basilique du Vatican, construite aux frais de Constantin, est à peu près celle que nous venons de donner. « L'architecte, dit-il, plaça à chacun des quatre coins de l'autel une colonne de porphyre, pour soutenir le baldaquin d'argent doré, d'où pendait une multitude de chérubins tout à l'entour. » *De sacris ædificiis a Constantino Magno constructis*. Rome, 1693, in-fol., pag. 41. Le baldaquin du Val-de-Grâce est très estimé.

Quelquefois le baldaquin sert à couvrir une chaire de prédicateur, et il s'appelle *abat-voix*; quelquefois aussi le banc d'œuvre des marguilliers.

Le baldaquin, destiné à des cérémonies intérieures du culte est une tenture carrée ou semi-circulaire, dressée au-dessus d'une chaire pontificale, souvent de drap d'or, ou du moins d'une riche et belle étoffe, dont la couleur est assortie à celle de l'ornement du jour. L'usage en était connu dans les premiers temps du christianisme, suivant Baronius et Bonanni. Les anciens lui donnaient le nom de *velum*, *pannus*.

Dans l'antiquité, le *baldaquin* épiscopal était placé au fond de l'abside et dominait le clergé et le peuple, afin que l'évêque pût exactement remplir ses fonctions d'*inspecteur* ou *surveillant général*. Maintenant il est placé en avant du sanctuaire à côté de l'autel. A Rome il est placé à la droite, et à la gauche dans les métropoles et les cathédrales.

Le baldaquin portatif conserve ordinairement la dénomination de *dais*. Il est de forme carrée, d'une étoffe précieuse, presque toujours surmonté de panaches blancs. Un bâton à chaque coin sert à le porter dans les processions, au-dessus du saint-sacrement ou d'un personnage éminent. C'était l'*umbella*, l'*umbraculum* des Latins. Ménage, dans ses *Origines de la langue italienne*, et Ducange, dans son *Glossaire de la basse latinité*, se sont beaucoup tourmentés pour trouver l'étymologie du mot *dais*, mais sans beaucoup de succès. Qu'importe qu'il vienne de *dagus* ou *dasius*, comme le veut Ducange, de *dossium* ou *dorsum*, ainsi que le prétend Ménage; qu'on lise dans de vieilles chroniques *ders* et *derte!* il est certain qu'il était usité du temps de Mathieu Paris, puisqu'il le dit dans les Vies des abbés de Saint-Alban, pag. 92 : *quam* dais *vulgariter appellamus*.

Le *dais* est appelé *ciel* dans quelques provinces de France. J. L.

BALDE (JACQUES), l'un des poètes latins modernes les plus distingués, né en 1603 à Ensisheim en Alsace, mort en 1668 à Neubourg, Haut-Palatinat. En 1624 il entra dans l'ordre de Jésus et ensuite il devint prédicateur aulique à Munich. Édition complète de ses ouvrages, Munich 1729, en 8 vol. in-8°; édition abrégée avec des notes de M. Orelli, Zurich 1818. S.

BALDER, deuxième fils d'Odin, était l'Apollon scandinave, le même que le Bélénus des Gaulois. C'était le dieu de l'éloquence, de la piété, de la paix, de la modération. Il vivait tranquille avec son épouse au milieu de son palais, lorsque Hoder, le dieu du hasard, instrument aveugle de Loke, lui donna la mort. En vain Hermode, comme lui fils d'Odin, essaya de l'arracher aux enfers; la méchanceté de Loke fit échouer tous ses efforts. Odin posa sur le bûcher où fut brûlé le corps de Balder un anneau d'or, auquel il donna ensuite la propriété de produire, chaque neuvième nuit, huit anneaux d'un poids pareil. Balder devait ressusciter après l'embrasement des mondes, et retourner habiter les plaines d'Ida, l'ancien séjour céleste. A. S-R.

BALDI (BERNARDIN), abbé de Guastalla. Ce célèbre Italien, remarquable surtout par l'universalité de ses connaissances, naquit à Urbin en 1553; sa famille était noble et originaire de Pérouse. Vraiment né pour les sciences, il réunissait à l'étendue de la mémoire, à la vivacité de l'esprit, une infatigable ardeur pour l'étude; la liste seule des langues qu'il savait tiendrait déjà beaucoup de place; à la fois théologien, mathématicien, philosophe, historien, géographe, antiquaire, orateur et poète, il avait, dit-on, écrit plus de cent ouvrages; quoiqu'il n'en ait publié que la moindre partie, il serait encore trop long de les énumérer. Nous nous contenterons d'indiquer, entre les poésies italiennes, *la Nautica* (la Navigation), poème didactique qui mérite d'être placé sur la même ligne que ceux des Alamanni et des Ruccellai; les *Egloghe miste*, non moins parfaites dans leur genre que la *Nautica* dans le sien; enfin, cent apologues presque tous de l'invention de l'auteur. L. L. O.

BALDUCCI (FRANÇOIS), poète sicilien, né à Palerme vers la fin du XVI^e^ siècle. Ses poésies ou *Rime* l'ont placé sur le rang des meilleurs poètes anacréontiques qu'ait produits l'Italie; peut-être y a-t-il encore plus de mérite dans ses *Canzoni siciliane*, écrites dans ce dialecte tout méridional qui a tant de naïveté et de charme. Elles furent publiées à Palerme dans le tome I^er^ des *Muse siciliane*, 1647 et 1662, in-12. Les *Rime* furent publiées à Rome, 1645-1647, in-12: D'après Crescimbeni, Balducci serait le premier qui aurait composé des oratorio et des cantates. La vie de ce poète fut assez agitée; il servit en Allemagne dans les troupes du pape. Revenu en Italie, il dut rechercher la protection de grands seigneurs, auxquels son humeur inquiète et difficile le rendait bientôt à charge; il mourut dans l'indigence à Rome, en 1642. L. L. O.

BALE (CANTON ET VILLE DE). 1° *Géographie et statistique*. Ce canton au nord-ouest de la Suisse est borné au nord par la France, à l'ouest par les cantons de Berne et de Soleure, au sud par ce dernier, à l'est par l'Argovie et le grand-duché de Bade. Sa superficie, en y comprenant Bâle, Wallenbourg et Liestall, est d'environ 12 milles carrés géographiques (le *C. L.* dit 8 $\frac{3}{5}$); outre le canton de Bâle tel qu'il existait en 1798, il comprend différentes communes de l'ancien évêché de Bâle (*voy.*) qui y furent incorporées en 1815.

Le pays est fertile, pittoresque, bien cultivé. Situé au pied du Jura, il est en partie montagneux, et le Passvang s'y élève à une hauteur considérable. Le Rhin, le Birs et l'Ergolz arrosent suffisamment ce canton où l'agriculture, l'éducation des bestiaux, l'industrie et le commerce entretiennent l'aisance. Il produit du blé, des pâturages, de bons fruits, du vin (Schweizerblut), et la pêche fournit des saumons du Rhin. La population se compose exclusivement d'Allemands, dont 47,000 réformés et 7,500 catholiques. L'industrie, dans ce canton, consiste principalement en rubannerie, cotonnades, papeterie, tanneries et distilleries de *Kirschwasser*. Le commerce de transit est considérable; l'importation comprend le sel et les denrées coloniales, et l'exportation le bétail, le fromage et le beurre, un peu de vin, etc. J. H. S.

Le chef-lieu de ce canton, BALE (*Basilea*), est situé à la gauche du Rhin à l'endroit où ce fleuve, après avoir coulé du levant au couchant, fait un coude et continue son cours du midi au nord, sous 47° 40′ de lat. et 20° 15′ de longit. On regarde l'empereur Julien comme le vé-

ritable fondateur de cette ville, et l'on prétend qu'il lui a donné le nom qu'elle porte en l'honneur de sa mère Basiliana. Bâle est la plus grande ville de la Suisse; mais elle est moins peuplée que Berne et Genève. Le Rhin la partage en deux parties inégales, jointes par un beau pont de 600 pieds environ de long. La *grande Bâle* est située en amphithéâtre sur une colline. L'ancienne cathédrale de la Vierge, que l'empereur Henri II fit construire au commencement du XI^e^ siècle, est un magnifique monument gothique, où l'on voit les tombeaux d'Anne, femme de l'empereur Rodolphe de Habsbourg et d'Érasme. On voyait dans le cloître qui a appartenu aux Dominicains, et qui plus tard a servi de cimetière à l'église française de Bâle, la *Danse des Morts*, peinte à fresque par Holbein. L'hôtel-de-ville de Bâle est remarquable par les belles peintures à fresque du même maître, et qui représentent la passion de Jésus-Christ. L'université de Bâle, fondée en 1459 par le pape Pie II, est célèbre. Cette ville compte 2,119 maisons et 16,400 habitans. Elle possède une belle bibliothèque de 60 à 70,000 volumes, riche en manuscrits; un cabinet des médailles, un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle, un gymnase, des galeries de tableaux, plusieurs sociétés littéraires et d'économie politique, une société biblique; un séminaire pour les missions, un arsenal. Bâle est aussi une des premières villes où l'art de l'imprimerie ait été cultivé, et elle nous a donné diverses éditions des meilleurs livres. La *petite Bâle* est située dans une plaine à la droite du Rhin. C'était un village qui fut entouré de murailles à la fin du XIII^e^ siècle par un évêque de cette ville; le magistrat l'acheta en 1391 et l'unit à la ville.

Il se fait à Bâle un grand commerce; outre les fabriques il y a des blanchisseries et des teintureries. Bâle, siége d'un évêché réorganisé en 1828 et dont le diocèse embrasse l'Argovie, a donné naissance à un grand nombre de savans, comme Ammerbach, les Bernouilli, Burckhardt, les Buxtorff, Euler, Iselin, Merian, Stæhelin, Wettstein, Zwinger, etc.) et à beaucoup d'artistes comme J. Holbein, Brandmüller, Mechel, etc.

2° *Histoire.* Pendant le temps où les Romains occupaient les Gaules, le pays auquel Bâle appartient s'appelait la contrée des *Rauraci* et avait pour chef-lieu *Augusta-Rauracorum* (Augst). Cette dernière cité ayant été ruinée par les barbares au V^e^ siècle, l'évêché qui y était établi fut transféré à Bâle. Après la mort du roi Lothaire II de Lorraine, Bâle échut en partage, en 870, à Louis-le-Germanique et à Charles-le-Chauve. A la fin du IX^e^ siècle, Boson, roi de Bourgogne, réunit à ses états une partie seulement du canton actuel de Bâle. Plus tard, la ville de Bâle elle-même appartint au royaume de Bourgogne; mais bientôt les évêques s'y rendirent maîtres du pouvoir temporel. Détruite en 917 par les Hongrois qui, à cette époque, poussaient loin leurs ravages, Bâle ne tarda pas à se relever. En 1032, l'empereur Conrad II, après la mort du dernier roi de Bourgogne, fut souverain de Bâle, comme de la plus grande partie des autres états de ce prince. Il avait pris possession des environs de la ville en 1026, et, ainsi que nous l'avons dit, Henri II avait, 16 ans auparavant, bâti la cathédrale de Bâle.

Depuis que Bâle appartint à l'Empire, elle fut le théâtre de luttes souvent violentes entre l'avoué impérial et les familles nobles; plus tard, entre la bourgeoisie et l'évêque, qui tous faisaient valoir des intérêts contradictoires. Dans le XII^e^ siècle, cette ville devint *libre et impériale.* Dans le XIII^e^, une guerre, dont les détails, quoiqu'ils soient très intéressans et très pittoresques, ne doivent pas trouver place ici, s'éleva entre le *Perroquet* et l'*Étoile-Blanche*, entre les anciens et les nouveaux nobles. Une chose remarquable, c'est qu'en 1333 la ville de Bâle fut excommuniée par Jean XXII, à cause du dévouement qu'elle montra pour l'empereur Louis de Bavière; des violences, hardies à cette époque, furent exercées par les habitans sur la personne des religieux qui vinrent dénoncer l'excommunication; le magistrat fit une réponse non moins hardie que ces violences, et, d'un accord unanime, les bourgeois méprisèrent l'excommunication. Les empereurs

confirmèrent et renouvelèrent souvent les priviléges de Bâle, comme ville impériale; de bonne heure les Bâlois s'appelaient *hommes libres de la maison de Dieu* (*freie Gotteshaus Leute*); plus tard, ils rachetèrent de l'évêque le droit de monnaie que les empereurs lui avaient jadis concédé, celui de vendre le sel, l'impôt sur le change. Une forte tendance démocratique se manifestait parmi les bourgeois qui surent profiter de toutes les circonstances pour étendre leurs libertés. En 1356, un tremblement de terre avait causé de grandes pertes à la ville, mais elle se releva bientôt; l'énergie de la bourgeoisie se manifesta par ses alliances avec ses voisins, par la punition de quelques nobles pillards des environs. Comme dans la plupart des autres cités germaniques, une lutte longue et sérieuse s'éleva entre les différentes classes de citoyens: à Bâle comme à Rome, les patriciens écrasèrent quelque temps les plébéiens; mais à la longue ceux-ci l'emportèrent. La noblesse fut expulsée au commencement du XVI^e^ siècle pour s'être opposée à la jonction de la ville au corps helvétique et au changement de religion. Ceux de ses membres, en petit nombre, qui demeurèrent, furent agrégés aux quatre premiers des quinze corps de métiers entre lesquels la ville était jadis partagée, et d'où l'on tirait les conseillers de ville, ainsi; quand un noble voulait habiter à Bâle, il fallait qu'il renonçât à sa noblesse, car la république ne souffrait de nobles qu'à la campagne. On prenait douze personnes de chacun des quinze corps de métiers; et ces 180 bourgeois, avec ceux du petit conseil, composaient le grand conseil entre les mains duquel était la souveraineté du canton: on en tirait le petit conseil, composé de 64 conseillers, en y comprenant les deux bourguemestres et les deux tribunaux généraux. Le petit conseil était partagé en deux corps, qui avaient alternativement pendant une année l'administration des affaires de la république. Chacune des deux villes de Bâle avait sa chambre à part, avec son *avoyer* à la tête, pour le jugement des affaires civiles; les affaires criminelles étaient portées devant le prévôt impérial.

Quoique en 1501 Bâle fut entrée dans la ligue des cantons suisses, elle continua d'être comprise dans la matricule de l'empire germanique jusqu'en 1648, qu'il fut décidé par la paix de Westphalie qu'elle jouirait d'une entière liberté.

Autrefois le canton de Bâle était borné au nord par l'Alsace et le Brisgau, au levant par le Frickthal ou le territoire des quatre villes forestières, et par le canton de Soleure, qui le bornait aussi au midi. Il était un des plus puissans, quoiqu'il n'eût que le quatrième rang dans les assemblées suisses, que son étendue ne fût que de dix à douze lieues du midi au nord, et que de six dans sa plus grande largeur, du levant au couchant. Son gouvernement était aristo-démocratique; il était partagé en sept bailliages qui ne contenaient que trente paroisses. Il pouvait fournir 7,000 hommes capables de porter les armes; savoir 3,000 de la ville de Bâle, et le reste des bourgs et des villages du canton. Aujourd'hui le canton de Bâle met sur pied 918 hommes pour son contingent fédéral. Il envoie à la diète trois représentans. Les habitans qui jouissent de cinq cents francs de rente, argent de Suisse, ont voix aux délibérations du grand conseil. L'administration du pays est confiée à un grand conseil composé de 154 membres, dans le sein duquel est choisi un conseil extraordinaire de 17 membres, qui exerce le pouvoir exécutif. En 1818, la dette publique montait à 800,000 francs, et en 1828 il existait déjà une épargne de 400,000 francs en argent comptant. Les événemens de 1830 firent dépenser ces économies. A. S-R.

L'état de choses introduit en Suisse en 1814 y fut impopulaire dès le principe; déjà avant les journées françaises de juillet 1830, les esprits paraissaient, dans quelques cantons helvétiques, disposés à un changement dans un sens démocratique. Lorsque la révolution eut éclaté en France, plus d'un canton suisse rejeta l'élément aristocratique auquel il avait été soumis jusqu'alors et proclama la souveraineté du peuple, exercée par des représentans *du peuple* librement élus. Les habitans des campagnes surtout voulaient ces réformes. Dans

le canton de Bâle, plus que dans aucun autre, on demandait le changement du régime introduit en 1814. Le 18 octobre 1830, quarante hommes environ se réunirent aux bains de Bubendorf, examinèrent la situation de leur canton et rédigèrent une pétition au grand conseil pour obtenir une constitution entièrement démocratique, conformément aux principes émis par la charte d'égalité du 20 janvier 1798. Cette pétition fut présentée le 26 octobre, au bourguemestre en exercice, et soumise le 1er novembre au grand conseil, réuni en séance extraordinaire. Dès cette séance, une violente opposition à toute réforme favorable aux habitans de la campagne se manifesta dans le grand conseil. Une grande fermentation régnait dans les campagnes; des réunions se formaient; on plantait des arbres de la liberté : les bourgs et villages demandaient avec instance une meilleure représentation. La ville, avec 16,000 habitans, dont à peu près la moitié jouit du droit de bourgeoisie, était représentée par 90 députés, et la campagne, peuplée de 40,000 habitans, n'avait que 60 représentans. Le parti de la campagne voulait que le nombre des représentans fût proportionné à celui des individus représentés. Le 9 décembre, le grand conseil régla ainsi qu'il suit la représentation : pour la ville, 75; pour les cinq arrondissemens 79 députés, par élection directe. Il abolit l'inamovibilité des fonctionnaires publics, et choisit dans son sein une commission chargée de la révision de la constitution. Le peuple de la campagne eût voulu que ce soin fût remis à une commission d'organisation élue par le peuple. Dans la ville, une faction aristocratique s'agitait vivement; elle réussit à soulever la bourgeoisie contre les habitans de la campagne. Des abus graves, commis par un fonctionnaire public, des menaces qu'il se permit contre un député de l'opposition, restèrent impunis : dès lors tout annonçait que bientôt on en viendrait à des hostilités; et lorsque, le 3 janvier 1831, le grand conseil eut maintenu sans réserve tous les impôts, une assemblée d'habitans de la campagne eut lieu dans la petite ville de *Liestall*, qui était en quelque sorte à la tête du mouvement. Il fut résolu dans cette réunion qu'on ne renoncerait pas aux prétentions que l'on avait élevées, et que l'on sommerait la bourgeoisie de s'expliquer dans les vingt-quatre heures. Pendant ce temps, les bourgeois, réunis dans l'église de Saint-Martin, déclarèrent qu'ils ne feraient aucune concession aux habitans de la campagne et qu'ils repousseraient la force par la force. En conséquence, on institua des autorités extraordinaires, une commission de gouvernement et une commission militaire; des armes furent distribuées aux bourgeois, des canons furent mis en batterie aux portes et sur les remparts. On renvoya les députés des paysans. Ceux-ci, réunis à Liestall, élurent le 6 janvier un gouvernement provisoire, composé de 15 membres. Ainsi fut consommée une déplorable scission. Il parut proclamation sur proclamation; aucune n'était dictée par le désir de la paix. Le 7 janvier, le gouvernement provisoire cessa toute relation avec la ville, et voulut la contraindre par un cordon militaire à une juste condescendance. Les jours suivans se passèrent en mesures prises, en affaires d'avant-postes. Les paysans eurent constamment le dessous. Les Bâlois entrèrent sans résistance à Liestall, au son de la musique, et le gouvernement provisoire se dispersa. Les paysans succombèrent parce qu'ils manquaient d'unité, de chefs habiles, d'artillerie et de munitions. Dans la ville, des persécutions commencèrent. La diète fédérale, réunie à Lucerne, n'avait encore fait aucune démarche pour empêcher la guerre civile; quelques-uns de ses membres voyaient avec joie dans la victoire du parti de la ville de Bâle le présage d'une réaction de l'aristocratie contre le principe démocratique. Ce ne fut que tard qu'elle envoya des députés pour tout concilier : le 28 janvier on publia sa résolution, qui invita la ville de Bâle à poser les armes et à accorder une amnistie. Le peuple de la campagne appela de cette décision à la confédération tout entière; une polémique violente continua dans les journaux. Des dispositions menaçantes se manifestaient dans les autres cantons contre Bâle, qui

se mit plus que jamais en état de défense. L'aristocratie bâloise, victorieuse, avait repris le gouvernement; le 5 février on proclama la constitution révisée par une commission ; du 9 au 11 elle fut délibérée au grand conseil et présentée à l'acceptation du peuple. Le 8 on rendit un décret d'amnistie qui ne méritait pas ce nom; les persécutions continuèrent. A la campagne, on tenait des réunions, on faisait des proclamations contre l'acceptation de la constitution nouvelle. Cependant, le 28 février, elle fut acceptée à la pluralité des voix. Le mécontentement et l'aigreur augmentaient chaque jour de part et d'autre. Liestall se révolta de nouveau; les combats recommencèrent : cette fois les Bâlois ne furent pas aussi heureux. Le 24 août, des députés, envoyés par la diète, publièrent une proclamation par laquelle ils ordonnaient aux paysans de poser les armes; mais ils ne furent pas écoutés. Réunis à Liestall, les campagnards résolurent de persister dans leurs prétentions, et de demander leur entière séparation d'avec la ville. Ils choisirent une commission administrative de quatre membres pour négocier avec la diète et la ville de Bâle, et mandèrent deux envoyés de chaque corps de métier pour procéder à une délibération plus approfondie. Les envoyés de la diète protestèrent contre la résolution des campagnes rurales; mais la diète elle-même prit, le 21 août, une résolution qui prescrivit l'entrée dans le canton de Bâle d'un corps de troupes fédérales, la dissolution de la commission administrative, et invita le gouvernement de Bâle à accorder un entier oubli du passé. Au milieu de septembre, 4,400 hommes de troupes fédérales entrèrent dans le canton : on dispersa par la force les réunions de Liestall, et la tranquillité fut rétablie en apparence. Mais la lutte n'était pas encore décidée. Le peuple de la campagne persistait à vouloir l'égalité des droits ou l'entière séparation d'avec la ville. Pendant l'occupation des campagnes par les troupes fédérales, l'entêtement du parti bourgeois ne diminua point. Le grand conseil sollicita de la diète la garantie de la constitution de février 1831. Il exigeait l'obéissance à cette constitution ou la séparation des communes rurales mécontentes, et, sans attendre la résolution de la diète, il se décida pour la séparation. La diète nomma, pour l'examen de la demande, une commission qui fit son rapport vers la fin de décembre. Le 22 février 1832, la séparation des communes rurales mécontentes fut formellement prononcée par le grand conseil. Le *Vorort* protesta contre cette mesure et contre toute tentative de l'exécuter ; il requit les citoyens du canton de Bâle de ne pas obéir à l'arrêt de séparation. Une séance extraordinaire de la diète fut convoquée au 12 mars, afin de prescrire des moyens efficaces pour tranquilliser tous les citoyens du canton de Bâle. Au 15 mars, l'administration qui avait existé jusqu'alors dans les quarante-six communes mécontentes fut abolie de fait; des commissaires du gouvernement furent envoyés dans les parties supérieures du canton, qui, d'un commun accord avec les gouverneurs d'arrondissement, devaient veiller aux intérêts des communes fidèles: il fut pris d'autres mesures que nécessitait la séparation effectuée. La diète, divisée d'opinions, se sépara sans avoir résolu cette importante question, et en attendant l'affaire reste toujours en suspens. *C. L. m.*

BALE (ÉVÊCHÉ DE). L'évêché de Bâle était une des principautés ecclésiastiques de l'empire germanique. On ne voit pas précisément à quelle époque fut fondé ce siége épiscopal, qui s'est toujours reconnu pour suffragant de l'église métropolitaine de Besançon. S'il fallait en croire la légende de sainte Ursule, un saint Pantalus, qui accompagna jusqu'à Cologne les 11,000 vierges, à leur retour d'Italie, et y fut martyrisé et décapité par les païens, aurait été le premier évêque des *Rauraci* (pays de Bâle), vers l'an 238, ou selon d'autres, vers le milieu du v^e^ siècle. On a prétendu aussi que saint Pierre lui-même avait déjà, dès les premières années du christianisme, envoyé dans les Gaules un nommé Maternus, qui prêcha l'Évangile aux *Rauraci*. Justinien est nommé comme évêque des *Rauraci* dans un synode tenu à Cologne en 347, et dans les actes du concile de Sardique. Mais le premier

évêque de Bâle sur lequel on n'élève point de doute est Walanus ou Walaus, et encore lui donne-t-on à tort le titre d'archevêque. On prétend que Charlemagne fit don de la ville de Bâle à ses favoris, les évêques Waldo et Haito ou Otto. Les empereurs des diverses maisons qui succédèrent en Allemagne aux Carlovingiens firent à l'église de Bâle de grandes concessions. C'est dans le XIII^e^ siècle que le pouvoir des évêques de cette ville parvint à son plus haut point. La plupart des évêques de Bâle furent des princes séculiers par leurs habitudes, plus encore que par leur rang et par leur puissance; très peu d'entre eux eurent les vertus *qui conviennent* aux gens d'église; ils soutinrent fréquemment des luttes avec les seigneurs du voisinage et quelquefois avec les princes de la maison d'Autriche.

Lorsque la ville de Bâle adopta la réformation, elle chassa son évêque, qui se retira dans son domaine temporel situé à la gauche du Rhin, et y fit toujours depuis sa résidence. Ce domaine, qui était assez considérable, était borné au nord par le comté de Ferrette et le Sundgau ou la Haute-Alsace; au levant par les cantons de Bâle et de Soleure; au midi par le comté de Neufchâtel et par les mêmes cantons, et au couchant par le comté de Montbéliard et la Franche-Comté. Il avait environ 15 lieues communes de France d'étendue, du midi au nord, et 7 à 8 dans sa plus grande largeur, du levant au couchant. L'évêque de Bâle était prince d'Empire, et, en cette qualité, il avait séance aux diètes de l'Empire, au banc des princes ecclésiastiques, où il alternait avec l'évêque de Brixen; mais comme il était allié des cantons catholiques, depuis 1580, l'on comprenait son domaine dans la Suisse. Celui-ci se divisait en deux principales parties, l'Elgow et les Franches-Montagnes; chacune de ces deux parties était subdivisée en cinq bailliages ou cantons. La première de ces deux parties, qui était la plus étendue, était située en deçà du mont Jura, dans les *limites* des Gaules : elle dépendait pour le spirituel du diocèse de Besançon, et on y parlait un français corrompu; de là vient qu'on l'appelle aussi le *Pays roman*. La paix de Lunéville, en 1801, céda à la France la partie allemande de l'évêché de Bâle; en 1798, la république française s'était emparée de la partie suisse. En 1815, l'évêché de Bâle fut partagé entre les cantons de Berne et de Bâle, sauf un petit district qu'on adjugea à Neufchâtel. A. S-R.

BALE (CONCILE DE). Le concile de Constance, terminé en 1418, avait ordonné qu'un nouveau concile général se tînt cinq ans après. Pour satisfaire à ce décret, le pape Martin V l'avait indiqué à Pavie, pour l'année 1423, ensuite à Sienne, et enfin à Bâle. Le pape Eugène IV, son successeur, en confirma l'indication pour cette dernière ville, et maintint Julien Cesarini, cardinal de Saint-Ange, dans la fonction de président du concile, à laquelle son prédécesseur l'avait nommé. Les principales affaires dont on devait s'y occuper avaient été déterminées par le concile de Constance : c'était particulièrement la réunion de l'église grecque avec l'église latine, la réforme générale de l'église *tant dans son chef que dans ses membres*, et le rétablissement de l'ancienne discipline par rapport aux élections. L'ouverture du concile se fit le 23 juillet 1431. Diverses circonstances en suspendirent la première session jusqu'au 14 décembre. Alors on convint, par rapport à la discipline intérieure et à l'ordre du travail, de suivre le réglement observé par les pères de Constance, savoir, de se partager en quatre nations, en nombre égal de prélats et de docteurs, qui se réuniraient par commissions particulières, pour l'examen de toutes les questions avant qu'elles fussent portées à la décision de l'assemblée générale. On renouvela les décrets de Constance contre quiconque troublerait le concile par des intrigues secrètes ou par des actes de violence, et entreprendrait d'en gêner la liberté.

A peine ces sages dispositions avaient été prises, il devint notoire que le nouveau pape avait résolu la dissolution du concile. Par sa bulle du 18 décembre 1431, il ordonnait que les évêques eussent à se retirer de la ville de Bâle, et à se rendre, sous 18 mois, dans une autre ville qu'il leur désignait. Le cardinal Ju-

lien répondit au pape par deux lettres où respire une liberté digne des temps apostoliques : il lui représente d'abord qu'on ne saurait méconnaître l'autorité du concile, sans contester en même temps celle du concile de Constance, parce que l'un de ces conciles dépend de l'autre; que personne ne doute de l'autorité de ce dernier; qu'autrement la déposition de Jean XXIII, faite à Constance, ne serait pas canonique et les élections suivantes des papes ne seraient pas légitimes, et par conséquent la sienne propre. Il prouve que le pontife romain n'a pas le pouvoir de dissoudre le concile, parce que le concile de Constance a décidé que le pape était obligé d'obéir aux décrets d'un concile général, dans les choses qui regardent la foi, l'extinction d'un schisme et la réformation de l'église dans son chef et dans ses membres; que par conséquent le concile étant supérieur au pape dans ces trois cas, Eugène est obligé de s'y soumettre.

Dans l'intervalle de cette première session à la seconde, les pères du concile, secondant les vues du cardinal Julien, firent aux légats du pape une réponse synodale dans laquelle ils posent les mêmes principes et les appuient par de solides raisons; premièrement sur ce que personne ne peut contester l'autorité de l'église, et que tout ce qu'elle reçoit doit être reçu par tous les fidèles, sans nulle exception; secondement sur ce que les conciles généraux sont d'une autorité égale à celle de l'église, parce qu'ils représentent l'église catholique qui tient sa puissance immédiatement de Jésus-Christ; troisièmement sur ce que le pape, quoique chef ministériel de l'église, n'est pas cependant au-dessus de tout le corps mystique, parce que ce corps mystique, même sans compter le pape, ne peut pas errer dans les choses de la foi : au lieu que le pape, quoique chef de ce corps, peut errer, comme l'expérience l'a fait voir. Ce même corps a déposé des papes convaincus d'erreur dans la foi; et au contraire le pape n'a jamais condamné ou excommunié le reste du corps de l'église.

Malgré la solidité de ces raisons, Eugène voulant toujours que le concile fût dissous, ce même concile crut devoir opposer son autorité à la sienne.

Dans la troisième session, il s'exprima dans ces termes : le présent concile légitimement assemblé, gouverné par le Saint-Esprit, et ayant toute l'autorité d'un concile général, avertit, prie, conjure et somme le pape Eugène de révoquer absolument le décret rendu par lui pour dissoudre le présent concile, et de s'y trouver en personne ou par ses délégués; et dans le cas où il négligerait de le faire, le concile proteste qu'il pourvoira aux nécessités de l'église et qu'il procédera à sa déposition par les voies de droit.

Les sessions suivantes eurent pour objet d'assurer l'indépendance et la supériorité du concile.

Il fut déclaré que si le pape, dans tel délai, ne reconnaissait point le concile, il serait réputé contumax, et que l'on n'aurait nul égard à ses résistances. Le droit des élections fut rétabli; les décrets des quatrième et cinquième sessions du concile de Constance furent confirmés solennellement. On fit des réglemens pour la convocation des conciles provinciaux. On finit par obtenir du pape la révocation de sa bulle, et l'approbation de tout ce qui avait été fait. « Par-là, dit Bossuet, le pape rendit honneur au concile et à l'église universelle que le concile représentait; par-là, il le mit au-dessus de lui, puisque, par déférence pour ses ordres, il révoqua les décrets que lui-même avait publiés avec toute l'autorité de son siége. »

Les Bohémiens avaient envoyé au concile des députés chargés de demander, entre autres articles, la communion eucharistique sous les deux espèces, et ils promettaient, moyennant cette tolérance, de se réunir et d'obéir aux supérieurs ecclésiastiques et civils. Les pères de Bâle ne crurent pas devoir revenir sur la décision prise à ce sujet par le concile de Constance dans sa treizième session, et se contentèrent d'envoyer des députés en Bohême.

La dix-neuvième session du concile de Bâle fut remarquable par la présence des ambassadeurs grecs qui s'y rendirent au nom de l'empereur Jean Paléologue

pour y traiter de la réunion des deux églises; elle fut sans effet. Dans les sessions suivantes, on s'occupa de la réforme de l'église, *tant dans son chef que dans ses membres*, de la liberté des élections, de l'abolition des annates, des expectatives et réserves de bénéfices que les papes appliquaient à leur profit. On modéra la rigueur des excommunications et censures.

Cependant Eugène persistait, au moins secrètement, dans ses préventions contre le concile; et, bien qu'il eût révoqué sa bulle de dissolution, il ne cherchait qu'à lui susciter des embarras, jusqu'à donner une bulle pour la translation du concile de Bâle à Ferrare. Il invitait toute la chrétienté à s'y rendre; mais sa bulle fut mal reçue en France, et Charles VII défendit à ses évêques d'aller à Ferrare. Dans la trente-huitième session, Eugène fut déclaré contumax, suspens de toute juridiction tant spirituelle que temporelle. Le cardinal Julien s'était retiré, et se trouvait remplacé par le cardinal d'Arles. Enfin l'on procéda contre le pape Eugène: sa sentence de déposition fut prononcée dans les termes les plus explicites, et l'on élut à sa place Amédée, duc de Savoie, qui, ayant consenti quoique avec beaucoup de répugnance, prit le nom de Félix V, fut sacré évêque et couronné pape avec solennité.

Eugène, à la tête d'un nouveau concile qu'il avait rassemblé à Florence, excommunia Félix et ses adhérens; les deux conciles s'anathématisèrent réciproquement. L'église se vit encore déchirée par le schisme. Enfin, après la quarante-cinquième session, il fût arrêté, en 1443, que, dans trois ans, on célébrerait dans la ville de Lyon un concile général qui serait la continuation de celui de Bâle, et les pères se séparèrent. Le concile avait duré 12 ans, c'est-à-dire depuis le 19 mai 1431, jusqu'à pareil mois de l'an 1443.

Les opinions se sont partagées quant à l'œcuménicité du concile de Bâle. Il est des théologiens qui le tiennent tout entier pour œcuménique. Le sentiment le plus commun ne lui reconnaît ce caractère que jusqu'à la treizième session où le pape Eugène, par ses lettres datées de janvier 1433, déclare que *le concile général de Bâle légitimement commencé a été légitimement continué depuis son commencement comme s'il n'eût jamais été dissous*; le pape ajoute qu'il révoque et annule les trois bulles qu'il avait données pour la dissolution du concile, et qu'il *le respecte comme un concile vraiment général*. Cette décision tranche toutes les difficultés.

Le ministre Jacques Lenfant, auteur des histoires des conciles de Pise et de Constance, a également publié celle du concile de Bâle; celle-ci n'est pas moins estimée. M. N. S. G. †

BALE (CONFESSION DE), *voy.* HELVÉTIQUE (*confession*).

BALE (TRAITÉS DE), conclus en 1795 et par lesquels se trouva rompue la grande coalition européenne formée, quelques années auparavant, contre la France régénérée. La Prusse, fatiguée d'une guerre onéreuse et dans le cours de laquelle la valeur des soldats de la nouvelle république avait constamment rendu ses efforts infructueux, se détacha la première de l'alliance des rois et traita séparément à Bâle, où la paix fut arrêtée le 5 avril: les articles portèrent que la France entrait en possession des provinces prussiennes sur la rive gauche du Rhin, jusqu'à conclusion d'un arrangement avec l'Empire; qu'elle acceptait la médiation de la Prusse pour arriver à cet arrangement; enfin qu'aucun passage ne serait donné aux ennemis de la république au travers des états prussiens. Quelques états de l'Empire ayant ensuite fait de même leur paix séparée, la ligne de démarcation, pour la neutralité de l'Allemagne septentrionale, se trouva ainsi établie. Un traité secret avec la Prusse, signé le 5 août 1796, fut le complément de cette paix de Bâle qui, en enlevant à la coalition l'appui de la puissance alors la plus renommée en Europe sous le rapport militaire, valut à la république plusieurs victoires.

L'exemple de la Prusse ne tarda pas à être suivi par l'Espagne qui, entraînée dans l'union des rois par des ligues dynastiques, reconnaissait néanmoins que son véritable intérêt était d'être l'alliée de la France. Un deuxième traité de Bâle fut conclu entre cette couronne et

le Directoire, le 22 juillet 1795 ; les conditions portaient restitution de toutes les conquêtes faites par la France sur l'Espagne et, en échange, cession par l'Espagne de sa portion de l'île de Saint-Domingue. Les négociateurs de ces deux traités furent Barthélemi pour la république française, M. de Hardenberg pour la Prusse, et don Yriarte pour l'Espagne. *Voy.* ces noms. P. A. D.

BALÉARES (ILES). On en compte 2 grandes, *Majorque et Minorque;* 3 petites (jadis *Pityuses*), *Iviça*, *Formentera*, *Cabrera*; et beaucoup de simples îlots, *Conejera-la-Grande*, *Esparto*, *Bebra*, *Espalmador*, etc. Ces îles sont dans la Méditerranée, vis-à-vis des côtes de Valence, par les parallèles 39, 40 et par 0 et 2° de long. E. La plus orientale est Iviça. On présume qu'elles ont tenu à la péninsule hispanique, dont une convulsion de la nature les aura séparées. Elles forment une subdélégation de l'Espagne. Dans le sol qui est montueux, le calcaire domine; on y trouve aussi des dolomies, des porphyres, et quelques roches d'origine ignée. Des eaux minérales et divers échantillons de cuivre décèlent des richesses dont on ne tire point parti. L'on exploite un peu de marbre, et, dans Iviça, d'immenses salines. Les montagnes appartiennent au groupe central du système hespérique et se lient au cap Saint-Martin; elles se divisent en deux masses (*mayorquine et minorquine*) : dans l'une le *Puig de Torcella* s'élève à 1463 mètres et le *Puig mayor* à 1115; dans l'autre *le Puig Toro* atteint à 1462. Au pied de ces montagnes croissent le myrte, le pistachier lentisque, le caprier épineux, le ciste, etc. Le vin, le blé, l'huile, le figuier, les oranges, les citrons abondent, mais abonderaient encore plus si l'agriculture était mieux entendue. Le caroubier et le cotonnier prospèrent dans les lieux bas. On élève du bétail et des vers à soie; les mulets sont excellens. L'industrie est peu animée, mais la navigation et la pêche occupent beaucoup de bras. La population est de 186,970 habitans qui résultent de la fusion d'un grand nombre de races et qui parlent un dialecte mélangé de grec, de latin, de goth, d'arabe, de catalan, de castillan. Des races qui ont formé la population actuelle, la seule qui soit indigène est celle que les anciens ont nommée *Baléares*, ainsi que les îles. Ils excellaient dans le maniement de la fronde; mais il ne faut pas croire que leur adresse donne l'étymologie de leur nom (*ballô*, en grec, lancer). Les frondes étaient de jonc; ils en portaient trois de différentes longueurs. Ils avaient de plus un petit bouclier et un javelot. Suivant les Romains, ils occupaient les lieux les plus escarpés, habitaient des cavernes, marchaient nus ou presque nus en été, n'avaient pour l'hiver que des peaux de bêtes. Il est probable pourtant que la civilisation exista de bonne heure dans ces îles et que les tuniques y furent en usage avant de l'être en Italie. Strabon dit que des Baléares furent les premiers à porter le laticlave. Les Carthaginois, puis les Romains (sous Q. Metellus *Balearicus*, 123 ans avant J.-C.) soumirent les îles Baléares dont ils tirèrent toujours, depuis ce temps, des corps de frondeurs. César s'en servit beaucoup dans les Gaules. En 426 les Vandales s'emparèrent de ces îles; puis elles revinrent (534) à l'empire grec, sur qui les Sarrazins les conquirent en 798. Jacques I^er^ d'Aragon les leur arracha en 1259; et enfin, sous Charles-Quint, elles firent partie de la monarchie espagnole fondée par ce prince. VAL. P.

BALECHOU (JEAN-JACQUES), graveur, né à Arles en 1715. Il fit ses premières études chez un graveur de cachets à Avignon; mais étant venu à Paris, il se plaça sous la direction de Bernard l'Épicié, secrétaire de l'académie de peinture. Il acquit en peu de temps une telle renommée qu'on le chargea de la gravure du portrait en pied d'Auguste, roi de Pologne, destiné à être mis à la tête de la collection de la galerie de Dresde. Il s'en acquitta avec le plus grand talent; mais n'ayant pu se disculper d'avoir vendu les meilleures épreuves de ce portrait à son profit, il fut rayé de la liste des membres de l'académie dont il faisait partie et forcé de se réfugier à Avignon. C'est là qu'il exécuta dans la retraite ses trois belles estampes d'après Vernet, les *Baigneuses*, le *Calme* et la *Tempête*, ainsi

que sa *Sainte-Geneviève* d'après Carle Vanloo; ce fut son dernier ouvrage : il mourut dans son exil en 1765. Balechou a laissé, comme buriniste, une réputation qui n'a pas encore été effacée; ses productions se distinguent surtout par la hardiesse et la vigueur; mais on lui reproche quelquefois avec raison de la dureté dans les détails. Le portrait du roi de Pologne est sans contredit le chef-d'œuvre de la gravure; le peu d'exemplaires qui en restent se vendent aujourd'hui un prix exorbitant. D. A. D.

BALEINE (*balæna*), nom étendu autrefois à un grand nombre des habitans gigantesques de l'Océan, aujourd'hui restreint à une seule espèce d'entre eux, à la *baleine franche*. Cet animal colossal ressemble assez à un poisson par sa forme et sa manière de vivre; les Hollandais lui en ont même donné le nom (*wallfisch*); mais sa composition intérieure est analogue, sous beaucoup de rapports, à celle des mammifères; et c'est cette organisation, que la baleine partage avec quelques autres êtres, qui a nécessité, dans les ouvrages systématiques, la formation d'un groupe spécial d'animaux, auxquels on a donné le nom de *cétacés* (*voy.*), du mot latin *cetus*, qui désignait la baleine, type de cette famille. La baleine franche a la forme d'un conoïde brusquement tronqué en avant, légèrement déprimé sur le dessus de la tête, atténué en arrière et terminé par une queue bifurquée, à branches arquées, déprimées, horizontales, mobiles de haut en bas. Sa tête, presque aussi haute que longue, est réunie d'une manière insensible avec le reste du corps; la bouche est grande, largement fendue, un peu sinueuse, placée à la partie antérieure inférieure de la tête; la mâchoire inférieure enveloppe la supérieure dans l'état de repos; l'une et l'autre sont dépourvues de dents, mais le palais, saillant et légèrement incliné en bas, est garni de chaque côté de lames tranchantes de substance cornée. Ces lames, de forme pyramidale, très allongées, comprimées, recourbées sur elles-mêmes comme des lames de faulx, sont constituées par des filamens noirâtres, élastiques, résistans, plus transparens à mesure qu'ils sont plus superficiels, agglutinés assez solidement entre eux; elles sont insérées par leur côté le plus étroit dans l'épaisseur de la membrane palatine, et disposées symétriquement, en rangées transversales, les unes à la suite des autres, séparées seulement par des lames un peu moins développées. Ce sont ces phanères que l'on désigne sous les noms de *fanons* ou de *baleines*; on en compte, dit-on, huit à neuf cents dans la gueule d'une baleine; ils ont sept, huit et quelquefois quinze, vingt pieds de longueur; leur surface libre est ordinairement hérissée d'un grand nombre de filamens, détachés par leur extrémité du reste de la lame, ce qui donne au palais de la baleine un aspect velu. L'on retrouve de ces mêmes filets cornés, courts et flottans, plus ou moins nombreux, sur les bords des lèvres et autour des yeux auxquels ils forment des sortes de cils; la paroi inférieure de la bouche est tapissée par une langue épaisse, molle, non extensible, presque entièrement formée de tissu graisseux; elle a quelquefois plus de vingt-cinq pieds de longueur et dix à douze de largeur; les narines communiquent avec l'arrière-bouche et s'ouvrent au dehors par deux orifices étroits situés à la partie supérieure de la tête. Par suite de la disposition du voile du palais, l'animal chasse par ces orifices, nommés *évents*, l'immense quantité d'eau qu'il engloutit dans sa gueule lorsqu'il veut saisir sa proie; et il la chasse avec une force telle qu'elle s'élève quelquefois à plus de vingt pieds; la position de ces orifices permet aussi à la baleine de respirer l'air atmosphérique, qui lui est indispensable, sans avoir besoin d'élever toute sa tête au-dessus du niveau du liquide. Ses yeux sont petits, de la grosseur de ceux du bœuf, rejetés sur les côtés de la tête et situés au-dessus des angles de la bouche; l'on n'aperçoit pas à l'extérieur de conduit auditif. La baleine n'a que deux membres antérieurs, courts, dilatés en forme de nageoires et nullement préhensibles; les pieds de derrière manquent, ou du moins sont réduits à de simples vestiges cachés sous la peau et dans l'épaisseur des chairs. La peau de la baleine est une sorte de cuir molasse, à

peu près d'égale épaisseur partout, revêtue d'un épiderme mince, muqueux, onctueux; sa couleur est d'un noir plus ou moins foncé en dessus, jaspé ou marbré de blanc dans quelques cas; en dessous elle est ordinairement blanchâtre. C'est au-dessous de la peau que se trouve cette couche épaisse de tissu lardacé dont on extrait la partie huileuse par la coction. L'*adipocire* (*voy.*) ou *blanc de baleine*, est un liquide que l'on trouve accumulé dans de grandes poches situées sur divers points de la tête, au voisinage du cerveau, et dont on ignore les usages physiologiques.

La baleine a de 50 à 80 pieds de longueur; la tête forme à peu près le tiers de cette dimension; la queue a 12 ou 15 pieds de large et le corps 20; sa partie moyenne a 25 pieds de diamètre; elle pèse 50 à 60 mille kilogr. Il paraît qu'autrefois, moins gênées dans leurs développemens, les baleines acquéraient des proportions et un poids plus considérables encore. La structure des os de la baleine, celle de ses viscères intérieurs, est à peu près analogue à ce que l'on observe chez les mammifères.

La baleine se nourrit surtout de mollusques et de plantes marines; l'on ignore la durée normale de sa vie; son mode d'accouplement, la durée de sa gestation sont encore inconnus; on sait que chaque portée donne seulement un ou deux petits qui viennent au monde vivans, mais réclamant une éducation complémentaire dont le genre est encore en question comme l'acte reproducteur; des auteurs prétendent qu'il a lieu comme celui des mammifères, et que la fécondation se fait chez ces animaux à peu près comme chez la plupart des oiseaux et chez la salamandre terrestre. Jusque dans ces derniers temps on avait aussi prétendu que la baleine donnait à téter à ses petits; on trouve en effet deux glandes analogues, au moins en apparence, aux mamelles des mammifères, placées sous l'abdomen, s'ouvrant à l'extérieur dans une fente longitudinale de la peau, par un conduit membraneux qui dans certaines circonstances fait une saillie de 15 à 20 pouces en dehors; quelques anatomistes modernes assurent même avoir exprimé du tissu de cette glande un *lait blanc et onctueux*. Néanmoins on a dit récemment que la disposition de la bouche du baleineau ne lui permettait pas de sucer ou même de recevoir d'une manière passive le liquide nourricier de la mère dans sa gueule; que ces glandes préanales de la baleine n'étaient pas terminées par de véritables tétines, mais que ce que l'on avait pris pour ces organes n'était qu'une simple saillie du conduit excréteur, déterminée par un renversement de la membrane muqueuse qui le tapisse; que ces glandes sécrétaient seulement un liquide muqueux peu miscible à l'eau lorsqu'il est récent, et que les baleineaux avalaient au besoin ce mucus nourricier répandu autour de la mère, dont ils ont grand soin de ne pas s'écarter pendant le premier âge.

Jadis la baleine était répandue dans presque tous les parages de l'Océan et fréquentait volontiers notre littoral; mais les navigations multipliées et les chasses répétées l'ont reléguée vers les côtes du Grœnland et du Spitzberg. De temps à autre on en voit pourtant quelques-unes dériver et venir échouer sur nos côtes; leur nombre paraît aussi diminuer de jour en jour.

On distingue sous le nom de *nord-caper* ou de *sarda* une espèce de baleine à peu près de même taille que la baleine franche, mais à museau plus effilé, à formes plus sveltes, et plus agile dans ses mouvemens; elle paraît plus carnassière, et l'on a trouvé ses intestins remplis de petits poissons, principalement de harengs. Elle a pris son nom du cap Nord où on la rencontre.

Les baleines qui fréquentent les mers du Sud diffèrent de la baleine franche par la présence d'une nageoire dorsale et de plis transversaux sous le cou, qui feraient présumer que ces animaux sont doués d'un pharynx dilatable en forme de poche de réserve pour les alimens; ces deux caractères les ont fait distinguer sous le nom générique de *baleinoptères*. En général, leur lard est bien moins abondant et moins productif que celui de la baleine franche; néanmoins leur pêche commence à être assez suivie. T. C.

BALEINE (technol.), espèces de bar-

bes de la baleine qui font l'objet d'un commerce considérable (*voy.* plus haut, p. 738). C'est une substance cornée, solide et flexible, formée principalement de gélatine et qui est susceptible d'une foule d'emplois dans la tabletterie, la fabrication des cannes, des parapluies, des buscs, des bourrelets pour les enfans, etc. On les enlève à l'animal mort, on les divise sur leur épaisseur, puis on les coupe en morceaux d'une aune de long; ensuite, après les avoir ramollies dans l'eau bouillante, on les partage en lames plus ou moins épaisses. C'est alors qu'on les trie et qu'on les réunit en paquets pour être livrées au commerce. Les diverses préparations que nous venons d'indiquer occupent un grand nombre d'ouvriers à Paris, Rouen et Limoges, où sont les principales manufactures. F. R.

BALEINE (PÊCHE DE LA). Il existe deux espèces de pêche, et chacune d'elles tire son nom de la partie du globe dans laquelle on l'exploite: ces deux pêches sont celle dite *du Nord*, et celle *du Sud*.

La pêche du Nord se pratique dans les régions boréales pendant la courte saison où la fonte des glaces permet aux navires de fréquenter les côtes du Grœnland, du Spitzberg, le détroit de Davis et la baie de Baffin.

Les bâtimens destinés à faire cette navigation pénible et périlleuse reçoivent une installation particulière, propre à les préserver autant que possible du choc des glaces flottantes au milieu desquelles ils vont chercher le poisson. Un bordage extérieur d'une épaisseur considérable, dans la partie de l'avant surtout, sert à les garantir contre les abordages qui pourraient les avarier dans les circonstances dangereuses. Ce second doublage, quelquefois revêtu lui-même de fortes plaques de tôle ou de zinc, se nomme la *cuirasse* du navire.

Les baleiniers du Nord, malgré le peu de temps que la courte durée de la saison qui leur convient leur permet de passer à la mer, sont tous pourvus d'un équipage nombreux: non que la pèche proprement dite soit plus laborieuse dans les régions hyperborées que dans les mers méridionales; mais leur personnel doit être numériquement plus fort que celui des baleiniers du Sud, pour parer aux travaux que nécessite trop ordinairement leur position au milieu des glaces. Souvent il arrive qu'un baleinier surpris par les *banquises* se trouve obligé de se frayer, au moyen d'un canal creusé dans la glace qui l'environne, un chemin vers la mer qu'il veut atteindre. Les personnes étrangères à la navigation du Nord croiraient à peine au résultat gigantesque que les équipages obtiennent dans ces circonstances difficiles. Les marins, armés de scies immenses, se mettent à diviser la glace devant leur navire, et quelquefois, dans l'espace d'une nuit, ils parviennent à lui ouvrir un passage d'une lieue, pour le hâler ensuite à la cordille le long des quais de frimas qu'ils ont réussi à former.

Quelquefois cette section au moyen des scies de bord a simplement pour objet de creuser un bassin pour le navire, afin de le mettre à l'abri du mauvais temps ou de le préserver du choc de la *banquise* qu'on aperçoit au large; et pour peu que l'équipage ait acquis l'habitude de ce travail, le bassin se trouve fait en moins de temps que n'en exige ordinairement l'opération qui consiste à mouiller et à amarrer ces bâtimens dans les rades les plus paisibles.

L'exploitation de la pêche de la baleine suppose quatre opérations qu'il est bien nécessaire de distinguer entre elles, et qui se succèdent dans l'ordre suivant: 1° chasser le poisson; 2° le harponner; 3° le tuer; 4° l'amarrer le long du bord et le dépecer.

La baleine se chasse au moyen de pirogues légères que l'on met à la mer dès que l'on est parvenu à approcher le poisson. Chacune de ces pirogues est montée de six hommes, munis de lignes, de harpons et de lances. Le *harponneur* se place sur l'avant, le chef de pirogue sur l'arrière. C'est lui qui gouverne l'embarcation, et qui, après que le harponneur a fixé ses harpons sur la baleine, prend la place de celui-ci pour tuer le poisson au moyen de la lance dont il s'arme en abandonnant l'aviron avec lequel il gouvernait le canot.

Les deux harpons que l'on enfonce dans le gras du poisson ne servent en

quelque sorte qu'à fixer la pirogue sur la baleine. Une ligne forte et souple se trouve amarrée sur ces harpons, et quand le poisson blessé court et plonge en entraînant violemment avec lui la pirogue, on file cette ligne jusqu'à ce que le besoin d'aspirer l'air force la baleine à revenir sur l'eau. C'est alors qu'en se hâlant au moyen de sa ligne la pirogue approche le poisson, et que le chef de pirogue cherche à lui faire souffler le sang et à la tuer en lui enfonçant sa lance dans les parties vitales.

Dès que ce résultat, qui exige autant d'adresse que de sang-froid, est obtenu, le navire manœuvre de manière à approcher le plus possible du cadavre du cétacé que l'on finit par amarrer le long du bord. Le dépeçage commence. Les fragmens de gras que l'on détache de la baleine, au moyen de pelles tranchantes, sont jetés dans des chaudières qui convertissent la graisse en huile. Cette huile refroidie est placée dans des futailles destinées à la contenir; et l'on arrime ensuite dans la cale les pièces ainsi remplies.

Dans la pêche du Nord, le gras détaché de la baleine, au lieu d'être soumis à la fusion immédiate, comme dans la pêche du Sud, est placé en nature dans la cale. On ne fond cette graisse qu'au retour de l'expédition.

Les marins français, qui créèrent, en quelque sorte, la pêche de la baleine dans les mers du Nord, ont abandonné, après plusieurs tentatives infructueuses, cette exploitation aux nations étrangères que leur exemple avait instruites et encouragées. Aujourd'hui les Anglais arment chaque année une centaine de baleiniers pour la navigation polaire, tandis que la France n'arme même plus un seul bâtiment pour cette pêche. C'est une des ces industries que les encouragemens du gouvernement n'ont pu raviver chez nous, et qui de nos mains sont passées, peut-être pour toujours, dans celles de nos voisins.

La pêche du Sud, moins restreinte dans l'espace qu'elle peut embrasser et dans le temps qu'elle peut employer, se fait depuis le 15^{e} degré de latitude nord, à peu près, jusqu'au 70^{e} degré de latitude méridionale, comprenant dans les vastes mers qu'elle exploite les côtes occidentales de l'Afrique, les côtes du Brésil, les îles qui s'étendent du cap de Bonne-Espérance au cap Horn, l'Océan qui baigne les bords du Chili, du Pérou et les archipels nombreux de l'hémisphère austral. Aujourd'hui il n'est pas d'îlots ou de baies qui, dans ces parages, ne soient visités par les pêcheurs; et cette navigation de cabotage, dans des lieux si peu connus et d'une position géographiquement mal déterminée, explique les naufrages multipliés des baleiniers, réduits depuis peu à chasser la baleine, non plus sur les bancs du Brésil, comme auparavant, mais bien sur les côtes les plus dangereuses.

Les États-Unis arment, année commune, jusqu'à sept cents baleiniers, grands et petits, pour la pêche du Sud. La France ayant donné depuis quatre ans une activité nouvelle aux entreprises de pêche qui, depuis la paix, avaient été étouffées par l'avidité étrangère encouragée par des primes mal acquises, arme aujourd'hui quarante et quelques baleiniers, au nombre desquels le port du Havre, seul, en compte trente-deux. Cette branche d'industrie maritime, reconquise par nos armateurs, promet de devenir encore plus féconde d'année en année, pourvu que le gouvernement ne se hâte pas trop de supprimer les encouragemens à la faveur desquels la pêche s'est régénérée, en répudiant d'ailleurs la tutelle ruineuse que les étrangers lui avaient imposée avec l'appui absurde du gouvernement passé. E. C.

BALEINIER. Outre les objets d'armement que les bâtimens baleiniers reçoivent comme tous les autres navires préparés à prendre la mer, ils se munissent encore de ce que l'on nomme leur *appareil* ou leur *équipage de pêche*. Cet équipement spécial se compose 1° des fûts vides, destinés à recevoir l'huile de baleine; 2° des chaudières et des fourneaux au moyen desquels on obtient la fusion de la graisse de poisson; 3° des pirogues faites pour chasser la baleine; 4° des instrumens propres à la harponner, à la tuer et ensuite à la dépecer; 5° des lignes de pirogue, des gre-

lins et chaînes nécessaires pour amarrer la baleine le long du bord.

L'équipage d'un navire baleinier se compose du capitaine, des officiers ou chefs de pirogue, des harponneurs et des matelots destinés à nager dans les pirogues et à manœuvrer le navire.

Dès qu'un bâtiment baleinier quitte le port pour se rendre dans les parages méridionaux où il doit faire sa pêche, des hommes placés en vigie dans le haut de la mâture veillent sans cesse au large pour apercevoir, autant qu'il est possible, les baleines et les cachalots qui viendraient à *souffler* dans l'espace que parcourt le navire. Cette surveillance des vigies est d'autant plus nécessaire, même à la sortie de la Manche, qu'il n'est pas rare de rencontrer sur les attérages d'Europe de forts cachalots, rôdant entre les îles Açores et la Sonde.

Aussitôt que les hommes placés en vigie ont découvert au large le *souffle* d'un poisson, le navire manœuvre de manière à se placer, autant qu'il lui est possible, au vent du point où le *souffle* a été signalé. Une fois cet avantage obtenu, quand les circonstances permettent de l'acquérir, on amène les pirogues, placées en veille le long du bord, sur des potences d'attente. Les hommes affectés à l'armement de chacune des pirogues mises à la mer s'embarquent avec tout ce qui leur est nécessaire pour donner la chasse au poisson. Le navire, pendant cette poursuite aventureuse, se tient à petite distance de ses embarcations pour leur offrir, en cas de besoin, le secours de ses autres pirogues et pour recueillir, sans perdre de temps, le fruit de l'expédition qu'il surveille. Quand une des pirogues de chasse a été assez heureuse pour piquer le poisson blessé qui l'entraîne dans sa course avec une vitesse incommensurable, le navire force de voiles pour suivre autant qu'il peut l'embarcation qu'il s'exposerait à perdre de vûe pour peu qu'il restât stationnaire. Mais lorsque, par un signal convenu, la pirogue victorieuse a fait connaître au baleinier que la baleine ou le cachalot a soufflé le sang, la chasse est suspendue et l'on se dispose à bord à recevoir le corps du poisson amariné : c'est le butin résultant de la victoire qui va être partagé. On prépare les apparaux destinés à amarrer la riche proie; les fourneaux sont allumés; les louchets et les pelles tranchantes sont aiguisées de nouveau, et bientôt tout l'équipage n'a plus qu'à recueillir, au moyen d'un travail long et opiniâtre, le fruit des dangers qu'il a courus.

Cette guerre, livrée à la baleine par l'intrépidité des marins, n'est pas toujours sans périls pour eux. Il arrive très souvent, malgré toute l'adresse des harponneurs, de voir un coup de queue de poisson faire voler en l'air toute une pirogue en mille pièces, avec les hommes qui la montaient. Aussi les baleiniers les plus courageux avouent-ils que jamais ils n'ont plongé, sans pâlir, le fer d'un harpon ou d'une lance dans les flancs de l'animal qui d'un seul coup de nageoire pouvait les exterminer. C'est là une impression de peur que le courage peut vaincre, mais que l'habitude du danger n'a pu encore faire disparaître chez les hommes même les plus intrépides.

On se tromperait en supposant qu'une fois la baleine amarrée le long du bord, cette conquête est toujours acquise aux baleiniers. Bien des circonstances peuvent encore les forcer à l'abandonner. Le mauvais temps, une avarie dans l'appareil qui le suspend, suffit pour les contraindre à lâcher leur proie avant de l'avoir dépouillée. Souvent même il faut se défendre, à coups de manche de gaffe, contre les albatros qui cherchent à en enlever les fragmens destinés à remplir les chaudières.

Un ennemi plus redoutable encore que le vorace albatros fait la guerre aux baleiniers. C'est un poisson de la forme d'un gros souffleur, qui pendant la nuit rôde sans cesse le long du navire pour tâcher d'arracher la langue de la baleine aux dépeceurs, qui comptent surtout sur l'énorme quantité d'huile que produit cette partie précieuse de l'animal. Ce *poisson de proie* est connu parmi les marins sous le nom vulgaire de *Tueur*, traduction exacte du mot *Killer* que les Américains et les Anglais emploient pour le désigner.

Un navire baleinier de 400 tonneaux

(nous prenons ce tonnage pour terme de comparaison parce qu'il indique la jauge moyenne de nos baleiniers français) peut coûter tout neuf, avec son appareil de pêche, 200,000 francs environ. L'appareil de pêche figure pour 60 ou 70 mille francs dans cette somme de mise dehors. Un tel navire peut contenir de 2,000 à 2,400 barils d'huile. Chaque baleine ou cachalot produit à peu près 80 barils; ce qui fait supposer par conséquent qu'il faut 25 à 30 baleines pour former le chargement plein d'un navire de 400 tonneaux.

L'équipage d'un bâtiment de cette capacité se compose en tout de 32 à 36 hommes, qui suffisent pour armer quatre et quelquefois cinq pirogues à la fois. Cette dernière circonstance n'a lieu ordinairement que lorsque le baleinier jette l'ancre dans certains parages pour faire *la saison des baies*, c'est-à-dire pour envoyer ses embarcations à la chasse, pendant qu'il reste au mouillage pour dépecer le poisson et fondre la graisse.

Les équipages baleiniers *naviguent à la part*, et les condititions de ces sortes d'expéditions se règlent ainsi : un tiers du produit de la pêche pour le navire; un tiers pour les armateurs et les actionnaires, et un tiers à répartir entre tous les gens de l'équipage selon leur grade et leur mérite.

Les armemens baleiniers favorisés par les primes que le gouvernement leur accorde ont produit quelquefois jusqu'à 50 et 60 pour cent de bénéfice dans les circonstances les plus avantageuses. La quantité moyenne de la pêche, obtenue par chaque baleinier français dans les dernières années, s'est élevée à 1400 barils, chiffre supérieur au résultat moyen de la pêche américaine, même pendant ces mêmes années. E. C.

BALISE. Sur les rochers et les écueils, dans les passes et les chenals qui présentent des dangers pour la navigation, on établit certaines marques que l'on appelle *balises*. Ces marques doivent être très apparentes et disposées de manière à être aperçues de loin, afin que les navires, bien avertis, puissent se détourner à temps du danger signalé. Les balises sont formées en général de tonneaux, de mâts élevés et garnis de petits pavillons, ou de bouées (*voy.* ce dernier mot). A l'entrée de quelques ports étrangers, on a placé des *bateaux-balises*, montés par des marins qui sonnent fréquemment une cloche, pendant la brume, pour prémunir les bâtimens qui passent près d'eux contre les périls de leur voisinage.

Baliser, c'est placer des balises. Le mot *balisage* n'est pas usité. Baliser et balise n'appartiennent point aux langues du nord; l'anglais a *beacon* et le hollandais *baaken* qui sont de la même famille. L'espagnol et le portugais ont *balisa* qui ne diffère point de notre *balise*. A. J.

BALI (ILE et DÉTROIT DE), *voy.* SONDE.

BALI (LANGUE), *voy.* PALI.

BALISIER (*canna*), genre de plante qui appartient à la famille des amomées et qui est originaire des Indes. Quelques espèces sont cultivées en Europe. Elles peuvent même subsister en pleine terre, dans les contrées méridionales; dans les localités moins chaudes on est obligé de les conserver dans des pots pour les mettre à l'abri des intempéries des saisons. Le balisier de l'Inde paraît le plus propre à y résister. Ses racines sont tellement mucilagineuses qu'elles laissent exsuder quelquefois à leur collet une espèce de gomme. La tige est entourée par des feuilles qui, avant leur entier développement, se roulent autour d'elle en forme de cornet; elle est terminée par un épi de belles fleurs rouges.

En Amérique on se sert des feuilles pour envelopper la gomme élémi, étendre le cacao, recouvrir les cases, etc. H. A.

BALISTE, machine de guerre, *voy.* BALLISTE.

BALISTE (*balistes*), genre de poissons de la division des branchiostéges et que Cuvier a sous-divisé en Monochantes, Alactères et Triacanthes. La baliste a des écailles dures, à couleurs brillantes, et qui la couvrent comme d'une cuirasse impénétrable et parsemée d'aiguillons; elle a deux nageoires dorsales dont l'une est garnie d'épines et que l'animal relève à volonté, lorsqu'il craint un danger. Cette nageoire étant ordinairement couchée dans une fossette et se relevant comme un

levier tordu entre des cordes et qu'on a lâché, on l'a comparée au mouvement de la *balliste* des anciens. De là le nom du poisson. Y.

BALIVEAU. On donne ce nom aux arbres de la plus belle venue et réservés dans la coupe des taillis pour devenir arbres de haute futaie. Les arbres qui doivent être abattus étant marqués avec un marteau, les baliveaux restent intacts.

On appelle *baliveaux de l'âge* ceux qui sont du même âge que le taillis et que l'on réserve hors de l'exploitation; les baliveaux de deux ou trois âges, c'est-à-dire des dernières coupes, s'appellent *baliveaux modernes*, et ceux enfin des coupes précédentes, c'est-à-dire de plus de trois âges, se nomment *baliveaux anciens* ou *vieilles écorces*. Si le choix des baliveaux de l'âge a été bien fait, les autres se font très facilement; l'art du forestier consiste donc dans la composition des réserves et l'espacement convenable des baliveaux sur la surface du bois. *Voy.* Taillis et Futaie. D. A. D.

BALKAN, chaîne de montagnes de la Turquie d'Europe, faisant partie du système *slavo-hellénique* de Balbi. Elle court de 18° 54′ de long. E., à 25° 33′, entre les parallèles 42 et 43, et présente un développement de 152 lieues environ sur une ligne presque droite; mais ses ramifications nombreuses, tant au nord qu'au sud, hérissent de toutes parts la Turquie européenne. La grande chaine centrale se divise en cinq parties, qui sont le Tchardag ou Perserin, l'Ardjentaro ou Egriçou-Dagh, les Ghioustendis (près de la ville de ce nom), les Doubnista, les Balkans proprement dits. Toute cette grande ligne de hauteurs sépare le bassin du Danube d'avec celui que parcourent les tributaires des diverses portions de la Méditerranée, et forme la limite entre la Boulgarie et le Roum-Ili. Huit ramifications principales, trois au nord, cinq au sud, se détachent du Balkan. Toute la chaine à droite et à gauche envoie de fortes ramifications. L'Albanie à l'ouest en est couverte, et chaque branche porte un nom particulier. A tous ces noms modernes répondent des dénominations anciennes fameuses; nous nous bornerons aux synonymies suivantes : Tchardagh, *Scardus;* Doubnitsa, *Scomius;* Emineh-Dagh, *Hæmus;* Despoto-Dagh, *Rhodope;* Kastagnats, *Pangée;* Kerkine, *Bertiscus;* Metsovo, *Pinde;* Liakoura, *Parnasse;* Maïna, *Taygète;* Lacha, *Olympe;* Kisovo, *Ossa;* Zagora, *Pélion;* Kou-Maœta, *OEta.*

Le système des Balkans est en général escarpé, abrupte; surtout dans sa portion entre le Tharoagh et le commencement de l'Emineh-Dagh proprement dit, et dans les trois premières parties de sa grande branche hellénique, quoique s'avançant vers la mer. Voici le tableau des principales hauteurs du système, selon Balbi: Tchardagh, 1,600 toises, Égriçou-Dagh, 1,300, Doubnitsa, 1,400. Presque tout ce système de monts est très difficile à franchir. En allant de l'ouest à l'est sur la grande chaîne, le Balkan présente beaucoup de cimes coniques; ses régions supérieures consistent en granit nu. En descendant un peu, l'on voit sur les pentes arides et désertes des arbres, puis d'épaisses forêts. Sur le versant septentrional elles sont presque toujours humides et couvertes de brouillards. Il en est autrement au sud; quoique dans les hautes plaines de la Morée, de l'Albanie, l'hiver soit long et rude. En revanche l'air est pur et salubre; de délicieuses et pittoresques vallées captivent l'œil; et c'est aux Balkans que la Grèce doit d'être préservée des vents du nord et des frimas. Val. P.

Le Balkan a long-temps été regardé comme le boulevard naturel de l'empire Othoman contre la Russie; mais il a été franchi en 1829 par les troupes russes dont le chef, le feld-maréchal Diebitsch (*voy.*), a reçu en récompense de cette opération le titre de *Zabalkanski*, comme Roumantsof avait été décoré, sous Catherine II, de celui de *Zadounaiski* (de *za*, au-delà, et *Dounaï*, le Danube). Six routes donnent passage à travers le Balkan; de ces routes, deux mènent à Constantinople : la principale est celle de Choumla ou plutôt Choumna. J. H. S.

BALKH. Ce khanat du Turkestan, entre les parallèles 35 et 37, et les méridiens 60 et 66 à l'est de Paris, a pour bornes au S.-O. le royaume de Kaboul, au S. l'Hérat ou Khoraçan oriental, à

l'E. la confédération des Seikhs, au N. les khanats d'Ankoï et de Hissar. Il répond au noyau de l'ancienne Bactriane (*voy.*), et avant la révolution qui a renversé Zéman-Chah du trône des Afghans, il formait le district le plus important de la province de Balkh qui en comprenait 6 autres. Sa superficie, qu'il est difficile dans l'état actuel des choses d'évaluer avec justesse, ne peut passer 1,800 lieues carrées. La population ouzbeke et sennite est en partie nomade et vit soit sous des tentes, soit sous des maisons à murs de claie; peut-être va-t-elle à 300,000 hommes *. L'industrie y exerce quelques bras. Le commerce de transit y est encore important, quoique bien moins qu'autrefois. L'antique Balkh fut une des routes commerciales les plus fréquentées de l'antiquité. Le dromadaire est indigène de ce pays: les moutons, les chèvres, de forts chevaux qui, chose rare en Orient, sont utilisés par l'agriculture, telles sont avec les grains, le riz, le coton, le tabac, et au sud de belles forêts, les principales richesses du pays.

Balkh, la capitale du pays (jadis *Zariaspa* ou *Bactres*) est par 36° 28′ de lat. N., et 63° 40′ de long. E. On y fabrique des étoffes de soie; son commerce a encore quelque extension; les caravanes de Herat et de Candahar la traversent. Sa population n'est que de 10,000 habitans. Les peuples des environs la regardent comme la plus ancienne ville du monde et lui donnent non-seulement le titre de *Coubath al eslâm*, chef-lieu de l'islâm, mais encore celui d'*Omm-el-Bouldân*, la mère des villes. Le fait est que sa fondation remonte à une très haute antiquité, comme celle même de la monarchie bactrienne; qu'elle a été, au moins à deux époques, la rivale commerciale d'Ecbatane, de Ninive, de Babylone; qu'enfin elle dispute à la première de ces villes l'honneur d'avoir été la patrie du culte du feu, et de la civilisation liée à l'existence de ce culte. *Voy.* ZOROASTRE et l'ouvrage d'Elphinstone, *Account of Caubul.* VAL. P.

(*) Dans l'*Encyclopædia britannica*, cette population est portée à un million. On y donne au pays 250 milles anglais de long, de l'est à l'ouest, et 100 à 120 milles de large du nord au sud. J. H. S.

BALLADE, genre de poésie moitié lyrique, moitié épique, et qui échappe à une définition précise, parce que sa signification a varié avec le temps et les lieux. Dans l'origine, *la ballata* provençale et italienne, et plus tard la ballade française n'était qu'une *chanson composée pour l'accompagnement de la danse;* son étymologie en fait foi (*ballo* en italien, *bal* en français, *bayle* en espagnol). La ballade, ainsi faite, rentrait dans la catégorie du sonnet et surtout du madrigal, dont elle ne différait que par le rhythme. C'est contre ce genre que Trissotin prononce, dans *les Femmes savantes*, son arrêt de condamnation :

La ballade, à mon sens, est une chose fade.

La ballade passa avec les conquérans normands en Angleterre. Là, au bout de deux siècles, ce genre de poème changea d'acception, en s'appliquant à de petits poèmes populaires, qui racontaient quelque ancienne légende bien terrible, bien dramatique, quelque tradition à moitié effacée, des aventures amoureuses, des superstitions, de grandes infortunes surtout. Déjà sous Édouard III, la ballade avait cessé d'être un chant lyrique, un chant français; elle s'était faite anglaise et écossaise, ni plus ni moins vite que les maîtres du sol. Les noms des Percy, des Douglas, des Murray, retentissaient dans ces vers rudes, véhémens, que sifflait le chasseur ou le *borderer*, sur la frontière ou sur les monts de Cheviot. Tantôt c'est le vieux roi Esthmer, qui gagne sa fiancée à la barbe d'un païen, d'un roi d'Espagne; tantôt c'est quelque autre roi jaloux qui fait assassiner la reine, parce qu'elle *a trouvé le sire Waters fort beau*. Dans tel chant, le spectre du fiancé revient effrayer sa belle; dans tel autre le fils se présente rouge du sang de son père devant sa mère consternée, qui lui arrache le terrible secret par des questions admirablement graduées, et se fait maudire par le jeune parricide; dans telle autre ballade une vieille Juive attire à elle, en lui offrant des fruits, un bel enfant chrétien, et le noie *dans un puits, profond de cent coudées :* et ensuite les cris déchirans de la mère résonnent dans le quartier maudit des Israélites, à travers l'ouragan et la pluie; ou bien la belle Rosemonde, cachée

dans le château de Woodstock, par son royal amant, reçoit des mains d'Éléonore de Guyenne, sa rivale, la coupe empoisonnée. La collection de vieilles ballades faite par Percy, est remplie de récits tragiques, dont la marche rapide, saccadée, sans transition, sans manie descriptive, est en tout conforme au génie de ces poèmes qui se trouvent sans nombre au berceau de toutes les littératures; de ces poèmes fragmentaires qui, puisés à un même cycle traditionnel, finissent souvent par se coordonner en poèmes épiques. C'est chez les nations germaniques que ces narrations vives, en style populaire, paraissent avoir été de tout temps indigènes. Les Nibelungs, l'Edda, ne sont autre chose que des ballades primitives, fondues en un grand tout. Les vieux chants héroïques des Danois rentrent dans la famille des ballades de l'Écosse et de l'Angleterre. Les Visigoths portèrent peut-être en Espagne le germe de cette poésie qui, fécondée par l'influence arabe, s'y fit *romance*. Les romances (*voy.*) du Cid, de l'Achille espagnol, ne sont que des ballades groupées autour d'un seul et même sujet; les *Romanceros* ou collections de romances ressemblent à des chroniques poétisées, revêtues d'un style épique, pour célébrer des héros vrais ou fabuleux. Ainsi, en seconde ligne, derrière le Cid, que Herder le premier a naturalisé en Allemagne par une traduction un peu libre; derrière le Cid, se montrent dans d'innombrables ballades Bernard del Carpio, l'Hercule de l'Espagne, et Fernand Gonzalès, aussi fabuleux que lui; et Roderic, le dernier roi des Visigoths, le roi fugitif, dont les douleurs ont trouvé un noble interprète dans un poète moderne (M. E. Deschamps); et le comte Alarcos, qui a fourni à A. W. Schlegel le sujet d'une tragédie, le volage Alarcos, époux secret d'une infante qu'il abandonne pour s'allier à une autre femme. Mais malheur à l'épouse illégitime! L'infante jalouse a confié le secret de son union à son père: Alarcos reçoit de son souverain et maître l'ordre de faire périr sa seconde femme; et, sujet soumis, il exécute lui-même cet arrêt. Et dire que ce poème si invraisemblable est rempli de passion vraie et profondément sentie, ce n'est qu'indiquer ce qui s'applique à bon nombre de ces chants primitifs. Comme des abeilles qui portent leur miel à la ruche commune, les poètes naïfs et anonymes de ces temps d'inspiration concouraient à l'envi, chacun pour sa part, à une œuvre nationale, à la consécration des grands noms.

Ainsi, la ballade, d'abord chanson subordonnée à la danse, puis récit poétique et populaire de quelque événement fabuleux ou réel, *la ballade, identique avec la romance espagnole du moyen-âge*, descendit chez les modernes, et dans sa carrière nomade subit encore des travestissemens. En Espagne, Gongora, au XVI^e^ siècle, en fit un genre bâtard, élégiaque, déparé très souvent par l'afféterie; le siècle trop vanté de la reine Anne renferma de même dans un cadre faux et brillanté l'ancienne ballade, si pittoresque dans son énergie native. Lorsqu'en Allemagne Bürger ramena ce genre de poésie à sa source, ce ne fut là qu'un cri d'admiration; il ne l'avait cependant pas réhabilitée en son plein. Bürger, à la vérité, adopta les vieilles traditions comme fond, et le genre populaire comme forme de la ballade, mais il se complut dans les détails, pour faire briller et son talent descriptif, et ses études rhythmiques ou stylistiques; s'éloignant de la sorte de ses anciens modèles, dont la concision brusque frise parfois l'obscurité. Les ballades ou romances de Gœthe et d'Uhland se distinguent par une admirable simplicité; celles de Schiller se meuvent dans une diction souvent trop pompeuse. Presque tous les poètes allemands se sont essayés avec plus ou moins de succès dans la ballade. Arnim et Brentano se rapprochent le plus du ton original des anciens chants populaires.

Les sujets que la ballade exploite toujours avec le plus de succès sont puisés, ou dans le monde fantastique, ou dans la vie chevaleresque et claustrale du moyen-âge: la teinte nuageuse de la superstition lui sied bien; le soleil de la civilisation lui porte la mort. Il faut se refaire enfant pour jouir de la ballade. En France, elle ne se naturalisera qu'as-

saisonnée d'ironie; témoin les ballades spirituelles de Casimir Delavigne.

Les esthéticiens allemands emploient indistinctement le titre de ballade ou de romance pour le même genre de poésie; chez nous, la romance n'a pas encore franchi la ligne de démarcation; elle s'est maintenue modestement sur l'étalage des marchands de musique (voir l'article ROMANCE). L. S.

BALLANCHE (PIERRE-SIMON), né à Lyon en 1776, à la fois grand écrivain et penseur profond, doué en quelque sorte d'un esprit prophétique qui lui fait deviner l'histoire et pressentir l'avenir social. C'est, en effet, sans grandes recherches et sans études archéologiques que M. Ballanche est parvenu à créer l'un des systèmes historiques où les traditions générales de l'humanité ont été le mieux comprises; c'est aussi sans chercher un point d'appui dans la métaphysique ou l'idéologie et même dans l'observation de l'homme et des faits sociaux, qu'il a rattaché à ses vues historiques une conception sur les destinées futures de la société humaine. M. Ballanche, l'un des premiers, a senti et proclamé que l'époque au milieu de laquelle nous vivons est une époque de transition à un ordre nouveau, une époque de rénovation sociale. Ch. Bonnet avait conçu l'idée de la palingénésie individuelle. M. Ballanche l'a transportée à l'espèce humaine, aux nations, aux formes politiques et sociales; et, pour son temps, il s'est considéré comme l'un des organes de la nouvelle parole d'initiation.

C'est depuis quelques années seulement que le nom de M. Ballanche a acquis de la célébrité. Cependant ses premiers travaux datent du commencement de ce siècle. Mais lui-même en s'y livrant n'avait pas prévu qu'ils seraient sitôt compris et deviendraient presque populaires, au moins dans leurs résultats généraux. Il a fallu pour cela le grand mouvement intellectuel et social qui s'est fait depuis dix ans en France. Avouons aussi que la forme des écrits de M. Ballanche n'est point propre à les répandre, malgré un éclat et une majesté de style qui lui assignent un rang élevé parmi les prosateurs de l'époque. Bien différent de la plupart des hommes qui de nos jours sont arrivés à une brillante renommée, M. Ballanche a dédaigné le bruit, et il a attendu la gloire, voulant la mériter par des travaux solides, destinés à répondre, non aux caprices de la mode ou du goût, mais aux sentimens les plus élevés et les plus profonds de l'humanité.

La première édition de ses œuvres fut faite pour un cercle choisi et n'entra point dans le commerce de la librairie. C'est encore un caractère propre aux travaux de M. Ballanche.

Il publia d'abord *Antigone*, poème historique; puis un *Essai sur les institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*. Dans ce livre, l'époque de la Restauration était envisagée du point de vue élevé où la charte de 1814 avait placé quelques hommes de bonne foi et de bonne volonté, en prétendant *renouer la chaîne des temps*, c'est-à-dire rattacher à la tradition nationale le développement nouveau de la société moderne. Ce n'est point la faute de ces hommes si l'esprit ancien n'a point compris l'esprit nouveau, comme l'esprit nouveau lui-même comprenait le passé.

Orphée est encore un poème historique, mais d'une portée bien supérieure à celle d'Antigone. Orphée est l'exposition symbolique de la manière dont s'opère toute grande évolution sociale. Le poète a choisi la fondation de la civilisation grecque; tout comme, lorsqu'il s'est agi de l'évolution politique des diverses classes d'une même cité, il a choisi l'histoire romaine pour symbole général de la lutte des races et des intérêts. Les principes philosophiques de cette méthode sont développés, sous le titre de *Palingénésie sociale*, dans des prolégomènes généraux qui forment l'*Introduction* d'*Orphée*.

Le dernier ouvrage publié par M. Ballanche est la *Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais*. Hébal, doué de *seconde vue*, saisit dans un éclair de sa pensée toute l'évolution historique de l'humanité. Ce livre, très sommaire, est le résumé de la philosophie de M. Ballanche; mais il est empreint d'une couleur mystique et vaporeuse qui en rend l'intelligence fort difficile.

Deux autres ouvrages sont annoncés : la *Ville des expiations* et la *Formule générale de l'histoire.*

Ce n'est pas dans une courte notice qu'il est possible d'exposer un pareil ensemble d'idées. D'ailleurs M. Ballanche échappe à l'analyse, précisément parce qu'il ne veut jamais sortir de la région des inspirations et des symboles. C'est là qu'il faut l'aller trouver pour lui demander, sur les destinées humaines, les espérances sublimes que la science sociale s'efforce de justifier par des réalités.

J. L. C.

BALLE (botanique). C'est l'enveloppe des organes de la fructification des graminées, espèce de petite feuille légère qui se détache pendant le battage (*voy*). Les bestiaux la mangent avec plaisir. On s'en sert pour couvrir les planches de légumes qui craignent le froid, et aussi pour remplir des coussins sur lesquels on couche les jeunes enfans. F. R.

BALLE (JEU DE). Ce jeu usité dès la plus haute antiquité faisait partie de la gymnastique, et il s'est conservé jusqu'à nos jours. Des balles du volume d'une orange environ, formées de laine, de chiffon, ou de caoutchouc (gomme élastique), sont lancées par les joueurs, tantôt avec la main nue, tantôt avec la main recouverte d'un gant, tantôt enfin avec une raquette (*voy.* PAUME) ou une espèce de battoir en bois. Les joueurs, placés en face les uns des autres, renvoient tour à tour la balle qui leur arrive en rebondissant; ou bien, et c'est ainsi qu'on joue dans les colléges, c'est contre un mur que les balles vont frapper et tous les joueurs sont placés en ligne pour la recevoir. Les règles du jeu de balle ont varié et varient encore chaque jour. C'est un exercice salutaire, propre à développer les forces et l'adresse des jeunes gens. F. R.

BALLES (artillerie), projectiles en plomb qu'on lance, soit à la chasse, soit à la guerre, avec des armes à feu portatives.

Celles qu'on emploie avec les fusils de munition sont calibrées pour les canons de ces armes; on en fait vingt à la livre (0 kilogr. 489). La charge de tir ordinaire a été fixée en 1822 à $\frac{1}{80}$ de kilogr. pour tous les modèles de fusil de guerre et à $\frac{1}{120}$ de kilogr., pour le mousqueton et le pistolet de cavalerie. Le calibre des balles de pistolet varie avec la forme de ces armes, qui est elle-même très variable. Il est de 26 à la livre pour les pistolets de gendarmerie, qui ont de longueur totale 0^m, 27070 (10 pouces), et dont le calibre du canon est de 0^m 0152 (6 lignes, 9 points). Il est de 30 à 32 à la livre pour les pistolets de combat qui sont un peu plus petits. La charge de poudre est à peu près de 0 kilog., 0019 (36 grains). C-TE.

On fabrique les balles de fusil et de pistolet au moyen d'un moule en deux pièces présentant chacun une cavité hémisphérique. Le plomb fondu y est versé; puis quand il est refroidi on coupe avec une pince l'espèce de queue que forme le jet, et l'on tourne les balles pendant plusieurs heures dans un baril pour les unir et les polir.

C'est une erreur généralement répandue que les balles mâchées ont des propriétés vénéneuses. Les petites aspérités qu'elles présentent alors ne peuvent pas même être considérées comme propres à agraver les plaies. F. R.

BALLES (technol.). Les imprimeurs emploient pour mettre l'encre sur les caractères deux espèces de tampons demi-sphériques, formés d'une peau de mouton rembourrée de laine ou de crin et montée sur un manche de bois. On y a substitué depuis quelques années des rouleaux faits avec de la gélatine et de la mélasse, et qui produisent un encrage plus régulier. F. R.

BALLESTEROS (DON FRANÇOIS), né à Saragosse, capitale de l'Aragon, en 1770, entra au service en 1788 dans le régiment d'infanterie des volontaires d'Aragon, fit la campagne de Catalogne de 1792 à 1795, sous les ordres du comte de l'Union, général en chef de l'armée du Roussillon, s'y distingua d'une manière particulière, et fut promu au grade de capitaine. Destitué en 1804, par suite de l'accusation portée contre lui d'avoir détourné 3000 rations à son profit, accusation trop légèrement accueillie par le ministre de la guerre Caballero, il reçut une réparation éclatante de

la part du prince de la Paix, alors tout puissant, qui le fit nommer commandant du *Resguardo* (des Douaniers) d'Oviedo, dans les Asturies, emploi très lucratif, ordinairement réservé à la faveur. Lors de l'invasion des armées françaises en Espagne, en 1808, la junte provinciale des Asturies nomma Ballesteros colonel et commandant des troupes qu'il fut chargé de lever, et qu'il conduisit souvent à la victoire. Réuni avec son corps à l'armée de Castille, commandée par Castaños et Black, il fut nommé brigadier général et ensuite maréchal de camp par la junte centrale établie à Séville. Le gouvernement qui succéda à cette junte sous le titre de *Régence de Cadix*, prenant en considération les nombreux services rendus à la cause nationale par Ballesteros, ses talens stratégiques et sa grande bravoure, l'éleva au grade de lieutenant général, et lui confia le commandement en chef de l'armée d'Andalousie, dans lequel il eut affaire aux chefs français les plus habiles et les plus renommés, tels que Soult, Mortier, etc., aux poursuites desquels il a toujours su échapper, à l'aide d'une tactique à lui particulière. La mesure de la régence de Cadix, par laquelle le commandement général de toutes les armées fut conférée au duc de Wellington, déplut souverainement à tous les généraux espagnols et aux patriotes. Elle trouva une opposition vigoureuse dans Ballesteros, qui, non content de la blâmer avec aigreur dans différentes brochures, voulut même en appeler au peuple. Cette conduite indisposa le gouvernement contre Ballesteros : il le destitua, le fit arrêter comme coupable de haute trahison, et l'envoya au préside de Ceuta. On l'accusa aussi d'avoir fait manquer quelques opérations militaires par pure jalousie; mais depuis il se justifia pleinement de cette imputation. Un *bataillon sacré* créé par Ballesteros, et auquel il avait donné le nom de *Barbones* (barbus), n'attendait que son ordre pour le soutenir les armes à la main. L'armée nombreuse qu'il commandait et tous les patriotes en général, étaient dans les mêmes dispositions. Ballesteros eût pu résister aux volontés de la régence; bien loin de là il s'y résigna. Pendant son trajet pour sa destination, et à Ceuta même, il ne cessa d'adresser au gouvernement et aux cortès de respectueuses suppliques pour obtenir sa liberté. Il la recouvra, en effet, mais sans commandement et sans emploi. C'est dans cet état que le trouva le retour de Ferdinand en Espagne. Ballesteros s'empressa d'aller au-devant du roi, de lui offrir ses services, et de faire abjuration de ses principes libéraux, en reconnaissant et proclamant avec enthousiasme le trop fameux décret du 4 mai 1814, destructeur des libertés espagnoles, à cause de la fausse sécurité qu'il inspira aux patriotes. Parvenu par ce moyen à la faveur de Ferdinand, il fut nommé ministre de la guerre en 1815; mais plus propre à manier le sabre qu'à diriger les affaires du cabinet, franc jusqu'à la brusquerie et emporté d'ailleurs, Ballesteros ne sut point se maintenir. Il fut remplacé en 1816 et envoyé en résidence à Valladolid, avec ordre de se présenter tous les jours au capitaine-général, qui était alors don Carlos O-Donel. A la première nouvelle de l'insurrection de l'île de Léon, en 1820, il fit parvenir au roi un mémoire dans lequel il s'élevait avec violence contre les hommes qui l'avaient provoquée, et le suppliait de mettre sa fidélité à l'épreuve en lui confiant le commandement de l'armée destinée à agir contre eux; ces offres, non agréés, et la conduite antérieure de Ballesteros, étaient inconnues aux constitutionnels, dont les efforts venaient d'être couronnés du succès. Il s'agissait de contraindre le roi à rétablir la constitution. Ballesteros fut chargé, par les principaux chefs, de cette mission délicate, dans laquelle il réussit au-delà de leurs espérances. Porté au conseil d'état et admis dans la société des *Comuneros*, il louvoya si bien que chaque parti le regardait comme lui appartenant.

En 1823, après l'entrée des Français en Espagne, Ballesteros fut mis à la tête de l'armée la plus belle, la mieux disciplinée et la plus aguerrie d'Espagne, dont il enchaîna l'ardeur en signant avec le duc d'Angoulême une capitulation insidieuse qui la mettait dans la plus complète inaction. On a accusé Bal-

lesteros et quelques-uns des autres généraux qui ont capitulé après lui et à son exemple sans coup férir, d'avoir cédé à des insinuations peu compatibles avec l'honneur; mais il est prouvé jusqu'à l'évidence aujourd'hui qu'ils ont été victimes de leur bonne foi et de leur crédulité. Au retour de Ferdinand à Madrid, ils se sont vus forcés de s'expatrier. Ballesteros est mort à Paris en 1833, dans l'obscurité et dans l'oubli. On lui doit la création, pendant son ministère, d'un nombreux état-major général, auquel fut confié le dépôt de la guerre.

N. DE T.

BALLESTEROS (JOSEPH), né de parens obscurs dans un petit village de la Galice, en Espagne, vers 1778, fit des études très médiocres dans son propre pays. Doué d'un jugement exquis et de beaucoup d'esprit naturel, il ne lui fut pas difficile d'obtenir la charge de *fiel de fechos* ou de vice-notaire de sa commune. Après quelques années d'exercice dans cette modeste charge, M. Ballesteros, qui se sentait appelé à des fonctions d'un ordre plus élevé où son génie pût prendre l'essor qui lui convenait, entra comme employé de deuxième classe dans le commissariat de guerre de l'armée de l'Estremadure, lors de la guerre de l'indépendance de la Péninsule. Sa grande activité, son patriotisme, et surtout sa conduite héroïque à la bataille de Medellin, en 1809, le firent remarquer du général Cuesta, par l'influence duquel il fut nommé commissaire des guerres de l'armée du général Ballesteros. Le fameux financier Garay, l'ayant un jour entendu faire la lecture de quelques écrits difficiles à déchiffrer, fut si épris de la facilité et de la clarté avec lesquelles il les lisait, qu'il le fit entrer au ministère des finances, et l'attacha à son cabinet particulier. Ce nouvel emploi donna l'éveil à l'ambition de Ballesteros. Il se lia d'abord avec les principaux membres de la camarilla, et parvint par eux à l'intimité d'Ugarte, qui en était le chef et le directeur. Bientôt il s'agit pour lui du ministère des finances; Garay d'ailleurs, probe, honnête et ami passionné de son pays, ne pouvait pas être l'homme de la camarilla ni servir des tripotages financiers. De funestes et basses intrigues, dont M. Ballesteros était l'ame, furent mises en usage pour précipiter Garay; il tomba, et son protégé Ballesteros le remplaca en 1825.

Dès lors une nouvelle ère financière commença pour l'Espagne. La vieille routine continua cependant de présider aux opérations de finances à l'intérieur; mais elle était peu propre à faire affluer l'or dans la cassette de Ferdinand et à satisfaire la soif ardente de ce précieux métal qui dévorait ses amis. De là des emprunts ruineux pour la nation, mais extrêmement profitables pour tous ceux qui s'en sont mêlés. C'est sous l'influence de ce ministre que le comte d'Ofalia conclut, en 1828, un traité qui aurait dû avoir pour résultat l'ajournement du paiement de la somme énorme que l'Angleterre réclamait de l'Espagne, attendu la situation critique de celle-ci, mais qui ne produisit qu'un surcroît de gêne dans les finances, la perspective de la banqueroute, et toujours des fruits opimes pour les mêmes coryphées des emprunts étrangers. Au demeurant, si le système financier de Ballesteros a contribué à plonger la nation dans des embarras dont elle ne sortira qu'à grande peine, sa conduite politique, sa modération et l'opposition qu'il n'a cessé de faire, avec le premier ministre Salmon, contre ses collègues Calomarde, Salazar et Zambrano, rachètent une grande partie de ses torts. Lorsque le malheureux général Torrijos fut pris avec ses 54 compagnons d'infortune, dans l'Andalousie, le roi, Ballesteros et Salmon voulaient qu'ils fussent régulièrement jugés; mais ils trouvèrent une telle résistance dans le reste du conseil que le roi changea d'avis, et ces patriotes furent mis hors la loi et fusillés sans jugement. Ballesteros fut renvoyé du ministère en 1833, lorsque la reine Christine prit les rênes du gouvernement. Il passe pour un des hommes les plus riches de la nation. L'éducation de M. Ballesteros a été négligée: il doit la majeure partie de ce qu'il sait en matière de finances à son bienfaiteur Garay. N. DE T.

BALLET. Un ballet est une danse figurée, étudiée et concertée, pour représenter une action par des pas et des

postures. On a fait dériver le mot *ballet* de *balle*, en disant qu'anciennement on dansait en jouant à la paume; mais ce mot a évidemment la même étymologie que *bal*.

Le ballet bien composé est une peinture vivante des passions, des mœurs, des usages, des cérémonies et des costumes du peuple chez lequel se passe l'action représentée; il offre une exposition, un nœud et un dénouement. Une de ses parties essentielles est la variété; les incidens et les tableaux qui en résultent doivent s'y succéder avec rapidité, autrement ce n'est plus qu'un simple divertissement de danse, plus ou moins bien exécuté.

Les mots *ballet* et *danse* sont presque synonymes; le mot *pantomime*, même, peut s'employer quelquefois à leur place, parce que le ballet n'est autre chose qu'une grande composition de danse. Le ballet présente le sujet et le trace, la danse le colorie, et l'action pantomime lui donne l'expression.

Il y a des ballets *moraux*, il y en a d'*anacréontiques*, il y en a d'*allégoriques*. On fait de ces derniers pour les mariages des princes, pour leurs fêtes, pour leurs naissances, pour les victoires remportées, pour la paix, etc.

Le nom de ballet a été donné à ce qu'on appelait danse chez les Grecs et chez les Romains. Noverre prétend que c'est à tort qu'on appelait danse chez ces deux peuples ce qui n'était véritablement qu'une pantomime, c'est-à-dire l'art des gestes. « Je crois, dit-il, aux chœurs des anciens, à l'institution de leurs fêtes et de leurs jeux; mais je ne crois nullement à la signification qu'on leur donne de ballets, parce que le ballet est un composé de danses, de mouvemens combinés, de pas et de temps variés à l'infini; et je ne vois autre chose, dans les fêtes de l'antiquité fabuleuse, que des marches, des contremarches et des évolutions, propres à former mille figures ou dessins variés, exécutés sur des chœurs de musique vocale et instrumentale. La dénomination qui convient à ces fêtes, à ces jeux et aux cérémonies de l'antiquité, est celle de *marches figurées sur des chœurs de musique instrumentale et vocale.* »

La qualification de *ballets* ne convient guère mieux, selon lui, aux danses exécutées dans les opéras, encore moins dans les pièces jouées sur les autres théâtres, danses auxquelles il ne donne que le titre de divertissement de danse.

Ces divertissemens parurent en Italie vers le milieu du XV^e^ siècle. Le premier, inventé par un gentilhomme lombard, fut donné à Tortone, à l'occasion du mariage d'Isabelle d'Aragon avec un duc de Milan. Les Médicis, qui entraînaient tous les plaisirs à leur suite, apportèrent ce genre de divertissemens en France. Il fallait, pour les accompagner, une musique caractéristique, régulière, et d'ensemble. On en manquait absolument. La première musique de composition dont on ait une idée fut celle d'un nommé Baïf que l'on croit vénitien; elle fut employée, dit-on, dans la fête que Catherine de Médicis donna au Louvre en 1581. On y représenta un grand ballet, sous le titre de *Circé et ses nymphes*, composé par le sieur de Beaujoyeux. Jusque là on ne connaissait en France que des danses ou des bals sans aucune complication, sans aucun caractère dramatique. Les bals publics n'étaient que des rassemblemens de pure étiquette, dont la dépense, plus ou moins grande, faisait presque tout le mérite.

Les plaisirs sous Louis XIII étaient froids par l'air de cérémonial et de dignité que le cardinal de Richelieu imprimait à tous les jeux de la cour, jusqu'à ce qu'il eût chargé un nommé Durand de diriger toutes les fêtes.

On vit alors paraître deux grands ballets. Le sujet de l'un était *le Temple de l'honneur;* l'autre, donné en 1641, avait pour titre *la Prospérité des armées de France.* Ce n'était qu'un amas de toutes les fictions de la Fable, mal calculé, mal présenté, mais fastueux en dépense. C'était là le point important, l'objet principal de toutes les fêtes.

Au ton grave et froid, de grandeur et de dignité, que le cardinal de Richelieu avait introduit dans les plaisirs, le cardinal Mazarin fit succéder beaucoup de gaîté. La scène commença alors à montrer un peu plus de liberté; l'imagination du dramaturge prit un nouvel essor; on

combina de nouvelles machines. Le cardinal fit venir d'Italie, en 1644, ce qu'elle possédait de plus renommé en acteurs, en chanteurs et en musiciens. Le 28 février 1645 cette troupe donna, sur le théâtre du Petit-Bourbon, *La festa theatrale della finta Pazza.* Louis XIV, la reine-mère et toute la cour assistèrent à cette représentation qui fit grand plaisir. La même pièce fut jouée plusieurs fois.

Deux ans après, le cardinal appela de nouveau un grand nombre de chanteurs, d'acteurs, de musiciens, et jusqu'à des machinistes italiens. Cette seconde troupe débuta sur le théâtre du Palais-Royal par *Orfeo ed Euridice*, opéra en 5 actes. La beauté des décorations, l'exécution brillante d'un orchestre nombreux, la richesse des habillemens, le charme des voix et le jeu précis et merveilleux des machines, donnèrent à ce spectacle une magnificence et une pompe qui lui obtinrent le succès le plus brillant. Il fut donné pendant long-temps.

L'abbé Perrin, introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston de France, duc d'Orléans, frère du roi, s'imagina, le premier, de faire un opéra français; Cambert, surintendant de la musique du roi, en composa la musique; il fut joué en 1659, d'abord à Issy, près Paris. Le cardinal le fit ensuite représenter à Vincennes, en présence du roi et de la cour.

Lorsque le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne fut invariablement fixé, le cardinal Mazarin fit venir, pour la troisième fois, les talens les plus distingués de l'Italie, et, attendu l'exiguité de nos théâtres, il fit construire au château des Tuileries le magnifique *théâtre des machines*, alors le plus vaste et le plus beau de l'Europe. On y donna, en 1662, le *Ercole amante.* Louis XIV, la reine, le duc d'Orléans, le prince de Condé, les dames et les seigneurs de la cour y dansèrent. Cet opéra offrit ce que le goût et la somptuosité ont de plus recherché : décorations superbes et machines les plus étonnantes y furent prodiguées. On y vit des palais entiers qui descendaient du ciel, supportés par des nuages, et dans lesquels cent personnes étaient groupées de différentes manières. Cette même machine remontait vers le ciel et était remplacée par un autre palais qui, en sortant de terre, s'élevait graduellement vers le cintre. La richesse des vêtemens, la beauté des voix, l'exécution précise et brillante de deux cents musiciens, offrirent un spectacle digne de la circonstance pour laquelle il avait été composé. Le marquis de Sourdeac qui, dès son enfance, s'était adonné avec passion à la mécanique, et avait acquis un très rare talent dans cet art, imagina ces merveilleuses machines, présida à leur confection, et en surveilla lui-même les mouvemens.

Benserade, qui avait le talent particulier de régler les apprêts d'une fête, eut la direction de celle-ci et de toutes celles qui auraient lieu à l'avenir. Louis XIV dansa long-temps dans les ballets qui furent appelés *ballets du roi*, et dont Molière eut quelquefois la direction. Deux vers de la *Bérénice* de Racine firent renoncer ce monarque, en 1670, à ce frivole amusement. Il avait commencé à danser dans les ballets, en 1648.

Le premier ballet pantomime raisonné, donné à Paris, le fut en 1671, sur le théâtre bâti rue Mazarine pour l'Opéra (*voy.* Opéra). Ce ballet représentait *les Fêtes de Bacchus et de l'Amour.* Quinault en avait composé les paroles et Lulli la musique.

Pendant plus de vingt ans, à compter de l'établissement des ballets en France, les dames n'y parurent point. C'étaient de jeunes danseurs, habillés en femmes, qui en remplissaient les personnages. En 1681, à la représentation du *Triomphe de l'Amour*, opéra-ballet de Quinault, musique de Lulli, donné à Saint-Germain-en-Laye le 21 janvier, sur le théâtre du château, on vit figurer la dauphine, les princesses du sang et des duchesses. Ce ne fut que depuis ce temps qu'on dressa des figurantes.

Depuis la fondation de l'Opéra, jusqu'en 1740, les ballets y furent froids et mal dessinés. La première danseuse marquante qui y parut se nommait Prévot; elle débuta en 1704, et fit le charme de ce spectacle pendant 25 ans. La demoi-

selle de Camargo, son élève, a joui d'une grande réputation et fut remplacée par mademoiselle Sallé, qui ne dansa point long-temps; sa danse plaisait tant, qu'une représentation en Angleterre, au témoignage de Garrick, lui valut plus de 200,000 fr., par les bourses remplies de guinées et de billets de banque qu'on lui jeta sur le théâtre. Les plus célèbres danseurs, dans cet intervalle, furent Dupré, Dumoulin, Lany, Malter, etc.

A ces talens succédèrent ceux qui portèrent les ballets et leur exécution au plus haut degré de perfection. Tels furent: Vestris père, Vestris fils, Dauberval, Lany, les deux frères Gardel, Didelot, M^mes^ Allard, Gardel, Guymard, et une infinité d'autres danseurs et danseuses. Parmi eux on doit distinguer Dauberval et les deux Gardel comme compositeurs de charmans ballets; mais ce fut surtout Noverre qui perfectionna cet art, et par ses exemples et par ses conseils. C'est à lui qu'on est redevable de la disparution des masques dont les danseurs se couvraient la figure, des habits antiques et incommodes qu'ils portaient, et des paniers qui entravaient les mouvemens de la danse. Cet ingénieux et savant maître des ballets s'est acquis la plus grande réputation, dans toutes les cours de l'Europe, tant par ses Lettres sur la danse et les ballets, et par celles sur les arts imitateurs, que par les nombreux ballets de sa propre composition. *Voyez* Noverre et Chorégraphie.

Les ballets ont continué d'offrir la plus brillante réunion de talens, dans les Milon, les Albert, les Paul, les Coulón, ayant pour partenaires M^mes^ Anatole, Noblet, Legallois, Montessu; les trois dernières en font encore l'ornement aujourd'hui, concurremment avec l'étonnante Taglioni, la gracieuse Fitz-James et plusieurs autres de leurs compagnes. A côté d'elles on applaudit l'élite des danseurs actuels, les Montjoie, les Perrot, les Mazillier et leurs jeunes émules, qui tous contribuent à maintenir à l'Opéra la réputation qui lui est acquise en Europe.

La France a donné l'exemple de ce genre de représentation; elle fournit aux grands théâtres de l'Europe les sujets distingués qui y entretiennent le même goût. Sans parler des capitales de l'Italie, Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg et Moscou rivalisent avec Paris de luxe et de magnificence; les habitans des pays du nord sont loin d'être insensibles à ces plaisirs des pays méridionaux, et parmi les grands amateurs de ballet on cite au premier rang le grave Frédéric-Guillaume III, prince laborieux et à principes austères. L-n.

BALLISTE ou Baliste, de βάλλειν, lancer, machine de guerre (*tormentum*) employée par les anciens non-seulement au siége des villes, mais encore en pleine campagne. Par son moyen on lançait des poutres, des flèches, souvent même des immondices. Végèce et Ammien-Marcellin ont quelquefois confondu la baliste avec la catapulte, avec l'onagre et le scorpion (*voy.* ces mots). C'était une grande arquebuse qu'on bandait au moyen de leviers et de rouages: le projectile qui en partait décrivait, suivant quelques auteurs, un arc de cercle et suivait, d'après d'autres, une ligne horizontale. Sa construction est peu connue. J. H. S.

BALLISTIQUE, mot dérivé du précédent, et par lequel on entend la théorie mathématique du mouvement des projectiles, ou des corps qui se meuvent en vertu d'une impulsion initiale combinée avec l'action continue de la pesanteur terrestre. A proprement parler, toute cette théorie n'est que le corollaire le plus direct des principes qui servent de base à la science du mouvement des corps en général, ou à la dynamique (*voy.*). Mais l'importance que les projectiles ont acquise, comme instrumens de destruction, a fait ranger la ballistique parmi les applications des mathématiques qui méritaient le plus d'être cultivées.

Dès le XVI^e^ siècle, les géomètres avaient voulu s'en occuper; mais faute de connaître les véritables lois du mouvement, leurs recherches n'avaient abouti qu'à des conclusions erronées. Cependant l'italien Tartaglia, célèbre par ses travaux en algèbre, avait entrevu que la plus grande amplitude du jet correspondait à une impulsion initiale sur l'angle de 45°. Il tira cette conséquence vraie de principes faux dans sa *Nuova scienzia*, et dans ses *Questioni ed in-*

venzioni diverse. Enfin Galilée, ayant découvert les lois du mouvement des corps soumis à l'action de la pesanteur, en conclut aussitôt qu'un corps lancé obliquement à l'horizon devait, abstraction faite de la résistance de l'air, décrire une parabole. En conséquence il dressa des tables où se trouvaient les *portées* correspondantes à chaque angle d'impulsion, et les hauteurs auxquelles parvenait le projectile, la force étant supposée la même; de sorte qu'il devait suffire de déterminer par expérience la distance à laquelle une charge donnée pousse un projectile de pesanteur donnée sous un autre angle, pour avoir, par une simple proportion, les portées correspondantes aux autres angles d'inclinaison.

Il s'en faut bien que, dans la pratique, le problème soit aussi facile que cette première approximation le suppose. La résistance de l'air est beaucoup trop sensible pour que le mouvement parabolique des projectiles n'en soit pas notablement altéré; et la théorie mathématique des mouvemens des fluides est malheureusement trop difficile, dans l'état actuel de l'analyse, pour que l'on ne soit pas obligé de revenir à des lois empiriques, qui représentent d'une manière plus ou moins imparfaite le mode de leur résistance. Lorsqu'il s'agit de grandes vitesses, comme celles dont sont animés les projectiles que l'artillerie emploie, on admet généralement que la résistance de l'air équivaut à l'application d'une force qui solliciterait sans cesse le projectile en sens contraire de son mouvement, et dont l'intensité serait proportionnelle à la surface du projectile et au carré de sa vitesse en chaque instant. Ainsi, la vitesse devenant double ou triple, on admet que la résistance devient quatre fois ou neuf fois plus grande. A la faveur de cette hypothèse, Newton a calculé le premier la courbe, ou, comme on dit, la *trajectoire* d'un projectile lancé dans l'air. Cette courbe n'est plus symétrique, comme la parabole, de part et d'autre d'un axe vertical. La branche descendante se rapproche plus de la verticale que la branche ascendante; le projectile, dans sa chute, tend de plus en plus à se mouvoir avec une vitesse uniforme, le long d'une droite verticale qui est l'*asymptote* de la branche descendante (*voy.* ASYMPTOTE). La branche ascendante a aussi une asymptote, mais inclinée à l'horizon et dont la considération importe peu, puisque la courbe ne s'en rapproche que dans la portion de son cours où elle n'a plus qu'une existence idéale, en arrière du point d'où le projectile est lancé. La courbure de la trajectoire est sensible à l'œil dans le jet des bombes, et produit même un spectacle agréable; mais par forme de compensation, la détermination de la courbe nécessite alors des calculs pénibles. Ils sont fort simplifiés, lorsqu'on suppose que l'angle d'inclinaison initiale à l'horizon est très petit, ce qui est ordinairement le cas pour les boulets de canon. Des équations d'une forme assez simple font alors connaître la portée horizontale et la durée du trajet du projectile, en supposant connues, bien entendu, l'intensité et la direction de sa vitesse initiale, et en admettant que le coefficient de la résistance de l'air ait été convenablement déterminé par une série d'expériences.

La direction de la vitesse initiale peut être mesurée directement avec beaucoup de précision; mais l'intensité de cette vitesse est encore un sujet d'expériences très difficiles et très délicates. Il semble en effet impossible de calculer rigoureusement *a priori* la force d'expression d'un volume donné de poudre, en tenant compte d'ailleurs du temps que cette poudre met à s'enflammer, de celui que le boulet met à traverser l'*ame* de la pièce, de l'impulsion communiquée à la pièce elle-même et à son affût, des frottemens, des pertes, des variations de température, etc. Sous le point de vue purement théorique, on aimera à consulter à ce sujet une note extraite des manuscrits de Lagrange et publiée récemment par M. Poisson dans le 21^{e} cahier du *Journal de l'École polytechnique*. Suivant Lombard, auteur réputé classique en ces matières, pour un canon de 24, chargé au tiers du poids du boulet, la vitesse initiale est de 463 mètres par seconde; et pour un canon de 12, dont la charge est pareillement le tiers du poids du projectile, cette vitesse s'élève à 494 mètres. D'après le même au-

teur, les portées horizontales correspondantes sont de 700 mètres dans le premier cas et de 660 dans le second, en supposant l'angle d'inclinajson à très peu près d'un degré et demi.

Au lieu de déterminer indirectement les vitesses initiales des projectiles d'artillerie par l'observation des portées, on emploie aussi une méthode de mesure expérimentale directe, fondée sur l'usage d'une machine que l'on appelle *le pendule de Robins*, du nom de l'ingénieur anglais qui en est l'inventeur. Elle consiste en une masse très considérable, retenue par un axe horizontal solidement fixé. Le boulet dont on veut connaître la vitesse pénètre dans cette masse sans la traverser, et met le pendule en mouvement: on mesure la grandeur de l'arc que décrit un point déterminé de la masse totale; d'où l'on conclut facilement sa quantité de mouvement, et par suite la vitesse du boulet à l'instant où il a atteint le pendule. L'expérience se fait d'une manière plus exacte encore, en attachant fixement le canon au pendule: la quantité de mouvement imprimée au système du canon et du pendule se trouve alors sensiblement égale au produit de la masse du boulet par sa vitesse à la bouche du canon. On a fait en Angleterre un grand nombre d'expériences au moyen du pendule de Robins, employé de ces deux manières. On en a conclu notamment que, toutes choses égales d'ailleurs, les carrés des vitesses de projection sont à peu près entre eux comme les poids des charges, et que ce rapport approche d'autant plus d'être exact que la longueur de la charge est moins considérable relativement à celle du canon. *Voy.* les *Nouvelles expériences d'artillerie*, par Charles Hutton, ouvrage traduit de l'anglais par MM. Villantroy et Terquem, Paris, 1826, in-4°, et la 2me édition de la *Mécanique* de M. Poisson, Paris, 1833, 2 vol. in-8°. A. C.

BALLON. On désigne généralement par ce nom tout corps creux qui a une forme sphérique. Cette forme, appliquée aux vases destinés à contenir des gaz ou des liquides, a l'avantage d'offrir de grandes capacités sous le moins de surface et avec des enveloppes fort minces, qui n'en résistent pas moins très bien aux pressions intérieures ou extérieures. En effet, dans l'un comme dans l'autre cas, ces pressions se subdivisent à l'infini sur tous les points de la surface, et agissent séparément sur chaque point, qui n'a besoin que de la solidité rigoureusement nécessaire pour résister à cette pression circonscrite. Dans le cas de pression extérieure *s'exerçant dans tous les sens*, la résistance peut-être considérée comme infinie, parce qu'alors toutes les pressions se trouvant opposées les unes aux autres se font nécessairement équilibre. Ainsi un ballon de verre, dans lequel on aurait produit le vide à l'aide de la *machine pneumatique*, placé au fond de la mer, ne serait pas rompu par l'effrayante pression qu'il supporterait dans cette expérience.

C'est dans ce sens que le ballon de cuivre extrêmement mince de François Lana, dans lequel on aurait fait le vide pour le rendre plus léger que l'air (*voy.* Aérostat), ne répugne pas trop à l'esprit. Les chimistes et les physiciens emploient continuellement dans leurs expériences des vases qu'à cause de leur forme on nomme *ballon*. Ils sont la plupart du temps en verrre, et munis d'une monture en cuivre et d'un robinet adaptés à un col qui prolonge l'ouverture du ballon. A. L-D.

BALLON AÉROSTATIQUE. L'appareil au moyen duquel ont été faites les premières expériences aéronautiques a reçu, à cause de sa forme, le nom de *ballon* qu'il a toujours conservé, bien que plusieurs fois on ait construit des ballons représentant un poisson, un éléphant ou tel autre animal. Dans une fête publique à Paris on a lancé plusieurs ballons ayant la figure d'hommes, de chiens et de diverses bêtes sauvages, et l'on a donné ainsi le spectacle d'une chasse aérienne; mais comme on n'avait pas pris toutes les précautions nécessaires, quelques acteurs figuraient la tête en bas. Dailleurs le mot de ballon est reçu comme représentant l'appareil aérostatique tout entier. *Voy.* Aérostat.

Les principes sur lesquels repose la construction des aérostats sont la solidité suffisante de l'enveloppe réunie à la plus

grande capacité et à la plus grande légèreté possibles. On se sert de taffetas ou de mousseline couverts d'un enduit imperméable et coupés par bandes étroites aux deux bouts et plus larges au milieu, appelées *fuseaux*. On réunit ces bandes par des coutures qu'on aplatit, et qu'on recouvre d'une nouvelle couche d'enduit afin de boucher exactement toutes les ouvertures. Pour les petits ballons d'essai on emploie la baudruche.

Un grand filet recouvre la partie supérieure du globe, et vient s'attacher à un cercle de bois qui en forme comme l'équateur. C'est de là que partent les cordes destinées à soutenir la nacelle dans laquelle se placent les aéronautes, munis de tous leurs agrès. La nacelle est ordinairement placée à plusieurs pieds au-dessous du ballon; elle est faite en osier et entourée d'un réseau pour prévenir les accidens.

Pour garantir le ballon des chocs extérieurs, on a imaginé d'y adapter une sorte de sac en forme de calotte, appelé enveloppe de force, lequel sac, au moyen d'une pompe foulante, peut être rempli d'air atmosphérique qu'on peut en faire sortir à volonté, et qui fait l'office de lest. L'enveloppe d'un ballon de 13 m. de diamètre ne pèse que 132 kilogr., et peut enlever 1,382 kilogr. Sa force ascensionelle est donc de 1,248 kilogr.

Le gaz hydrogène est employé à remplir les ballons. Quand on veut les faire détonner en l'air, comme on l'a fait quelquefois dans les fêtes publiques, il faut les gonfler avec deux parties d'hydrogène et une partie d'oxigène. Une bombe d'artifice, disposée de manière à n'éclater qu'au bout d'un certain temps, sert à enflammer ce mélange de gaz. Plusieurs tonneaux renfermant de la tournure et de l'acide sulfurique étendu d'eau fournissent le gaz hydrogène que l'on conduit dans le ballon au moyen de tuyaux. Il ne faut pas le gonfler tout-à-fait; sans quoi le ballon s'élevant et la pression atmosphérique devenant moins considérable, la dilatation du gaz aurait bientôt déchiré la frêle enveloppe qui le contient. Une soupape bien mobile, et que fait jouer un cordon pendant près de l'aéronaute, lui permet de laisser sortir à son gré du gaz, dans le cas où cela deviendrait nécessaire. F. R.

BALLON (JEU DE). Le ballon destiné à ce jeu est en peau, et renferme une vessie de porc que l'on gonfle à l'aide de l'air extérieur, afin de lui donner une forme sphérique.

Ce jeu consiste à pousser dans l'air le ballon ainsi gonflé, avec le poing ordinairement couvert d'un gant ou d'un mouchoir, ou bien encore avec le pied. Un adversaire, placé à distance convenable, le renvoie de même après son premier bond, et l'adresse des joueurs ne se trouve en défaut que lorsqu'ils ne parviennent pas à l'atteindre pour le repousser de cette manière.

Il faut pour cet exercice un grand emplacement: il en existe plusieurs à Paris, dans les carrés des Champs-Elysées, où se réunissent souvent ceux qui se livrent à ce passe-temps aussi amusant que favorable à la santé.

Les règles du jeu de ballon sont les mêmes que celles du jeu de balle ou de paume. *Voy.* ces mots. D. A. D.

BALLOTTAGE, partie de l'opération électorale qui a lieu lorsque des candidats, sans avoir obtenu le nombre de suffrages voulu par la loi, en ont pourtant le plus approché. Alors il y a exclusion de tous les autres, et les noms des deux ou trois éligibles qui se sont partagés le plus grand nombre de voix sont *ballottés* dans l'urne électorale. La loi règle si c'est au 2^e^ ou au 3^e^ tour de scrutin (*voy.* ce mot) que doit avoir lieu le ballottage. Ce mot est formé de *balle* ou *ballot*, qui signifie petite boule dont on se sert le plus fréquemment pour représenter le vote. P. A. D.

BALSAMIER (*Amyris*). Le nom de balsamier ou *baumier* désigne un genre de la famille des térébinthacées riche en espèces, qui fournissent les produits connus sous le nom de *baumes*.

On croit que c'est un baumier originaire de l'Arabie qui produit la myrrhe, gomme-résine employée en médecine; l'origine du baume de la Mecque et de la résine élémi est beaucoup plus certaine.

Le premier est le suc résineux obtenu du *baumier de la Mecque*. Les Turcs font naître cet arbre du sang des hommes tués

dans une grande bataille livrée par Mahomet. On rapporte, de plus, qu'il découla aussitôt de cet arbre un baume précieux dont le grand prophète se servit pour ressusciter les morts. De là les propriétés miraculeuses qui lui ont été attribuées depuis un temps immémorial. Aussi, le produit obtenu par des incisions faites aux branches et au tronc ne parvient-il pas jusqu'à nous; il est réservé pour les grands de Constantinople. En faisant bouillir les branches dans l'eau, on voit une matière huileuse nager à la surface; cette seconde qualité est destinée aux dames turques, qui s'en servent comme cosmétique; enfin une nouvelle décoction donne le *baume de la Mecque* que l'on expédie en Europe. Mais il y arrive rarement sans avoir été falsifié par du baume de Copahu, de l'huile de sésame, ou de la térébenthine. Une goute de baume récent et pur s'étend à la surface de l'eau et y forme une pellicule mince. S'il est vieux, il se précipite au fond du liquide.

On donne le nom de *baume de Gilead* au produit fourni par le baumier de Gilead; mais il ne diffère en rien de celui du baumier de la Mecque, qui porte aussi le nom de *baume de Judée*, d'*opo-balsamum*. Les branches de cet arbre existent dans le commerce sous le nom de *xylobalsamum;* et ses fruits sous celui de *carpobalsamum*.

Les incisions faites au baumier *élémifère* facilitent l'exsudation d'un suc qui ne tarde pas à prendre de la consistance, et que l'on enveloppe alors dans des feuilles de balisier. Ce produit, que l'on nomme résine *élémi* a une cassure opaque ou plutôt translucide, et une odeur de fenouil bien manifeste. Celle que l'on trouve le plus abondamment dans le commerce est expédiée dans des caisses qui en contiennent deux ou trois cents livres à la fois. H. A.

BALSAMINE. Les espèces qui portent ce nom sont pour la plupart originaires de l'Inde; une seule croît spontanément en Europe, et on la rencontre souvent dans les lieux humides et ombragés, au bord des ruisseaux. Ses fleurs sont terminées par un éperon, et les fruits qui leur succèdent présentent cinq loges qui renferment un grand nombre de graines. Lors de la maturité, si l'on vient à les toucher, chaque loge s'ouvre avec élasticité; les valves qui les fermaient se tordent en spirale de bas en haut, et les graines sont lancées au loin. De là est venu à cette plante le nom de balsamine *n'y touchez pas*. Les feuilles pressées entre les doigts répandent une odeur désagréable: on dit même qu'elles sont vénéneuses; cependant on les mange dans quelques contrées.

On voit souvent dans les jardins une espèce de balsamine qui est originaire de l'Inde, et que l'on cultive parce que ses fleurs doublent avec facilité. Il en existe plusieurs variétés; les unes sont blanches, les autres sont roses, d'autres sont panachées; il en est enfin qui se font remarquer par leur belle couleur rouge, que l'on pourrait employer en teinture, car elle paraît assez stable.

La balsamine demande quelques soins: on choisit d'abord une plate-bande exposée au midi pour y semer les graines; lorsque les jeunes plans commencent à s'élever, on les repique dans une terre bien fumée que l'on arrose ensuite chaque jour; on peut alors les enlever pour les faire servir à l'ornement des parterres, ou les conserver dans des pots. H. A.

BALTADJI, nom turc qui signifie proprement *fendeur de bois* et qui désigne les gens de peine du sérail, ceux qui y fendent et portent le bois, ceux qui entretiennent la propreté dans les pièces et dans les cours, etc. Ces domestiques forment le second corps de la garde intérieure du sérail et sont divisés en deux classes: les *baltadji* tout court, au nombre de 300, et les *sufli baltadji*, au nombre de 100. Ces derniers sont seuls soldés. Ils portent tous, pour arme, une hache de bûcheron, et ont un uniforme assez semblable à celui des *bostandji* (*voy.*) ou jardiniers. Leur chef est le *baltadjiilar kiayassi*, placé sous les ordres du kizlar aga. S.

BALTES, nom d'une famille illustre chez les Visigoths, dans laquelle ils choisissaient leurs rois, et qui leur donna, entre autres chefs célèbres, Alaric I^er^. Ce mot serait-il une corruption de celui de *bold*, hardi, intrépide? S'il faut en croire quelques auteurs, la race des *Baltes* fut

long-temps connue en France, dans la province gothique de Septimanie ou Languedoc, sous la dénomination corrompue de Baux; et une branche de cette famille forma depuis un établissement dans le royaume de Naples (Grotius, *in Prolegom. ad Hist. Gothic.*, p. 53). Les seigneurs de Baux (*voy.*), près d'Arles, et de Soixante-dix Terres qui en relevaient, étaient indépendans des comtes de Provence. *Voy.* AMALES. A. S-R.

BALTHASAR (*Belchatzar*), roi de Babylone, contemporain de Cyrus (vers l'an 530 avant J.-C.), paraît être le même que le personnage désigné par Bérose sous le nom de Laborosoarchod, et par Abydène sous le nom de Laborossoarchus; d'autres auteurs ont reconnu en lui Nabonnède. Rien de plus commun, pour ce qui concerne les monarques orientaux, que ces confusions de noms provenant sans doute de la diversité de prononciation, même dans les langues orientales qui avaient entre elles le plus d'affinité. L'histoire du désastre de Balthazar est rapportée au v^e^ chapitre du livre de Daniel. Dans un grand festin qu'il donnait à sa cour, ce prince fit apporter, pour les faire servir à ses orgies, les vases sacrés que son aïeul Nabuchodonozor avait enlevés du temple de Jérusalem. En ce moment une main miraculeuse fut aperçue traçant sur un mur de la salle du festin des caractères que ne purent lire les sages de Babylone appelés aussitôt par le monarque épouvanté. Sur l'avis de la reine qu'on croit être, non l'épouse de Balthazar, mais son aïeule Nitocris, veuve de Nabuchodonozor, le prophète Daniel (*voy.*) fut appelé, et déchiffra dès le premier coup d'œil les caractères menaçans; soit qu'ils fussent d'une écriture étrangère, soit qu'ils fussent entrelacés en manière de chiffre. Il les prononça *Méné Thekel Pharès*, et les traduisit ainsi : *Tes jours sont comptés : tu as été trouvé trop léger dans la balance, ton royaume est partagé.* En cette nuit même, en effet, continue Daniel, le roi fut mis à mort, et Darius le Mède monta sur le trône. B-D.

BALTIMORE (lat. N. 39° 17′, long. à l'orient de Greenwich 78° 55′), capitale du comté de ce nom, dans le Maryland (États-Unis), sur la rive gauche du Patapsco, à l'entrée de la baie de Chesapeake, possède un port spacieux et commode, bordé de quais et défendu par le fort *M' Henri.* Un canal étroit le met en communication avec le fleuve; la marée y monte de 8 à 9 pieds. Les navires de 500 tonneaux s'arrêtent au quartier de Fell's Point.

La ville de Baltimore est belle, bien bâtie et régulière, sans être monotone; le Jone's Fall la coupe en deux parties (*Old Town* et *Fell's Point*); on y remarque la colonne de Washington (en marbre, ayant 163 pieds anglais de hauteur); le monument en l'honneur des citoyens morts les 12 et 13 septembre 1814 en défendant la ville contre les Anglais commandés par le général Ross; la fontaine publique, sur un *square* qui sert de promenade; 31 églises, 2 colléges, 2 académies (colléges inférieurs), l'école de médecine, un musée avec de belles collections, une bibliothèque, etc. L'industrie est très active et s'exerce surtout sur les cotons, les verreries, le vitriol, le bleu de Prusse, les distilleries de genièvre et la construction des vaisseaux; ses goëlettes à 3 mâts passent pour les plus fins voiliers qu'on connaisse. Pour le commerce Baltimore ne le cède qu'à New-York, Boston, Philadelphie et la Nouvelle-Orléans. Elle est un des plus grands marchés de farine de l'univers; on y compte 9 banques. La population, d'après les derniers recensemens, était de 80,526 ames; en 1800 elle n'était encore que de 23,971. VAL. P.

BALTIQUE (MER), la principale mer intérieure du nord de l'Europe. Elle s'étend entre l'Allemagne, la Russie, la Suède et le Danemark, jusqu'à 65 degrés et demi de latitude septentrionale, et communique avec la mer du Nord par le Kattegat et le Sund. On évalue sa surface à 14,000 milles carrés géographiques. La chaîne des îles Aland la divise en deux parties, le nord et le sud. La partie qui se prolonge au nord s'appelle le *Golfe de Bothnie.* La mer Baltique s'enfonce, du côté de l'est, entre les provinces de l'empire russe; cette partie est distinguée par le nom de *Golfe de Finlande.* D'autres parties moins considérables sont, au nord, le golfe de Riga,

le Kurische-Haff, le Frische-Haff. En Suède, la mer Baltique communique avec le lac Mælar.

Beaucoup moins salée que l'Océan, la mer Baltique éprouve à peine l'effet des marées; mais elle est sujette à de violentes tempêtes, et elle a des courans qui se dirigent principalement du nord-est au sud-ouest. Ce qui ajoute encore aux désavantages de la navigation, ce sont l'inconstance des vents, le peu de profondeur des eaux et les récifs. Le niveau de la mer Baltique éprouve des hausses et des baisses irrégulières. Pendant l'hiver la navigation y est arrêtée par les glaces; dans les golfes de Bothnie et de Finlande elles ne disparaissent qu'au mois de mai, en sorte que dans ces golfes les pêches et la navigation ne sont guère que de 6 mois dans l'année. On pêche dans cette mer beaucoup de saumons et une espèce de harengs appelée *strœmling*, qu'on mange après les avoir laissés un instant sur le gril.

Sur les côtes de Prusse les eaux de la mer jettent sur la plage de l'ambre jaune qu'on trouve aussi enfoui par gros morceaux dans le sable de la côte.

Une partie des îles du royaume de Danemark est située à l'entrée de cette mer; c'est aussi le gouvernement danois qui possède, pour ainsi dire, la clef de la Baltique, en dominant sur les trois passages du Sund, du grand et du petit Belt (*voy.* ces noms). Le Danemark s'est arrogé cette domination depuis le moyen-âge, et se fait payer un tribut sur les 2 ou 3,000 navires qui entrent annuellement dans la Baltique. L'Europe s'est, jusqu'à présent, soumise à ce tribut qui est un des meilleurs revenus de ce gouvernement. La Baltique ne reçoit du Danemark et de la Suède que des rivières peu considérables; mais en Russie elle reçoit les eaux de la Néva et de la Duna; en Prusse celles de la Vistule, du Niémen et de l'Oder. Depuis quelques années la navigation par la vapeur a facilité et multiplié les communications entre les principales villes situées sur cette mer. D-G.

Le commerce de la Baltique est d'une haute importance pour les puissances maritimes à l'occident de l'Europe. La Suède exporte, surtout des ports de Gèfle et de Stockholm, du fer, du cuivre, des planches de sapin, de la poix et du goudron; la Russie exporte, principalement des ports de Saint-Pétersbourg, de Riga, de Revel et de Libau, du fer, du bois de charpente, des planches, des mâts, du suif, du chanvre, du lin, du cuir et des pelleteries; la Prusse, particulièrement des ports de Memel, Dantzig, Elbing, Kœnigsberg et Stettin, du chanvre, du lin, du fil d'Ermeland, des bois de charpente, des planches de chêne, des douves et du blé. Les droits d'entrée et de sortie que l'on paie au gouvernement danois pour l'entretien des fanaux au passage du Sund rapportent aujourd'hui de 4 à 600,000 (autrefois 900,000) flor. par an, et se paient à Elseneur où l'on publie régulièrement une liste des navires qui ont touché à ce port. Cette liste prouve que généralement plus d'un tiers des vaisseaux qui passent par le détroit du Sund sont anglais ou destinés pour la Grande-Bretagne. Ce sont les ports de Londres, Liverpool et Hull qui font le principal commerce de la Baltique; on peut juger de l'importance de ce commerce, surtout en temps de guerre, par le fait bien avéré que le montant d'une seule flotte marchande qui entra dans le port de Hull au commencement du mois de décembre 1799 fut évaluée à 700,000 livres sterling ou plus de 17 millions de francs. La France et l'Espagne importent également de la Baltique une grande partie des bois de charpente, de la mâture, du chanvre et du goudron dont elles ont besoin pour la construction et pour les agrès et cordages des différens vaisseaux de leur marine. — Le comte Claret de Fleurieu a fait imprimer, en 1774, sous le titre de *Fondemens des cartes du Cattegat et de la Baltique* (495 pages in-4°) le premier volume de son grand travail sur la Baltique dont le manuscrit est achevé et qui devait être intitulé : *Description géogr., hist., pol. et commerciale des pays situés sur le Cattegat et la Baltique*, 8 vol. in-4°. D. B.

BALUE (Jean), dit *le cardinal* de la Balue, principal ministre de Louis XI, roi de France, s'est rendu fameux par ses trahisons et par son impudence.

Il était né en 1421, à Verdun. Son

père, meunier suivant les uns, cordonnier ou tailleur suivant les autres, fut métamorphosé ensuite par les flatteurs du cardinal en seigneur du bourg d'Angle en Poitou. Balue paraît avoir passé ses premières années dans ce pays. Étant entré dans les ordres, il s'attacha à Jean Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers. A la mort de ce prélat, dont il avait su se faire nommer l'exécuteur testamentaire, il vola ses héritiers et passa ensuite dans la maison de Jean de Beauvau, évêque d'Angers, qui le nomma son aumônier, place dont il abusa encore en se livrant à la simonie. Mais sa finesse sut cacher ces abus à son maître, qui le fit présenter à Louis XI par Charles de Melun, favori de ce prince. Balue fut très goûté du roi; nommé évêque d'Évreux, prévôt, notaire et secrétaire du roi, il commença par le bien servir. Louis XI, attaqué par la ligue formidable dite *du bien public*, était peut-être perdu si Balue et Charles de Melun, qu'il envoya à Paris, n'eussent décidé les bourgeois de cette capitale à lui rester fidèles, malgré les séductions et les menaces des princes confédérés. La garde bourgeoise, encouragée par Balue, résista même vigoureusement au comte de Charolais. Le roi s'étant débarrassé du plus grand danger, à force d'intrigues, vint lui-même à Paris, et voyant le grand service que lui avait rendu la garde bourgeoise, voulut savoir combien sa capitale pouvait, au besoin, lui fournir d'hommes en état de porter les armes. Les bourgeois furent partagés en brigades, qui eurent des officiers et des drapeaux, et il s'en trouva 80,000, dont 30,000 armés et équipés comme les meilleures troupes. Balue, qui avait des goûts guerriers, en passa lui-même la revue dans la plaine Saint-Antoine. Ce fut alors qu'Antoine de Chabanes, comte de Dammartin, grand-maître de France, dit au roi : « Sire, permettez que j'aille à Évreux, faire l'examen des clercs et ordonner les prêtres, puisque l'évêque d'Évreux est occupé ici à passer en revue des gens de guerre. » La conduite droite et irréprochable de Chabanes le fit échapper à la vengeance de Balue. Charles de Melun, son bienfaiteur, fut moins heureux : des plaintes faites avec emportement, au sujet de la faveur que ce prélat lui avait enlevée, furent habilement exploitées auprès du roi, toujours disposé à se défaire des grands seigneurs, et Charles de Melun eut la tête tranchée à Loches. Jean de Beauveau, autre bienfaiteur de Balue, fut déposé, par suite de ses intrigues. Balue seconda encore la volonté du roi, mais surtout ses propres intérêts, dans l'affaire de la pragmatique sanction, que Louis XI consentait, contre le bien de la France, à laisser abolir, pour se concilier le pape Paul II. Le ministre présenta dabord les lettres du pape au Châtelet, où elles furent enregistrées, puis au Parlement, pendant le moment des vacations, dans l'espoir de rencontrer moins d'opposans; mais « La Balue trouva, dit Belleforest, un plus homme de bien de procureur général qu'il n'estoit d'évesque, qui lui résista en face; c'estoit Jean de Sainct-Romain : il protesta que tant qu'il seroit en estat, il se montreroit estre non-seulement le procureur du roy, ains du royaume et couronne de France.» Tout le parlement et l'université montrèrent la même énergie que le procureur général. Le recteur appela au prochain concile des lettres du pape; et son appel fut enregistré au Châtelet, où l'avaient été ces lettres. Telle était la force des institutions que Louis XI et son ministre furent forcés de céder, et la pragmatique resta en vigueur, jusqu'au concordat fait entre Léon X et François I^{er}. Mais Balue fut récompensé de ses efforts, d'abord par l'évêché d'Angers, dont il avait dépouillé Jean de Beauveau, son bienfaiteur, enfin par le chapeau de cardinal, qui, lui ayant été refusé une première fois, à cause de la dépravation de ses mœurs, lui fut accordé en 1467.

Protégé par cette pourpre révérée, il ne respecta plus rien. Charles-le-Téméraire, devenu duc de Bourgogne par la mort du duc Philippe-le-Bon, son père, était un des plus riches souverains de l'Europe. Le cardinal de la Balue entretint avec lui une correspondance secrète, dans laquelle il l'informait de tous les projets du roi, aussitôt qu'ils étaient formés. Il conseilla à Louis XI d'aller trouver son ennemi à Péronne, puis au

duc de Bourgogne de retenir le roi ainsi livré; ensuite de le forcer à l'accompagner dans son expédition contre les Liégeois, révoltés à l'instigation de Louis, victime à la fois de ses fourberies et de la déloyauté de son vil ministre. Il tenait pourtant de la libéralité d'un prince si peu généreux d'ordinaire, outre les évêchés d'Évreux et d'Angers, les abbayes de Fécamp, de Saint-Jean-d'Angely et de Saint-Thierry, la haute main sur les bourses dépendantes du collége de Navarre, sur les Hôtels-Dieu, aumôneries et maladreries dépendantes du roi, et sur tous les bénéfices vacans dont S. M. pouvait disposer. Enfin, ayant ourdi de nouvelles intrigues, pour empêcher l'accord du roi avec son frère, sa correspondance fut interceptée; il fut aussitôt arrêté et avoua tous ses crimes. Mais, comme il l'avait prévu, la pourpre romaine le sauva du supplice. Le pape intervint, contesta au roi ses droits dans ce jugement, et Louis XI, pour ne pas laisser le cardinal impuni, préféra le garder indéfiniment à Loches, dans une prison qu'il comptait rendre perpétuelle. Cette prison fut une de ces cages de fer que la Balue lui même avait inventées; elle avait huit pieds en carré, et on la voit encore au château de Loches. Il y resta onze ans, jusqu'à ce que le pape Sixte IV obtint sa liberté en 1480, à condition qu'il se retirerait à Rome, où on lui donnerait des juges. Mais bien loin de là, le pape lui fit le meilleur accueil, et même, en 1484, l'envoya légat *a latere* en France, comme pour braver le roi; et Balue eut l'audacieuse impudence de venir à Paris, sans demander au roi son agrément, et sans présenter au parlement ses lettres de légation. Mais à la mort du pape, qui le soutenait, il s'enfuit bien vite de France, craignant de ne plus échapper cette fois à la vengeance de son maître. De retour en Italie, il fut fait évêque d'Albano, puis de Préneste, par Innocent VIII, successeur de Sixte IV. Il fut pourvu en outre des plus riches bénéfices et décoré du titre de *protecteur* de l'ordre de Malte. Il mourut à Ancône au mois d'octobre 1491. Suivant les uns, il était d'une ignorance crasse, suivant d'autres, homme *de gentil esprit et de grandes lettres*. J. B. X.

BALUSTRADE, continuité d'une ou plusieurs travées de *balustres* de marbre, de pierre ou de bois, servant d'appui aux fenêtres, balcons, terrasses. Le balustre est une petite colonne, un petit pilastre orné de moulures, tourné en rond ou carré. Beaucoup de palais, en Italie, présentent ce genre de décoration sur leurs façades. A Venise les appuis de croisée du palais Cornaro sont supportés par des balustres. Il en est de même au palais Strozzi.

La balustrade peut servir d'appui ou de couronnement, comme au château de Versailles; dans ce cas il est nécessaire que les combles ne soient pas apparens. Les balustrades servent quelquefois d'attique; mais alors elles sont sans balustres afin qu'elles aient un air de solidité qui réponde au reste de l'ordonnance. La balustrade est dite *feinte* lorsque les balustres sont taillés ou attachés de leur demi-épaisseur sur un fond, comme on en voit à quelques appuis de croisées. La hauteur ordinaire des balustres est de 20 à 24 pouces, et leur intervalle, dans une balustrade, est telle qu'il n'y ait au plus, entre deux paires, que la largeur de leur col. Quant à la forme à donner aux moulures, les balustres suivent les ordres auxquels ils sont joints: ainsi, le balustre toscan sera plus gros et moins chargé de moulures; le balustre corinthien, étant plus svelte, son diamètre ne sera que du tiers de sa hauteur; et le dorique, ionique et composé seront proportionnés à leurs ordres.

L'on place aussi des balustrades devant quelques autels, comme à l'église Saint-Sulpice à Paris. P-T.

BALUZE (Étienne), né à Tulle, en 1620, d'une famille de robe, est devenu célèbre par les services qu'il rendit à l'église et aux lettres en passant une grande partie de sa vie à rassembler de bons auteurs qu'il publiait ensuite avec des remarques et des annotations. Attaché, en 1655, à l'archevêque de Toulouse, de Marca, qu'il aida dans des travaux scientifiques, il ne quitta ce prélat qu'à sa mort, pour passer au service de M. de Lamothe Houdancourt, archevêque d'Auch, auprès duquel il resta jusqu'en

1667. Appelé à cette époque par Colbert qui lui confia le soin de sa bibliothèque, il ne tarda pas à obtenir une chaire de droit canon au collége royal, où il aurait pu terminer en paix son existence sans une disgrace qu'il s'attira lui-même par la publication d'une *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* qu'il fit paraître en 1708, 2 vol. in-fol. A cette époque le duc de Bouillon était fort mal en cour et obligé même de s'expatrier. Baluze qui, dans son ouvrage, exaltait la gloire des ancêtres du duc et le faisait descendre en droite ligne de l'ancienne maison des ducs de Guyenne, comtes d'Auvergne, devint la première victime de la vengeance royale. Exilé successivement à Rouen, à Blois, à Tours, à Orléans, il ne put obtenir son rappel qu'en 1713, après la paix d'Utrecht, et encore ne lui rendit-on ni ses places, ni son traitement au collége royal. Il mourut quelques années après, à Paris, à l'âge de près de 88 ans, laissant un testament dont les dispositions singulières attestèrent qu'il finissait comme il avait vécu. Sa bibliothèque, composée de 10,799 articles de livres de tout format, fut vendue en détail, selon ses intentions. Le roi fit, pour la bibliothèque royale, l'achat d'un grand nombre de livres fort rares, et particulièrement de 1500 manuscrits presque tous précieux. La liste des ouvrages de Baluze est de 45; parmi eux on distingue une belle édition des *Capitulaires de nos rois*, en 2 volumes in-folio, publiés à Paris en 1677 et contenant, avec les capitulaires, les lois salique, ripuaire, des Bourguignons, etc. et les formules de Marculphe : le tout précédé d'une savante préface sur l'histoire des capitulaires. On distingue encore un recueil des *Lettres du pape Innocent III*, publié également en 1682, à Paris, en 2 vol. in fol.; une nouvelle édition des *comices* dont il ne fit paraître qu'un seul volume, ayant été arrêté dans son entreprise par des considérations toutes personnelles; enfin, les *Vies des papes d'Avignon*, en 2 vol. in-4°, que l'on regarde comme son meilleur ouvrage. On trouva dans ses papiers plusieurs pièces manuscrites que l'on publia en 1719, un an après sa mort, sous le titre de *Bibliotheca Baluziana*. D. A. D.

BALZAC (Jean-Louis Guez, seigneur de), n'a rien de commun avec la famille de Balzac, originaire d'Auvergne, et dont deux femmes, Marie Touchet, maîtresse de Charles IX, et la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, augmentèrent si désagréablement l'illustration.

Guez de Balzac, né à Angoulême en 1594, dut sa renommée à des talens qui laissèrent son honneur sans tache. Nogaret de La Valette, qui joignit à la dignité de cardinal le grade de lieutenant général des armées de Louis XIII, ayant employé Balzac comme son agent à Rome, ce fut dans cette ville, où la renaissance des lettres était déjà arrivée à sa plus grande splendeur, que celui-ci, doué d'un esprit juste, déjà développé par l'étude des classiques latins, forma son goût; et, comparant sa langue maternelle à celle du pays qu'il habitait, découvrit les progrès que la première avait à faire, pour que l'on y produisît des chefs-d'œuvre semblables à ceux dont Machiavel, Boccace, Pétrarque et le Tasse avaient enrichi l'Italie. De retour en France, il fut présenté par La Valette au cardinal de Richelieu. Ce ministre sut discerner le mérite de Balzac et lui donna un brevet de conseiller d'état avec 2,000 fr. de pension. Alors parurent les premiers ouvrages de Balzac, qui sur-le-champ fut déclaré par le public le premier écrivain de l'époque. Jusqu'à lui on n'avait point eu l'idée d'une correction, d'une précision, d'une élégance de langage semblables. Ses *Dissertations littéraires* renferment la plus saine critique et des idées qui ne semblent plus neuves parce que depuis on les a reproduites sous mille formes différentes, mais qui parurent alors philosophiques, ingénieuses, et exprimées avec une éloquence qui n'avait point de modèle.

Les traités intitulés le *Prince*, *Aristippe*, le *Socrate chrétien*, le *Barbon*, obtinrent un succès que l'on appellerait de *vogue* aujourd'hui, s'il eût été moins durable. On ne trouve dans aucun livre moderne une description de la campagne plus vraie, plus gracieuse, que celle qui

commence le traité du *Prince;* et si les éloges donnés à Louis XIII et à son terrible ministre choquent les principes politiques adoptés de nos jours, ne serait-ce pas un dédommagement que de retrouver en thèse générale des opinions qui, dès ce siècle, étaient celles du bel esprit dont il s'enorgueillissait. Peu touché du faux zèle de certains missionnaires, il s'écrie : « La charité de ces bons chrétiens ne va qu'au pays où le soleil fait de l'or, et ne s'est point tournée vers les parties du Septentrion, où il y a bien des ames à convertir, mais où il n'y a que de la glace et de la neige à gagner. » Après avoir tracé une peinture énergique des horreurs auxquelles le Mexique et le Pérou étaient en proie, il ajoute : « de manière qu'il ne vient pas une pistole en Europe qui ne coûte la vie à un Indien, et qui ne soit le crime d'un catholique. » Ce ne sont point là des déclamations où l'orateur veuille briller aux dépens de son sujet, mais de ces paroles nerveuses et poignantes, qui font aller la vérité au-delà de l'oreille. Il est vrai que Balzac démontre en même temps que la religion n'est pas moins outragée que l'humanité par les excès qu'il décrit; qu'il regarde comme un bienfait pour l'état l'extirpation de l'hérésie, qu'il loue un peu trop la reine Christine, à qui les savans passaient tout en faveur de sa science; mais on doit le juger avec les lumières de son temps, auxquelles il se montre constamment supérieur. Balzac eut des détracteurs, et le père Goulu, général des Feuillans, engagea avec lui une dispute littéraire; il y répondit, sous le nom d'Ogier, avec bonne foi et politesse, et ne parvint qu'à aigrir l'humeur du père Goulu, qui conserva si peu de mesure que Balzac, ennuyé ou craignant de rendre par ses réponses la querelle trop vive, s'en alla habiter une terre sur les bords de la Charente. Académicien, auteur chéri et respecté de ses contemporains, Balzac, sûr par son talent de combattre ses ennemis avec avantage, préféra la retraite à une lutte dont il devait sortir victorieux, et se montra ainsi conséquent avec les principes philosophiques qu'il avait répandus dans ses écrits. Balzac mourut en 1655, après avoir fondé à l'Académie française un prix de 2,000 francs et en avoir légué 12,000 à l'hôpital d'Angoulême, où il voulut être enterré. Ses *Lettres*, dont les Elzevirs ont donné plusieurs éditions, et qui de ses ouvrages sont le seul que l'on parcoure encore, sont précédées d'un avertissement dans lequel on lit ces mots, preuve irrécusable que nous répétons ce que dirent nos pères : « Le bien dire et le bien écrire sont choses aujourd'hui aussi communes qu'elles étaient rares autrefois... On ne voit presque personne qui s'explique mal, et presque personne qui pense bien. » Au reste les lignes suivantes, écrites par Balzac lui-même, sont peut-être d'une application plus curieuse encore : « Ne saurait-on rire en bon français et en style raisonnable? Pour se réjouir, faut-il aller chercher un mauvais jargon dans la mémoire des choses passées, et tâcher de remettre en usage des termes que l'usage a condamnés? »

Les œuvres de Balzac, y compris ses poésies françaises et latines, et précédées d'une savante dissertation, par l'abbé Cassaigne, ont été publiées en 2 vol. in-folio, qui ne se trouvent plus que dans les bibliothèques publiques. On doit à Mersan un volume des *Pensées de Balzac* avec des notes critiques, et à M. Campenon un choix des lettres de cet écrivain, ainsi que de celles de Voiture, Boursault, etc., formant 2 vol. in-12. L. C. B.

BALZAC (Honoré de). M. de Balzac est né à Tours, en 1798. Très jeune il s'occupa de littérature, et, sous le nom d'*Horace Saint-Aubin*, il publia près de 40 volumes de romans, dont le *Centenaire* et *Wanne-Chlore* attirèrent le plus l'attention. On retouve dans ces romans la riche et originale imagination de M. de Balzac; mais il ne faut pas y chercher le style qui l'a mis depuis au premier rang parmi nos conteurs. Il donna aussi, vers cette époque, un recueil de poésies sans nom d'auteur, et plusieurs petits volumes, sous le titre de *Code civil*, *des chasses*, *des gourmands*, etc., qui sont devenus très rares. Plus tard il se livra à des travaux typographiques; mais heureusement des occupations intellectuelles finirent par employer tous

les momens de M. de Balzac, et il publia des ouvrages qui révélèrent un talent que l'on ne soupçonnait point dans *Horace Saint-Aubin.* Le roman intitulé *le Dernier des Chouans* parut avec le nom de Balzac; il eut un succès assez prononcé, sans approcher cependant de celui qu'obtint la *Physiologie du mariage.* Cet ouvrage, piquant par sa forme et la manière dont il est écrit, ne laisse rien à désirer au lecteur qu'une distraction vive et puissante satisfait. Observations fines, justes, plaisantes, malicieuses; descriptions, scènes, caractères tracés de main de maître; style nerveux et léger, expression *incisive :* tout ce qui peut plaire se trouve là. Quant à l'instruction, si on n'y apprend pas « que de toutes les choses sérieuses le mariage est la plus bouffonne », ainsi que le dit Beaumarchais, on s'y persuade que, de toutes les actions de la vie, il n'en est point de plus difficile, ni qui entraîne autant de soins et d'ennuis : si bien que jamais discours sur la nature du mariage n'en démontra mieux les inconvéniens, et ne dut inspirer pour ce lien social plus d'aversion aux hommes; car c'est à l'égard de ceux-ci que l'auteur a surtout considéré le lien conjugal, et une femme pourrait refaire son livre dans un esprit tout-à-fait différent.

On peut, sans avoir le cœur froid et usé et l'esprit stérile, remarquer que, dans la *Peau de chagrin,* ouvrage qui a obtenu un succès de vogue, l'art descriptif se distingue à peine de celui d'inventorier; qu'un héros de roman n'attendrira personne sur le premier de ses malheurs, qui fut de n'avoir pas *dix coquins de francs* à mal dépenser, parce que, dans la jeunesse, quand on n'a pas à nourrir de femme, d'enfans, de parens infirmes, ne point être riche est le moindre des soucis, et que les passions ne produisent de *beaux effets* qu'en les mettant aux prises avec la vertu. Cédant à la volonté de son siècle, M. de Balzac écrit des contes; et il n'est point un recueil hebdomadaire ou mensuel qui puisse prétendre à être cité, si son nom ne s'y trouve. Son imagination est inépuisable et son art de dire rempli de séduction. On ne saurait choisir dans les *Scènes de la vie privée : El Verdugo,* peut-être, est un chef-d'œuvre; et si on le met à côté de l'*Hallucination,* dans laquelle les *démarches* du dôme des Invalides interviennent si curieusement, quelle opinion concevra-t-on d'un esprit qui peut, à cet excès, provoquer la terreur ou la gaîté? Cette *hallucination* a passé presque inaperçue dans un de ces livres de luxe qui, publié au mois de janvier, éprouve le sort des almanachs. Combien cependant il faut de talent pour écrire ainsi, pour faire rire *aux larmes* un lecteur dont les revenus diminuent, dont la santé se dérange, dont les parens sont exigeans ou les amis perfides? Et qui n'a pas à se plaindre d'un de ces maux? On a dit beaucoup de bien aussi de la *Femme abandonnée :* on en eût dit davantage, si, considérant le rang où il avait placé son héroïne, l'auteur lui en eût toujours conservé le langage. Il y a toujours de la folie au fond d'un amour passionné; mais une femme perd plus facilement la raison que l'usage qui lui prescrit un certain choix d'expressions. Voulant prouver sa facilité dans tous les genres, M. de Balzac a aussi publié *Cent contes drolatiques* en vieux langage, à l'imitation de ceux de la reine de Navarre et de nos anciens fabliaux. Mais un des plus beaux titres de gloire de M. de Balzac sera l'ouvrage qu'il vient de faire paraître : *le Médecin de campagne.* C'est au romancier si spirituellement terrible, naïf, ou plaisant, que notre époque devra un livre parfait en morale, en science administrative, en philosophie pratique, en vues profondes, en projets ingénieux, en préceptes simples et touchans. Dans ce livre *positif,* graces au ciel, le christianisme, la philanthropie, la raison, le bon goût, sont non-seulement respectés, mais exaltés. On a envie de faire du bien après l'avoir lu. La morale publique s'oppose à l'envahissement d'une littérature corruptrice; elle aide à propager celle qui démontre les avantages de la vertu, dont les bases sont inébranlables. L. C. B.

BAMBARA, état nègre de l'Afrique, à l'est de la Sénégambie. Il a environ 100 lieues de long sur 150 de large, et est traversé par le fleuve Djoliba ou le Niger. Les environs de ce fleuve sont fer-

tiles; le reste du pays renferme de grands déserts. Cependant on trouve dans le Bambara un assez grand nombre de villes. Ségo, sur le Djoliba, est la résidence d'un roi qui commande sur tout le haut pays. Cette ville, peuplée de 25 à 30,000 ames, fait beaucoup de commerce avec la côte ainsi qu'avec l'intérieur. Une autre place de commerce est Bammakou. Un roi de la nation des Foulahs réside à Djenny, ville fondée dans une île du Djoliba. Autrefois Djenny et tout le pays inférieur dépendaient de Ségo. Cette seconde capitale fait également un commerce considérable, tant par le Djoliba que par terre à l'aide des caravanes qui vont chercher la poudre d'or, l'ivoire et les esclaves de l'intérieur de l'Afrique. Pendant long-temps le Bambara a fourni aussi beaucoup d'esclaves aux Européens. D-G.

BAMBERG, ancien évêché souverain, avec 200,000 ames, érigé en archevêché depuis son incorporation à la Bavière. Il comprenait, outre le chef-lieu et le siége des évêques, la ville de Vorchheim, celle de Cronach, les abbayes de Banz et de Ebrach. La ville de Bamberg, actuellement chef-lieu du cercle bavarois du Mein-Supérieur, siége d'un tribunal d'appel et d'un archevêché, compte 20,000 habitans pour la plupart catholiques; elle est située sur la Regnitz. Au lieu de son ancienne université, elle a un gymnase et un lycée avec une faculté de théologie. Dans l'ancien collége des Jésuites est établie la bibliothèque, riche en manuscrits. La fondation de la cathédrale de Bamberg date du commencement du XI^e^ siècle; l'intérieur présente beaucoup de tombeaux. Sur le *Petersberg* s'élève le château qu'habitaient les évêques et où demeure actuellement la famille du duc Guillaume de Bavière-Birkenfeld; son gendre, le prince Berthier, y a péri, en 1815, en tombant d'une croisée du château. Bamberg est sans fabriques importantes; cette ville, dont la bière est renommée, a une cinquantaine de brasseries, et aux environs on se livre beaucoup au jardinage. Le sol du pays de Bamberg peut être regardé comme un des plus fertiles de l'Allemagne. D-G.

BAMBOCHADES et **LE BAMBOCHE** (*Bamboccio*). Ce peintre aussi spirituel et savant que sa gaîté était originale, est encore connu sous le nom de PIERRE DE LAAR; mais aucun de ces deux noms n'est le sien propre. Le premier n'est qu'un sobriquet caractéristique à la fois et de la bizarre conformation de son corps rachitique et des sujets facétieux et burlesques qu'il se plut à retracer, et qui ont conservé depuis le nom de *bambochades*; le second n'est autre que Laaren, lieu situé près de la petite ville de Naarden en Hollande, où ce peintre naquit en 1613. Son véritable nom est resté ignoré. Le Bamboche passe pour avoir reçu de Jean del Campo les premiers élémens de son art, et pour s'être perfectionné lui-même par la seule force de son génie et l'étude de la nature. Son principal titre à la célébrité est d'avoir fait revivre parmi les modernes cette espèce de peinture burlesque dans laquelle Ludio avait excellé, et qui depuis long-temps était délaissée; peinture où l'esprit, la gaîté, l'originalité, la richesse et la mobilité de l'imagination de l'artiste concourent, avec la vérité des images, à appeler le sourire sur les lèvres du spectateur et à faire naître en lui des sensations plus douces que celles causées par la contemplation des tableaux de haut style, dont la froideur, la tristesse, l'horrible, parfois, ne sont que trop souvent le caractère dominant.

Les scènes que Le Bamboche aimait le plus à reproduire sont des vendanges, des joutes, des mascarades, des pêches, des attaques de voleurs, des jeux d'enfans, des foires de village, dans lesquelles ses figures, toujours de petite dimension, sont vives, animées, expressives, et si bien coloriées, si bien accompagnées par le paysage, les fabriques, les animaux, qu'elles font croire au spectateur qu'il voit vraiment de sa fenêtre ce que la toile du peintre lui présente. Les ouvrages de Pierre de Laar furent recherchés, de son vivant même, des peintres sérieux qui, tout en blâmant leur genre bouffon et familier, comme indigne de l'art, ne dédaignaient pas de les étudier sous le rapport de la vérité des tons et des effets. Ils eurent alors un grand prix pécuniaire qui ne s'est pas long-temps

maintenu. Peints la plupart sur une impression rouge qui a percé et désaccordé l'ensemble en nuisant à la pureté des tons primitifs, ils ne s'élèvent guère aujourd'hui au-delà de 1,500 à 2,000 fr.

Pierre de Laar eut à Rome, où il séjourna 16 ans, plus d'un imitateur. Dans sa patrie, que de 1639 à 1675, époque de sa mort, il ne quitta plus, sa manière fut suivie par Wouwermans, etc. De nos jours Charlet s'est créé dans ce genre une réputation qui de long-temps ne sera point éclipsée.

Pendant son séjour à Rome, Pierre de Laar eut pour ami Le Poussin, Sandrart, Claude Lorrain, dont il égayait la société par l'originalité de ses piquantes et inépuisables saillies. Il excellait dans la musique et jouait dans la perfection de plusieurs instrumens à cordes. A ces talens précieux il joignait celui de graveur à l'eau forte. On cite, comme son chef-d'œuvre en ce genre, une suite de huit planches de sujets champêtres de son invention qu'il exécuta à Rome, en 1636. Il marquait ses ouvrages *P. D. Laer fecit.* L. C. S.

BAMBOU. Cette graminée contraste par des dimensions gigantesques avec le port modeste de la plupart des plantes de la même famille, et elle semble destinée à former le dernier anneau de la chaîne qui se termine là où les palmiers commencent. Une des espèces de ce genre atteint jusqu'à 60 pieds de hauteur; elle n'en est que plus exposée à l'action des vents qui désolent les contrées où elle croît; aussi la font-ils courber jusqu'à terre.

Les nombreux usages économiques du bambou le rendent précieux aux Indiens. Ils trouvent dans la moelle spongieuse et sucrée de ses jeunes pousses une nourriture saine et agréable; le suc que l'on voit couler sur les chaumes donne, en se durcissant, un produit tout-à-fait analogue au sucre de canne et que l'on nomme *tabaxir* (ce nom a aussi été donné à des concrétions que l'on trouve dans l'intérieur des chaumes, et qui sont composées de silice et de potasse). Le bambou est encore employé pour construire les maisons, pour faire une multitude de meubles; c'est avec les jeunes tiges que l'on fait les cannes qui portent son nom. Enfin on le divise en lanières flexibles pour tresser des nattes et des corbeilles. La plus grande partie du papier de Chine est faite avec la pellicule de ce végétal. H. A.

BAMBOUK, petit royaume nègre de la Sénégambie, en Afrique, entre 14 et 15° de latit. N., est hérissé de montagnes arides; on y trouve de l'or en morceaux isolés. Farbana est une des principales villes du Bambouk. Dans les districts de Niagala, Tambaoura, Koukadou, etc., règnent des chefs qui ne reconnaissent que faiblement l'autorité du roi. Celui de Niagala réside à Natako, une des villes les plus peuplées du royaume. La population consiste, comme dans les états voisins, en nègres et en Maures; ceux-ci ont répandu dans ces contrées la morale de l'islamisme et en partie les arts pratiqués par les Arabes. Aussi assure-t-on que les habitans de cette partie de la Sénégambie sont plus avancés dans l'industrie et la civilisation qu'on ne le croit. D-G.

BAN (en général). Le mot de *ban* a diverses acceptions. Il signifie un édit public, une proclamation, la publication d'un statut; c'est dans ce sens qu'il se trouve employé dans une foule d'actes et de monumens, par exemple dans les coutumes d'Anjou et de Bordeaux. Le *ban de l'Empire* est une proscription sanctionnée par l'autorité et par un édit de l'Empereur. Le *ban sacré* ou d'*exemption* était la limite dans laquelle devaient être renfermés les priviléges d'une église. On disait que les princes *mettaient le ban* sur une chose ou sur une personne, lorsque, par un ban ou édit rendu public, ils la prenaient sous leur protection. *Mettre ban* signifiait aussi faire acte de souveraineté dans une terre, y publier des réglemens ou des ordonnances. On lit dans ce sens dans les établissemens de saint Louis, liv. I^er^, chap. 24 : *Bers sia toutes justices en la terre : ne li roi ne puet mettre ban en la terre au baron sans son assentement; ne li bers ne puet mettre ban en la terre au vavassor.* *Mettre en ban*, c'était confisquer, faire entrer au pouvoir du fisc par un édit public; c'est dans cette acception que les coutumes de Normandie disaient *bannir les héritages*; la coutume de Lorraine

dit *embannir*; celle de Bar *mettre en embannie*.

Ban (*bannum*) était encore le nom de la peine ou amende infligée à celui qui violait une loi ou un édit.

Par *ban du roi* on entendait soit les réglemens ou ordonnances rendus par le roi, soit la peine ou l'amende imposée au vassal qui violait les ordres que le roi avait le droit de lui donner.

On donnait encore le nom de *ban* à l'étendue de la juridiction du roi ou d'un seigneur, au district dans lequel celui-ci pouvait exercer ses droits. Quant aux autres sens dans lesquels on peut prendre le mot *ban*, voyez le *Glossaire* latin de Ducange, au mot *bannum*. A. S-r.

Ban (en France). Ce mot est d'un usage très ancien dans notre langue et signifiait *cri public*, proclamation au nom d'une autorité quelconque, politique, religieuse ou judiciaire, ordinairement accompagnée des sons du tambour ou de la trompette. Par extension le mot de ban a été appliqué dans la suite à l'objet même de la publication, puis encore à l'endroit où elle avait lieu. C'est une distinction qu'il importe de faire pour bien comprendre les acceptions diverses données à cette expression par nos anciens écrivains. C'est ainsi qu'après avoir entendu d'abord par ban cette sorte d'appel public que faisait le seigneur à ses vassaux pour les convoquer sous son étendard qui en a pris, selon toute apparence, le nom de *bannière*, comme le seigneur celui de *banneret* (*voy.* ces mots), on appela du même nom le service militaire même. Le régime féodal ayant reçu sa forme définitive, l'expression de *ban* fut d'un emploi général dans les rapports de vassal à suzerain; plus tard, la couronne ayant vaincu la féodalité, le ban fut simplement l'appel fait aux nobles par le roi pour servir dans ses armées, et l'on disait *ban* quand il s'agissait de nobles immédiats, et *arrière-ban* quand on voulait parler de ceux qui reconnaissaient un suzerain entre eux et la couronne. Ainsi doit s'entendre cette expression : *Convoquer le ban et l'arrière-ban du royaume.*

Le ban a été aussi l'injonction publique que faisait faire à son de trompe le possesseur d'une seigneurie, à de certaines époques, de lui venir rendre hommage, et de là ensuite la circonscription féodale elle-même C'est ainsi qu'on disait de telle ou telle châtellenie qu'elle se composait d'un tel nombre de bans et que chaque ban comptait tant de bourgs; et voilà probablement l'origine du mot *banlieue*. C'est peut-être par une extension de la même acception qu'on a entendu, en droit féodal, par le ban d'une seigneurie, le lieu public où chacun de ses habitans était tenu de venir, au profit du seigneur, moudre son grain, cuire son pain et apporter sa vendange. *Voy.* Banalité.

Ce mot de *ban* a été également employé comme proclamation publique d'une peine, d'une proscription portée contre un homme, puis encore cette proscription; et comme l'arrêt ainsi proclamé statuait ordinairement l'exil, de ban on a fait *bannissement*, et c'est ce que démontre l'expression *rompre son ban*, consacrée par nos lois au sujet des exilés politiques. P. A. D.

Ban (titre). Ban, *banus*, mot slavon, et qui, comme *pan*, en polonais, signifie seigneur, était autrefois un titre et une dignité dont étaient investis les commandans des Marches orientales du royaume de Hongrie, et qui peut être assimilé à celui des anciens margraves de l'Empire. Le ban, égal en dignité au palatin de Hongrie, prenait rang immédiatement après le roi et avait, quant à la juridiction et à l'administration de son district, les mêmes droits et devoirs que celui-ci. En temps de guerre, il commandait en chef les troupes du banat, et lorsque celui-ci devenait le théâtre de la guerre, il était obligé de pourvoir à l'entretien de son armée et à la moitié de l'avant-garde et de l'arrière-garde. L'histoire fait mention des banats de Kraïova, de Makhof, de Belgrade, de Srebernik, de Iaicza et d'autres, à l'époque où les limites du royaume de Hongrie s'étendaient jusque dans la Valachie, la Servie et la Bosnie. Il paraît que le banat de Temesvar doit aussi ce titre à sa position limitrophe; cependant on ne trouve aucune mention d'un ban de Témès. La puissance croissante de l'empire othoman engloutit

tous les banats de la Valachie, de la Bulgarie, de la Servie et de la Bosnie. Ce titre et cette dignité ne se sont conservés que dans la Bosnie et dans la Dalmatie. Nicolas Zrini et son petit-fils Pierre, qui furent condamnés à mort pour haute-trahison, étaient bans de Croatie et de Dalmatie. Les deux pays ne formèrent à la fin qu'un seul banat qui s'éleva à son ancienne splendeur, à l'époque où le sort des armes se prononça pour l'Autriche; cependant la nouvelle organisation des Frontières militaires (*voy.*) enleva sa puissance au ban, qui fit d'inutiles efforts auprès des diètes pour faire valoir ses anciennes prérogatives. Aujourd'hui, le ban de Croatie, d'Esclavonie et de Dalmatie, tient le rang immédiat après le *Judex curiæ;* il est le troisième des barons du royaume de Hongrie. Son autorité dans les banats nommés est égale à celle du palatin. Lors du couronnement, il porte le globe royal. Il est en outre général en chef de la levée en masse, et commande dans les deux districts militaires de Gradiska et de Brod qui, par cette raison, portent le nom de *banats*. Il a de même la préséance à la table du banat à Agram. Cette table a la même importance pour son banat que la table royale pour le reste de la Hongrie. Elle ne reconnaît au-dessus d'elle que la table septemvirale. *Voir* Bel, *De archi-officiis regni Hungariæ*. Leipzig, 1794, in-4°. *Voy.* les articles Banat, Hongrie et Croatie. *C. L.*

BAN (droit). Il a été dit qu'on entendait autrefois par ce vieux mot l'annonce publique d'une chose. C'est en ce sens qu'on disait *bans de mariage* (*voy.* Mariage). Sous l'empire de notre ancienne féodalité on distinguait le *ban de fauchaison*, celui *de moisson* et de *vendange*. C'étaient des permissions publiques données par les seigneurs, et en vertu desquelles il était seulement alors permis de faucher, de moissonner, de vendanger. De nos jours, le *ban de vendange*, considéré comme droit seigneurial, est aboli ; mais il subsiste néanmoins en certaines localités comme mesure de police rurale. O. V.

BANALITÉ (droit de). Le droit de banalité n'était pas la moins fatigante des obligations imposées par la féodalité aux *manans* et *vilains*. Des peines plus ou moins graves contraignaient les *hommes* des seigneurs grands ou petits à envoyer leur grain au *moulin banal*, leur pain au *four banal*, leur raisin au *pressoir banal*, où, moyennant un droit plus ou moins fort, on leur faisait un travail qu'ils auraient exécuté eux-mêmes, chez eux, à bien meilleur compte. Il est remarquable que, dans la plupart des chartes d'affranchissement données à des communes d'un certain ordre, les *communiers* promettent de rester soumis à la *banalité*. Ils n'auraient pu s'y soustraire facilement, au moins pour le moulin; car le seigneur, restant maître des cours d'eau dans tout son territoire, pouvait sans peine s'opposer à toute exploitation. Quiconque voulut établir un moulin, un four, un pressoir, fut obligé d'en acheter, souvent à haut prix, la permission. La révolution a aboli, sans exception et sans droit de rachat, la banalité. A. S-r.

BANANIER (*musa*). Les bananiers se distinguent parmi les plantes monocotylédones, par la forme pyramidale de leur tige, les dimensions des feuilles qui les couronnent, et la quantité des fruits qu'ils portent.

Les feuilles de ces arbres, s'il faut en croire les traditions antiques, servirent de ceinture à nos premiers pères, et ce sont leurs fruits qui firent éprouver à Eve cette tentation à laquelle elle ne put résister. De là les noms de *bananier du paradis*, et de *bananier des sages* qui désignent les espèces les plus connues.

Les feuilles de bananier ont 6 à 10 pieds de longueur sur 1 à 2 de large ; aussi les singes mêmes, au dire des voyageurs, savent s'en servir comme de parapluies; on en recouvre les habitations, et on les emploie à une multitude d'autres usages domestiques auxquels leur flexibilité les rend propres.

Lorsque la tige est encore jeune, que ses fibres n'ont pas acquis assez de développement pour la rendre coriace et membraneuse, on peut l'employer comme aliment. Plus tard, on y trouve tous les élémens nécessaires pour servir à la confection de cordes ou de tissus grossiers.

Mais c'est surtout pour leurs fruits que l'on cultive les bananiers. A l'extérieur, ces fruits se rapprochent un peu des concombres pour la forme; leur chair est succulente, d'un goût légèrement sucré. On les mange crus ou cuits, et ils composent presque toute la nourriture des habitans des colonies; aussi les prépare-t-on de plusieurs manières. On en retire une liqueur douce, que l'on ne peut conserver long-temps, et le marc qui provient de l'expression des bananes sert à faire une espèce de pain.

Ces arbres ne sauraient être naturalisés en Europe; on ne peut même faire fleurir ceux que l'on conserve dans les serres qu'en les exposant constamment à une température fort élevée. Il est encore plus difficile de les faire fructifier.

Pour faire sentir toute l'importance du bananier, il suffira de citer un calcul fait par M. A. de Humboldt, duquel il résulte que 100 mètres carrés de terrain dans lequel on aurait planté des bananiers rapportent 4,000 livres de substance alimentaire, tandis que le même terrain semé en froment n'en eût rapporté que 30 livres. Le rapport du produit de ces deux plantes est donc comme 1 est à 133. Pour la pomme de terre il est de 1 à 44. H. A.

BANAT. Le pays ainsi appelé du titre de ses anciens souverains (*voy.* Ban), est l'une des plus belles et des plus remarquables provinces de la Hongrie, composée des comitats de Torontal, Témès et Crasso, et des cantonnemens des régimens limitrophes Banat-Allemand et Valaque-Illyrien. Le Banat est borné au nord, du côté de la Hongrie, par le Maros; à l'ouest, par la Theiss et par le Danube, du côté de l'Esclavonie; au sud par le Danube, du côté de la Servie; et à l'est par la Czerna et par les monts Karpathes qui longent la petite Valachie et la Transylvanie. Il contient environ 540 milles carrés géographiques. Les Romains le comprenaient ordinairement dans la *Dacia riparia* et *cisalpina*; les Madjars, après leur conquête, en firent une dépendance du capitanat de Kant. Le Banat était pour les Hongrois une province frontière contre les Valaques, les Boulgares et les Turcs. Les *bans*, ainsi que nous l'avons dit, étaient les margraves de la Hongrie. Englouti par la puissance toujours grossissante des Osmanlis, le Banat fut la dernière portion du royaume de Hongrie que l'Autriche arracha à la Porte; elle l'a maintenu sous sa domination depuis la paix de Passarowitz, en 1718.

Le Banat est surtout remarquable par la température de ses différens climats, qui change dans les distances les plus rapprochées d'une manière tout-à-fait surprenante : il n'est pas rare de voir, à côté de montagnes et de ravins blanchis par une neige éternelle, de riantes vallées et de vastes plaines où il n'en tombe que dans les hivers les plus rigoureux. Un tiers du pays est couvert de montagnes; mais du reste il est riche, fécond presque dans toutes ses parties, et arrosé au-delà même des besoins. Les bas-fonds qu'on a desséchés le long de la Theiss et du Danube, ainsi que les anciennes forêts du haut pays qu'on a défrichées, sont d'une très grande fertilité. Au milieu des deux districts de la *Frontière militaire* (*voy.*) se trouve la plus vaste lande de toute la monarchie autrichienne. Quoique toute sablonneuse, elle contient cependant un grand nombre d'oasis verdoyantes. Pour parvenir au desséchement des marais, on creusa, en 1745 et dans les années suivantes, beaucoup de canaux, et notamment le grand canal de Bega, qui a 16 milles de long, et qui traverse tout le comitat de Témès et de Torontal. L'abri que procurent au Banat, contre les vents d'est et de nord-est, ses hautes montagnes, les immenses plaines qui adoucissent la rigueur des vents du nord, maintiennent la température d'un pays méridional et assurent les rapports les plus riches à un terrain d'ailleurs gras et fertile. Le froment et le maïs sont surtout d'une qualité supérieure. La culture du riz y est très importante, et les essais qu'on a tentés sur celle du coton et des vers à soie ont été très satisfaisans. Les vins de liqueur y réussissent même en plusieurs endroits. Dans aucune autre partie de la Hongrie la colonisation, opérée par de laborieux étrangers, n'a fait des progrès aussi productifs que dans le Banat, où il se trouve cepen-

dant encore beaucoup de terrains incultes. L'air n'est rien moins qu'insalubre. Les plus hautes montagnes sont le Sarco, le Gougou, le Mourarou et le Godjan; les moins élevées de ces Alpes sont couvertes de riches forêts, d'excellens pâturages, et sont arrosées par une quantité de ruisseaux et de torrens. Le Banat contient beaucoup de sources minérales, dont on se sert fort peu, malgré leurs qualités supérieures. Les seules qui soient encore aujourd'hui beaucoup visitées, notamment par les boïars de la Moldavie et de la Valachie, sont les sources de Menadia, déjà connues des Romains sous le nom de *Thermæ Herculis*. On y a trouvé, ainsi que dans beaucoup d'autres endroits, des restes d'anciennes constructions romaines.

La population du Banat, qui s'augmente journellement des émigrans qui viennent s'y établir, est surtout composée de Valaques, de Boulgares, de Zingares, de Rasciens et d'Allemands; la langue illyrienne domine généralement dans les districts de la Frontière militaire, le valaque dans les montagnes, et l'allemand se parle dans presque toutes les villes et les parties basses colonisées. L'agriculture et l'éducation des bestiaux sont les principales ressources des habitans; on n'y connaît point de fabriques. L'exploitation de différentes mines de cuivre, de litharge, de zinc et de quelques faibles mines de fer, dont la direction se trouve à Oravicza, y occupe de 4 à 5000 mineurs presque tous Valaques. Des Bohêmes y ont aussi établi quelques lavages d'or, presque tous situés dans les districts du régiment valaque-illyrien. La constitution hongroise régit les trois comitats; les gouvernemens limitrophes sont soumis à la constitution militaire des régimens de la Frontière. *Voir* Hietzinger, *Versuch einer Statistik der Militairgrenze des oesterreichischen Kaiserthum's*, Vienne, 1817. *C. L.*

BANC (géogr. physique). On donne ce nom à des amas de sable, de vase, de rochers, de coquilles ou de coraux qui se trouvent au fond de la mer, des lacs ou des rivières; on le donne aussi à des amas considérables de glaces; enfin on désigne encore sous ce nom les assises que présentent les couches pierreuses qui composent l'écorce du globe.

Bancs maritimes. On nomme *banc* une partie du fond de la mer qui est plus élevée que le fond environnant et qui s'approche plus ou moins du niveau de l'eau. Ordinairement ces bancs sont formés de sable, et quelquefois, ainsi que nous venons de le dire, de vase, de rochers ou de corps organisés. Généralement ils sont près des côtes, et surtout de celles des îles, parce que les îles, en interrompant la marche des courans, favorisent les dépôts des matières qu'ils entraînent; cependant il se forme aussi des bancs de sable dans les parages où la mer est rarement agitée; mais c'est principalement près de l'embouchure des fleuves.

Le sommet de ces bancs est quelquefois à fleur d'eau; quelquefois la mer ne les laisse voir qu'à l'époque du reflux; mais toujours elle les indique en se brisant avec violence contre eux, ou en se couvrant d'écume à leur approche, surtout lorsqu'elle est agitée. Selon que ces bancs élèvent leur sommet plus ou moins près de la surface de l'eau, ils sont plus ou moins redoutés des navigateurs.

Les cartes marines indiquent la place et l'étendue de ces bancs; quelques-uns sont célèbres par leurs dimensions : nous citerons entre autres, dans l'océan Atlantique, ceux de Bahama et de Terre-Neuve. Le *grand banc de Bahama* (entre 21° 40′ et 26° de lat. N., et entre 77° et 81° 50′ de long. O.) est situé à l'E. de la Floride. Il comprend une grande partie des îles Lucayes, et s'étend sur une longueur de 145 lieues et sur une largeur d'environ 50. Il est formé de sable. Le *petit banc de Bahama*, au nord du précédent, dont il est séparé par un canal de 11 lieues de large (entre 25° 55′ et 27° 50′ de lat. N., et entre 79° 55′ et 81° 40′ de long. O.), a 60 lieues de longueur sur 21 de largeur. Il comprend aussi plusieurs des Lucayes. Le *grand banc de Terre-Neuve* est le plus considérable et le plus intéressant. Situé à l'est et au sud-est de la grande île de Terre-Neuve dont il porte le nom (entre 40° 57′ et 50° 17′ de lat. N., et entre 50° 40′ et 56° de long. O.), il a 240 lieues de longueur et 70 dans sa plus grande largeur. Nous ne comprenons

point dans ces dimensions plusieurs autres bancs qui l'environnent, et qui paraissent cependant s'y rattacher, tels que le *Banc Jacques*, *le Bonnet Flamand*, *le Banc Vert*, et *le Banc aux Baleines*. La profondeur des eaux varie beaucoup sur le banc de Terre-Neuve : en quelques endroits on ne trouve pas le fond; mais généralement il est à 40 brasses, et dans les points où il est le plus près du niveau des eaux il en est à 10, 15, 20 et 25 brasses. Le fond sableux est couvert d'une énorme quantité de coquillages et de petits poissons qui servent de nourriture aux morues, tellement nombreuses sur ce banc que, malgré la grande quantité de navires de toutes les nations qui vont y pêcher ces poissons, on ne s'aperçoit pas que leur nombre diminue.

Les bancs de vase se forment probablement dans les parages où le fond de la mer est composé de sable et d'argile. Les bancs de rocher ne sont à proprement parler que des *écueils;* ils sont toujours à une petite distance des côtes.

Plusieurs mollusques à coquilles univalves ou bivalves forment également près des côtes, dans des parages peu profonds et tranquilles, des bancs d'une étendue plus ou moins considérable. Les huîtres appartiennent à cette catégorie; elles pullulent tellement qu'elles forment quelquefois des bancs qui ont plusieurs lieues d'étendue et qui sont d'une si grande épaisseur qu'on peut les considérer comme inépuisables. *Voy.* Huitres.

Les polypiers pierreux qui se multiplient aussi avec tant de rapidité dans certaines mers, et principalement dans l'Océan Pacifique équinoxial, forment aussi, en se fixant sur des bancs de sable, des masses calcaires considérables auxquelles on donne le nom de *bancs de coraux*. *Voy.* Corail et Polypiers.

Enfin, parmi les bancs qui se forment au sein des mers, on doit comprendre ces masses fixes de glaces qui, dans l'Océan Glacial arctique et l'Océan Glacial antarctique, ont reçu le nom de *bancs de glaces*. L'un des plus considérables est celui qui occupe l'espace situé entre le Spitzberg et le Grœnland, que les vaisseaux baleiniers rencontrent vers le 77^{e} et 78^{e} degré de latitude, et que les navigateurs nomment *bancs de l'Ouest*. *Voy.* Glaces.

Bancs fluviatiles. Les fleuves dans leur cours forment des bancs de sable de distance en distance; ce sont ces bancs qui dans la Seine, principalement à Paris, à Sèvres et à Saint-Cloud, fournissent aux pêcheurs de sable celui qu'ils vendent pour sabler les allées des jardins de luxe de la capitale et des environs. Ce qu'il y a de remarquable dans ce genre d'exploitation, c'est que les pêcheurs de sable vont toujours le tirer dans les mêmes endroits, qui jamais ne s'épuisent, parce que le fleuve contribue à réparer sans cesse, aux mêmes places, cet enlèvement journalier. C'est surtout à l'embouchure des fleuves que les bancs de sable s'accumulent le plus : le Sénégal, le Nil, la Seine et le Pô, en offrent des exemples remarquables. Ces sables y forment ce qu'on appelle des *barres*, parce qu'ils arrêtent momentanément le cours des eaux, ou bien en changent la direction, principalement à l'époque des *syzygies*. A l'embouchure de la Seine les bancs de sable ou de vase changent si fréquemment de place que de nombreux pilotes y sont journellement occupés à étudier leur direction et à indiquer aux navires la route qu'ils doivent suivre en toute sûreté pour remonter le fleuve.

Bancs pierreux. Les ouvriers carriers des environs de Paris donnent le nom de *bancs* à certaines assises de calcaire ou de gypse qu'ils distinguent par des dénominations particulières; telles sont les suivantes : *Bancs de roches*, *Banc Vert*, etc., dans la pierre à bâtir, et 1er, 2^{e}, 3^{e} *bancs*, *Banc Rouge*, etc., dans la pierre à plâtre. La dénomination de *banc* a passé ensuite dans le langage géologique où elle doit être rigoureusement considérée comme une réunion de plusieurs *lits*. *Voy.* Stratification. J. H-t.

La dénomination de *basses* a été appliquée, sans doute par corruption, à la plupart des *bancs* qui existent sur la côte de Bretagne. Ainsi l'on dit : *les basses de Kéraliès*, *les basses des Épées de Tréguier*, *les basses de la Horaine*, au lieu des *bancs* de Kéraliès, les *bancs des Épées*, etc.

Les barres situées à l'entrée de plusieurs ports et au bas de la plupart des grands fleuves ne sont autre chose que des *bancs* de sable qui, par leur position, se trouvent quelquefois *barrer* la passe que les navires ont à franchir. La mer qui brise aux accores * des *barres* rend souvent l'approche de ces *barres* difficile ou dangereuse. Il est quelquefois d'autant plus imprudent d'essayer à braver ces obstacles que les barres produites par l'amoncellement du sable sont presque toujours mobiles. Sur la côte d'Afrique particulièrement, il existe des barres qui changent de position dans l'espace de quelques heures. La situation de ces dangers ne peut être exactement appréciée que par les habitans du lieu, qui à chaque instant sont obligés de sonder ces écueils pour se rendre compte des vicissitudes que subissent leurs formes et leur hauteur relative. *Voy.* Barre.

Le nom de *bancquise*, dérivatif du mot *banc*, s'applique au banc de glace qui entoure les îles sur lesquelles les bâtimens du nord vont faire la pêche de la morue. Il y a aussi des bancs de glace flottans qui font courir de grands dangers aux navigateurs; mais avant même qu'on puisse les apercevoir leur approche est signalée par un refroidissement subit de l'atmosphère.

On a donné par extension le nom de *bancs de brume* aux amas de brouillard qui prennent quelquefois, à la mer, la forme des bancs de sable que l'on aperçoit à l'horizon dans certains parages. E. C.

BANC DU ROI, *voy.* Kingsbench.

BANCA, île de la mer des Indes, au sud-ouest de celle de Sumatra, dont le détroit du même nom la sépare. Elle a 160 milles c. g. et 150,000 habitans. Ses mines d'étain, qui fournissent un métal d'une excellente qualité, sont très connues : pour les exploiter, une compagnie appelée *de Banca* s'est formée à Londres. On y fait aussi la pêche des perles. L'île de Banca, dont l'intérieur n'est pas tout-à-fait exploré, appartient au sulthan de Palembang, qui, depuis 1817, reconnaît la suzeraineté des Pays-Bas. *C. L.*

BANCO, mot italien qui signifie *banque*. Ajouté à une monnaie, ce mot signifie que la valeur est prise au pied des valeurs de la banque. Douze marcs *banco*, douze roubles *banco*, c'est douze marcs, douze roubles, au cours adopté par la banque. Y.

BANDA (iles), *voy.* Moluques.

BANDA ORIENTAL, *voy.* Uruguay et Montevideo.

BANDAGE, appareil composé de pièces de linge de différentes formes auxquelles se joignent quelquefois de petites planches, des sacs de balle d'avoine, de petits faisceaux de paille, et employé au pansement des maladies chirurgicales. On appelle bandages *herniaires* des appareils plus solides, destinés à maintenir les hernies, et dans la composition desquels entrent des matériaux plus durables, tels que des plaques de fer, des lames d'acier, des courroies, des boucles, etc. Les orthopédistes mettent aussi en usage des bandages analogues.

Les bandages, considérés en général, ont pour objet soit de réunir les parties divisées, soit de maintenir en place des parties qui y ont été remises; tantôt d'empêcher la réunion anormale, tantôt de comprimer des parties qui tendraient à prendre un développement maladif; enfin de favoriser l'expulsion de liquides extravasés, ou simplement de retenir en situation des topiques ou autres pièces de pansement.

C'est au chirurgien à savoir construire le bandage d'après la forme des parties et l'indication qui se présente à remplir, l'établissant avec solidité, tout en épargnant au malade la douleur qui naît de la secousse ou de la compression. La plupart des bandages s'exécutent avec des bandes, des compresses, longues, carrées, triangulaires; des serviettes, des bandelettes séparées, des cordons et des épingles.

Les *bandes*, espèces de rubans larges de deux à cinq doigts, faits de toile

(*) Le mot Accore, terme de marine, a été oublié. Ce sont de fortes pièces de bois qui servent de soutiens et d'appui à un vaisseau, surtout au moment de sa construction et lorsqu'on le met dans un bassin. Une *côte accore* est celle dont l'élévation assez considérable et presque perpendiculaire au-dessus de l'eau, en rend l'accès difficile. C'est sans doute dans ce sens que les mots *accores d'une barre* ont été employés ici. J. H. S.

ayant servi, mais conservant de la solidité, ne doivent avoir ni ourlets ni coutures saillantes. Elles doivent être longues et roulées, pour que leur application soit facile. C'est avec une bande que s'exécute le *bandage roulé* qui enveloppe un membre d'un bout à l'autre, s'adaptant exactement à ses inégalités, et n'exerçant qu'une compression modérée et régulière. Le bandage roulé sur la tête est fort difficile à bien appliquer.

Les *bandelettes*, de 15 à 18 pouces, séparées, sont nécessaires quand il faut envelopper un membre sans le soulever, comme dans les fractures avec plaie des extrémités inférieures.

Enfin les *compresses* de diverses formes servent à couvrir les plaies, à combler les vides et à établir des points de compression.

Dans les bandages destinés aux fractures, il faut des corps solides pour maintenir dans l'immobilité les os divisés; c'est ce qu'on obtient au moyen d'*attelles* de bois ou de carton. Des points d'appui du même genre sont nécessaires pour empêcher qu'après les brûlures, par exemple, les doigts de la main ne contractent entre eux des adhérences qu'il faudrait détruire ensuite.

Des serviettes pliées en long ou en triangle forment les bandages convenables pour envelopper le tronc ou la tête; dans le premier cas deux bandelettes placées au milieu de la serviette et passant sur les épaules, empêchent le bandage de se déplacer et de se tordre.

Il est un certain nombre de bandages qui sont en quelque sorte consacrés; tels sont le bandage de *Galien*, de *Scultet* ou *à dix-huit chefs*, la *fronde*, le *bandage en T*, le *bandage inguinal*, le 8 *de chiffre*, qui s'appliquent à divers cas particuliers.

Tous ces bandages sont renouvelés plus ou moins souvent, parce qu'ils se salissent ou se relâchent; d'ailleurs, leur emploi est borné au temps de la maladie. Mais il est des bandages contentifs tels que ceux que réclament les hernies, les tumeurs anévrismales ou variqueuses qui doivent être portés constamment, et quelquefois pendant la vie entière. Ceux-là, dont quelques-uns sont des machines plus ou moins compliquées, sont fabriqués par des artistes spéciaux, appelés *bandagistes* ou chirurgiens herniaires, et dont la plupart sont officiers de santé ou même docteurs en chirurgie.

Les bandages herniaires sont formés d'une pelote résistante destinée à fermer, par une pression soutenue, l'ouverture qui donne passage aux organes herniés, et d'une ceinture qui consiste ordinairement en un ressort d'acier. Des boucles, des courroies, servent à fixer et à maintenir cet appareil.

On s'est beaucoup occupé des moyens propres à le rendre le moins incommode possible, et l'on a substitué avec avantage aux ressorts des élastiques, lesquels, suivant les alternatives d'embonpoint et d'amaigrissement du sujet, assurent une compression toujours régulière et par conséquent efficace. Les bandagistes, outre les divers bandages pour les hernies ombilicales, crurales et inguinales, construisent encore différens appareils exigés par des cas particuliers, des corsets pour corriger les difformités de la taille; ils s'occupent souvent aussi d'orthopédie. (*Voy.* ce mot.) F. R.

BANDE, troupe, compagnie, de *bandum*, drapeau; de là: *bandière*, *banderole* et *bandoulière*, et *banderarius* que Ducange explique ainsi: *Regionis capitaneus apud Romanos;* ou bien aussi de *bandum*, troupe; de là: *abendes*, compagnons, et *abandonner*, laisser en arrière d'une troupe. On disait autrefois une *bande* de gens de guerre; on dit aujourd'hui une *bande de voleurs*.

L'ordre *de la bande* (*cavalieros de la banda*) fut institué en 1332 par Alphonse XI, roi de Castille, et renouvelé plus tard par Philippe V. On l'accordait d'abord à ceux qui avaient combattu dix ans de leur vie contre les infidèles, et puis à ceux qui avaient servi le même temps à l'armée ou à la cour; mais les aînés des grands étaient exclus de cet ordre. Son nom vient de l'espagnol *banda*, ruban (en allemand *Band*), parce que les chevaliers portaient un ruban rouge passé en croix au-dessus de l'épaule droite et au-dessous du bras gauche. S.

Bandes militaires. On a appelé *bandes*, à diverses époques de notre his-

toire et particulièrement sous les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII, les corps réguliers et autres dont se composait l'infanterie française. Chacune de ces bandes avait son capitaine dont elle portait les couleurs, ce qui établissait une sorte d'uniforme.

Les bandes se composèrent successivement des vassaux des seigneurs et de ceux de la couronne, convoqués en vertu du ban (*voy.*) ou de l'arrière-ban; puis, en outre, à partir du XII^e^ siècle, des communes auxquelles se réunissaient de nombreux corps d'aventuriers de tous pays, fort mal disciplinés, qui reçurent tour à tour les noms de *discorcheurs*, de *brabançons*, de *routiers*, de *malandrins*, etc., et celui de *bandits* (*voy.*) devenu depuis l'épithète des voleurs de grand chemin. (*Voy. Grandes* COMPAGNIES.) Enfin, sous Charles VII, les bandes se recrutèrent d'une manière uniforme et régulière par suite de l'institution des francs-archers.

Le mot *bandes* a été employé aussi pour désigner l'infanterie des Allemands et des Espagnols, et les *condottieri* italiens. Voltaire s'en est servi dans le style élevé et même dans la poésie.

On a donné encore le nom de *bande* à l'une des pièces honorables du blazon qui rappelle, dit-on, l'écharpe de la chevalerie, devenue, sous Charles VI, le signe du parti des Armagnacs. C. N. A.

BANDE NOIRE. On a nommé ainsi en France les sociétés de spéculateurs et d'architectes qui se formèrent lorsque la révolution, en supprimant les majorats et les substitutions et en ordonnant des partages plus égaux dans les familles, eut rendu disponibles les biens du clergé, les châteaux et les domaines de la noblesse émigrée ou seulement dépossédée. Ces sociétés se rendirent alors adjudicataires d'églises, de chapelles, d'abbayes, couvens, résidences épiscopales, cures, châteaux forts et dépendances, pavillons de chasse, donjons, etc., qu'elles firent souvent démolir, malgré l'intérêt scientifique et les souvenirs historiques qui s'y rattachaient assez fréquemment et dont elles revendirent, par petits lots, les matériaux et les terrains, sans autre égard que leur seul intérêt. Après la sécularisation des chapitres et des couvens, on vit aussi se former, en Allemagne, des sociétés, surtout composées de Juifs, qui se livrèrent avec avantage à la même exploitation, si funeste aux arts et à la conservation des monumens nationaux. *C. L.*

La bande noire est en horreur aux artistes; cependant il y a des personnes qui pensent qu'elle a souvent contribué à l'assainissement et à l'embellissement des villes, en abattant de vieux et inutiles monumens; de même qu'en divisant les propriétés elle a favorisé les progrès de l'agriculture et amélioré la condition du peuple. F. R.

BANDES DE JUPITER ET DE SATURNE, sortes de zones ou de ceintures obscures, parallèles à l'équateur de chacune de ces planètes, et qui varient assez fréquemment d'aspect. Ces zones sont entremêlées de taches ou traînées plus sombres, qui changent aussi de position fréquemment et quelquefois disparaissent tout-à-fait. L'opinion d'Herschel est que les bandes de Jupiter subsistent dans l'atmosphère de la planète, et qu'elles correspondent à des tranches plus transparentes de cette atmosphère, formées par des courans analogues à nos vents alizés, mais beaucoup plus impétueux et mieux tranchés, à cause de la grande vitesse avec laquelle s'accomplit la rotation de Jupiter sur son axe. Dans cette hypothèse les bandes obscures seraient des portions visibles du corps même de la planète, doué d'un pouvoir réflecteur moins intense. A l'appui de cette opinion, on observe que les bandes obscures ne se prolongent pas jusqu'aux bords du disque, mais s'éteignent graduellement avant de les atteindre. On a vu, mais très rarement, les bandes complètement disparaître ou s'étendre uniformément sur tout le disque de la planète. Une tache très considérable que Cassini avait aperçue sur Jupiter, en 1665, parut, pendant près de deux ans, immobile au même endroit de la surface. Elle disparut enfin en 1667 et ne reparut qu'en 1672, époque après laquelle on continua de l'apercevoir pendant trois années consécutives. De 1665 à 1708 on comptait huit apparitions complètes de cette tache.

Les bandes de Saturne sont plus larges

et moins bien marquées que celles de Jupiter, et, suivant Herschel, on ne doit pas douter qu'elles n'aient la même cause. Huyghens avait signalé aussi une espèce de bande sur le disque de Mars; mais cette prétendue bande est plutôt une calotte occupant les régions polaires de la planète, et, d'après les changemens périodiques qu'elle éprouve, on n'est pas éloigné de la regarder comme un amas de glace ou d'autres matières sujettes à être solidifiées et liquéfiées selon les alternatives des saisons. (*Voyez* la traduction française du *Traité d'Astronomie* de sir John Herschel *. A. C.

BANDEAU. Le bandeau ou diadème (*voy.* ce mot) était l'attribut de la divinité et de la royauté. Sur la plupart des monumens, Bacchus est ceint du diadème. Il est regardé, selon Pline, comme l'inventeur de ces ornemens. Diodore de Sicile dit que ce Dieu se ceignit la tête d'un bandeau, pour prévenir les maux de tête occasionnés par l'ivresse. Le bandeau royal des Grecs était une bandelette (*voy.*) tissue de fil de laine ou de soie, dont les extrémités nouées derrière la tête tombaient sur le col et sur les épaules. On croit que dans l'origine il était blanc; celui des Perses était pourpre; Alexandre mêla ces deux couleurs. Les empereurs romains n'osèrent jamais prendre le bandeau, à cause de la haine que le peuple avait conservé, depuis la république, pour tout ce qui rappelait la royauté. Toutefois les empereurs de Constantinople adoptèrent le bandeau ou diadème et le chargèrent de broderies d'or, de pierres précieuses et de perles. Les rois de Perse ajoutèrent le bandeau royal à leur *cidaris* et à leur *tiare*, comme on l'ajouta depuis aux couronnes. Les médailles antiques nous offrent des représentations fidèles de ces divers ornemens des dieux et des princes. D. M.

BAN DE LA ROCHE. Cette contrée obscure des Vosges a dû, dans ces derniers temps, aux prodiges de charité et de civilisation qui y furent opérés par J. F. Oberlin (*voy.* son article), une célébrité presque européenne. Les progrès que ce digne pasteur et son devancier Stuber ont fait faire aux habitans de ce coin de terre que la Providence semblait avoir déshérité de ses dons, ont été d'une rapidité étonnante. Le Ban de la Roche qui tire son nom du vieux château de la *Roche*, dont les ruines existent encore, est situé sur la limite de l'Alsace et de la Lorraine et appartient en partie au département du Bas-Rhin, en partie à celui des Vosges. Il est divisé en deux paroisses, celle de Rothau et celle de Waldbach. La nature y est âpre et sauvage, mais riche en sites pittoresques; c'est comme une miniature de la Suisse. On y a établi des filatures, des forges et des scieries. Le Donon (*voy.*), célèbre par ses monumens druidiques, élève son sommet au-dessus des crêtes sombres de ces montagnes. Le langage des anciens Bandelarochâis, qui s'est encore conservé dans ce pays, était un patois lorrain, tenant à l'idiome roman. Le Ban de la Roche appartenait, au XIII^e^ siècle, à la famille de Rappolstein ou Ribeaupierre; il passa ensuite par échange à la famille de Girsberg, et enfin en 1303, par vente, à celle d'une branche des Rathsamhausen, qui prirent le titre de *Herren zum Stein, seigneurs de la Roche*. Ces seigneurs furent du nombre de ces petits tyrans féodaux qui se permirent tant de brigandages pendant le moyen-âge. Strasbourg, alors ville libre impériale et dont le commerce souffrait considérablement des rapines de ces chevaliers du grand chemin, se ligua contre eux avec son évêque et le duc de Lorraine. Leurs forces réunies détruisirent le château de la Roche en 1469. Le Ban de la Roche resta en la possession des Rathsamhausen jusqu'en 1570, époque à laquelle il passa par vente au prince palatin de Veldence. Lors de l'extinction des Veldence, en 1723, la France ayant obtenu l'Alsace par la paix de Westphalie, ses rois donnèrent successivement ce pays à différens seigneurs, à titre de fief royal. En 1762 cette seigneurie fut érigée en comté et donnée par le roi au marquis de Voyer d'Argenson; plus tard ce pays échut au baron de Dietrich, qui fut seigneur du Ban de la Roche jusqu'au commencement de la révolution de 1789. Voir *Propositions géologiques pour servir*

(*) Cette traduction, publiée à Paris en 1834, est due au savant auteur de cet article. J. H. S.

d'introduction à un ouvrage sur les élémens de la chorographie, avec l'exposé de leur plan et leur application à la description du Ban de la Roche, Strasbourg, 1806; *Alsatia illustrata,* par Schœpflin; *Vie de J. F. Oberlin, pasteur à Waldbach au Ban de la Roche,* par E. Stœber, Paris, et Strasbourg chez Treuttel et Würtz, 1831, 616 pages in-8°, avec 9 lithographies. E. St.

BANDELETTES. Il ne faut pas confondre les bandelettes avec le bandeau (*voy.*) royal. On ceignait d'une bandelette le front des vainqueurs aux jeux olympiques. Les poètes et les philosophes se ceignaient la tête d'une bandelette, sans qu'on la trouve jamais sur le grand nombre de têtes d'empereurs qui subsistent encore. Les prêtres et les prêtresses étaient aussi couronnés de bandelettes. On ornait de bandelettes les statues des dieux, on en entourait leurs autels, on en parait les victimes. Les supplians portaient dans leurs mains des bandelettes, comme ceux qui demandaient la paix portaient des rameaux d'olivier.

Les bandelettes avaient une signification dans la cérémonie de l'initiation aux mystères; on les voit souvent sur les vases grecs; elles y paraissent dans les mains d'une femme ou d'un génie, ou suspendues aux murs d'un *gynæcée.* La bandelette ou ceinture de la fiancée, chez les Grecs, était retenue par un nœud particulier appelé le *nœud d'Hercule,* que l'époux seul avait le droit de délier avant de se placer dans le lit conjugal.

Les bandelettes servaient à la coiffure des femmes; celles des femmes mariées se distinguaient par leurs ornemens de celles des filles. Il était défendu aux courtisanes de Rome d'en porter, comme en portaient les femmes des citoyens. On appelait quelquefois *bandelettes du sein* (fascia mamillaris) la ceinture des femmes. Les bandelettes faisaient l'ornement des lits et des chambres à coucher.

Les anciens s'enveloppaient les jambes et les pieds dans des bandelettes. Tantôt elles servaient à assujétir la chaussure, tantôt à couvrir les pieds et à les défendre de l'injure des saisons. *Voy.* Brodequins et Cothurne. D. M.

BANDELLO (Matteo), célèbre novelliste italien, né en 1480 dans le Milanez, mort probablement en 1562, à Agen.

Il avait fait ses études à Rome et à Naples et s'était adonné de bonne heure à la littérature. Il vivait comme ecclésiastique à Milan, honoré de l'amitié de Pierre Gonzague et de sa femme Camille Bentivoglio, qui lui avaient confié l'éducation de leur fille. Grand partisan des Français, Bandello fut obligé de se sauver après la bataille de Pavie, et de mener long-temps une vie errante en Italie. Plus tard il accompagna César Frégoso en France; après la mort de son patron, qui était au service du roi de France, Bandello fut fait évêque d'Agen, vers 1550. Sans s'embarrasser de l'administration de son diocèse, qu'il fit soigner par l'évêque de Grasse, il s'occupa, déjà âgé de 70 ans, de ses *Nouvelles*, sans doute à la grande joie des protestans, qui ne laissèrent pas échapper une occasion aussi belle pour déverser un blâme sévère sur les mœurs du clergé catholique. Les Nouvelles de Bandello ne sont, il est vrai, rien moins que chastes; en fait de peintures obscènes, le joyeux évêque d'Agen pourrait en remontrer, au besoin, à Boccace, qu'il est loin d'égaler en grace et en naïveté. La marche rapide et vive du récit, la concision, la netteté des périodes, la variété des sujets, forment à Bandello un genre de mérite à part. Il fit paraître en 1554 les trois premiers volumes de ses *Nouvelles;* le quatrième ne vit le jour qu'en 1573, dix ou onze ans après la mort de l'auteur. On connaît encore de lui *Onze chants à la louange de Sainte-Lucrèce de Gonzague, du parfait amour, et du temple de la pudeur*, Agen, 1545. Les vers manuscrits de Bandello ont été imprimés par Cotta à Turin, en 1816, sous le titre de *Rime di* M. Bandello. *C. L.*

BANDEROLE, petit étendard plus long que large qui orne les mâts des vaisseaux. Dans les armées elle a quelquefois servi d'enseigne, et on appelle encore ainsi les *flammes* attachées au haut des lances des corps d'oulans et de lanciers. S.

BANDIÈRE (front de). C'est la ligne en avant d'un camp, sur laquelle les soldats établissent leurs armes en faisceaux;

on donne le même nom au front d'un corps d'armée rangé sur une ligne droite. *Voy.* FRONT et LIGNE. C-TE.

BANDINELLI (BARTOLOMEO, par abréviation, BACCIO), fils de Michel AGNOLA, naquit à Florence en 1487. Son père, qui était orfèvre et le destinait à sa profession, lui apprit à ciseler et à modeler; mais le jeune Baccio, voulant exercer la sculpture dans ce qu'elle a de plus noble, étudia les ouvrages de Danatello et de Verrocchio. Placé dans l'école de Rustici, il y fit la connaissance de Léonard de Vinci, ami de la maison, qui l'aida de ses conseils. Naturellement présomptueux, jaloux, envieux, avide d'argent, et ennemi implacable de tout talent qui pouvait balancer le sien, Baccio ne fut point heureux; sa vie est un tissu d'intrigues déplorables, d'aventures scandaleuses, de projets abandonnés par inconstance et souvent par découragement. Ses ouvrages sont nombreux. Un Mercure acheté par François I^er^, un Orphée, un Bacchus, une Cléopâtre, une descente de croix en bas-relief, un Christ flagellé, un Hercule étouffant Cacus, qui, placé près du Moïse de Michel-Ange, ne souffre point d'un tel voisinage, sont ses principaux titres à la réputation de grand artiste. On dut à Baccio la plus belle copie qui ait été faite du Laocoon. Cette copie fut anéantie dans l'incendie de la galerie de Florence, en 1762.

Baccio Bandinelli eut un génie fier, fécond, un dessin savant, austère et énergique. A l'exemple de Michel-Ange, dont il se croyait l'égal et auquel il voua une haine éternelle, il voulut être à la fois sculpteur, architecte et peintre; mais il ne fut que sculpteur. Son célèbre dessin du Massacre des Innocens, connu par la gravure de Marc-Antoine, est un des ouvrages caractéristiques de son talent. Baccio, mort à 72 ans, laissa une grande fortune. Son corps fut placé dans un tombeau orné par lui-même de plusieurs figures en marbre. Cet artiste exerça aussi la gravure sur bois et au burin. L. C. S.

BANDIT (en italien *bandito*), signifiait dans l'origine un banni, puis un meurtrier à gages. Les bandits forment pour ainsi dire un corps à eux, soumis à des lois très sévères, et vivant avec le reste de la société en guerre tantôt ouverte, tantôt secrète. Aucun gouvernement italien n'a encore pu parvenir à rayer la honte de ce mot de l'administration de la justice. Cependant les mesures sévères que le gouvernement papal prit, en 1820, contre les receleurs des bandits, firent découvrir leurs retraites et les obligèrent d'errer sans feu ni lieu. Ceux qui inquiètent les frontières napolitaines sont des hommes qui y sont établis et qui, tout en s'occupant d'agriculture, regardent le vol et le meurtre comme une industrie, et les pratiquent comme une profession. La peine de mort qui les menace, les effraie à peu près comme la tempête fait renoncer le matelot aux dangers de la mer. Pierre de Calabre, le plus puissant de tous les chefs de ces brigands, se nommait, en 1812, l'empereur des montagnes, le roi des forêts, le protecteur des conscrits et le médiateur de la route de Florence à Naples. Le gouvernement de Ferdinand I^er^ se vit forcé de conclure des traités avec lui. Plus tard des aventuriers de toute espèce s'étant joints aux bandits, qu'il faut cependant bien distinguer d'autres brigands nommés *malviventi*, les troupes autrichiennes, qui occupaient alors Naples, furent obligées d'entreprendre de grandes battues pour les disperser. Une particularité remarquable chez ces brigands, c'est qu'ils n'attaquent jamais les voyageurs dans l'intérieur du pays. Il en est de même de ceux qui font payer aux étrangers et aux habitans de la contrée qu'ils exploitent, un droit de protection, pour lequel ils leur délivrent des lettres de sûreté ou d'escorte. C'est ce qui avait encore dernièrement lieu dans la Sicile, où de nombreux bandits exerçaient surtout leur industrie dans le Val-Demone. Ils s'y firent redouter au point que le prince de Villa-Franca, par des considérations de police et de toute autre nature, se déclara leur patron, leur donna une livrée, et les traita avec beaucoup de confiance. Il règne parmi eux un certain point d'honneur romanesque qui leur reste du moyen-âge; ils ne manquent jamais à la parole qu'ils ont donnée, et ont souvent plus de soin pour la sûreté d'une province qu'on

confie à leur garde que n'en ont les autorités elles-mêmes. *C. L.*

BANDURI (dom ANSELME), bénédictin de la congrégation de Méléda, naquit à Raguse en Dalmatie, en 1671. Il vint en France, en 1702, pour s'y perfectionner dans les sciences. Le grand-duc de Toscane, dont on a prétendu qu'il était le fils naturel, y pourvut à tous ses besoins.

L'Académie des inscriptions le reçut parmi ses membres en 1715, et, neuf ans après, le duc d'Orléans le choisit pour son bibliothécaire.

Le savant de La Barre passe pour avoir été de moitié dans la composition de ses ouvrages, dont l'un est intitulé : *Imperium Orientale*, etc. (l'empire d'Orient, ou les antiquités de Constantinople) et l'autre : *Numismata imperat. Rom.* etc. (médailles des empereurs romains depuis Trajan Dèce jusqu'aux Paléologues, avec une bibliothèque numismatique). On doit joindre à cet ouvrage, le supplément indispensable fait par Tanini, en 1 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont les plus complets qui existent sur les médailles du Bas-Empire de Rome et de Constantinople. D. M.

BANER (JEAN), que dans le XVII^e^ siècle, en France, on appelait BANNIER et qui est ainsi nommé dans beaucoup de dictionnaires historiques.

Ce général suédois, né en 1596, descendait d'une ancienne famille de la Suède et reçut une éducation très distinguée. Étant dans son enfance tombé d'un quatrième étage dans le château de Hœrningsholm, sans s'être fait la moindre blessure, on en conclut qu'il devait être prédestiné à de grandes choses. En 1615 il entra au service et se distingua de 1626 à 1629, en Pologne et en Russie, par des faits d'armes éclatans; il fut nommé conseiller du royaume et général, en 1630; en cette qualité, il accompagna Gustave-Adolphe en Allemagne où, lors de l'assaut près de Nuremberg, dans le camp de Wallenstein, il fut grièvement blessé. En 1632, après la mort du roi, Baner obtint le commandement d'un corps d'armée et devint la terreur des Impériaux. Nommé feld-maréchal et général en chef, il pénétra, en 1634, dans la Bohême avec les Brandebourgeois et les Saxons; mais après la bataille de Nœrdlingue, où le Brandebourg et la Saxe se détachèrent de la Suède, il se vit forcé de retourner en Thuringe. Cependant, dès 1635, il battit les Saxons près de Dœmitz, avança jusqu'à Naumbourg, et ne contribua pas peu à ranimer le courage des Suédois. Ce fut la bataille de Wittstock qui lui fit le plus d'honneur; elle eut lieu le 24 septembre 1636 : il y battit complètement les Saxons, prit Torgau et avança jusqu'à Leipzig; mais alors la fortune lui tourna le dos. Il eut toutefois le bonheur d'échapper à de grands dangers et de se sauver en Poméranié. Ce n'est que vers la fin de 1638 qu'il reçut des renforts de la Suède; aussitôt il fit une nouvelle invasion dans la Saxe, y ravagea tout d'une manière effroyable, battit l'armée saxonne, le 4 avril 1639, près de Chemnitz, pénétra dans la Bohême et s'y maintint jusqu'en 1640. Puis il dévasta encore une fois la Saxe et battit Piccolomini près de Hœxter. Mais le siége de Ratisbonne, dans l'hiver de 1641, ne réussit point. Baner se retira en Saxe et mourut la même année à Halberstadt. Quelques-uns attribuent sa mort à un empoisonnement; mais elle s'explique assez par ses nombreuses fatigues et par ses excès dans la boisson. La Suède perdit en lui son général le plus expérimenté et l'armée impériale son ennemi le plus redoutable.

Baner ne se déterminait, dans ses opérations militaires, que sur la vraisemblance du succès : habile à éviter le danger, il savait se soustraire à un ennemi dont il craignait la supériorité. Il se trouvait toujours à la tête des siens, et il sut maintenir constamment parmi eux une sévère discipline. Mais il fut fier et dur, trop adonné aux plaisirs de la table et de l'amour, et la manière barbare dont il ravagea la Saxe a laissé une tache sur sa mémoire. *C. L.*

BANIANS, la caste commerçante dans les Indes-Orientales. Elle a formé une secte répandue dans l'Inde et surtout dans le Mogol et dans le royaume de Cambaie. Les Banians admettent un dieu créateur de l'univers, et un démon, principe du mal. Leur dogme principal est

la métempsycose : aussi ne mangent-ils rien de ce qui a eu vie ; ils se font même un grand mérite de délivrer les animaux des mains de ceux qui veulent les tuer. Ils regardent comme impurs tous les hommes d'une religion différente de la leur. Ils se purifient eux-mêmes par de fréquentes ablutions, accompagnées de cérémonies superstitieuses qui leur sont particulières. Ils portent pendue à leur cou une pierre nommée *tamberan*, percée par le milieu, suspendue par trois cordons, et qui représente, disent-ils, leur grand dieu. A. S-R.

BANIM (JOHN), romancier irlandais, élevé aux nues par les uns, rabaissé par les autres au rang d'humble imitateur de Walter Scott. Banim est un poète remarquable et original, lorsqu'il se laisse inspirer par les maux de ses compatriotes, succombant à la fois sous un joug antinational et sous le poids d'une misère matérielle ; mais dans l'exécution, il n'est que trop souvent prolixe et exagéré. La première série des *Contes de la famille Ohara* parut en 1825, la seconde en 1827; en 1828 il publia *la Bataille de la Boyne*, et les *Croppies*, où sont retracés les troubles civils de l'Irlande, en 1798. Dans un épisode du *Denounced* (le Dénoncé, publié en 1830), Banim peint la grande persécution catholique après 1688; en 1831 il a fait paraître *the Smuggler* (le Contrebandier) qui termine jusqu'à présent la série des ouvrages de Banim. L. S.

BANKS (sir JOSEPH), baronnet, un des savans les plus zélés pour les progrès de l'étude de l'histoire naturelle, naquit en 1743, dans le Lincolnshire, et descendait d'une famille originaire de la Suède établie depuis un siècle en Angleterre, qui comptait aussi parmi ses membres l'auteur tragique, John Banks. Après avoir fait ses études à Éton et Oxford jusqu'en 1761, il fit en 1765 un voyage au Labrador et à New-Foundland, pour y entreprendre des recherches sur l'histoire naturelle; et, accompagné de son ami Solander, il s'embarqua en 1769 avec le capitaine Cook pour faire avec lui le voyage autour du monde. Dans une excursion dans l'intérieur de la Terre de Feu, dont ils voulaient explorer les curiosités volcaniques, nos deux naturalistes faillirent périr de froid dans une nuit où il gela d'une manière terrible, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils se défendirent du sommeil qui les accablait. Ce fut Banks qui importa l'arbre à pain (bananier) dans les îles de l'Amérique; ce fut lui qui fournit les descriptions botaniques pour le premier voyage de Cook. Il avait l'intention de suivre ce navigateur dans son second voyage en 1772, mais il ne put tomber d'accord avec lui pour les dispositions qui étaient indispensables aux recherches qu'il voulait entreprendre, et visita dans cette même année les îles occidentales de l'Écosse et de l'Irlande, où il recueillit une riche moisson d'objets d'histoire naturelle. Nommé en 1771 docteur en droit par l'université d'Oxford, il fut élevé en 1778 au rang de baronnet, et à la même époque sir John Pringle ayant donné sa démission, il fut élu à la présidence de la Société royale de Londres. En 1801, il fut nommé membre de l'institut national de France, et cela en reconnaissance de son intervention pour la restitution des papiers de La Peyrouse, qui avaient rapport à son voyage, et qui étaient tombés au pouvoir des Anglais. Beaucoup de naturalistes eurent à se louer du zèle et du désintéressement avec lesquels il les assista dans leurs diverses entreprises. Sauf quelques articles détachés, insérés dans des recueils périodiques, notamment dans les *Philosophical transactions*, il n'a jamais écrit que son *A short account of the causes of the blight, the mildew, and the rust*, publié d'abord en 1803 in-4°, pour ses amis, et imprimé en 1805 pour le public, in-8°. Banks fut enlevé aux sciences en 1820. Il a laissé une riche bibliothèque, dont son ami Dryander a composé un excellent catalogue (5 vol. in-8°), ainsi qu'une des plus rares et plus précieuses collections d'histoire naturelle, qui toutes deux deviendront la propriété du Musée britannique après la mort de M. Brown, son bibliothécaire. C. L.

M. THOMAS Banks, sculpteur, né en 1735, est un membre distingué de l'Académie royale de Londres. Le monument qu'il a élevé, dans l'abbaye de West-

minster à sir Eyre Coote est généralement admiré. Y.

BANLIEUE. On appelait ainsi autrefois, en terme de jurisprudence, l'étendue *d'une lieue* à l'entour d'une ville, où pouvait se faire le *ban* (*voy.*), c'est-à-dire les proclamations et même la justice de la ville. Cette expression est encore usitée aujourd'hui, mais seulement pour désigner le voisinage des bourgs ou villages qui touchent aux faubourgs d'une grande ville. La banlieue est d'ailleurs soumise à une autre juridiction que la ville et n'y adhère que par certains détails d'administration qui n'ont d'autre but que celui de simplifier les rouages du service. D. A. D.

BANNAT, *voy.* BANAT.

BANNERET (ÉCUYER, CHEVALIER et BARON), *voy.* BANNIÈRE.

BANNIÈRE. On donne aujourd'hui ce nom à l'enseigne ou drapeau que l'on arbore sur un bâtiment naval, quand on veut signaler la nation à laquelle appartient ce bâtiment. *Voy.* PAVILLON.

La bannière d'une église est l'étendard placé dans le chœur, et que l'on porte dans les processions solennelles à la suite de la croix. On y voit ordinairement peinte ou tracée à l'aiguille la figure d'un saint personnage, patron de l'église. Cependant la bannière, quelquefois, n'offre aucune image pieuse, et la couleur du tissu suffit pour indiquer à quelle église elle appartient. Telle était la célèbre bannière de saint Denis, dont nous parlerons plus tard. *Voyez* ORIFLAMME.

Ce mot de *bannière* était autrefois d'un usage bien plus étendu, et l'on ne peut même exactement comprendre l'ordre et la distribution d'une armée, au moyen-âge, si l'on n'a pas de la bannière une idée bien précise. Nous allons essayer de la présenter.

Dans la vieille France, le droit de porter lance était le privilége des chevaliers. On attachait au-dessous du fer de la lance un pan ou morceau de drap de soie, terminé vers le bas en pointe. Sur ce pan était figuré le blason ou du moins les couleurs du chevalier auquel appartenait la lance, et ce morceau de drap s'appelait *pennon* ou *penoncel*. Quant au chevalier lui-même, on le nommait indistinctement un *homme d'armes*, une *lance*, et même un *pennon*.

Chaque homme d'armes était tenu d'entretenir trois chevaux et deux ou trois archers, sous son pennon. Ainsi quand nous trouvons, dans les chroniques, une armée de quinze cents lances, nous devons compter sept à huit mille hommes, dont quatre à cinq mille cavaliers.

Voilà donc pour le simple homme d'armes; mais celui-ci était lui-même entretenu et soldé par un autre chevalier plus puissant, plus grand terrien, ou plus renommé en faits de guerre. C'était le *banneret*, c'est-à-dire le seigneur portant sous le fer de sa lance, non plus un *pennon*, mais une *bannière*.

La différence entre ces deux petits drapeaux, c'est que la bannière était de forme carrée, tandis que le pennon, comme nous l'avons remarqué, se terminait en pointe. Le roi, par ses lettres, pouvait conférer à un simple homme d'armes le nom et le rang de banneret. Mais le plus souvent c'était le connétable qui, la veille d'un combat, distribuait les bannières et nommait ceux qui, pour la première fois, étaient en droit de la porter. Quand un chevalier avait pu soudoyer un nombre de lances, variable, suivant les temps, de 25 à 50, il allait, en présence de toute l'armée et à la tête de ses hommes d'armes, demander au connétable ou au maréchal la permission de changer son pennon en bannière. Le connétable, dès qu'il avait reconnu la justice de sa demande, prenait un instrument tranchant, et tandis que retentissait le son des cors et des trompettes, il coupait la pointe du pennon et ordonnait aux cinquante hommes d'armes de se tenir désormais serrés autour de la nouvelle bannière. Le connétable, en agissant ainsi, ne faisait que donner un chef à une compagnie de 50 lances. Mais si le roi, en temps ordinaire, conférait le même titre, il devait avoir égard, avant tout, aux terres et aux biens du demandeur. « Quant uns chivaliers o escuiers, » dit un cérémonial ancien, « a la terre de « quatre bacelers, li rois li peult bailler « bannière, à la première bataille où il « se trouvera; à la seconde il ert banne-

« ret, à la tierce il ert barons; » c'est-à-dire *baron banneret*; car autrement, un baron féodal pouvait n'être que simple *écuyer banneret*. Au reste, dans l'ordre naturel des choses, je doute qu'il dépendît du connétable ou même du roi de refuser la bannière à tout homme qui pouvait justifier de 25 ou 50 lances, suivant l'exigence des temps. Mais il est à croire que nul homme d'armes de race généreuse n'aurait jamais consenti à recevoir la *soudée* d'un vilain ou d'un guerrier déshonoré. Cependant, comme le titre de banneret emportait l'obligation d'entretenir un dispendieux train de guerre, il arrivait souvent qu'un simple écuyer opulent comptait sous ses ordres des chevaliers, des vicomtes et même des comtes.

Il ne faut pas confondre le nom de *banneret* avec celui de *chevalier banneret*. Pour obtenir ce dernier titre, il fallait avoir porté bannière dans un combat précédent; et, pour affecter avec justice le glorieux nom de *baron banneret*, il fallait s'être montré dans une longue suite de combats, comme *chevalier banneret*. Tel était du moins l'usage dans les beaux jours de l'ancienne monarchie féodale, c'est-à-dire du XII^e^ au XIV^e^ siècle. Plus tard, on confondit souvent les deux noms de *banneret* et *chevalier banneret*.

Dans les armées royales, voici quel ordre suivaient les différens étendards. En tête de tous les combattans marchait l'oriflamme vermeil de saint Denis, patron de la France. Il précédait toutes les enseignes comme, dans les processions, la croix précède encore aujourd'hui la bannière patronale. A la suite s'avançait l'étendard du roi, bleu, peint à fleurs de lys, ou d'une éclatante blancheur; puis les bannières des grands feudataires; et, sous chacune d'elles, les bannières de leurs vassaux, portant le titre de *bannerets*.

Tout cela disparut vers le milieu du XV^e^ siècle. Les noms restèrent encore quelque temps; mais la révolution opérée à la même époque dans le gouvernement, dans la forme de la propriété, et surtout dans l'art militaire, força les bannières de se réfugier dans les églises, et les bannerets de se percher dans les arbres généalogiques. *Voy.* DRAPEAUX. P. P.

BANNISSEMENT. Le bannissement est une peine qu'on retrouve dans toutes les législations; il devait naturellement se présenter comme un châtiment efficace, à cause du double effet qu'il produit. Il éloigne un coupable qui pourrait être encore dangereux, et sous ce rapport il offre à la société une garantie puissante; puis il est un moyen *d'intimidation* très énergique, il menace d'un mal redoutable: l'éloignement de sa famille et de son pays. Autrefois le bannissement, en France, était ou perpétuel ou temporaire; perpétuel, il emportait la confiscation des biens et la mort civile. Aujourd'hui le bannissement ne peut être prononcé que pour cinq ans au moins et dix ans au plus; mais si le banni, mû par de mauvais desseins, par des motifs impérieux, ou même par le désir si naturel de revoir sa patrie, rentre sur le territoire de la France avant l'expiration de son ban, il encourt, sur la seule preuve de son identité, la peine afflictive, infamante et perpétuelle de la déportation. Le bannissement est déclaré peine infamante par le code pénal; cependant ceux qui le subissent sont souvent, par la nature même des crimes qu'ils ont commis, relevés dans l'opinion de la tache que leur imprime la loi. Les délits politiques ne sont pas, dans nos mœurs, alors même que le dernier supplice les atteint, considérés comme honteux et infâmes; or ce sont presque tous des délits de ce genre qui emportent la peine du bannissement. Si le bannissement est rangé au nombre des peines ordinaires applicables par les tribunaux de justice répressive, il est aussi quelquefois prononcé, comme mesure politique, par les grands pouvoirs de l'état. L'ordonnance du 24 juillet 1815, la loi du 12 janvier 1816, qui éloignent de la France les membres de la famille de Napoléon et des hommes ennemis de la Restauration; la loi du 10 avril 1832, qui a exclu à son tour Charles X et sa famille du territoire français, sont des exemples récens et présens à tous les souvenirs. Les nécessités politiques peuvent-elles justifier de pareils actes? Cette question ne doit pas être

traitée ici. Remarquons seulement que ce n'est pas là le bannissement proprement dit, et qu'on a évité d'employer ce mot dans les lois qui viennent d'être citées. J. B. D.

BANQUE, mot tiré de l'italien *banca,* et si simple dans son origine qu'il ne signifiait que les bancs sur lesquels s'asseyaient ceux qui se chargeaient de faire des remises d'argent pour le public. On donne aujourd'hui le nom de *banque* à des établissemens destinés à faciliter la circulation de l'argent, ordinairement dépositaires de valeurs en espèces, en lingots ou en lettres de change, et qui sont en outre autorisés à mettre en circulation des *billets de crédit. Voy.* ce mot.

On distingue plusieurs sortes de banques: 1° les banques de dépôt; 2° les banques de circulation; 3° les banques d'escompte; 4° les banques prêtantes.

Les *banques de dépôt* reçoivent l'argent des particuliers, et en facilitent la transmission par le virement des parties, ou en donnent des récépissés qui entrent dans la circulation.

Les *banques de circulation* ne se contentent pas de faire circuler les capitaux qu'on leur confie, mais elles émettent, en outre, des billets payables au porteur.

La principale opération des *banques d'escompte* consiste à escompter des lettres de change, c'est-à-dire à en payer le montant par anticipation, en retenant un escompte ou intérêt proportionné à l'éloignement de leur échéance.

Les *banques prêtantes* sont aussi appelées *Monts-de-Piété*, lorsqu'elles ne sont pas instituées pour prendre au-delà d'un intérêt compensatoire; et *Lombards* lorsqu'elles le sont à titre lucratif. *Voy.* ces mots.

Maintenant que le titre des monnaies est moins variable, et que le cours du change, sur les diverses places de commerce, est mieux connu, les banques de dépôt ont modifié leur système et ont embrassé de nouvelles opérations, en sorte qu'aujourd'hui la plupart des banques en activité sont à la fois banques de dépôt, d'escompte et de circulation. Il n'y a plus qu'un très petit nombre de Monts-de-Piété en Europe qui fonctionnent comme *banque;* nous citerons seulement ceux de Milan, de Vérone, de Rome, etc.

Nous allons à présent tracer un résumé historique de la création des premières banques; nous signalerons ensuite les avantages et les inconvéniens que présentent ces établissemens; et enfin nous exposerons le système des principales banques de l'Europe et de l'Amérique, en indiquant les phases de prospérité et de décadence qu'elles ont parcourues.

Ce fut sans doute pour établir une mesure fixe et courante dans la valeur des articles de richesse, et pour éviter les frais, les risques et les inconvéniens qu'entraîne toujours le transport du numéraire d'une ville à l'autre, et aussi pour en économiser l'emploi, qu'on institua les premières banques de dépôt. Mais déjà, long-temps avant la création de ces banques, pour empêcher que le commerce languît faute de numéraire, et pour rendre les transactions plus faciles, les négocians de l'Europe étaient dans l'usage de faire leurs paiemens à des époques fixes, en se réunissant une ou plusieurs fois l'année pour apurer et solder leurs comptes au moyen de reviremens et de transports de crédit; en sorte que, par ce moyen, ils n'avaient besoin que de très petites sommes pour payer les appoints. Suivant quelques économistes, cette ancienne habitude de transporter les crédits donna l'idée de l'établissement des premières banques de dépôt.

Il semblerait, d'après Storch, que la banque de Venise est la première qui ait existé en Europe, quoiqu'on ne sache pas d'une manière certaine la date de sa fondation. Les historiens de ce pays rapportent qu'en 1171, la république, se trouvant forcée de soutenir à la fois deux guerres très coûteuses, exigea un emprunt forcé des citoyens les plus riches, et pour les couvrir de leurs avances elle consentit à leur profit une rente perpétuelle de 4 p. 0/0. Les prêteurs instituèrent une commission appelée *Chambre,* qui fut chargée de recevoir et de répartir les intérêts. Ce fut cette chambre qui depuis établit la banque; mais à quelle époque et sur quelles bases? Personne ne le sait d'une manière positive.

A défaut de documens historiques, on peut avec quelque fondement avancer les conjectures suivantes : Comme les intérêts de l'emprunt se payaient toujours régulièrement, chaque crédit inscrit sur les livres de la *chambre* pouvait être considéré comme un capital productif, et, partant, les inscriptions ou le droit de percevoir l'intérêt devaient fréquemment changer de main. Cet usage dut nécessairement faire bientôt connaître aux prêteurs combien il était facile de solder toute espèce de comptes au moyen des viremens des parties (*voy.* VIREMENS); aussi, dès que l'on eut apprécié les avantages que le commerce pourrait retirer de cette méthode, la monnaie de banque fut inventée.

Mais comme les banques de dépôt, tout en économisant l'emploi du numéraire, servaient aussi à en déterminer la valeur avec plus de précision, et comme l'accomplissement de cette dernière condition présentait surtout plus d'avantages aux petits états qu'aux grands, il est assez vraisemblable que de Venise ce système économique a passé directement à Gênes, à Amsterdam et à Hambourg. Ces places commerçantes, capitales de petits états, ou constituant quelquefois à elles seules tout l'état, et se trouvant en communication constante avec des individus qui résidaient en divers pays, recevaient chaque jour beaucoup d'argent étranger dont le gouvernement ne pouvait pas empêcher la circulation. D'un autre côté, comme la valeur de ces pièces était peu connue, leur circulation était difficile, et les plus simples transactions commerciales s'en ressentaient; aussi, pour faire cesser ces inconvéniens et fixer la valeur de la monnaie, les négocians résidens établirent, à l'instar de Venise, des banques de dépôt, dans lesquelles chacun d'eux déposait une valeur quelconque, soit en monnaie de l'état, soit en lingots, soit enfin en monnaies étrangères essayées et reçues comme métal en barre. La banque ouvrait un compte à chaque déposant, et passait à leur crédit la somme qu'ils avaient déposée. Lorsqu'un négociant voulait ensuite faire un paiement, il lui suffisait de transporter son crédit ou une partie de ce crédit à celui à qui il devait, sans que, dans ce transport, il y eût le moindre déplacement de numéraire. Par ce moyen ingénieux, les négocians étrangers n'avaient à redouter aucune perte provenant de l'altération de la monnaie du pays où de semblables institutions étaient formées. On conçoit que les lettres de change payables en une monnaie si sûre et si invariable devaient mieux se négocier que d'autres; aussi le cours du change était-il toujours favorable aux pays qui payaient en monnaie de banque. Tel fut le premier pas qui signala à l'attention publique l'utile institution des banques. Plus tard, on songea à rendre productifs les capitaux déposés; ensuite on ne voulut plus se contenter d'un bénéfice si restreint, et, par une combinaison plus savante, les banques parviennent aujourd'hui à retirer de leurs capitaux un bénéfice triple de celui qu'on obtient dans les autres placemens. Nous allons faire connaître le procédé qu'elles emploient.

Supposons que cent individus s'organisent en société anonyme pour former une banque d'escompte et de circulation, et qu'ils constituent un capital de 100,000 fr. en faisant chacun un versement de 1,000 fr.; cette compagnie en escomptant des billets, c'est-à-dire en se bornant à donner de l'argent pour les effets de commerce qu'on lui présenterait, déduction faite de l'intérêt de ses avances, ne ferait qu'une opération vulgaire, que font également un grand nombre de capitalistes, avec plus ou moins de succès. Mais ce n'est pas ainsi qu'elle opère. En échange des effets de commerce qu'elle escompte, ce n'est pas de l'argent qu'elle donne, mais des billets payables au porteur et à vue, qu'un acte du gouvernement l'a autorisée à émettre, et que la confiance qu'elle inspire fait recevoir comme de l'argent dans toutes les transactions. Comme ses billets sont payables à vue, il faut nécessairement que la banque forme une caisse où ils puissent toujours être remboursés quand les porteurs le désirent; mais jamais on ne les présente à la fois. Le public sait qu'il a un gage très solide dans les effets de commerce à deux ou trois mois de date au plus qu'ils ont servi

à escompter. Il suffit donc que la banque garde en caisse le tiers des effets qu'elle a en émission. Ainsi, avec un capital de 100,000 fr., elle peut escompter 300,000 fr. d'effets de commerce; en d'autres termes, en conservant 100,000 fr. en caisse, elle pourra faire pour 300,000 fr. d'affaires; d'où il résulte qu'elle retirera 12 p. 0/0 de son capital, quoique cependant ses débiteurs ne lui paient qu'un intérêt de 4. Cette combinaison, malgré sa simplicité, est sans contredit fort savante et fort habile, puisque, sur les 12 p. 0/0 que la banque obtient de ses capitaux, il y en a 8 qui ne coûtent rien à personne.

Mais nous n'avons encore considéré les avantages des banques que dans l'intérêt de ceux qui les exploitent; elles en ont aussi de très grands pour le public. En effet, qui ne voit que ces compagnies, au moyen de leurs billets, augmentent la somme des signes monétaires presque aussi efficacement que les spéculateurs qui exploitent les mines, à si grands frais et avec des chances si périlleuses? La confiance donnée aux billets des banques bien conduites les faisant admettre comme l'argent qu'ils représentent dans les caisses des receveurs des deniers de l'état, ainsi que dans celles des particuliers, l'or et l'argent perdent de leur prix, et les capitalistes les exportent pour les faire valoir à leur compte dans les pays où ils ont conservé toute leur valeur, parce qu'ils ne s'y trouvent pas en concurrence avec du papier de crédit. C'est par cette raison que, toute proportion gardée, la Grande-Bretagne est peut-être un des états de l'Europe où il y a le moins de numéraire. Ainsi donc, les banques augmentent réellement les capitaux des nations chez lesquelles elles s'établissent. Les billets qu'elles émettent remplissent si complètement l'office des métaux précieux, qu'ils contribuent même à multiplier les meubles d'or ou d'argent, comme si la masse s'en était accrue par l'exploitation de nouvelles mines. Mais qu'on ne pense pas que cet accroissement soit de la totalité des billets en circulation; il ne se compose que de la somme excédant la réserve en numéraire de la banque, réserve qui doit toujours représenter le tiers des émissions de son papier de crédit.

L'émission des billets de banque a donc pour but de doubler et même de tripler, par ce moyen fictif, les capitaux nécessaires aux relations sociales, et de donner une bien plus grande activité aux entreprises commerciales, industrielles et agricoles. Mais ce système devient dangereux toutes les fois que, par une trop grande émission de billets ou par des circonstances accidentelles, le crédit des banques se trouve ébranlé, et que, par suite des craintes qu'elles inspirent, le public se porte avec empressement vers les caisses de remboursement, pour changer les billets contre de l'argent monnayé. C'est pour éviter ces funestes résultats qui, en causant la chute des banques, peuvent entraîner la ruine de beaucoup de familles, que les directeurs de ces établissemens doivent avoir le plus grand soin de ne mettre des billets en circulation qu'en proportion des fonds de garantie qu'ils possèdent. La banque d'Angleterre, pour avoir mis en circulation une quantité excessive de billets, se vit, pendant plusieurs années de suite, dans la nécessité de faire battre de la monnaie d'or (la seule avec laquelle il lui fût permis de payer son papier) pour la somme de 850,000 liv. sterl. Elle achetait l'once d'or en barre à raison de 4 liv. st. en billets, et la cédait, après l'avoir fait monnayer, à raison de 3 liv. 17 schellings 10 pences et demi : de sorte que les billets de la banque n'avaient point une valeur égale au métal monnayé, et celui-ci avait une valeur moindre que le métal en barre. Ainsi la banque, outre les frais de fabrication payés par le gouvernement qui venait à son secours, perdait encore de 2 $\frac{1}{2}$ à 3 p. 0/0 sur l'or en barre qu'elle était obligée d'acheter, pour le transformer en monnaie, et en rembourser ensuite les porteurs de ses billets. Eh bien! malgré l'énorme quantité d'or monnayé qu'elle fabriquait, la rareté de ce métal ne s'en faisait pas moins sentir.

Les banques provinciales furent contraintes de suivre son exemple, et le commerce se trouva privé tout à coup des avances sur lesquelles il avait compté, soit pour former des entreprises nouvelles, soit pour donner plus d'extension aux anciennes. A mesure qu'arrivait l'é-

chéance des engagemens que les négocians avaient escomptés, ils durent les acquitter; et ne trouvant plus d'avances chez les banquiers, chacun fut forcé d'user de toutes les ressources dont il pouvait disposer : on vendit des marchandises pour la moitié de ce qu'elles avaient coûté ; une multitude d'ouvriers resta sans ouvrage; beaucoup de faillites furent déclarées parmi les négocians et parmi les banquiers qui, ayant mis en circulation des billets au porteur pour une somme plus forte que celle dont pouvait répondre leur fortune personnelle, n'avaient plus pour gage de leurs émissions que des engagemens de particuliers dont plusieurs étaient faillis.

Cependant, dès le principe, pour prévenir de semblables crises, on voulut placer les banques sous la protection et la surveillance des gouvernemens. On croyait que, se trouvant ainsi sous une tutelle éclairée, elles n'outre-passeraient pas les lois de la prudence; malheureusement il n'en fut pas ainsi. Les gouvernemens ont fait payer aux banques la protection qu'ils leur accordaient, en leur empruntant sans cesse, et les ont presque toujours obérées, s'ils ne les ont ruinées. On trouvera la preuve de ce que nous avançons dans l'esquisse historique des principales banques, que nous allons tracer; mais nous ajouterons que la ruine ou les crises difficiles dans lesquelles se sont trouvées les banques d'Amsterdam, de Copenhague, d'Angleterre, de Madrid, et la caisse des Comptes-Courans en France, ne sont dues qu'aux emprunts excessifs que leur avaient fait leur gouvernement, et à la trop grande quantité de billets que, par suite, elles avaient été obligées d'émettre.

Il faut dire aussi qu'en retour de cette complaisance coupable les gouvernemens se sont souvent empressés de sanctionner leur banqueroute en convertissant leurs billets de crédit en papier-monnaie; mesure violente qui a achevé de jeter la perturbation dans l'existence de toutes les classes de la société. Mais qu'on ne pense pas que les banques protégées par les gouvernemens se soient seules laissé entraîner dans cette marche funeste. Voici ce qu'écrivait en 1815 M. Jefferson sur la situation des banques des États-Unis.

« Nous n'avons point de monnaie métallique. Nous sommes encombrés de billets de banque dont la dépréciation élève le prix nominal de toutes choses et ne fournit aucune valeur réelle pour point de comparaison. On a pu, pendant un temps, soutenir au pair la valeur de toute cette friperie, ou plutôt les banques ont pu déprécier la valeur du métal en même temps que celle de leurs billets, en gardant des dépôts d'espèces suffisans pour les acquitter à présentation; mais, la guerre ayant épuisé nos ressources en argent comptant, elles ont toutes suspendu leurs paiemens en espèces, en promettant de les reprendre aussitôt que les circonstances permettraient de se procurer des métaux précieux. Les plus prudentes et les plus honnêtes d'entre elles tiendront peut-être à leur parole, mais le plus grand nombre ne voudra pas ou ne pourra pas en faire autant. En attendant, comme nous n'avons aucun autre agent des échanges, nous prenons ces billets par nécessité, mais nous les gardons en nos mains le moins long-temps que nous pouvons. »

Quelques économistes, pour donner aux banques des gages plus sûrs, ont pensé qu'elles pouvaient accepter des contrats hypothécaires, des immeubles, etc. En un mot, ils auraient voulu les faire fonctionner comme caisses hypothécaires ou territoriales (*voy.* ces mots); mais ces essais ont toujours été infructueux. Pour que les banques puissent être dans un état constant de prospérité, il faut que le gage qu'elles acceptent soient d'une réalisation facile. Des lingots, des effets à courte échéance, voilà les seuls titres qui leur conviennent; s'il en était autrement, les gages qu'elles posséderaient, quoique certains, ne pouvant être immédiatement réalisés, les banques se trouveraient dans l'impossibilité d'apaiser, dans un moment de crise, les inquiétudes des porteurs de leurs billets; et, par les lenteurs qu'elles mettraient à les rembourser, ne feraient qu'accroître la panique et détermineraient ainsi des commotions plus ou moins dangereuses.

Comme nous l'avons dit, au commen-

cernent de cet article, les banques ont été instituées pour favoriser surtout les transactions commerciales ; mais lorsque le monopole est concentré dans un seul établissement, celui-ci ne tarde pas à devenir un instrument politique et à négliger les intérêts du commerce. En outre, comme la banque trouve alors dans les transactions qu'elle fait avec le gouvernement des bénéfices assurés, elle devient plus exigeante pour l'admission à l'escompte du papier du commerce, et établit, presque à son insu, une aristocratie financière en n'accordant la faveur de l'escompte qu'à un très petit nombre de maisons. Ainsi, nous verrons que tout le capital de la banque d'Angleterre est prêté à l'état, que ses principales opérations roulent sur la négociation des billets de l'échiquier, et que les capitaux de la banque de France sont plus souvent affectés aux emprunts temporaires du ministre des finances ou à l'escompte des bons du trésor qu'à celui des lettres de change des négocians. Le but de l'institution n'est ainsi accompli qu'à moitié.

Cependant si, dans un état, l'établissement des banques est illimité, il peut en résulter des pertes et des fluctuations très préjudiciables pour toutes les branches du commerce et de l'industrie. Sans contrôle dans leurs opérations, les directeurs pour nuire à leurs rivaux, abaisseront ou élèveront le taux des escomptes, émettront des masses de billets tout-à-fait disproportionnées aux capitaux dont ils disposent, etc., ainsi que cela se pratiquait à Paris lorsqu'il y avait trois banques : la *caisse du Commerce*, le *comptoir Jabach* et *la nouvelle banque;* et enfin comme cela a eu lieu aux États-Unis où de 1811 à 1830 plus de cent soixante-dix banques ont fait faillite, et où avant cette époque, pour prévenir leur ruine, le gouvernement avait déjà été obligé de convertir leurs billets en papier-monnaie ! Entre le monopole et la liberté illimitée, il y a cependant un moyen terme : c'est d'autoriser l'établissement des banques dans les principaux foyers de commerce et d'industrie d'un pays, en leur accordant les mêmes prérogatives qu'à la banque centrale. Telle est l'opinion des meilleurs économistes ; telle devrait être aussi la tendance des gouvernemens éclairés.

Nous avons fait connaître l'origine et le but des banques, nous avons expliqué les modifications successives qu'elles ont subies, enfin nous avons indiqué les inconvéniens et les avantages des divers systèmes : il ne nous reste plus qu'à tracer l'histoire particulière des banques les plus importantes de l'ancien et du nouveau Monde.

La banque de Venise, comme nous l'avons déjà dit, a été le premier établissement de cette espèce en Europe. Elle fut instituée, suivant quelques auteurs, en 1500 ; et, suivant les présomptions d'Anderson, en 1157 ; Clairac, avocat de Bordeaux, qui a écrit vers l'an 1656, confirme l'assertion de ce dernier, et donne les détails suivans : « Il y avait, dit-il, à Venise trois banques, savoir : 1° celle appelée *Monte-Vecchio*, c'est-à-dire vieux mont, qui fut érigée vers l'an 1156, sous le doge *Vitalis-Michaël*, lequel, par la grande nécessité des affaires de la république, fut astreint à faire de gros emprunts à des particuliers citadins, à rente constituée ; et, pour paiement d'icelle, il obligea les revenus de la seigneurie ; 2° celle appelée *Monte-Novo*, établie en 1580 pour soutenir la guerre de Ferrare ; 3° celle appelée *Monte-Novissimo*, établie sous le doge *Leonardo Loredano*, pour relever la république abattue par une guerre de 7 ans. Ces trois monts, dit le même auteur, sont ce qu'on nomme la banque de *Venise*. »

C'est sur les débris de ces trois banques que s'établit au commencement du XVIII^e^ siècle *el banco del Giro* qui, jusqu'en 1797, poursuivit avec assez de succès le cours de ses opérations.

La banque de Saint-George à Gênes, postérieure à celle de Venise par l'époque de sa création, était fondée sur les mêmes principes. Cette banque, longtemps florissante, a exercé pendant plusieurs siècles une autorité souveraine dans l'île de Corse, sous la protection de la république de Gênes ; mais, quelque temps après l'invasion de l'Italie par les armées françaises, elle fut supprimée.

La banque d'Amsterdam fut créée, en 1609, comme banque de dépôt, et les paiemens qu'elle faisait avaient lieu en écrivant sur ses registres le transfert des

sommes d'une personne à une autre, par suite de leur consentement mutuel. Elle était obligée, d'après les conditions fondamentales de ses statuts, d'avoir constamment dans ses coffres des valeurs monnayées ou en lingots égales au montant total de ses obligations.

Ce dépôt fut respecté depuis l'établissement de la banque jusqu'en 1672, époque où l'armée de Louis XIV pénétra jusqu'à Utrecht. Alors il fut rendu aux déposans. Il paraît que postérieurement le dépôt de la banque ne fut pas si religieusement gardé; car, lorsque les Français s'emparèrent d'Amsterdam, en 1794, et qu'il fallut déclarer l'état des caisses, il se trouva que sur ce dépôt on avait prêté, soit à la ville d'Amsterdam, soit à la Compagnie des Indes, soit aux provinces de Hollande et de West-Frise, une somme de10,624,793fl., que ces corporations étaient hors d'état de restituer.

De 1802 jusqu'à la réunion de la Hollande à la France, le crédit de la banque d'Amsterdam se soutint; mais en 1810 les directeurs de la banque de Paris ayant voulu soumettre ses opérations à son contrôle, elle restreignit de beaucoup le cercle de ses affaires, et ne leur donna une nouvelle extension qu'après la paix de 1814. Aujourd'hui, malgré les crises politiques qu'elle a eu à traverser, graces à la prudence avec laquelle elle est administrée, cette banque se trouve dans une situation satisfaisante. Le capital de cette banque était d'abord de 5 millions de florins, versés par action de 1000 fl.; mais il a été doublé en 1819. Le roi des Pays-Bas y est personnellement intéressé pour un dixième. Elle est administrée par un président et par cinq directeurs, dont chacun doit être détenteur de 10 actions au moins; elle émet des billets, fait l'escompte et prête sur gages. Le taux de ses escomptes n'est que de 2 p. 0/0.

Banque de Hambourg. Ce fut en 1619 qu'on établit une banque à Hambourg. Celui qui fonda cet établissement était un négociant nommé Beckmann, devenu depuis sénateur, et élevé ensuite à la dignité de bourguemestre de la ville. Il se consolida par les soins assidus du bourguemestre Clæn.

Originairement, l'institution de la banque de Hambourg n'avait pas seulement pour but de faciliter les transactions entre les négocians, mais aussi de conserver, dans sa valeur primitive, l'écu d'empire, et de le soustraire ainsi à la cupidité de certaines personnes qui, dès ce temps-là, faisaient métier d'altérer la monnaie. Elle n'avait donc été établie qu'à l'usage des négocians; mais plus tard on agrandit la sphère de ses spéculations, et elle fonctionne aujourd'hui comme banque de dépôt et de circulation.

Elle ne prête que sur des lingots d'or, d'argent ou de cuivre, à $\frac{1}{4}$ p. 0/0 d'intérêt par mois. Elle reçoit le marc d'argent fin au taux de 27 marcs 4 sch. de banque, et les rend à celui de 27 marcs 6 sch. Malgré les fortes impositions qu'elle fut obligée de payer en 1813 et 1814, pour subvenir aux frais d'entretien de l'armée française, elle se remit bientôt des pertes qu'elle avait éprouvées et son crédit se releva rapidement. On estime aujourd'hui que ses capitaux s'élèvent à plus de 40 millions de marcs de banque. Cette banque, dont les billets n'ont jamais éprouvé de baisse, passe pour une des mieux administrées, sinon pour la meilleure de toutes.

Banque d'Angleterre. La plus importante de toutes les banques, celle dont les opérations embrassent l'univers, et dont les effets sont échangés dans toutes les parties du monde, c'est sans contredit la banque d'Angleterre. L'Écossais William Paterson fut le premier qui en conçut le projet, et c'est en 1694 qu'elle fut fondée. Son capital primitif n'était que de 1,200,000 liv. st. (30,000,000 fr.) formé par 12,000 actions; mais depuis il a été porté, soit par de nouveaux appels de fonds, soit par la création de nouvelles actions à 14,550,000 liv. sterl. (363,750,000 fr.).

La banque d'Angleterre fut instituée par un acte du parlement sous le titre de : *gouvernement et compagnie de la banque d'Angleterre.* Son administration fut soumise à un conseil composé d'un gouverneur et de vingt-quatre directeurs, élus seulement pour une année. Le gouverneur devait posséder au moins 4,000 liv. sterl. dans le fonds social, le sous-

gouverneur 3,000, et chacun des directeurs 2,000.

D'après sa charte de création, la banque d'Angleterre fut fondée pour onze ans. Durant cette première époque le cours des billets de l'échiquier avait considérablement baissé, et les billets de la banque éprouvaient une perte de 20 p. 0/0; aussi, afin de relever les fonds publics et les actions de la banque, la nouvelle compagnie fut autorisée par le parlement à contracter un second emprunt qui fut payé : $\frac{4}{5}$ en billets de l'échiquier et $\frac{1}{5}$ en effets de la banque. Le capital primitif, par cette opération, fut augmenté de 1,001,171 liv. st.

En 1708, l'intérêt de 8 p. 0/0 que le gouvernement payait à la banque pour les sommes qui lui avaient été avancées, fut réduit à 6 p. 0/0. En retour de cette réduction et d'une somme de 400,000 liv. st. que la banque consentit à prêter au gouvernement sans exiger d'intérêt, l'existence de cette société fut prolongée jusqu'à l'année 1733.

Après plusieurs autorisations du parlement, la banque avait déjà porté son capital constitutif à 5,559,995 liv. sterl., lorsqu'elle résolut, en 1722, d'acheter le fonds de la compagnie de la mer du Sud (*south sea company*). Cette acquisition lui coûta 3,400,000 liv. st. qu'elle se procura en augmentant son capital, qui fut porté alors à 8,959,995 liv. st. A l'époque du troisième renouvellement de sa charte, pour 31 ans qui devaient expirer en 1764, la banque prêta 1,600,000 liv. st. au gouvernement, sans exiger d'intérêt pendant plusieurs années, et se vit obligée d'augmenter son capital de 840,000 livres sterling.

Lors du quatrième renouvellement qui devait expirer en 1786, la banque avança encore 1,000,000 st. à l'état, sur des billets de l'échiquier, et lui paya en outre la somme de 110,000 liv. st.

On le voit, ce n'a été qu'au prix de nouveaux sacrifices et en faisant de nouveaux prêts au gouvernement, que la banque d'Angleterre a dû la prolongation successive de son existence. Ainsi, lors du cinquième renouvellement qui étendit son privilége jusqu'en 1812, la banque avança 2,000,000 sterl. au gouvernement pour trois ans à 5 p. 0/0. En obtenant son sixième renouvellement qui prorogeait son existence jusqu'à 1833, la banque fut encore obligée d'avancer au gouvernement 3,000,000 liv. st. à 3 p. 0/0, mais sous la condition expresse qu'elle serait autorisée à accroître son capital social de 2,910,600 liv. sterl.; et au mois d'août 1833, la somme due à cette compagnie par le gouvernement, était de 14,686,800 liv. st., portant intérêt à raison de 3 p. 0/0. Voici maintenant quelles sont les principales dispositions contenues dans le septième bill de prorogation de la charte de la banque d'Angleterre.

La charte de la banque, y est-il dit, sera prorogée jusqu'en août 1853. A dater du 1^er^ août 1834, ses billets auront un cours légal (car jusqu'ici leur circulation était facultative). La banque retiendra toujours le privilége d'être, dans le rayon de 65 milles, la seule corporation composée de plus de six associés et pouvant traiter les affaires de banque. En considération du renouvellement de sa charte, la somme qui lui était allouée pour le service de la dette publique sera réduite à 120,000 liv., c'est-à-dire à la moitié. Enfin, toujours en considération de ce renouvellement, la dette de l'état envers la banque sera réduite de 14,686,800 liv. st. à 11,150,000 liv.; c'est-à-dire, aux trois quarts.

Depuis sa création jusqu'à nos jours, la banque d'Angleterre a éprouvé plusieurs crises qui ont failli compromettre son existence et son crédit. Il ne sera pas sans intérêt d'indiquer ici les principales. La marche sur Londres des montagnards d'Écosse conduits par le prétendant, en 1745, eût nécessairement entraîné sa ruine, sans le patriotisme des négocians de Londres; et les émeutes de 1780, dirigées par lord Gordon, contre la propriété, auraient probablement dissipé tous les capitaux de la banque, sans la fermeté que déploya le gouvernement anglais dans cette circonstance. Plus tard, les énormes subsides fournis à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse en 1794, les dépenses extraordinaires des agens britanniques dans tous les pays étrangers, pour soulever l'Europe contre

la France, ayant fait sortir des caisses de la banque une grande partie de son numéraire, ses billets ne furent plus admis qu'à perte dans les transactions commerciales, et ses actions éprouvèrent une forte baisse à la Bourse. A ces effets désastreux, occasionnés par les dépenses excessives du gouvernement anglais durant ces années critiques, se joignirent, au commencement de 1797, la crainte d'une invasion en Irlande, qui vint répandre l'alarme parmi tous les porteurs de billets. Aussitôt on se présenta en foule pour échanger les *banknotes* contre de l'argent monnayé. Les employés ordinaires ne pouvaient pas satisfaire l'empressement du public, et la réserve commençait à s'épuiser.

Ce fut dans cet état de choses que Pitt fit adopter en conseil, le 26 février 1797, un ordre pour suspendre les paiemens en numéraire par la banque. Le parlement sanctionna cette mesure, qui fut appuyée par des assemblées de banquiers et de commerçans, où ceux-ci s'engagèrent à la soutenir de tous leurs efforts. Cette résolution dissipa les craintes que l'acte de restriction avait causées, et, pendant 25 ans, il continua à régir la circulation en Angleterre. Lors de cette crise, la banque possédait en titres ou valeurs de portefeuille, déduction faite de toutes les réclamations qui existaient contre elle, la somme énorme de 15,513,690 liv. sterl.; mais cet actif n'était pas réalisable, et ne pouvait satisfaire à la demande des porteurs.

Si, à la suite de la conversion des billets de la banque d'Angleterre en papier-monnaie, le commerce et l'industrie de la Grande-Bretagne ne se ressentirent pas de cette mesure violente, elle n'en eut pas moins des résultats funestes lorsqu'en 1819, sur la motion de sir Robert Peel, le parlement ordonna à la banque de reprendre ses paiemens en numéraire. En effet, par suite de la dépréciation qu'avait éprouvée le papier de banque, une once d'or ne valait pas moins de 5 liv. sterl., 6 schel., 4 d. en billets de banque, tandis que si leur cours eût été au pair, elle n'eût valu que 3 liv. sterl., 17 schel., 10 d. Ainsi, 100 liv. sterl., en billets de banque ne valaient en or que 73 liv. sterl., 4 schel., 9 d.: en d'autres termes le papier-monnaie perdait à peu de chose près 27 p. 0/0. Lorsqu'en 1815 la hausse s'opéra, les impôts et une grande partie des baux à ferme alors existans avaient été réglés dans le temps où le papier-monnaie était en baisse, et les fermiers se fiant sur la durée de la dépréciation de la monnaie courante, qui se trouvait presque entièrement composée de billets de banque, n'avaient pas songé à ne s'engager à payer, pour leurs baux à ferme, qu'une somme proportionnée à la valeur nominale du papier-monnaie.

Tant que le cours du papier-monnaie fut au-dessous de la valeur qu'il représentait, les fermiers purent payer leur loyer, parce qu'ils vendaient leurs produits sur le pied de leurs engagemens; mais lorsqu'après la paix la banque eut retiré de la circulation une grande partie de ses billets, leur valeur augmenta, et le prix des marchandises baissa en proportion. Les fermiers, qui recevaient pour leurs produits une moins grande quantité de papier qu'auparavant, ne purent pas continuer à payer leur rente, parce que leurs contrats les obligeaient à payer en valeurs réelles des quantités stipulées en raison de valeurs nominales; en d'autres termes, ils étaient obligés de donner la même quantité de papier, alors qu'il ne perdait rien de sa valeur nominale, que lorsqu'il perdait 25 p. 0/0, taux qui avait servi à établir leurs contrats. Celui qui s'était engagé à donner pour un champ ou pour une maison 100, liv. st. de loyer, en papier monnaie, lorsque cette somme ne représentait que 73 liv. st., 4 schel., 9 d. en numéraire métallique, était obligé de payer, quand le papier eut repris toute sa valeur, 100 liv. st. en papier, qui alors valait exactement 100 liv. st. en or. Les impôts et les traitemens des fonctionnaires publics, qui avaient été fixés en raison de la dépréciation des billets de la banque, furent payés de la même manière quand ce papier eut repris toute sa valeur; aussi, c'est avec raison que l'on peut dire que, dès 1815, les impôts de la Grande-Bretagne augmentèrent de 27 p. 0/0, ainsi que le traitement des

employés du gouvernement. Les contribuables, déjà grevés d'un poids énorme, à cause de l'accroissement de la dette publique, furent obligés de supporter bon gré mal gré cette nouvelle charge. On ne pouvait d'ailleurs recourir à aucun moyen légal, pour faire cesser un mal produit par la hausse de la valeur du papier-monnaie; car l'origine en était tout-à-fait inconnue. Les classes lésées ne parvenaient même pas à découvrir le principe de leur infortune; car, comme il n'y avait d'autre instrument des échanges que le papier, elles pensaient que sa valeur était inaltérable et qu'il n'y avait que celle des marchandises qui avait pu varier. Erreur bien grande! la seule chose dont la valeur eût baissé pendant tout le temps de la guerre et qui avait augmenté après la paix, c'était le papier-monnaie. Ces fluctuations eurent pour résultat d'entraîner la banqueroute de la plupart des fermiers, d'étendre la plaie du paupérisme, et de faire éprouver à l'agriculture des pertes incalculables dont elle ne s'est pas encore relevée. (Dans l'article PAPIER-MONNAIE, on trouvera l'explication des causes qui influent sur la dépréciation de cet agent fictif des échanges.)

Avant l'année 1759, la banque d'Angleterre n'émettait pas des billets au porteur au-dessous de la valeur de 20 liv. Elle commença à émettre, dans cette dernière année, des billets de 10 livres. L'émission des billets de 5 liv. commença en 1793, et ce ne fut qu'en 1797 qu'elle fit circuler des billets de 1 et de 2 livres. Ces derniers ont cessé d'avoir cours en 1821. Les billets actuels de la plus petite valeur sont de 5 livres.

La banque d'Angleterre fait, à l'égard du gouvernement, ce que les banquiers particuliers de Londres font à l'égard des personnes qui leur accordent leur confiance. Elle est devenue, suivant l'expression d'Adam Smith, une partie intégrante du mécanisme de l'état, et un levier très puissant entre les mains du gouvernement. Elle reçoit et paie les annuités et rentes de l'état; elle met en circulation, sous sa garantie, les billets de l'échiquier, et avance annuellement au gouvernement les produits de la taxe territoriale et celui de la drèche, dont le lent recouvrement ne s'opère quelquefois que dans deux ans.

Une grande partie du capital actuel de la banque d'Angleterre consiste dans les sommes qu'elle a prêtées, à différentes époques au gouvernement, et qui sont hypothéquées sur les produits de plusieurs branches du revenu public. Les profits qu'elle retire de l'escompte des lettres de change sont beaucoup moins importans qu'on ne le pense généralement; mais elle retire de très grands profits de la balance de l'argent du trésor qui reste entre ses mains, et que, sur sa responsabilité particulière, elle emploie comme capital dans ses transactions avec le commerce. C'est par ces motifs que, dans le renouvellement de sa charte et dans plusieurs époques importantes, le parlement britannique a exigé d'elle, pour continuer son privilége, qu'elle avançât des fonds à l'état, sans recevoir d'intérêt pendant plusieurs années.

L'escompte de la banque d'Angleterre, pour les lettres de change des particuliers, avait toujours été de 5 p. 0/0, depuis sa création jusqu'en 1824. Il fut, à cette dernière époque, réduit à 4 p. 0/0, et confirmé à ce taux modéré en 1828. La banque n'escompte que les lettres de change de 20 liv. sterl. et au-dessus, dont l'échéance ne va pas au-delà de trois mois.

Les produits annuels des actions de la banque d'Angleterre étaient de 8 p. 0/0 et s'élevèrent même à 9 p. 0/0, dans les premières années de son existence. Ils tombèrent ensuite à 6, 5 $\frac{1}{2}$ et 5 p. 0/0; ils descendirent même à 4 $\frac{1}{2}$ p. 0/0 en 1753 et 1754. Mais, depuis que le commerce de la Grande-Bretagne a acquis une immense extension dans toutes les parties de l'univers, les dividendes des actionnaires de la banque d'Angleterre se sont élevés annuellement à 8 et à 10 p. 0/0.

La banque d'Angleterre n'accorde aucun intérêt pour les sommes et pour les lingots d'or et d'argent qui sont déposés entre ses mains. Il serait cependant à désirer, dit le savant économiste Mac-Culloch, qu'elle modifiât cette disposition réglementaire, et qu'en acceptant des fonds en papier de banque, ou en valeurs mé-

talliques, elle accordât, comme les banques d'épargne, un intérêt qui ne pourrait être que de 1 p. 0/0 au-dessous de l'intérêt légal.

La valeur totale des banknotes ou des billets mis en circulation par la banque d'Angleterre ne dépassait pas, en 1797, la somme totale de 8,600,000 liv. sterl.; en 1832 elle s'élevait à plus de 18,000,000 liv. sterl. Mais pour donner une idée plus complète de cet établissement, nous allons ici présenter le résumé de son bilan en 1832, ainsi que celui des recettes et des dépenses qu'elle a faites durant le même exercice.

Bilan de la banque d'Angleterre en 1832.

	liv. sterl.
Actif.....	44,179,630
Passif.....	41,541,870
Balance au profit de la Banque...	2,637,760

Recettes et dépenses en 1832.

Recettes.....	1,689,176
Dépenses.....	499,549
Bénéfices divisés entre les divers actionnaires.....	1,189,627

On devrait en outre ajouter aux bénéfices ordinaires qu'a réalisés la banque d'Angleterre depuis son origine le montant de 352,167 *banknotes* dont la création remonte à 1697 et 1760, qui n'ont pas été présentés au remboursement et que l'on considère aujourd'hui comme détruits ou égarés. La valeur de cette masse de billets s'élève à 122,600,000 fr.!

La banque, ayant fait avec le gouvernement un abonnement pour les droits du timbre sur tous les billets et notes en circulation, ne paie à l'état qu'une somme de 3,500 liv. sterl. pour l'émission de chaque million sterl. Ses dépenses pour cet objet s'élèvent annuellement à 75,000 liv. de la même monnaie.

La banque d'Angleterre possède plusieurs annexes ou succursales qui rendent de grands services à toutes les classes de la société. Elle a empêché ainsi le trop grand accroissement des petites banques de comté qui, par leurs opérations hasardeuses, et par les faillites qui en sont presque toujours le résultat, exposent le commerce à de soudaines perturbations. L'Écosse possède en outre un système de *banques rurales* ou de *comtés* très bien entendu; mais d'un intérêt trop local pour que nous entrions dans des détails à cet égard; il nous suffit de l'indiquer.

Banque de Copenhague. Jusqu'au commencement du XVIII^e^ siècle, les pays danois n'avaient connu que le numéraire métallique en or et en argent. Le papier parut à son tour, le 29 octobre 1736, époque à laquelle il fut établi à Copenhague une *banque* d'*assignation*, d'*escompte* et d'*emprunt*. Le roi, afin de favoriser cet établissement, ordonna à tous les receveurs et autres de prendre ses billets en paiement, sans qu'ils pussent eux-mêmes obliger qui que ce fût à les recevoir; il renonça à toute espèce d'emprunt. En conséquence la banque ouvrit, dans le mois de novembre 1736, une souscription de 1,000 actions, à 500 rixdallers, qui fut bientôt remplie; ce qui lui donna un fonds de 500,000 rixdallers.

Le 11 mars 1737, elle commença ses opérations : elle escompta des lettres de change des négocians accrédités, et elle prêta sur les meilleurs effets à 4 p. 0/0; ce qui fit tomber l'intérêt de 2 p. 0/0. La masse de billets qu'elle mit en circulation, quoique considérable, se soutint quelque temps; mais le gouvernement, obligé de faire en 1762 un armement dispendieux, demanda, malgré la promesse qu'il avait faite, des emprunts à la banque, et se servit du papier qu'on lui prêta pour le paiement des objets achetés à Hambourg et ailleurs.

Les billets de banque furent bientôt au-dessous du pair, et le numéraire métallique disparut de la circulation. On crut pouvoir relever son crédit, en donnant au papier de la banque un cours forcé, en le déclarant monnaie courante du pays, et en permettant en conséquence l'émission de billets d'un rixdaller. Mais ces mesures augmentèrent la méfiance, au lieu de la calmer; et, malgré plusieurs emprunts levés dans l'étranger, malgré les profits du commerce des deux Indes, le papier continua de perdre.

Reconstituée en 1791, mais de nouveau obérée par les emprunts qu'exigeait le gouvernement, elle se trouva dans la nécessité de suspendre ses paiemens. On assure que celle qui a été formée en 1818 présente plus de garanties que les deux précédentes, et qu'elle rend d'utiles services au gouvernement et aux particuliers, en retirant de la circulation cette masse de papier-monnaie qui encombre tous les marchés du Danemark.

La banque de Vienne, réorganisée en 1714, avait été fondée en 1703 comme banque *de giro*. Elle faisait des opérations pour le compte du gouvernement, et ses billets émis formaient en 1784 un total de 32 millions de florins d'Autriche. En 1792 ce total s'était déjà élevé à une somme énorme, et les banknotes furent réduites au douzième de leur valeur primitive. On les accepta ensuite en échange d'un papier nouveau dont le cours était de $\frac{1}{5}$ au-dessous de la valeur nominale. Par ordonnance du 1^er^ juillet 1817, il fut créé une *banque nationale* autrichienne dont le capital, formé de 100,000 actions, consistait en 10 millions de fl. en espèces et 100 millions en papier. Elle est à la fois banque de dépôt, d'escompte et de prêt; elle administre le fonds d'amortissement et est spécialement chargée de retirer de la circulation l'ancien papier-monnaie.

La banque de Prusse est également administrée aux frais de l'état : fondée en 1765, elle cessa ses paiemens en 1806 et fut rétablie par édit royal du 3 avril 1815. Elle ne dépend d'aucun ministère; le chef qui la dirige a des pleins-pouvoirs illimités, mais sous sa responsabilité personnelle.

En Russie, il existe des banques de différente nature : celle *des assignats*, fondée à Saint-Pétersbourg en 1769, a émis en billets de 5, 10, 25, 100 roubles, etc., une valeur de plus de 595 millions. Le cours de ses billets a baissé de $\frac{3}{4}$, mais aucune nouvelle émission n'est faite et ils jouissent d'un crédit parfait. En 1818 une *banque de commerce*, banque de dépôt, d'escompte et de prêt, fut créée à St-Pétersbourg; elle possède un capital de 30 millions de roubles, et a des annexes à Moscou, à Odessa, à Arkhangel, à Riga, etc. Elle ne prête point au gouvernement : son conseil d'administration se compose d'un gouverneur et de 8 directeurs nommés moitié par le gouvernement, moitié par les négocians de Saint-Pétersbourg.

Banque de Philadelphie. Constituée en 1790 par un acte du congrès, au capital de 10 millions de dollars*, les premières années de cette banque, par suite des troubles où se trouvaient encore les États-Unis, ne donnèrent pas des résultats très brillans. Mais, reconstituée par un nouvel acte du congrès, du 10 avril 1816, elle marche aujourd'hui d'un pas sûr vers la prospérité, et réalise chaque jour de grands bénéfices. A la fois banque de dépôt et de circulation, elle rend d'immenses services à toutes les classes de négocians et favorise surtout l'exploitation des nouvelles mines d'or récemment découvertes dans les deux Carolines.

Son capital était d'abord de 35 millions de dollars, divisés en 350,000 actions de 100 dollars chacune. Le gouvernement en prit 70,000, et les 280,000 autres furent prises par des particuliers, des compagnies ou des corporations. C'est avec ce capital que la banque de l'Union commença ses opérations le 1^er^ janvier 1817, sous la surveillance immédiate du président et du sénat des États-Unis. Son siége principal est à Philadelphie; mais elle a 25 succursales réparties dans les divers États de l'Union. Voici quelle est la situation présente de cet établissement. Le 1^er^ mars 1832, il y avait en caisse 6 millions de dollars en espèces, et 3,640,000 dollars en billets d'autres banques, mais point d'inscriptions de rentes consolidées. L'actif, en numéraire ou en valeurs réalisables, se montait donc à 9,640,000 dollars, pour faire face à 23,717,000 dollars de billets en circulation.

Dans les trois premiers mois de 1832, les escomptes de la banque de l'Union se sont élevés à 8 millions de dollars (400 millions de fr.); plus des deux tiers de cette somme avaient été payés à 99 personnes; une seule maison en avait obtenu près du dix-septième, et plus de 3 millions se trouvaient répartis entre 27 autres.

(*) Le dollar vaut 5 fr. 30 c.

La circulation encombrée par deux cent quarante-six espèces de papier-monnaie de différente valeur ; l'état déplorable où se trouvait alors le crédit public dans l'Union, déterminèrent la réorganisation de la banque de Philadelphie. Aussi, graces à son intervention et à son secours, dès le 20 février 1817, le paiement en espèces fut repris aux banques de New-York, de Baltimore, de Richemond et de Norfolk. Cette reprise de paiement en espèces fut pour les banques d'abord, et pour les particuliers ensuite, le signal et l'occasion d'une liquidation générale. Comme il y avait eu beaucoup de prodigalités, de spéculations malheureuses, la liquidation fut une véritable débâcle ; cependant à la fin de 1819, le commerce des États-Unis s'était relevé, et le crédit public jouissait de la plus grande faveur. « Aujourd'hui, dit M. Michel Chevalier, dans une lettre récente, la banque de Philadelphie exerce sur toutes les autres banques un contrôle indispensable; elle les oblige à modérer leurs émissions en leur demandant des paiemens en espèces toutes les fois qu'elle les croit trop avancées. C'est par elle que le système de circulation des États-Unis a été si solidement et si largement constitué dans ces derniers temps qu'en 1831 les banques, proprement dites, ont pu sans effort effectuer une masse d'escomptes qui dans les villes principales de l'Union a atteint le chiffre de 4 milliards 320 millions de francs, et qui pour l'Union entière a dû dépasser 6 milliards. »

A Philadelphie on trouve encore la banque des *Quakers*, et dans l'état de Pennsylvanie on compte en outre trente-six banques qui possèdent ensemble un capital de plus de 12 millions de dollars. C'est sans contredit à cet immense développement du système des banques que les États-Unis doivent la situation florissante où ils se trouvent, et le rang élevé qu'ils occupent dans le monde commercial. Si la multiplicité des banques a favorisé l'agiotage, la malversation de quelques hommes coupables, si elle a été la cause de la ruine d'un grand nombre de négocians honorables, elle a été aussi le levier puissant avec lequel les Américains ont transporté sur leur sol l'agriculture et l'industrie de l'Europe : des routes, des canaux, des usines, des temples, des écoles et enfin tous les arts, tous les bienfaits de la civilisation. Nous allons ici énumérer en peu de lignes les états qui possèdent le plus grand nombre de banques, dont le chiffre total est porté par quelques statisticiens à 450. L'état du Maine possède 19 banques ; celui de New-Hampshire, 21 ; Massachusetts, 66; Rhode-Island, 47; New-York, 44; New-Jersey, 18; Connecticut, 15; Maryland, 14, etc., etc. On estime que le capital de toutes les banques établies dans les divers états de l'Union s'élève à plus de 150 millions de dollars.

Les abus des banques de l'Union, les spéculations hasardeuses auxquelles elles se sont livrées, les émissions au moyen desquelles elles ont pendant long-temps caché leurs pertes, ont soulevé contre le *banking system* des récriminations violentes de la part de toutes les classes de la société américaine. Le président Jackson, confondant, lui aussi, le crédit avec ses abus, n'a pas un instant cessé de combattre le système actuel de banques, qui, selon lui, menace de ruiner le pays; et dans la dernière session (1833-1834) il a non-seulement refusé de renouveler la charte de la banque de Philadelphie, qui expire en 1836, mais, usant de son privilége, il lui a retiré le dépôt des sommes provenant des excédans de recettes sur les dépenses, et qui s'élèvent chaque année à 12 millions de dollars environ. La banque, qui au renouvellement de la charte avait payé un million et demi pour ces dépôts, s'est hautement plainte de cet acte qu'elle qualifie d'arbitraire, et a restreint ses escomptes sous le prétexte de l'incertitude où elle se trouve aujourd'hui sur la prolongation de son existence. Tel est dans ce moment l'état des choses, et malgré les deux chambres qui ont voté pour le renouvellement de la charte de la banque des États-Unis, le président Jackson, organe de la majorité réelle de son pays, maintient son droit et arrête ce renouvellement. En attendant la solution de ces débats, le taux de l'escompte s'est élevé à 15, 18 et 24

p. 0/0 sur les principales places commerçantes, et la plupart des banques refusent même de prendre le meilleur papier.

Pour compléter cette nomenclature historique des principales banques du monde, nous citerons les suivantes : La nouvelle banque d'*Altona*, fondée en 1819 pour le duché de Schleswig et de Holstein; la banque de *Stockholm* qui, établie peu après la mort de Charles XII, fut bientôt obligée de recourir à la législature pour obtenir des dispenses de paiement, et qui a péniblement poursuivi son existence jusqu'à nos jours; la banque de *Saint-Charles à Madrid*, instituée par Philippe IV en 1621, mais qui ne commença ses opérations qu'en 1782, se trouve aujourd'hui dans un état de malaise que la situation de la Péninsule explique assez; ses actions perdent 40 à 50 p. 0/0. Stuttgardt, Rome, Naples, Nuremberg, Rotterdam, Bruxelles, possèdent aussi des établissemens financiers qui fonctionnent, soit comme banques de dépôt, soit comme banques de circulation; mais leurs opérations restreintes et leur peu de célébrité ne nous permettent pas de consacrer à ces établissemens une notice détaillée. Dans ces derniers temps les banques de Bruxelles et de Madrid ont accru leur importance par les prêts qu'elles ont contractés en faveur de leurs gouvernemens respectifs.

Banque de France. Après avoir passé en revue les principales banques étrangères, arrivons à la *banque de France*. L'histoire de la banque de France actuelle est loin de présenter les mêmes vicissitudes que celle de la banque de Londres. Les résultats désastreux qui suivirent les essais de Law, le désordre apporté dans toutes les fortunes par l'émission inconsidérée des assignats, étaient trop présens à l'esprit des Français pour ne pas arrêter dans cette circonstance leur élan irréfléchi. D'ailleurs cet établissement fut formé à une époque où une main puissante s'efforçait de rétablir le calme et la régularité dans toutes les parties du corps social; aussi la banque de France n'a-t-elle eu que quelques momens difficiles à traverser; et, il faut le dire, l'extrême prudence avec laquelle elle est dirigée a contribué pour beaucoup à les rendre moins sensibles.

Ce fut en 1800, et après la liquidation de la caisse de Comptes-Courans, que la banque de France commença ses opérations; mais à cette époque l'existence de la *Caisse du Commerce* et du *Comptoir Jabach* gênaient encore sa marche; aussi ce ne fut que lorsque la loi du 24 germinal an XI, eut modifié ses premiers statuts et supprimé les deux établissemens rivaux, qu'elle commença à prendre une certaine importance; car ce fut cette loi (art. 1er) qui lui concéda le privilége exclusif d'émettre des billets au porteur payables à vue pendant 15 ans. C'est donc 80 ans après les essais malheureux de Law que le système des banques fut appliqué en France sur une vaste échelle. Les statuts de l'an VIII avaient fixé le capital de la banque de France à 30 millions de francs divisés en 30 mille actions, et quoique le gouvernement eût pris 5 mille actions, quoique de grands avantages fussent attachés à chacune d'elles, il n'y avait à la fin de l'an VIII que 7,590 actions de placées; à la fin de l'an IX, 14,750 actionnaires furent seuls appelés à partager les dividendes. Celui des sept derniers mois de l'an VIII fut de 50 fr. et 45 fr. de réserve, et le premier semestre de l'an IX donna 50 fr. et 5 fr. de réserve; le second 50 fr. et 10 fr.

Quelque satisfaisans que fussent ces résultats, les preneurs ne se présentaient pas, et le capital de la banque restait incomplet; pour le parachever, on décida que les 14,750 actions déjà prises seraient doublées, mesure qui fit élever le capital social à 29,500,000 fr. et qui donna à la banque une heureuse impulsion. La loi du 24 germinal an XI, en supprimant les établissemens qui émettaient à Paris des billets de confiance payables au porteur, avait tellement accru l'importance du nouvel établissement, qu'on fut bientôt obligé de porter le capital social à 45 millions de francs, c'est-à-dire d'émettre 15,000 actions nouvelles. Les progrès du commerce et de l'industrie nationale, qui s'opérèrent de 1803 à 1806, contribuèrent à donner plus de développement aux opérations de la banque. Aussi la loi du 22 avril

1806 en prolongeant l'existence de la banque jusqu'à 1843, porta son capital à 90 millions de francs. Mais cette fois les prévisions du législateur ne se réalisèrent point, et même plusieurs circonstances vinrent entraver la marche des opérations de la banque. Les armemens considérables de la France, en 1806, ayant forcé le gouvernement de mettre en circulation une grande quantité d'obligations des receveurs généraux, la banque fut chargée d'avancer des sommes considérables sur le dépôt que lui en fit le trésor, et épuisa ainsi tout le numéraire qu'elle avait en caisse. En outre, le commerce de Paris, chargé d'effectuer des achats pour le compte du gouvernement, se trouvant obligé d'expédier des fonds dans les départemens, avait recours aux caisses de la banque pour s'en procurer. Dans un tel état de choses les espèces vinrent à manquer : la banque se trouva dans la nécessité de restreindre le remboursement de ses billets, et alors les porteurs assiégèrent ses caisses. Pour calmer l'effervescence des esprits, elle eut recours à l'intervention des mairies qui délivraient aux porteurs des bons de paiement qu'elle acquittait ensuite; mais cet orage ne dura pas long-temps. La banque réalisa ses valeurs de portefeuille et ses opérations reprirent leur cours habituel.

Soit par suite de cette circonstance, soit que la création des nouvelles actions ne fût pas en rapport avec l'activité de notre commerce, soit que les régens ne se livrassent à l'escompte qu'avec trop de circonspection, soit, plutôt, que le papier de commerce manquât aux escomptes, la banque ne pouvait trouver le placement de son capital, et ses dividendes restreints l'obligèrent à racheter une partie des nouvelles actions émises. En 1809, elle en avait déjà retiré 10,000; en mars 1811, 12,740; en août 1815, 18,000 actions lui étaient rentrées, au nombre desquelles se trouvaient les mille actions que Napoléon avait prises pour son compte particulier lors de la création de cet établissement. Enfin, en 1816, la banque se trouvait avoir racheté 22,100 actions au capital de 23,275,528 fr. C'est à cette limite qu'elle s'est arrêtée; et aujourd'hui ce n'est plus que sur un capital de 67,900,000 fr., plus la réserve, que roulent toutes ses opérations. La banque possède en outre un capital de 50 millions de fr., en inscriptions de rente sur l'état, mais qui est en dehors de ses affaires courantes.

La crise politique où se trouvait alors la France, l'état de stagnation de notre commerce, justifient assez la prudente mesure des rachats. En effet, l'exubérance du capital qui résulta du doublement des actions exigées par la loi de 1806, fut l'une des principales causes des embarras qu'éprouva la banque pour former des dividendes. Jusqu'au deuxième semestre 1808, les dividendes dépassèrent 36 fr.; au premier semestre 1811, la banque ne donna à ses actionnaires que 31 fr. de dividende; dans le second il se releva à 33 fr.; mais en 1813 et 1814, et même en 1819, il ne fut que de 30 fr.

Les désastres de la campagne de Moscou et la retraite successive de la grande armée dans les plaines de la Champagne réagirent aussi d'une manière bien fâcheuse sur la banque de France. Alors les actions n'étaient cotées que 515 fr. L'imminence de l'invasion de Paris par les armées étrangères jeta la crainte et la défiance dans tous les esprits; on se présentait en foule pour demander les remboursemens, et malheureusement à cette époque la banque se trouvait à découvert vis-à-vis du trésor pour 80 millions de fr. Le 18 janvier 1814, obligée de suspendre ses paiemens, les régens limitèrent à 500,000 fr. par jour la somme en espèces à consacrer au remboursement des billets de la banque; et il n'eut lieu à bureau ouvert que le 30 mars, jour de l'invasion de Paris, pour qu'il ne restât dans l'hôtel de la banque que le moins possible d'espèces. Alors il n'y avait plus dans la circulation que 17 millions de billets.

Depuis 1815, la banque de France a constamment été dans la voie de la prospérité; malgré les crises difficiles qu'elle a eu à traverser, les dividendes, que depuis cette époque elle a payés à ses actionnaires n'ont jamais été au-dessous de 35 fr. par semestre et par action, non compris la réserve. En 1820, cette

réserve accumulée était si considérable qu'on jugea à propos de solliciter une loi qui en permit la répartition. En conséquence il fut distribué aux actionnaires 13,715,000 fr. ou 202 fr. par action; à la fin de 1828, on distribua 9,845,500 f. ou 145 fr. par action. En décembre 1831 on a encore distribué 9,974,000 fr. ou 145 fr. par action. Aujourd'hui la réserve s'élève à 10,335,000 fr., et a été employée en achats de rentes.

On a toujours accusé la banque de France d'oublier ce qu'elle devait au commerce, pour ne s'occuper que du soin d'éviter jusqu'à la moindre perte à ses actionnaires. Cette accusation est tout-à-fait fausse; car, en 1819 et en 1825, on l'a vue accorder de grandes facilités à des débiteurs gênés; au reste, sa conduite en 1830 a de nouveau prouvé qu'elle savait remplir tous ses devoirs. Les secours abondans qu'elle a procurés à toutes les branches de commerce avaient laissé en souffrance dans son portefeuille un grand nombre d'effets pour lesquels aucune garantie ne pouvait être obtenue. L'administration a été obligée de faire des prélèvemens successifs sur les dividendes, afin de parer aux pertes qu'il fallait prévoir, pour ne pas s'exposer à entamer le capital des actions; et, aujourd'hui encore, la banque se trouve à découvert pour plus de 3,000,000 fr. sans compter les avances qu'elle a faites à la liquidation Laffitte.

Maintenant que nous avons esquissé l'histoire de cet établissement, nous allons faire connaître les principaux articles de ses statuts qui règlent ses opérations et qui consistent :

1° *A escompter* des lettres de change et autres effets de commerce, à trois mois de date, timbrés et garantis par trois signatures, au moins, de commerçans et autres personnes notoirement solvables. Elle admet néanmoins à l'escompte des effets garantis par deux signatures seulement, si on a ajouté à la garantie de deux signatures un transfert d'actions de banque ou de rentes sur l'état, ou des actions des canaux libérées ou autres effets publics dont le gouvernement est débiteur;

2° *A faire des avances sur les effets* publics remis en recouvrement, à échéances déterminées;

3° *A faire des avances* sur les dépôts de lingots ou monnaies étrangères d'or et d'argent qui lui sont faits moyennant un pour cent l'an. Le terme pour les dépôts est de quarante-cinq jours; ils peuvent être renouvelés, l'intérêt est retenu sur les avances; il reste acquis à la banque, quoique les dépôts soient retirés avant l'échéance. La banque peut disposer du dépôt s'il n'est pas retiré à l'échéance ou s'il n'est pas renouvelé. La banque n'admet pas de dépôt au-dessous de 10,000 francs;

4° *A tenir une caisse de dépôts volontaires*, pour tous titres et tous engagemens à ordre ou au porteur, lingots d'or et d'argent, monnaies d'or et d'argent nationales et étrangères, et diamans, moyennant un droit de garde sur la valeur estimative du dépôt; ce droit est du *huitième d'un pour cent* de la valeur du depôt, pour chaque période de six mois et au-dessous. Ce droit, payable d'avance, reste acquis à la banque, quoique le dépôt soit retiré avant le terme convenu;

5° *A se charger*, pour le compte des particuliers et des établissemens publics, *du recouvrement des effets*;

6° *A recevoir en compte courant* les sommes versées par des particuliers et des établissemens publics, et à payer les dispositions faites sur elle, et les engagemens pris à son domicile, jusqu'à concurrence des sommes encaissées. La banque fournit aux personnes qui le désirent des récépissés de toutes sommes, payables *à vue*. Ces récépissés sont *nominaux*; ils ne sont payés que sur l'acquit de la personne qui les a reçus : ce qui prévient toute espèce de danger, soustraction, vol, etc.

Pour être admis à l'escompte et avoir un compte courant à la banque, il faut en faire la demande par écrit à M. le gouverneur et l'accompagner d'un certificat signé du demandeur et de trois personnes connues, qui certifient sa signature et qu'il fait honneur à ses engagemens. Les faillis non réhabilités ne peuvent être admis à l'escompte.

La banque ne peut admettre d'oppo-

sition sur les sommes qu'elle a en compte courant.

Ceux qui font des dispositions sur la banque, sans avoir fait les fonds pour les échéances, peuvent être privés de leur compte courant par le conseil général.

On peut céder l'usufruit des actions de la banque. Nonobstant cette cession, on peut disposer de la nue propriété. Les actions peuvent être immobilisées par la simple déclaration du propriétaire : dès lors elles sont à l'instar des immeubles de toute nature; elles sont sujettes aux mêmes lois ; elles ont les mêmes prérogatives. D'après un avis du conseil d'état du 28 août 1825, les actions immobilisées ne peuvent pas être remobilisées, si ce n'est dans les cas prévus par les statuts de 1808 et 1809, concernant les majorats. Les actions immobilières peuvent être affectées à la dotation du majorat.

La direction générale des affaires de la banque est attribuée à un gouverneur, assisté de deux sous-gouverneurs, de 15 régens et de 3 censeurs. Ces administrateurs, avec le concours des principaux chefs de division, donnent l'impulsion aux diverses branches de ce vaste établissement. Ils se constituent en cinq comités, qui connaissent chacun d'une branche spéciale; mais c'est surtout celui des escomptes qui a la plus grande masse d'affaires à traiter; car le mouvement annuel des billets est de 3 milliards 600 millions de fr., et les viremens des comptes courans s'élèvent annuellement à 2 milliards 500 millions de francs. Douze négocians ou fabricans en activité d'affaires sont, pour le choix du papier, adjoints au comité d'escompte. Ils ne sont pas membres du conseil général et sont nommés par les censeurs sur une liste triple présentée par les régens et le gouverneur.

La réunion des actionnaires de la banque de France qui a eu lieu le 30 janvier 1834, a été trop remarquable par les développemens utiles que MM. Tripier et le comte de Mosbourg ont fournis, pour que nous omettions d'en consigner ici les principaux résultats. Il a été reconnu que les statuts devaient être soumis à de grandes modifications; que l'action de la banque était trop circonscrite, et que l'opération de l'escompte devait être entendue d'une manière plus large. Nous ne citerons ici qu'un fait : le dividende de la banque de France pour 1833 s'est élevé à 4,685,100 fr.; mais si l'on considère qu'il se compose de 2,604,385 fr. d'intérêts de rentes sur l'état, et de 1,422,465 fr. de négociations avec le trésor, formant ensemble 4,026,849 fr., il ne reste de bénéfice, provenant de l'escompte proprement dit qu'une somme de 658,251 fr. Les frais pour l'année 1833 s'étant élevés à 914,505 fr., il en résulte que les seules opérations pour lesquelles le concours et la prudence de l'administration de la banque aient été nécessaires ont moins rapporté qu'elles n'ont coûté de frais. Cependant le projet de loi qui a été présenté aux Chambres, le 15 mars 1834, n'a point pour but de réviser et de réorganiser le système des dispositions législatives qui régissent cette institution. Il contient seulement deux dispositions, dont les actionnaires et le petit commerce doivent attendre de bons effets. L'une est relative à la fixation définitive de la réserve, sans augmentation ultérieure et progressive, ce qui permettra de laisser, à l'avenir, aux actionnaires la totalité de leurs bénéfices et de livrer au commerce des capitaux, qui, par leur mise en réserve, seraient morts pour la circulation. La seconde disposition a pour objet de faciliter les emprunts faits à la banque sur dépôt de rentes et effets publics.

En 1810, la banque de France comptait plusieurs succursales; elle avait des comptoirs à Lyon, à Rouen et à Lille, mais ces comptoirs, formés avec les fonds de la banque, étant devenus onéreux, on les a insensiblement supprimés. Aujourd'hui on ne compte en France que trois banques départementales entièrement indépendantes de la banque de France, et qui, comme elle, jouissent du privilége d'émettre des billets au porteur. La plus ancienne et la moins considérable est la banque de Nantes, fondée en 1818, et dont le capital ne s'élève qu'à 1,500,000 francs. En 1819. la banque de Rouen fut instituée, et quoiqu'elle ne possède qu'un capital de 3 millions de fr., elle rend d'utiles services à toute la popula-

tion manufacturière qui avoisine Rouen. En 1820, malgré l'opposition opiniâtre de quelques riches banquiers, Bordeaux fut aussi doté d'une banque qui possède un capital de 6 millions, et qui a en circulation pour plus de 18 millions de billets. Voilà les seuls établissemens financiers qui se trouvent aujourd'hui en France; sans contredit, c'est à leur rareté que l'on doit attribuer l'état arriéré de notre agriculture, la gêne de la plupart de nos propriétaires ruraux et la propagation du système de l'usure qui dévore toutes les ressources de la production. Comment l'Écosse a-t-elle converti les lits de ses torrens en fertiles pâturages? comment l'Amérique du Nord réalise-t-elle chaque jour de nouvelles conquêtes sur les steppes et les savanes? par l'industrie, dira-t-on; mais l'industrie ne peut pas exister par elle-même : il faut qu'elle puisse réaliser facilement ses produits, qu'elle ait sans cesse des capitaux à sa disposition, et il n'y a que les banques qui puissent lui procurer ces facilités. Espérons que la France ne tardera pas à voir se développer dans son sein ces utiles institutions qui font la richesse et la prospérité de tous les peuples qui les ont adoptées.

L'île Bourbon et la Guadeloupe possèdent chacune une banque ou caisse d'escompte. L. G.

BANQUEROUTE. Les gens du monde confondent souvent la *faillite* et la *banqueroute :* en droit ce sont des choses différentes. L'état de faillite (*voy.*) résulte pour un commerçant de la cessation de ses paiemens. Si quelque faute grave peut être reprochée au failli, alors la faillite prend le caractère de *banqueroute simple*, et s'il y a fraude, elle devient *banqueroute frauduleuse.*

Selon le code de commerce les tribunaux peuvent déclarer en état de banqueroute simple le failli qui se trouve dans l'un des cas suivans : 1° S'il a fait des dépenses excessives pour sa maison; 2° s'il a consommé de fortes sommes au jeu ou à des opérations de pur hasard; 3° si, étant de 50 pour 0/0 au-dessous de ses affaires, il a fait des emprunts considérables ou revendu des marchandises à perte ou au-dessous du cours; 4° s'il a donné des signatures de crédit ou de circulation pour une somme triple de son actif; 5° si, étant dans l'impossibilité de continuer ses paiemens, il n'a pas déclaré sa faillite; 6° s'il ne se présente pas aux agens et aux syndics dans les délais de la loi; 7° s'il présente des livres irrégulièrement tenus ou s'il ne les présente pas tous. Également d'après le code de commerce, il y a lieu de déclarer banqueroutier frauduleux le failli : 1° S'il a supposé des dépenses ou des pertes, ou s'il ne justifie pas de l'emploi de toutes ses recettes; 2° s'il a détourné de l'argent ou des valeurs quelconques; 3° s'il a fait des ventes, donations ou négociations supposées; 4° s'il s'est créé des créanciers fictifs en faisant des écritures simulées ou en se constituant débiteur sans cause, par des engagemens; 5° s'il a abusé des valeurs qu'il a reçues comme mandataire ou comme dépositaire; 6° s'il a fait des acquisitions à la faveur d'un prête-nom; 7° s'il a caché ses livres. On peut encore, selon les circonstances, déclarer banqueroutier frauduleux le failli qui n'a pas tenu de livres, ou dont les livres ne présentent pas la véritable situation active et passive, et celui qui, ayant obtenu un sauf-conduit, ne se représente pas à justice.

Le code pénal inflige au banqueroutier simple une peine correctionnelle (un emprisonnement d'un mois au moins et de deux ans au plus); au banqueroutier frauduleux une peine afflictive et infamante (les travaux forcés à temps, et même les travaux forcés à perpétuité si le banqueroutier frauduleux est agent de change ou courtier de commerce.)

La législation interdit aux faillis, et à plus forte raison aux banqueroutiers, l'entrée de la Bourse. Autrefois ils étaient désignés au mépris public par un bonnet vert qu'ils étaient contraints de porter. La confusion qu'on fait encore aujourd'hui, dans le langage ordinaire, des mots faillite et banqueroute, ajoute quelque chose à la juste sévérité de la loi. Le négociant malheureux reçoit souvent la qualification flétrissante qui n'est due qu'à celui qui a commis des fautes graves ou qui est coupable de manœuvres frauduleuses. Cette rigueur de l'opinion

publique est au surplus une sorte de compensation de la facilité avec laquelle on échappe au châtiment légal. Il y a bien peu d'exemples de condamnations contre les banqueroutiers, et cependant la plupart des faillites offrent des caractères de banqueroute simple ou frauduleuse. Celui-là même que des malheurs véritables ont contraint à cesser ses paiemens, n'étant plus retenu par la honte de la faillite, se laisse souvent entraîner à des actes coupables qui mériteraient une énergique répression. Il est facile de comprendre les motifs qui ont amené l'opinion publique et la législation à s'armer de sévérité contre les fraudes et même contre les simples fautes du commerçant failli. Leurs conséquences sont si désastreuses, si étendues, leurs effets se propagent si vite et si loin, elles peuvent porter des atteintes si funestes aux fortunes privées et à la prospérité publique, que l'indulgence envers elles serait plus que de la faiblesse. J. B. D.

BANQUETTE. C'est la partie du rempart d'un ouvrage de fortification sur laquelle se placent les défenseurs, derrière le parapet, pour s'opposer aux approches de l'ennemi. On lui donne ordinairement $1^{m},30$ ou $1^{m},40$ de largeur, afin qu'elle puisse recevoir deux rangs de fusiliers. Les meilleurs tireurs sont placés au premier rang, et font feu avec les armes que chargent les militaires placés au second rang. Dans cette position, le soldat tire aisément par-dessus le parapet qui est élevé de $1^{m},10$ à $1^{m},20$ au-dessus de la banquette, et il a le corps couvert par l'épaisseur du parapet. On fait quelquefois la banquette en maçonneric, quand on est gêné. Le plus souvent on la fait en terre, et alors on y parvient par un talus dont la base a le double de la hauteur, ce qui le rend assez doux pour que les hommes, chargés de leurs sacs et de leurs armes, puissent le monter aisément. C-TE.

BANQUIER. Dans la stricte acception du mot, le banquier est un homme qui, possédant déjà des capitaux et pouvant disposer de ceux qu'on lui confie, fait des avances de fonds aux négocians qui en manquent, et cela moyennant une certaine rétribution (en terme de commerce, *escompte* et *commission*, *voy.* ces mots). Ainsi le banquier exerce une double fonction dans la société : il est *dépositaire*, puisqu'il reçoit l'argent que tel ou tel possesseur de capitaux lui confie, à charge d'un intérêt quelconque; il est *prêteur*, puisqu'il fait l'avance de ses fonds à celui qui lui offre une garantie suffisante.

Telle est donc l'action du banquier.

Quant à ses bénéfices, ils se composent, comme nous venons de le dire, de l'escompte et de la commission que lui accorde le négociant qui se trouve en relations d'affaires avec lui. L'escompte est pour l'intérêt de ses avances; la commission pour le déplacement des valeurs : c'est-à-dire que le négociant, après avoir fait traite sur son banquier, lui envoie, pour le *couvrir*, un réglement en billets de portefeuille, qui souvent ne sont pas payables au lieu de la résidence du banquier, qui se charge, cependant, d'en opérer le recouvrement.

On sent tout de suite que le banquier facilite merveilleusement le mouvement commercial et qu'il est pour lui une condition nécessaire. Aussi peut-on affirmer, sans craindre d'être contredit, que tout pays qui s'est livré au commerce a eu ses banquiers.

Tyr, Carthage, Athènes, ces villes les plus commerçantes de l'antiquité, n'avaient pas des banquiers proprement dits, mais leurs fonctions étaient remplacées par une certaine classe qui faisait métier de prêter au commerce l'appui de son argent et de son crédit. Les Romains aussi avaient leurs banquiers (*argentarii*); leur nom est un indice certain qu'ils ne s'occupaient que du mouvement de l'argent. Ils disaient *argentariam facere*, faire la banque, s'occuper des rentrées d'argent.

A la chute de l'empire romain, quand tout retomba dans la barbarie, le commerce suivit le mouvement rétrograde et les spéculations cessèrent. Les barbares qui envahirent le monde civilisé, n'ayant d'autres besoins que ceux qui sont indispensables à la vie animale, étaient peu faits pour alimenter le commerce, car pour lui, le luxe est une condition essentielle d'existence.

A la renaissance, Venise et Gênes, si merveilleusement placées pour toutes les spéculations commerciales, devinrent l'entrepôt du monde. Avec ces spéculations on vit reparaître les banquiers; et plus le commerce grandit, plus leur puissance s'accrut. Ils furent souvent obligés de soutenir leurs gouvernemens dans des momens critiques. C'est à eux que Venise s'adressa pour créer son *banco*, en 1157, lorsqu'elle fut obligée de faire face aux dépenses énormes que lui occasionnaient ses guerres en Orient. *Voy.* BANQUE.

Maintenant c'est une des plus brillantes professions de notre époque : véritable puissance de ce siècle tourmenté par 40 années de révolutions qui toutes ont ajouté aux charges du pays et forcé le gouvernement du jour à recourir au crédit des banquiers pour satisfaire aux exigences du moment; aristocratie de fait, aujourd'hui que la noblesse a perdu les élémens de sa puissance, que toutes les illusions sont détruites par le terrible positif, et que tout s'*escompte*, jusqu'à la considération.

Dans un pays où le commerce et l'industrie sont une des branches les plus actives de la prospérité, où le besoin des richesses fait que tous les esprits se tournent vers les spéculations et que chacun tente, pour arriver à son but, les opérations les plus hasardeuses, le banquier doit nécessairement avoir une grande influence; lui qui, par sa position, se trouve, pour ainsi dire, le caissier et l'intendant du commerce. En Angleterre, le négociant n'a pas d'autre caissier que le banquier : jamais il ne fait ses paiemens par lui-même; aussi évalue-t-on à la somme prodigieuse de 150 milliards les valeurs qui s'échangent, année commune, entre les divers banquiers de Londres.

Que deviendraient les transactions commerciales, si tous les échanges devaient se faire contre du numéraire? Elles seraient, on peut l'affirmer sans crainte, presque nulles. *Voy.* CIRCULATION.

Le papier, au contraire, qui souvent n'est que le signe représentatif du crédit ou plutôt de la confiance qu'inspire la moralité du négociant, se multiplie dans les opérations commerciales par la facilité avec laquelle il se transmet de mains en mains, sans autres frais que la commission et l'escompte accordées au banquier, tant pour le déplacement du papier que pour l'intérêt du temps que le papier a à courir, depuis le moment de sa mise en circulation jusqu'à l'époque où il arrive à son échéance, c'est-à-dire à son paiement, et acquiert aussi une nouvelle valeur par l'effet de la garantie que chacun y ajoute en y apposant sa signature.

Le banquier est l'ame de tout le mouvement commercial; son crédit, resserré dans de justes limites, devient le grand producteur et la cause du bien-être de la classe laborieuse; il est stable aussi, puisqu'il a pour hypothèque la fortune des masses dont il est le dépositaire. Mais du moment où le banquier opère sur des valeurs fictives et qu'il lie son crédit à celui du gouvernement, l'agiotage (*voy.* ce mot) absorbe ses fonds et l'industrie demeure en souffrance. J. O.

BANQUO, *voy.* MACBETH.

BANTAM, *voy.* JAVA.

BAOBAB, *adansonia digitata*. Cet arbre, qui croît naturellement en Afrique, et notamment au Sénégal, est le plus colossal des végétaux connus. Il a été décrit avec beaucoup de soin par un voyageur célèbre, Adanson, dont il porte aujourd'hui le nom. Il se plaît dans les terrains arides et sablonneux, et a été transporté avec succès dans divers climats analogues à celui dont il est originaire.

Ses dimensions énormes sont loin encore d'être en rapport avec le temps qui lui est nécessaire pour les acquérir; sa croissance d'abord très rapide ne tarde pas à devenir tout-à-fait insensible; aussi l'appelle-t-on *arbre de mille ans*. Le naturaliste que nous venons de citer a cherché à établir par des calculs ingénieux qu'il existe des baobabs qui ont pu être contemporains du déluge. M. de Humboldt partage cette opinion, et d'après lui un baobab ayant 30 pieds de circonférence et 73 pieds de haut aurait 5150 ans d'existence.

Le tronc n'atteint guère qu'à la hauteur de 12 pieds; mais la circonférence

en présente quelquefois 75. Les espèces de cavernes que la carie creuse dans son intérieur servent de tombeaux aux *guiriots*, espèce de magiciens que les nègres, par des préjugés religieux, ne veulent pas enterrer. Le sommet est couronné par un grand nombre de branches. Celle qui part du milieu se dirige vers le ciel; les autres, courbées sous leur propre poids, penchent jusqu'à terre et recouvrent un espace de 150 pieds de diamètre. On conçoit que la force et l'étendue des racines doivent être en proportion des dimensions énormes de ce végétal.

L'écorce de cet arbre renferme une grande quantité du principe mucilagineux que l'on trouve dans les plantes qui, comme lui, appartiennent à la famille des malvacées. Il en est de même des feuilles que les nègres réduisent en poudre et qu'ils appellent alors *lalo*. Elles entrent dans la préparation d'un de leurs alimens nommé *couscous*.

Au mois de novembre le baobab est dépouillé de son feuillage; une nouvelle végétation le lui rend au mois de mai; bientôt après apparaissent les fleurs qui ont 4 pouces de longueur et 6 de largeur; les fruits sont gros comme nos melons et mûrissent en octobre. Les Européens les nomment *pains de singe*, et les naturels *bocci*. Leur intérieur est divisé en six loges remplies d'une pulpe aigrelette dans laquelle sont répandues un grand nombre de graines. On a cru pendant long-temps que la terre sigillée de Lemnos était préparée avec cette pulpe; cette opinion est généralement considérée maintenant comme une erreur. H. A.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François), né à Toulouse en 1772, y débuta dans la carrière des lettres par des satires assez piquantes contre les membres de l'Athénée de cette ville et plusieurs autres écrivains du Midi. Bientôt il vint à Paris, et là aussi il commença à se faire connaître par une guerre poétique soutenue contre Lebrun, Chénier et Despaze. Dans sa lutte avec le premier, ses épigrammes ne parurent point inférieures à celles de son mordant adversaire; mais des deux parts, on dut blâmer des attaques personnelles qui excédaient les bornes de la critique littéraire. Le jeune poète toulousain s'occupait en même temps d'un travail plus important; et, en 1795, il publia sa traduction en vers de *la Jérusalem délivrée*. Ce n'était alors qu'un bien faible reflet de la brillante poésie du Tasse; plus tard, l'auteur, éclairé par les conseils de l'abbé Delille et ne pouvant se dissimuler la pâleur de cette imitation, a refait entièrement l'œuvre de sa jeunesse. S'il n'est point encore parvenu à élever un monument rival de l'un des chefs-d'œuvre de l'Italie, il a du moins offert au chantre de Godefroy un hommage plus digne de lui.

Une imitation en vers des poésies d'Ossian, publiée en 1800, fut plus utile à la renommée et à la fortune de M. Baour que sa première traduction de *la Jérusalem*. Bonaparte, dont l'admiration pour le barde calédonien avait conquis des suffrages à cette poésie un peu nébuleuse, accorda aussi le sien à l'imitation; l'ouvrage obtint du succès et l'auteur une pension. Son poème sur *le Rétablissement du culte*, en 1802, fut également bien accueilli par Napoléon et par le public. Plusieurs autres productions ont, depuis ce temps, achevé d'assurer à M. Baour-Lormian la réputation d'un écrivain moins remarquable par l'originalité des conceptions et la vigueur des pensées, que par la pureté et l'élégance du style, ainsi que par l'harmonie des vers.

Les palmes du théâtre éveillèrent aussi son ambition. Sa tragédie d'*Omasis*, jouée en 1807, avait le grand défaut de n'en être pas une; mais comme on savait encore quelque gré alors à un poète dramatique de parler avec talent la langue de Racine, le mérite des détails fit réussir une pastorale héroïque. *Mahomet II* fut moins heureux; le nom de ce farouche conquérant devait rendre le spectateur plus exigeant, et le coloris ne déguisait pas assez bien les défauts de la composition. M. Baour voulut aussi s'essayer dans la tragédie lyrique, mais son opéra de *la Jérusalem délivrée* laissait désirer plus d'intérêt, de chaleur, de mouvement, et acheva de prouver que le talent dramatique n'était pas celui qui brillait le plus chez ce poète. Il parait, au

surplus; qu'il l'a senti lui-même, puisque depuis vingt ans sa muse féconde n'a livré aucun ouvrage au théâtre, et n'a plus demandé de suffrages qu'aux lecteurs.

L'académie française, gardant rancune à M. Baour pour quelques traits malins dirigés contre plusieurs de ses membres, le laissa long-temps frapper inutilement à sa porte. Il y parvint cependant. L'académie sentit à la fin qu'elle devait doublement cette justice au plus habile versificateur de notre époque et à celui qui avait si poétiquement célébré sa résurrection, dans le beau fragment qui commence ainsi :

> Quelle main renversa ces augustes colonnes
> Où quarante immortels suspendaient leurs couronnes? etc.

En 1815, il fut élu pour remplacer le chevalier de Boufflers, et cette nomination, faite dans les Cent-Jours, fut confirmée par Louis XVIII au mois de septembre suivant. Moins susceptible que le sénat littéraire, le monarque littérateur pardonna aisément au traducteur du Tasse ses hommages poétiques à une gloire déchue. S'y créer ainsi des droits à son tour, c'était à la fois politique et généreux.

Infidèle une seule fois à la poésie, M. Baour-Lormian a publié, il y a peu d'années, un roman historique (*Duranti*) qui n'obtint qu'un médiocre succès. Dans ses *Légendes, Ballades et Fabliaux*, (2 vol. in-18, 1829) il a payé aussi son tribut au moyen-âge tout en protestant contre la langue innovatrice de nos *romantiques*, qu'il a constamment combattus dans divers autres écrits (1825). Cette fois encore, les lecteurs impartiaux ont pensé que si M. Baour empruntait à la nouvelle école un peu de sa chaleur et de son audace, et que celle-ci lui empruntât son style pur et harmonieux, aucun des deux n'aurait à s'en repentir.

M. O.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

	Pag.
Anquetil-Duperron.	1
Anquetil de Briancourt.	2
Anschaire (saint).	2
Anse.	3
Anséatiques (villes).	3
Anseaume.	3
Anselme (saint).	4
Anson (George).	4
Anspach.	5
Anspach (margrave d'), *v.* Craven (lady).	
Anstett (baron d').	5
Anstey.	5
Ansse de Villoison, *v.* Villoison.	
Antalcidas (paix d').	6
Antanaclase.	6
Antar.	6
Antarctique, *v.* Arctique.	
Antécédent.	7
Antéchrist.	7
Antédiluvien.	8
Antée, *v.* Géans.	
Antennes.	8
Anténor.	9
Anté-pénultième, *v.* Pénultième.	
Antéros, *v.* Eros.	
Antes.	9
Antes (architecture), *v.* Pilastre.	
Anthelmintiques.	10
Anthémius (emp.).	10
Anthémius (archit.).	10
Anthère.	10
Anthing.	11
Anthoine (baron de St-Joseph).	11
Anthologie.	11
Anthracite.	12
Anthrax.	13
Anthropognosie.	13
Anthropolithe.	13
Anthropologie.	13
Anthropomantie, *v.* Divination.	
Anthropomorphisme.	14
Anthropomorphites.	15
Anthropophagie.	15
Anti.	17
Antibes.	17
Antichambre.	17
Antichrèse, *v.* Nantissement.	18
Anticipation (rhét.).	18
Anticipation (droit).	18
Anticipation (musique).	18
Anticyre.	18
Antidate.	18
Antidoron.	19
Antidote.	19
Antienne.	20
Antigoa ou Antigues.	20
Antigone (myth.).	20
Antigone (hist.).	20
Antiliban, *v.* Liban.	
Antilles (grandes et petites, et mer des).	21
Antillon.	25
Antilogie.	26
Antiloi, *voyez* Contre-loi.	
Antilope.	26
Antiloque.	26
Antimaque.	27
Antimoine.	27
Antinomie.	28
Antinomisme.	29
Antinoüs.	29
Antioche.	29
Antiochus.	30
Antiochus, *v.* Théodosien (Code).	
Antiope.	30
Antipapes.	31
Antiparos, *v.* Paros.	
Antipater (hist.).	32
Antipater (poètes).	32
Antipathie.	32
Antiphlogistique.	33
Antiphile.	33
Antiphon.	33
Antiphonie.	34
Antiphrase.	34
Antipodes.	34
Antiquaire.	34
Antique.	35
Antiquité.	37
Antiquités.	40
Antisciens.	42
Antiseptiques, *v.* Septiques.	
Antisigma.	42
Antispasme.	42
Antispasmodique, *voy.* Spasme.	
Antisthène.	42
Antistrophe, *v.* Strophe.	
Antithèse.	42
Antitrinitaires, *v.* Unitaires.	
Antium, *v.* Volsques.	
Antoine (Marc).	43
Antoine (saint).	45
Antoine (saint, de Padoue).	47
Antoine (roi de Saxe).	47
Antoinette, *v.* Marie-Antoinette.	
Antommarchi.	49
Antonelle.	49
Antonello.	50
Antonin-le-Pieux.	50
Antonin-le-philosophe, *v.* Marc-Aurèle.	
Antonomase.	51
Antraigues (comte d').	51
Anubis.	51
Anus.	52
Anvers.	53
Anytus, *v.* Socrate.	
Anville, *v.* D'Anville.	
Anzin (mines d').	56
Aod.	57
Aoriste.	57
Aorte.	58
Aoste (vallée d').	58
Août (le dix).	58
Août (le sept).	59
Apafi.	60
Apalaches, *v.* Alleghanis.	
Apanage.	61
Aparté.	63
Apathie.	63
Apaturies.	63
Apel (Jean).	64
Apel (Jean-Auguste).	64
Apelle.	64
Apelles.	65
Apennins.	65
Apepsie, *v.* Digestion.	
Aper (Marcus).	65
Apéritifs.	65
Aphélie et Périhélie.	66
Aphérèse.	66

	Pag.
Aphonie.	66
Aphorisme.	66
Aphrodisiaques.	67
Aphrodite.	67
Aphthes.	67
Api, *v.* Pommes.	
Apicius.	67
Apiculture, *v.* Abeille.	
Apion.	68
Apis.	68
Aplatissement de la terre.	69
Aplomb.	71
Apocalypse.	71
Apocatastase.	72
Apocrisiaire.	73
Apocryphe (littérature).	73
Apocryphes (théologie).	73
Apocyn.	75
Apodes.	75
Apodictique.	76
Apogée et Périgée.	76
Apollinarisme.	76
Apollodore.	76
Apollon.	77
Apollonie.	78
Apollonicon.	79
Apollonius de Perga.	79
Apollonius de Rhodes.	79
Apollonius de Tyane.	79
Apologètes et Apologétique.	80
Apologie.	81
Apologie, *v.* Symboliques (livres).	
Apologue, *v.* Fable.	
Aponévroses.	81
Apophthegme.	81
Apophyse.	82
Apoplexie.	82
Aposiopèse.	83
Apostasie.	84
Apostème, *v.* Abcès.	
A posteriori, *v.* A priori.	
Apostille.	84
Apostolat.	84
Apostolique.	85
Apostoliques (les pères, constitutions et canons).	85
Apostrophe (accent).	90
Apostrophe (rhét.).	90
Apothème.	90
Apothéose.	90
Apothicaire.	91
Apôtres.	91
Apôtres, *v.* Actes des apôtres.	
Apozème.	92
Apparat.	92
Appareil (chimie).	92
Appareil (chirurgie).	93
Appareillement.	93
Appareiller.	94
Appareilleur.	94
Apparence.	94
Apparent (astr.).	94
Appariteur, *voyez* Bedeau.	
Apparitions surnaturelles.	95
Appartement.	95
Appartenance.	96
Appât.	96
Appeau.	97
Appel (art mil., chasse, etc.).	97
Appel (droit).	98
Appelant.	103
Appelius.	105
Appellatif.	105
Appendice.	105
Appentis.	105
Appenzell.	105
Appert.	106
Appétit.	106
Appiani (Andrea).	107
Appien.	107
Appienne (voie).	108
Appius Claudius Crassinus.	108
Applaudissemens.	109
Application (psychologie).	110
Application (technologie).	110
Application (école d').	110
Applique.	112
Appogiature.	112
Appoint.	112
Appointé.	112
Appointemens.	112
Appony (le comte d').	112
Apport.	113
Apposition de scellés, *v.* Scellés.	
Appréciation.	113
Apprentissage.	113
Appréteur.	114
Apprise.	116
Apprivoisement.	116
Approvisionnement.	117
Approvisionnemens militaires.	117
Approximation.	118
Appui.	118
Appulse.	118
Appurement de compte.	118
Apraxine (comtes).	118
Apre, *v.* Saveur.	
Après.	119
A priori et posteriori.	119
Apside (architecture), *v.* Abside.	
Apsides (astr.).	120
Apt (antiquités d').	120
Aptères.	120
Apulée.	120
Apulie.	121
Aquarelle.	121
Aqua tinta, *v.* Acqua.	
Aquatique.	122
Aqua tophana, *v.* Tofana.	
Aquéduc.	122
Aquila.	123
Aquilano.	123
Aquilée.	123
Aquilon, *v.* Nord (vent du).	
Aquin, *v.* d'Aquin, Rabbins et Thomas (saint).	
Aquitaine.	124
Ara.	124
Arabes (langue, écriture et littérature des).	125
Arabes (conquêtes des).	128
Arabes (monnaies).	129
Arabesques.	130
Arabie.	130
Arabie (golfe d'), *voy.* Rouge (mer).	
Aracan.	133
Aracatcha.	134
Arachide.	134
Arachné.	134
Arachnides.	135
Arachnoïde, *v.* Méninges.	
Arachnologie ou Aranéologie.	136
Arago.	136
Aragon (royaume d').	137
Aragon (Tullie d').	139
Aragonite, *v.* Arragonite.	
Araignée.	139
Araire, *v.* Charrue.	
Araja.	142
Arak ou Rak.	142
Araktcheïef (comte).	142
Aral (mer d').	145
Araméen, *v.* Sémitique et Syriaque (langue)	
Aranda (comte d').	144
Aranjuez.	144
Ararat.	145
Aratus (hist.).	145
Aratus (litt.).	146
Araucans.	146
Araxe.	147
Arbace, *v.* Sardanapale et Assyrie.	

	Pag.
Arbaleste (Charlotte), *v.* Mornay.	
Arbalète.	147
Arbelles, *v.* Gaugamèle.	
Arbitrage.	148
Arbitraire.	151
Arbitre (libre).	152
Arbouse, *v.* Melon.	
Arbouzier, *v.* Fraisier.	
Arbre.	153
Arbre à pain, *v.* Jacquier.	
Arbre à suif, *v.* Gluttier.	
Arbre de la liberté.	156
Arbre de vie, *v.* Thuya.	
Arbres verts.	157
Arbrisseaux.	157
Arbrissel (Robert d'), *v.* Fontevrault.	
Arbustes, *v.* Arbrisseaux.	
Arbuthnot (Alexandre).	158
Arbuthnot (John).	158
Arc (mathém.).	158
Arc (archit.).	159
Arc (météor.).	160
Arc (art mil.).	160
Arc (numismatique).	161
Arc, *v.* Arc de triomphe.	
Arc, *v.* Jeanne d'Arc.	
Arcade.	161
Arcades (académie des).	161
Arcadie.	162
Arcadie (bergers d').	162
Arcadius, *v.* Honorius.	
Arc de triomphe.	163
Arcane.	163
Arcano.	164
Arcanson, *v.* Colophane.	
Arceau.	164
Arc-en-ciel.	164
Arcésilas.	165
Archaïsme.	166
Archangel, *v.* Arkhangel.	
Archanges.	166
Arche d'Alliance.	166
Arche de Noé, *v.* Noé.	
Archélaüs (roi), *v.* Macédoine.	
Archélaüs (philosophe).	167
Archenholz (Jean-Guillaume d').	168
Archéologie.	169
Archéologie nationale.	174
Archer.	175
Archestratus.	176
Archet.	176
Archevêque, *v.* Evêque et Prélature.	
Archi.	176
Archias.	176
Archiatre.	177
Archidamus, *v.* Lacédémone.	
Archidiacre, *v.* Diacre.	
Archiduc.	177
Archigalle.	177
Archiloque.	177
Archimandrite.	178
Archimède.	178
Archimime.	180
Archine.	180
Archipel (nom appellatif).	180
Archipel (*nom propre*).	180
Archiprêtre, *v.* Prêtre.	
Architecte.	181
Architecture.	182
Architecture (histoire de l').	187
Architecture navale, *v.* Vaisseaux.	
Architecture rurale.	197
Architrave.	197
Archives.	197
Archivolte.	202
Archoutes.	202
Archytas.	203
Arcis-sur-Aube.	203
Arciscewski.	206
Arco (archet).	206
Arco (comtes d').	206
Arcole (bataille d').	206
Arcole (pont d').	207
Arçon (manége).	207
Arçon (Le Michaut, dit d').	208
Arçonneur.	208
Arconville (Mme d').	209
Arctique et Antarctique, *v.* Pôle.	
Arcueil.	209
Arcure.	210
Ardèche (département de l')	210
Ardée.	211
Ardenne.	211
Ardennes (départ. des).	212
Ardens (mal des).	212
Ardoise.	213
Are.	214
Arec.	214
Arelat (*royaume*), *v.* Arles et Bourgogne.	
Aremberg (duché et famille d').	215
Aréna.	216
Arène.	217
Areng.	217
Aréolaire, *v.* Cellulaire.	
Aréomètre.	218
Aréopage.	218
Arès, *v.* Mars.	
Arétée de Cappadoce.	220
Aréthuse (fontaine d').	220
Aréthuse (h. n.).	220
Arétin (Gui).	221
Arétin (Pietro).	221
Arétin (Léonard); *v.* Bruni.	
Arétins (barons d').	222
Argand (lampe d').	223
Argellati (Philippe d').	223
Argens (marquis d').	223
Argensola (Lupertio et Bartolomeo).	224
Argenson (les Voyer d').	224
Argent (métal).	228
Argent (valeur), *v.* Numéraire.	
Argent (numism.).	229
Argenteuil.	230
Argenteur.	231
Argent fulminant.	232
Argentine (républ.), *v.* Rio de la Plata.	
Argile.	232
Argolide.	233
Argonautes (exp. des).	233
Argonautes (h. n.).	235
Argonne (campagne de l').	235
Argos.	236
Argot.	237
Argout (comte d').	237
Argovie.	239
Arguelles (Augustin).	239
Arguelles, *v.* Canga.	
Argument (logique).	240
Argument (astronomie).	241
Argus.	241
Argyle ou Argyll.	242
Argyraspides.	242
Aria (musique), *v.* Air.	
Aria (géogr.).	242
Aria cattiva.	243
Ariane ou Ariadne.	243
Arianisme.	243
Arich, *v.* El Arich.	
Aridée, *v.* Philippe et Macédoine.	
Ariège (départ. de l').	247
Ariens, *v.* Arianisme.	
Ariette.	248
Arimane, *v.* Ahriman.	
Arimaspes.	248
Ariobarzane, *v.* Cappadoce.	
Arion.	248
Arioste.	248
Arioviste.	250
Aristarque (grammairien).	250
Aristarque (astronome).	251

Pag.

Aristée. 251
Aristénète. 251
Aristide (hist.). 252
Aristide (litt.). 252
Aristide (saint). 253
Aristide Quintilien. 253
Aristippe. 253
Aristobule (histoire grecque). 253
Aristobule (histoire juive). 253
Aristobule (philosophe). 254
Aristocratie. 254
Aristodème, *v.* Messéniennes (guerres).
Aristogiton, *v.* Harmodius.
Aristoloche. 256
Aristomène, *v.* Messéniennes (guerres).
Aristophane. 256
Aristote. 261
Aristotélisme, *v.* Péripatétisme.
Aristoxène. 270
Arithmancie. 270
Arithmétique. 271
Arithmétique politique, *v.* Statistique.
Arius, *v.* Arianisme.
Arkansas, *v.* Etats-Unis.
Arkhangel. 273
Arkwright (sir Richard). 274
Arlay. 274
Arlberg et Vorarlberg, *v.* Tyrol.
Arlequin. 275
Arlequinade. 275
Arles. 276
Arlincourt (le vicomte d'). 277
Arlotto. 277
Armada invincible. 277
Armagnac (maison d'). 279
Armagnac (Bernard VII, comte d'). 280
Armagnac (Jean V, comte d'). 280
Armagnac (Jacques, comte d'), *v.* Nemours et Louis XI.
Armagnacs (faction des). 282
Armansperg (comte d'). 282
Armateur. 283
Armatolis. 283
Armature, *v.* Aimant.
Arme, *v.* Armes.
Armée. 284
Armement. 288
Arménie. 289
Arméniens (géographie, histoire). 290
Arméniens (théologie). 300
Armes. 302
Armes d'honneurs. 306
Armes (droit), *v.* Port d'armes et chasse.
Armes (h. n.). 306
Armet, *v.* Casque.
Armfelt (baron d'). 306
Armide (jardins d'). 307
Armillaire (sphère). 307
Armilles. 308
Arminiens. 308
Arminius, *v.* Hermann et Arminiens.
Armistice, *v.* Suspension d'armes.
Armoire de fer. 309
Armoiries. 309
Armorial, *v.* Héraldique.
Armoise. 310
Armorique. 310
Armstrong. 310
Armure. 311
Armurier. 311
Arnaoutes ou Albanais, *v.* Albanie.
Arnaud de Brescia. 311
Arnaud (Baculard d'). 313
Arnaud (François). 313
Arnauld (Antoine). 314
Arnault (Antoine-Vincent. 318
Arnault (Lucien-Emile). 319
Arndt (Ernest-Maurice). 320
Arne (Thomas-Augustin). 320
Arnim (fam, d'). 321
Arnim (Louis-Achim d'). 321
Arno, *v.* Florence.
Arnobe. 322
Arnold (Christophe). 322
Arnold (Samuel). 322
Arnold (Benoît). 322
Arnold (Georges-Daniel). 324
Arnoldi (Jean d'). 325
Arnould (Sophie). 325
Arnulphe. 325
Aromates. 325
Arome. 326
Aronde (queue d'). 326
Arondelle. 326
Arpades. 326
Arpège. 327
Arpent. 327
Arpentage. 327
Arpenteur. 328
Arquebuse. 328
Arques (bataille d'). 329
Arragonite. 329
Arras. 330
Arrérages. 330
Arrestation, *voy.* Contrainte par corps, Liberté individuelle, Mandat de comparution, de dépôt, d'amener et d'arrêt, et Flagrant délit.
Arrêt. 330
Arrêt. 331
Arrêté. 331
Arrêts. 331
Arrhes. 331
Arria. 332
Arrien (Flavius). 332
Arrière. 333
Arrière-ban, *v.* Ban.
Arrière-faix, *v.* Accouchement et Placenta.
Arrière-fief, *v.* Fief.
Arrière-garde. 333
Arrighi (duc de Padoue). 334
Arrimage ou Arrumage. 335
Arrosement. 335
Arrow-Root. 336
Arsacides. 337
Arschot (famille et duché d'). 337
Arsenal. 337
Arsenic. 339
Arséniates et Arsénites. 340
Arsinoé (les). 340
Art. 340
Art, *v.* Dramatique, Militaire, Nautique, Oratoire.
Arts, *v.* Beaux-Arts, Libéraux (arts).
Artaxerce. 348
Artaxerce, *v.* Sassanides.
Artémidore. 349
Artémise. 349
Artères. 349
Artériotomie. 351
Artésiens, *v.* Puits.
Arteveld ou Artevelle (les deux). 351
Arthritis ou Arthrite, *v.* Goutte.
Arthur. 352
Arthus. 352
Artichaut. 353
Article. 353
Articles (dipl.). 355
Articulation. 355
Articulation des sons,

	Pag.
v. Voix et Parole.	
Articulé.	356
Artifice (feu d'), *v.* Pyrotechnie et Artificier.	356
Artificiel.	356
Artificier.	356
Artigas.	357
Artillerie.	359
Artimon, *v.* Mât.	
Artisan, *v.* Métiers.	
Artiste, *v.* Beaux-Arts.	
Artjouna ou Ardjouna, *v.* Pandous.	
Artois.	361
Arum.	362
Arundel (château d').	362
Arundel (Thomas-Howard).	362
Arundel (marbres d').	363
Aruspices.	363
Arvernes.	365
Arvieux (d').	364
As.	364
Asa fœtida.	364
Asanides.	364
Asarhaddon.	365
Asaria (prière d').	365
Asbeste, *v.* Amiante.	
Ascagne.	365
Ascalon.	365
Ascanienne (maison).	366
Ascaride, *v.* Vers intestinaux.	
Ascendant (astron.).	366
Ascendant (mathém.).	366
Ascension.	367
Ascension (île de l').	367
Ascension droite.	367
Ascétisme.	368
Aschaffenbourg.	368
Ascham ou Assam (roy. d').	369
Aschariens.	370
Aschmédai, *v.* Asmodée.	
Asciens.	370
Ascite.	370
Asclépiade (vers).	371
Asclépiades (famille des).	371
Asclépiades (botaniq.), *v.* Apocyn.	
Ascolies.	372
Asconius Pedianus.	372
Asdrubal.	372
Asega (droit).	372
Aseki ou Asseki.	374
Asellio.	375
Aser, *v.* Tribus (les douze).	
Ashantees ou Achantis (royaume des).	375
Asiatiques (sociétés).	376
Asie.	377
Asie-Mineure.	383
Asiento.	384
Asile.	385
Asile, *v.* Champ-d'asile.	
Asile (droit d').	386
Asiles.	387
Asinius Pollion.	390
Asioli.	391
Askew (Anne).	391
Aslani.	391
Asmodée.	392
Asmonéens, *v.* Machabées.	
Asof, *v.* Azof.	
Asope.	392
Aspasie.	392
Aspect du ciel.	393
Asperge.	393
Aspern, *v.* Esslingen.	
Aspersion.	394
Asphalte.	394
Asphaltite, *voy.* Morte (mer).	
Asphyxie.	395
Aspic.	395
Aspirant.	396
Aspirant de marine.	396
Aspiration.	396
Assa, *v.* Asa.	
Assainissement.	396
Assaisonnemens.	399
Assalini.	401
Assaph ou Asaph.	401
Assas (chevalier d').	402
Assassin, assassinat.	402
Assassins (hist.).	402
Assaut (art militaire).	404
Assaut (escrime).	405
Assemani (les frères).	406
Assemblage.	406
Assemblages (archit.).	407
Assemblée.	407
Assemblées provinciales.	411
Asser, *voy.* Tribus (les douze).	
Asser (auteur du Talmud).	411
Asser (d'Amsterdam).	411
Assermenté.	412
Assermenté (clergé).	412
Assesseurs.	413
Assiente, *v.* Asiento.	
Assiette, *v.* Impôt.	
Assignation.	413
Assignats.	414
Assimilation.	416
Assise, *v.* François (saint).	
Assises.	417
Assistant.	421
Association.	421
Association des idées.	430
Association hypothécaire.	431
Association religieuse.	432
Assolement.	432
Assomption (ville), *v.* Paraguay.	
Assomption (île de l'), *v.* Larrons (îles des).	
Assomption (théol.).	433
Assonance.	434
Assortiment.	434
Assoupissement.	434
Assuérus.	435
Assujétir.	435
Assur, *v.* Assyrie.	
Assurance (droit).	
Assurances (adm.).	438
Assyrie.	439
Ast.	440
Astarté ou Astaroth.	441
Astéries.	441
Astérisque.	442
Asthénie.	442
Asthme.	442
Astorga (famille d').	443
Astragale.	443
Astrakhan (royaume et ville d').	443
Astral.	444
Astrée.	444
Astrée (Roman d'), *v.* Urfé.	
Astres, *v.* Astronomie et Étoiles.	
Astringens.	444
Astrognosie, *v.* Astronomie.	
Astrolabe.	445
Astrologie.	445
Astronomie.	446
Astruc.	451
Asturies.	452
Astyage, *v.* Médie et Cyrus.	
Astyanax, *v.* Andromaque.	
Asyle, *v.* Asile.	
Asymptote.	453
Atabek.	453
Atahualpa, *v.* Incas.	
Atalante.	454
Ataman, *v.* Hetman.	
Ataulf ou Adaulf.	454
Até.	455
Atelier.	455
Atellanes (fables).	456
Ath.	457
Athalie.	457
Athamas.	458
Athanagild.	458

	Pag.
Athanase (saint).	458
Athéisme.	459
Athénée (temple, école).	462
Athénée (écr. grec).	464
Athènes.	464
Athlète.	469
Athor.	470
Athos.	471
Atkins (sir Robert).	471
Atlantes.	471
Atlantide.	471
Atlantique (mer).	472
Atlas (mythologie).	473
Atlas (librairie).	473
Atlas (géographie).	473
Atméidan, *v.* Constantinople.	
Atmomètre.	476
Atmosphère.	476
Atmosphérologie.	479
Atomes.	479
Atomique (système).	493
Atonie.	496
Atrabile.	496
Atrée.	496
Atrides.	496
Atrium.	497
Atropatène.	497
Atrophie.	497
Atropos, *v.* Parques.	
Attacca.	498
Attale (les rois).	498
Attale (Flavius-Priscus-Attalus).	499
Attaque.	500
Attelage.	501
Attention.	501
Atténuant, atténuation.	502
Attérage.	503
Atterbom.	503
Atterrissement.	503
Atticisme.	505
Atticus.	505
Attigny (conciles d').	505
Attila.	506
Attique (géogr.).	508
Attique (archit.).	509
Attique (sel).	509
Attitude.	510
Attorney.	510
Attraction.	511
Attrayant.	511
Attributs.	511
Attributs divins, *voy.* Dieu.	
Attrition.	513
Attroupement.	513
Atys ou Attys.	514
Aubade.	514
Aubagne (vin d').	514
Aubaine (droit d').	514
Aube (culte).	516
Aube (géographie).	516
Aube (hydraulique).	517
Aube, *v.* Crépuscule.	
Aubenton, *v.* Daubenton.	
Aubépine, *v.* Épine.	
Auber.	517
Auberge.	518
Aubergine, *v.* Melongène.	
Aubert (l'abbé).	518
Aubert du Bayet.	518
Aubespine (famille de l').	520
Aubier.	520
Aubignac (l'abbé d').	520
Aubigné.	521
Aubrac (ordre d').	522
Aubriot (Hugues).	522
Aubry (Jean-Baptiste).	522
Aubry (François).	523
Aubry de Montdidier.	523
Aubusson (tapis d').	523
Aubusson (famille et Pierre d').	523
Auckland (baron).	524
Auction, *v.* Enchère.	
Aude.	524
Audebert.	525
Audience.	526
Audiencia.	527
Audiencier.	527
Auditeur.	527
Audition, *v.* Ouïe.	
Audoin, *v.* Lombards.	
Audran.	527
Aue (Hartmann von der).	527
Auenbrugger d'Auenbrug.	528
Auersperg (princes et comtes d').	528
Auerstædt, *v.* Davoust.	529
Aufsess (baron d').	529
Auge.	529
Auger (le père Edmond).	529
Auger (Athanase).	529
Auger (Louis-Simon).	530
Augereau.	530
Augias, *v.* Hercule.	
Augite.	534
Augment.	534
Augsbourg (ville).	535
Augsbourg (confession d').	536
Augsbourg (gazette d').	537
Augures et Aruspices.	538
Auguste (emp. rom.), *v.* Octave.	
Auguste (titre).	539
Auguste (toujours).	540
Auguste (histoire).	540
Auguste (princes).	540
Auguste II.	540
Auguste III.	541
Auguste (Émile-Léopold).	542
Augustin (saint).	542
Augustin (de Cantorbéry).	545
Augustines.	545
Augustiniens.	546
Augustins.	546
Aulide.	547
Aulique.	548
Aulne, *v.* Aune.	
Aulnoy (famille d').	548
Aulnoy ou Aunoy (comtesse d').	548
Aulu-gelle.	549
Aumale.	549
Aumône.	551
Aumôniers.	551
Aumont (famille d').	552
Aumusse et Aumussette.	552
Aune (mesure).	553
Aune ou Aulne (h. n.).	553
Aunis (pays d').	553
Aunoy (comtesse d'), *v.* Aulnoy.	
Aurélien.	553
Aurelius Victor.	555
Aurengabad.	555
Aureng-Zeyb.	555
Auréole.	556
Auricule et Auriculaire, *v.* Oreille.	
Auriculaire, *v.* Confession.	
Aurispa.	556
Aurochs, *v.* Bœuf.	
Aurore (physique).	557
Aurore (mythologie).	557
Aurore australe et boréale.	557
Auscultation.	560
Ausone.	561
Ausones et Ausonie, *v.* Italie.	
Auspices, *v.* Augures.	
Austerlitz (bataille d').	561
Austral.	563
Australie, *v.* Océanie.	
Austrasie (royaume d').	563
Austrègues (juridiction des).	564
Autel.	565
Autenrieth.	567
Auteroche, *v.* Chappe d'Auteroche.	
Auteur (litt.).	567

	Pag.
Auteur (droit).	567
Authentique.	568
Autichamp (comte d').	568
Autobiographie.	569
Autochthones, *v.* Aborigènes.	
Autoclave.	571
Autocrate.	572
Auto-da-fé.	572
Autodidacte.	573
Autographe.	573
Autographie.	575
Automate.	576
Automédon.	577
Automne, *v.* Saisons.	
Autonomie.	577
Autopsie.	577
Autorisation.	577
Autorité (en général).	578
Autorité (philosophie et religion).	578
Autour.	579
Autriche (archiduché et empire d').	580
Autriche (campagne d'), *v* France, Napoléon, Moreau, Charles (archiduc), etc.	
Autriche (guerre de la succession d'), *v.* Succession.	
Autruche.	597
Autun (antiquités d').	598
Auvergne.	598
Auvergne, *v.* Latour d'Auvergne.	
Auxerre.	600
Auxiliaire.	602
Ava.	602
Aval (banque).	602
Aval (navig.).	603
Avalanches.	603
Avallon (vin d').	603
Avallos.	603
Avancement.	603
Avancement militaire, *v.* Grades.	
Avanie.	604
Avant-garde.	605
Avant la lettre, *v.* Lettre et Gravure.	
Avant-postes.	605
Avant-scène.	607
Avaray (le marquis et le duc d').	607
Avares.	608
Avarice.	609
Avarie (marine).	610
Avaries (droit).	610
Avatar, *v.* Vischnou.	
Avaux (comte d').	611
Aveline.	611
Avellane, *v.* Croix (blason).	
Avellino.	611
Ave Maria.	612
Avent.	613
Aventin (mont).	613
Aventurier.	613
Aventurine.	614
Avenzohar.	614
Averne.	614
Averrhoës.	615
Aveu.	615
Aveugles.	616
Aveyron (dép. de l').	621
Avicenne.	621
Aviceptologie.	622
Aviculaire, *v.* Araignée.	
Avicule.	622
Avignon.	622
Avila (Jean d').	623
Avila y Zuniga (don Louis d').	624
Avila (Gil-Gonzalez d').	624
Aviron.	625
Avis (ordre d').	625
Aviso.	625
Avitus.	626
Avocat.	626
Avogador.	628
Avoine.	628
Avortement.	629
Avorton.	630
Avoué.	631
Avoyer.	632
Avrigny, *v.* D'Avrigny.	
Avril.	632
Axe (math.).	633
Axe (optique).	633
Axe terrestre.	634
Axel, *v.* Absalon.	
Axillaire.	635
Axinite.	635
Axiome (philosophie).	635
Axiome (mathém.).	636
Axiomètre, *v.* Gouvernail.	
Axis, *v.* Vertèbres.	
Axonge.	636
Axum (ruines d').	636
Ayacucho (la paz d').	637
Aya-Pana.	637
Ayala.	638
Aymon, *v.* Aimon.	
Ayoubites ou Eioubites.	638
Ayrer.	638
Azaïs.	639
Azara (d').	642
Azaria, *v.* Asaria.	
Azimut.	643
Azincourt (bataille d').	643
Azof (ville et mer d').	644
Azote.	645
Azur.	645
Azymes.	646

B.

	Pag.
B.	647
Baader (de).	647
Baal.	648
Baalbek.	648
Baba-Khan, *v.* Feth-Ali-Chah.	
Babel.	648
Babel-Mandeb.	649
Babenberg (comtes de).	649
Babeuf.	649
Babin (république de).	651
Babington (conjuration de), *v.* Marie Stuart.	
Babo.	651
Babord ou Basbord.	651
Babouches.	652
Babouin.	652
Babour.	652
Babylone (empire de).	653
Babylone (ville).	654
Babylone (captivité de).	655
Bac.	656
Baccalauréat.	657
Bacchanales.	657
Bacchans.	657
Bacchantes.	657
Bacchini.	658
Bacchus.	658
Bacchylide.	659
Baccio della porta, *v.* Fra Bartolomeo.	
Bacciochi (le prince).	660
Bacciochi (Mme Elisa, princesse).	660
Bach (les).	661
Bacha.	664
Bachaumont.	664
Bache, *v.* Châssis.	664
Bachelier.	664
Bachelier (Nicolas).	665
Bachelier (Jean-Jacques).	665
Bachi.	665
Bachkirs, *v.* Baschkirs.	
Bachot.	665
Bacinet, *v.* Casque.	
Backhuysen.	665
Bacler d'Albe.	666
Bacon (Roger).	667
Bacon, baron de Verulam.	668
Bactriane.	672
Baculométrie.	673
Badajoz (siége et traités de).	673

	Pag.
Badamier.	675
Bade (grand-duché de).	675
Bade (villes de).	681
Bade-Bade (le margrave Louis de).	682
Badia, *v.* Ali-bey.	
Badiane de la Chine ou Anis étoilé.	683
Badin, Badinage.	683
Bænkelsænger.	684
Baffin (mer de).	684
Baffo.	685
Bagace.	685
Bagages.	685
Bagarris (sieur de).	686
Bagattino, *v.* Denier.	
Bagaudes.	687
Bagdad (khalifat de).	687
Baggesen.	689
Bagnères.	690
Bagnes, galères et chiourmes.	691
Bagnoles.	695
Bagnols-les-Bains.	695
Bagoas, *v.* Darius.	
Bagrathion (prince).	695
Bague, *v.* Anneaux.	
Bague (jeu de).	696
Baguenaudier.	697
Baguette.	697
Baguette divinatoire.	697
Baguettes (peine des).	697
Bahama (îles), *v.* Lucayes.	
Bahaman.	697
Bahar, *v.* Inde.	
Bahia, *v.* Brésil.	
Bai, *v.* Pelage.	
Baïadères.	698
Baïan, *v.* Avares.	
Baïas, *v.* Brahma.	
Baïas, *v.* Vyasa.	
Baie (géogr.).	698
Baie (bot.).	698
Baie (archit.).	698
Baïes.	698
Baïf.	699
Baïkal.	698
Bail.	700
Bâillement.	700
Baillet.	701
Bailleul ou Baliol.	701
Bailleul (Jacques-Charles).	702
Bailli.	703
Baillie.	704
Bâillon.	705
Baillot.	705
Baillou.	705
Bailly.	706
Bain.	708
Bain (antiquités), *v.* Thermes.	
Bain (ordre du).	712
Bain-Marie.	712
Baïocque.	713
Baïonnette, *v.* Bayonnette.	
Baïram, *v.* Beiram.	
Baireuth.	713
Baise-Main.	713
Baisse, *voy.* Cours et Bourse	
Bajazeth.	
Bakou.	715
Baktchisaraï, *v.* Tauride.	
Bal.	716
Balaam.	717
Baladin.	718
Balai.	718
Balance (mécanique).	718
Balance de compte, *v.* Comptabilité et Livres (tenue des).	
Balance du commerce.	719
Balancier (méc.).	721
Balanciers (h. n.).	725
Balançoire.	723
Balaruc.	724
Balayage des rues.	724
Balbes.	725
Balbi (la famille).	725
Balbi (la comtesse de).	726
Balbi (Adrien).	726
Balboa.	727
Balbutiement, *v.* Parole et Bégaiement.	
Balcon.	727
Baldaquin.	728
Balde.	729
Balder.	729
Baldi.	729
Balducci.	729
Bâle (canton et ville de).	729
Bâle (évêché de).	733
Bâle (concile de).	734
Bâle (confession de), *v.* Helvétique.	
Bâle (traités de).	736
Baléares (îles).	737
Balechou.	737
Baleine (h. n.).	738
Baleine (technol.).	739
Baleine (pêche de la).	740
Baleinier.	741
Bali (île et détroit de), *v.* Sonde.	
Bali (langue), *v.* Pali.	
Balise.	743
Balisier.	743
Baliste (art milit.), *v.* Balliste.	
Baliste (h. n.).	743
Baliveau.	744
Balkan.	744
Balkh.	744
Ballade.	745
Ballanche.	747
Balle (botanique).	748
Balle (jeu de).	748
Balles (artillerie).	748
Balles (technol.).	748
Ballesteros (François).	748
Ballesteros (Joseph).	750
Ballet.	750
Balliste.	753
Ballistique.	753
Ballon.	755
Ballon aérostatique.	755
Ballon (jeu de).	756
Ballottage.	756
Balsamier.	757
Baltadji.	757
Baltes.	757
Balthasar.	758
Baltimore.	758
Baltique (mer).	758
Balue (cardinal de la).	759
Balustrade.	761
Baluze.	761
Balzac (Jean-Louis-Guez).	762
Balzac (Honoré de).	763
Bambara.	764
Bamberg.	765
Bambochades et le Bamboche.	765
Bambou.	766
Bambouk.	766
Ban et arrière-ban.	766
Ban (titre).	767
Ban (droit).	768
Banalité (droit de).	768
Bananier.	768
Banat.	769
Banc.	770
Banc du roi, *v.* Kings-bench.	
Banca (île).	772
Baner.	772
Banda (îles) *v.* Moluques.	
Banda oriental, *v.* Uraguay et Montevideo.	
Bandage.	772
Bande.	773
Bande noire.	774
Bandes de Jupiter et de Saturne.	774
Bandeau.	775
Ban de la Roche.	775
Bandelettes.	776
Bandello.	776
Banderole.	776

	Pag.		Pag.		Pag.
Bandière (front de).	776	Banks.	769	Banqueroute.	798
Bandinelli.	777	Banlieue.	780	Banquier.	799
Bandit.	778	Bannat, *v.* Banat.		Banquo, *v.* Macbeth.	
Banduri.	778	Banneret, *v.* Bannière.	780	Bantam, *v.* Java.	
Baner.	778	Bannière.	780	Baobab.	800
Banians.	778	Bannissement.	781	Baour-Lormian.	801
Banim.	779	Banque.	782		

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

ADDITIONS ET ERRATA

DE LA PREMIÈRE ET DEUXIÈME PARTIE DU TOME SECOND.

A la page 7, article ANTAR, col. 1re, ligne 16. Au lieu de : Le récit est en vers, *lisez*, en prose mêlée de vers.

A la page 91, article APOTHÉOSE, il a été dit par erreur qu'Auguste monte au ciel dans un char ; c'est sur le cheval Pégase qu'il est placé.

A l'article ARBRE, supprimez pag. 153, col. 2e, ligne 10, le mot *reçus* après ceux-ci : *Les organes élémentaires ;* pag. 154, col. 2e, ligne 28, *lisez* alimens, au lieu de : organes respiratoires ; pag. 156, col. 2e, ligne 7e, *lisez* galé, au lieu de : yole ; pag. 157, col. 2e ligne 23, *lisez* yuccas, au lieu de yunes.

A la page 269, article ARISTOTE col. 2e, retranchez le mot *sur.*

A la page 315, article ARNAUD, col. 1re, ligne 4e et 6e, il faut un point et virgule après le mot *Jansénius,* et une virgule seulement après le mot *Sorbonne.*

A la page 319, article ARNAULT (*Lucien*), col. 2e, au lieu de 1808, *lisez* 1809, et au lieu de Châteauroux, *lisez* La Châtre. Aux pièces nommées il faut ajouter *les États de Blois.*

A la page 330, article ARRAGONITE, col. 1re, ligne 12, au lieu de Mont-Roju, *lisez* Mont-Rosa.

A la page 506, article ATTILA, 2e col., ligne 34, 35, les ambassadeurs, les rois, *lisez* ambassadeurs, rois; page 507, 2e col., ligne 3e, lui préparer, *lisez* préparer ; et page 508, 1re col., ligne 6e, *lisez* le Norique, au lieu de : la Norique.

A la page 560, la signature de l'article AURORE AUSTRALE, BORÉALE doit être A. L-D., *au lieu* de A. L.

A la page 700, article BAIL, 1re col., ligne 46 et suivantes, il y a une transposition : *supprimez* toute cette fin de l'article, depuis et inclusivement le point qui suit les mots d'*assurer la jouissance,* et substituez-y les lignes suivantes :

« de la chose donnée à bail. 3° Dans le mode de jouissance du preneur, dans ses obligations pour la conservation de la chose, comme dans ses droits pour la manière d'en user. 4° Enfin dans la manière dont le bail prend fin et dont il se renouvelle, soit par l'effet des conventions, soit par l'effet de la loi, à défaut de convention.

« Le code expose ensuite des règles particulières pour les baux à loyer et pour les baux à ferme. Les objets de ces règles particulières sont les mêmes que ceux indiqués pour les règles communes. *Voy.* LOUAGE et FERME. » V.